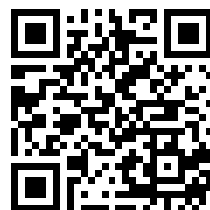
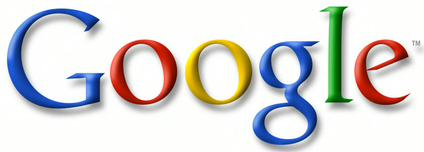




REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

DESTINÉE A FAVORISER

LA PROPAGATION DES BONS OUVRAGES

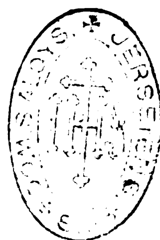
Dirigée par M. JULES GONDON.

PRINCIPAUX RÉDACTEURS

MM. G. DE BEAUCOURT; — Anatole BORDOT; — H. DE CHARENCEY; — A. CONARI; — Henri DE L'ÉPINOIS; — C. ESTIENNE; — L.-F. GUÉRIN; — Charles HAROLD; — JOHANNET; — Louis DE LAINCEL; — J.-G. LAFORGE; — Ph. TAMIZEY DE LARROQUE; — E.-A. DE MORSANG; — Fern. DE PERROCHEL; — E. DE ROQUEFEUIL; — Réné DE SAINT-MAURIS; — G. DE SENNEVILLE; — le gérant : F. WATTELIER.

TOME III.

1er janvier au 31 décembre 1867.



PARIS

CHEZ M. F. WATTELIER ET Cie, ÉDITEURS

RUE DE SÈVRES, 19.

1867

Tome III. N° 1. Janvier 1867.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PREMIÈRE PARTIE

A NOS AGRÉGÉS.

I

Nous commençons l'année en offrant à nos agrégés deux nouveaux ouvrages édités par la Société. L'un traite d'une manière complète l'importante question de *la Réunion de l'Église protestante d'Angleterre à l'Église catholique,* et l'autre nous donne la *Vie de saint Jean de Matha*, fondateur de l'ordre des Trinitaires. Ces deux volumes, dont la *Revue* rend compte plus loin, seront bientôt suivis de plusieurs autres qui sont ou qui vont être mis sous presse. Nous pourrions aussi annoncer dès aujourd'hui les *Chroniques* de Froissart, si nous n'étions arrêté par le désir d'ajouter à cet important ouvrage une table des matières que termine, en ce moment, M. Duplès-Agier, archiviste paléographe, membre de notre conseil supérieur. L'ouvrage est imprimé; la circonstance dont nous venons de parler en retardera la mise en vente de quinze jours à trois semaines.

Par ces publications, la Société réalise au profit de ses agrégés la partie de son programme qui consiste à les faire jouir de l'avantage d'obtenir, à prix de revient, les ouvrages qu'elle édite. Après bien des lenteurs, indépendantes des personnes, et qui se trouvent justifiées par les modifications apportées dans la constitution intérieure de l'œuvre, la Société entre ainsi dans la voie pratique où elle espère que ses agrégés l'encourageront, par la propagation des ouvrages qu'elle publie.

II

Nous constatons un autre progrès : celui de l'exactitude dans l'exécution des commandes de nos agrégés. Toute notre correspondance atteste cette amélioration capitale : « Je vous remercie bien de la promptitude avec laquelle vous m'avez envoyé l'ouvrage que je vous ai demandé. » « Je vous remercie, Monsieur, de l'exactitude avec laquelle vous avez bien voulu vous occuper de moi; rien ne m'encourage davantage à vous adresser d'autres demandes. » « J'ai reçu fort exactement, Monsieur, le volume que je vous avais demandé. » « Je vous remercie de l'obligeance et de l'empressement que vous avez mis à faire expédier ma dernière commande. » « Merci, Monsieur, pour la rapide exactitude que vous avez mise à m'expédier ma commande. » « J'ai à vous remercier de la promptitude qui a été mise dans l'exécution de mon envoi de livres; c'est la première fois qu'on ne me fait pas attendre. » « J'ai l'honneur de vous accuser réception des livres que je vous avais demandés il y a quelques jours. Je n'ai qu'à vous féliciter de la promptitude avec laquelle vous avez satisfait à mes désirs, et de la bonne condition dans laquelle ces livres me sont arrivés. » Nous recevons chaque jour un grand nombre de lettres qui tiennent le même langage. La Société remercie ses agrégés de vouloir bien constater cette amélioration; ils peuvent compter que rien ne sera négligé pour continuer à les satisfaire.

III

Les membres de l'épiscopat qui ont daigné honorer l'œuvre de leurs encouragements ou qui comptent parmi ses souscripteurs, apprécient chaque jour davantage les bons résultats de notre système d'agrégation, et les facilités qu'il offre aux membres du clergé et aux établissements qui ont besoin de se procurer de bons ouvrages à bon marché. Nous citerons, entre autres témoignages reçus récemment, les lignes suivantes par lesquelles Mgr l'archevêque d'Aix a bien voulu renouveler la recommandation antérieurement donnée à l'œuvre :

« Par sa lettre du 18 décembre 1864, Mgr l'archevêque d'Aix a approuvé l'œuvre des Agrégations pour la propagation des bons ouvrages.

« Sa Grandeur aime à confirmer aujourd'hui les encouragements qu'elle a donnés, et invite MM. les membres du clergé et en particulier

MM. les curés désireux de développer leurs bibliothèques paroissiales, à profiter des avantages que présente cette œuvre.

« Aix, le 20 novembre 1866. »

Telle est, en quelques mots, la situation de l'œuvre, tels sont les progrès poursuivis ou réalisés depuis quelques mois. Espérons que l'année qui commence nous permettra de prendre de nouveaux développements, de faire de nouvelles et utiles publications. Nos agrégés, nous n'en saurions douter, ne voudront pas profiter seuls des avantages que la Société leur procure; ils feront connaître l'œuvre et la propageront autour d'eux.

S'il nous était permis d'ajouter un dernier mot en ce qui nous concerne personnellement, nous dirions la satisfaction que nous éprouvons d'être appelé à donner notre concours à une œuvre qui poursuit un but aussi élevé que celui que la Société se propose d'atteindre. Nous lui consacrerons toute notre activité, toute notre énergie, et si notre administration se montre sobre de promesses, nous chercherons toujours à réaliser plus que nous n'aurons promis.

F. WATTELIER.

DE LA RÉUNION

DE

L'ÉGLISE PROTESTANTE D'ANGLETERRE

A L'ÉGLISE CATHOLIQUE (1).

> Y a-t-il dans l'état présent des choses plus qu'aux époques antérieures, des raisons d'espérer que l'on amènera à bien la grande entreprise de la réunion de l'Angleterre à l'Eglise catholique? Selon moi, il y en a beaucoup.
> (Cardinal WISEMAN.)

L'Angleterre nous offre, dans ce siècle de défaillances, un grand et consolant spectacle. Quand des fils ingrats se coalisent pour ébranler dans ses fondements le Siége sur lequel est assis le successeur de Pierre,

(1) La *Revue* rendra compte de cet ouvrage dans son prochain numéro, mais nous voulons, dès aujourd'hui, donner à nos lecteurs une idée de l'intérêt qu'il présente, et nous croyons pour cela ne pouvoir mieux faire que de reproduire l'avant-propos de l'auteur. Ces quelques pages permettront d'apprécier l'importance et l'actualité de la question traitée dans ce volume, qui nous offre un des chapitres les plus intéressants de l'histoire contemporaine de l'Eglise. F. WATTELIER.

une nation puissante, restée impassible au milieu des commotions dont nous sommes témoins, cherche à se rattacher, après une séparation de trois siècles, au centre de l'unité religieuse, dernière sauvegarde des grands principes trahis ou attaqués par tant d'ennemis à la fois.

Depuis un quart de siècle, l'Angleterre se réveille à la foi de ses pères. Ses fils les plus distingués par l'intelligence, le savoir, les vertus qui élèvent l'homme, poursuivent un progrès qui consiste à rentrer en possession de la vérité religieuse obscurcie par le protestantisme national; et c'est vers Rome, ce phare des âmes, qu'ils tournent leurs cœurs et leurs espérances.

Il ne s'agit de rien moins que de détruire l'œuvre schismatique d'Henri VIII et de ramener l'Angleterre à l'unité catholique (1). Cette question, soulevée, étudiée, débattue dans ces dernières années, occupe tous les esprits. On la discute dans les masses populaires, dans la bourgeoisie, dans les rangs les plus élevés de la société, au sein des Universités, du clergé et du gouvernement, et, comme le constate le principal organe de l'opinion publique, le *Times*, peu suspect de partialité : « Une grande révolution est proche (2). »

Le protestantisme anglais semble avoir fait son temps, et ce qu'il y a de fort remarquable et de digne d'être remarqué, c'est que cet événement a été prévu par des hommes éminents par leur sainteté ou la pénétration de leur génie.

L'illustre cardinal de Berulle, de retour d'un voyage en Angleterre, en 1625, disait « que le royaume se convertirait; mais que ce ne serait pas si tôt (3). »

Vers la même époque, saint François de Sales, parlant de cette grande nation, écrivait : « J'ai une inclination particulière à cette grande île, « et en recommande incessamment la conversion à la divine Majesté, « mais avec confiance que je serai exaucé avec tant d'âmes qui soupi- « rent pour cet effet (4). »

Bossuet a exprimé la même espérance :

« Une nation si savante ne demeurera pas dans cet établissement; le « respect qu'elle conserve pour les Pères, et ses curieuses et continuelles « recherches sur l'antiquité, la ramèneront à la doctrine des premiers

(1) *De la réunion de l'Eglise protestante d'Angleterre à l'Eglise catholique*, par Jules Gondon. — Programme du Dr Pusey, Réponse du Dr J. H. Newman, — avec une introduction, par Mgr Manning, archevêque de Westminster, sur la réunion de la chrétienté. 1 fort vol. in-8° de XVI-537 pages. Prix : 7 fr.; pour les agrégés, 3 fr. 50.

(2) Novembre 1866.

(3) *Vie manuscrite du cardinal*, par Edme Cloyseault, prêtre de l'Oratoire.

(4) Lettre du saint à son frère et coadjuteur, en date du 21 novembre 1620.

« siècles. Je ne puis croire qu'elle persiste dans la haine qu'elle a « conçue contre la Chaire de saint Pierre, d'où elle a reçu le christia- « nisme... Les temps de vengeance et d'illusion passeront, et Dieu « écoutera les gémissements de ses Saints (1). »

Nous citerons aussi M. de Maistre, qui, dans son livre *Du Pape* et dans ses *Considérations sur la France*, parle dans le même sens. Il dit dans le premier de ces ouvrages :

« Tout semble démontrer que les Anglais sont destinés à donner le « branle au grand mouvement religieux qui se prépare, et qui sera une « époque sacrée dans les fastes du genre humain. Pour arriver les pre- « miers à la lumière parmi tous ceux qui l'ont abjurée, ils ont deux « avantages inappréciables et dont ils se doutent peu ; c'est que, par la « plus heureuse des contradictions, leur système religieux se trouve à « la fois, et le plus évidemment faux, et le plus évidemment près de « la vérité (2). »

Dans ses *Considérations*, il dit en parlant de l'Église d'Angleterre :

« Si jamais les chrétiens se rapprochent, comme tout les y invite, il « semble que la motion doit partir de l'Église d'Angleterre. Le presby- « térianisme fut une œuvre française, et, par conséquent, une œuvre « exagérée. Nous sommes trop éloignés d'un culte trop peu substan- « tiel; il n'y a pas moyen de nous entendre; mais l'Église anglicane, « qui nous touche d'une main, touche de l'autre ce que nous ne pou- « vons toucher ; et quoique, sous un certain point de vue, elle soit en « butte aux coups des deux partis, et qu'elle présente le spectacle un « peu ridicule d'un révolté qui prêche l'obéissance, cependant elle est « très-précieuse sous d'autres aspects, et peut être considérée comme un « de ces intermèdes chimiques, capables de rapprocher des éléments « inassociables de leur nature (3). »

Enfin, de nos jours, le cardinal Wiseman, si admirablement placé pour apprécier la situation, exprimait, il y a peu d'années, l'opinion que l'état des choses permettait d'espérer, plus qu'à aucune autre époque, que l'on amènerait à bien la réunion de l'Angleterre à l'Église catholique. Et cette opinion il l'a développée, pesée, examinée dans un travail remarquable que nous avons reproduit en entier (4).

Voilà, certes, des témoignages bien dignes de considération, et cependant on les avait presque oubliés. Lorsque, en 1841, nous avons, pour

(1) *Histoire des variations*, livre VII, 114.
(2) *Du Pape*, Conclusion, IV.
(3) *Considérations sur la France*, c. II.
(4) Pages 411 et suivantes.

la première fois, appelé l'attention de la France catholique sur les tendances qui, dès cette époque, permettaient d'entrevoir la réalisation de ces espérances, dans un volume sur le *Mouvement religieux en Angleterre,* où nous exposions les *Progrès du catholicisme* et le *Retour à l'unité de l'Eglise anglicane,* ce titre parut une témérité. Les faits l'ont cependant justifié, et, peu de mois après cette publication, notre épiscopat demandait au ciel d'une voix unanime de hâter, dans sa miséricorde, l'heure où ce grand événement doit s'accomplir.

Le volume que nous publions aujourd'hui trace l'histoire des progrès sensibles et remarquables de ce retour, dans ces dernières années surtout. Il expose et constate les divers incidents qui se rattachent à ce mouvement que rien n'arrête, et il précise le point où ce travail de rénovation en est arrivé aujourd'hui. Le lecteur poursuivra cette étude à la lueur de clartés d'autant plus vives que nous nous appuyons sur des témoignages d'une autorité plus grande. Tout en exposant les faits, nous avons laissé à Mgr Wiseman, à Mgr Manning, au docteur Newman le soin d'en donner l'interprétation, d'en apprécier la portée. Nous avons cédé aussi la parole au docteur Pusey, qui intervient comme représentant et comme organe de l'Église anglicane, pour stipuler en son nom les conditions du rapprochement. L'autorité à laquelle nous ne saurions prétendre, on ne la contestera pas aux hommes éminents et si compétents dont les travaux ainsi réunis dans ce volume offrent l'avantage d'éclairer le problème sous toutes ses faces.

On nous dira peut-être que de l'ensemble des faits et des documents que nous citons ne ressortent pas très-nettement les voies et moyens par lesquels l'union désirée, recherchée, proposée, pourra s'effectuer. Ceci peut être vrai en un certain sens ; mais, et il importe d'y faire attention, c'est là le côté le moins important de la question.

Quand anglicans et catholiques seront d'accord sur les principes, quand on se sera entendu sur les points de doctrine, la réunion se réalisera d'elle-même, et, si elle doit être collective, les difficultés qui aujourd'hui peuvent paraître insurmontables se résoudront par une conséquence logique de l'entente commune sur les principes fondamentaux.

Personne n'oserait contester que l'Angleterre est bien réellement en voie de revenir à son antique foi ; mais, dès qu'on recherche comment se réalisera cette réunion des Églises, nous nous trouvons en présence de deux opinions.

D'après l'une, le retour de la nation au culte de ses pères ne peut être que l'œuvre du temps, et cette révolution s'opérera à la longue,

par les conversions individuelles et isolées, conversions déjà très-nombreuses et qui, depuis trente ans, se multiplient dans une proportion toujours croissante. Ce mouvement, il est vrai, donne déjà aux catholiques une importance numérique considérable dans la population du royaume; mais, bien que le temps ne soit rien pour l'Église de Dieu, cette espérance ne satisfait pas les désirs les plus impatients.

D'après la seconde de ces opinions, qui grandit et se fortifie depuis vingt-cinq ans, comme le disait en 1841 *un jeune membre de l'Université d'Oxford,* « c'est un ouvrage bien long que celui de ramasser une « nation brin à brin, atome par atome. Je prétends, ajoutait-il, leur « montrer (aux catholiques) un moyen de moissonner le royaume en« tier et d'en entasser les fruits dans les greniers de l'Église (1). » Cette ambition serait certainement des plus louables, si elle n'avait l'inconvénient de retenir dans l'Église anglicane, c'est-à-dire dans l'erreur, un grand nombre de membres du clergé qui croient devoir attendre le retour en masse de la nation afin de ne pas affaiblir, par leur séparation isolée, la phalange de ceux qui travaillent à ce rapprochement. Mgr Manning combat et condamne ce sentiment : « Réprimer nos pro« pres convictions, dit-il, c'est résister à la grâce divine. Attendre pour « que d'autres viennent avec nous, c'est assumer un contrôle sur la « distribution des grâces du Saint-Esprit. Dieu appelle chacun comme « et quand il veut... Ce mouvement vient de Dieu en tant qu'il con« duira à la soumission des individus à la vérité; mais il ne vient pas « de Dieu, en tant qu'il conduit à faire disparaître les convictions et la « responsabilité individuelles (2). »

Quelque convaincu que l'on soit de la possibilité d'un retour collectif de l'Angleterre à la foi de ses pères, on ne saurait sans inconséquence et sans trahir ses devoirs envers la vérité en conclure qu'on doit demeurer dans l'erreur sous le spécieux prétexte d'attendre la réunion collective. Ceux qui pensent ainsi et qui désirent sincèrement l'unité ne devraient pas perdre de vue que les conversions isolées des Manning, des Newman, des Palmer, des Oakley, des Faber, des Dalgairns et de tant d'autres ont contribué plus puissamment que tout autre circonstance à imprimer au mouvement de retour l'impulsion merveilleuse qu'il a reçue. L'exemple donné par de tels hommes a été l'argument le plus persuasif, celui qui a agi avec le plus de puissance pour faire comprendre à tous ceux qui travaillent au retour collectif que l'Église anglicane ne saurait rester plus longtemps dans une position où ces in-

(1) Page 192, chap. III.
(2) Introduction, pages 71 et 72.

telligences et ces âmes d'élite n'ont pas cru pouvoir demeurer. Il nous paraît donc évident que les conversions isolées viennent en aide au retour collectif que l'on médite et qu'elles le favorisent. Ce sont des anneaux qui chaque jour s'ajoutent à la chaîne qui, depuis le rétablissement de la hiérarchie catholique, relie l'Angleterre au centre de l'unité.

Mais enfin, quelles que soient les voies par lesquelles la Providence arrive à ses fins, comment concevoir la réalisation pratique d'un retour collectif de l'Angleterre à l'Église romaine, mère et maîtresse de toutes les Églises?

L'Église anglicane étant une création de l'État, à laquelle les lois du royaume l'ont indissolublement unie, une réunion à Rome n'est possible, nous dira-t-on peut-être, que par la séparation de l'Église et de l'État, ou par la conversion de ce dernier. Or, poser ce problème, c'est, aux yeux d'un grand nombre, démontrer l'impossibilité de la solution que l'on poursuit.

Nous ne chercherons pas à amoindrir les proportions de la difficulté que présente le côté pratique de la question, mais nous répéterons que l'accord sur les principes résoudra tout naturellement le problème, sans qu'il y ait à se préoccuper outre mesure de savoir comment l'Église anglicane arrivera à reconquérir son indépendance vis-à-vis de l'État, ni si la séparation des deux pouvoirs s'établira par une rupture violente ou avec le concours et l'assentiment de l'État. Il n'y a pas à se préoccuper davantage des obstacles que peuvent aussi soulever la nécessité de rebaptiser les membres de l'Église anglicane, de réordonner ses prêtres et de consacrer de nouveau ses évêques. Poser présentement ces questions et vouloir préjuger la ligne de conduite que le Saint-Siége croira devoir suivre, ce serait grossir les difficultés, tout en ayant la bonne intention de les résoudre.

Il y a vingt-cinq ans qu'un ministre anglican exposait au gouvernement les devoirs de l'État en présence des événements qui se préparaient (1). Peu après, Monseigneur Wiseman traitait avec sa perspicacité habituelle cette question délicate. « ..... Tant qu'aucune voix ne « s'est élevée pour déclarer qu'il était temps d'essayer un retour à l'u- « nité religieuse, l'homme d'État n'avait point à s'occuper de la ques- « tion. Personne alors ne se plaignait de la nature des lois du pays sur « cette matière, personne, excepté nous; et nos plaintes étaient trop « insignifiantes pour attirer l'attention. Mais quand la question s'élève

(1) Chap. III, page 174 et suivantes.

« dans l'Église elle-même; quand elle excite l'intérêt des plus vertueux « de ses membres et de personnages considérables; quand elle com- « mence à émouvoir et à ébranler les peuples; quand on s'aperçoit (et « ce sera bientôt le cas) que l'autorité ecclésiastique est impuissante à « calmer l'agitation qu'elle fait naître, alors l'homme politique doit « prendre un parti. Il faut qu'il admette ou que Jésus-Christ a fondé « des Églises isolées, qu'il a *défendu* toute communion active entre ce « qu'il appelle lui-même les branches d'un même arbre et les membres « d'un même corps, et que l'État, étant supérieur à l'Église peut, à vo- « lonté, fouler aux pieds ses œuvres et anéantir ses décisions; ou bien « il doit examiner si son devoir envers Dieu et envers la société, qu'il « considère comme l'Église de Dieu, ne lui impose point l'obligation « solennelle de décharger sa conscience du crime de placer des obstacles « au devant de la société qui aspire à l'union entre l'Église nationale « et l'Église catholique. Car, dans l'hypothèse où cette union pourrait « se conclure, si ce n'étaient les obstacles que l'homme d'État peut, « mais ne veut pas écarter, la responsabilité de cette faute retomberait « sur lui. Or, il est certain, par exemple, qu'aussi longtemps qu'exis- « tera la loi odieuse de *præmunire* (1), toute relation amicale est impos- « sible entre ceux que l'État reconnaît comme évêques et le siége apos- « tolique de Rome. Et pourtant ce n'est que par Rome seulement que « l'on peut espérer de revenir à l'unité.

« Mais on me dira sans doute que ces lois et statuts, d'un caractère « purement politique, n'ont pour objet que des intérêts temporels, en « d'autres termes, qu'ils ont été rendus en partie avant la réformation, « pour prévenir ou arrêter les empiétements des Papes sur les droits de « la couronne et de la nation, et que c'est un devoir de conserver avec « un soin jaloux cette sauvegarde constitutionnelle. Accordons cet ar- « gument. Que s'ensuit-il? tout au plus qu'il faut conserver de ces lois « tout ce que les desseins politiques supposés des Papes peuvent en « rendre nécessaire, et rien de plus. Mais si ces lois ont un double ca- « ractère, comme cela est évident; si, d'une part, elles ont pour objet « l'influence temporelle du Saint-Siége, et, de l'autre, les droits spiri- « tuels de la chaire apostolique de Pierre, la législature nationale peut, « dans sa prudente prévoyance, conserver leur force à celles de ces lois « qui s'appliquent au premier de ces objets; mais rien ne peut autori-

(1) Les différents statuts de *præmunire* ont été faits sous prétexte d'opposer une digue au pouvoir pontifical en Angleterre. C'est à l'époque de la réformation qu'on leur donna la plus grande extension, car alors toute liaison avec Rome fut interrompue et des peines plus sévères portées contre ceux qui violeraient les dispositions de ces statuts. On les trouvera au livre IV, chap. VIII, de Blackstone.

« ser la continuation des statuts qui se rapportent au second. Et en-
« core l'État n'a-t-il pas le droit de se constituer juge en ce point; car,
« s'il reconnaît l'existence d'une Église, il doit lui reconnaître le droit
« de décider ce qui est essentiel à ses intérêts spirituels. Or, si, de tous
« côtés, on convient que l'union entre toutes les Églises chrétiennes,
« dans le cas où elle serait possible, est la chose la plus désirable,
« pour ne rien dire de plus, le devoir évident de l'État est de laisser à
« l'Église une liberté sans limite dans ses efforts pour effectuer l'union,
« tandis que le magistrat veillera aux dangers politiques, réels ou ima-
« ginaires, *ne quid detrimenti respublica capiat*. Que l'on puisse ne point
« confondre ces deux points, et qu'une communion active puisse exis-
« ter avec les Eglises étrangères, sans le moindre danger pour le pou-
« voir civil, la France et l'Allemagne sont là qui le prouvent. On ne
« s'aperçoit pas dans ces deux pays qu'une parfaite unité religieuse
« expose au plus léger péril ou les droits constitutionnels du peuple, ou
« les prérogatives souveraines du monarque. Mais si le parlement allé-
« guait que ce furent, non pas des raisons politiques, mais des motifs
« religieux qui firent interdire toute communication entre *son* Eglise
« et les chefs de la nôtre, alors il faut hardiment poser cette grande
« question : Le parlement a-t-il aucun droit, sauf celui de la force
« aveugle et de la tyrannie, de résoudre une question de cette impor-
« tance et de prononcer sans appel que l'Eglise de ce pays ne devra
« jamais être en communion avec l'Eglise universelle, *orbis terrarum?*
« Que si le pouvoir civil est compétent pour décider sur ce point, c'est
« lui, et non l'Eglise, qui est le juge ecclésiastique suprême : que l'E-
« glise, en ce cas, prenne garde à sa position. Si l'Etat n'a point cette
« autorité, il l'usurpe donc *de facto;* et alors que l'Eglise veille à ses
« droits (1). »

L'illustre évêque traite ensuite des devoirs que cette situation imposerait aux membres de l'Église anglicane, devoirs envers l'Église de Jésus-Christ, envers le peuple, envers l'État, envers l'Église anglicane. « S'ils l'aiment comme ils le disent, ils ne doivent point cesser de faire « tous leurs efforts pour la rendre telle qu'ils le désirent. C'est pour « eux un devoir de presser leurs supérieurs avec importunité et réso- « lution, les conjurant de mettre la main à l'œuvre ou de laisser agir « les autres. Science, conseils, prudence, ils devront tout employer « pour influencer en ce sens les cœurs de leurs frères, et, dans leurs « efforts, il ne doit y avoir ni délai, ni faiblesse (2). »

(1) Voir chap. VI, pages 125 et suiv.
(2) Voir l'exposé de ces devoirs, pages 128 et suiv.

C'est là ce que font les membres de l'Église anglicane qui recherchent l'unité, et un parti déjà nombreux, désigné par un nouveau nom (les Ritualistes), distance le parti d'Oxford qui a le docteur Pusey à sa tête, par ses tendances et le ton modéré de sa polémique. Cette école ou section, pourrait-on dire, de la haute Église nationale, tend de la manière la plus marquée à se rapprocher des usages, des formes et des rites du culte romain ; de telle sorte que les ritualistes sont un nouvel élément qui contribuera à accélérer encore le mouvement de retour à la sainte Église catholique.

Quoi qu'il en soit, il est incontestable, comme l'expose le docteur Pusey, que l'esprit de Dieu souffle sur l'Angleterre (1) et qu'il manifeste sa présence au sein de l'Église nationale, non pour la raffermir dans sa position, mais comme l'explique si admirablement Monseigneur Manning pour l'en faire sortir (2).

Les plus optimistes signalent à notre attention l'attraction providentielle qui attire vers le Siége de Pierre les représentants de cette grande nation. Ils nous montrent le prince de Galles, héritier de la couronne, les hommes d'État les plus célèbres, les Gladstone et les Clarendon, les plus hauts dignitaires de l'Église officielle, doyen et chanoines de l'antique abbaye de Westminster, allant à Rome étudier la question de l'avenir, et n'en revenant qu'après avoir obtenu pour eux et leur pays la bénédiction du successeur de saint Pierre. Les Anglais qui visitaient autrefois la ville sainte en touristes y vont aujourd'hui en pèlerins, et y sont, à peu d'exceptions près, un sujet d'édification profonde. Il faut les entendre pour savoir quelles douces émotions ils en rapportent !

Si demain l'Italie révolutionnaire chasse de la ville éternelle le Vicaire de Jésus-Christ, nous verrons peut-être l'Angleterre accueillir avec vénération l'auguste Pontife. Pie IX répondra à cette hospitalité en priant celle dont l'Église célèbre aujourd'hui la Conception Immaculée de ramener cette généreuse nation à la foi de ses pères, et de hâter, par son intercession, l'heure de ce retour. Le ciel, dans ses mystérieux desseins, ne réserve-t-il pas cette consolation au cœur de Pie IX abreuvé de tant d'amertumes !

JULES GONDON.

Paris, le 8 décembre 1866.

(1) Voir chap. IV, page 274.
(2) *L'Œuvre du Saint-Esprit dans l'Eglise anglicane*, Appendice n° V, p. 462.



VIE DE SAINT JEAN DE MATHA (1).

« La société catholique était profondément troublée, lorsque trois grands réparateurs, Dominique de Guzman, François d'Assise et Jean de Matha parurent; l'un pour défendre la Foi contre les hérésies, l'autre pour rendre l'Espérance aux pauvres, et le troisième pour étendre le règne de la Charité, en procurant la liberté aux chrétiens captifs chez les Maures, et en soignant des milliers d'infirmes et de malades au sein de l'Europe civilisée. Fidèles à leur sublime mission, les trois envoyés du Ciel répondirent avec élan aux vues de la divine Providence, et laissèrent après eux des disciples qui ont continué leurs œuvres immortelles. »

Personne n'ignore les faits admirables de saint Dominique et du séraphique Patriarche d'Assise; mais ceux de la vie de saint Jean de Matha sont généralement moins connus. Il importait de les produire, et de mettre en lumière l'œuvre de ce saint, qui est certainement une des plus belles créations du génie catholique. C'est ce qu'a entrepris le R. P. Calixte de la Providence, après bien d'autres, sans doute, mais avec plus d'avantage que ses devanciers, puisqu'il est un des fils de saint Jean de Matha, et que c'est ici un fils qui nous parle de son père.

Ce Père vénéré vint au monde à Tarascon, sur les frontières de la Provence, vers le milieu du XII[e] siècle, et fut illustre dès son enfance; nous n'entendons pas par sa naissance terrestre « qui, dit quelque part Mgr Dupanloup (2), compte peu dans la vie des saints, mais par sa naissance à la vie chrétienne, » aux vertus qui éclatèrent en lui de très-bonne heure. Dès son jeune âge, en effet, il montra une charité extraordinaire pour les pauvres, il employait au soulagement de leurs misères l'argent que lui donnait sa famille, et il allait tous les vendredis à l'hôpital pour soigner les malades et préluder ainsi aux œuvres de miséricorde qu'il devait accomplir plus tard.

De si saintes dispositions lui méritèrent la grâce d'être appelé au sa-

(1) *Vie de saint Jean de Matha*, fondateur de l'Ordre de la très-sainte Trinité pour la rédemption des captifs; précédée d'une lettre de Mgr Dupanloup sur la mission actuelle de l'Ordre, et revêtue des approbations de NN. SS. les évêques de Digne, Viviers, Gap, Fréjus, Annecy, Saint-Jean-de-Maurienne, et de celle du T.-R. P. général de l'Ordre; par le R. P. Calixte de la Providence, religieux Trinitaire. 1 vol. grand in-18 charpentier de 360 pages, 1867, chez F. Wattelier et C[e], éditeurs, 19, rue de Sèvres, Paris. — Prix : 2 fr. 50: pour les agrégés, 85 c.

(2) Panégyrique de saint Martin.

cerdoce. C'est à Paris qu'il fut ordonné, et c'est dans la chapelle de l'évêché de Paris qu'il célébra sa première messe. De ce jour-là même, par une inspiration particulière du Ciel, il forma la généreuse résolution de travailler à racheter les chrétiens infortunés qui gémissaient dans l'esclavage chez les nations infidèles. Il envisageait deux choses dans cette grande œuvre : la délivrance des corps, et le salut des âmes, qui couraient tant de dangers parmi les peuples barbares. La Providence qui avait inspiré cette pensée à Jean de Matha lui fournit les moyens de la réaliser. Il faut lire dans le livre du R. P. Calixte le récit des voies par lesquelles le Saint fut conduit à l'accomplissement de ses vues généreuses, qui furent partagées par Félix de Valois, lequel lui fut d'un si grand secours.

L'auteur, dans les six livres qui partagent son ouvrage, nous donne les plus intéressants détails sur les origines de l'œuvre de saint Jean de Matha, et sur tout ce qu'il fit pour la délivrance des chrétiens captifs chez les Mahométans. Pour se faire une idée des services rendus à l'humanité par le serviteur de Dieu, il faudrait raconter les souffrances qu'enduraient les esclaves. Disons-en du moins quelque chose d'après un écrivain (1) que cite notre pieux biographe de saint Jean de Matha.

« Le martyre de ces pauvres captifs commençait à leur arrivée dans la ville où ils devaient résider. On les dépouillait aussitôt, et tous, même les prêtres et les femmes, étaient exposés entièrement nus, sur une place publique et vendus comme des bêtes de somme. La plupart étaient soumis à des travaux excessifs ; à l'exception de quelques-uns qui étaient employés par des patrons plus doux, ou plutôt qui visaient à leur propre intérêt, le reste ne s'appartenait ni dans son corps ni dans son âme et avait à supporter, sans relâche et sans compassion, les plus rudes fatigues. Les uns étaient condamnés aux travaux de la campagne, et sous un ciel dévorant, ils labouraient la terre, coupaient du bois dans les forêts, faisaient du charbon ou tiraient des pierres des carrières. Les autres restaient dans les villes et travaillaient au port, plongés dans l'eau neuf heures de la journée ; ou bien, exposés tout le jour aux ardeurs du soleil, dans une atmosphère ardente que les animaux eux-mêmes ne pouvaient respirer, ils sciaient le marbre, sans pouvoir jamais, quel que fût leur accablement, se retirer ni même prendre un court instant de repos.

« On les voyait tirer la langue comme des chiens et perdre la peau qu'ils donnaient en proie à ces ardeurs dévorantes : n'importe, disait le

(1) M. l'abbé Maynard, *Vie de saint Vincent de Paul*, tome I, p. 241.

surveillant impitoyable, le bâton à la main, travaille, dusses-tu crever sur les pierres! Si quelques-uns travaillaient à l'intérieur, ils n'en avaient pas moins à souffrir : on les entassait jusqu'à quarante dans une sorte d'étable si petite et si étroite qu'à peine ils pouvaient remuer. Ils n'y recevaient l'air que par un soupirail ouvert à la voûte et fermé d'une grille de fer. Là, enchaînés deux à deux et perpétuellement enfermés, ils travaillaient sans cesse, par exemple à moudre du blé dans un petit moulin à bras, avec obligation d'en rendre chaque jour une quantité qui dépassait leurs forces. Pour soutenir de telles fatigues, dix onces de pain par jour et un peu d'eau et de vinaigre! Le soir même ne leur apportait ni soulagement à leurs maux ni repos véritable. Logés dans des bouges infects, les fers aux pieds et aux mains, ils n'avaient pour se reposer, pendant une courte partie de la nuit, qu'une couverture et la terre nue. Si le vendredi, jours de prière des Musulmans, interrompait leurs travaux, par une cruelle compensation, on trouvait encore à retrancher sur leur maigre et chétive pitance.

« Mais tout cela n'était rien encore, en comparaison des injures et des châtiments qui punissaient les moindres fautes, ou qui même n'avaient d'autre but que la satisfaction de caprices cruels. Les coups de pierre et de couteau, les coups de bâton sur les pieds, le dos ou le ventre, les dents brisées, le nez et les oreilles coupés, l'estrapade mouillée, consistant à suspendre un pauvre esclave aux antennes d'un vaisseau et à le plonger violemment et à plusieurs reprises dans la mer à l'aide d'une poulie, les ongles mêmes des pieds arrachés, et les plaies arrosées de cire fondue, ce n'étaient là que des jeux pour ces barbares. Quand ce supplice devait être sérieux, ils roulaient les esclaves dans des tonneaux armés de clous pointus; ils les écrasaient sous cinq ou six cents coups de bâton; ils les jetaient à la mer cousus dans des sacs, ou les enterraient jusqu'aux épaules dans des fosses où ils pourrissaient vivants; ils leur ouvraient le dos à coups de hâche et introduisaient dans les plaies béantes de longs flambeaux de cire allumée; ils leur coupaient des lambeaux de chair qu'ils faisaient griller aussitôt et qu'ils les forçaient à manger; ils les enferraient à des crocs fixés aux murs, tantôt par les épaules, tantôt par le ventre, comme les bouchers font pour les viandes suspendues à leur étal; ils les attachaient à la queue d'un cheval indompté qui bientôt les mettait en pièces; ils les écartelaient à quatre navires allant en sens inverse, ou les perçaient de flèches aux antennes; ils les laissaient mourir de faim, ou les forçaient à s'entretuer à coup de hache. Enfin d'autres étaient écorchés vifs, rompus, crucifiés, étran-

glés, empalés, et le supplice du feu attendait ceux qui avaient essayé de se soustraire par la fuite. »

Voilà les horreurs, les barbares cruautés que saint Jean de Matha voulut combattre par les armes du Christ, c'est-à-dire par la charité, par l'amour ! De tout temps l'esclavage avait attiré la tendre sollicitude de l'Église. Dès le début du christianisme, le rachat ou plutôt la rédemption des captifs avait vivement préoccupé cette sainte Mère de nos âmes. La délivrance des captifs chrétiens avait été aussi un des buts des croisades, ainsi qu'on le trouve exprimé dans le discours d'Urbain II, au concile de Clermont, dans le Bref du Pape à saint Bernard pour la deuxième croisade, et, plus tard, dans les Bulles et Décrétales d'Innocent III. Saint Louis, en dirigeant son expédition sur le côtes d'Afrique, projetait aussi l'affranchissement des esclaves. Mais l'œuvre de la Rédemption, organisée et définitivement constituée, était réservée à saint Jean de Matha et à son compagnon de sainteté et de travaux, saint Félix de Valois. L'histoire de ces deux Saints et de leur œuvre offre donc une des pages les plus glorieuses de l'histoire de l'Église, en même temps que le plus beau, le plus pur épisode de l'histoire de France. Car, dans cette page, que le R. P. Calixte a retracée avec zèle et piété, on ne voit que l'esprit évangélique d'abnégation et de sacrifice, de foi et d'amour. Il n'y est point question de guerre, d'emploi de la force, de combats sanglants ; mais l'héroïsme de la Charité puisée au cœur du Christ s'y montre et s'y déploie tout entier. Notre auteur, en un style simple, avec clarté et méthode, en un mot, avec la plupart des qualités qui doivent distinguer les vies des Saints, nous fait voir comment saint Jean de Matha et saint Félix de Valois ont pu réaliser un bien immense pour le soulagement d'autrui *en ne répandant d'autre sang que le leur et celui de leurs disciples !*

Ces derniers mots sont du R. P. Calixte, et, par là, il a caractérisé d'un trait l'œuvre de son illustre Père, et fait comprendre la puissance comme la sincérité de cette œuvre qui ne saurait venir que d'un Saint. « Remarquons, ajoute très-bien le vénérable auteur, que l'institution dont il s'agit était fondée en plein moyen âge, au XIIIe siècle, un de ceux que l'on qualifie si souvent, mais si injustement, de siècles barbares ! De nos jours, il est vrai, on vante partout l'esprit philanthropique et la charité légale ; mais où sont nées, où vivent, où se développent, dans ce double courant, des institutions comparables à celle des religieux de la Très-Sainte-Trinité? œuvre catholique, c'est-à-dire universelle, ne reconnaissant aucune limite ni de temps, ni de pays, ni de religion ; œuvre féconde en résultats de bienfaisance, en soulagement réel

de toutes les misères ; œuvre grandissant le riche, qui donne non-seulement une part de sa fortune, mais ses forces, mais sa liberté, mais sa vie; œuvre relevant à ses propres yeux le pauvre qui reçoit, non plus une froide aumône, mais qui partage le pain de ses frères, entouré de leur respect et de leur amour ; œuvre de civilisation, de vraie liberté, qui a fait tomber plus de chaînes et adouci plus de législations que toutes les théories sociales et humanitaires des politiques et des philosophes ; œuvre immortelle, enfin, enfantée par la foi, soutenue par l'espérance et fécondée par la charité. »

On comprend l'intérêt qui s'attache à un ouvrage qui, comme celui du R. P. Calixte, nous initie aux merveilles de cette œuvre, l'un des plus beaux fruits produits par l'Église catholique. Cet ouvrage est, en même temps, un excellent plaidoyer, si nous pouvons dire, en faveur de la restauration des Trinitaires en France et de leur but actuel ; restauration qui s'effectue, grâce à Dieu, à cette heure-ci, au berceau même de l'Ordre, à Faucon.

Il en est qui prétendent que cet Ordre a fait son temps et que sa mission est achevée, parce qu'il n'y a plus, dit-on, d'esclaves à racheter. Il est vrai qu'il n'y a plus d'esclaves sur les côtes de Barbarie ; mais est-il également vrai qu'il n'y en ait plus ailleurs? Il suffit d'ouvrir les *Annales de la Propagation de la Foi* et celles de la *Sainte Enfance*, pour se convaincre que les Trinitaires sont encore nécessaires. Le R. P. Calixte cite plusieurs témoignages qui prouvent que des Missionnaires de différentes Congrégations religieuses s'occupent actuellement, surtout en Afrique, de l'affranchissement des nègres, pour arriver à les civiliser et à les rendre chrétiens. Pourquoi donc, pour une telle œuvre, n'y aurait-il pas place pour les disciples de saint Jean de Matha? N'est-ce pas surtout à eux qu'une telle mission incombe, indépendamment de toutes les autres œuvres de zèle et de miséricorde qu'ils ont à accomplir dans le vaste champ de l'Église? C'est, du reste, le sentiment de Mgr l'évêque d'Orléans : « Je suis loin, dit ce prélat dans sa lettre au R. P. Calixte, je suis loin de croire que votre saint Ordre n'ait plus de mission à remplir dans un siècle où l'exploitation de l'homme par l'homme est fort loin d'avoir cessé, et où l'horrible plaie de l'esclavage souille encore tant de contrées de la terre... » La restauration de votre œuvre éminemment catholique, écrivait encore Mgr Dupanloup à notre auteur, « me semble venir merveilleusement en son temps aujourd'hui. »

Nous unissons nos vœux à cette parole de l'éloquent prélat, et nous recommandons vivement la propagation du livre du R. P. Calixte; car

ce livre, comme le lui a écrit Mgr l'évêque de Gap, « en faisant mieux connaître saint Jean de Matha, qui fut tout à la fois un grand Saint et un des plus insignes bienfaiteurs de l'humanité, excitera de vives et nombreuses sympathies pour l'œuvre du rétablissement que vous accomplissez avec tant de zèle. » Les autres prélats qui ont donné leur approbation à cet ouvrage ne sont pas moins explicites dans leur encouragements. Nous ne citerons plus que les paroles suivantes de Mgr l'évêque de Saint-Jean-de-Maurienne : « La gloire de saint Jean de Matha semble s'être éclipsée dans les temps de froid égoïsme que nous traversons. Il importait donc de faire revivre le spectacle de ses vertus et le souvenir de ses immenses travaux pour le soulagement et le bonheur de ses semblables. Vous avez dignement rempli cette tâche que vous imposait votre amour d'enfant dévoué d'un si grand Saint. Je ne doute point que votre travail ne soit goûté des âmes pieuses, et que cette lecture ne contribue puissamment au développement de votre œuvre, en vous procurant de zélés coopérateurs au sein même de notre catholique Savoie. »

J.-G. Laforge.

LISTE DES OUVRAGES

qui ont été le plus demandés pendant le mois de décembre :

Le Temps pascal, tome III, par le R. P. dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes. 1 vol. in-12. 3 75

Histoire des trois derniers princes de Condé, par J. Crétineau-Joly. 2 vol. format in-8°. 15 »

Vie et œuvres de Marie Lataste, religieuse du Sacré-Cœur, publiées avec l'approbation de Mgr l'évêque d'Aire, par l'abbé P. Darbins. 3 vol. in-12. 10 50

Le R. P. H.-D. Lacordaire, de l'ordre des frères-prêcheurs. Sa vie intime et religieuse, par le R. P. B. Chocarne, du même ordre. 1 v. in-8°. 8 »

Histoire de sainte Chantal et des origines de la Visitation, par M. l'abbé Bougaud, vicaire général, archidiacre du diocèse d'Orléans. 2 v. in-8°. 12 »

Histoire de sainte Monique, par M. l'abbé Bougaud, vicaire général, archidiacre du diocèse d'Orléans. 1 vol. in-8°. 7 50

Moines (les) d'Occident depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard ; par le comte de Montalembert, l'un des 40 de l'Académie française. 3 vol. in-8°. 7 50

Mme de Swetchine. Choix de méditations et de pensées chrétiennes, publié par le comte de Falloux, de l'Académie française. 1 vol. in-18. Prix : 1 »

L'Esprit des oiseaux, par S.-Henry Berthoud, avec de nombreuses illustrations dans le texte. 1 joli vol. in-8° broché. 2 »

L'Athéisme et le péril social, par Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans. 1 vol. in-8°. 1 50

Louis XVI. Sa vie, son agonie, sa mort, par M. A. de Beauchesne. 2 vol. in-12. 10 »
Format in-8°. 15 »

Récit d'une sœur, souvenirs de famille, par Mme Augustus Craven née La Ferronnays. 2 vol. in-8°. 15 »
In-12. 8 »

Vie de saint Jean de Matha, fondateur de l'ordre de la Très-Sainte-Trinité, par le R. P. Calixte de la Providence, religieux trinitaire. 1 volume format charpentier. 2 50

Œuvres de Jean sire de Joinville, comprenant l'histoire de saint Louis, le Credo et la Lettre à Louis X; par M. Natalis de Wailly. Édition de luxe sur papier vergé de Hollande. 20 »
Édition ordinaire. 15 »

La réforme en Italie; les Précurseurs, discours historiques de César Cantu, traduit de l'italien par Anicet Digard et Edmond Martin. 1 vol. in-8°. 7 50

La vénérable servante de Dieu Anna Maria Taïgi, par le P. Gabriel Bouffier, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-12. 2 50

L'Art de croire, par Auguste Nicolas. 2 vol. in-8°. 12 »

L'Esprit de Pie IX, ou les plus beaux traits de la vie de ce grand Pape, par le R. P. Huguet, S. M. 1 vol. in-12. 2 50

Les Odeurs de Paris, par Louis Veuillot. 1 vol. édition in-12. 4 »

Novum Jesu Christi testamentum. Édition nouvelle mise en vente tout récemment par la librairie A. Le Clère et Ce; cette édition d'un format très-portatif, et enrichie de commentaires latins extraits de Menochius, comprend 630 pages et 3 cartes.
Se vend, brochée : 3 »
reliée à l'anglaise : 3 50

Saint Vincent de Paul. Sa vie, son temps, ses œuvres, son influence, par M. l'abbé Maynard, chanoine honoraire de Poitiers. 4 vol. in-8°. 24 »

Nous annonçons ces ouvrages au prix de librairie. Il sera fait aux agrégés les remises d'usage.

DEUXIÈME PARTIE

REVUE DE DIVERS OUVRAGES

QUI NE SONT PAS PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ.

LES ODEURS DE PARIS, par M. Louis Veuillot. Chez Palmé. 1 vol. in-8° de xvi-498 pages, 6 francs, ou 1 vol. in-12 de xviii-472 pages. Prix : 4 francs.

M. Louis Veuillot est né de parents « pauvres, mais honnêtes. » C'est le sort de bien d'autres, sans doute. Toutefois, M. Veuillot se distingue de ces autres-là par les efforts qu'il a faits pour se soustraire à l'ignorance et aux misères qui l'accompagnent. Appelé à végéter dans l'ombre et du travail de ses mains, il a entrevu le ciel bleu ; il s'est créé des ailes ; puis, il a pris son vol vers les sphères les plus élevées de l'intelligence.

A l'âge de treize ans, il sortait de l'école mutuelle de Boynes (Loiret) pour aller noircir du papier timbré chez un avoué de province. Pauvre enfant, en proie déjà aux aspirations d'une intelligence nette, hardie et vigoureuse, il vautrait son esprit dans cet abominable langage que MM. les notaires, les avoués, les huissiers prennent si fort souci de transmettre intact à la postérité, après s'être frottés, dans les lycées ou colléges, aux beautés des classiques français. Et cependant, Racine a fait *les Plaideurs !*

M. L. Veuillot avait trop au vif le sentiment littéraire pour ne pas se sentir mourir dans un pareil milieu. Il résolut d'alléger le poids de sa chaîne, et songea, alors, à commencer ses études. Plein de courage, — sans autre précepteur que lui-même, — il étudia si fort et si bien qu'à dix-neuf ans, il vivait déjà de sa plume, et qu'à trente ans il était un écrivain de premier ordre.

De pareilles résolutions inspirent plus que de la sympathie : elles commandent le respect.

Pourquoi M. L. Veuillot a-t-il compromis un si glorieux triomphe

par l'énergie excessive de sa polémique? Il nous a montré plus que la griffe du lion. C'était trop, et nous le regrettons; car M. Veuillot a soulevé des haines qu'il prend plaisir à aviver; nous eussions aimé à le voir jouir de la considération que lui eût value un talent si généralement incontesté; nous n'aurions pas, aujourd'hui, à faire une part aux restrictions dans les éloges qu'ont pu mériter le livre qu'il vient de publier.

M. Veuillot est né journaliste. Dès 1832, à l'âge de dix-neuf ans, attaché au bureau de la presse au ministère de l'Intérieur, il était chargé de la rédaction de l'*Écho de la Seine-Inférieure*. Après des vicissitudes diverses, il parvint à la direction du journal l'*Univers*. Ses luttes sont encore présentes à l'esprit de chacun; nous n'avons pas à les exposer ici. Si nous en parlons, ce n'est pas pour rappeler que l'*Univers* fut tué sous lui, mais pour constater que M. L. Veuillot n'a pas cessé d'être journaliste, quoique aucune feuille, — le *Figaro* excepté, — ne se hasarde à l'admettre au nombre de ses collaborateurs. Et pourtant, il porte en lui la fortune d'un journal, comme le premier César portait la fortune de Rome : M. de Villemessant n'en a jamais douté. M. L. Veuillot prend note, chaque jour, de ses impressions sur ceci, sur cela, sur tout, sur bien d'autres choses encore. Au rebours de M. Timothée Trimm qui embaume dans des in-18 les articles qu'il a publiés dans le *Petit Journal*. M. L. Veuillot bourre les cinq cents pages d'un in-8° des articles qu'il n'a pas publiés : c'est ainsi que sont nées *les Odeurs de Paris*.

Ce livre est un véritable petit journal, sans périodicité, le matois; aussi, l'auteur y ferraille-t-il non moins « vaillamment » que ne signe Lupus, « la fleur des délurés, » dans le champ *clos* de la politique; il y fouaille les littérateurs dans le cul-de-sac des belles-lettres; et M. L. Veuillot, qui exhorte Lupus à s'enivrer d'une « horreur salutaire du lieu-commun dans l'expression et dans la pensée, » y fait entrer à propos des beaux-arts, des clichés fondus par Guttemberg lui-même ! Voyez plutôt. Il s'agit de l'Exposition de 1866, si gaillardement appréciée par Lupus un jour qu'il ne se doutait pas du sentiment de M. Veuillot sur son talent d'écrivain, non moins gaillardement exprimé.

« ... Il y avait un paysage, dit l'auteur des *Odeurs de Paris*, *plein de poésie*, une *legende antique pleine de pensée* (?), une scène d'histoire contemporaine pleine de larmes... *La voix divine murmure parmi les beaux arbres et les eaux fraîches de ce profond paysage* (?); *elle parle d'amour invincible et d'immortalité dans l'expression toute chrétienne de cette vierge qui vient de ramasser la tête* SEREINE *d'Orphée*, DÉCHIRÉE *par les bacchantes...* »

Était-ce là ce qu'on devait attendre de M. L. Veuillot enseignant à Paul de Saint-Victor des procédés de critique pour les beaux-arts ; et appartenait-il à M. Louis Veuillot, dont la raison, sinon le goût, est si ferme, si nette, si accentuée, de reprocher aux artistes de n'avoir pas couronné M. Corot, un peintre qui ne possède ni le dessin, ni la couleur, qui ne doit sa renommée qu'au sentiment le plus confus de l'art, qui par les redoutables exemples qu'il a donnés, par la fatale émulation qu'il a créée, dans la poursuite de l'individualité, est, avec Eugène Delacroix, la cause la plus sensible de la décadence de l'art ?

La *grosse presse* est lestement menée. Nous trouvons, dans le livre de M. Veuillot, des portraits tracés au vif. Galvaudin, homme de lettres et député ; Jubin qui rédigeait un journal par autorité de justice ; Trivois et Fouilloux, qui « ne savent pas le français, » figurent avec honneur dans ce nouveau panthéon-Nadar ; M. Louis Jourdan, du journal le *Siècle*, n'est pas flatté ; et M. Havin, le fondateur du *havinisme*, une sorte de snobisme, élevé à la hauteur des initiés de ce culte tout moderne, nous apparaît battant la grosse caisse « du lieu-commun de la pensée et de l'expression. »

Ce n'est pas sans raison que M. L. Veuillot reproche à la petite presse de manquer non-seulement d'idées et de littérature, mais d'esprit. Le *janetisme*, ou l'art de beaucoup parler correctement pour ne rien dire d'incorrect s'y fait jour tout comme à la *Revue des Deux Mondes;* on n'y est guère amusant ; par contre, on s'efforce d'y devenir ennuyeux, si le secret d'ennuyer est de parler de soi. Il semble que les petits journaux ne doivent rien être autre chose que le socle de certaines personnalités, trop peu marquantes pour la plupart. On dicte, du haut de l'échelle, des arrêts au nom de *je* ou de *moi ;* on s'y révèle comme on peut, et de façon trop modeste, parfois, pour se montrer si impitoyable envers tout le monde. M. L. Veuillot a senti vivement cette vérité, et il s'est proposé de faire bavarder ces Athéniens, sortes de muets de l'originalité et de l'esprit. C'est ainsi qu'il a habillé de main de maître, et, disons-le, sans mesure Galvaudin, Habet-Vinum, Poivreux, Passe-Partout, Éliacin Lupus et jusqu'au sieur Caron de Beaumarchais. Jamais petit journal, s'appelât-il *Figaro*, *Événement*, *Soleil*, *Bobèche*, *Arlequin* ou *Colombine*, n'a révélé une verve égale à celle que déploie M. L. Veuillot contre des émules qui, pour le plus grand nombre, ma foi, eussent-ils des lévriers russes comme le prince Soltikoff, se défendent à outrance de l'idée provoquante d'Alcibiade. C'est à l'auteur des *Odeurs de Paris* que revient la palme. M. de Villemessant la lui a décernée, et, afin que son équité ne soit pas ex-

posée au moindre des soupçons, le rédacteur en chef du *Figaro* a malignement ouvert les colonnes de son journal aux lamentations de ses rédacteurs si fort « éreintés. » M. L. Veuillot a riposté. Ils sont tous, ou peu s'en faut, morts, bien morts, très-morts.

Et notez qu'on n'a pas été *sur le pré ;* on s'est borné à noircir du papier.

A propos du *pré,* M. L. Veuillot s'exprime ainsi :

« Au nombre des amusements de Paris, il faut compter les duels de journalistes... Nous eûmes, il n'y a pas longtemps un de ces spectacles héroïques... Les habits avaient été ôtés jusqu'aux bretelles, les épées prises en main. Des complications surviennent..... Le feu se rallume, l'intérêt grandit : à demain. Rien n'est conclu... On remet bas les habits jusqu'aux bretelles, on quitte même les bretelles, on croise le fer, le feu jaillit du fer! On rompt, on pousse, le rompant pousse, le poussant rompt: Une, deux! Bottes portées, bottes parées, bottes par-ci, bottes par-là, bottes partout!... La sueur coule, on ne l'essuie pas! Enfin l'une de ces cruelles épées touche l'un de ces cruels hommes ; le sang va paraître... Arrêtez, imprudent! L'honneur est satisfait!... »

Ave, Cesar imperator, morituri te salutant!

C'est ainsi que les journalistes prennent à tâche de donner au public le spectacle hideux des luttes de gladiateurs, qui avait un si vif attrait pour le peuple-roi. L'honneur ne saurait commander de pareils sacrifices; la vanité peut y trouver son compte; mais quel compte! Nous serions donc disposé à nous associer aux sentiments qu'exprime M. Veuillot à ce sujet, si nous n'apercevions pas, dans le ridicule qu'il manie, une sorte de provocation à mieux faire. Il est vrai que, journaliste, M. L. Veuillot eut à Rouen et à Périgueux plusieurs duels. C'est d'honneur, vrai. Les choses y furent menées de façon plus galante : quoique journalites, on sut se montrer aussi bons gentilshommes que les raffinés qui tuaient leur homme avec grâce et selon les règles. Tout alla à l'extrême. Ce n'est pas que l'auteur des *Odeurs de Paris* eut le malheur d'y « faire mordre la poussière à ses adversaires; » non; mais il ne s'inspirait pas alors des principes qu'il a professés depuis; il crut devoir tout simplement prêcher d'exemple : il s'y fit tuer. Voilà.

Exemple trop oublié des journalistes de 1866!

Et avec quelles inappréciables délicatesses de style M. Veuillot le leur remet modestement en mémoire!

M. L. Veuillot est né maître en toutes choses. Il a l'esprit critique. Tout son volume le prouve, il devait difficilement échapper à la tenta-

tion de nous révéler qu'il eût pu être, — lui aussi, lui surtout, — un des oracles du lundi. M. Francisque Sarcey et bien d'autres sont sévèrement jugés. Au point de vue littéraire qui songerait à s'en plaindre? Le maître ne s'est pas borné à dire à ceux-ci et à ceux-là : votre devoir est détestable. Il a taillé sa plume, et les pieds fourrés dans ces chaussons de lisière qu'à révélés M. Adrien Marx, le Paul Janet de la petite presse, il s'est mis à écrire des modèles de critique dramatique. C'est — d'abord — une étude sur le *Britannicus* de Racine ; cette étude remonte au règne de Louis-Philippe : M. Veuillot n'a pas cru devoir en priver plus longtemps le public. C'est là la note grave comme écrivain du lundi. M. Veuillot passe ensuite au plaisant. Il s'applique à un épluchement du théâtre de Musset. Animée d'une fureur très-fondée, sans doute, sa plume piétine sur le papier si bien et si fort qu'elle se crochète pour écrire des arrêts dans ce goût :

« La société est l'expression de la littérature.

« Et la triste preuve, c'est Musset lui-même, l'auteur de *Fantasio*, pris comme un bourgeois à son propre personnage, tombant jeune dans l'impuissance et usant les dernières années de sa vie à IVROGNER. »

On ne saurait montrer plus de mesure et de nerf ; et convenons que de pareils raisins étaient un peu trop verts pour M. F. Sarcey, voire même pour « la fleur des délurés, » si fusil à aiguille qu'ait été ce déluré à l'endroit des artistes du salon de 1866.

M. L. Veuillot *empoigne* Henri Heine. Il en parle en homme qui apprécie peu, — en littérature, — ce style nébuleux qu'il a si fort admiré dans les toiles de M. Corot. La clarté de la langue française nous permet difficilement de goûter une façon d'écrire où, dans une même phrase, Werther entreverra les tartines beurrées de la main de Charlotte, Schiller une tirade politique de Posa, où Schlutz, enfin, saisira le murmure du vent à travers les lilas qui croissent sur la tombe de Giselle.

A cette occasion, M. Théophile Gautier, quelque grande que soit sa bienveillance habituelle reçoit du magister une verte semonce. Hâtons-nous d'ajouter que M. Veuillot rend, d'ailleurs, justice au mérite littéraire de M. Th. Gautier, le plus distingué des disciples de M. V. Hugo, le plus aimé de tous, à coup sûr. Ses appréciations sur le maître sont empreintes d'une sorte d'équité. Il reconnaît le génie du poëte ; mais, sans délai, il recherche et fouille, d'une main sûre souvent, toutes les infirmités de ce génie même. Nous citerons le passage suivant qui exprime d'une façon si énergique le sentiment de M. Veuillot sur un des derniers ouvrages du poëte :

« *Les chansons des Rues et des Bois,* sœurs très-ressemblantes des *Châtiments* et filles comme eux de l'âme grossière et violente, sont cependant singulièrement mieux tournées. L'auteur n'a pas donné de pièces de métier où paraissent autant de force et la dextérité de la main. Cela est plein, sonore, d'une sûreté, d'une netteté, d'un relief admirables. Peu de coton, peu de chevilles. C'est de la chair vivante et ferme, qui bondit de la seule vigueur des muscles, et palpite de la seule chaleur du sang. Je voudrais oser dire que ce recueil est le plus bel animal qui existe en langue française. »

Voilà un trait, brutal un peu sans doute et qu'on pourrait croire échappé à « une âme grossière et violente, » mais il révèle une grande force et une vivacité de coloris dont M. Hugo lui-même féliciterait volontiers l'auteur, nous aimons à le penser. Il en serait de même pour l'image de la cloche, si l'auteur de *Ruy-Blas* se reportait aujourd'hui à l'apostrophe du héros aux ministres du roi d'Espagne.

M. L. Veuillot passe bientôt de la littérature à la science :

« Humboldt, dit-il, confessait, dans l'intimité, qu'il ignorait où les hirondelles passent l'hiver : j'en sais donc sur ce point autant que lui. Que d'autres points où nos lumières sont égales ! Mais que d'autres points où je suis plus éclairé que l'Institut ! »

Puis, l'écrivain s'efforce à démontrer le *havinisme* de la science moderne ; il prend à partie un tout-puissant chimiste des plus hauts empanachés ; il sermonne le « doux Janet, écrivain ennuyeux au possible, » qu'il accuse de vouloir remettre à la mode les croix *à la Jeannette* ; il assomme celui-ci, éreinte celui-là, pourfend cet autre, etc., etc. L'affreuse bagarre ; mais que de blessés ! Les économistes ne sont guère plus ménagés que les chimistes, les physiciens et les philosophes.

« Leur fameuse société est une fraction de l'immense cour du roi Pétaud. Ils se répètent sans fin et sans souci, se contredisent sans se comprendre et même sans s'écouter, s'invectivent au mépris de toute littérature. M. chose dit à M. un tel vous faites des *truismes !* M. un tel répond à M. chose : votre blague n'est pleine que d'âneries ! Et ils sont tous assez contents de la façon dont ils mènent la polémique. Cependant, tous ceux qui ont un peu d'esprit finissent par se faire mettre dehors... »

Vous êtes orfèvre M. Veuillot ? N'êtes-vous pas tout aussi content qu'un économiste de la façon dont vous menez la polémique ?

Chacun a ses instant de « flemme, » et le mot n'est pas déplacé ici. M. Veuillot, en effet, n'a pas eu l'inspiration ou la verve à toute heure ;

il s'est vu parfois, pour remplir son journal, dans la nécessité de faire de formidables emprunts à des écrivains qu'il semble volontiers travestir en professeurs de littérature. C'est ainsi que nous avons lu *la Journée d'un voyou* signée d'un « boulevardier éminent, « dit M. Veuillot, (M. Delvau); puis, le compte rendu d'un ballet, citation malicieuse; car l'auteur de ce travail peu enlevé est un des grands de *la petite*, un de ces hommes pour lesquels M. Veuillot n'avait pas cessé, jusqu'à la présente citation, d'avoir des attentions toutes féminines. M. About lui-même apporte sa pierre à l'édifice des *Odeurs;* enfin nous ne savons plus trop quel compagnon du voyage en Syrie de M. Ernest Renan figure dans l'œuvre pour une assez fâcheuse description de la personne du capitaine de l'expédition : « M. Renan, reprend M. Veuillot, a le nez ordinairement rouge et de temps en temps fleuri... » Nous ne pouvons qu'applaudir à cette remarque d'un goût vraiment attique, faite peut-être par coquetterie pour amener le lecteur, par un juste retour, à admirer le propre nez de l'auteur des *Odeurs de Paris*.

M. L. Veuillot a compris qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre, le valet de chambre étant plus réaliste que M. Champfleury lui-même; il s'est fait prestement le figaro de toute célébrité, grande, moyenne et petite, et de sa main leste parfois, lourde un peu souvent, il a savonné, barbifié, rasé net, peigné, pommadé, éclaboussé, puis brossé ferme et au vif, étiré, aminci, aplati, éreinté, assommé, enterré les « lapins » de la politique et de la littérature, le rapin des beaux-arts et jusqu'aux insatiables rongeurs de l'Opéra ou des cafés-chantants. Le général Prim est traité de héros de la semaine; le général O'Donnell se trouve être, pour le moment, le héros de la fidélité (à quoi?); quant à cet autre général qu'on nomme Narvaez, il ne dispose encore d'aucune sorte d'héroïsme, l'article spécial étant rédigé, imprimé, cliché sans doute, lors que cet homme illustre a été appelé au pouvoir. Parmi les *civils*, Fromentin, l'artiste éminent qui écrit ses livres avec une plume trempée dans du soleil, est déclaré n'être qu'un maître teinturier en bleu. Les morts semblent, aujourd'hui, attirer plus particulièrement M. Veuillot. Et pourtant était-il bien utile que, comme l'*Othello* de Shakespeare, le farouche critique s'assît avec une si grande résolution sur M. Eugène Scribe, plus mort déjà que ne l'était Desdemona? Et Proudhon, que, comme M. Émile de Girardin qui vit toujours, M. Veuillot avait si fort dédaigné de son vivant! Et le président Lincoln! « Je m'étonne, lisons-nous page 159, que Booth, l'assassin de ce pauvre diable de président *Johnson*, n'ait pas été acteur comique... »

Nous n'avons pas l'intention de relever une substitution de nom : ce

n'est là qu'une faute d'impression ; nous avons voulu seulement rapprocher ces sortes de jugements derniers des lignes qui suivent :

« Dans le fond de l'âme j'aimerais à louer pour le seul charme de la chose. Rendre une justice douce, encourager des efforts honnêtes et heureux, admirer quand l'occasion se rencontre, ô aimable vocation !... Oui et je prendrai cette jolie devise que j'ai lue dans un joli livre du P. Bouhours ; une abeille et ces mots : *Sponte favos, ægre spicula*, le miel de gré, le dard à regret. »

Et ce « pauvre diable de président Lincoln ! ! ! »

Nous voudrions ne pas douter de cette vocation, un peu inattendue, de M. L. Veuillot ; mais, après la lecture des *Odeurs de Paris* on revient à cet autre passage qui est presque une révélation, nous dirions volontiers une trahison de l'auteur envers lui-même :

« Ce sont les Moscovites qui vaincront le monde, non les Russes. Les Russes parlent français, font des livres, trichent aux cartes et jouent du piano ; ils n'iront pas loin. Mais les vrais Moscovites, les mougiks, ceux qui mangent de la chandelle, ceux qui oignent de suif et d'huile rance leur barbe et leurs cheveux ; voilà les vainqueurs du monde. Les hommes frottés de suif et d'huile rance doivent manger les hommes frottés de benjoin et d'eaux de senteurs... »

Est-il un lecteur qui ait jamais l'idée de ranger l'auteur des *Odeurs de Paris* parmi ces hommes qui « jouent du piano, se frottent de benjoin et d'eaux de senteurs ?... » C'est incontestablement un homme fort ; nous n'avons pas dit un moscovite.

M. Veuillot avait à peindre Paris, et, plus tard, son livre sera certainement consulté ; nous avons donc donné à ce compte rendu un peu de développement dû à la personnalité de l'auteur si brillamment en relief sur ce piédestal. De son côté, pénétré d'un même sentiment, l'auteur a entendu que sa peinture fût aussi complète que possible. Pour atteindre ce but, il n'a pas hésité à se fourvoyer dans tous les lieux publics, tous, avons-nous dit, ou à peu près. C'est ainsi qu'il a été au café-concert, et notez que ce n'est point en amateur, mais en simple investigateur, car il n'a pas même retenu le nom de l'établissement. Il a mis la main à la pâte, et, comme Van Dyck, il dissimule son œuvre sous un joli glacis. Cependant, il nomme en toutes lettres la chanteuse en vogue.

« C'est, dit-il, une fille assez grande, assez découplée, sans nul charme que sa gloire, qui en est un, il est vrai, de premier ordre. Elle a, je crois, quelques cheveux ; sa bouche semble faire le tour de la tête ; pour ses lèvres, des bourrelets comme un nègre ; des dents de requin..... Elle sait chanter.

Quant à son chant, il est indescriptible, comme ce qu'elle chante..... Cela se ramasse dans le ruisseau..... Elle joue sa chanson autant qu'elle la chante; elle joue des yeux, des bras, des épaules, des hanches, hardiment. Rien de gracieux ; mais c'est peut-être le piquant, la pointe du ragoût... »

Voilà un exemple de style et de convenance dont ne manqueront pas de profiter M. F. Sarcey (de Dourdan), et M. Adrien Marx qui s'est si galamment tiré de l'épithète de *Passe-Partout*, lorsqu'ils auront des comptes à régler sur le *pré* de *Figaro*. Peut-être leur sera-t-il difficile, en parlant d'une femme, — quelle que soit cette femme, — d'attraper cette « pointe de ragoût » où l'auteur des *Odeurs de Paris* excelle d'une façon vraiment puissante. Galvaudin, Fouilloux, Lupus, la fleur des délurés, Bétinet, Tigruche..., uche, uche, Coquelet et Prudhomme lui-même sont gens à beaucoup pécher : aussi, se seraient-ils gardés de jeter la première pierre à la femme... à barbe. Il appartenait à M. Veuillot, un homme « qui ne joue pas du piano, » de prendre une si louable initiative contre une chanteuse qui veut bien descendre jusqu'à la hauteur du public ; car c'est le public lui-même qui a fait l'artiste. Après tout, ainsi que le dit J.-J. Rousseau, il faut bien que quelqu'un commence ! Et allez donc !...

Et voyez, toute cette belle vendange de raisins « trop verts, » toutes ces subtilités de coquetterie, non de style, mais de personne, ne nous ramènent-elles pas un tantinet, ainsi que dit M. Veuillot, au talent même de l'auteur des *Odeurs de Paris ?* Ce talent est assez grand découplé, il joue des épaules et des hanches, hardiment, là ! Il a pour sûr quelques cheveux; car il s'y fait prendre souvent, et sa bouche nous rappelle les dimensions de celle de l'ogresse : tout y passe. Dents de requin ne manquent point ! Enfin, si M. L. Veuillot exprime quelques vérités, — un bon nombre, soit, — c'est dans un langage qui, dirons-nous avec lui, page 131, *emporte la gueule*.

Est-ce assez ?

C'est trop, sans doute.

Les *Odeurs de Paris* nous prouvent que M. L. Veuillot, — supprimé dans la *grosse presse*, — a su conquérir la première place dans la petite presse.

Nous tous, nous avions peut-être entrevu pour cet écrivain d'autres horizons que les vitrines de la boutique du barbier *Figaro ;* mais M. L. Veuillot, plus modeste que nous ne l'étions pour lui-même, ou, peut-être bien, appréciant autrement et mieux que nous la portée des services de la *petite*, ne semble pas, aujourd'hui, avoir d'autre ambition.

Nous ne voudrions pas être un *décourageateur*, dirons-nous avec M. L.

Veuillot, à la suite de M. Champfleury; nous verrions, au contraire, avec une bien vive satisfaction que M. de Villemessant vainquit les derniers scrupules de M. L. Veuillot, et l'*encourageatât* dans la voie où le pousse d'une façon si merveilleuse le *mougikisme* des *Odeurs de Paris*.

M. de Villemessant est un homme si entendu !...

Ayez confiance.

Un mot encore.

On ne saurait s'étonner de l'étendue que nous avons donnée à ce compte rendu. M. L. Veuillot est un personnage dans la presse; il est dans la pleine maturité de son talent; et, comme tous les grands artistes, il a trouvé sa *seconde*, sa dernière *manière;* car il s'y plaît; et, à son âge, on ne buissonne plus guère à la recherche de sa propre originalité, de tendances nouvelles ou plus élevées. La voie est frayée; on y déploie ses ailes, et l'on vole vers l'immortalité.

Ajoutons que peu de livres ont eu, depuis longtemps déjà, un succès égal à celui des *Odeurs de Paris*.

A ces divers points de vue, c'était plus particulièrement à une Revue bibliographique qu'il appartenait d'apprécier cet ouvrage; nous dirons mieux : c'était notre devoir. Nos lecteurs partageront sans doute ce sentiment lorsqu'ils auront lu les lignes suivantes que nous trouvons dans un journal catholique, qui, tout en louant beaucoup le talent de M. L. Veuillot, ouvrait en ces termes la parenthèse des *si*, des *car* et des *mais :*

« Nous ne pouvons faire passer sous les yeux de nos lecteurs les ta-
« bleaux qu'a peints M. L. Veuillot, ni les initier aux mœurs qu'il a
« flétries. L'esprit de notre journal ne comporte pas de pareilles
« études... »

Mais M. L. Veuillot nous avait paru devoir compter parmi ses lecteurs habituels bon nombre de lecteurs ayant les mêmes convictions que ceux du journal dont il s'agit. C'est donc lui qui s'est chargé d'initier les uns et les autres à des mœurs que, de même que l'auteur des *Odeurs de Paris*, ils seront désormais tentés de connaître *de visu et manu*. Après tout, pourquoi M. L. Veuillot aurait-il, seul, le privilége de ne pas succomber dans de si redoutables épreuves ?

Qu'on ne s'y trompe pas; ce sera là le résultat de « l'honnête et généreuse indignation qui a inspiré l'auteur des *Odeurs de Paris*. »

M. L. Veuillot n'eût-il pas pu faire un tout autre usage de son talent ?

E.-A. de Morsang.

L'ART DE CROIRE, ou préparation philosophique à la foi chrétienne, par Auguste Nicolas. Chez Ambroise Bray. 2 vol. in-8°, ensemble 900 pages. — Prix : 12 fr.

« L'humanité fait ses temples comme les abeilles font leur ruche, avec la conscience et la raison de plus; ces mouvements attestent à la fois le besoin le plus instinctif, le plus senti et le plus éclairé, et, autant les coupoles ou les flèches de ces merveilles architecturales s'élèvent au-dessus des autres monuments, autant elles proclament la profondeur et la supériorité de ce besoin. »

Quelle que soit la supériorité et la profondeur de ce besoin, une vérité également incontestable c'est son universalité. Oui, depuis l'antiquité la plus lointaine jusqu'à nos jours, du sein des peuples les plus barbares comme du milieu des civilisations les plus raffinées, s'élève un concert unanime. Vraie ou fausse chaque génération a eu sa croyance, vraie ou fausse chaque peuple a sa foi. A notre époque même, malgré les symptômes d'un mal terrible, d'un athéisme qui semblerait donner un démenti à ce fait d'une foi et d'une croyance universelles, à notre époque même, on croit encore, on ne peut pas ne pas croire, et si certains esprits repoussent l'idée de Dieu, d'un Dieu personnel et infini, d'autres l'affirment victorieusement. Même ces égarés de l'intelligence peuvent si peu vivre sans un Dieu quelconque, sans satisfaire à ce besoin de croire qui est en eux, que (j'ose à peine m'exprimer ainsi) ils le mettent partout, ils se rendent esclaves d'un panthéisme affreux au fond duquel se trouve le désespoir de l'esprit et du cœur.

Mais leurs attaques ont jeté le trouble dans plus d'une conscience, et s'il reste une insatiable aspiration, un besoin inouï de croire, le Dieu de nos pères semble s'être voilé pour plusieurs, l'âme souffre, elle est inquiète, cherchant sa voie et ne sachant où la rencontrer au milieu des affirmations contraires qui surgissent de toutes parts.

A eux s'adresse cet ouvrage. L'auteur y tend une main secourable à ces malheureux égarés. Il cause avec ce langage, cet abandon amical mais sérieux qu'on peut seul entendre quand on a une souffrance au cœur. Il n'est que trop vrai, leur dit-il, « notre besoin de croire est tellement inhérent à notre nature que nous ne pouvons nous soustraire à son divin objet sans être immédiatement aux prises avec le mystère de l'inconnu et avec tous les fantômes qui y surgissent. L'infini projette son ombre, s'il ne projette pas sa lumière sur notre existence. »

Ces fantômes, cet inconnu, cet infini vous font peur; un peu de courage cependant, faisons un retour sur nous-même. Analysons ce besoin qui nous torture tant qu'il reste inassouvi. Coûte que coûte, chacun de

nous veut le satisfaire ou l'étouffer. Les uns alors recherchent les plaisirs, s'abandonnent à leurs passions, les autres rêvent un idéal auquel ils aspirent sans cesse, qu'ils poursuivent sans relâche, et qui les fuit malgré tous leurs efforts. Et lorsque enfin épuisés, à bout de forces, saturés de désenchantement, ils font un retour sur eux-mêmes, ils retrouvent au fond de leur cœur le même désir toujours aussi impérieux. Tous donc, quel que soit le chemin suivi, nous revenons à ce point commun : le besoin de croire.

Mais je suis homme, je pense, et ne veux admettre que ce que je comprends ! Y a-t-il des motifs de croire? quels sont-ils? Il me faut les connaître pour que ma raison puisse s'incliner. Ces pensées qui naissent dans tout esprit déjà subjugué, mais hésitant encore à se rendre, indiquaient à l'auteur le plan qu'il devait adopter. La première partie de son livre a exposé quel besoin de croire possédait notre âme, la seconde indique les raisons de croire. Serait-il d'ailleurs contre nature, serait-il déraisonnable de donner satisfaction à ce besoin reconnu si universel, si profond qu'on vient de voir? N'y a-t-il pas dans ce besoin même de croire une raison déjà concluante de la nécessité de la foi? Et cependant où se trouve la vérité?

L'esprit s'arrête souvent, il veut croire, et ne sait discerner le vrai du faux; ni trouver la voie droite au milieu de ces doctrines multiples qui prétendent chacune être vraie. La troisième partie de cet ouvrage rend cette recherche facile, et rien n'est plus propre à convaincre que ces pages, où examinant les systèmes qui se sont supposé la force de remplacer le christianisme, l'auteur demande à chacun ce qu'il vaut, en scrute les profondeurs, les interroge sur leur point de départ et leur point d'arrivée, sur leurs promesses réitérées de satisfaire le cœur de l'homme, et leurs résultats de ne lui donner après tout qu'une croyance vague, indéfinie, et en somme nulle véritable satisfaction. Enfin sur le débris de ces théories pesées avec soin, éprouvées au coin de la raison et rejetées par elle, M. Nicolas assied une démonstration victorieuse du catholicisme, qui seul « en intervenant par un élément nouveau, la grâce, réalise complétement le rapport de l'âme à Dieu. »

Malgré cette raison de croire, à l'évidence de laquelle on se rend, il reste une suprême difficulté. J'ai besoin de croire, se dit-on, je le voudrais, mais c'est impossible, je ne puis! Peut-être n'est-ce pas ainsi qu'il faudrait dire, mais plutôt je ne veux! ou du moins je ne veux encore que mollement! Si, en effet, la volonté était bien ferme, on devrait se donner à cette vérité qu'on sent, à ce Dieu qu'on connaît.

Écoutons : « La foi est un don; cela est vrai, mais un don réci-

proque, » et suivant la parole du Docteur d'Hippone, juge à coup sûr compétent en semblable matière, « la foi est en notre pouvoir, parce que chacun croit quand il veut, et quand il croit, c'est volontairement qu'il croit. »

Ainsi donc le meilleur moyen est de se jeter dans les bras de Dieu. Mais tous n'ont pas cette abnégation, ce renoncement de soi-même, de son passé, de ses idées qu'ils reconnaissent fausses qu'ils veulent rejeter, et cependant qu'il leur est impossible d'abjurer d'un coup. Tel est malheureusement l'état d'esprits nombreux qui ne peuvent brusquer ce changement, ni arriver que par des efforts constants et répétés. L'amour ne peut leur donner la foi, la raison doit les y mener, et par la foi à l'amour. Ils comprennent le but de la foi, devenir meilleur, en élevant l'homme au-dessus de lui-même. Entouré des mille objets de ce monde visible, agité des préoccupations incessantes de la vie matérielle, l'homme peut facilement se distraire de ce devoir de connaître et de servir Dieu. Mais n'arrive-t-il pas une heure où son néant aussi bien que leur fragilité apparaissent; il faut s'en détacher, et encore une fois s'élever au-dessus de l'humanité jusqu'à son Créateur. De cette comtemplation de Dieu à la prière, il ne reste qu'un pas à faire, et bientôt ces œuvres pieuses, que conseille l'Église, ces devoirs religieux qu'elle prescrit, apparaissent comme de douces obligations qui satisfont le cœur et l'âme et portent avec elles le calme et la consolation. Il semble alors que la majesté infinie de Dieu se dévoile, que sa bonté se manifeste davantage à mesure qu'un commerce plus fréquent s'établit entre lui et nous. Rien n'arrête plus le cœur ni l'intelligence ; ils se trouvent à l'unisson et deux biens entrent en même temps dans cette âme gagnée ; elle croit et elle aime. La foi n'aura plus que des douceurs et des consolations.

C'est par leur tableau que l'auteur termine son ouvrage. Rappelant quelle est l'aspiration de l'homme pour le bonheur, il recherche s'il y en a d'aussi profond, d'aussi réel, d'aussi durable que celui que procure la foi, aussi, « qui veut aimer, ajoute-t-il, doit croire; qui veut être heureux en aimant, doit se donner à Jésus. » (II, p. 443).

Certes, si rapide analyse est imparfaite, c'est celle-ci à coup sûr; qu'on ne s'arrête cependant pas à l'aridité qu'elle a apportée en cette matière, et je m'estimerais heureux si, loin de contenter, elle rendait nécessaire la lecture du livre lui-même. G. de Senneville.

NOUVEAUX LUNDIS, par C.-A. Sainte-Beuve, de l'Académie française. T. VI. Paris, Michel Lévy, 1866. Grand in-18 de 468 p. — Prix : 3 fr.

L'étude sur M. Littré, dont nous parlions en rendant compte du tome V des *Nouveaux lundis* (1), devait avoir son pendant dans le volume suivant. Après le portrait en pied du traducteur de Strauss, voici une esquisse de l'auteur de la *Vie de Jésus*. A propos de ce « cinquième évangile, » M. Sainte-Beuve a écrit une sorte d'appendice à son premier article. Ne nous apprend-il pas qu'au nom de M. Renan se rattachent désormais « des *principes* dont le triomphe n'est *plus qu'une affaire de temps?* » que M. Renan lui « paraît être le champion philosophique le mieux approprié à cette seconde moitié du dix-neuvième siècle, de cette époque dont le caractère est de ne point s'irriter ni se railler des *grands résultats historiques*, mais de les accepter et de les prendre à son compte, sauf explication? » — En s'attaquant au miracle, M. Renan « a montré un courage égal à son ambition. » Avant lui, on « était très-peu au fait de l'état de la science et de la critique concernant les origines du christianisme; » notre clergé lui-même ne tenait nul compte des travaux de l'Allemagne savante, vulgarisés en France par un petit nombre de hardis penseurs. M. Renan est venu à son heure; son entreprise était *opportune* et *légitime*. Il a trouvé son public parmi « cette masse flottante, considérable, indécise, qui, livrée aux soins positifs de la vie, vouée aux idées moyennes..., à tout ce qui est du bon sens, est capable et digne d'instruction et en est curieuse à certain degré. » Ce public « a tressailli, il a répondu, il a lu... Il ne s'est en rien scandalisé; il n'a pas lancé l'anathème, cette arme n'étant plus dans nos mœurs ni à notre usage; il a reconnu un esprit supérieur..., il n'a pensé qu'à s'informer auprès de lui et à s'instruire. » Qu'on se garde bien de croire d'ailleurs que les *opérations* de cet *artiste* et de ce *chimiste consommé* (p. 29) offrent le moindre danger pour la foi : un tel livre « sème la piété là où elle n'est pas, la nourrit, la relève; » son premier résultat sera « de fortifier et de redoubler la foi chez les croyants. » Combien ont tort par conséquent ceux qui combattent M. Renan « avec tant d'acharnement et d'injure! » « Un jour viendra où eux ou leurs fils regretteront cette *Vie de Jésus* ainsi présentée; » un jour viendra où les « chrétiens de cœur s'écrieront : « Qu'on nous rende la *Vie de Jésus* de Renan! Au moins, celui-là, il ne méconnaissait pas le doux maître. » Reste à savoir si dans ce temps-là on se souviendra de la *Vie de Jésus*, ou même si M. Renan, imitant un exemple que rappelle M. Sainte-

(1) Voir la *Revue* d'août 1866.

Beuve, n'aura pas dit de ses pages malsaines ce que Rousseau disait de la *Nouvelle Héloïse :* « Que n'ai-je vécu dans un siècle où je dusse les jeter au feu! »

Mais « revenons aux choses simplement agréables et indifférentes, à ce qui est du ressort de la pure littérature. » M. Sainte-Beuve nous y convie lui-même en tête de son article sur Sismondi, où il étudie l'historien de Genève dans son *Journal* et sa *Correspondance*. M. Sainte-Beuve glisse sur l'historien et s'occupe plutôt de l'homme et de l'écrivain : c'est peut-être pour cela qu'il conseille la lecture de l'*Histoire des Français* aux jeunes personnes *sérieuses*, comme un livre « qui ne fausse en rien les idées et où aucun système artificiel ne masque les faits. » Outre que la lectrice devrait être, comme il le dit, « douée de patience » pour absorber ces trente et un volumes, il lui faudrait de plus un certain courage. Ajoutons que, malgré sa bonne foi, le protestant Sismondi a bien souvent dénaturé l'histoire. — Voici Boissonnade, dont l'éminent critique trace une silhouette « composée de traits à bâtons rompus, » cet homme « original, timide, fier, ennemi de tout joug *même conjugal*, » que le jeune bibliothécaire de la Mazarine traita une fois de *vénérable* — ce qui lui valut des reproches de M. de Feletz — et qui ne fut supérieur que sur un point : « Il savait le grec. » Voici M. Lebrun, dont Napoléon disait un jour : « Ce jeune homme a de la verve, mais on dit qu'il s'endort... » En effet, le poëte de l'empire — les poëtes étaient rares alors, mais, comme le dit M. Sainte-Beuve, « il y en avait un au moins, » — s'est endormi tout à fait sur ses lauriers de *Marie Stuart* (1820) et sur son fauteuil académique (1828). De nos jours, il s'est réveillé sénateur, et après avoir « tardé, ajourné, préparé sans cesse » sans rien produire, il a, en 1863, vidé le fond de son sac dans trois volumes d'*Œuvres*. Voici Gavarni, l'artiste populaire dont on annonce la mort au moment où j'écris ces lignes, Gavarni qui a « tout dit, tout montré d'une façon légère, piquante, parlante..., trop élégant pour être caricaturiste, car la caricature est l'outrage du vrai, » poëte et moraliste à ses heures, et qui travailla pendant une partie de sa vie dix-huit heures sur vingt-quatre.

Je ne puis suivre M. Sainte-Beuve dans ses études sur *Montaigne maire*, mais mauvais citoyen; sur Vaugelas, le précurseur de nos modernes philologues; sur Théophile Gautier, pour lequel l'auteur semble racheter par les complaisances d'une louange excessive les sévérités d'autrefois. « De la poésie toute pure, du lacryma christi versé à chaque coin de rue sur un comptoir d'argent, » voilà, à en croire M. Sainte-Beuve, ce que les heureux lecteurs du *Moniteur* sont appelés

à savourer dans les feuilletons du critique qu'attend un fauteuil académique. — Disons seulement que le portrait de M. de Vigny est un portrait achevé, — ce qui n'aura rien de neuf pour les lecteurs des *Portraits littéraires* et *contemporains*, — qu'il abonde en traits délicats et en pages charmantes (qu'on lise en particulier le récit de la réception à l'Académie), et ajoutons qu'en précisant la part de Villars dans la victoire de Denain, M. Sainte-Beuve, qui nous avait déjà donné sur Villars, en 1856, une de ces études nourries, fines et piquantes comme il sait les faire, a écrit un excellent morceau d'histoire.

G. de Beaucourt.

LES MORALISTES SOUS L'EMPIRE ROMAIN, PHILOSOPHES ET POËTES, par C. Martha, professeur-suppléant à la Faculté des lettres de Paris. Ouvrage couronné par l'Académie française. 2e édition. Paris, Hachette, 1866. 1 vol. in-18 jésus de 384 pages. — Prix : 3 fr. 50.

L'ouvrage de M. Martha se compose de sept études intitulées : la morale pratique dans les lettres de Sénèque ; un poëte stoïcien, Perse ; la vertu stoïque, Epictète ; l'examen de conscience d'un empereur romain, Marc-Aurèle ; la prédication morale populaire, Dion Chrysostome ; la société romaine, Juvénal ; le scepticisme religieux et philosophique, Lucien. Ces diverses études nous montrent admirablement l'état des esprits et des âmes sous l'empire romain. « Il n'est pas entré dans notre dessein, nous dit l'auteur (*préface*, p. 6), de faire l'exposition philosophique des doctrines et des systèmes, qui a été faite souvent dans ces derniers temps avec beaucoup de science et d'autorité. Seulement il nous a paru qu'on pouvait dire quelque chose qui ne fût pas sans nouveauté sur les caractères pratiques de la philosophie à cette époque, sur la propagande intime ou populaire des idées morales, sur ce que les anciens appelaient la parénétique et que les chrétiens ont appelé la prédication et la direction de conscience. Sénèque, Perse, Dion Chrysostome, Epictète et Marc-Aurèle font entendre les divers accents de ce stoïcisme prêcheur, tandis que Juvénal et Lucien, en découvrant l'état social, politique et religieux du monde ancien, font comprendre pourquoi cette noble philosophie a été impuissante. Ce livre ne renferme donc qu'une suite de tableaux sur la société romaine, que nous avons tâché de rendre clairs et simples. Nous en avons écarté tout appareil d'érudition. A force d'écrire pour les seuls savants, on a fait de la philosophie et de la littérature antiques une sorte de domaine réservé, interdit aux profanes. » Il était, en vérité, impossible de rendre plus accessible à tous un ouvrage consacré à un sujet aussi sérieux. M. Martha

n'a pas seulement fait rayonner en tout son livre la plus grande clarté, il a su encore l'orner de toutes les autres qualités qui sont les plus attrayantes. Parfois éloquent, souvent spirituel, son style est toujours digne des éloges qui lui ont été donnés au nom de l'Académie française, par un homme qui, en matière de goût, est le juge suprême, M. Villemain. De fins aperçus, de piquantes considérations, s'entremêlent, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, à des réflexions pleines de sagesse et qui ne manquent pas non plus d'opportunité, car la plupart des reproches que l'on a le droit d'adresser à la Société romaine sont applicables à la société actuelle. M. Martha ne connaît pas seulement sur le bout du doigt les auteurs anciens : il connaît aussi parfaitement les modernes, et il cite avec le plus heureux à propos Nicole, Fénelon, Bossuet, ce dernier surtout dont il s'est plu à rapprocher plusieurs pensées des pensées de Sénèque. Mais ce qu'il ne connaît pas moins que les livres de l'antiquité et ceux du XVIIe siècle, c'est le cœur humain, et c'est par là que son livre, déjà si excellent au point de vue littéraire, devient, au point de vue moral, un des travaux les plus estimables de la philosophie contemporaine.

Ph. Tamizey de Larroque.

PRÉCIS DE L'HISTOIRE POLITIQUE ET RELIGIEUSE DE LA FRANCE, par l'abbé Mury, professeur au petit séminaire de Strasbourg. Paris, Ambroise Bray. 2 vol. in-12 de 1042 pages. — Prix : 7 francs.

La *Revue*, dans ses numéros de septembre et d'octobre dernier, a publié sur les *Récentes histoires de France* deux articles de M. G. de Beaucourt que nos lecteurs auront sans nul doute appréciés comme ils le méritent. Nous voudrions, à notre tour, leur signaler aujourd'hui un remarquable ouvrage du même genre dont notre érudit collaborateur n'a pas fait mention : quoique destiné d'abord dans la pensée de son auteur « aux établissements d'instruction soit primaire, soit secondaire, » il nous paraît digne à tous égards de sortir de l'espèce de pénombre où son moindre volume semblerait en quelque sorte le condamner.

Ce n'est, en effet, qu'un précis : mais un bon *Précis* ne saurait être trop loué — il pénètre plus aisément partout, et la pensée du bien qu'il est appelé à produire est bien faite pour indemniser son auteur de ses veilles et de ses fatigues; car il ne faut pas croire que ce soit chose facile de vulgariser la science, de composer un résumé complet et harmonieux, si j'ose m'exprimer ainsi, c'est-à-dire ne disant rien d'inutile, comprenant tout le nécessaire, et donnant à chaque fait, à chaque personnage la place vraie que l'Histoire lui assigne soit au premier, soit

au dernier rang, soit en pleine lumière, soit dans l'ombre discrète du demi-jour. — Et telles sont les qualités qui distinguent l'ouvrage de l'abbé Mury. — Notre temps, avide de recherches et curieux de l'inédit, a su pénétrer dans des archives secrètes jusqu'ici; il a fouillé courageusement la poussière des manuscrits, et exploré, souvent avec un rare bonheur, des régions historiques inconnues de nos prédécesseurs. Dès lors que voyons-nous? Les préjugés disparaissent, on abandonne la routine, les idées reçues sans preuve et répétées sans examen par telle ou telle caste sociale, philosophique ou même religieuse, tombent en lambeaux, et sur les ruines d'un passé où l'ignorance n'eut souvent d'égale que la mauvaise foi, la VÉRITÉ se fait, s'élève et reconquiert peu à peu son légitime empire, sous l'égide d'une érudition loyale autant que patiente. C'est dans l'étude de l'histoire envisagée au point de vue religieux que l'on constate surtout ce mouvement; et nous touchons ainsi à l'aurore du jour où cessera enfin d'être vraie la célèbre et triste parole du comte J. de Maistre : « Depuis trois siècles, l'histoire est une conspi-« ration contre la vérité. »

Eh bien! tous ces travaux si remarquables de l'érudition allemande, française, italienne, nous les trouvons mis en œuvre et en lumière dans le *Précis* dont nous parlons. L'abbé Mury, dans le cadre si restreint qu'il a voulu remplir du tableau de toute notre histoire nationale, a su réunir à la sûreté des principes et à la clarté du style, une science des faits historiques parfaitement au courant de tous les travaux contemporains. Écoutons ici ses propres paroles : « Notre position (1) sur les « limites de la France et de l'Allemagne nous a été d'une grande utilité, « en ce qu'elle nous a permis d'étudier dans leur langue tous ces graves « historiens auxquels personne ne conteste ni la scrupuleuse impar-« tialité, ni les patientes recherches, ni les heureuses découvertes. De « même que nous avons lu à peu près tout ce qui a paru chez nous sur « notre histoire nationale, nous nous sommes fait un devoir de lire les « écrivains d'Allemagne et d'Italie. Nous les avons souvent comparés « aux nôtres; nous avons contrôlé les uns par les autres; nous nous « sommes assurés enfin de toute manière du degré de confiance qu'il « faut leur accorder; et c'est de ce long travail de comparaison qu'est « née cette courte *Histoire de France*.

« Le titre de ce livre, continue notre auteur (2), dit clairement quel « en est le contenu; c'est l'histoire de l'État et de l'Église en France, et « de l'État plus que de l'Église : nous n'entrons en effet dans le domaine

(1) Préface, p. VI.
(2) Préface, p. VII.

« de l'histoire ecclésiastique que lorsque c'est indispensable soit pour « mieux faire comprendre les faits politiques, soit pour rectifier les « erreurs qui ont cours sur les faits mixtes, où l'Église est autant inté-« ressée que l'État. » C'est là combler une lacune que présentent trop souvent des ouvrages même plus considérables que celui-ci, lesquels s'ils ne gardent sur les questions religieuses un silence coupable (car l'histoire est alors incomplète), les exposent ordinairement avec une indifférence de la Vérité et une inconvenance plus coupables encore. Les questions religieuses sont d'une importance capitale en histoire : Selon le mot de Proudhon, cité par Donozo Cortez, « il y a de la théo-« logie au fond de toute politique, » et jamais peut-être n'a-t-il rien dit de si vrai. — Pourquoi donc vouloir chasser Dieu et son Église du gouvernement et des événements de ce monde? Pourquoi cacher et méconnaître l'influence si considérable des institutions, de la morale, de la diplomatie ecclésiastique sur les époques plus ou moins agitées qu'ont traversées nos pères? Pourquoi étouffer ou travestir la grande voix de ces évêques qui ont, dit M. Guizot, formé et fondé la France, et auxquels, pour ne citer qu'un fait, l'affranchissement des communes et les libertés municipales doivent leur premier essort, — de ces Papes, défenseurs obstinés du droit contre la force, de l'opprimé contre l'injuste, arbitres et médiateurs entre celui qui s'intulait le Fils aîné de l'Église et les souverains étrangers, comme les évêques l'étaient entre le peuple et les grands? Pourquoi, en un mot, séparer l'histoire religieuse de l'histoire politique? — Certes, c'est à ce point de vue de l'histoire religieuse de la France que les travaux actuellement le plus en relief et en honneur, présentent un enseignement partial, faux, vicié — parfois, hélas! sciemment — et par conséquent malhonnête, vicieux et délétère. C'est aussi sous ce rapport, nous sommes heureux de le proclamer, que le *Précis* de M. l'abbé Mury nous a surtout satisfait. Il faut lui savoir gré d'avoir réuni, non-seulement dans le titre de son ouvrage, mais dans tout le cours de cet ouvrage même l'*Histoire religieuse* et l'*Histoire politique de la France*. L'une explique l'autre et la complète.—Séparez-les, il y a mutilation de l'une ou de l'autre.

L'approbation de Mgr l'évêque de Strasbourg témoigne d'ailleurs de la parfaite orthodoxie de l'auteur.

M. Mury se défend de faire la *Philosophie de l'histoire* (1); il fait mieux : il la fait faire forcément à son lecteur. Pour peu que celui-ci accorde à cet ouvrage la moindre attention réfléchie, il est im-

(1) Préface, p. II.

possible que la philosophie de l'histoire, et la philosophie la plus vraie, parce que ce sera la plus catholique, ne ressorte pas pour lui de la connaissance parfaite que M. Mury lui donnera des événements et des influences religieuses dans notre pays.

C'est ainsi qu'il raconte, trop brièvement selon nous, le grand rôle civilisateur de Saint-Léger; — qu'il réduit à sa juste valeur la prétendue consultation du pape Zacharie; — qu'il démontre que ce ne fut point Etienne II qui appela les Francs en Italie; — qu'il prouve la légitimité de la donation de Pépin, donation confirmée et accrue par Charlemagne; — qu'il explique par des considérations tirées du droit public au neuvième siècle la déposition de Louis le Débonnaire. (Ici nous avons cherché en vain un alinéa spécial sur le fait immense de la translation de l'Empire des Francs aux Germains.) Plus loin nous trouvons bien exposé, quoique trop rapidement à notre avis, le principe de la querelle des investitures et le droit de l'Eglise. — L'auteur rend au grand pape Grégoire VII ce titre de *Saint* que l'Eglise tout entière lui reconnaît, mais que lui ont si ridiculement disputé dans ces derniers temps certains légistes, soi-disant hommes d'Etat et hommes de lettres. — D'accord avec l'histoire authentique et sérieuse, il montre comment l'Inquisition qui « remplaça les égorgements en masse et les tribunaux sans « droit de grâce, fut un bienfait en même temps qu'un progrès. » — Il repousse, avec l'enseignement officiel de l'Allemagne et de la France, la Pragmatique attribuée faussement à saint Louis. — Quand arrive la Réforme, il nous montre les Protestants de France atteints surtout comme sujets révoltés et criminels d'Etat, attendu que loin de réclamer sans tumulte la *liberté de conscience*, thème absolument inconnu alors, ils ont commencé par prendre les armes contre le gouvernement légitime de leur pays et tenté, par l'abus de franchises extorquées, d'introduire violemment un Etat dans l'Etat. Les prétendues persécutions dont on a fait tant de bruit tombent, devant l'impartiale histoire, comme des fables inventées par la haine et l'impiété. La Saint-Barthélemy est « un crime politique qui doit être imputé aux provocations incessantes « des calvinistes et aux vengeances des Guises et de Catherine, mais « *non à la religion qui n'y fut pour rien* (1). » — Les trois questions, si importantes soit en elles-mêmes soit par leurs conséquences, de la Régale, de la Révocation de l'édit de Nantes et du Jansénisme, font l'objet d'un récit court mais substantiel, et où rien d'important ne fait défaut : ni l'empiètement du Roi sur les droits du Saint-Siége qui, par le

(1) Tome II, page 281.

concile de Lyon avait limité à certains diocèses seulement la concession de la Régale ; — ni la conduite, étrange pour le moins, de ces trente prélats signataires, par ordre du Roi, de la fameuse déclaration qui prétendait poser des bornes à la puissance du vicaire de Jésus-Christ. On sait d'ailleurs qu'ils se rétractèrent à l'exemple de Louis XIV et de Bossuet lui-même, que quelques-uns peut-être trouveront traité ici avec bien de l'indulgence ; — ni l'insigne mauvaise foi de ces orgueilleux docteurs qui, hors de l'Eglise par le fait, prétendaient hypocritement, contre l'évidence et malgré le Souverain Pontife, en faire partie quand même. — Quant à la Révocation de l'Edit de Nantes, l'auteur fait une remarque très-importante, c'est que « l'*Edit de révocation ne fut point « appliqué aux Luthériens de l'Alsace, qui n'inspiraient pas les mêmes « craintes que les fougueux Calvinistes du Midi* (1). » Ces deux lignes à elles seules jettent le plus grand jour sur une question jadis si travestie et si envenimée. Il est donc bien prouvé aujourd'hui par un fait certain et irrécusable que ce ne fut pas un système religieux, mais une révolte sociale que la politique de Louis XIV prétendait atteindre par un édit qu'avaient inspiré les conspirations incessantes des Huguenots, leurs violences et leurs sourdes menées avec l'étranger.

En terminant, nous féliciterons M. Mury d'avoir sagement arrêté sa plume aux traités de 1815 : il ne s'est pas cru obligé de se soumettre, même dans un livre classique, à de nouveaux et dangereux programmes. Les événements contemporains sont trop près de nous, trop de passions s'agitent encore autour d'eux pour que l'heure soit venue d'en écrire une histoire calme et définitive. Les quatorze premiers siècles de nos annales suffisent à nous instruire des voies de la Providence sur les nations qui, formées par l'Eglise et lui devant les plus purs rayons de leur splendeur, semblent n'avoir bientôt plus vécu et combattu que pour rejeter ses traditions et se soustraire à son enseignement dans une folle et fatale pensée de trompeuse émancipation. F. de Roquefeuil.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DES CONTEMPORAINS, contenant toutes les les personnes notables de la France et de l'étranger, avec leurs noms, prénoms, surnoms et pseudonymes, le lieu et la date de leur naissance, leur famille, leurs débuts, leur profession, leurs fonctions successives, leurs grades et titres, leurs actes publics, leurs œuvres, leurs écrits et les indications bibliographiques qui s'y rapportent, les traits caractéristiques de leur talent, etc. Ouvrage rédigé et tenu à jour avec le concours d'écrivains et de savants de tous les pays ; par G. Vapereau, ancien élève de

(1) Tome II, p. 403.

l'École normale, ancien professeur de philosophie, avocat. 3e édition, entièrement refondue et considérablement augmentée. Libr. L. Hachette et Ce. Grand in-8o de x-1862 pages à 2 colonnes. — Prix : 25 fr.

Quand ce livre parut, en 1858, il fut l'objet d'attaques fort vives et de critiques très-fondées. Dans deux éditions successives, M. Vapereau a fait droit à un bon nombre des observations qui lui avaient été adressées. Comme lui-même nous l'apprend dans la notice biographique qu'il s'est consacrée, il a employé huit années d'un travail assidu à la révision et aux remaniements de ce vaste ouvrage. Cette troisième édition, « en grande partie renouvelée, » présente des développements considérables, complète ou rectifie les précédentes, et, en même temps qu'elle élague les articles de personnages morts avant 1860, — pour lesquels on ne donne qu'une simple mention, avec renvoi aux précédentes éditions, — elle enregistre les noms qui ont acquis une récente notoriété. Parmi ces additions, nous signalerons des noms qu'ont fourni les derniers événements d'Amérique et du Mexique; la Chine, la Turquie, la Pologne, l'Espagne, l'Italie apportent aussi leur contingent. Mais la plus large place est naturellement réservée à la France. Les noms de MM. Keller, Forcade La Roquette, le général de Lorencez, les amiraux Bonnard, Charner, etc.; MM. Cam. Rousset, Levasseur, Sardou, Allan-Kardec, Scholl, Sarcey, Waddington, Merlet, Moland et bien d'autres figurent ici pour la première fois. Mais il y aurait encore plus d'une omission à enregistrer. A côté de Daoud-Pacha, le nouveau gouverneur de Syrie, pourquoi n'avoir pas mentionné Joseph Karam, le courageux défenseur de l'indépendance du Liban? Si l'on nomme les écrivains comme MM. Merlet, Sarcey, Scholl et Achard, pourquoi en omettre d'autres comme MM. Édouard Dumont, Hubault, Marguerin, Wiesener, qui ont exercé ou exercent encore avec talent le professorat et ont publié d'excellents ouvrages ; M. Adolphe de Circourt, un de nos écrivains les plus érudits; M. Léon Aubineau, rédacteur du *Monde* et auteur de travaux estimés; MM. d'Héricault, Edelestand du Méril, Théodore de Bussière, Alb. du Boys, E. de Fontette, Joseph d'Avenel, Ch. Garnier, Moreau (de l'*Union*), Ch. Muller, etc. Les abbés Gorini, Darras, Blanc, Maynard, Christophe, Crosnier, auteurs d'importants travaux de critique ou d'histoire, brillent également par leur absence. Parmi les éditeurs français, on mentionne MM. Hachette, Dentu, Didier, Hetzel, Pagnerre, etc. ; mais on omet MM. Lecoffre, Benj. Duprat, Aug. Durand. Les noms de MM. Potier, Toulouse, Labitte, Laverdet, Charavay, qui, à des titres divers ont conquis dans leur spécialité une juste célébrité, font également défaut. Les *frères* Garnier sont nommés, mais non

les *frères* Périsse. A côté de certaines notabilités littéraires de la province, il conviendrait de placer MM. de la Sicotière d'Alençon, Léon Puiseux, et H. Dansin de Caen, Monlézun de Bordeaux, et bien d'autres. Parmi les artistes, nous avons remarqué l'absence du pianiste Fumagalli (mort jeune, mais qui méritait une mention), des violonistes Hermann et Lecieux, des chanteurs Géraldy et Gardoni, du peintre P. Girard, de Mlle Marie Battu. Parmi les hommes politiques retirés de la scène, on a omis MM. le vicomte Dambray, Léo de Laborde, le baron de Montigny et le baron des Rotours de Chaulieu, anciens membres de l'Assemblée législative. Dans le clergé de Paris, si l'on cite MM. Deguerry et Faudet, on omet MM. Duquesnay, Hamelin, Hamon, etc. Nous avons aussi cherché en vain le nom de M. l'abbé Trébuquet, ancien sous-précepteur de M. le duc de Bordeaux, qui n'a pas quitté son royal élève depuis l'exil de 1830. Le fondateur de la *Revue contemporaine*, M. de Belleval, mentionné aux articles PÈNE et CALONNE (ici on écrit *Belval*), n'a pas d'article spécial. L'archiduc Maximilien d'Este, récemment mort après une longue et laborieuse carrière, n'est pas nommé, non plus que le ministre saxon le baron de Beust, dont les derniers événements ont augmenté la notoriété. Deux notabilités catholiques, MM. le vicomte de Melun et Adolphe Baudon sont passés sous silence. Je pourrais allonger cette liste. M. Vapereau nous promet, il est vrai, de réparer des omissions « regrettables et involontaires ; » mais parmi les noms que j'ai cités, il en est plus d'un qui avait des titres sérieux à figurer, dès la première édition, dans le Dictionnaire de « toutes les personnes notables de la France et de l'étranger. » Il ne faut pas que le reproche justement adressé à M. Vapereau d'avoir été trop facile pour certains noms, trop sévère ou trop oublieux pour d'autres, puisse avoir plus longtemps sa raison d'être. Il faut que, sans acception de parti, de doctrines ou d'école, chacun ait sa place au jour de la publicité. Nous reconnaissons volontiers que, bien qu'il reste encore à faire sur ce point, M. Vapereau a travaillé consciencieusement, dans cette édition et dans les précédentes, à effacer ce qui avait motivé l'appellation de *Dictionnaire des libres penseurs contemporains*. Mais il ne saurait faire preuve de trop d'impartialité et de modération : c'est une nécessité absolue dans un travail de ce genre.

Il est une autre condition qui n'est pas moins difficile à atteindre : c'est l'exactitude des détails. Cette troisième édition n'est pas encore, sur ce point, irréprochable; il ne faudrait pas faire naître M. Vuitry, président du conseil d'État, en 1842, et faire donner, en 1859, au général Changarnier le cordon de grand officier de la Légion d'honneur (ce

sont là des fautes d'impression, mais il faut avouer qu'elles sont malencontreuses). Est-ce avec fondement qu'on fait naître en 1836 la princesse Pauline Sandor, qui aurait en ce cas épousé *à dix ans* le prince de Metternich? A l'article HARCOURT, il faut lire *Terray* pour *Perray*, et *Saint-Aulaire* pour *Saint-André* (disons en passant que la marquise d'Harcourt, née de Saint-Aulaire, méritait une mention). A l'article consacré à lady Fullerton, on a mal à propos changé, dans cette 3e édition, le nom de *Fullerton* en *Fullarton* (erreur commise par M. Douhaire dans le *Correspondant* et sur le titre de l'ouvrage *la Comtesse de Bonneval*). M. Le Pelletier d'Aunay, conseiller à la Cour impériale, est le *frère*, et non le *père* du député. On donne à tort le *de* aux familles *Borghese*, *Salviati*, *Caffarelli*. Le baron de Damas est qualifié de *duc* dans l'article consacré à M. le comte de Chambord, où l'on aurait à relever plus d'une erreur. Il en serait de même dans l'article consacré à l'éminent compositeur Charles Gounod, qu'on fait se marier en 1847 (au lieu de 1852), et auquel on attribue la *Reine des Apôtres* et une *Cantate* qu'il n'a jamais composées. Aux articles de MM. de Champagny, Emile de Bonnechose, Léo Delisle et Jules de Lasteyrie, on a omis leurs derniers ouvrages : *Rome et la Judée* et *les Antonins*, *les Quatre Conquêtes de l'Angleterre*, le *Catalogue des actes de Philippe-Auguste*, l'*Histoire de la liberté politique en France* (t. I). En parlant de M. Rabanis, on ne mentionne pas son *Clément V et Philippe-le-Bel*. On oublie que M. Huillard-Bréholles (maintenant chef de la section judiciaire) était sous-chef de la section administrative aux archives, lors de la publication du *Dictionnaire*. Aux articles FRÉCHON (l'abbé) et BASTARD (Léon de), on ne mentionne pas la mort de l'ancien représentant et du jeune diplomate. M. de Lavau, l'ancien préfet de police, est nommé *Delavau*, et l'on ne mentionne pas son frère, M. Charles de Lavau, qui a tenu un rang distingué dans la presse catholique. Ajoutons que nous avons cherché en vain certains pseudonymes, tels que ceux de MM. Léon Arbaud, Alf. d'Alembert, etc., et que, malgré la promesse du titre, les prénoms manquent souvent. Une dernière observation. Quand on refondra ce dictionnaire, il y aura lieu d'établir une proportion plus équitable dans l'étendue des articles. Tandis que certaines notoriétés sont tenues dans un demi-jour discret, d'autres s'étalent avec un luxe parfois excessif : ainsi, la *jeune* célébrité de M. Edmond About remplit déjà une colonne et demie; M. Etienne Arago a plus de deux colonnes; M. Ledru-Rollin a sept colonnes; M. Odilon Barrot, sept colonnes et demie, etc.

Malgré tout, en dépit des erreurs, des lacunes, des *desiderata* qu'on peut formuler, le *Dictionnaire* de M. Vapereau est une œuvre sérieuse,

importante, qui rend de grands services, et qui est le manuel obligé des travailleurs et des gens du monde. G. DE BEAUCOURT.

GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE, contenant la géographie physique, politique, administrative, historique, agricole, industrielle et commerciale de chaque pays, avec des notions sur le climat, les productions naturelles, l'ethnographie, les langues, les religions, les voies de communication, les frontières, l'état politique, financier et militaire, par L. DUSSIEUX. 1 vol. in-4°, 1004 pages, 1866. Lecoffre. — Prix : 16 fr.

La multiplicité des moyens de locomotion, l'extension considérable prise par le commerce, donnent aujourd'hui à la géographie une importance beaucoup plus grande que jamais : c'est une science indispensable. On ne l'apprend ordinairement que dans des précis fort peu détaillés où presque tout serait à retenir, dans des voyages souvent de fantaisie, ou dans de sèches et arides nomenclatures qui n'aident guère la mémoire et donnent peu d'attraits à cette science. La *Géographie générale* de M. Dussieux est conçue dans de meilleures idées : ce n'est point du reste un inconnu qui tente timidement un essai ; il a déjà donné, il y a peu de temps, un excellent atlas très-complet et très-clair; on lui doit quelques ouvrages classiques, il est même professeur d'histoire à l'Ecole militaire de Saint-Cyr. C'est une heureuse inspiration qu'il a eue de ne pas adopter la forme du dictionnaire; pour les recherches c'eût été plus commode, mais pour apprendre c'eût été détestable. Tout est morcellé; on ne prend aucune vue d'ensemble, aucune connaissance sérieuse, rien en un mot de ce qui peut constituer une science. Quand on a une bonne mémoire on peut, tout au plus, par ce procédé, la meubler d'une foule de petits faits. Un dictionnaire ne peut pas servir à apprendre, ce n'est qu'un aide-mémoire.

Le livre de M. Dussieux a toutes les qualités pour devenir un bon ouvrage classique où l'on trouvera une sérieuse instruction, bien que pourtant il n'ait rien qui le destine spécialement aux maisons d'éducation. Il est d'une lecture facile, complet sans être trop long, clair sans se renfermer dans de simples listes de noms; l'auteur l'a mis au courant de la science, des découvertes, des statistiques, des recensements; il a donné une attention particulière à tout ce qui concerne le commerce, l'industrie et l'agriculture; les divisions sont bien entendues; la méthode suivie est la meilleure pour donner une idée exacte d'un pays, parce que chaque contrée est étudiée sous tous ses aspects différents d'une façon générale d'abord, et ensuite dans les détails. Ainsi pour la France, la première partie est consacrée à ses limites,

considérées non-seulement comme point de séparation d'avec les pays voisins, mais sous le rapport stratégique, politique et historique; la description du littoral fait suite naturellement. Plus loin c'est le tour des systèmes de montagnes qui couvrent la France, puis des cours d'eau qui l'arrosent. L'étude du climat, de la géologie, des productions minérales vient après; l'agriculture a une large place. L'ethnographie, les langues et les patois ont leur paragraphe. Le côté historique n'est jamais perdu de vue : on trouve toutes les anciennes divisions de la France qui sont suivies des nouvelles. Ce n'est qu'après avoir fourni toutes ces notions, où l'on puise une connaissance parfaite des pays, que M. Dussieux fait passer en revue tous les départements classés en plusieurs régions, indique ce que chacun a de spécial, donne les noms des principales villes et tout ce qui peut intéresser sur elles. Cette partie, qui dans les ouvrages ordinaires est presque tout, est heureusement ramenée ici à sa place rationelle : ce n'est qu'après les notions générales que peuvent venir les détails. Un chapitre de statistique complète l'article de la France. Tous les pays sont étudiés d'après la même méthode.

Ce livre fournit en outre des données générales sur l'astronomie, la géologie; des notions sur la confection des cartes géographiques, sur les mesures itinéraires, l'atmosphère, la description de l'Océan, l'énumération des principales productions du globe. Un chapitre est consacré à l'ethnographie et aux religions; un autre à l'histoire de la géographie et des découvertes. On ne peut se figurer tout ce que renferme ce volume.

L'ensemble ne nous paraît mériter aucune critique; mais il y a bien cependant des observations à faire. Nous nous demandons d'abord pourquoi M. Dussieux, auteur d'un bel atlas, n'a pas intercalé dans son texte cinq ou six cartes qui en auraient été l'heureux complément sans pourtant dispenser des cartes plus grandes et plus détaillées. Il y a encore bien des *errata* et des *addenda*. Ainsi p. 190, les mérinos de la Bresse sont de trop — p. 224, Seyssel est donné comme capitale du Bugey et p. 278, c'est Belley — p. 224, il faut lire Bagé au lieu de Baugé pour la capitale de la Basse Bresse — p. 275, le séjour de Mirabeau au fort de Joux n'est-il pas aussi digne de mention que celui de Toussaint-Louverture, — p. 276, l'ancienne abbaye de Luxeuil, fondée par saint Colomban, ne devrait-elle pas être rappelée; — p. 278, au lieu de Mercury, il faut Mercurey; — p. 291, à Nanterre ne devrait-on pas à côté de la fabrique d'aluminium indiquer le lieu de la naissance de sainte Geneviève; — p. 311, Champtocé au lieu de Champtoceaux; — p. 219, la note sur le pays de production des volailles de Bresse est très-incomplète, presque inexacte; — p. 623, ce qui est dit de l'occupation

de Rome, ne pourrait-il pas s'exprimer d'une façon plus précise qui ne laisse aucune place à l'équivoque ? — Tout ceci, on le voit, est peu de chose dans un ouvrage aussi considérable.

René DE SAINT-MAURIS.

UNE CAMPAGNE SUR LES COTES DU JAPON, par Alfred ROUSSIN, aide-commissaire de la marine. Paris, Hachette, 1866. 1 vol. in-18 jésus de 285 pages. — Prix : 3 fr.

M. Roussin s'embarqua, le 5 avril 1863, sur la frégate *la Sémiramis,* qui transportait le vice-amiral Jaurès de la baie de Tourane en Chine. Mais à peine sa frégate fut-elle arrivée à Woosung, à l'embouchure de l'immense fleuve de Yang-Tse-Kiang et à quelques milles de Shang-Haï, qu'un courrier apporta de graves nouvelles du Japon à l'amiral. L'escadre anglaise, réunie dans la baie de Yeddo sous les ordres du contre-amiral Kuper, allait, dit-on, ouvrir ses hostilités à l'expiration d'un délai qui tirait déjà à sa fin, sans que les Japonais eussent encore fait la moindre des concessions. Comme de grands dangers menaçaient la colonie européenne de Yokohama, l'amiral Jaurès partit en toute hâte pour aller prêter l'appui de sa présence à nos nationaux. C'est le récit des événements qui se déroulèrent depuis le 26 avril, jour de l'arrivée de *la Sémiramis* à Kanagawa, événement où furent engagés le drapeau et les intérêts de la France, que M. Roussin a entrepris de retracer. Mais auparavant il a tenu à nous faire connaître, en un premier chapitre, l'histoire du Japon à partir du XVIe siècle, où commencèrent les relations des Européens avec ce pays, jusqu'en 1853, où le commodore américain Perry entra dans la baie de Yeddo. Le chapitre II conduit l'histoire du Japon jusqu'en 1862. Les chapitres suivants nous font assister à la campagne anglo-française de 1863 et de 1864. Au récit des événements militaires et politiques M. Roussin joint de fidèles descriptions des lieux, descriptions d'autant plus précieuses que les lieux nous étaient moins connus, l'intérieur du Japon étant resté, comme on sait, complétement fermé aux voyageurs jusqu'en ces dernier temps. La relation du voyage de M. Roussin se termine par de judicieuses considérations sur l'avenir des relations des étrangers avec les Japonais, et sur la transformation politique et sociale de ce peuple. Tout, en un mot, dans une *Campagne sur les côtes du Japon* mérite l'attention et excite l'intérêt, et je serais bien surpris si un seul des lecteurs de ce livre n'était pas de mon avis.

Ph. Tamizey DE LARROQUE.

ARMORIAL *de France, Angleterre, Écosse, Allemagne, Italie et autres puissances,* composé vers 1450, par Gilles le Bouvier, dit Berry, premier roi d'armes de Charles VII, roi de France. Texte complet, publié pour la première fois d'après le manuscrit original; précédé d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, et accompagné de figures héraldiques, dessinées d'après les originaux, par M. Vallet (de Viriville), auteur de l'*Histoire de Charles VII.* Paris, libr. Bachelin-Deflorenne, 1866. Grand in-8° de XII-232 pages. — Prix : 10 fr.

Aucun manuscrit n'a été plus feuilleté à la bibliothèque que l'*Armorial* du roi d'armes Berry. Les généalogistes l'ont souvent consulté et cité ; mais jamais il n'avait eu les honneurs d'une publication intégrale. M. Vallet de Viriville, à la fois historien et antiquaire, érudit et archéologue, en attendant une reproduction *fac-simile* qu'il appelle de ses vœux, nous donne le texte complet de cet *Armorial* et la description des blasons. Il fallait les connaissances spéciales de l'auteur et sa persévérance infatigable pour triompher des nombreuses difficultés que présentait la traduction en langage héraldique d'armoiries souvent imparfaitement reproduites et la restitution des noms des titulaires, écrits en général sous une forme arbitraire, avec des corrections et des surcharges. Il a fallu suppléer aussi aux lacunes résultant de l'état défectueux du manuscrit. Le savant éditeur a été assez heureux pour rencontrer, à la fin de son travail, une copie de l'*Armorial de Berry*, exécutée au XVIe siècle, et il a pu ainsi compléter et rectifier les parties incomplètes ou défectueuses du manuscrit original.

A côté de ce travail technique et minutieux, M. Vallet de Viriville a rempli une tache moins aride et moins ingrate : il a fait sur le personnage dont il mettait l'œuvre en lumière une étude très-approfondie. Il a réuni les moindres indices de la vie du roi d'armes Berry et a passé en revue ses ouvrages. Nous espérons que ce travail sera le prélude d'une édition nouvelle du chroniqueur du XVe siècle, et que notre savant confrère en enrichira prochainement la collection de la société de l'histoire de France. Avant de quitter l'*Armorial de Berry*, exprimons notre étonnement relativement à une contradiction qui existe entre le *titre* et le *texte*. Il résulte des judicieuses observations de l'auteur que l'*Armorial* a dû être composé vers 1455 (p. 54). Pourquoi lit-on sur le titre : « vers 1450 ? » G. de Beaucourt.

PARIS ET LONDRES EN 1793, par Charles Dickens; roman anglais traduit avec l'autorisation de l'auteur, par Mme Loreau. Paris, L. Hachette, 1866. In-18 jésus de 348 pages. — Prix : 1 fr.

En lisant ce roman, on se croit vraiment transporté à cette sanglante

époque de 93, et l'on se sent comme imprégné de Terreur : le docteur Manette, emprisonné à la Bastille et gardé au secret pendant quinze ans pour avoir été initié, comme médecin, à l'affaire du marquis de Saint-Évremont, coupable d'enlèvement et de viol, est enfin retrouvé par sa fille Lucie, qui l'avait cru mort, et qui le rend à la fois à la raison et au bonheur. M. Lorry leur incomparable ami, et le fils du marquis de Saint-Évremont, qui après la mort de son père avait pris le nom de Ch. Darnay et était passé en Angleterre, où il se vit bientôt l'objet d'une accusation de haute trahison, apparaissent comme figures principales à côté du père et de la fille. Lucie, appelée d'abord en témoignage dans ce procès, épouse plus tard Darnay, et, par un rapprochement étrange, devient ainsi, sans s'en douter, belle-fille de celui qui avait été l'auteur des malheurs de son père; ce mystère n'est dévoilé que le jour où, cédant à la voix de l'honneur, Darnay abandonne son heureux intérieur pour aller en France, au milieu de la tourmente révolutionnaire, travailler à l'élargissement d'un vieux serviteur de sa famille. Lucie et Charles traversent alors des jours de larmes et de sang. Emprisonné, mis au secret, Charles Darnay est bientôt remis en liberté par suite des démarches infatigables de son beau-père et de sa femme, mais la révolution ressaisit bientôt sa proie. Victime innocente des crimes de son père, dénoncé par la fatale découverte du journal de son beau-père, retrouvé à la Bastille, Darnay est au moment de monter sur l'échafaud; il va prendre place sur la lugubre charrette, lorsque Sydney Cartone, l'avocat qui, par une heureuse ressemblance, lui a sauvé la vie en Angleterre lors de son premier procès, trouve dans son amour pour Lucie la force de racheter de sa propre vie le bonheur de celle qu'il aime... Il sauve Darnay en prenant sa place, et meurt sous le nom de Saint-Évremont, tandis qne Charles, rendu à Lucie, retourne avec elle en Angleterre et retrouve auprès d'elle ses jours heureux d'autrefois. — Voilà ce roman, qui offre des situations et des peintures émouvantes, des caractères énergiquement tracés, et dont l'intérêt est palpitant, surtout dans la seconde partie. Il est regrettable que l'auteur, en chargeant outre mesure le tableau des abus et des fautes de la noblesse, présente comme une expiation *nécessaire* les entraînements sanguinaires de la révolution ; il y a aussi, sur les têtes couronnées du temps, un passage aussi révoltant pour la forme que pour le fond. Enfin nous ferons nos réserves quant au style : à côté de pages où brille tout le talent du célèbre romancier, il est parfois nuageux jusqu'à l'obscurité, et trivial jusqu'au mauvais goût et au grotesque. CH. HAROLD.

LE MÉMORIAL CATHOLIQUE, revue mensuelle. Rédacteur en chef : M. L.-F. Guérin, membre de l'Académie romaine de la religion catholique ; de l'Académie de Reims, auteur de plusieurs ouvrages religieux, etc.

Le *Mémorial catholique*, que plusieurs de NN. SS. les Evêques ont encouragé, et dont Mgr de Versailles, en dernier lieu, a dit : « J'aime bien cette publication, elle est dans un excellent esprit, » a depuis longtemps fait ses preuves dans la défense de la sainte cause de l'Eglise. Nous désirons d'autant plus dire un mot de cette Revue et la recommander à nos lecteurs, qu'elle est généralement offerte à nos Agrégés à un prix avantageux (1) ; car elle forme, chaque année, un beau volume qui contient la matière de plus de 3 volumes in-8° ordinaires, et elle renferme de nombreux articles solides et remarquables.

Outre ses articles habituels de doctrine élevée et vivifiante, le *Mémorial catholique* tient parfaitement au courant le lecteur chrétien du mouvement religieux dans le monde entier. A côté des Actes du Saint-Siége qu'il donne, et des Actes de l'épiscopat qu'il cite ou résume, il publie des travaux philosophiques, des articles hagiographiques, des Etudes sur l'art chrétien, des articles littéraires, historiques, etc., etc. Cette pieuse Revue présente la plus grande variété, unie à l'intérêt et à une incontestable utilité. Tous ceux qui la connaissent déclarent que sa lecture fait le plus grand bien. C'est que le *Mémorial* est vraiment vivant : il répond aux aspirations des âmes élevées et généreuses. S'inspirant constamment de l'esprit évangélique, il s'applique à tout restaurer en Jésus-Christ, par Marie Immaculée : *Instumere omnia in Christo... ut adveniat Regnum Dei, sicut in cœlo et in terra.* Telle est sa devise et le but qu'il poursuit avec persévérance et entier dévouement.

Du reste, nous ne pouvons mieux faire, pour donner une idée de cette Revue et la recommander, que de citer le témoignage qui lui a été rendu, dans la *Revue de l'année*, dirigée par M. l'abbé Duilhé, de Saint-Projet. Voici en quels termes cette publication a parlé du *Mémorial catholique :*

« Cet excellent recueil, que nous avons apprécié et recommandé à « plusieurs reprises, conserve le caractère qui lui est propre, et qui con- « traste chaque jour davantage avec d'autres publications religieuses :

(1) *Le Mémorial catholique* paraît du 25 au 30 de chaque mois, par livraisons de 3 feuilles grand in-8° raisin, compacte. Prix de l'abonnement annuel, payable en un mandat à l'ordre du rédacteur en chef : 10 fr. pour Paris et la province, 12 fr. pour l'étranger. Pour nos agrégés de Paris et des départements, 6 fr. — Le Bureau du *Mémorial* est dans la librairie de la Société des agrégations, 19, rue de Sèvres ; mais tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du *Mémorial,* doit être adressé *franco* à M. L.-F. Guérin, rédacteur en chef, à Argenteuil, près Paris.

« science sûre, piété éclairée, rien de futile, rien de trop rigide, et « surtout une dévotion et douceur dans la controverse, ce qui n'exclut « pas la fermeté. Si l'imprimerie avait existé dans les premiers siècles « de l'Eglise, les chrétiens d'alors auraient écrit comme cela ; c'est « ainsi qu'ils auraient compris la communion des intelligences; l'*a-* « *nima una* dans les merveilles de la civilisation moderne. — Il faut du « courage, dans ce temps de rationalisme et de scepticisme railleur, « pour faire franchement de la littérature pieuse, ascétique, dans une « Revue mensuelle ; il faut de la mesure pour ne pas tomber dans de « déplorables excès..... Le directeur du *Mémorial catholique*, M. L.-F. « Guérin, a d'ailleurs tracé son programme avec un sage tempérament. « Il publie des articles piquants, des articles d'érudition..... il donne à « ses lecteurs tous les documents, tous les faits de quelque impor- « tance, il les initie aux principales controverses..... et tout cela est « pieusement encadré, dans chaque livraison, par des *Fleurs évangé-* « *liques.* »

Nous nous associons de grand cœur à cet éloge si mérité, et nous espérons que nos lecteurs verront, dans ce langage, autre chose qu'une vaine *réclame*. Il y a ici, ce nous semble, un accent qui demande une sérieuse attention.

L'abbé VINSON.

CHRONIQUE

L'Ecole des langues orientales a fait sa réouverture. Des discours ont été prononcés. Nous trouvons dans l'un d'eux des renseignements curieux sur l'état de la langue, de la presse et de la littérature dans l'Inde. C'est là, pour la *Revue* une bonne fortune dont elle pourra profiter, grâce à l'obligeance de M. Garcin de Tassy, l'illustre professeur ayant bien voulu nous remettre un exemplaire de son discours.

Quelques mots, d'abord, sur l'institution.

Cette Ecole nous est enviée par tous les peuples civilisés. Sous l'impression d'un légitime orgueil, nous rappellerons quelques-unes des améliorations vivement désirées par toutes les personnes qui s'intéressent à la gloire de l'Ecole.

Quelque grand et incontestable que soit le mérite des professeurs, on ne peut obtenir de résultats réels qu'en insistant d'une manière sensible sur les premiers éléments d'une langue. Peut-être, glisse-t-on d'une manière un peu rapide sur l'A, B, C des langues orientales. Les élèves éprouvent, alors, des difficultés à suivre le développement donné à l'enseignement ; quelques-uns, beaucoup, parfois, se découragent, et tel cours qui commence avec un effectif de vingt ou trente élèves sérieux se trouve bientôt réduit à un nombre tout

à fait restreint. Si, à cet écueil, nous ajoutons l'absence de livres élémentaires, ou le prix relativement considérable de ces livres, peu de jeunes gens seront en mesure de profiter des connaissances du maître et des sacrifices de l'Etat. On ne saurait prétendre que, en fait d'élèves, l'Ecole n'entend se recruter que parmi des millionnaires; aussi, quelques-uns de MM. les professeurs inspirés par le zèle le plus louable, se sont-ils crus dans la nécessité de faire lithographier ou autographier à leurs frais les ouvrages qu'ils mettent entre les mains de leurs élèves, et, cela, à titre purement gratuit. D'un autre côté, le petit nombre des leçons s'oppose à ce que les résultats obtenus soient un encouragement sensible pour l'élève. Les cours ont lieu deux fois par semaine; c'est, pour une période de six mois environ, vacances diverses déduites, cinquante leçons à peu près que reçoivent les élèves; mais il arrive, parfois, que les auditeurs sont de forces différentes; le professeur est obligé, dans ce cas, de diviser son cours en deux classes, et, par suite, de limiter l'enseignement pour chaque classe à une seule leçon par semaine : c'est, en résumé, vingt-six ou trente leçons qui auront été faites dans chacune des classes. Combien d'années demandera, dans de pareilles conditions, l'étude d'une de ces langues hiéroglyphiques!

Nous serions inexacts, si nous ne rappellions pas, après ces remarques, que l'Etat n'a pas cessé de se préoccuper du soin d'assurer la prospérité de l'Ecole. Des réformes radicales sont projetées; mais elles se trouvent, sans doute, subordonnées à des considérations financières. Les difficultés que soulèvent ces réformes seront certainement aplanies par M. Duruy, ministre actuel de l'Instruction publique. M. le ministre s'intéresse trop vivement à tout ce qui touche à l'enseignement spécial, pour qu'il ne couronne pas l'œuvre laborieuse et si louable qu'il a entreprise, en réorganisant une institution appelée, dans d'autres conditions, à rendre d'inappréciables services à l'histoire, à la littérature, à la politique, au commerce.

Revenons au discours si instructif du savant professeur d'hindoustani, M. Garcin de Tassy.

L'hindoustani se partage en deux dialectes : l'*hindi* et l'*urdu*. Chacun de ces dialectes a ses partisans qui s'efforcent de substituer l'un à l'autre. Le sanscrit était la langue de l'Inde ancienne. Il y eut d'abord le dialecte des Védas; puis, la langue se modifia et devint telle qu'on la trouve dans les Purâmas et les Schastars.

Dans l'espace de deux mille ans, cette langue fut encore altérée et se transforma en de nouveaux dialectes nommés *gathas* ou *prâcrits*, qui continuèrent à se modifier jusqu'à l'époque du gouvernement musulman. On nommait alors le plus estimé de ces nouveaux dialectes hindous le *pur indien* (*tenth hindi*). Sur ces entrefaites, prit naissance l'*urdu* qui admit, avec les mots sanscrits et hindis, un grand nombre de mots persans et arabes. Le babu Nobin Chand prétend qu'une langue ainsi formée d'éléments divers ne peut servir à faire revivre les études chez les Indiens, et n'est propre qu'à être la langue officielle de l'administration, tandis que les Indiens devraient se servir, pour leur littérature nouvelle, de leur langue nationale moderne, le véritable indien (hindi), et non de l'urdu, qui est plus musulman qu'indien, à cause de la grande quantité de mots introduits par les conquérants. Le savant babu considère le hindi et l'urdu comme deux langues tout à fait distinctes, et il établit la prééminence du hindi sur l'urdu.

Le babu, en bon Hindou, n'aime pas l'écriture persane, qui a privé l'urdu de sa physionomie indienne, et dont l'emploi a amené, selon lui, l'introduc-

tion successive d'un très-grand nombre de mots persans et arabes, tandis que si l'on était resté fidèle à l'alphabet indien, cet inconvénient n'aurait pas lieu, et qu'au contraire les mots d'origine étrangère auraient disparu peu à peu, comme il en a été dans le dialecte provincial du Bengale, dans lequel, dit-il, à cause de l'influence des caractères indiens, la grande quantité de mots persans qui y étaient d'abord usités ont disparu graduellement.

La querelle me paraît peu importante au fond, dit M. Garcin de Tassy, puisqu'il ne s'agit en réalité, comme je viens de le dire, que d'une même langue séparée en deux dialectes. Mais il y a là-dessous quelque chose de bien plus grave qu'une simple question grammaticale : c'est que le hindi représente l'hindouisme, le polythéisme avec ses malheureuses conséquences, tandis que l'urdu représente l'islamisme, c'est-à-dire le sémitisme, le monothéisme ; par suite, l'urdu est moins éloigné de la civilisation européenne et chrétienne.

Quoi qu'il en soit, l'urdu, tel qu'il existe actuellement, conserve dans la pratique sa prééminence, et c'est par son moyen qu'on donne l'instruction dans les colléges et les écoles des provinces mêmes où il est en présence du dialecte hindi.

Il existe plusieurs Universités dans l'Inde, notamment « l'Université de l'Inde, » comme on l'appelle, fondée par les indigènes. Elle a pour but spécial de donner un encouragement effectif aux études orientales et de créer une nouvelle littérature hindoustanie. Parmi les matières qui composent l'examen des élèves nous remarquons : 1° la grammaire ; 2° *la politesse de l'expression...*, etc. Bon nombre d'écrivains français n'ont assurément pas subi cette dernière épreuve. Ne pourrait-on pas regretter qu'elle fût omise dans les examens de l'Université ?

Nous trouvons également dans le discours de M. Garcin de Tassy des indications précieuses sur l'état de l'instruction publique dans l'Inde. L'espace nous manque pour les mentionner dans le présent numéro de la *Revue*. Nous nous bornerons à citer des faits qui intéressent la littérature d'une manière plus immédiate.

Vingt-six journaux nouveaux ont été publiés..... dans l'Inde, en 1866. Les titres de ces journaux ont une couleur toute locale qui nous porte à en citer quelques-uns : le *Schams ulakhbâr*, soleil des nouvelles ; le *Ganj-i Schaïgân*, trésor des désireux ; l'*Ab-i hayât-i Hind*, l'eau de la vie de l'Inde ; l'*Akbbar-i Kurtân*, nouvelles des deux globes (terreste et céleste). Ce journal a pour directeur un homme non moins entendu, en matière de *réclame*, que le plus entendu des créateurs de journaux français. Nous ne résistons pas au désir de citer la réclame indienne :

« L'*Akhbâr Kurtân* est un océan d'élocution ; l'*Akhbâr Kurtân* est une source d'éloquence.

« Ses saillies spirituelles vont actuellement planer au ciel : l'*Akhbâr Kurtân* est comme l'étoile du firmament.

« On s'entretient de son exactitude : oui, l'*Akhbâr Kurtân* est un fort bon journal.

« Les scènes du monde y sont mises en lumière : l'*Akhbâr Kurtân* est pour les yeux l'astre de l'instruction.

« Le bouton s'épanouit en voyant déployée la feuille de l'*Akhbar Kurtân*, vrai bouquet du jardin du beau langage.

« Son style est, en effet, très-pur ; l'*Akkbâr Kurtân* est unique pour la clarté d'expression.

« Il donne à tout le monde les vraies nouvelles : l'*Akhbâr Kurtân* est le véridique du temps.

« On y trouve décrit tout ce qui, dans le monde, attire l'attention, et l'*Akhbâr Kurtân* lui-même attire à juste titre l'attention.

« Aussi, tous ceux qui ont pu voir ce journal disent-ils toujours : Bravo, bienvenu soit l'*Akhbâr Kurtân !*

« Sa renommée est telle, en ce temps-ci, que l'*Akhbâr Kurtân* sera le journal le plus célèbre du monde. »

Ne dirait-on pas qu'il s'agit ici du *Petit Journal* ou du *Soleil?*

Nous terminerons par un gazal de Rind, de Dehli, célèbre poëte hindoustani contemporain, dont les poésies, recueillies en deux diwâns, portent le le titre de *Guldasta-i 'ische* « Bouquet d'amour. » L'illustre professeur nous pardonnera d'avoir rendu en vers la traduction qu'il a donnée de ce gazal.

Le Colibri et la Rose.

De l'aurore à la nuit, je contemple la Rose.
Elle est si belle que mon cœur
Vient lui parler d'amour, mais je tremble et je n'ose :
L'amour vrai craint l'esprit moqueur.

Je la fuis; et, cachant loin d'elle ma blessure,
Je m'efforce en vain d'oublier ;
Je reviens, je la vois, sa grâce me rassure ;
Ses caprices me font plier.

Qui m'en détachera?... Je garde ma souffrance ;
J'aime mon rêve douloureux ;
Le chant du rossignol charme l'indifférence,
Le corbeau plaît au malheureux.

Plusieurs journaux de France et de l'étranger ont annoncé tout récemment la découverte qui avait été faite au Mexique d'anciens manuscrits en langue nahuatl, et le projet qu'avaient MM. Falconer, de Bustos, Arbuthnott, Livingstone, de Heredia et Stoddart de les mettre au jour.

On annonce aussi de Londres qu'un archéologue français, qui a fait une longue résidence au Mexique, où il a recueilli de nombreux manuscrits écrits dans la langue des Aztèques, vient de céder sa collection à MM. Collins, Horrebow, d'Edimbourg et Gottlieb Panofka, de Berlin, qui se proposent également de faire la publication de ces documents.

On lit dans l'*Etendard* :

« C'est cette année que les œuvres de lord Byron tombent dans le domaine public. Le poëte anglais étant mort en avril 1824 et la propriété littéraire, à cette époque, ne durant que quarante-deux ans après la mort de l'auteur, c'est en 1866 que devait expirer cette propriété. En Angleterre, la propriété littéraire, en 1709, était limitée à quatorze ans. En 1814, elle fut portée à vingt-huit ans. Et enfin, en 1824, elle fut prolongée jusqu'à quarante-deux ans. »

LISTE

DES OUVRAGES ET PUBLICATIONS DIVERSES

QUI ONT PARU DANS LE MOIS DE DÉCEMBRE (1).

(Résumé d'après le *Journal général de la librairie.*)

Acta sanctorum quotquot toto orbe coluntur, vel a catholicis scriptoribus celebrantur, ex latinis, græcis, aliarumque gentium antiquis monumentis collecta ac digesta, illustrata a Godefrido Henschenio et Daniele Papebrochio, e Societate Jesu. *Editio novissima ;* curante Joanne Carnandet. Maii. T. 5. In-f° à 2 col., 733 p. Palmé. 30 »

Andersen. — Contes d'Andersen ; traduits du danois par D. Soldi. Avec une notice biographique par X. Marmier, et 40 vignettes par Bertall. 3e *édit.* In-18 jésus, 350 p. Hachette. 2 »

Antagonisme et Solidarité des Etats orientaux et des Etats occidentaux de l'Amérique du Sud. Ouvrage traduit et précédé d'une introduction par Th. Mannequin. In-8°, 203 p. Dentu. 3 »

Argis (d'). — Etude sur la guerre de la Succession d'Espagne. Conférences de Verdun ; par Jules d'Argis. 3e *édit.* In-8°, 352 p. Delagrave et Ce 3 »

Arnault. — Œuvres dramatiques de Lucien Arnault ; avec une notice biographique et des observations littéraires. T. 3. In-8°, 494 p. Firmin Didot frères. 7 50

Augustin (St.). — Œuvres complètes de saint Augustin, traduites pour la première fois en français, sous la direction de M. Poujoulat et de M. l'abbé Raulx. T. 4. Grand in-8° à 2 col., 664 p. Bar-le-Duc, libr. Guérin. 9 »
(L'ouvrage formera environ 15 vol.)

Auriac (d'). — Les forestiers du Michigan ; par Jules B. d'Auriac. Grand in-18, 231 p. Brunet. 2 »

Australie (l'), découverte, colonisation, civilisation. 4e *édit.* In-8°, 240 p. et grav. Mame. 1 »

Balmès. — Le protestantisme comparé au catholicisme dans ses rapports avec la civilisation européenne ; par Jacques Balmès. 7e *édition*, avec introduction par A. de Blanche-Raffin. 3 vol. In-18 jésus, x-1388 p. Vaton. 10 »

Banville (de). — Les exilés ; par Théodore de Banville. In-18 jésus, 238 p. et portr. Lib. Lemerre. 3 »

Barni. — Histoire des idées morales et politiques en France au XVIIIe siècle ; par M. Jules Barni. T. 2. Gr. in-18, VIII-495 p. Germer Baillière. 3 50

Baronius. — Cæsaris S. R. E. card. Baronii, Od. Raynaldi et Jac. Laderchii congregationis Oratorii presbyterorum, Annales ecclesiastici, denuo excussi et ad nostra usque tempora perducti ab Augustino Theiner, ejusdem congregationis presbytero. T. 17. 412-448. In-4° à 2 col., VII-624 p. Guérin et Ce. 16 »
(L'ouvrage formera 45 à 50 vol.)

Barthélemy Saint-Hilaire. — Traité de la production et de la destruction des choses, d'Aristote, suivi du traité sur Mélissus, Xénophante et Gorgias. Traduit en français pour la première fois ; par J. Barthélemy Saint-Hilaire. In-8°, CLXXIII-345 p. Ladrange. 10 »

Bellot. — Journal d'un voyage aux mers polaires à la recherche de sir John Franklin ; par J.-R. Bellot. Avec une introduction par M. Paul Boiteau, et accompagné d'une carte des régions arctiques et d'un portrait sur acier. 2e *édition.* In-18 jésus, XLIV-363 p. Perrotin 3 50

Berthoud. — L'esprit des oiseaux ; par S. Henry Berthoud. Illustration de Yan' Dargent, 105 gravures. Grand in-12, 416 p. Mame. 2 »

Blanc. — Histoire de la Révolution française ; par M. Louis Blanc. T. 9. In-8°, 514 p. Furne et Ce. 5 fr. ; avec grav. 6 »

Boigne (Mme de). — Une passion dans le grand monde ; par la comtesse de Boigne, née Eléonore-Adèle d'Osmond. 2 vol. in-18 jésus, XX-709 p. MM. Lévy frères. 6 »

Bouix. — Tractatus de judicis ecclesiasticis ubi et de vicario generali episcopi, auctore D. Bouix. *Editio secunda.* T. 1 et 2. In-8°, 1173 p. Ruffet et Ce. 14 »

---

(1) On nous a demandé de ne porter dans cette liste que les bons ouvrages. Cela n'est pas possible. D'abord parce que nous ne saurions faire un choix qu'après examen, et qu'il serait matériellement impossible d'examiner deux à trois cents ouvrages divers en quelques jours. Puis ensuite, il y a parmi nos agrégés des archevêques, des évêques, des vicaires généraux, des supérieurs d'établissements ecclésiastiques qui, par état, ont besoin de connaître tout ce qui est publié. D'ailleurs, les noms de l'auteur et de l'éditeur, que nous avons toujours soin de donner, peuvent très-souvent servir à éclairer le lecteur sur l'esprit des publications nouvelles annoncées dans cette partie de la Revue.

Borbstœdt. — Campagne de la Prusse contre l'Autriche et ses alliés en 1866; par le colonel A. Borbstœdt. Ouvrage traduit de l'allemand, avec des documents inédits et deux cartes autographiques, par Furcy Raynaud. In-8° VII-259 p. Dumaine. 5 »

Bouniol. — A l'ombre du drapeau, épisodes de la vie militaire; par M. Bathild Bouniol. 3e *édit.* In-18 jésus, 324 p. Bray. 2 »

Bourrassé. — Archéologie chrétienne, ou précis de l'histoire des monuments religieux du moyen-âge; par M. l'abbé J.-J. Bourassé. 7e *édit.* Grand in-12. 384 p. Mame. 2 »

Bourdin. — Vie du vénérable P. M. L. Chanel, prêtre de la société de Marie, provicaire apostolique et premier martyr de l'Océanie; par le R. P. Bourdin, de la même compagnie. In-8° XXIV-628 p. Lecoffre. 6 »

Bourdon (Mme). — Le Droit d'aînesse, ou le dévouement filial et fraternel; par Mme Bourdon (Mathilde Froment). 5e *édition*, suivie de Céline. In-18 jésus, 582 p. Libr. Bray. 2 »

Duchêne. — La spéculation devant les tribunaux; pratique et théorie de l'agiotage; par Georges Duchêne. In-18 jésus, 339 p. Lib. centrale. 3 50

Calemard de Lafayette. — Petit-Pierre, ou le Bon Cultivateur; par Ch. Calemard de Lafayette. *Nouvelle édition.* In-12, 240 p. Hachette. 1 »

Calvo. — Recueil historique complet des traités, conventions, capitulations, armistices et autres actes diplomatiques de tous les Etats de l'Amérique latine compris entre le golfe du Mexique et le cap de Horn, depuis l'année 1493 jusqu'à nos jours; précédé d'un Mémoire sur l'état actuel de l'Amérique, de tableaux statistiques, d'un Dictionnaire diplomatique; avec une notice historique sur chaque traité important; par M. Charles Calvo. Première période. Limites. T. 10. In-8°, 392 p. Durand. 15 »

Cantu. — La Réforme en Italie. Les précurseurs. Discours historiques de César Cantu. Traduits de l'italien par Anicet Digard et Edmond Martin. In-8°, XVI-672 p. A. Le Clère et Ce. 7 50

Capefigue. — La comtesse du Cayla, Louis XVIII et les salons du faubourg Saint-Germain sous la Restauration; par M. Capefigue. In-18 jésus, XIX-247 p. Amyot. 3 50

Champagny (de). — Les Antonins, ans de J.-C., 69-180; par le comte de Champagny. Suite des Césars et de Rome et la Judée. 2e *édition.* 3 vol. in-8°, VII-1023 p. Bray. 18 »

Champeau. — Vie de saint Joseph, époux de la très-sainte Vierge Marie et père nourricier de N.-S. Jésus-Christ; par le R. P. Champeau, prêtre de Sainte-Croix. In-8°, XII-340 p. et 10 gravures. Paulmier. 10 »

Chansons nationales et populaires de France, accompagnées de notes historiques et littéraires; par Dumersan et Noël Ségur. Edition illustrée de nouvelles gravures. 2 vol. in-8°, XLVIII-616. p. Garnier frères. 12 »

Clément. — Michel-Ange, Léonard de Vinci, Raphaël, avec une étude sur l'art en Italie avant le XVIe siècle et des catalogues raisonnés, historiques et bibliographiques; par Charles Clément. 2e *édition.* In-8°, 414 p. Hetzel. 3 «

Colombe (la) dans le nid de l'aigle; par l'auteur de l'Héritier de Redcliffe. Traduit de l'anglais. 2e *édition.* In-18 jésus, XIV-363 p. Bureau de la Revue britannique. 3 50

Coston. — Origine, étymologie et signification des noms propres et des armoiries; par le baron de Coston. Grand in-8°, 468 pages. Aubry. 9 »

Courcy (de) — L'Empire du milieu, description géographique, précis historique, institutions sociales, religieuses, politiques, notions sur les sciences, les arts, l'industrie et le commerce; par le marquis de Courcy, ancien chargé d'affaires de France en Chine. In-8°, XI-692 p. Didier et Ce. 9 »

Crétineau-Joly. — Histoire des trois derniers princes de la maison de Condé: prince de Condé, duc d'Enghien, duc de Bourbon. D'après les correspondances originales et inédites de ces princes; par J. Crétineau-Joly. 2 vol. in-8°, IV-1030 p. Amyot. 15 »

Damas (de). — En Orient. Voyage en Galilée; par le R. P. de Damas. In-18 jésus, 290 p. Putois-Cretté. 2 »

Damas (de). — Souvenirs religieux et militaires de la Crimée; par le R. P. de Damas. 2e *édition.* In-18 jésus, VII-292 p. Albanel. 1 »

Darras. — Histoire générale de l'Eglise depuis la création jusqu'à nos jours; par l'abbé J.-E. Darras. T. 8. In-8°, 655 p. Vivès. 5 »

Dehaut. — L'Evangile défendu, expliqué, médité, ou exposition exégétique, apologétique et homilétique de la vie de N.-S. Jésus-Christ, d'après l'harmonie des Evangiles; par M. l'abbé Dehaut. T. 4. In-8°, 732 p. Contant-Laguerre. » «

Deltuf. — Essai sur les œuvres et la doctrine de Machiavel, avec la traduction littérale du Prince et de quelques fragments historiques et littéraires; par Paul Deltuf. In-8°, 524 p. Reinwald. 7 50

Dion Cassius. — Histoire romaine de Dion Cassius, traduite en français, avec des notes critiques, historiques, etc., et le texte en regard; collationnée sur les meilleures éditions et sur les manuscrits de Rome, Florence, Venise, Turin, Munich, Heidelberg, Paris, Tours, Besançon; par E. Gros. Ouvrage continué par V. Boissée. Tome 8. In-8°, VIII-613 p. F. Didot frères. 10 »

Dubois. — Le Buffon des familles, histoire et description des animaux extraites des œuvres de Buffon et de Lacépède; par Auguste Dubois. Ouvrage illustré de plus de 450 grav. Grand in-8°, III-651 p. Garnier frères. 10 »

Dumont (Mme). — Cent nouveaux contes pour les enfants; par Mme Dumont. In-8° carré, 191 p. et 9 grav. Vermot et Ce. 5 25

Dupanloup (Mgr). — L'Athéisme et le Péril social; par Mgr l'évêque d'Orléans. In-8°, 192 p. Douniol. 1 50

Dupanloup. — Manuel des catéchismes, ou Recueil de prières, billets, cantiques, etc.; par M. l'abbé Dupanloup, aujourd'hui évêque d'Orléans. *Nouvelle édition*. In-18, XII-468 p. Rocher. » »

Ecalle. — Histoire d'une âme, ou les Quatre dernières années de mademoiselle Charlotte de M., du tiers-ordre de Saint-François; par M. l'abbé P.-F. Ecalle. 2e *édition*. In-18, 212 p. Lethielleux. » 80

Erckmann-Chatrian. — Contes populaires; par Erckmann-Chatrian. 3e et 4e *éditions*. In-18 jésus, 271 p. Hetzel. 3 »

Favre. — Discours du bâtonnat. Défense de Félix Orsini. Quatre discours prononcés au Corps législatif dans la session de 1866; par M. Jules Favre, député au Corps législatif, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats. In-18 jésus, XI-339 p. Hetzel. 3 »

Figuier. — Les insectes; par Louis Figuier. Ouvrage illustré de 605 figures et de 12 grandes compositions. Grand in-8°, 620 p. Hachette. 10 »

Figuier. — Le savant du foyer, ou notions scientifiques sur les objets usuels de la vie; par Louis Figuier. Ouvrage à l'usage de la jeunesse, illustré de 224 figures. 4e *édition*. Grand in-8°. IV-504 p. Hachette. 10 »

Figuier. — Vies des savants illustres du moyen âge, avec l'appréciation sommaire de leurs travaux; par Louis Figuier. Ouvrage accompagné de portraits et de gravures. Grand in-8°, 500 p. Librairie internationale. 10 »

Flandin. — Histoire des chevaliers de Rhodes, depuis la création de l'ordre à Jérusalem jusqu'à sa capitulation; par Eugène Flandin. 2e *édition*. Gr. in-8°, 336 p. Mame. 2 20

Flammarion. — Etudes et lectures sur l'astronomie; par Camille Flammarion. T. 1. in-12, X-262 p. Gauthier-Villars. 2 50

Fleuriot (Mlle). — Le Chemin et le But; suivi de : Une saison au bord de la mer, nouvelles; par Mlle Zénaïde Fleuriot. In-12, 280 p. Bray. 2 »

Fleurs (les) animées; par J.-J. Grandville. Texte par Alphonse Karr, Taxile Delord et le comte Fœlix. *Nouvelle édition*. 2 vol. gr. in-8°, 676 p. Garnier frères. 25 »

Fresnel. — Œuvres complètes d'Augustin Fresnel; publiées par MM. Henri de Senarmont, Emile Verdet et Leonor Fresnel. T. 1. In-4°, XCIX-808 p. et port. Imprimerie impériale. » »

Fullerton (Lady). — Ginevra, ou le Manoir de Grantley; par Lady G. Fullerton; traduit de l'anglais par Mme Léontine Rousseau. In-18 jésus, 275 p. Albanel. 1 25

Gainet. — Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament par les seuls témoignages profanes; avec le texte sacré en regard, ou la Bible sans la Bible; par M. Gainet, curé de Cormontreuil. T. 2. In-8°, 533 p. Guenot. » »

Gandar. — Bossuet orateur. Etude critique sur les sermons de la jeunesse de Bossuet (1643-1662); par E. Gandar. In-8°, XLVIII-464 p. Didier et Ce. 7 50

Gervinus. — Histoire du XIXe siècle, depuis les traités de Vienne; par G.-G. Gervinus; traduit de l'allemand par J.-F. Minssen. T. 15. In-8°, 339 p. Librairie internationale. 5 »

Giraudeau. — La Presse périodique de 1789 à 1867, lettres au rédacteur de l'Etendard; par Fernand Giraudeau. In-8°, 319 p. Dentu. 5 »

Gouraud (Mlle). — Le Petit Colporteur; par Mlle Julie Gouraud. Ouvrage illustré de 27 vignettes. In-18 jésus, 282 p. Hachette. 2 »

Guillaume. — Histoire du diocèse de Toul et de celui de Nancy, depuis l'établissement du christianisme chez les Leuci jusqu'à nos jours; précédée d'une dissertation historique sur l'antiquité de l'église de Toul; par M. l'abbé Guillaume. T. 3. In-8°, VII-496 p. Nancy, Thomas et Pierron » »

Hamilton. — Mémoires du comte de Gramont; par Hamilton. *Nouvelle édition*, revue d'après les meilleurs textes, et précédée d'une notice sur l'auteur, par M. Sainte-Beuve. In-18 jésus, XXIII-426 p. Garnier frères. 3 »

Hauréau. — Charlemagne et sa cour; par B. Hauréau (742-814). 2e *édition*. In-18 jésus, 234 p. Hachette. 1 »

Hubault et Marguerin. — Histoire des temps modernes; par MM Hubault et

Marguerin, 2e *édition*. In-18 jésus, 615 p. Delagrave et Ce. 3 25

Huillard-Bréholle. — Titres de la maison ducale de Bourbon; par M. Huillard-Bréholles, sous-chef de section aux archives de l'empire. T. 1. In-4°, XLIV-620 p. Plon. 36 »

Joinville. — Œuvres de Jean sire de Joinville, comprenant : l'Histoire de saint Louis, le Credo et la Lettre à Louis X; avec un texte rapproché du français moderne mis en regard du texte original; corrigé et complété à l'aide des anciens manuscrits et d'un manuscrit inédit, par M. Natalis de Wailly. Gr. in-8°, XXXII-580 p. A Le Clère et Ce. 15 »

Karamzine. — Lettres d'un voyageur russe en France, en Allemagne et en Suisse (1789-1790). Traduites du russe, accompagnées de notes et d'une notice biographique sur l'auteur. In-18 jésus, XXIV-368 p. Mellier 3 50

La Chenaye-Desbois et Badier. — Dictionnaire de la noblesse, contenant les généalogies, l'histoire et la chronologie des familles nobles de la France, l'explication de leurs armes et l'état des grandes terres du royaume possédées à titre de principautés, duchés, marquisats, etc.; par La Chenaye-Desbois et Badier. 3e *édition*. T. 9. In-4° à 2 col.. 406 p. Schlesinger frères. L'ouvrage aura 17 vol. et un Armorial de même format. Il est distribué par demi-vol. du prix de 10 fr. et pour l'Armorial de 30 »

Lamartine (de). — Jocelyn, épisode, journal trouvé chez un curé de campagne; par A. de Lamartine. In-8°. 458 p. et 2 gravures. Hachette. 7 »

Lamennais. — Œuvres inédites de F. Lamennais; publiées par A. Blaise. Correspondances. Mélanges religieux et philosophiques. 2 vol. in-8°, XVI-849 p. Dentu. 14 »

Langlois. — Géographie de Ptolémée, reproduction photolithographique du manuscrit grec du monastère de Vatopedi au mont Athos, exécutée d'après les clichés obtenus sous la direction de M. Pierre de Séwastianoff, et précédée d'une introduction historique sur le mont Athos, les monastères et les dépôts littéraires de la Presqu'île sainte; par Victor Langlois. In-4°, VIII-119 p. et 110 planches. Firmin-Didot. 5 »

Lastic-Saint-Jal (de). — Chroniques et légendes mérovingiennes. Maires du palais. Missionnaires apostoliques; par le vicomte de Lastic-Saint-Jal. In-8°, 239 p. Mame. 1 »

Latour Saint-Ibars. — Néron, sa vie et son époque; par Latour Saint-Ibars. In-8°, 619 p. Lévy frères. 7 50

Lavice. — Revue des musées d'Allemagne, catalogue raisonné des peintures et sculptures exposées dans les galeries publiques et particulières et dans les églises, précédé d'un examen sommaire des monuments les plus remarquables; par A. Lavice. In-18 jésus, 570 p. Ve J. Renouard. 4 50

La Villemarqué (de). — Chants populaires de la Bretagne; recueillis, traduits et annotés par le vicomte Hersart de La Villemarqué, 6e *édition*. In-8°, CXXVI-540 p. Didier et Ce. 7 »

Lelièvre. — Les Ateliers de Paris; par Pierre Lelièvre, dit Parisien, ouvrier menuisier. 2e partie. In-12. 306 p. Albanel. 1 »

Lebœuf. — Lettres de l'abbé Lebœuf, publiées par la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, sous la direction de MM. Quantin et Chérest, vice-présidents de la Société. T. 1. In-8°, LXXXII-489 p. Durand. 8 »

Le Roi. — Journal des règnes de Louis XIV et Louis XV, de l'année 1701 à l'année 1744, par Pierre Narbonne, premier commissaire de police de la ville de Versailles. Recueilli et édité avec introduction et notes; par J.-A. Le Roi, conservateur de la bibliothèque de Versailles. In-8°, V-663 p. Durand. 7 50

Lettres adressées aux filles de Saint-Bernard par leur Père spirituel. 2 vol. in-12, 1045 p. Mollie. » »

Lescure (de). — Marie-Antoinette et sa famille, d'après les nouveaux documents; par M. de Lescure. Illustré de 10 gravures sur acier par G. Staal. 2e *édition*. Gr. in-8°, VIII-648 p. Ducrocq. 15 »

Levot. — Histoire de la ville et du port de Brest; par P. Levot, conservateur de la Bibliothèque du port de Brest. T. 3. La ville depuis 1681. In-8°, 387 p. et plan. Mme Bachelin-Deflorenne. 7 »

Louis de Grenade. — Œuvres complètes de Louis de Grenade, de l'ordre des frères Prêcheurs; traduites intégralement pour la première fois en français, par M. l'abbé Bareille. T. 21. In-8°, XV-639 p. Vivès. » »

Lubbock. — L'homme avant l'histoire, étudié d'après les monuments et les costumes retrouvés dans les différents pays de l'Europe; suivi d'une description comparée des mœurs des sauvages modernes: par sir John Lubbock. Traduit de l'anglais par Ed. Barbier. Avec 156 fig. In-8°, XII-512 p. Germer Baillière. 15 »

Magnan. — Les saintes Marie Jacobé et Salomé; par M. l'abbé Magnan. In-18, XIII-197 p. Bray. 1 50

Mangin. — La révolte au Bengale en 1857 et 1858, souvenirs d'un officier irlandais,

précédés d'une introduction géographique, descriptive et historique; par Arthur Mangin. Gr. in-8°, 341 p. et 4 grav. Mame. 2 20

Mangin. — Merveilles de l'industrie, machines à vapeur, bateaux à vapeur, chemins de fer; par Arthur Mangin. 5° *édition*. In-8°, 239 p. Mame. 1 »

Marcel. — Les Trois Vœux; par Etienne Marcel. In-18 jésus, 267 p. Bray. 2 »

Maricourt (de). — Les deux chemins, histoire sicilienne; par René de Maricourt. In-18, 277 p. Maillet. 2 »

Marin de Boylesve. — Principes de littérature, à l'usage des jeunes personnes; par le R. P. Marin de Boylesve. Style. Poésie. Eloquence. In-12, XVI-399 p. A. Le Clère et C°. 1 50

Marion. — Les ballons et les voyages aériens; par F. Marion. Ouvrage illustré de 30 vignettes sur bois. In-18 jésus, 332 p. Hachette. 2 »

Marion. — L'optique, par F. Marion. Ouvrage illustré de 70 vignettes sur bois et d'une planche tirée en couleur. In-18 jésus, 390 p. Hachette. 4 »

Martin. — Contes allemands imités de Hebel et de Karl Simrock; par N. Martin, et illustrés de 27 vign. In-18 jésus, 248 p. Hachette. 2 »

Mémoire placé en tête du volume des dépêches de Villeroy, secrétaire d'Etat du roi Henri IV (1595-1598), publié pour la première fois sur le manuscrit de la Bibliothèque impériale, accompagné de notes et d'un commentaire par M. Auguste Poirson, conseiller honoraire de l'Université. Grand in-8°, 112 p. Versailles, imp. Beau. » »

Meunier. — Les grandes chasses; par Victor Meunier. Ouvrage illustré de 21 vignettes par Lançon. In-18 jésus, 301 p. Hachette. 2 »

Monniot (Mlle). — Le Journal de Marguerite. Marguerite à vingt ans, suite et fin du Journal de Marguerite; par Mlle V. Monniot. 7° *édition*. 2 vol. in-12, 575 p. Ruffet et C°. 5 »

SOMMAIRE DES ARTICLES

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX RECUEILS PÉRIODIQUES.

REVUE DES DEUX MONDES.

(Rue Saint-Benoît, 20. — Prix : 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements.

Livraison du 1er décembre.

Alphonse Esquiros : l'Angleterre et la vie anglaise, suite. La marine britannique. — Le comte d'Haussonville : l'Eglise romaine et le premier empire, 1800-1814, suite. — Victor Bonnet : la Banque de France et la Banque d'Angleterre. Solidarité des deux établissements. — Emile Burnouf : l'Eloquence et la liberté. — H. Blerzy : les Colonies anglaises de la Malaisie. — Edmond About : l'Infâme, 4e partie. — Charles de Mazade : l'Italie et Rome devant la convention du 15 septembre. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine. — E. Radau : *Etudes sur le vin, ses maladies, causes qui les provoquent, procédés nouveaux pour le conserver et pour le guérir*, par M. Pasteur.

Livraison du 15 décembre.

Ernest Duvergier de Hauranne : le Président Johnson et le congrès américain. — Emile de Laveleye : Antoine Wiertz, un peintre belge contemporain. — Saint-René Taillandier : Etudes sur l'Allemagne nouvelle, suite. — Albert Réville : l'Epopée des *Niebelungen*, étude sur son caractère et ses origines d'après les derniers travaux. — Edgar Saveney : la Physique moderne et les idées nouvelles sur l'unité des phénomènes naturels. — Paul de Musset : Don Fa-Tutto, récit de la vie vénitienne. — Edouard Pailleron : A un saint homme. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine. — F. de Lagenevais : Revue musicale. — Gaston Boissier : *du Sentiment de la nature dans l'antiquité romaine*, par M. Eugène Secrétan.

REVUE CONTEMPORAINE.

(Rue du Pont-de-Lodi, 1. — Prix : 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements.)

Livraison du 30 novembre.

Paul Rousselot : la Prédication chrétienne dans l'Eglise orthodoxe. — Paul Deltuf : la dernière Passion d'un homme à bonnes fortunes. — Camille de Polignac : l'Union américaine après la guerre. — A. Philibert-Soupé : les Précurseurs de la critique moderne. Lessing. — Alphonse de Calonne : la Roumanie sous le prince Charles Ier. — Revue critique. — A. Cla-

veau. — Chronique littéraire. — Max Berthaud : Revue musicale. — Alphonse de Calonne : Chronique politique.

Livraison du 15 décembre.

Jules Loiseleur : Voltaire au château de Sully, d'après des documents inédits. — Baron Ernouf : la Jeunesse de Bertrand Du Guesclin. — Alexandre Pey : la Situation intérieure de l'Autriche en 1866. — G. Rodier : les Déluges historiques, faits et théorie de ces grands cataclysmes. — Justin Améro : l'Aristocratie anglaise et la réforme électorale. — S. Blandy : la Dernière Chanson, scène du Maconnais. — Revue critique. — A. Claveau : Chronique littéraire. — Max Berthaud : Revue musicale. — Léonce Dupont : Chronique politique.

REVUE BRITANNIQUE

(Rue Neuve-des-Mathurins, 35. — Prix : 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements; — 62 fr. pour l'étranger.

Livraison de décembre.

Fortnightly Review : les Peuples de la Turquie d'Europe. — *Westminster Review :* le Chien considéré comme un être intelligent et moral. — *North British Review :* Trois humoristes d'hier. — Comparaison des budgets de l'Angleterre et de la France. — Huit jours aux lacs de Killarney. — *The Atlantic Monthly :* la petite Flore. — La Dame blanche de Berlin. — Ch. Dickens : un Chapelet de légendes. — Louis Figuier : Roger Bacon. Ses ouvrages et ses travaux scientifiques. — Correspondances de la revue : Lettres d'Espagne, d'Italie et de Londres. — Chronique scientifique et nouvelles des sciences. — Chronique et bulletin bibliographique.

ÉTUDES RELIGIEUSES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

(Rue de Tournon, 15; — prix : 15 fr. par an.)

Livraison de décembre.

P. L. Chauveau : une Visite aux monastères bénédictins d'Italie. — P. Ch. Daniel : la Dévotion à Marie devant la théologie protestante. — L'abbé A. Le Hir : du IVe livre d'Esdras. — P. Toulemont : le Schisme anglican et l'Eglise des premiers siècles. — P. Ch. Clair : Poëtes de décadence. — P. Rondina : Correspondance. Histoire et description du monument de saint François Xavier à Sancian. — P. E. Marquigny : la Philosophie de l'histoire de France dans un discours de collége en 1698. — Le P. Philippe de Villefort. — P. Matignon : les Feuilles diocésaines. — Bibliographie. P. Mertian : la Bible sans la Bible, par M. Gainet. — P. J. Noury : Année de l'Enfant Jésus, par Mgr Fliche. — P. Jovene : de l'Immortalité de l'âme, par l'abbé Barbe. De ratione libros legendi. Manuale sacerdotum. Lettres d'un député de la noblesse aux états-généraux. — Examen ad usum cleri. — Varia.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

(Rue de Babylone; — prix : 20 francs par an.)

Livraison de novembre.

M. Bonnetty : Cours complet de patrologie grecque; 2e série, depuis l'an 890 jusqu'en 1480. Liste des écrivains et des ouvrages contenus dans le tome 161, contenant une longue notice sur la vie et les écrits du cardinal Bessarion, de Georges de Trébizonde, de Constantin Lascaris et de Théodore Gaza. — M. Alexandre : Quelques documents nouveaux sur la réhabilitation du paganisme et son introduction dans le christianisme, au XVe siècle; comprenant une notice préliminaire sur Pléthon, sur ses ouvrages et son traité des lois. — L'abbé Peltier : Condamnation définitive de tous les ouvrages de philosophie de M. l'abbé Ubaghs, par une lettre de S. E. le cardinal Patrizzi. — Algar Griveau : Etude sur la condamnation du livre des *Maximes des Saints,* dans ses rapports avec la situation de l'Eglise de France et du Saint-Siége, à la fin du XVIIe siècle, d'après la correspondance de Bossuet et de Fénelon. — H. de Charencey : Recherches sur les croyances religieuses de quelques nations indigènes du Mexique.

REVUE D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE

ANNALES DE LA CHARITÉ.

(Rue Cassette, 29. — Prix : 20 fr. par an.)

Livraison de décembre.

Mme de Marcey : le R. P. Lacordaire, sa vie intime et religieuse, par le R. P. Chocarne. — François Lenormant : Une excursion dans le Péloponèse (fin). — Victor Fournel : M. Gustave Doré et son œuvre. — Mary : Julie de Noiron, nouvelle (suite). — G. de Senneville : Société d'économie charitable. Procès-verbal de la séance du 17 décembre 1866. Question des réformes à introduire dans l'exercice de l'assistance publique. — F. Maury : Poésie : la

Tempête (sonnet). — R. P. Largeot : l'Art de croire, ou préparation philosophique à la foi chrétienne, par M. A. Nicolas. — Marie Jenna : Poésie : une Tombe. — Antonin Rondelet : Revue littéraire. Ozanam et sa correspondance. — Chronique du mois. — Bulletin de bibliographie.

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

(Rue de Grenelle-Saint-Germain, 25 ; — prix : 20 francs par an. — Ce recueil paraît tous les trois mois.)

Livraison de janvier.

Ernest Desjardins : le Recensement de Quirinius. —D. Chamard : Saint Maximin de Trèves et les semi-ariens. — Ed. Dumont : les fausses Décrétales. — L. Boutaric : la Guerre des Albigeois et Alphonse de Poitiers. — G. Gandy : de l'Authenticité des lettres de Marie-Antoinette (avec *fac-simile*). — De la Sicotière : Charlotte Corday et Fualdès. — H. de l'Epinois : les Catacombes de Rome. — Mélanges. G. de Beaucourt : Jeanne d'Arc trahie par Charles VII. — Tam. de Larroque : la Lettre du vicomte d'Orthe à Charles IX. — Albert du Boys : Monnier démocrate. — Anat. de Barthelemy : le Blason de l'armorial du hérault Berry. — G. Masson : Courrier anglais. — Léon Gautier : Chronique. — Bulletin bibliographique (55 comptes rendus). — La Question de Bibracte, lettres de MM. Bulliot et Rossigneux.

SOMMAIRE DES ARTICLES

DE VARIÉTÉS PUBLIÉS PAR LES GRANDS JOURNAUX.

Journal des Débats. — 1er décembre. Louis Ratisbonne : Au bord de la mer, par la comtesse de Gasparin. — 5. Albert Petit : Œuvres françaises de Joachim du Bellay, gentilhomme angevin, par Ch. Marty-Lavaux. — 9. Charles Clément : Botanique de ma fille par Jules Néraud, revue et complétée par Jean Macé. — 11. Prévost-Paradol : Mémoires du comte Beugnot, ancien ministre (1785-1815) publiés par le comte Albert Beugnot, son petit-fils. — 21. Maxime Du Camp : le Capitaine Fracasse, par Théophile Gautier, avec 60 dessins de Gustave Doré. — 23. Charles Clément : Livres illustrés; Bibliothèque illustrée d'éducation et de récréation. J. Hetzel. — 27. Amédée Achard : les Fables de La Fontaine, illustrées par G. Doré. — 28. F. Barrière : Histoire générale de Paris, collection de documents fondée avec l'approbation de l'Empereur par M. le baron Haussmann, sénateur, préfet de la Seine, et publiée sous les auspices du conseil municipal. — 30. Jules Janin : le Monde des papillons, par Maurice Sand. — Les Fougères, par MM. Rivière, André et Roze. — Histoire de la bûche, par Fabre.

La France. — 1er décembre. L. Dutailly : des Réformes nécessaires en télégraphie, par Gustave Marqfoy. — 3. Stéphane de Rouville : Contes et poésies, par Prosper Jourdan. — Eglantines et Chrysanthèmes, par Emile Larivière. — Manuel dictionnaire de rimes françaises, par M. Tampucci. — 4. E. Caro : un Vrai Savant. — 9. Conférences de Notre-Dame. 1re conférence. R. P. Hyacinthe : de la Société domestique dans le plan général de la société humaine. — 11 et 31. De Goulhot de Saint-Germain, sénateur : Considérations sur l'Académie française. — 15. Conférences de Notre-Dame. 2e conférence. R. P. Hyacinthe : de la Société conjugale, base de la société domestique. — 17. A. Bonnin : Philosophie de l'art, par H. Taine. — 18. Charles Aubertin : les Généraux du premier empire. — Le duc de Padoue : le général Arrighi de Casanova, duc de Padoue, par A. du Casse. — 22. Conférences de Notre-Dame. 3e conférence. R. P. Hyacinthe : de la Corruption de la société conjugale par l'immoralité contemporaine. — 25. E. Caro : l'Elément personnel dans le génie.

Gazette de France. — 1er décembre. 3e volume des Moines d'Occident, par le comte de Montalembert. — 4. Victor Fournel : Otfried Muller, son œuvre et son école. — 16. Armand de Pontmartin : M. Louis Veuillot; les Odeurs de Paris.

Journal des Villes et campagnes. — 1er décembre. Simplice-Hurard : la Ferme école de Saint-Remy. — 5. C. F. Chevé : l'Armée antichrétienne. — 13. A. Delahaye : le Calvaire de Jérusalem, d'après la Bible et Josèphe, par l'abbé Coulomb. — 27. Louis Moland : la Tournée de l'aguilaneuf ou les étrenneurs en Bretagne.

Le Monde. — 3 décembre. Moy de Sons : des Obligations des successions. — 4. Léon

Gauthier : une Nouvelle Philosophie de l'art, étude sur un livre de M. Taine. — 10. Dr Boudin : Etudes statistiques et sociales sur l'Angleterre. — 11 et 13. C. Maignon : de Quelques Réformes à introduire dans l'enseignement. — 15. Barrier : Histoire d'une cervelle conduite à Charenton par la lecture du *Siècle*. — 19. Barrier : Notice sur quelques anciens titres, suivie de considérations sur les salles des croisades au musée de Versailles, par le comte de Delley de Blancmesnil. — Armand Ravelet : Géographie générale, par L. Dussieux, atlas général, par le même. — Maxime de Montrond : l'Esprit ecclésiastique, par l'abbé Petit.

Le Moniteur universel. — 3 décembre. Hôte : Force productive des nations, par M. le baron Charles Dupin. — 4. Ernest Lacan : Histoire générale de Paris, collection de documents fondée avec l'approbation de l'Empereur par M. le baron Haussman, sénateur, préfet de la Seine, et publiée sous les auspices du conseil municipal. — 10. Evariste Bavoux : Nouvelles fables et contes, suivis de satires et de poésies diverses, par le comte Anatole de Ségur. — 16. Henri Lavoix : la Jeunesse de Catherine de Médicis, par M. de Reumont, traduction de M. Armand Bachelet. — Madame de Miramion, par M. Hippolyte Lucas. — L'Ile de Crète, souvenirs de voyages, par M. Georges Perrot. — 17. Charles de Mouy : Journal d'un curé ligueur de Paris, sous les trois derniers Valois, par M. Edouard de Barthélémy. — 21. Henri Lavoix : les Livres d'étrennes. — 23. Roswag : les Merveilles de la science; — Vies des savants illustres du moyen-âge; — la Vie et les mœurs des animaux; par M. Louis Figuier. — 24. Xavier Aubryet : Lord Byron, histoire d'un homme, par M. de Lescure. — 25. Ernest Lacan : un Réveillon à l'hôtel Carnavalet. — 29. Ernest Desjardins : Embouchures du Rhône, travaux anciens et modernes. — Fosses Mariennes. — Canal du Bas-Rhône.

La Patrie. — 14 décembre. Arthur Mangin : la Science dans les livres. — Zoologie, par M. Paul Gervais. — Journal d'un Balenier, par le Dr Thiercelin. — Quatre années en Océanie, par le Dr Foley. — 31. Arthur Mangin : la Science dans les livres : les Féeries de la science, par S. H. Berthoud. — L'Esprit des oiseaux, par le même. — Les Animaux à métamorphoses, par Victor Meunier.

Le Pays. — 3 décembre. International : les Filles de Londres. — 10. A. de Cesena : les Cœurs fragiles, par Boitel. — Don Juan de lord Byron. — Les Trois Filles de la Bible, par Rodrigues. — Revue des questions historiques. — 12. C. D. Cazeaux : la Torture à Montauban, en 1765. — 19. A. de Cesena : Souvenirs d'un voyage en Asie-Mineure et l'île de Crète, par Georges Perrot. — 28. Une Nuit de Noël. — 31. A. de Cesena : les Fleurs animées, par Grandville. — L'Oiseau, par Michelet.

La Presse. — 1er décembre. F. Colincamp : Histoire de la littérature grecque jusqu'à Alexandre-le-Grand, par Ottfried Muller. — 7. Félix Belly : l'Amérique centrale et méridionale, par Louis Enault. — 28. E. Bauer : Vies des savants illustres du moyen-âge, par Louis Figuier. — 31. Paul de Saint-Victor : Livres d'étrennes : le Tour du monde. — Explorations du Zambèse et de ses affluents. — Une année de voyage dans l'Arabie centrale. — Voyage de l'Atlantique au Pacifique. — La Guyane française. — Les Insectes. — Les Vies des savants illustres au moyen-âge. — La Vie souterraine, par Simonnin. — L'Oiseau, par Michelet, etc., etc.

Le Temps. — 3 décembre. P. David : Nécrologie, obsèques de M. de Barante. — 4. Fritz : Lettres sur la chasse et la pêche. — 15. Ed. Schérer : Mémoires de Benjamin Franklin, par Edouard Laboulaye. — Correspondance du même, par le même. — 18. Ed. Scherer : les Odeurs de Paris, par Louis Veuillot. — 21. E. Spuller : D'après nature, album de 40 lithographies de 1er choix, par Gavarni. — 24. E. Spuller : les Fables de La Fontaine, illustrées par Grandville. — 25. E. Spuller : Le Faust de Gœthe, traduction de Henri Blaze, illustration de Tony Johannot. — 26. Paul Mairet : Bibliothèque d'éducation et de récréation de la librairie Hetzel. — 31. L. Grandeau : l'Homme avant l'histoire, par sir John Lubbock.

L'Union. — 1er décembre. V. de Laprade, de l'Académie française : Etudes sur les poëtes anglais : les Lakister-Wordsworth, Shelley. — 4. Alfred Nettement : Histoire d'une cervelle conduite à Charenton par la lecture du *Siècle*, par M. Loyau de Lacy. — 12. Alfred Nettement : les Odeurs de Paris, par Louis Veuillot. — 18. Alfred Nettement : Nouvelles publications d'Hetzel. — 25. Alfred Nettement : le Sentiment de la nature avant le christianisme, par Victor de Laprade, de l'Académie française.

Le gérant, F. WATTELIER.

Paris. — Imprimerie Divry et Ce, rue N.-D. des Champs, 49

Tome III. N° 2. Février 1867.

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PREMIÈRE PARTIE

DE LA RÉUNION
DE
L'ÉGLISE PROTESTANTE D'ANGLETERRE
A L'ÉGLISE CATHOLIQUE (1).

I.

Une des plus belles et des plus importantes pages de l'histoire de l'Eglise contemporaine est, sans contredit, celle qui a trait au mouvement vers le catholicisme qui a commencé en Angleterre, il y a vingt-cinq à trente ans. Or, cette page vient de nous être retracée de la manière la plus complète et la plus intéressante dans l'ouvrage dont le titre se lit en tête de cet article, et que vient de publier M. J. Gondon.

Tous nos lecteurs connaissent cet heureux et providentiel mouvement ; ils savent qu'il s'est manifesté surtout dans une fraction considérable de l'Eglise anglicane qui a eu pour chef le docteur Pusey, membre et professeur de l'Université d'Oxford, et qui, dans ces dernières années, a fourni un grand nombre de conversions parmi les hommes les plus éminents de la Grande-Bretagne ; ils n'ignorent pas enfin que ce célèbre docteur a publié, tout récemment, un ouvrage où il semble se rapprocher davantage encore du catholicisme et être animé du plus ardent désir de voir l'Église officielle d'Angleterre se réunir à Rome.

(1) *De la réunion de l'Eglise protestante d'Angleterre à l'Eglise catholique*, par Jules Gondon. — Programme du Dr Pusey, Réponse du Dr J. H. Newman, — avec une introduction, par Mgr Manning, archevêque de Westminster, sur la réunion de la chrétienté. 1 fort vol. in-8° de XVI-536 pages. Prix : 7 fr.; pour les agrégés, 3 fr. 50.

De là, peut-on dire, une nouvelle phase dans le travail de retour dont nous parlons; de là dans la fraction de l'Église anglicane qui se donne le nom d'anglo-catholique, une nouvelle évolution, une certaine agitation précieuse qui ne pourra, nous ne saurions en douter, que tourner au profit de la vérité et entraîner définitivement les esprits sérieux et instruits vers le catholicisme.

L'écrit récent du docteur Pusey est intitulé : *Irenicon* (écrit de pacification). Il a excité le plus vif intérêt et a eu un grand retentissement. Bien certainement, dans l'intention de l'auteur, cet écrit a été une branche d'olivier offerte à Rome ; il a cru, en le publiant, faire un pas vers elle, ce qui n'a pas laissé que de scandaliser les protestants restés en chemin. Le docteur Pusey y demande la réunion des trois Églises : romaine, grecque et anglicane; mais les conditions qu'il met à cette réunion sont formulées de telle manière qu'on a pu lui dire : « Un héros de l'antiquité enveloppait son glaive de myrthes, excusez-moi de vous le dire : vous nous lancez votre branche d'olivier avec une catapulte (1). »

Ce mot est du célèbre docteur Newmann qui a fait l'examen critique de l'écrit du docteur Pusey, lequel a encore rencontré, parmi ses contradicteurs, Mgr Manning, Archevêque de Westminster, c'est-à-dire les deux plus illustres convertis sortis du mouvement dont le docteur Pusey a pris autrefois l'initiative.

Assurément, ce n'est pas que ces écrivains si autorisés et dont l'un occupe un rang élevé dans la hiérarchie sacrée, ne soient disposés à se réjouir des tentatives de leur ancien collègue et ami; bien loin de le repousser, leurs cœurs lui sont toujours grands ouverts. Mais la vérité, l'intégrité des principes doivent passer avant tout, ainsi que l'explique Mgr Manning en une belle page de l'ouvrage qui va nous occuper, et que nous croyons devoir citer tout d'abord.

« On pourra regarder comme une chose étrange que nous, qui portons témoignage de l'unité de l'Eglise dans le monde entier, soyons si lents à aller en avant pour rencontrer ceux qui s'approchent de nous en nous invitant à l'union. Cette lenteur ne vient pas, Dieu le sait, d'un sentiment d'indifférence pour la division ou d'un défaut d'attention pour les misères et les dangers du schisme, ou de notre insensibilité pour le déshonneur de notre divin Maître. Je dirai, pour ma part, s'il m'est permis de parler de moi-même, qu'il y a plus d'un quart de siècle que la pensée et le nom de l'unité ont tellement occupé mon esprit, qu'on m'en a souvent fait un reproche. Dans tout ce laps de temps, le désir et la prière de mon cœur ont été non-seulement de voir les membres du corps anglican réunis dans l'unité catholique, mais encore les millions de dissidents, c'est-à-dire tout le peuple anglais, et spécialement de voir la mul-

(1) Voir page 301 du volume dont nous rendons compte.

titude de ses pauvres au noble cœur de nouveau unis dans les liens de la paix et de la vérité.

« Nous croyons que l'union est un don très-précieux, mais moins précieux cependant que la vérité. Il n'est rien que nous ne soyons prêt à faire ou à souffrir, par la grâce de Dieu, pour effectuer ou avancer la réunion, dans l'unité de l'Eglise, de tous ou de quiconque se trouve hors du troupeau. Aussi prions-nous de tout cœur pour que Celui qui a inspiré et nourri ce désir d'union puisse le mûrir et le perfectionner; pour qu'il écarte tous les obstacles à son accomplissement, en purifiant les cœurs de tout attachement à leurs erreurs et à leur état de séparation, en purifiant les intelligences de manière à ce qu'elles puissent voir la foi immuable et la seule unité de l'Eglise catholique romaine. Pour notre part, nous ferons tout ce qui pourra entretenir et fortifier ces sentiments.

« La vision de l'Angleterre redevenue catholique, de son peuple franc et énergique de nouveau élevé par la foi aux sentiments les plus sublimes de l'Eglise catholique, de nos schismes domestiques étouffés, de nos amères controverses terminées, et de toutes nos facultés se détournant du conflit où nous sommes réciproquement engagés pour triompher du péché et de l'incrédulité qui, jour et nuit, dévorent les âmes de toutes parts; cette vision est aussi belle, aussi éblouissante que l'image de la Jérusalem céleste que l'Apôtre vit descendre des cieux. Il n'y a qu'une chose plus belle et plus imposante que cette vision : c'est la Jérusalem céleste elle-même, non en image, mais en réalité; l'Eglise catholique répandue dans le monde entier, dans la parfaite harmonie d'unité et de vérité, indéfectible et infaillible, incorruptible et immuable, la mère de nous tous, le royaume de Dieu sur la terre.

« Nous sommes prêts à acheter la réunion de nos frères séparés à n'importe quel prix, qui n'impliquera pas le sacrifice d'un *iota* ou d'une partie quelque faible qu'elle soit de l'ordre naturel d'unité et de foi. Quand, il y a une cinquantaine d'années, un écrivain, plus zélé que circonspect, parla d'une réunion des Eglises anglicane et catholique, l'évêque Milner répondit avec son vigoureux bon sens et son instinct hautement catholique : *Si nous nous unissons à elle, l'Eglise universelle se séparera de nous.* C'est là le seul prix que nous ne pouvons pas donner, même pour un bonheur aussi grand que celui de la réconciliation de l'Angleterre ; mais nous ne devons pas être mal jugés pour cela; ce n'est pas que nous ne voulions pas, mais c'est que nous ne pouvons pas. Nous ne pouvons pas échanger ou donner ce qui ne nous appartient pas. L'autorité divine et infaillible de l'Eglise pose des limites à notre puissance et à nos désirs. Nous ne pouvons offrir l'unité qu'à la condition à laquelle nous l'avons : Soumission sans condition à la voix vivante et perpétuelle de l'Eglise de Dieu. Si cette condition est refusée, ce n'est pas nous qui empêchons l'unité, car ce n'est pas nous qui imposons cette condition, mais l'Esprit de vérité qui réside pour toujours dans l'Eglise (p. 13-15). »

Tel est le noble et loyal langage que tient Mgr Manning au docteur Pusey. De son côté, le docteur Newmann n'est ni moins précis, ni moins exact et inflexible en ce qui touche la doctrine, en même temps qu'il est rempli d'affection sincère à l'égard de la personne du célèbre membre de l'Université d'Oxford. Citons également quelques-unes des paroles de M. Newmann au docteur Pusey. Le lecteur aura ainsi une

idée nette de l'esprit et de la portée des répliques des deux illustres champions du catholicisme :

« Il n'est personne qui, désirant voir rétablir l'union de la chrétienté, après ses nombreuses et trop longues divisions, puisse éprouver d'autre sentiment que celui de la joie, mon cher Pusey, en voyant, par votre récent volume, que vous trouvez moyen de nous faire des propositions précises pour effectuer ce grand objet, et que vous êtes en mesure de poser les bases et les conditions auxquelles vous pouvez concourir à avancer cette union. Il n'est pas nécessaire que nous donnions notre concours aux détails de votre plan ou que nous acceptions les principes qu'il implique, pour nous réjouir de ce fait important que, avec votre expérience personnelle du corps anglican et votre connaissance de sa composition et de ses tendances, vous considérez le moment venu où vous et vos amis pouvez, sans imprudence, appliquer vos pensées à la méditation d'une telle entreprise.....

« Je ne vois nulle part quelqu'un parmi vous, ni dans notre communion, ni, je le suppose, dans l'Eglise grecque, qui puisse influencer un nombre si considérable d'hommes aussi vertueux, aussi capables, aussi instruits, aussi zélés que ceux qui se trouvent plus ou moins sous votre influence ; et je ne saurais leur faire un compliment plus flatteur que de leur dire qu'ils devraient tous être catholiques, ni leur rendre un service plus affectueux que de prier pour qu'ils le soient un jour. Je ne saurais non plus, quant à moi, faire, j'en ai la confiance, un acte plus agréable au divin Seigneur de l'Eglise, ou plus loyal et plus conforme à mon devoir envers son Vicaire sur la terre, que de tenter, quoique faiblement, d'avancer la réalisation de ce grand événement.

« Je sais la joie qu'éprouveraient les hommes consciencieux dont je parle, de ne faire qu'un avec nous. Je sais de quel transport spontané leur cœur serait saisi à la seule pensée de l'union, et quels sont leurs soupirs après ce grand privilége dont ils sont privés : la communion avec le Siége de Pierre, son présent, son passé et son avenir. Je fais ces conjectures d'après ce que j'avais moi-même l'habitude de ressentir quand j'étais encore dans l'Eglise anglicane. Je me souviens bien quel être délaissé j'étais à mes propres yeux quand je tirais des rayons de ma bibliothèque les volumes de Saint Athanase ou de Saint Basile, et que je me mettais à les étudier ; et combien, au contraire, quand je fus enfin entré dans la communion catholique, j'embrassai ces mêmes volumes avec délices, avec le sentiment que je retrouvais en eux beaucoup plus que ce que j'avais perdu, et tout en m'adressant directement aux Saints glorieux qui en ont fait présent à l'Eglise, je disais à ces pages inanimées : *Sans aucune méprise, vous êtes maintenant à moi et je suis à vous!* Telle serait, je le comprends, la joie des personnes dont je parle, si, un matin, en se réveillant, elles se trouvaient légitimement en possession des traditions et des espérances des catholiques, sans avoir à faire violence à leur propre sentiment du devoir.....

« Je reconnais pleinement les droits de la conscience en cette matière. Je ne trouve pas mauvais que vous exposiez aussi clairement et aussi complétement que vous le pouvez, les difficultés qui s'élèvent dans la voie qui doit vous unir à nous. Je ne m'étonne pas que vous commenciez par stipuler des conditions d'union, quoique je ne les approuve pas moi-même, et je pense que dans le cas où l'événement se réaliserait, vous vous contenteriez de les abandonner. Des représentations comme celles que vous faites sont nécessaires

pour ouvrir le débat : elles précisent la situation du pays et servent à déblayer le terrain. Cela dit, après avoir fait ces concessions, je suis obligé, en toute humilité, d'ajouter ce qui, je le crains, mon cher Pusey, vous causera de la peine. J'ai cependant la confiance, mon très-cher ami, que vous ne serez pas fâché contre moi, si je dis ce que je dois dire sous peine de ne rien dire du tout : c'est qu'il y a, dans le fond de votre volume ou dans la manière dont vous parlez, beaucoup de choses calculées pour blesser ceux qui vous aiment bien, mais qui aiment encore davantage la vérité..... (p. 297-301) »

C'est dans ce sentiment tendre et fraternel, c'est avec cette courtoisie chrétienne, que Mgr Manning et le docteur Newmann combattent ou plutôt examinent l'*Irenicon* du docteur Pusey. Ils sont pleins d'égards pour celui qu'ils ont laissé, hélas ! encore si en arrière sur le chemin de la vérité catholique ; mais aussi ils maintiennent les droits de cette vérité sainte, et ils sont d'autant plus forts pour la défendre, ils sont d'autant plus fermes sur le terrain doctrinal qu'ils se montrent plus charitables envers leur honorable contradicteur. C'est là un point qu'il était utile, ce nous semble, de faire ressortir, afin que certains esprits qui sont toujours portés à accuser les catholiques d'intolérance et de sévérité outrée, ne se méprissent point sur le vrai caractère de la polémique actuellement engagée entre les plus éminents catholiques d'Angleterre et la fraction des *anglo-catholiques* qui, se trouvant plus que jamais mal à l'aise dans l'Église établie dont ils sont loin d'accepter toutes les doctrines, aspirent à l'union et se tournent de plus en plus vers l'Église catholique qui seule peut combler le vide de leur conscience.

II.

A notre sens, aucun ouvrage plus que celui qui nous occupe, ne met en complète lumière ce double fait : d'une part, la sollicitude de l'Église catholique pour l'Angleterre et l'amour avec lequel elle tend les bras à ses enfants encore égarés dans les erreurs et les préjugés du protestantisme ; et, d'autre part, la marche heureusement progressive de ceux-ci vers leur Mère, la seule vraie Église, colonne et base de la vérité. Et, par conséquent, aucun livre ne nous paraît plus utile pour nous tenir parfaitement au courant du grand mouvement religieux des esprits dans la Grande-Bretagne ; mouvement dont nous parlent bien quelques journaux, de temps en temps, mais que, pour la plupart, nous ne connaissons point à fond et dont, faute de détails suffisants, nous ne saisissons pas l'ensemble et la portée dans un avenir plus ou moins prochain.

L'auteur de cet ouvrage, M. J. Gondon, auquel nous devons déjà divers travaux sur ce point important de l'histoire contemporaine de la sainte

Église, ne s'est pas borné, en effet, à donner la traduction des écrits de Mgr Manning et du docteur Newmann, publiés à l'occasion de l'*Irenicon* du docteur Pusey. Il a fait plus : il a encadré ces écrits si solides et si remarquables dans les faits de l'histoire qui en font ressortir davantage encore l'excellence, et il s'est attaché à les environner des documents qui les éclairent et qui en font mieux comprendre l'importance.

Son livre s'ouvre, après un avant-propos que la *Revue* a reproduit dans son dernier numéro, par un beau travail de Mgr Manning sur la réunion de la chrétienté, et qui a été adressé par l'Archevêque de Westminster aux membres de son clergé. Dans cet écrit, l'éminent prélat montre avec une haute raison, une grande puissance de logique, un vaste savoir et une inébranlable fermeté, qui ne déroge en rien à la charité, que la seule base possible dans laquelle puisse se cimenter la réunion de la chrétienté est la soumission complète et sans condition de jugement particulier à la voix vivante de l'Église catholique. Il n'était guère possible, on le comprend, de donner à ce volume un Introduction plus solide, et nous remercions M. Gondon de la traduction si exacte et si remarquable qu'il a faite de l'écrit de Mgr Manning.

Après cette Introduction si bien adaptée, l'auteur, dans son premier chapitre, nous retrace d'abord l'historique des tentatives qui ont eu lieu, aux siècles précédents, par diverses sectes protestantes pour entrer en communion avec l'Église greco-russe. Il nous fait connaître ensuite avec des détails extrêmement curieux et instructifs, les efforts tentés de nos jours et sous nos yeux par les puseyistes pour arriver à ce rapprochement.

Au deuxième chapitre, nous trouvons les témoignages de sympathie qui ont été constamment donnés par l'Église de France à l'Église séparée d'Angleterre. L'auteur laisse ici la parole surtout à NN. SS. les Évêques; il montre, en outre, que l'exemple de l'Église de France a été suivi dans divers pays catholiques; que partout et jusqu'à Rome, on s'associe aux manifestations de sympathie pour le retour de l'Angleterre à la foi catholique. Ces deux chapitres font parfaitement ressortir l'opposition et le contraste que présente l'attitude des deux Églises en présence des aspirations anglicanes.

Puis vient un troisième chapitre, d'un intérêt plus actuel, si nous pouvons dire, plus direct à la situation présente, et qui nous donne des renseignements peu connus ou tellement épars qu'il serait difficile de se les procurer. Il s'agit des tendances de retour à l'unité catholique, tendances qui se sont fait jour à diverses époques, mais dont les manifestations plus ouvertes datent principalement de vingt-cinq à trente

ans. L'auteur nous fait connaître l'origine et les sentiments des puseyistes, les *Traités pour le temps présent,* les tendances et les luttes du *British Critic;* il nous fait l'historique des discussions qui furent soulevées par cette fraction de l'Église anglicane, et nous montre que, si les objections actuelles sont les mêmes qu'en 1841, les tendances de retour sont néanmoins aujourd'hui plus accentuées.

C'est ce que constate M. Gondon : « Les réflexions qu'inspirent, en 1866, à Mgr Manning les écrits du docteur Pusey et des unionistes, dit-il, ne s'appliquent-elles pas avec la plus parfaite exactitude aux écrits puseyistes de 1841 ? Nous ne voyons dans la situation qu'une différence : c'est que les tendances qui, il y a vingt-cinq ans, avaient contre elles leur nouveauté, ont reçu la consécration du temps. Ces tendances, qui se manifestaient dans une phalange d'hommes d'élite, se sont généralisées ; elles se produisaient avec hésitation et timidité, tandis qu'elles sont aujourd'hui hardiment avouées. En 1841, le docteur Pusey n'eût pas publié son *Irenicon,* et nous n'eussions pas trouvé deux cents membres du clergé anglican prêts à entrer en correspondance avec Rome, comme l'ont fait, en 1865, les auteurs de la Lettre au cardinal Patrizi. En 1841, les puseyistes priaient pour demander au ciel le retour à l'unité, mais ils ne songeaient pas à solliciter les catholiques de s'unir à eux pour prier en commun. C'est cependant ce qu'ils ont fait, lorsqu'ils ont organisé, en 1857, l'Association dont nous entretient Mgr Manning (1), et qui a motivé les lettres du cardinal Patrizi. En attendant l'unité de foi, les fondateurs de l'Association cherchaient à établir l'unité de prière (pp. 193-194). »

Le docteur Newman constate aussi le changement progressif qui s'est opéré, quand il dit en s'adressant au docteur Pusey : « Il y a vingt-cinq ans, on écrivait dans le *British Critic* : « Jusqu'à ce que Rome cesse « d'être ce qu'elle est en pratique, l'union est IMPOSSIBLE entre elle et « l'Angleterre ; » vous, au contraire, vous déclarez que l'union est POSSIBLE, dès que l'Italie et l'Angleterre, ayant la même foi et le même centre d'unité, sont en droit de maintenir séparément leurs opinions théologiques (2). »

Quant à établir une unité factice par la communauté de prières, Rome, dans sa vigilance, a dissipé cette illusion en posant la question sur son véritable terrain, et elle l'a fait : 1° dans une lettre de S. Em. le cardinal Patrizi, en date du 16 septembre 1864, à tous les Évêques d'An-

(1) Dans son écrit *sur la réunion de la chrétienté,* et qui forme, comme nous l'avons dit, l'*Introduction* de l'ouvrage qui nous occupe.
(2) Page 407.

gleterre ; et 2° dans une autre lettre du même cardinal, datée du 8 novembre 1865, en réponse à une lettre que le clergé anglican lui avait adressée. Toutes ces lettres, M. Gondon nous en donne la traduction à la fin de son troisième chapitre, avec le texte dans l'Appendice. Notons ici que l'écrit de Mgr Manning, qui sert d'Introduction au volume, outre sa valeur propre, est, en même temps, le plus éloquent et le plus solide commentaire de la lettre du cardinal Patrizi aux Évêques catholiques d'Angleterre.

Le quatrième chapitre contient l'exposé de la discussion actuelle. Après nous avoir fait étudier les divers incidents qui se rattachent au mouvement de retour que rien n'arrête, M. Gondon précise ici le point où ce travail de rénovation en est arrivé aujourd'hui. Il nous entretient du docteur Pusey, sur lequel il donne des détails biographiques intéressants ; il étudie ses ouvrages, ses sentiments, montre ses illusions, ses inconséquences, mais aussi sa sincérité, et arrive à son dernier écrit, l'*Irenicon*, écrit remarquable sous plus d'un rapport, mais, hélas ! bien déplorable au point de vue de la science et de la logique.

Pour le docteur Pusey, le schisme photien et l'hérésie anglicane sont au même titre que le catholicisme de véritables branches de la véritable Église. Aussi, dans son projet de réunion de la chrétienté, met-il pour première condition que Rome interprétera ses doctrines et expliquera ses pratiques de façon à ce qu'elles puissent être acceptées par les deux Églises grecque et anglicane ; et, en conséquence de cette prétention, il soutient que l'infaillibilité de l'Église universelle demeure suspendue jusqu'à ce qu'elle entre de nouveau dans l'unité. Avec cela, il n'en prétend pas moins adhérer aux décrets du Concile de Trente ! Il est vrai qu'il les interprète à sa manière ; il fait profession de rejeter ce qu'il nomme le vaste système de l'enseignement pratique en vigueur aujourd'hui dans l'Église romaine ; ne comprenant pas la nature du culte que nous rendons à la très-sainte Vierge, il le représente sous les couleurs les plus fausses ; en un mot, il consent à se soumettre aux décrets formels du passé, pourvu qu'on leur donne le sens qu'il lui plaît de leur donner, mais il rejette la voix vivante de l'Église enseignante. Tel est, en quelques lignes, le contenu de l'*Irenicon*, dont M. J. Gondon fait un résumé étendu avec citations nombreuses; analyse lucide, impartiale, ferme, parfaite, que l'auteur termine par ces paroles exellentes adressées au docteur Pusey :

« Pour simplifier la question, le débat pourrait être ramené à ce seul point : Admettez-vous réellement toute la doctrine définie par le Concile de Trente et acceptez-vous Bossuet pour arbitre sur les points dont le sens serait contro-

versé ? Si vous acceptez les décisions du Concile de Trente dans le même esprit de Bossuet, et si vous tenez à être aussi catholique que ce grand Evêque, nous touchons évidemment à la solution que vous cherchez. Mgr Manning vous a rappelé déjà l'opinion de Bossuet sur le Concile de Trente et sur la suprématie du Pape. Qu'avez-vous à répondre à son argumentation ?

« Tous les catholiques ont une trop grande confiance en votre sincérité pour croire que vous vouliez en rester là. Vous vous êtes adressé à eux au nom de l'Eglise anglicane, il ne vous est plus possible de reculer devant des explications, sous prétexte que vous êtes un *simple prêtre sans autorité*. Vous avez parlé en plénipotentiaire ; vous avez formulé des propositions ; vous ne pouvez abandonner ce rôle, quel que soit votre amour du silence et votre désir de vous recueillir : contrairement à ce que vous pensez et à ce que vous dites, au début de votre ouvrage, ce serait faillir à un devoir. L'intérêt qu'a excité votre ouvrage, l'attention avec laquelle vos adversaires et vos amis l'ont examiné, les sympathies qui vous ont été exprimées même par ceux qui vous ont combattu avec le plus de vigueur, la justice rendue à vos intentions, l'hommage rendu à votre caractère, sont autant de circonstances qui ne vous permettent pas de vous taire. Si l'autorité si grande de votre ancien ami, l'Archevêque Manning, ne vous suffit pas pour dissiper vos doutes, pour préciser les points sur lesquels vous désirez encore des explications, adressez-vous à nos Evêques, adressez-vous à Rome ; mais ne vous arrêtez pas en si bonne voie, et surtout ne soyez pas arrêté par la préoccupation de faire de l'union une question collective, car c'est la pire des illusions.

« Si vous êtes un *simple prêtre sans autorité*, dites-nous quelles sont les autorités de votre Eglise avec lesquelles une question d'union pourrait être traitée? Votre Eglise est une création de l'Etat, dont les intérêts, même en matière de doctrine, sont réglés par la Reine, par le Parlement, par certaines Cours de justice. Laquelle de ces autorités s'associe à vos sentiments et désire entrer en communion avec l'Eglise catholique romaine ? S'il en est quelqu'une, faites-la connaître, et que votre Eglise délègue ses pouvoirs, comme Eglise, à quelque représentant autorisé pour traiter en son nom. Jusque-là, vous êtes tenu de continuer, vous simple prêtre, la mission que vous vous êtes donnée, et quand l'œuvre que vous avez si courageusement entreprise aura été menée à fin, quand, par des explications réciproques, vous serez arrivé à préciser les points en litige, ce sera à vous, à vous qui exercez dans vos Universités, dans votre Eglise, auprès de vos hommes d'Etat, une influence si justement acquise par votre science, vos vertus, votre zèle pour le bien, à vous assurer de leurs dispositions et à leur faire comprendre les avantages de l'union à laquelle vous aurez travaillé dans l'intérêt commun.

« Et si vous vous apercevez alors que, dans l'ardeur de votre charité, vous vous êtes fait illusion sur les sentiments de votre Eglise, que vous ne pouvez arriver ni à la ramener à l'unité, ni à la séparer de l'Etat qui la domine et la prive de sa liberté, vous reconnaîtrez que si Dieu a rendu sensibles autour de vous les effets de sa grâce, c'était pour vous attirer à Lui et non pour vous voir persister dans votre isolement ; vous reconnaîtrez alors la sagesse des conseils de Mgr Manning, et, sans attendre une réunion collective, qui peut rencontrer tant d'obstacles, vous viendrez vous et vos amis, comme l'ont fait Newman, Oakeley, Palmer et tant d'autres, vous reposer de vos labeurs au sein de l'Unité si laborieusement cherchée (p. 291-293). »

C'est ainsi que se termine le quatrième chapitre du livre de M. Gon-

don. Tout son cinquième chapitre se compose de la Réponse entière du R. docteur Newman au R. docteur Pusey. Cette Réponse, qui n'embrasse pas moins de 113 pages, est un véritable chef-d'œuvre de discussion, un modèle accompli de modération et de douceur, en même temps que de force dans la polémique religieuse. Nous nous persuadons qu'un tel écrit a dû produire un grand et salutaire effet sur l'esprit de celui auquel il s'adresse, aussi bien que sur l'esprit des hommes sérieux et droits parmi nos frères séparés. Le docteur Newman, dont le talent et la valeur sont reconnus dans toute l'Angleterre, suit pied à pied son adversaire et ne laisse rien subsister de ses assertions; il réfute de la manière la plus complète et avec une logique irrésistible ses attaques, surtout celles contre le culte de la Mère de Dieu. Cette apologie, savante et pieuse, tirée des expositions des Pères, et en particulier la partie qui traite de la Conception-Immaculée, est d'une grande magnificence. On éprouve, en la lisant, une indicible jouissance, une douce consolation, et l'on se remplit de cette espérance que de telles pages ne peuvent que ramener un grand nombre de dissidents dans le sein de la véritable Église.

Le docteur Newman achevait son écrit, que M. Gondon nous donne en une traduction vraiment remarquable, la veille de la fête de l'Immaculée-Conception, et cette circonstance lui inspire les belles et touchantes lignes suivantes que nous ne pouvons résister au plaisir de citer :

« Voilà, dit-il à son ami, voilà ce que j'avais à dire touchant la Sainte Vierge, qui est, non pas le seul, mais le principal sujet traité dans votre ouvrage. Et maintenant, quand je serais désireux de continuer, Elle semble m'arrêter, car nous sommes à la veille de la fête de son Immaculée Conception, et, après son Octave, observée dans cette ville (Birmingham) avec une grande solennité, viennent les grandes Antiennes, les préludes de la Noël. Cette saison joyeuse, joyeuse pour nous tous, tout en ayant son centre en Celui qui vint alors sur la terre, amène devant nous, avec une prééminence particulière, cette Vierge-Mère qui l'a porté et allaité. Ici, Elle n'est pas sur l'arrière plan, comme à la saison de Pâques; mais Elle nous présente Jésus dans ses bras. Deux grandes fêtes, instituées en son honneur, celle de demain et celle de la Purification, marquent et occupent le terrain, et, comme les tours de David, ouvrent la voie pour la grande saison de la fête du Prince de la paix. Et durant tout ce temps, l'image de Marie est devant nos yeux, telle que nous la voyons dans la représentation typique des Catacombes. Puissent les influences sacrées de ce temps nous réunir tous ensemble dans l'unité! Puissent-elles, de notre côté, dissiper tout esprit d'antagonisme jaloux, aigre, hautain, violent; et, du vôtre, écarter toutes ces finesses de raisonnements captieux, subtils et dédaigneux! Puisse cette brillante et gracieuse Dame, la Sainte Vierge Marie, vous vaincre par sa douceur et se venger de ses ennemis en intercédant efficacement pour leur conversion! (p. 408-409.) »

Un dernier chapitre, le sixième, nous offre l'opinion fortement motivée de Mgr Wiseman sur l'union de l'Angleterre à l'Église catholique. Cette opinion est exprimée dans une lettre étendue (32 pp.) de l'illustre prélat, à lord Shrewsbury. Il n'est pas jusqu'à l'*Appendice* (il forme 74 pp.) qui ne renferme des morceaux extrêmement intéressants et importants. Ainsi, outre le texte des lettres du Cardinal Patrizi, les textes des Saints Pères sur la Sainte Vierge, etc., nous y voyons une traduction des *Trente-neuf articles de la confession de foi de l'Église anglicane*, articles dont on entend souvent parler, que peu de catholiques connaissent, et qu'il est d'autant plus utile de trouver ici, qu'il est difficile de se les procurer. Nous remarquons surtout, dans cet *Appendice*, de nombreux extraits de l'écrit de Mgr Manning intitulé : *L'Œuvre du Saint-Esprit dans l'Église anglicane*; un article sur les honneurs rendus à la Sainte Vierge dans les églises grecques, un autre sur le culte de la Sainte Vierge dans le Sacrement de l'Eucharistie, et enfin une savante et très-solide Dissertation (20 pp.) sur l'impeccabilité de la Très-Sainte Mère de Dieu ; tous ces derniers morceaux sont dus à la plume du R. docteur Newman et tous sont traduits en français.

On voit quelles richesses sont renfermées dans le volume de M. Gondon ; et, par la simple énumération que nous venons de faire des principales matières, on pensera sans doute que nous n'avons pas exagéré en disant que les écrits de Mgr Manning, de Mgr Wiseman et du R. docteur Newman qui sont ici réunis acquièrent encore un plus grand intérêt dans l'ensemble des faits et des documents au milieu desquels M. Gondon nous les présente. La doctrine est éclairée, rendue vivante, pour ainsi dire, par l'histoire, et celle-ci emprunte de la première un plus haut degré d'utilité. Les quelques citations que nous avons faites de ces écrits montrent assez tout le fruit que l'on peut retirer de cette apologie tout à la fois historique et polémique.

Il n'est aucun catholique qui ne veuille lire ces pages savantes et intéressantes, où l'on puise non-seulement une complète et exacte connaissance du mouvement des esprits en Angleterre, mais où l'on voit aussi avec bonheur sa foi noblement exposée et défendue, et où l'on admire, dans les écrits des éminents convertis qui, tour à tour, prennent la parole et s'efforcent d'attirer à la vérité complète, à la pleine lumière, ceux de leurs frères encore errants dans l'obscurité de l'erreur, une conviction profonde unie à la mansuétude évangélique la plus parfaite et à la charité qui embrasait le cœur des Apôtres. C'est ce qui frappe à toutes les pages de ce volume, et, pour notre compte, nous avons retiré de sa lecture une grande joie et une profonde édification.

Nous remercions vivement M. Gondon d'avoir mis les catholiques français à même de jouir de tels écrits; nous le félicitons d'un travail aussi profitable aux âmes qu'il est glorieux et réjouissant pour l'Église.

L.-F. GUÉRIN.

ŒUVRES CHOISIES

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES (1).

L'édition des *Œuvres choisies* du saint évêque de Genève que nous donne en ce moment M. L.-F. Guérin, ne peut que réjouir les fidèles, en même temps qu'elle sera une bonne fortune pour les vrais amis des lettres chrétiennes.

En 1567, il y a trois siècles, naissait, sur une terre aujourd'hui redevenue française, un jeune enfant, que Dieu, dans sa bonté pour nous, avait prédestiné à répandre plus particulièrement sur notre France, et à refléter plus particulièrement encore sur notre siècle le doux éclat de son génie, la bénigne influence de ses vertus, la puissante floraison de ses œuvres. Cet enfant devait être saint François de Sales.

Chose admirable! la fin de ce seizième siècle qui, au sortir de si longs troubles, déjà préparait à notre patrie tant de grandeurs, bientôt, hélas! suivies de tant de ruines, voyait lui apparaître presque en même temps, signes avant-coureurs de paix et de régénération, deux souriantes et sereines figures dont l'épanouissement radieux, par une miséricordieuse dispensation de la Providence, devait se prolonger et s'étendre, comme une lumière consolatrice, sur notre époque tourmentée, fatiguée d'épreuves, de luttes et d'erreurs, battue et secouée par les tempêtes, tombant de lassitude et de découragement. François de Sales, Vincent de Paul, rivaux d'humilité, rivaux de charité, prenaient, à leur insu, parmi les hommes, une place qui devait s'élargir dans des proportions toujours grandissantes; celui-ci, par les industries les plus ingénieuses d'une commisération toujours inventive à soulager tout genre d'infirmités ou

(1) *Œuvres choisies de saint François de Sales*, précédées d'une Étude générale sur sa vie et ses œuvres, de notices sur chacun de ses écrits, et accompagnées de Notes par M. L.-F. Guérin, membre de l'Académie de la religion catholique de Rome; — 5 vol. in-12. Prix de chaque volume : 3 fr.; pour les agrégés : 1 fr. 10 c. 3 volumes ont paru, le 4e va être mis en vente, et le 5e paraîtra très-prochainement.

de misères, rouvrant les voies de l'espérance aux âmes délaissées ou déchues, ravagées ou blasées, qui ne connaissent plus de la vie que les tristes réalités et le positivisme amer et menteur de l'heure présente ; l'autre, par les délicatesses exquises d'un cœur surabondant d'amour et de poésie, et par une puissance de séduction incomparable, allant réveiller dans les cœurs égarés ou malades toutes les fibres endormies, rajeunir et grouper toutes les forces vives pour les rattacher à la vérité, centre de la vie, et ramener toutes les adorations déviées et perdues vers le culte unique de la Beauté souveraine. Tels étaient les deux bienfaiteurs de la vie sociale, dont il était réservé à nos jours de voir se développer les conquêtes pacifiques et le fécond apostolat.

Mais nous n'avons à nous occuper ici que de saint François de Sales et de l'édition de ses *Œuvres choisies*.

La France, dont le nom est à tout jamais inséparable de celui du saint Évêque de Genève, comme aussi de celui du séraphique patriarche d'Assise qu'il se glorifiait d'avoir pour patron, la France peut le revendiquer à divers titres comme une de ses plus pures et de ses plus solides gloires. Il lui appartient en effet, on pourrait dire déjà par sa naissance et aussi par sa mort, mais encore bien plus par sa vie et par cette continuation de la vie, merveille permanente des saints au milieu du monde ; il lui appartient par son éducation, par ses affections et par la tournure de son esprit, il lui appartient par le rayonnement de sa sainteté, par le fruit de ses œuvres ; il lui appartient surtout par sa langue et par ses écrits. Quoi de plus personnel que la parole et la conversation ? Or, c'est en français que saint François de Sales parlait, prêchait et conversait ; c'est en français encore qu'il nous parle par ses écrits, parole toujours vivante et agissante. Et il ne s'offre pas seulement à nous comme un grand saint, comme le fondateur d'un Ordre illustre, mais aussi comme un écrivain digne de prendre rang parmi ses contemporains, digne d'occuper une place parmi les fondateurs de notre langue, dont le génie doit quelque chose à son génie.

Remarquons ceci en passant : c'est l'éternel honneur de notre belle langue française, que sa perfection est inséparable du christianisme lui-même, à qui elle doit sa vraie grandeur, plus heureuse en cela que les plus belles langues de l'antiquité. Les premiers écrivains chrétiens n'ont pu traduire aux hommes les vérités divines que dans un grec dégénéré ou un latin déjà barbare ; c'est pourquoi la parole, chez eux, n'est qu'un signe éloigné, elle ne peut pas être l'expression exacte, fidèle et complète de la pensée ; Dieu le voulait ainsi, sans doute, pour que la pensée se montrât elle-même, sans paraître emprunter ou devoir

quelque chose aux langages humains, dont aucun n'était digne d'elle, et frappât toute seule les intelligences qui, dégagées de toute préoccupation étrangère, s'appliqueraient à la chercher en esprit et en vérité. Mais, chez nous, la langue a grandi au milieu des idées chrétiennes, elle s'y est façonnée et formée, et ce n'est qu'avec elles qu'elle a trouvé sa plénitude, dans la bouche ou sous la plume des saints et de ceux qui se sont inspirés des saints; car, il faut bien en convenir, à part un petit nombre d'écrivains et d'œuvres, qui ont donné au style de ces qualités qu'on pourrait appeler mondaines et qui, partant, sont passagères, c'est dans l'Eglise catholique et parmi ses enfants soumis que se rencontrent les grands noms de tous les écrivains et de toutes les œuvres de premier ordre, qui donnent à la France le plus haut rang parmi les nations : saint François de Sales, Pascal, Bossuet, Fénelon, pour la prose; Malherbe, Corneille, Racine, pour la poésie. Ajoutons que la vérité catholique est si bien inhérente au fond de notre langue et si nécessaire à sa vie, qu'elle n'a pu s'en séparer sans déchoir aussitôt; sa décadence a commencé avec le dix-huitième siècle, et elle s'est précipitée depuis de chute en chute et de ruine en ruine; les tribuns et les utopistes l'ont jetée dans l'enflure et le mauvais goût, les romanciers dans la fadeur, les poëtes immoraux dans la grossièreté, les sophistes, libres-penseurs et novateurs de toute sorte dans une phraséologie vague et confuse jusqu'à la folie. Mais ce désastre de la langue, comme tous les autres, eût été à la fois et bien plus rapide et bien plus profond, si elle n'eût trouvé dans les défenseurs de la vérité des gardiens naturels de sa pureté et de sa noblesse. Et aujourd'hui encore, tous les jours travestie et défigurée par tous les aventuriers littéraires qui la déshonorent, tandis que dans leurs libres fantaisies ils lui infligent, en la torturant, les caractères qui font le plus d'horreur à sa nature, le monstrueux et le grotesque, où la retrouve-t-on encore dans toute sa simplicité, son ampleur et sa majesté ? Où se conservent, au milieu de tant d'abaissements, les grandes traditions? Où? disons le : ce n'est plus même dans les vaines pompes de nos Académies, ces asiles sacrés interdits jadis à la barbarie; c'est dans les Mandements de nos Evêques et dans quelques ouvrages de mains de maîtres voués à la cause de Dieu.

Qu'on nous pardonne cette digression, qui ne nous éloigne pas de notre sujet. Car, nous l'avons dit, — et M. Guérin, dans son *Etude générale*, l'a remarqué, — saint François de Sales est un des bienfaiteurs de notre langue; et, ce que l'on ne sait pas assez, il ne lui a pas seulement fait l'immense honneur de l'orner et de l'enrichir,

mais il a travaillé lui-même à la fixer. Il avait voulu, tant il mettait de prix à sa conservation, y consacrer, parmi ses occupations si graves et si multipliées, ce dont il pouvait disposer de temps et d'influence. Il s'était entouré d'une élite d'esprits distingués, avec la collaboration desquels il avait fondé une Académie ; l'idée n'en était pas nouvelle, même en France, mais l'esprit en était nouveau. Il avait composé lui-même les statuts de cette société conservatrice, qui devait rédiger le dictionnaire et la grammaire de notre langue, et l'un des articles fondamentaux de ces statuts était : « *Que les seuls gens de bien et doctes y seraient admis.* » Cultiver la langue française était, dans sa pensée, un moyen de cultiver les bonnes mœurs. Mais il n'ignorait pas qu'en les mettant dans cette dépendance mutuelle, il assurait en même temps l'avenir de la langue. Trente ans plus tard, Richelieu conquérait la moins contestée de ses gloires, en renouvelant sur un plus grand théâtre et d'une manière plus durable, sinon plus heureuse, la conception hardie et grandiose de François de Sales, dont la vénération publique oubliait les titres de législateur littéraire, perdus qu'ils étaient dans le parfum de ses vertus. Pourtant l'un des premiers de la nouvelle Académie française, le fameux Vaugelas, avait fait ses premières armes dans l'Académie d'Annecy.

Quant à ses titres d'écrivain, ils sont d'autant mieux assurés à saint François de Sales, qu'il y avait moins prétendu ; n'écrivant pas pour plaire, mais pour être utile, écrivant comme il pense, et, ainsi qu'on l'a dit, « se croyant responsable de ce qu'il pense, non devant le public mais devant Dieu (1), » il met dans tout ce qu'il écrit son âme tout entière ; mais comme il est toujours et demeure avant tout l'apôtre de la persuasion, il communique à son langage toutes les plus aimables qualités de son esprit ; elles y sont empreintes et en font le charme indéfinissable. On se laisse entraîner au cours de sa pensée limpide, et, comme rien n'y heurte, on ne s'arrête point ; on croit le voir, on croit l'entendre, on oublie qu'il écrit ; mais pour peu qu'on fasse attention, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'on a devant soi un des maîtres du style, aussi bien qu'un des maîtres de la sainteté, et qu'il y a tout à gagner, de ce côté aussi, dans le commerce de cette intelligence à la fois si candide et si ingénue, et si brillamment cultivée. Sans aucun doute, sa réputation littéraire devra grandir à mesure que ses écrits seront plus connus. Ce qui lui a nui sous ce rapport, c'est la multitude d'ouvrages où, soit dans l'intention d'exposer sa doctrine sous diffé-

(1) Saint-Marc-Girardin, *Essais de littér. et de mor.*, t. II, p. 7.

rents aspects, soit parce que, dit-on, son langage a vieilli, on a, pour ainsi dire, émietté au public sa pensée et déchiqueté sa parole. On s'est ainsi déshabitué de cette expression si vive et si lumineuse, de cette forme si flexible et si variée, si riche et si harmonieusement abondante, de ces tournures d'une exquise naïveté, d'une simplicité si franche et pourtant si noble et de si bon goût, de ces développements si bien ordonnés, de cette diction généralement si pure et qui, malgré les changements que le langage devait subir encore avant d'être fixé, atteint souvent la perfection. Toute édition fidèle des écrits de saint François de Sales est donc, à notre avis, un événement littéraire non moins que religieux; et nous saluons, à ce double titre, comme la réalisation d'une bonne et heureuse pensée, la nouvelle édition de ses *Œuvres choisies*, publiée par les soins pieux de M. L.-F. Guérin, dont la Société des Agrégations va mettre sous presse les derniers volumes.

D'autres publications ont été données sous ce même titre, mais elles se bornaient presque toujours à deux ouvrages capitaux, presque seuls connus, l'*Introduction à la vie dévote* et le *Traité de l'amour de Dieu*. Il y a cependant quantité d'opuscules, de sermons, de lettres, qui méritent aussi d'être populaires. Il fallait, jusqu'ici, les aller chercher dans les *Œuvres complètes*, qui ne peuvent être, d'ailleurs, ni à la portée de toutes les bourses, ni à la portée de tous les esprits. Rassembler ces divers morceaux pour les joindre aux ouvrages déjà connus du public, c'était faire une chose utile et profitable au plus grand nombre.

M. Guérin a eu surtout en vue, nous dit-il lui-même, deux classes de lecteurs, les fidèles et les personnes du monde; et il a voulu leur donner ce que le saint a composé de plus pratique et ce qu'il a écrit de mieux.

Aux fidèles on n'offre le plus souvent que des mutilations ou des abrégés de ses œuvres, ou des extraits plus ou moins bien coordonnés, compilations dont le succès et l'avantage est en proportion de ce qui s'y reflète de son esprit. Mais si la conversation d'un saint, même sa vue, est un charme puissant, qui ne préférerait voir le saint lui-même qu'une représentation plus ou moins fidèle de ses traits et de sa personne? Il en sera de même, et à bien plus forte raison, du langage; et, si cela est vrai de tous, encore bien plus de celui-ci.

Quant aux personnes du monde, elles ne connaissent guère que par leurs titres et à cause de leur immense renommée, les principaux ouvrages, tant de fois réédités, du Saint, ou elles ne les lisent, la plupart du temps, que dans des éditions incomplètes ou altérées, parce qu'elles ne veulent pas se donner la peine de recourir aux éditions exactes et

fidèles, dont la vieille orthographe plus encore que les locutions passées d'usage les rebute ou les effraie; elles les considèrent comme des reliques que l'on vénère, mais dont on n'ose approcher que de loin.

Et c'est pourtant aux personnes du monde que la lecture de saint François de Sales ferait le plus de bien. Nous ne craignons pas de le dire avec M. Guérin (1), « si saint François de Sales fait les délices des âmes foncièrement chrétiennes, qui ne peuvent le lire sans l'aimer comme on aime un tendre père, un ami véritable, un conseiller et un consolateur, il est certain que les gens du monde, ceux mêmes qui n'aiment pas la piété, ne pourront s'empêcher, dès qu'ils ouvriront ses ouvrages, de se laisser doucement aller aux charmes de ce style insinuant, et de rendre pleinement hommage à ses qualités comme écrivain. Ah ! c'est que la vérité, que ce cœur pur était admis à contempler sans cesse, parle dans tous ses écrits avec une autorité si persuasive, qu'il n'est pas possible de résister à son ascendant et de ne pas ouvrir son âme à de si douces clartés, à une rosée si rafraîchissante. » Nous pouvons attester, à l'appui de ces paroles, ce dont nous avons fait nous-même la touchante expérience : nous avons vu des Juifs, de jeunes hommes à la veille d'être lancés dans le tourbillon des affaires, qui, pour achever la culture de leur esprit, chaque semaine consacraient quelques heures à l'étude approfondie et raisonnée de notre langue ; et parmi les auteurs qu'ils aimaient à relire de préférence, saint François de Sales était le seul vers lequel ils revenaient sans cesse, comme sollicités par un attrait inexplicable. Combien d'esprits sur qui cette irrésistible et nécessairement bienfaisante influence opérerait peut-être des retours merveilleux, s'ils avaient seulement goûté à cette source de lait et de miel ! Mais pour y goûter, il faut la connaître, et c'est là le service que M. Guérin a voulu leur rendre.

On travaille beaucoup aujourd'hui pour les gens du monde, qui travaillent si peu pour eux-mêmes ! Mais la plupart du temps on n'offre à leur soif avide que des sources empoisonnées, à leur faim dévorante que la viande creuse du mensonge. Il est temps enfin qu'on s'occupe d'eux pour leur bien, et qu'on leur procure des aliments plus sains et des satisfactions moins délétères. Les appeler à revenir aux pures jouissances, ce n'est pas seulement coopérer avec Dieu même au salut des âmes et faire acte de vraie charité, mais c'est encore travailler au salut de la société et faire une œuvre de vrai patriotisme.

C'en est une encore de défendre auprès des personnes pieuses les droits

(1) T. I, Préf. II.

du goût, dont la cause est commune avec celle de la vérité, et de ramener dans des voies meilleures les esprits affadis par des lectures sans saveur, gâtés souvent par des lectures tout au moins frivoles, quand elles ne sont pas dangereuses.

C'est aussi entrer dans les vues de notre saint lui-même, qui a voulu procurer à son siècle ce double bien, et c'est l'aider à perpétuer parmi nous son double apostolat près des fidèles et près des gens du monde.

Nul, d'ailleurs, n'a parlé mieux que lui le langage qu'il faut parler à notre siècle. Il a ce qui convient le mieux pour se faire écouter : *Heureux les doux, car ils posséderont la terre!* Et que pourrait-on refuser à celui dont toute la vie et toutes les œuvres reposent sur cette maxime : « *S'il y avait quelque chose de mieux que la douceur, Dieu nous l'aurait appris.* »

La publication que nous annonçons devait former seulement trois volumes. Mais, comme il arrive toujours quand on exploite une mine riche, plus on avance plus le champ s'élargit; deux nouveaux volumes ont dû être ajoutés aux trois annoncés d'abord. M. Guérin, tenant à remplir le cadre qu'il s'était tracé et à faire connaître à la généralité des lecteurs, dans une édition qui fût populaire et peu coûteuse, tout ce que le saint a écrit de meilleur et de plus utile, se trouvait placé, par là même, dans la double nécessité de se borner et pourtant de ne rien omettre qu'on pût regretter de n'y pas trouver. Or, il est difficile, entre beaucoup de trésors d'un grand prix, de décider auxquels on doit donner la préférence, lorsque souvent la joie du bien que l'on garde augmente la tristesse de celui qu'on laisse. Il faut bien dire qu'il en est de même aussi pour le lecteur : ce qu'on lui donne excite en lui le goût de ce qu'on lui cache. C'est ce qui nous arrive relativement au très-petit nombre d'extraits que, dans les trois premiers volumes, M. Guérin a joints, pour leur servir de complément, aux deux ouvrages qui en sont le fonds principal, l'*Introduction à la vie dévote* et le *Traité de l'amour de Dieu*. Ces extraits, qui sont la partie tout à fait nouvelle de ces trois volumes, sont assez étendus pour ce qui concerne le premier de ces ouvrages, mais ils se réduisent, pour ce qui se rapporte au second, à quelques courtes citations groupées en forme d'*Appendice* à la fin du troisième volume.

Parmi les *Opuscules spirituels* du premier volume, nous avons du moins la bonne fortune de rencontrer un petit *Traité* découvert il y a une trentaine d'années seulement. Le soin consciencieux avec lequel M. Guérin s'est occupé de rechercher tout ce qui peut ajouter de l'utilité et de l'intérêt à cette précieuse collection d'œuvres choisies, nous a sans

doute ménagé, dans les volumes qui vont paraître, d'amples satisfactions à la curiosité que les premiers ont éveillée : nous le saurons bientôt.

Pour compléter, en ce moment, ce qui nous reste à dire relativement à sa part personnelle dans ce travail, nous ajouterons que le premier volume s'ouvre par une *Etude générale sur la vie et les œuvres de saint François de Sales,* suivie de son *portrait tracé par sainte Chantal elle-même ;* et nous remarquerons aussi qu'à chacun des ouvrages dont M. Guérin nous donne le texte, il ne manque jamais de mettre en tête une Notice (1), quelquefois assez étendue, où il entre dans le détail des circonstances qui les ont fait naître ou qui les ont fait publier, de l'esprit et du plan de leur composition, et enfin des appréciations dont ils furent l'objet (2).

Le côté des appréciations n'est pas le moins curieux. L'admiration à peu près unanime qu'ont excitée, dès leur apparition, les deux grands ouvrages de l'*Introduction à la vie dévote* et du *Traité de l'amour de Dieu,* n'a pas empêché quelques rares mais dures critiques même au début. Saint François de Sales en a eu connaissance, mais il ne s'en est point ému.

Ce qui a fait un mal plus grand que ces critiques, ce qui, du moins, a fait obstacle à une juste appréciation du style et de la vraie physionomie de l'écrivain, car le style c'est l'homme, et surtout quand l'homme s'y peint tout entier, c'est que ces deux ouvrages ont été nombre de fois remaniés, expurgés, épurés, arrangés et modernisés avec une hardiesse et un sans-gêne, qui serait presque une profanation, si l'intention de ceux qui ont eu ce tort ne leur servait d'excuse. Ce travail souvent entrepris pour le premier de ces ouvrages, qu'on voulait pouvoir mettre entre toutes les mains, on ne s'en est pas fait scrupule même avec le second, que semblaient pourtant devoir préserver la beauté artistique de sa composition, les hauteurs sereines au sommet desquelles il plane sans cesse, et la magnificence des inspirations qui le soutiennent jusqu'au bout (3).

M. Guérin réclame avec une indignation légitime contre ces prétentions mesquines et outrageantes. Il a dû donc s'attacher, pour son compte, à reproduire le texte pieusement, respectueusement et intégralement. C'est ce qu'il a fait, en s'attachant à donner l'*Introduction à la*

(1) Il y a aussi dans l'ouvrage quelques notes développées, entre lesquelles nous signalerons celles du t. III, pp. 22, 71, 79, 209, 218, 286.

(2) Voir surtout t. I, pp. 67-71. T. II, pp. XXV-XXXVIII, et pp. 42, 43.

(3) Voir t. II, p. XIII, de bien édifiants détails sur la situation d'esprit de saint Francois de Sales pendant qu'il travaillait à cet ouvrage.

vie dévote d'après les meilleures éditions; et, quant au *Traité de l'amour de Dieu*, il s'est appliqué avec le plus grand soin à rétablir tous les passages (et ils sont nombreux) qu'on n'a pas craint de retrancher dans quantité d'éditions récentes. Toutefois, M. Guérin, dans le but d'être utile à un plus grand nombre de lecteurs, a cru devoir se permettre un genre de modification (1) qui a déjà été tenté avec succès : c'est celui qui consiste à changer seulement l'orthographe vieillie d'un auteur, afin d'en rendre la lecture plus facile. Nous ne pouvons qu'approuver ce procédé, qui a d'ailleurs pour lui de graves autorités. Mais trop préoccupé, peut-être, de la disposition de ceux en vue desquels il fait son édition, M. Guérin s'est cru obligé aussi de remplacer *quelques mots surannés* et de faire *quelques retouches*, du moins en de certains endroits du *Traité de l'amour de Dieu*. Bien que ces endroits soient en très-petit nombre, nous avouons que, pour notre propre compte, nous n'eussions pas été si facile; nous aurions préferé déployer, pour les expressions et les mots eux-mêmes, le zèle que l'honorable éditeur a mis pour reproduire intégralement les pensées et le tour des pensées de son auteur.

Quoi qu'il en soit de cette expression d'un regret tout personnel, que d'autres peut-être ne partageront pas, nous n'en rendons pas moins pleinement hommage à ce travail si estimable. Notre remarque, qui est une satisfaction accordée à notre goût particulier, ne saurait nous empêcher de désirer et d'espérer pour cette consciencieuse et vraiment utile publication le succès le plus complet et le plus étendu. Nous l'appelons de tous nos vœux, et nous voudrions avoir pu y contribuer pour quelque petite part que ce pût être, en la recommandant à l'attention des lecteurs de cette *Revue*. Comme, d'ailleurs, il est tout à fait impossible que ce succès ne soit accompagné de beaucoup de bien fait aux âmes, saint François de Sales à qui, après Dieu, en reviendra la gloire, du haut du ciel s'en réjouira.

C. ESTIENNE.

29 janvier, fête de saint François de Sales.

(1) Voir à ce sujet les raisons que donne M. Guérin, *préface* du t. I, et *préface* du t. II.

DEUXIÈME PARTIE

REVUE DE DIVERS OUVRAGES

QUI NE SONT PAS PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ.

HISTOIRE DES TROIS DERNIERS PRINCES DE LA MAISON DE CONDÉ le prince de Condé, le duc de Bourbon, le duc d'Enghien, d'après les correspondances inédites et originales de ces princes ; par J. CRÉTINEAU-JOLY. Paris, Amyot. 2 vol. in-8°, ensemble de 1022 pages. — Prix : 15 fr.

L'ouvrage nouveau dont nous venons de transcrire l'intitulé se recommande à bien des titres à notre attention. C'est l'histoire de trois générations de héros auxquels la postérité accordera chaque jour avec plus d'empressement un légitime et douloureux hommage, car ils ont souffert et combattu toute leur vie pour la grande cause de la France et de la Monarchie ; et à toutes les époques, mais surtout dans un temps aussi agité que le nôtre, ceux-là sont rares qui peuvent, en scrutant leur conscience, se rendre, comme les Condé, le juste et fier témoignage de ne s'être jamais écartés du sentier de l'honneur et du devoir, de n'avoir jamais consenti de compromis entre le droit et la force ou l'iniquité triomphante, d'être enfin sortis l'honneur sauf de cette fournaise ardente qu'on appelle la grande Révolution, et où tant de cœurs fléchirent par illusion ou par pusillanimité.

Par une de ces bonnes fortunes qui n'appartiennent qu'à lui, et que nous devons le remercier de faire partager au public, M. Crétineau-Joly s'est trouvé dépositaire de la correspondance inédite du prince de Condé, du duc de Bourbon, du duc d'Enghien et de la princesse Louise de Bourbon, fille du prince de Condé, religieuse bénédictine, en religion sœur Marie-Joseph de la Miséricorde. Cette correspondance authentique, inconnue jusqu'à ce jour, comprend 204 lettres et forme le deuxième volume de l'ouvrage en question. L'éditeur l'a fait précéder d'un exposé historique résumant brièvement, mais chaleureusement, toute la vie

des trois derniers princes de cette race vaillante, « la plus grande, dit-il avec raison, que la France ait vu briller à la tête de ses armées (1). »

Nous voudrions, autant que nous le permettent les limites restreintes qui nous sont tracées ici, faire connaître l'ouvrage de M. Crétineau-Joly et en provoquer la salutaire et intéressante lecture. Car, nous l'avouons franchement, nous ne pouvons souscrire aux insinuations d'un critique qui reproche à l'auteur d'appartenir à *cette robuste phalange dont les chiquenaudes sont des coups de poing*, qui ignore *l'art des nuances, des demi-teintes et des sous-entendus*, va *droit au but*, osant appeler *Rollet un fripon, quand même Rollet serait mort ou en exil*..... (2). Voilà, en effet, de quoi condamner un historien! Et il faut vraiment une dose considérable de tolérance académique pour qu'un fripon mort (fût-ce Rollet ou tout autre) cesse à vos yeux d'être un fripon.....

Quoi qu'il en soit, le premier volume, très-digne déjà de voir le jour, quand même il ne servirait pas comme d'introduction à la *Correspondance*, comprend toute l'histoire des Condé depuis la naissance de Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé (1736), jusqu'à la mort du duc de Bourbon (1830). Les catastrophes de Vincennes et de Saint-Leu y occupent les deux derniers chapitres; les deux premiers sont remplis par l'histoire de l'émigration et de cette pauvre et noble armée qui sut, dénuée de tout absolument, sauf d'honneur et d'espérance, promener vaillamment à travers l'Europe un drapeau respecté. L'émigration fût-elle une faute? C'est ce que nous n'avons point à juger ici : du moins peut-on affirmer que ce fut un exemple mémorable de dévouement, et que l'étendard de la loyauté, brodé des lys de France, est resté sans tache entre les mains de la noblesse fidèle, mourant de misère, à l'ombre de ses plis. Sans doute *tant de bravoure, de fidélité, d'héroïsme, de talents militaires n'ont abouti, en définitive, qu'au désarroi et au licenciement*; mais s'il est vrai, comme le dit si bien la *Gazette de France*, que cela tient à ce que les gentilshommes émigrés à la suite des princes *subissaient la cruelle condition de voir les puissances étrangères prendre ombrage de leur victoire et en contrarier les effets dès qu'elle leur semblait trop française, dès qu'elle faisait mine de travailler pour soi et de ne pas vouloir tourner à leur profit*, il faut convenir qu'il y a là de quoi absoudre M. Crétineau-Joly de cette prétendue inspiration *vengeresse* qu'il vous plaît de qualifier de *satirique*, de *dénigrante* et d'*offensive*. Et en présence de ces jalouses et perfides convoitises des cabinets étrangers, et surtout de l'Autriche dont la politique vis-à-vis de

(1) Tome I, p. 3.
(2) *Gazette de France*, feuilleton du 27 janvier 1867.

l'armée de Condé fut aussi odieuse que celle de l'Angleterre à Quiberon, on prétend, sous prétexte d'*art*, blâmer la flétrissure énergiquement attachée par l'historien à de semblables procédés! Le prince de Condé ne connaissait pas ces demi-teintes là; sa correspondance, si franche et si nette, n'est remplie tout entière que de la douleur et du mépris que lui inspire un pareil machiavélisme (1).

Cet épisode de l'armée de Condé, si triste et si plein de grandes choses, et d'un si haut enseignement moral, est retracé avec verve : on y verra, pour ne citer qu'un point, combien les Condés étaient jaloux de l'intégrité territoriale de la France, Même après celle de Th. Muret, on la lira avec plaisir et avec profit. Vient ensuite l'histoire de l'assassinat du 21 mars 1804. Il est raconté en détail avec pièces à l'appui, et non sans une émotion bien légitime à nos yeux, mais qui n'a pu trouver grâce auprès de notre critique. « Si vous voulez, dit-il, que je ne regarde pas de trop près à vos enthousiasmes, ne soyez pas trop implacable dans vos haines, si vous voulez tresser ou faire refleurir des couronnes, ne rouvrez pas des blessures. » Comme si ces enthousiasmes n'étaient pas de ceux qui peuvent hardiment soutenir toute espèce de regards; comme si ces blessures n'étaient pas de l'histoire et ces haines tout simplement le cri de la conscience !... Et c'est de notre juste indignation dont votre critique s'arme contre nous ! N'est-ce pas pousser bien loin le culte de la modération, et l'esprit seul suffit-il ici ? N'oublions pas qu'il s'agit d'histoire et que nous avons le droit de l'exiger sincère et véridique jusque dans ses moindres détails, et non parée de je ne sais quel sentimentalisme plus ou moins fade et vaporeux. Non, M. Crétineau-Joly n'est pas *un fort de la halle* évoquant avec trop d'insistance de sinistres souvenirs : c'est un historien plus ami de la vérité vivante et émue, que de cette froide et soi-disant impartiale philosophie qui se glorifie de raconter et de juger tout, le vice et la vertu, le crime et l'honneur, les lâches et les héros, avec la même apparente et glaciale indifférence. Sans doute il a réuni sur le prétendu et absurde suicide du duc de Bourbon les circonstances et les preuves les plus complètes, de même que, dans le chapitre précédent, il avait groupé tout ce qui a trait à l'assassinat du duc d'Enghien ; il l'a fait, selon sa manière, avec un style vif et coloré, mais sans passion et sans formuler un jugement qui n'appartient qu'à Dieu. — Son devoir d'historien, et d'historien de la maison de Condé, est donc bien rempli, et il ne pouvait l'être qu'à ces conditions. Si c'est là, non pas rendre à la vérité

(1) Voir les lettres nos 6, 12, 16, 17, 21, 25, 36 *et passim*.

historique l'hommage auquel elle a droit, mais *rouvrir des blessures,* que dire et que faire, sinon plaindre et flétrir les *blessés*, et assurément ce ne sont pas ici les Condés.

Cette histoire des trois derniers princes de la maison de Condé, avec tous les souvenirs de gloire et de malheurs qu'elle évoque, souvenirs si rapprochés et si vivants encore, même pour notre génération, vouloir la reléguer dans un lointain pour ainsi dire mythique, et *faire de ces merveilles de bravoure et de dévouement une sorte de trésor légendaire,* comme le demande la *Gazette de France*, c'est selon nous trop abuser de l'art des nuances, des demi-teintes et des sous-entendus. Ces délicatesses ne peuvent que fausser la notion et l'intelligence de l'histoire, et aujourd'hui comme toujours, même après les nouveaux programmes, ou plutôt, surtout à cause d'eux, c'est, nous le répétons, d'une histoire vraie, honnête, complète, émue, libre enfin, que notre esprit et notre cœur ont besoin.

C'est pourquoi l'histoire et la correspondance des Condés sont accueillies comme l'événement littéraire le plus considérable de ce moment, et la faveur qui s'y attache à si bon droit leur présage un succès durable. Comme document historique, cet ouvrage est déjà fort précieux : pour nous, il y a plus encore, il ranime dans leur tombeau de nobles et loyales figures, dont la France, loin de faire des types de légendes, osera réclamer et revendiquer la réelle et suprême grandeur, dès que la satiété des révolutions lui aura rendu le sentiment de la justice et de la vraie dignité. Ces trois princes, si éminemment français, sont là en effet et comme peints par le vif. Les lettres complètent l'histoire, la confirment, la fortifient. Au lieu de cette espèce d'imbécile que nous montre le dénigrant et rancunier Châteaubriand, dans un passage que M. de Pontmartin n'eût jamais dû tirer de l'oubli, elles nous révèlent à chaque page le vieux prince de Condé, âme fière et digne, plein d'une virile tendresse pour son fils et son petit-fils, grand homme de guerre et homme de grand sens et de bon conseil, que rien n'arrête dans la voie d'honneur et de fidélité qu'il a embrassée. Quant au duc d'Enghien, c'est un jeune héros, élevé à rude école, passionné de gloire militaire, et dont quelques-unes des lettres témoignent d'un excellent jugement et renferment des aperçus très-fins sur les événements et les hommes de son temps (1).

Mais ce qui est véritablement la trouvaille précieuse de M. Crétineau-Joly, le joyau par excellence de son écrin, c'est cette figure de la

(1) Voir les lettres nos 139, 149, 154, 159 *et passim.*

princesse Louise. Les dix-neuf lettres d'elle, qui sont aujourd'hui publiées pour la première fois, respirent un ineffable parfum de résignation et de tendresse chrétienne : elles sont comme une touchante résurrection de l'amabilité, de la douceur, de la droiture, de la vertu, de la sainteté personnifiée. La fille du prince de Condé, parcourant, sous la bure, l'Europe entière, d'Italie en Suisse, d'Allemagne en Russie, de Pologne en Angleterre, à la recherche d'un toit où abriter sa tête, d'un couvent où pratiquer sa règle, ne cessant de témoigner le plus tendre intérêt à sa malheureuse famille, de prier pour les bourreaux et de leur pardonner, tout en pleurant sur les victimes, et de porter enfin sa grande infortune avec toute la dignité de son grand nom, — c'est là un spectacle généreux et salutaire, un héroïsme qui peut à son tour fermer bien des blessures.....

On assure que M. Crétineau-Joly n'a pas livré son trésor en entier. Qu'il nous permette donc de lui adresser une instante prière; celle de publier tout ce qu'il aurait encore gardé d'inédit, surtout s'il doit y avoir là de nouvelles lettres de la sœur Marie-Joseph de la Miséricorde.

F. de Roquefeuil.

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES, sous la direction de M. G. de Beaucourt. 1re année. Bureaux de la *Revue*, chez Palmé. — 20 fr. par an.

Personne n'ignore les points indécis, obscurs ou erronés que présente l'histoire. Soit ignorance, aveuglement ou esprit de parti, des opinions fausses se sont accréditées, elles ont cours communément, et parfois il est difficile à des savants même de rétablir la vérité.

Bien souvent, on a appelé de ses vœux la création d'un recueil spécialement consacré à l'étude de ces questions difficiles. L'étranger nous a devancés, la province elle-même donne l'exemple par l'organe de ses sociétés savantes; mais pour elles, presque toujours le cadre des recherches se restreint à des questions d'histoire locale, et l'on s'étonnait à juste titre qu'en France, à notre époque de rénovation historique, personne n'eût réalisé la pensée d'un recueil où toute question d'histoire générale pût être étudiée avec soin.

Sous l'impulsion et la direction d'un homme bien connu de nos propres lecteurs, il s'est formé, dans le courant de l'année qui vient de se clore, une réunion d'historiens. Ils embrassent enfin la tâche ingrate et laborieuse qu'appelait depuis longtemps déjà un de nos historiens académiques. « Il serait fort heureux, écrivait M. Henri Martin à l'abbé Gorini, que tous les points controversables donnassent lieu à des dissertations spéciales, écrites par des hommes consciencieux. Cela rendrait le terrain historique bien solide. »

Déjà trois livraisons de plus de 300 pages chacune ont paru, contenant des travaux sérieux. Quelque sec et aride qu'il puisse être, leur énoncé suffira pour montrer que les collaborateurs sont, dès le premier jour, entrés dans les difficultés de leur tâche, et leurs efforts d'aujourd'hui répondent de l'avenir. Tout d'abord M. Gandy a voulu « reprendre à fond, dans une étude critique puisée aux sources, la vaste question de la Saint-Barthélemy. » Il en recherche les origines, le vrai caractère et les suites. M. Anatole de Barthélemy revient sur le *droit du seigneur*, cette question si émouvante qui passionna l'attention publique il y a quelques années. Mais a-t-il été complet dans son exposition et sa critique? N'y aurait-il aucun argument, aucun texte à ajouter à sa dissertation? M. Boutaric expose le rôle pacificateur du frère de saint Louis, d'Alphonse de Poitiers dans le midi de la France; une étude de M. de Beaucourt rétablit dans son véritable jour l'influence qu'Agnès Sorel exerça sur la politique de Charles VII; M. Nettement étudie la mission de Jeanne d'Arc ; les critiques auxquelles avait donné lieu la publication des lettres de Marie-Antoinette se trouvent résumées par M. Gandy, qui fait la part des pièces authentiques et des documents apocryphes; M. de l'Espinois met au courant des fouilles que le chevalier de Rossi dirige dans les catacombes de Rome; César Cantu communique un intéressant chapitre de l'histoire de la réforme en Italie; M. Desjardin publie une dissertation sur le recensement de Quirinius (1). Enfin le pape Libère trouve un défenseur dans M. Dumont, qui aborde également la question si délicate des fausses décrétales.

Il est impossible de méconnaître les savantes recherches de ce dernier travail; mais il nous semble cependant que son auteur pèche à un certain point de vue en faisant trop peu de cas des travaux récents que l'Allemagne a produits sur ce point. Parfois il arrive, ainsi qu'il le rappelle (p. 412), que l'érudition d'outre Rhin s'occupe de graves questions « par pure curiosité, comme d'un sujet de critique historique, » mais doit-on ranger dans cette catégorie les travaux d'Hinschius, se taire sur leurs découvertes et méconnaître ainsi leur immense portée historique. Du reste, pour notre compte, loin de souscrire au sentiment de l'auteur, que dans « cette compilation (des fausses décrétales) il n'y eut d'autre intention et d'autre résultat que de rendre vulgaires des documents que le compilateur et les lecteurs ensuite jugeaient utiles et certains (p. 426), » au lieu donc de croire à l'authenticité du recueil, nous inclinerions, au contraire, à adopter les conclusions ex-

(1) Il y a ici des réserves à faire pour certain fait, t. II, p. 11

primées sur ce sujet dans un recueil également connu de nos lecteurs, et fort compétent en pareille matière. « Jamais on ne vit un mensonge aussi audacieux, aussi considérable, aussi solennel, aussi persévérant. Ajoutons : et, pendant des siècles, aussi triomphant (1). »

Nous n'aurions certes pas autant insisté sur ce point, si la divergence aussi radicale entre deux écrivains également catholiques n'était à nos yeux la meilleure réponse à des craintes exagérées, nous dirions presque des imputations injurieuses dont tout récemment un jeune savant s'est fait l'organe. « La conviction, dit-il, est faite d'avance; on cherche des pièces à l'appui (2). » Quoi! parce que le programme de la *Revue des questions historiques* s'accuse franchement, parce que ses rédacteurs se rattachent par leurs idées comme par leurs actes aux principes de l'Église, vous déclarez qu'il y a là « un vice radical, » et vous leur jetez dès le premier jour un brevet d'incapacité et d'impuissance. Ce ne seront bientôt plus que « des produits de l'esprit de parti, des falsifications de l'histoire. En tout cas, ajoutez-vous, le plan et l'ensemble du recueil resteront ce qu'ils sont, c'est-à-dire qu'ils seront absolument opposés à l'esprit de la vraie science (3). »

Le sommaire des travaux indiqués ci-dessus suffirait pour repousser de telles insinuations. Il atteste la volonté énergique d'accomplir le programme annoncé. Dès le premier jour la *Revue* a pris l'engagement de la vérité pour tous, de la vérité quand même. Elle sait que l'histoire, comme l'a dit Quintilien, « puise sa force dans sa véracité », et se souvient de la belle parole d'un grand Pape : « Mieux vaut le scandale que le mensonge. » C'est sa devise; elle ne s'en départira pas.

Qu'on soit donc rassuré sur l'impartialité de ses collaborateurs. Ils conservent leur indépendance au sein de l'unité, et s'ils croient encore à quelque chose, ils n'en sauvegarderont qu'avec plus d'ardeur les droits de la vérité historique.

La tâche de la *Revue des questions historiques* ne serait pas accomplie si elle se bornait à ces travaux. Sa mission est plus grande, elle s'efforce de la remplir. Une bibliographie doit mettre le lecteur au courant des publications historiques et indiquer à l'écrivain les sources où il doit puiser (4). Enfin une chronique résume rapidement, synthétise le mouvement historique, renseigne sur les publications prochaines et

(1) *Études religieuses, historiques et littéraires,* par les PP. de la Compagnie de Jésus, novembre 1866, p. 394.

(2) *Revue critique,* p. 18.

(3) Id., p. 28.

(4) Les trois numéros parus rendent compte de plus de 180 ouvrages ou articles historiques.

importantes, annonce les découvertes archéologiques, en un mot, fait le journal de la science. Si nous avions sur ce point un désir à exprimer, ce serait de voir étendre une semblable causerie aux pays étrangers, de manière à établir une sorte de trait d'union entre les divers savants du monde.

Une chose nous a frappé. « O puissance du style ! s'écrie le chroniqueur en parlant d'un succès obtenu, puissance dont il ne faut pas médire ; » elle donne « des succès que l'érudition seule ne sera jamais capable de conquérir. » Qu'on nous permette, en terminant, d'appeler sur ce point toute l'attention des collaborateurs du nouveau recueil, et de formuler le vœu de voir leur érudition savante et germanique se revêtir d'une parure simple et française. Qu'ils ne redoutent ni l'élégance de la forme, ni la clarté de l'exposition. Qu'ils pensent à leurs lecteurs, et restent bien convaincus que, toujours en France, l'obscurité nuira aux meilleurs travaux. G. DE SENNEVILLE.

LE CARDINAL MAZARIN, par H. CORNE, ancien député (1642-1661). Paris, 1867. 1 vol. in-12 de 160 pages. Chez Hachette. — Prix : 1 fr.

Cet ouvrage fait partie des biographies nationales éditées par la maison Hachette, et dont la *Revue* a déjà parlé (numéro de décembre 1866). S'il ne fallait que du talent de la part de l'auteur, de l'intérêt dans le récit pour rendre un livre recommandable, nous n'hésiterions pas pour celui-ci. Malheureusement il manque de moralité, et c'est un défaut qui lui est, hélas! commun avec beaucoup d'ouvrages historiques ; l'histoire n'est plus qu'une récréation pour l'esprit, sans aucune portée morale ; elle fait connaître des faits, mais n'apporte aucune lumière, ne donne aucun enseignement ; on dirait même que l'auteur cherche à relever l'intérêt de son livre par des détails qui ne sont bons qu'à faire scandale. La vie privée de Mazarin jette peu de jour sur son rôle politique, ce qui n'empêche pas M. Corne de revenir par cinq fois (p. 18, 29, 93, 101, 103) sur les prétendues relations coupables du cardinal avec la reine, de se faire l'écho de bruits absurdes répandus sur leur mariage. On lui pardonnerait si c'était dans l'intérêt de la vérité historique; mais il ne prouve rien; bien plus, il s'appuie naïvement sur ce passage de M. Henri Martin, qui, du reste, ne surprend pas complétement de la part du lauréat de l'Académie : « Leur correspondance, aujourd'hui publiée, ne laisse *aucun doute* sur la passion qu'affectait ce ministre et « qu'il inspirait à la reine, *quoique à la rigueur* les esprits *très-bienveillants* puissent *encore* admettre, comme Mme de Motteville et Henri de

« Brienne, l'innocence de leurs relations (p. 18). » Mazarin fut-il ordonné prêtre? L'auteur affirme que non (p. 9, 103), où sont ses preuves? nous le renvoyons à M. Amédée Renée. La négligence du cardinal pour l'éducation de Louis XIV est bien démentie par le règne glorieux de ce monarque (chap. XXII). Son intention de faire monter sa nièce sur le trône de France est-elle bien démontrée (p. 130)? Le contraire est plus probable. Qu'avait-il à y gagner? C'est sans doute une faute d'impression qui fait de Mazarin un *publiciste* (p. 153). Dire qu'il perd à être vu de près, c'est une vérité trop banale. Quel mortel, hélas! n'en est pas réduit là? Il ne faut pas se donner la peine de défendre le cardinal de Retz; son oncle, l'archevêque de Paris, est plus digne d'intérêt : si c'était un *vieillard maladif*, pourquoi lui infliger l'épithète d'*ennemi de tout travail* (p. 39), etc. Il est profondément regrettable que la vérité soit si peu respectée dans des ouvrages spécialement destinés à un public nombreux qui ne peut pas en contrôler les assertions et qui est tout disposé à accepter comme vrai ce qu'il lit.

René de SAINT-MAURIS.

LA LANGUE FRANÇAISE depuis son origine jusqu'à nos jours. Tableau historique de sa formation et de ses progrès, par M. PELLISSIER, agrégé de philosophie. Paris, Didier, 1866. 1 vol. in-12 de x-348 p. — Prix : 3 fr.

Le livre de M. Pellissier se compose d'une introduction sur les origines de la langue française, d'une première partie qui est un essai d'histoire du vieux français, d'une seconde partie qui est une étude philologique sur le vieux français, d'une troisième partie qui est un essai d'histoire du français moderne, et d'une conclusion sur le présent et sur l'avenir de la langue française. Pour ne rien omettre, mentionnons encore une dédicace à M. Maurice Monjean, directeur du collége Chaptal, qui le premier « a patronné l'enseignement élémentaire de l'histoire de la langue française (1), » une courte préface, un discours préliminaire sur l'objet, la méthode et l'utilité des présentes études; enfin, une liste des auteurs à consulter, qui forme une riche bibliographie du sujet (2).

(1) Je pourrais objecter à l'historien de la langue française que l'Académie ne reconnaît pas la légitimité du mot *patronner* employé dans le sens de protéger. La sévère Compagnie n'admet, en son *Dictionnaire*, que le verbe *patroner*, enduire de couleur, terme de cartonnerie. C'est M. Pellissier lui-même qui a été chargé par M. Monjean de faire connaître aux élèves du collége Chaptal « comment s'est formée notre langue, la plus belle œuvre de l'esprit français, la plus brillante et la moins contestée de nos gloires nationales. »

(2) M. Pellissier a oublié de mentionner les importants travaux de M. Roget, baron de Belloguet.

M. Pellissier nous avertit tout d'abord que son livre est le premier essai d'une histoire complète de la langue française, et qu'en l'écrivant, il s'est proposé de répandre et de rendre accessibles à tous les lecteurs les découvertes de l'érudition moderne sur cet intéressant sujet. Il s'excuse d'avoir donné à son œuvre un titre aussi peu modeste, faute d'autre, tant il se trouve au-dessous de la tâche entreprise par lui. « Non pas, dit-il, que je doute de quelqu'une des choses que j'ai cru pouvoir avancer; il n'est guère d'affirmation qui ne s'autorise des noms de Raynouard ou de Villemain, de Diez ou de Burguy, de Littré ou de Guessard; mais la part qui me revient dans ce travail est si mince, que j'ose à peine y inscrire mon nom. — Au siége d'une place forte, continue-t-il, le soldat qui s'élance d'abord à l'assaut essuie le premier feu et montre le chemin. Tel est le sort que j'ambitionne pour mon livre: il aura le mérite d'avoir été le premier, d'avoir donné le bon exemple; les érudits et les savants viendront après, qui feront mieux. Une fois maître de la place, peut-être se rappellera-t-on que les vainqueurs doivent un souvenir au soldat qui, dans son obscur dévouement au drapeau, a fait de son corps un degré pour porter de plus heureux à la victoire. »

Le livre de M. Pellissier est très-bien fait. L'auteur a toutes les qualités qui constituent un rapporteur excellent. Clair, net, judicieux, il résume à merveille tous les travaux antérieurs (1). Partout il se montre homme de goût, soit comme critique (2), soit comme écrivain, et je doute vraiment que, comme ouvrage élémentaire, son ouvrage, quoi qu'il en dise, soit jamais dépassé.

TAMIZEY DE LARROQUE.

(1) Voir pp. 14, 15, 16, la rapide et spirituelle appréciation des travaux de du Cange, de Sainte-Palaye, de Raynouard, de M. Villemain, de M. Ampère, de M. de Chevallet, etc.

(2) Voir pp. 250 et suiv. ce que dit M. Pellissier de Malherbe, de Balzac, de Vaugelas, de Richelet, de Molière, de Boileau, de Voltaire, de J.-J. Rousseau, de Montesquieu, etc. Voir encore (*passim*) de remarquables considérations sur la langue française, notamment à la fin du volume. Associons-nous à ce vœu si bien exprimé (p. 21) : « Sans nul doute, la lecture et le commentaire des écrivains du XIIe et XIIIe siècle rendraient plus sûr le perfectionnement de notre langue. Peut-être apprendrons-nous de nos ancêtres à répudier les procédés grossiers qui de nos jours ont cherché à renouveler la langue française par des emprunts aux langues étrangères ou à l'argot. Pourquoi ne pas substituer à ce travail malsain de dégradation et de décomposition le rajeunissement d'archaïsmes injustement tombés en désuétude? Peut-être, grâce à son goût pour les études historiques, le XIXe siècle est-il appelé à réaliser enfin le vœu formé par Fénelon, par Racine, par Molière, par La Fontaine et par La Bruyère. En dépit de sa légèreté et de ses inconséquences, malgré son entrainement vers les nouveautés, le génie français aime à réagir contre tout ce qui est excessif et illogique; la raison, a-t-on dit, finit toujours par avoir raison; l'étude de l'histoire de notre langue peut hâter, assurer, étendre ce triomphe, qu'il faut appeler de tous nos vœux. »

EXPLORATIONS DU ZAMBÈSE *et de ses affluents, et découverte des lacs Chiroua et Nyassa,* par David et Charles LIVINGSTONE. 1858-1864. Ouvrage traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par Mme H. LOREAU; contenant 47 gravures et 4 cartes. Paris, Hachette, 1866. 1 vol. gr. in-8° de 580 pages. — Prix : 10 fr.

Tous ceux qui ont lu les *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique centrale* par le docteur Livingstone (Hachette, 1859), voudront certainement lire les *Explorations du Zambèse,* et, pour employer l'expression du docteur (p. 1) « recevront ces nouvelles pages avec l'indulgence de vieux amis. » Je crois, dit avec une touchante simplicité l'illustre voyageur (p. 2), que les renseignements que je vais fournir sur la région que nous avons parcourue, et sur les peuplades qui l'habitent, ne seront matériellement contredits par aucun voyageur qui sera doué d'une santé robuste, et qui aura comme moi un rayon de soleil dans l'âme. J'écris cette relation avec l'ardent désir de contribuer à l'ouverture du territoire africain, si follement interdit à l'activité européenne, de désigner ce champ si fécond et si vaste à l'esprit d'entreprise, d'aider les peuplades qui s'y trouvent à prendre rang parmi les nations de la terre, de concourir à la prospérité de ces tribus, plongées actuellement dans la barbarie, et dégradées par l'esclavage; enfin je caresse l'espérance qu'elle pourra être un encouragement à la propagation de l'Évangile dans ces contrées naguère inconnues. »

Le docteur Livingstone rappelle ainsi (p. 5) certains faits antérieurs à l'expédition du Zambèse : « On sait qu'avant la découverte du lac 'Ngami, et de la région fertile qu'habitent les Makololos, on croyait généralement que l'intérieur de l'Afrique était composé de désert sableux, où les rivières allaient s'engloutir. Lors du voyage que je fis d'une mer à l'autre (1852-56), traversant ainsi la portion intertropicale du continent africain, au sud de l'équateur, il se trouva qu'au lieu d'une contrée déserte où l'eau se perdait dans les sables, c'était un pays bien arrosé, d'un sol fécond, présentant de vastes forêts, de belles vallées herbeuses, habitées par une population considérable, et renfermant l'une des cataractes les plus surprenantes qui soient au monde... Pendant ce temps-là, de nouvelles clartés étaient répandues sur d'autres points de l'Afrique par le célèbre voyage du docteur Barth, les explorations de MM. Krapf, Rebman, Erkhardt, membres des missions de l'Église d'Angleterre ; les efforts persévérants du docteur Baikie, dernier martyr du climat africain ; par le voyage de François Galton, et l'éminente découverte des lacs Tanganyika et Victoria Nyanza, due au capitaine Burton et au capitaine Speke, dont nous déplorons tous la fin prématurée. — Vinrent ensuite

les recherches de Vander Decken, de Thernson et d'autres voyageurs. Enfin la glorieuse découverte de la principale source du Nil, découverte dont tout bon Anglais doit ressentir un juste orgueil, puisqu'elle a été faite par nos braves compatriotes Speke et Grant (1). — Il est donc prouvé maintenant que ce désert brûlé, ce sable aride, cette zone fabuleuse de l'Afrique tropicale est une région féconde, ressemblant à l'Amérique du Nord par ses grands lacs, à l'Hindoustan par ses jongles, ses ghattes, ses basses terres humides et chaudes, et ses plateaux élevés, où l'on respire un air frais et salubre. »

Le docteur Livingstone nous introduit ensuite dans le Zambèse et nous donne les détails les plus variés et les plus curieux sur les contrées arrosées par ce fleuve et par ses affluents. Le récit des incidents du voyage accompagne ses fidèles descriptions. Quelques extraits montreront mieux que toute analyse l'intérêt de ces pages écrites avec tant de simplicité et de naturel :

« Parmi les arbres de la forêt (p. 49), le baobab, remarquable entre tous, se distinguait non-seulement par sa masse, qui aurait fait prendre ses voisins pour de simples arbustes, mais aussi par son écorce d'une teinte exactement la même que celle de la syénite égyptienne. Le baobab caverneux, dont nous avons parlé plus haut, mesurait soixante-quatorze pieds de circonférence; l'un de ceux que nous vîmes en allant aux rapides, en avait quatre-vingt-quatre; et il y en a de cent pieds de tour sur la côte occidentale. Leur grosseur prodigieuse a fait croire à plusieurs personnes que ces baobabs étaient plus anciens que le déluge de Noé : d'où elles ont conclu que ce déluge n'avait jamais eu lieu. Mais nous avons examiné des centaines de ces colosses ; et malgré leur dimension, le nombre de leurs anneaux concentriques nous a prouvé que les plus volumineux de ces arbres, dont le bois est si tendre, n'ont pas plus de quinze cents ans (2) »

« Rien d'étrange comme de voir arriver Noël (p. 63) dans une pareille saison; vous ne le reconnaissez pas sous ces vêtements d'été, au

(1) Voir *Journal de la découverte des sources du Nil*, par le capitaine Speke, avec cartes et gravures d'après les dessins du capitaine Grant. 1 vol. gr. in-8°. Hachette. — Lord Palmerston, auquel les *Explorations du Zambèse* sont dédiées, paya, en mars 1864, en la Chambre des Communes, un éloquent tribut d'hommages au capitaine Speke qui, dit-il, « a résolu l'intéressant problème géographique relatif à la source du Nil. »

(2) Dans le numéro de janvier de la *Revue bibliographique et littéraire*, j'avais eu bien raison, on le voit, m'appuyant sur Charles Bonnet et sur Loiseleur-Deslongchamps, de reprocher à M. F.-A. Pouchet d'avoir attribué, avec Adanson, à certains arbres de l'Afrique une existence de plus de cinq mille ans (p. 33).

milieu de ces fleurs, de ces chants d'oiseaux (1), de ces épis qui grandissent; lui qu'on a toujours vu en manteau d'hiver, quand la bise qui vous fouette de son haleine glacée, mais fortifiante, et la neige qui couvre le sol, vous font doublement apprécier le coin du feu où se réunit la famille... A propos de cette différence de climat que présentent les deux régions, nous rapellerons qu'en Afrique une foule de choses sont l'opposé de ce que nous voyons en Europe. Les moutons y sont couverts de poil, et la laine y croît sur la tête des hommes. Ceux-ci portent souvent leur toison dans toute sa longueur, tandis que les femmes sont plus ou moins tondues. Le sexe faible cultive la terre, fait les semailles et bâtit les cabanes; pendant que les hommes, restés au village, filent le coton, tissent les étoffes, cousent les vêtements, traient les vaches et babillent. Quand ces derniers se marient, au lieu de recevoir une dot de leur beau-père, ce sont eux qui paient celui dont ils épousent la fille (2). Les montagnards européens sont hospitaliers, généreux et braves; ceux de l'Afrique sont faibles et lâches, même comparativement aux Africains des plaines. On soutient dans certaines écoles d'Europe que l'homme descend du singe; on croit dans certaines parties de l'Afrique que les âmes des morts reviennent s'incarner dans ces animaux. La plupart des blancs se figurent que les nègres sont des sauvages; presque tous les nègres sont persuadés que nous sommes des cannibales. Notre Croquemitaine a la peau noire; celui d'Afrique a la peau blanche. — Nous ne pousserons pas plus loin cette comparaison; mais nous ferons observer qu'on s'est beaucoup mépris au sujet des Africains. Il nous est impossible de ne pas rire de toutes les absurdités qu'on a écrites sur leur intelligence. Quand pour traduire les réponses que nous leur attribuons, et qu'ils n'ont presque jamais faites, nous employons des tournures de phrase d'une niaiserie enfantine, c'est notre caricature que nous faisons sans le vouloir, et non pas celle des nègres. Quiconque se plaint de la pauvreté des idiomes africains ne prouve qu'une chose, c'est qu'ils lui sont peu familiers... »

« Nous avons souvent entendu parler (p. 275) d'animaux tués de la sorte (par des serpents); mais pendant nos vingt-deux années de rési-

(1) Sur les oiseaux des bords du Zambèse voir la page 62. Il y a là des renseignements dont l'ornithologie fera son profit, comme en d'autres pays il s'en trouve de si précieux pour la botanique, pour la minéralogie, etc. Je recommande la page 90 sur les hipoopotames, la page 91 sur les moustiques, la page 93 sur les éléphants, etc.

(2) Le docteur Livingstone aurait pu rappeler que les jeunes filles grecques aussi, au lieu d'apporter une dot à leurs maris, étaient cause que leurs parents recevaient tels ou tels cadeaux de noce. L'épithète αλφεσιβοιὰ était appliquée à la jeune fille recherchée pour sa beauté. Cette épithète doit se traduire ainsi : Pouvant trouver beaucoup de bœufs, c'est-à-dire pouvant valoir à sa famille des présents considérables.

dence en Afrique, nous n'avons vu qu'un seul cas où cette morsure ait amené la mort chez l'homme. Des frictions faites avec un mélange d'ipécacuanha et d'ammoniaque passent dans l'Inde pour être très-efficaces. Une clef, dont on applique la partie forée sur la morsure, et qu'on y laisse quelque temps, en extrait le venin. Quand on n'a pas d'ipécacuanha, on le remplace par un peu de poudre que l'on brûle sur la plaie (1). »

« Il n'est jamais prudent de se baigner (p. 423), ou de puiser de l'eau dans les endroits dont on ne voit pas le fond, surtout le soir. Un de nos Makololos était allé à la rivière à la chute du jour ; il eut soif ; tandis qu'il se jetait de l'eau dans la bouche, comme ils font tous en pareils cas, un crocodile surgit tout à coup et lui happa la main. Il y avait heureusement une branche d'arbre à portée du buveur, qui eut la présence d'esprit de la saisir ; et chacun de tirer tant et plus, l'un pour avoir à souper, l'autre pour sauver sa vie. La partie demeura quelque temps indécise ; mais l'homme tint bon, et le monstre lâcha la main, y laissant les marques profondes de ses effroyables dents (2). »

« Chose très-curieuse (p. 495) ! tandis qu'en mainte partie du globe on retrouve les instruments de pierre, de bronze ou de fer des nations disparues, on n'a découvert en Afrique ni haches de silex, ni lances, ni pointes de flèche, aucun objet de cette nature. En herborisant, à l'embouchure du Zambèse, le docteur Kirk est tombé sur un lit de gravier renfermant des os fossiles de presque tous les animaux actuels de cette région ; ces débris d'hippopotames, de buffles, d'antilopes, de chéropotamos, de tortues, de crocodiles et d'hyènes, étaient associés à des fragments de poterie du même genre, et décorée des mêmes dessins que les vases dont nous voyons les indigènes se servir tous les jours (3). »

(1) Quelques serpents furent les compagnons de voyage du docteur Livingstone; ils se hissaient à bord de son navire avec une aisance extrême au moyen du câble-chaîne. « Quelques-uns, d'espèce venimeuse, nous dit-il (p. 142), furent pris dans la cabine. Un serpent vert demeura avec nous plusieurs semaines; il se cachait dans le jour derrière le revêtement, et ne sortait que la nuit. Se sentir réveiller par cinq pieds de long d'un serpent glacial qui vous passe sur la figure, est déplaisant, si rapide que soit la chose. » Il me semble que l'épithète *déplaisant* est ici bien insuffisante.

(2) Le docteur Livingstone nous apprend (p. 422) qu'il a trouvé des sangsues entre les dents des crocodiles, ainsi que le mentionne Hérodote, mais qu'il n'a jamais vu le pluvier les délivrer de ces annélides.

(3) Le docteur Livingstone constate (p. 496) que ces dépressions et ces soulèvements du fond des mers qui ont remanié si largement l'Europe, l'Asie et l'Amérique pendant les périodes secondaire, tertiaire et quasi-moderne, n'ont pas atteint l'Afrique, qu'elle est restée de fait la plus ancienne partie du monde, présentant de nos jours le type même qu'elle offrait à une époque très-reculée.

« Quelle peut être (p. 545) la cause de ce fléau (la sécheresse)? Nous ne saurions le dire. Dans tous les cas ce n'est pas au manque de végétation qu'on peut attribuer son retour, ou sa fréquence plus grande aujourd'hui qu'autrefois. Les collines et les montagnes sont boisées, tapissées d'herbe de la base au sommet; les vallées regorgent de plantes, la vie déborde; puis tout à coup, sans que rien vous avertisse, cette exubérance fait place à une aridité qui détruit les moissons et n'y laisse pas une feuille, pas un épi. Une averse tombe sur un espace d'un mille carré; la verdure y surgit comme par enchantement, mais ne tarde pas à mourir. Tout le reste est grillé, la terre fendue; l'herbe de l'année précédente, qui a échappé à l'incendie, est décolorée et se met en poudre au moindre choc. Alors même qu'on a vu le paysage dans toute sa fraîcheur et dans tout son éclat, tel qu'il est après les pluies, on a de la peine à croire que cette région poudreuse et brune ait jamais été verte. »

J'aurais voulu citer encore une magnifique description de la cataracte Victoria, cataracte plus belle encore que celle du Niagara (pp. 234-240), mais cette citation serait trop longue, et d'ailleurs quel est celui des lecteurs de ce compte rendu qui ne sera jaloux de connaître en entier un livre auquel on ne saurait jamais donner assez d'éloges?

TAMIZEY DE LARROQUE.

ÉTUDE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE SUR SAINT BASILE, suivie de l'Hexameron; traduit en français par Eugène FIALON, agrégé de l'ordre des lettres et docteur ès-lettres, professeur de rhétorique au lycée impérial de Reims. Paris, A. Durand. 1 vol. in-8° de 525 pages. — Prix : 6 fr.

Voici un ouvrage digne de figurer dans cette série d'études sérieuses et vraiment historiques qui seront une des gloires de notre époque.

Le sujet était riche; il a été habilement et consciencieusement exploité. Sauf quelques passages vers la fin de son travail, le docte écrivain, à qui nous devons ce beau livre, semble avoir échappé à l'influence des jugements préconçus et des préjugés du jour. Il aime, il admire son héros (ce titre ne nous paraît pas exagéré pour saint Basile); mais il ne cherche pas à dissimuler les côtés par où se trahit l'infirmité humaine. C'est une erreur déplorable que de cacher les imperfections des hommes supérieurs : nous montrer par où ils descendent jusqu'à nous, c'est souvent le moyen le plus éloquent de nous porter à nous élever jusqu'à eux.

Quelle belle époque que ce quatrième siècle! Le souffle vivifiant de la parole évangélique ranime ce vieux monde grec et romain; les caractères se retrempent, l'esprit d'indépendance renaît, et avec lui l'élo-

quence. Comme le dit fort bien l'auteur, la Grèce, devenue chrétienne, accueille, en le transformant, tout ce qui est grand et beau. Loin de rejeter les arts antiques, elle les revendique et s'en fait une riche parure. L'éloquence est pour elle un héritage longtemps improductif, qu'elle rend à son ancienne prospérité.

L'homme qui représente le mieux cette résurrection, cette transformation du génie grec par le christianisme, c'est assurément saint Basile. Né en 329, dans le Pont, au milieu de cette société nouvelle, sorti d'une famille cappadocienne, illustrée par le commandement des armées, le gouvernement des provinces, des charges à la cour, et plus encore par les confiscations, l'exil et le martyre, il se prépare dans les écoles et dans la solitude à ce grand rôle d'évêque, auquel doivent l'appeler ses talents et ses vertus. Il se crée une puissante et fidèle milice dans les moines, et gagne le peuple par son éloquence et ses bienfaits. Avec le peuple et les moines, il triomphe des jalousies d'un épiscopat corrompu et du pouvoir civil, lutte sans relâche contre les hérésies, et, après la mort d'Athanase, devient le chef des orthodoxes en Orient. « Homme d'action, grand orateur, philosophe autant que théologien, il nous apparaît comme un des plus beaux types de cette Grèce orientale, qu'Homère et l'Évangile préparaient de concert à la vie du quatrième siècle. »

Comment cet esprit, à la fois si grec et si oriental, s'est-il développé dans les écoles de la Grèce et dans l'école plus austère de la solitude? Comment s'est-il ensuite manifesté dans sa vie et dans ses écrits, ou, si l'on veut, dans son action sur les chrétiens, dans ses luttes avec les empereurs, dans son éloquence et dans sa doctrine? Telles sont les questions que l'auteur a entrepris de résoudre à l'aide des ouvrages de saint Basile lui-même, et de ceux de son frère et de son ami, saint Grégoire de Nysse et saint Grégoire de Nazianze.

Grâce à ces discours adressés aux hommes de cette génération, à ces traités écrits sur des débats obscurs et offrant souvent peu d'intérêt pour nous, grâce à cette volumineuse correspondance, l'œuvre vraiment personnelle de ces grands hommes, l'auteur nous fait pénétrer la vie publique et privée d'un des plus illustres représentants du quatrième siècle; il fait revivre devant nous, à tous les âges et dans toutes les conditions, au foyer domestique et jusque dans le palais impérial, dans les écoles et dans les églises, cette époque singulière qui se relevait de son abaissement moral, par sa passion pour les lettres et son ardeur religieuse.

Pour achever de faire connaître saint Basile, cette étude est suivie de

la traduction de l'Hexameron, le chef-d'œuvre du savant orateur. « Si nous ne pouvons, dit M. Fialon, faibles traducteurs, lui conserver sa vive et forte originalité et rendre, dans une langue étrangère, l'énergie ou la grâce de ses images, nous espérons le présenter dans ses neuf homélies, sinon avec toute son éloquence, du moins avec sa manière, sa science et celle de ses contemporains. » Le lecteur reconnaîtra que le savant professeur n'a pas été déçu dans son espérance.

Des notes très-nombreuses font voir comment saint Basile, pour montrer l'accord de la science de son temps et de la cosmogonie mosaïque, interrogeait non-seulement les Origène et les Eusèbe, mais encore Platon, Aristote, Plotin, Plutarque. D'autres citations prouvent que saint Basile a inspiré, à son tour, saint Ambroise et les grands écrivains du dix-septième siècle. « Les hommes de génie, dit fort bien l'auteur, ont leurs ancêtres et leur postérité, et dans cette succession de lumières qui se perpétue de siècle en siècle, il n'est pas sans intérêt de savoir ce que chacun d'eux doit au passé, et ce qu'il a donné aux temps postérieurs. »

Il nous reste à justifier, par quelques indications, nos réserves sur la dernière partie de l'Etude surtout. Deux citations suffiront pour les expliquer. A la page 169, saint Grégoire de Nazianze est accusé de glorifier *la révolte*, parce qu'il raconte comment le peuple s'est soulevé, pour empêcher un indigne magistrat d'arracher une jeune veuve du sanctuaire où elle s'était réfugiée, afin d'échapper à ses poursuites.

A la page 175 nous lisons, à propos de la juridiction réclamée par l'évêque, pour les vols commis dans les églises : « Les peuples n'avaient qu'à se féliciter de cette intervention des évêques, qui rendait la justice plus douce et plus équitable. Mais où devaient aboutir ces empiètements et ces usurpations de pouvoir, sinon à créer insensiblement un État dans l'État; à établir, à côté de la puissance politique, une puissance rivale, possédant une partie de la richesse du pays, sans participer à ses charges, nommant ses chefs, ne relevant que d'elle-même et dominant la société civile au nom du ciel. »

Cela n'a pas besoin de commentaire, et la discussion d'ailleurs, sur pareille question, ne nous serait pas permise ici.

Nous avons besoin de répéter, en terminant, que l'auteur est évidemment, en même temps qu'un homme de talent, un écrivain consciencieux, qui ne recule pas devant le travail pour découvrir la vérité, et qui généralement s'élève au-dessus des préjugés de notre époque, en rendant franchement hommage à l'Église pour son dévouement aux faibles, sa sagesse, son héroïsme et sa constance dans la défense de la véritable liberté.

Nous avions lu cette remarquable Étude sur saint Basile, dès son apparition, et notre compte rendu était écrit, quand nous avons appris que M. Fialon avait obtenu l'honneur, bien mérité, de se voir inscrit cette année parmi les lauréats de l'Académie. Une médaille de 1,000 fr. lui a été décernée pour l'ouvrage dont nous venons de parler.

A. Conari.

HISTOIRE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES, d'après les documents originaux et de nombreux manuscrits ; comprenant une biographie générale, mais complète de sainte Chantal ; par M. François Pérennès, membre de plusieurs sociétés savantes et littéraires. 2 vol. in-12. Ambroise Bray. 1050 pages. Prix : 7 fr.

Qui ne connaît la vie de saint François de Sales? Tous les abonnés de la *Revue* l'ont certainement lue ; aussi n'est-il pas nécessaire de faire ressortir les attraits qu'elle présente surtout pour les gens du monde. Quel saint fut plus aimable, plus capable de réconcilier avec la piété si jamais on avait le malheur de ne pas l'apprécier ; ses vertus ne sont-elles pas celles dont chacun a besoin dans le commerce avec ses semblables?

Ce sujet ne pouvait manquer de séduire un grand nombre d'écrivains. Le vénérable curé de Saint-Sulpice de Paris, M. Hamon, les a tous fait oublier par son ouvrage plein d'onction, d'un style parfait, consciencieusement écrit et puisé aux sources : aucun auteur ne pouvait mieux faire comprendre et aimer l'apôtre du Chablais. Il a fallu que M. Pérennès se trouvât dans des conditions exceptionnelles pour entreprendre une tâche si bien remplie. En effet, il a été chargé de préparer l'édition complète des œuvres de saint François de Sales pour la collection Migne. Les recherches nombreuses qu'il a faites pour ne laisser dans l'oubli rien de ce qui nous est parvenu du saint, l'étude approfondie de ses œuvres, la connaissance parfaite des lieux qu'il a évangélisés, enfin les matériaux considérables qu'il a été assez heureux pour recueillir, lui ont permis de croire que son entreprise ne serait pas téméraire. Il a ajouté quelques faits nouveaux, il en a rectifié quelques autres ; il a fait un grand usage des écrits et spécialement de lettres de saint François de Sales, et à chaque page il indique avec un soin scrupuleux les sources où il a puisé. M. Pérennès s'écarte sans scrupule du récit de Charles-Auguste de Sales : il a peu connu son oncle, il n'avait que seize ans à l'époque de sa mort et n'a pu raconter que ce que la renommée lui a rapporté. Quelques négligences de langage, quelques *errata* ont échappé à l'attention de l'auteur.

Les appendices renferment quelques pièces intéressantes qu'il est

bon de signaler : ce sont la généalogie de la famille de Sales, la liste chronologique des évêques de Genève, le bref de béatification, la bulle de canonisation, la lettre de sainte Chantal sur l'esprit, la conduite et les vertus de saint François de Sales, etc.

S'il se trouvait quelques personnes qui n'aient pas goûté l'ouvrage de M. Hamon, elles seront heureuses de trouver cette vie qui est aussi complète ; celles qui l'ont lu, liront celle-ci avec plaisir : on est heureux de vivre dans la société d'un tel saint, on ne le connaît jamais trop. René DE SAINT-MAURIS.

ESSAI DE CONTROVERSE CHRÉTIENNE AU XIXe SIÈCLE, par E. SAUVAGE. In-8° de 428 pages. Paris, Douniol, 1866. — Prix : 5 fr.

Professeur de mathématiques, M. Sauvage a naturellement introduit dans son travail la rigueur des déductions scientifiques. Il tire les conséquences de principes établis par l'histoire, la philosophie et la religion, après les avoir contrôlés avec le secours de la science et de la raison. La pensée qui domine l'auteur est en effet de lutter contre ce préjugé trop accrédité aujourd'hui qu'il existe une incompatibilité absolue entre la science et la philosophie, entre la raison et la foi ; il voudrait amener tout lecteur, même le moins croyant, à se dire : la raison et la science respectent la foi catholique. Dans une première partie, M. Sauvage parle de Dieu, dont l'existence est sous toutes les formes le dernier mot de la science ; dans une seconde partie, il traite de la morale que les diverses écoles, et en particulier l'école critique, sont impuissantes à formuler pour rendre compte des grands problèmes dont la solution renferme le progrès des sociétés ; il faut en revenir à la morale de la Bible, livre divin et non résultat de je ne sais quel travail de l'esprit humain. La troisième partie est consacrée à Jésus-Christ Dieu et homme ; la quatrième à l'examen de l'Evangile, dont l'enseignement, la perfection et l'authenticité sont examinés, toujours au point de vue de la science, dans la question du miracle particulièrement. Ainsi M. Sauvage établit la perpétuité de la doctrine chrétienne, et montre à l'encontre de toute l'école protestante ou rationaliste que le dogme ne s'est pas formé pièce à pièce et qu'il existait antérieurement au concile de Nicée. Voilà un aperçu de ce livre très-intéressant, écrit avec calme mais non sans chaleur, où rien n'est accordé à l'imagination mais où éclate justement le bon sens de la conception et la logique du raisonnement. H. DE L'EPINOIS.

LISTE

DES OUVRAGES ET PUBLICATIONS DIVERSES

QUI ONT PARU DANS LE MOIS DE JANVIER (1).

(Résumé d'après le *Journal général de la librairie.*)

Actes (les) des saints depuis l'origine de l'Eglise jusqu'à nos jours, d'après les Bollandistes, Mabillon et les plus récents hagiographes; traduits et publiés pour la première fois en français par une société d'ecclésiastiques, sous la direction de MM. J. Carnandet et J. Fèvre. Mois de janvier. T. 1. Grand in-8°, à 2 col., CXVI-448 p. Lyon, L. Gaultier. 12 50
(L'ouvrage complet formera environ 80 vol.)

Almbert (d'). — La cour du roi Stanislas et la Lorraine en 1748; par Alfred d'Alembert. In-18 jésus, 366 p. Amyot. » »

Archier. — Justice divine, histoire contemporaine; par Adolphe Archier. In-8°, 271 p. Mégard et C°. » »

Arsac (d'). — La Papauté, ses ennemis et ses juges; par J. d'Arsac. In-12, 366 p. Martin-Beaupré frères. » »

Baret. — Les troubadours et leur influence sur la littérature du midi de l'Europe avec des extraits et des pièces rares ou inédites; par Eugène Baret, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Clermont. 2° *édition*. In-8°, X-483 p. Didier. » »

Bellecombe (de). — Histoire universelle; par M. André de Bellecombe. 2° partie. Histoire générale, politique, religieuse et militaire. T. 11. In-8°, 584 p. Furne et C°. 5 »

Bellot. — Histoire des chevaliers romains considérée dans ses rapports avec les différentes constitutions de Rome depuis le temps des rois jusqu'au temps des Gracques; par Emile Belot, professeur au lycée de Versailles. Grand in-8°, XXIV-482 p. et 3 pl. Durand. » »

Berthoud. — Les petites chroniques de la science; par S. Henry Berthoud. 6° année. In-18 jésus, 483 p. Garnier frères. 3 50

Blanc. — Histoire de la Révolution française; par Louis Blanc. 2° *édition*. T. 7. In-8°, 468 p. Furne et C°. 5 fr. avec grav. 6 »

Calixte (le R. P.). — Vie de saint Jean de Matha, fondateur de l'ordre de la très-sainte Trinité pour la rédemption des captifs; précédée d'une lettre de Mgr l'évêque d'Orléans, avec un aperçu général sur l'existence de l'ordre après la mort du saint fondateur; par le R. P. Calixte de la Providence, religieux trinitaire. In-18 jésus, 360 p. Wattelier et C°. 2 50

Capefigue. — Sainte Marie-Marguerite Alcoq et les congrégations du Sacré-Cœur de Jésus et de Marie, l'Immaculée Conception; par M. Capefigue. In-12, 166 p. Amyot. » »

Caumont (de). — Abécédaire, ou Rudiment d'archéologie; par M. A. de Caumont. Architecture religieuse. 5° *édition*. In-8°, X-800 p. et portr. Caen, Le Blanc-Hardel. 7 50

Celler. — La Semaine sainte au Vatican, étude musicale et pittoresque; par Ludovic Celler. Texte et musique. In-18 jésus, XXXI-275 p. Hachette et C°. 5 »

Chaigneau. — Souvenirs de Hué (Cochinchine); par Michel Dù'c Chaigneau, fils de J.-B. Chaigneau, ancien officier de marine, consul de France à Hué et grand mandarin. In-8°, XII-274 p. et 4 pl. Challamel aîné. 9 »

Chalippe. — Vie de saint François d'Assise; par le P. Candide Chalippe, récollet. *Édition* augmentée d'un panégyrique du saint, par le P. de La Rue, de la compagnie de Jésus. 3 vol. in-12. XVIII-1474 p. Lecoffre et C°. » »

Chassant. — Paléographie des chartes et des manuscrits du XI° siècle; par Alph. Chassant. 6° *édition*, augmentée d'une instruction sur les sceaux et leurs légendes et de règles de critique propres à déterminer l'âge des chartes et des manuscrits non datés. 10 pl. in-4°. In-8°, IV-168 p. Aubry. » »

(1) On nous a demandé de ne porter dans cette liste que les bons ouvrages. Cela n'est pas possible. D'abord parce que nous ne saurions faire un choix qu'après examen, et qu'il serait matériellement impossible d'examiner deux à trois cents ouvrages divers en quelques jours. Puis ensuite, il y a parmi nos agrégés des archevêques, des évêques, des vicaires généraux, des supérieurs d'établissements ecclésiastiques qui, par état, ont besoin de connaître tout ce qui est publié. D'ailleurs, les noms de l'auteur et de l'éditeur, que nous avons toujours soin de donner, peuvent très-souvent servir à éclairer le lecteur sur l'esprit des publications nouvelles annoncées dans cette partie de la Revue.

Chéry. — Appel à l'Eglise russe et à l'Eglise anglicane; par le R. P. M. Chéry, des Frères Prêcheurs. In-8°, XIII-127 p. Palmé. » »

Chronologie de l'histoire de Bretagne, contenant les faits principaux arrivés chaque année, la nomination des évêques aux différents siéges, le catalogue des saints nés dans cette province, les familles nobles qui ont existé en Bretagne et l'ont illustrée, de l'an 275 à 1866, d'après Dom Lobineau, Dom Morice, Albert de Morlaix, Travers et quelques auteurs estimés; par un ancien professeur. Orné de photographies authentiques des ducs et personnages les plus remarquables de cette province. Livraisons 1 à 4. In-4°, 72 p. Charpentier. » »

Cornut. — Causeries historiques sur le Velay. Quelques scènes de la Révolution de 1793 dans le département de la Haute-Loire; par l'abbé Cornut. T. 2. In-12, 525 p. Marchessou. 2 »

Cours complet de littérature à l'usage des séminaires et des colléges; rédigé d'après les meilleurs critiques anciens et modernes; par un professeur de littérature. Style. Grand in-18, VI-329 p. Lecoffre. » »

Chrétien. — Dreux ancien et Dreux moderne, histoire de la ville et de ses sept cantons; par L. T. Chrétien père. In-8°, 756 p., plan et portr. Clichy, Loignon et Ce. » »

Delvau. — Dictionnaire de la langue verte, argots parisiens comparés; par Alfred Delvau. 2e *édition*. Grand in-18 XXXV-514 p. Dentu. 6 »

Description des machines et procédés pour lesquels des brevets d'invention ont été pris sous le régime de la loi du 5 juillet 1844; publiée par les ordres de M. le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics. T. 55. In-4° à 2 col, 429 p. et 52 pl. Imp. impériale. » »

Dubois. — Histoire de l'abbé de Rancé et de sa réforme, composée avec ses écrits, ses lettres, ses règlements et un grand nombre de documents contemporains inédits ou peu connus; par M. l'abbé Dubois. In-8°, XXXVI-1512 p. et portr. Bray. » »

Faber. — Conférences spirituelles; par le R. P. Faber. In-18 jésus, VII-412 p. Bray. » »

Faber. — Le Créateur et la Créature, ou les Merveilles de l'amour divin; par le R. P. Faber. 5e *édit*. In-12, 427 p. Bray. » »

Faber. — Le Saint Sacrement, ou les Œuvres et les voies de Dieu, suite à Tout pour Jésus; par le R. P Faber. *Edit.* abrégée. In-18 jésus, III-422 p. Bray. » »

Feillet. — Histoire du gentil seigneur de Bayart, composée par le loyal serviteur et abrégée à l'usage de la jeunesse; par Alph. Feillet. Ouvrage illustré de 36 vignettes. In-18 jésus, IV-370 p. Hachette. 2 »

Figuier. — Les Merveilles de la science; par Louis Figuier. T. 1. In-4°, p. 1 à 464. Furne, Jouvet et Ce. » »

Fonvieille (de). — Eclairs et tonnerre; par V. de Fonvieille. Ouvrage illustré de 39 vignettes sur bois. In-18 jésus, 369 p. Hachette. 2 »

Friedlænder. — Mœurs romaines du règne d'Auguste à la fin des Antonins; par L. Friedlænder, professeur à l'Université de Kœnigsberg. Traduction libre faite sur le texte de la 2e édition allemande, avec des considérations générales et des remarques par Ch. Vogel. T. 2, comprenant les spectacles et les voyages des Romains. In-8°, III-508 p. Reinwald. 7 »

(L'ouvrage complet, 14 francs.)

Frignet. — La Californie. Histoire des progrès de l'un des États-Unis d'Amérique et des institutions qui font sa prospérité; par Ernest Frignet, 2e *édition*. In-8°, 505 p. Schlesinger. 7 50

Gigon. — Les victimes de la Terreur du département de la Charente, récits historiques; par le docteur Cl. Gigon. 1re série. 2e *édition*. In-8°, VIII-392 p. Angoulême. Goumard. » »

Grotius. — Le Droit de la guerre et de la paix; par Grotius; divisé en trois livres où sont expliqués le droit de la nature et des gens et les principaux points du droit public. Nouvelle traduction, précédée d'un essai biographique et historique sur Grotius et son temps; accompagnée d'un choix de notes, etc., par M. P. Pradier-Fodéré, professeur d'économie politique. 3 vol. gr. in-18, LXXX-1801 p. Guillaumin. 15 »

Henry. — Les Magnificences de la religion, recueil de ce qui a été écrit de plus remarquable sur le dogme, sur la morale, sur le culte divin, etc., ou Répertoire de la prédication; par l'abbé A. Henry. 2e série. T. 5. In-8°, 607 p. Humbert, à La Marche (Vosges), chez l'auteur. 5 »

Henry. — Les magnificences de la religion, recueil de ce qui a été écrit de plus remarquable sur le dogme, sur la morale, sur le culte divin, etc., ou Répertoire de la prédication, etc.; par l'abbé A. Henry, etc. 1re série. T. 7.

In-8°, 679 p. La Marche (Vosges), chez l'auteur. 5 »

Hoefer. — Histoire de la chimie; par Ferdinand Hoefer. 2e *édition*. T. 1. In-8°, x-542 p. Firmin Didot. » »

Houssaye. — Notre-Dame de Thermidor, histoire de Madame Tallien; par Arsène Houssaye. Portraits, gravures, autographes. 2e *édition*. In-8°, 500 p. Plon. 6 »

Huard. — Les Martyrs du clergé français pendant la révolution de 1793; par M Adolphe Huard. T. 1. In-8°, VIII-516 p. Martin-Beaupré frères. » »

Huguet. — Triomphe de Pie IX dans les épreuves depuis 1848 jusqu'en 1867, ou beaux traits de dévouement au Pape. (Pour faire suite à l'Esprit de Pie IX); par le R. P. Huguet. In-12, XII-396 p. Girard. » »

Jal. — Dictionnaire de biographie et d'histoire, errata et supplément pour tous les dictionnaires historiques, d'après des documents authentiques inédits; par A. Jal, ancien historiographe et archiviste de la marine. Gr. in-8° à 2 col., 1330 p. Plon. » »

Mémoires de Linguet et de Latude, suivis de documents divers sur la Bastille et de fragments concernant la captivité du baron de Trenck. Avec avant-propos et notes par M. F. S. Barrière. In-18 jésus, 389 p. Firmin Didot frères. » »

Meunier. — La science et les savants en 1866; par Victor Meunier. 3e année. In-18 jésus, 428 p. Germer-Baillière. 3 50

Meunier. — Les animaux à métamorphoses; par M. Victor Meunier. Avec environ 200 grav. dans le texte. Gr. in-12, 346 p. Mame. 2 »

Michelet. — L'oiseau; par J. Michelet. 8e *édition*, illustrée de 210 vignettes sur bois. Gr. in-8°, 428 p. Hachette. 20 »

Michelet (Mme). — Mémoires d'une enfant; par Mme J. Michelet. In-18, jésus, 404 p. Hachette. 3 50

Mickiewicz. — Histoire populaire de Pologne; par Adam Mickiewicz; avec préface, notes et chapitre complémentaire, par Ladislas Mickiewicz. In-18 jésus, XXIV-623 p. Hetzel. 5 »

Montalembert (de). — Les moines d'Occident, depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard; par le comte de Montalembert, l'un des quarante de l'Académie française. T. 3. Conversion de l'Angleterre par les moines. In-8°, 510 p. Lecoffre. 7 50

Montial. — Notre-Dame de Mont-Rolland; par le P. Montial. In-18, XVI-414 p. Ruffet et Ce. » »

Moreau. — Histoire de la Révolution française, du Consulat et de l'Empire, des deux Restaurations, du Gouvernement de juillet, de la République de 1848 et du second Empire; par E. Moreau. Ouvrage orné de portraits historiques. Gr. in-8° à 2 col., 356 p. Renault et Ce. » »

Musset (de). — Œuvres complètes de Alfred de Musset. *Edition* ornée de 28 gravures et d'un portrait, et accompagnée d'une notice sur Alfred de Musset, par son frère. 10 vol. in-8°, 3944 p. Charpentier. 75 »

Nicolas. — L'art de croire, ou préparation philosophique à la foi chrétienne; par Auguste Nicolas. 2 vol. in-8°, VIII-900 p. Bray. 12 »

Nisard. — Des chansons populaires chez les anciens et chez les Français; essai historique, suivi d'une étude sur la chanson des rues contemporaine; par Charles Nisard. 2 vol. In-18 jésus, 845 p. Dentu. 10 »

Niepce. — Histoire de Sennecey et de ses seigneurs; par M. Léopold Niepce, procureur impérial à Rennes. In-8°, IV-530 p. Chalon-sur-Saône, imp. Dejussieu. » »

Nobiliaire (le) universel de France, recueil général des généalogies historiques des maisons nobles et titrées de la France, publié sous la direction de L. de Magny. 2e vol. de la 2e série. 1866. In-4°, 256 p. A la direction de la bibliothèque héraldique. 20 »

Notre-Dame de France, ou Histoire du culte de la sainte Vierge en France, depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours. 7e vol., comprenant l'histoire du culte de la sainte Vierge dans les provinces ecclésiastiques d'Avignon, d'Aix et de Chambéry; par le curé de Saint-Sulpice. In-8°, 566 p. Plon. 6 »

Noulens. — Maisons historiques de Gascogne, Guienne, Béarn, Languedoc et Périgord; par J. Noulens. Notices de Baulat et de Bordes. Gr. in-8°, XXXI-450 p. Dumoulin. 20 »

Nouvelle biographie générale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, avec les renseignements bibliographiques et l'indication des sources à consulter; publiée sous la direction de M. le docteur Hoeffer. T. 4 et dernier. In-8° à col., 520 p. Firmin Didot frères. Chaque vol. 4 »

Ostrowski. — Larmes d'exil (poésies); par Christien Ostrowski. In-18 jésus, XII-448 p. Firmin Didot frères.

Pagani. — L'Ame devant la sainte Eucharistie; par J. B. Pagani, directeur spirituel du séminaire épiscopal de Novare.

Traduit de l'italien sur la 14e édition ; par M. l'abbé F. Dubettier. 6e *édition*. In-12, 463 p. Vivès. » »

Perrot. — L'île de Crète, souvenirs de voyage; par Georges Perrot, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes. In-18 jésus, XXXI-285 p. Hachette. 3 50

Poli (de). — De Paris à Castelfidardo ; par Oscar de Poli. In-18 jésus, 286 p. Michel Lévy frères. 3 50

Pontmartin (de). — Dernières causeries du samedi. 2e série des Causeries littéraires; par Armand de Pontmartin. 2e *édition*. In-18 jésus, 404 p. Michel Lévy frères. 3 »

Pontmartin (de). — Nouveaux samedis; par A. de Pontmartin. 3e série. In-18 jésus, 360 p. M. Lévy frères. 3 »

Poplimont. — La Belgique héraldique, recueil historique, chronologique, généalogique et biographique complet de toutes les maisons nobles reconnues de la Belgique; par Ch. Poplimont. T. 7 et 8. In-8o, 841 p., imp. Carion. » »

Prévost-Paradol. — Quelques pages d'histoire contemporaine. Lettres politiques; par M. Prévost-Paradol, de l'Académie française. 4e série. 2e *édition*. In-18 jésus, XXXV-336. p. Michel Lévy frères. 3 »

Quinet. — Histoire de la campagne de 1815; par Edgar Quinet 2e *édition*. In-8o 452 p. Michel Lévy frères. 5 »

Quinton. — Aurélia ou les juifs de la porte Capène; par M. A. Quinton, avocat. 2e *édition*. T. 1. In-18 jésus, 324 p. Lethielleux. Les 2 vol. 5 »

Raineri. — Cours d'instructions familières, prêchées dans la métropole de Milan; par Ange Raineri. Traduites de l'italien par un docteur en théologie. *Nouvelle édition*. T. 1 et 2. In-8o, 1054 p. Martin-Beaupré frères. » »

Recueil des discours, rapports et pièces diverses, lus dans les séances publiques et particulières de l'Académie française, 1860-1869. 1re partie. In-4o, 685 p. Firmin Didot frères. » »

Reybaud (Mme). — Les deux Marguerites; par Mme Charles Reybaud. In-18 jésus, 347 p. Hachette. 3 »

Rio. — De l'Art chrétien ; par A F. Rio. *Nouvelle édition*, entièrement refondue et considérablement augmentée. T. 3 et 4. In-8o, 1044 p. Hachette. » »

Rittiez. — Histoire du gouvernement provisoire de 1848, pour faire suite à l'histoire du règne de Louis-Philippe Ier; par F. Rittiez. T. 1. In-8o, XVI-396 p. Lib. internationale. 5 »

Robert. — Aurifodina universalis scientiarum divinarum atque humanarum a V. P. Roberto, Cameracensi Capucino. T. 1. In-4o à 2 col. 600 p. Vivès. » »

Rodrigues. — Les trois filles de la Bible ; par Hippolyte Rodrigues. 4e *édition*. In-8o, XXXV-486 p. Michel Lévy frères. 10 »

Roland (Mme). — Lettres, en partie inédites, de Madame Roland (Mlle Phlipon), aux demoiselles Cannet, suivies des lettres de Mme Roland à Bosc, Servan, Lanthenas, Robespierre, etc., et de documents inédits, avec introduction et des notes par C. A. Dauban. 2 vol. In-8o, XXVIII-1103 p. Plon. » »

Rossi. Œuvres complètes de P. Rossi; publiées sous les auspices du gouvernement italien. Cours de droit constitutionnel, professé à la Faculté de droit de Paris; recueilli par M. A Porée; précédé d'une introduction, par M. C. Bon-Compagni, député au parlement italien. T. 3 et 4. In-8o, 889 p. Guillaumin et Ce. Chaque vol. 7 50

Roy. — Les Français en Russie, souvenirs de la campagne de 1812 et de deux ans de captivité en Russie ; par J.-J.-E. Roy. *Nouvelle édition*. In-8o, 239 p. Mame.

Saintes (les) âmes du purgatoire, connues, aimées et soulagées; par un religieux de Notre-Dame de la Trappe de Saint-Lieu-Septfons. In-18, XI-412 p. Moulins. Desrosiers. 1 75

Saint-Office (du), considéré dans son ensemble et dans ses parties principales au point de vue de la piété; par un directeur du séminaire de Saint-Sulpice. In-12, XII-474 p. Poussielgue frères. » »

Saint-Victor (de). — Hommes et dieux, études d'histoire et de littérature ; par Paul de Saint-Victor. In-8o 504 p. Michel Lévy frères. 7 50

Saulcy (de). — Souvenir d'un voyage en Terre-Sainte; par F. de Saulcy, membre de l'Institut. In-12, 387 p. et pl. lib. du Petit Journal. 3 »

Ségur (Mme de). — Les actes des apôtres; par Mme la comtesse de Ségur, née Rostopchine. Ouvrage illustré de 10 gravures sur acier, et faisant suite à l'Evangile d'une grand'mère, du même auteur. In-8o, 283 p. Hachette. 10 »

Schauer. — Marie-Thérèse d'Autriche et Frédéric II. Événements militaires de 1740 à 1763, suivis d'anecdotes historiques sur la Prusse; par L. Schauer. In-17 jésus, 269 p. Amyot. » »

Schliemann. — La Chine et le Japon au temps présent; par Henri Schliemann. In-18 jésus, 297 p. Lib. centrale. 3 »

Simonnet. — Documents inédits pour servir à l'histoire des institutions et de la vie privée en Bourgogne, extraits des protocoles des notaires (XIVe et XVe siècles); réunis et commentés par J. Simonnet, substitut du procureur général à Dijon. In-8°, CXXXII-492 p. Dijon. Rabutôt. » »

Simonin. La vie souterraine, ou les mines et les mineurs; par L. Simonin. Ouvrage illustré de 160 grav. sur bois, de 30 cartes tirées en couleur et de 10 pl. imprimées en chromolith. Grand in-8°, IV-608 p. Hachette. 30 »

Slaughter. — Grammatica hebraica; auctore Edwardo Slaughter, S. J., diligenter emendata, variis accessionibus locupletata a Vincentio F. Castellini, linguæ arabicæ in Romano archigymnasio professore, et curante J.-J.-L. Bargès, in academia Parisiensi linguæ hebraicæ professore. *Editio tertia.* In-8°, 132 p. Maisonneuve et Ce. 2 50

Souvenirs militaires. Napoléon à Waterloo, ou précis rectifié de la campagne de 1815, avec des documents nouveaux et des pièces inédites; par un officier de la garde impériale qui est resté près de Napoléon pendant toute la campagne. In-8°, LV-495 p. Dumaine. 6 »

Tardif. — Monuments historiques, cartons des rois; par Jules Tardif, archiviste aux archives de l'empire. In-4° à 2 col., CXXXIII-718 p. Claye, 36 fr.; avec atlas de 15 pl. 50 »

Thiers. — Discours prononcés au Corps législatif; par M. A Thiers, député de la Seine. Mexique (1864). Question Romaine (1865). Les libertés nécessaires (1866). Agriculture (1866). Affaire d'Allemagne (1866). Avec une lettre adressée aux éditeurs par M. le comte de Flavigny. *Edition* populaire. In-12, 239 p. Dentu. 2 »

Thomas d'Aquin (saint). — Nouvelle traduction en français de la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin; précédée des éloges du saint docteur et de sa biographie; accompagnée du texte latin en regard, avec des notes scientifiques, etc.; par l'abbé J. Carmagnolle. T. 18. Gr. in-8° à 2 col., XLVIII-780 p. Sarlit. Chaque vol., 6 »

Thomassin. — Dogmata theologica Ludovici Thomassini, presbyteri congregationis oratorii D. Jesu. *Editio nova* in qua textus ipse auctoris diligenter fuit recognitus, et cuncta loca tam SS. Patrum, quam variorum scriptorum, fuerunt innumeris mendis expurgata, et, quando opportunum visum est, adnotationibus illustrata, opera et studio P. F. Ecalle, in seminario Trecensi sacræ theologiæ professoris. T. 3 Gr. in-8° à 2 col., XVI-820 p. Vivès. L'ouvrage complet, formant 6 vol. 80 »

Timon-David. — Traité de la confession des enfants et des jeunes gens; par l'abbé Timon-David. T. 2. In-12, 402 p. Sarlit. » »

Toulgoët (de). — Les musées de Rome, souvenirs et impressions, avec une étude sur l'histoire de la peinture en Italie; par E. de Toulgoët. In-12, III-395 p. Ve J. Renouard. 3 50

Trésor (le) des vivants et des morts, recueil complet des indulgences, prières, pratiques, etc. In-18, XII-456 p. Bray.

Valmy (de). — Le Génie des peuples dans les arts; par le duc de Valmy, In-8°, IV-416 p. Plon. » »

Vies des saints pour tous les jours de l'année, avec une pratique de piété pour chaque jour, des instructions sur les fêtes mobiles, un supplément renfermant la vie des saints récemment canonisés, de quelques nouveaux bienheureux, et celle du vénérable Jean-Baptiste de La Salle; par F. P. B. 384 grav. Grand in-8°, XXIV-400 p. Mame. 3 »

Wright. — Histoire de la caricature et du grotesque dans la littérature et dans l'art; par Thomas Wright. Traduite, avec l'approbation de l'auteur, par Octave Sachot; éditée par Amédée Pichot; précédée d'une notice de l'éditeur et illustrée de 258 grav. intercalées dans le texte, dessinées et gravées par F. W. Fairholt. In-8° XXXV-457 p. Bureau de la Revue britannique. » »

ERRATA.

Dans l'article où nous recommandons à nos agrégés le *Mémorial catholique*, et qui est inséré dans notre numéro de janvier, pages 52-53, il s'est glissé quelques fautes que nous tenons à rectifier : Page 52, ligne 9, au lieu de : « Nous désirons d'autant plus dire un mot de cette Revue et la recommander à nos lecteurs, qu'elle *est généralement offerte* à nos agrégés, etc., » lisez : « Nous désirons d'autant plus dire un mot de cette Revue et la recommander à nos lecteurs, qu'elle est *généreusement* offerte, etc. »— Même page, ligne 24, au lieu de : *Instumere omnia,* etc., lisez : *Instaurare omnia,* etc. — Page 53, ligne 2, au lieu de : *et surtout une dévotion et douceur,* lisez : *et surtout modération et douceur,* etc.

SOMMAIRE DES ARTICLES

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX RECUEILS PÉRIODIQUES.

REVUE DES DEUX MONDES.

(Rue Saint-Benoît, 20. — Prix : 50 fr. par an pour Paris ; — 56 fr. pour les départements.

Livraison du 1er janvier.

Henri Blaze de Bury : Weber, son génie et son influence. — Comte d'Haussonville : l'Eglise romaine et le premier empire, 1800-1814, suite. — C. Caillate : les Explorations anglaises dans l'Afrique équatoriale. — Henri Rivière : l'Envoutement. — Louis Etienne : les Historiens modernes de la république florentine. — Maxime du Camp : l'Administration de l'hôtel des postes. — P. Lanfrey : les pamphlets d'Eglise. — Elisée Reclus : les forces souterraines. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine. — R. Rabad : les livres de science illustrés. — A. Geffroy : *les Archives de la Bastille,* 1659-1661, par M. F. Ravaisson.

Livraison du 15 janvier.

Beulé : la Crète et la question d'Orient. — Emile Burnouf : la science du langage. — Paul Perret : le testament de M. Tupffer. — Charles Lévêque : la nature et la philosophie idéaliste. — Charles de Mazade : les Misères du pouvoir absolu. La politique secrète de Louis XV. — Ch. Martin : les Glaciers actuels et la période glaciaire. — Edouard Pailleron : Histoires tristes, poésies. — E. du Hailly : Souvenir d'une campagne dans l'extrême Orient, suite. — F. Fouqué : les anciens volcans de la Grèce. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine. — H. Blerzy : une nouvelle méthode d'enseignement scientifique. — E.-T. Perrens : les confessions d'un métaphysicien.

REVUE CONTEMPORAINE.

(Rue du Pont-de-Lodi, 1. — Prix : 50 fr. par an pour Paris ; — 56 fr. pour les départements.)

Livraison du 31 décembre.

D.-L. Gilbert : Saint-Evremont. — G. Rodier : les Déluges historiques, faits et théorie de ces grands cataclysmes, 2e partie. — Justin Améro : l'Aristocratie anglaise et la réforme électorale, 2e partie. — S. Blandy : la dernière Chanson, scènes du Maconnais, 2e partie. — Louis Blévin : le Régime de la presse en France et la société moderne. — Francis Magnin : trois Mois de captivité chez les Indiens de l'Amérique du Sud, 3e partie. — Armand Silvestre : Poésies. — A. Tripier : Travaux des Académies et des sociétés savantes. Sciences médicales. — Revue critique. — A. Claveau : Chronique littéraire. — Max Berthaud : Revue musicale. — Léonce Dupont : Chronique politique.

Livraison du 15 janvier.

William-P. Egerton : Projets d'invasion française en Angleterre, des documents originaux. — A. Philibert-Soupé : les Précurseurs de la critique moderne. Diderot. Léon Renard : l'Arabie et les Wahabites d'après des documents récents. — Alfred Darimond : l'Exposition universelle de 1867. Le 10e groupe (objets spécialement exposés en vue d'améliorer la condition physique et morale de la population). — S. Blandy : la dernière Chanson, scènes du Maconnais, 3e partie. — Louis Bonneville de Marsancy : du Patronage des jeunes libérés. — Henry Montucci : Travaux des Académies et des sociétés savantes. Sciences physiques et naturelles. — A. Claveau : Chronique littéraire. — Léonce Dupont : Chronique politique. — A. de Calonne : Lettres de M. de Bismark. — Noël Desvergers.

REVUE BRITANNIQUE

(Rue Neuve-des-Mathurins, 35. — Prix : 50 fr par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements; — 62 fr. pour l'étranger.

Livraison de janvier.

New-Monthly Magazine : Ophin (la terre de l'or). — *Quarterly Review :* les architectes sans mains. — *Mac Millan* et *Cornhill Magazine* : les villes d'hiver de la Méditerranée. — *Chamber's Journal :* l'orphelinat de Georges Muller. — La Légende des Inventeurs. — *Athenæum :* du rôle des chemins de fer dans la stratégie moderne. — Xavier Marmier : le malheur d'une intervention. — La véridique histoire d'une petite guerre, 2e partie (1er extrait). — Pensées diverses. — Correspondances de la Revue : lettres d'Espagne, d'Allemagne, de Londres. — Chronique scientifique et nouvelles des sciences. — Chronique et bulletin bibliographique.

ÉTUDES RELIGIEUSES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

(Rue de Tournon, 15 ; — prix : 15 fr. par an.)

Livraison de janvier.

P. Marin de Boylesve : Mission de la France. — P. A. Matignon : les Doctrines de la compagnie de Jésus sur la liberté,

suite. La doctrine d'autorité de Lamennais. — P. E. Paton : la Famine aux Indes anglaises. — P. J. Gagarin : la Réforme du clergé russe, suite. — P. Ch. Clair : une soirée littéraire à la Sorbonne (17 décembre 1866). Bourgeois et gentilshommes au XVIIe siècle. — P. J. Forbes : le docteur Pusey et son projet d'union jugé par un professeur de théologie. — P. G. Longhaye : le Dieu Humanité, poésie. — P. H. Mertian : le Cardinal Gousset. — Correspondance. — Bibliographie. — Varia. — Le *Journal des Débats*, M. Forcade, M. Mézières.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

(Rue de Babylone; — prix : 20 francs par an.)

Livraison de décembre.

M. Bonnetty : Cours complet de patrologie grecque; 2e série depuis l'an 890 jusqu'en 1480. — Liste des écrivains et des ouvrages contenus dans le tome 162 et dernier, contenant une notice sur la vie et les écrits d'Apostalius et les suppléments aux précédents volumes. — M. Alexandre : Quelques documents nouveaux sur la réhabilitation du paganisme et son introduction dans le christianisme, au XVe siècle; avec une notice sur Pléthon, sur ses ouvrages, et en particulier sur son Traité des lois (3e et dernier article). — L'abbé Carré : Lettres à un jeune homme sur l'enseignement de la philosophie dans les maisons d'éducation (7e lettre). Continuation de l'examen de la philosophie ontologiste de M. l'abbé Fabre, professeur de dogme à la Sorbonne. — M. Bonnetty : Rétractation souscrite par M. l'abbé Hugonin, évêque nommé de Bayeux, des principes philosophiques de son livre : Etudes philosophiques, ontologie, suivie de l'examen des principales propositions trouvées dangereuses. — Bibliographie. Bonnetty : Œuvres choisies de Mgr Sibour. — Compte rendu aux abonnés. — Table des matières contenues dans ce volume.

REVUE D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE

ANNALES DE LA CHARITÉ.

(Rue Cassette, 29. — Prix : 20 fr. par an)

Livraison de janvier.

Manuscrit inédit d'Isabelle, Infante de Parme, archiduchesse d'Autriche (1768). — Méditations. — Mary : Julie de Noiron, nouvelle (suite). — Le P. Lescœur : La morale sociale de l'Evangile. — Episodes de la Terreur. Extraits des mémoires du comte de Tocqueville, ancien pair de France, suivis d'une lettre inédite de Louis XVI et d'une lettre inédite de M. de Malesherbes. — A. de Margerie : L'esprit scientifique et les convictions morales. — Anicet Digard : César Cantu. — Un débat sur la liberté commerciale. Lettre de M. de Léobardy et réponse de M. Louis Herne. — Chronique du mois. — Bulletin de Bibliographie.

SOMMAIRE DES ARTICLES

DE VARIÉTÉS PUBLIÉS PAR LES GRANDS JOURNAUX.

Le Constitutionnel. — 1er janvier. Ch. de Mouy : Louis XVI, Marie-Antoinette et Mme Elisabeth, par F. Feuillet de Conches. (Tome IV.) — 13. Gustave Landrol : les Bonnes fortunes parisiennes, par J. Sthal. — 18. Vigneau : Campagnes et bulletins de la grande armée d'Italie, commandée par Charles VIII (1494-1495). — 21. Gustave Landrol : la Harpe éolienne, sonnets par M. J.-F. Costa. — 24. H. Marie Martin : Nouveau manuel complet de sténographie ou l'art de suivre la parole en écrivant, par M. Hippolyte Prévost. — 28. Sainte-Beuve : Hommes et dieux; — Etudes d'histoire et de littérature, par M. Paul de Saint-Victor. — 29. Le Dr L. Véron : M. Duvergier de Hauranne et l'Académie française.

Journal des Débats. — 12 janvier. Prévost-Paradol : Discours du Bâtonnat; — Défense de Félix Orsini; — quatre Discours prononcés au Corps législatif dans la session de 1866, par M. Jules Favre. — 15. Louis Ratisbonne : le Roman de la chair, par M. Jean Dolent. — 16. Emile Deschanel : la Campagne; — Paysages et paysans, par Eugène Noël. — 19. Prévost-Paradol : Histoire constitutionnelle de l'Angleterre, depuis l'avénement de Georges III (1760-1860), par Thomas-Erskine May; — Huit mois en Amérique, lettres et notes de voyage (1864-1865), par Ernest Duvergier de Hauranne.

La France. — 5 janvier. Conférences de Notre-Dame; 5e conférence de l'éducation dans la famille, par le R. P. Hyacinthe. — 10. Ch. Giraud : la Chambre des comptes de Paris, par M. E. d'Yanville. — 12. Conférences de Notre-Dame. 6e conférence : du Foyer domestique, par

le R. P. Hyacinthe. — 15. E. Caro : M. Cousin, historien de la philosophie. — 28. E. Garsonnet : Œuvres mêlées de F. Evremont, revues, annotées et précédées d'une histoire de la vie et des ouvrages de l'auteur, par Ch. Giraud, de l'Institut. — 30. A Garcin : Annuaire encyclopédique.

Gazette de France. — 1er, 8, 15 janvier. Victor Fournel : Arrestation de Louis XVI à Varennes. — 5. Arthur de Boissieu : Livres et brochures. — 12. Conférences de Notre-Dame. 6e conférence : du Foyer domestique. — 18. Albert Gigot : Histoire du droit criminel des peuples européens, par M. A. Du Boys, ancien magistrat. — 23. L'abbé H. Brisset : Théologie du cathéchiste, par M. l'abbé Leclerc. — 26. C. de Meaux : les Cahiers de 89 ou les vrais principes libéraux, par M. Léon de Poncins. — 29. Victor Fournel : les Mémoires d'une enfant, par Mme Michelet.

Journal des Villes et Campagnes. — 3, 5, 11 janvier. Michel : Citeaux et sa colonie pénitentiaire. — 15. Firmin Boissieu : Bibliographie : le Signe de la croix et l'eau bénite, de Mgr Gaume ; — le Symbolisme et l'Eucharistie, de Mgr Landriot ; — Etudes d'un antiquaire pour la défense de Dieu, de la religion et du pape, de J. de Irizar ; — Saint Georges, martyr, de Jean Darcha. — 31. C.-F. Chevé : Traité du Saint-Esprit, de Mgr Gaume.

La Liberté. — 1er janvier. Xavier Eyma : les Historiens et les critiques de mon temps : Histoire des idées morales et politiques en France au XIIIe siécle, par M. Jules Barni. —3. Louis A. Bertrand : Lettre d'Utah (pays des Mormons). — 3. Xavier Eyma : les Biographes et les bibliographes de mon temps. — 15, 22. Xavier Eyma : les Correspondances posthumes de mon temps. — 16, 21, 29. Etienne Junca : M. Victor Cousin ; — A. Fagnan : le Revers de la médaille.

Le Monde. — 1er janvier. Ph. Serret : la Science historique et la morale de l'esprit des lois. — 4. A. de Lansade : Voltaire et ses maîtres, par M. Alexis Pierron. — 16, 18. Berthaumier : Sancti Bonaventuræ opera omnia. — 19, 21. Le chevalier Gougenot des Mousseaux : Marie de Longevialle, par M. l'abbé Pillon. — 23, 29. A. de Lansade : Méditations sur l'état actuel de la religion chrétienne, par M. Guizot. — 24. Barrier : Philosophia christiana cum antiqua et nova comparata, auctore Cajetano Sanseverino. — 26. Eugène Fialon, docteur ès-lettres : Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, par M. Gainet, curé de Cormontreuil. — 27. Ph. Serret : Histoire des trois derniers princes de la maison de Condé, par M. Crétineau-Joly.

Le Moniteur. — 1er, 4, 5, 6, 7, 8 janvier. Ernest Desjardins : Embouchures du Rhône ; — Travaux anciens et modernes ; — Fosses mariennes ; — Canal du Bas-Rhône. — 9. E. Duclaux : Etudes sur le vin ; ses maladies ; causes qui les provoquent, par M. L. Pasteur, membre de l'Institut. — 10. Général Faidherbe : Voyage de MM. Mage et Quintin dans l'intérieur de l'Afrique. — 13, 14, 19. Pierre Clément : Riquet, Colbert et le canal du Languedoc, d'après les documents contemporains. — 21. Théophile Gautier : Ingres. — 24. Gustave Claudin : Etudes sur la Chine contemporaine, par M. Maurice Trisson. — 27. Le Verrier : sur l'origine des étoiles filantes.

L'Opinion nationale. — 3 et 4 janvier. Laurent de l'Ardèche : Mémoires du roi Jérôme. — Jules Levallois : les Morts : J.-M. Dargaud. — Max Valrey. — Alfred Bréhat. — Charles Barbara. — Méry. — Roger de Beauvoir. — Léon Gozlan. — 21. Jules Levallois : M. Emile Bosquet ; — Louise Meunier ; — une Passion en province ; — une Femme bien élevée. — 30. Antony Méray ; — Valeur relative des textes sacrés ; — Job, drame en 5 actes, attribué à Isaïe, et rétabli dans son intégrité sur le texte hébreu, par Pierre Leroux.

La Patrie. — 7 janvier. A. de Laurières : le Mexique tel qu'il est, par l'abbé Domenech. — 9. Edouard Fournier : l'Administration sous l'ancien régime : les Intendants de la généralité d'Amiens (Picardie et Artois), par M. de Boyer de Sainte-Suzanne. — Mémoires de Foucault, intendant de Louis XIV, avec introduction et notes de M. Baudry. 10. — M. de Thémines : A travers les livres : Indiscrétions parisiennes, par M. Adrien Marx ; — le Musicien des catacombes, par M. Alfred Brocart ; — Eglantines et Chrysanthèmes, par M. Emile Larivière ; — Sténographie, par M. Hipp. Prévost. — 14. Alfred Michiels : Histoire de la peinture flamande, par Alfred Michiels. — 21. Edouard Fournier : Campagnes et bulletins de la grande armée d'Italie, commandée par Charles VIII (1494-1495), d'après des documents rares ou inédits, extraits en grande partie de la bibliothèque de Nantes, par G. de la Pilorgerie. — Histoire du gentil seigneur de Bayart, composée par le loyal serviteur et abrégée, à l'usage de la jeunesse, par Alphonse Feillet. — 25. M. de Thémines : le Génie des peuples dans les arts, par M. le duc de Valmy.

Le Pays. — 1er janvier. Pellerin : Ordres et distinctions chez tous les peuples. — 13. Le Roman d'un curé, par Mme Pauline Thys. — 23. Voyages et aventures en Irlande, par l'abbé Domenech. — 24. International : la Crise ouvrière en Angleterre.

La Presse. — 4 janvier. Henry Houssaye : Histoire d'Apelles. — 8. A. Gallet de Kulture : les Naufrages (côtes de France). — 9. V. Lauvray : la Chine et le Japon au temps présent, par Henry Schliemann (de Saint-Pétersbourg). — La Comédie en plein vent, par Pierre Véron. — 10. Evariste Bavoux : Mémoires secrets de J.-M. Augeard. — 11. Victor Cucheval : Histoire de la littérature italienne, par T.-F. Perraut. — 12. Ayraud Degeorges : les Houillères de la France : Bassin du Nord ; — le Pas-de-Calais. — 15. M. de Lescure : la Diplomatie de Louis XV : Correspondance de Louis XV et du maréchal de Noailles, par Camille Rousset. — Correspondance secrète inédite de Louis XV sur la politique étrangère. — 16. J.-C. Crussard : le Frein électrique. — 22. Francis Riaux : le Cerveau et la pensée, par Paul Janet. — 23. C.-D. d'Héricault : la Révolution du XVIe siècle : les Guise, les Valois et Philippe II, par M.-J. de Croze. — 24. J.-C. Crussard : le dernier concours de volailles grasses, des beurres et des fromages au Palais de l'industrie. — 25. Francis Riaux : M. Victor Cousin : Vallery Radot : Affaire Clémenceau, Mémoire de l'accusé, par M. Alex. Dumas fils. — 29. F. Colincamp : Histoire de la littérature française, de M. Nisard, membre de l'Académie française. — 30- A. Letram : le nouveau Cimetière de Paris.

Le Siècle. — 1er janvier. Camille Flammarion : les Mines de houille et les houilleurs, par L. Simonin. — Louis Jourdan : Job, drame en cinq actes, par le prophète Isaïe. — 9. Evariste Bavoux : Mémoires secrets de J.-M. Augeard, secrétaire des commandements de la reine Marie-Antoinette. — 10. Camille Flammarion : Sauvages modernes et âges primitifs de l'humanité. — 12. D.-J. Gilbert : P. Evremond. — 13. B. Maurice : l'Enseignement primaire dans la ville de Paris. — 15. Camille Flammarion : Particularités remarquables de l'histoire des insectes. — 16. Brasseur Wirtgen : le Berger et son chien : Instinct des animaux. — 18. H. Carnot : la France avant 1789, et les prophéties de la Révolution. — 19. Léon Gatayes : Philosophie de la musique, par Ch. Bauquier. — 22. Camille Flammarion : le monde de Mars et notre ciel d'hier. — 24. Eugène Tenot : des Premières transformations historiques du christianisme, par Athanase Coquerel fils. — 26. Auguste Luchet : la Vigne en France et spécialement dans le sud-ouest, par Romuald Dejernon. — 27. A. Corbon : les Hommes de 1848. — Les Morts : Eugène Cavaignac. — 29. Louis Jourdan : la Science des bonnes gens. — 30. Louis Jourdan : les Divinités égyptiennes.

Le Temps. — 7 janvier. Edgar Quinet : France et Allemagne ; — Point de vue de la France. — 8. L. de Ronchaud : Mémoires d'un enfant, par Mme Michelet. — 10. Ed. Scherer : l'Exploration de l'Arabie centrale. — 12. Antonin Proust : le Nouveau Paris ; — ses monuments ; — l'église Saint-Augustin ; — l'église de la Trinité. — 13. A. Morel : Antonio Perez : l'Art de gouverner, par M. J.-M. Guardia. — 15. Ed. Scherer : les Wahabites. — 16. Courcelle-Seneuil : la Monnaie, par M. Michel Chevalier ; — la Question des octrois, par M. Frédéric Passy ; — du Crédit de l'intelligence, par M. G. Renaud. — 17. Frédéric Lock : Histoire générale de Paris, collection de documents fondée par M. le baron Haussmann, préfet de la Seine, et publiée sous les auspices du conseil municipal. — 19. Daniel Stern : Ponsard et ses œuvres tragiques. — 21. A. Morel : la Morale de l'Eglise et la morale naturelle, par M. L. Boutteville. — 22. J.-M. Guardia : Réforme de l'enseignement médical. — 23. Vivien de Saint-Martin : une Nouvelle expédition polaire. — 25. Vivien de Saint-Martin : notre Pays, par Jules Duval. — 29. Ed. Scherer : Victor Cousin. — 30. A. Mézières : l'Ile de Crète, par George Perrot.

L'Union. — 1er, 8, 15 janvier. Alfred Nettement : Mémoires du comte Beugnot, ancien ministre (1783-1815). — 12. E.-L. Reinaut : le Chevalier Victor de Gibelin, dernier officier de la garde suisse de Louis XVI. — 13. Victor de Laprade, de l'Académie française : Etudes sur les poëtes anglais. — Les Paysages et la mythologie de lord Byron. — 16. Augustin Galitzin : Lettres inédites du roi Henri IV à M. de Sillery. — 19. G. de Cadoudal : un Chouan. — 22. Alfred Nettement : le Sentiment de la nature avant le christianisme, par Victor de Laprade, de l'Académie française. — 24. Poujoulat : la Vie des saints illustrée en chromolithographie, d'après les anciens monuments de tous les siècles, par F. Kellerhoven ; texte par M. Henry de Riancey, ancien député. — 28. Victor de Laprade, de l'Académie française : Etudes sur les poëtes anglais : les Contemporains ; — Tennisson. — 29. Alfred Nettement : Victor Cousin.

Le gérant, F. WATTELIER.

Paris, — Imprimerie Pivry et Ce, rue N.-D. des Champs, 49.

Tome III. N° 3. Mars 1867.

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PREMIÈRE PARTIE

NOUVELLES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ.

Nos lecteurs apprendront sans doute avec plaisir que la Société va mettre en vente plusieurs nouveaux volumes dont quelques-uns paraîtront avant la publication du prochain numéro de la *Revue*. Aussi croyons-nous devoir les leur annoncer dès aujourd'hui.

Le premier et le plus important par le sujet et le nom de l'auteur est l'ouvrage de Mgr Manning, archevêque de Westminster, intitulé : La Mission temporelle du Saint-Esprit (1). Cet ouvrage, que la France catholique attendait avec impatience, a été traduit, avec l'approbation de l'auteur, par M. Jules Gondon. L'illustre prélat, en lui confiant ce travail délicat, lui exprimait sa confiance en ces termes : « Mon petit traité « sur la grande thèse du Saint-Esprit est tout à vous, et, entre vos « mains, je suis assuré que la traduction et l'usage qui en sera fait, « seront entièrement conformes à mes désirs. »

Déjà les revues et les journaux les plus autorisés qui ont rendu compte de l'ouvrage, sur l'édition anglaise, l'ont apprécié de manière à faire désirer vivement la traduction que nous publions. Ainsi, les *Etudes religieuses*, le savant recueil des RR. PP. jésuites, disait : « Quand un livre se montre au jour, protégé par un nom comme celui « de Mgr Manning, on est dispensé d'en faire l'éloge. Chacun sait bien « à l'avance qu'il retrouve les rares qualités qui distinguent cet écri- « vain éminent : énergie d'intelligence, éloquence entraînante, onc- « tion et piété profondes. Le présent ouvrage a de plus l'avantage de

(1) L'ouvrage forme un beau volume in-18 de 360 pages. — Il sera mis en vente le 25 mars. Prix : 3 fr. Pour les agrégés : 1 fr. 75.

« paraître avec beaucoup d'à-propos, au moment même où le vénéra-
« ble auteur vient de se voir élevé sur le premier siége épiscopal de
« l'Angleterre. Assurément, le nouvel archevêque de Westminster, en
« prenant possession de son Église, ne pouvait lui offrir de présent
« plus agréable qu'un livre dédié au Saint-Esprit, pour lequel Mgr Man-
« ning a eu toujours, dit-on, une dévotion particulière ; un livre mar-
« qué au coin d'un esprit supérieur, rempli des pensées les plus éle-
« vées, brillant dans la forme, approprié aux besoins du temps, digne,
« en un mot, d'un successeur de l'illustre Wiseman..... Le peu que
« nous venons de dire ne donne qu'une idée bien imparfaite de l'ou-
« vrage ; mais nous tenions à le faire connaître dès maintenant à nos
« lecteurs, en attendant qu'une plume exercée veuille bien le traduire
« en français. »

Le journal le *Monde* appréciait l'ouvrage en termes non moins flatteurs : « L'ouvrage important dont nous venons de donner le titre (*La* « *Mission Temporelle du Saint-Esprit*) traite de hautes questions, mais « avec tant de clarté qu'elles deviennent intelligibles et attrayantes « pour les personnes les moins versées dans ces matières..... Dans des « pages d'une lucidité remarquable et qui s'élèvent à la hauteur de l'é- « loquence, Mgr Manning a montré le Saint-Esprit constituant l'Église « au jour de la Pentecôte, et poursuivant toujours depuis, par son « union indissoluble avec elle, sa mission dans le temps..... Nous ne « pouvons nous empêcher d'exprimer le vœu de voir ce beau livre « traduit en français..... Aux qualités dont nous venons de parler, « Mgr Manning joint une connaissance profonde des erreurs et des be- « soins spirituels du temps présent, et c'est là ce qui rend son ouvrage « l'un des plus remarquables et des plus utiles qu'on ait publiés de nos « jours. »

La traduction de M. J. Gondon répond à ces vœux et va les satisfaire. Les appréciations que nous venons de citer sont plus que suffisantes pour faire juger de l'accueil qui sera fait en France à l'ouvrage du digne successeur de Mgr Wiseman.

Nous mettrons aussi en vente, dans quelques jours, le quatrième volume des Œuvres choisies de saint François de Sales, dont le dernier numéro de la *Revue* a entretenu nos lecteurs.

Un volume d'études historiques dans lequel ont été réunies les critiques les plus autorisées faites contre les écrits de M. Henri Martin, paraîtra sous le titre de Défense de l'histoire contre les erreurs de M. Henri Martin. Plusieurs écrivains des plus compétents sur la matière, MM. G. de Beaucourt, Tamizey de Larroque, H. de L'Epinois,

Darbois de Jubainville et F. de Roquefeuil ont réuni leurs travaux dans cet intéressant ouvrage.

Enfin, la *collection nouvelle*, formée de volumes in-18 à 85 centimes, va s'enrichir des trois ouvrages suivants :

La Syrie, *épisode de la dernière insurrection*, par Mme la comtesse de La Rochère;

Les Soirées du dimanche, par M. Bathild Bouniol;

La Joie du foyer, par le même auteur.

Ces publications montrent à nos lecteurs que notre Société n'entend pas rester inactive, et elle compte sur leur intelligent concours pour atteindre le but qu'ils poursuivent avec nous : la propagation des bons ouvrages.

F. Wattelier.

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE (1).

L'éloge de l'*Histoire littéraire de la France* a été fait si souvent, et avec tant d'autorité, que je me garderai bien de le recommencer. Toutes les nations nous envient ce recueil incomparable, et un des plus illustres continuateurs de dom Rivet, M. J.-V. Le Clerc a pu rappeler avec une noble fierté (*Avertissement* du tome XXIII, 1856) que le savant Ernesti, en 1772, craignant que la publication n'en fût à jamais interrompue, déplora cette interruption comme un malheur public, et réclama instamment, au nom de l'Allemagne et de toute l'Europe lettrée, la suite d'un aussi précieux ouvrage (2).

Je ne saurais trop féliciter M. Palmé, l'intrépide et habile éditeur des

(1) *Histoire littéraire de la France*, par les religieux Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. Nouvelle édition publiée sous la direction de M. Paulin Pâris, membre de l'Institut. Paris, Victor Palmé. Tome I, de LXIV-452 et 505 pages, 1865 ; tome II, de XXXII-768 pages, 1866; tome III, de XVI-791 pages, 1866. Prix de chaque volume (in-4° sur papier vergé) : 20 fr.

(2) L'ancien doyen de la Faculté des lettres de Paris ajoute : « L'Institut, dès le moment où il en a repris la publication, n'a cessé de fournir de zélés coopérateurs à un travail qui, pour la difficulté, l'étendue, et pour ce mérite enfin de la persévérance que les autres nations se plaisent à nous refuser, n'a encore d'égal chez aucune d'elles. » Dans son éloquente notice sur Fauriel (en tête du tome XXI), M. Le Clerc avait fait cette remarque qu'il m'est doux de transcrire : « Notre patrie, qui a répandu sur la terre plus d'idées sérieuses que des nations qui se croient graves, peut bien sourire, en passant, à quelques œuvres frivoles, mais elle a des suffrages durables pour ceux dont les grands travaux l'éclairent et l'honorent. »

Bollandistes (1), d'avoir eu la pensée de réimprimer le chef-d'œuvre des Bénédictins, en même temps que le chef-d'œuvre des Jésuites. On ne pouvait guère rendre de plus grand service aux études littéraires que de remettre en lumière « un des plus glorieux monuments de la critique française. » Les premiers volumes, très-recherchés par les étrangers, étaient devenus excessivement rares en France, et c'est avec beaucoup de raison que l'auteur de l'*Avertissement sur cette nouvelle édition* s'exprime ainsi (p. 4) : « On peut attribuer à la difficulté de les consulter le peu de profit qu'en ont su tirer jusqu'à présent les auteurs de nos grands *Dictionnaires historiques* et de nos *Biographies* dites *universelles*. Ce trésor d'érudition patiente et de saine critique demeure encore aujourd'hui caché, je ne dis pas seulement aux gens du monde, mais même à la plupart de nos écrivains les plus sérieux, les plus considérables. Une seconde édition devra donc produire un effet plus général et plus utile que n'avait fait la première. »

Rien, du reste, n'a été négligé pour rendre la réimpression des douze premiers volumes de l'*Histoire littéraire* digne de l'approbation des juges les plus sévères (2). Voici les engagements pris et tenus par le nouvel éditeur :

« Notre édition de l'œuvre des Bénédictins rappellera très-exactement la disposition et même la pagination de la première. Préfaces, Avertissements, Discours sur l'état des Lettres, Tables des notices, Tables des matières, Tables des citations, Notes et Manchettes marginales ; même orthographe, même nombre de pages formées du même nombre de lignes, et, autant que possible, même aspect de papier et de caractères, voilà ce qu'on retrouvera dans les deux éditions ; car nous nous sommes préoccupés du soin de remplacer exactement chacun des volumes que nous réimprimions, de façon qu'on ne pût trouver aucun avantage dans la première sur la seconde, et que les citations indiquées dans les ouvrages où l'on a mis l'*Histoire littéraire* à profit pussent être vérifiées avec la même facilité dans la nouvelle édition et dans la précédente. Les seuls changements que nous ferons ne sont pas de nature à troubler l'uniformité de la disposition générale et de l'ancienne pagination. Ils se rapporteront aux points suivants :

(1) La réimpression des *Acta sanctorum* de l'édition d'Anvers formera 54 volumes in-folio, et sa continuation remplira 6 autres volumes du même format. Les tomes XVIII et XIX viennent de paraître.

(2) On sait que les douze premiers volumes sont l'œuvre même des Bénédictins (1733-1763), et que les douze autres volumes ont été rédigés par une commission de quatre érudits choisis dans le sein de l'Académie des Inscriptions. Ces douze derniers volumes sont beaucoup moins rares que les précédents, et la première édition n'en étant pas épuisée, on ne pouvait pas songer à en publier déjà une seconde.

1° Les Bénédictins avaient placé des *Errata, ou fautes à corriger et additions à faire,* sur les derniers feuillets de chacun de leurs volumes. Ces corrections sont toutes fort courtes; elles pourront donc être remplacées dans le corps du texte, pour le plus grand avantage des lecteurs.

2° Nos auteurs, toujours désireux d'améliorer leur ouvrage, ont fait suivre ou précéder chaque volume, à partir du second, d'additions et corrections plus développées que celles des *Errata ;* souvent même ils sont revenus à plusieurs reprises et dans plusieurs volumes sur certains passages d'un précédent volume. Nous avons cru pouvoir réunir toutes les additions et corrections de ce genre disséminées dans tout l'ouvrage. Comme ces additions ou ne sont pas paginées, ou bien ont une pagination particulière, leur réunion à la fin du volume auquel elles se rapportent ne pourra rien changer à la disposition générale de ce volume.

3° A ces additions, nous réunirons les observations que le texte de l'ouvrage nous aura suggérées. Nous aurons grand soin de les marquer d'un signe qui les fera aisément distinguer de l'œuvre originale.

Le nouvel éditeur, membre depuis vingt-cinq ans de la commission académique chargée de continuer l'*Histoire littéraire de la France,* ne s'est pas proposé de modifier ou de soumettre à un examen rigoureux la grande œuvre des Bénédictins. La tâche eût été certainement au-dessus de ses forces. Il s'est engagé seulement à revoir les textes allégués, à réunir et coordonner les additions jusque-là disséminées dans les volumes suivants, à différentes époques ; à y joindre quelques discrètes rectifications ; à continuer jusqu'à nos jours la liste des anciennes éditions ; à signaler les plus anciens textes manuscrits conservés dans les bibliothèques publiques et particulières, partie importante de la critique bibliographique que dom Rivet et ses continuateurs, ordinairement éloignés de Paris, n'avaient guère osé aborder (1). Mais il ne s'agissait pas de refaire ou de compléter la grande œuvre bénédictine ; on s'est donc contenté de mentionner les travaux plus récents qui ont apporté quelque modification aux fragments antérieurs, ou bien ouvert quelques nouveaux points de vue dont il convenait aujourd'hui de tenir compte. »

Les annotations dont M. Paulin Pâris a enrichi la nouvelle édition de

(1) Qui mieux pouvait combler de telles lacunes que le zélé paléographe auquel nous devons l'ouvrage si important et malheureusement inachevé, intitulé : *Les manuscrits français de la Bibliothèque du Roi* (1836-1848). 7 vol. in-8° ?

l'*Histoire littéraire de la France* sont excellentes. On y trouve à la fois beaucoup de goût, beaucoup d'érudition, et ce qui ne gâte rien, beaucoup d'esprit. La plupart des observations de M. P. Pâris, très-courtes, volent au but rapides comme des flèches, et sont piquantes comme elles bien souvent. Citons-en quelques-unes :

« La *Nouvelle Biographie générale* donne au grammairien Castor le surnom de *Rhodien*, et ajoute qu'il était *sans doute* de Rhodes, de Marseille ou de la Galatie. Il faut convenir que voilà un sans doute bien douteux. » (Tome I, 1re partie, p. 434.)

« Les deux Biographies universelles, Michaud et Didot, accusent Domitien d'avoir fait mourir Agricola. On ne voit rien de pareil dans Tacite, auquel nous devons tout ce que l'on sait d'Agricola, son beau-père. » (*Ibidem*, p. 440.)

« Si l'on pouvait oublier la conduite de cet homme (Lenglet du Fresnoy), quand pour s'insinuer dans les bonnes grâces des princes légitimés, il avait rédigé un mémoire contre le Régent, et s'était fait mettre une première fois à la Bastille pour obtenir la confiance des conjurés qu'il se hâtait de dénoncer ; si l'on pouvait oublier l'infâme diatribe qu'il écrivit contre l'illustre et malheureux Jean-Baptiste Rousseau, coupable d'avoir refusé de se recommander au prince Eugène et de payer à Vienne ses dettes ; si l'on pouvait oublier les livres qu'il écrivit sous des noms supposés, l'un pour montrer les dangers de la lecture des romans, l'autre pour combattre ce qu'il venait d'écrire ; enfin, si l'on pouvait oublier les nombreuses éditions qu'il donna des livres les plus obscènes, on pourrait s'écrier avec l'auteur de la *Nouvelle Biographie générale :* L'abbé Lenglet est le véritable modèle de l'homme de lettres indépendant. Mais un pareil jugement aurait fait sourire d'indignation, ou de pitié, les contemporains de cet homme doué sans doute d'une certaine activité d'esprit, d'une certaine variété de connaissances, d'une certaine habitude d'études historiques et littéraires, mais dont la vie fut constamment souillée d'actions immorales. (Tome I, 2e partie, p. 456.)

« La méprise des continuateurs de Moréri (au sujet de Paulin le Pénitent) n'a pas été corrigée. Les auteurs de la *Nouvelle Biographie générale* ont pris un parti plus simple : ils ont omis de parler de ce Paulin le Pénitent. (Tome II, p. 757.)

« La vie et les écrits de Sidoine Apollinaire ont été l'objet d'une excellente étude de M. Germain, depuis historien de Montpellier. Ce fut la thèse pour le doctorat qu'il présenta, en 1840, à la Faculté des Lettres de Paris. L'habile auteur a parfaitement analysé les lettres, les

poésies profanes et sacrées de l'illustre évêque de Clermont. Nous devons seulement regretter qu'après avoir si bien rappelé tout ce qu'il devait aux critiques et aux écrivains contemporains qui avaient mis en œuvre la précieuse notice de dom Rivet, M. Germain n'ait pas une fois parlé de cette source primitive, à laquelle M. Ampère et M. Fauriel avaient si largement puisé. M. Germain aurait-il suivi fréquemment pas à pas la notice de l'*Histoire littéraire*, parce qu'il l'aurait trouvée seulement dans les deux écrivains que je viens de citer? Nous penchons à le croire.

« *Sic vos non vobis mellificatis apes...* » (*Ibidem*, p. 765.)

« Roland n'était pas « un héros imaginaire, » comme l'ont suffisamment prouvé Eginhard et l'historien de Louis-le-Débonnaire, connu sous le nom d'Astronome Limousin. Je ne sais pas non plus où dom Rivet avait trouvé « ces dix à douze grosses voix » chantant de toutes leurs forces la chanson de Roland. Ce qu'on peut seulement assurer, c'est que l'usage des anciens Germains de célébrer par des chants populaires les anciens héros, s'est conservé en France jusqu'au milieu du quatorzième siècle. » (Tome III, p. 721.)

« L'auteur de la courte notice accordée à saint Eugène de Carthage dans la *Nouvelle Biographie générale*, pour n'avoir consulté ni l'*Histoire ecclésiastique* de Tillemont, ni notre *Histoire littéraire*, fait exiler saint Eugène à Vienne, et place dans cette ville, près de la tombe de sainte Amaranthe, le monastère fondé par saint Eugène. Le nouveau biographe change ainsi, de sa propre autorité, le sexe du martyr saint Amarand, et transporte à Vienne le tombeau et le monastère réellement situés à un quart de lieue de la ville d'Albi. » (*Ibidem*, p. 725.)

J'ai dit tout à l'heure qu'il me paraissait superflu de louer l'*Histoire littéraire de la France*. Mais je ne puis pas ne pas exprimer ici tout le bonheur que je viens d'éprouver en relisant, dans les magnifiques volumes sortis des presses de M. Paul Dupont, les notices vraiment parfaites de dom Rivet sur Pythéas, Trogue Pompée, Claude, Domitien, Afer, Pétrone, saint Irénée, saint Martial, Claude Mamertin, Eumène, Lactance, saint Hilaire, Eutrope, Ausone, Rufin, saint Ambroise, saint Martin, etc. (Tome I); sur saint Delphin, Marcellus Empiricus, Vigilance, Rutilius, Sulpice Sévère, saint Honorat, saint Paulin, évêque de Nole, saint Eucher, saint Prosper, Mamert Claudien, Paulin de Périgueux, Salvien, Sidoine Apollinaire, Fauste, Gennade, etc. (Tome II); sur saint Avite, saint Remi, saint Césaire, saint Grégoire de Tours, saint Fortunat, évêque de Poitiers, saint Colomban, Dagobert Ier, Marcusse, saint Didier, évêque de Cahors, Frédégaire, saint Léger, évêque

d'Autun, etc. (Tome III). Je mettrai au nombre des meilleures journées de ma vie celles que je viens de consacrer à l'étude de ces diverses notices et de ces *discours sur l'état des lettres en chaque siècle*, où sont si magistralement appréciées, dans leur ensemble, ces mêmes productions qui deviennent ensuite tour à tour l'objet du plus minutieux examen. Dom Rivet s'écriait avec la plus touchante modestie (*Préface*, p. v) : « Heureux, je ne dis pas si notre zèle nous attire les louanges du public, mais s'il suffit seulement pour justifier nos tentatives ! Encore plus heureux, si Dieu versant sur notre travail une abondante bénédiction, il a l'avantage de plaire autant qu'il nous paraît devoir être utile ! » Jamais vœu n'a été mieux exaucé ! Je suis bien sûr que tous ceux qui liront ces volumes pleins de renseignements toujours exacts et d'observations toujours judicieuses, et qui exhalent en quelque sorte un suave parfum d'honnêteté, éprouveront pour dom Rivet une admiration mêlée de reconnaissance. Il sera juste qu'une part de cette reconnaissance revienne à l'éminent critique qui a si savamment complété l'œuvre de dom Rivet, ainsi qu'à l'intelligent libraire qui, mettant des soins infinis à mener à bien ses gigantesques entreprises, nous offre des volumes dont le texte est si pur, dont le papier est si beau, dont les marges sont si larges, dont les caractères sont si nets, et qui, enfin, à tous les points de vue, seront la parure et l'honneur de toutes les bibliothèques !

TAMIZEY DE LARROQUE.

POÈTES ET ROMANCIERS.

Décidément, pour les commerçants et pour les acheteurs, l'étiquette a pris plus d'importance que la marchandise ; il paraît qu'elle suffit pour assurer un prompt débit. Pour ce qui concerne les livres, le nom d'un auteur tient lieu d'étiquette. Heureux le directeur de revue, heureux l'éditeur qui, dans une réclame, croient pouvoir affirmer que ce qu'ils annoncent est l'œuvre d'un écrivain « *aimé du public.* »

Sauf de nombreuses exceptions, les noms *aimés du public* appartiennent à des écrivains éminents. Mais les écrivains éminents disparaissent, et, par malheur, ils n'ont plus d'équivalents parmi ceux qui font à présent de la littérature l'objet de leurs études, de leur ambition, ou simplement de leur commerce. Et les éditeurs sont en présence d'un

public exigeant à qui il faut avant tout de l'*inédit*. On lit aujourd'hui, on ne relit plus. Que faire? — Serait-ce inutilement que dans ses *Lumières de la vie,* M. Belmontet affirmait que *tout ce qui sort d'un grand homme est précieux ;* cette maxime est utilisée, notre siècle est pratique. Quand un bon écrivain est mort, tout ce qui peut être recueilli émanant de lui, est soigneusement groupé, réuni en volumes; on fouille les vieux papiers, on utilise tout, même les lettres, d'où il s'ensuit que le secret des correspondances se trouve violé. Ceux qui publient ces correspondances sont-ils bien sûrs de ne point outrepasser leurs droits; ce qui avait été écrit pour un ami, l'était-il pour le public ; le laisser-aller de la correspondance est-il digne d'être mis au jour? — Dieu sait si ce qu'on collectionne en agissant de la sorte, en vaut toujours la peine, et si l'on ne s'expose pas à publier des niaiseries; faut-il en donner un exemple? « *Voulez-vous venir*, vous et madame Laube, ce soir, avec ma « femme et moi aux *Français? Je viens* de recevoir un coupon de loges, « et je compte sur vous. Donnez-moi une réponse. Nous dînerions alors « ensemble, et irions ensuite au théâtre. *Voulez-vous* nous prendre, ou « devons-nous monter chez vous? » M. Prudhomme pourrait à coup sûr, écrire de pareils billets à ses amis, mais trouverait-il un éditeur pour les transmettre à la postérité, je vous le demande? Le billet que nous venons de transcrire est de Henri Heine, et qui ne voudrait avoir complètes, jusqu'à la dernière ligne, les œuvres de Henri Heine? La publication de deux volumes de sa correspondance était donc une bonne *affaire*. Néanmoins, voulez-vous savoir ce qu'un critique, M. Élie Sorin, pensait de cette *correspondance* dont il rendait compte dans une *Revue* : « Si je ne connaissais Henri Heine que par sa correspondance, je ne verrais guère en lui qu'un lettré froid et sec, ne vivant que pour satisfaire sa vanité personnelle. »

Eh bien! telle est l'impression pénible qui m'a saisi après avoir lu le second volume des œuvres posthumes d'Alfred de Vigny (1). Loin de moi, je le déclare bien vite, la pensée qu'une spéculation, l'escompte d'un nom célèbre, aient inspiré cette publication. M. Ratisbonne, évidemment, a cru remplir un devoir; mais, pour la gloire de M. de Vigny, n'eût-il pas mieux valu que ses œuvres posthumes restassent ignorées? Autrefois, quand un écrivain laissait après lui des manuscrits qu'il n'avait pas jugé à propos de faire imprimer de son vivant, un triage sévère était fait; on publiait le meilleur,

(1) Alfred de Vigny. *Journal d'un poète,* recueilli et publié par Louis Ratisbonne. Paris, M. Lévy, 1867, in-12; prix, 3 fr.

le reste était, au besoin, porté dans les bibliothèques. Et c'est ainsi que les bibliothèques de Paris, et même celles des provinces, possèdent une quantité considérable de manuscrits où les curieux et les érudits peuvent à l'occasion trouver des renseignements précieux, mais qui, pour le public en général, n'auraient en réalité aucune valeur.

Loin de gagner aux publications qui déjà ont été faites après sa mort, M. de Vigny a dû perdre beaucoup aux yeux de ceux qui n'avaient point vécu dans l'intimité de cet écrivain. *Chatterton*, qui semblait sorti d'un cœur gonflé d'indignation, ne paraît plus être que l'expression d'un orgueil démesuré qui se trouvait inassouvi. Celui qui avec tant d'éloquence avait écrit le panégyrique de l'*honneur*, s'était vivement préoccupé des *honneurs*. Le calme que l'on reprochait à la poésie de M. de Vigny était calculé; ce calme apparent recouvrait les mesquines tourmentes de l'amour-propre froissé, absolument comme une brume irisée par le soleil, cache quelquefois des tempêtes qui s'agitent derrière elle.

Nous étions de ceux qui aimaient M. de Vigny, on nous a éloigné de lui; il nous serait impossible, à présent, de ressentir pour ses œuvres les mêmes sympathies. Pourrait-il en être autrement? On nous prouve que ce poète, non-seulement était sceptique, mais, qui plus est, impie; que l'orgueil et le fiel de la rancune saturaient cet écrivain dont le style était doux et placide. Et cet orgueil dont l'on fait l'étalage était-il réellement justifié; le génie peut-il en atténuer l'excès?

Rares sont ceux dont la dernière heure donne un démenti aux erreurs de leur vie et de leurs œuvres littéraires. M. de Vigny compte parmi ceux-ci. Il était dans la plénitude de sa raison, lorsqu'il donna l'ordre d'aller chercher un prêtre. M. l'abbé Vidal, curé de Bercy, se rendit à cet appel et M. de Vigny put mourir en chrétien. Ce fait est affirmé dans une lettre publiée par M. Guérin dans le *Mémorial catholique;* pourquoi le laisse-t-on ignorer aux lecteurs des œuvres posthumes?

Cela n'eut-il pas mieux valu que de montrer le fiel qui, tenant lieu d'encre, a recouvert quarante pages du *Journal d'un poète?* Quarante pages acrimonieuses pour une question personnelle, témoignant d'un amour-propre puéril, blessé par quelques phrases d'un discours académique prononcé par un confrère? On comprend, en pareil cas, quelques mouvements de dépit et de mauvaise humeur passagère, on se refuse de reconnaître l'opportunité de cette mauvaise humeur froidement distillée, renfermée dans un récipient volumineux, et puis déversée goutte par goutte? En quoi la postérité peut-elle s'intéresser à ces querelles de ménage?

Quant au scepticisme de M. de Vigny, en politique comme en reli-

gion, il est tout simplement hideux : qu'on en juge par le paroxysme de démence que nous allons reproduire ; nous le faisons avec répugnance, mais lorsqu'il s'agit d'un homme tel que M. de Vigny, toute assertion doit se justifier.

Le jugement dernier.

« Ce sera ce jour-là que Dieu viendra se justifier devant toutes les « âmes *et tout ce qui est vie*. (Voyez-vous le Créateur tenu de rendre « compte de ses actes à un mollusque, à un ciron ?) Il paraîtra, il dira « clairement pourquoi la création et pourquoi la souffrance et la mort « de l'innocence, etc. En ce moment, ce sera le genre humain ressus- « cité qui sera le juge, et l'Éternel, le Créateur, sera jugé par les géné- « rations rendues à la vie. »

Ailleurs, on déclare que, « *les pères de la pensée*, (parmi lesquels on se « range, sans doute,) valent bien les Pères de l'Église. » Apparemment, on dénie à ceux-ci la pensée ! Autre part encore, on déclare que saint Augustin, Bossuet et Fénelon, étaient *superficiels*, et que, *lorsqu'ils pensaient*, ils *cherchaient* une religion. Cela ne se réfute point.

Toutes ces assertions hautaines sont plutôt risibles que susceptibles d'indigner ; mais n'est-il pas plus légitime encore de rire à propos des récriminations, passablement accentuées, qui accusent le gouvernement de la Restauration de n'avoir conféré à M. de Vigny le grade de capitaine qu'à l'*ancienneté ?* Il est bon de noter que dans sa carrière militaire, M. de Vigny avait débuté par être lieutenant. La rancune enfanta donc *Servitude et grandeur militaires ?* Évidemment, aussitôt qu'un lieutenant a prouvé qu'il sait aligner de beaux alexandrins, il doit être appelé à ranger des régiments en bataille ; il faut en faire un général ? — Au surplus, selon d'illustres exemples, les poètes sont aptes à tout ; réformer, gouverner les États est du ressort des Muses. Ah ! comme l'orgueil non-seulement enivre ceux qu'il a envahis, mais comme il les aveugle !

Dans un poème qui fait partie des *Destinées*, M. de Vigny s'affirmait plus grand que ses pères ; il jetait sur eux le dédain à pleins hémistiches, du haut de son trépied :

C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre ;
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

Pourquoi donc le *Journal d'un poète* fait-il un si fier étalage de généalogies, de vieux parchemins et des titres des aïeux de M. de Vigny à la considération publique ? Le père de ce grand homme, on nous l'apprend,

n'était rien moins que « seigneur du Tronchet, de Moncharville, des « deux Émarville, Isy, Frène, Jonville, Folleville, Gravelle *et autres « lieux.* » Probablement, cette nomenclature superbe nous fait grâce de quelques fermes. On n'a garde d'oublier que tel grand-oncle avait un régiment; tel autre, un brevet de page de Louis XIV ; on copie des titres donnés par Charles IX, et l'on fait l'exhibition de tous les renseignements de terres ou de famille que pourrait étaler, non point un poète, mais tout simplement un gentillâtre infatué de sa noblesse jusqu'au ridicule. Quelles contradictions !

Il est temps de conclure. Cette publication est malencontreuse et regrettable. La fin chrétienne de M. de Vigny, les sentiments religieux qui ont pris leur force à l'heure suprême, augmentent l'inopportunité des manifestations d'un scepticisme qui n'était qu'à la surface et que fit évanouir l'approche de la mort. — Autre conclusion : le scepticisme et l'incrédulité sont les compagnons inséparables de l'orgueil.

— Auprès du *Journal d'un poète*, par Alfred de Vigny, se place, tout naturellement, un volume qui vient d'être ajouté à la collection des œuvres d'Alfred de Musset : *Mélanges de littérature et de critique* (1). On a beau empiler livre sur livre, on ne saurait rendre lourd le bagage de Musset allant à la postérité, ce sont toujours des œuvres légères qui viennent s'ajouter à des œuvres légères. Ce volume-ci se compose d'articles publiés dans les journaux d'un autre temps : on tient à ne laisser rien s'égarer. Toutefois, s'il nous serait difficile d'affirmer que ce nouveau livre fût essentiel pour la gloire de Musset, nous dirons volontiers que l'on peut y glaner d'excellentes choses. Par exemple, je tiens à citer une étude sur l'*Art moderne* où Musset s'élève avec raison, contre les pédants qui prétendent donner des leçons aux artistes comme le feraient des maîtres d'école. Qu'eût dit Musset s'il eût entendu M. Taine déroulant dans sa chaire les théories matérialistes, en vertu desquelles toute initiative dans les arts est condamnée et repoussée, l'œuvre doit sortir du milieu où elle se produit.

Le Salon de 1836, une dissertation sur la tragédie sont également de très-bons morceaux écrits avec un style correct, élégant, que l'on n'observe plus guère dans le courant violent et fangeux qui entraîne avec lui la plupart des journaux et des revues. La conclusion de l'étude d'Alfred de Musset sur la tragédie, est toute résumée, condensée, dans un vers d'André Chénier :

« Sur des sujets nouveaux faisons des vers antiques. »

(1) *Mélanges de littérature et de critique*, par A. de Musset. Un vol gr. in-18 Charpentier, édit. 1857 ; prix, 3 fr.

Mais laissons Musset parler lui-même : « Ne serait-il pas curieux de « voir aux prises avec le drame moderne, qui se croit souvent terrible « quand il n'est que ridicule, cette muse farouche, inexorable, telle « qu'elle était aux beaux jours d'Athènes, quand les vases d'airain trem- « blaient à sa voix ! Ne serait-il pas temps de prouver que la tragédie « est autre chose qu'une statue qui déclame, de montrer enfin qu'on « peut agir en parlant, et marcher avec le cothurne. »

Le volume *inédit* se grossit de plusieurs morceaux qui purent dans le temps, avoir une valeur d'actualité ; d'un proverbe qui prouve qu'Alfred de Musset pouvait en faire de mauvais, et finalement du *discours de réception* du poète à l'Académie française ; parmi de très-bonnes pages, beaucoup de bagatelles, rien de fort essentiel.

— Puisque nous venons de nous trouver dans la compagnie de deux poètes, pourquoi ne profiterions-nous pas de l'occasion pour continuer à nous occuper de poésies et parler de quelques volumes dont la publication est toute récente.

Le poème de M. Amédée Pommier dont *Paris* est le sujet (1), réclamerait un article spécial, ce poème humouristique et satirique à la fois, très-soigné dans sa forme et très-curieux à lire, est plein d'excellentes leçons à propos des travers actuels. Nous devons nous borner à dire que trop souvent par suite de concessions du *réalisme* en vogue aujourd'hui et mêlé, fondu par le poète avec les traditions romantiques, quelques taches légères déparent çà et là cette œuvre considérable, *nec ego paucis offendor maculis*. Dans quelques passages, notamment à propos de Châteaubriand, l'auteur s'est un peu trop laissé emporter par la passion politique ; n'importe, ce poème est vif, il a de l'entrain, il est fait avec soin, c'est une œuvre très-remarquable.

— Le *sentiment de la nature* au sujet duquel M. de Laprade a publié un si beau livre (2) donne réellement à l'œuvre de M. Henri Renard, *Péchés de jeunesse* (3), un prix tout particulier : les descriptions y abondent, elles sont ravissantes. Le *Lever du soleil*, par exemple, est un tableau splendide où les nuances les plus douces se fondent agréablement avec des teintes très-vives ; *le Bonheur* dicté par une mélancolie rêveuse, *le Soleil d'avril*, *les Bouleaux*, *Primavera* et beaucoup d'autres pièces révèlent un poète qui a vu, qui a senti, et qui sait exprimer ses émotions en un langage pur et sous une forme élégante.

(1) *Paris*, par Amédée Pommier. Paris, 1867, Garnier frères, édit. in-32 ; prix, 3 fr.

(2) *Le sentiment de la nature*, par V. de Laprade, nouvelle édit. gr. in-18. Didier édit. ; 1866 ; prix, 3 fr.

(3) *Les Péchés de jeunesse*, par M. Henri Renard. J. Tardieu édit. ; 1867 ; prix, 3 fr.

— *La Légende rustique* (1), de M. Robinot-Bertrand est un poème maintenu à une hauteur de style telle, qu'on sent, en le lisant, que l'auteur avait choisi pour modèle Brizeux son compatriote, et même M. Laprade, et qu'il a su en les suivant, se maintenir à une distance convenable. Gabriel, le héros de cette *Légende* est revenu dans son pays natal pour y retrouver la paix du cœur après de longs orages, le calme après le tumulte des révolutions. Il veut faire succéder les grandes magnificences de la nature aux décors d'opéra qui l'avaient charmé dans son exil parisien, et vous voyez quels beaux paysages, quelles charmantes descriptions le poète a eu l'occasion de produire, puisque c'est dans la Bretagne que se trouve situé le village où Gabriel vient chercher un refuge. Les souvenirs, les remords de Gabriel sont exprimés en très-beaux vers, et cette œuvre est bien réellement l'œuvre d'un poète. M. de Pontmartin lui a consacré un long examen.

— Je tiens ensuite à mentionner le *Reliquaire*, par M. François Coppée, ouvrage finement ciselé, composé avec art et digne de renfermer ces précieux parfums de l'âme que l'on respire avec bonheur : *une Sainte, les Aïeules, le Fils des Armures*, sont de fort belles pièces et elles ne sont pas les seuls ornements de ce *Reliquaire* (2).

J'aimerais à m'arrêter aux *Révélations poétiques* (3), par madame Penquer, livre où chaque page témoigne des sentiments les plus élevés et les plus généreux; j'en dis autant de la deuxième édition de *Musettes et clairons* (4), par M. A. Millien; je ne puis, avec regret, donner que quelques lignes à des volumes qui, cependant, sont dignes de fixer l'attention de tous ceux qui aiment encore la poésie.

Qu'il me soit permis encore de recommander d'une manière toute spéciale la trilogie que vient de compléter M. l'abbé Fay et en publiant *le Poème de la Charité* (5). Un peu auparavant, avaient paru *l'Espérance* et *la Foi* en deux volumes séparés. Nous serions heureux de savoir ces trois petits volumes entre les mains de toute la jeunesse chrétienne : nous avons vu, mis à l'usage de cette jeunesse, de véritables inepties rimées, mais les vers de M. l'abbé Fayet ont une valeur bien supérieure à celle de tels recueils, ici la forme répond au fond et ne laisse rien à désirer. La bonne volonté et des convictions sincères ne peuvent sup-

(1) *La Légende rustique*, par M. Charles Robinot-Bertrand. Lemerre édit.; 1867; prix, 3 fr.

(2) *Le Reliquaire*, par F. Coppée, 1867. Lemerre, édit ; prix, 3 fr.

(3) *Révélations poétiques*, par Mme Penquer. Didier édit.; 1866; prix, 3 fr.

(4) *Musettes et clairons*, par A. Millien ; 1857 ; J. Tardieu édit.

(5) *Les poèmes de l'Espérance, de la Foi et de la Charité*, trois vol. in-18. par A. Fayet. Dentu édit.; prix de chacun, 1 fr.

pléer au talent, et c'est une faute de faire apprendre par cœur à des enfants des vers médiocres qui ne peuvent devenir l'*ornement de la mémoire.*

Un autre jour, j'espère pouvoir parler, dans cette revue, de *Calendaù*, poème en langues méridionales, par M. Frédéric Mistral (1), et qui est l'événement poétique du jour, mais il me faut quitter la poésie après avoir simplement signalé une belle traduction d'*Homère*, par M. Leconte de Lisle (2), traduction littérale si jamais il en fut, et qui nous montre le rhapsode grec sous un aspect tout nouveau en français.

Revenons à la prose, la prose est sans pitié, elle coule à flots intarissables, elle nous submerge, aucune digue ne peut en préserver. Parlons vite de quelques volumes, sous peine, une autre fois, d'être écrasé sous le poids des volumes qui se seraient accumulés.

— *Au bord de la mer* (3), dit le frontispice de ce livre, est de l'auteur des *Horizons prochains* : qui est l'auteur des *Horizons prochains?* c'est l'auteur des *Horizons célestes.* Qui est l'auteur des *Horizons célestes?* c'est l'auteur de *Vesper.* Nous n'en savons pas davantage. Cette façon de pseudonyme, nous a paru assez prétentieuse. Que l'on désigne Homère par l'*auteur de l'Iliade ;* Châteaubriand par *l'auteur des Martyrs*, je le conçois, quant à l'auteur des *Horizons;* en vérité, il y a tant d'horizons, que je ne saurais comment m'orienter pour découvrir celui qu'on nous indique. Au surplus, ce n'est point seulement le titre de ce livre qui nous paraît prétentieux : le style par moment, s'enlève à cette hauteur où l'on rencontre certains mots à qui leur solennité n'enlève jamais ce qu'ils ont de banal. « *Despotisme clérical* » est l'un de ces mots magnifiques. On dirait que ce livre est écrit par un prédicateur luthérien en voyage, et qui, par hasard, se trouverait muni de facultés poétiques. Ce qui est rare. De beaux paysages fortement colorés, de larges horizons entrevus, recommandent ce livre où des rêveries sentimentales et des réflexions très-graves se mêlent agréablement à des impressions de voyage et à quelques anecdotes recueillies le long du chemin.

— Mais comme cicérone d'un voyage en Italie, j'avoue que je préfère M. Oscar de Poli, son livre intitulé : *de Paris à Castelfidardo* (4) est, en vérité, fort agréable à lire. La phrase chez lui n'a rien de guindé, et ne vise point à ces allures majestueuses qui trahissent l'effort et le tra-

(1) *Calendaù*, par M. F. Mistral. In-8; prix, 7 fr. Se trouve à Paris chez J. Tardieu.
(2) L'*Iliade*, trad. par M. Leconte de Lisle. A. Lemerre édit.; in-8; prix, 7 fr. 50.
(3) *Au bord de la mer.* M. Lévy édit.; 1867; prix, 3 fr.
(4) *De Paris à Castelfidardo*, par M. Oscar de Poli. M. Lévy édit.; prix, 3 fr.

vail. Aussi, en arrivant à la fin de son œuvre, l'auteur ne se plaint point que « *ses ailes se sont détachées et qu'il n'en reste qu'un peu de poussière.* » Il ne s'attarde pas aux fleurs de rhétorique qui peuvent se rencontrer sur le bord d'une route un peu longue, il chemine légèrement avec entrain et l'on peut le suivre soi-même sans fatigue ; seulement cette façon de voyager n'est point sans quelque inconvénient. Elle admet un laisser-aller, un abandon, une familiarité de style qui, quelquefois ont des allures trop négligées, ceci peut s'observer surtout dans les dialogues des interlocuteurs mis en scène. On comprend d'ailleurs tout l'intérêt que peut avoir un voyage de Paris à Castelfidardo, et de piquantes anecdotes augmentent encore le charme inhérent à un tel voyage.

— *Une Passion dans le grand monde* (1) s'allonge en deux volumes et se produit sous forme de lettres, ce qui est bien, selon nous, le système le plus ennuyeux qu'il soit possible d'adopter pour un roman. Cet ouvrage semble dater de plusieurs siècles. Un style suranné, des multitudes de pages consacrées à ce qui en comporterait à peine quelques-unes, rendent la lecture de ce roman difficile et pénible; il n'a d'autre intérêt que celui de reproduire avec fidélité les mœurs et les habitudes d'une société toute différente de la société du temps actuel.

— A ceux qui répondent à l'appel fait par M. Havin en faveur de Voltaire, voici un livre qui peut plaire beaucoup. Ils trouveront, en effet, dans la *Cour du roi Stanislas* (2), par M. d'Almbert, un portrait tout à fait engageant de l'ami de M. Havin. Un Voltaire jeune, frais, souriant, un amour de Voltaire ! Ce portrait est tracé avec le plus grand soin par un pinceau très-complaisant. J'avoue que ce n'est point sans effort que je puis me figurer Voltaire sans le rictus méchant qui le caractérise. En face d'un portrait si bien flatté, je me suis souvenu d'un distique qui fut fait par un Anglais au sujet de quelques critiques exercées par Voltaire sur l'œuvre de Milton :

Ton esprit, ta laideur, et ton corps desséché
Font voir en toi *la mort, le diable et le péché.*

Qui donc pensait encore aux laideurs physiques et morales du patriarche de Ferney; on nous force à y songer. Voltaire et le chevalier de Boufflers font tous les frais du roman de M. d'Almbert, et l'on n'y rencontre que bien peu d'épisodes dignes d'intérêt.

(1) *Une passion dans le grand monde*, par la comtesse de Boigne, 2 vol. in-18. M. Lévy édit. ; 1867; prix, 6 fr.
(2) *La Cour du roi Stanislas et la Lorraine en* 1748, par Alfred D'Almbert. Paris, Amyot édit.; 1866; prix, 3 fr.

— Le titre choisi par M. Enault, *un Drame intime* (1), annonce quelque chose d'orageux et de mouvementé. Je dois affirmer cependant que M. L. Enault ne se laisse jamais aller à des excès; point d'intempérance de style chez lui; ses peintures sont calmes, sa phrase est nette, fluide, correcte, douceâtre; c'est un ruisseau peu profond coulant avec lenteur sur un lit de sable fin; quelques jolies fleurs s'y reflètent, aucune aspérité ne trouble le courant, d'où il s'ensuit que jamais il n'y a de chute trop violente.

— De même que, dans une fête, on garde pour la fin, pour le dernier plaisir à prendre, un beau feu d'artifice, nous avons réservé, pour terminer ceci, l'œuvre de M. de Saint-Victor: *Hommes et dieux* (2). Et là, en vérité, le style étincèle comme des fusées de toutes couleurs et de toutes formes. L'éclat en est splendide. Seulement, vous savez ce qui arrive quand on a suivi de l'œil, pendant un peu de temps, des clartés aussi vives, et aussitôt après qu'elles se sont éteintes? Non-seulement on sent que ces lueurs ont été dispersées en pure perte à travers les ombres, mais après leur disparition, la nuit paraît beaucoup plus noire. M. de Saint-Victor est un magicien habile qui a le secret de prestiges charmants. En évoquant les figures du passé, il leur donne de la grâce et du mouvement; c'est en outre un peintre dont le pinceau caresse avec amour les moindres beautés de la forme. Il appartient à l'école de M. Théophile Gautier, et en usant du même procédé que lui, il serre son maître de près, quand il ne le dépasse pas. Triste école que celle de *la forme*, on s'y agenouille indifféremment devant Cérès, Vénus, Jupiter, Vischnou, Indra, Pan, les grandes déesses et les grands dieux; on fait quelquefois au Christ l'honneur de l'admettre dans les rangs divins. Qu'importe la divinité, si elle se prête à de belles descriptions? De ce mélange sceptique il ne peut sortir aucune œuvre sérieuse; cela plaît comme une galerie de tableaux composée sans unité, sans aucun discernement. Mais dites-moi si un tableau pieux fait sur vous le même effet placé dans un musée, ou bien à sa place véritable, dans une église. Mais, précisément parce que les œuvres de l'école de *la forme* sont composées de disparates, de peintures artistiques visant simplement à l'effet, on peut y rencontrer de très-bons morceaux. Il y a par exemple, dans le livre de M. de Saint-Victor, des tableaux de plusieurs manières, des peintures sensuelles et des crayons pleins de vigueur. Le portrait de *Néron*, par exemple, est parfait, celui d'Attila laisse peu à désirer, et si

(1) *Un Drame intime*, par L. Enault. In-18. L. Hachette édit.; prix, 3 fr.
(2) *Hommes et dieux*, par M. Paul de Saint-Victor, un vol. in-8. M. Lévy édit.; 1867.

la Cour d'Espagne sous Charles II est dans une nuance un peu trop noire, on aperçoit dans des tons moins lugubres *Gil-Blas* et *Don Quichotte*, portraits admirablement réussis. Oui, à côté de pages malencontreuses, on en trouve d'excellentes, je n'en veux pour preuve que ce passage du chapitre consacré à la *Momie :* « J'ai vu, dans le cimetière de « Nuremberg, une tombe plus grande à mon sens que tous les hypogées « de l'Égypte, avec les colosses qui les gardent et les panégyriques en « lettres de dix coudées gravées sur leurs parois. C'est une simple dalle « sur laquelle est écrit ce seul mot : *Resurgam !* Je me relèverai ! » (*Je me relèverai !* traduit M. de Saint-Victor. Pourquoi pas : *Je ressusciterai !*) « Cri sublime poussé par une pierre nue, par un cercueil en lam« beaux, par des ossements en poussière, mais qui affirme plus haut « l'immortalité que les pyramides, les sarcophages et les momies indé« lébiles de l'antique Égypte. »

L'école de *la forme* prétend être distincte de celle des matérialistes, et cependant les plus grandes affinités unissent ces deux écoles. L'une n'est que le péristyle de l'autre, leurs adeptes peuvent se réunir dans un même temple, adorer les mêmes dieux, leurs tendances arrivent au même but : éclectisme et démoralisation.

LOUIS DE LAINCEL.

LISTE DES OUVRAGES

qui ont été le plus demandés pendant le mois de février:

Le **TEMPS PASCAL**, tomes I et III, par le R. P. dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes. 1 vol. in-12 (1). 3 75

HISTOIRE DES TROIS DERNIERS PRINCES DE CONDÉ, par J. Crétineau-Joly. 2 vol. format in-8°. 15 »

VIE ET ŒUVRES DE MARIE LATASTE, religieuse du Sacré-Cœur, publiées avec l'approbation de Mgr l'évêque d'Aire, par l'abbé P. Darbins. 3 vol. in-12. 10 50

VIE DU GLORIEUX PATRIARCHE SAINT JOSEPH, extraite des révélations de Marie d'Agréda, par Auguste Carion, prêtre. 2 vol. in-12. 2 50

RÉUNION (De la) de l'Eglise protestante d'Angleterre à l'Eglise catholique, par J. Gondon, avec introduction de Mgr Manning. 1 vol. in-8°. 7 »

HISTOIRE DE SAINTE MONIQUE, par M. l'abbé Bougaud, vicaire général, archidiacre du diocèse d'Orléans. 1 vol. in-8°. 7 50

MOINES (les) D'OCCIDENT, depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard ; par le comte de Montalembert, l'un des quarante de l'Académie française. 3e vol. in-8°. 7 50

MADAME DE SWETCHINE. Choix de méditations et de pensées chrétiennes, publié par le comte de Falloux, de l'Académie française. 1 vol. in-18. 1 »

VIE DE L'ARCHIDUC MAXIMILIEN D'ESTE, par Daurignac. 1 vol. in-8°. 6 »

STATUE (la) DE VOLTAIRE, érigée par lui-même. 1 brochure de 60 pages. » 60

VIE DES SAINTS, pour tous les jours de l'année, illustré de 84 gravures. 1 vol. gr. in-8° 3 »

RÉCIT D'UNE SOEUR, souvenirs de famille, par Mme Augustus Craven, née La Ferronnays. 2 vol. in-12. 8 »

VIE DE SAINT JEAN DE MATHA, fondateur de l'ordre de la Très-Sainte Trinité, par le R. P. Calixte de la Providence, religieux trinitaire. 1 volume format charpentier. 2 50

ŒUVRES DE JEAN, SIRE DE JOINVILLE, comprenant l'histoire de saint Louis, le Credo et la Lettre à Louis X ; par M. Natalis de Wailly. Edition de luxe sur papier vergé de Hollande. Prix : 20 »

Edition ordinaire. 15 »

RÉFORME (la) EN ITALIE; les Précurseurs, discours historiques de César Cantu, traduit de l'italien par Anicet Digard et Edmond Martin. 1 vol. in-8°. 7 50

ART (l') CHRÉTIEN, par Rio. 4e vol. in-8°. 6 »

ESPRIT (l') DE PIE IX, ou les plus beaux traits de la vie de ce grand Pape, par le R. P. Huguet. S. M. 1 vol. in-12. 2 50

ANNUAIRE CONTEMPORAIN, revue de l'année 1866. 1 vol. gr. in-8°. 6 »

NOVUM JESUS CHRISTI TESTAMENTUM. Edition nouvelle mise en vente tout récemment par la librairie. A Le Clère et Ce; cette édition, d'un format très-portatif, et enrichie de commentaires latins, comprend 630 pages et 3 cartes.

Se vend, brochée : 3 »
reliée à l'anglaise : 3 50

QUINZAINE DE PAQUES, relié, tr. marb. 1 40
d° tr. dor. 1 80

Nous annonçons ces ouvrages au prix de librairie. Il sera fait aux agrégés les remises d'usage.

(1) Le tome II a été également demandé; mais la première édition est épuisée, et la seconde ne sera terminée que pour le temps pascal.

DEMANDES ET OFFRES D'OUVRAGES

de la part des agrégés.

OFFRES.

Dictionnaire de Géographie moderne de H. Lenglois. 4 gros vol. de plus de 800 pages chacun. Brochés, net : 8 »

Encyclopédie moderne, dictionnaire abrégé des sciences, des lettres et des arts. 30 vol. in-8°. Ouvrage orné de plus de 100 planches gravées sur acier, destinées à faciliter l'intelligence du texte. Cette nouvelle édition, publiée sous la direction de M. Léon Renier, entièrement refondue et augmentée de près du double, forme 30 vol., dont 27 vol. de texte et 3 vol. d'atlas, bien conservés. Prix : 100 fr. Net : 60 »

Bibliographie de la France, de 1857 à 1864. 24 vol. in-8°, dont 18 vol. brochés et 6 vol. en livraisons détachées; le tout en très-bon état. On céderait les 24 vol. à 100 fr.

Trésors de la prédication (les commandements), par M. l'abbé Pioger. 1 vol. gr. in-8°, br., 9 fr. Net : 6 75

Ancienne (l') Académie des sciences, par Maury. 1 vol. in-8°, broché, 7 fr. Net : 5 50

Histoire générale de la philosophie, par V. Cousin. 1 vol. in-8°, broché, 7 fr. Net : 5 50

Spiritualisme (du), et économie politique, par Antonin Rondelet. 1 vol. in-8°, broché, 7 fr. Net : 5 50

Discours sur l'histoire universelle, par Bossuet, édition Curmer épuisée. 2 vol. in-8° avec encadrements variés à chaque page et 12 gravures sur acier; br., couverture fatiguée. Prix : 40 »

Commentario alla S. Seviltura (ital.) 23 vol. in-18. Milan, 1853. Demi-reliure, dos parchemin en très-bon état. 30 »

Années 1860, 1861 et 1862 du Correspondant, en livraisons : chaque année, au lieu de 25 fr. Net : 12 »

Bible de Cologne (Balthazar d'Egmond, 1862), in-8°, reliure chagrin, en bon état, versets séparés, caractères elzéviriens. Net ; 10 »

Méthode de piano, par Adam; puis l'encyclopédie du pianiste, exercices variés pour le piano; très-bien relié et en très-bon état; au lieu de 40 fr. Net : 10 »

Exposition raisonnée des principes de l'enregistrement, par G. Demante. 2 vol. in-8°, 12 fr. Net : 9 »

Encyclopédie catholique (supplément à l'). 3 vol. in-4°. 80 fr. Net : 35 »

Feller. Biographie universelle, complétée par Pérennès. 12 vol. in-12 (la brochure est un peu fatiguée). 9 50 au lieu de 24 »

DEMANDES.

Œuvres complètes de saint Ephrem, quelle que soit l'édition.

Emmerich de Mauroger, par Mme de Cubières.

Commentaires sur les Commandements de Dieu, par la même.

Gallia Christiana, tome XI° (onzième).

Instructions familières sur les quatre parties du catéchisme romain, 4 volumes, par César de Bus.

Neustria Pia, Neustria Christiana, Neustria Sancta, par Dumoustier.

Les 2° et 3° parties de l'Histoire des Evêques de Bayeux, par Hermant.

L'Histoire ecclésiastique de Normandie, par Trigon.

Les Almanachs de Coutances, par Besson, évêque de Calvados.

Le Triomphe de l'Eglise de Coutances, par Hilaire Morel.

Goubbe, Histoire du duché de Normandie.

DEUXIÈME PARTIE

REVUE DE DIVERS OUVRAGES

QUI NE SONT PAS PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ.

TABLEAU DE L'EMPIRE ROMAIN, depuis la fondation de Rome jusqu'à la fin du gouvernement impérial en Occident. par Amédée THIERRY, sénateur et membre de l'Institut. Paris, chez Didier. 1 vol. in-12 de 480 pages. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur du *Tableau de l'empire Romain* est trop connu de nos lecteurs pour que nous ayons ici à faire son éloge, à peindre sa manière et son style, et à exposer l'esprit et le plan de ses ouvrages. Il fut des premiers en France à imaginer que l'un des meilleurs moyens de réhabiliter les études historiques et le plus intelligent de tous, était de faire autre chose que de l'histoire-bataille, les nations ne vivant pas seulement de prises de redoutes et de coups de canons, de quelque valeureux héroïsme qu'elles y fissent preuve d'ailleurs. A côté de la sèche et froide nomenclature des combats, des traités, des naissances des rois, de leurs conquêtes et de leur mort, il y a en effet quelque chose à étudier encore pour celui qui veut connaître réellement une époque quelconque du temps passé. Et l'on pourrait dire que ce quelque chose est tout : au-delà de l'ordre monotone et superficiel des seuls faits, il faut pénétrer dans l'esprit des institutions, dans les lois, dans les mœurs du temps et du pays, connaître l'état de la langue et de la littérature, les relations de la diplomatie et du commerce, les idées religieuses et philosophiques en circulation, et tant d'autres détails dont le faisceau est indispensable pour posséder et donner une notion à peu près complète de l'histoire de telle ou telle époque. On a beaucoup travaillé dans ce sens depuis le réveil des études sérieuses au commencement de ce siècle, et ce sera l'honneur de nos savants, de nos écoles et de nos académies, d'avoir inauguré cette nouvelle et féconde méthode. — Non pas qu'il n'y

ait encore beaucoup à faire : bien des erreurs restent à démasquer, bien des préjugés à redresser ; mais le mouvement est donné et la lumière, espérons-le pour la Vérité, se fera chaque jour davantage.

Le présent ouvrage de M. A. Thierry y contribuera pour sa part. C'est une pierre à l'édifice, petite, il est vrai, mais de bonne valeur. Ce livre n'est autre chose que l'*Ancienne introduction à l'Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*. L'auteur a refondu son travail primitif et l'a complété « par une dernière partie qui, présentant la société « barbare en face de la société romaine, expose dans ses différentes « phases le mouvement d'action et de réaction qui s'opère d'un monde « à l'autre, et les attractions mutuelles de la civilisation sur la barbarie « et de la barbarie sur la civilisation. »

Nous ne pensons pouvoir faire mieux connaître l'idée générale et le plan de M. A. Thierry, qu'en donnant ici les principales divisions de ce volume. Il comprend trois livres : le premier expose la formation de la société Romaine et l'action de Rome, tant sur les races italiennes que sur les races étrangères à l'Italie : il nous conduit à travers les guerres civiles et les guerres extérieures aux derniers jours de la République. Le second livre raconte la marche de l'Empire vers l'unité politique et administrative. Nous sommes à l'époque de la domination universelle du peuple Romain, à l'époque de la conquête, de la centralisation, du nivellement général. Mais déjà commence à se manifester la réaction des barbares; le frottement de Rome avec l'Asie et l'Occident transforment peu à peu le caractère et les idées, les haines de l'étranger s'accumulent, les moyens d'attaque grandissent, quelque bien ordonnée que soit l'organisation de l'Empire, le filet où se trouve enserré le monde ne laisse pas de présenter quelques mailles plus faibles et par où l'ennemi pénétrera, et nous dirions volontiers qu'à mesure que l'Empire s'élève et semble s'affermir, il court par là même à sa décadence. Ce que M. Thierry appelle sa marche vers l'unité est une marche vers la dislocation. Les idées sociales (livre III), le droit (livre IV), la religion même ou plutôt les religions (livre V) le sauveront-elles ? Non, elles le prépareront à subir les Barbares, car les Romains des premiers jours ont disparu. L'Empire compte désormais beaucoup de citoyens, mais peu de caractères. Tout ce dernier livre VI est très-remarquable et des plus intéressants, il montre la faiblesse de ce monde romain, battu en brèche par ses propres armes qu'il a mises lui-même aux mains de ses ennemis, tandis qu'à l'intérieur la pression centralisatrice des Césars étouffe toute liberté et toute virilité. Les cultes païens réunis au Panthéon dans un éclectisme au moins singulier et qui montre combien

tait profond le désordre des âmes, et combien peu le peuple Roi était apte aux vraies et grandes idées philosophiques, constatent la ruine de tout sentiment religieux réel, et préparent, à leur manière bien entendu, et selon le dessein providentiel, l'avénement et le triomphe du christianisme. La satiété et l'inanité de tous ces systèmes religieux, plus monstrueux les uns que les autres, étaient au fond de tous les cœurs. Quand le christianisme paraît il s'empare de tout, c'est le grand événement du monde... Les uns, par la grâce de Dieu, l'embrassent avec ardeur; les autres, dans l'effort d'une suprême agonie, blasphèment la vérité qui les poursuit, qu'ils ne pressentent que trop peut-être, jettent les chrétiens aux amphithéâtres et aux bûchers, les traquent jusque dans les catacombes. Mais ceci ne sert qu'à faire des prosélytes, le christianisme s'affirme chaque jour davantage, et lorsque sa lutte avec le paganisme est à peu près finie, c'est lui qui seul saura conserver quelque chose de Rome et de l'Empire et disputer aux barbares tout ce ce qui peut leur être arraché de cet héritage magnifique, mais après tout fragile, car il ne repose que sur ce qu'il y a de plus humain, la force matérielle : chose essentiellement destinée à périr par son excès même.

Nous aurions désiré voir aborder ce point de vue avec plus de développement par M. A. Thierry : son esprit élevé était digne de le comprendre, d'en saisir l'harmonieuse grandeur — tout en regrettant que le cadre de son travail ne lui ait pas permis de s'y arrêter davantage, nous devons constater qu'il lui a consacré çà et là de belles pages, mais trop rares et trop rapides. Ce n'est qu'à la lueur du flambeau allumé par le christianisme que l'historien peut embrasser pleinement dans une vue philosophique, l'ensemble et les détails de cette époque unique dans les annales du monde, comprendre la portée des faits, apprécier la décadence de l'empire Romain et après une aussi terrible secousse la réorganisation sur ses ruines des nations modernes. Car, chose digne de remarque et qu'on ne saurait trop méditer, l'Évangile prêché et pratiqué par les successeurs de douze pauvres pêcheurs disciples eux-mêmes d'un supplicié, a fondé plus que n'a pu détruire pendant trois siècles de désastres et d'invasions, un monde se précipitant à la curée du monde romain.— Pour bien comprendre cela, il importe que l'éclat de tous les rayons de la grande *Lumière* se projette sans aucune ombre sur tous les points du tableau.

F. DE ROQUEFEUIL.

VIE DE MAXIMILIEN D'ESTE, archiduc d'Autriche, prince royal de Hongrie et de Bohême, grand-maître de l'ordre Teutonique, mort le 1er juin 1863; d'après la biographie publiée en allemand par le R. P. STŒGER, S. J.; par J.-M.-S. DAURIGNAC. Paris, Bray, 1867. 1 vol. in-8° de 415 pages. — Prix : 6 fr.

L'archiduc Maximilien, troisième fils et cinquième enfant de Ferdinand de Lorraine et de Marie-Béatrix de Modène, naquit à Milan le 14 juillet 1782. La reine Marie-Antoinette était la sœur de son père et la comtesse de Chambord est la fille de son frère aîné. Le présent volume contient d'intéressants fragments de la correspondance de l'archiduc avec sa nièce, qu'il institua son héritière, ou plutôt, selon le vœu qu'elle lui en avait exprimé, l'exécutrice de ses pieuses et charitables intentions.

Il entra le 1er mars 1804, comme chevalier, dans l'ordre Teutonique dont il fut élu grand-maître le 22 mai 1835. Dès-lors il appliqua les revenus considérables de l'ordre, comme auparavant il avait appliqué les siens propres, à toutes les bonnes œuvres, à toutes les fondations pieuses ou militaires que son zèle lui suggérait et dont il lui faisait découvrir l'utililé : les travaux qu'il fit ainsi exécuter pour l'honneur de l'Église et des ordres religieux, ses puissants auxiliaires, ou pour le perfectionnement de l'art de la guerre et de la défense des places, s'élèvent au chiffre de plus de cent. On remarque dans la liste qui en est dressée à la fin de l'ouvrage de M. Daurignac qu'il fit, à ses frais, construire beaucoup de routes, et bâtir beaucoup d'écoles. Ce n'était donc pas, tout pieux et tout dévot qu'il fût, un rétrograde ni un obscurantiste, et il a contribué pour sa part au développement du progrès moderne. Mais il fit plus : la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien de l'État, ont toujours été ses plus puissants mobiles, ceux devant lesquels cédaient ses goûts personnels les plus légitimes. Pendant le cours de sa carrière militaire, il ne cessa de faire preuve de grands talents et de donner l'exemple d'une fidélité complète à toutes ses obligations d'officier, de général ou de chef d'ordre, non moins qu'à ses devoirs religieux qu'il aima et pratiqua jusqu'à son dernier jour; et telles étaient les traditions pieuses que tous les membres de la famille impériale se montraient jaloux de suivre et de perpétuer parmi eux. A l'exemple de plusieurs des siens, il fut dans toute la noble acception des mots, un héros chrétien sous les armes. L'archiduc Maximilien, on l'a dit ailleurs, a été grand « même dans les petites choses,

« pauvre au sein des richesses, humble dans les grandeurs. Penseur ori-« ginal, il joignait à une intelligence inventive, un travail qui ne con-« naissait pas la fatigue. Il y avait en lui tout à la fois du Vincent de « Paul pour son inépuisable charité et du Vauban pour son génie dans « l'art des fortifications. » L'invention d'un système particulier de tours auxquelles il donna son nom et le résultat des expériences scientifiques et pratiques auxquelles elles furent soumises sont là pour démontrer que ce dernier rapprochement n'a rien d'exagéré.

La biographie de l'archiduc Maximilien ne peut donc manquer de trouver des lecteurs. M. Daurignac, déjà connu par quelques bons ouvrages, a formé le dessein de révéler à la France « la vie si pleine « d'édification et d'intérêt d'un prince dont le caractère chevaleresque « fut digne des temps antiques, » et pour atteindre ce but, il n'a cru pouvoir mieux faire que de puiser ses matériaux les plus nombreux et les plus importants dans une biographie allemande publiée par le R. P. Stœger, de la Compagnie de Jésus, qui a été pendant de longues années l'ami le plus intime et le directeur spirituel de l'archiduc. L'auteur a ainsi attaché à son œuvre une garantie de fidélité et d'authenticité historique très-précieuse. — On est heureux de suivre avec lui, à l'époque de défaillance et d'irréligion qui caractérise la fin du siècle dernier et les commencements de celui-ci, la vie d'un prince, né sur les marches du trône et non moins distingué par la foi la plus généreuse et la piété la plus douce et la plus éclairée, que par son patriotisme, la solidité de son instruction et la droiture de son jugement. Mais tout en félicitant M. Daurignac de nous faire connaître et aimer son héros dont un magnifique portrait gravé orne le volume dont nous parlons, nous lui adresserons en terminant l'expression d'un regret : il ne nous a donné qu'une histoire toute intime; que n'a-t-il osé être plus complet? Pourquoi, ainsi qu'il en convient lui-même dans sa préface, avoir écarté tout ce qui avait trait aux matières scientifiques relatives à cet art de la guerre où l'archiduc excellait? Ces matières peuvent être, il est vrai, étrangères à certains lecteurs. Mais si le travail de M. Daurignac eut été sur ce point moins sobre de détails et de faits, qui sait s'il n'eût par là trouvé plus d'accès auprès d'une autre classe de lecteurs peu habitués à voir de hauts dignitaires de l'armée aussi vaillamment, aussi aimablement chrétiens, et qui eussent retiré grand profit de tant de sujets d'édification tout en faisant connaissance avec les idées d'un maître dans le métier des armes? F. de Roquefeuil.

ÉTUDE SUR LA BRUYÈRE ET MALEBRANCHE, par Auguste DAMIEN, professeur suppléant de littérature française à la Faculté des lettres de Clermont. Paris, Aug. Durand et Pédone-Lauriel, 1866. Brochure in-8° de 80 pages. — Prix : 1 fr. 50.

La Bruyère, qui a reproché à Malebranche de « penser trop subtilement pour s'accommoder de pensées qui sont naturelles, » a développé, résumé, contredit, modifié divers passages de la *Recherche de la vérité* (1675) et du *Traité de morale* (1684). M. Damien a, dans sa curieuse étude, montré que l'illustre oratorien a exercé sur l'auteur des *Caractères* une influence qui, pour n'avoir pas encore été remarquée, n'en a pas moins été très-considérable. De nombreuses citations rendent la thèse de M. Damien indiscutable. Le judicieux critique ne se contente pas de rapprocher telle et telle réflexion de La Bruyère de telle et telle réflexion de son devancier : il a soin encore de citer, à l'occasion, les passages analogues de Rabelais et de Montaigne, comme ceux de Descartes, de Pascal, de Fénelon, de Jean-Jacques Rousseau, de Montesquieu, etc.; en outre, il nous signale des livres peu connus (comme les *Entretiens* de l'avocat Guéret sur *l'éloquence de la chaire et du barreau* (1666, in-12), comme *de* l'*Egalité des deux sexes* par Poullain de la Barre (1673, in-12), dont La Bruyère a su tirer parti, tout en restant original. La brochure de M. Damien est, en somme, des plus intéressantes, et je la recommande, non-seulement à tous les lecteurs de La Bruyère et de Malebranche, mais encore à tous les amis de la littérature.

TAMIZEY DE LARROQUE.

TRAITÉ DU CIEL d'Aristote. Traduit en français pour la première fois et accompagné de notes perpétuelles, par J. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. Durand, Paris. 1 fort vol. in-8°. — Prix : 10 fr.

Il faut être non-seulement un des plus savants hellénistes, mais un très-profond, très-religieux admirateur du grand péripatéticien pour entreprendre et mener à bonne fin la traduction d'un livre comme ce *Traité du ciel* d'Aristote.

Que de longs et ennuyeux détails à étudier minutieusement, que de passages obscurs à éclaircir, que de difficultés de toutes sortes à vaincre! Rien n'a effrayé M. Barthélemy Saint-Hilaire. Sa traduction paraît beaucoup plus claire, beaucoup plus intéressante que le texte original: si c'est là une infidélité, on la pardonnera bien volontiers, je pense.

Je lisais, il y a environ dix ans, le *Traité du ciel*, en grec, et je me disais, assez fatigué en achevant le dernier chapitre : jamais un Français n'aura le courage ou la patience d'enrichir notre langue d'un pareil

livre. Grand fut donc mon étonnement quand, le mois dernier, je reçus l'ouvrage de M. Barthélemy Saint-Hilaire.

Je dois avouer que, poussé par un de ces sentiments de méfiance, comme en ont souvent les gens qui font le métier de critique, je confrontai page par page, alinéa par alinéa le texte grec et le français, m'appuyant même d'une traduction latine mot à mot et d'un dictionnaire. Impossible de pousser plus loin l'exactitude et la fidélité, c'est un admirable modèle de traduction.

Des notes, des observations, empruntées en substance à nos astronomes modernes, particulièrement à Laplace, à MM. Biot, Arago, Delaunay, Guillemin, etc., forment comme un commentaire perpétuel à Aristote,

Il y a loin sans doute de ce *Traité du ciel* à la *Mécanique céleste* de Laplace; un admirateur forcené et aveugle de l'antiquité nierait seul notre supériorité sur les anciens dans la science astronomique; mais, d'un autre côté, il faudrait être un détracteur non moins forcené, non moins aveugle de l'antiquité pour refuser au *Traité du ciel* l'attention et l'estime qu'il mérite, malgré les erreurs qu'on y signale çà et là.

M. Barthélemy Saint-Hilaire reconnait ces erreurs avec simplicité, et se borne à soutenir que le *Traité du ciel* offre plusieurs germes féconds des théories astronomiques qui font la gloire des Leibnitz et des Newton.

La préface de CXVI pages diffère de beaucoup d'autres préfaces, en ce qu'elle est très-instructive et tout à fait indispensable pour l'intelligence du corps principal de l'ouvrage.

M. Barthélemy Saint-Hilaire jette un coup d'œil rapide sur la carrière qu'a parcourue l'astronomie depuis le IVe siècle avant l'ère chrétienne, jusqu'au XIXe siècle, et signale un progrès continu pendant cet espace de plus de deux mille deux cents ans, malgré de longues lacunes.

Cette préface n'est pas une histoire même abrégée de la science des astres, mais un rapprochement entre le point d'où est parti l'esprit humain dans les écoles de la Grèce et le point où il est arrivé; un lecteur sévère et impartial reconnaîtra que les Grecs sont nos ancêtres, nos instututeurs directs dans la science astronomique, comme dans bien d'autres sciences; sans la Grèce, la science astronomique serait peut-être encore à naître; sans la Grèce, nous n'aurions pas encore formulé la loi même du développement naturel du savoir humain.

Si, comme on le soutient avec raison, l'astronomie est le modèle le plus accompli de la méthode d'observation, ne manquerions-nous pas à cette méthode en dédaignant ce *Traité du ciel*, ce commencement authentique de l'histoire des astres? Car, enfin, le temps ne nous a trans-

mis en entier que cet ouvrage sur l'ordre de l'univers; d'autres philosophes avaient essayé, avant l'illustre maître d'Alexandre, d'expliquer l'univers, mais il ne nous reste rien ou presque rien d'eux; à peine avons-nous quelques fragments plus ou moins apocryphes, souvent obscurs, toujours très-courts, des pythagoriciens, des Ioniens, de Platon et de ses disciples. Aristote distingue avec soin, comme pourraient le faire nos astronomes modernes, et mieux peut-être, la théorie générale et les observations particulières; il procède comme Newton et Laplace, résumant l'ensemble des phénomènes, posant une théorie de la pesanteur et des mouvements, mais tout cela d'une façon assez irrégulière.

Aristote fait consister presque uniquement la science de la nature dans l'étude des corps qu'il définit comme les pythagoriciens; dans l'étude des mouvements et des modifications des corps; il établit les divisions entre les mouvements simples au nombre de deux, le mouvement en ligne droite et le mouvement circulaire. Viennent ensuite des discussions métaphysiques sur l'éternité ou la non-éternité du ciel; Aristote se sépare complétement d'Empédocle, d'Héraclite et de Platon qui déclarent que le ciel a eu un commencement. Disons-le en passant, M. Barthélemy Saint-Hilaire accepte pleinement les traditions bibliques, et n'hésite pas à signaler les erreurs d'Aristote sur ce point comme sur tant d'autres, par exemple, sur l'immobilité de la terre, sur certains mouvements des astres, sur de prétendues anomalies dans la régularité générale du monde.

Plus on avance dans la lecture du *Traité du ciel*, plus on se persuade, contrairement à une doctrine trop répandue aujourd'hui dans le domaine de la politique comme dans celui de l'astronomie, que les faits à eux seuls souvent ne signifient rien, quoiqu'ils soient les préliminaires obligés de la science; il faut que l'intelligence humaine les coordonne, les explique; il faut que la théorie naisse de l'observation; sans théorie, l'observation n'a rien de vraiment scientifique, rien qui puisse satisfaire pleinement notre raison.

Aristote et les anciens ont péché par trop d'amour pour la théorie, nous péchons par trop d'amour pour le *fait accompli;* la théorie comporte plus que le fait; la forte conviction plus que la simple opinion. Les modernes en général et les Français en particulier croient le contraire, ce qui ne les empêche pas de prétendre au titre d'inventeurs de la méthode d'observation. Aristote observait aussi bien que nous, mais il n'avait point à son usage ces milliers d'observations dont nous disposons; il n'avait pas le télescope pour lui ouvrir les espaces infinis du ciel. S'il faut s'étonner d'une chose, c'est qu'il ait pu, avec des ressources res-

treintes, pénétrer profondément quelques-uns des mystères du monde sidéral; il gardera sa place à côté de Platon, de Descartes, de Leibnitz et de Newton. La traduction de M. Barthélemy Saint-Hilaire est un monument modeste mais durable, élevé à la gloire du philosophe de Stagire, en même temps qu'un bon et beau livre, comme on n'en fait plus guère dans ce siècle de romans-feuilletons et de manuels-Roret.

ANATOLE BORDOT.

DÉCOUVERTES ET INVENTIONS MODERNES, par Henri DE PARVILLE. F. Savy, éditeur. 1 vol. in-12 de 368 pages. — Prix : 4 fr.

Le dix-neuvième siècle a trop d'obligations à l'industrie pour ne pas lui porter une vive reconnaissance. Une des manières de l'exprimer est de vulgariser les sciences qui en sont souvent l'origine et en facilitent toujours les développements. Entre tous les recueils publiés depuis quelque temps, celui dont nous venons rendre compte en ce moment se distingue à plusieurs points de vue.

L'auteur retrace rapidement, mais avec assez de détails cependant, l'histoire des principales inventions, et cherche à éviter les descriptions oiseuses, pour s'attacher plus particulièrement aux faits. Sans exclure les détails techniques, ainsi que les formules principales de la science, il s'efforce surtout de rester clair et pratique.

On ne saurait trop louer les excellentes gravures qui accompagnent le texte. Elles effacent, en grande partie, les difficultés que ce sujet pourrait présenter. Souvent dans de semblables ouvrages les vignettes laissent beaucoup à désirer, et le moindre reproche qu'on puisse leur adresser c'est de n'expliquer rien. Ici c'est autre chose, un soin particulier y a été apporté, et leur vue simplifie considérablement le travail du lecteur.

Les matières comprises sous ce volume, formant la première série, se divisent en six chapitres : poudre à tirer, pyrotechnie, machines à vapeur, bateaux à vapeur, chemins de fer, télégraphie électrique. Sous chacun de ses titres viennent se placer les divers sujets dans un ordre logique; généralement l'ordre historique est adopté. L'auteur conduit son lecteur des premières applications de la science jusqu'aux découvertes les plus récentes; en un mot, le présent volume fait désirer l'apparition des séries suivantes.

Il n'y aurait aucune critique à formuler si nous n'avions rencontré certaines expressions, rares cependant, mais d'une nature un peu trop caustique; elles seront regrettées par les esprits qui pensent que

la polémique religieuse ou philosophique doit rester totalement étrangère à de semblables œuvres de vulgarisation, et nous ne doutons pas qu'à la seconde édition ces légères taches aient complétement disparu.

HENRI DE NOTSAG.

AURELIA ou les Juifs de la porte Capène, par **M. A.** QUINTON, avocat, ancien bâtonnier, membre de l'Académie de Sainte-Croix. Paris, 1866. P. Lethielleux. 2 vol. in-18 anglais, 319 et 410 pages. — Prix : 5 fr.

Un peu avant l'époque où Mgr Wiseman faisait paraître son chef-d'œuvre, « *Fabiola*, » ce livre retraçant les épreuves des premiers chrétiens, alors que la persécution les forçait à se réfugier dans les entrailles de la terre, en France, un membre éminent du barreau d'Orléans venait de mettre la dernière main à un ouvrage analogue. Malgré la publication tardive qu'il en a faite, saluons sa bienvenue et souhaitons-lui un légitime succès.

Ces deux ouvrages, d'ailleurs, ne peuvent point se nuire. Si Mgr Wiseman, dans *Fabiola*, raconte l'église des Catacombes, M. Quinton, dans *Aurélia*, remonte plus haut et se place aux premiers jours du christianisme, dans cette Rome hier complétement étrangère à la nouvelle doctrine, aujourd'hui écoutant avec insouciance ces quelques pauvres venus de Judée pour l'enseigner, et s'inquiétant peu encore des nouveaux adeptes qui la reçoivent.

On ne saurait dire quel profit M. Quinton a su tirer pour cette œuvre de sa connaissance approfondie de la littérature et des lois romaines. Chaque ligne des historiens, des philosophes, chaque vers des poëtes est pour lui une source utile dans laquelle il va puiser au besoin. Sa critique est sûre, et l'on ne reste pas au-dessous de la vérité en affirmant qu'il a fait œuvre de savant et d'homme de bien en écrivant un livre plein d'intérêt, où le charme d'une action vive, rehaussée encore par une fiction agréable, ne le cède en rien à la solidité des connaissances et à la sûreté des doctrines.

Nous n'avons pas l'intention, on le comprend, de résumer ce récit ni d'en rappeler les divers épisodes. C'est le livre lui-même qu'il faut lire. Mais on peut le caractériser d'un mot : *Aurélia* est la vie romaine en action. Avec l'auteur on pénètre partout, depuis le forum où s'étalait la vie publique d'alors, jusque dans les palais de César et les antres de la torture. Rien ne reste inexploré, ni le temple des prêtresses de Vesta, ni l'intérieur de ces maisons patriciennes, où souvent une splendeur apparente recouvre des mystères d'ennui et de peines intérieures. Et comme le génie du peuple romain était avant tout formaliste et juri-

dique, la connaissance approfondie du droit pouvait seule donner à M. Quinton les moyens de composer un livre nouveau à un point de vue encore inconnu. Quoi de plus original et de plus intéressant, en effet, que de pénétrer dans ce dédale des institutions romaines, d'en exposer le jeu d'une manière saisissante, et, pour ne faire allusion qu'à un seul épisode d'*Aurélia,* d'expliquer pourquoi la nièce même de l'empereur, entourée des adorations d'une foule nombreuse et d'un véritable prestige, ne peut cependant pas rendre la liberté à une esclave qu'elle affectionne, et comment elle se trouve sur le point, en tentant de le faire malgré les lois, de replonger la pauvre malheureuse en des mains cruelles, et de causer ainsi son malheur en voulant la sauver.

Il y avait là, il faut l'avouer, une mine riche, abondante, inexplorée, que M. Quinton a su rencontrer et exploiter avec un véritable talent. Ce n'est pas, cependant, que son œuvre nous paraisse à l'abri de toute critique. Nous nous bornerons à signaler deux points : D'abord à notre sens, il est à regretter qu'au mérite de l'historien et du jurisconsulte, il ne vienne pas s'ajouter à un plus haut degré le mérite du littérateur ; l'auteur s'est instruit à si bonne école qu'il ne saurait y avoir pour lui aucune difficulté. Certes, l'esprit français demande une vivacité d'allures, une rapidité de récit, qui exclut souvent les longues narrations ; mais morceler son style, faire autant d'alinéas que de phrases, n'est-ce pas tomber dans un défaut opposé, également préjudiciable aux qualités de l'écrivain et à l'intérêt du lecteur ?

Nous désirerions, en second lieu, dans le deuxième volume, l'addition d'un chapitre consacré spécialement à la piété filiale. Sans doute la douce Cœcilia chérit son père, elle est un ange pour lui, cherchant à adoucir les amertumes de ses travaux et à embellir sa vieillesse. Mais n'eût-il pas été utile pour les lecteurs, et d'un bon exemple pour tous, d'esquisser en quelques pages le tableau touchant d'un intérieur chrétien. Là s'épanouissent des vertus modestes, mais solides, où le cœur et les affections ont plus de place que les préoccupations de la vie du dehors. Aujourd'hui on en oublie trop souvent la pratique pour que le moraliste et le chrétien n'aient pas lieu d'y revenir et d'y insister. Dans ce livre le mariage de Cœcilia et d'Olinthe, les soins qu'ils doivent au vieux Cœcilius en fournissaient l'occasion toute naturelle.

Ces remarques, espérons-le, ne rabaisseront en rien le mérite de cette œuvre. Puissent-elles, au contraire, témoigner de l'intérêt que nous y avons porté, et nous applaudirons bien vivement au succès qui doit les couronner.

G. de Senneville.

CAROLINE. Notice sur la vie et la mort d'une jeune chrétienne, écrite par sa mère. Paris, 1866, Albanel. In-12 de 148 pages. — Prix : 1 fr.

UNE FEMME FORTE ET UNE MÈRE, histoire contemporaine, par M. Eusèbe La Renière. Paris, 1866, F. Bouquerel. In-12 de 400 p.— Prix : 2 fr. 50

MARIE DE LONGEVIALLE, en religion sœur Marie-Bernard, trappistine, par l'abbé G. Fillon. Lyon, 1866. 2 vol. in-12 de 450 pages.—Prix : 8 fr.

Ces trois ouvrages appartiennent à un genre de littérature qui est tout à fait dans le goût de nos contemporains et qu'ont mis en vogue des œuvres d'un grand talent. Ce n'est plus le roman, car la fiction n'y a pas de part, et cependant on y trouve des caractères nettement dessinés, une action qui se développe et captive l'attention, des incidents qui reposent l'esprit, des personnages qui excitent l'intérêt et des situations qui émeuvent profondément. C'est le tableau peu romanesque souvent de la vie humaine dans toute sa vérité; ce sont des biographies intimes et morales. Les affaires de ce monde y sont pour peu de chose; il s'agit de personnes qui ont passé inaperçues et dont toute la force, toute la vie s'est concentrée sur elles-mêmes, ou qui tout au moins n'ont pas eu d'action directe en dehors de la famille ou d'un cercle restreint d'amis. Le cadre paraît étroit; mais quel plus grand spectacle que celui d'une âme aux prises avec elle-même pour dompter ses mauvais penchants et atteindre à la perfection. Ces luttes intérieures dont nous avons tous fait l'épreuve et auxquelles nous devons nous aguerrir ont pour témoins des lecteurs d'autant plus impressionnés qu'ils savent se trouver en présence du réel et non point seulement du possible. On ne peut y assister sans tressaillir d'émotion et sans être éclairé, fortifié et rempli de consolation. Autant de vies, autant de tableaux différents comme on peut en juger par la rapide analyse des livres auxquels est consacré cet article.

Rien n'est touchant comme *Caroline*. La vie si courte et si douloureuse, la mort toute sainte de ce petit ange sont racontées avec la simplicité de la douleur, avec le cœur d'une mère; chaque mot apporte une émotion nouvelle. En présence de ces pieux souvenirs d'une mère écrits sur la tombe d'un enfant chéri, on est saisi de respect, on est attendri, et c'est à peine si l'on ose juger. Et cependant il y a bien des critiques à faire. La préface est inutile : c'est une œuvre anonyme dont le jugement est par conséquent sans portée, elle ne peut servir de recommandation à l'ouvrage et elle ne le fera pas lire. Le fond même aurait eu plus d'un changement à subir avant de passer de la plume d'une mère sous les yeux du public. Il n'y a véritablement d'intérêt qu'à partir du

milieu du volume. Ne sera-t-on pas tenté de prendre pour de l'enfantillage et pour l'effet d'une imagination exaltée la piété si précoce de Caroline et mille petits traits dont on comprend l'intérêt pour l'auteur? On est saisi subitement, on est étonné par la vie de cette petite fille; et si l'on n'est tout d'abord fatigué, ce n'est qu'après avoir fini le volume qu'on peut apercevoir tout ce qu'il y a de sérieux et de beau dans tout ce que fait cette petite prédestinée.

Ce qui distingue *Une femme forte et une mère*, ce qui peut être considéré comme un de ses principaux mérites, ce sont les sages réflexions dont l'auteur accompagne chacun des actes de la sainte mère de famille dont il retrace la vie. Anne Marie appartenait à des parents que rien ne pouvait faire remarquer aux yeux du monde : ils étaient petits négociants en province. Mais la foi était vive chez ces braves gens; ils élevèrent leurs enfants en véritables chrétiens. Les sages conseils appuyés de bons exemples firent de Anne Marie la femme forte dans toute l'acception du mot. Elle passa son enfance et sa jeunesse sous les yeux vigilants de ses parents, puis elle fit un mariage qui réunissait toutes les conditions nécessaires pour satisfaire son cœur et assurer son bonheur. Dieu bénit son union en lui donnant de nombreux enfants. Elle vivait tranquille et heureuse au milieu de sa famille; mais les tribulations ne tardèrent pas à venir mettre sa vertu à l'épreuve. La plus cruelle lui vint de son mari; malgré toutes les prières et tous les efforts qu'elle fit, il s'était laissé entraîner dans de mauvaises compagnies où il perdit la foi, et prit la passion du jeu qui amena sa ruine. Pour une chrétienne, la perte de la foi chez celui à qui l'on a donné toute son affection est un coup terrible; la perte de sa fortune lui fut aussi très-sensible à cause de ses enfants et fut pour elle une source de fatigues et de sacrifices héroïques. Ce n'est pas tout : elle vit mourir sept de ses enfants; deux seulement lui survécurent.

Voilà en résumé les événements que raconte ce livre avec une foi, une admiration qui se communique au lecteur. Ces événements se répètent dans la vie de tout le monde, quoique il y en ait peu d'aussi douloureuses. Mais ce qui ne se répète pas partout, c'est cette éducation forte et chrétienne, ce soin scrupuleux des parents à ne rien faire, à ne rien dire qui puisse laisser des traces fâcheuses sur de jeunes cœurs, cette vigilance assidue sur la conduite des enfants, cette méthode parfaite qui peut se traduire en deux mots : absence d'égoïsme du côté des parents, lutte incessante contre l'égoïsme naissant des enfants; cette confiance en Dieu, cet entier abandon à sa divine volonté, cette tranquille résignation au milieu des plus grands maux, cette foi vive,

source intarissable de lumière et de force pour toutes les actions de la vie. C'est un modèle que chacun a de fréquentes occasions d'imiter : l'auteur le fait connaître dans tous ses détails et il s'attache à en faire ressortir les beautés dans des pages admirables. Nous recommandons surtout ce qui regarde la manière d'élever les enfants, le respect dû aux parents : il y a là un cours complet d'éducation en action. Nous signalons à une autre point de vue les pages sur les révolutions de 1789 et de 1830. Quelques défauts cependant attirent l'attention. Les réflexions sont souvent très-longues et nuisent à l'intérêt du récit ; il y a aussi de l'exagération qui approche de l'injustice, quelques mots inutiles qui choqueront bien des oreilles. La manière dont Prudence Adélaïde décide ses parents à la laisser entrer au couvent n'est pas à donner comme modèle. L'auteur ne paraît pas goûter la liturgie romaine : s'il lui est permis d'avoir cette opinion, il est très-regrettable qu'il l'ait développée ; elle ne pouvait pas être plus déplacée que dans un livre de ce genre.

Marie de Longevialle est plutôt l'histoire d'une âme que le récit d'une vie. Point de faits extraordinaires, point de situations émouvantes ; c'est une eau limpide qui s'écoule avec un doux murmure.

Mlle de Longevialle tenait par son père et par sa mère, sœur de M. de Becdelièvre, le brave commandant des zouaves, à deux illustres familles qui lui apportaient en héritage les meilleures traditions d'honneur, de vertu et de piété. C'était une jeune fille douée d'une belle intelligence. Elle faisait ses délices de la lecture de Bossuet. Son imagination poétique la portait vers les beaux-arts qu'elle cultivait avec succès ; la vue du grand spectacle de la nature l'enthousiasmait ; elle aimait avec passion le pays un peu sauvage, mais d'un aspect grandiose où habitait sa famille sur la montagne voisine du Puy. Les plus belles œuvres des hommes la laissaient froide, tant elle les trouvait petites et prétentieuses en comparaison des œuvres de Dieu. Sous une apparence de froideur elle cachait un cœur ardent, retenu par une timidité excessive ; sa conscience, d'une délicatesse extraordinaire, lui reprochait toute affection ne se rapportant pas à Dieu. Son caractère était d'une énergie au-dessus de son sexe, et sa volonté d'une fermeté qui ne fléchissait que devant le devoir. Elle eût été dans le monde une de ces femmes accomplies toujours trop rares et dont l'influence sur la société est si considérable et si salutaire. Mais son cœur était épris d'un amour qui ne pouvait supporter de partage. La grâce de Dieu l'appelait ; il lui fallut se séparer de sa famille. Morte à elle-même, elle voulut encore mourir au monde. Du reste, sa vie dans le monde, dans sa famille, où elle avait la triste mis-

sion de remplacer sa mère, mission dont elle s'acquittait avec un admirable dévouement, n'avait été qu'un long noviciat à la vie religieuse. A 21 ans, âge de plaisir, de mouvement, d'émancipation, elle alla se placer sous le joug de la règle rigoureuse des Trappistines à Maubec. Elle ne peut exprimer son bonheur de s'être enfin donnée toute à Dieu; dans sa ferveur elle demande à son divin Maître de la faire souffrir davantage pour qu'elle puisse mieux lui témoigner son amour. Le moi indestructible est anéanti; il n'y avait pas de tache dans cette belle âme. La Trappe était fière de posséder ce trésor inestimable. A peine eut-elle fait sa profession, que Marie de Longevialle, devenue sœur Marie Bernard, fut choisie pour maîtresse des novices. Ses mérites la désignaient déjà pour de plus hautes charges, car à la Trappe il n'y a point d'honneurs, il n'y a que des charges, et c'était vrai surtout pour sœur Bernard. Mais tant de vertus l'eurent bientôt mûrie pour le ciel; Dieu la rappela à lui après deux ans à peine de profession, le 16 avril 1864.

Il ne faut point chercher dans ce livre de ces indiscrétions destinées à satisfaire une puérile curiosité; on ne pénètre pas dans un autre intérieur que celui d'une âme élue de Dieu. C'est elle-même qui fait son histoire; la plus grande partie de l'ouvrage est composée des lettres et du journal de Marie de Longevialle, et l'auteur était celui que sa position et ses relations mettaient le plus à même de la connaître. Elle se montre à nous dans toute sa beauté et avec toutes ses faiblesses, faiblesses qui n'ont rien de choquant, bien loin de là. Elles sont si peu de chose qu'elles ne servent qu'à mettre davantage en relief la perfection de celle qui se reproche si vivement de si petites infidélités à la grâce.

Qu'on se sent vil et méprisable quand on lit cette belle vie! l'orgueil ne sait plus où se placer. Cette vertu est si simple, si naturelle, qu'on est saisi d'admiration; non point de celle qui épouvante et décourage, mais de celle qui fait aimer et qui porte à imiter ce qu'on admire. Les personnes adonnées à la vie spirituelle feront leurs délices de cet ouvrage; elles suivront avec ravissement les effets de la grâce et la puissance de la volonté dans cette âme chérie de Dieu. Les personnes du monde le liront avec intérêt; elles ne pourront voir sans émotion ce type de perfection qui a passé au milieu d'elles la plus grande partie de sa vie; beaucoup de leurs idées fausses et injustes tomberont quand elles pourront juger comme par elles-mêmes de ce qu'est une vocation religieuse, de ce qu'est la vie dans le cloître. Il n'y a rien d'exalté ni de mystique qui puisse les détourner de cette lecture. Les yeux sont trop

souvent repus de scènes hideuses et révoltantes pour que, qui que l'on soit, on ne prenne plaisir à se reposer sur le consolant spectacle d'une vie si admirable et si sainte. RENÉ DE SAINT-MAURIS.

MADAME SWETCHINE, Choix de méditations et de pensées chrétiennes publié par M. le comte DE FALLOUX, de l'Académie française. 1 vol. in-18 de 266 pages. Chez Mame. 1867. — Prix : 1 fr.

Ce petit livre est un choix de tout ce qu'il y a de plus élevé et de plus substantiel dans les œuvres de Mme Swetchine. M. de Falloux, à qui nous le devons, a réuni tout ce qui se rapporte le plus directement à la vie chrétienne, tout ce qui est le plus propre à servir de sujet de méditations pieuses. Il a dû être embarrassé par l'abondance des matières; mais il ne pouvait rien donner de meilleur et de plus plus profitable : c'est un si rare bonheur de trouver un livre qui porte à réfléchir, et laisse dans l'esprit quelques pensées sérieuses. Les principaux morceaux qui composent ce volume sont : — la résignation, — la vieillesse, — le précepte et le conseil, — le christianisme et le progrès, — des pensées détachées, — des fragments de correspondance, — quelques méditations. Il est difficile de posséder à un plus haut degré que l'auteur l'élévation et la finesse des pensées, l'exquise délicatesse des sentiments, avec l'élégance et la distinction de la forme.

Voici quelques fragments pour justifier cette appréciation. — « La « liberté et la foi : Pourquoi la foi n'enchaînerait-elle pas notre intelli- « gence, comme la morale enchaîne nos actions? Cessons-nous d'être « libre pour être vertueux? Pourquoi cesserions-nous d'être libres pour « être croyants? La véritable liberté ne s'exerce-t-elle pas toujours dans « un espace donné? Ne lui faut-il pas un centre qui l'attire et une base « qui l'appuie? — La bonne grâce qu'on met aux choses qu'intérieure- « ment on fait à rebrousse-poil, y attache le caractère d'un mérite sé- « rieux, et, à moins d'un devoir explicite, ce n'est pas tant la chose « que l'on fait qui importe, que l'esprit dans lequel on la fait. — Je « persiste à croire qu'il faut viser plus haut que le point qu'il est indis- « pensable d'atteindre, et qu'il faut vouloir être aimable pour être sûr « de rester bienveillant, de même qu'il faut se proposer d'être chari- « table si l'on veut sincèrement être juste dans l'acception chrétienne « du mot. — Qu'est-ce que se résigner? c'est mettre Dieu entre la dou- « leur et soi. — La vie n'a pas assez de biens pour me dédommager de « l'oubli d'un seul devoir. — Ma seule force contre l'horreur naturelle « qu'inspire la mort, c'est d'aimer au-delà. »

RENÉ DE SAINT-MAURIS.

GUIDE SPIRITUEL DANS LES VOIES DE LA PERFECTION CHRÉTIENNE, à l'usage des Communautés religieuses et des personnes pieuses; par le R. P. Jean-Baptiste SCARAMELLI, de la Société de Jésus; traduit par M. l'abbé J.-J. RUDEAU. 2 vol. grand in-18 jésus, ensemble de VIII-992 pages. Chez A. Bray. — Prix : 7 fr.

Cet ouvrage n'est pas nouveau; il a subi l'épreuve du temps et de la critique, et il est généralement regardé comme le guide le plus complet et le plus pratique pour diriger dans les voies de la vie et de la perfection chrétiennes.

Le pieux et zélé P. Scaramelli nous raconte lui-même les circonstances et les motifs qui l'ont déterminé à composer et à publier cet ouvrage : « Dans le cours des saintes missions auxquelles j'ai consacré une grande partie de ma vie, dit-il, j'ai souvent rencontré des âmes droites, disposées à faire de grands progrès dans la perfection, si elles eussent trouvé un habile directeur; c'est pourquoi j'ai pensé travailler à la gloire de Dieu et me rendre utile au salut de mes frères, en publiant un livre où j'indiquerais la manière de conduire les âmes à la perfection *par le sentier uni et frayé de la grâce ordinaire*..... Tandis que je m'occupais à dessiner en moi-même le plan de cet ouvrage, je fus confirmé dans ma résolution par un événement imprévu. Un prêtre vint me demander conseil; il m'exposa l'état intérieur d'une personne et me pria de lui dire comment il devait cultiver cette bonne terre. Il me fit aussi un aveu dont je fus très-ému : il m'assura qu'il avait consulté plusieurs livres ascétiques dont il me nomma le plus célèbre (1); qu'il y avait admiré de sublimes doctrines, mais qu'il n'avait pas pu en faire l'application pratique. Cet événement fut pour moi la preuve évidente qu'il serait fort utile d'indiquer avec ordre les voies de la perfection, d'en montrer les principes, le progrès et la fin, en ajoutant toujours à la doctrine spéculative des observations pratiques. »

C'est donc ce que tenta de réaliser le R. P. Scaramelli dans l'ouvrage que nous annonçons, et, au dire des hommes compétents, il y a parfaitement réussi. Son œuvre est divisée en quatre livres : dans le premier, l'auteur, après avoir défini la perfection chrétienne, traite des moyens et des secours nécessaires pour y arriver. Ce sont le choix d'un directeur, la lecture spirituelle, la prière, l'exercice de la présence de Dieu, l'examen de conscience, la confession, la communion et la dévo-

(1) La *Pratique* de Rodriguez, ouvrage excellent, mais destiné avant tout aux religieux, parut à Séville en 1615. Un siècle et demi plus tard, en 1761, Scaramelli, qui n'ignorait pas l'ouvrage de son confrère, composa et publia la *Méthode de direction spirituelle*, qu'on vient de rééditer sous le titre de *Guide*, etc.

tion envers la Très-Sainte Vierge et les Saints. Dans le livre deuxième, le R. P. Scaramelli traite des obstacles qui s'opposent à notre perfection : ce sont nos sens, le monde et le démon. En même temps qu'il nous montre en détail les dangers auxquels nous sommes exposés, il nous enseigne les moyens de les combattre et d'en triompher. Le troisième livre traite des vertus morales : la prudence, la force, la tempérance, la religion, la dévotion, l'obéissance, la patience, la chasteté, la douceur, l'humilité qui sont les armes dont il faut se servir contre l'Ennemi. Enfin, nous trouvons, dans le livre quatrième, un traité complet des vertus théologales : la Foi, l'Espérance et la Charité, but de la perfection chrétienne. Chaque traité se divise en divers articles et ceux-ci en plusieurs chapitres. Pour rendre la lecture de son ouvrage plus agréable et plus utile, le P. Scaramelli a ajouté un grand nombre de faits et d'exemples tirés de l'histoire ecclésiastique et d'autres auteurs dignes de foi.

L'édition que vient de donner M. l'abbé Rudeau, et qu'il offre aux personnes pieuses vivant en Communauté et dans le monde, est bien l'œuvre intégrale du P. Scaramelli. Toutefois, le traducteur a cru devoir retrancher ce qui concerne plus spécialement les directeurs et qui se trouve en forme d'*avertissement* dans un chapitre placé à la fin de chaque article. Ces avis, qui ne sont en général que la répétition, pour en faire l'application, des principes qui viennent d'être exposés avec tous les développements réclamés par le sujet, ont pu être supprimés sans altérer en rien le fond et la forme de l'ouvrage.

Autant que nous en pouvons juger, ce livre nous paraît un *guide spirituel* sûr et vraiment propre à conduire l'âme fidèle à la perfection. Il respire tout entier la piété la plus tendre, une foi vive, et cet esprit de zèle et de charité qui brûlait le cœur du saint missionnaire. Ajoutons que le R. P. Scaramelli est, à Rome, un des auteurs les plus recommandés et un de ceux en faveur desquels les suffrages des juges les plus compétents sont unanimes.

On lui a rendu le même témoignage d'estime chez nous, aussi bien qu'en Allemagne et en Belgique. Nous citerons, par exemple, le jugement suivant qu'en a porté Mgr l'évêque de Liége : « Parmi les œuvres des maîtres de la vie spirituelle, dit ce prélat, nous avons cherché un ouvrage qui puisse convenir tout à la fois aux maîtres et aux disciples, aux confesseurs et aux pénitents, aux personnes qui vivent dans le cloître et à celles qui vivent dans le monde. Les traités sur cette matière sont nombreux et ils ont pour la plupart un mérite particulier, mais il en est peu qui réunissent les qualités que nous cherchions.

Pendant notre séjour à Rome nous avions vu dans les mains du clergé et des fidèles un ouvrage classique en Italie et nous nous en étions servi nous-même avec un certain attrait. L'ayant examiné de nouveau, nous nous sommes convaincu qu'il répond complétement à nos vues, et qu'il peut être reproduit avec avantage pour tous ceux qui s'occupent soit de leur perfection, soit de la direction des âmes... Nous n'hésitons donc pas à le recommander au clergé et aux fidèles, et pour preuve nous avons décidé de le mettre dans les mains des élèves de notre séminaire, tant pour les former eux-mêmes à la perfection que pour les initier à la direction des âmes. » J.-G. LafORGE.

VIE DU B. ALEXANDRE SAULI, Barnabite, évêque d'Alérie et de Pavie, apôtre de la Corse, par le cardinal Gerdil. 1 vol. in-12 de xx-268 pages. Chez Ch. Douniol. — Prix : 2 fr.

Cette *Vie* que nous devons à la plume du savant cardinal Gerdil, est divisée en trois livres, dont le premier traite de la naissance du Bienheureux, de son éducation, de sa vocation religieuse, de ses études et des emplois qu'il exerça dans la Congrégation des Barnabites ; la seconde partie nous rapporte ce que le Bienheureux Sauli fit étant Évêque d'Alérie, en Corse ; la troisième retrace l'histoire de sa vie depuis sa translation à l'évêché de Pavie jusqu'à sa mort, arrivée le 11 octobre 1592, dans la cinquante-huitième année de son âge. Le docte cardinal nous entretient ensuite de ce qui concerne la Béatification du saint Évêque, et le nouvel éditeur y a joint un récit des miracles que Dieu a opérés par l'intercession de son Serviteur.

Cette biographie, écrite avec précision et beaucoup d'onction, est des plus attachante en même temps qu'instructive, par les pieuses maximes dont le Cardinal Gerdil l'a habilement semée. Le Bienheureux y est peint dans chaque circonstance de sa vie, comme un miroir de perfection chrétienne et religieuse, comme un exemplaire de prudence et un modèle pour son éloquence sacrée et sa profonde doctrine. On apprend de lui la méthode la plus sûre pour étudier et pour enseigner, car il avait toujours recours aux sources les plus pures tant sous le rapport des sciences que sous celui des lettres.

Le docte P. Fontana, depuis Cardinal, dans l'Eloge littéraire du Cardinal Gerdil (1), dit que le Bienheureux Alexandre Sauli, par ses qualités et ses actions, retraça constamment et parfaitement le portrait du véritable pasteur, du vrai héros et du vrai bienfaiteur de l'humanité..."

(1) Lu à l'Académie des Arcades de Rome.

Et quoique cette vie, ajoute-t-il, soit celle d'un homme qui a vécu longtemps dans le cloître, un philosophe véritablement digne de ce nom ne devrait pas dédaigner de la lire, soit à cause de celui qui l'a crite, soit à cause de smatières importantes qu'elle renferme. Il y trouverait infailliblement, dans le sujet, toutes les vertus sociales au plus haut degré, et, dans la composition, toutes les qualités de l'histoire. Il y admirerait surtout un fait éclatant dont il chercherait en vain un exemple dans les fastes de la philosophie. Il verrait introduite, en une île entière, et cela dans l'espace de quelques années, par le seul attrait de la religion, une civilisation que les plus célèbres législateurs n'ont pu réaliser dans les Etats par le double moyen de la force et de la politique.

Il existe une *Vie* manuscrite du B. Alexandre Sauli, par le P. Innocent Chiesa. Le P. Valérien Maggi en donna une en 1683, en italien, imprimée à Milan, in-4°. La Béatification d'Alexandre par l'illustre Pape Benoît XIV, donna lieu à la composition de deux nouveaux abrégés de sa vie : l'un, par le P. Rinaldi, en 1741 ; l'autre, en 1742, par le P. Grazioli, connu par son livre des *Antiquités de Milan*. Le P. Branda, dans ses *Dialogues*, écrits, dit le Cardinal Gerdil, avec force et solidité, a publié sur des monuments authentiques quelques faits remarquables concernant la vie du Bienheureux, et surtout son intime liaison avec saint Charles Borromée.

C'est à ces sources que le Cardinal Gerdil a puisé pour écrire son ouvrage. Il a eu, de plus, communication des lettres du Bienheureux, ce qui lui a permis d'ajouter bien des détails que n'avaient pu donner ses devanciers. C'est sur l'édition de Rome, de 1821, qu'on a réimprimé cette *Vie du Bienheureux Alexandre Sauli*. On y a joint, en tête, une intéressante Notice sur le Cardinal Gerdil ; et, dans l'Appendice, on nous donne un Catalogue développé des ouvrages du Bienheureux, tant imprimés que manuscrits. J.-G. Laforge.

ESSAI SUR LES FÊTES RELIGIEUSES *et les traditions populaires qui s'y rattachent*, par Eugène Cortet. Paris, Ernest Thorin, 1867. 1 vol. in-18 de 283 pages. — Prix : 3 fr.

M. Cortet nous dit avec une aimable modestie, à la fin de son *Avant-Propos :* « Notre travail n'est qu'une œuvre de recherches patientes; ce sont des fleurs cueillies de tous côtés, pour parler le langage du spirituel Montaigne ; nous ne sommes que le filet qui doit les lier.—Tous nos efforts tendront à ne pas trop ennuyer, car ces genres de travaux

ne sont déjà que trop arides; et lorsque, dans nos périgrinations à travers les âges, nous serons conduit dans les domaines de l'histoire et de la poésie, nous en userons largement. Si nous réussissons, et si notre étude, par l'intérêt qu'elle pourra offrir, nous vaut un peu de sympathie du public toujours si douce à l'auteur, le plus cher de nos vœux sera réalisé... »

Non-seulement M. Cortet n'ennuie pas, mais encore il amuse, tout en instruisant, et le plus cher de ses vœux sera pleinement réalisé, si je juge des sympathies générales qu'il obtiendra par la sympathie particulière qu'il a si bien su exciter en moi. Son livre roule sur le Jour de l'An, l'Épiphanie, le Carnaval, le Carême, la Mi-Carême, le Dimanche des Rameaux, la Semaine-Sainte, Pâques, le Mois de Mai, les Rogations, la Pentecôte, Saint-Médard, la Saint-Jean, la Toussaint et le Jour des Morts, Noël.

M. Cortet nous avertit qu'il a eu souvent recours à un charmant volume que M. Amédée de Ponthieu vient de publier sous le titre de *Fêtes légendaires,* ainsi qu'aux *Traditions populaires comparées* de M. Désiré Monnier. Mais il a trouvé lui-même beaucoup plus encore qu'il n'a emprunté, et, en ses recherches étendues il n'a pas craint d'aborder des livres aussi graves que les *Comptes de l'hôtel des rois de France aux* XIV[e] et XV[e] *siècles,* publiés en 1865 par M. Douet-d'Arcq (1). M. Cortet a aussi consulté de nombreuses relations de voyages, et notamment la très-curieuse relation du Voyage de M. Marcoy au Pérou, qui a paru dans les tomes VI et VII du *Tour du monde.* L'*Essai sur les fêtes religieuses* abonde en gracieux tableaux et en intéressants rapprochements. J'engagerai seulement l'auteur à faire en sorte de nous donner, dans une prochaine édition, de plus fidèles étymologies (2), et surtout de nous indiquer avec plus d'exactitude (par exemple, d'après des livres aussi estimés que le *Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique*), l'origine des fêtes religieuses.

TAMIZEY DE LARROQUE.

(1) M. Cortet a cité (p. 11) cet ouvrage pour prouver qu'au XIV[e] siècle l'année avait déjà commencé le 1[er] janvier. Un peu plus loin (p. 17), il cite, au sujet des étrennes accordées par Charles VII à Jacques Cœur, un rôle des dépenses de ce roi, rôle inséré dans l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France* (1864). C'est sans doute par suite d'une faute d'impression que l'éditeur de cet important document est appelé M. G. de *Beaumont,* au lieu de M. G. de Beaucourt. On est fâché de trouver, à côté du nom de tels érudits, la mention du nom dépourvu de toute autorité de M. Benjamin Gastineau (p. 60).

(2) Ainsi carnaval ne vient ni de *carn avaler,* ni de *caro vale,* mais bien du mot latin *carnelevamen,* pour *carnis levamen,* temps où (veille du mercredi des Cendres) on enlève l'usage de la chair. Voir le *Glossaire* de du Cange et le *Dictionnaire* de M. Littré.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE, par Amédée Achard. Paris, L. Hachette, 1866. In-18 jésus de 425 pages. — Prix : 3 fr.

M. Amédée Achard est un écrivain agréable, délicat; il a les finesses du style et de la pensée, et il ne sacrifie pas au goût du jour. C'est dire que ses romans n'offrent pas les dangers que présentent la plupart des publications frivoles de notre temps. La donnée de son nouveau volume peut se résumer dans ces lignes placées dans la bouche d'un des personnages : « Vous vous appelez la bonté, la jeunesse, le travail, l'innocence... Autour de vous grondent les animaux malades de la peste. Vous êtes les petits, les opprimés, les humbles... Haro sur le baudet!... Eh bien, nous verrons qui l'emportera du lion qui gouverne ou du baudet qui se confesse! » L'histoire de cette lutte, voilà le sujet des *Animaux malades de la peste* : Le *baudet*, c'est Louis d'Espars, renonçant à une brillante carrière pour sauver sa sœur de la ruine et sacrifiant une fortune certaine plutôt que de trahir la foi jurée à Marguerite de Stainville; c'est Lucienne d'Espars, obligée de se plier comme gouvernante aux caprices et aux sottes exigences de Mme de Varnesson, de subir les injures et les humiliations de la triste condition où elle est placée; c'est son fiancé Victor de Marsac, forcé de trouver dans le modeste emploi de secrétaire les ressources dont il a besoin, et qui voit s'évanouir avec la réalisation de ses espérances, tous ses rêves de conquêtes scientifiques. Le *lion*, c'est la marquise de Stainville, qui, blessée de ce que le père de Louis d'Espars n'avait pas répondu à son amour, a voué aux d'Espars une haine implacable et devient pour eux comme un mauvais génie; c'est l'ancien marchand de bestiaux Perriga devenu millionnaire, qui croit faire beaucoup d'honneur au comte d'Espars en lui offrant sa fille, et se ligue avec la marquise pour se venger d'un refus; c'est le banquier Lespinois, croyant que ses écus lui assurent de faciles triomphes, et insultant lâchement Lucienne d'Espars.

Ajoutez à ces types deux figures qui se détachent des autres par la noblesse des sentiments : le diplomate des Vallières et la protectrice de Lucienne, Elise Dunbar; puis le ménage Varnesson, sorte de repoussoir qui fait mieux ressortir la douce figure de Lucienne, et vous aurez tous les personnages odieux, grotesques ou attachants avec lesquels M. Amédée Achard vous fait faire connaissance dans un tableau de mœurs intéressant, plein d'observations fines, et où c'est à peine si l'on pourrait reprendre quelques tons un peu criards.

Charles Harold.

LISTE

DES OUVRAGES ET PUBLICATIONS DIVERSES

QUI ONT PARU DANS LE MOIS DE FÉVRIER (1).

(Résumé d'après le *Journal général de la librairie.*)

Ainsworth. — La Tour de Londres, par W. Harrison Ainsworth; roman anglais traduit par Scheffter. In-18 jésus, 442 p. Hachette. 1 »

Annales des voyages, de la géographie, de l'histoire et de l'archéologie, dirigées par M. V.-A. Malte-Brun. 1866. T. 4. In-8°, 416 p. et 2 cartes. Challamel. 7 50

Annuaire de la noblesse de France et des maisons souveraines de l'Europe, publié par M. Borel d'Hauterive, archiviste-paléographe. 1867, 24° année. In-12, XII-472 p. Dentu. 5 »

Ampère. — L'Empire romain à Rome, par J.-J. Ampère. T. 1 et 2. In-8°, 908 p. Michel Lévy frères. Le vol. 7 50

Archier. — L'Héroïne irlandaise, par Adolphe Archier. In-8°, 270 p. Mégard et C°. » »

Bernard (saint). — Œuvres complètes de saint Bernard. Traduction nouvelle par M. l'abbé P. Dion. Gr. in-8° à 2 col., 542 p. Vivès. » »

Billuart. — F.-C.-R. Billuart : Summa sancti Thomæ hodiernis academiarum moribus accommodata. *Editio nova* optimæ sanctori simillima a mendis vero vindicata notisque illustrata cum indicibus locupletissimis rerum scilicet et Scripturæ sacræ, sub. J.-R.-J. Lequette, episcopi atrebatensis. T. 1. In-4° à 2 col., XIX-581 p. Brunet. » »

Bonaventure (saint). — S. R. E. cardinalis S. Bonaventuræ ex ordine minorum, episcopi albanensis, eximii Ecclesiæ doctoris, opera omnia, Sixti V, pontificis maximi jussu diligentissime emendata accedit sancti doctoris vita, una cum diatriba historico-chronologico-critica. *Editio* accurate recognita, ad puram et veriorem testimoniorum biblicorum emendationem denuo reducta cura et studio A.-C. Peltier, canonici ecclesiæ Remensis. T. 9. Gr. in-8° à 2 col., XV-695 p. Vivès. 14 vol. 160 »

Bougaud. — Histoire de sainte Monique, par M. l'abbé Bougaud. 3° *édition*. In-8°, XVIII-599 p. Poussielgue frères. 7 50

Calemard de Lafayette. — L'Agriculture progressive à la portée de tout le monde, par Ch. Calemard de Lafayette. In-18 jésus, 254 p. Hachette. 1 »

Cavaignac. — Romans militaires de Godefroy Cavaignac, avec une préface par Emmanuel Gonzalès. In-18 jésus, XXVIII-244 p. Vanier. 3 »

Chantrel. — Les Papes contemporains, par J. Chantrel. 3° *édition*. T. 5. In-8°, 606 p. Dillet. 6 »

Chefs-d'œuvre de l'art antique, architecture, peinture, statues, bas-reliefs, bronzes, mosaïques, vases, médailles, camées, etc., tirés principalement du musée royal de Naples, dessinés et gravés par les principaux artistes italiens, mis en ordre avec texte suivi d'une histoire de ce musée et des dernières fouilles de Pompéi, par H. Fèvre, architecte. 1re série. Monuments de la vie des anciens, texte par M. Robiou, professeur de l'Université. T. 1. In-4°, 78 p. A. Lévy. » »

Chrysostome (saint Jean). — Œuvres complètes de saint Jean Chrysostome d'après toutes les éditions faites jusqu'à ce jour. Nouvelle traduction française par l'abbé J. Bareille, chanoine honoraire de Toulouse et de Lyon; texte grec en regard. T. 6. Gr. in-8° à 2 col., 604 p. 26 vol. Vivès. 400 »

Chrysostome (saint Jean). — Œuvres complètes de saint Jean Chrysostome; traduction nouvelle par M. l'abbé J. Bareille. T. 3. Gr. in-8° à 2 col., 654 p. 20 vol. Vivès. 130 »

Clément. — L'Italie en 1671. Relation d'un voyage du marquis de Seignelay, suivie de lettres inédites à Vivonne, Du Quesne, Tourville, Fénelon, et précédée d'une étude historique, par Pierre Clément, de l'Institut. In-12, IX-377 p. Didier. 3 »

(1) On nous a demandé de ne porter dans cette liste que les bons ouvrages. Cela n'est pas possible. D'abord parce que nous ne saurions faire un choix qu'après examen, et qu'il serait matériellement impossible d'examiner deux à trois cents ouvrages divers en quelques jours. Puis ensuite, il y a parmi nos agrégés des archevêques, des évêques, des vicaires généraux, des supérieurs d'établissements ecclésiastiques qui, par état, ont besoin de connaître tout ce qui est publié. D'ailleurs, les noms de l'auteur et de l'éditeur, que nous avons toujours soin de donner, peuvent très-souvent servir à éclairer le lecteur sur l'esprit des publications nouvelles annoncées dans cette partie de la Revue.

Collin de Plancy. — La Vie et les Légendes intimes des deux empereurs Napoléon Ier et Napoléon II, jusqu'à l'avénement de Napoléon III, par J. Collin de Plancy. In-8°, 415 pages. Plon. 6 »

Coriolis (de). — Dissertation sur les Etats de Provence, par l'abbé de Coriolis, d'Aix, ancien conseiller du roi à la Cour des comptes, aides et finances. Ouvrage entièrement inédit. In-4°, CXXXIX-324 p. Aix. Remondet-Aubin. 15 »

Corne. — Le cardinal Mazarin, par H. Corne, ancien député. 1642-1661. 2e *édition*. In-18 jésus, 166 p. Hachette. 1 »

Dantier. — Les Monastères bénédictins d'Italie, souvenirs d'un voyage littéraire au delà des Alpes, par Alphonse Dantier. 2e *édition*. 2 vol. in-12, XLIV-1088 p. Didier et Ce. 8 »

Daudville. — Physiologie morale des instincts de l'homme et de l'action divine dans l'humanité, par Ch. Daudville. In-8°, 315 p. Didier. 5 »

Daurignac. — Vie de Maximilien d'Este, archiduc d'Autriche, prince royal de Hongrie et de Bohême, mort le 1er juin 1863, d'après la biographie de ce prince publiée en allemand, par le R. P. Stœger, S. J.; par J.-M.-S. Daurignac. In-18 jésus, 415 p. Bray. » »

Davesiès de Pontès. — Etudes sur l'Angleterre, réformes sociales, par Lucien Davesiès de Pontès. 2e *édition* par la veuve de l'auteur. In-18 jésus, XII-616 p. Michel Lévy frères. 3 »

Du Deffand (Mme). — Correspondance complète de Mme Du Deffand avec la duchesse de Choiseul, l'abbé Barthélemy et M. Craufurt; publiée avec une introduction par M. le marquis de Sainte-Aulaire. *Nouvelle édition*. 3 vol. in-8°, CXXXII-1487 p. Michel Lévy frères. Chaque vol. 7 50

Encyclopédie du XIXe siècle. Répertoire universel des sciences, des lettres et des arts, avec la biographie et de nombreuses gravures. 3e *édition*. 50 vol. In-8° à 2 col., VIII-20,000 p. 6, rue Neuve-de-l'Université. 800

Esquirou de Parieu. — Traité des impôts considérés sous le rapport historique, économique et politique en France et à l'étranger, par M. Esquirou de Parieu, vice-président du Conseil d'Etat. 2e *édition*. T. 4. In-8°, 526 p. Guillaumin et Ce. 30 »

Fay. — Souvenirs de la guerre de Crimée, 1854-1856, par Ch. Fay. In-8°, 581 p. et 8 cartes. Dumaine. 10 »

Figuier. — L'Année scientifique et industrielle, ou Exposé annuel des travaux scientifiques, des inventions, etc., par Louis Figuier, 4e année. In-18 jésus, 521 p. Hachette. 3 50

Fleuriot (Mlle). — La Vie en famille, par Mlle Zénaïde Fleuriot (Anna Edianez), précédée d'une introduction par M. Alfred Nettement. 8e *édition*. In-12, 292 p. Bray. 2 »

France (la) ecclésiastique, almanach du clergé pour l'an de grâce 1867. 17e année. In-18, 758 p. Plon. 4 »

Gaume (Mgr). — Credo, ou Refuge chrétien dans les temps actuels, par Mgr Gaume. In-18, VIII-168 p. Gaume frères et Duprey. » 80

Giraud (Mgr). — Œuvres complètes du cardinal P. Giraud, archevêque de Cambrai. 6e *édition*. T. 1 et 2. In-12, 1517 p. Mollie. 9 »

Gondon. — De la Réunion de l'Eglise protestante d'Angleterre, à l'Eglise catholique; par Jules Gondon. Programme du docteur E.-B. Pusey. Réponse du docteur J.-H. Newmann. Avec une introduction par Mgr Manning, archevêque de Westminster, sur la réunion de la chrétienté. In-8°, XVI-536 p. F. Wattelier et Ce. 7 »

Histoire littéraire de la France; par les religieux de la Congrégation de Saint-Maur. *Nouvelle édition*, conforme à la précédente et revue par M. Paulin-Paris, membre de l'Institut. T. 5, comprenant la suite du IXe siècle de l'Eglise jusqu'à la fin. In-4°, XVI-787 p. Palmé. 20 »

Houdry. — La Bibliothèque des prédicateurs; par le R. P. Vincent Houdry, de la compagnie de Jésus. *Nouvelle édition*, complétement revue et améliorée dans la disposition des matières, par M. l'abbé V. Postel. T. 3. Morale. III. Gr. in-8°. 679 p. Josse. 6 »

Houssaye. — Histoire d'Apelles; par Henry Houssaye. 2e *édition*. In-18 jésus. 454 p. Didier. 3 50

Lamartine (de). — Antoniella; par A. de Lamartine. In-8°, 333 p. Michel Lévy frères. 6 »

Lamotte. — Action des esprits dans l'histoire, abrégé raisonné du second mémoire de M. de Mirville sur le même sujet; par M. G. Lamotte. In-18 jésus, VIII-314 p. F. Wattelier et Ce 3 50

La Rochefoucauld (de). — Réflexions, sentences et maximes morales de La Rochefoucauld; précédées d'une notice par M. Sainte-Beuve, de l'Académie française. Œuvres choisies de Vauvenargues, avec un choix de notes de Voltaire, Morellet, Fortia, etc; et précédées d'une notice, par Suard. *Nouvelle édition*. In-18 jésus, XXXVI-459 p. Garnier frères. 3 50

Lefèvre. — Les Parcs et les Jardins; par André Lefèvre. Ouvrage illustré de 29 vignettes, par Alexandre de Bar. In-18 jésus, 308 p. Hachette. 2 »

Léouzon Le Duc. — Les Poëmes nationaux de la Suède moderne; traduits, annotés et précédés d'une instruction et d'une étude biographique et critique; par L. Léouzon. In-18 jésus, II-316 p. Lib. internationale. 3 50

Massé. — Avis au clergé. L'Hygiène du prêtre. Le Prêtre et la Médecine. Le Prêtre devant l'agonie; par le docteur Jules Massé. In-18 jésus, 307 p. Aniéré. 2 50

Metz-Noblat (de). — L'Église et l'État, morceaux divers; par A. de Metz-Noblat. In-12, 381 p. Douniol. 3 »

Navery (de). — Martyr d'un secret; par Raoul de Navery. In-18 jésus, 283 p. Lethielleux. 1 50

Novum Testamentum græce et latine. In antiquis testibus textum versionis vulgate latinæ indagavit lectionesque variantes Stephani et Griesbachii, notavit V. S. venerabili Jager in concilium adhibito Constantinus Tischendorf (Editio DD. Affre archiepiscopo parisiensi dicata.). Gr. in-8° à 2 col., IX-457 p. Firmin Didot frères. 12 »

Parville (de). — Causeries scientifiques, découvertes et inventions, progrès de la science et de l'industrie; par Henri de Parville. 6e année. 1866. In-18 jésus, 396 p. Savy. 3 50

Roland (Mme). — Lettres choisies de madame Roland; annotées par C.-A. Dauban. In-18 jésus, 420 p. Delagrave. 3 50

SOMMAIRE DES ARTICLES

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX RECUEILS PÉRIODIQUES.

REVUE DES DEUX MONDES.

(Rue Saint-Benoît, 20. — Prix : 50 fr. par an pour Paris ; — 56 fr. pour les départements.

Livraison du 1er février.

P. Albane : Souci. — Bailleux de Marisy : les Sociétés d'assurances sur la vie, en France et en Angleterre.—Charles Martins : les Glaciers actuels et la période glaciaire, suite. — Charles Lavollée : le Travail et l'économie politique. — André Cochut : le Problème de l'armée. — L. Vitet : de l'Etat actuel du christianisme en France. — R. Radau : la Géographie de précision en Afrique. — Paul Janet : M. Victor Cousin. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine. — P. Challemel-Lacour : *Hommes et dieux*, par M. Paul de Saint-Victor.

Livraison du 15 février.

Emile de Laveleye : l'Allemagne depuis la guerre de 1866. — P. Albane : Souci, 2e partie. — Gaston Boissier : Théorie nouvelle du poëme épique. — Charles de Mazade : les Précurseurs italiens. Massimo d'Azeglio. — J. Jamin : les Vents et la pluie. — H. Blerzy : Etudes sur les travaux publics, suite. Le chauffage et la ventilation. — Emile Jonveaux : les Russes dans l'Asie centrale. Leurs conquêtes sur les rives du Syr et de l'Amour-Daria. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine. — George Sand : *le Coq aux cheveux d'or, récit des temps fabuleux*, par M. Maurice Sand. — E. Challemel-Lacour : *l'Inventeur*, par M. Yves Guyet.

REVUE CONTEMPORAINE.

(Rue du Pont-de-Lodi, 1. — Prix : 50 fr. par an pour Paris ; — 56 fr. pour les départements.)

Livraison du 31 janvier.

A. Philibert-Soupé : les Précurseurs de la critique moderne. Diderot, 2e partie. — Paul Deltuf : la Chambre bleue, nouvelle. — Dupont-White : les Droits et les devoirs de la France dans la situation actuelle de l'Europe. — Louis Liévin : les récentes Discussions sur la liberté de la presse.—Léo Joubert : Lééna, histoire athénienne du temps des trente tyrans. — E. Delaplace : Victor Cousin. — Revue critique. — Revue musicale. — Léonce Dupont : Chronique politique.

Livraison du 15 février.

William P. Egerton : Projets d'invasion française en Angleterre, d'après des documents originaux et inédits. — Dupont-White : les Droits et les devoirs de la France dans la situation actuelle de l'Eu-

rope, 2e partie. — Léo Joubert : Léëna, histoire athénienne du temps des trente tyrans, 2e partie. — Jules Evrard : la Législation de la presse au XVIIIe siècle. — Jules Loiseleur : Gabrielle d'Estrées est-elle morte empoisonnée ? — A. Claveau : Chronique littéraire. — Max Berthaud : Revue musicale. — Pascal Picard : Chronique politique. — Alphonse de Calonne : *Recherches sur Jean Grolier, sur sa vie et sur sa bibliothèque*, par M. Le Roux de Lincy. — *L'Etrurie et les Etrusques. Arezzo, le val de Chiana et les ruines de Chiusi*, par M. L. Simonin.

REVUE BRITANNIQUE

(Rue Neuve-des-Mathurins, 35. — Prix : 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements; — 62 fr. pour l'étranger.

Livraison de février.

Les conclaves. — Situations respectives des industries de la houille et du fer en Belgique et en Angleterre. — N. Martin : Chants populaires de l'Allemagne. — Antoine de Latour : le Curé de Montellano. — X. Marmier : Charlotte Stieglitz. — Alfred Michiels : Jean Memline, sa légende et sa biographie. — Ch. Dickens : le Parapluie de M. Thompson. — A. de Vignerie : la véridique Histoire d'un petit gueux (2e partie, 2e extrait). — Agassiz : les Coraux de la Floride. — Poésie. — Pensées diverses. — Correspondances : Lettres d'Allemagne, d'Italie, de Londres. — Chronique et bulletin bibliographique.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

(Rue de Babylone; — prix : 20 francs par an.)

Livraison de janvier.

François Lenormant : la Légende de Cadmus et les établissements phéniciens en Grèce (1er article). — L'abbé Carré : Lettres à un jeune homme sur l'enseignement de la philosophie dans les maisons d'éducation (7e lettre, suite); continuation de l'examen de la philosophie ontologiste de M. l'abbé Fabre, professeur de dogme à la Sorbonne. — Algar Griveau : Etude sur la condamnation du livre des *Maximes des saints* dans ses rapports avec la situation de l'Eglise de France et du saint-siége à la fin du XVIIe siècle, d'après la correspondance de Bossuet et de Fénelon. — M. Bonnetty : quelques Documents historiques sur la religion des Romains et la connaissance qu'ils ont pu avoir des traditions bibliques par leurs rapports avec les Juifs. — M. Bonnetty : la Doctrine de l'encyclique justifiée par elle-même, au double point de vue de la foi et de la raison, par M. l'abbé Peltier. — Gabriel de Chaulnes : les Origines du christianisme dans les Gaules, en réponse à un article de la *Revue contemporaine* du 15 septembre 1866. — M. Bonnetty : le Dernier jour de Jérusalem, par M. de Saulcy, analyse et extraits.

ÉTUDES RELIGIEUSES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

(Rue de Tournon, 15; — prix : 15 fr. par an.)

Livraison de février.

P.-J. Noury : la Question de bonne foi chez les dissidents. — P.-A. Jean : une Colonie protestante. L'Australie. — M. l'abbé A. Le Hir : du IVe livre d'Esdras. — P.-L. Chauveau : M. Taine, philosophe et professeur d'esthétique. — P.-Ch. Clair : la Statue de Voltaire. — Poésie. — P.-P. Fristol : Conférences du couvent de Saint-Thomas d'Aquin. — Bibliographie. — P.-A. Levallois : les Epopées françaises par M. Léon Gautier. — P.-C. Gagniard : Vie de saint Norbert par le P. Alph. de Liguori. Etude historique et littéraire sur saint Basile par E. Fialon. — P.-J. d'Orth : les Moralistes sous l'empire romain, par C. Martha. Du saint Office. — Varia : Nouvelles religieuses des Etats-Unis. M. Larcey à l'Athénée. Une Note de la *Revue des deux mondes*. Une Traduction de la Bible recommandée par M. Renan. L'optimisme de M. Franck. Sénèque et saint Paul. Un Bref à l'auteur des *Monastères bénédictins d'Italie*.

REVUE D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE

ANNALES DE LA CHARITÉ.

(Rue Cassette, 29. — Prix : 20 fr. par an.)

Livraison de février.

L'abbé Louis Baunard : M. Victor Cousin et sa philosophie. — Ernest de Toytot : les Arts et les peintures céramiques, suite. La forme, la peinture, le décor en Italie. — G. Baguenault de Puchesse : les ducs François et Henri de Guise, d'après de nouveaux documents. — Mary : Julie de Noiron. Nouvelle, fin. — C. de Kirwan : des Défrichements et des déboisements au point de vue agricole. — Mme de Marcey : Massillon. — Louis de Serbois : l'Economie de Xénophon. — Revue littéraire. — Antonin Rondelet : des Etudes contemporaines sur Spinoza. — Chronique du mois. — Bulletin de Bibliographie.

SOMMAIRE DES ARTICLES

DE VARIÉTÉS PUBLIÉS PAR LES GRANDS JOURNAUX.

Journal des Débats. — 1er février. Ch. Daremberg : De quelques ouvrages nouveaux relatifs aux sciences médicales et des tendances actuelles de la médecine. — 2, 4. Ernest Bersot : La presse dans les départements. — 5. Clément Caraguel : La statue de Voltaire. — 7. Maxime du Camp : Les derniers événements de Syrie. — 8. Ernest Menault : Les Insectes, par Louis Figuier. — 9. Charles Clément : le Génie des peuples dans les arts, par M. le duc de Valmy. — 10. Maxime du Camp : Une année de voyage dans l'Arabie centrale, par William Palgrave. — 11. Ad. Viollet-le-Duc : Exposition des tableaux d'Hippolyte Bellangé. — 13. L. Alloury : Congrès scientifique d'Aix et de Nice. — 14. Louis Ratisbonne : les Odeurs de Paris, par Louis Veuillot. — 15. Marc Monnier : le Principe de la propriété littéraire. — 19. A. Franck : Victor Cousin. — 21. Ernest Renan : Hermès Trismégiste, par Louis Ménard. — 22. John Lemoinne : Jeanne d'Arc à Rouen, par O'Reilly.

La France. — 5 février. La Conge : Mémoires d'Augeard, par Bavoux. — Histoire de la Terreur, par Mortimer-Ternaux. — La jeunesse de Catherine de Médicis, par Armand Baschet. — Les Archives de la Bastille, par Ravaisson. — Les derniers jours de Jérusalem, par De Saulcy. — Collection des classiques du Prince Impérial. — 8. Docteur Prosper de Pietra-Santa : l'Hôtel-Dieu de Paris, son passé, son avenir. — 12 et 18. J.-T. Loyson : Association des institutrices libres du département de la Seine. — 19. Alfred de Courcy : Chants populaires de la Bretagne, par de La Villemarqué. — 21. Léonce de Marant : la Réforme sociale, par Le Play. — 26. Charles Aubertin : Un observateur sous le premier Empire : Mémoires du comte Beugnot.

Gazette de France. — 1er février. Victor de Laprade : l'Education homicide. — 5. Victor Fournel : la Correspondance inédite de Lamennais, par A. Blaize. — 12. Victor Fournel : L'île de Crète, souvenirs de voyages, par George Perrot. — Les derniers jours de Jérusalem, par M. de Saulcy. — Une année de voyage dans l'Arabie centrale, par W.-G. Palgrave. Une famille au XVIe siècle par Ch. de Ribbe. — 14. Marcelin Arnault : Œuvres de saint Bernard ; Vie de saint Bernard, par le P. Ratisbonne. — 15. Charles Lacombe : Histoire de France, par Dareste. — 19. Victor Fournel : Exposition des œuvres d'Hippolyte Bellangé.

Journal des Villes et campagnes. — 2 février. Firmin Boissieu : Désiré Laverdant. Appel aux artistes. Théocratie et diabolocraties. Le Pape et l'Empereur. Les Renaissances de Don Juan. Don Juan converti. — 8. Firmin Boissieu : La Papauté, ses ennemis et ses juges, par J. d'Arsac. — 14. Louis Moland : Le journal d'un poëte, notes intimes d'Alfred de Vigny, par Louis Ratisbonne. — 15. J. Mangin : Souvenirs d'Ancone, siége de 1860, par le comte de Quatrebarbes. — 23. C.-F. Chevé : Le *Siècle* et Voltaire. — 25. F. Boissieu : Revue des Revues. — 27. Firmin de Laubezon : de la Réunion de l'Eglise protestante d'Angleterre à l'Eglise catholique, par Jules Gondon.

La Liberté. — 5 février. Xavier Eyma : Nos anciens. — 12. Saint-Evremond, par MM. Gidel et Gilbert. — L'abbé Galiani, par Ristelhueber. — La Fontaine, par Saint-Marc Girardin. — 7. A. Fagnan : L'acte additionnel, par Edouard Laboulaye. — 11. B. de Gasville : Le monde scolaire : L'antiquité au théâtre et à la Sorbonne. — 19. Xavier Eyma : Divers prosateurs et poëtes de mon temps. — 26. Xavier Eyma : Les types en politique : Machiavel, essai sur ses œuvres et sa doctrine, par Paul Deltuf.

Le Moniteur. — 1er février. C. Hippeau : Revue des sociétés savantes des départements. — 2. Jules Liégeois : De la liberté du travail et de l'industrie. — Force productive des nations, par le baron Charles Dupin. — 4. Hôte : Sciences, étoiles filantes de novembre. — Jules Nougaret : Lettres d'Islande, ascension de l'Hekla. — H. Rey : Bertrand Duguesclin et son époque, par D.-J. Jamison. — P. Jannet : Recherches sur Jean Grolier, sur sa vie et sa bibliothèque, par Le Roux de Lincy. — 11. Général baron Ambert : Lectures choisies de littérature française, par Staaff. — 12. Hôte : Pline le Jeune, sa vie et ses œuvres, par M. J. Grasset. — 14. Hôte : Société des livres utiles. — 24. Gustave Chaix d'Est-Ange : Du droit nobiliaire français au XIXe siècle, par Alfred Levesque. — Supplices, prisons et grâce en France, par Charles Desmage. — Œuvres de d'Aguesseau, par Falconnet. — 25, 26. Auguste Lacaussade : Revue des journaux et des recueils périodiques. — 27. Gustave Maurice : Société d'encouragement pour l'industrie

nationale. — 28. M. de Lescure : Les archives de la France, par le marquis de La Borde.

L'Opinion nationale. — 4 et 18 février. Jules Levallois : Alfred de Vigny. Les destinées, journal d'un poëte — 6. Laurent (de l'Ardèche) : Mémoires du roi Jérôme. — 11. William Reymond : M. Cousin dans la rue. — 13. Charles : Traité des facultés de l'âme, par Ad. Garnier. — 15. Antony Méray : Valeur relative des textes sacrés : Hermès Trismégiste, par Louis Ménard. — 23. J. Labbé : L'enquête sur les congrégations. — 25. Olivier Merson : Ingres.

La Patrie. — 4, 11 et 18 février. Lefebvre de Béhaine : La quatrième coalition. — 11. Soirées scientifiques de la Sorbonne : la Pluie, par Jamin. — 12. Sam : le Monde des papillons, par Maurice Sand. — Ernest Prat : De la révision du Code de procédure, par Campenon. — 13. Th. Fassio : Le 4e de chasseurs d'Afrique. — 14. Ch. Coligny : Histoire d'Apelles, par Henry Houssaye. — 15. Ernest Briolle : le Globe terrestre, par Naud-Eward. — 19. Ed. Fournier : Archives de la Bastille, par F. Ravaisson. — 23. Ernest Baysse : des Chansons populaires, par Charles Nisard. — 28. Thomas Anquetil : Souvenirs de voyage dans l'Inde, l'éléphant domestique.

Le Pays. — 1er février. Legouez : Atlas universel d'histoire et de géographie, par Bouillet. — 4. A. de Cesena : Statistique des expositions universelles. — 7. J. Aubert : Sociétés des quatuors. — 8. Francis Aubert : Expositions des œuvres d'Hippolyte Bellangé. — 11. J.-B. de Malherbe : le Génie des peuples dans les arts, par le duc de Valmy. — 13. P. de C. : Lissa, par M. Durand-Brager. — 15. Pellerin : Histoire des chiens célèbres, par Emile Richebourg. — 23. F. Durand : Notice sur le siége de Grandville, en 1793, par les vendéens, par M. L. Quénault. — 25. J. Durand : Mémoires sur la chevalière d'Eon ; — les Rétractations de Voltaire.

La Presse. — 1er février. Ayraud Degeorge : les Houillères de la France. Bassin du Nord. — 2. Louis Enault : Jérusalem. Le saint sépulcre. — 6. Pierre Baragnon : Hommes et dieux, par Paul de Saint-Victor. — 7. E. Bauer : le Palais de l'exposition de 1867. — 12. A. Lévistal : E. Verdet. — Francis Riaux : de Paris à Castelfidardo, par le vicomte Oscar de Poli. — V. Lauvray : les Hommes du jour, par Eug. Vermesch. Les Lions du jour, par Alfred Delvau. — 15. M. de Lescure : la Diplomatie de Louis XV. — 20. G. d'Héricault : les Archives de la France pendant la révolution, par le marquis de Laborde. — 21. A. Letram : Exposition universelle.

Le Siècle. — 1, 3 février. Les Hommes de 1848, par A. Corbon. — 2. Anatole de la Forge : les Romains de Rome et les Romains de l'univers. — 5. Brasseur Wirtgen : l'Ane du marchand de légumes. Instinct des animaux. — 6. Camille Flammarion : les Chemins de fer et les accidents. — 7. Ch. Matharel de Fiennes : de l'Œil. — 8. Charles Ballot : Aide-mémoire de l'officier de marine, par Alfred Doneaud. — 12. Emile de la Bédollière : le Génie des peuples dans les arts, par le duc de Valmy. — 14. Anatole de la Forge : Essai sur les œuvres et la doctrine de Machiavel, par Paul Deltuf. — 18, 20. Emile de la Bédollière : Histoire des derniers princes de la maison de Condé, par Crétineau-Joly. — 24. Camille Flammarion : de l'Organisation des carrières scientifiques.

Le Temps. — 4 février. Ch. Fuxelles : François Memsterhuys, sa vie et ses œuvres, par Emile Grucker. — 5, 13. Charles Blanc : Ingres. — 7. Arnold Boscowitz : les Etats américains, leurs produits, leur commerce, par L. Teuré. — 9. A. Nefftzer : Topographie et plan stratégique de l'Iliade, par Nicolaïdès. — 12. Ed. Scherer : Hommes et dieux, par Paul de Saint-Victor. Ed. Scherer : Un agent diplomatique sous Louis XV. — 26. P. Challemel-Lacour : l'Amour et le mariage. Les bonnes fortunes parisiennes, par Stahl. — 28. A. Morel : Etudes sur la littérature grecque moderne, par A. Ch. Gidel.

L'Union. — 1er février. Daniel Bernard : la Statue de Voltaire. — 4, 15. Dubosc de Pesquidoux : Ingres. — 5, 12, 19. Alfred Nettement : Essai sur l'esprit politique et l'esprit de parti dans les assemblées françaises, par Lançon. — 6. Henry de Riancey : Introduction au dogme catholique, conférences par le R. P. Monsabré. — 7. Laurentie : Chants à la sainte Vierge, par le colonel Esmenard du Mazet. M. N. Troche : Bibliotheca Borvoniensis, par le docteur Bougard. — 25. Laurentie : l'Iliade d'Homère, traduite en vers latins par Lallier. — 28. Alfred Nettement : Paris, capitale du monde, par Edmond Texier et A. Kampfen.

Le gérant, F. WATTELIER.

Paris. — Imprimerie Divry et Ce, rue N.-D. des Champs, 49.

Tome III. N° 4. Avril 1867.

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PREMIÈRE PARTIE

LA MISSION TEMPORELLE DU SAINT-ESPRIT

OU RAISON ET RÉVÉLATION

Par Mgr H.-E. MANNING, archevêque de Westminster (1).

La Société des Agrégations vient de publier la traduction vivement désirée d'un ouvrage remarquable, qui ne se recommande pas seulement par le nom du vénérable prélat qui l'a écrit, mais par la grandeur et l'élévation du sujet qu'il traite. Il s'agit de la mission du Saint-Esprit dans la sainte Église et de toutes les hautes questions qui se rattachent à ce point capital. Nous voudrions, dans cet article, faire comprendre l'importance et la portée de l'œuvre dont M. J. Gondon nous facilite la lecture aujourd'hui.

I

Dans sa touchante *dédicace* à la Congrégation de Oblats de Saint-Charles, au diocèse de Westminster, Mgr Manning nous apprend que les pensées qui composent son livre, pensées dont il a souvent entendu l'illustre Cardinal Wiseman parler « avec l'abondance et la vigueur de son grand esprit, » se sont représentées à lui « avec une vivacité toute spéciale, » alors qu'il veillait auprès du lit de mort de « l'éminent pasteur et ami qui devait sitôt être enlevé à l'admiration des catholiques. » Et un peu plus loin, dans son Introduction, Mgr Manning fait une noble déclaration. En donnant son livre, il n'a pas eu pour but

(1) Ouvrage traduit de l'anglais, sur la 2e édition, avec approbation de l'auteur, par Jules Gondon. 1 vol. format charpentier de 338 pages. Chez F. Wattelier. Prix : 3 fr.; pour les agrégés, 1 fr. 75.

unique de traiter une des plus vitales questions qui se puisse concevoir, surtout au temps présent et dans la situation où se trouve l'Église anglicane, mais il a voulu racheter quelques erreurs de son passé. Voici cette déclaration qu'on dirait une page détachée des *Rétractations* de saint Augustin :

« Je désire remplir ici, dit Mgr l'archevêque de Westminster, un devoir dont j'ai toujours espéré pouvoir m'acquitter un jour; mais j'ai été jusqu'ici arrêté par la crainte de paraître attacher de l'importance à ce que j'ai pu dire. Je veux parler de faire une rétractation formelle de certaines erreurs publiées par moi quand j'étais éloigné de la lumière de la foi catholique et que je ne savais pas mieux. Je n'imagine pas pour cela que ce que j'ai pu écrire alors porte avec soi quelque autorité. Mais une erreur est la négation de la vérité, car la vérité n'est pas une abstraction, mais une personne divine. Je désire donc détruire, autant que je le puis, les erreurs dans lesquelles je suis tombé sans en avoir conscience. J'en ai surtout trois en vue; et ces trois erreurs sont les seules déclarations formelles que je me rappelle avoir faites en opposition à l'Eglise catholique. J'ai commis ces erreurs, je crois, avec calme et modération, c'est-à-dire sans y mettre ni chaleur ni passion, et, j'en ai la confiance, sans un mot d'invective (P. 42, 43). »

Ces erreurs que Mgr Manning expose avec quelque développement, datent de 1838, 1841 et 1843, et ont trait aux règles de foi, à l'unité de l'Église, et au pontificat du Vicaire de Jésus-Christ. L'auteur ajoute ensuite :

« Aussitôt que j'aperçus le fait divin que le Saint-Esprit de Dieu s'était indissolublement uni au corps mystique ou à l'Eglise de Jésus-Christ, je vis de suite que les interprétations ou les doctrines de l'Eglise vivante dans tous les siècles sont la seule règle de foi, et qu'elles sont infaillibles parce qu'elles sont la voix d'une Personne divine. Je vis alors que tous les appels faits à l'Ecriture seule ou à l'Ecriture et à l'antiquité, par des individus ou des Eglises locales, ne sont autre chose que des appels contre la voix divine de l'Eglise, et qu'ils sont par conséquent rationalistes. J'aperçus que je m'étais trompé moi-même en parlant de trois règles de foi; que la seule question est entre deux juges : le procédé individuel par la raison critique ou l'Eglise procédant en vertu d'une assistance divine perpétuelle...

« Quant au second point, l'unité de l'Eglise, je n'avais pas compris d'où découle le principe de l'unité. Il m'avait paru (quand mes yeux étaient tenus dans le crépuscule où j'étais né) être une loi constitutionnelle, émanant d'une organisation extérieure, hautement avantageuse, mais non pas une nécessité vitale de l'Eglise. Je semblais faire remonter l'Eglise visible à son Fondateur et à ses Apôtres comme une institution vénérable et aussi vaste que le monde, le canal de la grâce, le témoin de Dieu et l'instrument de la discipline et de l'épreuve des hommes.

« Je n'avais pas encore aperçu que l'unité de l'Eglise est l'expression extérieure de la loi intrinsèque et nécessaire de son existence ; qu'elle découle de l'unité de son Chef, de sa vie, de son esprit et de sa volonté ; ou, en

d'autres termes, de l'unité de la personne du Fils incarné, qui règne en elle, et du Saint-Esprit qui l'organise par son habitation, la soutient par sa présence et par sa voix. L'unité extérieure n'est donc pas la cause, mais l'effet d'une loi vitale qui anime et gouverne l'organisation du Corps mystique, s'échappant de dedans et se manifestant au dehors comme dans l'animation et le développement du corps de l'homme qui sort d'un principe vital, un et indivisible dans ses opérations et son essence...

« Enfin, quant au pontificat des Vicaires de Jésus-Christ, ce n'est ici ni le temps ni le lieu de traiter ce sujet, je puis cependant dire en un mot que du point dont je viens de parler découle une croyance plus vraie de l'office du Chef de l'Eglise sur la terre. La primauté d'honneur mais « non de juridiction » au milieu d'une pluralité d'Eglises divisées, est une illusion qui disparaît dès que l'unité vraie et divine du royaume qui ne peut pas être divisé contre lui-même, se montre à nos yeux. J'y ai vu la double relation du Chef visible de l'Eglise, l'une envers le corps entier sur la terre, l'autre vis-à-vis du Chef divin, dont il est le Vicaire et le représentant. Une nouvelle histoire du christianisme s'est alors déroulée devant moi, non celle de Notre-Seigneur telle qu'elle aurait été écrite par les juifs, mais celle écrite par ses propres Evangélistes. J'ai saisi alors ce que je n'avais jamais compris auparavant, la signification de Souverain-Pontife et de Vicaire de Jésus-Christ. Je reconnais donc que, en 1843, dans l'incrédulité où j'étais alors, j'ai parlé d'une manière inconvenante ou plutôt avec ignorance, mais je ne puis entrer ici plus avant dans ce sujet. Je puis renvoyer à un volume que j'ai publié sur *la Puissance temporelle du Pape* comme exprimant plus complétement ce que je ne voyais pas distinctement quand je prononçais les paroles que je rétracte maintenant..... (PP. 45, 46, 49, 50.) »

L'ensemble de tout l'ouvrage de Mgr Manning est, sans doute, une rétractation claire et raisonnée des erreurs qu'il vient de signaler et de combattre déjà; mais il est plus que cela encore, et son cadre est vaste. On va le voir dans l'analyse que nous allons essayer d'en présenter à nos lecteurs.

II

Ce remarquable Traité de la mission du Saint-Esprit, rempli de vues larges, élevées et appropriées aux besoins du temps, est divisé en cinq chapitres. Dans le premier, l'éminent auteur nous montre la relation du Saint-Esprit avec l'Église ou le corps mystique de Jésus-Christ.

Ce n'est pas par accident ou simplement par ordre d'énumération que nous disons dans le Symbole de notre baptême : « Je crois au Saint-Esprit, la sainte Église catholique. » Ces deux articles sont vrais, parce que le Saint-Esprit est uni au corps mystique. Et cette union est divinement constituée, d'une manière indissoluble, éternelle, source de dons surnaturels répartis à l'Église et qui ne peuvent jamais lui faire défaut ou être suspendus dans leur opération. C'est ce que démontre

l'auteur par les Écritures et par l'enseignement des Pères et des théologiens.

« Il est bien évident, dit Mgr Manning dans une des conclusions qu'il tire du double enseignement de l'Ecriture et des Pères, il est bien évident que la dispensation présente, celle dans laquelle nous sommes, est la dispensation de l'Esprit ou de la troisième Personne de la Sainte-Trinité. Dans l'économie divine, c'est à lui qu'a été confié l'office d'appliquer la rédemption du Fils aux âmes des hommes par la vocation, la justification et le salut des élus. Nous sommes par conséquent sous la direction personnelle de la troisième Personne aussi réellement que les Apôtres étaient sous la direction de la seconde. La présence du Fils éternel, par l'Incarnation, était le centre de leur unité; la présence de l'Esprit éternel, par l'incorporation du corps mystique est également le centre de l'unité pour nous.

« En outre, il est évident que cette dispensation de l'Esprit, depuis l'Incarnation du Fils et depuis le jour de la Pentecôte, diffère de plusieurs manières tranchées et caractéristiques de sa présence et de son office dans le monde avant l'Avénement de Jésus-Christ. Elle diffère non-seulement en abondance de dons et de grâces, non-seulement dans ses manifestations miraculeuses, non-seulement encore dans son universalité, comme si ce qui était donné avant avec mesure était donné après avec plénitude, mais d'une manière plus profonde, c'est-à-dire dans l'office qu'il a assumé et dans le mode de sa présence (P. 69-70). »

C'est ce que Mgr l'Archevêque de Westminster met en pleine lumière, montrant avec puissance que de l'indissolubilité de l'union entre le Saint-Esprit et la sainte Église catholique, suit nécessairement son infaillibilité perpétuelle tant active que passive; l'auteur indique aussi les organes par lesquels s'exprime cette infaillibilité; il signale enfin les degrés d'autorité que ces organes possèdent, le genre et les degrés d'assentiment exigés par les actes et les paroles de l'Église ou de ses membres, et il conclut par ce raisonnement péremptoire.

Si la relation entre le corps et l'Esprit est conditionnelle et peut être dissoute, alors les énonciations de l'Église sont faillibles et soumises à la critique humaine. Si, au contraire (et il en est ainsi) la relation est absolue et indissoluble, alors toutes les énonciations émanant des Pontifes, des Conciles, des traditions, des Écritures et du consentement universel de l'Église, sont divines, et sa voix aussi est divine et identifiée avec la voix de son divin Chef dans les cieux. Or, les Écritures, les Pères, les théologiens, toute l'Église universelle déclarent que la relation entre le corps et l'Esprit est absolue et indissoluble. Par conséquent, l'infaillibilité de l'Église est perpétuelle, et les vérités de la Révélation sont énoncées par l'Église de manière à couper court à toute recherche et à exclure de leur sphère toute critique humaine.

Le deuxième chapitre est consacré à l'examen de la relation du Saint-Esprit avec la raison de l'homme, tant la raison collective de l'Église que la raison individuelle de ses membres pris un par un. Ce chapitre offre d'admirables et lumineuses observations de nature à fortifier ceux qui ont le bonheur de posséder la foi, et à éclairer les esprits droits qui errent loin d'elle.

Il y a deux manières d'envisager la relation du Saint-Esprit annonçant la Révélation de Dieu à la raison humaine : 1° En la considérant chez ceux qui ne croient pas encore, c'est-à-dire dans l'examen de la preuve pour établir le fait d'une Révélation et préciser sa nature; 2° en considérant cette relation avec la raison, après que le fait a été accepté. Parlant surtout des rapports de la raison avec la Révélation chez ceux qui sont en possession de la lumière et de la tradition de la vérité, Mgr Manning fait voir qu'il y a plusieurs relations de la raison avec la Révélation. La première est de la recevoir par conception intellectuelle, c'est comme la relation de l'œil à la lumière.

« C'est là, dit le prélat, la relation normale et la plus parfaite de la raison avec la Révélation. C'est le plus près rapprochement qui puisse avoir lieu en ce monde de la contemplation tranquille de la vérité. C'est l'état auquel nous revenons après le travail le plus prolongé et le plus actif de l'entendement ; l'état auquel nous nous élevons par les plus parfaites opérations de l'entendement. Les degrés de connaissance explicite ajoutent à la profondeur de la connaissance ; mais la manière de connaître Dieu chez un enfant ou chez un philosophe diffère dans son étendue et non dans sa nature, et la connaissance du philosophe peut être moins parfaite que celle de l'enfant.

« La preuve de ceci paraît évidente. La Révélation n'est pas une découverte, ou plutôt la Révélation est la découverte de Dieu faite à l'homme par Dieu même et non par l'homme pour lui-même. Ce n'est pas l'activité de la raison humaine qui découvre les verités de la Révélation. C'est Dieu découvrant ou retirant le voile qui couvre sa propre intelligence et répandant sur nous la lumière qui en jaillit. Ce sont là des vérités évidentes par elles-mêmes; mais ce sont des vérités presque aussi universellement oubliées et violées dans les habitudes ordinaires de la pensée qu'elles sont universellement admises quand elles sont énoncées (p. 117, 118)... »

La seconde relation de la raison avec la Révélation est de propager la vérité qu'elle a reçue; la troisième est de définir les vérités qui lui sont divinement présentées ; la quatrième consiste à les défendre, et cela peut se faire de deux manières : négativement ou positivement; enfin une dernière relation de la raison avec la Révélation, est celle qui consiste à transmettre la Théologie par une méthode et une tradition scientifiques. Mgr Manning développe tous ces points avec une clarté et une précision remarquables. Voici ce qu'il dit en particulier touchant la Théologie :

« En suivant les principes posés, la théologie peut être appelée une science. Premièrement, parce que c'est une science, sinon quant à ses principes, du moins quant à sa forme, à sa méthode, à ses procédés, à son développement, et à sa transmission. Et parce que si ses principes ne sont pas évidents, ils sont, dans ses plus hautes régions, infailliblement certains, et que plusieurs d'entre eux sont les vérités nécessaires, éternelles et incorruptibles, qui, suivant Aristote, donnent naissance à la science.

« Ainsi donc la Révélation, contemplée et transmise avec exactitude et méthode, peut être appelée une science et la reine des sciences, la première dans la hiérarchie de la vérité; elle entre dans le système et la tradition du monde et y prend la première place. Elle possède toutes les qualités et conditions de la science en tant que l'admet son objet; nommément, elle oppose la certitude au doute, la précision au vague, l'harmonie au désordre, l'unité à l'incohérence, le progrès à la dissolution et à la stagnation.

« La connaissance, la croyance de l'existence de Dieu ne s'est jamais éteinte dans la raison du genre humain. Les polythéismes et les idolâtries qui l'ont environnée étaient des corruptions d'une vérité centrale et dominante qui, quoique obscurcie, n'a jamais été perdue. La tradition de cette vérité a été identifiée avec les opérations les plus élevées et les plus pures de la raison naturelle, qui ont été appelées le système intellectuel du monde. La masse du genre humain, quelque dégradée qu'elle ait été, a toujours été théiste. Les athées, comme je l'ai dit, ont toujours été des anomalies et des exceptions. Le théisme de la Révélation primitive a formé le système intellectuel du monde païen. Le théisme de la Révélation patriarcale a formé le système intellectuel de la race hébraïque. Le théisme révélé dans l'Incarnation de Dieu a formé le système intellectuel du monde chrétien. « Sapientia ædificavit sibi domum. » La science ou connaissance de Dieu s'est construit pour elle-même un tabernacle dans l'intelligence du genre humain; elle l'habite et y réside (p. 142, 143)... »

Oui, cela est incontestable : la science intellectuelle du monde trouve sa perfection dans l'expression scientifique de la Foi. Du commencement à la fin, la raison de l'homme est le disciple et non le critique de la Révélation de Dieu; et la plus haute science de l'intelligence humaine est celle qui, tirant son préambule de la lumière de la nature, commence dans la foi, et qui, recevant ses axiomes de la foi, se répand par l'extension de la vérité venant de la vérité. Aussi, ajoute Mgr Manning, pouvons-nous voir sans crainte le développement de la science anticatholique, et les prétentions de ceux qui veulent se passer de Dieu. Nous voyons tous leurs systèmes se dissoudre sous nos yeux. Et *ex parte intellectus* et *ex parte voluntatis*, nous nous soumettons et nous nous attachons à l'Église de Dieu, la mère et la maîtresse de la vraie science, comme à notre seul guide et le seul moyen d'échapper aux aberrations qui naissent de la raison séparée, et aux confusions produites par la volonté de l'homme.

III

Les deux vérités divines qui règnent et régneront toujours sur le royaume de la Foi et de la Théologie, dit notre auteur, sont l'infaillibilité de l'Église et l'inspiration de l'Écriture, ou, en d'autres termes, la relation du Saint-Esprit de Dieu avec la Parole de Dieu écrite et non écrite. Or, tel est le sujet du troisième chapitre du beau livre qui nous occupe.

Sans vouloir écrire l'histoire d'une doctrine aussi grave et aussi délicate qu'est celle de l'Inspiration des Livres saints, Mgr Manning, dans ce chapitre, esquisse savamment ce sujet qui, de nos jours, en France, aussi bien qu'en Angleterre, fixe l'attention des esprits. La Réforme protestante appuie son existence sur la Bible; et comme nos frères séparés ont largement usé ou miné son inspiration, le docte prélat ne pouvait pas traiter un sujet qui fût plus utile et plus opportun.

L'auteur examine d'abord brièvement l'état présent, dans l'Église d'Angleterre, de la question relative à l'Inspiration des Écritures, et il ressort de cet examen que, parmi un certain nombre d'hommes haut placés dans l'Église anglicane, la théorie de l'Inspiration a marché dans la direction du néologisme allemand.

Arrivant ensuite à la doctrine catholique, Mgr Manning établit, en ce qui regarde l'Écriture sainte et son caractère divin, les cinq points sur lesquels l'Église catholique s'est prononcée avec autorité. Pour tout catholique, ces points sont infaillibles; il y adhère pleinement et s'y soumet entièrement. Mais au delà de ces réclamations émanées de l'autorité de l'Église, il y a quantité de questions qu'on peut étudier, discuter, parce qu'elles appartiennent au domaine, non de la foi, mais de la théologie, et émanent, non des Conciles et des Pontifes romains, mais des écoles de théologie. Après ces points définis, Mgr Manning aborde donc les questions livrées à la discussion, et avec quelle science, quelle sûreté de doctrine il le fait! Nous voudrions que la place nous permît de citer quelques pages de la Dissertation relative à l'Inspiration, pages si nettes et si concluantes qu'il n'est guère possible, ce nous semble, de ne pas y adhérer (1).

Mais dans l'impossibilité de multiplier nos extraits, nous passons au

(1) Cette intéressante et instructive Dissertation n'embrasse pas moins de 38 pages, de la page 174 à 212, dans la traduction de M. Gondon. Nous avons été heureux de voir appuyé et confirmé, par l'autorité de Mgr Manning, ce que nous avons rapporté dernièrement, ici même, touchant la question de l'inspiration des Livres saints. Voy. la *Revue bibliographique et littéraire*, volume de 1866, pp. 494, 552.

quatrième chapitre. S'étant attaché à préciser, suivant la tradition de la foi et de la théologie catholique, la relation du Saint-Esprit avec la lettre et la substance de l'Écriture sainte, l'auteur en vient, dans ce chapitre, à saisir la relation de la même Personne divine avec l'Interprétation des Livres saints. Nous retrouvons ici la même ampleur d'argumentation, la même élévation de vues que dans les pages précédentes, en même temps que cette heureuse opportunité qui caractérise cet ouvrage. On en jugera par quelques courts passages. En voici un que nous détachons du paragraphe où Mgr Manning fait voir que l'Église est la gardienne de la Foi et des Écritures.

« Elle a reçu l'une et l'autre, dit-il, de son divin Chef. A elle seule a été confiée la garde de la Révélation divine et de ses Livres inspirés. Elle a reçu de l'ancienne Eglise les Livres de l'ancienne loi, confirmés par le témoignage divin de Jésus lui-même; elle a reçu de la Synagogue ces derniers Livres; des Evangélistes et des Apôtres leurs écrits inspirés, dont elle connaissait l'authenticité et la pureté à la fois par l'évidence extrinsèque et intrinsèque.

« Et comme l'Eglise seule a reçu tout ensemble la foi et les Ecritures, elle seule rend témoignage aux deux, et cela avec une double preuve : la première par un témoignage humain et historique, s'appuyant sur sa propre connaissance de l'authenticité de ces Livres, preuve puissante pour attester leur véracité ; et secondement par un témoignage divin et surnaturel, s'appuyant sur son propre sentiment spirituel de la vérité contenue dans ces Livres. L'Eglise apporte donc un double témoignage, l'un naturel et l'autre surnaturel, l'un humain et l'autre divin : celui qui appartient à la sphère la moins élevée est suffisant, et celui qui s'exerce dans la sphère la plus haute de son témoignage est infaillible (p. 230, 231)... »

Plus loin, l'éminent Archevêque montrant que c'est seulement dans l'Église catholique, toujours assistée du Saint-Esprit, que les divines Écritures conservent leur *sens* entier et parfait, écrit, entre autres choses, les lignes suivantes :

« Nous entendons parler jusqu'à en être fatigués de *la Bible et de la Bible seule*; mais comment se fait-il que l'on oublie d'ajouter : *le vrai sens de la Bible?* car, que peut-on ajouter à la Bible ou en retrancher qui l'altère plus profondément, que d'en mal interpréter le sens? Est-il conforme à l'Ecriture de dire que : *Ceci est mon corps*, ne signifie pas que c'est le corps de Notre-Seigneur; ou que : *A tous ceux à qui vous remettrez les péchés*, ne confère pas la puissance de l'absolution ; ou que : *Tu es Pierre et sur cette pierre.....* ne signifie pas que Pierre est la pierre angulaire de l'édifice; ou que : *Ils l'oindront avec l'huile*, n'indique pas l'usage de l'huile? Sûrement l'Eglise de l'Ecriture est celle qui entend ces mots dans le sens des faits et des Sacrements divins, qui étaient crus et vénérés dans le monde avant que les Livres saints fussent écrits.

« Il y a plus. L'Eglise honore tellement la Parole écrite de Dieu, qu'elle agit d'après le moindre mot qu'elle y trouve. C'est une chose étrange que

d'entendre dire que telles et telles doctrines sont incroyables parce qu'il en est dit si peu de chose dans l'Ecriture sainte. Est-ce qu'on mesure la vérité par la quantité? Combien de paroles divines sont nécessaires pour triompher de l'incrédulité des hommes? Combien de fois Dieu doit-il parler avant d'être obéi? Combien de fois doit-il répéter ses révélations avant que nous nous soumettions à sa voix divine? Est-ce que chaque étincelle ne contient pas toute la nature du feu? Chaque parole divine ne contient-elle pas la véracité de Dieu? L'Eglise de Dieu reconnaît sa voix dans chacune de ses énonciations, et honore la volonté divine révélée quel que soit le nombre de syllabes qui l'expriment. Les mots : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi, » ont suffi pour remplir le monde de disciples. Les mots : « Celui qui perdra sa vie pour mon amour la retrouvera, » ont multiplié l'armée des Martyrs. Les mots : « Celui qui me confessera devant les hommes, » ont rendu les plus faibles capables d'affronter la puissance du monde. Le précepte : « Si vous voulez être parfait vendez tout ce que vous possédez, » a créé l'état de pauvreté volontaire. Le vingt-cinquième chapitre de Saint Matthieu a rempli l'Eglise des Ordres qui pratiquent la charité active. Les mots : « Marie a choisi la meilleure part, » ont créé et soutenu la vie de perfection contemplative. Ces seuls mots, une fois prononcés, sont assez pour les disciples de l'Eglise, qui est la demeure du Saint-Esprit de vérité, auteur des Livres sacrés. Cette foi profonde dans le caractère sacré des Ecritures porta saint Paulin à les enfermer dans un tabernacle à côté du tabernacle du très-saint Sacrement; saint Edmond embrassait la Bible avant de la lire et après l'avoir lue; et saint Charles la lisait à genoux, la tête découverte et les genoux nus. Ainsi l'Eglise chérit le moindre iota de la sainte Ecriture, et la garde comme un dépôt plus cher que la vie même. Et il devient maintenant chaque jour plus manifeste, en présence du torrent d'incrédulité qui se répand en ce temps sur l'Angleterre (et, ajoutons, sur la France et partout) que la seule barrière à l'inondation, le seul gardien, le seul conservateur de l'Ecriture sainte dans toute l'intégrité de son texte et de sa signification, le seul témoin divin de son inspiration, le seul interprète immuable et infaillible de sa signification, est l'Eglise catholique romaine (p. 253-256). »

IV

Enfin, après cette affirmation : que le christianisme entier et parfait était antérieur aux récits de l'Écriture et était indépendant d'eux; affirmation démontrée par notre auteur avec tous les développements qu'elle comporte, il reste à faire voir que le christianisme a été préservé du monde pur et sans tache, et que l'illumination de la vérité divine au milieu de laquelle reposent les textes écrits, comme enchâssés dans une lumière vivante et intelligente, soutenu par l'enseignement d'un Maître vivant et divin, est aujourd'hui ce qu'elle était quand elle vint du Père des lumières, sans changement, sans l'ombre d'une altération.

C'est cette thèse que s'attache à démontrer Mgr Manning dans son cinquième et dernier chapitre, où il indique la relation du Saint-Esprit

avec la tradition divine de la Foi. Toutefois, avant d'entrer dans l'examen de ce point, l'auteur présente quelques observations au sujet de l'analogie qui existe entre l'Église de Rome, telle qu'elle était au IVe siècle, et l'Église telle que nous la trouvons aujourd'hui en Angleterre. Il montre que la question réellement pendante entre l'Église catholique et tous les corps chrétiens qui sont séparés d'elle, n'est pas une question de détail, mais de principe. Il ne s'agit pas d'une controverse sur les Indulgences ou le Purgatoire, l'invocation des Saints ou toute autre question semblable, mais de la tradition divine du dogme, de sa certitude et de sa pureté. Les contentions, les déchirements et les misères spirituelles qui ont fondu sur l'Angleterre, et qui nous affligent, sont venus de la prétention de réformer l'Église de Dieu. Mgr Manning fait toucher tout ceci du doigt, et il ressort très-nettement de sa démonstration, dont nous voudrions citer plus d'une page tout-à-fait actuelle, que Dieu a pourvu aux besoins de son Église, de manière à rendre pareille réforme non-seulement inutile mais impossible.

Abordant plus particulièrement la question de la relation du Saint-Esprit avec la tradition divine de la Foi, Mgr Manning déploie ici la même netteté d'exposition et la même rigueur de logique que dans toutes les autres parties de son ouvrage. Il reste admirablement établi : que l'Eglise est une et indivisible, simple dans son existence, le temple du Saint-Esprit et l'organe de sa voix, indéfectible dans sa vie, immuable dans sa connaissance des vérités révélées, et infaillible dans leur énonciation verbale; que les Sacrements sont les canaux de la grâce, chacun à sa manière; que les opérations du Saint-Esprit, comme illuminateur et sanctificateur de l'Eglise et de ses membres, sont perpétuelles; que toutes ces vérités sont divines, permanentes et immuables et que, par conséquent, leur concept intellectuel et leur expression verbale deviennent des dogmes fixes et immuables.

« A moins que tout ce que j'ai dit ne soit faux, l'accusation contre les doctrines catholiques représentées comme des corruptions et des innovations, comme étant des formules sèches, sans vie, passagères, ne peut, par une conséquence nécessaire, être vraie. Si Dieu avait donné sa Révélation pour l'abandonner ensuite; que sa garde dépendît de l'intelligence et de la volonté de l'homme, souillées comme l'une et l'autre le sont par le péché, alors les corruptions, les changements et les innovations seraient non-seulement inévitables, mais deviendraient la loi de sa transmission. Or ceci est non-seulement contraire à l'économie et aux perfections divines, mais encore aux termes explicites de la Révélation elle-même. Dieu s'est déclaré être, non-seulement le donateur, mais le gardien de sa propre vérité; non-seulement le promulgateur, mais le continuateur de la lumière de la Pentecôte. Or c'est là ce que l'on nie, quand on dénonce les doctrines catholiques

comme corrompues, et le dogme de la foi comme n'étant plus de notre temps. Ce n'est pas, comme je l'ai dit, une question de détail, mais c'est toute la dispensation chrétienne qui est mise en cause. Ou Dieu le Saint-Esprit habite l'Eglise pour toujours et son onction pleine et parfaite, qui est « vérité et non mensonge, » c'est-à-dire toute la vérité pure et sans mélange, est à cette heure avec l'Eglise ou elle n'y est pas. S'il n'est pas avec elle et si cette onction n'habite pas avec elle, alors ses doctrines peuvent être aussi corrompues, aussi nouvelles, aussi torturées, aussi privées de vie, aussi arbitraires, que la perversité de l'intelligence et de la volonté humaine peuvent les faire. La succession des hérésies depuis le gnosticisme jusqu'au protestantisme en fournit l'exemple et la preuve.

« Mais si le Saint-Esprit habite dans l'Eglise comme son Maître divin qui l'enseigne et comme son guide, alors il suit de ce fait, placé hors de toute controverse, que les doctrines de l'Eglise sont les énonciations du Saint-Esprit, et que, dans tous les siècles, elles demeurent comme le rayonnement de sa présence, sans corruption, incorruptibles, immuables et primitives, comme le jour où il est descendu sur ses Apôtres. Et les paroles que Dieu a fait entendre par le Prophète sont accomplies en Jésus le Chef et dans l'Eglise qui est son corps : « Mon esprit qui est en vous, et mes paroles que j'ai mises en votre bouche ne sortiront point de votre bouche, ni de la bouche de vos enfants, depuis le temps présent jusque dans l'éternité, dit le Seigneur (1) ; » cela s'applique à la sainte Eglise catholique romaine et au Vicaire du Verbe incarné sur la terre (p. 300-302). »

Nous serions heureux si cette analyse, tout imparfaite qu'elle soit, pouvait donner une idée de la haute portée et de la valeur de l'œuvre nouvelle de l'éminent Archevêque de Westminster.

Après les nombreuses citations qui viennent de passer sous les yeux de nos lecteurs, — et c'est le meilleur moyen de faire apprécier un tel livre, — tout éloge de cette œuvre vraiment capitale serait superflu. On voit assez combien de grandes questions sont traitées dans ce volume, combien de points importants y sont abordés pour la première fois ou présentés sous un nouveau jour, et combien, en un mot, cet ouvrage qui répond si admirablement aux besoins de l'apologétique et de la polémique contemporaines, satisfait, en même temps, la piété et réjouit la Foi.

Tous les catholiques, nous n'en doutons pas, voudront lire un Traité si riche d'idées élevées et de doctrine profonde. Ils remercieront avec nous M. J. Gondon de nous avoir mis à même, par une traduction aussi exacte que facile, de goûter cette œuvre remarquable qui opérera également le plus grand bien parmi nos frères séparés, et qui restera comme un des plus beaux monuments de l'apologétique catholique au XIX[e] siècle.

L.-F. GUÉRIN.

(1) Isaïe, LIX, 21.

LA RÉFORME EN ITALIE : LES PRÉCURSEURS (1).

Nous sommes bien en retard avec ce nouveau volume de l'illustre orateur italien. Cela tient un peu à la nature même du sujet qui a réclamé de notre part une étude attentive, et longue par conséquent, eu égard surtout à nos rares loisirs. Nous nous reprocherions néanmoins de tarderplus longtemps à faire connaître, au moins sommairement, aux lecteurs de cette *Revue* un ouvrage aussi important. A côté et à propos de l'histoire religieuse de l'Italie jusqu'au XVIe siècle, l'auteur s'abandonne parfois à de transparentes allusions aux faits contemporains. Ses réflexions sont généralement trop justes pour que nous osions les blâmer, mais elles nous imposent sur certains points une réserve que l'on comprendra facilement; l'accès du terrain actuel étant interdit à la *Revue* qui ne peut connaître ni traiter des matières politiques ou d'économie sociale.

Il nous reste donc la faculté d'une appréciation restreinte et presque uniquement littéraire, et sur ce point nous n'avons pas à faire l'éloge de la forme que M. Cantù sait donner à tout ce qui sort de sa plume; grâce à de bonnes et fidèles traductions on connaît suffisamment en France et ses allures de style et l'esprit de catholique libéralisme dans lequel ses ouvrages sont écrits. Les deux plus importants ont été transportés dans notre langue : ce sont l'*Histoire Universelle* (19 volumes), et l'*Histoire des Italiens* (12 volumes); malgré quelques taches, ils y ont acquis rapidement une juste célébrité; mais combien d'autres productions ne lui doit-on pas, tendant toutes, malgré la variété des sujets, au but unique et suprême de toute sa vie, — l'exaltation du catholicisme et de la patrie italienne? Ces travaux considérables et divers ne sont encore, malheureusement, accessibles qu'à ceux d'entre nous auxquels est familière cette langue italienne qu'il manie comme un maître. Nous ne pouvons ici que renvoyer le lecteur à un excellent article biographique et bibliographique publié dans la *Revue d'économie chrétienne* (2), et nous abordons de suite l'ouvrage qui fait l'objet du présent article.

Ce volume n'est que la première partie d'une œuvre à laquelle M. Cantù, déjà préparé par ses précédents travaux, a consacré ses veilles depuis plus dix ans. Érudit exercé, chercheur infatigable, il lui

(1) *La Réforme en Italie : les Précurseurs.* Discours historiques de César Cantù; traduits de l'italien par Anicet Digard et Edmond Martin. Seule traduction autorisée, revue et corrigée par l'auteur. Paris, Leclerc et Wattelier. 1 vol. in-8° de 700 pages. — Prix : 7 fr. 50.

(2) Livraison du 31 janvier 1867.

a été donné de puiser à des sources peu connues, nouvelles et difficilement accessibles à d'autres. Quel but s'est-il proposé ? c'est ce qu'indique parfaitement la préface adressée *aux Lecteurs sérieux*. « La vulgaire habitude de dire une chose parce qu'elle a déjà été dite, fait « répéter tous les jours, d'après Voltaire, que le peuple italien, spiri« tuel avant tout, occupé d'intrigues et de plaisirs, ne prit aucune part « aux bouleversements de cette époque. » Il s'agit de la Réforme, que l'éminent auteur se propose d'étudier en ITALIE, et rien ne lui a paru plus convenable et plus indispensable même pour assurer le mérite d'un tel travail, que de considérer ce fait, si fécond en conséquences, non-seulement en lui-même ou dans ses suites, mais encore (tel est l'objet du volume dont il s'agit) de suivre, en remontant le cours des âges, la trace de tous les éléments de discorde sociale, politique et religieuse qui, pour tout esprit éclairé et attentif, devaient être nécessairement les précurseurs naturels de ce grand événement. Tel est le plan qu'embrassent ces *discours historiques* offrant un tableau rapide et animé des grandes luttes de la papauté en Italie, d'abord contre les Césars de l'empire Romain et les Césars de l'empire d'Allemagne, puis contre les sectaires du moyen-âge et de la Renaissance, lorsque ceux-ci, pour réaliser la prétendue Réforme, se font contre le Saint-Siége les fauteurs des ambitions du pouvoir civil. Voici la division sommaire de l'ouvrage et les titres généraux des seize discours qu'il comprend :

I. Fondation et Établissement de l'Église. — II. Premières hérésies. Affermissement de la Suprématie papale. — III. Age de fer de la Papauté. Les Concubinaires. Les Investitures. Guerre entre la Crosse et l'Epée. — IV. Les Patarins. Les Ordres mendiants. La Scolastique. — V. Origine de l'Inquisition. Suite des Patarins. La Guillemine. — VI. Les Mystiques. L'Évangile éternel. — VII. Ébranlement de l'omnipotence pontificale. Boniface VIII et Dante. Cecco d'Ascoli. — VIII. L'Exil d'Avignon. Le grand Schisme. Conciles de Constance, de Bâle et de Florence. — IX. Hérésie scientifique et littéraire. Paganisme dans l'art, dans la vie. Hérésie politique. — X. Scandales dans l'Église. Reproches justes et injustes auxquels ils ont donné lieu. — XI. Les Papes politiques. Alexandre VI. Savonarole. — XII. Jules II. Conciles de Pise et de Latran. — XIII. Léon X. Splendeur profane du pontificat. — XIV. — Les Allemands à Rome. Érasme. — XV. Luther. Les Indulgences. La Bible. — XVI. Progrès et subdivisions des Protestants.

Le lecteur est, comme on le voit, conduit dans ce premier volume, jusqu'à Luther et aux toutes premières variations du protestantisme considéré dans la péninsule italique.

Quant à l'esprit qui a inspiré l'auteur et lui a servi de guide dans l'exposition comme dans l'interprétation des faits historiques, nous citerons ce passage de la *Préface* si bien fait pour rassurer les lecteurs catholiques : « Si l'on considère, dit Cantù, le grand nombre de travaux « entrepris sur la Réforme dans différents pays, et toujours par des écri- « vains non catholiques, on serait tenté de croire que ce thème ne peut « être utilement développé qu'au profit de la négation hétérodoxe. » Il est donc bien convenu qu'on entend se placer au point de vue *orthodoxe*, et nous prenons acte d'une semblable déclaration de principe, — elle n'a rien d'ailleurs qui doive nous étonner de la part du célèbre écrivain. Est-ce à dire pourtant que tout, dans la *Réforme en Italie*, soit à l'abri de quelque reproche, qu'aucune proposition, qu'aucun aperçu de l'auteur ne nous ait paru susceptible de quelque réserve, que nous n'eussions désiré voir s'accuser plus nettement quelques nuances dont le vague suppose peut-être et pourrait provoquer un jugement erroné ou trop sévère sur tel fait ou tel personnage? Non, sans doute, et c'est le cas de dire qu'il n'y a rien d'absolument parfait. Nous ne pouvons entreprendre ici de soumettre le volume page par page à une rigoureuse discussion, afin de montrer au lecteur comment et pourquoi nous ne partageons pas toujours la manière de voir complète de l'auteur ; nous aurions parfois à adoucir, à effacer même entièrement quelques passages, quelques notes que la réflexion explique sans doute, mais qui choquent au premier abord.

Bornons-nous à quelques points seulement et prenons par exemple le discours XI : il nous a frappé comme appelant davantage de sages corrections ; on ne peut nier que cette époque de l'histoire de l'Église que Cantù appelle l'âge des *Papes politiques* ne présente en effet le spectacle d'une corruption lamentable à tous égards; — mais sans vouloir le dissimuler, car la vérité historique doit passer avant tout, nous croyons qu'il faut apporter un très-grand soin à ne pas charger des plus noires couleurs un tableau déjà trop triste. Le mauvais renom de certains personnages exige précisément une vérification plus minutieuse des vices ou des crimes qu'on leur impute, et une plus équitable méfiance des sources impures où la plupart des écrivains ont puisé d'ordinaire leurs jugements. Il faut des preuves, et de bien considérables pour justifier des assertions comme celle-ci : « Ses successeurs (du « Pape Sixte IV) ne montrèrent pas plus de scrupules et de mesure : « ils compromettaient les intérêts de l'Italie pour établir, fortifier, doter « leurs enfants naturels ou leurs neveux... Sans s'émouvoir des mena- « ces du concile de Bâle et de Constance, ils s'endormaient dans la sécu-

« rité de la possession et laissaient même dans la métropole du catholi-
« cisme, dominer les intérêts mondains... »

Il nous semble d'abord que les conciles de Bâle et de Constance étaient de ceux qu'il ne fallait précisément point citer ici, et qu'il eût mieux valu laisser leur souvenir dans l'oubli : mais passons : ne dirait-on pas qu'il n'y avait point alors de Souverain-Pontife qui n'eût des bâtards, que l'Italie gémissait sous la domination étrangère parce que le Pape la lui avait livrée en proie, et que l'Église, le dogme, le culte, la foi, la charité, tout enfin, périclitait au suprême degré ? évidemment il y a là de l'exagération. — N'est-ce pas, en effet, Sixte IV qui prit à cette époque la part la plus active dans les entreprises de la chrétienté contre les Turcs, qui ordonna que la fête de l'Immaculée Conception fût célébrée dans toute l'Église (Bulle de 1476), qui soutint (Cantù en convient lui-même), la liberté de Florence contre l'usurpation des Médicis et consacra ses plus constants efforts à fonder l'indépendance de l'Italie ? Il est vrai qu'il n'est pas à l'abri du reproche de népotisme; mais ses mœurs étaient pures, sa foi vigilante, et l'histoire de son pontificat nous autorise à croire qu'il est trop sévèrement traité par notre historien. Son successeur, Innocent VIII, l'est encore plus mal, et sans que rien justifie l'accusation de simonie dont on cherche à le flétrir. Arrive enfin Alexandre VI auquel M. Cantù consacre à peine deux pages vraiment par trop insuffisantes, car après avoir dit de lui que « comme « homme, il est resté un type de scélératesse plutôt, il est vrai, dans le « domaine du roman que dans celui de l'histoire, » tandis que « comme « pontife il rendit les plus sages décisions, » il ajoute que « chez lui les « vices égalaient les vertus. » Après quoi l'auteur, « renonçant à déve-« lopper ce qu'on peut dire pour son excuse et sa justification, quitte le « génie des ténèbres pour se tourner vers un ange de lumière (1). » C'est précisément, selon nous, ce à quoi il ne renonce sous aucun prétexte, — la réhabilitation d'une figure aussi odieusement travestie que celle d'Alexandre VI vaut la peine qu'on lui consacre, dans la limite du possible et du seul vrai historique, quelques lignes moins partiales (2). Ce pontife fut un des plus grands Papes : il est faux qu'il ait fait empoisonner Zizim et qu'il ait appelé les Français en Italie; il s'opposa énergiquement et avec succès au morcellement de sa patrie par tous les tyrans qui la ravageaient; sa célèbre et magnifique bulle de partage du nouveau monde récemment découvert

(1) P. 441 et 442.

(2) Cantù est encore plus bref et plus violent dans son *Histoire universelle*, tome XIV, p. 100. — L'indignation pour être légitime doit être justifiée...

prévint les conflits entre l'Espagne et le Portugal; il ne mourut point du poison par lui destiné à d'autres. Quant à ses mœurs, depuis son élévation sur la chaire de Saint-Pierre, elles furent irréprochables, l'histoire l'atteste à tous ceux que la passion antireligieuse n'aveugle point. D'ailleurs il était alors âgé de 61 ans, et ce n'est plus l'âge des débauches. Dirons-nous sa vie avant son entrée dans les ordres? ce serait entreprendre un travail trop long ici, mais qui a été fait ailleurs et très-bien fait : il en résulte avec la plus parfaite évidence qu'aucun des faits infâmes que des accusations intéressées font peser sur sa mémoire, n'est *authentiquement prouvé* (1). Et l'on conviendra qu'en une aussi grave matière, il faut autre chose pour flétrir un homme, (cet homme fût-il un Pape), que les épigrammes hypocrites et les cancans des poètes de cour tels que Sannazar ou des pamphlétaires tels que Burchard, et les insinuations calomniatrices de toute la bohème littéraire de ce temps-là et du nôtre. Il y avait donc autre chose à dire sur Alexandre VI que ce que Cantù en dit, et surtout il y avait à ne pas opposer à ce prétendu « génie des ténèbres » un « ange de lumière » tel que Savonarole.

Mais si, comme nous le croyons, la *Réforme en Italie* provoque çà et là quelques *desiderata*, disons aussi combien cet ouvrage est remarquable par l'exposition des luttes de la Papauté contre le Césarisme. Toute la doctrine de l'Empire Chrétien y est parfaitement expliquée, et les nombreux passages où sont retracées les théories catholiques du pouvoir et du droit réciproques des Pontifes et des Empereurs, de la puissance spirituelle et de la puissance civile ou laïque, présentent d'une manière très-exacte des faits et des notions trop altérées, trop méconnues depuis l'ébranlement que le protestantisme a causé dans le monde politique aussi bien que dans l'Église. C'est ainsi qu'après avoir raconté l'origine du domaine temporel des Papes sous Charlemagne, l'auteur ajoute dans un paragraphe intitulé l'*Empire chrétien*, et qui, en effet, en donne une idée juste et vraie :

« Ainsi prit naissance cette organisation du monde chrétien qui dura « pendant tout le moyen âge. Suivant elle, toute autorité dérive de « Dieu, et Dieu l'a confiée à son Vicaire sur la terre, qui demeurait vir- « tuellement Chef de l'humanité tout entière, rassemblée dans l'Église

(1) Voir les ouvrages suivants : Rohrbacher, XXII, 338, 347. — Audin, *Léon X*, I, 231. — Roscoë, *Vie de Léon X*, I, 173. — Jorry, *Histoire d'Alexandre VI*. — Chantrel, *le Pape Alexandre VI*, préface. — Favé, *Etudes critiques sur l'histoire d'Alexandre VI*. — Muratori, Voltaire lui-même contre Guichardin, et bien d'autres encore où quiconque cherchera la vérité peut être assuré qu'il ne manquera pas de la trouver.

« universelle, et qui tenait du ciel la puissance spirituelle et la puis-
« sance temporelle. Quant à la spirituelle, le Pape la partage avec les
« évêques, qui l'exercent sous le contrôle de sa suprématie ; et quant à
« la temporelle, il la confie à l'empereur qu'il a sacré. Celui-ci, sous
« la direction du pontife et après avoir reçu l'onction sainte, après avoir
« juré d'observer la loi de Dieu et les constitutions des peuples, devient
« chef visible de la chrétienté pour les intérêts de la terre. Comme tel,
« il est au-dessus de tous les autres monarques : suivant la coutume
« ecclésiastique, il n'est pas héréditaire, mais élu chaque fois, et
« chaque fois couronné. Les deux pouvoirs s'appuient l'un sur l'autre ;
« c'est pourquoi ils ne peuvent se diviser ; ils ne peuvent non plus se
« détruire l'un par l'autre, la nature de leur juridiction étant diverse.
« L'empereur parfois prétendra se mêler à l'élection des papes ; mais
« ceux-ci auront toujours à cœur l'indépendance de l'Église et celle de
« ses chefs. Si l'empereur viole la loi de Dieu et les pactes qui le lient
« au peuple qui l'a choisi, le pape le déclare déchu, et le sépare
« même de l'assemblée des fidèles au moyen de l'excommunica-
« tion (1). »

Plus loin, parlant de l'âge de fer et des investitures, notre auteur est amené à se prononcer sur la grande figure de saint Grégoire VII, et on nous permettra de citer encore ici cette belle page qui résume si bien le tableau des bienfaits de l'Église au moyen âge.

« Alors la liberté avait plus qu'aujourd'hui un sens large et positif ;
« et cette lutte du sacerdoce avec l'empire, des pouvoirs politiques usur-
« pés avec les libertés naturelles, enfanta l'idée moderne de l'*État*. Si
« la source du pouvoir est Dieu même, et si Dieu a pour représentant
« sur la terre le Pape, celui-ci doit être supérieur aux Rois. Si la société
« dans sa corruption ne peut se régénérer que par l'Église, il faut, de
« toute nécessité, que cette Église domine les trônes. C'était déjà en
« vertu de cette supériorité que Grégoire VII veillait aux intérêts même
« temporels des peuples. Aux uns il défendait le commerce des esclaves,
« il reprochait à d'autres leurs vices, il excommuniait les rois qui
« n'obéissaient pas à la sommation qu'il leur avait adressée, il en obli-
« geait d'autres à continuer à l'Église l'hommage que leurs prédéces-
« seurs lui avaient consenti en échange de sa protection. Il voulait
« affranchir les hommes que les barons tenaient en esclavage. Son in-
« tervention devait avoir d'autant plus d'effet qu'il ne faisait rien par
« intérêt ou par ambition personnelle, et qu'il se montrait inflexible

(1) Discours II, p. 67.

« comme celui qui s'appuie sur des maximes qui n'admettent point de « doute et qui ne comportent pas les hésitations de la crainte. — Voilà « ce que les modernes adulateurs lyriques d'un empereur qui insulta « un pape suppliant appellent le comble de l'arrogance : ils ne peuvent « souffrir que le représentant du droit du peuple et de la morale hu- « milie un tyran dépravé (1). » Et après avoir raconté brièvement l'histoire du roi Henri IV d'Allemagne (car selon le droit germanique d'alors, il ne fut jamais empereur, n'ayant jamais été sacré par le Souverain-Pontife), Cantù ajoute : « De nos jours, dans de semblables occurrences, « on fait des révolutions, des barricades, le sang coule ; mais alors les « rois étaient choisis à la condition sous-entendue qu'ils se montre- « raient dignes de la couronne (2), c'est-à-dire se conformeraient à la « morale, qui était pour eux la même que pour tous les autres. Cette « condition était sanctionnée par le jugement d'un arbitre suprême... » Et l'historien aurait pu dire en terminant la phrase et complétant l'idée, que, selon le droit public du temps, cet arbitre suprême qui n'était autre que le Pape, était accepté et reconnu par tous et partout.

Auprès d'une certaine école, César Cantù est, nous le savons, suspect de libéralisme : lui-même d'ailleurs ne s'en cache point. Il nous semble que les passages que nous venons de citer sont, à eux seuls, assez significatifs pour qu'il soit permis de dire que s'il aime la liberté, ce n'est pas contre l'Église, ses droits, et ses prérogatives qu'il prétend s'en armer ; que veut-on de plus ? Sur ce point, les questions politiques ou sociales, que nous écartons d'ailleurs formellement ici, ne le cèdent-elles pas à toute autre? Si l'on se reporte à ce qu'il pense lui-même, on verra que c'est dans le sens catholique et non libérâtre qu'il la réclame. Voici comment il la définit :

Dans un cours de morale populaire, intitulé *il Galantuomo* ou *Droits et Devoirs :* « *La liberté !* s'écrie-t-il, — ce mot ne veut pas dire : faites « tout ce qui vous passe par la tête, mais *faites tout ce que vous devez.* » Il y a donc deux points à considérer : le droit de faire une chose et la puissance, ou si l'on veut, la permission de la faire ; quand il y a cela, quand on *peut* faire ce qu'on *doit* faire, quand aucune loi ne contredit ni n'entrave la prescription religieuse ou la loi morale, quand aucun droit ne s'élève contre le droit catholique, il y a la *liberté* pour les nations comme pour les individus : tel était le monde au moyen âge. Et le livre dont nous parlons proclame et justifie cette vérité, l'histoire de la Papauté à la main.

(1) Discours III, p. 87.
(2) Dans certains pays, la condition était expresse, ainsi qu'on le voit dans la formule d'intronisation des Rois d'Aragon.

Il nous serait facile de signaler encore à nos lecteurs bien des jugements, bien des passages, où M. Cantù nous semble avoir tout à fait atteint et montré la vérité, cette vérité si méconnue parfois aujourd'hui, surtout quand elle se présente en auxiliaire de l'Église, de ses institutions, des Souverains Pontifes, en un mot, du Catholicisme tout entier, à quelque époque, en quelque lieu de son histoire qu'on le considère.—Mais il est temps de s'arrêter: aussi bien, croyons-nous, même après le peu que nous avons dit, et si incomplet que nous ayons été, sinon avoir rendu un suffisant hommage à une œuvre d'un intérêt aussi considérable, tant pour le sujet que pour la manière dont il est traité, du moins avoir témoigné de notre estime pour le livre et l'auteur. Il ne doit voir dans les critiques que nous nous sommes permises, qu'un zèle jaloux de l'honneur de l'Église, et la preuve de la sympathie que notre cœur et notre intelligence accorderont toujours à de semblables travaux. F. DE ROQUEFEUIL.

LISTE DES OUVRAGES

qui ont été le plus demandés pendant le mois de mars :

ACTION DES ESPRITS DANS L'HISTOIRE, par M. G. Lamotte. 1 vol. charpentier. 3 50

LA MISSION TEMPORELLE DU SAINT-ESPRIT, par Mgr Manning, archevêque de Westminster; traduit par J. Gondon. 1 vol. charpentier. 3 »

VOLTAIRE, *sa Vie et ses Œuvres*, par M. l'abbé Maynard. 2 vol. in-8°. 15 »

L'ARMÉE FRANÇAISE EN 1867. 1 vol. in-8°. 5 »

L'ÉGLISE, ŒUVRE DE L'HOMME-DIEU, par M. l'abbé Besson. 1 vol. in-12. 3 »

L'HOMME-DIEU, par M. l'abbé Besson. 1 vol. in-12. 3 »

GUIDE SPIRITUEL dans les voies de la perfection chrétienne, par le R. P. Scaramelli; traduit par M. l'abbé Rudeau. 2 vol. in-12. 7 »

LE PETIT COLPORTEUR, par Mlle Julie Gouraud. 1 vol. in-12. 2 »

Le TEMPS PASCAL, tomes I et III, par le R. P. dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes. 1 vol. in-12 (1). 3 75

VIE ET ŒUVRES DE MARIE LATASTE, religieuse du Sacré-Cœur, publiées avec l'approbation de Mgr l'évêque d'Aire, par l'abbé P. Darbins. 3 vol. in-12. 10 50

VIE DE SAINT JEAN DE MATHA, fondateur de l'ordre de la Très-Sainte Trinité, par le R. P. Calixte de la Providence, religieux trinitaire. 1 volume format charpentier. 2 50

MOINES (les) D'OCCIDENT, depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard; par le comte de Montalembert, l'un des quarante de l'Académie française. 4e et 5e vol. in-8°. 7 50

(1) Le tome II a été également demandé; mais la première édition est épuisée, et la seconde ne sera terminée que dans quelques semaines.

RÉUNION (De la) de l'Eglise protestante d'Angleterre à l'Eglise catholique, par J. Gondon, avec introduction de Mgr Manning. 1 vol. in-8°. 7 »

MADAME DE SWETCHINE. Choix de méditations et de pensées chrétiennes, publié par le comte de Falloux, de l'Académie française. 1 vol. in-18. 1 »

VIE DE L'ARCHIDUC MAXIMILIEN D'ESTE, par Daurignac. 1 vol. in-8°. 6 »

RÉCIT D'UNE SŒUR, souvenirs de famille. par Mme Augustus Craven, née La Ferronnays. 2 vol. in-12. 8 »

ŒUVRES DE JEAN, SIRE DE JOINVILLE, comprenant l'histoire de saint Louis, le Credo et la Lettre à Louis X; par M. Natalis de Wailly. Edition de luxe sur papier vergé de Hollande. Prix: 20 »
Edition ordinaire. 15 »

RÉFORME (la) **EN ITALIE**; les Précurseurs, discours historiques de César Cantu, traduit de l'italien par Anicet Digard et Edmond Martin. 1 vol. in-8°. 7 50

ART (l') **CHRÉTIEN**, par Rio. 4 vol. in-8°. 30 »
Le 4e volume se vend séparément. 7 50

ESPRIT (l') **DE PIE IX**, ou les plus beaux traits de la vie de ce grand Pape, par le R. P. Huguet. S. M. 1 vol. in-12. 2 50

ANNUAIRE CONTEMPORAIN, revue de l'année 1866. 1 vol. gr. in-8°. 6 »

NOVUM JESUS CHRISTI TESTAMENTUM. Edition nouvelle mise en vente tout récemment par la librairie A. Le Clère et Ce; cette édition, d'un format très-portatif, et enrichie de commentaires latins, comprend 630 pages et 3 cartes.
Se vend, brochée : 3 »
reliée à l'anglaise : 3 50

Nous annonçons ces ouvrages au prix de librairie. Il sera fait aux agrégés les remises d'usage.

DEMANDES ET OFFRES D'OUVRAGES

de la part des agrégés.

OFFRES.

Le Correspondant, années 1850 à 1855 incluses (en tout onze volumes grand in-8° de plus de 900 pages); de plus la nouvelle série de 1855 à 1864 formant 25 volumes. — On peut acheter ensemble ou séparément à 5 fr. 50 le volume net.

Les Héros du christianisme à travers les âges, par Dom Marie Bernard, de l'ordre de Cîteaux, avec une introduction et des notes historiques par P. Christian; 8 beaux volumes brochés, grand in-8° de 500 pages chacun, illustrés de 48 gravures sur acier. Paris, Dufour, Mulat et Boulanger. Les volumes sont brochés et coupés, mais parfaitement conservés. Prix : 72 fr. Net : 42 50

Encyclopédie moderne, dictionnaire abrégé des sciences, des lettres et des arts. 30 vol. in-8°. Ouvrage orné de plus de 100 planches gravées sur acier, destinées à faciliter l'intelligence du texte. Cette nouvelle édition, publiée sous la direction de M. Léon Renier, entièrement refondue et augmentée de près du double, forme 30 vol., dont 27 vol. de texte et 3 vol. d'atlas, bien conservés. Prix : 100 fr. Net : 60 »

Encyclopédie catholique (supplément à l'). 3 vol. in-4°. 80 fr. Net : 35 »

Feller. Biographie universelle, complétée par Pérennès. 12 vol. in-12 (la brochure est un peu fatiguée). 9 50 au lieu de 24 »

DEUXIÈME PARTIE

REVUE DE DIVERS OUVRAGES

QUI NE SONT PAS PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ.

ADOLPHE NOURRIT, sa vie, son talent, son caractère et sa correspondance, par L. Quicherat, membre de l'Institut. Chez Hachette. 3 vol. in-8°. — Prix : 18 fr.

Au simple énoncé d'un pareil titre, les lecteurs de cette Revue pourront s'étonner de deux choses : la première sera de voir un pareil livre signé par un savant ; la deuxième, de nous voir recommander, nous-même, trois gros volumes sur un *chanteur d'opéra*, à des hommes préoccupés, avant tout, de propagande religieuse. Qu'ils se rassurent : cette fois, l'érudition, au lieu d'émaner de ses vieux parchemins, ne procède que du cœur, et c'est évidemment un bon livre celui qui peut vous intéresser si vivement au triple point de vue de l'art, de la psychologie, et même (en dépit des apparences)..., de l'édification chrétienne.

De tout temps, les grands acteurs, et surtout les grands acteurs lyriques, ont joui de ce rare et enivrant privilége, de devenir les *idoles* du public. On disait de l'un d'entre eux, il y a quelques années, « tous les hommes l'aimaient et toutes les femmes l'adoraient. » Malgré le caractère un peu païen d'un semblable enthousiasme, rien ne se comprend davantage. L'art *théâtral* étant la synthèse complète des effets partiels obtenus par tous les autres, pouvant en outre influencer son public par toutes les séductions de *la personne*, au lieu de l'influencer par l'intermédiaire circonscrit et sans vie de la toile et du marbre, l'art théâtral, disons-nous, défie par cela seul tous ses rivaux ; mais, lorsqu'à toutes ces séductions de la *parole* qui expose le drame, de l'*accent* qui le passionne, de la *poésie* qui l'ennoblit, il ajoute la *mélodie* qui l'enchante,... oh ! c'est alors comme une fascination *collective* et le *summum* de toutes

les impressions que l'on poursuit séparément dans chacune des divisions *du beau*.

L'action de l'artiste sur la foule pouvant donc atteindre des proportions idéales, il est aussi simple que juste qu'il en soit récompensé souvent par une admiration sans bornes. Mais qu'il se méfie ! Idole, il tombe comme les idoles ; demi-dieu, il ne doit pas ignorer qu'il manque à ses *dévots* deux vertus, la gratitude et la constance, puisque le plus simple *enrouement* suffit à leur faire oublier toutes leurs jouissances passées, et que leur fidélité ne survit guère à quelques *intonations* douteuses.

C'est alors qu'entre l'artiste et ses adorateurs la partie n'est plus égale. Le premier n'a pas le bonheur d'oublier comme les seconds. Il se souvient trop bien, au contraire, et ne justifie que trop souvent ce mot si mélancolique de Baron : « Nous autres, comédiens, nous mourons deux fois. »

Tout ce préambule ne nous éloigne en rien de notre sujet, car tout le monde sait que la question dominante dans l'histoire de cet infortuné Nourrit, est celle du dénoûment, c'est-à-dire de cet acte tragique qui vint, en mars 1839, attrister tout Paris, et dont on n'a jamais bien connu ni la nature ni les détails.

C'est à regret, qu'en raison du petit nombre de lignes que l'on nous accorde ici, nous serons obligé de nous restreindre à ce dernier et funèbre épisode, car nous aurions désiré pouvoir suivre l'auteur dans tous les détails de cette véritable odyssée dramatique si remplie d'intérêt.

Non, il n'est pas vrai que Nourrit ait *échoué* en Italie, et que ce soit à ces revers qu'il faille attribuer sa funeste décision. Au contraire, parti de Paris à la fin de 1837 très-résigné à l'avénement de Duprez, et tout entier à ses projets de réforme religieuse par le théâtre (projets qu'il mûrissait depuis longtemps), Nourrit s'était malheureusement persuadé qu'il lui fallait le baptême de l'Italie, et de grands succès sur ses premières scènes, pour revenir avec plus d'autorité et légitimer ses réformes.

S'il s'était abusé sur l'*utilité* de ce parti, il ne s'était pas trompé sur l'accueil qui l'attendait partout. On peut dire qu'en traversant Marseille, Milan, Venise, Florence et Rome, sa marche avait été véritablement triomphale, et que tous les grands salons (sinon les théâtres) avaient gardé de notre célèbre artiste, et plus encore des éminentes qualités de sa personne, un souvenir ineffaçable. Malheureusement, dans ce trajet, il avait pu se convaincre de la décadence de l'art du chant en

Italie, et des difficultés énormes que la mode allait lui imposer. L'ancienne méthode, celle d'une émission vocale, se prêtant sans efforts à toutes les intentions du chanteur, avait fait place à celle du chant *à pleins poumons*, luttant de force avec l'orchestre, comme s'il s'agissait d'un duel à mort entre les deux muses de la mélodie et de l'harmonie. Ce que cette nouvelle mode, digne des temps barbares, vint imposer au pur et classique chanteur, de travaux, de fatigues et d'ennuis, serait trop long à raconter. On se rappelle que *la puissance* n'était pas la qualité principale de la voix de Nourrit. Ravissante dans les morceaux de tendresse, et principalement dans les délicieuses mélodies de Schubbert, elle n'était pas toujours suffisante pour dominer, à l'Opéra, les *raffales* combinées de l'orchestre et des chœurs. On comprend donc tout ce qu'il lui fallut de sacrifices et de travaux pour acquérir cet art de *sombrer* la voix, et pour immoler aux *ut de poitrine* toutes ces fraîches notes de tête qui, décidément, ne peuvent pas vivre avec eux. Il y parvint cependant, et vers les derniers mois de l'année 1838, il put enfin contracter, à Naples, avec le théâtre *Saint-Charles*, cet engagement qui devait, croyait-il, illustrer son avenir, et qui ne le conduisit qu'au tombeau.

Il eut donc lieu ce célèbre début, et les annales de ce théâtre conservent les détails et les preuves du grand éclat dont il fut entouré. A Milan, Nourrit avait entendu le meilleur ouvrage de Mercadante (*il Giuramento*), qui, n'ayant jamais été représenté à Naples, lui parut digne de l'être. Il se l'appropria, le joua, et le 15 novembre, Donizzetti, alors à Paris, recevait une lettre dans laquelle on lui disait : « Fureur, enthousiasme, fanatisme, voilà ce qu'a produit hier, Nourrit, pour son début. Nul artiste ne peut se vanter d'avoir obtenu un succès aussi bruyant (*clamoso*). Il a été redemandé après tous les actes, malgré la présence de la cour, qui a été obligée d'applaudir avec le public (1). » Le succès continua. « Hier, pour la cinquième fois, écrivait à son tour le débutant, j'ai reparu dans le même rôle et j'y reçois toujours le même accueil. Le directeur écrivait à Rossini que jamais il n'avait fait autant d'argent, etc. (2). » Le lendemain, c'est le Conservatoire qui lui fait une « une ovation ; » un autre jour, « c'est le roi qui l'appelle pour le complimenter, » et c'est encore le triomphateur qui peut écrire lui-même : « Me voilà donc bien payé de toutes mes peines et de tous mes chagrins (3) ! »

(1) T. I, p. 420.
(2) *Ib.*, p. 421.
(3) *Ib.*, *ib.*

Donc, à ce moment, les revers et l'amour-propre déçu n'étaient pour rien dans sa tristesse. Tout allait bien autour de lui et pour lui, et pourtant déjà cette tristesse le dévorait. Ah ! c'est que la maladie marchait de front avec les succès et frappait plus fort que les applaudissements. Atteint depuis longtemps, et avant de quitter Paris, d'une maladie de foie et de la terrible *mélancolie* qui la suit d'ordinaire, le pauvre exilé ne comprenait rien lui-même au singulier état que le climat de Naples aggravait, comme toujours, et que les infernales saignées italiennes, comme toujours encore, opposées à la douleur du jour, rendaient mortel pour un avenir très-rapproché. « Tout me réussit, dit-il; je ne puis rien désirer de mieux que ce qui m'est arrivé, et cependant je ne suis pas satisfait, et je suis triste; où cela s'arrêtera-t-il? (1) » Et ailleurs... « Dieu seul est le maître des événements, et nous avons besoin de lui pour soutenir notre courage... Mais enfin *nous nous portons tous bien*, et avec la santé on peut réparer bien des choses (2)... »

Si le malheureux eût pu voir l'état de ses organes, tel que l'autopsie le révéla, il eût compris pourquoi, à la suite de tous ces succès, il perdit si vite la mémoire, la voix... hélas! et la raison. Il ne se croit malade « que d'esprit. » Mais en même temps il mesure tout le danger de cet état : « Donnez-moi donc, disait-il à ses entours, donnez-moi des coups de bâton, ou jetez-moi un verre d'eau lorsque je dis mes folies. » — « Ah ! ma pauvre Adèle, dit-il un jour à sa femme en pleurant, que je te plains, que ton sort me fait de peine, car tu vas avoir un enfant de plus à soigner (3). » Quant aux autres, « il ne peut, dit-il, les regarder sans frémir (4). »

On le voit, le désespoir montait; mais, « plus ses contrariétés augmentaient, et plus il cherchait de consolations dans la prière. » Car, chrétien par instinct, avant de le devenir par conviction, à Milan, sous l'influence de Listz, de Sylvio et de Manzoni, Nourrit comprenait la vanité de tout le reste.

Ainsi donc, devant cet insaisissable ennemi qui l'envahissait tout entier, il n'y avait plus qu'à fuir, et tous s'y décidèrent. L'air natal restait la seule branche de salut. Mais, comme la bonté de Nourrit qui croissait au *prorata* de la diminution de ses forces, lui avait fait promettre de chanter, le 7 mars, dans un concert donné au bénéfice d'un pauvre acteur, rien ne put le décider à partir avant ce jour. Ce délai fut cause

(1) T. III, p. 344.
(2) *Ibid.*, p. 351.
(3) *Ibid.*, *ibid.*
(4) *Ibid.*, *ibid.*

de sa mort. Pendant les quelques semaines qui le séparaient du jour fixé, la voix, depuis longtemps altérée, se perdait tout à fait et le trouble des idées faisait craindre une catastrophe. Il la pressentait lui-même, et, malgré toutes ses alarmes, on eût dit qu'il se résignait à tout ce qui pouvait survenir. « Après tout, je suis artiste, disait-il, et la vie d'un artiste ne se compose-t-elle pas de succès et de revers? D'ailleurs, on m'a toujours beaucoup trop surfait... Ce bon accueil que me font les Napolitains, c'est un échange de générosité de nation à nation; ce n'est pas autre chose. »

Toutefois, à la veille de cette fatale journée, la résignation paraît de nouveau faire place au désespoir. Il demande « si la maison des fous est dans la ville, » il divague par moments, et cependant il peut écrire encore sur l'album de Mme Garcia cette prière déchirante qui se termine par ces vers :

Mon âme en proie à la souffrance
Est près de succomber;
Dans l'abîme où meurt l'espérance
Oh ! ne me laisse pas tomber.

Enfin ce fatal 7 mars est arrivé. Et quoique la terreur du malade soit au comble, sa charité s'entête. « Je suis perdu, dit-il, mais je chanterai. » Il veut qu'on le traîne au théâtre. Près de partir, il a une crise nerveuse. Ses traits sont décomposés. Lorsqu'il paraît sur la scène, sa femme, qui « se cache pour ne pas l'entendre, » n'en reste pas moins auprès de lui pour le soutenir et le relever après chacun des trois morceaux qu'il s'est engagé à chanter. Les deux premiers sont dits *faiblement*, et toutefois « on l'applaudit beaucoup. » Malheureusement une légère altercation pour une place disputée vient jeter un peu de trouble dans la salle. Dans cette lutte bruyante quelqu'un aura-t-il manifesté son mécontentement? on l'a dit; mais la majorité le nie avec une grande probabilité. Dans tous les cas, après son grand air du *Giuramento*, « l'émotion des spectateurs fut portée à son comble (1). » Nourrit fut rappelé et applaudi avec frénésie.

Mais lui ne se fait pas d'illusion : à tous ceux qui le complimentent, il répond que : « C'est une *horreur* que la manière dont il a chanté, et que ces applaudissements ne sont qu'une dérision ou l'effet de la bienveillance habituelle de ses auditeurs. »

Rentré chez lui, il soupe, garde le silence et se couche; il lit pendant longtemps et souffle la lumière..... mais le terrible *génie* de la

(1) T. I, p. 489.

monomanie ne lui permet probablement pas de s'endormir... et c'est lui, lui seul qui, vers les cinq heures du matin, l'entraîne au cinquième étage de son hôtel et le décide à l'acte *irrésistible* pour lui, à la suite duquel on ne ramassait plus qu'un cadavre sur les dalles de la cour.

La preuve de la chronicité déjà longue de cette fatale affection se trouve dans la lettre de M. Bénédit, artiste de Marseille, adressée à la *Revue musicale*. Il y est dit que, deux ans auparavant, lors de son passage dans cette ville et au milieu même de ses plus brillants succès, Nourrit, « ayant manqué de voix subitement, à la fin du 4e acte de *la Muette*, fut atteint dans sa loge d'un véritable accès de *démence.* » — « Le lendemain, dit M. Bénédit, m'étant rendu chez lui de très-bonne heure, il me dit : « La vie m'est insupportable; mais je connais mes devoirs. J'ai une femme, de bons amis, des enfants que j'aime et à qui je me dois, et puis, je crois à une autre vie; avec ces idées-là on peut triompher de soi-même... Aussi je demande à Dieu le courage dont j'ai besoin; tenez, voyez vous-même. » Je pris le livre qu'il me désignait sur la table; c'était l'*Imitation de Jésus-Christ.* »

Avions-nous tort de dire en commençant que l'on trouverait dans ces trois beaux volumes un intérêt artistique, un trop curieux sujet d'étude et beaucoup d'édification? Lorsqu'en pareil cas la prière, la résignation, l'*Imitation de J.-C.* et surtout la charité demeurent impuissantes... une famille peut se consoler..... Dieu n'est pas offensé, et il devient évident que le malade *a ployé* sous l'un de ces fardeaux, et devant une de ces tentations, que l'apôtre lui-même appelle « *surhumaines.* »

J. E. de M.......

ESSAI SUR LES ŒUVRES ET LA DOCTRINE DE MACHIAVEL, *avec la traduction littérale du* Prince *et de quelques fragments historiques et littéraires,* par Paul Deltuf. Paris, Reinwald, 1867. 1 vol. in-8° de 517 pages. — Prix : 7 fr. 50.

M. Deltuf dit de Machiavel qu'il mérite à la fois de grands éloges et de grands reproches (1). J'en dirai autant de lui-même. Il y a dans son livre des côtés excellents et des pages singulièrement mauvaises. Les traductions et les analyses qui remplissent une considérable partie du volume sont faites avec beaucoup de soin et d'exactitude, et ne laissent

(1) « Quiconque voudra bien me lire jusqu'au bout demeurera convaincu que, tout en rendant justice au génie du secrétaire des Offices, et même à son caractère en ce qu'il avait de bon, je ne m'abuse pas sur ses côtés faibles (p. 26). » Voir aussi p. I (*Avant-propos*) et pp. 510-513. M. Deltuf n'a pas manqué de rappeler (p. 3) que Machiavel, après avoir traité les plus grandes affaires de son temps, mourut pauvre comme il avait vécu.

presque rien à désirer ; mais les récits de l'auteur et surtout ses appréciations sont trop souvent inacceptables. Je me hâte d'ajouter que la biographie de Machiavel, qui occupe le chapitre premier, est aussi fidèle qu'intéressante. M. Deltuf, considérant que cette biographie a été souvent écrite, et qu'il n'avait à produire aucun document nouveau sur ce sujet, voulait d'abord nous faire connaître seulement les œuvres et la doctrine de son héros. Il a bien fait de se raviser, car son livre eût été incomplet, et nous n'aurions pas trouvé ailleurs une notice tirée, comme la sienne, presque entièrement des lettres familières de Machiavel. Grâce à la correspondance du secrétaire des Offices, M. Deltuf a pu réunir les renseignements les plus authentiques et les plus curieux sur sa vie privée et politique, sur ses fonctions, son emprisonnement, sa torture, ses travaux, ses plaisirs, sa fortune, son caractère et sa personne. Chemin faisant, M. Deltuf réfute bon nombre d'erreurs commises par les biographes français ou italiens, Paul Jove, Bayle, Pignotti (*Histoire de Toscane*), Polidori, le docte éditeur des *Opere minori*, etc. Il dit, par exemple (p. 36) : « Quant au reproche d'athéisme, spécialement dirigé contre lui par Paul Jove et par Bayle, dont la légèreté n'a d'égale que l'érudition, Machiavel en est disculpé d'abord par ses œuvres, où il n'y a pas un mot de dérision sur les choses saintes, où le nom de Dieu et de Jésus-Christ est toujours prononcé avec respect; ensuite, par cette déclaration formelle faite à la congrégation des cardinaux par ses petits-fils, chargés de la révision de ses œuvres (1). » Au sujet de la mort de Machiavel, M. Deltuf s'exprime ainsi (p. 29) : « Son empoisonnement n'est qu'une fable, dont Ginguené n'a pas assez fait ressortir la fausseté. On a dit aussi que Machiavel était mort de douleur en voyant Gianotto obtenir les fonctions de secrétaire qu'il avait espérées pour lui-même. Varchi a combattu cette opinion par de solides raisons. Il croit toutefois avec quelques autres écrivains que la publication du *Prince* avait désigné Machiavel à l'animadversion générale, et en cela il se trompe. Le livre du *Prince* souleva, il est vrai, des tempêtes, mais bien plus tard. Machiavel est mort de sa vie, voilà tout. Quelle organisation résisterait longtemps à une pareille existence? Mais s'il est une interprétation rationnelle, c'est toujours la dernière à prévaloir. »

M. Deltuf n'a pas relevé seulement les erreurs qui se trouvent dans

(1) D'après cette déclaration, donnée en 1564, c'est-à-dire trente-sept ans seulement après la mort de Machiavel, l'auteur du *Prince* se serait « toujours montré pieux » et aurait « fréquenté la confession et la communion. » On rappelle, de plus, que le pape Clément VII ne dédaigna pas de l'employer plusieurs fois.

les principales biographies de Machiavel; il a aussi çà et là relevé, en passant, celles dont nos histoires générales sont parsemées, et notamment l'*Histoire de France* de M. Henri Martin (1). Pourquoi faut-il qu'après avoir si bien défendu la cause de la vérité en tant d'occasions, il ait trop souvent trahi cette noble cause? Pourquoi, d'historien redevenant romancier, a-t-il répété sur le compte d'Alexandre VI et de Lucrèce Borgia (p. 107) des anecdotes scandaleuses auxquelles depuis longtemps personne ne croit plus? Pourquoi nous montrer deux fois (p. 143 et p. 290) Djem empoisonné par Alexandre VI, alors que, comme je l'ai rappelé ailleurs, Paul Jove seul, le roi des menteurs, a osé sans aucune preuve charger la mémoire du pape de ce crime d'autant plus invraisemblable qu'il était inutile et maladroit? Pourquoi redire (p. 191) que ce même Alexandre VI s'empoisonna en buvant par mégarde le vin sophistiqué qu'il destinait à certains cardinaux, conte pitoyable et pour lequel Voltaire n'a eu que du mépris? Enfin, et ceci est plus grave, pourquoi (p. 292), après les décisives apologies des Frédéric Hurter et des Léopold Delisle, lancer contre Innocent III d'aussi injustes et d'aussi furibondes tirades? Je supplie M. Deltuf d'écarter de son livre, quand il en donnera une nouvelle édition, toutes ces misères si choquantes pour des lecteurs sérieux, et qu'il faut laisser à ces malheureux journalistes qui sont obligés de fournir à une clientèle malsaine une pâture digne d'elle.

Une autre prière que j'adresse à M. Deltuf, c'est celle de mettre son style plus en harmonie avec la gravité de l'histoire. Combien de phrases sont à effacer, les unes peu françaises, les autres peu convenables en un livre qui n'est point écrit pour les hommes frivoles (2)!

(1) « Ludovic Sforza, surnommé le More, non pas comme le disent Guichardin, Henri Martin et tant d'autres, à cause de son teint bistré, mais du mûrier qu'il portait dans ses armes (p. 138). » — « Le bref récit qu'on vient de lire de cette affaire de Pise diffère essentiellement de celui qu'en a donné M. Henri Martin, à la page 327 du tome VII de son *Histoire de France*. Adoptant trop vite la version de Jean d'Auton, M. H. Martin n'hésite pas à attribuer la levée du siége aux répugnances sentimentales des lansquenets et autres soudards, épris d'une belle amitié pour les Pisanes depuis le passage de Charles VIII. M. H. Martin ajoute que cinquante jeunes filles, vêtues de blanc, vinrent se jeter aux pieds des Français, comme tuteurs des orphelines, défenseurs des veuves et champions des dames. C'est poétique, mais ce n'est pas tout à fait exact. » M. Deltuf assure qu'il y avait là moins de Français que de Suisses, espèce de gens dont le moindre souci était de protéger la veuve, l'orphelin et les dames, et que d'ailleurs dans l'ambassade de Machiavel au camp contre Pise, il n'est pas dit un mot de jeunes filles et de voiles blancs. Pour d'autres objections adressées à M. Henri Martin, voir pp. 138, 163, 165.

(2) Je n'en citerai, sans les chercher, qu'une demi-douzaine : « Dont le domaine *jouxtait* celui de la république de Florence (p. 2). » « Arrangement en vertu duquel cette maison *fusionna* avec sa puissante voisine (*ibidem*). » « César Borgia, dont une maladie de langueur a déjà commencé la *déconfiture* (p. 5). » «La maison de Mé-

Ces diverses corrections faites, l'*Essai sur les œuvres et la doctrine de Machiavel* tiendrait un rang élevé parmi les monographies que notre temps voit éclore en si grand nombre. M. Deltuf a très-bien étudié et très-bien jugé les œuvres littéraires, historiques et politiques du secrétaire de Florence (1). En ce qui regarde le plus célèbre des livres du compatriote de Dante (2), il est parvenu, à la suite d'une remarquable discussion, à établir que c'est sérieusement et de bonne foi que Machiavel a composé *Le Prince*; qu'il n'est pas vrai que Machiavel, en adressant cet ouvrage à un Médicis, ait eu l'intention d'enseigner à la famille de ce nom le moyen d'asservir la patrie ; que *Le Prince*, quoi qu'on en ait dit, fut favorablement accueilli à son apparition ; que ce livre, pris à part, ne saurait donner la juste mesure du génie politique de Machiavel, et que qui néglige l'*Histoire de Florence*, les *Légations*, les *Discours sur Tite-Live* et l'*Art de la guerre* pour le juger exclusivement d'après ce livre, le juge mal; qu'enfin, si répréhensibles que soient certains enseignements du *Prince*, c'est tout aussi bien le code des bons rois que des mauvais, vu qu'il y a dans ce traité autant de bonnes choses, sinon plus, que de mauvaises.

En achevant l'examen de l'œuvre inégale de M. Deltuf, je tiens à rendre hommage à une de ses plus grandes qualités, à sa parfaite sincérité, et certainement tous ceux qui liront son *Essai sur Machiavel* répéteront avec moi : C'est là le livre d'un honnête homme, qui se trompe quelquefois, mais qui n'a jamais voulu tromper.

TAMIZEY DE LARROQUE.

UNE ANNÉE A ROME, *impressions d'un catholique*. 1 vol. in-8° de 410 p. Chez A. Bray. — Prix : 5 francs.

Il n'est que trop vrai : la plupart de ceux qui visitent la Ville-

dicis, *grisée* de sa fortune nouvelle (p. 7). » « Machiavel fut d'une *complexion fort amoureuse*. Vettori était décidément *féru* de sa veuve (p. 22). » « Les Orsini laissaient de *leur graine* (p. 220). »

(1) Les devanciers de M. Deltuf, en France, ne lui avaient pas beaucoup facilité cette tâche. Voici un échantillon de leur manière : « Copiant à peu près mot pour mot Ginguené, un ancien diplomate, traducteur estimable de l'*Enfer*, auteur d'un écrit sur Machiavel (*Machiavel, son génie et ses erreurs*, 1833), M. F. Artaud, a dit de la vie de Castruccio Castracani que le fond des événements est vrai, mais que dans leur marche, dans leur développement, Machiavel a introduit des incidents de son invention. La vérité est que, sauf le nom du héros, il n'y a pas un mot de vrai dans ce récit, et par conséquent dans l'appréciation de M. Artaud. » M. Deltuf ne paraît pas avoir eu connaissance d'une courte et substantielle étude sur Machiavel, par M. Franck (de l'Institut), étude qui a paru dans le *Moniteur universel* (2 et 21 août 1853).

(2) M. P. Deltuf dit toujours *le* Dante, *du* Dante, oubliant que Dante est le prénom du grand Alighieri (pp. 38, 53, etc.).

Éternelle, même parmi les catholiques, ne la voient pas, pour l'ordinaire, comme elle le mérite, comme il faudrait le faire pour la bien connaître et l'apprécier.

On la voit et on la visite, ainsi que l'on voit et que l'on visite les autres villes. Aussi en emporte-t-on le plus souvent une idée inexacte et imparfaite, souvent tout-à-fait injuste : « J'ai été frappé bien souvent, dit l'auteur, de la légèreté avec laquelle les étrangers, même les étrangers non hostiles, jugent et blâment, sans se donner la peine de prendre des renseignements à des sources sûres, des usages, quelquefois fort respectables, et des actes qu'ils ne comprennent pas. »

Nous sommes encore de l'avis de l'auteur lorsqu'il ajoute : « On pourrait dire de Rome ce que Bacon disait de la religion catholique, dont elle est comme la tête et le cœur : qu'une simple vue, qu'une connaissance superficielle éloigne d'elle, et qu'une étude approfondie la fait au contraire apprécier, admirer et aimer. »

Pour voir Rome en effet comme elle mérite de l'être, il faudrait auparavant avoir étudié sa glorieuse histoire, s'être pénétré de ses traditions religieuses, de ses institutions au moins les plus importantes ; il faudrait interroger avec soin ses Sanctuaires éloquents et vénérés, assister à ses fêtes instructives et touchantes, et voir les cérémonies de ses temples, cérémonies si belles, si vivantes et si variées ; car là est son âme, son intérêt principal et son charme le plus grand.

Beaucoup d'écrivains nous ont retracé l'histoire de Rome ; d'autres ont parlé de la magnificence de ses églises, des richesses de ses musées, de ses palais imposants, de ses charmantes *villas*, de ses antiques ruines, de ses grands souvenirs. L'auteur anonyme du volume qui nous occupe a surtout voulu envisager la Ville-Éternelle au point de vue religieux. Il a désiré nous entretenir des impressions qu'elle a produites en lui, et que, consciencieusement étudiée, elle ne peut manquer de produire sur toute âme catholique.

C'est principalement ici un livre pratique, si nous pouvons parler ainsi, un ouvrage de pieux et précieux renseignements. C'est presque, en un sens, une *année liturgique à Rome*, ou plutôt une sorte de guide propre à initier le lecteur dans les rites et cérémonies du cycle liturgique de toute l'année. Il se divise en deux parties. Dans la première, nous trouvons des notions pieuses, exactes sur les Monuments, les Institutions, les Usages de Rome. La seconde nous offre l'ensemble de outes les fêtes religieuses ; le carême y occupe une large place, et les stations du carême y sont indiquées, décrites avec d'amples et intéres-

sants détails. Les fêtes des Saints avec des Notices sur chacun d'eux sont également traitées avec soin et intérêt.

Peu de livres sur Rome nous paraissent d'une utilité plus réelle que celui-ci. Il a quelques rapports avec celui que M. l'abbé X. Barbier de Montault a publié, il y a quelques années, sous le titre d'*Année liturgique à Rome* (1 petit vol. in-18, 1857); mais il est bien plus complet, et surtout, il n'en a pas la sécheresse; notre volume participe tout à la foi de l'hagiographie, de la liturgie et du récit d'un pèlerin pièux qui a vu, goûté, senti les choses dont il nous entretient.

On peut le dire : les fidèles, en général, ignorent les fêtes et les cérémonies sacrées qui s'accomplissent, dans le cours de l'année, en cette Cité sainte qui est notre patrie à tous; ils n'en pénètrent pas l'esprit, n'en connaissent pas le sens et la portée. Or, l'ouvrage que nous leur recommandons les initiera à ces belles et grandes et fécondes choses : ils pourront désormais, jour par jour, les suivre, s'en édifier et s'y unir. C'est là un service que leur rend l'auteur de cet ouvrage, et l'on ne saurait trop, selon nous, l'en remercier. J. G. Laforge.

DE LA MÉDISANCE, ouvrage dédié à Mgr Mermillod, évêque d'Hébron, auxiliaire de Genève. 1 vol. in-12 de 140 pages, chez F. Wattelier (en dépôt). Prix : 2 fr. 50; pour les agrégés, 1 fr. 50.

Réjouissez-vous, lorsque les hommes vous calomnieront et parleront mal de vous. (S. Matth., v, 2.)

« Presque tous, un jour ou l'autre, nous avons vu notre réputation et notre honneur passer sous le cruel tranchant de la calomnie et de la médisance. Quel est celui, en effet, qui n'a pas quelque ennemi sur la terre? Il n'est pas nécessaire d'avoir vécu bien longtemps pour s'être trouvé dans la fâcheuse nécessité de contrarier une ou plusieurs personnes, d'en blesser quelques autres, soit en leur refusant tel service que le devoir ou la conscience ne permettait pas d'accorder, soit par une parole ou un acte inoffensifs, mais malignement interprétés. La vengeance n'a pas tardé à s'emparer de ces cœurs froissés et, ne pouvant se satisfaire autrement, elle a eu recours au poignard de la critique et de la détraction. »

L'ouvrage auquel nous empruntons ces lignes est anonyme ; mais il émane de la plume d'un prêtre, comme nous l'apprenons à la page 19. Il est dédié à Mgr Mermillod, qui a accepté cette dédicace et qui dit à l'auteur dans la lettre qu'il lui écrit : « Votre travail fera du bien... Je le bénis. Qu'il sanctifie le langage des chrétiens! Saint François de Sales disait que *nous avons rarement la chasteté de la charité!...* »

Et comme ces paroles sont tristement vraies! Combien, hélas! même parmi les chrétiens, ont besoin d'apprendre à *sanctifier leur langage!* Combien peu ont la délicatesse, la *chasteté de la charité!* On ne peut le

nier : la médisance et la calomnie qui, bien qu'elles diffèrent de degrés, ont cependant « cela de commun qu'elles sont toutes deux une injuste diffamation, » font journellement d'horribles blessures à la divine charité. L'auteur de cet opuscule en est profondément frappé, et nous comprenons le zèle qu'il déploie pour combattre un mal si effrayant.

Bossuet nous dit : « Pour détourner les hommes d'un péché aussi noir, aussi dangereux, aussi universel que la médisance, rien de plus important que de bien le faire connaître. Représenter ce que c'est que la *Médisance* par ses causes et par ses effets, par la racine d'où elle est sortie, par les fruits qu'elle a produits... cela suffit pour en donner de l'horreur !... » Dans ces lignes de l'évêque de Meaux que cite notre auteur se trouvent tout le but et le plan de son opuscule, et il a, selon nous, parfaitement réalisé le cadre tracé par Bossuet.

De même que les juges de ce monde, avant de condamner le coupable traduit à leur barre, commencent toujours par rappeler la loi violée, ainsi l'auteur de ce petit livre, avant de juger et de condamner la *médisance,* expose préalablement la grande loi de la *charité* (1). La charité ! voilà bien, en effet, la vertu que nous devons aimer par-dessus toutes les autres vertus, puisqu'elle en est l'aliment et la vie ; voilà la vertu que nous devons surtout chercher à faire croître en nos âmes, et l'auteur nous rappelle l'exemple des premiers chrétiens : « Ils avaient compris, écrit-il, l'étendue et la force de la fraternité du Christ (2) ; aussi, dit l'Ecriture, ils ne faisaient qu'*un cœur et qu'une âme ; cor unum et anima una.* On voyait régner entre eux l'union la plus étroite, la plus tendre charité, et les païens eux-mêmes en étaient saisis d'étonnement. Voyez donc, disaient-ils, voyez donc comme ils s'aiment ! *Videte ut invicem se diligant!* Hélas ! que les temps sont changés ! *O tempora ! ô mores !* »

On peut transgresser de bien des manières la Loi sainte de la charité. La haine, la violence, la vengeance, les mauvais traitements, le vol, l'injustice, le mensonge, le faux témoignage, la détraction, etc., ce sont là autant de violations du grand et rigoureux devoir de la charité. L'auteur ne s'attache à combattre que la *détraction,* qui n'est autre que

(1) La médisance blesse également d'une manière directe les vertus de *justice.* Voy. le chapitre deuxième.

(2) Par Jésus et en Jésus, remarque justement l'auteur, nous avons tous la même génération spirituelle ; à tous il donne les mêmes moyens de salut, les mêmes espérances, les mêmes droits à la gloire et à l'immortalité. Cette fraternité qui vient de Lui est plus forte, dit saint Augustin, que celle du sang : *Major est fraternitas Christi quam sanguinis.* La fraternité du sang, continue le même docteur, suppose la ressemblance des corps, tandis que la fraternité du Christ annonce l'union des cœurs : *Fraternitas Christi unanimitatem cordis demonstrat.*

la *médisance*. En effet, d'après la Théologie, la détraction est « tout discours qu'on tient sur le compte du prochain, soit mort, soit vivant, dans le dessein de ruiner sa réputation ou simplement de la ternir. » Ainsi s'exprime saint Thomas. Il y a deux sortes de détraction : l'une s'appelle *calomnie*, et l'autre se nomme plus particulièrement *médisance*. Notre auteur les caractérise toutes deux et, néanmoins, les confond sous la dénomination de *médisance* ou détraction, ses observations s'appliquant aussi bien à l'une qu'à l'autre. Il montre, dans son deuxième chapitre, de la manière la plus nette et la plus solide, appuyé sur des textes de l'Ecriture et des Pères, que la *médisance* est à la fois : 1° un *acte d'injustice*, 2° un *acte de lâcheté*, 3° un *acte de barbarie;* après quoi il s'écrie :

« Je comprends maintenant, oui, je comprends que l'Esprit-Saint appelle le médisant l'abomination des hommes : *abominatio hominum detractor*... l'ennemi de Dieu : *detractores Deo odibiles*. Je comprends aussi que l'Ecriture le compare à une épée qui perce, « à un rasoir qui blesse sans qu'on le sente, à une flèche aiguë qui frappe de loin, à un serpent qui mort sans bruit et qui laisse le venin dans la plaie (1). » Je comprends que Dieu le maudisse comme étant l'auteur des dissensions et des troubles (2), qu'il lui ferme les portes du Ciel (3). Je ne m'étonne pas qu'à leur tour les Pères de l'Eglise aient accumulé sur sa tête les qualifications les plus flétrissantes... »

Viennent ensuite, au chapitre troisième, les *sources de la médisance*. L'orgueil, l'envie, la vengeance, telles sont les trois sources empoisonnées dans lesquelles le médisant trempe ses flèches perfides destinées à répandre autour de lui la discorde et la désolation. Mais la médisance est un vice habile à se déguiser : tous le condamnent et le haïssent dans les autres, tous le flagellent avec des paroles sévères, mais on trouve mille prétextes, mille raisons pour prêter l'oreille aux langues méchantes, pour les encourager, même pour les aider à déchirer le prochain. Ces raisons et ces prétextes, l'auteur les combat avec énergie et puissance de logique dans son chapitre quatrième.

Nous dépasserions les limites d'un simple compte rendu, si nous énumérions tous les prétextes qui sont mis en avant et que détruit tour à tour notre auteur. Le prétexte du *zèle* est le plus subtil de tous, et cependant l'opuscule que nous signalons le réduit aisément à néant en mettant en présence du zèle faux et indiscret du médisant, le zèle vrai, généreux, humble et simple de l'Evangile. Ici les exemples et les paroles

(1) Ps. LV, 5 ; Eccles., XXVIII, 21, et X, 11.
(2) Multos turbavit pacem habentes.
(3) Neque maledici regnum Dei possidebunt.

des Saints abondent pour appuyer la doctrine de l'auteur qui peut se résumer dans ces belles paroles : « Notre cœur, disait le Bienheureux Labre, doit être de fer pour nous-mêmes, de chair pour le prochain, de feu pour le bon Dieu. » — « Il faut être sévère pour soi-même et indulgent pour les autres, » disent tous les Saints. Et un vénérable prélat de nos jours, Mgr de Ségur, écrit : « Rien n'est plus mal édifiant qu'une piété dure et exigeante, sans miséricorde pour les faiblesses d'autrui, une piété railleuse, médisante, sans charité, qui juge sans indulgence et condamne facilement. Sans être faible, il faut être bon ; et, sans aimer le péché, il faut être, comme le bon Jésus, patient et doux aux pécheurs. »

Dans le chapitre suivant, il est traité de la *coopération à la médisance*, et l'auteur apporte, en ce sujet, des autorités extrêmement graves et des arguments irréfutables. Son sixième chapitre est consacré à l'*obligation de réparer la médisance;* question très-difficile et très-délicate. « Quant à moi, dit l'auteur, j'ai eu beau compulser les saintes annales de la Théologie, consulter les Docteurs de l'Eglise, ces rudes champions de la foi, ces nobles flambeaux de la vérité, le résultat de mes recherches a été de me convaincre davantage de la vérité de cette assertion : *La médisance et la calomnie sont, pour ainsi dire, irréparables.* » C'est le mot textuel de Massillon, et Bossuet, de son côté, dit :

« Le médisant ne peut pas réparer le mal qu'il a fait; les impressions demeurent, même les choses étant éclaircies. On dit : Si cela n'était pas vrai, cela était du moins vraisemblable. Comme lorsqu'une chose a été serrée par un nœud bien ferme, les impressions du lien demeurent même après que le nœud a été brisé : ainsi ceux qui ont été serrés par la médisance restent flétris. (C'est bien ainsi, du reste, que l'Esprit-Saint apprécie les conséquences de la médisance :) son joug est un joug de fer et ses chaînes des chaînes d'airain : *jugum illius, jugum ferreum, et vinculum illius, vinculum æneum est.* »

Mais s'il nous est difficile, très-difficile de réparer les maux occasionnés par la médisance, nous pouvons, du moins, travailler à nous préserver contre le péché de la médisance. La Théologie indique sur ce point une foule de préservatifs. Notre opuscule n'en signale que deux qui lui semblent résumer tous les autres : *Parler à propos et se bien connaître soi-même ;* en d'autres termes : *La discrétion dans la parole et l'humilité.* Qu'on nous permette ici quelques citations qui feront comprendre l'argumentation de l'auteur :

« Ceux, dit saint Jean Climaque, qui se plaisent à rechercher les défauts et à remarquer les fautes d'autrui, ceux-là montrent qu'ils ne se connaissent pas, et ils se corrigeront difficilement. Quiconque reconnaît ses misères et ses im-

perfections, ses péchés et leur gravité, ne se met pas en peine d'autre chose, parce qu'il n'a pas assez de temps pour les pleurer, quand il vivrait cent ans et verserait autant de larmes qu'il y a de gouttes d'eau dans le Jourdain. »

Ah ! comme l'ont dit les poëtes, si nous cherchions à nous connaître, profondément humiliés de nos misères, nous nous garderions bien de critiquer les autres (1). Saint Jean Chrysostome résume ceci dans ce mot : « Ne nous mêlons que de nos propres affaires ; nous avons bien assez du compte qu'il nous faudra rendre. Tournons sur nous-mêmes cette curiosité inquiète et ce scrupuleux examen (2). » Mais, il n'en est malheureusement point ainsi : au lieu de suivre ce sage conseil et ceux que nous donnent plusieurs autres saints Pères sur le même sujet, au lieu de chercher à nous connaître nous-mêmes, pour la plupart, hélas ! nous nous érigeons en censeurs de nos frères, nous passons le temps à scruter l'intérieur de celui-ci ou de celui-là, et nous nous attirons bien des troubles, bien des ennuis, indépendamment de l'offense faite à Dieu qui est charité !... Enfin, dans son dernier chapitre, l'auteur s'adresse *Aux victimes de la médisance*, paraphrasant cette parole du Verbe divin : « Réjouissez-vous lorsque les hommes vous calomnieront et parleront mal de vous (3), » et exhortant ces victimes au pardon, à l'oubli des injures, à l'amour, comme font les Saints.

Cet opuscule est donc un excellent livre dans toute la force de cette expression. Méditons tous les bonnes et fortes paroles qu'il renferme ; car, tous, plus ou moins, nous avons à en profiter ; méditons-les avec attention, dans le calme des passions, avec un esprit véritablement chrétien et, bien certainement, comme l'a dit Mgr Mermillod, elles sanctifieront notre langage, nous porteront à plus de retenue, et nous apprendront, en un mot, la *chasteté de la charité !...* J.-G. LAFORGE.

LES PROTESTANTS REVENUS A LA FOI CATHOLIQUE, *avec l'exposé des motifs qui les ont déterminés* ; par M. l'abbé A. HENRY, chan. hon. de Saint-Dié. 2 vol. in-12 de XII-796 p. Chez A. Bray, 1866. Chaque volume : — Prix : 2 fr. 50.

LES ISRAÉLITES CONVERTIS A LA FOI CHRÉTIENNE, *avec l'exposé des motifs qui les ont déterminés* ; par M. l'abbé A. HENRY. 1 vol. in-12 de 384 pages. Chez A. Bray, 1866. — Prix : 2 fr. 50.

Quand on lit l'éloquent et remarquable écrit du Révérend docteur J.-H.

(1) Celui qui sait se mépriser, a dit quelqu'un, celui-là n'est guère porté à condamner les autres. L'homme qui se connaît véritablement ne s'étonne pas des chutes d'autrui, parce qu'il se regarde comme assez faible pour tomber encore plus bas. (*Note de l'auteur.*)

(2) S. J. Chrysost., *Homil.*, IV.

(3) S. *Matth.*, V, 2.

Newman, intitulé : *Histoire de mes opinions religieuses,* on est frappé de cette pensée : c'est que rien ne peut être plus profitable aux âmes qui errent encore loin de l'Eglise véritable, qui flottent à tout vent de doctrine, qu'un Recueil qui offrirait l'histoire de tant de généreux esprits qui sont revenus enfin, après bien des luttes, à la Foi catholique.

Les *motifs* qui ont déterminé les abjurations de ces esprits, les obstacles qu'ils ont rencontrés et qui ont retardé leur retour, tout cela est malheureusement peu connu, soit de nos frères égarés, soit des catholiques eux-mêmes. Et pourtant, rien n'est plus émouvant, plus attachant et plus instructif que l'histoire du combat de cette âme qui, aspirant à la pleine lumière de la vérité, à la connaissance et à la profession de cette vérité sainte, finit par triompher des mille entraves dont l'habitude, les préjugés, le respect humain, les affections les plus légitimes et les plus sacrées l'enserraient et la rivaient, pour ainsi dire, comme une pauvre esclave, au char de l'erreur.

C'est là un spectacle bien propre, assurément, à secouer l'insouciance des uns, et à dissiper les épouvantails que se font quelques autres. En suivant pas à pas dans leur retour au pays catholique les récits de ces exilés, en se rendant compte des *raisons* qui les ont poussés à se lever et à marcher, comme des difficultés qu'ils ont rencontrées, bien des préjugés ne peuvent que disparaître et bien des craintes chimériques ne peuvent que s'évanouir pour faire place à l'heureuse possession de la vérité catholique.

Persuadé du bien qui ne peut manquer de résulter d'un tel Recueil, et convaincu, en même temps, de l'édification et de la joie qu'il est appelé à procurer aux catholiques, M. l'abbé Henry, auquel la religion et les lettres chrétiennes doivent tant de bonnes publications, a voulu nous l'offrir. Sans doute, nous avons déjà quelques Recueils de ce genre. Ainsi l'abbé Rohrbacher a publié jadis un *Tableau des conversions de protestants, depuis le commencement de ce siècle,* que tout le monde connait ; M. J. Gondon qui, le premier, nous a initiés au mouvement catholique qui s'opère de nos jours en Angleterre, a également publié les récits de la conversion d'un grand nombre de ministres protestants (1) ; et, à cette heure, Mgr l'évêque de Strasbourg s'occupe d'un

(1) La librairie Wattelier mettra prochainement en vente sur ce sujet un volume important spécialement consacré à l'Angleterre. L'ouvrage qui aura pour titre : *Histoire des conversions remarquables opérées de nos jours en Angleterre,* au sein du clergé anglican, des Universités et dans les rangs élevés de la société, fait partie des études religieuses que M. Jules Gondon publie sur l'Angleterre. On y trouvera sur les hommes éminents et les âmes d'élite qui de nos jours ont embrassé le catholicisme, les renseignements les plus complets et les plus instructifs. Le nom

vaste travail sur le même sujet (1). Toutefois, l'œuvre de M. l'abbé Henry est appelée à rendre un réel service à la cause catholique.

Son Recueil, bien que restreint afin d'être surtout un livre de propagande, n'en sera pas moins varié et rempli d'intérêt. Il embrassera six parties. La première : les *protestants revenus à la foi catholique en France* ; la seconde : les *protestants revenus à la foi catholique en Allemagne et en Suisse ;* la troisième : les *Anglicans revenus à la foi catholique ;* la quatrième : les *protestants des États-Unis d'Amérique revenus à la foi catholique* ; la cinquième partie, analogue aux précédentes, est consacrée aux *Israélites convertis à la foi chrétienne;* la sixième nous présentera les *Incrédules et les libres penseurs revenus à la foi catholique et à la pratique.*

Trois parties de ce Recueil sont déjà publiées. Ce sont d'abord celles qui concernent les protestants convertis en France, en Allemagne et en Suisse, renfermant trente-cinq Notices, et donnant, de plus, des réflexions générales ayant trait au sujet, et extraites des écrits de Jacques Balmès et de Mgr de Ségur, avec un morceau remarquable de Mgr Mermillod sur les motifs d'espérer l'unité de l'Église. Vient ensuite, comme on l'a vu en tête de cet article, le volume consacré aux *Israélites convertis à la foi chrétienne.*

Ce volume, extrêmement intéressant et utile, renferme des Notices, des Instructions sur le peuple Juif, et les lettres du comte de Maistre sur cette fausse maxime : « Un honnête homme ne doit jamais changer de religion. » Parmi les Notices, précédées d'un coup d'œil général (2), nous signalerons, comme particulièrement intéressantes, celles de M. Drach, des frères Ratisbonne et de MM. Hermann et Baüer. Après

de l'auteur est ici la meilleure garantie de la valeur de l'ouvrage. Chacun sait, en effet, que le *Dictionnaire des conversions*, publié par M. l'abbé Migne, a tiré des écrits de M. Gondon tous les renseignements qu'il donne sur les conversions qui se sont opérées en ces derniers temps dans la Grande-Bretagne, et que M. l'abbé Rohrbacher, dans son *Histoire universelle de l'Église*, a emprunté au même auteur les pages consacrées à l'histoire contemporaine de l'Église en Angleterre.

(1) Cet ouvrage, intitulé : *Les convertis depuis la Réforme*, par Mgr Rœss, est écrit en allemand. Il aura 10 à 12 forts volumes in-8°. Le tome IV vient de paraître. Voir la *Revue catholique de l'Alsace*, numéro de février 1867, laquelle, à propos de cet ouvrage, fait une remarque très-juste que nous avons présentée il y a bien longtemps déjà, et qu'on oublie trop souvent : « Il eût été bien étonnant, dit cette Revue, que la volumineuse publication de notre évêque échappât à la critique de la science allemande (*Theologisches Literaturblatt von Bonn.-Historisch-Politische Blætter*, etc.) Seulement elle se place presque toujours, selon nous, sur un faux terrain. *Pour juger d'un ouvrage, il faut se mettre au point de vue de l'auteur, qui avait ses raisons pour employer telle méthode ou tel ordre, et non pas un autre. Faute d'observer cette règle, la critique manque nécessairement de justesse et d'à-propos.* »

(2) Tiré de l'ouvrage de M. Drach, intitulé : *De l'harmonie entre l'Eglise et la synagogue*. M. l'abbé Henry donne encore d'autres curieux extraits de ce livre.

les Notices, le zélé éditeur nous donne divers extraits on ne peut plus solides et instructifs sur la religion juive et sur l'avenir des juifs. Puis viennent les Instructions sur le peuple Juif, empruntées à divers auteurs autorisés.

Ces Instructions ont pour but d'établir que la religion Juive et la religion Chrétienne n'en font véritablement qu'une qui remonte jusqu'au berceau du monde et qui doit durer jusqu'à la fin des siècles ; la première est une préparation à la seconde, en sorte « qu'il est rigoureusement vrai de dire, avec M. Baüer, l'un des convertis, que le Juif qui embrasse le Christianisme, loin de quitter sa religion, ne fait que s'y enraciner, et lui donne son logique développement. Il est incontestable que tout Juif n'est qu'un chrétien ébauché, comme tout Chrétien n'est qu'un juif consommé, qui a tiré des prémisses contenues dans le judaïsme, la conclusion souveraine qu'il renferme et qui s'appelle : *Jésus-Christ.* »

On voit tout l'intérêt qu'offre le Recueil de M. l'abbé Henry. Nous y reviendrons lorsqu'il aura publié les autres parties annexées, surtout celle relative aux Incrédules et libres Penseurs convertis, qui devra être plus particulièrement instructive aujourd'hui et d'une portée apologétique encore plus puissante sur les esprits droits.

L.-F. Guérin.

LA FONTAINE ET LES FABULISTES, par M. Saint-Marc Girardin, membre de l'Académie française. Michel Lévy, 1867. 2 vol. in-8°.— Prix : 15 fr.

Il n'est aucun père de famille qui ne fasse apprendre à ses enfants, aucun professeur qui ne mette entre les mains de ses élèves « ces petits drames, gracieux et piquants, » qui s'appellent les fables de La Fontaine. Mais n'oublie-t-on pas trop souvent de revenir plus tard sur ces aimables chefs-d'œuvre ? Que de profits on en retirerait cependant ; que de leçons de philosophie ! Non qu'il faille toujours prendre La Fontaine pour guide, s'abandonner à lui pour régler sa conduite et adopter toutes les maximes qu'il présente ; mais du moins on trouve en lui un maître habile à connaître le cœur humain et à en dévoiler les défauts. « C'est un moraliste dramatique, dit M. Saint-Marc Girardin, mais non pas un moraliste dogmatique. Sa morale n'est ni rigoureuse ni élevée : c'est celle de l'expérience, celle qu'apprend la vie, et toutes les leçons que donne la vie ne sont pas belles et élevées (p. 18)..... » Il nous fait toucher du doigt les défauts et les ridicules des autres, et,

Le conte fait passer le précepte avec lui.

N'est-ce pas d'ailleurs le meilleur moyen de nous bien persuader qu'il nous faudrait plus d'indulgence et de charité pour les autres, plus de justice pour nous-mêmes,

> Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes,
> On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
> Le fabricateur souverain
> Nous créa besaciers de la même manière,
> Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui.
> Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
> Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

Il y a quelques années, M. Saint-Marc Girardin prit La Fontaine pour sujet de ses cours, qu'il publie aujourd'hui dans ce livre. Son dessein d'ailleurs n'était pas de se borner à la seule exposition des fables de notre poëte. Il voulait à son occasion, et en le prenant pour point de comparaison, faire une histoire de la fable dans les divers temps, exposer ce qu'était l'apologue anciennement, tel qu'Ésope, Phèdre, etc. l'avaient compris, ce qu'il devint au moyen âge, avant d'arriver par Marot et Régnier à notre poëte; puis comment de La Fontaine il nous est parvenu avec Florian, Andrieux et M. Viennet. Ainsi comprise, cette étude comparative fournit matière aux plus gracieux et littéraires développements. Elle présente le précieux avantage de mieux faire saisir les progrès réalisés ou le terrain perdu, en rapprochant les sujets identiques traités par divers auteurs à des époques différentes, et de permettre ainsi de les mieux apprécier à leur réelle valeur.

Un chapitre est consacré spécialement à la manière de travailler de notre fabuliste. Trouvant son bien partout, la lecture des anciens lui fournissait souvent ses inspirations; mais lorsque « La Fontaine traduit quelque sentiment antique il le fait sien en l'accommodant à son goût et à son humeur, » et maints exemples démontrent qu'en écrivant ses fables il savait « fort bien ce qu'il faisait. Il les travaillait avec soin, attachant grand prix à son œuvre, connaissant aussi bien que personne la portée poétique et morale de la fable, l'étendant plutôt que la restreignant, faisant rentrer presque tous les genres dans ce genre de poésie, lui donnant tous les tours, et gardant toujours sa liberté d'allures, afin d'égayer sans cesse son lecteur tout en l'instruisant (I. p. 389.) »

Ce côté instructif et philosophique des fables de La Fontaine fait l'objet de plusieurs leçons. Il est curieux de rapprocher ceux de ces petits apologues, qui tendent aux même but, répètent les mêmes vérités, nous rappellent à la réalité des choses d'ici-bas, et nous montrent ces luttes et ces combats d'ambition qui aboutissent souvent à

> Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis.

La variété du génie de La Fontaine, sa profondeur n'ont pas toujours été incontestées. Parfois on a prétendu « que ses fables étaient pour les enfants. Elle sont bonnes pour les enfants, s'écrie M. Saint-Marc Girardin; elles sont meilleures pour les hommes... » « Il fait beaucoup penser et beaucoup réfléchir, ajoute-t-il... Les animaux avertissent l'homme de se servir de sa raison, ou plutôt c'est La Fontaine lui-même qui prend soin à chaque instant de nous en avertir :

Ce n'est pas aux hérons
Que je parle ; écoutez, humains, un autre conte :
Vous verrez que chez vous j'ai puisé mes leçons. » (T. II, p. 182.)

Cette erreur ne pouvait pour la combattre rencontrer un esprit plus gracieux et mieux préparé que le célèbre professeur de la Sorbonne, et, pour notre compte, nous ne saurions trop le remercier de nous procurer maintenant le plaisir de retrouver des leçons dont notre esprit charmé conservait le trop lointain souvenir, il semble, en le relisant, qu'il a pris à tâche de mettre en défaut ces vers de notre poëte :

Les délicats sont malheureux,
Rien ne saurait les satisfaire.

G. DE SENNEVILLE.

CHOIX DE PETITS DRAMES en prose et en vers, recueillis et arrangés pour les distributions de prix et les fêtes de famille; par P. POITEVIN, professeur de littérature et de grammaire générale. Paris, Hachette, 1866. 2 vol. in-16 de 273 et de 276 pages. — Prix : 4 fr. les deux volumes.

Le meilleur éloge que je puisse faire du recueil de M. Poitevin, c'est d'en énumérer les principales pièces. Dans le premier volume, parmi les monologues, on trouvera *la Manière de lire les vers*, par François de Neufchateau, *la Tendresse maternelle*, par Millevoye (appelé par une faute d'impression Millevoey p. 8), *la Pauvre mère*, par Alexandre Soumet, *le Retour*, par Auguste Brizeux, *le Coin du feu*, par Delille, *le Disputeur*, par Rulhières, *le Paysage*, par La Harpe, l'*Orage*, par Saint-Lambert, *le Cimetière de campagne*, par Legouvé, *Souffrances d'hiver*, par Édouard Turquety, *la Bible*, par Fontanes, *les Catacombes de Rome*, par Delille, *Moïse aux juifs révoltés*, par Népomucène Lemercier, *Bossuet*, par Chênedollé ; quelques-unes des plus jolies fables de La Fontaine, *l'Épitre à mon habit*, par Sedaine, *l'Ange et l'enfant*, par Reboul, *La jeune captive*, par André Chénier, *La grand'mère et le Moïse sauvé des eaux*, par Victor Hugo, *l'Hymne de l'enfant à son réveil*, par Lamartine, des contes de Mme Louise Colet, de Mme Desbordes-Valmore et

d'Andrieux. Parmi les dialogues, il en est un de Fontenelle, et six de Fénelon. Les scènes dramatiques sont empruntées au *Cid*, à *Polyeucte*, à *Athalie*, à *Mahomet* et à *Louis XI*. Les scènes comiques sont tirées du *Bourgeois gentilhomme*, du *Festin de Pierre*, de l'*Avare*, du *Mercure galant*, du *Joueur*, de la *Métromanie*, des *Étourdis*, de *Bruis* et *Palaprat*, etc.

Le second volume nous offre trois proverbes de Carmontelle : le *Poulet ou les battus paient l'amende*, les *Braconniers ou fin contre fin n'est pas bon à faire doublure*, l'*Enragé ou plus de peur que de mal*, et six comédies : l'*Auteur et l'amateur*, la *Gageure*, les *deux petits Savoyards*, le *Grondeur*, la *Partie de chasse de Henri* [illegible] es *Incommodités de la grandeur*. Quelques-unes de ces comédies appartiennent en entier à M. Poitevin. Pour d'autres, la *Gageure*, le *Grondeur*, les *Incommodités de la grandeur*, il s'est fait le collaborateur de Hauteroche, de Brueys, de Ducerceau, modifiant, ajustant, retranchant, et apportant dans toutes ces délicates opérations beaucoup de goût et beaucoup d'habileté.

TAMIZEY DE LARROQUE.

OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

condamnés par la S. Congrégation de l'Index.

Par décret du 21 décembre 1866, approuvé par le Souverain Pontife, la S. Congrégation de l'Index a condamné les ouvrages suivants :

Duecenti anni dopo, ossia il Secolo decimo nono giudicata dalla posterità, di Eugenio DE LA BRUYÈRE ; Firenze, 1866. (*Dans deux cents ans*, ou *le* XIX*e siècle jugé par la postérité*, par Eugène DE LA BRUYÈRE ; Florence, 1866.)

Le Confesseur, par l'abbé ***, auteur du *Maudit* ; Bruxelles, 1866.

La Révolution, par M. Edgard QUINET ; Paris, 1866.

Defeza do razionalismo, ou *Analyse da fé*, par Pedro Amorim VIANNA ; Porto, 1866. (*Défense du rationalisme*, ou *Analyse de la foi*, par Pierre Amorim VIANNA ; Porto, 1866.)

Estudios sobre o Casamento civil, por occasioao do opusculo do S. R. viscondo de Seabra sobre este assumpto, par A. HERCULANO ; Lisboa, 1866. (*Études sur le mariage civil, à l'occasion de l'opuscule du S. R. vicomte de Seabra sur ce sujet*, par A. HERCULANO ; Lisbonne, 1866.)

Saggio di preghiere per la Chiesa cattolica italiana, a cara della società emancipatrice e di mutuo soccorso del sacerdozio italiano ; Napoli, 1866. (*Choix de prières pour l'Église catholique italienne, par les soins de la société émancipatrice et de secours mutuel du clerge italien ;* Naples, 1866.)

LISTE

DES OUVRAGES ET PUBLICATIONS DIVERSES

QUI ONT PARU DANS LE MOIS DE MARS (1).

(Résumé d'après le *Journal général de la librairie.*)

Acta sanctorum quotquot toto orbe coluntur, vel a catholicis scriptoribus celebrantur, ex latinis et græcis, aliarumque gentium antiquis monumentis collecta ac digesta, illustrata a Godefrido Henschenio et Daniele Papebrochio, e societate Jesu. *Editio novissima* curante Joanne Carnandet. Maii. T. 6. In-f° à 3 col., 1062 p. Palmé. 50 »

Ainsworth. — Abigaïl, ou la cour de la reine Anne; par W. Harrison Ainsworth. Roman historique traduit par Bénédict H. Révoil. In-18 jésus, 385 p. Hachette. 1 »

Archives parlementaires; publiées par MM. J. Mavidal et E. Laurent. Recueil complet des débats législatifs et politiques des chambres françaises de 1800 à 1860, faisant suite à la réimpression de l'ancien *Moniteur,* et comprenant un grand nombre de nouveaux documents. T. 8, 2e partie. Gr. in-8°, 401-821 p. Dupont. » »

Azeglio (d'). — L'Italie de 1847 à 1865. Correspondance politique de Massimo d'Azeglio, accompagnée d'une introduction et de notes, par Eugène Rendu, inspecteur général de l'instruction publique. 2e *édition.* In-18 jésus, XXXVIII-420 p. Didier et Ce. 3 50

Bach. — Histoire de saint François de Geronimo, de la compagnie de Jésus, missionnaire de Naples, nouvellement composée d'après les actes de la Congrégation des rites et les documents les plus authentiques; par le R. P. Julien Bach, de la même compagnie. In-18 jésus, XI-606 p. Metz. Rousseau-Pallez. » »

Baronius. — Cæsarius S. R. E. card. Baronii, Od. Raynaldi et Jac. Laderchii, congregationis Oratorii presbyterorum, Annales ecclesiastici, denuo excusi et ad nostra usque tempora perducti ab Augustino Theiner, ejusdem congregationis presbytero. T. 8. 449-499. In-4° à 2 col., VII-616 p. Guérin et Ce. 16 » L'ouvrage formera 45 à 50 volumes.

Bernard (Saint). — Œuvres de saint Bernard, traduites par M. Armand Ravelet sous le patronage de Mgr l'évêque de Versailles. T. 2. Gr. in-8° à 2 col., 530 p. Palmé. 8 »

Besson. — L'Homme-Dieu, conférences prêchées à la métropole de Besançon; par M. l'abbé Besson. 5e *édition,* revue et corrigée. In-18 jésus, 428 p. Libr. Bray. 3 »

Bioche. — Dictionnaire de procédure civile et commerciale, contenant la jurisprudence, l'opinion des auteurs, les usages du palais, etc.; par M. Bioche, docteur en droit, et par plusieurs magistrats et jurisconsultes. 5e *édition,* augmentée, mise au courant de la jurisprudence et de la législation, jusqu'en 1866 inclusivement. 6 vol. in-8°, 5188 p. Durand. Le vol. 8 »

Boissard. — L'Eglise de Russie, par L. Boissard, pasteur. T. 1. In-8°, XII-563 p. Cherbuliez 6 »

Bonnetat. — Les infamies du dix-neuvième siècle, ou la Haine de la vérité et ses crimes; par J. Bonnetat, curé doyen. In-8°, 568 p. Dunon et Fresné ; 12, rue de Tournon. 6 »

Bougaud. — Histoire de sainte Chantal et des origines de la Visitation; par M. l'abbé Em. Bougaud, vicaire général d'Orléans. 5e *édition.* 2 vol. in-18 jésus, 1372 p. Poussielgue frères. 8 »

Bussy (de). — Dictionnaire universel d'histoire, avec la biographie de tous les personnages célèbres et la mythologie ; par M. Ch. de Bussy. In-18 jésus, 574 pages. Lebigre-Duquesne frères. » »

Clamageran. — Histoire de l'impôt en France; par J. J. Clamageran, docteur en droit, membre de la Société d'économie politique. 1re partie. In-8°. LXXXIX-523 p. Guillaumin et Ce 7 50

Colbert. — Lettres, instructions et mémoires de Colbert, publiés d'après les ordres de l'empereur sur la proposition

(1) On nous a demandé de ne porter dans cette liste que les bons ouvrages. Cela n'est pas possible. D'abord parce que nous ne saurions faire un choix qu'après examen, et qu'il serait matériellement impossible d'examiner deux à trois cents ouvrages divers en quelques jours. Puis ensuite, il y a parmi nos agrégés des archevêques, des évêques, des vicaires généraux, des supérieurs d'établissements ecclésiastiques qui, par état, ont besoin de connaître tout ce qui est publié. D'ailleurs, les noms de l'auteur et de l'éditeur, que nous avons toujours soin de donner, peuvent très-souvent servir à éclairer le lecteur sur l'esprit des publications nouvelles annoncées dans cette partie de la Revue.

de S. Exc. M. Magne, ministre des finances, par Pierre Clément, membre de l'Institut. T. 4. Administration provinciale, agriculture, forêts, haras, canal du Languedoc, routes, canaux, et mines. Gr. in-8°, CXXXI-679 p. Imprimerie impériale. » »

Congnet. — Madame de Bussières, ou la Vie chrétienne et charitable au milieu du monde; par Henri Congnet, doyen du chapitre de la cathédrale de Soissons. Dédié aux mères chrétiennes. In-8°, XII-228 p. Pillet fils aîné. 4 »

Cossoles (de). — Du Doute; par M. Henri de Cossoles. In-18 jésus, 406 p. Didier et C°. 3 50

Curci. — La Nature et la Grâce, conférences sur le naturalisme contemporain, prêchées à Rome pendant le carême de 1865, par le R. P. Curci, de la compagnie de Jésus. Ouvrage traduit de l'italien par M. l'abbé Dureau. T. 1. In-8°, LXI-474 p. Martin Beaupré frères. 7 50

Denis. — L'Eglise de l'abbaye de Saint-Pierre-sur-Dives en 1145. Lettre de l'abbé Haimon sur les circonstances merveilleuses qui ont accompagné la construction de cet édifice; précédée d'une notice historique sur l'abbaye; par l'abbé J. Denis, curé d'Authie. In-8°, X-198 p. Chénel. » »

Donnet (Mgr). — Instructions pastorales, lettres et discours de S. Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, sur les principaux objets de la sollicitude pastorale. T. 7. De 1864 à 1866. In-8°, 524 p. Palmé. 6 »

Drohojowska (Mme). — La Bienheureuse Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne; par Mme la comtesse Drohojowska, née Symon de Latreiche. Précédée d'une introduction du T. R. P. F. Amboise, missionnaire apostolique. In-18 jésus, 323 p. Paris, Wattelier et C°. 2 50

Dumax. — Histoire, justification, épisodes du denier de Saint-Pierre sous le pontificat de N. S. P. le Pape Pie IX, précédés d'une introduction sur les devoirs des catholiques envers le Pape dans les circonstances actuelles; par M. l'abbé V. Dumax. In-12, 542 p. Poussielgue frères. 2 50

Epitres et Evangiles des dimanches et des principales fêtes de l'année (extraits des traductions de Bossuet) mises en ordre, complétées et accompagnées de notes prises en partie du même auteur; par H. Wallon, de l'Institut. In-18, LIX-208 p. Hachette. 1 50

Erckmann-Chatrian. — Le Blocus, épisode de la fin de l'empire; par Erckmann-Chatrian. 1re, 2e, 3e et 4e *éditions*. In-18 jésus, 339 p. Hetzel. 3 »

Esterno (d'). — Des privilégiés de l'ancien régime en France et des privilégiés du nouveau; par M. d'Esterno. T. 1. In-8°, XI-593 p. Guillaumin et C°. » »

Eyssette. — Histoire de Beaucaire depuis le XIIIe siècle jusqu'à la Révolution de 1789, ouvrage composé sur des documents inédits; par Alexandre Eyssette, ancien membre du conseil général du Gard. T. 2. In 8°, III-369 p. Ganguet. » »

Forcini. — Institutions liturgiques à l'usage du clergé en général et des séminaires en particulier, rédigées en latin pour le séminaire romain; par Jean Forcini, chanoine. Traduites et enrichies de notes, par M. Boissonnet, professeur au grand séminaire de Valence. In-18 jésus, 450 p. Jouby. » »

Gaduel. — Le Directeur de la jeunesse, ou la vie et l'esprit du serviteur de Dieu, Jean-Joseph Allemand, prêtre du diocèse de Marseille, premier fondateur en France, au XIXe siècle, des œuvres dites de la Jeunesse (1772-1836); par M. l'abbé Gaduel, vicaire général d'Orléans. In-8°, XXXI-630 p. Lecoffre et C°. 5 »

Gainet. — Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament par les seuls témoignages profanes, avec le texte sacré en regard, ou la Bible sans la Bible; par M. Gainet, curé de Cormontreuil. T. 3. In-8°, 670 p. Guenot. 7 50

Geffroy. — Gustave III et la Cour de France: suivi d'une étude critique sur Marie-Antoinette et Louis XVI apocryphes, avec portraits inédits de Marie-Antoinette, etc., et fac-simile; par A. Geffroy, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris. 2 vol. in-8°, XII-906 p. Didier et C°. 16 »

Gemahling. — Monographie de l'abbaye de Saint-Satur, près Sancerre (Cher); par M. Gemahling. In-8°, 154 p. Chaix et C°. » »

Gérard. — Correspondance de François Gérard, peintre d'histoire, avec les artistes et les personnages célèbres de son temps; publiée par M. Henri Gérard, son neveu, et précédée d'une notice sur la vie et les œuvres de Gérard, par M. Adolphe Viollet-Le-Duc. In-8°, 409 pages. Lainé et Havard. » »

Grote. — Histoire de la Grèce depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de la génération contemporaine d'Alexandre le Grand; par G. Grote. Traduit de l'anglais par A. L. de Sadous, professeur au lycée impérial de Versailles. T. 18. Avec cartes et plans. In-8°, 342 p. Lib. internationale. 5 »

Guillermin. — Vie de Mgr Louis Rendu, évêque d'Annecy; par M. l'abbé F. M. Guillermin, aumônier de Monseigneur. In-18 jésus, XIV-210 p. Douniol. 1 50

Gury. — Casus conscientiæ in præcipuas quæstiones theologiæ moralis; auctore P. Joanne Petro Gury, S. J. *Editio secunda*. 2 vol. In-12, X-681 p. Pélagaud. 9 »

Hillebrand. — La Prusse contemporaine et ses institutions; par M. K. Hillebrand. In-18 jésus, XV-288 p. Germer Baillière. 3 50

Hippeau. — Collection de poëmes français des XIIe et XIIIe siècles; par C. Hippeau. Glossaire. 1re partie. In-8°, XXXIV-252 p. Aubry. 6 »

Histoire litéraire de la France; par les religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. *Nouvelle édition*, publiée sous la direction de M. Paulin Pâris, membre de l'Institut. T. 4e, qui comprend les VIIIe et IXe siècles de l'Eglise. In-4°, XVI-723 p. Palmé. 20 »

Huguet. — Terribles châtiments des révolutionnaires ennemis de l'Eglise, depuis 1789 jusqu'en 1867; par le R. P. Huguet. In-12, XVI-484 p. Girard. 2 50

Lacombe. — Histoire de la Papauté depuis son origne jusqu'à nos jours; par M. Francis Lacombe. T. 1. Formation de la monarchie pontificale. In-8°, XXVIII-544 p. A. Leclere et Ce. 7 »

Langlois. — L'Homme et la Révolution, huit études dédiées à P.-J. Proudhon; par J. A. Langlois, ancien rédacteur du Peuple. 2 vol. In-18 jésus, 935 p. Germer Baillière. 7 »

Luche. — Le catéchisme de Rodez, expliqué en forme de prônes, ouvrage également utile au clergé, aux communautés religieuses et aux fidèles; par l'abbé Luche. 2e *édition*. T. 1. 2 et 3. In-8°, IX-1404 p. Vivès. 16 »

Maistre de Roger de La Lande. — Histoire de la Prusse, depuis les traités de 1815, jusqu'en 1867; par Maistre de Roger de La Lande. In-18 jésus, IV-309 p. Lib. internationale. 3 50

Mémoires de l'Académie des sciences de l'Institut impérial de France. T. 29. Théorie du mouvement de la lune; par M. Delaunay. 2e vol. In-4°, XI-931 p. Gauthier-Villars. 25 »

Mermillod (Mgr). — De l'intelligence et du gouvernement de la vie, conférences prêchées aux dames, à Lyon; par Mgr Mermillod, évêque d'Hébron. 4° *édit.*, augmenté d'un discours et d'un portrait de la femme forte, d'après la sainte Ecriture. In-18 jésus, XII-350 p. Bauchu et Ce. 2 50

Mirecourt (de). — Histoire contemporaine, Portraits et silhouettes au XIXe siècle; par Eugène de Mirecourt. T. 1. In-8°, 141 p. Dentu. 7 50

Monnier. — L'Instruction populaire en Allemagne, en Suisse et dans les pays scandinaves; par Frédéric Monnier, auditeur au conseil d'Etat. Gr. in-8°, VIII-374 p. Lib. française et étrangère. 7 50

Montalembert (de). — Les Moines d'Occident depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard; par le comte de Montalembert, l'un des quarante de l'Académie française. T. 4. Conversion de l'Angleterre par les moines. II. In-8°, 509 p. Lecoffre et Ce. 7 50

Organisation politique de l'empire français. Constitution, sénatus-consultes, lois, décrets, etc. Corps législatif. In-18 jésus, 586 p. Poupart-Davyl. « »

Parisis (Mgr). — Mandements et Circulaires de Mgr P. L. Parisis, évêque d'Arras. 3e et dernier vol. In-8°, 205 p. Arras, Brissy. « »

Pascal. — Texte primitif des Lettres provinciales de Blaise Pascal, d'après un exemplaire in-4° (1656-1657) où se trouvent des corrections en écriture du temps. *Edition* contenant, outre ces corrections, toutes les variantes des éditions postérieures, et précédée d'un avertissement par A. Lesieur. In-4°, XIX-358 p. Hachette. 20 »

Peladan. — Histoire de Jésus-Christ d'après la science, ou le christianisme proclamé, conformément à la Bible, à l'Evangile et aux Pères, par la religion, les lettres, les arts, etc.; par Adrien Peladan. 2e *édition*. In-8°, XVI-510 p. Bauchu et Ce. « »

Pierre-Marie. — La science du crucifix en forme de méditation, divisée en deux parties; par le R. P. Pierre-Marie, de la Compagnie de Jésus. *Nouvelle édit.* In-32, XVI-240 p. Leloup. « 60

Plantier (Mgr). — Instructions, lettres pastorales et mandements de Mgr Plantier, évêque ne Nimes. T. 2. In-8°, 611 p. Emile Renault. 6 »

Postel. — Rome dans sa vie intellectuelle, dans sa vie charitable, dans ses institutions populaires; par M. l'abbé V. Postel, du clergé de Paris. 2e *édition*. In-18 jésus, 258 p. Lethielleux. 1 50

Poujade. — Chrétiens et Turcs, scènes et souvenirs de la vie politique, militaire et religieuse en Orient; par M. Eugène Poujade. 3e *édition*. In-8°, IV-562 p. Didier. 6 »

Petau. — Dogmata theologica Dionysii Petavii, e societate Jesu. *Editio nova.* Dissertationibus ac notis F. A. Zachariæ, aliorumque, etc.; curante J. B. Fournials, parocho Sancti-Saturnini. T. 5 et 6. Gr. in-8° à 2 col., 1411 p. Vivès. » »

Postel. — A l'ombre du vieux castel, récits, excursions et voyages. Italie, Espagne, Sicile ; par M. l'abbé V. Postel. In-12, 313 p. Bouquerel. « »

Pressensé (de). — L'Eglise et la Révolution française, histoire des relations de l'Eglise et de l'Etat de 1789 à 1802; par Edmond de Pressensé, 2e *édit.* In-8°, VII-467 p. Meyrueis. 3 »

Quicherat. — Adolphe Nourrit, sa vie, son talent, son caractère, sa correspondance, par L. Quicherat, membre de l'Institut. 3 vol. in-8°, 1535 p. 18 »

Ravignan (de). — Entretiens spirituels du R. P. Ravignan, recueillis par les Enfants de Marie (couvent du Sacré-Cœur); suivis d'un Choix de ses pensées. 6e *édition.* In-18 jésus, 317 p. Douniol. 6 »

Riancey (de). — Histoire du monde, ou Histoire universelle depuis Adam jusqu'au pontificat de Pie IX (1863); par MM. Henry et Charles de Riancey. *Edition* complétement nouvelle, entièrement refondue et considérablement augmentée, par M. Henry de Riancey, ancien député. T. 7. In-8°, 550 pages. Palmé. 5 »

Robersart (Mme de). — Orient, Egypte, journal de voyage ; par Mme la comtesse Juliette de Robersart. In-18 jésus, 366 p. Palmé. 3 »

Rochechouart (de). — Souvenirs d'un voyage en Perse ; par M. le comte Julien de Rochechouart. In-8, 348 p. Challamel aîné. 7 »

Rondelet. — La Science de la foi, ou les Apologistes chrétiens da notre temps; par M. Antonin Rondelet. In-18 jésus, 399 p. Renault. 3 »

Sainte-Beuve. — Causeries du lundi ; par C.-A. Sainte-Beuve. 8e *édition.* T. II, In-18 jésus, 569 p. Garnier frères. 3 50

Sainte-Beuve. — Nouveaux lundis ; par C.-A. Sainte-Beuve, de l'Académie française. T. VII. In-18 jésus, 467 p. Michel Lévy frères. 3 »

Saint-Marc Girardin. — La Fontaine et les Fabulistes ; par M. Saint-Marc Girardin, membre de l'Académie française. 2 vol. in-8°, VIII-836 p. Michel Lévy frères. 15 »

Saint-Victor (de). — Hommes et Dieux, études d'histoire et de littérature ; par Paul de Saint-Victor. 2e *édition.* In-8°, 522 p. Michel Lévy frères. 7 50

Sauvestre. — Les Congrégations religieuses. Enquête ; par Charles Sauvestre. In-18 jésus, 358 p. Faure. 3 »

Scaramelli. — Guide spirituel dans les voies de la perfection chrétienne, à l'usage des communautés religieuses et des personnes pieuses; par le R. P. Jean-Baptiste Scaramelli, de la société de Jésus. Traduit par M. l'abbé J.-J. Rudeau. *Edition* revue et corrigée avec le plus grand soin sur le texte italien. 2 vol. In-18 jésus, VIII-987 p. Bray. 7 »

Scaramelli. — Méthode de direction spirituelle, ou l'art de conduire les âmes à la perfection chrétienne par les voies ordinaires de la grâce, enseigné en quatre traités; par le R. P. Jean-Baptiste Scaramelli, de la société de Jésus ; suivie de 180 plans de sermons dont la matière est développée dans le cours de l'ouvrage. Traduite en français par M. l'abbé J.-J. Rudeau. 3e *édition,* revue et corrigée avec le plus grand soin sur le texte italien. 4 vol. In-18 jésus, VIII-1669 p. Bray. 12 »

Simon. — La Liberté civile ; par Jules Simon. 3e *édition.* In-18 jésus, 426 p. Hachette. 3 50

Simon. — L'Ouvrier de huit ans ; par Jules Simon. 1re et 2e *éditions.* In-8°, 352 p. Lib. internationale. 5 »

Simon. — La Liberté de conscience ; par Jules Simon. 4e *édition.* In-18, jésus, 419 p. Hachette. 3 50

Smith. — Dick Tarleton ; par J.-F. Smith, roman anglais, traduit par Edouard Scheffler. 3 vol. in-18 jésus, 862 p. Hachette. 3 »

Steennackers. — Histoire des ordres de chevalerie et des distinctions honorifiques en France ; par F.-F. Steenackers. In-4°, V-381 p. Lib. internationale. 15 »

Swetchine (Mme). — Choix de méditations et de pensées chrétiennes de madame Swetchine, publiés par le comte de Falloux. In-18, 265 p. Mame. 1 »

Taine. — Histoire de la littérature anglaise ; par H. Taine. 2e *édition.* T. 3 et 4. In-18 jésus, 917 p. Hachette. Les 4 vol., 14 »

Tamisey de Larroque. — De la fondation de la Société des Bibliophiles de Guyenne ; par Philippe Tamizey de Larroque. In-8°, 47 p. Auch, Foix. » »

Tapon. — Cours élémentaire de littérature, à l'usage des maisons d'éducation ; par M. l'abbé Tapon. 4e *édition.* In-12, VIII-422 p. Enault et Vuaillat. « »

Thiers. — Discours prononcés au Corps législatif, par M. Thiers, député de la Seine. Mexique (1864); Question romaine (1865); Les Libertés nécessaires (1866); Agriculture (1866); Affaires d'Allemagne (1866). Avec une Lettre adressée aux éditeurs par M. le comte de Flavigny. *Edition* populaire, 2e tirage. In-12. 239 p. Dentu. 2 »

Thierry. — Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, de ses causes et de ses suites jusqu'à nos jours, en Angleterre, en Ecosse, en Irlande et sur le continent; par Augustin Thierry. *Nouvelle édition*. T. 1. In-8°, 580 p. Garnier frères. 6 »

Thierry. — Saint Jérôme, la société chrétienne à Rome et et l'émigration romaine en Terre-Sainte; par M. Amédée Thierry, sénateur. 2 vol. In-8°, XII-847 p. Didier et Ce. 14 »

Thomassin. — Ancienne et nouvelle Discipline de l'Eglise; par Louis Thomassin, prêtre de l'Oratoire. *Nouvelle édit.*, revue, corrigée et augmentée par M. André, curé de Vaucluse. T. 6. Grand in-8° à 2 col., 629 p. Guérin et Ce. L'ouvrage complet (7 vol.), 49 »

Véron. — Histoire de la Prusse depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa; par Eug. Véron In-18 jésus, IV-444 p. Germer Baillière. 3 50

Vigny (de). — Journal d'un poëte; recueilli et publié sur les notes intimes d'Alfred de Vigny par Louis Ratisbonne. In-18 jésus, 312 p. Michel Lévy frères. 3 »

Wallon. — Abrégé de l'Histoire sainte (Ancien et Nouveau Testament); par H. Wallon. In-18, XII-276 p. Hachette. » 75

Witt (Mmes de). — Contes anglais, traduits par Mmes de Witt, et illustrés de 43 vignettes par E. Morin. In-18 jésus, 244 p. Hachette. 2 »

SOMMAIRE DES ARTICLES

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX RECUEILS PÉRIODIQUES.

REVUE DES DEUX MONDES.

(Rue Saint-Benoît, 20. — Prix : 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements.

Livraison du 1er mars.

Auguste Laugel : les Institutions militaires de la France. Louvois, Carnot, Gouvion Saint-Cyr. — Edmond About : la Fille du chanoine. — Mignet : Rivalité de Charles-Quint et de François Ier, suite. — C. Martha : l'empereur Julien. — E. Caro : les mœurs littéraires au temps présent. — Ch. Martins : les Glaciers actuels et la période glacière, suite. — Emile Montégut : le Journal d'un poëte. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine. — Elisée Reclus : les Plages et les fiords.

Livraison du 15 mars.

Alphonse Esquiros : l'Angleterre et la vie anglaise, suite. La Marine britannique. — Elisée Reclus : les Basques. Un peuple qui s'en va. — E.-D. Forgues : la Marquise de Novion. Un amour d'autrefois. — Mignet : Rivalité de Charles-Quint et de François Ier, suite. Le siége de Naples. Paix de Cambrai. — P. Duchesne de Bellecourt : la Colonie de Saïgon. — Maxime Du Camp : le Télégraphe et l'administration télégraphique. — P. Chalemel-Lacour : le Théâtre contemporain. *Galilée*, par M. F. Ponsard; les *Brebis galeuses*, par M. Th. Barrière. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine. — Ch. de Mazade : *une Passion dans le grand monde*, par Mme la comtesse de Boigne. — Gaston Boissier : *nouveaux Récits de l'histoire romaine Trois ministres des fils de Théodose*, par M. Amédée Thierry. — R. Radau : la Force musculaire des insectes. Recherches nouvelles sur le mammouth.

REVUE CONTEMPORAINE.

(Rue du Pont-de-Lodi, 1. — Prix : 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements.)

Livraison du 28 février.

Léo Joubert : Lééna, histoire athénienne du temps des trente tyrans, 3e partie. — J. Menant : Sardanapale. — Siméon Luce : le Génie français dans la chanson de Roland. — Jules Loiseleur : Gabrielle

d'Estrées est-elle morte empoisonnée? 2e partie. — William-P. Egerton : Projets d'invasion française en Angleterre, d'après des documents originaux et inédits, 3e partie. — Pascal Picard : Comment a fini le royaume de Hanovre, histoire contemporaine. — Revue critique. — Pascal Picard : Chronique politique.

Livraison du 15 mars.

Justin Améro : le Village en Angleterre, étude d'après nature. — Henri Ameline : du Droit de réunion. — Paul Rousselot : la Prédication catholique et l'esprit moderne. Les conférences de Notre-Dame. — Jules Loiseleur : Gabrielle d'Estrée est-elle morte empoisonnée? 3e et dernière partie. — William P. Egerton : Projets d'invasion française en Angleterre, d'après des documents originaux et inédits, 4e et dernière partie. — Louis Liévin : de la nouvelle Loi sur la presse. — Armand Silvestre : Sonnets mystiques. — A Claveau : Chronique littéraire. — Max Berthaud : Revue musicale. — Pascal Picard : Chronique politique. — Léo Joubert : *Homère. Iliade, traduction nouvelle*, par M. Leconte de Lisle.

REVUE BRITANNIQUE

(Rue Neuve-des-Mathurins, 85. — Prix : 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements; — 62 fr. pour l'étranger.

Livraison de mars.

North British Review : les Conclaves. — *The Cornhill magazine* : la Musique à Vienne. — les Villes d'hiver de la Méditerranée. — *Times* : les Aliénés et les Idiots. — J. Gardet : Georges III, sa cour, ses ministres et sa politique. — *Chamber's magazine* : une Visite à l'école d'application et d'expérience d'artillerie de Shoeburgness. — *The Fortnigthly Rewiew* : la Pomme de l'arbre de vie. — De Vignerie : l'Odyssée d'un saltimbanque. — Adolphe de Circourt : les Origines de la République des Etats-Unis. — Correspondance de la Revue : Lettres d'Allemagne, d'Italie, d'Orient, de Londres. — Chronique et bulletin bibliographique.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

(Rue de Babylone; — prix : 20 francs par an.)

Livraison de février.

M. Bonnetty : D'un témoignage splendide de Galien sur les vertus des chrétiens de son temps et sur la connaissance qu'il a eue de la Bible des Septante, de Moïse et du Christ. — François Lenormant : la Légende de Cadmus et les établissements des Phéniciens en Grèce (2e article). — Gabriel de Chaulnes : les Origines du christianisme dans les Gaules, en réponse à un article de la *Revue contemporaine*, du 15 septembre 1866 (suite et fin). — M. Fort : les Noachides et les divers pays qu'ils ont habités (1er article). — M. Bonnetty : quelques Documents historiques sur la religion des Romains et la connaissance qu'ils ont pu avoir des traditions bibliques, par leurs rapports avec les Juifs. — Nouvelles et mélanges.

ÉTUDES RELIGIEUSES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

(Rue de Tournon, 15; — prix : 15 fr. par an.)

Livraison de mars.

P. Ch. Daniel : les Moines d'occident et leur historien. — L'abbé Le Hir : du IVe livre d'Esdras, suite. — P.-F. Desjacques : un libre Penseur belge. — P.-J. Gagarin : la Réforme du clergé russe, suite. — P. Toulemont : A propos d'un article de M. Vitet dans la *Revue des Deux-Mondes*. — une Correspondance pendant l'émigration (1792-1797). — une Réclamation de M. Taine. — P. Chauveau; P.-Ch. Clair; P.-E. Patow : Bibliographie. — Varia : M. Petit de Julleville à la Sorbonne. — M. Deschanel à l'Athénée. — un joli Mot de M. Renan. — Notre-Dame d'Espérance de Suède. — Saint Luc et saint Mathieu expliqués par Lutteroth et E. Desjardins. — l'Education homicide. — Exécution d'une clause du traité de Pékin.

REVUE D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE

ANNALES DE LA CHARITÉ.

(Rue Cassette, 29. — Prix : 20 fr. par an.)

Livraison de mars.

Mme de Marcey : Massillon (suite). — Vicomte H. de Villemarqué : les Moines d'Occident, tome III. — Baguenault de Puchesse : les Ducs François et Henri de Guise, d'après de nouveaux documents (fin). — François Lenormant : la Semaine sainte à Athènes. — Société d'économie charitable. — Procès-verbaux des séances des 14 et 28 janvier. — Ernest de Toytot : les Arts et les Peintures céramiques (suite); les Ecoles italiennes. — Revue littéraire. — Chronique du mois. — Bulletin de Bibliographie.

SOMMAIRE DES ARTICLES

DE VARIÉTÉS PUBLIÉS PAR LES GRANDS JOURNAUX.

Constitutionnel. — 7 mars. Emile Chédieu : Le code d'instruction administrative par M. Adolphe Chauveau. — 25 mars. Lefeuvre : Le château actuel de Saint-Gratien. — 27 mars. Gustave Landrol : Les Guises, les Valois et Philippe II par M. Joseph de Croze.

Débats. — 2 mars. Prévost-Paradol : Le constitutionalisme de l'avenir ou le Parlement devenu le miroir de la nation par James Larimes, professeur de droit public à l'Université d'Edimbourg. — 4 mars. H. Taine : Etude sur Mendellssohn et la musique allemande. — 6 mars. Xavier Raymond : Le vice-amiral Page. — 8 mars. Jules Janin : Histoire romaine par Théodore Mommsen. — 21 mars. L. Alloury : Du droit nobiliaire français au XIXe siècle par M. Alfred Lévesque. — 24 mars. K. Hillebrand : Henri Heine, correspondance inédite.

France. — 25 mars. G. Lemaistre : Revue des cours publics. — 26 mars. E. Caro : Revue bibliographique.—La liberté dans l'ordre intellectuel et moral, études de droit naturel par Emile Beaussire.

Gazette de France. — 5 mars. Victor Fournel : La mutilation du Luxembourg. — 23 mars. Victor Fournel : La chanson populaire en France. — 24 et 25 mars. P. Félix : Conférences de Notre-Dame. But de l'art et vocation et l'artiste.

Journal des Villes et Campagnes. — 1er mars. Emile Beaussire : La maison de Habsbourg et la maison de Lorraine.— F. Boissin : M. François Delsarte. — 27. Firmin de Laubezon : Le vrai Voltaire. — 31. F. Boissin : L'Eglise et les sociétés ouvrières.

Liberté. — 5 mars. Xavier Eyma : Galilée. — 19. Ch. Virmaître : Les curiosités de Paris. Le Trocadéro. — 26. Xavier Eyma : Poëtes et romanciers de mon temps.

Moniteur. — 2 mars. Général Ambert : Etude historique sur le rôle politique du conseil d'Etat par M. Jonglez de Ligne, auditeur au conseil d'Etat. — 4. A. Boillot : Mémoires secrets de S. M. Augeart. — 18, 23 et 25. Charles Yriarte : François Goya, peintre espagnol, né en 1746, mort en 1828.

Opinion nationale. — 13 mars. Docteur Roques : Esculape et Thémis par le Dr Hénoque. — 25. Jules Levallois : Alfred de Vigny.— Les destinées. — Journal d'un poëte.

Patrie. — 20 mars. Edouard Fournier : Les Archives de la Bastille, par Ravaisson. — 21. Arthur Mangin : La science dans les livres. — 25. C. d'Amézeuil : La Musaraigne.

Pays. — 2 mars. H. Aubertin : D'un danger pour la langue française. — 4. M. Peeters : Proud'hon en Belgique. — 6. Gaston de Goëtlogon : La question du pôle nord. — 23. Robert Hanvey : Du mouvement coopératif. — 29. Pierre Gauran : Contes populaires de l'Armagnac.

Presse. — 1er mars. Camille Farcy : Les Halles de Paris. — 21. Vallery-Radot : Les odeurs de Paris par Louis Veuillot. — 23. Flavio Berti : Le brigandage dans les Etats-Romains. 26. E. Eyth : Grues à vapeur à action directe ou déchargements à vapeur.

Temps. — 5 mars. Ed. Scherer : Un agent diplomatique sous Louis XV. — 16 et 26. P. Challemel-Lacour : Le patriotisme et l'histoire nationale. — J. Michelet : Paris. Le collége de France. — 23. J.-M. Guardia : La question de la mortalité des nourrissons et de l'industrie des nourrices.

Union. — 4 mars. X. Marmier : Souvenirs d'un voyageur. — Les drames de Berlin. — Henri de Kleist. — 5. Alfred Nettement : La Réforme en Italie. Les Précurseurs. Discours historiques de César Cantù. — 19, 24 et 25. P. Félix : Conférences de Notre-Dame. L'objet et la nature de l'art. — 20. Alfred Nettement : Géographie générale de L. Dussieux. — 21. G. de Beaucourt. Histoire de la conquête de la Guyenne par les Français, de ses antécédents et de ses suites par Henry Ribadieu. — 26. Alfred Nettement : Les moines d'Occident par le comte de Montalembert. — Conversion de l'Angleterre par les moines. — 29. Augustin Largent : La vie et l'esprit du serviteur de Dieu Jean-Joseph Allemand par l'abbé Gaduel.

Le gérant, F. WATTELIER.

Paris. — Imprimerie Divry et Ce, rue N.-D. des Champs, 49

Tome III. N° 5. Mai 1867.

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PREMIÈRE PARTIE

Le conseil supérieur vient de publier la circulaire suivante dans l'intérêt de l'Œuvre. Bien que cette pièce ne soit pas adressée spécialement aux membres de la Société des Agrégations, nous la leur communiquons à titre de renseignement, en leur recommandant de l'utiliser pour faire autour d'eux de la propagande. L'Œuvre sera reconnaissante envers ceux qui pourront lui obtenir l'insertion de cet appel dans quelques publications religieuses.

ŒUVRE DES AGRÉGATIONS.

Messieurs,

C'est une vérité dont tout le monde est aujourd'hui d'accord : la société est chaque jour minée par les fausses doctrines, par les mauvais livres et les productions anti-religieuses et anti-sociales ; c'est la grande plaie de nos jours.

Il n'est plus permis désormais de rester inactif ou indifférent en présence de cet incessant travail de désorganisation qui accumule les ruines autour de nous. Tout bon Français, tout honnête homme, et à plus forte raison tout bon catholique, doit regarder comme un de ses premiers devoirs de lutter et de réagir contre un si grand danger pour le présent et une si grande menace pour l'avenir.

Il ne faut pas laisser la victoire au mal ; il y va d'ailleurs du salut de tous comme de chacun. Mais pour résister efficacement, pour combattre et pour vaincre, il faut n'être pas seul ; dans un péril public, on ne se sauve qu'en sauvant les autres. Il est donc important, nécessaire, de

s'unir et de s'accorder pour une action commune et des efforts communs.

Mais, que faut-il faire? Bien des choses, une surtout : opposer de bons livres aux mauvais livres ; et, pour ne pas laisser de porte ouverte au mal, être difficile, très-difficile dans le choix. Il faut faire connaître, recommander, multiplier, répandre les bons livres.

Malheureusement, les bons livres sont rares, et surtout les bons livres la portée du plus grand nombre, parce que ce sont les plus difficiles à faire ; de plus, les bons livres coûtent cher et se vendent peu, rapportent peu : parce bien souvent et presque toujours la spéculation sans scrupule, qui flatte les passions et les vices, a seule le succès et le profit; et l'honnêteté consciencieuse impose plus de sacrifices qu'elle ne donne de compensations.

Il en résulte que les bons livres sont peu lus, et qu'ils ne font pas le bien qu'ils devraient faire.

Il faut favoriser le débit des bons livres, il faut en faire des éditions à bons marché, comme d'autres le font pour les mauvais livres. Il faut enfin aider, encourager les auteurs de bons livres et en faciliter la publication.

Toutes ces choses, impossibles à des forces individuelles, une association peut les faire ; surtout si, possédée de l'ardeur du bien, elle unit ses efforts dans une parfaite harmonie en demandant à Dieu de les bénir et de les féconder.

Ce besoin, plus pressant que jamais, d'association pour la publication et la propagation des bons ouvrages, surtout des bons ouvrages populaires, a été compris depuis quelques années.

Indépendamment d'œuvres générales qui n'ont pas négligé cet objet, diverses œuvres spéciales ont été fondées, chacune ayant son caractère, ses moyens différents, son utilité propre; toutes ont déjà rendu des services, dans la mesure d'appui qu'on leur a donné.

Celle dont nous allons parler, la première en date, quoique récente encore au point de vue de sa complète organisation, n'est exclusive d'aucune autre, vient en aide à chacune d'elles, reçoit aide de chacune d'elles, n'est étrangère et ne fait concurrence à aucune, convient à tout le monde, et s'adapte à tous les besoins.

Elle se recommande par sa priorité d'abord, ensuite par les avantages que lui donnent l'expérience et la pratique, et surtout par le caractère propre et unique de *mutualité* qui la distingue.

C'est l'*Œuvre des Agrégations.*

L'idée première en appartient à M. Vrayet de Surcy, qui avait pressenti tout le parti qu'on en pouvait tirer, et qui, après avoir fait

l'essai lui-même et l'avoir seul mise en pratique et soutenue pendant près de dix ans, voulant en assurer pour l'avenir la continuation et le succès, en a remis la direction entre les mains d'une *Société*, déjà constituée depuis quelques mois, sous le patronage d'un *Conseil supérieur* composé d'éléments variés, où l'expérience, l'habitude des œuvres, le dévouement à la foi catholique sont représentés de manière à donner toutes les garanties.

Sous le contrôle d'un *Conseil de surveillance* et d'un *Comité des publications* composés d'hommes graves et éclairés, un *administrateur* jeune, actif, vigilant, ayant le zèle et l'intelligence de l'Œuvre, s'y dévoue sans relâche : doué des qualités propres de son emploi, droiture et tact dans les affaires, ordre dans la gestion, exactitude, affabilité dans tous ses rapports avec le public, il a tout ce qu'il faut pour lui concilier toutes les sympathies.

Il est bon d'expliquer ici, pour ceux qui l'ignorent, comment fonctionne le système des Agrégations, et quelle est l'action et la vie de l'Œuvre.

Par un heureux accord, en même temps qu'elle a pour objet principal l'intérêt de tous, elle sert aussi l'intérêt personnel de chacun.

Voici, en effet, ce que c'est que l'*Agrégation*, combinaison bien simple, en vertu de laquelle chacun peut, en s'associant à l'Œuvre et en généralisant ses bienfaits, y participer lui-même directement, et, s'il le veut, bien au-delà de la mesure dans laquelle il y contribue.

Ceci n'est pas difficile à comprendre. On va le voir par la simple exposition des faits :

On s'*agrége* en payant, chaque année, 6 francs. Moyennant cette somme modique, l'*agrégé* devient membre et prend part à l'action de la Société, dont il aide ainsi à payer les frais généraux ; et, de plus, il acquiert le droit de se procurer, à des conditions qu'il ne trouverait nulle part ailleurs, tous les bons livres qu'il désire, soit pour les répandre, soit pour son usage personnel.

Ces conditions sont telles, que, sur l'achat d'un seul ouvrage quelquefois, il peut réaliser l'économie des 6 francs qu'il aura versés.

Nous lisons en effet au chapitre VI, article 32 des statuts de l'Œuvre :

« Moyennant cette cotisation, les agrégés peuvent : 1° acquérir à prix « réduit ou de revient tous les ouvrages édités ou acquis par la Société. « Ils obtiennent généralement, ainsi que cela résulte des catalogues, « une remise de 45 à 80 pour cent sur le prix de ces ouvrages ; 2° ils « peuvent aussi s'adresser à l'administration pour l'achat des ouvrages

« étrangers à la librairie de la Société, et pour les abonnements aux re-
« vues et journaux de Paris. Les remises obtenues ordinairement des « libraires leur sont abandonnées. Ces remises sont généralement de « 20 à 25 pour cent sur le prix des ouvrages, et de 5 à 10 pour cent « sur le prix des abonnements. »

L'*agrégation* n'est pas le seul moyen de s'associer à l'Œuvre. On peut prendre rang parmi ses *fondateurs* par le versement une fois fait d'un capital qui ne peut être moindre que 100 fr., et qui demeure acquis à la Société. Ce capital donne droit à un intérêt payable en livres chaque année, intérêt calculé à raison de 5 pour cent, mais en réalité beaucoup plus fort, à cause du prix réduit auquel les livres sont donnés.

On peut être encore simplement *donateur*. Les dons volontaires de toutes sortes seront reçus et employés au profit de l'Œuvre. Il en sera toujours tenu un compte exact et rigoureux.

Il est permis de pressentir quelles ressources chacun pourra trouver dans l'Œuvre des agrégations; elle procure non-seulement la réduction de prix si désirée pour les bons ouvrages, mais elle présente encore un choix déjà fait, ou, tout au moins, des indications précieuses, que, de plus en plus, les rapports constants de la Société avec toutes les bonnes librairies mettront à même de fournir (1).

Ajoutons qu'à l'ancienne librairie de M. Vrayet de Surcy, qui renfermait quantité de bons livres, la Société a joint déjà un assez grand nombre d'acquisitions et de publications nouvelles. Le nombre s'en augmentera à mesure que les ressources seront plus abondantes.

L'Œuvre est modeste, mais elle grandira, nous l'espérons; nous espérons surtout qu'elle sera féconde en résultats. Mais il faut, pour cela, que personne ne lui refuse un concours qui est si facile à donner; il faut que les lecteurs, les éditeurs, les auteurs catholiques s'associent à son apostolat; il faut que les petites bourses lui apportent l'obole productive des 6 francs, et que les grandes consentent à lui venir en aide d'une manière plus large et plus efficace ; il faut enfin que ceux qui n'ont au service des œuvres que la prière accordent généreusement à celle-ci cette opulente aumône.

Elle sera reconnaissante à tous et à chacun de ceux qui la mettront à même d'acquérir le plus de droits possible à la reconnaissance de tout le monde.

(1) La Société publie d'ailleurs tous les mois un recueil (*Revue bibliographique et littéraire*) dont l'objet principal est de faire connaître, autant que possible, les bons ouvrages, signaler les mauvais, mettre en garde contre les douteux. Bien que cette Revue ne s'adresse pas uniquement aux agrégés, on s'efforcera d'y tenir les lecteurs au courant des progrès de l'OEuvre et de tout ce qui l'intéresse.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Par le comte Anatole DE SÉGUR (1).

Qui est-ce, aujourd'hui, qui ne parle pas de son amour pour la patrie? Qui est-ce qui ne se dit pas ami du peuple? Rien n'est si commun que le nom, — nous ne voudrions pas dire : rien n'est si rare que la chose; nous craindrions de calomnier notre siècle. Mais ce qui est rare, peut-être, c'est l'amour vrai et désintéressé et qui ne cherche en tout que le bien de ce qu'il aime. Est-ce ainsi toujours qu'on aime le peuple? Est-ce ainsi toujours qu'on aime la patrie? Un des signes de l'amour vrai, c'est qu'il se montre par les actes plus encore que par les paroles; un autre signe de l'amour vrai, c'est qu'il saisit toute occasion de se manifester.

M. le comte Anatole de Ségur nous en offre un nouvel exemple dans le petit livre qu'il vient de publier sous le titre d'*Histoire populaire de saint François d'Assise.* Nous ne saurions en faire un meilleur éloge que de reproduire en toute simplicité ce qu'il dit lui-même de l'intention qui le lui a fait écrire :

« Dans notre vieux langage, dit-il, le nom de François est synonyme « de celui de Français : il signifie natif ou du moins ami de la France. « Le grand saint d'Assise avait reçu au baptême le nom de Jean : il « dut celui de François à son amour pour la France et pour sa belle « langue. Les autres saints qui, depuis, ont porté le même nom ont « également appartenu à notre chère patrie, soit par la naissance, soit « par le langage, soit par l'affection. Dieu, qui a montré par tant de signes « éclatants la mission providentielle de la France, semble avoir voulu « qu'aucune des gloires de l'Église ne lui fût étrangère, et il a rattaché « à son histoire par des liens très-étroits l'illustration de tous les « grands saints dont le génie ou les vertus ont le plus remué le « monde.

« Cette prédisposition, ce que je pourrais appeler cette attention, de « la Providence à l'endroit de notre nation m'a toujours paru singu- « lièrement touchante; c'est elle surtout qui m'a déterminé à écrire « l'histoire populaire des saints qui ont illustré le nom de François. « Saint François d'Assise, saint François de Sales, saint François

(1) *Histoire populaire de saint François d'Assise*, par le comte Anatole de Ségur. Poussielgue. In-18 de 304 pages. — Prix : 1 fr. 20.

« Xavier, quels hommes! quels prodiges de sainteté! Et si je puis « poursuivre plus loin mon dessein, quelles figures encore que celles de « saint François de Paule, le fondateur des Minimes, de saint François « de Borgia, successeur de saint Ignace, de saint François Régis, de « saint François Hieronymo!

« Quoi qu'il en soit de la suite de l'entreprise, je commence aujour- « d'hui par la vie de saint François d'Assise. Je lui devais à tous égards « cette préférence, non-seulement parce qu'il est le plus grand, mais « parce qu'il a paru le premier, et qu'il fut le protecteur et le patron de « tous les autres. Il est la première et la plus éclatante de ces étoiles « que Dieu posa comme un diadème sur la tête de la France. »

Écrire un tel livre dans de telles dispositions, c'est assurément tout d'abord faire une bonne action, et comment ne serait-ce pas un bon livre? Le but de l'écrivain, le choix du sujet, le désir de le faire aimer, le besoin d'être populaire, c'est-à-dire de n'être ni long, ni obscur, ni difficile à lire, de ne dire que ce qu'il faut, de mettre à la portée de tous les vertus qu'on raconte et qu'on veut proposer à l'imitation, à la vénération de tous, toutes ces choses, quand il n'y aurait pas d'ailleurs la garantie d'un talent bien connu, n'impliqueraient-elles pas comme nécessairement un ensemble complet des qualités propres à un tel ouvrage? L'accueil le plus cordial et le plus sympathique ne pouvait lui manquer. Ceux qui l'auront lu trouveront plus de charme encore à le relire, et tout le monde désirera de le voir escorté bientôt de tout le glorieux cortége qui doit le suivre.

Un récit tout à fait populaire de la vie de saint François d'Assise manquait : les narrations trop étendues ou trop arides qui l'ont racontée ne sont guère faites pour la majorité des lecteurs. Cette vie est d'ailleurs toute pleine de traits si extraordinaires pour nous et tellement en dehors de la portée vulgaire, qu'il n'est pas sans difficulté de les présenter à une époque comme la nôtre, où une sorte de niveau ayant égalisé même les intelligences et les courages, on admet avec peine tout ce qui sort tant soit peu du commun. Et cependant nulle existence d'homme, par sa simplicité et en même temps sa variété, n'est plus accessible à toutes les classes et à tous les caractères; nulle ne renferme plus de points de contact avec les natures et les situations les plus différentes. Après tout, si elle a des côtés arides, elle a aussi des côtés poétiques, dont M. le comte de Ségur a déjà su très-heureusement tirer parti : et, même en se tenant, comme il l'a voulu faire ici, dans la stricte vérité historique, en dehors de toute légende, on y trouve une ample moisson de détails pleins de charme et capables d'intéresser jusqu'aux lecteurs les plus

blasés. Il peut s'y rencontrer une âpreté de pénitences qui effraie notre lâcheté, une naïveté de sentiments qui donne à sourire à notre suffisance ; mais il se fait de ces deux impressions opposées un continuel mélange qui donne à l'ensemble un indéfinissable attrait.

Ajoutons enfin qu'il n'est point d'histoire plus utile à faire connaître aujourd'hui, en raison même des défaillances et des infirmités particulières à notre temps : « Elle parle de pauvreté à un siècle matéria-« liste, amoureux de la richesse jusqu'à la folie : elle parle d'humilité « à un siècle orgueilleux, où l'envie et l'ambition confondent tous les « rangs et empoisonnent tous les cœurs : elle parle de charité à un « siècle refroidi, qui ne connaît plus ni l'amour de Dieu, ni l'amour « des hommes : elle parle de miracles à un siècle sceptique, qui ne « croit plus au surnaturel, et qui prétend même rejeter les miracles « de l'Évangile. Toutes ces grandes vertus chrétiennes qui nous man-« quent, dont l'absence nous tue, et dont le retour seul peut nous sau-« ver, cette vie merveilleuse nous les montre en œuvre à un degré su-« blime et sur un théâtre incomparable. »

Et elle nous les fait non-seulement admirer, mais aimer, comme les ont admirées et aimées les contemporains : car elles ont encore aujourd'hui comme elles ont eu alors une force entraînante et une incroyable puissance de fécondité. Cette pauvreté libérale que saint François exalta dans ses chants inspirés, il en communiqua le désir et le goût à une foule presque innombrable d'hommes jeunes, nobles et riches, même de dames de haut rang. Une vision prophétique lui avait montré par avance ces multitudes se rangeant sous sa bannière : « J'ai vu, s'écriait-il, tous « les chemins remplis d'hommes qui se hâtaient fort. Les Français « viennent, les Espagnols s'empressent, les Anglais et les Allemands « accourent, toutes les nations s'ébranlent..... » Et peu d'années après, ils étaient déjà réunis en très-grand nombre autour de lui, et il les envoyait préluder aux conquêtes futures. « Ils n'osaient pas encore se « donner le nom de religieux ; quand on leur demandait de quel pays « et de quelle profession ils étaient, ils répondaient humblement : « Nous sommes des pénitents venus d'Assise. »

« Ces humbles pèlerins voyageaient pieds nus, sans bourse, sans « bâton, se nourrissant du pain de la charité, priant ou parlant des « choses divines tout le long du chemin : on eût dit, à les voir passer « pauvres et joyeux dans les belles vallées et les montagnes d'Italie, la « troupe bienheureuse des apôtres suivant le Sauveur dans les chemins « de la Galilée..... A ceux qu'ils rencontraient, ils souhaitaient la « paix, ils enseignaient la paix, ils la donnaient à ceux qui voulaient

« la recevoir. Ils prêchaient les joies de la pénitence, les douceurs de « l'amour de Dieu et du prochain, sans recherche, sans discours apprê- « tés, sans autre préparation que la prière. Ils recevaient les affronts « avec la même sérénité que les aumônes, et priaient pour leurs enne- « mis comme pour ceux qui leur faisaient du bien..... Quand ils ne « trouvaient pas de toit où s'abriter, ils passaient la nuit dehors, heu- « reux d'avoir cette ressemblance de plus avec Celui qui n'eut point de « lieu où reposer sa tête..... Au milieu de privations telles, que souvent « ils manquaient de pain, ils surabondaient de joie, et trouvaient plus « de douceur dans les larmes de leur pénitence que les mondains n'en « trouvent dans leurs faux plaisirs..... »

Dans un sexe plus faible, l'ardeur n'était pas moindre : « Sainte « Claire, courant à grands pas dans la voie de son bienheureux Père « saint François, poussa l'amour de la pauvreté jusqu'à un tel point, « qu'elle demanda et obtint, non sans peine, du pape Innocent IV, le « privilége de renoncement perpétuel à toutes possessions pour elle et « pour son Ordre. Les Sœurs de sainte Claire étant cloîtrées, ne pou- « vaient aller mendier comme les Frères Mineurs ; elles durent désor- « mais attendre chaque jour dans leur monastère, de la seule Provi- « dence de Dieu et de la charité des chrétiens, le pain de la journée. « Quand ce pain quotidien leur faisait défaut, on sonnait la cloche du « couvent, pour apprendre aux fidèles que les Sœurs n'avaient pas de « quoi manger. Il en est ainsi depuis six siècles, et, depuis six siècles, « Jésus-Christ et ses amis n'ont pas manqué de répondre à l'appel des « pauvres recluses ; et quand, par hasard, le secours imploré n'arrive « pas à temps, les saintes filles bénissent Dieu, et, joyeuses, remplacent « leur repas par un chant d'action de grâces. »

Les Frères Mineurs, eux aussi, donnent encore aujourd'hui à toute la terre le spectacle des mêmes vertus et de la même protection divine.

Leur commencement date de 1208, et dès 1219, dans le deuxième chapitre général que saint François tint le 26 mai, jour de la Pentecôte, à Sainte-Marie-des-Anges, il en vint de toutes les parties du monde. « Ils arrivaient par groupes, jeunes gens et vieillards, vêtus du même « habit, tous pieds nus, respirant la joie de la pauvreté... Le monastère « de Sainte-Marie-des-Anges ne pouvant abriter cette multitude im- « mense (leur nombre dépassait 5,000), on dressa dans la campagne en- « vironnante des cabanes faites de nattes de jonc et de paille. Ce fut sous « ces tentes, aussi belles que celles de l'armée d'Israël, que campa l'ar- « mée de saint François. » Et Dieu renouvela pour cette multitude le

le miracle de la multiplication des pains. De tous les environs, affluèrent des gens de la ville et de la campagne qui apportaient aux pauvres de Dieu toutes les provisions nécessaires. « Ces secours durèrent autant « que le chapitre lui-même, et la charité de ceux qui donnaient se trouva « aussi grande que la pauvreté de ceux qui recevaient... Une foule nom« breuse de gens de toute classe, jeunes et vieux, clercs et laïques, « étaient venus pour contempler la nouveauté de ce spectacle. » Et il y en eut plus de 500 qui se joignirent aux Frères pour embrasser la vie de pauvreté.

Enfin, le troisième Ordre fondé par saint François, pour ceux qui vivent dans le monde, ne se répandit pas avec une rapidité moins extraordinaire que les deux autres. Les Tertiaires de saint François, comme ceux de saint Dominique, se multiplièrent tant et si vite, que Pierre des Vignes, ministre de Frédéric II, écrivait à son maître, dont il voyait ainsi déconcerter les projets impies : « Ces deux fraternités « embrassent universellement les hommes et les femmes. Tous y ac« courent, et à peine se trouve-il une personne dont le nom n'y soit « inscrit. » Le Tiers-Ordre de Saint-François franchit bientôt les montagnes et les mers ; il se propagea en France, en Allemagne, en Espagne ; il fleurit en Asie, et compta de nombreux enfants dans les Indes et jusqu'au Japon... La vie religieuse devint possible et facile à toute âme de bonne volonté. « Toute chambre, dit le P. Lacordaire, pouvait « devenir une cellule, et toute maison une thébaïde. » On sait quelle glorieuse milice de tout rang, jusqu'à nos jours, fait l'apprentissage du Ciel dans cette autre armée de saint François, et quels noms illustres et vénérés, depuis saint Louis et sainte Élisabeth jusqu'à Pie IX !

Telle est la généreuse contagion de la vertu ! Telle est la force de l'exemple vivifié par l'esprit de Dieu !

Saint François, ce fou volontaire de la sainte folie de la croix, s'est vu suivi d'un plus grand nombre de disciples que tous les sages les plus sages de la sagesse humaine n'en ont jamais pu réunir. Riche sous ses haillons de bure, fier dans l'abaissement de son humilité, libre dans les fers et la maladie, gai parmi les injures et les mauvais traitements, tranquille et ferme en face des voleurs et des infidèles, ce noble mendiant, qui ne craignait pas de répondre : « *Je ne vends pas ma sueur « aux hommes, je la vendrai plus cher à Dieu,* » ce pèlerin sans asile qui s'intitulait « *le héraut du grand Roi,* » ce captif qui, par l'imposante dignité de ses paroles, étonnait le sultan Mélédin, exerça un empire étrange que les autres âges n'avaient pas connu ; subjuguant les âmes par un irrésistible ascendant, il fit naître en elles l'enthousiasme de la

privation, y excita de saints transports pour ce que tout le monde redoute et fuit, et leur fit trouver la surabondance dans le dédain des choses extérieures, la jouissance même dans le mépris des délicatesses du corps, une indépendance parfaite dans un renoncement sans réserve, et l'idéal des biens terrestres dans le dénûment absolu.

Mais, en même temps, il savait contenir tous ces mouvements. Il indiquait les bornes que la mortification ne doit pas franchir : « Que « chacun, disait-il, donne au corps selon sa nécessité, pour que le corps « rende bon et loyal service à l'esprit. » Il faisait voir que les raffinements ne vont point à l'humilité, car tout est simple en elle. A un de ses frères qui s'étonnait de le voir accepter volontiers les hommages qu'on lui rendait publiquement, il expliquait que, rapportant à Dieu ces témoignages de vénération, il n'avait garde de les trouver exagérés ; mais au bon paysan qui, dans sa chrétienne franchise, lui avait donné ce rude avis : « *On dit grand bien de toi ; applique-toi à être tel* « *que l'on dit que tu es,* » il baisa les pieds par reconnaissance ; et, peu de temps après, fit un miracle en sa faveur.

La pauvreté étant « comme la vertu-mère autour de laquelle il voulait grouper toutes les autres, » il ne permettait à ses frères aucun ménagement sur cet article : « Gardons-nous, disait-il, après avoir tout quitté, de perdre le royaume des cieux pour une bagatelle ; » mais il ne voulait pas pour cela qu'on méprisât les riches, car ils avaient leur place dans son plan comme dans le plan divin.

« Sanctifier les uns par l'abandon complet des biens de ce monde, « les autres par l'exercice de la charité, et, par cet échange d'aumônes « et de bénédictions, réunir tous les hommes, frères en Adam et en « Jésus-Christ, dans l'amour pratique du prochain et dans l'amour « de Dieu », c'était là toute son œuvre. Il voulait ainsi sauver tout le monde. « Ce n'est pas seulement pour notre salut, disait-il, que Dieu « nous a appelés dans sa miséricorde, c'est encore pour le salut de « beaucoup d'autres. » Et il habituait ses frères à considérer qu'en demandant l'aumône ils offraient cent pour un, car ils demandaient « pour l'amour de Dieu, auprès duquel le ciel et la terre ne sont « rien. »

Il n'admettait pas de réserve non plus en fait de charité. Quiconque ne pouvait se résoudre à soigner les lépreux, ne pouvait entrer dans son Ordre. Une sollicitude plus grande encore était requise pour les pécheurs : « Si le pécheur n'implore pas miséricorde, disait-il, deman- « dez-la pour lui. » Et encore : « Plusieurs vous paraissent être les mem- « bres du diable, qui seront un jour les disciples de Jésus-Christ. »

Son grand moyen de tout gagner, c'était la douceur, cette douceur conquérante qui lui concilia l'Evêque d'Imola, qui convertit le lépreux blasphémateur, qui changea en frère *Agnello* le *loup* du mont Alverne, qui attirait et ramenait les cœurs, et qui établissait partout la paix. Aussi, la recommandait-il toujours : « Par votre douceur, disait-il, portez tout le « monde à la bénignité, à l'union, à la concorde. » Par elle, il rendait tout aimable ; c'était elle qui lui inspirait cette naïveté charmante avec laquelle il mettait tous ses enseignements en action : il faut voir, par exemple, comment il explique à frère Masseo « quel est le *grand trésor de Dieu,* » et à frère Léon « *où est la joie parfaite,* » ou comment il récite l'office sans bréviaire, avec le même frère Léon, la *petite brebis du bon Dieu* ; ou comment il improvise un repas de nuit en faveur d'un frère tourmenté par la faim ; et beaucoup d'autres traits de cette sorte, racontés dans l'ouvrage de M. de Ségur, avec la simplicité noble et franche qui leur convient.

Cette douceur victorieuse, il la porte partout avec lui, dans ses rapports non-seulement avec les hommes, mais avec tous les êtres de la création, qu'il appelle ses *frères* et ses *sœurs*, et auxquels il parle tout à la fois en maître et en ami. Il se fait obéir avec une égale docilité des brebis timides et du terrible loup de Gubbio; mais ses préférences marquées sont pour ses frères les oiseaux, doux comme lui, attendant, comme lui, de la Providence, le vivre et le couvert de chaque jour, comme lui libres et détachés de la terre, créatures aériennes dont le vol et les chants montent vers les cieux; il a pour eux des attentions particulières; il les prêche, et il les envoie annoncer les bienfaits de Dieu; il récite l'office au milieu de leurs gazouillements ; il se plaît dans leur familiarité et parmi leurs joyeux ébats.

C'est en Dieu, son unique Père, son unique bien, son unique amour, qu'il puise le secret de cette douceur et de cette simplicité, comme aussi de cette force et de cette dignité. C'est Dieu, Dieu seul qu'il voit partout, qu'il voit en tout, qu'il chante par les créatures, qu'il chante avec les créatures; prêtre et roi de la création, comme Adam le fut dans la splendeur première de son innocence.

Il s'était élevé jusqu'à ce degré par le sacrifice complet de sa volonté propre, sacrifice qu'il avait fait dès le commencement : « *Seigneur,* « avait-il dit comme saint Paul, *que voulez-vous que je fasse?* » et il avait attendu la réponse, toujours prêt, sans hésitation, sans raisonnement, avec la franche abnégation et la foi naïve d'Abraham, à faire tout ce qui lui semblerait indiqué par la volonté de Dieu, toujours prêt à changer dès que cette volonté lui paraîtrait plus clairement manifestée. C'est

ainsi, qu'instrument docile dans les mains divines, il marche de vertus en vertus. Parfaitement insouciant des jugements du monde, il avança, sans redouter d'obstacles, dans cette voie royale. Une étonnante et singulière ressemblance avec le Fils de Dieu fut, dès ce monde, sa glorieuse récompense. Les traits en sont nombreux et remarquables : vie cachée et vie publique, avec la même pauvreté et le jeûne de quarante jours; vie errante et voyageuse, semant partout le bien, tout à la fois contemplative, active et enseignante; deux disciples d'abord, puis douze se groupant autour de lui, envoyés par lui deux à deux aux divers points de l'horizon, revenant joyeux rendre compte de leur mission, se grossissant ensuite d'un beaucoup plus grand nombre, et, à la fin, pour couronner cette similitude, le calvaire du mont Alverne et les stigmates des cinq plaies.

Il eut encore une autre récompense : un caractère de perpétuité s'est attaché à tout ce qui rappelle sa mémoire : *a San Francesco in Ripa*, l'oranger toujours vert; à *Sainte-Marie-des-Anges*, « monument éternel de la bonté de Dieu, » les buissons témoins de sa pénitence se couvrant tous les ans de roses blanches et rouges, et tous les ans aussi, les pèlerins, au nombre quelquefois de 200,000, venant chercher le grand pardon de saint François, indulgence octroyée par Jésus-Christ lui-même à la prière de Marie; et enfin, plus que tout cela, la vie toujours jeune des trois Ordres fondés par lui, et qui, malgré les défections et les persécutions, et quand Satan s'acharnerait dans sa fureur jusqu'à détruire leur berceau, partageront le privilége des œuvres mêmes de Jésus-Christ, et dureront, suivant la promesse divine, jusqu'à la fin des temps.

Après Jésus, après Marie, c'est saint Pierre et l'Église; après les louanges de Dieu et le soin de ses sanctuaires, c'est le dévouement au Saint-Siége, qui occupe le plus de place dans le cœur et dans la vie de saint François, et qu'on retrouve à tous les moments solennels de son existence, depuis le jour où, transporté d'une indignation prophétique sur le peu de zèle des pèlerins pour orner le tombeau du prince des Apôtres, il y jette à pleines mains tout l'argent qu'il avait sur lui, jusqu'au jour où, en même temps qu'il fait de son Ordre «le héraut de la très-Sainte Vierge et le propagateur, dans le monde, du grand dogme de l'Immaculée-Conception », il veut aussi qu'il y soit fait toujours, dans les offices, une mention expresse de saint Pierre, pour resserrer les liens de « filial amour qui l'attachaient à l'Église romaine, mère et maîtresse de toutes les Églises. »

Saint François eut un autre amour qui ne le quitta pas, l'amour de la France, auquel il dut son nom. Toute sa vie il désira évangéliser la

France et Paris. Il y aspira comme il aspira au martyre; mais l'un et l'autre ne fut réalisé qu'en la personne de ses frères. Du moins il se donna la satisfaction de parler la langue de la France. De tous les goûts de sa jeunesse, ce fut le seul qu'il réserva; et il pouvait le faire sans déroger: car il n'aimait et ne voulait rien que pour Dieu. Or, c'était en langue française qu'il chantait les louanges de Dieu. Quel honneur! et pourquoi faut-il, après qu'un saint François d'Assise, après qu'un saint François de Sales ont tant glorifié notre langue, pourquoi faut-il qu'on la voie aujourd'hui livrée aux profanateurs qui veulent la plier aux usages les plus impies? Ils sont obligés, pour cela, de la dénaturer; ils la rendent méconnaissable. Elle redeviendra elle-même, dès que notre siècle, revenu de ses erreurs, pourra la ramener à son véritable emploi.

C'est pour cela que, souhaitant à M. de Ségur, pour son livre, le succès qu'il mérite, et le seul qu'il ambitionne, le succès du bien; nous nous associons au vœu qu'il exprime et à la confiance avec laquelle il le présente, non-seulement aux amis de saint François, mais encore et surtout à ceux qui ne le connaissent pas : « Quand ceux-ci, dit-il, le « le connaîtront, ils l'aimeront. Puissent-ils, l'aimant, vouloir l'imiter! « De nos jours, comme au temps où saint François parut, il faut au « monde et à l'Eglise des saints et de vrais chrétiens, c'est-à-dire de « vrais disciples de la croix de Jésus-Christ. L'orgueil et la sensualité « menacent de perdre le genre humain; Dieu veuille que l'humilité et « la mortification des fils de saint François contribuent à le sauver! »

C. Estienne.



LISTE DES OUVRAGES

qui ont été le plus demandés pendant le mois d'avril :

ACTION DES ESPRITS DANS L'HISTOIRE, par M. G. Lamotte. 1 vol. charpentier. 3 50

LA MISSION TEMPORELLE DU SAINT-ESPRIT, par Mgr Manning, archevêque de Westminster; traduit par J. Gondon. 1 vol. charpentier. 3 »

VOLTAIRE, *sa Vie et ses Œuvres*, par M. l'abbé Maynard. 2 vol. in-8°. 15 »

L'ARMÉE FRANÇAISE EN 1867. 1 vol. in-8°. 5 »

L'ÉGLISE, ŒUVRE DE L'HOMME-DIEU, par M. l'abbé Besson. 1 vol. in-12. 3 »

L'HOMME-DIEU, par M. l'abbé Besson. 1 vol. in-12. 3 »

GUIDE SPIRITUEL dans les voies de la perfection chrétienne, par le R. P. Scaramelli; traduit par M. l'abbé Rudeau. 2 vol. in-12. 7 »

LE PETIT COLPORTEUR, par Mlle Julie Gouraud. 1 vol. in-12. 2 »

Le TEMPS PASCAL, tomes I et III, par le R. P. dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes. 1 vol. in-12 (1). 3 75

VIE ET ŒUVRES DE MARIE LATASTE, religieuse du Sacré-Cœur, publiées avec l'approbation de Mgr l'évêque d'Aire, par l'abbé P. Darbins. 3 vol. in-12. 10 50

VIE DE SAINT JEAN DE MATHA, fondateur de l'ordre de la Très-Sainte Trinité, par le R. P. Calixte de la Providence, religieux trinitaire. 1 volume format charpentier. 2 50

MOINES (les) D'OCCIDENT, depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard; par le comte de Montalembert, l'un des quarante de l'Académie française. 4e et 5e vol. in-8°. 7 50

RÉUNION (De la) de l'Eglise protestante d'Angleterre à l'Eglise catholique, par J. Gondon, avec introduction de Mgr Manning. 1 vol. in-8°. 7 »

MADAME DE SWETCHINE. Choix de méditations et de pensées chrétiennes, publié par le comte de Falloux, de l'Académie française. 1 vol. in-18. 1 »

VIE DE L'ARCHIDUC MAXIMILIEN D'ESTE, par Daurignac. 1 vol. in-8°. 6 »

RÉCIT D'UNE SŒUR, souvenirs de famille, par Mme Augustus Craven, née La Ferronnays. 2 vol. in-12. 8 »

ŒUVRES DE JEAN, SIRE DE JOINVILLE, comprenant l'histoire de saint Louis, le Credo et la Lettre à Louis X; par M. Natalis de Wailly. Edition de luxe sur papier vergé de Hollande. Prix : 20 »
Edition ordinaire. 15 »

RÉFORME (la) EN ITALIE; les Précurseurs, discours historiques de César Cantu, traduit de l'italien par Anicet Digard et Edmond Martin. 1 vol. in-8°. 7 50

ART (l') CHRÉTIEN, par Rio. 4 vol. in-8°. 30 »
Le 4e volume se vend séparément. 7 50

ESPRIT (l') DE PIE IX, ou les plus beaux traits de la vie de ce grand Pape, par le R. P. Huguet. S. M. 1 vol. in-12. 2 50

ANNUAIRE CONTEMPORAIN, revue de l'année 1866. 1 vol. gr. in-8°. 6 »

NOVUM JESUS CHRISTI TESTAMENTUM. Edition nouvelle mise en vente tout récemment par la librairie A. Le Clère et Ce; cette édition, d'un format très-portatif, et enrichie de commentaires latins, comprend 630 pages et 3 cartes.
Se vend, brochée : 3 »
reliée à l'anglaise : 3 50

Nous annonçons ces ouvrages au prix de librairie. Il sera fait aux agrégés les remises d'usage.

(1) Le tome II a été également demandé; mais la première édition est épuisée, et la seconde ne sera terminée que dans quelques semaines.

DEMANDES ET OFFRES D'OUVRAGES

de la part des agrégés.

OFFRES.

Commentario alla S. Seviltura (ital.) 23 vol. in-18. Milan, 1853. Demi-reliure, dos parchemin en très-bon état. 30 »

Bible de Cologne (Balthazar d'Égmond, 1862), in-8°, reliure chagrin, en bon état, versets séparés, caractères elzéviriens. Net : 10 »

Méthode de piano, par Adam; puis l'Encyclopédie du pianiste, exercices variés pour le piano; très-bien relié et en très-bon état; au lieu de 40 fr. Net : 10 »

Dictionnaire de Géographie moderne de H. Langlois. 4 gros vol. de plus de 800 pages chacun. Brochés, net : 8 »

Discours sur l'histoire universelle, par Bossuet, édition Curmer épuisée. 2 vol. in-8° avec encadrements variés à chaque page et 12 gravures sur acier; br., couverture fatiguée. Prix : 40 »

Biblia sacra, grand in-8° en très-bon état, demi-reliure. Bâle, 1521. Net : 7 »

Histoire maritime de France, par Léon Guérin. (Provinces et villes maritimes, colonies, voyages et combats de mer depuis la fondation de Marseille jusqu'à l'année 1850.) 6 vol. gr. in-8° jésus, avec gravures; brochés, bien conservés. Paris, Dufour. Prix : 60 fr. Net : 32 »

S. Augustini. Opera omnia. 42 vol. in-8°. Paris, édit. Caillau. Brochés, non rognés. Net : 31 50

Mignet. Histoire de la Révolution française. 2 vol. in-8° brochés, avec gravures. Didot, éditeur. Prix : 12 fr. Net : 8 fr.

Les Conférences d'Angers. 20 vol. Reliure veau en très-bon état. Net : 25 fr.

Le Dictionnaire théologique de Bergier, et la Réfutation du matérialisme, par le même; en tout 10 vol. brochés. 12 »

Mirabeau peint par lui-même, ou Recueil de ses Discours, etc. 1791. 4 vol. grand in-8° de 600 pages. La brochure est fatiguée. Net : 6 »

Biblia sacra. Lyon, 1626. Gr. in-4° en très-bon état; magnifique édition avec frontispice. Net : 8 »

Méditations de Chevassu. 5 vol. reliés en très-bon état. Net : 5 »

Bibliographie de la France, de 1857 à 1864. 24 vol. in-8°, dont 18 vol. brochés et 6 vol. en livraisons détachées; le tout en très-bon état. On céderait les 24 vol. à 100 fr.

Le Correspondant, années 1850 à 1855 incluses (en tout onze volumes grand in-8° de plus de 900 pages); de plus la nouvelle série de 1855 à 1864 formant 25 volumes. — On peut acheter ensemble ou séparément à 5 fr. 50 le volume net.

Feller. Biographie universelle, complétée par Pérennès. 12 vol. in-12 (la brochure est un peu fatiguée). Au lieu de 24 fr. 9 50

DEUXIÈME PARTIE

REVUE DE DIVERS OUVRAGES

QUI NE SONT PAS PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ.

L'EMPIRE ROMAIN A ROME, par J.-J. AMPÈRE. Michel Lévy, 2 vol. in 8° de VIII-900 pages. — Prix : 15 fr.

Nous n'avons que peu de chose à dire sur cet ouvrage qui n'est point à proprement parler une nouveauté : il fait suite aux quatre volumes de l'*Histoire Romaine à Rome*, et doit être, en partie du moins, déjà connu de nos lecteurs. Car tout le 2ᵉ volume et le dernier chapitre du 1ᵉʳ ont paru dans la *Revue des Deux-Mondes* avant la mort de M. Ampère. Les quatre premiers chapitres (1) sont aujourd'hui publiés pour la première fois sur les manuscrits de l'auteur, qui se proposait de donner aussi de nouveaux et considérables développements à ceux que la *Revue des Deux-Mondes* a fait connaître en 1856 et 1857 : La mort ne lui a pas permis de compléter ce travail de révision, et c'est là ce qui explique « la juxtaposition dans les deux volumes de l'*Empire* « *Romain à Rome* de deux parties inégalement développées (2). »

M. Ampère reprend les événements au point où les avaient laissés les précédents volumes dont le dernier chapitre, intitulé : *La fin de la liberté*, s'arrêtait à la bataille de Pharsale et à la mort de Caton ; de là il nous conduit jusqu'à la fin de la Rome impériale. Ses dernières pages sont consacrées à Constance, à Julien, à Bélisaire.

Cet ouvrage est fort intéressant, amusant même ; mais peut-être paraîtra-t-il à quelques-uns peu historique, dans l'acception restreinte de ce mot. C'est bien plutôt, en effet, un travail d'archéologue et d'artiste, — mais ceci, en un certain sens, est encore de l'histoire, et si nous en faisons la remarque, ce n'est assurément pour critiquer ni le plan, ni le fond, ni la forme de ce livre. — Nous n'avons guère le droit de de-

(1) Tome I, p. 1 à 415.
(2) Avertissement, p. v.

mander à un auteur plus ou autre chose que ce qu'il a voulu nous donner; et loin de traiter l'histoire romaine *ex professo* et d'en suivre toutes les phases dans le monde entier, M. Ampère a prétendu ne point sortir de Rome. Là il s'est tenu à la description des temples, des portiques, des statues, des tombeaux, des monuments de toute sorte qui proclament, eux aussi, dans un langage qui a bien son éloquence, le caractère, les grandeurs ou les misères des époques ou des personnages auxquels la postérité doit tant de merveilles, plus ou moins respectées par l'action dissolvante du temps, ou échappées à celle, parfois peut-être plus violente, des barbares. Parlant avec détail du tombeau que Cicéron voulut élever à sa fille Tullie, M. Ampère s'excuse de paraître attacher trop d'importance à de pareilles recherches, en citant les paroles suivantes que Cicéron met dans la bouche de Pison (1). « Est-ce une « erreur ou un sentiment naturel qui fait que nous sommes plus tou« chés quand nous voyons les lieux fréquentés par les hommes dignes « de mémoire, qu'en entendant raconter leurs ouvrages? » A quoi Cicéron répond : — « Je suis de ton avis, Pison; l'habitude de voir ces « lieux célèbres nous donne un sentiment plus vif et plus profond de « ce que furent les hommes illustres qui les ont habités. » Et M. Ampère ajoute : « C'est l'impression que j'ai toujours éprouvée à Rome, « d'où est né ce livre et que je désire y avoir transportée pour la com« muniquer à ceux qui le liront (2). »

Telle est donc l'idée génératrice de ces curieux volumes, qui sont une réponse pleine d'esprit, de science et de goût littéraire et artistique à l'antique question des fils d'Israël : *Quid sibi volunt isti lapides* (3). Aucun therme, aucun cirque, aucune colonne n'est laissée de côté. — Retracer ainsi par l'étude des monuments les mœurs et la vie intime d'un peuple, reconstruire par un travail où, convenons-en, l'imagination ne laisse pas d'avoir une certaine part, le caractère de tel personnage d'après les portraits en marbre rapprochés des portraits écrits que nous en ont transmis les historiens contemporains, évoquer toute la Rome des Césars à l'aide de l'architecture et de la sculpture, c'est assurément une manière originale, curieuse et d'ailleurs extrêmement intéressante autant que rare de faire de l'histoire Romaine.

Ce n'est point ainsi que nos aspirants bacheliers l'apprennent d'ordinaire, et franchement nous le regrettons pour eux. Il y aurait tout à gagner à rompre, par quelques considérations sur les mœurs et les

(1) Du souverain bien, v, 1.
(2) Tome I, p. 78.
(3) Josué, IV, 6.

arts, la chronologique et monotone aridité de nos encyclopédiques *Manuels :* l'intelligence verrait alors s'ouvrir devant elle, à un âge où les impressions se reçoivent plus vives, des horizons moins sévères et, disons-le, pleins d'un charme trop souvent ignoré. La vérité historique, de son côté, en jaillirait plus complète évidemment ; car les mœurs, les arts, les lettres, sont de l'histoire aussi, à un titre aussi réel que les révolutions et les batailles. Sans la connaissance de ce côté de la question, toute prétendue science de l'histoire sera, sinon fausse et viciée, du moins pleine de lacunes, et le jugement de l'homme, qui, dans la mesure et les limites que la Providence lui assigne, doit, dans le présent, préparer l'avenir par l'étude du passé, ce jugement faillira faute d'une donnée certaine et d'une vue d'ensemble suffisamment générale, exacte et complète.

Outre le charme très-vif qui s'attache, pour nous du moins, à l'ouvrage dont nous parlons, il y a donc à en constater l'intérêt sérieux et la valeur réelle au point de vue des études historiques, bien qu'à première vue, il ne soit qu'une sorte de promenade archéologique dans la ville aux sept collines.

Loin de nous d'ailleurs, en en parlant ainsi, la prétention qu'il faille tout accepter dans les jugements du spirituel et savant auteur ; sans doute quelque *maître ès-arts* trouvera çà et là matière à une critique de spécialiste. Nous n'avons ici qu'à décliner notre incompétence, ne pouvant offrir à nos lecteurs qu'une idée générale du livre et comme la résultante des impressions que son attachante lecture nous a fait éprouver. Notons cependant que les chapitres concernant César et Auguste, bien plus complets et plus travaillés que les autres, nous paraissent écrits sous l'empire de la préoccupation un peu trop transparente de provoquer des allusions à l'état social et politique au milieu duquel nous vivons aujourd'hui ; l'intérêt peut en être accru, mais ne résulte-t-il pas de cette exagération une certaine déviation dans les aperçus qui, dès lors, se conforment trop à des idées toutes personnelles, à un système trop préconçu ?... C'est ce que nous laisserons aux lecteurs de l'*Empire Romain à Rome* le soin de décider.

F. DE ROQUEFEUIL.

DES INSTITUTIONS OUVRIÈRES AU XIX[e] SIÈCLE, par Henri AMELINE. 1 vol. in-8°. Durand et Pédone-Lauriel. — Prix : 4 francs.

LES INSTITUTIONS OUVRIÈRES DE MULHOUSE ET DE SES ENVIRONS, par Eugène VÉRON. 1 vol. in-8°. Hachette. — Prix : 7 fr. 50.

A l'occasion des livres dont les titres viennent d'être transcrits, la *Revue* ne peut et ne doit ni présenter de développement, ni hasarder de commentaires. Seuls, les faits sont de son domaine, et encore doit-elle en visiter avec telle circonspection cette partie qu'on ne puisse la taxer d'une trop grande curiosité.

De toutes parts aujourd'hui se créent des associations ouvrières. L'idée qui les provoque souvent, c'est l'espoir d'arriver ainsi à l'atténuation de la misère, quelques-unes se fondent dans un dessein de moralisation et d'instruction, d'autres pour divers motifs; espérons qu'il n'y en a que de louables et de légitimes. L'opuscule de M. Ameline synthétise les faits et aborde le terrain de l'analyse et de la théorie, s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte, il en recherche la signification philosophique. Dans ce travail méthodiquement divisé, l'état de la question, le patronage, la coopération, les sociétés industrielles, les cités ouvrières sont autant de sujets successivement abordés et que suivent des considérations souvent justes et toujours généreuses sur l'instruction et les institutions de prévoyance. Malgré sa profonde conviction catholique, l'auteur n'est-il pas quelque peu abusé lorsqu'il écrit que l'Église n'est pas « une institution sociale. » Si par sociale, il veut dire civile, relevant d'un gouvernement, il a raison, mais n'est-il pas à craindre que telle ne soit pas sa pensée, « puisque, nous dit-il, elle n'exerce son vrai rôle qu'en agissant dans le for intime de l'homme (p. 281). »

M. Véron au contraire sort peu des faits. Il a voulu faire « connaître dans tous leurs détails l'histoire, le caractère et les résultats de ces institutions de Mulhouse dont nous entendions souvent parler vaguement. » Mais à côté de ce que que présente Mulhouse, il est utile de citer également ce qui s'est fait dans d'autres localités. L'auteur l'a compris, et y trouve l'occasion d'instructives comparaisons.

Ce livre se divise en deux parties; la première, intitulée, « Lutte contre la misère, » expose les diverses institutions tentées à Mulhouse surtout pour l'atténuation ou la disparition du paupérisme. La seconde partie, consacrée à la « lutte contre l'ignorance, » résume les efforts multipliés pour répandre l'instruction. Il n'est pas sans intérêt de suivre la formation et le développement des écoles et des bibliothèques dans

divers centres de l'Alsace et autour de Mulhouse, sous l'influence des principaux industriels de cette cité manufacturière.

Mais il nous est impossible de dissimuler que l'auteur paraît plus sympathique aux efforts des protestants qu'à ceux tentés par les catholiques. Nous ne saurions admettre, en effet, qu'on passe aussi légèrement sur les résultats obtenus par la bibliothèque circulante établie par M. Lefébure, dont l'auteur « ignore » le fonctionnement (p. 325). Sur ces points, M. Véron se devrait à lui-même un complément d'enquête qui présentât impartialement les efforts faits par les catholiques. Qui pourrait y perdre? Le zèle ne se stimule-t-il pas par la comparaison?

Nous devons ajouter, en terminant, des réserves sur certaines opinions exprimées dans ce livre, tant sur la charité, l'instruction, que sur quelques autres points. Mais nos réserves exprimées, il nous aurait paru injuste de ne pas signaler aux gens d'étude et de cœur, ces recherches qui peuvent les aider à faire également du bien ailleurs.

G. DE SENNEVILLE.

LA FRANCE DE SAINT LOUIS ***d'après la poésie nationale,*** thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris, par Ed. SAYOUS, ancien élève de l'Ecole normale, professeur d'histoire au lycée Charlemagne. Paris, Durand, 1 vol. in-8° de VII-208 pages. — Prix : 3 fr.

M. Sayous a pensé que « la France de saint Louis nous a livré les traits vivants de sa physionomie dans cette foule de chansons de toute espèce, satiriques, amoureuses, morales, religieuses, que les circonstances faisaient éclore, où les idées et les mœurs de la nation se révèlent, » et il s'est proposé « de réunir ces traits épars pour en former comme le portrait de la France du XIIIe siècle peint par elle-même. » A l'aide des matériaux qui lui ont été fournis par les travaux de MM. Victor Le Clerc, Littré, Paulin Paris dans l'*Histoire littéraire de la France,* et par les recueils de MM. Achille Jubinal, Le Roux de Lincy, Arthur Dinaux, M. Sayous a entrepris de reconstituer la société française tout entière du XIIIe siècle. Uniquement guidé par les chants des trouvères, il nous dépeint tour à tour le croisé français des derniers temps, le roi, le patriotisme, les idées religieuses et le clergé, les idées et les mœurs chevaleresques, les bourgeois et les vilains, la gaie science et la clergie. Sans doute, sur quelques points, les romans et les fabliaux ont permis à M. Sayous d'entrevoir la véritable France de saint Louis; mais sur combien d'autres points, et des plus importants,

n'a-t-il aperçu qu'une France toute de fantaisie! Lui-même avait prévu (*Avant-propos*, p. III) que sa fragile thèse avait à redouter deux écueils, l'exagération et la subtilité. En vain il se flattait de la voir échapper à ce double danger! Son livre, où brillent çà et là quelques lueurs de vérité, contient un grand nombre de pages paradoxales; et égaré par les illusions du système qu'il a eu la témérité d'adopter, l'auteur a retracé, en fin de compte, un infidèle tableau d'un des plus beaux siècles de notre histoire. Ce reproche général adressé à la thèse de M. Sayous, je serais injuste si je ne louais les ingénieuses recherches, les fins aperçus et surtout l'élégant style du jeune critique. Il me serait facile de citer sur les croisades, sur saint Louis, sur la France, « la douce France, la fleur des pays, » sur les femmes, sur la chevalerie, de remarquables morceaux. Chacun voudra les lire dans l'ouvrage dont ils sont l'ornement. Je ne reproduirai que ce portrait d'un trouvère dont M. Sayous a bien souvent invoqué le témoignage (p. 189) : « L'aigre Rutebeuf est toujours au désespoir : il souffre de tout ce qui lui arrive et de tout ce qui, suivant lui, afflige la France, l'Université et la sainte Église; vrai politique, vrai tribun, réduit à concentrer dans la satire un fiel qu'il ne peut épancher dans le discours, il est tourmenté par une activité inassouvie et par une intelligence supérieure à sa destinée. La misère, toujours prochaine, courbe son front et charge de venin son regard : il voit les choses plus noires qu'elles ne sont et les dépeint plus noires qu'il ne les voit. Obligé, pour vivre, de sacrifier à la louange vénale, il sait au moins choisir ses protecteurs parmi les plus dignes, et ne manque pas une occasion de faire ressortir, à côté de la noble figure dont il trace l'image, la corruption et la décadence du siècle. Une indignation sincère lui fait souvent oublier tous ses intérêts et affronter tous les périls. Enfin, las de mordre et de souffrir, il offre à Dieu sa vieillesse, et des accents religieux font vibrer une dernière fois cette lyre cruelle et douloureuse, pleine de verve et de dignité. »

TAMIZEY DE LARROQUE.

LES TROUBADOURS *et leur influence sur la littérature du midi de l'Europe avec des extraits et des pièces rares ou inédites*, par Eugène Baret, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Clermont, associé étranger de l'Académie de l'histoire de Madrid. 2e édition. Paris, Didier, 1867. 1 vol. in-8° de x-483 pages.— Prix : 7 fr. 50 c.

M. Baret a voulu rendre son livre « encore plus digne de l'accueil qu'il a reçu, tant en France qu'à l'étranger, en appliquant au Portugal et à l'Italie, dans deux chapitres entièrement nouveanx, les considéra-

tions qui avaient été présentées dans la première édition, touchant l'influence des troubadours sur la littérature et la civilisation de l'Aragon et de la Castille. » Non content de céder aux justes observations de la critique à cet égard, M. Baret a aussi étendu et complété l'étude sur la littérature catalane, particulièrement en ce qui concerne Ausias March, Francesh Farrer, l'auteur du *Conort*, Jean de Rocaberti, et le remarquable chroniqueur Turell. En traitant de la renaissance dans la Gaule méridionale, M. Baret a cru devoir s'attacher surtout « à mettre en lumière, pour la première fois, sa part du réveil de la nationalité celtique dans le rôle et la poésie des troubadours, en déterminant le caractère spécial de toute la famille de ces poëtes qui appartient au nord de l'Aquitaine, et qui se rapproche, par conséquent, des plus vieux centres gaulois. » « Nous avons donné pour cela, dit l'auteur (p. VI), la traduction inédite d'un grand nombre de textes importants et nouveaux, et ajouté quelques pièces destinées à mieux faire comprendre l'idéalisme étrange qui s'était emparé de la haute société méridionale vers le XIIe siècle, idéalisme qui est l'essence même du genre principal de la poésie lyrique des troubadours, et qui donne à cette poésie un caractère si neuf et si profondément original. »

L'introduction de l'ouvrage est formée par un discours prononcé à l'ouverture du cours de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Clermont, discours qui est une sorte d'histoire rapide de la littérature provençale (1). M. Baret étudie ensuite les historiens des troubadours (Hugues de Saint-Circ, Michel de La Tour, le moine des îles d'Or, Hugues de Saint-Césari, Jean et César de Nostredames, les troubadours et la chevalerie, l'école provençale en Catalogne, l'école provençale en Italie, l'école provençale en Portugal, l'école provençale en Castille, l'imitation des troubadours par les trouvères dans les genres lyriques, l'imitation espagnole en France, Cervantes et la chevalerie. A l'appendice se trouvent un grand nombre de notes et de pièces justificatives (pp. 361 à 439). Les recherches à faire au milieu de toutes ces pages sont facilitées par une table analytique des matières, qui ne devrait jamais manquer aux ouvrages de ce genre.

(1) M. Buret remarque (p. 3) qu'il faut bien se garder d'attribuer, soit exclusivement, soit même principalement, cette littérature à la Provence. Elle fut commune, dit-il, à toute la France du midi, de la Loire aux Pyrénées, et des Alpes à l'Océan. Elle n'est pas plus particulière à la Provence qu'au Limousin, au Quercy, au Languedoc, à l'Aquitaine. Il y a plus, ajoute-t-il (p. 4), si l'hospitalité des Bérangers fournit aux troubadours la cour la plus brillante, les encouragements les plus puissants, la Provence néanmoins ne produisit ni le plus grand nombre des troubadours, ni surtout les meilleurs.

Il y a beaucoup de choses à louer dans le livre de M. Baret. Si quelques-unes des assertions de l'auteur sont contestables, notamment celles qui concernent cette prétendue tradition celtique qu'il retrouve dans la poésie provençale (chapitre II), si sur quelques points ses recherches n'ont pas été assez complètes (1), il se montre en général assez bien informé, et il a de fort intéressantes pages sur Ramon Muntaner (chapitre III), sur le prince de Viane et sa chronique de Navarre (*ibidem*), sur Pétrarque (chapitre IV) (2), sur le roi Diniz et son éducation française (chapitre V), sur Villena de Santillane (chapitre VI), sur Chaucer (chapitre VII), et principalement sur Corneille et Guilhem de Castro et La Fontaine, et Antonio de Guevara (chapitre VIII). Dans ce dernier chapitre, l'auteur des Recherches sur le *Amadis de Gaule* et de l'*Histoire de la littérature espagnole* a rassemblé de piquantes preuves de l'influence des lettres et de la civilisation espagnole sur la France du XVII[e] siècle, et désormais les éditeurs de *Polyeucte* et du *Cid*, ainsi que les historiens de la littérature française (3), devront grandement tenir compte des observations si bien présentées par M. Baret. TAMIZEY DE LARROQUE.

HISTOIRE DE LIBANIUS. *Première partie. Examen critique de ses mémoires depuis l'époque de sa naissance jusqu'à l'année* 355 *après Jésus-Christ.* Thèse présentée à la faculté des lettres de Paris par Emile Monnier, ancien élève de l'Ecole Normale, professeur de rhétorique au lycée de Poitiers. Paris, Durand. 1 vol. in 8° de 176 pages. — Prix : 3 fr.

J'ai rendu compte, dans la *Revue* de décembre 1866 (pp. 568-570), de l'*Essai sur la vie et la correspondance du sophiste Libanius*, par M. L.

(1) Parmi les troubadours de Gascogne (p. 64), M. Baret a oublié Bernard de La Barte, Pierre de Gavaret, Arnaud de Comminges, Bernard Arnaud d'Armagnac, Roger-Bernard III, comte de Foix, etc. Pourquoi (même page) M. Baret appelle-t-il *Marchebrusc* le poëte connu sous le nom de Marcabrus ou Marcabrun ? Pour d'autres erreurs, voir le compte rendu du livre de M. Baret dans la *Revue critique* du 16 mars 1867. L'article est d'un juge qui a le droit d'être sévère, M. Paul Meyer.

(2) A la page 177, M. Baret dit que Pétrarque et l'évêque de Lombez (Jacques Colonne) séjournèrent quelque temps à Toulouse, et que c'était au moment où la gaie compagnie des sept troubadours annonçait qu'une violette d'or serait décernée à l'auteur de la meilleure pièce de vers. Il ajoute prudemment : Il n'est pas impossible que Pétrarque ait été témoin d'une de ces solennités littéraires. Mais à la table, ce qui n'est ici qu'une hypothèse, devient une réalité : « Pétrarque assiste au début des jeux floraux. »

(3) M. Baret nous apprend (p. 318 et suiv.), que le joli rondeau de Voiture :

Ma foi, c'est fait de moi, car Isabeau, etc.,

est la traduction d'un sonnet de Lope de Vega, et que le sonnet de Lope de Vega avait été précédé par un autre sonnet à peu près pareil de Hurtado de Mendoza, l'auteur du *Lazarille de Tormès*.

Petit. C'est un grand honneur pour Libanius d'avoir inspiré en même temps à deux candidats au grade de docteur ès-lettres deux excellentes études, que leurs auteurs comptent, un peu plus tard, compléter de leur mieux. Félicitons-nous de la noble et féconde rivalité créée par le hasard entre des travailleurs tels que M. Petit et M. Monnier. Ce que l'un aura omis, l'autre nous le donnera. Ce que l'un aura deviné, l'autre le confirmera. Les erreurs du premier seront rectifiées par le second. En un mot, nous profiterons de tous les avantages d'une puissante collaboration, sans en ressentir les inconvénients.

L'ouvrage de M. Monnier renferme des considérations générales sur les écrits du sophiste d'Antioche, neuf chapitres qui roulent sur ses premières années à Antioche, sur son départ pour Athènes, sur son séjour à Athènes, sur son voyage à Héraclée, sur son établissement à Constantinople, sur son établissement à Nicomédie et sur ses premiers rapports avec Julien, sur son rappel à Constantinople, sur son premier retour à Antioche, sur son nouveau retour à Constantinople, et sur sa rentrée définitive à Antioche. Trois notes très-importantes accompagnent ces neuf chapitres. Dans la première, M. Monnier s'occupe des éditeurs de Libanius, de ses critiques et de ses historiens, et il énumère les travaux de Soterianus Capsalis (Ferrare, 1517), de Jacques Godefroi (Genève, 1631 et 1641), de Léo Allatius (1641), d'Oléarius (date non indiquée), d'Antoine Bongiovanni (Venise, 1754), de Reiske (Altenbourg, 1791-1797), du cardinal Mai, de M. Siebenkees, de Christophe Wolf (Amsterdam, 1738), de Tillemont, de Gibbon, de la Bletterie, de M. Beugnot, de M. Châtel, et de M. de Broglie (1). Dans la seconde note, M. Monnier apprécie les lettres latines annexées à l'édition de Wolf, et pour lui ce recueil, sauf une centaine de lettres, dont nous avons les originaux grecs, est dénué de toute autorité, et complétement à rejeter. De l'analyse qu'il fait de quelques-unes de ces pièces, il résulte, en effet, que ce sont là des « imitations, contrefaçons, exercices d'école, dont les données sont empruntées à la correspondance de Libanius, et le plus souvent grossièrement altérées. » La troisième note nous offre la chronologie des discours de Libanius et la liste de ses ouvrages perdus, d'après les indications recueillies dans sa correspondance et dans ses autres écrits.

Pour revenir à l'ouvrage même, je dirai que c'est non-seulement, comme l'a déclaré l'auteur (p. 4), le « fruit de recherches patientes et attentives, » mais encore le fruit de recherches habiles et savantes.

(1) Pas plus que M. Petit, M. Monnier ne paraît avoir eu connaissance des dissertations de Berger et de Petersen. Voir note 2 de la page 569 de la *Revue*, 1866.

M. Monnier n'est pas toujours parfaitement d'accord avec M. Petit en ce qui regarde les appréciations; (il attache, par exemple, beaucoup moins d'importance que son devancier aux *Mémoires* du sophiste (1) (p. 5); en revanche, il est presque toujours d'accord avec lui en ce qui regarde les faits, notamment pour la date de la naissance de Libanius et pour la plupart des circonstances de sa vie. J'espère que ni M. Petit ni M. Monnier ne nous feront trop attendre la suite de leur intéressant travail, et que les deux concurrents, animés d'un même zèle, nous obligeront à partager entre eux d'égales louanges.

TAMIZEY DE LARROQUE.

COURS COMPLET DE LITTÉRATURE *à l'usage des séminaires et des colléges,* rédigé d'après les meilleurs critiques anciens et modernes; par un professeur de littérature. — LE STYLE. 1 vol. in-12 de VI-330 pages. J. Lecoffre. — Prix : 2 fr. 75.

Les tendances actuelles, écrivait récemment un critique, sont hostiles à l'étude sérieuse des lettres. Quelque but qu'on se propose, il y a là un danger certain de matérialiser de jeunes intelligences, qu'on mettrait à la marque, à la seule marque des sciences exactes. Le rôle des colléges catholiques est donc maintenant plus beau qu'il n'a jamais été : lutter pour opérer une réaction salutaire et défendre la cause des belles-lettres.

Ces observations fort justes, constatent, d'une part, l'existence d'un mouvement qui ne pourrait se prolonger sans péril pour l'instruction littéraire de la jeunesse; et, d'autre part, l'urgence de réagir puissamment contre cette direction funeste, en accordant une place plus considérable à l'enseignement des belles-lettres.

Parmi les bons esprits qui ont le mérite de travailler à cette œuvre de réaction salutaire, M. l'abbé P..., professeur de littérature, occupe une place distinguée. Déjà il nous a donné une *Poétique* dont nous

(1) « Personne n'a laissé plus de documents sur sa vie et sur son caractère que Libanius; mais de ces documents, le moins véridique et le moins digne de créance, est celui où il a tracé lui-même comme un abrégé de son histoire, et qui nous est parvenu sous le titre de *Discours sur sa destinée*. Ces mémoires, pour les appeler de leur vrai nom, écrits à plusieurs reprises et à diverses époques, ne sont rien moins qu'un récit sincère et complet. C'est une apologie, et la plus outrée des apologies. Les faits y sont dénaturés, dissimulés, disposés dans un jour douteux, etc. » (P. 5). « Les dernières lignes du mémoire sont le comble de la démence (p. 17). » M. Monnier n'hésite pas à voir dans le désordre de ces dernières lignes l'empreinte de la maladie mentale dont Libanius fut atteint depuis le jour où la foudre tomba tout près de lui. M. Petit avait dit, du reste (p. 273) : « Il m'a été impossible de trouver un sens quelconque aux pages qui terminent le discours. »

avons parlé ici même (*voy.* vol. de 1866, p. 463). Cette *Poétique*, comme nous l'avons dit, forme une partie du *Cours classique de littérature* auquel travaille M. l'abbé P..., et dont le nouveau volume : *Le Style*, que nous annonçons, forme une autre partie.

Ayant donné dans la *Poétique* les règles du premier des arts agréables, et réservant pour la *Rhétorique* les préceptes de l'art de bien dire, M. l'abbé P... expose, dans le présent volume, les principes généraux de l'art d'écrire, principes qui sont communs à tous les genres de productions littéraires. Dans la pensée du zélé et habile professeur, le *Style* est destiné à la troisième ; la *Poétique* à la seconde ; la *Rhétorique* à la classe de ce nom. M. l'abbé P... croit que l'on pourrait utilement commencer l'étude de la littérature vers la fin de la quatrième. Nous sommes de son avis ; mais, sans nous arrêter sur ce sujet qui nous écarterait des bornes d'un simple compte rendu, occupons-nous de son volume : *Le Style*.

Dans cet ouvrage comme dans le reste de son *Cours*, l'auteur s'est efforcé d'offrir un plan complet, de suivre une marche logique, de présenter des divisions claires et naturelles, des définitions exactes et nettes, et de répandre partout l'attrait et le charme par ses citations, par des exemples choisis avec soin, évitant ainsi de s'attirer un reproche trop juste pour beaucoup de livres élémentaires et que l'écrivain cité plus haut formule en ces termes : « De nos jours, on est inondé de classiques, qui ne sont à vrai dire que des nomenclatures : l'élève n'en a pas plutôt lu un paragraphe, que déjà il bâille, l'ennui le saisit, et il est dégoûté du livre et de la science. »

Il n'en sera pas ainsi, nous pouvons le dire, du volume de M. l'abbé P... Il a répandu dans son Traité tout l'intérêt désirable. Et surtout il a visé à un but élevé : il s'est attaché à former le cœur en même temps que l'esprit, faisant ressortir avec un soin tout particulier le côté moral et religieux des belles-lettres, ainsi que les beautés littéraires renfermées dans les saintes Écritures et dans les ouvrages inspirés par le Christianisme. C'est là un point dont nous avons déjà félicité l'honorable auteur, et dont nous nous plaisons à le louer de nouveau, sûr d'être suivi, en cela, par tous les hommes chrétiens qui ont souci de la bonne et vraie et solide instruction de la jeunesse.

Pour composer son volume, M. l'abbé P... a mis à contribution de nombreux auteurs pris chez les anciens aussi bien que chez les modernes. Il en donne la substance, quant aux préceptes ou règles, il cite leurs écrits lorsqu'ils peuvent servir d'exemples. Les morceaux cités comme modèles sont presque toujours choisis parmi ce qu'il y a de plus

parfait et de plus généralement admiré chez les écrivains que le témoignage des peuples a placés au premier rang. Tout cela est habilement lié et présenté avec un ensemble qui plaît, en même temps qu'il instruit. Aussi ne nous étonnons-nous point des suffrages et des encouragements précieux que l'auteur a obtenus pour son premier volume et qui, nous n'en doutons pas, seront également accordés à celui-ci.

L.-F. GUÉRIN.

LE REDRESSEUR, ***rectification raisonnée des principales fautes de français, locutions vicieuses ou impropres,*** **etc, qu'on est encore exposé à entendre, même en bon lieu, ou à lire dans les écrits d'hommes qui pourtant ont fait leurs classes; par P.-G. DE DUMAST, correspondant de l'Institut de France, officier de l'instruction publique. Paris, Aug. Durand. 1 vol. in-12 de 136 pages. — Prix : 1 franc.**

M. de Dumast, dans une vigoureuse et spirituelle préface, s'élève contre les fautes de langage qu'il retrouve un peu partout; j'en citerai sa dernière page : « Il a été fait quelques efforts, mais insuffisants et mal dirigés, pour repousser le fléau pestilentiel qui s'attaque à la langue française; fléau qui, si l'on ne s'en occupe tout de bon, la rendra bientôt méconnaissable. Il ne faudra pas longtemps pour qu'elle se décompose, se transforme et soit remplacée par un jargon, — en attendant des métamorphoses ultérieures. Qu'y a-t-il à faire? Publier et répandre des *cacologies?* — Soit! mais c'est un pauvre remède, parce que les *cacologies*, renfermant trop de choses diverses, ne sauraient attirer assez sur les points décisifs, l'attention des lecteurs. Elles mentionnent une foule de fautes trop grossières, que l'on n'a peut être jamais beaucoup faites, qu'en tout cas on ne fait à peu près plus, ou qui du moins, si elles ont gardé quelque vogue, ne la conservent que chez des gens de très-bas étage. De tels livres passent donc, avec raison, pour des ouvrages un peu enfantins. Le public sérieux et viril n'en prend d'ordinaire aucun souci. — Ce qu'il y aurait de tout autrement efficace, ce serait un petit recueil choisi et raisonné, des erreurs de langage, soit récentes et à la mode, soit qui, bien que déjà anciennes, n'ont pas jusqu'à présent disparu, même en haut lieu, et que l'on voit certaines personnes bien élevées commettre quelquefois encore. Un recueil, d'ailleurs, où les locutions interdites ne fussent pas seulement énoncées, mais commentées, et où l'on prît la peine d'expliquer les causes de leur prohibition; de manière que le motif de la défense se gravât dans l'esprit avec la défense elle-même. — Tel est le besoin qui se *fait* sentir. Nous cherchons à y subvenir par le présent essai. — Tant mieux

s'il *fait* naître l'envie d'en composer d'autres, et si l'impulsion, ainsi donnée, *fait* que d'ici à peu d'années il soit dépassé par des livres analogues plus satisfaisants. »

M. de Dumast condamne successivement, comme régime vicieux, ces expressions : « pardonner quelqu'un, » au lieu de « pardonner à quel« qu'un, » « se rappeler de quelque chose, » au lieu de « se rappeler « quelque chose, » « j'aime faire, j'aime voir, » au lieu de « j'aime à faire, j'aime à voir, » « préférer une chose qu'une autre, » au lieu de « préférer une chose à une autre ; » comme mots pris dans des acceptions prohibées, *susceptible* pour *capable*, *soi-disant* pour *prétendu*, *devoir* pour *falloir*, *de suite* pour *tout de suite* ou *sur-le-champ*, *jusqu'alors* pour *jusqu'à présent*, *chance* pour *bonheur*, *fortuné* pour *riche*, *en raison de* pour *à raison de ;* comme solécismes divers : *observer une chose à quelqu'un* au lieu de *faire observer une chose à quelqu'un*, *lui éviter une peine* au lieu de *lui faire éviter ou lui épargner une peine*, *celui bleu*, *celle accordée* au lieu de *celui qui est bleu*, *celle qui est accordée*, *j'ai très-faim*, *très-soif* au lieu de *j'ai bien faim*, *bien soif*, *tel grand qu'il soit* au lieu de *quelque grand qu'il soit*, *malgré que* au lieu de *bien que* ou *quoique*, *davantage que* au lieu de *plus que*, *on est fâché qu'on vous méconnaisse* au lieu de *on est fâché d'être méconnu*, *la chose est trop belle pour ne pas l'admirer* au lieu de *pour ne pas être admirée ;* comme expressions impropres, *subir une amélioration*, *jouir d'une mauvaise santé*, *votre dame*, *sa demoiselle ;* comme mauvaises locutions *je sors de le faire*, *en outre de cela*, et enfin *deuxième* pour *second*. M. de Dumast prouve très-clairement et très-ingénieusement que toutes les expressions citées par lui ne peuvent être employées que par les personnes qui se résigneraient à parler ou à écrire mal. C'est non moins au nom du bon sens qu'au nom de la grammaire qu'il flétrit toutes ces locutions déplorables. A tous les éloges qui sont dus à son excellent et très-agréable travail, je ne mêlerai qu'un reproche : ce travail est beaucoup trop court. Il y aurait au moins dix fois autant qu'il en censure de vilaines manières de dire à écarter à jamais de nos conversations, de nos journaux et même de nos livres, et M. de Dumast ne peut laisser à personne le soin de continuer ce qu'il a si bien commencé.

Tamizey de Larroque.

LA SAVOIE, LE MONT CENIS ET L'ITALIE SEPTENTRIONALE, *voyage descriptif, historique et scientifique*, par A. GOUMAIN-CORNILLE, membre de plusieurs sociétés savantes; enrichi d'une note sur l'histoire naturelle de la Savoie, par le docteur BOISDUVAL. 3e édition revue, corrigée et considérablement augmentée. Paris, A. Durand. 1 vol. in-18 de xx-422 pages. — Prix : 3 fr. 50.

Troisième édition ! Je ne suis nullement étonné de ce succès, et je crois pouvoir assurer qu'il ne s'arrêtera pas là. Cette troisième édition, en effet, a été grandement améliorée (1). L'auteur nous indique ainsi tout ce que son livre a gagné dans un remaniement presque complet (*Préface*, pp. XVI, XVII) : « Il a ajouté plusieurs chapitres : la prise de possession de la Savoie par les troupes de la République française, en septembre 1792, du consentement de ses habitants ; le comte Joseph de Maistre, le plus illustre des enfants de la Savoie, étudié à un point de vue entièrement neuf; la réunion à la France du comté de Nice en 1792, sont l'objet de récits entièrement inédits. Il a rétabli dans sa vérité, sur des documents authentiques, la vie aventureuse du général comte de Boigne, si célèbre par ses hauts faits militaires dans les Indes, au service du prince marrhate Sindiah... La description du mont Cenis a été étendue ou complétée par des faits nouveaux, authentiques ou vérifiés sur place. L'histoire du percement des Alpes est rectifiée et conduite jusqu'en février 1866. Le siége malheureux de Turin par les armées de Louis XIV, n'était point décrit dans les éditions précédentes. Le rôle de l'Italie dans le monde ancien et le moyen âge, celui qu'elle est appelée à jouer dans le monde moderne, a été l'objet de l'attention de l'auteur. Il n'a pas caché aux Italiens les dangers que trop d'ambition accumulerait infailliblement sur leur pays, en train de se constituer. Il a augmenté considérablement le chapitre sur le siége de Gênes. L'expulsion d'une armée autrichienne de quarante mille hommes de cette belle cité, par le courage de ses habitants, en 1746, dans la guerre de la succession d'Autriche, sert d'introduction au siége qu'y soutint Masséna en 1800, et dont le résultat a été de rendre possible la victoire remportée par le premier consul Bonaparte à Marengo... Enfin le chapitre militaire sur la Corniche est suivi d'un chapitre, tout militaire aussi, sur la réunion du comté de Nice à la France en septembre 1792. Il s'agit donc d'un travail presque neuf, dans lequel le texte ancien est entré comme point de départ. »

(1) Il faudra, dans une nouvelle édition, supprimer quelques fautes d'impression par exemple (p. 256) : *Moomsen* pour *Mommsen*; (p. 258) *Comos* pour *Cosmos*.

On voit qu'il y a un peu de tout dans le livre de M. Goumain-Cornille. L'aimable causeur nous décrit successivement la Bresse, le Bugey, Culoz, Aix-les-Bains, le lac du Bourget, l'abbaye de Haute-Combe, le Saint-Denis de la maison de Savoie, Chambéry, les Charmettes, Montmeillan, Saint-Jean-de-Maurienne, Modane, le fort de l'Esseillon, Suze, Turin, Verceil, Novare, Magenta, Milan, Pavie, Gênes, Savone et Nice. Il nous parle aussi tour à tour de lui d'abord et de ses divers compagnons de voyage, puis de Mgr Billet, cardinal et archevêque de Chambéry, de Jean-Jacques Rousseau, de Ramond, de Charles le Chauve (1), de Louis XIII, du dauphin Humbert II, de Vincenzo Gioberti, de Charles-Albert, de Catherine de Médicis, de M. de Chabrol de Volvic, du général Schérer, d'Alphonse Karr, etc. De joyeuses anecdotes très-vivement racontées se mêlent heureusement à d'intéressants souvenirs historiques comme à de judicieuses considérations politiques, et le livre est admirablement complété par les savantes pages du docteur Boisduval intitulées : *Coup-d'œil sur l'Histoire naturelle de la Savoie et du mont Cenis.*

TAMIZEY DE LARROQUE

LA FOUDRE, L'ÉLECTRICITÉ ET LE MAGNÉTISME *chez les anciens*, par Th. Henri MARTIN, doyen de la Faculté des lettres de Rennes. Paris, Didier. 1 vol. in-12 de v-418 pages. — Prix : 3 fr. 50.

M. Th. Henri Martin publia, en 1859, un livre très-remarquable et qui fut très-remarqué : *Philosophie spiritualiste de la nature. Introduction à l'Histoire des sciences physiques dans l'antiquité* (2 vol. in-8°). Là, il exposa les principes qui devaient le guider dans l'appréciation des doctrines physiques des anciens, et le plan général d'une *Histoire des sciences physiques dans l'antiquité.*

Depuis, il a fait paraître une série de dissertations qui se rattachent à ce plan, mais dans lesquelles, nous dit-il (préface, p. 1), certaines questions importantes et difficiles de l'histoire des sciences physiques et mathématiques des anciens sont traitées avec des développements qu'elles ne pourraient pas recevoir dans l'ensemble de l'ouvrage projeté. Ce sont ces dissertations qu'il a voulu réunir dans un volume accessible à tout le monde. En voici les titres : 1° *De l'Aimant, de ses noms*

(1) M. Goumain-Cornille dit (p. 85), à propos du pauvre village d'Arvieux, où mourut Charles le Chauve, que c'est probablement à tort que l'on a accusé le médecin de cet empereur, le juif Sédécias, de l'avoir empoisonné. Comme M. Goumain-Cornille, je crois que Sédécias a été calomnié. Les historiens qui nous l'ont représenté empoisonnant son bienfaiteur lui ont attribué, sans preuve aucune, un crime par trop invraisemblable.

divers et de ses variétés suivant les anciens ; 2° *les attractions et les répulsions magnétiques. Observations et théories des anciens ;* 3° *l'Aurore boréale dans l'antiquité ;* 4° *du Succin, de ses noms divers et de ses variétés suivant les anciens ;* 5° *les attractions électriques. Observations et théories des anciens ;* 6° *la foudre et le feu Saint-Elme dans l'antiquité.* La première et la quatrième de ces études sont extraites du tome IV des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.* La seconde et la cinquième avaient déjà paru à Rome dans les *Atti dell' Academia pontificia dei nuovi lincei,* tomes XVII et XVIII. La dernière, la plus considérable de tout le volume (elle a plus de 250 pages) avait été insérée en partie dans la *Revue archéologique* (1565-1866) (1). La troisième seule était entièrement inédite.

On trouve dans ces six études (je laisse ici la parole à l'auteur) « tout ce que les anciens ont su et pensé sur les corps dans lesquels les attractions et les répulsions tant magnétiques qu'électriques se manifestent, sur ces attractions et ces répulsions elles-mêmes, sur les phénomènes lumineux que le magnétisme et l'électricité produisent dans l'atmosphère, et même sur l'électricité animale et sur la commotion électrique produite par la torpille. — Jusqu'où se sont étendues dans ces parties si intéressantes des sciences physiques les connaissances positives des anciens ? Quelles sont les hypothèses, les théories philosophiques, les erreurs de fait et les croyances superstitieuses qu'ils y ont jointes ? A quelles applications usuelles, à quelles pratiques, à quelles expressions figurées dans le langage et dans l'art ont-ils été conduits par ces notions vraies ou fausses, scientifiques ou supertitieuses ? Ce sont là des questions historiques aussi curieuses qu'importantes, qui ont reçu jusqu'à ce jour les réponses les plus contradictoires, et qu'après de longues années de recherches consciencieuses l'auteur croit avoir éclaircies. » (Préface, p. III.)

Le livre de M. Th. H. Martin déborde d'érudition (2). L'auteur connaît parfaitement tous les livres anciens et tous les principaux livres modernes relatifs au sujet qu'il a traité. De là, d'innombrables citations toujours exactes, et qui présentent la plus pittoresque variété empruntées qu'elles sont aux auteurs grecs, aux auteurs latins, aux auteurs du

(1) L'auteur a eu bien raison de penser (p. 159) qu'une semblable étude serait utile à la fois à l'histoire de la météorologie et de la philosophie, ainsi qu'à la philologie et à l'archéologie.

(2) Un juge très-compétent, M. Charles Thurot, en a très-élogieusement parlé dans la *Revue critique d'histoire et de littérature* du 3 novembre dernier, et il a rappelé les beaux travaux de M. Th. H. Martin sur le *Timée* de Platon, sur Théon, sur Héron.

moyen-âge, aux auteurs étrangers, et surtout aux auteurs allemands (1). Je ne crois pas que le doyen de la Faculté des lettres de Rennes ait laissé échappé un seul texte ancien qui méritât d'être rappelé. Tous ces témoigignages si divers sont habilement rapprochés les uns des autres, lumineusement expliqués, et le lecteur ne sait ce qu'il doit admirer davantage, ou de l'immense savoir de l'auteur, ou de sa prodigieuse sagacité.

Quelques citations montreront la richesse extrême des informations recueillies par M. Th. H. Martin. Il parle ainsi (p. 43) de la prétendue découverte de la boussole par les anciens : « Certains auteurs ne peuvent pas se résoudre à croire que chez les peuples principaux de l'antiquité la boussole n'ait pas dirigé les navigateurs. Nous ne dirons rien de la fantaisie de Poinsinet de Sivry, qui prête gratuitement aux anciens une *boussole mécanique* sans aimant, à laquelle les navigateurs auraient bien raison de ne pas se fier. Mais Pineda, Frédéric Herwart, beaucoup d'autres écrivains du XVIe et du XVIIe siècle (2), et plus récemment Willam Cooke, Strutt, M. de Penhouet, l'auteur d'un article du *Frazer's Magazine*, M. Eusèbe Salverte et même M. Pouchet (*Histoire des sciences naturelles au moyen-âge*), veulent que la boussole magnétique ait été connue des Phéniciens, des Egyptiens, des Carthaginois et des Juifs. Ces auteurs ne donnent pas une seule preuve plausible en faveur de leur assertion, condamnée par le silence de toute l'antiquité grecque, latine et juive (3). »

Citons maintenant ce que dit M. Th. H. Martin (pp. 307 et 309) de

(1) M. Th. H. Martin, tout en citant beaucoup les travaux allemands, les critique plus d'une fois. J'ai remarqué qu'il a eu souvent l'occasion d'adresser les plus légitimes reproches au docte Ideler. Il a été plus sévère encore pour MM. Schweiger et Fischer. Voici comment il résume (p. 413) son appréciation des théories soutenues par eux : « Quant aux mystères de science électro-magnétique que deux savants allemands ont cru découvrir dans les images antiques de la foudre, de même que dans celle des dioscures, l'imagination de ces deux savants, aidée des découverte modernes de la physique, en a fait tous les frais, toujours aux dépens de la vérité historique et trop souvent aux dépens du bon sens. »

(2) Ils sont cités et réfutés par Kircher, *Magnes sive de arte magnetica*. Je ne reproduis pas les autres renvois, tous des plus complets.

(3) Je ne sais par quelle hallucination, ajoute l'auteur (p. 45), Buffon s'est imaginé avoir lu dans l'*Odyssée* que les Grecs se servirent de l'aimant pour diriger leur navigation à l'époque du siége de Troie. Voir (p. 75) une rectification de l'erreur commise au sujet de la prétendue boussole de Gerbert. M. Th. H. Martin a oublié de signaler, en ces pages si curieuses, deux brochures de M. d'Avezac (de l'Institut) : *Anciens témoignages historiques relatifs à la boussole*, note lue à la Société de géographie de Paris, dans sa séance du 19 février 1858, et *Aperçus historiques sur la boussole et ses applications à l'étude des phénomènes du magnétisme terrestre*, note lue à la même Société, dans la séance publique du 20 avril 1860. Ces deux brochures sont extraites du *Bulletin* de la Société de géographie.

la prétendue invention des paratonnerres par les anciens : « Une multitude d'érudits, par exemple : en Allemagne, Ostertag, Ben David, Michaëlis, Hirt, M. Schweigger et M. Fischer (1) ; en Danemark, Münter ; en Angleterre, Falconer et l'auteur d'un article du *Frazer's Magazine* ; en Italie, Vassali et Cortenovis ; En France, au XVIII[e] siècle, Duten et Poinsinet de Sivry ; au XIX[e], La Boëssière, M. Eusèbe Salverte, M. Morand, et dans ces dix dernières années, en 1857 M. Jehan, 1859 M. Edouard Fournier, en 1862 M. Boullet et M. J.-J. Ampère, en 1865 M. Eugène Loudun, et en 1866 MM. les docteurs Sestier et Méhu dans leur grand ouvrage sur la foudre, ont prétendu prouver que anciens connaissaient l'usage des paratonnerres, et qu'ils avaient des moyens de faire tomber, de diriger et d'imiter la foudre à leur gré. Le savant Micali, de Livourne, hésitait à accorder cet art merveilleux aux Etrusques, anciens habitants de sa patrie (2). Bianconi et surtout M. Ideler ont refusé nettement ces connaissances à tous les anciens. — Nous allons soumettre la question à un nouvel examen beaucoup plus complet que celui d'Ideler, en étudiant avec soin tous les textes allégués par les admirateurs du pouvoir des anciens sur la foudre, et même beaucoup de textes qu'ils ont négligés ou ignorés... »

Après la plus minutieuse et la plus magistrale discussion de tous ces textes, M. Th. H. Martin fait ainsi justice d'une manière générale (pp. 381, 382) des exagérations qu'il vient de combattre une à une : « A chacun sa part légitime : *Suum cuique !* Aux anciens le mérite d'avoir fait les premiers pas dans le chemin de la science de l'électricité atmosphérique, au milieu de beaucoup de difficultés et de préjugés, avec les tâtonnements de l'inexpérience, avec les incertitudes d'une méthode non formée, et avec la hâte de conclure d'après des données insuffisantes, à eux l'honneur de s'être avancés cependant assez loin dans cette science pour n'y avoir été dépassés que depuis le milieu du siècle dernier. Aux modernes, depuis cette époque, le mérite de s'être avancés beaucoup plus loin et plus sûrement que les anciens, en profi-

(1) M. Th. H. Martin se moque très-spirituellement (p. 310) des batteries électriques d'une force prodigieuse que, d'après M. Fischer, Moïse savait construire, et qui lui auraient servi à foudroyer Coré, Dathan et Abircn.

(2) Nous lisons (p. 335) : « M. Fournier (*le Vieux neuf*) conclut que *Franklin est devancé par les Celtes, ancêtres des Étrusques.* Je doute fort que les Gaulois soient les ancêtres des Étrusques, et nous allons voir que les Étrusques et les Latins ne connaisaient pas plus que les Gaulois les paratonnerres. » Voir (p. 360) de bien judicieuses et de bien piquantes réflexions sur le véritable sens du vers de Manilius (*Eripuitque jovi fulmen viresque tonandi*), si méconnu par M. J.-J. Ampère (*L'histoire romaine à Rome*). Comment M. Ampère, si souvent sceptique, a-t-il été, un beau jour, assez crédule pour admettre que « Numa avait connu cet art de faire descendre à volonté la foudre ? »

tant des recherches, des vues et des fautes même de leurs devanciers, mais surtout en pratiquant avec plus de fidélité et de persévérance la méthode d'observation et d'induction, et surtout la méthode d'expérimentation exacte à l'aide d'instruments. — La science de la nature n'a pas eu dans le passé cet âge d'or que quelques esprits modernes ont imaginé pour elle. C'est par l'enfance qu'elle a commencé, elle y était encore au commencement des temps historiques chez tous les peuples. Sa loi est de grandir par le travail successif des individus et des générations ; son âge d'or est dans l'avenir. » TAMIZEY DE LARROQUE.

RÉCRÉATIONS PHYSIQUES, par A. Castillon, professeur au collége Sainte-Barbe. Ouvrage illustré de 36 vignettes par Castelli. Paris, Hachette. 1 vol. in-12 de 335 pages. — Prix : 2 fr.

RÉCRÉATIONS CHIMIQUES, par A. Castillon, professeur au collége Sainte-Barbe. Ouvrage illustré de 34 vignettes par Castelli, et faisant suite aux *Récréations physiques* du même auteur. Paris, Hachette. 1 vol. in-12 de 340 pages. — Prix : 2 fr.

Nous réunissons ici ces deux ouvrages à cause de la grande connexion qu'ils ont entre eux. Pour le lecteur, comme dans l'esprit de leur auteur, ils ne peuvent aller l'un sans l'autre; et c'est une bonne pensée qu'a eue M. A. Castillon de consacrer ainsi quelques-uns de ses loisirs de savant à la vulgarisation, au profit de l'enfance, des hautes matières scientifiques qui font l'objet de son enseignement. Mettre la physique et la chimie, du moins dans leurs éléments, à la portée des enfants, est une chose excellente en soi : c'est provoquer leur curiosité et ouvrir leur jeune intelligence au moyen d'expériences et de faits toujours fort attrayants, parce qu'il en ressort l'explication d'une espèce de mystère. Quel enfant, à la vue des cornues, des machines, des appareils de tout genre, et de tout l'attirail d'un cabinet de physique, ne s'est adressé des infinités de *pourquoi* et de *comment ?* — C'est pour y répondre que sont écrits les petits volumes dont nous parlons, et qui font partie de cette charmante bibliothèque rose, destinée, croyons-nous, à une vogue toujours croissante.

Les vignettes qui accompagnent le texte sont exécutées avec un soin tout particulier. Quant au texte lui-même, on peut dire que l'auteur a su entourer la rigoureuse aridité de certains détails techniques d'une séduction particulière pour les petits enfants auxquels sont dédiés ces travaux. C'est au milieu de promenades, d'aventures et d'épisodes de toutes sortes, qu'il promène ses jeunes lecteurs, saisissant toutes les

occasions de placer une observation scientifique et d'en tirer les conséquences; et cela sans pédantisme, mais avec simplicité, netteté, bonhomie. Les divers personnages mis en scène sont une famille composée du père et de la mère, de deux petits garçons de 10 à 12 ans, avec le frère de lait de l'un d'eux; enfin de la sœur de la mère et de sa fille, cousine des deux jeunes gens. Tout ce petit monde s'agite autour des problèmes de la science actuelle d'une façon intéressante, naturelle et honnête. La plupart du temps, selon le procédé socratique, la solution des difficultés sort elle-même d'une série d'interrogations bien dirigées, il est vrai, mais qui apprennent à chercher soi-même. Cette méthode a le très-grand avantage de forcer l'intelligence à travailler par elle-même et à se servir des forces vives que la Providence lui a données, au lieu d'attendre sans effort des solutions toutes faites. Appliquées à l'enfance dans une juste mesure, les résultats n'en peuvent être qu'excellents.

Et nous souhaitons, pour l'amusement aussi bien que pour l'instruction des enfants, que ces deux petits volumes de M. A. Castillon aient un grand nombre de lecteurs. F. de Roquefeuil.

LA LAINE. Nouvelle série des études sur le régime des manufactures, par Louis Reybaud, de l'Institut. Michel Lévy. 1 vol. in-8° de 400 pages. — Prix :

Il y a quelque temps, l'Académie des sciences morales et politiques choisit l'un de ses membres pour faire une enquête sur la condition des ouvriers dans certains corps de métiers. M. Reybaud, auquel cette mission a été confiée, en a publié les premiers résultats. Ils concernaient les ouvriers travaillant la soie et le coton, et le présent volume est spécialement consacré aux diverses industries de la laine. « On conçoit, dit M. Reybaud, qu'au cours de ces enquêtes, j'aie dû, en parlant des hommes, m'occuper aussi de l'état des industries qu'ils exercent. » Les premières pages de ce volume sont en effet employées à exposer les commencements de l'industrie et les progrès réalisés depuis le moment où ces étoffes primitives, feutres à peine dégrossis au début, se sont successivement améliorées pour en arriver aux délicats produits que nous admirons chaque jour. Dans chaque pays, sous l'impulsion des circonstances, les progrès ont suivi des voies diverses; chacun en un mot a ses spécialités de procédés, d'échantillons et de produits. Et l'on ne saurait trop s'étonner de voir la même province présenter, dans certaines industries, des perfectionnements que d'autres n'adoptèrent

qu'avec la plus grande difficulté. « A propos de coton, par exemple, il a bien fallu dire (1) que la Normandie avait montré quelque lenteur dans sa marche, une certaine résistance à changer des instruments frappés ailleurs de désuétude. A propos de la laine, aucun de ces reproches ne peut lui être adressé; dans cet ordre de travaux, la Normandie s'est constamment tenue au courant des meilleurs procédés d'exécution, elle s'est emparée des instruments dont le bon emploi était vérifié, a perfectionné ce qu'on avait inventé ailleurs, a fixé la fortune en mettant un art ingénieux au service des combinaisons les plus originales et les plus variées (p. 24). » Il est aisé, à l'aide des faits rapportés par M. Reybaud, de suivre pas à pas les développements des divers centres industriels, leurs luttes dans la carrière des progrès à introduire, et leur état respectif à notre époque. Elbeuf s'y distingue « par ses draperies nouveauté », où le succès d'une saison tient aux dessins et aux dispositions qu'on adopte. Arriver à propos et bien rencontrer, voilà l'art de l'entrepreneur, mais aussi son écueil. Toutefois, les risques de cette dangereuse industrie peuvent se tempérer avec de l'entente et de l'habileté. Sedan, de son côté, après avoir créé ce genre nouveauté (p. 77), s'y livre avec moins d'ardeur que sa rivale, et préfère encore « retenir dans ses anciens genres une clientèle qu'on lui eût vainement disputée. »

Ces considérations sur l'état de l'industrie dans ces manufactures, l'auteur les poursuit à Reims, à Roubaix et dans les autres centres importants. Mais à côté de l'industrie proprement dite, il ne faut nullement oublier ce qui concerne l'ouvrier, ses habitudes, ses mœurs et ses moyens d'existence; aussi ne peut-on qu'approuver les développements apportés dans cette partie du sujet. Plus d'un enseignement en découle. Maintes fois l'auteur constate la faiblesse de la moralité parmi les classes industrielles; il en recherche les causes : les débauches, l'immoralité, l'ivrognerie, en sont les principales, et se rencontrent davantage au sein des villes que dans les campagnes.

Ces vices arrêtent bien des sympathies qui, sans eux, se trouveraient acquises à l'industrie et aux classes qui s'y adonnent, et leurs excès continuent à entretenir dans nombre d'esprits de regrettables préjugés. Pourquoi ne peut-on parler des populations industrielles sans être obligé de gémir sur l'influence pernicieuse des cabarets, et du peu d'efforts que font les ouvriers pour n'y plus aller? Sauf de rares, et d'autant plus louables exceptions, c'est le lieu habituel des réunions; et pourtant c'est

(1) Voir le volume consacré par M. Reybaud aux résultats de son enquête sur l'industrie cotonnière.

là, constate à son tour M. Reybaud, « que se font les pires connaissances, rien qu'à les traverser on n'en reçoit que de tristes leçons. L'argent ne s'en va pas seul au choc des verres, on y perd aussi une portion des bons sentiments dans lesquels on a été élevé » (p. 65). L'ivrognerie, en effet, est un des plus grands fléaux des classes populaires, aussi rien ne saurait être plus encouragé que les efforts tentés pour extirper ce vice. « Pour la première fois, dans le cours de mes voyages, j'ai trouvé à Sedan une population qui sait se défendre contre l'ivrognerie. Le premier honneur en revient aux chefs de maison. Par un concert qui devrait être pris pour exemple, ils ont fermé les portes de leurs ateliers aux ouvriers chez lesquels ce vice était notoire, et qui se désignaient d'eux-mêmes à cette exclusion. La lutte a été longue, et avec une autre population peut-être la réforme n'eût-elle pas réussi. A Sedan, elle a eu un plein succès, agissant d'abord sur les moins endurcis, elle a fini par ramener ou déclasser les plus opiniâtres (p. 81). »

Cependant la volonté de n'être ni débauché, ni ivrogne ne peut se maintenir sans un secours plus efficace, celui de la religion. C'est ce qui a permis à Sedan d'obtenir ces résultats. « L'esprit religieux y a concouru comme auxiliaire. La piété des races flamandes se retrouve chez les montagnards des Ardennes, et plus émoussée dans les villes, elle y garde pourtant quelque empire. Les dimanches et jours fériés, beaucoup d'ouvriers, couverts de leurs meilleurs habits, vont à la messe accompagnés de leurs familles et y assistent avec recueillement. Cette disposition est à noter; elle est rare dans les autres villes d'industrie; à Sedan elle résiste même à l'appât du gain (p. 87). » Le même spectacle se représente partout ailleurs où règnent encore des principes religieux, dans les montagnes des Cévennes, par exemple. « Le point essentiel, et il faut en attribuer une part à l'empire des croyances, c'est qu'à Lodève les mœurs sont bonnes. S'il y a des écarts, et il y en a partout, ils ne s'affichent pas (p. 120). »

Cet antagonisme entre les passions du cœur humain et ses devoirs a suscité bien des questions délicates, fait naître bien des problèmes difficiles. Les lecteurs de la *Revue* n'attendent pas de nous que nous les exposions ici, encore moins que nous cherchions à les résoudre dans ce recueil. Il suffit de les avoir fait entrevoir, et indiqué un livre où l'auteur a apporté la plus grande impartialité dans l'exposé des faits. Quiconque, en effet, voudrait connaître la situation de l'industrie de *la laine* dans nos contrées, quiconque serait désireux d'étudier dans leur ensemble les principales questions ouvrières, devra avant tout avoir entre les mains le tableau qu'en a dressé l'honorable délégué de l'Aca-

démie. On ne saurait rencontrer un guide plus compétent ni désirer plus de science et d'honnêteté.

G. DE SENNEVILLE.

LE JOURNAL DE MARGUERITE, ou les deux années de préparation à la première communion, par Mlle V. MONNIOT. Paris, chez Régis-Ruffet, 1867. 10e édition. 2 vol. in-12 de 728 pages. — Prix : 5 fr.

MARGUERITE A VINGT ANS (suite et fin du *Journal de Marguerite*). 1866. 7e édition. 2 vol. in-12 de 570 pages. — Prix : 5 fr.

Ces deux ouvrages remontent déjà à quelques années; mais ils n'ont rien perdu de leur intérêt, et leur légitime succès mérite d'appeler l'attention de la *Revue*. Sont-ce des romans, sont-ce des livres de morale ? La question est douteuse tant il y a d'harmonie entre le récit des faits les plus simples, mais toujours intéressants, et les excellentes leçons qu'il faut en tirer; spécialement destinés aux enfants, ils seront lus avec plaisir par plus d'une grande personne. Ils ne sont pas assez sérieux pour être ennuyeux et incompréhensibles; pas assez dramatiques pour exciter de trop vives émotions.

La vie de *Marguerite à dix ans* est la vie réelle; les jours de tristesse succèdent aux jours de joie et semblent même les dominer. Elle donnera aux enfants une juste idée de ce qui doit les attendre ici-bas, en même temps qu'elle leur apprendra la manière de se conduire chrétiennement dans toutes les circonstances, et de tirer parti pour leur sanctification de toutes les contrariétés ainsi que de tous les plaisirs. Marguerite est une petite fille entourée de frères et de sœurs, confiée à une institutrice comme il s'en trouve peu, et dont le but principal est de se préparer à sa première communion, c'est-à-dire de se corriger de ses défauts et d'acquérir des vertus. Il faudrait pouvoir décrire l'intérieur de la famille, retracer la rencontre de mesdemoiselles de Laval, leur amitié avec Marguerite, la mort de M. de Laval et du baby, le voyage et le séjour à l'île Bourbon, la mort de Marie de Laval, la première communion de Marguerite et beaucoup d'autres choses. L'auteur le fait trop bien pour que nous cherchions à l'imiter. Tous les jours la petite fille relate dans son journal les événements de sa vie, ses impressions, ses bonnes et mauvaises actions, ses résolutions, les conseils qu'elle reçoit, et elle le fait avec une grâce et une naïveté qui feraient croire que c'est réellement un enfant qui a écrit. Il y a des scènes de famille qui sont tout ce qu'on peut voir de plus délicieux. Les saillies des enfants, leurs charmantes réflexions sont admirablement reproduites. Quand il s'agit d'événements douloureux, Margue-

rite est d'un naturel à faire fondre en larmes; on croirait être présent au deuil de la famille.

A côté des plus belles qualités se trouvent quelques légers défauts. L'auteur, sous le prétexte de mieux imiter le langage des enfants, emploie assez fréquemment des expressions comme celle-ci : *très, très-aimable*. Ce peut être très-joli dans leur bouche avec le ton qu'ils y mettent, mais sur le papier c'est sans effet agréable. Ce qui plaît, c'est la simplicité, le naturel, la naïveté, et non point les licences tolérées dans le jeune âge. Il serait bon aussi de modifier le jargon incompréhensible prêté à quelques nègres et négresses. Faut-il approuver la forme de journal adoptée par Mlle Monniot? Ce n'est pas qu'elle ait ici rien qui choque, mais c'est qu'elle est pour les jeunes lectrices le plus grand encouragement à faire comme Marguerite; si du moins elles l'imitaient dans sa rédaction sérieuse, consciencieuse; on ne saurait trop recommander ces exercices excellents dans ces conditions pour former l'esprit, le cœur, et aussi le style. Mais la futilité, les satisfactions d'amour-propre, les retours complaisants sur soi-même, l'atténuation de ses fautes, les creuses rêveries n'ont-elles pas souvent la plus grande part dans ces récits intimes de la vie?

La seconde partie du journal est moins remarquable. Les événements sont plus importants, intéressent davantage; mais on n'y trouve plus cette fraîcheur qui plaît tant dans *Marguerite à dix ans*. Marguerite a perdu son père, elle revient en France avec sa famille, pour des intérêts de fortune; un procès perdu amène une grande gêne; néanmoins, elle est fiancée au jeune de Laval, le mariage ne se fera qu'au retour d'un voyage au long cours. En attendant, chacun est obligé de travailler pour subvenir aux besoins de la vie; Marguerite est institutrice, elle a beaucoup à souffrir dans cette nouvelle position; elle la quitte et va fermer les yeux de sa mère qui lui laisse la charge d'une nombreuse famille et pas de fortune. Elle se dévoue jusqu'à donner son fiancé à une de ses sœurs, établit son frère, assure l'avenir de tous et entre au couvent.

L'auteur a fait trop d'efforts pour continuer le succès de la première partie; il arrive au romanesque et néglige un peu son but. Quelle utilité morale pour les jeunes filles que cette entrée au couvent! Un dévouement de ce genre n'est point pratique; on pourrait même dire qu'il jette du ridicule sur la vocation de Marguerite. N'eût-il pas mieux valu donner ce rôle à sa sœur? La rencontre d'Isabelle à l'île d'Elbe et son mariage sortent de la réalité aussi bien que la résignation du fiancé. C'est un excellente morale à faire aux enfants comme aux parents

que de leur indiquer comment ils doivent se conduire vis-à-vis des institutrices souvent bien malheureuses. Mais pour en arriver là, est-il bon de faire de Mlle Valmy une amie d'enfance de la mère de Marguerite, de lui donner un rôle qui efface trop les parents, et ne faudrait-il pas aussi que la jeune fille réduite à être institutrice eût une position moins dure! Surtout, il faut faire disparaître ces sentiments de jalousie qu'éprouve la comtesse de Baldi, sentiments trop souvent, hélas! légitimes, mais dont il ne doit y avoir aucune trace dans un livre de ce genre.

Il est très-regrettable que l'éditeur n'ait pas donné plus de soin à cette édition. Aucun ouvrage ne fournit plus de sujets aux illustrations et n'en est plus digne. Pourquoi n'y trouve-t-on que quatre médiocres gravures dont deux même sont tirées de la *Correspondance de Sylvie;* on n'a pas pris soin de le cacher. Cette observation ne s'adresse qu'à l'édition in-12. Il existe une édition in-8°, mieux soignée sans doute.

René de Saint-Mauris.

HISTOIRE D'UN PAUVRE MUSICIEN (1770-1793), par X. Marmier. In-12 de 374 pages. Hachette. — Prix : 3 fr. 50.

Ce roman est tout empreint de la bonhomie et de la simplicité des mœurs allemandes. C'est une charmante idylle ornée de tableaux pleins de fraîcheur qui se termine au milieu des scènes émouvantes de la Révolution. L'imagination a embelli de ses plus gracieuses fictions la vérité historique, et la morale la plus pure règne dans tout l'ouvrage : tout le monde le lira avec plaisir; il est sans danger.

Franz Wagner est né à Fribourg en Brisgau d'un père artiste, mais artiste malheureux : le seul témoignage de bienveillance dont il avait pu garder le souvenir, lui était venu de Marie-Thérèse : sa fille devait être la providence de Franz. Il fut orphelin de bonne heure et sans fortune; il était doué d'une vocation musicale bien prononcée. De bons ouvriers l'accueillirent comme leur fils. Un artiste, en quête de la fortune, voulut pour gagner la faveur du public, prendre cet enfant sous sa protection. Il l'emmena avec lui, le plaça chez un maître dont il faisait grand éloge, mais qu'il ne paya point : aussi Franz ne put pas y rester longtemps. Tandis qu'il était sur la route revenant tristement chez ses parents d'adoption, une chaise de poste vint à passer. Il s'avance et chante de sa plus belle voix une plaintive romance. La voiture s'arrête, on s'informe de ce qu'il est, on lui met entre les mains une bourse telle qu'il n'en avait jamais eue, et on lui donne rendez-vous

pour le lendemain à la Résidence de Fribourg. Cette aimable et compatissante voyageuse n'était autre que Marie-Antoinette, radieuse de beauté et de bonheur, et partant pour la France sa nouvelle patrie. Le petit chanteur fut élevé à ses frais; il devint un bon maître capable de gagner sa vie, et pût, grâce à sa nouvelle position, se marier selon son cœur. Dès que le jeune ménage eut fait quelques économies il ne songea qu'au moyen de payer sa dette de reconnaissance. Il vint, malgré la distance, se jeter aux pieds de sa royale bienfaitrice; Franz lui offrit une œuvre de sa composition, sa femme un ouvrage de ses mains : Trianon était bien fait pour recevoir une semblable visite.

Les deux époux étaient de retour depuis longtemps lorsque les bruits de la Révolution vinrent à eux. Aussitôt Franz n'eut qu'une pensée; celle de voler au secours de celle à qui il devait tout. Un tel projet n'était pas d'une exécution facile. Ils furent arrêtés à Strasbourg comme suspects et retenus en prison jusqu'à ce qu'une circonstance imprévue les rendît à la liberté. Ils arrivèrent à Paris où ils durent se borner à faire des vœux stériles et à être les tristes témoins de mille scènes d'horreur. Franz fut tellement frappé en voyant Marie-Antoinette conduite à l'échafaud, qu'il en tomba malade, et eut à peine le temps de venir mourir chez lui. On comprend tout le parti qu'a pu tirer de ce sujet un talent aussi délicat que celui de l'auteur. René de Saint-Mauris.

Le numéro de mai devait contenir une chronique fort intéressante; par suite des retards amenés par la nouvelle organisation du conseil supérieur de l'Œuvre des Agrégations, ce travail a perdu son actualité. Nous espérons, dans le numéro de juillet, pouvoir dédommager nos lecteurs et continuer dans chaque numéro la publication d'une chronique.

ERRATA.

Dans le numéro d'avril, page 175, ligne 29, au lieu de : *C'est précisément selon nous ce à quoi il ne renonce sous aucun prétexte.* Il faut lire : *C'est précisément selon nous ce à quoi il ne faut renoncer sous aucun prétexte.*

LISTE

DES OUVRAGES ET PUBLICATIONS DIVERSES

QUI ONT PARU DANS LE MOIS D'AVRIL (1).

(Résumé d'après le *Journal général de la librairie.*)

Annuaire de l'Institut des provinces, des sociétés savantes et des congrès scientifiques. 2e série. 9e vol. (19e vol de la collection). 1867. In-8°, XXXVI-548 p. Derache. 6 »

Armée (l') française en 1867. 2e à 10e *éditions*. In-8°, X-290 pages. Amyot. 5 »

Augustin (Saint). — Œuvres complètes de saint Augustin, traduites pour la première fois en français sous la direction de M. Poujoulat et de M. l'abbé Raulx. T. 5. Gr. in-8° à 2 col., 592 p. Guérin. 9 » (L'ouvrage formera environ 15 volumes.)

Audouard (Mme). — L'Orient et ses peuplades; par Mme Olympe Audouard. In-18 jésus, 500 p. 3 »

Bachelet. — Les Hommes illustres de France; par Th. Bachelet. Gr. in-8°, 379 p. Mégard. » »

Biraghi. — Vie de la vierge romaine-milanaise sainte Marcelline, sœur de saint Ambroise; rédigée d'après les plus anciens documents par l'abbé Louis Biraghi, directeur des sœurs Marcellines. Traduites de l'italien par le R. P. Alphonse Corail, S. J. In-12, LX-324 p. Albanel. 2 50

Blanc. — Histoire de la Révolution française; par M. Louis Blanc. 2e *édition*. T. 8. In-8°, 520 pages. Pagnerre. 5 »

Blatin. — Nos cruautés envers les animaux au détriment de l'hygiène, de la fortune publique et de la morale; par le docteur H. Blatin. In-18 jésus, 444 p. Hachette. 3 50

Benezet. — Vies des RR. Mères Duterrail et de Bruncan, anciennes supérieures du couvent de Notre-Dame de Toulouse; par M. E. Benezet. In-18 jésus, 371 p. Douniol. 2 50

Berseaux. — Les Vices et les Vertus, nouvelles lectures pour les familles et les paroisses; par l'abbé Berseaux. 2 vol. in-12, XXXIII-828 p. Nancy, Vagner. »

Beulé. — Causeries sur l'art; par M. Beulé, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts. In-8°, 397 pages. Didier et Cie. 6 »

Buron. — Les Vacances en famille, récits historiques, anecdotiques et légendaires, pour édifier, instruire et récréer la jeunesse; par L. L. Buron, sous-bibliothécaire à Sainte-Geneviève. 3e *édition*. In-12, VIII-208 p. Sarlit. 1 25

Caumont (de). — Statistique monumentale du Calvados; par M. de Caumont, directeur de l'Institut des provinces. T. 5. Arrondissement de Lisieux. In-8° VI-874 pages. Derache. » »

Challamel. — Mémoires du peuple français depuis son origine jusqu'à nos jours; par Augustin Challamel. T. 8. In-8°, 520 p. Hachette. 7 50

Chevalet. — Histoire politique et militaire de la Prusse depuis ses origines jusqu'à 1867; par Emile Chevalet. In-18 jésus, 396 p. Dumaine. 3 50

Créquy (Mme de). Souvenirs de la marquise de Créquy, 1710 à 1803. *Nouvelle édition*, augmentée d'une correspondance inédite et authentique de Madame de Créquy avec sa famille et ses amis. 5 vol. In-18 jésus. XX-2189 pages. Michel Lévy frères. 15 »

Dabert (Mgr). Le mois de saint Joseph, à l'usage des maisons religieuses; par Mgr J. Dabert, évêque de Périgueux. 6e *édition*. In-18, XXIII-312 p. Pélagaud. 1 50

Darras. — Histoire générale de l'Eglise depuis la création jusqu'à nos jours; par l'abbé J. E. Darras. T. 9. In-8°, 644 p. Vivès. 6 »

Dareste. — Histoire de France depuis les origines jusqu'à nos jours; par M. C. Dareste, doyen de la Faculté des lettres de Lyon. T. 5. In-8°, 640 p. Plon. 8 »

Damas. — La Lettre et l'Esprit des évangiles de tous les dimanches (entretiens

---

(1) On nous a demandé de ne porter dans cette liste que les bons ouvrages. Cela n'est pas possible. D'abord parce que nous ne saurions faire un choix qu'après examen, et qu'il serait matériellement impossible d'examiner deux à trois cents ouvrages divers en quelques jours. Puis ensuite, il y a parmi nos agrégés des archevêques, des évêques, des vicaires généraux, des supérieurs d'établissements ecclésiastiques qui, par état, ont besoin de connaître tout ce qui est publié. D'ailleurs, les noms de l'auteur et de l'éditeur, que nous avons toujours soin de donner, peuvent très-souvent servir à éclairer le lecteur sur l'esprit des publications nouvelles annoncées dans cette partie de la Revue.

destinés principalement à la jeunesse); par M. l'abbé V. Daumas. In-18 jésus, VII-531 p. Bouniol. 3 50

Decagny. — Etat général de l'ancien diocèse d'Amiens, comprenant les 130 paroisses du diocèse de Noyon qui y sont annexées depuis le Concordat de 1801; dressé d'après les pouillés de 1648, 1786 et 1772; par l'abbé Paul Decagny, curé d'Ennemain. In-8°, 179 p. Amiens, Lenoel-Herouart. » »

Desnoiresterres. — La Jeunesse de Voltaire; par Gustave Desnoiresterres. In-8°, VII-498 p. Didier et Ce. 7 50

Dictionnaire de noëls et de cantiques, ou Répertoire universel de compositions poétiques, appartenant aux diverses époques de la langue française depuis qu'elle s'est fixée aux XVIe et XVIIe siècles jusqu'à nos jours, par Fr. Pérennès, T. unique. In-4° à 2 col., 720 p. Paris, imp. et lib. Migne. 8 »

Franck. — Philosophie et Religion; par Ad. Franck, membre de l'Institut. In-8°, XV-453 p. Didier et Ce. 7 50

Franklin. — Essais de morale et d'économie politique de Benjamin Franklin. Traduits de l'anglais et annotés par Édouard Laboulaye. In-18 jésus. 352 p. Hachette. 3 50

Gaulle (de). — Le cortége de saint Joseph; histoire anecdotique du culte et des bienfaits de saint Joseph dans les principaux ordres et instituts religieux, anciens et modernes, avec un appendice concernant les Œuvres de Beauveais et de Valence; par J.-M. de de Gaulle. In-12, 312 p. Sarlit. 2 »

Gachard. — Don Carlos et Philippe II; par M. Gachard, de l'Académie royale des sciences, etc., de Belgique. Avec un portrait de don Carlos gravé sur acier d'après l'original du musée de Madrid. 2e *édition*. In-8°, XIX-503 p. Michel Lévy frères. 7 50

Gaume (Mgr). Credo, ou Refuge du chrétien dans les temps actuels; par Mgr Gaume, protonotaire apostololique. 2e *édition*. In-18, VIII-168 p. Gaume frères et Duprey. » 80

Gautier. — Les Epopées françaises, étude sur les origines et l'histoire de la littérature nationale; par Léon Gautier. T. 2. In-8°, XV-620 p. Palmé. 10 »

Gervinus. — Histoire du XIXe siècle, depuis les traités de Vienne; par G. G. Gervinus. Traduit de l'allemand par J. F. Minssen. T. 16. In-8°, 362 p. Lib. internationale. 5 »

Gide. — Étude sur la condition privée de la femme dans le droit ancien et moderne et en particulier sur le sénatus-consulte Velléien; par Paul Gide. In-8° VIII-563 p. Durand et Pédonne-Lauriel. 8 »

Girardin (de). — Pensées et Maximes extraites des œuvres de M. Emile de Girardin, par Albert Hetrel. In-8°, VIII-744 p. Michel Lévy frères. 6 »

Graetz. — Sinaï et Golgotha, ou les origines du judaïsme et du christianisme, suivi d'un examen critique des évangiles anciens et modernes; par H. Graetz, professeur au séminaire de Breslau. Traduit et mis en ordre par Maurice Hess. In-8°, 424 pages. Michel Lévy frères. 7 50

Grote. — Histoire de la Grèce depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de la génération contemporaine d'Alexandre le Grand; par G. Grote, vice-chancelier de l'Université de Londres. Traduit de l'anglais par A. L. de Sadous. Avec cartes et plans. T. 12. In-8°, 380 p. Lib. internationale. 5 »

Guillaume. — Histoire du diocèse de Toul et de celui de Nancy, depuis l'établissement du christianisme chez les Leuci jusqu'à nos jours, précédée d'une dissertation historique sur l'antiquité de l'église de Toul; par M. l'abbé Guillaume, de Toul, chanoine de Nancy. T. 4. In-8°, 468 p. Nancy, Thomas et Pierson. » »

Guillemin. — Histoire ancienne de l'Orient; par J. J. Guillemin, recteur de l'Académie de Nancy. 4e *édition*. In-18 jésus, XIX-619 p. Hachette. 4 »

Guillois. — Sermons, discours, prônes et instructions; par l'abbé Ambroise Guillois, ancien curé du Mans. T. 1 et 2. In-18 jésus, VII-704 p. Albanel. 6 »

Guinaumont (de). — La Terre-Sainte. La Syrie. Le Liban. Rhodes. Smyrne. Constantinople. La Grèce. Les îles Ioniennes. Malte. L'Egypte et la Nubie; par Henri de Guinaumont. 3 vol. In-18 jésus, XII-1607 p. Douniol. 7 50

Hégel. — Philosophie de l'esprit, de Hégel. Traduite pour la première fois et accompagnée de deux introductions et d'un commentaire perpétuel; par A. Véra, professeur de philosophie à l'Université de Naples. T. 1. In-8°, CXII-472 p. Germer Baillière. 9 »

Hoefer. — Les Saisons, études de la nature; par Ferdinand Hoefer. In-18 jésus, VI-422 p. Hachette. 3 50

Jullien. — Problèmes de mécanique rationnelle disposés pour servir d'applications aux principes enseignés dans les cours; par le P. M. Jullien, de la compagnie de Jésus. 2e *édition*. T. 2. In-8°, XIV-549 p. Gauthier-Villars. Les deux vol. 15 »

Labarte. — Histoire des arts industriels au moyen-âge et à l'époque de la renaissance; par Jules Labarte. T. 4. In-4° et in-8°, 829 p. Morel. » »

La Rochère (Mme de). — Une Héroïne de soixante ans; par Mme la comtesse de La Rochère. In-18 jésus. 356 p. Dillet. 2 »

Las Cases (de). — Souvenirs de l'empereur Napoléon Ier, extraits du Mémorial de Sainte-Hélène de M. le comte de Las Cases. 3e *édition*. In-18 jésus. 357 p. Hachette. 2 »

Lefebvre. — La science de bien mourir. Manuel de l'association de la bonne mort; par le R. P. Al. Lefebvre, de la compagnie de Jésus. 4e *édition*. In-12, XII-484 p. Putois-Cretté. 3 »

— Le même, édition in-18. 2 50

Lefebvre. — Mois de Marie. Contemplations sur trente mystères de la vie de la très-sainte Vierge; par le R. P. Al. Lefebvre. In-12, 388 p. Putois-Cretté. 3 »

— Le même, édition in-18. 2 50

Le Gras. — Mer de Chine. 3e partie. Instructions nautiques sur les îles et les passages entre les Philippines et le Japon et les îles du Japon; comprenant Formose, les îles Liou-Tchou, les Marianes, les Pelew, les îles Bonin, les côtes sud des îles Kiusiu et Nipon et la mer intérieure, compilées avec les documents les plus récents; par M. A. Le Gras, capitaine de frégate. In-8°, XXXVI-849 p. 8 »
(Publications du Dépôt de la marine.)

Leibnitz. — Œuvres de Leibnitz, publiées pour la première fois d'après les manuscrits originaux, avec notes et introduction; par A. Foucher de Careil. 2e *édition*. T. 1. In-8°, LXXIV-674 p. Firmin Didot frères. 7 50

Lyell. — Eléments de géologie, ou Changements anciens de la terre et de ses habitants tels qu'ils sont représentés par les monuments géologiques; par sir Charles Lyell, baronnet, membre de la Société royale de Londres. Traduit de l'anglais sur la 6e édition par M. J. Ginestou. 6e *édition*, considérablement augmentée et illustrée de 770 gravures sur bois. 2 vol. in-8°, VI-1257 p. Garnier frères. 20 »

Maha-Bharata (le), poëme épique de Krishna-Dwaipayana, plus communément appelé Véda-Vyasa, c'est-à-dire le compilateur et l'ordonnateur des Védas; traduit complétement, pour la première fois, du sanscrit en français, par Hippolyte Fauche, traducteur du Râmâyana. T. 6. In-8°, VIII-557 p. Ve B. Duprat. 10 »

Mangin. — Les Jardins, histoire et description; par Arthur Mangin. In-4°, VII-444 p. Mame. 100 »

Manning. — La Mission temporelle du Saint-Esprit, ou Raison et Révélation; par Mgr H. E. Manning, archevêque de Westminster. Ouvrage traduit de l'anglais, sur la seconde édition, par Jules Gondon. In-18 jésus, 338 p. Wattelier et Ce. 3 »

Margerie (de). — Les Treize malchances du capitaine Tancreuil; par Eugène de Margerie. In-18 jésus, 408 p. A. Le Clère et Ce. » »

Mémoires lus à la Sorbonne dans les séances extraordinaires du comité impérial des travaux historiques et des sociétés savantes tenues les 4, 5 et 6 avril 1866. Archéologie. In-8°, II-455 p. et 19 pl. imp. Impériale. » »

Méry. — Les Fleurs mystérieuses; par Méry. In-12, XVI-139 pages. Albanel. 1 50

Mémoires et documents inédits pour servir à l'histoire de la Franche-Comté. publiés par l'Académie de Besançon. T. 4. In-8°, XX-486 p. Outhenin-Chalandre fils. » »

Mérimée. — Les deux Héritages : L'Inspecteur général, les Débuts d'un aventurier; par Prosper Mérimée, de l'Académie française. *Nouvelle édition*. In-18 jésus, 275 p. Michel Lévy frères. 3 »

Montalembert (de). — Les Moines d'occident, depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard; par le comte de Montalembert. T. 5. Conversion de l'Angleterre par les moines. III. In-8°, 415 p. Lecoffre et Ce. 7 50

Mignet. — Histoire de la Révolution française depuis 1789 jusqu'en 1814; par M. Mignet. 9e *édition*. 2 vol. in-18 jésus, 757 p. Firmin Didot frères. 7 »

Nicolas. — L'Art de croire, ou Préparation philosophique à la foi chrétienne; par Auguste Nicolas, magistrat. 2e *édition*. 2 vol. in-18 jésus, XII-892 pages. Bray. 17 »

Noailles (de). — Henri de Valois et la Pologne en 1572; par le marquis de Noailles. 3 vol. in-8°, VII-1556 p. Michel Lévy frères. Chaque volume, 7 50

Ollivier. — Chefs-d'œuvre d'éloquence sacrée. Oraisons funèbres, sermons, panégyriques et conférences. Recueil des plus belles œuvres de la chaire française, etc., par l'abbé A. Ollivier. In-8°, 649 p. Lecoffre fils 4 »

Pagès. — Le Guide consolateur des malades, ou Résumé de la doctrine chrétienne et motifs de consolation pour les malades; par l'abbé A. E. Pagès. In-18, VIII-403 p. Sarlit. 1 50

Pelletan. — *Les Droits de l'homme*; par Eugène Pelletan. 2e *édition*. In-8° 398 p. Pagnerre. 3 50

Perrot. — Essais sur le droit public et privé de la république athénienne. Le droit public; par Georges Perrot. In-8°, LX-343 p. Thorin. 6 »

Ponthieu. — Légendes du vieux Paris; par Amédée de Ponthieu. In-18 jésus, XI-386 p. Bachelin-Deflorenne. 3 50

Postel. — La Veuve chrétienne. Modèles, consolations, espérances; par M. l'abbé V. Postel. In-18, XLIII-314 p. Ruffet et Ce. 1 50

Renan. — Essais de morale et de critique; par Ernest Renan, membre de l'Institut. 3e *édition*. In-8°, XIX-761 p. Michel Lévy frères. 7 50

Reynaud. — Œuvres choisies. Etudes encyclopédiques; par Jean Reynaud. T. 3. In-8° 603 p. Furne, Jouvet et Ce. 6 »

Sagnier. — Nouveau catéchisme philosophique, ou Exposition raisonnée des motifs de la foi catholique; par M. l'abbé Sagnier, professeur de rhétorique au petit séminaire de Saint-Lucien, près Beauvais. 2e *édition*. In-12, XII-479 p. Ruffet et Ce. 3 50

Ségur (de). Histoire populaire de saint François d'Assise; par le comte de Ségur (Anatole). In-18, XVI-305 p. Poussielgue frères. 1 20

Ségur (Mgr de). — Instructions familières et lectures du soir sur toutes les vérités de la religion; par Mgr de Ségur. *Nouvelle édition*. T. 1 et 2. In-18 jésus, 912 p. Tolra et Haton. 5 »

Stuart Mill. — Système de logique déductive et inductive, exposé des principes de la preuve et des méthodes de recherche scientifique; par John Stuart Mill. Traduit sur la 6e édition anglaise, par Louis Peisse. T. 2. In-8°, XXII-561 p. Ladrange. Les 2 vol. 15 »

Thiébaud. — Marie dans les fleurs, ou Reflet symbolique des priviléges de la sainte Vierge dans les beautés de la nature; par l'abbé Thiébaud. In-18 jésus, 465 p. Lecoffre et Ce. 2 50

Thierry. — Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, de ses causes et de ses suites jusqu'à nos jours en Angleterre, en Ecosse, en Irlande et sur le continent; par Augustin Thierry. *Nouvelle édition*. T. 1 et 2. In-18 jésus, 551 p. Garnier frères. 7 »

Thiers. — Discours prononcés au Corps législatif, les 14 et 18 mars 1867, par M. Thiers, sur la politique extérieure de la France, spécialement en ce qui concerne l'Allemagne et l'Italie. *Edition* populaire. Grand in-18, 116 p. » 25

Troude. — Batailles navales de la France; par O. Troude, ancien officier de marine, publié par P. Levot, conservateur de la bibliothèque du port de Brest. T. 1er, In-8° 454 pages. Challamel aîné. 6 »

SOMMAIRE DES ARTICLES

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX RECUEILS PÉRIODIQUES.

REVUE DES DEUX MONDES.

(Rue Saint-Benoît, 20. — Prix : 50 fr. par an pour Paris; — 56 fr. pour les départements.

Livraison du 1er avril.

Auguste Laugel : Les Institutions militaires de la France. Louvois, Carnot, Gouvion Saint-Cyr. — Edmont About : La Fille du chanoine. — Mignet : Rivalité de Charles-Quint et de François Ier, suite. — C. Martha : l'Empereur Julien. — E. Caro : Les Mœurs littéraires au temps présent. — Ch. Martins : Les Glaciers actuels et la période glacière, suite. — Emile Montégut : Le Journal d'un poëte. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine. — Elisée Reclus : Les Plages et les fiords.

Livraison du 15 avril.

Alphonse Esquiros : l'Angleterre et la vie anglaise, suite. La Marine britannique. — Elisée Reclus : Les Basques. Un peuple qui s'en va. — E.-D. Forgues : La Marquise de Novion. Un amour d'autrefois. — Mignet : Rivalité de Charles-Quint et de François Ier, suite. Le siége de Naples. Paix de Cambrai. — P. Duchesne de Bellecourt : La Colonie de Saïgon. — Maxime du Camp : Le Télégraphe et l'administration télégraphique. — P. Challemel-Lacour : Le Théâtre contemporain. *Galilée*, par M. F. Ponsard; les *Brebis galeuses*, par M. Th. Barrière. — E. Forcade : Chro-

nique de la quinzaine. — Charles de Mazade : *Une Passion dans le grand monde,* par Mme la comtesse de Boigne. — Gaston Boissier : *Nouveaux Récits de l'Histoire romaine. Trois ministres des Fils de Théodose,* par M. Amédée Thierry. — R. Radau : La Force musculaire des insectes. Recherches nouvelles sur le mammouth.

REVUE CONTEMPORAINE.

(Rue du Pont-de-Lodi, 1. — Prix : 50 fr. par an pour Paris ; — 56 fr. pour les départements.)

Livraison du 31 mars.

Léo Joubert : Lééna, histoire athénienne du temps des trente tyrans, 3e partie. — J. Ménant : Sardanapale. — Siméon Luce : Le Génie français dans la chanson de Roland. — Jules Loiseleur : Gabrielle d'Estrées est-elle morte empoisonnée ? 2e partie. — William-P. Egerton : Projets d'invasion française en Angleterre, d'après des documents originaux et inédits, 3e partie. — Pascal Picard : Comment a fini le royaume de Hanovre, histoire contemporaine. — Revue critique. — Pascal Picard : Chronique politique.

Livraison du 15 avril.

Justin Améro : Le Village en Angleterre, étude d'après nature. — Henri Ameline : Du Droit de réunion. — Paul Rousselot : La Prédication catholique et l'esprit moderne. Les conférences de Notre-Dame. — Jules Loiseleur : Gabrielle d'Estrées est-elle morte empoisonnée ? 3e et dernière partie. — William P. Egerton : Projets d'invasion française en Angleterre, d'après des documents originaux et inédits, 4e et dernière partie. — Louis Liévin : De la nouvelle loi sur la presse. — Armand Silvestre : Sonnets mystiques. — A. Claveau : Chronique littéraire. — Max Berthaud : Revue musicale. — Pascal Pichard : Chronique politique. — Léo Joubert : *Homère. Iliade, traduction nouvelle,* par M. Leconte de Lisle.

REVUE BRITANNIQUE

(Rue Neuve-des-Mathurins, 35. — Prix : 50 fr. par an pour Paris ; — 56 fr. pour les départements ; — 62 fr. pour l'étranger.

Livraison d'avril.

Fortnightly Review : Les Associations ouvrières en Angleterre. — X. Marmier : Souvenirs d'un voyageur en Danemark. — *Fraser's magazine. Fied. Times :* Quelques détails sur la pêche et la pisciculture en France. — M. Jameson : Révélation de la première enfance. — G. Desnoiresterres : Voltaire en Angleterre. — Mélanges. Sauvé par Shakspeare. Décoration de la ville de Boston, etc. — L'Odyssée d'un saltimbanque (1er extrait). — La France et la Suède avant la révolution. — L'Élection du maréchal Bernadotte au trône de Suède. — L'Amérique agricole. — Pensées diverses. — Correspondances de *la Revue :* Lettres d'Allemagne, d'Italie, de Londres. — Chronique et Bulletin bibliographique.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

(Rue de Babylone ; — prix : 20 francs par an.)

Livraison de mars.

M. Fort : Les Noachides et les divers pays qu'ils ont habités. — François Lenormant : La Légende de Cadmus et les établissements phéniciens en Grèce. — Mgr d'Avanzo, évêque de Calvi et Tano : D'une nouvelle direction à donner à la polémique catholique. — Bonnetty : Quelques documents historiques sur la religion des Romains et la connaissance qu'ils ont pu avoir des traditions bibliques par leurs rapports avec les Juifs. — Bibliographie : Traduction de la Géographie de Strabon, par Améd. Tardieu.

ÉTUDES RELIGIEUSES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

(Rue de Tournon, 15 ; — prix : 15 fr. par an.)

Livraison d'avril.

P. Cahour : La Chanson de Roncevaux. — P. Matignon : Les Systèmes traditionalistes. — P. Chauveau : M. Taine critique. — P. de Gabriac : Galilée devant la science, la religion et la littérature. — Une Correspondance pendant l'émigration. Quarante-huit lettres inédites de Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé, du duc de Berry et du duc d'Enghien. — P. de Damas : Les Missions catholiques au XIXe siècle. — Bibliographie. P. Sommervogel : La Satire en France, par Lenient. P. Jean : Vie de saint Jean de Matha, par le R. P. Calixte. P. Duval : Coronula Mariana, par l'abbé Petitalot. Eve et Marie, par l'abbé Rogez. Histoire de Sainte Roseline de Villeneuve, par le comte de Villeneuve-Flayose. P. Alet : Le lendemain du mariage, par Rondelet. Vie de Mgr Rendu, par l'abbé Guillermin. Catéchisme catholique d'après saint Thomas, par l'abbé Bluteau. Theses Theologicæ auct. Schrader. — De la réunion de l'Eglise d'Angle-

terre, etc., par Jules Gondon. — De quelques livres nouveaux. — Varia.

REVUE D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE

ANNALES DE LA CHARITÉ.

(Rue Cassette, 29.— Prix : 20 fr. par an.)

Livraison d'avril.

*** : Une Chrétienne. — César Cantu : Les Papes Adrien VI et Clément VII en face de Charles-Quint. — Ernest de Toytot : Les Arts et les Peintures céramiques (suite). Les Écoles italiennes. — Société d'économie charitable. — Procès-verbal de la séance du 11 février 1867. — Mme de Morcey : Massillon (suite). — Baguenault de Puchesse : Société d'économie charitable. Question des octrois. — L'abbé Richard : Mgr l'évêque de Carcassonne et ses Œuvres. — A. Audiganne : L'Exposition universelle de 1867 et les Progrès de l'industrie. — Revue littéraire. Antonin Rondelet : La Bruyère imitateur de Malebranche. Plutarque. Ses critiques et ses traducteurs les plus récents. — Chronique du mois.

SOMMAIRE DES ARTICLES

DE VARIÉTÉS PUBLIÉS PAR LES GRANDS JOURNAUX.

Avenir national. — 5 avril. A. Dréo : La liberté des banques. — 9 et 30. Frédéric Morin : L'histoire contemporaine dans l'enseignement public. — 12. D'Ornant : Réception de M. Cuvillier-Fleury à l'Académie française. — 24. Ed. Puthod : Le nouveau cahier des clauses et conditions légales imposées aux entrepreneurs des travaux des Ponts et Chaussées, par MM. Perrin et Jacquin. — 25. A. Desonnaz : Le mouvement littéraire. Revues et journaux. — 28. Eugène Pelletan : Le despotisme.

Constitutionnel. — 1er avril. Nestor Roqueplan : Calendau, poëme nouveau de Frédéric Mistral. — 12. H. Marie Martin : Réception de M. Cuvillier-Fleury à l'Académie française. — 17. Huillard-Bréholles : Relations politiques et commerciales de l'empire romain avec l'Asie orientale, par Reinaud. — 19. Gustave Landrol : Lectures choisies de littérature française depuis la formation de la langue jusqu'à la Révolution, par Staaff. — 21. Gustave Landrol : Les grands écrivains de la France, publiés sous la direction de M. Ad. Régnier. — 26. Charles de Mouy : La jeunesse de Catherine de Médicis, par M. A. de Reaumont. — 27. Emile Level : Guide commercial des constructeurs mécaniciens, par Coré.

Débats. — 3 avril. Ernest Bersot : Le cerveau et la pensée, par Janet. — 4. Prévost-Paradol : L'éducation homicide, par Victor de Laprade. — 5. S. de Sacy : Henri de Valois et la Pologne en 1572, par le marquis de Noailles. — 8. Clément Caraguel : Le vrai Voltaire, par Ed. de Pompéry. — 12, 13. Louis Ratisbonne : Réception de M. Cuvillier-Fleury à l'Académie française. — 20. Léon Say : Enquête sur les principes et les faits généraux qui régissent la circulation monétaire et fiduciaire. — Déposition de M. Wolowski. — 21. S. de Sacy : Les lettres provinciales de Pascal. — 26. Louis Ratisbonne : Calendau, poëme nouveau par Frédéric Mistral, traduit par Hébert. — 27. Philarète Chasles : Histoire de la littérature anglaise, par H. Taine. — 29. Albert Petit : Histoire des arts industriels (t. IV), par Jules Labarte.

France. — 4 avril. L. de Fontaine de Resbecq : Histoire de la vie militaire, politique et administrative du maréchal Davoust, par Gabriel de Chénier. — 5. Rigaud : L'armée française en 1867. — 13. E. Caro : Réception de M. Cuvillier-Fleury à l'Académie française. — 14. Réponse de M. Nisard. — 17, 18, 19. A. Bonnin : Exposition universelle. — 26. E. Caro : Le sentiment de la nature avant le christianisme, par Victor de Laprade. — 27. A. Bonnin : Les œuvres de M. Ingres. — 28. Charles Asselineau : Les exilés, par Théod. de Banville.

Gazette de France. — 2 avril : R. de Larcy : Une famille au XVIe siècle, par Charles de Ribbe. — 4. Victor Fournel : Bossuet orateur. — 5. Charles Garnier : Les moines d'Occident, par de Montalembert. — 13. Réception de M. Cuvillier-Fleury à l'Académie française.

Moniteur. — 4 avril. Théophile Gautier fils : Les établissements généraux de bienfaisance de l'Impératrice. — 8. Gustave Marqfoy : Les travaux publics dans l'antiquité, fragment d'une étude histo-

rique sur le progrès social. — 19. Gillet Damitte : L'agriculture française en 1866, par le vicomte de Tocqueville. — 20. Casimir Delamarre : Essai sur l'esprit politique et l'esprit de parti dans les assemblées françaises de 1302 à 1852; par R. Lançon. — 20 et 21. Octave Lacroix : Le poëte Michel-Ange. — 25. Théop. Gautier : Autour de l'Exposition universelle. Charles Yriarte : Philippe II, Antonio Perez et le royaume d'Aragon, par le Marquis de Pidal. — L'art de gouverner, par Guardia.

Monde. — 3 avril. Bouniol : La Gerbe spirituelle, par Mazure. — Léonce de La Rallaye : Du Spiritisme devant l'histoire et devant l'Eglise, par l'abbé Poussin. La Régnération du monde, opuscule dédié aux douze tribus d'Israël. Les Sept Vendredis, par M. Martin. Sainte Rose de Lima, par Mlle Evelina de Tressan. Histoire populaire de saint François d'Assise, par le comte Anatole de Ségur. — 11. Armand Ravelet : L'Armée française en 1867, par le général Trochu. — 17. Edouard Dumond : Les Fausses Décrétales. — 18. L. Rupert : Voltaire, sa vie et ses œuvres, par l'abbé Maynard. — 26. L'abbé J. Sagette : La Vie et les Œuvres de Marie Lataste.

Opinion nationale. — 15 avril. Discours de M. Cuvillier-Fleury. — 25. Léon Richer : Mes Batailles, par Alexandre Weil. — 26. Ferdinand de Lasteyrie : Ecole pratique d'art industriel pour les jeunes filles. — 29. Jules Levallois : Mademoiselle Cachemire, par Jules Claretie.

Presse. — 3 avril. Pierre Baragnon : Le Livre d'un Soldat. L'Armée française en 1867. — 6. A. Darmesteter : Les Derniers Jours de Jérusalem, par F. de Saulcy. 10. Paul de Saint-Victor : Galerie du maréchal Soult. — 12. Discours de M. Cuvillier-Fleury. — 13. Réponse de M. Nisard. — 14. Paul d'Aspremont : La Peste bovine. — 18. Louis Enault : Les Merveilles de la Céramique, par M. Jacquemart. — 19. D'Héricault : Les Amours de Marguerite de Valois et de Marot. — 25. Louis Enault : La Guyane française, par le capitaine de frégate Frédéric Bouyer. — 27. F. Colincamp : Œuvres complètes de M. P. Mérimée de l'Académie française. — 28. Dr Robert : Etude médico-légale et clinique sur l'empoisonnement, par A. Tardieu.

Patrie. — 4 avril. Richard Cortambert : Revue des Voyages. — 5. Arthur Mangin : Histoire de la caricature et du grotesque dans la littérature et dans l'art, par Thomas Wright. — 12. Réception de M. Cuvillier-Fleury à l'Académie française. — 20. Ernest Boysse : L'Œuvre historique de la ville de Paris, par le baron Charles Poisson. — 27. Thomas Anquetil : Souvenir de voyage dans l'Inde.

Siècle. — 6 avril. Auguste Luchet : Le Festival des Orphéons. — 8. Anatole de la Forge : La Question du pôle nord. — 16. P. Joigneaux : Causeries agricoles et horticoles. — 18. Auguste Luchet : L'Email des Peintres, par Claudius Popelin. — 19. Emile Duries : Histoire de Napoléon Ier, par P. Lanfrey. — 20. Camille Flammarion : L'Homme avant l'Histoire; ancienneté de la race humaine, par sir John Lubbock, traduit de l'anglais par E. Barbier. — 25. Anatole de La Forge : La Légende rustique, par M. Hobinet-Bertrand. — 27. Anatole de La Forge : Le Talisman, par Jules Janin. — 29. A. Corbon : Les Hommes de 48 (les morts), Lamoricière. — 30. Louis Jourdan : Histoire du Gouvernement provisoire de 1848, par F. Rittiez.

Temps. — 2 avril. Ed. Cherer : La Fontaine et les Fabulistes, par St-Marc Girardin. — 3. E. Lemoine : Critique de la Révolution, par Edgar Quinet. — 4. Charles Dolfus : L'Education homicide, par Victor de Laprade. — 5. Charles Blanc : Louis Boulanger. — 13. Discours de M. Cuvillier-Fleury à l'Académie française. — 26. P. Challemel-Lacour : Les Amies de Saint-Evremond.

Union. — 2 avril. Alfred Nettement : Petit Dialogue de circonstance. — 5. Moines d'Occident, par de Montalembert. — 7. G. Lamothe : Action des esprits dans l'histoire, ou Abrégé raisonné du grand ouvrage de M. de Mirville sur ce sujet. — 12. A. Rougié : Réception de M. Cuvillier-Fleury à l'Académie française. — 17. Alfred Nettement : De l'influence des climats sur l'homme et des agents physiques sur la morale, par P. Foissac. — 20. Mac-Sheehy : Histoire du denier de Saint-Pierre, par l'abbé Dumax. — Laurentie : L'Abbé Carron et l'Emigration française. — 24. Alfred Nettement : La Réforme en Italie; les précurseurs de César Cantù. — 26. Maxime de la Rocheterie : De la haute éducation intellectuelle, par Mgr Dupanloup. — 27. Henry de Riancey : Histoire de la Papauté, par Francis Lacombe. — 30. Alfred Nettement : La Question du XIXe siècle, par G. Véran.

Le gérant, F. WATTELIER.

Paris. — Imprimerie Divry et Ce, rue N.-D. des Champs, 49.

Tome III. N° 6. **Juin 1867.**

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

AVIS A NOS AGRÉGÉS.

Tous nos lecteurs connaissent la *Bibliothèque des Prédicateurs* du R. P. Vincent Houdry, de la Compagnie de Jésus. Ils savent tout ce que cette publication, qui n'embrasse pas moins de 24 volumes in-4°, offre d'avantages pour les ecclésiastiques spécialement chargés du ministère de la prédication et d'enseigner le catéchisme. On y trouve de nombreux et excellents matériaux à mettre en œuvre, selon les besoins et les aptitudes de chacun, pour tous les genres de sermons, de prônes et d'instructions; c'est un auxiliaire utile qui supplée une foule d'ouvrages.

Cette *Bibliothèque*, toutefois, n'était pas sans de graves défauts. On sait combien la compilation du P. Houdry laissait, en effet, à désirer tant sous le rapport du style, que sous celui des traductions des textes patrologiques et de l'exactitude des citations; et l'on peut dire que, cette fois, Feller n'a point exagéré dans son appréciation de l'œuvre de son pieux confrère.

Mais, heureusement, le nouvel éditeur de la *Bibliothèque* du P. Houdry, M. l'abbé V. Postel, a remédié à tous ses défauts, et s'est appliqué à mettre cette collection à la hauteur des besoins de la prédication contemporaine. C'était tout à la fois rendre au travail du laborieux jésuite un hommage et un service qui en augmente la valeur et l'utilité.

Cette nouvelle édition doit former 20 volumes grand in-8°. Nous avons pensé être agréable à nos Agrégés ecclésiastiques, en acquérant deux cents exemplaires de cette édition, au prix de 4 fr. 50 cent. chaque volume, au lieu de 7 francs. Six volumes sont en vente. Nous nous empressons donc de les leur offrir, en les priant de nous adresser immédiatement leurs demandes, parce que, plus tard, nous ne pourrions peut-être plus les leur procurer aux mêmes conditions.

HISTOIRE DE L'ABBÉ DE RANCÉ *et de sa réforme, composée avec ses écrits, ses lettres, ses règlements et un grand nombre de documents contemporains inédits ou peu connus*; ornée d'un beau portrait d'après Rigaud; par M. l'abbé Dubois. 2 vol. grand in-8° de xxxvi-740 et 768 pages. Paris, Ambr. Bray, 1866. — Prix : 15 fr.

« De toutes les réhabilitations historiques qui ont été entreprises de nos jours, dit M. l'abbé Dubois en tête de son *Introduction*, il n'y en avait aucune qui fût plus légitime et plus nécessaire que celle de l'abbé de Rancé. Il a été certainement l'un des personnages les plus maltraités de l'histoire. On l'a jugé, non sur lui-même et ses œuvres, mais sur les imputations et les calomnies de ses adversaires et de ses ennemis, et elles ne lui ont pas manqué. Pour le déprécier plus à l'aise, on a brisé sa vie, on l'a déchirée en lambeaux, et c'est sur ces lambeaux salis à plaisir qu'on l'a jugé. »

Jaloux de venger cette grande mémoire que protégent si bien d'ailleurs les solennels éloges d'Innocent XI et de Bossuet, heureusement rappelés à la première page du livre, M. l'abbé Dubois n'a rien négligé pour arriver à nous donner un travail complet, décisif. Laissons-le nous expliquer ce qu'il a voulu faire et comment il l'a fait (p. xxxiv) : « Lorsque nous avons entrepris d'écrire une nouvelle biographie de l'abbé de Rancé, deux routes s'ouvraient devant nous : il fallait ou marcher dans l'ancienne ornière, à la suite des auteurs dont nous venons de parler (1), au risque de ne pas arriver au but et de nous égarer souvent, ou bien il fallait remonter aux sources, fouiller partout dans les archives, les bibliothèques, les collections particulières, rechercher les documents originaux qu'on avait négligés jusqu'alors, les confronter avec ceux qu'on possédait déjà, les contrôler les uns par les autres et composer un ouvrage presque entièrement neuf. — Il fallait en prendre les matériaux : 1° Dans les écrits du célèbre réformateur. Si ses tendances, sa pensée, son véritable esprit sont restés quelque part sur la terre, ce doit être là. En effet, c'est dans cette mine trop peu connue et trop peu exploitée que nous avons puisé nos plus précieux documents ; c'est là que nous avons retrouvé l'homme et le moine dans l'écrivain. Que de projets, de desseins, de démarches, calomniés, dénaturés, et qui nous apparaissent là dans toute leur simplicité, leur pureté ; nous dirons plus, avec leur nécessité d'être ? Que de dates flottantes ne sommes-nous

(1) C'est-à-dire Maupeou, Marsollier, dom Le Nain, dom Gervaise, dom d'Inguimbert et Châteaubriand, tour à tour si judicieusement appréciés (pp. xvi-xxxiii). Les observations sur le livre de Châteaubriand sont particulièrement remarquables (pp. xxx-xxxiii).

pas parvenu à fixer par ce moyen ? Il y a quinze années de la vie de l'abbé de Rancé dont on ne peut faire l'histoire qu'avec ses écrits. Voilà pourquoi ceux qui ne les ont pas sérieusement consultés, ont débité tant de choses fausses ou inexactes. 2° Nous avons aussi lu attentivement les constitutions et les règlements de sa réforme. Le nom de réformateur qu'on lui a donné est un de ses plus beaux titres de gloire ; mais il faut savoir comment et pourquoi il l'a mérité, et pour cela préciser ce qu'on avait déjà fait avant lui dans l'Étroite-Observance, et ce qu'il a fait lui-même. 3° On sait assez de quelle immense ressource sont les lettres particulières pour celui qui écrit l'histoire, et surtout une histoire comme celle-ci. C'est par elles qu'on peut juger de l'étendue et de la nature des relations d'un individu, c'est là qu'on retrouve sa pensée intime, telle qu'elle a jailli du cœur, au courant de la plume, le sans-gêne et les effusions de l'amitié, de précieuses confidences et quelquefois d'heureuses indiscrétions qui révèlent l'origine et les causes d'événements jusqu'alors inexpliqués et inexplicables. C'est la première fois que l'on compose une histoire de l'abbé de Rancé avec à peu près toutes les lettres qui restent de lui, en commençant par celles qu'il écrivait à dix-sept ans à M. Favier, jusqu'à la dernière qu'il adressait à Bossuet peu de temps avant sa mort. Nous en avons eu entre les mains un fort grand nombre, tant imprimées que manuscrites (1). — Nous avons réussi à nous procurer plusieurs livres contemporains très-rares, parce qu'ils ont été imprimés hors de France ou en France, mais clandestinement et en fraude, et qu'on en a arrêté la vente et le débit. Nous avons eu recours aux journaux de cette époque : la *Gazette de France*, le *Mercure*, le *Journal des Savants*, le *journal de Trévoux*, les *Nouvelles de la République des Lettres*. — Il a fallu consulter un grand nombre de mémoires, de recueils, de portefeuilles et de pièces détachées, soit dans les archives, soit dans les bibliothèques. Mais c'est surtout avec des extraits des ouvrages du célèbre réformateur, avec des fragments de ses lettres que nous avons composé ce livre. Aussi pourrait-on l'intituler : *La vie de l'abbé de Rancé écrite par lui-même.* »

M. l'abbé Dubois s'excuse ainsi (p. xxxv) d'avoir si fort multiplié les citations : « Si le récit doit plaire, il doit aussi persuader et ne laisser aucun doute de la vérité des faits. Or, presque tous les grands faits de la vie de l'abbé de Rancé ont été tellement dénaturés, les grandes lignes tellement brisées, il y a eu au sujet de ses principales résolutions et de

(1) M. l'abbé Dubois a eu sous les yeux 1500 lettres de l'abbé de Rancé empruntées à plus de trente collections. Voir, à la fin du second volume (p. 745-765), l'*indication sommaire des principaux matériaux* dont l'auteur s'est servi.

ses démarches tant de contradicteurs et de contradictions, qu'il n'était plus possible désormais de retrouver la vérité que dans les documents originaux, les titres primitifs, les pièces authentiques qui n'ont pas été et n'ont pu être falsifiées, les lettres confidentielles où il a déposé sa pensée et où il a raconté les motifs et les raisons de sa conduite. Lorsqu'il parle lui-même, il faut l'en croire ou ne croire à rien. De cette façon, les interprétations arbitraires, les imputations de toutes sortes, les mensonges et les calomnies entassés par les préventions, l'envie, la vengeance et toutes les mauvaises passions, tombent et disparaissent ; les nuages se dissipent, et malgré quelques misères dont les plus parfaits ne sont pas exempts, le grand homme, le saint apparaît tel qu'il est. »

L'ouvrage est divisé en douze livres qui embrassent la vie de Rancé dans tous ses détails. Jamais biographie plus consciencieuse n'a été publiée. L'abbé Dubois nous entretient successivement de la famille de son héros, tant du côté paternel que du côté maternel, du cardinal de Richelieu, parrain du futur réformateur, de Marie de Médicis, qui fut sa première protectrice, des études de celui qui, à douze ans, composa un commentaire des poésies d'Anacréon, de sa thèse pour le doctorat, de son rôle dans l'assemblée du clergé de 1655, de ses fonctions d'aumônier de Monsieur, duc d'Orléans, de sa retraite au château de Véretz, de ses relations, si calomniées, avec la duchesse de Montbazon (1), des principaux motifs de sa conversion, des conseils qu'il demande au P. Séguenot, à Arnauld d'Andilly, aux évêques de Châlons, de Aleth, de Saint-Bertrand de Comminges, de Pamiers, de son installation à la Trappe, de son voyage à Rome, de ses diverses luttes, de ses lettres, de ses ouvrages, des pamphlets écrits contre lui, des visites faites à la Trappe par un grand nombre de personnages célèbres, notamment par le roi d'Angleterre Jacques II, par Bossuet, par Mabillon, par le cardinal de Bouillon, par le duc de Saint-Simon, par Santeuil (2), etc. L'appendice nous offre

(1) Le chapitre dans lequel M. l'abbé Dubois discute le récit de Daniel de Larroque au sujet du cadavre décapité de Mme de Montbazon est des plus curieux (p. 108-114), Déjà dom Gervaise, dès 1744 (*Jugement critique, mais équitable des vies de feu M. l'abbé de Rancé*), avait montré que la sinistre anecdote était controuvée. D'après cet historien, ce fut l'abbé de Rancé lui-même qui exhorta sa vieille amie à recevoir les derniers sacrements. M. de Châteaubriand, préférant ici ce qui était dramatique à ce qui était vrai, n'a pas craint de répéter l'invraisemblable conte du protestant Daniel de Larroque.

(2) A ce propos, je relèverai la seule inexactitude qui m'ait frappé dans la lecture des deux gros volumes de M. l'abbé Dubois : Non, Santeuil n'est pas mort empoisonné par une pincée de tabac d'Espagne jetée dans son verre à Dijon, au dîner des Etats (tome II, p. 563). Ce fut l'émétique qui tua le pauvre poëte, d'après l'affirmation de B. de la Monnoye dans une lettre écrite huit jours après l'événement.—Je noterai

d'intéressantes notices sur les disciples de l'abbé de Rancé au moment de la Révolution et sur leur retour en France (1814), et sur les travaux agricoles dans l'ordre de Citeaux et dans la réforme de l'abbé de Rancé. — On ne sait ce qu'il faut apprécier le plus, ou de la singulière patience qu'il a fallu pour réunir et mettre en œuvre d'aussi considérables matériaux, ou du talent qui a été nécessaire pour rendre non-seulement lisible, mais encore attrayant, un ouvrage aussi grave et aussi développé. Je demande la permission de répéter ici, en finissant, ce que j'ai dernièrement dit de cet immense et beau travail dans la *Revue des Questions historiques* (1er avril) : « Je suis heureux de déclarer que l'auteur a été beaucoup trop modeste quand (p. XXXV) il a cité comme des modèles dont il est resté loin la vie de sainte Françoise de Chantal par M. Bougaud, vicaire-général d'Orléans, celle de saint Vincent de Paul par M. l'abbé Maynard, celle de saint François de Sales par M. Hamon, et celle de M. Olier par M. Faillon, de Saint-Sulpice. Chacun, j'en ai la confiance, mettra l'*Histoire de l'abbé de Rancé* sur la même ligne que toutes ces admirables biographies. » TAMIZEY DE LARROQUE.

SAINTE CLOTILDE *et son siècle*, par M. l'abbé ROUQUETTE (1).
SAINTE CLOTILDE *et les origines chrétiennes de la nation*, etc., par le R. P. Fr. GAY (2).

Au point de vue de la bibliographie chrétienne, le mois a été bon. Voici, entre autres, deux ouvrages portant à peu près le même titre, inspirés par le même esprit, rédigés par deux *frères* (dans le sacerdoce), embrassant le même siècle, peignant les mêmes personnages, et résolvant les mêmes questions.

Et quels personnages? Saint Remi, Clovis, sainte Clotilde et sainte Geneviève! — Quelles questions? la chute du grand empire païen, l'anéantissement des Barbares, l'extinction de l'arianisme, la suprématie du pouvoir pontifical et la constitution d'une monarchie toute nouvelle qui va, pendant treize siècles, protéger, sinon toujours par ses actes, au moins de ses théories paternelles, la grande famille qui s'appellera désormais chrétienté.

ici quelques petites négligences de style : *prise* pour combat, querelle (t. I, p. 79) ; qui *restait* rue Cassette pour qui demeurait (t. II, p. 419). La note 2 de la page 94 (t. I) ne se rapporte pas au texte indiqué. Enfin (p. 109 du même volume) une phrase est gâtée par un mot malheureux. Que l'on en juge : « On raconte qu'un tyran de « l'antiquité, pour punir ceux qui avaient eu le malheur de lui déplaire, les liait « pleins de vie à des cadavres et les laissait ainsi *jusqu'à extinction*. »

(1) Périsse, 38, rue Saint-Sulpice.
(2) Esnault, 28, rue Cassette.

Pour que notre reconnaissance envers le v° siècle égale ses bienfaits, il ne faut pas oublier l'abîme sur lequel penchait alors le monde.

L'Église temporelle et visible commençait à s'apercevoir que le mot *triomphe* devait être effacé de son magnifique programme. Jusqu'ici, pour elle comme pour tous les chrétiens, la victoire et le repos n'avaient guère dépassé la journée. Après Constantin, Julien ; après Julien, Jovien ; après Jovien, Valens ; après Valens, ATTILA et sa suite !... Tout ce que la société chrétienne pouvait désormais espérer, c'étaient peut-être quelques intermittences dans le travail ennemi qui semblait la miner.

Quant à l'Église spirituelle et doctrinale, il ne lui avait pas été fait plus de loisirs. Après Jésus, Simon ; après l'Évangile, la gnose ; après la gnose, Manès ; après Manès, Arius. En s'écartant des formules littérales de sa foi, tous ces enfants prodigues l'avaient mise en lambeaux.

Vainement donc étendait-elle ses bras et « levait-elle les yeux vers les montagnes saintes qui pouvaient lui envoyer quelque secours (1), » elle n'apercevait rien...

Lorsque, tout à coup, elle apprend qu'un nouvel Athanase (saint Remi), qu'une nouvelle Hélène (Clotilde), qu'une nouvelle sainte (Geneviève), lui préparent un nouveau Constantin sur les rives supérieures du Rhin et sous les murs de Paris. Déjà même ces grandes et vénérables âmes le prophétisent au monde et le patronnent, car pénétrant à l'avance les grandes et vénérables vues du Saint-Esprit, elles sentent qu'il *coopère* avec lui.

Or, cette fois encore, c'est le MIRACLE qui va devenir un instrument d'autant plus irrésistible, qu'il s'adresse à l'intelligence ou plutôt au génie des Francs et *de la franchise*. Si nous avons pu dire que partout ailleurs le miracle *avait fait tout à* LUI SEUL, nulle part il semblait n'avoir été mieux compris et n'avoir exercé une influence plus absolue et plus irrévocable.

Noble donc et périlleuse mission que celle de nos deux historiens de sainte Clotilde ; voilà deux écrivains qui, tout en parlant, au XIX° siècle, semblent ne s'inquiéter nullement de l'impossibilité de faire un pas sans se heurter à des prodiges. Tolbiac, Vouillé, les murs d'Angoulême, la sainte ampoule, la fiole miraculeuse de saint Remi, le don des guérisons royales, les prophéties monarchiques (si bien réalisées cette fois), et jusqu'à la prescription mystérieuse des fleurs de lis sur l'étendard de

(1) Ps. 120.

la France,... toutes ces merveilles vont devenir forcément, non pas les détails de leur œuvre, mais sa substance, son âme, l'élément capital sans lequel elle ne serait plus, et hors duquel ce grand chapitre de l'histoire deviendrait une véritable énigme.

Heureusement, pour eux comme pour nous, nos deux modernes hagiographes n'ont pas *eu peur*, et c'est un mérite trop rare à l'heure qu'il est pour ne pas leur en savoir beaucoup de gré.

Profitons de l'occasion qu'ils nous offrent; démontrons une fois de plus avec quelle facilité les hommes les plus distingués se fourvoient, dès qu'ils essaient de louvoyer entre la vérité et le mensonge. Oui, il est certains esprits qui, malgré leur étendue, restent tout à fait impuissants à saisir les incompatibilités philosophiques, et que leur louable désir de conciliation ne pourra jamais absoudre de ce manque de justesse intellectuelle.

Celui de M. Guizot est du nombre; il en a porté souvent la peine, et nous craignons bien qu'il ne la porte jusqu'à la fin. Que de fois ne l'a-t-on pas vu prodiguer à l'Église et à son « *autorité par excellence* » des éloges qu'il essayait, peu de minutes après, de *dédoubler* en faveur du protestantisme. Égalité de partage impossible qui le laissait par là même, auprès des catholiques et des protestants, sans autre crédit que celui de son caractère et de son talent. Il le sait mieux que personne; on le trouve illogique à Paris, on le plaint à Rome, on le condamne à Genève, et partout on s'étonne de voir ce grand esprit, toujours en guerre avec lui-même, persévérer à fuir des principes qui l'attirent, comme à favoriser les conséquences qu'il redoute.

Or ce qu'il avait fait si souvent en fait de dogmes et de doctrines, il ne pouvait pas ne pas le faire à propos du miracle; aussi, l'avons-nous vu, admirateur et traducteur de ces vieux historiens si décriés depuis longtemps, avoir le noble courage de leur rendre la justice qu'ils méritent et de les reproduire intégralement sans rougir; mais l'inflexible logique est toujours là, et tout son talent ne peut pas faire que, ce dont il rit à telle page, soit irréprochable à telle autre.

Ainsi, par exemple, dans son introduction à Flodoard que nous lisions dernièrement, nous recueillions avec plaisir ces paroles : « Du sixième au dixième siècle, la véritable histoire de la société est dans celle des églises. Quels ne seraient pas les transports, non-seulement des érudits, mais de tous les hommes éclairés et studieux, si quelque histoire de Delphes ou d'Éphèse venait à se découvrir aujourd'hui ! Avec quelle avidité on y lirait les miracles d'Apollon ou de Diane et toutes les aventures de la dévotion populaire ; eh bien ! à part *toute assimilation pro-*

fane, c'est sur notre propre religion que nous possédons de tels documents, et l'ouvrage de Flodoard est sans contredit le plus instructif de tous. C'est *l'histoire* la plus détaillée de l'Église la plus importante. C'est la vie du plus illustre des évêques de cette époque, écrite par *le mieux informé* et le plus soigneux des chroniqueurs qui se trouve être un des meilleurs prêtres de son temps. *C'est vraiment de l'histoire, car c'est aussi de l'histoire que cette série de miracles* (1). »

Voilà donc qui est fort net, et Flodoard, témoin contemporain, historien parfaitement *informé et consciencieux*, semble être, d'après M. Guizot, dans les meilleures conditions possibles pour bien juger ce qu'il raconte et lui donner du crédit. Qui croira-t-on si ce n'est lui ?

Erreur ; voyons la suite : « On dirait vraiment, à voir la colère avec laquelle les traditions de ce genre sont quelquefois repoussées, qu'on nous demande encore d'y croire. Il n'en est rien, et personne aujourd'hui n'est tenu de *prendre au sérieux de tels récits*. Mais si l'*intérêt* et la *vérité* historique leur manquent (rien que cela !) ils conservent un intérêt moral et poétique qui n'est pas de moindre valeur ; ..... par exemple, le tableau de saint Remi chassant devant lui, de rue en rue, l'incendie qui consumait la ville de Reims, n'est dépourvu ni d'énergie ni d'éclat ! (2) »

Infortunés miracles que l'on devait lire tout à l'heure avec bien plus d'*avidité* que ceux de Delphes et d'Éphèse ! qui étaient vraiment *de l'histoire*. Les voici par le plus subtil des revirements privés de *tout intérêt* et de toute *réalité !* Comment expliquer de telles mutations ? Ah ! c'est qu'ici l'homme du siècle reparaît, sinon avec les *colères*, au moins avec les préjugés de ses contemporains ! Il ne lui vient même pas dans l'idée de rechercher comment un homme « aussi bien *informé* par lui-même et par ses pères » aurait pu se méprendre sur cet incendie si anormal ; il analyse encore moins les détails qui seuls peuvent justifier son historien, en prouvant qu'il avait dû y voir ici *tout autre chose que du feu*. Il est clair que, pour tout homme ayant atteint l'âge de raison, «*des flammes qui s'arrêtent, reculent et s'enfuient devant un signe de croix, et que l'on jette hors de la ville par une porte que l'on ferme sur elles, avec défense à tout le monde de la rouvrir jamais,* » ne constituent pas un incendie ordinaire, surtout lorsqu'on ajoute que « plus tard un nommé Fercinet ayant fait à cette porte une simple ouverture, périt immédiatement, lui, sa famille et tous ses animaux. »

(1) Introd. à Flodoard : *Collection des mémoires*, etc.
(2) *Id. ib.*

Et que M. Guizot y prenne garde ! S'il sourit à de tels récits, il sourira de même lorsqu'il lira dans sa Bible, que « Hiel, pour avoir fait réédifier un pan des murs écroulés de Jéricho et percé une simple porte à ce mur malgré toutes les défenses du Seigneur, fut immédiatement frappé dans la personne de son fils (1). »

Or pour un protestant comme celui que nous citons, c'est chose grave, quoique très-fréquente aujourd'hui, de sourire devant un miracle de la Bible. Mais, que voulez-vous? il est atteint de la maladie de son siècle (le mépris du miracle), et lorsqu'il ne voit plus que de la *poésie* dans les incendies surnaturellement éteints, dans les morts ressuscités, et dans l'innombrable série de miracles attribués par l'histoire à saint Remi.... il devient tout aussi illogique qu'Augustin Thierry portant aux nues saint Grégoire de Tours, ou que Renan admirateur passionné des Bollandistes, bien qu'ils n'aient d'autre mission que la certification historique de ces myriades de prodiges, qu'il n'admet même pas en principe.

Illogismes funestes à ces hommes, mais remplis de consolations pour nous, puisque la contradiction est le cachet le plus distinctif de l'erreur !

Honneur donc à nos deux nouveaux hagiographes, qui n'ont pas craint de rompre absolument avec l'école qu'ils appellent si bien *fataliste* et *fatale ;* école « qui écrit l'histoire, dit le révérend P. Gay, en supprimant les traits qu'elle ne comprend pas ou qu'elle ne veut pas comprendre ; qui rejette le *surnaturel* parce qu'elle ne croit pas à sa possibilité, et qui reste impassible devant le vice comme devant la vertu parce qu'elle ne croit en réalité ni au vice ni à la vertu.... Cette école rationaliste et si peu raisonnable a opéré les plus déplorables ravages dans notre siècle ; .... en conspirant véritablement contre la vérité avec les sciences, la littérature et les arts, elle a détruit l'histoire elle-même (2) »

M. l'abbé Rouquette ne se pose pas avec moins de franchise en adversaire de cette école, lorsqu'il écrit : « La bataille de Tolbiac constitue le point culminant de cette grande vie, elle est comme le glorieux Thabor de Clovis converti et de la France transfigurée. Pendant que Clovis et les Francs frappaient leurs plus rudes coups, Clotilde priait ; elle était le Moïse de cet Israël barbare et généreux ; mais le terme de ses prières était là. L'époque fixée par les décrets éternels pour l'enfantement de la nation française au catholicisme, était proche : l'Église allait recueillir

(1) III Rois, XVI, 34.
(2) Préface de *sainte Clotilde et les origines chrétiennes.*

sur un champ de bataille ce gigantesque nouveau-né, qui depuis quatorze siècles n'a pas cessé de grandir en bravoure, en fidélité et en dévouement à sa mère (1). »

Courage donc! Grâce à la nouvelle école qui se met en mesure d'étouffer sa devancière, grâce à la nouvelle hagiographie qui surgit ou qui se prépare, grâce à la résurrection des Bollandistes, résurrection non moins miraculeuse que les autres puisqu'elle est favorisée par des princes et par des savants protestants, pendant qu'elle est chantée et bénie par des rationalistes comme Renan.... Évidemment nous touchons à de meilleurs jours pour la vérité historique, à de meilleurs jours par conséquent pour la France et pour le monde.

LES MISSIONS CHRÉTIENNES, par T. W. M. Marshall; ouvrage traduit de l'anglais avec l'autorisation spéciale de l'auteur, par L. de Wazier. Paris 1865. Chez Bray, 2 vol. in-8° de 1244 pages. — Prix : 15 fr.

Depuis l'*Histoire des Variations*, il n'a peut-être pas paru contre le protestantisme de témoignages plus écrasants que ceux qui sont accumulés dans les *Missions Chrétiennes*. Bossuet s'est attaqué à la doctrine; il a montré sa fausseté par ses contradictions et son instabilité. Dans un siècle positif comme le nôtre, la réfutation la plus décisive est celle qui résulte des faits. D'ailleurs Jésus-Christ n'a-t-il pas dit que pour distinguer les vrais et les faux apôtres, il fallait les juger d'après leurs fruits : *A fructibus eorum cognoscetis eos*. L'expérience a été assez longue, depuis le seizième siècle, pour permettre de porter un jugement sûr. M. Marshall s'est chargé de l'instruction du procès. Il nous fait parcourir le monde entier en compagnie de protestants qui servent à la fois de témoins et d'introducteurs, pour nous faire constater les résultats différents obtenus dans les missions par les catholiques, les protestants et les schismatiques. Il a amassé un nombre prodigieux de documents, et comme il s'adressait à ses frères égarés, il n'accueille que les témoignages de leurs coreligionnaires. A l'aide de leurs aveux, exprimés quelquefois avec une naïveté incroyable, il a composé l'histoire la plus curieuse et la plus complète des missions. Aucune contrée n'a été oubliée : il visite successivement la Chine, la Cochinchine, la Corée, l'Inde, Ceylan, les Antipodes, l'Océanie, l'Afrique dont les missions sont peu connues, le Levant, la Syrie, l'Arménie, la Turquie, la Russie, l'Amérique.

Partout le résultat de cette consciencieuse enquête est le même.

(1) *Sainte Clotilde et son siècle* : Tolbiac.

« En Chine, dit un auteur anglais, nous sommes blessés jusqu'au fond du cœur de voir les serviteurs de l'Eglise de Rome infatigables dans leurs œuvres de zèle, faisant des conversions, ne s'arrêtant ni devant les difficultés, ni devant les sacrifices, tandis que trop de missionnaires protestants emploient leur temps à s'enrichir par le commerce et le trafic. Chose d'autant plus odieuse qu'ils ont tous de beaux salaires. Hélas ! la manière de vivre de bien des missionnaires que nous avons rencontrés en Chine et ailleurs est tout à fait étrangère et opposée à leur vocation sainte ; ils consacrent la plus grande partie de leur temps à suivre les enchères, achetant à un prix pour revendre avec bénéfice, et cependant leurs salaires sont plus que suffisants pour leurs besoins..... La conduite de plusieurs d'entre eux est tout à fait inconvenante au point de vue chrétien et social. Aussi, ajoute-t-il, d'après ses propres observations, les Chinois païens, pleins de mépris pour ces prétendus docteurs de religion les appellent généralement : *des démons prêche mensonges.*

« Il y a, dit un autre, autant de dévotion parmi les missionnaires protestants du sud de la Chine qu'il y en a dans un *tire-botte*..... Il nous ont paru sourds à la voix de la vérité et satisfaits de manger le pain de l'oisiveté aussi longtemps qu'ils réussiront à tromper leurs patrons. (I, 168.)

« Tout ce qu'il est permis de faire aux missionnaires protestants en Chine, dit un ministre, c'est d'entretenir un individu ou deux avec crainte et tremblement dans un appartement reculé, la porte soigneusement fermée. » (I. 134.)

En Océanie, dont nous avons été longtemps éloignés par la plus insigne perfidie, ils ont fait un mal irréparable aux belles et douces populations de ces contrées. Le premier effet de leur présence à Taïti fut d'introduire une dépravation effrontée et de montrer aux indigènes combien il était facile, même à ces prédicants, d'apostasier leur propre religion ; le second effet, comme ils l'avouent eux-mêmes, fut de détruire pour toujours la paix dans ces beaux pays, et d'y allumer la flamme d'une guerre sans merci. En extirpant l'idolâtrie, ils n'y ont pas substitué de meilleurs principes. Ils ont abaissé le christianisme au niveau de la plus brutale idolâtrie. Les peuples n'ont pris de la civilisation que les vices qui la déshonorent. Un chef de Taïti, après avoir fait l'éloge des vaisseaux, des habillements, des armes des Anglais, ajoutait :

« J'en conclus que le Dieu qui a donné à ses adorateurs blancs des objets de si grands prix, doit être plus sage que nos dieux qui ne nous ont jamais rien donné de semblable. *Nous avons tous besoin de ces objets,* et je propose que le Dieu qui les fournit soit aussi le nôtre.

« Ce qu'on nous enseigne est-il la vérité ? Comment la vérité ! Mais tout ce qui vient du pays des hommes blancs c'est la vérité : les mousquets, les canons, la poudre sont vrais ; la religion doit aussi être vraie. » (I. 412.)

Partout ailleurs l'histoire des représentants des sociétés bibliques est la même. Le clergé russe marche dignement sur ses traces.

« Nous devons attribuer à son Eglise, la honte dont se couvre l'Europe chrétienne, en laissant au XIXe siècle, tant d'idolâtres dans son sein. Des provinces entières, unies depuis des siècles à l'Empire, sont encore remplies de païens. (II, 148.)

« Ils ne donnent aucun embarras à l'Etat, par conséquent on ne gagnerait rien, dans les idées russes, à les faire chrétiens. (II, 151.)

« Du reste, rien ne peut être comparé à la démoralisation du clergé russe dont l'ignorance égale les vices. Le plus grand nombre des moines et de popes passent leur vie dans une ivresse honteuse, qui les rend incapables de remplir décemment leurs devoirs religieux.

« Dans toutes les chansons des rues et les obscénités populaires, assure un auteur Russe en 1850, le prêtre, le diacre, et leurs femmes, sont toujours évoqués comme exemple de l'absurde et du méprisable. » (II. 136.)

On sait que le grand moyen de propagande employé par les protestants, c'est la distribution des Bibles. Ils en inondent le monde dans des traductions en toutes langues, aussi ridicules qu'incorrectes. M. Marshall a analysé les travaux de leurs fameuses sociétés bibliques. Ce moyen de propager l'Évangile n'est pas celui des apôtres ; aussi est-il loin d'avoir changé la face du monde. Ces millions de livres ne servent qu'aux plus vils usages ; ils sont méprisés des païens instruits pour leur vulgarité et leur incohérence, incompris des autres, jetés à la mer par les mahométans et dans les flammes par les chrétiens. Ce serait à croire vraiment que les protestants ne font ces distributions que pour l'acquit de leur conscience, pour avoir la satisfaction de se dire : nous avons fait quelque chose, tant leur procédé est stérile et les couvre de ridicule.

« Si les membres et les protecteurs d'une société biblique savaient où vont les bibles, comment elles sont reçues, ils préféreraient donner leur argent à leurs pauvres compatriotes, mais il n'y aurait plus de missionnaires ni de société de bible. Mais comme le dit très-bien le *Times* : De tous les imposteurs, les missionnaires sont les pires ; aussi longtemps qu'un public aveugle fournira des fonds pour leur entretien dans une vie de paresse, ils se permettront des millions de mensonges pour le tromper. » (I, VII.)

Les missionnaires catholiques font partout l'admiration des païens et des hérétiques ; par la sainteté et l'austérité de leur vie, par leur charité et leur douceur, par leur fermeté et leur courage qui va jusqu'au martyr, avec peu de ressources ils opèrent de nombreuses conversions. Que font de leur côté les protestants ? D'après les témoignages des leurs, ils s'occupent des soins séculiers, de commerce et de trafic. — Ils sont de purs agents salariés d'une compagnie. — Ils ne vont pas au devant des périls et des dangers comme les catholiques. — Ils professent le plus bas degré de moralité, et attirent l'humiliation sur l'ordre. — Ils n'ont

pas plus de dévotion que leurs *bottes*. — Leur unique mobile c'est l'appas du gain. Afin d'expliquer le manque de candidats dont se plaint son Eglise, un pieux ministre anglican, en 1864, apprenait au monde qu'il fallait l'attribuer à l'insuffisance de salaire, les membres du clergé n'ayant, neuf sur dix, d'autre motif pour choisir cette carrière que l'appât du gain.

« Il serait très-avantageux, disait le chef d'une députation protestante, de rendre aux jeunes gens le ministère plus attrayant chez eux que dans les pays étrangers. Les missions offrent *plus d'attraits* parce qu'elles sont mieux rétribuées, de sorte que la majorité de nos étudiants aujourd'hui annoncent leur intention de devenir missionnaires. Si donc leur salaire n'est pas augmenté, il en résultera une difficulté toujours croissante de trouver des jeunes gens assez qualifiés pour le ministère chez nous. » (II, 478.)

Cet ouvrage a fait beaucoup de bruit en Angleterre et en Amérique où il a eu plusieurs éditions. Il ne pouvait manquer de blesser au vif les protestants : pour tous ceux qui cherchent sincèrement la vérité, cette blessure sera salutaire. Les missions chrétiennes sont une démonstration à la portée de tous ; elle ne demande pas à être comprise, mais seulement à être vue. Les catholiques ne peuvent faire de lecture qui donne à la fois plus de consolation et d'encouragement, plus propre à affermir la foi, à réchauffer le zèle. On dit que la foi s'en va ; pour se rassurer contre ces prédictions de mauvais augure, il faut lire l'histoire des missions. Si beaucoup de scandales et de défections désolent l'Eglise d'Occident, elle ne cesse de fournir des apôtres et des martyrs aux nations infidèles.

On ne saurait trop remercier le traducteur d'avoir fait passer dans notre langue un ouvrage aussi remarquable et aussi important, d'autant plus qu'il ne s'est pas borné à le reproduire intégralement ; il l'a enrichi de matériaux considérables et du plus haut intérêt, parmi lesquels nous citerons le chapitre sur les missions russes et le tableau général des missions.

René DE SAINT-MAURIS.

ORIENT. ÉGYPTE. *Journal de voyage* dédié à sa famille, par Mme la comtesse Juliette de ROBERSART, auteur des *Lettres d'Espagne*. Paris, Victor Palmé, 1867. 1 vol. in-12 de 362 p. Prix : 3 fr.

Dans la *Revue bibliographique et littéraire* de juillet 1866 (p. 308-312), j'ai beaucoup vanté les *Lettres d'Espagne*. Je ne vanterai pas moins aujourd'hui le *Journal de voyage en Égypte*. Le nouveau livre est plein, comme le premier, de choses exquises, et le succès obtenu

par l'un auprès de tous les lecteurs délicats est un gage assuré du succès qu'obtiendra l'autre. Comme je l'ai fait pour les *Lettres d'Espagne*, je vais, par quelques citations, justifier à la fois mes éloges et mes promesses :

« A bord du *Péluse*. — Deux heures du matin. — Nous sommes arrêtés, l'ancre est jetée, et la célèbre Alexandrie est là devant nous, mais enveloppée d'ombre. La nuit est douce est magnifique ; Cassioppée est depuis longtemps allumée sur nos têtes, ainsi que les innombrables flambeaux qui éclairent les inconnues et mystérieuses profondeurs des cieux. Là, sur ce pont de navire et près de ces rivages immortels, le père Boileau nous a parlé comme un apôtre et comme un saint, et nos cœurs s'élançaient vers le Dieu des pèlerins et des voyageurs, et le bénissaient (p. 9)!...

« Le *Caire*. — Nous avons parcouru quelques quartiers importants. Méhémet-Ali, cet homme d'un génie si vaste et si ferme qui donna à l'Égypte sa grandeur actuelle, a fait des plantations qui ont assaini et rafraîchi le climat, de telle sorte que l'été est beaucoup plus supportable au Caire qu'autrefois. Il a créé les magnifiques allées de l'Esbeykié et de Shoubra, faites de sycomores ou d'acacias gigantesques tels que l'Europe n'en produit jamais. Des sycomores, des mimosas, des orangers, des grenadiers, des figuiers de Pharaon, des palmiers s'élèvent de tous côtés ; et quand, du haut de la citadelle ou d'un minaret, vous contemplez la ville au travers de leurs feuillages, vaste, blanche, avec ses coupoles, ses tours, ses fines aiguilles, si délicatement travaillées, son immensité et le désert fauve autour d'elle comme un serpent, l'aspect est véritablement grand, est véritablement saisissant!... Dans les rues larges et dans les bazars et les allées, les tableaux les plus merveilleux se reforment sans cesse. C'est ici le paradis de l'artiste. L'animation est plus grande encore que celle de Londres ; et les couleurs éclatantes, et les longues draperies des costumes, et les visages d'ébène du Soudan, et les yeux noirs des femmes voilées, et les turbans donnent au spectacle un relief et un attrait singuliers (p. 23). »

« O passé ! ô rêves ! ô rêves !!! Je vous sens voltiger autour de moi. Suis-je éveillée ?... Je n'en crois ni mes yeux, ni mes souvenirs. Le 28 novembre j'ai quitté Paris par la neige et le vent ; ici le soleil est plein d'éclat, et j'aperçois penché sur un mur un buisson de magnifiques roses jaunes, et je vois s'animer et prendre vie les pages de l'histoire des siècles reculés, et les mœurs et les coutumes de ces temps-là. Ah ! que nos yeux du XIXe siéle, fatigués de tableaux uniformes et prosaïques, sont charmés et éblouis ! Nous traversâmes rapidement le vieux Caire

et nous descendîmes au bord du Nil... Nous voguâmes quelques instants sur les eaux du fleuve, du grand fleuve des Pharaons, que j'ai tant appelé de mes vœux... Le chemin qui mène aux Pyramides et à Memphis passe dans une forêt de palmiers. Une forêt de palmiers!!! Moi, qui regardais avec enchantement les sept palmiers épars de Rome. Cette forêt vous fait penser à un édifice immense, et aux colonnes innombrables des mosquées; il semble que la main d'un architecte habile a placé chaque arbre, et on ne se trompe pas, c'est le grand, le sublime architecte qui est l'ouvrier, et le peintre incomparable qui a étendu les plaines verdoyantes aux pieds des trois colosses de pierre, et derrière eux le désert inondé de lumière. Oh! c'est un grand tableau (pp. 31, 32) (1).

« Sur le *Nil.* — Avant-hier, nous avons eu un coucher de soleil qui m'a rappelé les plus belles peintures, en les dépassant comme la nature dépasse l'imitation. Le soleil, noyé dans des teintes orange et pourpre, se reflétait dans l'eau et faisait du Nil un fleuve qui semblait rouler l'or et les pierreries; une légère brise poussait si doucement la cange, qu'on ne la sentait pas marcher. Le paysage tranquille, immense, profond, resplendissait; tout était silence et grandeur. Quel moment! Voguer sous ce ciel, dans cette majesté et ce calme avec un être aimé! N'avoir derrière soi ni regrets, ni tombeaux, ce serait le bonheur..... Je me demandais si Dieu avait accordé cette suprême félicité à quelques âmes (p. 125). »

Sur le *Nil.* — Quel soleil! quelle douceur dans l'atmosphère! quelle sereine beauté sur les rivages! Oh! pourquoi, pourquoi laisser ramper ses pensées sur la route aux épines sanglantes du passé? Pourquoi laisser son cœur se briser au souvenir des morts, et de ceux qui, vivants, ont voulu être comme morts?... Que Dieu soit loué de tout! Courage! Je vais lire dans le Bossuet, présent des adieux. On ne pou-

(1) Mme de Robersart, qui a si spirituellement parlé des mules d'Espagne, ne parle pas moins spirituellement des ânes d'Égypte : « Nous marchions à âne, c'est la monture générale du pays; ils sont mignons, doux et gentils à croquer, cachant sous des formes sveltes la force d'Hercule. Leur trot est aussi doux qu'il est dur d'ordinaire. Mon âne semblait un peu dolent, j'avais un jeune Égyptien qui le houspillait. Celui du commandant Joret était un vrai dragon et courait comme le vent (p. 33). » Et encore (p. 33) : « Tous les ânes de la terre étaient réunis sur le rivage pour nous recevoir. Quel concert! Mme Waudru et moi nous fîmes les difficiles, nous en essayâmes trente-six : l'un ruait, l'autre mordait, le troisième chantait; enfin, un tout jeune bourriquier jaune foncé, qui pleurait de ce que son âne, petit, maigre et de piètre apparence, avait été dédaigné, m'a émue; je l'ai pris, et mon cœur excellent (on peut vanter son cœur) a été récompensé; jamais je n'eus de monture si pétulante et si docile en même temps; j'allais comme le vent. » Enfin (p. 196), Mme de Robersart revient à ces petits ânes « doux au trot et vaillants comme Alexandre le Grand, leur ancien maître. »

vait avoir la main plus heureuse que de faire tomber sur le voyageur du désert cette manne excellente (p. 122). »

« Vie solitaire de la cange, entremêlée de rêveries et de pensées sérieuses, de paysages aux horizons coupés par des palmiers, des montagnes et des pyramides, de tableaux magiques qui se succèdent, où l'on voit des monceaux d'or jetés à profusion par le soleil sur des campagnes d'émeraudes, et le fleuve rouler des flots de rubis et de topazes teints par le couchant ou par l'aurore, je ne t'oublierai jamais... (p. 153). »

« Sage et savante Egypte ! qui aviez plus de raison que de poésie, plus de science que d'imagination ; dont l'emprunteur donnait pour gage le corps de son père ; dont le parricide tenait sa victime trois jours embrassée ; Egypte profonde ! qui appeliez vos palais des hôtelleries et vos tombeaux des maisons éternelles, qui faisiez promener un cercueil autour de la table du festin, que vaine est votre sagesse ! que hideux sont vos symboles religieux ! qu'horrible est votre morale et votre despotisme ! Oh ! combien retentit à mon oreille et dans mon cœur la voix la plus auguste du monde, et que j'entendis un jour au Vatican, qui disait, à nous, fidèles agenouillés, retenant avec peine nos larmes d'amour et de vénération : *Bénissez Dieu qui vous a fait naître dans la vérité* (p. 154) ! »

« Le vent pleure et mugit dans nos voiles. Nous marchons rapidement ; le beau Nil soulève ses vagues ; le soleil est un peu voilé, les pieds des montagnes ont moins de palmiers et moins de fleurs, les champs moins de verdure, un souffle brûlant qui vient du grand désert me frappe à la figure... Hier soir, le soleil couchant a teint le ciel et les ondes d'un embrasement général. C'était violent, terrible, respirant l'épouvante. Une cange portant des Nubiens a passé comme une salamandre au travers de ce feu ; elle glissait silencieuse et flamboyante, et toutes ces figures noires, ces dents blanches et brillantes, ces regards ardents des sauvages qui la montaient lui donnaient l'air d'une vision fantastique, d'un esquif échappé à l'Amenti (p. 182). »

« Il n'y a pas de brise ; la barque se tient presque immobile sur le miroir des eaux. Puisse la vie de ceux que j'aime couler aussi doucement, aussi lentement (p. 183). »

« Les rochers s'entassent les uns sur les autres et se surplombent d'une manière sombre et effrayante ; le Nil est mugissant et armé d'écueils, ses rives, si vertes d'ordinaire, sont là d'une sublimité sauvage ; aussi Philée, avec ses colonnades, ses temples, ses palmiers, sa riante campagne qui l'entoure, semble-t-elle la plus ravissante des apparitions ;

on la voit tout à coup telle que le poëte nous peint les jardins d'Armide. Le Nil entoure Philée de toutes parts sans l'inonder jamais. Les antiquaires n'ont point pour elle, malgré ses charmes, un véritable amour, une passion, parce qu'elle ne date que des Ptolémées ou d'un certain Nectabos, trente ans avant Alexandre, peuh ! et enfin des Romains. Elle était couverte de monuments sacrés ; il ne reste plus que deux temples, une colonnade et des débris épars sur le sol. (p. 195.) »

« Je suis restée de longues heures, tantôt assise sur le fût d'une colonne, tantôt sur la tête du sphinx renversé, pendant que la chaleur accablait, regardant les palmiers, les fleurs, les hautes herbes qui envahissent les ruines, les pierres croulantes amoncelées ici avec coquetterie par la main du temps, les perspectives charmantes, le Nil aux flots d'or. Quelle retraite merveilleuse, féerique, digne de l'Orient (p. 198) ! »

On voit par ces citations, qu'il me serait si facile de multiplier, que Mme de Robersart a demandé dans sa modestie ce qu'elle possédait pleinement déjà, quand elle a dit (p. 101) : « Que je voudrais avoir la palette de mon grand et amirable compatriote Rubens ! » A côté de tant de belles et vivantes descriptions, combien je pourrais signaler de mots heureux, de fines et piquantes observations ! Presque à toutes les pages l'aimable voyageuse répand le sel savoureux de l'esprit. C'est ainsi qu'elle nous dira (p. 121) : « Ménélas, retenu sur la côte d'Égypte par des vents contraires, immola deux Égyptiens de sa propre main, pour se rendre les dieux favorables. Je me sens comme lui capable de tout. Le vent est toujours contre nous, l'ironie nous a fait appeler notre immobile cange *Zéphyr*. » Et à la page suivante : « L'immobile *Zéphyr* me force à faire un peu d'histoire et de géographie. Les hiéroglyphes ne sont pas ce qu'il y a de plus clair, comme chacun sait, et l'obscurité de l'histoire égyptienne est au comble, les savants s'en étant mêlés. » Les détails curieux abondent dans tout le livre, et si j'ai lu sur l'Égypte des ouvrages plus savants et plus complets, je n'en ai lu aucun qui m'ait paru plus fidèle et plus intéressant. Aussi, en adressant ici toutes mes félicitations à l'auteur, je tiens à lui dire avec quelle impatience nous attendons le *Voyage en Palestine* qu'il nous promet, livre qui sera certainement digne de ses aînés, ce qui pour moi résume tous les éloges (1).

TAMIZEY DE LARROQUE.

(1) Au moment où je corrige l'épreuve de cet article, le nouveau livre de Mme la comtesse de Robersart vient de paraître, sous ce titre : *Orient*, *Syrie*. (2 vol. in-12. Paris, Challamel aîné.) Avec quelle douce éloquence Mme de Robersart a parlé de la Terre-Sainte ! Ce n'est pas là seulement son chef-d'œuvre, c'est encore un chef-d'œuvre que nul ne pourra lire sans émotion et sans reconnaissance.

L'EMPIRE DU MILIEU. Description géographique, précis historique, institutions sociales, religieuses, politiques, notions sur les sciences, les arts, l'industrie et le commerce ; par le marquis de COURCY, ancien chargé d'affaires de France en Chine. Paris, Didier, 1867. 1 vol. in-8° de XI-692 p. Prix : 9 fr.

M. de Courcy a voulu présenter au public un résumé fidèle et succinct des notions générales que les peuples occidentaux ont recueillies sur l'Empire du Milieu. Ses loisirs, nous dit-il (*Préface*, p. x), lui ont permis d'étudier la plupart des recueils anecdotiques, scientifiques, édifiants, statistiques, pittoresques ou littéraires que les Européens ont écrits sur cet empire. Les plus sérieux et les meilleurs, si l'on excepte, ajoute-t-il, les excellentes études de nos sinologues et les volumineux travaux de nos anciens missionnaires, sont dus aux publicistes anglais ou américains (1). Il lui a été facile de comparer leur valeur respective pendant son séjour en Chine, où il a pris une part active et directe aux affaires diplomatiques. « J'ai cru, continue M. de Courcy, qu'en coordonnant les notions que j'avais puisées dans ces recueils, en les complétant par mes propres souvenirs et par les informations qui me sont parvenues depuis mon retour, en écrivant, d'après ces données authentiques et consciencieuses, un volume simple et impartial, sobre de réflexions, d'autant plus facile à consulter qu'il fût plus concis et plus méthodiqne, je pourrais être utile à ceux de mes compatriotes qu'intéressent les grandes choses de l'extrême Orient. Je n'ai pas eu d'autre ambition. »

L'ouvrage est divisé en six livres consacrés à la géographie, aux mœurs et à la religion, au gouvernement, à la législation et à l'administration de l'Empire, aux sciences et aux arts, à l'agriculture, à l'industrie et au commerce, et enfin à l'histoire. Ces livres sont eux-mêmes divisés en plusieurs chapitres qui comprennent des notions géographiques générales, des notions particulières sur la Chine proprement dite ou les dix-huit provinces, sur les pays tributaires et les colonies, la Mandchourie, la Mongolie, le Ko-ko-nor, l'Ili et le Thibet, sur la minéralogie, la zoologie et la botanique chinoises, sur les mœurs et les relations sociales, sur les doctrines religieuses, les cultes et les superstitions, sur l'empereur, la cour, la famille impériale, les grands conseils du gouvernement et le code, sur la hiérarchie administrative, sur la

(1) De tous ces livres, le *Middle-Kingdom*, composé en Chine, il y a vingt ans environ, par un missionnaire américain, M. Wels-Williams, a paru à M. de Courcy le plus méthodique et le plus complet. Aussi est-ce l'ouvrage qu'il a le plus souvent et le plus utilement consulté.

langue, sur l'éducation et les examens littéraires, sur les sciences, sur les beaux-arts, sur les cultures alimentaires et industrielles, sur la soie, le coton, les porcelaines, la pisciculture, sur le commerce intérieur et extérieur, sur l'histoire nationale rapidement envisagée depuis sa période légendaire jusqu'à nos jours, et enfin sur les relations des peuples civilisés avec la Chine. Ce dernier chapitre, qui est fort étendu, est un résumé chronologique plein de précieuses indications et qui embrasse tous les siècles compris entre l'an 98 après J.-C. et le mois de décembre de l'an 1865. Puis viennent, sous le titre d'annexes, plusieurs pièces justificatives, lettres, proclamations et traités. L'ouvrage est terminé par une bonne table alphabétique.

L'énumération que l'on vient de lire donne, ce me semble, mieux que tous les éloges, une juste idée du travail de M. de Courcy. Grâce à ses efforts, nous possédons une sorte d'encyclopédie où se reflète, avec une extrême fidélité, la Chine tout entière (1). On a déjà tant écrit sur le pays de Confucius, que si l'on réunissait tous les volumes des devanciers de M. de Courcy, on en formerait une muraille beaucoup plus large et beaucoup plus haute que la *grande muraille* elle-même (2). Et bien ! le livre de M. de Courcy dispense de consulter presque tous les ouvrages antérieurs, tant il est exact et complet ! Je vais lui emprunter, au hasard, quelques observations :

« Quant aux termes *peuple céleste*, *céleste empire*, si fréquemment employés par les habitants des pays occidentaux, ils sont uniquement de fabrique étrangère. Les Chinois n'en comprennent pas le sens. Il faut supposer, sans doute, qu'ils ont été, à l'origine, une interprétation erronée des mots *Tien-Tchao* (dynastie céleste) qui signifient, à proprement parler, la famille désignée par le ciel pour le gouvernement du pays, et qui ont cours dans le langage officiel (p. 5). »

« L'empire chinois ne fut jamais aussi vaste qu'il l'est aujourd'hui. D'après les calculs de Mac-Culloch, qui l'a curieusement et patiemment

(1) L'auteur nous apprend (p. 2) qu'on n'a pu former encore que des conjectures sur l'origine du nom, par lequel les étrangers désignent aujourd'hui la Chine et qui est inconnu de ses propres habitants.

(2) Voir de curieux détails sur la grande muraille, pp. 22, 23. M. de Courcy nous avertit que, depuis la mer jusqu'au fleuve Jaune, la grande muraille est très-solidement assise, ayant 25 pieds d'épaisseur à sa base et une hauteur moyenne de 17 pieds, mais qu'au-delà du fleuve Jaune, ce n'est plus qu'un mélange de terre durcie et de pierres sans parements, et d'une moindre hauteur. Ainsi s'expliquent les opinions bien différentes exprimées par divers voyageurs sur le compte du rempart qui n'a jamais contenu, du reste, les incursions tartares. Il faut rapprocher la description de M. de Courcy de celle du *Voyage en Chine et en Mongolie*, de M. de Bourboulon, etc. Voir *Revue bibliographique et littéraire* de décembre 1866, p. 561.

étudié, il ne comprendrait pas actuellement moins de 13,000,000 de kilomètres carrés. Le circuit de l'empire égale la demi-circonférence du globe. Ses côtes maritimes mesurent 5,360 kilomètres. Il renferme le tiers de l'ancien continent et comprend la dixième partie des régions habitables du globe terrestre (1) (p. 6). »

« Les fleuves de la Chine sont sa gloire et sa richesse. Aucun autre pays du globe ne possède un aussi grand nombre de larges et puissants cours d'eau, navigables presque jusqu'à leur source, alimentés par de profonds affluents et portant à toutes les régions qu'ils arrosent l'abondance et la fertilité. Le *Hoang-ho*, le *Yang-tze-kiang*, l'*Amour* et le *Tarim*, sont les plus grands de tous les fleuves. Le *Hoang-ho* en est le plus fameux et le *Yang-tze* le plus utile (p. 13). »

« La Chine est sillonnée d'un grand nombre de canaux qui servent en même temps, pour la plupart, à l'assainissement des marais, à l'irrigation des rizières, au transport des voyageurs et des marchandises. Les routes de terre y sont rares. On les a dallées dans le voisinage de Pékin. Toutefois, on peut dire qu'elles sont partout fort mal entretenues. Véritables fondrières pendant la saison des pluies, elles deviennent, en été, des fleuves de poussière où on ne peut voyager sans danger de perdre la vue. De Guignes, dans ses relations de voyage, les apprécie avec assez d'indulgence, mais il ne faut pas oublier qu'au temps où il visita la Chine, celles du continent européen n'étaient point meilleures (p. 26)... »

« Les femmes chinoises sont proportionnellement un peu plus petites que les hommes de leur race. Elles ne se flétrissent pas, quoi qu'on en ait dit, beaucoup plus tôt que les nôtres. Rien ne paraît, sans doute, plus éloigné de notre type idéal que les traits ronds et aplatis de leur visage. Cependant, le caractère riant de leur physionomie, l'air de jeunesse et de santé qui l'anime en général jusqu'au moment du mariage, la beauté de leurs dents, petites, brillantes et admirablement rangées, la gentillesse de leurs manières, la finesse exquise de leurs extrémités et la correction de leurs formes, dont le funeste usage du corset ne gêne pas le développement harmonieux, constitue un ensemble fort agréable (2) (p. 28)... »

« L'observateur impartial et sérieux constatera que généralement le

(1) Les cessions que la Chine vient de faire à la Russie ont amoindri notablement ces dimensions. M. de Courcy croit que la population des dix-huit provinces qui constituent la Chine proprement dite s'élève à 362 millions environ (p. 108).

(2) L'auteur s'élève avec force (p 198) contre la coutume barbare qui déforme les pieds des Chinoises dès leur plus bas âge.

Chinois est fourbe, dissolu dans ses mœurs, enclin au vol, très-corrompu et par conséquent très-corrupteur; peu religieux quoique très-porté aux superstitions, entêté au dernier point des mérites et des traditions de sa race, grand contempteur de l'intelligence des femmes, grossier sous le vernis de la politesse cérémonieuse, rampant en face du fort, hautain et arrogant vis-à-vis du faible, implacable et cruel dans ses vengeances, plein de mépris pour l'étranger, fort ignorant des vrais caractères de la dignité publique qu'il fait consister dans l'apparat et le décorum, non dans le respect de soi-même et d'autrui; — mais il reconnaîtra, en même temps, que ces vices, ces préjugés, ces ridicules sont rachetés en partie par des qualités très-remarquables, de précieuses aptitudes ou même d'éminentes vertus : par l'étonnante précocité de son intelligence, ses goûts essentiellement studieux, le grand cas qu'il fait de la science, du mérite et des arts de la paix, comme en général de tout ce qui est véritablement utile, méthodiquement conçu, sobrement et pratiquement réglé; par son merveilleux talent d'imitation, son génie industriel, commercial et organisateur, sa patience incomparable dans l'exécution de ses entreprises et son courage à toute épreuve dans l'adversité; par le respect profond qu'il a pour l'autorité du père de famille et pour celle du prince qui en est, à ses yeux, l'émanation directe et la conséquence nécessaire, par son amour vivace pour son pays et ses institutions, par l'enjouement, la douceur et la sociabilité de son caractère (p. 185). »

« Cette funeste dépravation du sens moral, profonde et incurable plaie qui finira par dévorer tout ce qui reste des antiques grandeurs de la Chine, explique suffisamment l'usage barbare que nos missionnaire ont fait connaître à l'Europe en lui signalant les nombreux infanticide qui se commettent dans l'Empire du Milieu. A la vérité, il n'est pas aussi général que l'a cru, au premier abord, la pieuse indignation des fidèles (1). Mais il est certain qu'au Fo-kien et au Kouang-tong, principalement dans les districts très-peuplés et très-misérables dont Tsiouen-tchéou et Tchang-tchéou sont les capitales, un grand nombre de parents pauvres exposent leurs petites filles dans les rues, sur les routes ou même sur les rivières, où elles périssent misérablement si la charité publique ne vient les recueillir. L'impossibilité où ils se trouvent de leur fournir la nourriture et le vêtement, la certitude que, si elles atteignent l'âge nubile, elles deviendront des esclaves, des concu-

(1) C'est ce qui a pu faire dire à M. Jules Itier, au docteur Milnes, à M. Henri Russell-Killough et à quelques autres voyageurs encore, que l'on avait sur ce point calomnié les Chinois.

bines, des prostituées, les engagent à les vendre ou à les abandonner, pour ne pas être témoins, un jour, de leur misère ou de leur infamie (p. 275)... »

« L'Indien avale l'opium, le Chinois se contente de le fumer. Les deux habitudes se valent. La seconde a peut-être de plus funestes résultats que l'autre, parce qu'elle agit directement sur le cerveau. Un mace (5 grammes environ) est, au début, la dose quotidienne du fumeur modéré. Elle suffit pour dompter les plus robustes constitutions, pour produire ces vagues langueurs, ces oublis coupables des réalités, des peines et des devoirs de la vie, ces torpeurs indolentes, ces ravissantes ivresses qui trompent l'âme et le corps. Brisées peu à peu par ces énervantes influences sans cesse renouvelées, les forces physiques diminuent insensiblement et les facultés intellectuelles s'émoussent. L'inappétence, l'émaciation, l'hébétement se manifestent. Bientôt, pour vaincre le fatal abattement qui domine ses sens, pour rappeler les phénomènes agréables dont la répétition périodique le charmait, le fumeur double et triple sa dose. Il lui faut fumer, fumer encore, fumer toujours pour alléger, ne fut-ce que momentanément, le poids de l'abrutissement qui l'écrase. Au bout de quelques années, les jouissances du fumeur d'opium traînent après elles un lamentable cortége de misères repoussantes et se terminent avec sa vie. S'il peut arriver, comme affirment très-patriotiquement des écrivains anglais, que certains tempéraments d'une vigueur exceptionnelle supportent longtemps, sans fléchir, l'usage de ce funeste narcotique, de même que nous voyons en Europe de vieux buveurs d'eau-de-vie d'une florissante apparence, ces heureuses exceptions, dont pour notre compte nous n'avons jamais remarqué une seule, sont, à coup sûr, infiniment rares. On peut affirmer, sans hésitation, que l'usage quotidien de la fumée d'opium en appelle infailliblement l'abus et que cet abus conduit infailliblement à la mort (p. 440). »

Je ne prolongerai pas davantage ces citations, l'*Empire du Milieu* étant un de ces livres qui, à tous les points de vue, méritent de trouver place dans les plus petites comme dans les plus riches bibliothèques.

TAMIZEY DE LARROQUE.

GUSTAVE III ET LA COUR DE FRANCE, suivi d'une étude critique sur Marie-Antoinette et Louis XVI apocryphes, avec portraits, etc ; par A. GEFFROY, professeur suppléant à faculté des lettres de Paris. Paris, Didier, 2 vol in-8° de XII-906 pages. — Prix : 15 fr.

« Les générations nouvelles, dit un célèbre critique de notre temps, « comme si elles étaient jalouses de leurs aînées, prétendent savoir

« mieux et à neuf ce qu'elles viennent d'apprendre à l'heure même et « qui ne date que de leur moment. » Il faut convenir que, grâce aux découvertes réelles qui enrichissent tous les jours le champ déjà si vaste de nos connaissances historiques, les générations nouvelles ne peuvent être taxées de prétentions exagérées : et certes tant d'archives qui n'ont pas encore à l'heure qu'il est livré leur dernier secret permettent de supposer que l'on n'est pas au bout des étonnements, des rectifications ou des confirmations que la masse croissante des documents de toutes espèces doit jeter sans cesse et faire intervenir dans toute question appartenant à ce curieux et si attachant domaine de l'histoire. Il ne faut cependant point, par un excès blâmable, s'imaginer d'un autre côté, que tout soit à refaire et que rien de ce qui a été dit ou su avant le siècle présent ne doive subsister dans l'avenir, nous croyons, au contraire qu'il y a en général dans les jugements historiques, universellement acceptés, quelque chose de très certainement vrai et assuré, au moins dans l'ensemble et les lignes principales, comme un de ces *premiers mouvements* dont on fait un juste éloge en disant qu'ils sont les *bons*. Seulement tout ce que nous prétendons, c'est qu'ils ne sont pas les *seuls bons*, et que la plupart du temps, à côté de confirmations précieuses, les documents de toutes sortes qui arrivent les derniers à la lumière et livrent à l'examen de nouveaux critériums, peuvent et doivent apporter aux premiers mouvements des modifications, dont il importe de tenir compte si l'on veut avoir la nuance exacte, le vrai total.

A ce titre, et sans plus développer ceci, l'ouvrage de M. Geffroy, tout incomplet qu'il est, remplit une lacune regrettable jusqu'ici, et les suffrages de l'Académie française en le signalant spécialement à l'attention du public, disent assez son mérite et son importance. Il ajoute beaucoup à des faits déjà connus, ne serait-ce qu'en les groupant en un faisceau plus homogène, et en les réunissant dans une lumière plus pleine et plus vive ; nous avons donc besoin d'expliquer la restriction de notre éloge. A vrai dire nos regrets portent ici plutôt sur l'intention de l'auteur que sur la manière dont il a su remplir le livre qu'il s'était tracé et qu'indique parfaitement le titre : *Gustave III et la cour de France*. C'est donc des relations diverses de la Suède avec la France (1771-1792), et non d'une vie complète de Gustave III, que M. Geffroy a prétendu nous entretenir. C'est trop et c'est trop peu, nous permettrons-nous de lui dire.

C'est trop peu pour notre curiosité qui éveillée, captivée par ces deux volumes se pose encore, après les avoir fermés, une foule de questions sur la vie, le caractère, le gouvernement, les aventures de ce roi faible

et violent, romanesque et philosophe, qu'on ne lui montre pour ainsi dire que hors de son royaume.—M. Geffroy, qu'une mission scientifique a fait séjourner huit mois en Suède, où il lui a été donné de puiser largement dans toutes les bibliothèques et aux archives d'État, pouvait ne pas se borner à nous raconter seulement l'influence dans le Nord, des mœurs et des idées françaises pendant les vingt années qui ont précédé la Révolution, où le séjour en France, des Staël, des Fersen et des Stedingk et l'accueil qui leur fut fait à Versailles. Tout cela est assurément fort curieux et plein de détails ignorés jusqu'ici et d'anecdotes piquantes.—Mesdames d'Egmont, de Brienne, de Boufflers, pour ne point citer d'autres personnages, acquièrent ici par leurs relations et leur correspondance avec le roi de Suède, une place dans l'histoire et un renom qu'on ne leur soupçonnait guère auparavant. Mais enfin, d'un historien de la valeur de M. Geffroy, et si bien préparé, il était permis d'attendre davantage, et sans rien enlever à ce brillant côté tout *français* de l'histoire de Suède, un peu plus de développements sur le règne de Gustave III, considéré comme roi, et non pas seulement comme un chevalier errant plus ou moins élégant, frivole et illuminé, auraient été, croyons-nous, fort bien reçus de tous les lecteurs.—D'ailleurs, même dans le cadre de notre auteur, bien des lacunes sont à signaler : notamment sur l'infamie des mœurs de son héros, sur le coup d'État de 1772, sur des réformes économiques et politiques, etc., etc. M. Geffroy glisse ainsi sur certains faits qui appelleraient un blâme énergique : en général il nous paraît bien indulgent pour ce pauvre prince, élève enthousiaste de la secte encyclopédique, et qui, sans doute parce que il en goûta toutes les utopies en même temps qu'il en prit la générosité philanthropique fut de tous les souverains d'alors celui qui s'assimila le plus et le mieux nos idées, nos sentiments, nos allures, nos *faiblesses*; il est vrai que le coup de pistolet d'Anckarstroïn le lui fit cruellement expier, ainsi que sa magnifique lettre au prince de Condé ; car, et ce n'est pas un des traits les moins piquants de cette vie si pleine de contrastes, de lumière et de ténèbres tout à la fois, après avoir applaudi, l'un des premiers, au mouvement de 1789, il fut des premiers aussi et des plus généreux, et presque le seul souverain, qui ait alors tenté quelque démarche en faveur de l'infortuné roi de France.

Voilà dans quel sens nous nous permettons de remarquer ce que M. Geffroy nous paraît avoir écrit de *trop* sur Gustave III. Son éloge est presque sans correctif; et il fallait, selon nous, flétrir plus énergiquement ce qui est digne de blâme chez ce prince léger, spirituel, libéral,

mais en même temps despotique, inconséquent, très-mauvais économiste et profondément immoral.

Quant au livre en lui-même, il se lit avec intérêt; il n'en pouvait être autrement. L'auteur a eu entre les mains des documents innombrables et authentiques bien propres à jeter sur la brillante société des cours de Stockholm et de Versailles, un jour vif et nouveau qui emprunte aux tragiques événements du lendemain une sorte d'éclat sinistre; alors, en effet, à quoi pensait-on qui ne fût plaisirs et fêtes?... Le premier volume s'ouvre par un magnifique portrait gravé de Gustave III, et comprend les premiers chapitres : c'est l'histoire des Suédois à la cour de Versailles, immédiatement avant 89. Le second, à notre avis, plus curieux encore, car nous sommes au plein de la Révolution française, renferme surtout un chapitre remarquable (le X[e]), l'illuminisme, la franc-maçonnerie, le somnambulisme et tout ce mysticisme bâtard qui était la folie et l'entraînement de cette époque inouïe, et dans les ténèbres duquel s'élabora le complot qui coûta la vie à Gustave III.

A la fin de ce volume il y a un appendice très-instructif sur les lettres de Marie-Antoinette, publiées dans ces dernières années.—Nous ne pouvons en dire ici qu'un mot, mais ce sera pour signaler le résumé le plus complet, le plus lucide et le plus probant que nous connaissions sur la question si pleine d'intérêt à tous égards de l'authenticité des correspondances royales qui ont occupé les salons, l'histoire et la littérature depuis tantôt quatre ans.—Il résulte de documents certains et de preuves morales qui paraissent inattaquables, tels que rapprochement de faits et dates, que les lettres de M. le comte d'Hunolstein et celles de M. Feuillet de Conches, ne peuvent être que l'œuvre d'un habile faussaire qui aura trompé, avec bien d'autres, ces deux amateurs d'autographes; tandis que la correspondance publiée par M. d'Arneth présente tous les caractères possibles de la plus complète authenticité.—Voilà, sans entrer dans le détail, ce qui ressort de la discussion lumineuse de M. Geffroy,—et ceci est du reste un point désormais acquis à la science et à l'histoire. Pourquoi faut-il donc toujours que ces Allemands (ici M. d'Arneth, dans les deux volumes de lettres éditées à Vienne, et M. Wolf, dans la biographie de Marie-Christine, duchesse de Saxe-Teshen, sœur de Marie-Antoinette), soient plus exacts que nous et assez heureux pour mettre la main sur de vrais documents; tandis qu'ils ne nous laissent que la chance d'un fiasco?... C'est du moins un mérite sur lequel nous ne voulons pas insister (malgré ce que la vérité historique y peut gagner), en présence de l'ouvrage de M. Geffroy, si bien fait pour disputer la palme à tout ce qui s'imprime

outre Rhin ; si plein de révélations, d'intérêt et d'authenticité, si amusant enfin d'un bout à l'autre, malgré les quelques critiques que nous avons pris la liberté de lui infliger. F. DE ROQUEFEUIL.

CHARLEMAGNE ET SA COUR, par M. B. HAUREAU, membre de l'Institut (742-814). — Paris, chez Hachette, 2e édition 1867. 1 vol. in-12, 230 pages. — Prix : 1 fr.

Il ne faut pas chercher dans ce livre l'histoire de Charlemagne : c'est son portrait d'après nature, c'est-à-dire d'après tous les documents historiques, et le tableau exact de sa cour. C'est ce qu'on appellerait volontiers une histoire *curieuse*, et avec non moins de raison une histoire savante. L'érudition y est sûre, variée, étendue comme on devait l'attendre du continuateur du GALLIA CHRISTIANA. Aucun détail n'est oublié sur le lieu de la naissance de Charlemagne, sa taille et toute sa personne, son mode de vêtement et de nourriture, ses goûts, ses habitudes. Nulle part n'est tracé avec autant de netteté et de vérité son rôle comme restaurateur des lettres, législateur et conquérant. M. Haureau fait revivre sa cour, décrit et nomme les lieux où il aimait à fixer sa résidence, et donne l'état de ce qu'on appellerait de nos jours sa liste civile. Pour compléter le tableau, il fait figurer ses femmes, ses enfants et tous les officiers du palais. L'école a un chapitre spécial ; toutes les questions qui s'y rattachent sont traitées autrement que par la redite de ce qui peut se lire dans tous les ouvrages. L'auteur a laissé peu, sinon point de place à la critique historique; mais on peut lui reprocher de n'avoir pas traité certains sujets avec cette délicatesse qui empêche l'histoire de devenir une chronique scandaleuse. Pourquoi aussi tant de réflexions railleuses qui ne prouvent rien, s'attaquent aux choses les plus respectables et font sur l'esprit la plus désastreuse impression.

René DE SAINT-MAURIS.

BIOGRAPHIES NATIONALES : *Jean Bart*, par Adolphe BADIN. Paris, Hachette, 1867, 1 vol. in-18 jésus de 247. — Prix : 1 fr.

M. Badin a retracé avec beaucoup de soin la biographie de ce Jean Bart dont il dit avec raison que, de tous les illustres marins français, c'est celui qui jouit de la plus grande popularité en France et en Europe. Non-seulement il a très-bien résumé tout ce que l'on savait déjà sur le héros dunkerquois, mais encore il a eu le mérite d'ajouter de nombreux et sûrs renseignements à ceux qui avaient été recueillis par ses devanciers André Richer, L.-E. Poirier, Vanderest, Eugène Sue, de

La Landelle, etc. Plusieurs erreurs qui courent les rues et les livres ont été rectifiées par M. Badin. Par exemple, on lit dans l'article sur Jean Bart, emprunté par la *Nouvelle biographie générale* à l'*Encyclopédie des gens du monde*, que le grand marin naquit en 1651. M. Badin, s'appuyant sur d'irrécusables témoignages, le fait naître le 21 octobre 1650 (1). On lit dans le même article que Jean Bart était fils d'un simple pêcheur. M. Badin prouve de la manière la plus formelle qu'il était fils et petit-fils de corsaires, morts de blessures reçues en combattant les Anglais. Ailleurs (voir notamment pp. 69 et 71), il relègue dans le domaine du roman certaines particularités trop facilement admises jusqu'à lui. Je ne saurais trop féliciter M. Badin d'avoir résisté à la séduction qu'exercent sur la plupart des biographes certaines anecdotes qui ne sont pas moins pittoresques que gratuites (2). Comme il l'a sagement remarqué, l'histoire de la vie et des ouvrages de Jean Bart, « dégagée de l'auréole légendaire dont on s'est plu à l'orner, » suffit pleinement à rendre son nom immortel. Vingt-huit pièces justificatives terminent le volume (p. 201-239), et, parmi ces pièces, je citerai l'acte de baptême de Jean Bart, son acte de mariage, et diverses de ses dépêches au Ministre de la marine. TAMIZEY DE LARROQUE.

MADAME DE BUSSIÈRES *ou la vie chrétienne et charitable au milieu du monde*, par Henri CONGNET, doyen du chapitre de la cathédrale de Soissons, etc. Paris, chez Pillet aîné, 1867. 1 vol. in-8°, 228 pages.—Prix : 4 fr.

La vie de Mme de Bussières a été l'occasion plutôt qu'elle n'est le but de cet ouvrage. « Afin de rendre plus instructive la vie de cette femme vénérée, dit l'auteur, nous n'avons pas hésité à ralentir parfois la rapidité de la narration en y insérant des réflexions utiles. Notre livre s'éloignera ainsi du genre ordinaire des biographies, et paraîtra peut-être y perdre sous le rapport purement littéraire; mais notre but est plus élevé... Nous désirons que, lorsqu'on nous aura lu, il reste dans l'esprit des idées saines, des principes sûrs et des règles de conduite sur certains points très-importants, mais qui sont aujourd'hui ou ignorés ou trop négligés dans le monde... » La partie historique occupe peu de place. Mlle Élisabeth Levesque de Rouilly, née en 1798, morte en 1865,

(1) L'auteur de l'article appelle le terrible corsaire *Barth* ou *Bart*. Il ne s'est jamais appelé que *Bart*, et c'est ainsi qu'il a toujours écrit son nom.

(2) Je regrette que M. Badin ait un peu trop négligé le côté littéraire de son livre. Bien des phrases ne sont pas dignes du style de l'histoire. Je ne citerai que celle-ci (p. 100) : « Notre héros n'eut pas le loisir de s'oublier longtemps dans les délices de la lune de miel. » Il faudrait laisser ces façons de parler à MM. les vaudevillistes.

avait épousé M. Broquard de Bussières, député sous le gouvernement de Juillet et sous la République, puis maire de Soissons. C'était une femme qui recherchait peu le monde, où cependant elle tenait dignement son rang, tout entière à ses devoirs d'épouse et de mère chrétienne, douce, ferme et vigilante avec ses domestiques, sage et économe dans l'administration de sa fortune, généreuse et discrète dans ses aumônes. Il n'y a pas d'événements curieux ni extraordinaires; c'est l'uniformité de la plupart des existences, mais uniformité dans la pratique de toutes les vertus. L'auteur ne pouvait trouver un meilleur cadre pour les conseils qui sont la partie importante de son livre et qu'il donne à propos et avec l'autorité qui s'attache à son nom et à ceux des maîtres qu'il cite. Il faut particulièrement signaler ce qu'il dit du bon emploi et de la gestion des biens de la terre, sur l'aumône, sur la conduite à l'égard des domestiques, sur le respect des enfants pour leurs parents et sur les pratiques de piété. Peut-être eût-il mieux atteint son but, s'il eût donné plus de variété et de vie au récit, car c'est lui qui fait lire les conseils. René de SAINT-MAURIS.

LES CABLES TRANSATLANTIQUES, par M. E. MENU DE SAINT-MESMIN, secrétaire général de l'Association polytechnique. Librairie du *Petit Journal*. — Prix : 1 fr.

Tous ceux qui s'intéressent aux grandes questions de notre planète, se sont préoccupés du problème traité dans cette brochure : après la pensée humaine, il n'y a rien de plus important que la manifestation de cette même pensée. Le cable transatlantique est le plus étonnant en même temps que le plus considérable agent de l'intelligence. Ce sujet pouvait être considéré à plusieurs points de vue : il offre pour l'histoire un fait important; pour la science il donne lieu à des descriptions intéressantes; au point de vue des connaissances atmosphériques, il fournira peut-être des renseignements utiles; enfin, la politique y a sa part, et la philosophie aurait ici plus d'une observation à présenter. M. E. Menu de Saint-Mesmin, après quelques aperçus d'économie sociale et politique, expose les deux premières phases de la question. Il le fait avec autant de netteté dans l'exposition que de précision dans le style; le fil de cuivre enduit de gutta-percha s'anime et devient l'*âme d'un câble*, ainsi que l'auteur le nomme.

L'intérêt de cet opuscule se soutient dans l'examen de la *question financière* où l'aridité des chiffres est tempérée par de rapides aperçus qui viennent animer et égayer l'ensemble du tableau. Enfin l'auteur s'arme d'une baguette magique pour nous montrer sur la carte les

itinéraires, où il indique les lignes aériennes ou sous-marines qui peuvent relier les points les plus éloignés de notre globe : *Les routes du Levant, la ligne des Indes, les routes du Couchant.*

Ce n'est plus un aigle déployant son aile victorieuse de l'ouragan, c'est l'électricité elle-même traversant les montagnes et les mers, rapide et invincible comme la pensée qu'elle porte. L'auteur termine en s'écriant : « Poursuivons l'œuvre de la paix, préparons à nos enfants une « ère de concorde, de travail et de prospérité. » Espérons que son vœu sera exaucé. L'abbé D. DOUVAIN.

LE VRAI MAUDIT, par Mme ***. 2 vol. in-8° de 616 pages. — 1866. A la librairie centrale.

Il a paru, il y a déjà quelques mois, une série d'ouvrages étalés avec ce luxe de réclame qui convient à une spéculation hasardeuse, sous des titres et avec des noms d'auteurs mystérieux, pour provoquer la curiosité par l'appât du scandale. Garder sur ces productions indignes et oubliées le silence, qui est la véritable expression du mépris, était le parti le plus sage. Un auteur cependant, animé des meilleures intentions, a cru devoir remuer leurs cendres empestées, et ressusciter *le Maudit* par deux volumes intitulés *le vrai Maudit,* se cachant maladroitement sous le nom de Mme ***. Il a du talent, de la facilité, de la chaleur. Mais à quoi bon cette réfutation? Le roman est embrouillé, d'un intérêt incertain; les tirades déclamatoires, les situations fausses et scandaleuses y abondent, et les bons sentiments de l'auteur ne suffisent pas pour les rendre salutaires. Un abbé cupide et séducteur, de saints prêtres poursuivis par des passions qu'ils ont laissé naître, des religieux intrigants pour le bien, il est vrai, peuvent servir à des scènes piquantes, mais dont le bon effet est plus que douteux.

René DE SAINT-MAURIS.

LES CHARADES ET LES HOMONYMES *ou l'art de s'instruire en s'amusant*; par M. L. MÉZIÈRES. Paris, Hachette, 1867, 1 vol. in-18 jésus de 352 pages. — Prix : 3 fr. 50.

M. Mézières a donné à son livre une bien heureuse épigraphe :

. . . . . ridentem *discere multa*
Quid vetat? . . .

Cette épigraphe résume tout son ingénieux travail. L'auteur était plus capable que personne de composer sur la matière un traité *ex professo.* « Depuis plus de vingt-cinq hivers, près du double de ce que Ta-

cite regardait comme un long espace de la vie humaine, les charades et les homonymes, nous dit-il, ont été notre passe-temps favori, une fois par semaine, et pas une de nos séances ne s'est achevée sans nous divertir ou sans nous apprendre quelque chose d'intéressant ou de curieux. Durant cette période plus que suffisante, tous les cas imprévus ont dû se produire, toutes les questions incertaines ont dû être résolues, et notre jurisprudence est désormais fixée... J'ai donc le droit de me constituer l'historien des campagnes où j'ai été tour à tour champion ou témoin assidu... » On voit, d'après ces paroles, que M. Mézières était poussé vers les charades par une vocation spéciale, et que son livre doit être la monographie la plus consciencieuse et la plus complète qui se puisse imaginer. Dans vingt-deux chapitres, très-clairement et très-agréablement écrits (1), l'auteur a répandu tous les trésors de sa vieille expérience. Après avoir vanté comme il convient l'utilité des charades et des homonymes, il énumère minutieusement les règles infinies du jeu, s'occupant d'abord de la décomposition des mots, prêchant le respect de l'orthographe, interdisant tout néologisme, et montrant par plusieurs centaines d'exemples tout ce que les charades et les homonymes peuvent apprendre ou rappeler de choses relatives à la géographie et aux voyages, à l'histoire ancienne et à celle du moyen âge, à l'histoire moderne et à la biographie, à l'histoire naturelle, aux beaux-arts, à l'industrie, aux métiers, à la philosophie, à la jurisprudence, à la médecine, à la littérature nationale et étrangère, etc. Fourier voulait rendre le *travail attrayant*. M. Mézières a réalisé pour les jeunes gens le rêve du fameux socialiste. Le volume de M. Mézières à la main, il est facile à chacun de devenir en quelque sorte une petite encyclopédie vivante. Il faut vivement remercier M. Mézières d'avoir mis à notre disposition le code définitif des charades, et de nous avoir ainsi fourni un moyen excellent de tirer d'un badinage autant de profit que de plaisir.

TAMIZEY DE LARROQUE.

(1) Je signalerai quelques piquantes digressions (p. 41) sur André Chénier et un de ses solécismes (langes *guerrières*), (p. 91) sur Dibdin et son éloge des relations de voyages, (p. 111) sur Nieburh, (p. 128) sur Macaulay, (p. 130) sur le général Vandamme, (p. 198) sur Audubon, (p. 214) sur la vapeur, (p. 254) sur les fautes de français de M. de Lamartine, (p. 258) sur celles d'Alfred de Musset, (p. 259) sur celles de M. Désiré Nisard, etc.

LISTE

DES OUVRAGES ET PUBLICATIONS DIVERSES

QUI ONT PARU DANS LE MOIS DE MAI (1).

(Résumé d'après le *Journal général de la librairie.*)

Actes (les) des saints depuis l'origine de l'Eglise jusqu'à nos jours, d'après les bollandistes, Mabillon et les plus récents hagiographes. Traduits et publiés pour pour la première fois en français par M. J. Carnandet et Mgr J. Fèvre, avec le concours d'une société d'ecclésiastiques. Mois de janvier. T. 2. In-4° à 2 col., 635 p. Lyon, L. Gaultier.

Ampère. — La science et les lettres en Orient; par J.-J. Ampère, de l'Académie française. Avec une préface par M. Barthélemy Saint-Hilaire. 2e *édition*. In-12, XIX-495 p. Didier et Ce. 3 50

Ampère. — Mélanges d'histoire littéraire et de littérature; par J.-J. Ampère, de l'Académie française. T. 1 et 2. In-8°, XX-1048 p. Michel Lévy frères. 12 »

Annales du Sénat et du Corps législatif, suivies d'une table alphabétique et analytique. Session de 1867. T. 1 et 2. In-4° à 2 col., 671 p. Administration du Moniteur universel. » »

Annales de l'Observatoire impérial de Paris; publiées par U.-J. Le Verrier, directeur de l'Observatoire. Observations. T. 21. 1865. In-4°, VIII-867 p. Mallet-Bachelier. 40 »

Archives parlementaires publiées par MM. J. Mavidal et E. Laurent. Recueil complet des débats législatifs et politiques des chambres françaises de 1800 à 1860, faisant suite à la réimpression de l'ancien Moniteur et comprenant un grand nombre de nouveaux documents. T. 9. Grand in-8°, 767 p. Paul Dupont. » »

Armée (l') française en 1867. 16e et 17e *éditions*. In-8°, X-292 p. Amyot. 4 »

Avis spirituels pour servir à la sanctification des âmes. 6e *édition*. In-18, 576 p. Douniol. » »

Baronius. — Cæsaris Baronii Annales ecclesiastici, denuo excussi et ad nostra usque tempora perducti; ab Augustino Theiner. T. 9. 500-545. In-4° à 2 col., VII-619 p. Guérin. 16 »
L'ouvrage formera 40 à 45 volumes.

Barthélemy. — La nouvelle Imitation de saint Joseph, d'après Gerson, saint François de Sales, le P. d'Argentan, etc.; par Charles Barthélemy. In-32, 444 p. Au bureau du journal le *Rosier de Marie*. 2 50

Bautain. — Idées et plans pour la méditation et la prédication; par l'abbé Bautain. In-18 jésus, IV-427 pages. Hachette. 3 50

Bernard (Saint). — Œuvres complètes de saint Bernard. Traduction nouvelle, par M. l'abbé Charpentier, docteur en théologie. T. 3. Gr. in-8° à 2 col., 671 p. Vivès. 5 volumes. 50 »

Béron. — Physique céleste, contenant le système du monde exposé d'après la distribution apparente des corps célestes déduite de la perspective et d'après la distribution réelle de ces corps, déduite de l'astrogonie; par Pierre Béron. T. 1 et 2. In-8°, XXXI-928 pages. Les trois volumes. 24 »

Beulé. — Auguste, sa famille et ses amis; par M. Beulé, de l'Institut. In-8° 363 p. Michel Lévy frères. 6 »

Boissard. — L'Eglise de Russie; par L. Boissard, pasteur. T. 2. In-8°, 525 p. Cherbuliez. » »

Bossuet. — Œuvres complètes de Bossuet publiées d'après les imprimés et les manuscrits originaux, purgées des interpolations et rendues à leur intégrité par F. Lachat. *Edition* renfermant tous les ouvrages édités et plusieurs inédits. T. 1, 2, 3, 4 et 5. In-8°, LVI-3248 p. Vivès. » »

Bouix. — Vie de sainte Thérèse, écrite par elle-même, traduite sur le manuscrit original, avec commentaire historique complétant son récit; par le P. Mar-

(1) On nous a demandé de ne porter dans cette liste que les bons ouvrages. Cela n'est pas possible. D'abord parce que nous ne saurions faire un choix qu'après examen, et qu'il serait matériellement impossible d'examiner deux à trois cents ouvrages divers en quelques jours. Puis ensuite, il y a parmi nos agrégés des archevêques, des évêques, des vicaires généraux, des supérieurs d'établissements ecclésiastiques qui, par état, ont besoin de connaître tout ce qui est publiés D'ailleurs, les noms de l'auteur et de l'éditeur, que nous avons toujours soin de donner, peuvent très-souvent servir à éclairer le lecteur sur l'esprit des publications nouvelles annoncées dans cette partie de la Revue.

cel Bouix, de la compagnie de Jésus. 10e *édition*. In-8°, XVI-642 pages. Lecoffre. 7 »

Bourdon (Mme). — La Femme d'un officier; par Mme Mathilde Bourdon. In-18 jésus, 284 p. Lethielleux. 2 »

Bourgoing (de). — Histoire diplomatique de l'Europe pendant la Révolution française; par François de Bourgoing, ancien secrétaire d'ambassade. 2e partie. Première coalition. T. 1. In-8°, 416 p. Michel Lévy frères. 7 50

Brame. — L'Héritage dévoré par le fisc et la procédure; par Jules Brame, député du Nord. In-8°, 63 pages. Lib. internationale. » »

Caylus et l'abbé Blanchet. — Nouveaux contes arabes et orientaux; par Caylus et l'abbé Blanchet. *Nouvelle édition*. In-8°, 476 p. Renault et Ce 5 »

Changarnier. — Un mot sur le projet de réorganisation militaire; par le général Changarnier. 5e *édition*. In-8°, 32 p. Dentu. » 30

Chocarne. — Le R. P. H.-D. Lacordaire, de l'ordre des frères prêcheurs. Sa vie intime et religieuse; par le R. P. B. Chocarne, du même ordre. 3e *édition*. 2 vol. In-8°, XXXVI-812 pages. Poussielgue frères. » »

Choix de lectures en prose et en vers, extraites des classiques français, ou Leçons abrégées de littérature et de morale; par Mgr Daniel, ancien évêque de Coutances. In-18, 468 p. Hachette. 1 50

Chrysostome (Saint Jean). — Œuvres complètes de saint Jean Chrysostome, traduites pour la première fois en français sous la direction de M. Jeannin, professeur de rhétorique au collége de l'Immaculée-Conception de Saint-Dizier. T. 11. Gr. in-8° à 2 col., LXX-646 p. Guérin. Chaque vol. 6 50

Correspondance de Napoléon Ier, publiée par ordre de Napoléon III. T. 21. In-4°, VII-707 p. Imp. impériale. » »

De Bethléem au Tabernacle, ou comment Jésus nous aime; par l'auteur des Réflexions et prières pour la sainte communion. In-32, VI-406 p. Lesort. » »

Delbos et Kœchlin-Schlumberger. — Description géologique et minéralogique du département du Haut-Rhin; par Joseph Delbos et Joseph Kœchlin-Schlumberger. T. 2. In-8°, 551 pages. Mulhouse, Perrin. » »

Demolombe. — Traité des successions; par C. Demolombe, doyen de la Faculté de droit. 3e *édition*. T. 5 et dernier. In-8°, 610 p. Hachette. 8 »

Desmaze. — Trésor judiciaire de la France. Curiosités des anciennes justices d'après leurs registres; par Charles Desmaze, conseiller à la Cour impériale de Paris. In-8°, 580 p. Plon. » »

Destombes. — Histoire de saint Amand, évêque-missionnaire, et Etude sur l'état du christianisme chez les Francs du Nord au VIIe siècle; par l'abbé C.-J. Destombes. 2e *édition*. T. 1-2. In-12, XV-525 p. Douai, Dechristé. » »

Dubois. — La Bourgogne, depuis son origine jusqu'à son entière réunion à la couronne de France, par E. Dubois. In-8°, 384 p. Mégard et Ce » »

Duquesne. — L'Evangile médité et distribué pour tous les jours de l'année, suivant la Concorde des quatre évangélistes. *Nouvelle édition*, augmentée de 80 plans de conférences et d'homélies, etc., par l'abbé Duquesne. 4 vol. in-12, CXI-2127 p. Ruffet et Ce. » »

Duvergier de Hauranne. — Histoire du gouvernement parlementaire en France. 1814-1848; précédée d'une introduction; par M. Duvergier de Hauranne. T. 8. In-8°, 640 pages. Michel Lévy frères. 7 50

Doyens (des) de chapitre; par une réunion de chanoines. In-18 jésus, 100 pages. Palmé. » »

Ernouf. — Histoire de trois ouvriers français : Richard-Lenoir, Abraham-Louis Bréguet, Michel Brézin; par le baron Ernouf. In-18 jésus, 267 p. Hachette. 1 »

Esmenjaud. — La lettre tue, mais l'esprit vivifie, ou Foi et Raison; par l'abbé Frédéric Esmenjaud. In-18, 337 p. Germer Baillière. 3 »

Explication des ouvrages de peinture, de sculpture, architecture, gravure et lithographie des artistes vivants, exposés au palais des Champs-Elysées le 15 avril 1867. In-12, LXXXV-406 p. De Mourgues frères. 1 50

Fisquet. — La France pontificale (Gallia christiana), histoire chronologique et biographique des archevêques et évêques de tous les diocèses de France depuis l'établissement du christianisme jusqu'à nos jours, divisée en dix-sept provinces ecclésiastiques; par M. H. Fisquet. Métropole de Reims. Soissons et Laon. In-8°, 425 p. Repos. 5 »

Franklin. — Essais de morale et d'économie politique de Benjamin Franklin. Traduits de l'anglais et annotés par Edouard Laboulaye. In-18 jésus, 352 p. Hachette. 3 50

Garcia-Mazo. — Explication générale du catéchisme de la doctrine chrétienne; par D. Garcia-Mazo. Traduit de l'espagnol par M. B. Frédéric Galtier. In-32, XIV-421 p. Ruffet et Ce. 3 »

Gay. — Sainte Clotilde et les origines chrétiennes de la nation et monarchie françaises; par le R. P. Fr. Gay, S. M. In-8°, XIX-412 p. Enault et Vuaillat. » »

Giry et Guérin. — Les petits Bollandistes, vies des saints d'après les Bollandistes, Surius, Ribadeneira, le P. Giry, les hagiologies et les propres de chaque diocèse et les travaux hagiographiques les plus récents; par M. l'abbé Paul Guérin. 6e *édition*. T. 3, 4 et 5. In-8°, 1669 p. Palmé. Chaque vol. 6 »

Giry. — Vie des Saints, par le P. Giry; corrigée, complétée et annotée jusqu'à notre temps, par M. Paul Guérin, prêtre de l'Immaculée Conception de Saint-Dizier. 4e *édition*, augmentée de plus de 1500 vies ou notices nouvelles. T. 13. In-8°, 364 p. Palmé. » »

Goldsmith. — Le Vicaire de Wakefield; par Goldsmith. Traduction française par E.-D. Forgues. Avec le texte anglais, une notice, des arguments analytiques et des notes. In-12, 559 pages. Hachette. 3 »

Grandidier. — Œuvres historiques inédites de Ph. And. Grandidier. T. 5. In-8°, III-583 p. Colmar, bureau de la Revue d'Alsace. » »

Grison. — L'Antichristianisme au XIXe siècle réduit à sa juste valeur, ou réfutation des erreurs modernes; par l'abbé C. Grison. T. 4. Réfutation doctrinale et raisonnée du spiritisme contemporain. In-12, 286 p. Dillet. 2 »

Guérin (de). — Lettres d'Eugénie de Guérin, publiées avec l'assentiment de sa famille; par G.-S. Trébutien. 11e *éd.* In-18 jésus, VII-520 pages. Didier et Ce. 3 50

Guimet. — Croquis égyptiens, journal d'un touriste; par Emile Guimet. In-18 jésus, 302 p. Hetzel. 3 50

Guizot. — Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps; par M. Guizot. T. 8 et dernier. In-8°, 638 pages. Michel Lévy frères. 7 50

Hamel. — Histoire de Robespierre d'après des papiers de famille, les sources originales et des documents entièrement inédits; par Ernest Hamel. T. 3. La Montagne. In-8°, 820 p. Les principaux libr. 7 50

Henry. — La Réforme et la Ligue en Champagne et à Reims. Thèse pour le doctorat ès-lettres; par M. E. Henry, ancien professeur d'histoire au lycée de Reims. In-8°, 485 p. Durand. » »

Histoire de France à l'usage de la jeunesse, revue et complétée par M. l'abbé Courval, professeur. 5e *éd.* 2 vol. In-18, 835 p. Poussielgue frères. » »

Lacroix. — Bibliographie des ingénieurs, des architectes, des chefs d'usines industrielles, des élèves des écoles polytechnique et professionnelles, et des agriculteurs; par Eugène Lacroix. 3e série. Ouvrages publiés pendant les années 1862-1865. 2e *éd.* In-4°, 332 pages. E. Lacroix. Les trois séries ensemble. 50 »

Lagrange. — Histoire de sainte Paule; par M. l'abbé F. Lagrange, vicaire général d'Orléans. In-8°, XIV-631 p. Poussielgue frères. » »

Landriot (Mgr). — Les Béatitudes évangéliques; par Mgr Landriot, évêque de La Rochelle et de Saintes. Conférences aux dames du monde. 1re partie. In-8°, 830 p. Palmé. Les deux volumes, 10 fr.; le même, édition in-12. 7 »

Laurent. — La Guerre du Mexique de 1862 à 1866, journal de marche du 3e chasseurs d'Afrique, notes intimes écrites au jour le jour; par Paul Laurent. In-18 jésus, 358 p. Amyot. » »

La Saussaye (de). — Blois et ses environs, guide artistique et historique dans le Blésois et le nord de la Touraine; par L. de La Saussaye, membre de l'Institut. 4e *édition*. In-18 jésus, VII-400 p. Aubry. » »

Lebrethon. — Petite Somme théologique de saint Thomas d'Aquin, à l'usage des ecclésiastiques et des gens du monde, etc., par l'abbé F. Lebrethon, curé d'Airan, diocèse de Bayeux. 2e *édition*. T. 4. In-8°, 798 p. Dillet. » »

Legouvé. — Les pères et les enfants au XIXe siècle; par Ernest Legouvé, membre de l'Académie française. Enfance et adolescence. In-18 jésus, 358 pages. Hetzel. 3 »

Lemarchal. — Paraphrase des litanies de la sainte Vierge, formant trois mois de Marie, suivie de six exercices du Chemin de la croix; par M. l'abbé Lemarchal. T. 1. In-12, XII-455 pages. Verdun, l'auteur. » »

Levasseur. — Histoire des classes ouvrières en France depuis 1789 jusqu'à nos jours; par E. Levasseur, professeur d'histoire au lycée Napoléon. 2 vol. In-8°, XLVI-1111 p. Hachette. 15 »

Lewis. — Histoire gouvernementale de l'Angleterre depuis 1770 jusqu'à 1830; par Sir G. Cornewald Lewis, chancelier de l'Échiquier sous le ministère Palmerston. Traduite de l'anglais et précédée de la vie de l'auteur par P. M. Mervoyer. In-8°, XXVII-416 p. Germer Baillière. 7 »

Littré. — Histoire de la langue française. Études sur les origines, l'étymologie, la

grammaire, les dialectes, la versification et les lettres au moyen âge; par E. Littré, de l'Institut. 4e *édition*. 2 vol. in-8e, LIX-962 p. Didier et Ce. 14 »

Lyonnard. — L'intercession perpétuelle au cœur agonisant de Jésus pour les 80,000 agonisants qui meurent chaque jour; confrérie, association; par le P. J. Lyonnard, de la compagnie de Jésus. In-18, 339 p. Poussielgue frères. » »

Macaulay. — Morceaux choisis des essais de Macaulay. Traduction française par Aug. Beljame, professeur au lycée Saint-Louis. Avec le texte anglais, une notice, des arguments analytiques et des notes. In-12, 530 p. Hachette. 4 »

Margerie (de). — Portraits et caractères; par Eugène de Margerie. In-12, 340 p. Poussielgue frères. » »

Marot. — Œuvres de Clément Marot, annotées, revues sur les éditions originales et précédées de la vie de Clément Marot, par Charles d'Héricault. In-8o, CXIX-426 p Garnier frères. » »

Martinet. — Institutionum theologicarum quarta para seu theologia moralis; auctore A. Martinet. T. 1. In-8o, VIII-564 p. Palmé. » »

Maynard. — Voltaire, sa vie et ses œuvres; par M. l'abbé Maynard, chanoine honoraire de Poitiers. T. 1. In-8o. 500 p. Bray. » »

Meaux (de). — La Révolution et l'Empire. 1789-1815. Etude d'histoire politique; par le vicomte de Meaux. In-8o, v-484 p. Didier et Ce. » »

Mennechet. — Matinées littéraires. Nouveau cours de littérature grecque; par Edouard Mennechet; revu et complété par M. Charpentier. In-18 jésus, 431 p. Garnier frères. 3 »

Mennechet. — Matinées littéraires. Nouveau cours de littérature romaine; par Edouard Mennechet. Revu et complété par M. Charpentier, agrégé de la Faculté des lettres. In-18 jésus, 423 p. Garnier frères. 3 50

Michel. — La Révélation de saint Jean, ou l'Histoire prophétique de la lutte du bien et du mal, depuis Jésus-Christ jusqu'à la fin des temps; par M. J. Michel. In-8o XVI-464 p. Josserand. » »

Mommsen. — Histoire romaine; par Théodore Mommsen; traduite par C. A. Alexandre, conseiller à la cour impériale de Paris. T. 15. In-8o, 421 p. Herold. » »

Nerval (de). — Œuvres complètes. Voyage en Orient; par Gérard de Nerval. 2 vol. In-18 jésus, 1004 pages. Michel Lévy frères. 6 »

Noel. — Nouvelle explication du Catéchisme de Rodez, divisée en instruction pouvant servir de prônes, avec de nombreux traits historiques puisés aux meilleures sources, à la suite de chaque instruction; par M. Noel, vicaire général du diocèse de Rodez. 7e *édition*. 6 vol. In-12, 3333 p. Ruffet et Ce. » »

Nourrisson. — La Politique de Bossuet; par Nourrisson. In-18 jésus, III-309 p. Didier et Ce. » »

Nourrisson. — Tableau des progrès de la pensée humaine depuis Thalès jusqu'à Hégel; par Nourrisson. 3e *éd.* In-8o, VII-608 p. Didier et Ce » »

Penot. — Les Cités ouvrières de Mulhouse et du département du Haut-Rhin; par A. Penot. *Nouv. éd.*, augmentée de la description des bains et lavoirs établis à Mulhouse. In-8o, 178 p. E. Lacroix. 3 50

Perreyve. — Biographies et panégyriques; par l'abbé Henri Perreyve. In-18 jésus, 178 p. Douniol. » »

Poucel. — Le Paraguay moderne et l'intérêt général du commerce fondé sur les lois de la géographie et sur les enseignements de l'histoire et de la statistique et d'une saine économie politique (avec une carte du Paraguay nouvellement publiée); par Benjamin Poucel. Texte et documents. In-8o, CCXVII-348 p. Marseille, Ve Olive. » »

Raineri. — Cours d'instructions familières prêchées dans la métropole de Milan; par Ange Raineri. Traduites de l'italien par un docteur en théologie. *Nouv. éd.* T. 4. In-8o, 486 p. Martin-Beaupré frères. » »

Regnier. — Œuvres de Regnier. *Edition* Louis Lacour. In-8o, XVIII-315 p. Académie des bibliophiles. » »

Renaudin. — Paris-Exposition, ou Guide à Paris en 1867. Histoire, monuments, musées, théâtres, curiosités, vie pratique, avec la description du palais du Champ-de-Mars et des environs de Paris; orné de cartes, plans et gravures. In-18 jésus, VIII-460 p. Delagrave et Ce. Avec le plan de Paris. 3 »

Robin. — Egypte et Palestine, observations médicales et scientifiques; par le docteur Ernest Godard; avec une préface par M. Charles Robin, membre de l'Institut. In-8o, XXXI-438 p. et 27 pl. V. Masson et Ce. » »

Rouquette. — Sainte Clotilde et son siècle; par M. l'abbé Rouquette. In-8o, 458 p. Ruffet et Ce. 6 »

Rousselot. — Les Mystiques espagnols, Malon de Chaide, Jean d'Avila, Louis de Grenade, Louis de Léon, sainte Thérèse, saint Jean-de-la-Croix et leur groupe; par Paul Rousselot, agrégé, professeur de philosophie au lycée de

Dijon. In-8°, VIII-501 pages. Didier et C°. » »

Sainte-Valère. — Pratiques de dévotion de l'honneur de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, etc.; par la sœur Sainte-Valère, religieuse de l'ordre des augustines. In-22, 142 p. Fontaine. » »

Sainte-Beuve. — Nouveaux Lundis; par C.-A. Sainte-Beuve, de l'Académie française. T. 8. In-18 jésus, 503 p. Michel Lévy frères. 3 »

Saint-Hilaire (Marco de). — Anecdotes du temps de Napoléon I[er]; recueillies par Marco de Saint-Hilaire. *Nouvelle édition.* In-18 jésus, 224 pages. Hachette. 1 »

Ségur (Mgr de). — La Sainte Vierge, lectures pieuses pour les réunions du mois de Marie; par Mgr de Ségur. In-18, 258 p. Tolra et Haton. » »

Simonin. — Histoire de la terre, origines et métamorphoses du globe; par S. Simonin. In-18 jésus, 274 p. Hetzel. 3 »

Souchet. — Histoire du diocèse et de la ville de Chartres; par J.-B. Souchet, official et chanoine de l'église Notre-Dame de Chartres. Publiée d'après le manuscrit original de la bibliothèque communale de Chartres. T. 1. 1re partie. In-8°, 324 p. Chartres. Garnier. » »

Cet ouvrage formera 4 vol. de chacun 600 p. environ, divisés et publiés en huit fascicules.

Tamizey de Larroque. — Essai sur la vie et les ouvrages de Florimond de Raymond, conseiller au parlement de Bordeaux; par Philippe Tamizey de Larroque. In-8°, 189 p. Aubry. » »

Thiers. — Discours prononcés au Corps législatif; par M. Thiers. Mexique (1864). Question romaine (1865). Les libertés nécessaires (1866). Agriculture (1866). Affaires d'Allemagne (1866). Avec une lettre adressée aux éditeurs par M. le comte de Flavigny. 3e *édition*, populaire. 2e tirage. In-18 jésus, XII-364 p. Dentu. 2 50

Thiers. — Discours de M. Thiers, député de la Seine, sur la politique extérieure de la France, spécialement en ce qui concerne l'Allemagne, prononcés au Corps législatif dans les séances des 14 et 18 mars 1867. In-8°, 155 p. Lheureux et C°. 1 »

Thierry. — Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, de ses causes et de ses suites jusqu'à nos jours, en Angleterre, en Ecosse, en Irlande et sur le continent; par Augustin Thierry. *Nouvelle édition.* T. 2. In-8°, 538 p. Garnier frères. 6 »

Thomas de Villeneuve (Saint). — Œuvres de saint Thomas de Villeneuve, religieux augustin et archevêque de Valence. Traduites du latin par le P. V. Ferrier, prêtre de la Miséricorde. T. 4. Sermons pour les fêtes des saints. In-18 jésus, 456 p. Lethielleux. 3 50

Trésor des pièces rares et curieuses de la Champagne et de la Brie. Documents pour servir à l'histoire de la Champagne, recueillis et publiés par J. Carnandet, bibliothécaire de Chaumont. 2 vol. in-8°, VI-369 p. Lhuillier. » »

Wallon. — Jeanne d'Arc; par H. Wallon, membre de l'Institut. *Edition* abrégée de l'ouvrage couronné en 1860 par l'Académie française. In-18 jésus, XI-290 p. Hachette. 1 »

Valuy. — Les Vertus religieuses, ou Traités pratiques des vœux et de la charité fraternelle; à l'usage des communautés d'hommes et de femmes et de leurs aumôniers ou pères spirituels; par le R. P. Valuy, de la compagnie de Jésus. 8e *édition.* In-18, XI-304 p. Pélagaud. » »

Vapereau. — L'année littéraire et dramatique, revue annuelle des principales productions de la littérature française, etc., avec l'indication des événements les plus remarquables appartenant à l'histoire littéraire, dramatique et bibliographique de l'année; par G. Vapereau. 9e année (1866). In-18 jésus, 558 pages. Hachette. 3 50

Viel-Castel (de). — Histoire de la Restauration; par Louis de Viel-Castel. T. 10. In-8°, 645 p. Michel Lévy frères. 6 »

Vie du cardinal de Cheverus, archevêque de Bordeaux; par M. le curé de Saint-Sulpice. 6e *édition.* In-18 jésus, III-463 p. Lecoffre fils et C°. 2 25

SOMMAIRE DES ARTICLES

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX RECUEILS PÉRIODIQUES.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Avril. — Mgr d'Avanzo : D'une nouvelle direction à donner à la Polémique catholique (suite et fin). — F. Lenormant : La légende de Cadmus, et les Etablissements phéniciens en Grèce (4e art.). — Bonnetty : Quelques documents historiques sur la religion des Romains et la connaissance qu'ils ont pu avoir des traditions bibliques, par leurs rapports avec les Juifs. — L'abbé Peltier : Sur deux nouvelles lettres de S. Em. le cardinal Patrizzi sur la doctrine philosophique de l'abbé Ubaghs. — A. B. : Procès de la Littérature latine, fait par M. Beulé, dans son cours d'archéologie à la Bibliothèque impériale. — G. de Chaulnes : Note sur la correspondance de Mabillon, à l'occasion de son livre sur le Culte des Saints inconnus. — Nouvelles et Mélanges. — Bibliographie.

ARCHIVES THÉOLOGIQUES.

Mai. — L'abbé Bélet : Fleury et Tillemont, historiens ecclésiastiques (Tillemont). — L'abbé Craisson : De la sépulture ecclésiastique, d'après les saints Canons et la loi civile en France. — L'abbé Wolter : Le plain-chant et la liturgie. — Th. Belamy : Correspondance de Rome. — P. Bélet : Bibliographie. — L'abbé Cretier : L'Évangile selon saint Matthieu, traduit sur le texte grec.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES.

Novembre-Décembre. — Jules Guicherat : Remarques sur quelques noms de lieux des Monnaies mérovingiennes. — Paul Meyer : Le Salut d'Amour dans la littérature provençale et française. — Bibliographie. — Livre nouveau. — Chronique.

LA CIVILISATION CATHOLIQUE

(*Civiltà cattolica.*)

18 *Mai* 1867. — L'anniversaire séculaire de saint Pierre. — La Cour romaine et le gouvernement de Russie. — Victorin (suite). — La question du Luxembourg. — Revue de la presse italienne. — Chronique contemporaine.

1er *Juin* 1867. — L'anniversaire séculaire de saint Pierre.

LE CONTEMPORAIN, REVUE D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE.

31 *Mai* 1867. — Valson : Études sur le mouvement intellectuel pendant le dix-septième siècle ; Newton. — L. Lacroix : Le papier-monnaie en France et en Chine. — *** : Une Chrétienne (fin). — A. Audiganne : L'Exposition universelle de 1867 et les progrès de l'industrie (2e art.) — Société d'économie charitable, *procès-verbaux.* — Madame de Marcey : Massillon (suite). — Marie Jenna : Aux petits enfants, poésie. — A. Rondelet : Du spiritualisme dans l'art. — Bulletin de bibliographie. — Chronique du mois.

LE CORRESPONDANT.

25 *Mai* 1867. — Comte de Carné : La question romaine à Rome. — Léon Lagrange : Ingres. — Em. Jonveaux : Excentricités sociales et religieuses de la Nouvelle-Amérique. — V. de Laprade : Les récents travaux sur Gœthe. — H. de Riancey : La liberté d'enseignement en 1867. — C.-F. Audley : L'évêque de Mayence sur l'Eglise et la Politique. — Mgr de Ketteler : Le libéralisme et l'encyclique du 8 décembre 1864. — V. Fournel : Voyage à l'Exposition. — Mélanges : le père Lacordaire, par Mgr l'évêque d'Orléans ; le Symbolisme de la nature, par M. de Hellaud. — P. Douhaire : Revue critique. — L. Lavedan : Les événements du mois. — Bulletin bibliographique.

ÉTUDES RELIGIEUSES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES PAR DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Mai 1867. — P. Toulemont : La sainte Vierge et l'Art chrétien, d'après M. Rio. — P. D. Bellocq : Un nouveau réquisitoire contre la Morale de l'Eglise. — L'abbé A. Le Hir : Du IVe livre d'Esdras (fin). — Une correspondance pendant l'émigration. — P. J. Gagarin : La réforme du Clergé russe. Le synode. — P. Ch. Clair:

Un nouveau poëte en Bretagne. — P. A. de Damas : Les Missions catholiques au XIXe siècle. — Bibliographie, par les PP. Sommervogel, Paton, etc. — Varia.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE.

Mai. — Ad. Pictet : Nouvel essai sur les inscriptions gauloises (lettres adressées à M. le général Creuly) (suite.) — J. de Rougé : Textes géographiques du temple d'Edfou (suite). — P. Raymond : Dolmen et Cromlechs situés dans la vallée d'Ossau, arrondissement d'Oloron (Basses-Pyrénées). — A. de Barthélemy : L'Art gaulois. — F. Chardin : Autel romain découvert à Strasbourg en 1865. — A. Dumont : Note sur quelques Monuments de l'âge de pierre trouvés en Grèce. — Froehner : La Vénus d'Antibes. — L. Leguay : Rapport fait à la commission de la carte topographique des Gaules, sur les fouilles de l'allée couverte d'Argenteuil. — Bulletin mensuel de l'Académie des Inscriptions (mois de mars). — Nouvelles archéologiques et correspondance.

REVUE CONTEMPORAINE.

30 *Avril* 1867. — A. Dantier : Correspondance intime d'un homme d'Etat italien. — De Couffon : Les Monuments de l'ancienne Egypte (3e partie). — E. Muller : Le Chef-d'œuvre du père Victor, souvenirs d'un ouvrier (3e partie). — L. Bonneville de Marsangy : Des Colonies correctionnelles de jeunes condamnés. — Ch. Ropiquet : Le Système financier des chemins de fer français (2e partie). — A. de Calonne : Exposition internationale et universelle de 1867 : les Arts du dessin et leurs applications, I. la peinture. — Le Projet de réorganisation de l'Armée : la Guerre ou la Paix. — Chronique politique, histoire de la quinzaine.

15 *Mai* 1867. — H. de Lacretelle : Un mauvais Livre (1re partie). — A. Pougin De la Littérature musicale en France. — A. Pey : La Politique prussienne en Allemagne depuis Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa. — A. de Calonne : Exposition universelle et internationale de 1867 ; les Arts du dessin et leurs applications ; la Statuaire. — A. Albrespy : De quelques théories récentes sur le druidisme. — H. Cantel : Le Fantôme, poésie. — H. Montucci : Travaux des Académies et des Sociétés savantes ; Sciences physiques et naturelles. — M. Cristal et L. Liévin : Revue critique. — L. Liévin et A. Claveau : Chronique littéraire. — Max Berthaud : Revue musicale, *Roméo et Juliette*, de M. Gounod. — Chronique politique, histoire de la quinzaine.

31 *Mai* 1867. — H. de Lacretelle : Un mauvais Livre (2e partie). — Ch. Vogel : L'Industrie allemande et le Zollverein, à propos de l'Exposition universelle (1re partie). — L. Liévin : La Chanson populaire. — M. Salvétat : Exposition universelle et internationale de 1867 : Produits céramiques (1re partie). — M. Alcan : Exposition universelle et internationale de 1867 : Les Arts textiles. — Divers états de Matières premières filamenteuses. — Leurs modes d'épuration (2e partie). — A. Doublet : Exposition universelle et internationale de 1867 : Les Chemins de fer (1re partie). — A. Claveau : Chronique littéraire. — Chronique politique, histoire de la quinzaine. — A. Baignères : Adolphe Nourrit de M. Quicherat.

REVUE BRITANNIQUE.

Mai 1867. — Ninive. — Les annexions russes en Asie. — Georges III, sa cour, ses ministres et sa politique (2e période). — Les métamorphoses d'un chiffon. — Souvenirs d'un voyageur en Danemark, § IV, par Xavier Marmier. — Un article tiré par les cheveux. — Sisyphe et la mort, conte milésien. — L'Odyssée d'un saltimbanque (3e partie). — Les statues de Voltaire. — L'Amérique agricole (2e partie). — Exposition agricole de Billancourt. — Pensées diverses. — Correspondance de la Revue : Lettres d'Allemagne, d'Italie, de Londres. — Chronique scientifique et nouvelles des sciences. — Chronique et bulletin bibliographique.

REVUE DE L'ART CHRÉTIEN.

Mai. — Ch. de Linas : L'Histoire du Travail à l'Exposition universelle de 1867 (1er art.). — Arn. Schaepkens : De quelques monstres chimériques de l'époque romane. — Mme Félicie d'Ayzac : Le Cheval, étude de zoologie mystique et monumentale. — J. Corblet : Chronique.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

2 *Mai* 1867. — Ed. Goumy : Chronique hebdomadaire. — G. Masson : Courrier anglais. — Ch. Dreyss : Alimentation et régime alimentaire des lycées, colléges, institutions de jeunes gens, par R. Gaillard. — Marcel Devic : Rapport sur les progrès les plus récents de l'analyse mathématique, par J. Bertrand ; Exposé de la situation de la mécanique appliquee, par MM. Ch. Combes, Ed. Phillips et Ed. Collignon. — Dr Pouchet : Les Savants illustres du moyen-âge, par L. Figuier. — E. Talbot : Un mot sur la vingt-deuxième livraison des *Fables de La Fontaine*, illustrées par G. Doré. — J. Gérard : Réponse à l'article précédent. — E. Le Barbier : Nécrologie : Jobert de Lamballe, André Pottier. — Nouvelles

diverses. — Examens, concours, épreuves diverses.

9 *Mai*. — Ed. Goumy : Chronique hebdomadaire. — A. Rouvray : L'Avenir de la langue grecque. — F. Frank : Bazar-Breitz, chants populaires de la Bretagne. recueillis, traduits et annotés par le vicomte Hersart de la Villemarqué. — Marcel Devic : L'Homme avant l'histoire, par M. Ed. Barbier. — F. Baudry : L'Année géographique, par M. Vivien de Saint-Martin. — L. Derôme : Les Moines d'occident, depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard, par M. de Montalembert. — Nouvelles diverses. — Examens, concours, épreuves diverses.

30 *Mai*. — Ed. Goumy : Chronique hebdomadaire. — L. Crouslé : D'Une nouvelle division du travail dans l'enseignement secondaire. — G. Deville : Du Grec moderne. — L. Derôme : Les Moines d'occident depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard, par le comte de Montalembert. — Marcel Devic : Recueil de rapports sur les progrès des lettres et des sciences en France. — L. Dépret : Henri Heine. — O. Muller : Législation et Jurisprudence de la propriété littéraire et artistique, par Ch. Fliniaux ; Cours de dictées adaptées à la grammaire des écoles primaires de E. Sommer, par Ch. Defodon ; le Va-et-Vient, par L. Dépret ; le Radieux, par Adrien Robert ; la Peine de Mort ou la Route du Mal, par Elie Berthet. — Ch. Defodon : L'Instruction publique à l'Exposition universelle. — Em. Gebhart : Nécrologie : M. Daveluy. — Nouvelles diverses. — Examens, concours, épreuves diverses.

REVUE DES COURS LITTÉRAIRES.

4 *Mai* 1867. — H. Taine : L'Idéal dans l'art. — Alf. Maury : De la Civilisation en France depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours ; l'Industrie sous l'ancien régime. — M. Egger : Coup d'œil sur l'histoire de la langue grecque depuis Homère jusqu'aux premiers temps de l'ère chrétienne.

11 *Mai* 1867. — M. Guizot : Les Travaux historiques de M. de Barante. — H. Taine : L'Idéal dans l'art (fin). — Alf. Maury : De la Civilisation en France depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours : Inconvénients du système protecteur ; imprimerie et librairie. — Variétés : Quelques Chants de la Grèce moderne. — L. Terrier : Le lendemain du dernier acte, conférence de M. Sarcey.

18 *Mai* 1867. — Marc Monnier : Molière ; les Valets de Comédie. — P. Janet: Des controverses philosophiques au XVIIe siècle ; Discussion sur la certitude. — M. Guizot : Discours à la séance publique annuelle de la société des écoles protestantes.

25 *Mai*. — Ed. Laboulaye : De l'Administration française sous Louis XVI (suite); II. Avénement de Louis XVI, Maurepas, Turgot; III. Rétablissement des parlements. — J. Duval : L'intendant Poivre dans l'extrême Orient. — Nécrologie.

REVUE DES DEUX MONDES.

1er *Mai* 1867. — Oct. Feuillet : M. de Camors (2e partie). — A. Laugel : La voix, l'oreille et la musique d'après les travaux d'un physicien allemand. — D'Haussonville : L'Église romaine et le premier empire (suite). Maurice Sand : Miss Mary, récit de la vie américaine. — G. Thierry : L'anglo-catholicisme; la crise du protestantisme en Angleterre, le puséisme et l'épiscopat. — Ch. de Mazade : Les précurseurs italiens : Valentino Pasini. — D. Ordinaire : Les trois types de la comédie, gentilshommes, bourgeois et valets. — Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. — Essais et notices; le Comte Beugnot et ses mémoires. — Bulletin bibliographique.

15 *Mai* 1867. — Oct. Feuillet : M. de Camors, 3e partie. — L. Etienne. Le paganisme poétique en Angleterre; John Keats et Algernon Charles Swinburne. — M. du Camp. : Les voitures publiques dans la ville de Paris; les fiacres et les omnibus. — Ch. Lavollée : Un voyage dans l'Arabie centrale; M. Palgrave dans le Djebelshommes et le Nedjed. — Maurice Sand : Miss Mary, récit de la vie américaine, dernière partie. — H. Blaze de Bury : Shakspeare et ses musiciens; *Roméo et Juliette* de M. Ch. Gounod, au Théâtre-Lyrique. — L. Le Fort : Du mouvement de la population en France à propos de la nouvelle organisation de l'armée. — Em. Montégut : La nouvelle littérature française; les romans de M. Victor Cherbuliez. — Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. — Bulletin bibliographique.

1er Juin 1867. — Oct. Feuillet : M de Camors, 4e partie. — H. Blerzy : Etudes sur les travaux publics; l'assainissement des villes et des fabriques. — G. Boissier : Les mœurs romaines sous l'empire; l'exil d'Ovide. — A. Audiganne : Le Métayage et la Culture dans le Périgord, voyage au château de Montaigne. — M. du Camp : Le Salon de 1867. — G. Lejean : La Russie et l'Angleterre dans l'Asie centrale; les Russes en Boukharie. — L. Reybaud : L'Exposition universelle de Paris; aspect général et les industries-mères à l'Exposition. — E. Saveney : Revue scientifique. — Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. — F. de Lagenevais : Revue musicale. — R. Radeau : Essais et notices, nou-

velles machines électriques. — Bulletin bibliographique.

REVUE DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES.

Mai 1867. — Nouveaux documents inédits sur l'assemblée de 1682. — L'abbé Silmain : Etude critique sur les Evangiles (8e art.) — R. P. Desjardins, S. J. : de l'Administration des Sacrements. — L'abbé Perdereau : Jurisprudence canonique. — Lettre de S. Em. le Card. Patrizzi sur la question des Classiques. — Bibliographie, par l'abbé Girard et l'abbé Gilly. — Chronique, par l'abbé Hautcour.

REVUE DU MONDE CATHOLIQUE.

10 *Mai* 1867. — H. Ramière, S. J. : L'Église et les erreurs modernes. — Léopold Giraud : L'Exposition universelle de 1867. — Dr Frédault : De la scolastique à la science moderne (f.n). — L'abbé Chantôme : Méditations sur l'état actuel de la religion, par M. Guizot (3e art). — Bathild Bouniol : Les grands artistes. — J. M. Villefranche : Deux orphelines (suite). — P. F. Coulombe : Derniers jours de Jérusalem. — J. Chantrel : Causeries scientifique. — R. T. de Hauteville : Les prisons sous la Terreur. — J. Chantrel : Chronique religieuse. — E. Veuillot de choses et d'autres. — A Vaillant : Revue littéraire.

REVUE GÉNÉRALE.

Mars. — M. Ed. Ducpétiaux : Les Fermes. — Hospices des Flandres. — César Cantu : L'Église et l'État. — F. Fabrége : Le Comte de Montalembert et les Moines d'Occident (2e article). — J. Domis : Du serment judiciaire au point de vue constitutionnel. — Chanoine Devroye : Concours de musique religieuse ouvert par l'assemblée générale des Catholiques, à Malines, Rapport du jury. — Ad. Delvigne : Chronique religieuse. — Troisième session de l'assemblée générale des Catholiques, à Malines. — Concours d'art chrétien. — Sommaires des Revues catholiques étrangères, avril.

REVUE NOBILIAIRE HISTORIQUE ET BIOGRAPHIQUE.

Mai 1867. — J. d'Arbaumont : Posanges et ses seigneurs. — René de Saint-Mauris : État de la noblesse de Bresse en 1667 (suite et fin). — Melleville : Enquête de 1666 sur la noblesse de la généralité de Soissons. — E. Sénémaud : L'Ordre de Malte dans les Ardennes. — Note sur le Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente. — L. Landret. Répertoire généalogique et héraldique. — Bibliographie. — Tablettes contemporaines.

REVUE HISTORIQUE DE DROIT FRANÇAIS ET ÉTRANGER.

Janv. — février. — R. Dareste : Du prêt à la grosse chez les Athéniens. — E. de Rozière : de l'histoire du droit en général, du grand coutumier de Normandie, et des rapports du droit anglais avec le droit normand. — Ch. Giraud : La *Lex malacitana* (3e art.). — Bibliographie, par MM. Dareste, Hillebrand et Doniol. — Chronique.

SOMMAIRE DES ARTICLES

DE VARIÉTÉS PUBLIÉS PAR LES GRANDS JOURNAUX.

Siècle. — 5 mai. Emile de la Bédolière: La Peine de mort ou la route du Mal, par Elie Berthet. — 11. Le Panthéon, par E. Quinet. — 22. Les Paysans à Paris, par Juliette Lamber. — 24. Jules Simon : L'Ouvrier de huit ans, par H. Carnot.

Temps. — 11 mai. Alfred Levesque : Du Droit nobiliaire français au XIXe siècle, par A. Audoy. — 21. L'Art dans les livres. — Etude sur les beaux arts, par le vicomte Henri Delaborde. — Mélanges de l'Art contemporain du même, par Ch. Blanc. — 28. Lanfrey: Histoire de Napoléon, par Ed. Scherer.

Univers. — 2 mai. G. de Chaulnes: La Critique sceptique. — L'Année littéraire et dramatique de M. Valpcreau, 1866. — 4. A. de Lansade: Un Apologiste protestant. — Jésus-Christ, son temps, sa vie, son œuvre, par M. de Pressensé. — 6. Un Mot sur Jean-Jacques Rousseau, par L. Moreau. — 8. L'Abbé Fournier — P. Claudii Lacroix, S. J. — Theologia moralis seu ejusdem in H. Busembaum Medullam commentaria, a P. F. Zacharia, S. J. — 9. Un Mot sur les jours de la Grèce. — Etude sur la cosmogonie de Moïse, par le R. P. Laurent. — 10. Le Clergé de Naples en la fête de Saint-Thomas d'Aquin, par Ambroise Petit. —

14. L'Abbé Defourny. — Les Œufs de Pâques du Chinois de Pont-à-Mousson. — 17. Arthur Loth : Les Pères et les enfants au XIXe siècle, par M. E. Legouvé, de l'Académie française. — 24. Notre-Dame de Guadeloupe, par l'abbé A. Piérard. — 28. L'Abbé Z. Vincent : Histoire de saint Bernard et de son siècle, par le P. Ratisbonne.

Union. — 2 mai. La France après l'Empire, par le vicomte de Meaux. — 4. Les Grands crus bordelais, par A. Rouyé. — 7. L'Art chrétien, par Rio et Nettement. — 8. Une Merveille de l'art sauvage, par Laurentie. — 16. A. Grandcolas : Droit municipal dans les temps modernes, par M. Ferdinand Béchard. — 19. Bathild Bouniol : Les Frontières de la France, par Th. Lavallée. — 21. Alfred Nettement : Le Poëme de saint François. — Histoire populaire de saint François d'Assise, par le comte Anatole de Ségur. — 27. L. de la Lande : Etudes archéologiques sur l'histoire de Jules César, par l'Empereur Napoléon III. — La Marquise d'Espinay et ses relations. — 29. Intrigues politiques des princes du sang, par Léon Fallue.

Avenir National. — 24 mai. Les Ordres de chevalerie en France, par Desonnaz. — 17. F. Morin : L'Homme et la révolution, par Langlois.

Monde. — 3 mai. Institutes du Droit naturel privé et public, et du Droit des gens, par M*** B***, licencié en droit. — 7. Des Diverses formes de la polémique chrétienne, par Léonce de la Rallaye. — Armand Ravelet : Les Epopées françaises, par Léon Gautier. — 14. Panégyrique de Jeanne d'Arc, prononcé le 8 mai 1867, dans la cathédrale d'Orléans, par M. l'abbé Freppel. — 22. Le Premier Gallican, par E. Dumont. — 26. Th. Alleau : Pèlerinage en terre sainte, par M. d'Aquin.

Presse. — 4 mai. La Jeunesse de Catherine de Médicis, par M. de Lescure. — 9. Salon de 1866, par P. de Saint-Victor. — 10. Les Contributions de la Prusse rhénane, par Henri. — 11. L'Artillerie saxonne, par Florentin Hessèle. — 12. Rodolphe de Bennigsen, par Michel Rempp. — 14. Gloires et misères, à Paris, par Vigneau. — 18. Beaux arts. — Histoire de la Vierge, huit tableaux de Murillo, par P. de Saint-Victor. — 24. M. Sainte-Beuve : Nouveaux lundis, 7e et 8e vol., in-18, par Francis Riaux. — 25. Duc de Valmy : Le Génie des peuples dans les arts, 1 vol. in-8, par Vallery Radot. — 28. Gloires et misères de Paris. — Les Caractères, par Vigneau. — 29. vicomte de Quatrebarbes : Une Dernière croisade. — Souvenirs d'Ancône. — Siége de 1860, par C. d'Héricault.

Gazette de France. — 7 mai. Les Armées de l'Europe en 1791, par M. de Bourgoing. — 9. Les Cent jours, par le vicomte C. de Meaux. — 17. L'Eglise et l'Etat, par le comte de Ludre. — 22. Louis de Beaufort : Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine, par A. de Fallois. — 23. C. Fillion : Marie de Longeviale, par P. Alluz.

France. — 4 mai. Grotius : Le Droit de la guerre et de la paix, par M. Escudier. — 5. Marquis de Noailles : Henri de Valois et la Pologne en 1572, par Ch. d'Assailly. — 10. Le Cheval arabe pur sang. — Lettre de l'émir Abd-el-Kader, au général Daumas. — 14. Madame Michelet : Mémoires d'une enfant, par Gustave Merlet. — 28. Les Archives de la France, pendant la Révolution, par Gustave Merlet.

Moniteur. — 2 mai. Une Préface, par Th. Gautier. — 5. Exposition universelle de 1867. — Empire ottoman, par M. de Launay. — 6. Exposition universelle. — L'Architecture et les arts qui s'y rattachent, par Ch. Garnier. — 16. Exposition universelle. — Les Chemins de fer. Leur Matériel, par Turgan. — 17. La Lyre dans les bois, par Théodore de Banville. — 20. Revue littéraire, par H. Laroix.

Constitutionnel. — 22 mai. Vie et nourriture des poissons hors de l'eau. — Les Caves froides en été. — Télégraphie sous-marine. — Nouvelles scientifiques, par Babinet de l'Institut.

Liberté. — 2 mai. Exposition des œuvres de M. Ingres, par Castagnary. — 17. Pensées et maximes, par Emile de Girardin. — Les Journaux politiques quotidiens de Paris, par Emile de Girardin. — 7. Exposition universelle. — Les Livres, l'imprimerie, la papeterie, la reliure, les objets relatifs à l'enseignement, par Xavier Eyma. — 23. P. de Saint-Victor : Hommes et dieux, par Clément Duvernois. — 26. Le Chemin de fer du Pacifique, par W. de Fonvielle. — 31. Le Duc d'Aoste, par Armand Baschet.

Le gérant, F. WATTELIER.

Paris. — Imprimerie Divry et Ce, rue N.-D. des Champs, 49.

Tome III. N° 7. Juillet 1867.

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PREMIÈRE PARTIE

SOUVENIRS DU CENTENAIRE ET DE LA CANONISATION
EN 1867.

Pour qu'il n'y ait personne, parmi les catholiques, qui ne puisse avoir sa part de joie et conserver sa part de souvenir des belles fêtes célébrées à Rome, en 1867, à l'occasion du *Centenaire* et de la *Canonisation*, nous avons résolu d'en offrir à tous comme une sorte de mémorial, en rassemblant dans un petit volume peu coûteux et d'un format commode et portatif, les pièces principales et les actes les plus importants de ces grandes journées, et surtout les allocutions dans lesquelles la voix de notre bien-aimé pontife Pie IX, s'est si souvent et si remarquablement fait entendre.

En toute circonstance, c'est un devoir de notre filiale dévotion de ne rien laisser perdre de cette parole auguste et vénérée, qui continue sur la terre le Verbe de Dieu, enseignant aux hommes la Vérité, montrant la Voie, communiquant la Vie ; mais combien plus devons-nous y être attentifs, quand cette parole s'exprime si haut et avec une solennité si retentissante, afin d'être écoutée du monde entier!

Nous avons joint aux *Allocutions* du Saint-Père l'éloquente *Adresse* dans laquelle tous les Évêques présents à Rome, organes et représentants de toute la catholicité, ont proclamé leurs vœux, leur admiration, leur reconnaissance, leur dévouement, leurs espérances.

Nous y avons encore ajouté plusieurs autres pièces officielles, et nous avons relié le tout par quelques extraits et récits empruntés, pour le plus grand nombre, au journal de Rome.

Nous donnons des allocutions et de l'adresse une traduction entièrement neuve, que nous avons tâché surtout de rendre très-fidèle.

Puisse ce petit livre arriver dans toutes les mains, et puisse sa lecture réchauffer tous les cœurs et y entretenir le zèle de la vérité, l'amour du Pape et de l'Église, et une invincible espérance, en perpétuant les enseignements de cette mémorable réunion dont les annales catholiques offrent si peu d'exemples, et dont Pie IX attend de si grands biens !

Nous désirons contribuer ainsi, dans la mesure qui nous est permise, à réaliser les vœux de son cœur. Si nous pouvons y réussir, nous trouverons dans cet heureux résultat notre plus douce récompense.

PIE IX, SA PERSONNE, SA VIE, ANECDOTES, DOCUMENTS

PAR Mme LA COMTESSE OLYMPE MILON DE LERNAY.

1 vol. in-32 jésus. Chez F. Wattelier et Ce, 19, rue de Sèvres, Paris.
Prix : 50 c.; net pour les agrégés, 25 c.

Parmi les ouvrages de propagande publiés par l'Œuvre des Agrégations, il n'en est pas de plus utile et de plus propre à produire un grand bien que celui dont on vient de lire le titre, et dont une 2e *édition* vient de paraître.

Cet opuscule, court et substantiel, peint parfaitement Sa Sainteté Pie IX. Or, bien faire connaître notre Saint-Père, c'est le faire aimer, et l'on ne peut l'aimer sans être, en même temps, dévoué corps et âme à sa cause, qui est celle de l'Église, de Dieu lui-même.

La pieuse et sainte âme qui a écrit ces pages si nettes, si claires et si touchantes, s'est proposé uniquement ce noble but, et nous pouvons dire qu'elle l'a complétement atteint. Il n'est, en effet, aucun lecteur de ce livre charmant qui puisse rester froid à l'égard des grands principes dont le Vicaire de Jésus-Christ est le seul soutien en ce monde.

Du reste, un Bref du Saint-Père et des Lettres épiscopales adressés à l'auteur, témoignent de la bonté de cet opuscule et de l'importance qu'il y a à le mettre entre toutes les mains. Nous espérons que les catholiques zélés se feront un devoir, en répandant partout autour d'eux ce petit livre, de servir la cause qu'il défend si bien dans sa modeste sphère, et qu'il fait surtout aimer par l'attrait d'un style qu'échauffe et vivifie la flamme du plus pur dévouement, du zèle le plus ardent, en un mot, de la charité. L.-F. G.

SAINT JÉROME (1)

(1er article)

Il est peu de Pères de l'Église qui comptent autant d'historiens, de commentateurs, de critiques, que saint Jérôme, depuis le moyen-âge jusqu'à nos jours ; et tout dernièrement encore, il vient d'être l'objet d'ouvrages intéressants dont nous parlerons (2). Mais quelques remarquables que puissent être les écrits qu'inspirent la vie, les travaux, les voyages, la haute influence de l'illustre solitaire de Bethléem, il n'est pas de publication plus précieuse et plus utile que celle de ses propres œuvres, mises à la portée du plus grand nombre par une bonne traduction. Or, tel est le service que vient de rendre l'*Œuvre des Agrégations* en un beau volume dont nous allons dire le riche contenu, après toutefois quelques mots sur le Saint lui-même, afin de faire mieux comprendre certains détails des comptes-rendus qui doivent suivre.

I.

C'est sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie, à Sidrona ou Stridon, petite ville depuis effacée de la carte du globe, que Jérôme naquit vers l'an 346 de Jésus-Christ. Eusebius, son père (on ne nous dit malheureusement rien de ce que fut sa mère), nous apparaît comme un de ces hommes graves et intègres, qui ne laissent point leur âme se flétrir au souffle contagieux du siècle, et qui n'ont rien plus à cœur que de transmettre à leurs enfants le saint héritage de vertus soigneusement cultivées. La gloire du nom chrétien ne consiste donc pas dans ces titres dont le monde s'énorgueillit si fort, titres fastueux et vains, qui ne sont rien par eux-mêmes, et c'est toujours une illustration assez grande que celle d'une vie honorable et pure.

Eusebius consacra une partie de sa fortune, qui était assez considé-

(1) *Œuvres de saint Jérôme*, publiées par M. Benoit de Matougues; précédées d'un Essai sur saint Jérôme et suivies d'une table alphabétique des matières. 1 beau vol. grand in-8° à 2 colonnes (format Panthéon), de XXXII-684 pages, avec titres noir et rouge. Chez F. Wattelier et Ce, 19, rue de Sèvres, Paris. — Prix : 9 fr.; pour les agrégés, 3 fr. 50.

(2) *Les voyages de saint Jérôme; sa vie, ses œuvres, son influence*, par M. l'abbé Eugène Bernard, docteur ès-lettres. 1 vol. in-8°. Chez Ch. Douniol.

Saint Jérôme, la société chrétienne à Rome et l'émigration romaine en Terre-Sainte par M. Amédée Thierry, membre de l'Institut. 2 vol. in-8°. Chez Didier, 31, quai des Augustins, Paris.

rable, pour procurer une excellente éducation à son fils qu'il affectionnait. Jérôme apprit les premiers éléments des sciences dans la maison paternelle; il fut ensuite envoyé à Rome pour y apprendre la grammaire que professait alors le célèbre Donat, si connu par ses commentaires sur Virgile et sur Térence. Il acquit une parfaite connaissance des langues grecque et latine et fut bientôt en état de briller au barreau. Mais à l'école de ce rétheur païen, il oublia peu à peu les saintes maximes qu'il avait apprises au foyer paternel, et il tomba non point dans ces tristes et honteux écarts qui flétrissent, hélas! tant de jeunes existences, mais dans ce relâchement et même cet abandon des devoirs religieux qui est si dangereux et si funeste, surtout à l'âge où les passions mauvaises, en lutte avec la conscience, voudraient prédominer. Heureusement, Jérôme, dans les premiers temps de son séjour dans la Ville-Éternelle, était allé souvent visiter les Catacombes; et ce souvenir du courage qui avait éclaté dans les Martyrs contribua, plus tard, à son retour à Dieu.

Ayant atteint l'âge viril, Jérôme voulut parcourir les contrées où il pouvait se perfectionner dans les lettres et dans les sciences, à l'exemple des premiers philosophes qui sortaient de leur pays pour acquérir des connaissances nouvelles, ou pour accroître celles qu'ils possédaient déjà. Les lettres florissaient alors dans les Gaules et plus que partout ailleurs: elles s'enseignaient surtout avec éclat et avec succès à Marseille, à Toulouse, Bordeaux, Autun, Lyon et Trèves. Notre voyageur visita presque toutes ces célèbres Écoles dans la compagnie d'un de ses amis, nommé Bonose. Il copia, dans cette dernière ville, le traité des Synodes et les commentaires sur les Psaumes, par saint Hilaire; il trouva là ce qu'il n'était pas venu chercher, la piété avec laquelle il avait presque entièrement rompu. Ses sentiments de foi et d'amour de Dieu se réveillèrent dans cette cité; il y renonça pour toujours aux vanités qui l'avaient séduit, et il y prit la résolution d'embrasser l'état de continence perpétuelle. Il se rendit ensuite à Aquilée. Les liaisons de Jérôme avec saint Valérien, évêque de cette ville, et avec plusieurs prêtres doctes et pieux de cette résidence épiscopale, le confirmèrent de plus en plus dans la résolution qu'il avait déjà prise, à Trèves, de se consacrer tout à Dieu.

II.

Il se retira au Monastère d'Aquilée, nouvellement fondé, dans l'intention bien arrêtée d'y continuer ses études avec plus d'ardeur et de liberté. Mais il fut bientôt obligé, pour des raisons de famille, de

quitter sa chère solitude et son ami Ruffin, qui l'y avait précédé. Il revint à Rome, espérant pouvoir ne s'y occuper que de ses études. Peu de temps après, il comprit que ce séjour n'était pas plus favorable que celui de sa patrie au dessein qu'il avait formé de vivre dans la retraite; il quitta donc encore la Ville-Éternelle avec Evagre, prêtre célèbre d'Antioche, qui était venu plaider auprès du Pape les intérêts de cette importante Église. Conduit par un tel guide, il partit pour l'Orient, emmenant avec lui Innocent, Héliodore et Hylas. Ils traversèrent ensemble la Thrace, le Pont, la Bythynie, la Galatie, la Cappadoce et la Cilicie. Sur son passage, il aimait à visiter les personnes d'une piété éminente et les anachorètes les plus renommés. Il s'arrêta quelque temps à Antioche pour y suivre les leçons d'Appolinaire, qui expliquait l'Écriture avec beaucoup de réputation, et qui n'avait point encore rendu publique l'hérésie à laquelle on a depuis donné son nom. Tous ces détails nous sont donnés par saint Jérôme lui-même, dans ses commentaires sur Habacuc.

Antioche n'était point encore le lieu après lequel soupirait Jérôme. Il se hâta de gagner un affreux désert qui séparait la Syrie de l'Arabie, et avait nom Chalcis. La mort lui enleva bientôt Innocent et Hylas, et l'inconstance du cœur humain, ou plutôt l'horreur de la solitude, son ami Héliodore. Privé de tout secours terrestre, presque toujours seul avec Dieu seul, il passa quatre ans dans ce désert, uniquement occupé de l'étude et des pratiques de la pénitence. Il y eut beaucoup à souffrir dans son corps et surtout dans son âme : les fantômes impurs, les tentations de toutes sortes, les aridités spirituelles s'y étaient donné un triste rendez-vous. Lui-même nous raconte les luttes terribles qu'il eut à soutenir alors et dont il triompha ; c'est dans son beau *Traité sur la Virginité*, adressé à la vierge Eustochia, qu'il nous rapporte ses combats, en un éloquent passage que nous trouvons dans notre volume et qu'il faut citer ici :

« Au sein des déserts, dans ces vastes solitudes brûlées du soleil, combien de fois j'ai rêvé les délices de Rome! Assis au fond de ma retraite, seul, parce que mon âme était pleine d'amertume, défiguré, maigri, le visage noir comme un Éthiopien, mes membres se desséchaient sous un sac hideux ; tous les jours des larmes, tous les jours des gémissements. Je criais au Seigneur, je pleurais, je priais ; et lorsque, oppressé par le sommeil et luttant contre lui, il venait me surprendre, mon corps épuisé tombait nu sur la terre nue. Je m'étais condamné à ces supplices pour échapper au feu de l'enfer. Eh bien ! dans ces tristes déserts, environné de bêtes féroces et d'affreux reptiles, je me revoyais en idée parmi les danses des vierges romaines. Le visage était abattu par la pénitence, le cœur brûlé par d'infâmes désirs; dans un corps exténué,

dans une chair morte avant l'hômme, la concupiscence attisait ses feux dévorants. Alors j'invoquais le Seigneur, je mouillais ses pieds de mes larmes; le jour, la nuit, je criais, me frappant la poitrine et ne cessant d'implorer mon Dieu jusqu'au moment où il rendait le calme à mon âme. Je me souviens d'avoir passé des semaines entières sans manger, craignant même d'entrer dans ma cellule où j'avais nourri de si coupables pensées, cherchant des vallées profondes, d'âpres rochers, de hautes montagnes pour en faire un lieu d'oraison et de supplices; bourreau impitoyable de cette chair toujours rebelle. Là, Dieu m'en est témoin, après des torrents de larmes, les yeux toujours attachés au ciel, triomphant, je m'élevais parmi les Anges, et, dans les ravissements d'une vision céleste, je chantais : *Je suis arrivé jusqu'à vous, attiré par l'odeur de votre encens !* »

Pour arrêter plus facilement les égarements de son imagination et rompre entièrement sa volonté, saint Jérôme joignit aux austérités de la pénitence, la plus pénible de toutes les études, celle de l'hébreu. Quelques années avant sa mort, il s'occupait encore de cette langue dont il acquit une connaissance parfaite. Durant de longues années, dans le plus profond isolement, il s'absorba dans une seule pensée, se prit corps à corps avec la Bible d'alors, ce Protée qui revêtait toutes les formes, et ne s'exhuma de son désert que pour se présenter au monde le Livre saint à la main, après en avoir rendu le texte à sa pure origine, à sa céleste unité.

Seul, saint Jérôme était capable d'entreprendre et d'exécuter une pareille œuvre. Il y avait pour toute la Bible autant de versions différentes que de manuscrits répandus dans l'Église. Il fit passer le grand fleuve de la vérité lumineuse sur cette confusion déplorable à tous les Livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Outre ses Préfaces, il y joignit des commentaires et des dissertations, la plupart en forme de lettres, où il expose l'historique, réfute ou prévient les objections, éclaircit les difficultés, développe les sens analogiques, et n'omet rien de ce qui peut percer les anciennes ténèbres et créer de nouvelles clartés. Et de tous ces grands travaux que nous pouvons à peine désigner dans ce rapide historique, sortit la version employée aujourd'hui dans l'Église sous le nom de *Vulgate*.

III.

Nous ne pouvons pas davantage nous étendre sur les autres travaux de saint Jérôme ; il faut nous taire sur ses combats contre les erreurs de son temps; sur ses savantes polémiques contre Pélage, les Montanistes, Helvidius, Vigilantius et tant d'autres. Tout ceci nous entraînerait trop loin. Aussi bien tous ces écrits sont rangés dans la v[e] *série* de notre

volume, et l'on préférera les lire plutôt que d'en trouver ici une analyse nécessairement tronquée. Disons seulement que l'hérésie, de tous les temps, eut en notre saint un terrible adversaire. Bien des siècles après la mort du moine de Chalcis, Luther, ce moine défroqué, parjure et libertin, s'écriait dans un de ses accès de colère : « Je ne connais aucun Père dont je suis l'ennemi autant que de Jérôme ; il ne parle que de jeûne et de virginité. » Cette injure est un des plus beaux éloges qu'il soit possible de faire de celui contre lequel elle a été proférée. Jérôme s'est montré dans les controverses où l'entraînait son amour pour l'Église et pour la vérité, il s'est montré là, comme dans ses lettres dont notre volume nous offre aussi le Recueil, avec son caractère impétueux, son imagination ardente, sa prodigieuse activité, sa science profonde, son vigoureux génie, son cœur fier et tendre en même temps, sa haine de l'erreur, son zèle à la poursuivre, jusqu'à son impatience de la contradiction qui perce un instant dans ses rapports avec le grand évêque d'Hippone, et plus encore dans son démêlé avec son ami Ruffin.

Jérôme attaquait non-seulement les schismes, les hérésies, les erreurs, mais les abus, de quelque voile qu'ils se couvrissent. Aussi a-t-on reproché à son zèle une certaine âpreté, de la prévention, souvent de la passion et un entraînement aveugle. Il y a quelque chose de vrai dans tout ceci. Mais ces défauts sont rachetés par bien des qualités. Les rudesses et les emportements de l'écrivain sont souvent amortis par quantité de passages où l'on voit éclater la bonté de son cœur, et il y a d'habitude, tant de générosité dans ce cœur, une si grande franchise à reconnaître que le meilleur est encore la douceur, l'amour, qu'on peut pardonner à cette grande âme quelques écarts.

Quand on étudie bien saint Jérôme, surtout dans ses lettres, on ne peut pas dire qu'il était dur et farouche et que c'est un docteur d'une sévérité effrayante, ainsi que quelques-uns l'ont avancé. Sans doute il fallut, dans les commencements, à ce Dalmate jeune et ardent, beaucoup de vigilance et d'efforts pour dompter sa nature fougueuse ; il trouvait en son tempérament particulier un ennemi toujours renaissant. Mais il sut, en sortant victorieux de lui-même, remporter le plus beau triomphe auquel l'homme puisse aspirer.

Il nous a laissé dans ses Épîtres (elles sont au nombre de plus de quatre-vingt dans le volume qui nous occupe) les détails si intéressants, si instructifs et si touchants de cette lutte intérieure et de cette sanctification lentement accomplie depuis les rumeurs de Rome jusqu'au silence de Bethléem. Il était peu fait naturellement pour la solitude et l'humilité. On sent parfois le lion qui se dresse et s'irrite, mais le chré-

tien arrive qui remet tout dans l'ordre. C'est un exemple profitable de contempler comment le travail et la fatigue des nuits sont venus réprimer cette exubérante verdeur d'esprit et de vie, et comment la grâce de Dieu, ainsi appelée dans le labeur et les austérités, vint achever son merveilleux ouvrage.

Parmi les lettres de notre saint auteur, nous appellerons surtout l'attention sur celle qu'il adressa à Léta, belle-fille de sainte Paula. Rien n'est touchant comme les conseils qu'il lui donne sur la manière dont elle doit élever Paule, sa fille (V. pp. 220-225 de notre volume). Bien sûr, notre immortel Fénelon s'est inspiré, pour son délicieux *Traité de l'éducation des Filles*, de cette lettre de saint Jérôme *Ad Lætam, de institutione Filiæ*. Citons-en quelques lignes :

« Appliquez-vous, dit le Saint, à donner à votre fille une éducation digne de sa naissance. Samuel fut nourri dans le temple; saint Jean fut instruit dans le désert, ne coupant jamais ses cheveux, ne buvant point de vin... C'est ainsi que vous devez élever une âme qui sera la demeure du Tout-Puissant. Qu'elle n'apprenne à écouter et à dire que ce qui peut lui inspirer la crainte de Dieu; qu'on ne profère jamais des discours impurs devant elle; qu'elle n'entende point de chants profanes, et que, balbutiant encore, elle apprenne à prononcer les Psaumes. Eloignez de sa compagnie tous les autres enfants qui auraient des vices, et que les filles qui la serviront n'aient point de rapports avec les étrangers, de peur qu'elles ne lui enseignent ce qu'elles auraient eu le malheur d'en apprendre... Qu'elle ait de jeunes compagnes, afin que les applaudissements qu'elles pourront recevoir excitent son émulation et son ardeur pour l'étude. Ne lui reprochez pas la difficulté qu'elle éprouve à comprendre; au contraire, encouragez-la par des louanges; faites en sorte qu'elle soit également sensible à la joie d'avoir bien fait ou à la douleur de n'avoir pas réussi. Surtout prenez garde qu'elle ne conçoive pour l'étude une aversion qu'elle peut conserver dans un âge plus avancé... On imite naturellement les vices d'une personne, et l'on tombe sans peine dans les défauts de celui dont on ne peut acquérir les vertus. Que sa nourrice ne soit point une babillarde ni une femme adonnée au vin ou aux plaisirs. Qu'elle saute au cou de son aïeul quand elle le rencontrera, et qu'elle lui chante les louanges de Dieu, ne voulût-il pas l'écouter; qu'elle sourie en voyant sa grand'mère; qu'elle comble son père de caresses; qu'elle soit chérie de tout le monde. Faites en un mot que cette jeune fille si aimable fasse la joie de toute sa famille. Faites-lui connaître de bonne heure les mérites et les vertus de son autre aïeule et de sa tante. Apprenez-lui quel est le Maître qu'elle doit servir, et l'armée dans laquelle elle doit s'enrôler et combattre à leur exemple. (Pages 221, 222.) »

Lui-même Jérôme s'offre avec une candeur charmante à servir de maître et de nourricier à cette jeune enfant : « Si vous voulez envoyer Paula, dit-il, je m'oblige à être son maître et son nourricier : Je la porterai entre mes bras; ma vieillesse ne m'empêchera point de délier sa langue, de former ses premiers accents, et je serai plus glorieux en cela

que le philosophe païen Aristote, puisque je n'instruirai pas un roi mortel et périssable, mais une épouse immortelle du Roi céleste (p. 225).» Est-ce là le langage d'un homme dur et farouche?...

IV.

Saint Jérôme qu'on nous peint encore si austère et presque l'ennemi de la femme, est un des premiers Pères de l'Église qui ait le plus fait pour elle et par elle, et qui lui ait reconnu une valeur sociale. Il écrivait ces paroles : «Les prêtres et les Pharisiens crucifient le Fils de Dieu, et Marie-Madeleine pleure au pied de la Croix, prépare des parfums, cherche un tombeau, interroge le jardinier, reconnaît le Seigneur, se rend auprès des Apôtres, leur annonce qu'il est trouvé. Ceux-là doutent, celle-ci a confiance. Quand Jésus-Christ rencontre près du puits la Samaritaine et qu'il boit à son urne, ce n'est point inutilement qu'il lui parle des dons de Dieu. » Ces paroles qui disent tant dans leur laconisme, donnent, en même temps, l'explication de toute la conduite de Jérôme à l'égard de la femme. Il était convaincu de la haute mission qu'elle pouvait et qu'elle devait accomplir dans le monde, et à certains critiques à courtes vues qui lui reprochaient de se livrer exclusivement à l'instruction des femmes, il répondait avec un grand sens : « La connaissance de l'Ecriture *et la charité* se répandront chez les hommes par le moyen des femmes. »

On comprend dès lors le but de saint Jérôme; et c'est un grand bonheur, en vérité, qu'avec sa riche imagination, que soutenaient un esprit droit et l'enseignement orthodoxe, il ait exercé à Rome sur l'élite des plus illustres matrones, des vierges les plus pieuses, cet ascendant et cette influence qui le rangent sans contredit parmi les grands défenseurs de la femme, parmi ses plus insignes bienfaiteurs. Tout ce que la capitale du monde renfermait de jeunes femmes, les premières d'entre leurs pareilles, par la naissance, la richesse, la beauté, réclamèrent, en effet, ses conseils, ses instructions, et voulurent être comme ses élèves. La femme même qui était sortie du paganisme, vivait encore au milieu d'un monde tout pénétré des erreurs de la gentilité. Il lui fallait quelqu'un pour la mettre résolûment sur la route chrétienne, pour la discipliner, la séquestrer de la société romaine si corrompue, et ce fut l'œuvre de saint Jérôme, œuvre admirable qui sera toujours un de ses plus beaux titres de gloire.

Paula, cette fleur de la noblesse et de la piété ; sa fille Eustochium, si dignement et si souvent louée par le saint docteur ; Blésilla, sœur d'Eus-

tochium ; Léa, si éclatante de vertu ; Asella, qui voulut mener à Rome la vie de la solitude ; Marcella, si grande dans sa viduité, et qui prêtait son palais solitaire de l'Aventin aux réunions (si légèrement appréciées, nous le verrons, par M. Amédée Thierry) où se formaient les pensées de tant de saintes œuvres, recherchèrent les leçons de notre Saint. Un chœur de vierges l'environnait ; l'étude avait donné lieu à l'assiduité, l'assiduité à la familiarité, la familiarité à la confiance : jamais toutefois elles ne purent voir en lui quelque chose qui ne fut pas d'un chrétien. Aussi il pouvait écrire avec une noble assurance : « Ai-je reçu de l'argent d'aucune d'elles ? Les dons, soit grands, soit petits, ne les ai-je pas dédaignés ? L'or d'autrui a-t-il jamais retenti dans mes mains ? Mon langage a-t-il été équivoque ? Mon œil pétulant ? Est-ce que des vêtements soyeux, des pierreries éclatantes, un visage fardé m'ont captivé ? »

Malgré tout cela, Onasus, le Michelet de cette époque, répandit et propagea des calomnies infâmes. La généreuse liberté avec laquelle Jérôme avait souvent parlé contre l'avarice, la mollesse et la vanité des habitants de Rome, lui avaient suscité des ennemis puissants. On comptait parmi eux plusieurs ecclésiastiques, qui sans doute s'étaient appliqué une partie des reproches du saint docteur. Mais tant que le Pape Damase vécut, personne n'osa éclater. Jérôme avait été retenu par ce saint Pontife, qui l'avait encouragé dans ses immenses travaux, qui l'employa dans les plus grandes affaires de l'Église, et qui le chargea de répondre aux lettres que lui écrivaient les évêques pour le consulter. Quand Damase fut mort, l'envie et la calomnie tramèrent la perte de l'illustre docteur. Non content de blâmer sa simplicité, sa démarche et jusqu'à ses gestes, ses ennemis voulurent faire suspecter sa liaison avec les dames romaines qui s'étaient placées sous sa conduite.

V.

Jérôme crut devoir céder à l'orage, et, après avoir demeuré trois ans à Rome, il résolut de retourner définitivement en Orient pour y chercher une retraite paisible. « Avant de s'embarquer, remarque l'*Étude* placée en tête de notre volume, il écrivit, en 385, à la vierge Asella, non pour se justifier, mais pour la remercier de n'avoir point cru aux calomnies de ses ennemis. Quels étaient ceux qui l'attaquaient le plus ? Ceux qui lui avaient fait maintes protestations, ceux qui lui avaient baisé les mains. Toute la ville auparavant l'avait appelé à l'héritage du Pape Damase ; maintenant il n'est plus qu'un fourbe, un menteur et un magicien (page XVIII). »

Comme Tertullien avait été victime de la jalousie (1), Jérôme fut donc aussi obligé, par elle, de fuir Rome où il avait rendu tant de services à l'Église. Son départ, néanmoins, eut lieu comme un triomphe. L'évêque Domnion et le sénateur Pammaque, Océanus, Rogatien, Marcellin et plusieurs autres frères le conduisirent jusqu'à son vaisseau. Il relâcha à l'île de Chypre, où saint Épiphane le reçut, ainsi que ses compagnons, avec beaucoup de joie. Il arriva à Jérusalem au milieu de l'hiver. Au printemps suivant, il passa en Égypte et s'arrêta un mois à Alexandrie, où il profita beaucoup des leçons du célèbre Didyme, ce savant aveugle, l'un des prodiges de son siècle. Il parcourut ensuite les principaux Monastères de l'Égypte, et de retour enfin en Palestine, il se fixa à Bethléem, où sainte Paula, qui l'y avait suivi, lui fit bâtir un Monastère. Cette noble femme mit en même temps sous sa conduite celui dans lequel elle avait rassemblé les vierges qu'elle gouvernait.

Le Monastère qu'habitait saint Jérôme ne lui suffisant point pour contenir tous ceux qui voulaient être ses disciples, il en augmenta les bâtiments au moyen de la vente d'une terre qu'il possédait encore en Dalmatie. Il nous a laissé un tableau charmant de la vie toute céleste que menaient les moines de Bethléem, et de la piété qui régnait dans la campagne des environs. Après avoir parlé du fracas des grandes villes, il s'écrie dans un transport de joie : « La bourgade de Jésus-Christ est toute champêtre, et les oreilles n'y sont frappées d'aucun bruit, si ce n'est du chant des Psaumes. De quelque côté que l'on se tourne, on entend le laboureur, qui, la main à la charrue, chante *alleluia*, ou le moissonneur qui se délasse de ses travaux par le chant des Psaumes. »

Avant son départ de Rome, Jérôme avait aussi écrit à Marcella. On sent dans sa lettre le saint enthousiasme de la vie monastique : « Dans la solitude, dit-il, un pain grossier, des légumes arrosés de nos mains, nous donneront une nourriture simple, il est vrai, mais innocente. Le sommeil ne nous arrachera point à l'oraison, ni la satiété à la lecture ; en été, l'ombre d'un arbre nous prêtera une retraite ; en automne, un air tempéré et la feuille gisant par terre nous montreront un lieu de repos ; au printemps, les champs s'émailleront de fleurs, et, au milieu du ramage des oiseaux, l'on chante plus agréablement les Psaumes ; en hiver, s'il y a de la brume et de la neige, je n'achèterai pas de bois, et je veillerai ou dormirai plus chaudement.... »

Il avait fui Rome, et Rome vint le retrouver dans la solitude ; Paula,

(1) Voir dans cette *Revue*, vol. de 1865, p. 564, notre article sur les *Monuments primitifs de l'Église*, etc.

sa fille Eustochium et un grand nombre de femmes romaines, qui étaient habituées à son enseignement, vinrent s'établir à Bethléem. Et ces filles des consuls de l'ancienne Rome, élevées dans le luxe, portées dans les rues par des mains d'ennuques; elles qui trouvaient trop lourd un manteau de soie; ces mêmes femmes, grâce à l'impulsion que leur imprimait Jérôme, portaient des habillements grossiers, s'occupaient des plus humbles emplois de la communauté, apprêtaient les lampes, attisaient le feu, nettoyaient les légumes, dressaient les tables et servaient les pèlerins. Elles partageaient le temps entre les exercices de piété, le travail des mains et l'étude. Jalouses de lire nos Livres sacrés dans cette langue concise, énergique et imagée en laquelle ils ont été écrits, elles étudiaient l'hébreu et chantaient les Psaumes dans ces mêmes accents qu'avait trouvés l'inspiration des Prophètes d'Israël. Ces travaux d'exégèse biblique qui effrayent l'érudition et la patience des travailleurs modernes, ont été composés pour ces femmes généreuses qui avaient fait l'ornement de la société romaine, et qui, maintenant, faisaient la joie et la gloire de l'Église.

Mais c'est assez. Saint Jérôme après avoir triomphé des vices et des hérésies, et avoir passé la plus grande partie de sa vie dans les travaux de la pénitence, fut dégagé des liens du corps, le 30 septembre 420. Une fièvre lente l'avait miné peu à peu, et son grand âge (74 ans) ne lui laissant aucune ressource, il succomba sous le poids de sa langueur, ne regrettant point les austérités qu'il avait fait endurer à son corps, n'éloignant point de ses yeux le caillou dont il s'était tant de fois frappé la poitrine, craignant encore jusqu'à son dernier soupir Celui qui juge les justices mêmes. On l'enterra parmi les ruines de son Monastère de Bethléem; mais dans la suite son corps fut porté à Rome, et il s'y garde encore, à cette heure, dans la Basilique de Sainte-Marie-Majeure.

VI.

Tous ces faits et bien d'autres que nous n'avons même pu indiquer, sont racontés, plus ou moins, dans les ouvrages de M. l'abbé Bernard et Amédée Thierry, comme aussi dans l'*Essai sur saint Jérôme et son siècle* qui précède le volume des *Œuvres* du saint docteur que nous annonçons; Étude assez étendue (XXXII pages), où, pour notre compte, nous n'aurions à rayer que quelques lignes, et qui offre d'un bout à l'autre un grand intérêt.

Après ce morceau historique et littéraire, viennent les œuvres de Jérôme, classées en sept séries et toutes traduites en français. La

première série, sous le titre d'*Histoire*, nous donne le *Livre des hommes illustres*, ou Tableau des écrivains sacrés et ecclésiastiques; la seconde série intitulée : *Critique sacrée*, contient les écrits relatifs à l'interprétation de l'Écriture; la troisième, les traités de morale, parmi lesquels nous signalerons le commentaire sur l'*Ecclésiaste*, qui n'est point, comme son titre semble l'annoncer, un simple ouvrage d'érudition; la quatrième, sous le titre *d'Œuvres mystiques*, renferme les vies de quelques Pères du désert, les vies de plusieurs saintes femmes de Rome, et divers traités sur les devoirs des prêtres, des veuves et des vierges; la cinquième série nous fournit, comme nous l'avons dit, les écrits polémiques du saint docteur; cette partie est très-importante, elle offre les questions les plus élevées de la Religion et de la philosophie. Les lettres, classées par ordre de date, composent la sixième partie qui est aussi du plus grand intérêt, car elle présente non-seulement l'histoire morale du siècle, mais encore le tableau des événements politiques, et l'on sait leur importance à l'époque de notre Saint. Enfin la septième série renferme plusieurs lettres écrites à l'occasion des travaux de saint Jérôme sur les saintes Écritures et divers fragments de ses commentaires.

Nous regrettons cette nomenclature si sèche, là où il faudrait citer et résumer pour montrer l'intérêt puissant qui s'attache à ces divers écrits. Les sept séries que nous venons d'énumérer, renferment les écrits originaux du saint docteur. Le reste de ses œuvres, — et l'on conçoit qu'on ne pouvait les donner dans ce volume, — se compose de commentaires et de traductions des saints Livres. On n'a pas cru devoir non plus traduire le traité contre Helvidius et les livres contre Jovinien; car ils auraient fait double emploi avec l'apologie de ces mêmes livres, adressée au sénateur Pammaque, avec le *Traité sur la Virginité*, et le livre contre Vigilantius, où les mêmes idées se retrouvent presque avec les mêmes expressions et sans développements nouveaux. Des trois apologies contre Rufin, on a choisi la troisième parce qu'elle est la plus éloquente, et que saint Jérome, au milieu de beaucoup de choses nouvelles, y a reproduit avec une énergie singulière tout ce qu'il avait dit dans les deux premières. Le *Dialogue contre les Pélagiens*, n'étant qu'une répétition du Traité sur les erreurs de Pélage, adressé à Ctésiphon, on n'a pas cru devoir également le traduire; de telle sorte que nous avons, dans notre volume, sans répétitions et morceaux inutiles, les œuvres originales de saint Jérôme.

Pour le texte du saint, on a pris pour base les meilleures éditions de ce Père, telles que celles de Vérone et des Bénidictins. Toutefois, on a consulté celle de Bâle à cause des scolies d'Erasme, et l'on a adopté son

texte pour les *Traités sur l'Éducation des filles, sur la Virginité* à Furia et à Salvina, et pour le *livre contre Vigilantius*. Quant aux traités *sur les Devoirs des prêtres* à Népotien, et *sur les Obligations des solitaires* au moine Rustique, on a suivi le texte de l'édition de Lyon, de 1500.

Nous ne dirons rien des traductions adoptées pour les divers écrits qui forment ce recueil, car nous allongerions trop cet article déjà bien étendu. Notons seulement qu'on s'est arrêté aux meilleures, comme celles d'Arnaud d'Andilly et de Dom Martianney, après toutefois les avoir soigneusement revues sur le texte, et que pour la plus grande partie des œuvres de saint Jérome, on a donné une traduction entièrement nouvelle (1). Enfin, disons qu'on nous paraît n'avoir rien négligé pour rendre ce volume digne, sous tous les rapports, de l'illustre Solitaire de Bethléem : écrivain éloquent, savant sans rival, prêtre modèle, religieux plus qu'édifiant, en un mot, l'un des Saints les plus célèbres de l'Église et qui exerça la plus grande influence sur les IVe et Ve siècles, qui furent pour le christianisme une phase de force et de lumière.

Sans doute, comme le remarque un habile critique (2), et comme nous le verrons en parlant, dans un 2e article, des ouvrages de MM. l'abbé Bernard et Amédée Thierry, sans doute saint Jérôme, éloigné des affaires et du monde, n'eut aucune des grandes occasions de régner sur les esprits, qui s'offraient naturellement au génie des Athanase, des Augustin et des Chrysostome. Toujours errant et solitaire, sans autre titre dans l'Église que celui de prêtre de Jésus-Christ, il ne parut ni à la cour, ni aux funérailles d'aucun prince ; il ne fut point chargé d'instruire ou de consoler le peuple de quelque grande cité ; mais il a montré son génie dans les livres qu'il a composés. Ses ouvrages de controverse et ses Epîtres, qui sont de véritables traités, ou des éloges funèbres l'ont placé au premier rang des orateurs qui ont illustré le christianisme. » Défenseur intrépide de la vérité, ajouterons-nous, saint Jérôme n'eut pour ennemis que ceux de l'Église, et lui-même, et ses écrits jetteront toujours sur le monde les plus vives clartés.

L.-F. GUÉRIN.

(1) Voir l'*Avis* de l'éditeur littéraire, placé en tête du volume.
(2) M. Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne* au IVe siècle..

DEUXIÈME PARTIE

REVUE DE DIVERS OUVRAGES

QUI NE SONT PAS PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ.

BIOGRAPHIES ET PANÉGYRIQUES, par l'abbé Henri PERREYVE. 1 vol. in-12 de 475 pages. Chez Douniol, 29, rue de Tournon.—Prix : 3 fr. 50.

Voici un volume qui fera vite son chemin auprès du public avide des choses élevées : un recueil de biographies et panégyriques quand il est dû à la plume d'un auteur qui a été à la fois un prêtre, un écrivain, un orateur distingué, a de quoi plaire, quel que soit le nom qui l'ait signé. Que doit-il en être de celui-ci, où nous trouvons associés les noms, les souvenirs, les pensées, et en quelque sorte le souffle vivifiant de deux hommes qui furent le P. Lacordaire et l'abbé Perreyve? C'est assez dire combien nous goûtons ce rapprochement délicat qui a fait suivre immédiatement la modeste biographie du jeune prêtre des deux études qu'il avait successivement consacrées à l'illustre religieux qu'il aima et dont il fut l'ami. Cette association de deux nobles âmes que Dieu rapprocha à des points différents de la vie, comme il les arrêta à des âges divers, nous la retrouvons visible une fois de plus par le hasard peut-être calculé de ce livre, où l'on aime à suivre l'abbé Perreyve nous présentant des aspects nouveaux de cette vie qui ne sera jamais trop connue.

Aussi bien, l'intimité qui unit le P. Lacordaire et l'abbé Perreyve n'est pas un spectacle sans profit pour notre temps, envahi par cet individualisme glacial qui, trop souvent, replie sur eux-mêmes les cœurs en les isolant.

A la lecture de ces pages, par je ne sais quelle douce et attachante illusion, l'on croit entendre encore le jeune prêtre vivant parler de son ami, comme si la mort ne les avait pas séparés, tant il est vrai que l'attachement consacré par la foi n'a rien à redouter de la mort. Ces

biographies contiennent donc pour nous le charme des lettres à des jeunes gens dont on sait que la plupart furent écrites à l'abbé Perreyve.

Ces deux serviteurs de Dieu nous parlent encore par leurs écrits, avec une voix qui retentit jusqu'au fond de nos cœurs.

N'est-ce pas la justification de ces paroles par lesquelles le R. P. Gratry terminait à la Sorbonne l'éloge funèbre de son élève de prédilection : « Les morts revivent non-seulement pour nous dans nos pensées, mais il s'établit entre les âmes des justes qui vivent dans la demeure du Père et les enfants encore présents sur la terre un commerce intime et réel qui sert à ceux-ci d'appui, d'inspiration, et les élève au-dessus de ce qui est triste, infime et terrestre. »

Voilà, si nous ne nous trompons, le fruit qui ressort de ce volume, monument de piété et d'affection élevé par la chrétienne tendresse d'une sœur à la mémoire de celui qui dans sa mort nous est demeuré si précieux ; aussi bien qui n'aimerait à entendre encore les accents de cette âme à la fois si poétique et si chrétienne dans les récits et les éloges réunis à la suite des articles sur le P. Lacordaire et qui furent inspirés par des morts aimables et bien dignes de regrets ? Quelle bonne fortune pour Alfred Tonnelé, pour Ermann de Jouffroy, pour Rosa Ferucci d'avoir été chantés par ce poëte chrétien. Ces noms qui désormais ne seront pas oubliés ne furent pourtant point des noms illustres, mais furent des cœurs généreux, des intelligences d'élite, et mieux que cela des âmes données à Dieu. Dès lors tout l'intérêt d'un tel écrit se comprend : il y a place pour l'hymne tout entier de cette mystérieuse épopée qui commence au berceau et se continue à travers les ombres de la nuit jusqu'au repos de la patrie éternelle ; cet hymne toujours le même et toujours varié par chacune des vies qui remplissent ici-bas leur destinée providentielle, qui pouvait le mieux chanter que ce jeune prêtre sur la tête duquel Dieu s'était plu à rassembler aussi des dons excellents pour nous les reprendre sitôt d'une main jalouse ?

Durant les courtes années de son pèlerinage, il a marché, lui aussi, dans cette clarté merveilleuse qui transfigure toutes choses et modifie profondément le sens de la vie.

Il a souffert dans son corps et dans sa santé fragile ; mais il a adoré chaque jour la douleur sur la croix : autrement aurait-il pu nous donner ces deux livres tout embaumés de foi et de résignation, *les Méditations sur le chemin de la Croix* et *la Journée des Malades.*

Il a pleuré, il a ressenti avec angoisses et force les épreuves et les difficultés de toute vie à son début. Mais aussi comme il s'est associé aux

douleurs publiques de son temps ! comme il a compris son siècle ; avec quel à propos il nous montre le caractère et le mérite spécial des vérités et des vertus dont notre temps a le plus de besoin !

Il a aimé! en élevant l'amour à l'idéal sublime que le christianisme imprime à ce mot, il a aimé les siens, ses contemporains, ses amis, sa patrie, l'Église : il a aimé toutes les belles œuvres de Dieu qu'il a rencontrées sur sa route : et qui oserait s'étonner que l'âme pure du lévite ait si bien pénétré l'âme angélique de cette jeune Italienne Rosa Ferucci, morte saintement au milieu de la joie de ses fiançailles?

Il n'y a rien là de surprenant : dans quelque situation que ce soit de la vie, entre les cœurs chrétiens, n'y a-t-il pas des notes communes? Aussi quel parfum de simplicité et de candeur dans ces pages qui nous montrent la jeune fille apprenant de son amour pour Gaëtano à mieux aimer Dieu.

Rosa Ferucci était bien de la lignée de ces âmes d'élite qui s'appelèrent Eugénie de Guérin et Mme Albert de la Ferronnays. Dans celle-ci comme dans ses devancières, en parcourant ce récit nous savourions cette merveilleuse transformation du cœur chrétien dans la chasteté, dans le sacrifice et l'espérance, en même temps que nous sentions l'œuvre de la grâce racontée dans la vie de la jeune vierge se refléter aussi comme à travers un miroir de la vie de celui qui nous l'a si délicatement révélée.

En effet, c'est là le grand enseignement que nous prétendons tirer de ce rapprochement ébauché entre l'auteur et ses écrits; les belles choses qu'il a louées, l'abbé Perreyve les a connues si bien, parce qu'il les a pratiquées.

Ce cœur qu'il nous retrace à la fois virginal et fort, capable d'aimer plus et mieux que jamais tout ce qu'il faut aimer sur la terre et capable aussi de l'aimer moins que Dieu, c'est son propre cœur qu'il a déroulé, sans s'en douter : et il nous a ainsi tracé sur deux types à la fois le modèle de toute vie en laquelle la réunion des dons naturels forme pour ainsi parler un piédestal harmonieux aux plus merveilleuses effusions de la grâce !

Nous le savons, cet idéal est rarement réalisé sur cette terre : et de plus, les natures d'élite comme celles dont les noms viennent ici s'associer sous notre plume, ne sont pas destinées à être comprises par la foule. Mais puisqu'elles existent, grâce à Dieu, il faut bien qu'elles nous soient montrées, pour la consolation et l'encouragement du petit nombre de ceux à qui il est donné de les comprendre. Il faut que ces réalités soient chantées, pour nous reposer du vague et insaisissable

mysticisme des héros de nos romans populaires. Il faut enfin que catholiques comme incroyants sachent que si quelque part ici-bas il existe une poésie achevée de la vie, de l'âme, de la destinée, poésie mise à la portée de tous, c'est le catholicisme qui la prépare, l'inspire, et la fait passer dans les actes. Donc, quoi qu'on en puisse dire, ce délicieux chant qui a pour titre Rosa Ferucci, demeurera comme une protestation et une démonstration.

Je voudrais m'arrêter davantage, mais il faut tourner ces pages qui offrent des genres divers d'attrait et d'enseignement : à côté des biographies intimes, voici des panégyriques solennels. C'est la belle éloquence de la chaire revêtue de ce cachet de jeunesse et de poésie que l'auteur imprimait à tout ce qu'il touchait. Assurément la gloire de sainte Clotilde, de Jeanne d'Arc, de saint Thomas d'Aquin n'avait pas de surcroît à attendre après plusieurs siècles qui n'ont pas tari de leurs louanges : et cependant, il est bon que ces pages existent pour faire voir dans quel but l'abbé Perreyve savait associer à l'intelligence de son temps celle des âges qui ne sont plus ! Il est bon qu'il se soit trouvé dans notre clergé contemporain une plume à la fois éloquente et jeune, pour attester à quel point de vue notre siècle aime à se placer pour apprécier les gloires séculaires de l'Église et de la France. Ces discours que l'éloquent apôtre a composés dans la pensée de glorifier Dieu en honorant ses amis, nous les saluons comme des preuves du respect traditionnel que le catholicisme sait garder pour les saints, les héros et les génies qu'il a élevés au suprême degré de la grandeur morale. Ici encore, sur un cadre plus large, nous retrouvons la pensée qui relie les œuvres de l'abbé Perreyve et l'encadre lui-même dans ses œuvres : la transfiguration par le christianisme de tout ce qu'il y a de meilleur et de plus grand sur la terre : heureuse une vie quand elle peut se résumer en une telle lumière, et dans de tels exemples ! Actions de grâce soient rendues à cette sœur qui en reliant comme en faisceau quelques-unes des plus touchantes compositions de ce frère si aimé et si aimable, aura contribué à nous le rendre encore présent malgré la séparation, et à nous le faire aimer davantage.

A. de Richecour.

LA SCIENCE DE LA FOI, ou les *Apologistes chrétiens de notre temps*, par M. Antonin Rondelet. Paris, 1867. Chez Em. Renault. 1 vol. in-12 de 395 pages. — Prix : 3 fr. 50.

Tout le monde a présent à l'esprit, le mouvement qui s'est produit à l'apparition de la *Vie de Jésus*. De tous côtés s'élevèrent des protestations contre cette attaque sacrilége de la Divinité de Jésus-Christ. Des

réfutations partirent de tous les camps ; chacun apportait dans le débat le fruit de ses travaux et envisageait les questions suivant la tournure de son esprit. C'est à l'étude de cette espèce de renaissance littéraire que M. Rondelet consacre ce nouveau volume. Il a groupé les réfutations les plus importantes, qui sont presque toutes des ouvrages remarquables, suivant la méthode qu'ils emploient ; il les analyse, les condense, de manière à faire lui-même de cet ensemble une magnifique réfutation.

Sous le titre de Critique philosophique, il embrasse l'*Idée de Dieu et ses nouveaux critiques*, de M. Caro ; la *Théodicée, Étude sur Dieu, la Création et la Providence*, de M. Amédée de Margerie ; *les Sophistes et la Critique* du R. P. Gratry ; *les Méditations sur l'essence et sur l'état actuel de la Religion chrétienne*, de M. Guizot ; *la Science et la Foi*, de M. Vitet. Après eux viennent les Polémistes : M. Auguste Nicolas, *la Divinité de Jésus-Christ* ; M. l'abbé Freppel, *Examen critique de la Vie de Jésus ;* Mgr Meignan, *les Évangiles et la Critique au* XIX*e siècle;* puis les Historiens, M. Wallon, *la Vie de Jésus-Christ et son nouvel historien ;* M. Louis Veuillot, *la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Dans une dernière partie sont réunis les Théologiens, Mgr Landriot, *le Christ et la Tradition* ; M. l'abbé Besson, *l'Homme-Dieu.*

Voilà un bataillon de défenseurs à qui ne manquent ni le courage, ni le talent. Le nombre eût pu en être grossi ; il eût été intéressant de faire bien au juste la part du Protestantisme dans cette lutte ; M. Guizot n'est pas le seul qui se soit uni à nous dans un péril commun.

Jamais une question aussi grave n'a été agitée : personne n'y est complétement désintéressé, les catholiques moins que tous autres. Si la bonté de leur cause les rassure, elle ne peut les rassurer que pour elle, et non pas pour eux. Il est donc essentiel de s'armer pour se défendre au besoin. M. Rondelet vient à notre aide ; pour épargner du temps à ceux qui n'ont pu lire tous les ouvrages que nous venons d'énumérer et qu'on oublie trop vite, pour éviter une dépense à ceux qui n'ont pu les acheter, il les a condensés dans ce petit volume de manière à les faire connaître suffisamment et à fournir tous les arguments dont ils ont fait usage.

René de Saint-Mauris.

LES ACTES DES APOTRES, par Mme la comtesse de Ségur, née Rostopchine. Ouvrage illustré de 10 gravures sur acier et faisant suite à l'*Évangile d'une grand'mère*, du même auteur. Paris, Hachette, 1867. Petit in-4° de 279 pages. Prix : 10 fr.

L'ouvrage dont nous venons parler a été déjà annoncé dans la *Revue* au moment des étrennes. Mais il est de ceux qui n'ont pas seulement la

vogue éphémère d'un grand nombre de publications illustrées, et dont le succès est à la fois sérieux et durable. Mme de Ségur possède en effet l'art d'instruire les enfants en les amusant. Je ne m'arrêterai pas à des qualités depuis longtemps appréciées de ses jeunes lecteurs, le charme, l'entrain, la grâce de ses récits. Je me bornerai à dire à ceux qui n'auraient pas encore ouvert les *Actes des Apôtres* que je ne connais pas de livre qui puisse être offert plus utilement à la jeunesse, et où les plus solides enseignements soient présentés sous une forme plus heureuse et plus attrayante. Nous avions dû faire quelques réserves, en parlant de l'*Évangile d'une grand-mère*, au sujet des gravures. Ici nous pouvons tout louer sans restrictions. Les gravures de ce volume sont la reproduction de tableaux de maîtres et leur exécution est généralement satisfaisante. — Nous nous permettrons une légère critique. Mme de Ségur, on le sait, fait intervenir les personnages qui composent son jeune auditoire : chacun prend la parole, les plus petits surtout, pour demander une explication théologique, historique, grammaticale, géographique, etc. Ce dialogue met de la variété dans le récit ; mais il ne s'établit pas seulement entre la grand-mère et les petits-enfants. Ceux-ci s'interpellent aussi parfois, et il y a là de petites disputes dans lesquelles la grand-mère joue le rôle de modérateur. Quoique ces scènes intimes soient prises sur le fait, et peut-être à cause de cela, ne vaudrait-il pas mieux ne pas tant insister sur ces querelles enfantines, et présenter aux jeunes lecteurs des auditeurs plus sages et moins *taquins?* Ce serait, ce nous semble, d'un meilleur exemple.

Louis CAUBEROUT.

GÉOGRAPHIE DE STRABON. Traduction nouvelle, par Am. TARDIEU, sous-bibliothécaire à l'Institut. Tome I, chez Hachette. 1 vol. in-12 de 482 pag. — Prix : 3 fr. 50.

Nous ne pouvons dès maintenant porter un jugement complet sur cette nouvelle traduction du célèbre géographe grec, puisque le seul volume paru jusqu'à présent, doit être suivi de deux autres, ainsi que nous l'apprend l'avertissement du traducteur. Il est certain que l'on doit néammoins encourager le travail actuel, qui a pour but de vulgariser la Géographie de Strabon en la mettant par son format et son prix à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs. Mais ce que cet ouvrage gagne ainsi d'un côté et présente d'excellent au point de vue de la diffusion matérielle, ne doit pas être acheté au prix d'une infériorité quelconque dans l'exécution du travail de traduction et d'édition en lui-même. M. Tardieu a parfaitement compris que la faveur du public lettré ne s'attacherait pas uniquement au bon marché, à la commo-

dité de son livre; aussi a-t-il le soin d'avertir que ce n'est pas seulement la cherté et la rareté de la traduction commencée par du Theil et Coray et terminée en 1819 par Letronne qui l'ont décidé à entreprendre de nouveau une tâche aussi longue et aussi pénible, mais encore et surtout l'importance extrême pour les études historiques et littéraires, non moins que pour la géographie, d'un commentaire raisonné du texte de Strabon d'après les corrections et restitutions de Groskurd, de Kramer, de Piccolas, de Meineke et surtout d'après la très-précieuse édition de Ch. Muller. Mais avant d'entreprendre ce commentaire, il a pensé avec raison que la meilleure préparation à ce grand et important travail, et comme son introduction naturelle, devait être d'abord une traduction aussi fidèle, aussi élégante, aussi sévère que possible du texte lui-même. Et c'est cette espèce d'introduction formant en soi déjà un tout complet et fort utile, dont nous annonçons la première partie.

Ce premier volume comprend les six premiers livres de Strabon. Nous aurions infiniment désiré qu'il s'ouvrît par une notice développée sur Strabon, son époque, ses travaux, la valeur de son œuvre, etc., etc.... M. Tardieu n'a pas dû croire que les articles consacrés à ce géographe dans tels ou tels dictionnaires encyclopédiques, par exemple dans la biographie de Michaud, soient suffisants dans l'état actuel de la science: d'ailleurs tout le monde ne peut les avoir sous la main, et on est un peu dérouté, si je puis ainsi dire, d'entrer immédiatement *in medias res* sans avoir fait un peu connaissance avec l'auteur dont l'œuvre se déroule sous nos yeux. A cette première observation, nous ajouterons un second désidératum : le traducteur promet à la fin du troisième volume une table des matières unique aussi ample et aussi exacte que possible. Très-bien ; assurément sans un pareil supplément un ouvrage de cette natere est presque comme inutile, tant devient grande alors la difficulté des recherches. Mais indépendamment de cette indispensable table des matières, pourquoi n'avoir pas donné à la fin du premier volume, une table des livres et des chapitres qui y sont contenus, reproduisant les sommaires des six livres et donnant même celui du livre troisième qui a été omis de la composition ?

Enfin l'éditeur n'aurait-il pu en utilisant les quinze cartes du *Strabon* publiées par Dübner et Muller, en joindre une ou deux à chacun de ses volumes ? — Un simple tracé au trait eût suffi pour permettre de suivre les détails et de reconnaître la position des lieux mentionnés dans la *Géographie*, et ce complément nous paraît tout-à-fait nécessaire pour la collation de la géographie ancienne avec la moderne dont les atlas classiques sont, eux du moins, entre les mains de tous.

Ces critiques de détails pourront paraître des vétilles à quelques-uns; elles prouveront du moins l'intérêt que nous portons à cette traduction nouvelle qu'il est si désirable de voir aussi parfaite que possible sous tous les rapports.

F. DE ROQUEFEUIL.

L'ILE DE CRÊTE, *Souvenirs de voyage*, par Georges PERROT, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes. Paris, Hachette, 1867. 1 vol. in-18 jésus de xxxi-278 pages. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. Perrot se compose d'une Préface, qui est entièrement consacrée à la politique, d'une Introduction qui renferme un excellent abrégé de l'histoire de la Crète dans les temps anciens, et de deux parties principales, l'une qui est une complète description de la Crète considérée successivement dans la région des Monts-Blancs, dans la région de l'Ida et dans la région du Dicté, l'autre, qui est une histoire de la Crète dans les temps modernes d'abord jusqu'à la guerre de l'indépendance, ensuite depuis la guerre de l'indépendance jusqu'à l'époque actuelle. M. Perrot a déployé dans ce nouvel ouvrage toutes ses qualités d'érudit, d'observateur et d'écrivain qui ont déjà fait le succès de ses *Souvenirs d'un voyage en Asie-Mineure* (1866, in-8°). Quand on a lu les vifs récits et les charmantes descriptions qui abondent dans le dernier livre de M. Perrot, on connaît parfaitement « la plus vaste et la plus belle de toutes îles de l'archipel grec, la Sicile de la Méditerranée orientale. » Des renseignements de tous genres nous ont été fournis par le jeune voyageur, soit sur ce qu'il a vu lui-même, soit sur ce que les plus exacts de ses devanciers avaient vu déjà. Je recommande, entre autres pages gracieuses, la description du vallon d'Elos (p. 58), celle des magnifiques oliviers de Selino (p. 59), celle du defilé d'Askyso (p. 69), de la description de la profonde grotte de Mélidhoni (p. 85-89). Je détacherai quelques lignes : « A Mélidhoni, comme partout d'ailleurs où j'en ai vu, les stalactites n'ont point cette transparence, ces facettes étincelantes qu'on leur prête dans certaines descriptions plus poétiques que vraies ; elles sont au contraire d'un blanc mat et presque terreux. C'est surtout à leurs formes variées, imprévues, bizarres, qu'est dû l'effet qu'elles produisent : ici, ce sont des rangs de colonnes et des culs-de-lampe comme ceux de nos cathédrales gothiques ; là, de minces colonnettes, serrées les unes contre les autres, semblent figurer des tuyaux d'orgue; plus loin, séparant deux salles l'une de l'autre, pendent à grands plis d'énormes draperies, de prodigieux rideaux : on dirait du velours ou du brocart blanc. Le plafond d'où descendent ces immobiles tentures se relève souvent si haut,

qu'il se dérobe à notre vue ; nos torches, mises au bout d'une grande perche, ne peuvent projeter assez loin leur fumeuse lumière pour nous montrer les bornes des sombres salles où nous errons, le cœur serré de cette angoisse secrète que l'homme éprouve toujours tant qu'il reste plongé dans les entrailles de la terre, loin des joyeux rayons du soleil et de cette lumière « si douce à voir, qu'invoquent et que regrettent en mourant les héroïnes de la tragédie grecque. » Je citerais encore volontiers, si je ne craignais d'abuser de l'espace qui m'est accordé, une remarquable description des immenses excavations qui s'ouvrent au flanc d'une montagne voisine des ruines de Gortyne (p. 98), excavations auxquelles on a rattaché le nom et les traditions du fameux labyrinthe. M. Perrot nous rappelle que le prétendu labyrinthe n'est autre chose qu'une carrière d'où ont été tirées toutes les pierres qui ont servi à la construction des édifices et des maisons de Gortyne (1). Il ajoute qu'il n'y a dans le souterrain rien d'effrayant ni de mystérieux, que l'on peut hardiment s'y engager sans le fil d'Ariane, sans autre guide qu'un villageois qui y soit entré quelquefois, et qui puisse indiquer les passages les plus commodes à suivre et les moins obstrués Et voilà pourtant ce qui a longtemps passé pour une des sept merveilles du monde ! TAMIZEY DE LARROQUE.

DE LA SECONDE ÉDUCATION DES FILLES, par M. Alfred NETTEMENT. Paris, 1867. Chez Lecoffre. In-12 de 432 pages. — Prix : 3 fr.

L'éducation est un sujet d'un intérêt perpétuel ; les ouvrages qui s'en occupent commandent l'attention, surtout quand ils viennent d'esprits

(1) Tandis que Tournefort et Savary, qui visitèrent l'île, l'un au commencement, l'autre à la fin du siècle dernier, persistent à chercher dans ces galeries le monument légendaire dont le nom a passé dans toutes les langues modernes, observe M. Perrot (note de la page 99), Pierre Belon et Richard Pocoke en ont très-bien reconnu et indiqué le véritable caractère. Belon, trop peu lu aujourd'hui, continue M. Perrot, est un des voyageurs les plus exacts et les plus judicieux, un des esprits les plus libres et les plus pénétrants qu'ait produit notre grand seizième siècle. Je suis bien aise que M. Perrot ait rendu cet hommage à Belon, mais j'aurais voulu qu'il n'eût pas oublié de dire un mot d'un autre voyageur qui nous a récemment donné le court mais très-intéressant récit de son séjour en Crète, M. F. Bourquelot (*Huit jours dans l'île de Candie en* 1861, *Mœurs et Paysages*. In-8°, 1863). Je regrette d'autant plus que cet opuscule, dont j'ai fait l'éloge avec tant de plaisir dans la *Correspondance littéraire* du 25 mai 1864, ait été passé sous silence par M. Perrot, que c'est peut-être la seule lacune bibliographique à reprocher à son travail. Il a cité, en effet, l'ouvrage de M. Lacroix sur les *Iles de la Grèce* (*Univers pittoresque*, 1853), les *Travels in Crete*, de R. Pashley (1837), le mémoire inédit de M. Léon Thenon sur les cent villes de la Crète, les relations d'Olivier, de Louis Chevalier (cette dernière manuscrite à la Bibliothèque de l'Arsenal), de Tancoigne, de M. V. Raulin, etc.

aussi sérieux, aussi justes que M. Nettement, qui a montré son sens pratique en cette grave question par la bonne direction qu'il donne à la *Semaine des Familles.* Il ne saurait venir plus à propos que dans ce temps où les théories les plus extravagantes ont cours, où les procédés les plus effrayants sont appliqués. Les plaintes contre le mal ne manquent pas ; mais les hommes qui crient le plus fort ne sont-ils pas les plus coupables ? S'il est vrai de dire, comme le démontre l'histoire des peuples et des familles, que les femmes font les hommes, ne peut-on pas ajouter, aujourd'hui du moins, que les hommes défont les femmes. D'un côté, pour réagir contre l'ignorance, on tend à faire des femmes de charmants dictionnaires Bouillet, sachant beaucoup trop de choses pour penser à rien ; d'un autre côté, sous le prétexte d'élargir leur esprit, on veut la soustraire à tous les préjugés, à toutes les superstitions, les soustraire à l'influence de l'Église, en un mot les décatholiciser : des écoles fonctionnent actuellement dans ce but. D'un autre côté encore, pour relever la femme de sa position inférieure, on veut en faire la femme indépendante, la femme libre ; oui libre, mais libre comme l'air, légère, inconstante et frivole comme lui ; faible par conséquent, et pour être indépendante en droit, en fait dépendante de tout. Ce n'est point là le type antique et toujours nouveau, le type que nous devons poursuivre : celui de la femme forte. On n'est fort que lorsqu'on est bien appuyé ; le seul appui solide, c'est la vérité, la foi, la religion, c'est Dieu. Il faut donc que la femme soit inébranlablement attachée à la foi, noblement soumise à Dieu. Voilà la base : mais ce n'est pas seulement le sentiment religieux qu'il faut cultiver, c'est surtout l'intelligence des choses de la religion, le jugement, instrument précieux et qui ne s'use jamais, mais que l'on néglige trop souvent au profit de l'imagination qui se refroidit, de la mémoire qui se perd, de la sensibilité qui s'émousse.

Ce n'est point le lieu de développer tous les principes établis par M. Nettement, encore moins de faire un cours d'éducation. Il faut recourir au livre lui-même ; il ne s'occupe que de la seconde éducation, celle qui commence à la sortie de pension pour se terminer à l'époque du mariage : les quatre études qui doivent la remplir sont celles de la religion, de la philosophie, de l'histoire, et de la littérature et des langues.

En cette matière, plus qu'en toute autre, il faut recourir à l'expérience ; c'est dans l'histoire qu'on la trouve. Ceci amène tout naturellement à rechercher quelle était l'éducation dans les siècles précédents. L'auteur retrace, dans deux tableaux qui sont la partie principale

de son livre, l'éducation au XVIIe et au XVIIIe siècle. La leçon ressort suffisamment du contraste. Au commencement du grand siècle, le règne de l'hôtel de Rambouillet est à son apogée et s'étend sur toutes les choses de l'esprit; les femmes reçoivent une instruction solide, une éducation forte dont la religion fait le fond ; elles apprennent les langues sérieuses, le latin, le grec même : la plus belle personnification de ce temps est la marquise de Sévigné. La science amena la pédanterie, le ton précieux dont on a trop souvent le tort de faire l'apanage de l'hôtel de Rambouillet. La réaction conduisit à une grande négligence dans la culture intellectuelle ; les instances de Fénelon dans son traité de l'*Éducation des Filles*, témoignent qu'on en était promptement venu à n'apprendre presque rien aux femmes. C'est le temps de Mme de Maintenon, femme savante avec la réputation de précieuse, qui disait : « Quand je vis que le meilleur usage qu'une personne de « notre sexe peut faire de sa science est de la cacher, je pensai qu'il « était inutile de se fatiguer pour acquérir une chose dont on ne doit « pas se servir. » C'est le temps de la fondation de la Maison royale de Saint-Cyr. Son histoire occupe une bonne partie du volume ; tous les essais, les tâtonnements de Mme de Maintenon, les développements, les phases diverses de son œuvre sont à eux seuls un grand enseignement.

On sait ce que fut la société du temps de Louis XIV. Le XVIIIe siècle nous montre le revers de la médaille. Il faut rechercher le type de cette époque dans les ouvrages de J.-J. Rousseau et de Mme de Genlis. La religion est mise de côté ; elle n'est plus enseignée et pratiquée, tant bien que mal, que par convenance. Les femmes apprennent un peu de tout, causent de tout, voient tout, raisonnent sur tout : ce n'est plus le temps de la science qui demande une étude, mais de la curiosité qui ne cherche que des sensations ; pour les mœurs, nous n'avons pas à en parler. Le contraste entre les deux époques, entre les deux systèmes, est trop frappant pour qu'il soit besoin d'indiquer une conclusion (1).

RENÉ DE SAINT-MAURIS.

Récits contemporains : **BRUTUS LE MAUDIT**, par J. CHANTREL. Chez Lethielleux. 1 vol. in-18. — Prix : 2 fr.

Le roman historique offre à l'imagination de l'écrivain de grandes facilités, il est fait pour attirer et séduire, mais il n'est pas exempt de dangers. D'autant plus, ce nous semble, que la critique ne s'est point

(1) Notons un *lapsus* page 27 : *En les gravant sur l'or de son style.* — Page 48, le nom de *Castres* qui n'est pas écrit avec l'orthographe définitive *Castries*.

encore définitivement prononcée sur ce genre, et n'en a pu encore fixer les règles principales. Aussi y est-il plus aisé que partout ailleurs dans le domaine des lettres, de s'écarter de ce qu'on pourrait appeler la voie droite.

Sans prétendre exposer ici quels en sont les préceptes et les règles, il ne paraîtra sans doute pas présomptueux de dire qu'avant tout de semblables ouvrages doivent conserver la vérité du « fait historique, » c'est-à-dire respecter les événements incontestés, les mœurs du temps, et certaines figures saillantes sur lesquelles on ne saurait vainement porter la main. Et ce n'est certes pas limiter la sphère d'action de l'auteur; car il peut s'abandonner à son imagination, à son talent narratif dans la combinaison des divers épisodes secondaires de son récit, dans la création des personnages de son livre, dont, ni le portrait, ni les habitudes, ni les circonstances ne proclament le nom réel. Mais, si ces personnages au contraire se trouvaient ainsi esquissés que le lecteur les désignât par leur nom véritable, oh! alors, resterait-il loisible à l'auteur de modifier les événements de la vie de ces hommes sortis de la fiction historique pour rentrer dans le domaine de l'histoire ?

C'est pour avoir méconnu cette vérité que ce roman de *Brutus le Maudit* nous paraît rester inférieur à ce que l'on pouvait attendre. L'auteur a voulu imiter le Père Bresciani, et, comme lui, faire connaître l'influence pernicieuse des sociétés secrètes; il n'a point réussi. Ce qui fait le mérite de l'un, la fidélité historique de chaque événement, n'existe plus dans l'auteur français. Il faut appuyer d'exemples ces critiques. Quatre personnages sont les acteurs principaux de ce récit. Le premier, le plus vigoureusement tracé, Brutus le Maudit, dont la figure haineuse ne serait peut-être même pas à l'abri de tous reproches; à côté de lui un célèbre professeur au Collége de France, « ancien séminariste, fier de l'érudition germanique dont il s'était teint » ; une femme-auteur « consacrant sa plume à la démolition de la famille, à la réhabilitation des passions les plus basses, attaquant à la fois la religion et le mariage, etc. » ; enfin un jeune homme étudiant en droit, pieux et vertueux à son arrivée dans la grande ville, au bout d'un an plongé dans le désordre, et par lui « vieilli de plusieurs années. » Eh bien ! deux de ces personnages ne sont-ils pas des portraits que chacun peut reconnaître et nommer? Peut-être aurait-il mieux valu ne pas les rendre si ressemblants, parce qu'en 1848 ce sont des anachronismes, et que l'anachronisme est une fausseté historique. Et le dernier, l'étudiant en droit devient aussi dans la suite une contradiction avec la réalité historique. Revenu à la dernière heure de ses égarements, l'auteur lui fait accom-

plir l'acte héroïque du transport, à l'église voisine, du Christ de la chapelle des Tuileries; bien plus, blessé d'un coup de feu, il ne doit son salut qu'à la déviation de la balle mortelle glissant sur une médaille miraculeuse! (Cf. *Ami de la Religion*, 1848, t. 136, p. 498.) Nous qui croyons à la providence de Dieu et à la possibilité des miracles, n'en créons pas d'imaginaires. Défendons ceux que l'Eglise proclame, mais ne donnons pas à des impies le facile triomphe de nous accuser de superstitions, et de prétendre qu'ils assistent de nos jours à la formation de nouvelles légendes religieuses.

On nous reprochera peut-être, de nous être trop appesanti sur cet ouvrage, au risque d'être avec excès sévère et exigeant. Si nous l'avons fait, c'est que ce récit paraît inaugurer une série nombreuse de tableaux analogues, et que nous voudrions pouvoir, en rendant compte des productions futures, constater de réels progrès dans la manière de l'auteur, et surtout la disparition des défauts que nous avons cru devoir signaler.

G. DE SENNEVILLE.

LE LENDEMAIN DU MARIAGE, par Antonin RONDELET. Paris, 1867. Chez Didier. In-12 de 407 pages. — Prix : 3 fr.

Caroline Téhaire allait se marier; M. Ernest qui aspirait à sa main, malgré de nombreuses et brillantes qualités, manquait de l'essentiel : il n'avait pas de religion. Néanmoins il avait su plaire à Caroline; celle-ci, toute pieuse qu'elle était, ne s'alarmait point; il lui semblait que cette union qui lui souriait était dans les vues de Dieu; elle pouvait même se flatter d'avoir la mission de convertir son mari. Dans un bon moment elle fut portée, avant de s'engager définitivement, à consulter une de ses amies. Elle ne pouvait mieux s'adresser qu'à madame de Capelles; pour elle l'expérience était faite : elle avait eu le malheur d'épouser un mari incrédule. Pour mieux l'éclairer sur les dangers auxquels elle s'exposait, par une inspiration qui est tout à fait dans le goût de nos contemporains, elle lui envoie sa correspondance qui la met pafaitement au courant de toutes les phases de son existence, de toutes ses illusions, ses espérances, ses contradictions et ses chagrins. Mais elle eut soin d'ajouter en marge quelques notes pour expliquer ou développer certains passages qui auraient pu n'être pas compris. Ces additions mises en note dans l'ouvrage ont le défaut d'arrêter le lecteur, et de le détourner du récit ou du raisonnement renfermé dans la lettre. Si les esprits légers reculent devant cet inconvénient, il faut espérer que les lecteurs qui cherchent à s'instruire se féliciteront de ces arrêts forcés qui donnent le temps de réfléchir.

Mademoiselle de L'Aulnat, circonvenue par son père qui désirait ce mariage, épousa pour ainsi dire sans hésiter M. de Capelles, qui ne partageait point ses opinions religieuses. Les premiers jours sont pleins d'illusions; mais le caractère despotique et irréligieux de M. de Capelles se fit bientôt jour. Sa femme, pour éviter des scènes, se vit réduite à limiter au strict nécessaire ses pratiques de piété : une vive affection rendait à ce moment tous les sacrifices plus faciles. On la voit imprudemment conduite par son mari dans une société qui était au fond profondément corrompue; le mari, qui s'amusait, ne voyait aucun danger. Plus tard, elle se trouve dans la dangereuse intimité d'une femme qui avait trouvé commode de secouer le joug d'un mari libre penseur. L'approche de la naissance d'un enfant amène des discussions sans fin sur l'éducation des enfants, sur le nombre que l'on doit en désirer, sur l'avantage que présente une fille, etc. Cette dernière question est de celles que l'on discutera toujours sans jamais les trancher. Quant aux théories de l'auteur sur l'éducation des filles, elles peuvent subir plus d'une critique. A la fin on voit M. de Capelles se convertir, et, avec le zèle d'un néophyte, ne cesser de critiquer sa femme. Les situations sont très-variées, de manière à permettre d'étudier la question sous tous ses aspects différents, à indiquer la conduite à tenir dans toutes les circonstances. Plus d'une réserve serait à faire; l'auteur exagère sans doute pour mieux faire connaître sa pensée. Est-il vrai de dire que lorsqu'une femme a été trompée par son mari sur les opinions religieuses qu'il professe, « elle « a toujours le droit de ne point se résigner à un état de chose qu'elle « n'a ni connu, ni accepté? »

Ce livre, écrit dans un style remarquable, est surtout sagement pensé; il n'est point destiné aux curieux qui ne font de la lecture qu'un passe-temps. Il doit être lu, relu et médité, c'est une profonde étude du cœur humain. On y trouve des conseils aussi pratiques qu'élevés et pleins d'à-propos. Il n'est personne qui n'ait à y prendre, qu'il se trouve avant, pendant ou après le mariage. C'est une source à laquelle on peut aller puiser sans danger.

René de Saint-Mauris.

CHRONIQUE.

29 juin 1867.

On veut que nous fassions une chronique. Mais, de quoi, je vous prie, peut s'occuper une chronique, si ce n'est, tout d'abord, des grands

événements qui s'accomplissent en nos jours? Et de quoi s'entretiendrait-elle, dans une Revue catholique, si elle se taisait sur le plus catholique des faits de ce siècle et de nos temps modernes? Et aujourd'hui, de quoi parlerait-elle, sinon de Rome et de ce qui s'y passe. La nôtre, ce nous semble, doit regarder comme un rare bonheur la rencontre de cette date à son début. Nous voudrions qu'elle n'en fût pas trop indigne. Mais, du moins, puisse-t-elle y puiser comme une sorte de consécration et d'engagement pour la suite! quelle que soit la route qu'elle parcoure, puisse-t-elle trouver, dans les inspirations de ce souvenir, de quoi encourager ses efforts et suppléer à son insuffisance? puisse-t-elle enfin ne jamais dévier de la ligne que ce point de départ l'avertit de suivre invariablement.

Ici le chroniqueur sent croître son regret de n'être pas du nombre des heureux que renferme aujourd'hui la Ville éternelle. Mais comment traduire les émotions et les joies d'un spectacle comme la terre en offre si peu? et à quoi bon redire ce que tant d'autres auront déjà mieux dit?

En toute simplicité, pour nous consoler de cette impuissance, et ne pas perdre l'occasion de prendre date et de dire un mot sur le sujet d'aujourd'hui, nous nous contenterons de vivre d'emprunt, et nous allons reproduire en substance quelques réflexions judicieuses que nous avons trouvées dans l'*Araldo Cattolico*, de Bologne :

Le 29 juin 67, à Rome, à cette heure, que se passait-il? Un vieillard, à l'air rude, au visage empreint de souffrance et pourtant de sérénité, sortait, sous bonne escorte, de la prison Mamertine, où, depuis neuf mois, il était enfermé : il marchait, d'un pas ferme, vers le lieu de son supplice : arrivé là, il était mis en croix, et, sur sa demande, la tête en bas. Quelques groupes de peuple avaient suivi le condamné et les exécuteurs; et pendant que des mains amies recueillaient la dépouille sanglante et ensevelissaient non loin de là les restes abandonnés de celui qui n'était plus, la plupart, moitié indifférents, moitié satisfaits, car ces spectacles de sang n'étaient pas rares, mais ici la victime paraissait de quelque importance, s'en retournaient à leurs affaires et à leurs plaisirs.

Les plaisirs abondaient à Rome : car tous les pays de la terre en étaient les pourvoyeurs. Rome était la reine de l'univers, le siége du plus vaste empire que le monde eût vu, de la domination la plus absolue qu'il eût encore supportée. Cette domination était personnifiée dans un seul homme, qui concentrait tous les pouvoirs entre ses mains, et dont la volonté n'admettait pas de résistance, dont les caprices mêmes

étaient des lois. Il s'attribuait, et personne ne le lui contestait, droit de vie et de mort sur tout le genre humain : comme pour s'exercer à la pratique de ce droit, et essayer jusqu'où il en pourrait user, c'était lui, disait-on, qui, naguère, avait allumé un immense incendie où, pendant six jours continus, maisons et palais s'étaient engloutis ; la contemplation de ces scènes terribles lui avait fourni des inspirations pour un poëme sur la ruine de Troie. Quant à la perte matérielle, qu'était-ce, près de la chance heureuse de rebâtir des édifices beaucoup plus somptueux et plus en rapport avec le haut degré de civilisation que possédait alors la Rome des Césars ?

Mais, dira-t-on, était-ce un homme, et pouvait-il commander à des hommes ? Pour nous, aujourd'hui, c'est un monstre, et son nom seul est une flétrissure ; mais dans ce temps de paganisme, c'était un dieu.

Ce dieu Néron, pour se distraire, se passait encore bien d'autres fantaisies : il se donnait l'amusement de revêtir des hommes de peaux de bêtes pour ameuter contre eux ses chiens, ou de les enduire de poix et de les allumer comme des torches pour éclairer ses jardins. Il est vrai que ceux qu'il traitait ainsi, de peur qu'on ne vînt à les plaindre, il mettait à leur charge son propre crime, l'incendie de Rome ; mais il est vrai aussi que personne ne prenait la défense de gens dont la vie faisait contraste avec les mœurs publiques. Ils fuyaient les festins, les jeux ; ils préféraient la pauvreté aux délicatesses du luxe et aux splendeurs de l'opulence, la chasteté aux enivrements des joies sensuelles, et les bassesses de l'humilité aux pompes des grandeurs mondaines ; s'aimant entre eux comme des frères, mais obligés de se cacher aux regards malveillants, ils se réunissaient dans des retraites souterraines pour prier ; dans leurs assemblées, il n'était question que de charité et de dévouement, de libre obéissance, de paix et de pardon, d'aimer ses ennemis, et de rendre le bien pour le mal : une conduite et des doctrines si nouvelles étaient suspectes ; ils professaient l'horreur du vice et des volontés criminelles : c'étaient les ennemis du genre humain.

Le souverain qui cumulait les métiers de poëte, d'histrion, de cocher, et même de bourreau, tenait à honneur d'extirper cette secte maudite et de purger Rome de cette peste qui déjà menaçait d'infecter jusqu'à son palais même. Pendant qu'il parcourait la Grèce en triomphateur, se donnant partout en spectacle et recueillant partout les applaudissements et les couronnes que des collègues en tout art lui cédaient à l'envi, il n'avait garde d'oublier ces graves intérêts. De tous les points de son empire il envoyait ses ordres, et chaque jour son bras vengeur s'allongeait pour frapper. Un jour, il s'était souvenu qu'on disait qu'un juif

nommé Pierre, ou Simon, venu à Rome il y avait peut-être 25 ans, y avait apporté les nouvelles doctrines, qu'il prétendait tenir d'un autre juif du nom de Christ, crucifié, sous Tibère, à Jérusalem, d'où on les avait tous appelés chrétiens ; que ce Pierre, leur chef, était enfermé depuis près d'un an, et avec lui Paul, venu à Rome aussi pour l'y aider ; mais que de leur prison ils prêchaient encore, et qu'ils avaient séduit jusqu'à leurs geôliers. Résolu d'en finir avec eux et avec la secte, dont il serait facile d'avoir raison quand elle ne serait plus qu'un corps sans tête, Néron a expédié l'arrêt de mort de Pierre et de Paul.

Nous avons vu le supplice de Pierre. En même temps, Paul non loin de là, mourait décapité.....

Dix-huit cents ans se sont passés depuis ce jour.

Aujourd'hui, 29 juin 1867, quels sont ces apprêts ? quelles sont ces fêtes ? quels sont ces cris de joies, ces acclamations, ces chants de triomphe ? quel est cet immense concours ? Jamais la Ville aux sept collines a-t-elle vu tant d'hôtes dans son sein ? Depuis un mois tous les chemins étaient couverts de voyageurs ; de toutes les parties du monde du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident, de toute langue, de toute nation, comme poussés par une force irrésistible, ils affluaient vers Rome. Plusieurs ont traversé de longs déserts, de vastes mers, des pays inhospitaliers ; ni la crainte des éléments, ni la peur des révolutions ou des guerres, ni les menaces et les obstacles d'aucun genre n'ont pu les arrêter. Que sont-ils venus faire ?

Est-ce l'un des maîtres du monde qui les convie à contempler les nouvelles magnificences de la Rome impériale ? Mais l'empire romain n'est plus : bien d'autres lui ont succédé, et, à leur tour, ils ne sont plus. Que de ruines amoncelées depuis 1800 ans ! Rome pourtant subsiste encore : elle est la capitale d'un royaume, mais si petit, qu'à peine s'étend-il en dehors de sa capitale. Le roi de ce royaume est le plus pauvre, le plus faible, et le plus doux des souverains ; il n'a ni le prestige qui éblouit, ni la force qui dompte : sa puissance partout contestée, attaquée, amoindrie, réduite, n'est plus qu'un fantôme.

Et cependant, chose inouïe ! c'est à la fois de tous les points de la terre habitée que l'on s'est mis en mouvement, non pas sur un ordre, mais simplement sur une invitation, sur un désir exprimé par cet humble vieillard, qui s'intitule non pas roi des rois, mais serviteur des serviteurs, non pas maître, mais père. Ce vieillard est un père, et il a voulu réunir ses enfants près de lui pour une fête de famille ; non pas tous ses enfants, car ils sont répandus sur la terre entière, et il les compte par centaines de millions : il en a jusque sous les feux de la

zone torride, et jusque dans les glaces des mers polaires. Bien nombreux sont ceux qui l'entourent, mais bien plus nombreux ceux qui n'ont pu venir, qui l'auraient bien voulu, qui, de loin, s'unissent, au moins en désir, à ceux qu'ils ont chargés de leurs vœux et de leurs offrandes. Car ceux-ci, qu'il a près de lui, sont les délégués et les représentants de la grande famille. C'est au nom de tous qu'ils baisent ses pieds et y déposent, avec leurs hommages, non de riches tributs, comme jadis les ambassadeurs des rois en déposaient aux pieds des souverains dominateurs du monde, mais l'obole, aumône du cœur, don du pauvre au pauvre, témoignage non d'opulence, mais d'amour filial. Ils sont venus lui former un cortége pour la grande fête, cortége imposant, sénat vénérable, bien autrement auguste que celui qu'à vu Cinéas, car c'est l'élite de l'élite des nations, la fleur de tout le genre humain.

Et quelle est cette fête qu'ils vont célébrer avec lui? C'est la fête de Pierre, le pauvre pêcheur de la Galilée; c'est aussi la fête de Paul : c'est l'anniversaire dix-huit fois séculaire de cette mort obscure et infamante du supplicié de 67, et de son obscur compagnon, en qui Néron croyait avoir éteint les lueurs naissantes du christianisme, aujourd'hui remplissant le monde comme un immense embrasement. En témoignage du progrès accompli depuis dix-huit siècles, du sein de l'auguste assemblée qui se presse sous la coupole gigantesque de cette vaste basilique qui se peut appeler le temple de l'univers, une puissante voix s'élève : *Tu es Petrus!* Oui, tu es Pierre! Le Christ l'a dit, et sa parole ne passera jamais : Tu es la pierre sur laquelle j'ai bâti mon Eglise, et les puissances de l'enfer ne peuvent rien contre elle. Depuis Néron, pendant ces dix-huit siècles, c'est en vain qu'elles se sont déchaînées : ni les supplices, ni les outrages, ni la menace, ni la séduction, ni la violence, ni l'astuce, ni tous les efforts combinés des plus puissantes haines n'ont pu l'ébranler. Comme un arbre qui, secoué par les tempêtes, s'enracine et se fortifie, tous les coups qui devaient l'abattre ont accru sa solidité. *Tu es Petrus!* Oui, tu es Pierre; tu es la pierre contre laquelle depuis ces dix-huit siècles, toutes les forces ennemies, en se heurtant se sont brisées, en s'aiguisant se sont usées. *Tu es Petrus!* Oui, tu es Pierre, toi aussi, noble vieillard, assis le 257e sur cette chaire et sur ce trône, qui depuis dix-huit siècles, s'élève au-dessus du sépulcre où reposent ces restes vénérés. De cette chaire, de ce trône, sort une voix qui, depuis dix-huit siècles, commande à tous les empires, une loi qui, depuis dix-huit siècles, règle toutes les volontés, une lumière qui, depuis dix-huit siècles, éclaire tout le genre humain. Oui, Pierre est là : tout a croulé autour de Pierre, Pierre seul est resté debout. Son histoire est

écrite sur les ruines qui l'entourent, et sa longue agonie est un perpétuel triomphe; mais en même temps son histoire est écrite sur les monuments qui subsistent, et la série de ses douleurs est une suite de bienfaits.

Quelques aveugles de nos jours ont cru qu'il suffirait d'amonceler ténèbres sur ténèbres pour effacer dix huit cents années de lumière et ramener le monde au paganisme. A ces aveugles, pour dessiller leurs yeux, il fallait un signe. Ce signe, le voici : Pierre vit encore, Pierre est debout, Pierre triomphe.

Quelques nuages amassés en un coin du ciel empêchent-ils que le soleil n'illumine le monde?

Voici un autre signe : Pierre illumine aussi, il enseigne, il bénit, il guérit.

Depuis les jours mauvais qui virent Néron, bien des changements se sont opérés dans les mœurs et dans la vie sociale, bien des générations et bien des peuples sont montés des plus basses régions des vices aux plus sublimes hauteurs des vertus, bien des honneurs ont été décernés non pas aux puissants les plus redoutés, mais aux justes les plus ignorés d'eux-mêmes. Aux apothéoses du vice ont succédé les glorifications de la vertu. Aujourd'hui même de nouveaux triomphes vont être proclamés pour de nouveaux vainqueurs. Cela prouve au moins que la force vitale et régénératrice qui enfanta tant de merveilles n'est pas diminuée. Les abaissements où les sociétés d'aujourd'hui semblent parfois redescendues sont-ils donc plus profonds et plus irrémédiables que ceux d'où les sociétés d'alors ont été tirées? Certes, le mal est grand, et tous les jours il semble croître; mais tous les jours aussi ne voyons-nous pas de prodigieux retours? Encore un peu de temps, et les vapeurs malsaines qui chargent l'atmosphère autour de nous seront, comme tant d'autres, dissipées par un souffle de vent et par un rayon du soleil.

Félicitons-nous donc de voir ce jour, précurseur de temps plus heureux. Cette joie peut dédommager de bien des angoisses. Beaucoup des nôtres ont quitté la terre pendant ces angoisses, et n'ont pas vu, même de loin, poindre l'aurore d'aujourd'hui. S'ils assistent, du ciel, à ces fêtes presque célestes, la plénitude de leur joie s'achève par la vue de ce triomphe, qu'ils contemplent dans son étendue et peuvent embrasser dans ses conséquences. Ici bas, les limites étroites de la matière et de l'espace ne permettent qu'au très-petit nombre d'en pouvoir jouir, et, ceux-là même, très-imparfaitement. Mais tous, par la pensée, nous nous réjouissons avec eux ; nous nous animerons de leurs récits; longtemps encore notre joie revivra de leur joie. Dès à présent nous nous

réjouissons d'avoir envoyé là beaucoup des nôtres; nous sommes fiers d'y voir la France glorieusement représentée avec ses soixante-sept évêques et son nombreux clergé; et nous voudrions avec l'*Araldo* redire à nos chers voisins : Italie, Italie, à quoi songes-tu, de courir après des grandeurs chimériques? Vois celle que Dieu même t'a donnée. Quelle grandeur peux-tu rêver qui ne pâlisse auprès de celle-là?

O fortunatam nimium, tua si bona noris!

Quels événements aussi, dans nos jours féconds en événements, ne baissent pavillon devant celui-là, même parmi ceux qui prétendent à je ne sais quelle universalité? Les fêtes même de l'industrie et la glorification des conquêtes de l'intelligence sur la matière, en quelque estime que nous les mettions, ont un caractère transitoire et passager. Toutes ces belles choses changeront, c'est leur loi, c'est la loi du progrès.

Les fêtes et les entrevues des rois de la terre peuvent être des gages heureux de la paix du monde, et, à ce titre, nous devons y applaudir; mais un souvenir en efface un autre, et le théâtre de la politique est bien changeant!

Quant aux assemblées plus ou moins ténébreuses des ennemis du Pape et de l'Église, soit qu'ils se proposent de nous ramener en arrière, non pas aux agapes de la charité, mais, s'il était possible, bien au-delà du paganisme, jusqu'à des négations qui mettraient l'homme au niveau de la brute, soit qu'ils ne cherchent qu'à nous épouvanter par leurs complots et à troubler la société par de vaines terreurs; — n'oublions pas que le jour même où les uns se sont séparés sans oser promulguer leur décret d'athéisme, l'armée de Dieu se recrutait, sur la surface du monde entier, d'une milice jeune et vaillante, que ses chefs éprouvés armaient pour le combat, — et le jour où les autres tenaient à Naples leur noir conciliabule, on célébrait à Rome le vingt-deuxième anniversaire du couronnement de celui à qui Dieu a donné sa force pour qu'il la donnât à ses frères. Les ennemis et leurs projets insensés passeront, mais le souvenir du grand Pape qui gouverne l'Église, aussi bien que le souvenir des fêtes d'aujourd'hui durera toute la vie de l'humanité.

Qu'importent les choses qui passent, qui changent, qui se renouvellent? qu'importent et l'esprit nouveau, et la pensée nouvelle, et toutes les nouveautés qu'on nous oppose dans les feuilles nouvelles qui, chaque matin, se détachent du gros volume de l'erreur et de la folie? Elles prétendent faire au genre humain une nouvelle conscience et une

morale nouvelle; mais ni l'une ni l'autre n'ont rien de nouveau, comme leur libre conscience et leur morale indépendante n'ont rien de libre ni d'indépendant. Ce sont comme les grains de la poussière que le vent amasse, que le vent soulève, que le vent emporte, que le vent ramène. Ils incommodent, ils aveuglent pour un moment; mais que le calme vienne, et ils retombent pêle-mêle les uns sur les autres dans leur paresseuse immobilité.

La vérité seule est toujours ancienne et toujours nouvelle, parce qu'elle seule est, que le reste n'est rien. Elle seule est toujours ce qu'elle a été, et sera toujours ce qu'elle est. Tous les regards des siècles ne parviendront pas plus à l'envisager sur toutes ses faces qu'à sonder toutes ses profondeurs. Mais toujours elle enrichira les esprits et les cœurs qui la contempleront; ils y puiseront, sans jamais s'en rassasier, la fécondité et la joie.

L'erreur tue (1), il est vrai, parce que l'erreur porte en soi la mort; mais la vérité vit, et la vérité vivifie. L'Église est la dépositaire de la vérité, et c'est pour cela que l'Église fait la guerre à l'erreur; c'est pour cela aussi que l'Église ne peut pas périr : elle a les promesses de vie éternelle. Par moment, le flot des erreurs fond sur elle pour l'engloutir, mais le flot passe, et elle reste : quand son navire semble sombrer, il touche au port. N'ayons donc ni trouble ni crainte, ni pour l'avenir, ni pour le présent même : et si parfois notre faiblesse se sentait près de défaillir, gardons cette parole de Pie IX : « *Prenez courage, l'Église triomphera; je dépose en vos cœurs cette espérance; non pas seulement cette espérance, mais cette prophétie !* (2) »

E. STEIN.

(1) Elle ne tue pas la vérité, mais les hommes, dans leur passage d'un jour sur la terre. Qui ne sait, qui ne voit le mal que font partout les mauvaises doctrines, la mauvaise littérature et l'art mauvais. Tout récemment encore, deux jeunes filles de 14 ans, dit-on, se sont tuées par désespoir d'amour. Les auteurs des romans qu'elles avaient lus se sont-ils applaudis de ce triomphe de leur plume ? Que de ravages fait au sein du peuple la plaie des mauvais livres! Dernièrement encore le Sénat, à propos des Bibliothèques, s'en est ému.

Travaillons donc à multiplier, à répandre, à encourager les bons livres. La vérité, le goût n'ont pas perdu leurs droits : leurs triomphes sont de tous les temps. N'en est-ce pas un, dans ce temps de positivisme, de matérialisme et de réalisme grossier dans l'art, que l'une des plus hautes récompenses décernée à la reproduction par la gravure de l'œuvre si chaste, si pure et si délicatement naïve de l'ange de Fiesole, le *Couronnement de la Vierge*, la mère du bel amour, l'inspiratrice du bel art et des belles pensées ?

(2) Paroles à la réception des évêques le 17 juin dernier.



DEMANDES ET OFFRES D'OUVRAGES

de la part des agrégés.

OFFRES.

Commentario alla S. Scrittura (ital.) 23 vol. in-18. Milan, 1853. Demi-reliure, dos parchemin en très-bon état. 30 »

Bible de Cologne (Balthazar d'Égmond, 1862), in-8°, reliure chagrin, en bon état, versets séparés, caractères elzéviriens. Net : 10 »

Dictionnaire de Géographie moderne de H. Langlois. 4 gros vol. de plus de 800 pages chacun. Brochés, net : 8 »

Discours sur l'histoire universelle, par Bossuet, édition Curmer épuisée. 2 vol. in-8° avec encadrements variés à chaque page et 12 gravures sur acier; br., couverture fatiguée. Prix : 40 »

Biblia sacra, grand in-8° en très-bon état, demi-reliure. Bâle, 1521. Net : 7 »

Histoire maritime de France, par Léon Guérin. (Provinces et villes maritimes colonies, voyages et combats de mer depuis la fondation de Marseille jusqu'à l'année 18 0.) 6 vol. gr. in-8° jésus, avec gravures; brochés, bien conservés. Paris, Dufour. Prix : 60 fr. Net : 32 »

Mignet. Histoire de la Révolution française. 2 vol. in-8° brochés, avec gravures. Didot, éditeur. Prix : 12 fr. Net : 8 fr.

Les Conférences d'Angers. 20 vol. Reliure veau en très-bon état. Net : 25 fr.

Le Dictionnaire théologique de Bergier, et la Réfutation du matérialisme, par le même; en tout 10 vol. brochés. 12 »

Mirabeau peint par lui-même, ou Recueil de ses Discours, etc. 1791. 4 vol. grand in-8° de 600 pages. La brochure est fatiguée. Net : 6 »

Biblia sacra. Lyon, 1626. Gr. in-4° en très-bon état; magnifique édition avec frontispice. Net : 8 »

Méditations de Chevassu. 5 vol. reliés en très-bon état. Net : 5 »

Bibliographie de la France, de 1857 à 1864. 24 vol. in-8°, dont 18 vol. brochés et 6 vol. en livraisons détachées; le tout en très-bon état. On céderait les 24 vol. à 100 fr.

Le Correspondant, années 1850 à 1855 incluses (en tout onze volumes grand in-8° de plus de 900 pages); de plus la nouvelle série de 1855 à 1864 formant 25 volumes. — On peut acheter ensemble ou séparément à 5 fr. 50 le volume net.

Nouvel enseignement musical, par Rahn. Prix : 10 fr. Net : 6 »

Méthode élémentaire de piano, par Klarman. 7 fr. Net : 4 20

Douze romances de famille, par M. l'abbé Sigaud. 6 fr. Net : 3 60

Histoire de France, par Laurentie. 8 vol. in-8°, 1re édition, coupés, bien conservés. 70 fr. Net : 25 »

LISTE

DES OUVRAGES ET PUBLICATIONS DIVERSES

QUI ONT PARU DANS LE MOIS DE MAI (1).

(Résumé d'après le *Journal général de la librairie.*)

Acta sanctorum quotquot toto orbe coluntur, vel a catholicis scriptoribus celebrantur, ex latinis et græcis, aliarumque gentium antiquis monumentis collecta ac digesta, illustrata a Godefrido Henschenio et Daniele Papebrochio, e societate Jesu. *Editio novissima*, curante Joanne Carnandet. Junii, T 1, 2, 3. In-folio à 2 col., CXX-2357 p. Paris, lib. Palmé. » »

Actes (les) des saints depuis l'origine de l'Eglise jusqu'à nos jours, d'après les Bollandistes, Mabillon et les plus récents hagiographes. Traduits et publiés pour la première fois en français par M. J. Carnandet et Mgr J. Fèvre, avec le concours d'une société d'ecclésiastiques. T. 4, in-4° à 2 col., 720 p. Paris, chez F. Watthelier et Cie, rue de Sèvres, 19.

L'ouvrage formera environ 80 vol. Chaque vol., 12 50

Agard. — Le Denier de Saint-Pierre et la Papauté en 1867; par Michel Agard. In-8°, 8 p. Marseille. 20 c.

Amaury. — Itinéraire de Nantes à Napoléon-Vendée et aux Sables-d'Olonne, précédé de l'histoire des chemins de France; par M. Auguste Amaury. In-18 jésus, 431 p. Paris, L. Hachette et Cie. » »

Alexandre. — Dictionnaire grec-français, composé sur un nouveau plan où sont réunis et coordonnés les travaux de Henri Estienne, de Schneider, de Passow, et des meilleurs lexicographes et grammairiens anciens et modernes; par C. Alexandre, membre de l'Institut. 12° *édition*, revue et corrigée par l'auteur. Gr. in-8° à 3 col., 1632 p. Paris, L. Hachette et C°. 15 »

Alexanian. — La Turquie et la Crète; par Ohannès Alexanian. In-8°, 16 pages. Paris. » »

Alric. — Esquisse d'un voyage autour du monde; par l'abbé Henry J. A. Alric, ex-missionnaire apostolique. In-8°, 71 pages. Paris. » »

Altenheym (d'). — Anecdotes édifiantes; par d'Altenheym. In-18, 108 p. » »

Altenheym (d').—Fortuna, ou Notice sur une peuplade d'Océanie. In-18, 107 p. Barbou frères. » »

Art (l') de plonger et de travailler sous l'eau. Eclairage électrique sous-marin. Description des appareils plongeurs de MM. Rouquayrol, ingénieur, et Denayrouze, lieutenant de vaisseau. In-16, 48 p. et pl. Paris, boulevard du Prince-Eugène. 3 50

Assainissement des villes, enrichissement des campagnes par la collecte salubre, la transformation rapide et l'utilisation économique des engrais perdus dans les centres de population. Salubrité, fertilité. Gr. in 18, 167 p. Paris, à la compagnie chaufournière de l'Ouest (Renard et C°), 16, rue de la Tour-des-Dames. » »

Ampère. — Histoire littéraire de la France avant Charlemagne; par J. J. Ampère, de l'Académie française. 2° édition. 2 vol. in-8°, 846 p. Paris, Didier et C°. » »

Annales de la Société impériale de médecine de Lyon. T. 14. 2° série. In-8°, XIII-128 p. Paris, lib. J. B. Baillière et fils. » »

Annales des sciences physiques et naturelles d'agriculture et d'industrie; publiées par la Société impériale d'agriculture, etc., de Lyon. 3° série. T. 10. In-8°, CIXXV-816 p. Paris, Treuttel et Wurtz. 28 »

Annuaire spécial du corps de l'armée de terre, établi sur les documents du ministère de la guerre. 1867 In-8° oblong, LVII-230 p. Paris, Dumaine. 8 50

(1) On nous a demandé de ne porter dans cette liste que les bons ouvrages. Cela n'est pas possible. D'abord parce que nous ne saurions faire un choix qu'après examen, et qu'il serait matériellement impossible d'examiner deux à trois cents ouvrages divers en quelques jours. Puis ensuite, il y a parmi nos agrégés des archevêques, des évêques, des vicaires généraux, des supérieurs d'établissements ecclésiastiques qui, par état, ont besoin de connaître tout ce qui est publié. D'ailleurs, les noms de l'auteur et de l'éditeur, que nous avons toujours soin de donner, peuvent très-souvent servir à éclairer le lecteur sur l'esprit des publications nouvelles annoncées dans cette partie de la Revue.

Annales de la Société linnéenne de Maine-et-Loire. 9e année. 1867. In-8°, XII-250 p. et 11 pl. » »

Annuaire de la Société philotechnique. Année 1866. T. 28. In-8°, XXVI-308 p. Paris, L. Hachette et Ce. 5 »

Annuaire des conseils et commissions d'hygiène de France ; suivi du Tableau de classement des établissements insalubres incommodes, par M. A. Chevalier fils, chimiste. Gr. in-18, 285 p. Paris, P. Dupont. 2 »

Annuaire du comité d'archéologie américaine, publié sous la direction de la commission de rédaction, par les sociétaires. 1866-67. In-8°, 80 p. Paris, Maisonneuve et Ce. » »

Annuaire des commerçants, ou l'indicateur des fabricants, marchands en gros, commissionnaires en marchandises et entrepreneurs de bâtiments de Paris et du département de la Seine, contenant 100,000 adresses; par Jules Méreau. 4e année. Edition de 1867. In-18 jésus, VIII-1556 p. Paris, les principaux libraires. 4 50

Annuaire des notables commerçants de la ville de Paris, contenant : leurs noms et adresses, les spécialités de leur commerce, la date de leurs établissements, etc. Publié par J. Techener père, d'après les documents officiels de la préfecture de la Seine. In-12, VIII-184 p. Paris, Techener; les principaux libraires. 3 »

Annuaire du département de la Manche. 39e année. 1867. In-8°, 180 p. Saint-Lô.

Annuaire de la Mayenne, administratif et commercial, pour l'année 1867. Suivi de : Le Maine sous l'ancien régime, administration, justice, finances; par Léon Maître, archiviste de la Mayenne. In-18.

Bachelet. — Les Français en Italie au XVIe siècle; par Th. Bachelet. In-8°, 272 p. Rouen, Mégard et Ce. » »

Baillon. — Lord Walpole à la cour de France, 1723-1730, d'après ses mémoires et sa correspondance; par le comte de Baillon. In-18 jésus, XXV-396 p. Paris, Didier et Ce. » »

Barbault (Miss). — Leçons pour les enfants; par miss Barbault *Nouvelle édition.* In-18, 108 p. et grav. Tours, Mame et fils. » »

Barbé (Mme). — L'Orpheline de Plessis-lès-Tours, épisode du règne de Louis XI; par Mme Barbé. In-8°, 255 p. Rouen, imp. et lib. Mégard et Ce. » »

Bastiat. — Appel à la Jeunesse française ; par Frédéric Bastiat (société d'économie politique de Bordeaux). Grand in-18, 36 p. Saint-Denis. Paris, lib. Guillaumin et Ce. » »

Baudrand. — Histoires édifiantes et curieuses; par Baudrand. Grand in-18, 251 p. et grav. Limoges, imp. et lib. Barbou frères. » »

Baudry. — Vie de Henri Dorie, prêtre de la Société des Missions étrangères, décapité pour la foi en Corée le 8 mars 1866, écrite par l'abbé Ferdinand Baudry. In-12, XL-228 pages. Poitiers ; Paris, lib. Palmé » »

Beaufrand et Desclosières. — Biographie des grands inventeurs dans les sciences, les arts et l'industrie ; par M. Ch. Beaufrand et G. Desclosières. 4e *édition*. In-8°, VIII-396 p. Paris, imp. et lib. Dennaud. 6 »

Benloew. — De la naissance et de la fin des littératures; par L. Benloew, professeur de littérature ancienne. In-8°, 45 p. Dijon, imp. Jobard. » »

Bérard. — Indicateur général de l'Algérie. Description géographique, historique et statistique de toutes les localités comprises dans les trois provinces ; par Victor Bérard, receveur de l'enregistrement, des domaines et du timbre. 3e *édition*, entièrement refondue, accompagnée de 4 cartes et de 3 plans, par M. O. Mac-Carthy. In-18, XXVII-600 p. Paris, Challamel aîné. 5 »

Blanc. — Grammaire des arts, du dessin, architecture, sculpture, peinture, jardins, gravure en pierres fines, gravure en médailles, gravure en taille douce, eau-forte, manière noire, aqua-tinta, gravure en bois, camaïeu, gravure en couleurs, lithographie ; par Ch. Blanc. In-8°, 724 p. Paris, Ve J. Renouard. » »

Bliard et Ducoin. — L'Industrie dans les Ardennes. Histoire et description des établissements industriels du département ; par Bliard, professeur de physique et de chimie au collége de Charleville, et Ducoin, inspecteur départemental, ancien professeur de sciences, avec le concours d'un grand nombre d'industriels. 1re livraison : Ardoisières. 1re partie. Illustrée de 16 figures dans le texte. In-8°, 40 pages. Les principaux libraires. » »

L'ouvrage formera 32 livraisons, avec illustrations dans le texte. Il paraît une ou deux livraisons par mois.

Bocquillon. — Manuel d'histoire naturelle médicale ; par H. Bocquillon, professeur d'histoire naturelle au lycée Napoléon. 2e partie. 1er fascicule. Botanique. Avec 163 fig. intercalées dans le texte. In-18 jésus, 433-648 pages. Lib. Germier Baillière. L'ouvrage complet, 12 fr. » »

Bonaventure (Saint). S. R. E. cardinalis S. Bonaventuræ ex ordine minorum

episcopi albanensis, doctoris Ecclesiæ seraphici opera omnia, Sixti V, Pontificis maximi jussu diligentissime emendata, accedunt selecta multa tum ex postrema veneta editione, tum ex prodromo eruditissimo Fr. Benedicti a Cavalesio ordinis minorum reformati. » »

Bossuet. — Œuvres complètes de Bossuet, publiées d'après les imprimés et les manuscrits originaux purgées des interpolations et rendues à leur intégrité. par F. Lachat. *Edition* renfermant tous les ouvrages édités et plusieurs inédits. T. 8, 9, 10. In-8°, LXXVIII-1880 pages. Paris, Vivès. » »

Boehm. — Six semaines dans l'isthme de Suez; par Boehm père. Avec un plan du canal maritime. In-16, 63 p. Montpellier, imp. Boehm et fils; les principaux libraires. Paris, Dentu. 20 »

Boudin. — La légende merveilleuse de l'an 1867 (vers); par Amédée Boudin. In-4°, 8 p. L'auteur, aven. d'Eylau, 84 bis. » »

Bouix. — Tractatus de jure regularium ubi et de religiosis familiis, quæ vota solemnia, vel etiam simplicia perpetua non abent; auctore D. Bouix, theologiæ et utriusque juris doctore. *Editio secunda*. 2 vol. in-8°. XII-1336 pages, Paris, Ruffet et Cᵉ. 14 »

Bouniol. — Les vaillants Cœurs. La Caverne de Vaugirard; par M. Bathild Bouniol. In-18 jésus, II-376 p. Paris, Dillet. 2 »

Cadrès Marmet. — Principes de tenue de livres très-simplifiée, à partie simple et à partie double; avec un Vocabulaire des termes les plus usités dans le commerce; par E. Cadrès Marmet. *Nouvelle édition*. In-18, 76 p. Paris, L. Hachette et Cᵉ. » 60

Cap. — La Science et les savants au XVIᵉ siècle, tableau historique; par Paul-Antoine Cap, membre de l'Académie royale de médecine de Belgique. In-12, XV-317 pages et grav. Tours, Mame et fils. » »

Caplain.— Exercices de grammaires française, à l'usage des établissements d'enseignement secondaire spécial, des écoles primaires et des cours d'adultes; par H. Caplain, ancien maître de pension. Ouvrage revu par un ancien professeur de l'Université. In-12, 82 p. Saint-Quentin, Meurisse-Hourdequin. 50 cent.; corrigé. 1 »

Carné (de). — La Question romaine à Rome; par le comte de Carné, de l'Académie française. In-8°, 32 p. Paris, Douniol. » »

Catalogue général publié par la Commission impériale. Exposition universelle de 1867 à Paris. Annexe agricole, Billancourt. Gr. in-18, 62 p. Paris, Dentu. 1 »

Catalogue spécial de l'Exposition universelle de Paris 1867, édité par la commission. Prusse et Etats de l'Allemagne du nord. Gr. in-18, 326 p. Dentu » »

Catalogue des produits des colonies françaises; précédé d'une notice statistique. (Exposition universelle de 1867.) Gr. in-8°, 155 p. Paris, Challamel aîné. 3 »

Catalogue de la bibliothèque de M. N. Yemeniz. Table des prix d'adjudication. In-8°, 31 p. Paris, Bachelin-Deflorenne. » »

Catalogue des imprimés de la bibliothèque de la ville de Reims. Belles-lettres, 1ʳᵉ partie. In-8°, XII-512 p. Reims, Dubois et Cᵉ. » »

Catalogue général publié par la Commission impériale. Exposition universelle de 1867 à Paris. Annexe agricole de Billancourt. Expositions d'animaux (1ʳᵉ quinzaine de juillet). In-18, 12 p. Paris, Dentu. » »

Catalogue général publié par la Commission impériale. Exposition universelle de 1867, à Paris. 2 vol. In-18 jésus, CLXXXVIII-2099 p. Paris, Dentu. 6 »

Catéchisme de l'humilité; par un directeur de grand séminaire. 2ᵉ *édition*. In-32, 128 p. Paris, Putois-Cretté. » »

Caumont. — Direction de la liberté, ou la loi, discours de clôture d'un cours public et gratuit de droit économique professé à l'hôtel de ville du Havre (1865-1867); par Aldrick Caumont, avocat, professeur de droit commercial et maritime et de droit économique. In-8°, 27 p. Paris, Durand; Marescq; Guillaumin. » »

Cavaglion. — Loi sur le patrimoine ecclésiastique en Italie (7 juillet 1866), précédée d'une introduction, par E. Cavaglion. Paris, lib. internationale. » »

Cesinale (da) Storia delle missioni dei cappuccini; per P. Rocco da Cesinale, lettore nel collegio delle missioni estere dello stess ordine. T. 1. In-8°, XVI-520 p. Paris, Lethielleux. » »

Chaffoy (Mgr de).—Œuvres spirituelles de Mgr de Chaffoy, évêque de Nîmes, recueillies et mises en ordre par M. l'abbé J. B. Bergier, missionnaire de Beaupré. 3 vol. in-12, LII-1845 p. Paris, Ruffet et Cᵉ. » »

Chaix. — Saint Sidoine-Apollinaire et son siècle; ouvrage couronné par l'Académie de Clermont; par M. l'abbé L. A. Chaix, curé de Saint-Germain-Lem-

bron. T. 1. In-8°, VIII-476 p. Thibaud. » »

Chantepie. — Tunis à l'Exposition de 1867 ; par M. Alfred Chantepie, attaché à la caisse des dépôts et consignations (ministère des finances). In-8°, 14 p. Paris, Chaix et Cᵉ. » »

Chantrel. — Histoire de France, depuis les origines jusqu'aux derniers événements contemporains ; par J. Chantrel. In-12, 556 p. Paris, Putois-Cretté. 3 »
Cours abrégé d'histoire universelle.

Chapusot. — Saint Ephrem, sa vie, son pèlerinage à Jalons, neuvaine en son honneur, description de sa chapelle souterraine; par M. l'abbé P. J. Chapusot. In-32, 121 p. Châlons-sur-Marne, Le Roy. » »

Chateaubriand (de). — Œuvres complètes. Essai sur la littérature anglaise. Le Paradis perdu et Poëmes traduits de l'anglais; par F. A. de Chateaubriand. In 8°, 736 p. Paris, Furne, Jouvet et Cᵉ. » »

Chateaubriand. — Génie du christianisme et défense du Génie du christianisme avec notes et éclaircissements; par Chateaubriand. Suivis des extraits critiques par M. Fontanes. *Nouvelle édition*, revue avec soin sur les éditions originales. In-8°, 743 p. Garnier frèr. 6 »

Chateaubriand (de). — Les Martyrs; par F. de Chateaubriand; précédé d'un discours sur Chateaubriand par J.J. Ampère. 2 vol. In-18 jésus, 622 p. Paris, Michel Lévy frères; Lib. nouv. 2 »

Chevallier. — Précis d'histoire générale accompagné de tableaux généalogiques et synoptiques, rédigé d'après les programmes officiels de l'enseignement secondaire classique et spécial; par M. Chevallier, ancien professeur agrégé d'histoire. In-12, 631 p. Paris, Jules Delalain et fils. » »

Chevreau-Lemercier (Mme). — Premières leçons sur l'histoire sainte, ou Explication des cinquante images sur les principaux faits de l'Ancien Testament, à l'usage des salles d'asile; par Mme Chevreau-Lemercier. 1ʳᵉ partie. De la création du monde à la mort de Moïse. In-18, 99 p. Paris, L. Hachette et Cᵉ. 1 »

Christophe, ou le Bon Ouvrier, suivi de Conseils utiles dans tous les etats. In-12, VIII-184 pages et grav. Tours, imp. et lib. Mame et fils. » »
Bibliothèque de la jeunesse chrétienne.

Clef (la) de l'Exposition universelle de 1867. 1ʳᵉ *édition*. In-32, 100 pages. Paris, Alcan-Lévy. » 30

Clouët. — Histoire de Verdun et du pays Verdunois; par M. l'abbé Clouët, bibliothécaire de la ville. T. 1. In-8°, 512 pages. Verdun, Laurent. » »

Colas de la Noue. — Du prêt à intérêt en Grèce, à Rome, en Judée, dans le droit canonique, le droit barbare et les coutumes feodales, d'après les ordonnances des rois de France, le code Napoléon, les lois de 1807 et de 1857, suivi d'une étude sur les législations étrangères et sur les réformes à introduire dans le droit français; par Ed. Colas de La Noue, docteur en droit, substitut du procureur impérial à Sarlat. In-8, 278 p. Paris, Durand et Pedone-Lauriel. » »

Coquerel. — La Conscience et la foi; par Athanase Coquerel fils. In-18 jésus, IV-189 p. Paris, Germer Baillière. 2 50

Cornelius a Lapide. — Commentaria in Scripturam sacram R. P. Cornelii a Lapide, e societate Jesu, sanctæ Scripturæ olim Lovanii, postea Romæ professoris. Accurate recognovit ac notis illustravit Augustinus Crampon *Editio nova*. T. 17. Gr. in-8° à 2 col., 485 p. Paris, Vivès. Chaque vol. 10 »
L'édition formera 22 vol. Les souscripteurs ne payeront que 20 vol.

Courcelle-Seneuil.—La Banque libre, exposé des fonctions du commerce de banque et de son application à l'agriculture; suivi de divers écrits de controverse sur la liberté des banques; par J. G. Courcelle-Seneuil In-8°, IV-356 p. Paris, Guillaumin et Cᵉ. 6 »

Courtilloles (de).— Recueils de documents relatifs à la tenue des états-généraux du grand baillage d'Alençon en 1789, recueillis par E. F. L. de Courtilloles, membre de la Société des antiquaires de Normandie. In-8°, 391 p. Cherbourg, Feuardent. » »

Crozet —Revue de la musique dramatique en France, contenant un essai abrégé de l'histoire de l'opéra, des notices, par ordre alphabétique, de tous les opéras ou opéras-comiques qui ont été représentés en France sur nos divers théâtres lyriques, y compris le théâtre Italien, et enfin les notices, aussi par ordre alphabétique, des compositeurs dont les œuvres ont été représentées en France, avec la liste de tous leurs ouvrages; par F. Crozet, ancien avocat. In-8°, 477 p. Grenoble, Prudhomme. 7 50

Dehérain et Tissandier.—Notions préliminaires de chimie; par P. Dehérain, professeur au collége Chaptal, et G. Tissandier. Ouvrage rédigé conformément aux programmes officiels de 1866 pour l'enseignement secondaire spécial

(1re année). In-18 jésus, VII-163 p. Paris. L. Hachette et Ce. 1 50

Delaporte.—Les Fastes de la guerre d'Orient pendant les croisades; XIe XIIe et XIIIe siècles; par A. Delaporte, In-8°, 148 p. grav. Ardant frères; Paris. » »
Bibliothèque chretienne de l'adolescence et du jeune âge.

Delille. — Essai sur l'alphabet, destiné à servir de complément aux diverses méthodes de lecture et à être employé comme livre de lecture courante; par M. François Delille, professeur. In-12, 51 p. Paris, J. Delalain et fils; l'auteur, 129, rue de Rennes. » »

Duhamel.—Géographie de la France et de ses colonies au point de vue administratif, agricole, industriel et commercial, rédigé conformément au nouveau programme de 1866; par L. Duhamel, chef d'institution. In-12, 122 p. Paris, Larousse et Boyer. » »

Ère (l') des Martyrs; par l'auteur de: Un Martyr du IIIe siècle. In-8°, 220 p. et grav. Paris, Mollie. » »

Fablier (le) de l'enfance et de la jeunesse; choix des meilleures fables françaises extraites de La fontaine, Florian, Lamotte et Aubert. In-12, 108 p. et grav. Limoges, F. F. Ardant frères; Paris » »

Fierville.—De la nécessité de l'enseignement secondaire spécial. Etude historique. Conférence faite à l'association philomathique de Bayonne, le 31 janvier 1867; par Ch. Fierville, professeur de morale et de littérature. In-8°, 34 pages. Bayonne, Lespès. » »

Filleul-Pétigny (Mlle).— La Palestine, ou une Visite aux Lieux saints; par Mlle C. Filleul Pétigny. In-8°, 192 p. et grav. Rouen, Mégard et Ce. » «
Bibliothèque morale de la jeunesse.

Fleury.—Petit catéchisme historique, contenant en abregé l'histoire sainte et la doctrine chrétienne; par Fleury. Augmenté de la Chronologie de l'histoire sainte depuis la création du monde jusqu'à nos jours, à l'usage des écoles primaires. In-18, 144 p. Amiens, Lambert-Caron. » »

Gabourd. — Histoire contemporaine, comprenant les principaux événements qui se sont accomplis depuis la revolution de 1830 jusqu'à nos jours, et résumant, durant la même période, le mouvement social, artistique et litteraire; par Amédée Gabourd T. 7. In 8°, 580 p. Mesnil, Paris, Firmin Didot frères, fils et Ce. 6 »

Gingeot. — Un voyage en Australie; par M. Paul Gingeot. In-8°, 64 p. Paris, lib. Douniol. » »

Girard. — Divinité du christianisme. Lettres à MM A. Peyrat, E Renan, H. Taine, E. About, E Littré, V. Meunier, etc.; par Fulgence Girard 1re et 2e lettres. In-8, 102 p. Paris, lib. Dentu; Douniol. » »

Girault. — Album graphique, recueil d'alphabets français, étrangers et ornés, couronnes, armes, supports, chiffres entrelacés et ornés, monogrammes tirés d'anciens manuscrits, et composés par Jules Girault, ancien graveur calligraphe; contenant 125 pl. gravées avec texte. In-18 oblong, 134 p. Paris, l'auteur, 42, rue du Bac. » »

Giresse. — Essai sur la population; par J.-L. Giresse, avocat In-8°, 32 p. Paris, lib. Guillaumin et Ce. » »

Giry et Guérin. — Les Petits Bollandistes, vies des saints d'après les Bollandistes, Surius, Ribadeneira, le P. Giry, les hagiologies et les propres de chaque diocèse et les travaux hagiographiques les plus récents; par M. l'abbé Paul Guérin. 6e *édition*, entièrement revue, corrigée et considérablement augmentée. 3 »

Godron. — De la Signification morphologique des differents actes de végétation de la vigne; par D.-A. Godron, docteur en médecine. In-8°, 38 p. Nancy, imp. Ve Raybois. » »

Graf. — Les Premières connaissances, ou la science des petits; pas G. Graf. In-4°, 16 p. Paris, lib. A. Bédelet. Fig. noires, 1 40
Fig. coloriées, 2 »

Guettrot. — Les Annales de la paix, 1852-1867. Miscellanées historiques d'après les documents officiels; par J. Guettrot. In-8°, 224 p. Paris, lib. Dentu. » »

Guilhermy (de). — Description de la Sainte-Chapelle: par M. F. de Guilhermy; avec 6 grav. de M. Gaucherel. In 18, 79 p. Paris, à la Sainte-Chapelle. » »

Heures choisies, contenant les prières durant la sainte messe, les vêpres du dimanche, l'office de la sainte Vierge, les psaumes de la pénitence, le Chemin de la croix, etc. In-18, 756 p. Tours, imp. et lib. Mame et fils. » »

Heumann. — Histoire de Cristophe Colomb, ou la Découverte de l'Amérique, d'après Campe; par G. Heumann, professeur agrégé au lycée de Rouen. In-8°, 270 p. Rouen, imp. et lib. Mégard et Ce. » »

Hilaire. — Cur Deus Homo. Dissertatio de motivo incarnationis; auctore R. P. Hilario, parisiensi, ordinis fratrum mi-

norum capucinorum. In-8°, XII-264 p. Lyon, imp. Jaillet. » »

Histoire de la vie et des miracles de la bienheureuse bergère Germaine Cousin, vierge séculière au village de Pibrac, diocèse de Toulouse; écrite d'après les actes authentiques de la béatification et de la canonisation de la servante de Dieu; publiée par le Postulateur de la cause. In-32, 128 p. Toulouse; les principaux lib. » 60

Histoire littéraire de Fénelon, ou Revue historique et analytique de ses œuvres pour servir de complément à son histoire et aux différentes éditions de ses œuvres, par M..., directeur au séminaire de Saint-Sulpice. Gr. in-8° à 2 col., XIII-480 p. Paris, lib. Lecoffre fils et Ce. » »

Homère. — Iliade d'Homère. Traduction en vers, par D. Allemand. 2e vol. In-8°, 336 p. Paris, lib. Delagrave et Ce. » »

Huguet. — Dévotion des sept dimanches consacrés à honorer les douleurs et les allégresses de saint Joseph, avec indulgence plénière chaque dimanche; par le révérend P. Huguet. *Nouvelle édition*, sur un plan nouveau, avec une messe en l'honneur de saint Joseph. In-18, 48 p. Paris, lib. Régis Ruffet et Ce. » »

Hureaux. — Traité du droit de succession; par J.-B.-A. Hureaux, vice-président au tribunal civil de Charleville. T. 1. In-8°, 473 p. Paris, lib. Marescq aîné. L'ouvrage (3 vol.). 35 »

Joret-Desclosières. — Procès de Jacques Cœur, argentier du roi Charles VII (1451); par Gabriel Joret-Desclosières, avocat. In-8°, 16 p. Paris, lib. Thorin. » »

Jobez. — La France sous Louis XV (1715-1774); par M. Alphonse Jobez, ancien représentant. T. 4. Madame de Pompadour de 1746 à 1757. In-8°, VI-365 p. Paris, lib. Didier et Ce. » »

Joly. — Essais poétiques sur Dieu, l'immortalité de l'âme et ses destinées; par B. Joly. In-8°, 32 p. Paris, lib. Didier. » 75

Kiæs. — Traité élémentaire de géométrie descriptive; par J. Kiæs, professeur aux lycées Louis-le-Grand, Saint-Louis, etc. 2e partie, à l'usage des classes de mathématiques spéciales et des candidats à l'Ecole normale supérieure et à l'Ecole polytechnique. In-8°, 304 p. et atlas de 29 pl. Paris, lib. L. Hachette et Ce. 9 »

La Chenaye-Desbois et Badier. — Dictionnaire de la noblesse, contenant les généalogies, l'histoire et la chronologie des familles nobles de la France, l'explication de leurs armes et l'état des grandes terres du royaume possédées à titre de principautés, duchés, marquisats, etc. On a joint à ce Dictionnaire le tableau généalogique et historique des maisons souveraines de l'Europe et une notice des familles étrangères les plus anciennes, les plus nobles et les plus illustres; par de La Chenaye-Desbois et Badier. 3e *édition*, entièrement refondue. » »

Lafforgue. — Vie édifiante de saint Bertrand, évêque et patron de l'église de Comminges; augmentée de plusieurs autres chapitres intéressants et curieux; par B. Lafforgue, prêtre du diocèse de Toulouse. In-18, 118 p. Toulouse. » »

La Villéon (de). — Mélanges, déceptions et consolations, satires, portraits et pastiches; par le vicomte de La Villéon. Dessins de Ad. Lefèvre, gravure de Pannemaker. Gr. in-8°, 386 p. Paris, Garnier frères. » »

Le Pelletier. — Astronomie biblique. Le Déluge, Josué, Ezéchias. Curieuse concordance des trois plus prodigieux miracles de la Bible avec l'état présent du ciel; par Anatole Le Pelletier, auteur du Cycle universel. In-8°, VIII-39 p. Paris, l'auteur, 40, rue d'Aboukir. » »

Léouzon Le Duc. — Voltaire et la police, dossier recueilli à Saint-Pétersbourg, parmi les manuscrits français originaux enlevés à la Bastille en 1789. Avec une introduction sur le nombre et l'importance desdits manuscrits, et un essai sur la bibliothèque de Voltaire; par L. Léouzon Le Duc. In-18 jésus, 263 p. Paris, Bray. » »

Lucas. — Le Procès du matérialisme, étude philosophique précédée d'une lettre à Mgr l'évêque d'Orléans; par M. Félix Lucas, ingénieur des ponts et chaussées. In-18 jésus, VII-260 p. Paris, Didier et Ce. » »

Malte-Brun. — Géographie universelle de Malte-Brun, entièrement refondue et mise au courant de la science par Th. Lavallée, professeur de géographie et de statistique à l'école militaire de Saint-Cyr. T. 6. 1re partie. Gr. in-8°, 356 p. Paris, Furne et Ce. » »

L'ouvrage forme 6 vol. illustrés de 60 grav. sur acier. Chaque vol. se vend 10 fr.; le demi-vol. 5 fr.; l'ouvrage complet, 60 fr.

Maret. — Esquisse biographique sur illustrissime et révérendissime Jean-Aimé de Levezou de Vesins, évêque d'Agen; par M. l'abbé Léon Maret, curé de Sainte-Marguerite du Vésinet. In-8°, 40 p. Paris, bureaux de la Semaine religieuse de Paris. 1 »

Martin (C.). — Panorama des prédicateurs, ou Répertoire pour l'improvisation et la composition du sermon; par M. l'abbé C. Martin. Précédé de deux lettres : l'une de Mgr Fioramonti, secrétaire de N. S. P. le Pape Pie IX; l'autre de Mgr Sibour, archevêque de Paris. 8e *édition*. T. 1 et 2. Gr. in-4° oblong à 3 col., 506 p. Paris, Martin neveu et Audier. L'ouvrage complet, 3 vol. 30 »

Martinet. — Institutionum theologicarum quarta pars seu theologia moralis; auctore A. Martinet. T. 2. In-8°, 470 p. Paris, Palmé. » »

Mémoires de l'Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix. T. 9. 2e partie. In-8°, 119-554 p. Aix, Illy. » »

La première partie de ce vol. a été publiée en 1862.

Mémoires pour servir à l'histoire de la Ligue en Provence. Besaudun, Bausset, Cassaignes. In-8°, XX-316 p. Aix, Makaire. » »

Mermillod (Mgr). — Éloge de Mgr M.-N.-A. Daveluy, évêque d'Acone, coadjuteur de Corée, martyrisé en Corée le vendredi saint 1866, prononcé dans la cathédrale d'Amiens, par Mgr Mermillod, évêque d'Hébron. In-8°, VII-44 p. Paris, Bauchu et Ce. » »

Mermillod (Mgr). — Paroles de Mgr Mermillod, évêque d'Hébron, le 8 mars 1867, dans la cathédrale de Dijon, pour l'anniversaire de la mort de Simon-Marie-Antoine-Just Ranfer de Bretenières, prêtre de la congrégation des Missions étrangères, martyrisé à Séoul (Corée), le 8 mars 1866. In-8°, 40 p. Paris, Douniol. 1 »

Meynis. — Les Grands souvenirs de l'Eglise de Lyon; par D. Meynis. 2e *édition*, revue, corrigée et augmentée. In-8°, X-542 p. Pélagaud. » »

Miséricordes (les) de Dieu, méditations dialoguées; par R. de C. In-12. 219 p. Aix, Makaire. » »

Missæ pro defunctis juxta usum Ecclesiæ romanæ. Accedunt rubricæ, decreta pro celebratione et applicationis privilegio celebrandi ritus et absolvendi. *Editio recens*. Gr. in-4°, 52 p. Pélagaud; Paris. » »

Missotaki. — La Politique anglaise et l'Annexion de la Crète à la Grèce; par Jean Missotaki. In-8°, 16 p. Paris, Parent. » »

Mistral. — Calendau, pouèmo de Frederi Mistral. Traduction française en regard. In-8°, 537 p. et portr. Avignon, Roumanille. 7 50

Mois consacré à l'amour de Jésus. In-32, 48 p. Paris, Leloup. » »

Mois (le) du Sacré-Cœur de Jésus; par quelques-uns de ses fervents adorateurs. Fleurs de juin. Légendes, élévations et prières pour tous les jours du mois. *Nouvelle édition*. In-32. 136 p. Paris, Putois-Cretté. » »

Mois (le) indulgentié, ou Moyen de gagner chaque jour de nombreuses indulgences. In-32, 318 p. Laval, Mary-Beauchêne. 1 25

Moll et Gayot. — La Connaissance générale du mouton, études de zootechnie pratique sur les races ovines françaises et étrangères, leur reproduction, leur élevage, leur entretien, leurs produits, leurs maladies, avec un atlas de 97 fig.; par les auteurs de l'Encyclopédie pratique de l'agriculteur, publiée sous la direction de MM. L. Moll et Eug. Gayot, In-8°, 536 p. Paris, Firmin Didot frères, fils et Ce. » »

Montalembert (de). — Saint Columba, apôtre de la Calédonie. Extrait du t. 3 des Moines d'Occident; par le comte de Montalembert, de l'Académie française. In-18, VI-271 p. Paris, Lecoffre fils et Ce. » »

Montalembert (de). — Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe; par le comte de Montalembert, l'un des quarante de l'Académie française. 11e *édition*. In-18 jésus, 741 p. Paris, A. Bray. » »

Montémont. — Guide universel et complet de l'étranger dans Paris, contenant tous les renseignements pratiques, la topographie de l'histoire de Paris, la description de tous les monuments, etc.; suivi d'un petit Guide des environs de Paris. 10e *édition*, complétement refondue; par Albert Montémont. Précédé d'un Guide à l'Exposition universelle par M. de Parville. Orné de vignettes et d'un plan de Paris en 20 arrondissements et 80 quartiers. In-18, XL-424 p. Paris, Garnier frères. 4 »

Montlezun (Mlle de). — Mois de juin, ou le Cœur du divin Maître contemplé dans l'eucharistie; par l'auteur du Mois de mars offert aux âmes pieuses (Mlle Mathilde de Montlezun). In-18, 216 p. Paris, Thorin. 1 »

Montzey (de). — Institutions d'éducation militaire depuis 1789; par C. de Montzey, ancien officier d'infanterie. In-8°, VI-476 p. Dumaine. 6 »

Morel. — Alpes et Jura, ou les Aventures de Joachim; par T. Morel, officier de l'Université. Illustré de belles gravures. Gr. in-8°, 240 p. Paris, Courcier. » »

Moreau de Jonnès. — État économique et social de la France depuis Henri IV jusqu'à Louis XIV (1589 à 1715); par A. Moreau de Jonnès, membre de l'Institut. In-8°, 495 p. Paris, Reinwal. » »

Nervo (de). — Etudes historiques. Les finances françaises sous la Restauration (1814-1830), faisant suite aux finances sous l'ancienne monarchie, la république, le consulat et l'empire (1810-1814); par M. le baron de Nervo, receveur général T. 3 In-8°, 456 p. Paris, Michel Lévy frères; Lib. nouv. » »

Nicolas. — Des Doctrines religieuses des Juifs pendant les deux siècles antérieurs à l'ère chrétienne; par Michel Nicolas. 2° *édition*, revue et augmentée. In-8°, XXVIII-436 p. Paris, Michel Lévy frères; Lib. nouvelle. 7 50

Notice sur la transportation à la Guyane française et à la Nouvelle-Calédonie; publiée par les soins de S. Exc. M. l'amiral Rigault de Genouilly, ministre de la marine et des colonies. Gr. in-8°, 97 p Paris, imp. impériale. » »

Obituarium Lugdunensis Ecclesiæ. Nécrologe des personnages illustres et des bienfaiteurs de l'église métropolitaine de Lyon du IX° au XV° siècle; publié pour la première fois, avec notes et documents inédits, par M C. Guigne, ancien élève de l'Ecole des chartes. In-4°, XXIV-327 p. Lyon, Scheuring; Cathabard. » »

Ottomans (les) et les Moscovites, les Musulmans et les Orthodoxes, les Saints. In-8°, 46 p. Paris, Lib. du Luxembourg. 1 »

Paixhans.—Des Réformes militaires envisagées au point de vue social; par M. Paixhans, maître des requêtes au conseil d'Etat. 2° *édition*. In-8°, 460 p. Paris, Dentu. » »

Passard. — Le quinzième déluge, ou quarante mille squelettes humains antédiluviens en Europe (défi aux savants d'oser dire le contraire). Boitard et sa théorie des révolutions du globe; par F. L. Passard. In-32, 192 p. Paris, Passard. » »
Petite bibliothèque scientifique.

Penaud. — Notre-Dame de la première communion; par l'abbé Penaud, directeur de l'archiconfrérie. In-18, III-282 p. Pelagaud; Paris. » »

Poncin.— Formulaire de qualifications criminelles et correctionnelles correspondant à tous les articles du Code pénal et aux lois spéciales le plus fréquemment appliquées, à l'usage de MM. les présidents, juges, procureurs impériaux, etc. Recueil indispensable pour la rédaction des citations, réquisitoires, ordonnances des juges d'instruction, dispositifs des arrêts et jugements; par G. P. Poncin, commis-greffier du tribunal de première instance de Poitiers. 2° *édition*. In-8°, 530 pages; l'auteur. 4 »

Quentin.—Médecine et pharmacie des familles, ou Simples notions sur les premiers secours et soins à donner dans les cas de maladies accidentelles avant l'arrivée du médecin; par G. Quentin, pharmacien. In-12, 36 p. Paris, Dauvin; l'auteur. » »

Recueil de documents sur l'histoire de Lorraine. La Guerre de Trente ans en Lorraine. 2° partie. In-8°, 299 p. Nancy, imp. Lepage; Wiener. » »
Publication de la Société d'archéologie lorraine.—125 exemplaires.

Sarradon.—Méthode de lecture; par Sarradon, instituteur. *Nouvelle édition*. In-18, 72 p. Paris, Delagrave et C°. » 30

Sarradon.—Exercices gradués et pratiques de grammaire et d'orthographe applicables à toutes les grammaires; par M. Sarradon, instituteur. *Nouvelle édition*, revue et augmentée des règles les plus indispensables. 2° partie. In-18, 180 p. Paris, Delagrave et C°. » 60

Schmid. — Les Œufs de Pâques; suivi de Théodora. Traduit de l'allemand de Christophe Schmid par Friedel. 9° *édition*. In-18, 144 p. et grav. Tours, Mame et fils. » »

Schmid. — Eustache, épisode des premiers temps du christianisme. Traduit de l'allemand de Christophe Schmid par Louis Friedel. 10° *édition*. In-18, 143 p. et grav. Tours, Mame et fils.

Ségur (Mgr de) — Réponses courtes et familières aux objections les plus répandues contre la religion; par Mgr de Ségur. *Nouvelle édition*, revue et augmentée. In-18, 180 p. Paris, Tolra et Haton. » 50

Shakspeare. — Œuvres complètes de Shakspeare. François-Victor Hugo, traducteur. Les Apocryphes. T. 3 et dernier des œuvres. In-8°, 423 p Paris, Pagnerre. 3 50

Shakspeare. — Hamlet, prince de Danemark, étude en cinq actes, en vers, sur le drame de Shakspeare; par MM. Alexandre Dumas et Paul Meurice. In-4°, à 2 col., 83 p. Voisvenel, 16, rue du Croissant. 1 20

Siebecker. — Physiologie des chemins de fer; par Edouard Siebecker. Grandes compagnies, employés, public, portraits, anecdotes, conseils aux voyageurs. 1re et 2° *éditions*. In-18 jésus, IV-284 p. Paris, Hetzel. 3 »

Sincholle. — De l'inaliénabilité de la dot mobilière et immobilière en droit romain et en droit français ancien et moderne; par A. Sincholle, docteur en droit In-8°, 670 p. Paris, Durand et Pedone-Lauriel. 9 »

Sommervogel — Une correspondance pendant l'émigration, 1792-1797, quarante-huit lettres inédites de Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé, du duc de Berry et du duc d'Enghien, publiées par le P. C. Sommervogel, de la compagnie de Jésus. In 8°, 54 p. Paris, Douniol. » »

Sophocle. — — Sophoclis Philoctetes. Secundum editionem Boissonadii, accesserunt Dionis Chrysostomi binæ orationes, LII et LIX, et Euripidis Philoctetæ principium ex eodem Dione restitutum a Frid. Henrico Bothe, varietatem lectionis et adnotationem adjecit L. de Simer. In-12, VIII-134 p. Paris, L. Hachette et Ce. » 90

Statistique médicale de l'armée pendant l'année 1865 Appendice au compte rendu sur le service du recrutement de l'armée. In-4°, 304 p. Paris, imp. impériale. » »

Statistique archéologique du département du Nord. 2 vol. In-8°, CXI-1039 p. et 8 cartes. Paris, Durand. » »

Staub – Poetische Versuche; von Karl Staub. In-8°, 126 p. Mulhouse, Risier et Ce. » »

Tacite. — C. Cornelii Taciti ab excessu divi Augusti Annalium. *Nouvelle édition*, d'après les meilleurs textes, avec des sommaires et des notes en français. Livre III; par M. Alexandre Nicolas, professeur de rhétorique. In-12, 418 p. Paris, Delagrave et Ce. 2 25

Taine. — De l'idéal dans l'art; par H. Taine. Leçons professées à l'École des Beaux-Arts. In-18 jésus, 189 p. Germer Baillière. 2 50

Theinier — La Souveraineté temporelle du Saint-Siége, jugée par les conciles généraux de Lyon, en 1245; de Constance, en 1414, d'après des documents inédits; par le R. P. Theinier, de l'Oratoire. In-8°, XI-40 pages. Bar-le-Duc, Guérin et Ce. » »

Thierry. — Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, de ses causes et de ses suites jusqu'à nos jours en Angleterre, en Ecosse, en Irlande et sur le continent; par Augustin Thierry, membre de l'Institut. *Nouvelle édition.* 2 vol. in-18 jésus, 1123 pages. Paris, Michel Lévy frères; Lib. nouvelle. 6 »

Thiers. — L'Egypte ancienne et moderne à l'Exposition universelle; par Henri Thiers. In-8°, 159 p. Paris, Dramard-Baudry et Ce. 2 25

Tobie. — Prophéties du berger allemand Jean Tobie, âgé de 104 ans. Révélation miraculeuse, prédiction, vision de l'avenir, de 1866 à 1876. Traduit de l'allemand par Edouard Waldteufel. 2e *édition.* In-18, 36 pages. Paris, chez tous les libraires. » 60

Tolstoy. — Mémoire présenté à l'empereur par le procureur général du Saint-Synode, le comte D. Tolstoy, sur l'activité de l'administration ecclésiastique orthodoxe depuis juin 1865 jusqu'à janvier 1866. In-8°, 76 p. Paris, bureau de l'Union chrétienne. » »

Troost.—Précis de chimie; par L. Troost, professeur au lycée Bonaparte. 2e *édition*, rédigée conformément aux nouveaux programmes et suivie de quelques notions de chimie organique. In-18, jésus, 336 p. avec fig. Paris, V. Masson et fils. 3 »

SOMMAIRE DES ARTICLES

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX RECUEILS PÉRIODIQUES.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Mai 1867. — François Lenormant : La Légende de Cadmus, et les établissements Phéniciens en Grèce (5e et dernier art.). — Le comte de Montalembert : Les moines d'Occident, depuis S. Benoit jusqu'à S. Bernard (5e art.), t. III, IV, V. Conversion de l'Angleterre par les moines. S. Columba sauve la corporation des bardes irlandais. — Le chev. de Rossi : Quelques documents sur la destruction des temples païens, et découverte des noms de deux consuls subrogés, de l'an 58, dans un fragment des tables des Arvales. — Fort : Les Noachides et les divers pays qu'ils ont habités (5e art.). — Bonnetty : Quelques documents historiques sur la religion des Romains et la connaissance qu'ils ont pu avoir des traditions bibliques, par leurs rapports avec les juifs; formant un supplément à toutes les Histoires Romaines

(36 à 33 ans avant J.-C.) — Mgr Gaume : Essai d'établissement d'un nouveau christianisme offert à ceux qui refusent de croire à l'établissement miraculeux du Christianisme. — De Quatrefages : *France-Paris*. Origine asiatique des Polynésiens. — *France-Beaucaire*. Déchiffrement d'une inscription grecque de l'an 37 de l'ère chrétienne, contenant une divinisation de Caïus Caligula.

REVUE DES DEUX MONDES.

15 *Juin* 1867. — Oct. Feuillet : M. de Camors (dernière partie). — Albert Réville : Les prophètes d'Israël au point de vue de la critique moderne. I. Le prophétisme dans l'antiquité. — E. Aubry-Vitet : Le château de Nonceau. — Émile de Laveleye : L'Allemagne depuis la guerre de 1866. II. Le sol de la Prusse et la constitution de la propriété. — Le prince Mek.-B. Dadian : La société arménienne contemporaine. Les arméniens de l'empire Ottoman. — P. Chalamel-Lacour : La poésie païenne en Allemagne au XIXe siècle. Frédéric Hœlderlin. — A. Batbie : La question des salaires et des grèves. — Émile Gebhart : Un pèlerinage aux sanctuaires du paganisme. — L'olympe et le styx. — E.-D. Forgues : Le roman anglais contemporain. — Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. — Bulletin bibliographique.

REVUE BRITANNIQUE.

Juin 1867. Alex. Clapier : De l'Algérie et des moyens de développer sa prospérité. — Xavier Marmier : En Norvége. § V. Le prince Frédéric Charles : La campagne des Prussiens en 1866. — Miss Edgeworth : Types de femmes. § VII. — Lemesnil-Marigny : Les Grèves. — Félix Platter : Un archiatre du seizième siècle (Autobiographie). — L'odyssée d'un saltimbanque (4e extrait). — Ant. Rondelet : Réflexions d'un promeneur à l'Exposition universelle. — L'Espagne sous Philippe II. — Pensées diverses. — Correspondance d'Allemagne. — Correspondance d'Italie. — Correspondance de Londres. — Chronique et bulletin bibliographique.

REVUE CONTEMPORAINE.

15 *Juin*. Le baron Ernouf : La guerre de sept jours. Campagne de 1866 en Allemagne (1re partie). — A. Chassang : De la mise en scène dans le théâtre grec. — Henri de Lacretelle : Un mauvais livre (3e partie). — S. Bouillon : Une excursion dans le nord de la Turquie (1re partie). — Henri Cantel : Poésie. Le stromboli. — Alphonse de Calonne : Les souverains à Paris. — Léon Terrier : Exposition annuelle des beaux-Arts. Salon de 1867. — Revue critique. — Anatole Claveau : Chronique littéraire. — Max. Berthaud : Revue musicale. — Chronique politique, histoire de la Quinzaine.

30 *Juin* 1867. — Le baron Ernouf : La guerre de sept jours. Campagne de 1866 en Allemagne (2e partie). — Henri de Lacretelle : Un mauvais livre (4e partie). — Paul Rousselot : Les Bénédictins d'Italie. — Michel Alcan. Exposition universelle et internationale de 1867. Les arts textiles (3e partie). — Production du fil de soie. — A. Doublet : Exposition universelle et internationale de 1867. Les chemins de fer (2e partie). — Le comte de Montblanc : Le Japon, ses institutions, ses produits, ses relations avec l'Europe. — Alphonse de Calonne : L'affaire du Luxembourg d'après les documents diplomatiques. — Anatole Claveau : Chronique littéraire. *Hernani*, de M. Victor Hugo. Chronique politique, histoire de la quinzaine. — Émile Andreoli : Revue financière.

ÉTUDES RELIGIEUSES, HISTORIQUES.

Juin 1867. — P. Clair. : l'Education homicide, autrefois et aujourd'hui. — P. Gagarin : La réforme du clergé russe. Le synode. — P. Mercier : Lamennais. Etude psychologique, (fin). — P. Marquigny : La canonisation des martyrs de Gorcum et le protestantisme dans les Pays-Bas. — P. Chauveau : M. Taine critique et écrivain, (fin). — Bibliographie. Géographie de Ptolémée, d'après les clichés de M. P. Pewastianoff, avec introduction sur le mont Athos, par M. V. Langlois. — P.-J. Martinof : la Révolution et l'Empire, par M. le vicomte de Meaux. — P.-A. Matignon : Iscrizioni delle chiese e d'altri edifici di Roma, publicate da Vincenzo Forcella. — M. H. Marducci : Critique des tragédies de Racine et de Corneille, par Voltaire, essai par Bonieux. — P. Longhaie : Varia, etc.

REVUE D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE.

30 *Juin* 1867. — Maxime de la Rocheterie : Saint-Jérome et les dames romaines. Première Partie, Saint-Jérome à Rome. — A. Audiganne : L'exposition universelle de 1867 et les progrès de l'industrie (3e article) — Michel : Les basques et leur langue. — Valson : Études sur le mouvement scientifique et intellectuel pendant le dix-septième siècle. Newton (fin). — De Marcey : Massillon (suite). — A. Rondelet : Du spiritualisme dans l'art (fin). — Chronique du mois. — Bulletin de bibliographie.

SOMMAIRE DES ARTICLES

DE VARIÉTÉS PUBLIÉS PAR LES GRANDS JOURNAUX.

Union. — 4 juin. Alfred Nettement : Ecore mon ami Candide. — 7. Raphaël Plauzoles : la Question des bibliothèques populaires à Saint-Etienne. — 7. Henri Ribadieu : M. le comte Eugène de Lur-Saluces. — 8. La marquise de Villeneuve-Avisat : Nécrologie. Henriette de l'Epinay. Vicomtesse de Gontaut-Biron. — 11. Vicomte de Sieyès : Nécrologie. M. le marquis des Isnards-Suze. — 17. A. Rouyé : La caverne de Vaugirad (1re série des vaillants cœurs). — La filleule d'Alfred (1re serie), 2e édition, par Bathild Bouniol. — 18. Alfred Nettement : l'Art chrétien par A.-F. Rio, tom. IVe. Ecole romaine : Michel-Ange. — Raphaël. — 19. Raphaël Plauzoles : le Denier de Saint-Pierre. Alfred Nettement : Simple question.

Pays. — 7 juin. La banque d'Angleterre et les banques d'Ecosse par M. Wolowski, membre de l'Institut. — 17. Edouard Fournier : Histoire du théâtre des Tuileries à propos de la fête du 10 juin. — 20. De Forville : Armes de guerre à l'Exposition. — Armes à feu portatives. — 21. Baron C. Poisson, membre du conseil municipal de la ville de Paris : Pratique commerciale et recherche historique sur la marche du commerce et de l'industrie par F. Devinck, membre du conseil municipal de Paris, ancien député, ancien président du tribunal de commerce. — 28. Les derniers jours de la vie de Thorvaldsen par Eugène Plon. — 29. M. de Thémines : Salon de 1867 (dernier article).

Temps. — 10 juin. La grammaire des arts de dessin par Charles Blanc. — 16. A. Doublet : l'Exposition universelle. Appareil spécialement affecté aux services de l'Exposition (1er art.). — 26. Camille Tronquoy, ingénieur : Exposition universelle, classe 65. — Matériel et procédés du génie civil et de l'architecture. — 26. Ulysse Ladet : Géographie illustrée de la France et de ses colonies par Jules Verne, introduction par Th. Lavallée. — 27. Ed. Schérer : M. de Camors par M. Feuillet. — 28. E. Petitgrand, ingénieur des mines : Exposition universelle. Les mines. — La métallurgie (1er art.). — 29. A. Mézières : Bossuet orateur, par E. Gandar.

Patrie. — 2 juin. Chantenay : Fantaisie parisienne. — 3. Paul de Cassagnac : Le cardinal Donnet et ses œuvres. — 4. H. Aubertin : Revue scientifique. — 7. Francis Aubert : Le salon de 1867 (3e art.). — 11. H. Aubertin : Revue scientifique. — 13. Alph. de Brévans : Exposition universelle de 1867. Agriculture (2e art.). — 15. Un mot sur la Pologne. — 18. H. Aubertin : Revue scientifique. — 19. Paul de Cassagnac : L'amour gaulois par Alex. Weil. — 22. Louis Enault : Les saisons par M. Ferdinand Hœfer. — 25. H. Aubertin : Revue scientifique. — 26. Francis Aubert : le Salon de 1867, IV. — 27. Alph. de Brévans : Exposition de 1867. Agriculture, III.

Gazette de France. — 12. juin. Géographie illustrée de la France et de ses colonies par Jules Verne, introduction par Th. Lavallée. — 16. Nécrologie : M. Charles de Piépape, ancien officier. M. le comte Eug. de Lur-Saluces. — 17. Victor Fournel : Revue littéraire. — 18. Aubry Foucault : Vie de M. Allemand, prêtre du diocèse de Marseille, premier fondateur des Œuvres dites de la Jeunesse par M. l'abbé Graduel. — 19. Nécrologie : Le comte de Résie, officier supérieur de cavalerie légère, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur. — 22. Frédéric Béchard : Chronique littéraire et artistique. Reprise d'Hernani. — 25. Aubry Foucault : Ce qu'on voit dans les rues de Paris par Victor Fournel — 28. Aubry Foucault : La bulle *Ineffabilis* dans toutes les langues du monde.

Constitutionnel. — 6 juin. Maw : Les magasins réunis. — 18. Henry d'Audigier : Hier et Aujourd'hui. — 24. Henry d'Audigier : Nécrologie. L'amiral le Goarant de Tromelin, contre-amiral, grand officier de la Légion d'honneur, commandeur du Nichan, chevalier de Saint-Louis. — 26. Henry d'Audigier : 28 juin 1794. L'abbé de Fenelon.

Débats. — 1er juin. Ad. Franck : Saint Jérôme, la société chrétienne à Rome, et l'émigration romaine en Terre-Sainte par M. Amédée Thierry. — 4. Louis Ratisbonne : Paris-guide. — 6. Albert Petit : Nécrologie. M. Jules Pelouze, membre de l'Institut, président de la commission des

monnaies. — 6. Cuvillier-Fleury : la Révolution et l'Empire par M. le vicomte de Meaux — 21. Cuvillier-Fleury : Nouveaux samedis par A. de Pontmartin. — 27. H. Taine : De quelques ouvrages philosophiques récents — La physique moderne, essai sur l'unité des phénomènes naturels par M. L. Saigey. — Essai sur les fondements de nos connaissances par M. Cournot. Traité de l'enchaînement des idées fondamentales par le même, etc.

Liberté. — 5 juin. Armand Baschet : Le duc d'Aoste, prince Amédée de Savoie. — 11. Castagnary : Exposition des œuvres de M. Courbet, I. — 12, 17 et 25. Xavier Eyma : Exposition universelle. — Les livres. — L'imprimerie. — La reliure. — Les objets relatifs à l'enseignement (8e, 9e, 10e et dernier article). — 17. Théophile : La liberté de la presse. — 19. E. de Girardin : La grammaire des arts du dessin, par M. Charles Blanc.

Presse. — 8, 26 juin. Paul de Saint-Victor : le Salon de 1867 (3e et 4e art.). — 18. Vigneau : Gloires et misères de Paris, III. Les amis. — 26. Th Duval : La science et l'amélioration du sol.

France. — 4, 13 et 30 juin. Escudier : Exposition universelle de 1867. — Instruments de musique, II, III, IV. — 17. A Bonnin : Exposition de M. Courbet et de M. Manet — 25. A. Bonnin : Exposition universelle, I. La Belgique. — 26 Gustave Merlet : Ecrivains contemporains. — M. Sainte-Beuve : Causeries du lundi. — 28. E. Caro : Les pères et les enfants au XIXe siècle, par M. Legouvé, de l'Académie française.

Monde. — 2 juin. Barrier : Lettre pastorale de Mgr l'evêque de Nimes. — 6. L'abbé Laurent de Saint-Aignan, pèlerin de Terre-Sainte; le tombeau de Josué. — 7. Léonce de La Rallaye : l'Acadie —8, 17. L'abbé V. Davin : Theologia moralis auctore A. Martinet. — Hermann Kuhn : Nécrologie. — Mlle Emilie Linder. — 18, 22. Canonisation de la Bienheureuse Germaine Cousin. — Mandement de Mgr l'archevêque de Toulouse au clergé et aux fidèles de son diocèse à l'occasion de son départ pour Rome. — 24. L'abbé A. Pougeois : Nécrologie. M. Champollion. — L'abbé Falcimagne : Cours de M. l'abbé Freppel à la Sorbonne.

Univers. — 14 juin. B. Jouvin : La statue de Voltaire, I. — 20. A. de Ségur : Etudes littéraires. — Portraits et caractères, par M. Eugène de Margerie. — 21. Arthur Loth : Les pères et les enfants au XIXe siècle, par M. Ernest Legouvé, de l'Académie française. — 24. Arthur Loth : Le psautier d'Ingeburge. — 24, 29. L. Moreau : Un mot sur Jean-Jacques Rousseau. — 24 A de Lansade : Le poëme de saint François, 3e édition, par le comte Anatole de Ségur. Histoire populaire de saint François d'Assise par le même. — 27. J. Chantrel : Le ritualisme et ses adversaires.

Moniteur. — 3 juin. A. Boillot : Astronomie. Instruments astronomiques. Chronomètre. — Calendrier. — Autographe. — Planétaires. — Sphères. — Les mouvements célestes. — 3. Ch. Martin : Appareils et procédés de l'éclairage. — 3. Henri de Parville : La galerie des machines, II. La force motrice. — 3. Charles Garnier : Voyage en Lorraine de S. M. l'Impératrice et du Prince impérial, précédé du voyage de S. M. l'Impératrice à Amiens. — 7. Théophile Gauthier : Autour de l'Exposition. — 7. Général Ambert : Armes. — 10. M de Launay : Comptes rendus de l'Exposition universelle. Empire Ottoman. — 14. L'architecture et les arts qui s'y rattachent. — 10. Léon Michel : La Tunisie. — 13. Histoire généalogique de la maison de Rabutin, par M. Henri Beaune. — 14. Théophile Gauthier fils : l'Empire du milieu. Description géographique; pièces historiques; institutions sociales, religieuses, politiques; notions sur les sciences, les arts et le commerce, par M le marquis de Courcy, ancien chargé d'affaires de France en Chine. — 16. 23. Comptes rendus de l'Exposition. De l'electricité. — 17. Prosper Mérimée : C. Julii Cæsaris commentarii adnotatione ciritica instruxit. — 24. Edouard Bonvilliers : Commentaires de Napoléon Ier.

Avenir national. — 8 juin. Frédéric Morin : Bossuet philosophe. — 22. Frédéric Morin : La morale indépendante jugée par un catholique. (La Morale independante et le Catholicisme. — Metz.)

Figaro. — 1er juin. Théophile Silvestre : Les artistes vivants au Champ-de-Mars et aux Champs-Elysées, V. H. Flandrin : Portrait de l'Empereur. — 12. B. Jouvin : La statue de Voltaire. — 14. La féodalite par M. Edouard Siébecker. — 19. A. Dumas : Les idées de Mme Aubray appréciées par l'auteur.

Le gérant, F. WATTELIER.

Paris. — Imprimerie Divry et Ce, rue N.-D. des Champs, 49.

Tome III. N° 8. Août 1867.

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PREMIÈRE PARTIE

ÉVÊCHÉ D'AUTUN.

Autun, le 3 août 1867.

Monsieur,

Je souhaite que la Société des Agrégations pour la propagation des bons ouvrages, prenne une grande extension. Vos vues réalisées sur une vaste échelle combattraient et amoindriraient sans doute les dévastations morales que promène partout cette foule de mauvais livres, qui, journellement battent en brèche les principes fondamentaux de la religion et de la société. Je vous promets donc mon appui, et à la prochaine retraite pastorale, j'entretiendrai mon clergé de cette œuvre qui est une sorte d'apostolat à domicile.

Agréez, Monsieur, l'expression de ma considération distinguée.

Signé : Frédéric, évêque d'Autun.

LES ACTES DES SAINTS

depuis l'origine de l'Église jusqu'à nos jours, d'après les Bollandistes, Mabillon, et les plus récents hagiographes; traduits et publiés pour la première fois en français par une société d'ecclésiastiques, sous la direction de M. J. Carnandet et de Mgr J. Fèvre, protonotaire apostolique. — Six volumes ont paru (1).

Il est incontestable que, si les vies des Saints étaient plus lues, plus goûtées, plus méditées qu'elles ne le sont généralement, la vie chrétienne aurait plus de vigueur parmi nous, et nous verrions un plus

(1) L'ouvrage formera environ 80 vol. grand in-8° de 6 à 700 pages chacun, sur papier vergé beaux caractères, belles marges. — Prix de chaque volume : 12 fr. 50; pour les agrégés. (Voir à la page 384 de ce numéro, les conditions exceptionnellement favorables auxquelles cette grande publication peut être fournie à MM. les Agrégés.)

grand progrès dans l'accomplissement, *en esprit et en vérité*, des préceptes du Christianisme.

Et si, au milieu de tant de *Vies des Saints* que nous possédons, celles qui sont puisées dans les relations originales qui se trouvent en abondance dans l'immortelle collection des Bollandistes, sont, sans contredit, les meilleures et les plus estimables, que serait-ce si l'on mettait à la portée des chrétiens ces écrits eux-mêmes, et si, au lieu de leur présenter des hagiographies abrégées, plus ou moins bien rédigées, plus ou moins fidèlement et intelligemment extraites de ces originaux, on leur ouvrait ces mines précieuses, afin qu'ils pussent y puiser eux-mêmes ?

Personne, assurément, ne niera que la source est toujours préférable aux ruisseaux, quelque ornés de fleurs et d'arbustes que soient leurs bords ; à la source, l'eau est plus limpide et n'a rien perdu encore de sa vertu. De même pour les vies originales dont nous parlons : écrites pour la plupart par des Saints, elles ont tout le parfum de la sainteté, toute la pureté de la doctrine ; on y sent circuler une séve puissante, une piété vive et agissante, et rien, dès lors, ne saurait être plus fécond et plus propre à aider au progrès évangélique que nous venons d'indiquer.

Or, voici que des hommes de foi et de science, MM. J. Carnandet et J. Fèvre, qu'un éditeur intelligent et courageux, M. Louis Gauthier, viennent précisément d'ouvrir à tous ces sources hagiographiques inappréciables, par la publication d'une bonne traduction des *Acta Sanctorum*, et que l'*Œuvre des Agrégations* peut offrir aujourd'hui cette belle publication à ses sociétaires. Mais justifions, par quelques détails, l'admiration que nous professons pour cette entreprise littéraire et les éloges que nous lui donnons.

I

Tous nos lecteurs, soit qu'ils l'aient pratiquée, soit qu'ils en aient lu des analyses, entre autres celle de Dom Pitra, maintenant Cardinal (1), connaissent la grande collection des *Acta Sanctorum* par les Bollandistes. C'est cette œuvre colossale qu'il s'agit de faire passer en notre langue, et déjà nous avons six volumes de la traduction qui, comme on le voit, n'est plus à l'état de projet. Mais quelle marche ont adoptée les traducteurs ? Ils ont pensé qu'ils devaient à la fois conserver l'œuvre ancienne et produire une œuvre nouvelle. Expliquons-nous.

(1) *Études sur la collection des Actes des saints, par les RR. PP. jésuites Bollandistes ; précédées d'une Dissertation sur les anciennes collections hagiographiques,* et suivies d'un *Recueil de pièces,* par Dom Pitra. 1 vol. in-8°, 1850.

Conserver l'ancienne œuvre, c'est ici traduire toutes les introductions, dissertations et biographies, et ne rien perdre des parties constitutives des *Acta Sanctorum* qui «renferment une succession de merveilles telles qu'ils ne sont surpassés que par la sainte Écriture, celle-ci nous offrant les actes de Dieu en ce monde, ceux-là les actes de ses premiers ministres ou de ses plus grands serviteurs...» Produire une œuvre nouvelle, c'est, par des corrections, transpositions et additions évidemment nécessaires, avec les vieux matériaux, en construire en quelque sorte une nouvelle, sans pourtant s'écarter jamais de la pensée des Bollandistes. Telle est la manière dont MM. Carnandet et Fèvre avec leurs collaborateurs entendent leur travail, et nous ne saurions trop, pour notre compte, y applaudir.

Six volumes, avons-nous dit, ont paru; en énumérer le contenu, ce sera encore mieux faire comprendre l'œuvre que nous annonçons. Après une excellente ***Préface***, le premier volume s'ouvre par des considérations générales très-solides sur la vie des Saints. Qu'est-ce qu'un Saint en lui-même? Qu'est-il par rapport à Dieu? Qu'est-il par rapport aux autres hommes? Que fait-il dans l'Église par son culte, au Ciel par son intercession, dans l'humanité par le bienfait de ses prières et la manifestation continuée de ses vertus? Autant de questions qui sont élucidées avec savoir et netteté. Ensuite vient l'examen de la procédure de l'Église dans la collation du titre de sainteté. Marchant sur les traces du savant Pape Benoît XIV, on montre comment s'instruisent les Procès de Canonisation.

Vient une troisième Dissertation sur les *Vies* écrites des Saints et spécialement sur les collections hagiographiques avant et depuis Bollandus, et où l'on nous entretient de la vie et des œuvres tant de ses devanciers que de ses successeurs. Dans cette Étude, on marque le caractère de chaque auteur; on fait ressortir le haut caractère de vérité historique de leurs œuvres réunies, et l'on indique le but que poursuivent dans ces œuvres les pensées connues de l'Eglise et les vœux probables de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Comme corollaire de cette Dissertation, les traducteurs examinent l'origine et les développements de l'œuvre bollandienne, et ils nous donnent les *vies*, éparses dans la collection latine, des principaux Bollandistes. Ces *vies*, traduites par divers auteurs, sont divisées en quatre séries, et sont au nombre de vingt-sept. Telles sont les matières renfermées dans le premier volume des *Actes des Saints*.

II

Avec le deuxième volume, nous sortons de ces préliminaires indispensables et si intéressants; nous n'entrons cependant pas encore dans l'hagiographie proprement dite, mais nous en avons une partie des plus essentielles, la tête même des *Acta*, c'est-à-dire les *Martyrologes*. Ici une Dissertation était nécessaire, afin de nous faire connaître l'origine des *Martyrologes*, les vicissitudes de leurs développements et leur rédaction définitive. C'est ce que nous trouvons dans la première partie de cette Dissertation.

Mais il ne suffit pas de connaître l'histoire des *Martyrologes* : il y a quelque chose de plus haut encore, de plus instructif que cette histoire littéraire; il importe, pour rattacher à des pensées morales et à des principes liturgiques les détails qu'offrent chaque jour ces saints livres, d'avoir quelque connaissance des temps, et c'est à quoi s'applique l'auteur de la Dissertation dont nous parlons; nous le félicitons de s'être étendu là-dessus et d'être entré dans les considérations que comporte ce grave et important sujet.

Rien, en effet, n'est plus utile, plus précieux que cette connaissance des temps; car ces jours qu'enregistrent les *Martyrologes* avec une exactitude religieuse et mathématique, l'incidence des fêtes et les fleurs des Saints dont ils les parfument, les différentes divisions du temps auxquelles ils en subordonnent le classement, la série d'instants successifs dont la trame forme notre vie, tout cela ne saurait être, pour nous, chose indifférente, un simple agrément de science pure. «Dieu en créant toute chose a déposé, dans chaque créature, un reflet de sa splendeur, et en soumettant la création aux vicissitudes du temps, il a fait du temps le vestibule de l'éternité. L'Église, en rattachant à ces divisions naturelles les cérémonies du culte, a entendu mettre à profit, pour le bien moral, le symbolisme de la nature physique; et en ajoutant aux divisions naturelles du temps d'autres divisions surnaturelles, elle a mieux accusé encore son dessein de faire servir à de graves enseignements tous les phénomènes de la durée.» Aussi est-il remarquable que, dans tous les siècles, les plus grands Docteurs n'ont pas cru déroger en expliquant ces enseignements. Aux temps apostoliques, Saint Meliton de Sardes et Saint Denys l'Aréopagite posent les bases de cet instructif et magnifique symbolisme. Au moyen-âge, le Vénérable Bède, Boèce, Cassiodore, Saint Isidore de Séville écrivent des traités didactiques sur la science des temps. Les liturgies développent progressivement leur doctrine, et de grands savants, tant au XVI[e] qu'au XVII[e] siècle, résument

le tout dans des ouvrages classiques. La succession des heures et des jours, les divisions de la semaine, des mois, des saisons, des années et des cycles, rien n'échappe à leur science à la fois profonde et pieuse.

Dans leur Dissertation préliminaire, mettant judicieusement à profit la science des vieux maîtres, les traducteurs nous disent donc ce qu'il est utile de savoir pour ajouter foi entière aux *Martyrologes* et tirer un profit spirituel soit des vicissitudes naturelles du temps, soit des divisions qu'a introduites l'Église dans le groupement des Saints autour des principales fêtes. De cette manière, les *Martyrologes*, où des esprits frivoles ou prévenus veulent ne voir que les affirmations d'une science douteuse et vaine, nous apparaissent, comme ils sont en effet, des textes vénérables, authentiques, et comme le digne objet d'une lecture sainte. Les temps qui passent ont une langue ; le nom des Saints offre des enseignements.

Après cette Dissertation vient d'abord le *Martyrologe Romain* dont on nous donne une nouvelle traduction faite d'après l'exemplaire imprimé à Rome en 1845, sous les auspices et le patronage du Pape Grégoire XVI, dans lequel se trouvent les éloges des Saints et Bienheureux pour les Ordres religieux, approuvée jusqu'à ce jour par la Sacrée Congrégation des Rites. Cette nouvelle traduction nous a paru excellente, sous tous les rapports : elle conserve la noble simplicité et le parfum de piété du texte. Mais elle est précédée de la grande et savante *Lettre Apostolique* du Pape Benoît XIV sur le *Martyrologe Romain*, Lettre qui n'a pas moins de quatre-vingt-quinze chapitres et qui est tout un livre, et du *Traité* entier du *Martyrologe Romain*, par le Cardinal Baronius. Le *Martyrologe Romain* est suivi de dix-sept *Martyrologes* des Saints des divers Ordres religieux ; et d'excellentes Tables, ainsi qu'un Dictionnaire étymologique de plusieurs noms de Saints terminent ce deuxième volume.

III

Les deux volumes suivants, c'est-à-dire les tomes III et IV, renferment le célèbre *Martyrologe d'Usuard*. Nous voudrions dire la valeur de cet ouvrage et en donner une idée complète ; mais ceci nous entraînerait trop loin. On nous donne ici ce *Martyrologe* d'après l'édition publiée par le P. du Sollier et d'après l'édition des Bénédictins. Il y a plus : les traducteurs y joignent les excellentes et savantes observations critiques et historiques de Dom Bouillart, ce qui explique l'étendue de cette œuvre et la nécessité où ont été les traducteurs de la diviser en deux énormes volumes, dont l'un contient les six premiers mois de

l'année, et l'autre les six derniers mois. Ils ont fait précéder ce travail, précieux sous tant de rapports, d'une Notice sur la vie du moine de Saint-Germain, sur ses écrits et sur les diverses éditions de son *Martyrologe*. Cette Notice a été empruntée à l'*Histoire littéraire de la France*, par des Religieux Bénédictins, dont M. Paulin Paris, de l'Institut, publie en ce moment une nouvelle édition (1).

A ces *Martyrologes* que nous venons d'examiner, nos zélés traducteurs des *Actes des Saints* se proposent d'en joindre plusieurs autres. Ainsi, ils nous promettent le Martyrologe attribué à Saint Jérôme, le Martyrologe d'Adon, celui du Vénérable Bède, le Ménologe des Grecs, les Ephémérides gréco-russes, deux Synaxaires, etc. Nous ne saurions trop les y encourager, et, à coup sûr, tout le monde sera de notre avis; car la lecture et l'étude des Martyrologes ne peut être indifférente à personne et surtout à des chrétiens.

Le Martyrologe est en quelque sorte le nobiliaire de la chrétienté, et ce serait, en effet, chose étrange de ne pas connaître cette glorieuse phalange de Martyrs, d'Apôtres, de Docteurs et de Vierges. « C'est le cycle divin où rayonnent à leur place toutes les œuvres de Dieu : le septénaire de la création, la Pâque et la Pentecôte de l'ancien peuple, l'ineffable visite du Verbe incarné, son sacrifice, sa victoire, la descente de son Esprit, la commémoration de Marie, des Anges, des Saints... C'est comme un *Te Deum* permanent qui envoie à chaque pas du temps, dans la louange sans fin des cieux, les concerts des Anges et des Puissances, le Chant glorieux des Apôtres, le nombre harmonieux des Prophètes, les acclamations de l'armée des Martyrs, l'universelle confession de l'Eglise. »

Ne craignons donc pas, dirons-nous avec les tradncteurs dans l'une de leurs pieuses Préfaces, ne craignons pas de nous désaltérer au bord de ces eaux merveilleuses qui tantôt murmurent comme le ruisseau, tantôt roulent en grondant comme le torrent, ou inondent comme la mer. Nous y boirons toujours cette eau limpide et pure qui jaillit jusqu'à la vie éternelle; car cette eau émane des fontaines mêmes du Sauveur, et l'Esprit de Dieu la féconde de sa vertu pour qu'elle soit douce et nourrissante.

IV

Passons maintenant aux volumes v^e^ et vi^e^ qui forment les tomes Ier et II des *Actes des Saints* proprement dit, car, avec ces deux volumes, com-

(1) Voir le numéro de mars 1867, de cette *Revue*, p. 115.

mence plus particulièrement la reproduction en français de l'œuvre des Bollandistes.

Le créateur de cette œuvre admirable, le P. Bollandus, dont le nom est resté à ses collaborateurs et successeurs jusqu'à nos jours, a mis en tête des *Acta Sanctorum* trois Préfaces générales : la première ouvre le premier volume de la collection, la seconde se lit au premier tome de février, la dernière se trouve au troisième volume du même mois. Dans ces Préfaces, qui sont rédigées en forme d'Epîtres dédicatoires, et qui sont autant de doctes Traités, Bollandus étudie les sources, définit l'objet et indique le plan de la collection.

Fallait-il que nos traducteurs reproduisissent ces Préfaces ? Evidemment non. Ce qui importait, c'était d'en conserver scrupuleusement le fond et de fondre ces trois traités en une seule Préface. C'est ce qui a été fait fort judicieusement et avec netteté. Sous la main des traducteurs, les trois dédicaces de Bollandus sont devenues la Préface générale, unique et complète, sans répétitions ni renvois, des *Actes des Saints* publiés pour la première fois en français.

Cette Préface générale, qui ne compte pas moins de CVI pages à deux colonnes, fait connaître, en suivant les trois Préfaces de Bollandus : 1° l'occasion et le but de son ouvrage ; 2° les sources d'où il est tiré ; 3° la méthode suivie dans l'emploi des matériaux tirés de ces sources ; 4° le degré de probabilité des faits rapportés dans les Actes ; et 5° diverses recommandations de l'auteur. En suivant ce programme, qui est d'ailleurs emprunté tout entier au plan de la première Préface ; en abrégeant quelques parties précédemment élucidées et en faisant quelques rapprochements, voire quelques transpositions, loin d'avoir porté sur l'œuvre de Bollandus une main téméraire, les traducteurs l'ont traitée, au contraire, comme Bollandus l'eût fait lui-même, s'il avait eu à préparer une deuxième édition des *Acta*.

Outre cette Préface, le premier volume des *Actes des Saints* (le cinquième de la collection) contient les Vies des Saints des deux premiers jours du mois de janvier. L'Eglise de France y occupe une large place ; nous y voyons figurer saint Paracode, évêque de Vienne ; saint Stable, évêque de Clermont ; saint Agrippin, évêque d'Autun ; saint Aspais, évêque de Melun ; saint Théodore, évêque de Marseille ; saint Odilon, Abbé de Cluny ; saint Guillaume, Abbé de saint Bénigne de Dijon ; saint Oyand, Abbé de Condat ; saint Adélard, moine de Corbie ; saint Maxime ; saints Frontais, Séverin, Sévérinien et Silan, martyrs ; saint Clair, Abbé de Vienne. Les traducteurs ont ajouté à la liste des *omis* donnée par Bollandus les noms de pieux personnages qu'ils ont trouvés

dans Bucelin, Arthur de Moustier, etc., et aux Vies de Saints publiées par le créateur des *Acta Sanctorum*, celles du Bienheureux Joseph-Marie Tomasi; du Bienheureux Airalde, évêque de Maurienne; de saint Théodore, évêque de Marseille; des Vénérables Vincent-Marie Strambi et Vincent Romain. Ils ont, de plus, complété les Vies de saint Oyand, de saint Guillaume, de saint Odilon, de saint Adélard, d'après des documents puisés dans Dom Mabillon et dans l'*Histoire littéraire de la France*, par les Bénédictins.

Quant au deuxième volume des *Actes des Saints* (le sixième de la collection, et le dernier paru jusqu'à présent), il contient les Vies des Saints honorés les 3, 4 et 5 janvier; et chaque volume s'abrége dans une Table, l'ouvrage entier se reflète dans une succession d'*Index :* table des noms des Saints, table géographique du lieu de leur naissance et des pays où ils ont vécu, table chronologique et historique rappelant les dates et les événements de leur vie, table générale de matière, enfin Notes rectificatives ou explicatives, voilà ce qui se trouve à la fin de chaque volume et facilite les recherches aux travailleurs.

V

Dans une de leurs Préfaces (car il y en a une à peu près à chaque volume), après avoir énuméré tout ce qu'ils donnent dans les quatre premiers volumes, ce que nous avons mentionné plus haut nous-même, les honorables traducteurs nous disent : « A la suite de ces indispensables préliminaires, il nous a paru bon de publier les Dissertations historiques. Il ne s'agit pas ici des Dissertations critiques qui forment l'introduction nécessaire des vies et leur commentaire obligé; il s'agit des Dissertations traitant un point obscur et controversé d'histoire, qu'il a fallu composer, indépendamment des Dissertations critiques, parce qu'elles intéressent ordinairement plusieurs vies de Saints ou élucident les principes de la science historique. Les Bollandistes les publiaient volontiers à part; le P. Papebrock les appelle les *hérauts des volumes à venir*. En les rassemblant pour la facilité des hommes d'étude, nous en faisons les *hérauts de l'histoire*. »

Ce n'est là qu'une promesse, puisque nous n'avons pas trouvé ce Recueil de Dissertations dans les volumes de préliminaires, à la suite desquels, ce semble, était sa vraie place; mais nous ne doutons pas que les honorables traducteurs ne donnent ces Dissertations, sans doute dans quelque volume à part. Car rien, en effet, ne sera plus utile, pour les hommes studieux, que d'avoir ces morceaux de critique historique qui, assurément, ne sont pas complétement à l'abri de tout reproche, et qui

ne sont point infaillibles, mais qui n'en font pas moins autorité, sous plus d'un rapport.

Malgré le mérite incomparable des *Acta Sanctorum*, ce grand ouvrage, on le sait, n'est pas sans défauts, sans quelques taches qu'il n'était guère possible d'éviter dans une publication si considérable, à laquelle tant de mains ont travaillé et qui a subi, dans son long cours, tant de vicissitudes par suite des troubles politiques ou des passions anti-religieuses. Les nombreux *errata* qui se voient dans les volumes, comme les *additions* qui y ont été successivement jointes, accusent ces défauts d'ailleurs inhérents à tout ce qui sort de la main des hommes. Bollandus lui-même, après avoir publié son mois de janvier, crut nécessaire d'en préparer le complément. Papebrock, dans la Vie du fondateur des *Acta*, déclare que pour achever son œuvre il faudra plusieurs tomes supplémentaires, et tout en allant de l'avant, il recueille les Notes qu'il se réserve de publier. A côté de Bollandus et de Papebrock, d'autres hagiographes, Ruinart, Grabe, Galland, Morcelli, les Assémani, Mabillon, etc., lient leurs gerbes de précieux manuscrits. En ces derniers temps, en France et hors de France, les érudits de toute communion fouillent les bibliothèques, glanent les épis oubliés et consacrent volontiers leur vie à la réhabilitation de quelque mémoire outragée ou méconnue ; et, de toutes parts, nous voyons paraître des travaux historiques, des monographies qui méritent l'attention des esprits sérieux.

Les traducteurs des *Actes des Saints* n'ont pas manqué de s'environner de tous ces travaux, de les étudier, et nous voyons avec joie qu'ils s'attachent à en tirer tout ce qui peut servir à l'illustration des *Actes*. « Il ne tiendra pas à nous, disent-ils, que ce travail devienne le monument complet et encyclopédique des Saints, l'œuvre où l'on retrouve toutes les conquêtes de la science contemporaine. »

Du reste, les six volumes publiés et dont nous venons de parler prouvent suffisamment que les honorables traducteurs ont parfaitement compris leur tâche ; ils n'ont qu'à continuer ainsi pour doter l'Eglise d'une œuvre vraiment excellente, supérieure, non pas seulement à tout ce que nous avons de Vies de Saints, c'est incontestable, et il n'y a pas de comparaison à établir, mais supérieure encore en un sens, nous ne craignons pas de le dire, à l'œuvre originale elle-même, puisque, profitant de l'expérience du passé, ils sont à même d'éviter les redites, les fautes commises, les omissions, etc., et de refondre, de combiner, dans un meilleur ordre, d'augmenter bien des parties défectueuses.

Nous les louons grandement encore d'avoir surtout compris la portée

d'une telle œuvre et de se dévouer à cette entreprise précisément en vue des fruits qu'elle doit produire. « De quelque profit, disent-ils, que soient les *Actes des Saints* pour le théologien, l'archéologue, l'historien, le poëte et l'artiste, *leur principale utilité à nos yeux est dans leur influence sur les âmes.* Ce qui les recommande à l'attention des cœurs chrétiens, c'est qu'ils doivent former des Saints. » Voilà une excellente parole, et poursuivre un tel but, c'est se recommander d'avance aux sympathies de tous les hommes vraiment chrétiens qui savent qu'il n'y a pas de régénération possible, d'avancement réel, en dehors des voies qu'ont suivies les Saints.

Oui, « en lisant les *Actes des Saints,* on se fait une âme plus religieuse ; en étudiant ces vies si pleines de grâces, on s'imbibe d'une sorte de séve, on s'imprègne d'un esprit, on se vivifie d'un zèle, on se forme une maturité, qui aident à travailler à son salut ; et c'est par cette lecture assidue, et de plus en plus répandue dans les familles, que nous parviendrons, n'en doutons point, à nous délivrer des traverses et des adversités de ce siècle, afin de servir Dieu avec plus de liberté ! »

Il y aurait à entrer encore dans d'autres détails et à présenter quelques observations ; mais cet article est déjà bien étendu, et la place ne nous permet pas de l'augmenter davantage. Nous aurons d'ailleurs à revenir sur cette publication lorsque d'autres volumes auront paru. Il suffit, pour cette fois, d'avoir montré que les *Acta Sanctorum* pouvaient être utilement traduits et offerts en plus facile lecture, « sans manquer de respect aux règles de l'Eglise, sans porter atteinte à la beauté littéraire, et sans défigurer la vérité historique en changeant son expression. » Il suffit aussi d'avoir fait voir les motifs qui ont surtout inspiré cette traduction, à M. J. Carnandet, à M. J. Fèvre et à leurs honorables collaborateurs ; motifs si louables, nous l'avons dit, qui doivent leur attirer les encouragements et l'appui sérieux de tous les catholiques.

Pour notre part, nous les félicitons de tout notre cœur de se dévouer, comme ils le font, à une telle œuvre. Nous formons les vœux les plus sincères pour qu'aucun catholique zélé et intelligent, aucune Communauté religieuse, aucune maison d'éducation, aucune bibliothèque sérieuse et digne de ce titre, ne leur fasse défaut, et pour qu'ils puissent poursuivre et mener à bonne fin une entreprise qui sera certainement une des plus belles de notre époque, sous le rapport de l'exécution matérielle, comme elle sera la première et la plus excellente au point de vue de l'influence qu'elle est appelée à exercer.

L.-F. GUÉRIN.

DEUXIÈME PARTIE

REVUE DE DIVERS OUVRAGES

QUI NE SONT PAS PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ.

PHILOSOPHIE DES DEUX AMPÈRE, publiée par J. Barthélemy SAINT-HILAIRE, membre de l'Institut. 1 vol. in-8° de XIX-461 pages. Librairie académique de Didier et Ce. Paris 1866.

Voici un de ces livres, trop rares de nos jours, fruit de fortes études et de réflexions profondes, fruit précieux, qui a eu pour mûrir les longues années de deux existences; le père ayant le rare bonheur de trouver dans son fils un continuateur et un interprète digne de lui.

Au milieu de ce déluge de littérature, de science et de philosophie à deux sous, qui nous envahit de toute part, on est heureux de rencontrer un ouvrage sérieux et d'entrer en communication avec une intelligence humaine qui s'occupe encore d'elle-même; se regardant avec raison comme ce qu'il y a de plus sublime ici-bas, et de plus digne par conséquent de notre attention et de nos études.

Quel bonheur de se soustraire au bruit des machines, aux réclames bruyantes de l'industrie, au tapage extravagant des courses, au clinquant des exhibitions de toutes sortes d'objets et de gens, pour jouir de l'intimité du tête-à-tête avec un penseur aimable et vigoureux, qui estime les secrets de son âme plus curieux que toutes les petites recettes de la production à bon marché, les finesses de la bourse et les hontes de l'art peu libéral de faire courir et de parier à point!

C'est en vain que par une impudence égale à l'ignorance de leur public, les écrivains à la mode prostituent à toutes ces misères les noms vénérables de science et de progrès : il n'y a de progrès qu'à condition de rester dans le vrai : une fois hors de la route, on marche, mais on n'avance plus. Or, les vérités sont solidaires et subordonnées; et si

l'intelligence humaine fait fausse route sur le terrain philosophique, elle doit perdre aussi le sens de la voie et du progrès dans les hautes régions de la science.

Le principal auteur du livre qui nous occupe était philosophe, et il a contribué au progrès des sciences : c'est à lui que l'on doit la branche peut-être la plus pratique de la physique moderne : l'électro-dynamisme. Le physicien danois Arsted avait découvert, comme on le sait, qu'un courant électrique passant par un fil métallique, au-dessous d'une aiguille aimantée, faisait dévier cette aiguille de sa direction normale. C'était une découverte curieuse, mais stérile. Ampère comprit la loi manifestée par ce fait, et il démontra l'action d'un courant électrique sur un autre courant. De ce trait de lumière sont nées des applications usuelles que la foule admire, sans songer au penseur, au savant philosophe qui a fourni le levier à tous nos industriels physiciens.

Ampère, comme tous les savants, avait le jugement droit, l'âme noble; non-seulement au-dessus du fait, il avait besoin de voir la loi en vertu de laquelle ce fait s'accomplit; mais, au-dessus de la loi, sa vigoureuse intelligence savait s'élever jusqu'à la pensée de l'auteur nécessaire de la loi.

Plus heureux que la plupart des hommes d'étude de son temps, Ampère avait conservé le trésor de la foi, et c'est sans doute à ces vives clartés, dont la foi illumine la raison, qu'il dut une sorte de priorité sur son ami, dans leur recherche commune de la vérité philosophique. Cet ami, digne d'Ampère, c'est celui que M. Cousin a proclamé « le plus grand métaphysicien qui ait honoré la France depuis Mallebranche : » nos lecteurs ont nommé Maine de Biran.

Bien que nous ne regardions pas Maine de Biran comme un métaphysicien aussi éminent que le disait M. Cousin, il est certain qu'il a eu la gloire de donner l'impulsion au mouvement spiritualiste du dix-neuvième siècle. Adonné par goût aux études physiologiques, Maine de Biran fut d'abord *condillacien* et sensualiste comme ses contemporains. ainsi que l'atteste son mémoire de l'*Influence de l'habitude sur la faculté de penser*, couronné par l'Institut en 1802. Mais, dès 1805, dans un second mémoire sur la *Décomposition de la pensée*, aussi couronné, on sentit que cet esprit droit et vigoureux tendait à sortir de l'ornière, et qu'il arriverait bientôt au spiritualisme.

Or, il est glorieux pour notre auteur que les commencements des relations philosophiques entre lui et Maine de Biran datent précisément de l'intervalle qui sépare ces deux triomphes académiques. Sans que l'on sache comment ces deux penseurs se sont rencontrés, nous voyons, par

les lettres d'Ampère, que la correspondance commença vers la fin de 1804. Les lettres d'Ampère à Maine de Biran forment le fond de l'ouvrage, dont nous devons la publication à M. Barthélemy Saint-Hilaire. Ces lettres assûrent-elles à Ampère la gloire d'avoir devancé son illustre correspondant dans la démonstration philosophique de l'activité humaine? Nous n'oserions pas l'affirmer. C'est déjà beaucoup d'avoir soutenu et fortifié cette belle intelligence égarée, et de l'avoir aidée dans ses généreux efforts pour se délivrer du joug des doctrines sensualistes.

Maine de Biran lui-même a reconnu d'ailleurs la participation de son savant ami à ses découvertes philosophiques. Dans un passage de son journal, à l'année 1814, sous la date du 22 septembre, en parlant de la société philosophique qui se réunissait chez lui tous les vendredis (et dont étaient membres MM. Royer-Collard, Guizot, Cuvier frères, Thurot, de Gerando, etc.), M. Maine de Biran dit : « M. Ampère a exprimé notre doctrine commune sur le sentiment du Moi et l'activité. »

Nous avons déjà dit que les lettres philosophiques d'Ampère à Maine de Biran constituaient le fond de l'ouvrage; mais, comme ces lettres écrites au courant de la plume, sous l'impression d'une première conception, ne pouvaient offrir toute la netteté, et la suite rigoureuse que demande une exposition de système philosophique, le fils, digne héritier du zèle de son père dans la recherche de la vérité, a suppléé à cet inconvénient par une Introduction parfaitement méthodique, écrite avec beaucoup de clarté, et qui remplit à peu près la moitié du volume.

La piété filiale a peut-être entraîné M. Jean-Jacques Ampère dans quelques exagérations sur l'appréciation du rang qu'il convient d'assigner à son père, parmi les philosophes qui font honneur à l'humanité; mais on pardonne aisément ces hyperboles, car l'on sent que c'est à cette sorte de culte pour une mémoire chérie, que l'on doit ce beau travail, et d'ailleurs cette chaleur de sentiment, qui anime l'exposition naturellement froide d'une théorie philosophique, vient ajouter au plaisir intellectuel de la raison satisfaite le charme d'une jouissance du cœur trop rare de nos jours; le respect et l'amour de l'autorité publique ne tendent-ils pas à s'effacer de plus en plus, même au foyer domestique?

Nous ne pouvons point dire que cet ouvrage convienne à toute espèce de lecteur; évidemment il s'adresse aux hommes sérieux, qui sauront au besoin reconnaître eux-mêmes l'inexactitude d'une proposition, le manque de justesse d'une expression et l'abus qu'on pourrait en faire. nous sommes heureux de constater que l'honorable éditeur a partagé le respect religieux du fils, non-seulement pour la science de M. Ampère, mais même pour sa foi chrétienne.

En résumé, toutes les parties de ce volume sont profondément spiri-

tualistes, et au milieu du chaos de doctrines athées, positivistes, panthéistes, matérialistes, chaos qui épaissit chaque jour les ténèbres dans la petite presse et dans la grande, dans les chaires et dans les in-8°, la philosophie des deux Ampère est un trait de lumière qui pourrait remettre sur la voie de la vérité bien des esprits égarés. Il y a dans ce livre de nobles paroles, capables de réveiller de leur honteux assoupissement cette foule d'hommes, d'ailleurs instruits, mais que le doute a conduits à un sommeil de mort. A l'entrée de la vie, les grands problèmes de notre origine et de notre fin, de la Providence, du devoir et de la certitude, se sont présentés à l'intelligence : avec un esprit peu exercé, distrait par d'autres études, préoccupé de l'avenir, dirigé par des guides trompeurs ou hésitants eux-mêmes sur la voie qui mène au vrai, on a effleuré quelques-uns de ces graves problèmes de la philosophie ; et pour l'immense majorité, le résultat de ce regard rapide, jeté sur les questions les plus profondes, se résume hélas! dans ces vers si cruellement vrais, même pour celui qui les a écrits :

Ton œil..... a mesuré l'abîme,
Et ton âme y plongeant loin du jour et de Dieu
A dit à l'espérance un éternel adieu.

Comme le remarque fort bien M. Jean-Jacques Ampère, il est aussi des esprits sincères et droits que leur vocation a portés d'un autre côté, et qui souvent, très-philosophes de leur nature, ignorent ou méconnaisent la philosophie. Les uns, absorbés par la contemplation du monde physique, et arrachés pour ainsi dire à eux-mêmes par l'étude des choses matérielles, finissent par oublier d'observer cette intelligence qu'ils appliquent souvent avec gloire à des objets moindres qu'elle-même, exerçant chaque jour des facultés et employant des instruments dont ils n'ont pas étudié la nature. Semblables à l'artisan qui construit habilement une machine sans connaître les lois de la mécanique, eux ne connaissent pas le mécanisme de leur esprit.

D'autres, plongés dans le tourbillon de la vie active, des affaires, de la politique, n'ont pas eu le temps de se replier sur eux-mêmes et de considérer les principes de leurs pensées et de leurs croyances; chez quelques-uns, et c'est bien le petit nombre, la conscience, le bon sens naturel suffisent. Mais combien, pour n'avoir pas démêlé les vrais principes de la vie humaine, agissent sous l'impulsion de la passion aveugle de l'enthousiasme mobile, sous l'empire du fait, en faveur duquel une philosophie menteuse et intéresssée, au défaut de la vraie, se trouve toujours là pour forger des sophismes ?

A ces différentes classes de lecteurs il faut un maître qui tienne un rang assez distingué dans le monde savant pour se faire écouter avec

confiance. Or, chacun souscrira volontiers à ces paroles de M. Jean-Jacques Ampère en parlant de son père : « Voilà un grand esprit qui a « excellé dans les sciences mathématiques, qui a créé une branche de « la physique, qui, sur presque tous les autres objets de nos connais- « sances, a eu des vues originales, et qui, sans se dissimuler les chances « d'erreur auxquelles l'homme est exposé quand il s'applique à la re- « cherche de son propre entendement, est convaincu pourtant qu'il « peut trouver là le caractère d'évidence auquel il est accoutumé. Qui « osera ensuite traiter de rêverie une pareille recherche? »

Mais ce n'est pas assez d'avoir trouvé un maître capable de s'imposer à ses lecteurs; il fallait trouver un homme assez habile et assez patient pour expliquer la parole du maître, pour initier avec clarté, à l'intelligence de la langue philosophique, des gens qui ont quelquefois ri des termes scientifiques, mais qui ne les ont jamais compris. C'est ici que le fils complète l'œuvre du père ; nous ne nous souvenons point d'avoir lu jamais rien de plus élégant, de plus lucide, que les trois pages consacrées à amener tout doucement le lecteur à entendre sans effroi et à comprendre parfaitement les termes de *subjectif* et d'*objectif*. On sait que l'auteur de l'Introduction a conscience de la légèreté impatiente de la plupart des lecteurs, et il s'ingénie pour trouver le moyen de rendre l'exposé des questions philosophiques accessible aux esprits les plus étrangers à cette noble étude.

Nous avons dit que M. Barthélemy Saint-Hilaire avait partagé le respect d'Ampère le fils pour la foi chrétienne de l'illustre physicien que sa correspondance nous révèle aujourd'hui comme philosophe. A l'appui de notre assertion, nous citerons ce passage de l'Avant-Propos qui servira de plus à indiquer une partie de l'ouvrage dont nous n'avons pas parlé. M. Barthélemy Saint-Hilaire, après avoir dit qu'à son avis les deux philosophes, partis de points divers, sont arrivés presque ensemble et sans communication préalable, à une conclusion identique, continue ainsi :

« Ce qui me confirme dans cette opinion moyenne relativement à Ampère, c'est le motif que j'ai déjà donné un peu plus haut, je veux dire l'esprit religieux dont il était pénétré. Ce serait à ceux qui l'ont pratiqué personnellement, de nous apprendre jusqu'où allait sa foi, et ce qu'a pu être l'action qu'elle a exercée sur son intelligence. Mais c'est dès le début de sa vie qu'Ampère a été pieux, et il n'a pas cessé de l'être, avec des oscillations qu'on a pu critiquer, mais qui n'avaient rien de bien dangereux. Au contraire, M. Maine de Biran, qui devait finir par être mystique, ne semble pas avoir eu, dans les premiers

temps de foi religieuse bien prononcée; ce n'est que pas à pas et par le progrès de sa doctrine philosophique, qu'il arrive à la pensée de Dieu et à une dévotion sincère que lui impose sa raison. Sous ce rapport, Ampère est en avance sur lui, et il n'a pas eu certainemeut à l'imiter. C'est qu'il est à peu près impossible d'être tout ensemble religieux et sensualiste. Si Ampère a été quelque temps dans cette étrange situation, il a dû y demeurer beaucoup moins que M. Maine de Biran.

Aussi Ampère le fils n'a-t-il pas manqué de joindre à son Introduction un Appendice sur la Morale et la Théodicée de son père. Le mot de Théodicée semblera peut-être un peu ambitieux pour des morceaux qui ne forment point un véritable corps de doctrine. Mais à côté et comme complément à la psychologie, on ne pouvait oublier des pensées qui la dépassent et qui, de l'âme de l'homme, s'élèvent jusqu'à son Créateur, en montrant les rapports que l'âme peut avoir avec l'être infini de qui elle vient. »

Comme nous le disions en commençant, des livres du genre et du mérite de celui-ci sont une bonne fortune de nos jours. Sans doute, en philosophie comme dans toutes les sciences, l'erreur se glisse aisément dans les systèmes; mais ces erreurs ne sont-elles pas moins déplorables que cette confusion ou cette absence d'idée et de principe dans laquelle tombe de plus en plus notre génération, impatiente de se débarrasser de toute notion de vérité, de conscience et de devoir, afin de courir plus légèrement à la fortune et au plaisir? N'est-ce pas le cas de se souvenir de cette parole profonde de Bacon : « *Citius emerget veritas ex errore quam ex confusione?* »

A. Conari.

BOSSUET ORATEUR. Etudes critiques sur les sermons de la jeunesse de Bossuet; par E. Gandar. Didier, 1867.

Ce serait un spectacle curieux à suivre que celui des vicissitudes que subit un héritage entre les mains des divers possesseurs qui se le transmettent. L'un fait passer les exigences de la mode ou les besoins d'un jour avant le respect pour la mémoire de ses aïeux, et l'autre pousse le scrupule jusqu'à vouloir conserver des ruines, et ne pas même les réparer ; l'un dégrade pour embellir, l'autre relève des décombres et démolit les constructions nouvelles. On en agit un peu de même à l'égard des grands écrivains, dont la postérité se dispute jusqu'aux moindres fragments oubliés, négligés ou perdus, dès qu'elle a cru les retrouver : suivant le caprice des temps ou le caractère des éditeurs, on fait main basse, comme par une sorte de droit discrétionnaire, sur l'auteur sans

défense, et on le traduit devant le public, tantôt avec des oripeaux qu'il eût rejetés, tantôt dans une nudité dont il eût rougi (1).

Pour qui tient à la gloire humaine, il y a là de quoi en ôter le goût.

C'est, à la lettre, ce qui s'est passé à l'égard des deux plus grands génies du dix-septième siècle, Pascal et Bossuet. On s'est disputé des débris épars, des esquisses, de simples notes, et, sous un prétexte de culte pieux, on s'est livré de vraies batailles avec ces lambeaux au profit des passions littéraires ou philosophiques du jour.

Les amis et premiers éditeurs de Pascal avaient cru, et avec raison, remplir un devoir en recueillant toutes les pensées éparses qu'il avait précipitamment jetées sur le papier, à mesure qu'elles lui venaient, en vue d'un grand ouvrage qu'il méditait quand il est mort ; et ils avaient voulu faire profiter le public et la grande cause de la vérité des conceptions hardies et des traits lumineux qui y étincelaient partout ; mais, en les publiant, ils n'avaient pas pu, par égard pour l'auteur et pour le public, se résoudre à les présenter dans l'état informe où plusieurs se trouvaient ; seulement, comme il est toujours difficile de faire abstraction complète de soi-même et de ses manières de voir, ils y avaient mis un peu trop du leur, ajouté des nuances, semé même quelques grains d'erreur. De nos jours, on a découvert et signalé la fraude, mais on nous a rendu un Pascal énigmatique et indécis, que chacun explique à sa guise, et que les commentaires défigurent à qui mieux mieux.

Les sermons inédits de Bossuet ont eu un sort semblable. Depuis l'évêque de Troyes jusqu'à M. Gandar, chacun s'en est servi pour exercer son éloquence ou sa sagacité, on pourrait dire aussi sa patience : car Déforis tout seul a passé vingt-quatre ans de sa vie à essayer de les classer, et il n'a pas pu terminer sa tâche. Mais Maury s'irrite contre le superstitieux aveuglement avec lequel Déforis a, dit-il, « copié et publié sans discernement et sans goût la totalité des sermons, ramassant dans sa collection, beaucoup trop volumineuse, jusqu'au linge sale (qu'on nous pardonne l'expression, elle est de Maury), et publiant sans aucun choix des discours entièrement oubliés par l'auteur lui-même pendant la se-

(1) En thèse générale, nous sommes très-fort de l'avis de M. de Maistre, quand il dit :

« Tous les ouvrages posthumes sont suspects, et souvent il m'est arrivé de désirer qu'il fût défendu de les publier sans autorisation publique. Tous les jours nous écrivons des choses que nous condamnons ensuite. Mais on tient à ce qu'on a écrit, et on se détermine difficilement à le détruire, si l'ouvrage est considérable, et s'il contient des pages utiles dont on se réserve de tirer parti. Cependant la mort arrive, et toujours inopinée, car nul homme ne croit qu'il mourra aujourd'hui. Le manuscrit tombe entre les mains d'un héritier, d'un acheteur, etc., qui l'impriment. C'est pour l'ordinaire un malheur, quelquefois un délit. » (De Maistre, *De l'Église gallicane*, édition de Lyon, 1838. In-8°, pp. 216-217.)

conde moitié de sa vie, et totalement inconnus ensuite depuis sa mort; » il n'y aurait eu « qu'un triage et des retranchements à faire » parmi les sermons, ne craint-il pas de dire, « pour les rendre dignes des autres chefs-d'œuvre de Bossuet. »

D'autres ont flétri ce sans-gêne et cette suffisance de Maury, et ils ont réhabilité la consciencieuse minutie de Déforis, mais ils ont trouvé dans celui-ci même des infidélités, et chacun à son tour s'est constitué juge de ses prédécesseurs et de Bossuet. On peut voir l'historique de ces querelles dans l'Introduction de M. Gandar, qui vient, après les autres, rompre enfin la dernière lance, à ce qu'il croit sans doute, dans ce champ clos de critique classique.

Nous n'opposons à tout ceci que cette observation : tous conviennent que Bossuet lui-même fut mécontent de ce que quelques-uns de ses discours avaient été, à son insu, donnés au public, et il revit soigneusement ceux qu'il se résolut à publier; tous conviennent que beaucoup des discours retrouvés écrits de sa main n'étaient que des esquisses, des plans, des notes, qu'il traçait rapidement, ou pour s'exercer, ou pour fixer ses souvenirs; tous conviennent d'ailleurs que jamais Bossuet n'apprenait un sermon par cœur ni ne le débitait de mémoire, et que, même après avoir tracé le cadre ou écrit les périodes qui lui venaient pour un discours, généralement, devant son auditoire, il improvisait. Non-seulement il avait un génie trop maître de soi, mais il avait une trop haute idée de la parole chrétienne, qui est la parole non pas de l'homme mais de Dieu, pour avoir jamais pris l'habitude de faire autrement. Ajoutons que le feu du regard, l'animation du geste et de la voix, en un mot l'action, et aussi cette sorte de communication électrique et irrésistible qui s'établit entre les auditeurs et l'orateur, contribuent au succès comme à l'inspiration de cette éloquence, où tout est soudain plutôt que calculé, et durent avoir, certes, une très-grande part dans les triomphes de Bossuet à cette première époque de sa grande carrière.

Ces réserves faites, et sans donner, à priori, ni louange ni blâme au soin pénible que M. Gandar s'est imposé de démêler et de classer, année par année, parmi les feuillets épars de Bossuet, les premiers essais de sa jeunesse, sans rechercher même si la gloire de l'orateur, ou la gloire de l'éloquence, ou du style, ou de l'art, ou si les autres grandes causes, la religion, la morale ont beaucoup à gagner à un pareil travail, dont, il est vrai, la critique et l'érudition peuvent s'enrichir, nous ne pouvons nous empêcher d'y reconnaître, après l'avoir lu, un autre genre d'utilité qui a son prix.

Il serait d'ailleurs difficile qu'une telle étude si laborieusement et

consciencieusement entreprise et exécutée fût tout à fait sans résultat. Quand il s'y mêlerait, comme on peut le craindre, malgré la sagacité du critique et son habileté à tirer profit des travaux antérieurs, beaucoup d'illusions et de conjectures dans l'établissement et la disposition des faits, et aussi quelque peu d'exagération dans l'importance qu'il leur donne et dans les conséquences qu'il en tire, tout n'y est pas erreur, assurément, et il sera toujours intéressant et instructif de pouvoir comparer soit des exercices et des essais de Bossuet jeune et presque encore écolier, soit des notes prises même à la hâte, ou des développements écrits au courant de la plume et de premier jet, avec des morceaux plus mûris et plus travaillés, que les uns et les autres soient entrés ou non dans le cadre de tel ou tel sermon prononcé par lui, et aient, ou non, fait partie intégrante de sa composition définitive; il est intéressant et instructif de pouvoir saisir dans le plan esquissé d'un discours, dans l'expression rapide d'une pensée, fût-ce, ou non, le plan, l'expression conservés au dernier moment, les procédés habituels de travail et de préparation par lesquels il s'était formé dans l'apprentissage de l'éloquence. Une feuille volante, un brouillon rejeté par lui ne sont pas seulement précieux parce qu'ils sont de lui, mais par le rapprochement qu'on en peut faire, sous le double rapport, soit de la composition, soit du style, avec les œuvres achevées auxquelles son talent, arrivé à la plénitude, a mis le cachet, si rare dans les travaux humains, de la perfection.

Quand on a fait cette comparaison, et que, à la suite de M. Gandar, on a cherché à parcourir chronologiquement la route marquée par les débris qu'il recueille et relève en passant, rien ne paraît plus faux que cette exclamation admirative du P. de Neuville : « Un Bossuet naît tout entier, il ne se forme point par des développements, par des accroissances successifs; — et il y aurait presque autant de folie à entreprendre de l'imiter, que de délire à se promettre de l'égaler. » La première partie de ce jugement est le contrepied de la vérité ; et la décourageante induction qu'il en tire dans la seconde est un conseil diamétralement opposé à celui qu'il faudrait donner.

Au contraire, il faut entreprendre d'imiter Bossuet, à cause de sa perfection même, parce que toujours il faut prendre pour modèle, non ce qui est défectueux, mais ce qui est le plus parfait. Voilà ce qu'il était exact de dire en tout état de cause. Mais de plus, maintenant, voici ce qu'il est permis d'ajouter : on peut entreprendre d'imiter Bossuet, parce que Bossuet ne s'est pas formé tout d'un coup.

Qu'un Montaigne, un Pascal, doués d'un talent original et prime-

sautier, éclos sous l'éducation solitaire de la famille, se révèlent du premier coup ce qu'ils doivent être, et n'aient, pour ainsi dire, plus de progrès à faire ; cela est digne, en un sens, de notre admiration ; nous pouvons, certes, admirer dans leur génie, sinon dans l'usage qu'ils en ont fait, l'œuvre de Dieu. Mais les dons de Dieu sont divers. Admirons, dans Bossuet, avec le don de Dieu, la coopération de l'homme. L'éducation commune, quelque forte qu'elle puisse être, produit des hommes et des caractères qui, en général, ne sortent guère du commun. Mais il y a une seconde éducation que Dieu lui-même donne à quelques-uns, à l'école des événements de ce monde, que quelques-uns aussi se donnent à eux-mêmes : c'est pour leur malheur bien souvent, et pour le malheur de leur siècle, quand ils se font le centre et le but unique de leur recherche, mais c'est aussi pour leur plus grand mérite et pour le plus grand bien des autres, quand ils s'instruisent et se forment sous l'œil de Dieu, en vue de Dieu, et pour sa gloire. C'est ce qu'a fait Bossuet.

La route qu'il a parcourue, il n'est personne qui ne puisse, sinon l'y atteindre, au moins l'y suivre, avec un peu plus ou moins de facilité naturelle, un peu plus ou moins d'énergie et de persévérance, de lenteur et de temps. On y voit le plus beau modèle de ce que peut la force de la volonté et l'application soutenue, aidées de Dieu, et au service d'une grande cause. Mais on y voit aussi ce que peut le profond sentiment du devoir comme principe d'action et mobile de toute la vie. C'est là peut-être ce qui ressort le plus de cette étude des travaux de la jeunesse de Bossuet.

Au sortir des bancs du collége, Bossuet n'était encore qu'un très-brillant élève, qui faisait honneur à ses maîtres. Ce très-jeune rhétoricien faisait parler de lui, dans le monde, comme tant de petits prodiges formés avant l'âge, et qui s'éteignent dans leur fleur. Il n'en devait pas être ainsi pour lui. Après des débuts beaucoup plus éclatants que solides, il eut le bonheur de ne pas se laisser enivrer par les éloges, et de comprendre les sages avis. Il sentit le prix du travail, il eut l'intuition du rôle auquel Dieu l'appelait.

Quand Démosthène s'exerçait sur le rivage de la mer, il ne songeait qu'à dominer les flots tumultueux du peuple d'Athènes. On en a quelquefois douté, nous aimons mieux le croire pour sa gloire, il ne voulait dompter ses terribles rivaux qu'au profit du patriotisme. Mais quand Bossuet, dans quatre années de quasi-solitude pendant lesquelles il oubliait, à Metz, ses succès de Paris, se livrait, sans rien négliger de ses autres obligations, à l'étude assidue de l'art oratoire chrétien, il remplissait, en ce point-là aussi, un grand devoir de son emploi : il travail-

lait, si l'on peut appliquer ici ce mot à la mode aujourd'hui, à son éducation professionnelle. Devant porter aux hommes la plus haute parole, la parole de Dieu, il s'exerçait à la leur porter dignement. Il l'estimait trop, pour s'exposer jamais, par une préparation incomplète, au danger de la profaner.

Mais où puiser ce qui lui manque? La rhétorique seule ne lui a, jusqu'à présent, appris de l'éloquence que l'extérieur et que la forme vide. La forme, sans le fond, n'est rien; et ce fond, où le prendra-t-il? Le fond où l'éloquence sacrée s'alimente, quel peut-il être, sinon, d'abord et avant tout, l'Évangile, livre toujours ouvert sous les yeux de l'orateur chrétien ; et après l'Évangile, la Bible, qui en est la préparation ; mais après l'Évangile et la Bible, que faut-il lire, savoir et posséder? Les Pères de l'Église latine et grecque dont les nombreux écrits en sont le riche et perpétuel commentaire. Voilà le cercle et l'ordre des études dans lesquelles cette jeune mais déjà haute intelligence va puiser la vie de l'avenir.

Ce n'est pas là l'œuvre d'un jour ; mais, dès les premières années, il y acquit d'amples provisions, et il parlait d'expérience, quand, plus tard, il disait, pour donner le goût d'un travail dont il attestait la facilité : « Il n'est pas croyable combien on avance, pourvu qu'on y donne quelque temps, et qu'on suive un peu. » Pour lui, il ne l'abandonna jamais, et il y avança si loin, qu'un jour Labruyère a pu, sans étonner personne, l'appeler lui aussi un Père de l'Église.

Toutefois, en un siècle lettré, pour ne point heurter la délicatesse croissante des oreilles habituées aux beautés exquises de forme, au goût pur et sévère des œuvres que chaque jour voyait éclore, Bossuet sentant combien, sous ce rapport, la rudesse ou l'enflure du style des Pères laissait à désirer, crut plus tard devoir, sans les délaisser, travailler à se retremper fortement dans l'étude des auteurs classiques de la Grèce et de Rome. Là il retrouvait, dans Platon et dans Cicéron, les conseils en même temps que les modèles du bien dire : ils lui apprenaient que « même pour former le style, l'essentiel est d'avoir appris les choses, de beaucoup savoir, de pénétrer le fond de tout. »

Il ne fut pas indifférent non plus à la lecture de ses contemporains, et il avait eu ce bonheur, que ceux qui laissèrent la première impression dans son esprit, au commencement de sa carrière, étaient et sont restés les premiers maîtres de la langue : Balzac, avec son air de majesté romaine et l'harmonieuse ampleur de ses formes ; Corneille, avec sa fierté noble et la vigueur de sa réplique, atteignant d'un coup à la sublimité de l'expression ; Pascal, avec la saisissante originalité de sa pensée, le

ton incisif, victorieux, dominant, de sa parole, lui communiquèrent je ne sais quel ensemble de dignité sereine, par laquelle il put s'élever aux plus extraordinaires hauteurs, prêter sa voix même à la Bible et aux prophètes, et parler, étant homme, le langage de Dieu.

Voilà comment Bossuet, avec cet amour du devoir et cette droiture d'esprit qui, en toute occasion, le tinrent ferme et à distance et au-dessus des passions et des erreurs de son siècle, après avoir, à une riche nature, ajouté par l'étude un fond plus riche encore, appelé ensuite à les déployer sur un plus grand théâtre, et pouvant les perfectionner par une longue vie dont pas un jour ne fut perdu, a developpé son talent par un accroissement successif et ininterrompu, jusqu'aux plus vastes proportions où le génie humain soit arrivé.

Voilà ce que la route aride où M. Gandar nous a forcé de le suivre nous a découvert. Nous l'en remercions, pour nous, pour la jeunesse, qui a plus que jamais besoin de beaux exemples et de grands encouragements, pour les apprentis du sacerdoce et de la prédication, obligés, bien plus que jamais, d'acquérir la science solide qui terrasse les faux savoirs, et la supériorité du talent, qui fasse justice des adorations frivoles en ramenant le vrai respect; nous l'en remercions aussi pour Bossuet même, dont la grandeur ne perd rien à être plus accessible; pour la morale même, qui y trouve une démonstration vivante que ce n'est pas sur les sommets inabordables, et loin des voies tracées, mais dans le simple et ordinaire accomplissement du devoir, que la croissance du génie se fait le mieux.

Nous serons moins sévères, après cela, pour quelques prétentions étranges qui échappent parfois à M. Gandar dans certains passages où il semble faire la leçon à Bossuet (nous ne disons pas à l'Église, mais par moments on le croirait presque), et non pas seulement une leçon de rhétorique et même de goût, mais aussi de théologie et de morale chrétienne, de mansuétude, par exemple, de tendresse de cœur, ou encore, de noble indépendance vis-à-vis des grands de la terre, de respectueuse justice envers les petits et les déshérités. Nous nous y serions arrêté, si la plupart de ces passages ne trouvaient dans d'autres leur correctif et leur réfutation plus que suffisante.

Mais nous croyons devoir prévenir, pour qu'ils ne s'en découragent pas, les lecteurs du livre de M. Gandar, que, malgré l'apparente clarté de la division, la netteté d'exécution typographique, la pureté ordinaire du style, ce travail est, en général, du moins c'est l'effet qu'il nous a produit, très-difficile à lire, à suivre et à comprendre. A quoi cela tient-il? Peut-être à une permanente confusion et disparate que cause,

d'un bout du livre à l'autre, une accumulation de dates, de citations, de notes, de rapprochements, qui, sous apparence de lier les idées, en rompent à chaque instant le fil.

La division matérielle est bien simple : Deux livres, l'un de six chapitres, l'autre de quatre. Livre Ier, Bossuet à Navarre, Bossuet à Metz (ses études, ses premiers sermons). Livre II, prédications à Paris et à la cour, en 1659, en 1660, en 1661, en 1662. Première période : Bossuet d'abord s'essaie et s'exerce à Navarre, puis il prêche à Metz, à Dijon, à Paris. Il se forme à l'apostolat dans la société des prêtres de Vincent de Paul, comme il s'était formé à l'éloquence religieuse dans le commerce des Pères de l'Église. Il prononce quelques panégyriques et quelques oraisons funèbres. Son talent, encore indécis, a des alternatives de vigueur et de faiblesse. Deuxième période : Il prêche des stations entières d'Avent et de Carême, dont une aux Minimes, une aux Carmélites, une au Louvre. Son talent grandit et se caractérise. Sa réputation s'établit et croîtra jusqu'en 1669, où il quitta la chaire pour remplir les plus hautes charges de l'Église. Dans les dix années de 1652 à 1662, il fait, pour ainsi dire, son apprentissage de la chaire chrétienne; dans les dix années de 1659 à 1669 il s'y établit maître.

Dans l'intervalle parcouru par M. Gandar se place une assez longue série de discours dont beaucoup sont perdus, dont un certain nombre sont plus ou moins facilement et plus ou moins fidèlement reconstruits et classés par le rapprochement plus ou moins exact de fragments manuscrits, et avec l'aide de conjectures plus ou moins heureuses. Mais enfin, si M. Gandar nous donnait le résultat de ses recherches non dans l'ordre où il les a faites, mais dans l'ordre auquel elles l'ont conduit, il nous épargnerait un labeur pénible, qu'il n'est pas absolument nécessaire que nous partagions avec lui, et nous ne serions pas forcés de toujours aller et revenir d'un texte à l'autre et d'une époque à l'autre, au milieu d'un luxe de redites, qui peut-être font admirer la patience de l'érudit et la finesse du critique, mais qui font de l'ensemble un travail préparé, bien plutôt qu'un travail achevé.

Il est vrai que M. Gandar nous annonce une édition de vingt sermons de Bossuet, retrouvés et restitués en entier par ses soins. Ce qui serait bien mieux encore, si M. Gandar a une foi pleine en ses découvertes, et s'il croit avoir vu plus juste que chacun de ses prédécesseurs, et pouvoir, avec l'aide de leurs lumières et des siennes, fixer d'une manière certaine et définitive la chronologie des sermons connus de Bossuet, ce serait d'en donner une édition complète, dans laquelle nous lui conseillerions de rejeter en appendices ou en notes, tout ce qu'il ne pourrait, de son

aveu, classer indubitablement. Là, chacun pourrait suivre, année par année, le libre épanouissement de ce beau génie. Nulle étude ne saurait être plus intéressante, plus instructive et plus profitable.

C. Estienne.

LETTRE PASTORALE DE Mgr MERMILLOD, évêque d'Hébron, sur l'indépendance et la liberté de l'Église, pour le carême 1867. Lyon, Bauchu et Ce, place Bellecour, 6. — Paris, Camus, rue Cassette, 20, 1867. 1 vol. in-12 de 68 pages.

Le nom de Mgr Mermillod, qui retentit avec tant de puissance et d'onction à toute oreille catholique, nous dispense d'un éloge qui pour être en harmonie complète avec son objet exigerait une autre plume que la nôtre, — sinon plus sympathique, au moins assurément, plus autorisée et plus capable de faire dignement connaître et apprécier cet homme apostolique ; aussi n'est-ce point là notre but : nous prions le lecteur de n'attendre ici de nous que ce que nous pouvons lui offrir, une analyse écourtée de l'admirable lettre pastorale que nous lui annonçons. — Il nous semble que personne ne pourra lire avec indifférence ces pages éloquentes, si solides d'ailleurs comme thèse théologique et philosophique, si concluantes sur les grandes questions qui agitent en ce moment non-seulement les consciences, mais les princes et les législateurs du monde et malheureusement aussi des barbouilleurs de revues et de journaux qui épargneraient à leurs lecteurs tant de ridicules faussetés, tant de colossales inepties, s'ils connaissaient seulement un tout petit peu les matières qu'ils traitent si lestement.

Une incroyable ignorance en matière de religion, l'outrecuidance la plus risiblement assurée sur tous les points qui de près ou de loin touchent à l'Église catholique, à son histoire, à ses droits imprescriptibles et divins, à sa légitime et salutaire autorité, la haine aveugle et basse de cette chose magnifique et glorieuse à jamais, de ce système à peine effleuré et vaguement entrevu, mais où, par je ne sais quel reste d'instinctif bon sens, l'incrédulité contemporaine soupçonne la seule force réelle, la seule puissance appelée nécessairement à triompher un jour du rationalisme, du matérialisme et de tout ce chaos d'idées et d'utopies qui en ce moment déprime l'âme et tend à en étouffer les mouvements les plus élevés et toutes les aspirations vraiment dignes, libres et grandes — tel est, pour ne montrer qu'un coin du tableau, la triste réalité que l'anti-catholicisme — discours, lois, livres ou journaux, — étale tranquillement sous les

yeux épouvantés de nos évêques et de nos docteurs.— Les souteneurs de ces mensonges effrontés tiennent le haut du pavé, les honneurs et les applaudissements d'un jour sont pour eux, — mais l'estime, la confiance, l'honneur et l'amour sont pour l'Église catholique, pour l'immortel pontife qui la gouverne, pour nos évêques, infatigables à affirmer et à démontrer les droits de cette Église, à instruire et à raffermir les hommes de bonne volonté, à confirmer dans la Foi ceux qui la possèdent encore, à mettre entre les mains de tous les armes nécessaires à la lutte actuelle.

Ces armes après la prière, c'est la science.

A ce titre la *Lettre pastorale* de l'évêque de Genève est un monument précieux de lucidité, de fermeté, d'éloquence et de charité : elle répond à toutes les objections ; c'est un plaidoyer substantiel et des plus remarquables pour la liberté de l'Église de Jésus-Christ.—Faut-il donc qu'en ce temps-ci, où le mot de *liberté* retentit de toutes parts, où toutes les révolutions qui ont pesé si lourdement sur les sociétés modernes ont eu la *liberté* pour mot d'ordre et pour signal, faut-il que l'Église soit la seule institution à laquelle soit toujours et sataniquement dénié le droit à cette liberté que sans elle, sans ses martyrs, sans ses docteurs, sans ses moines, le monde ne connaîtrait pas encore, ne soupçonnerait même pas ? Car l'idée de liberté est une idée essentiellement catholique : l'antiquité païenne n'y entendait rien réellement, et nous voyons assez qu'il en est de même du paganisme contemporain,—la déviation est ici plus déplorable encore, en vertu de ce mot profond de Tacite, *corruptio optimi pessima*. Eh bien ! Mgr Mermillod, en 60 pages pleines, complètes, expose et la doctrine et le droit de l'Église sur cette grande question de la liberté. C'est un traité que méditerait avec profit si c'était avec bonne foi, plus d'un soi-disant philosophe de nos académies ou de notre presse contemporaine.

Le prélat montre d'abord les *titres* imprescriptibles de la liberté religieuse.—Il expose ensuite le caractère et les conditions de l'indépendance spirituelle de l'Église, sa constitution extérieure et intime, le but de son action en ce monde ; puis il explique comment et pourquoi l'*Église doit être libre dans sa vie intime,—dans son droit de réunion,—dans le choix et la formation de ses prêtres, — dans ses ordres religieux, —dans son action extérieure et sa prédication, — dans l'enseignement,—dans son ministère, ses sacrements et son culte,—dans son droit naturel et légitime de propriété.* Vient ensuite une troisième partie intitulée : l'*Église* et l'*État*, et l'ouvrage se termine sur cette parole de confiance et d'espoir, empruntée à l'allocution prononcée aux fêtes de Noël (1864)

par Pie IX, devant le Sacré-Collége : « *Le triomphe de l'Église est assuré, l'heure seule est incertaine.*

Et puissions-nous en voir seulement l'aurore !

F. de Roquefeuil.

Vie et correspondance de J. Théophane Vénard, prêtre de la Société des missions étrangères, décapité pour la foi au Tong-King, le 2 février 1861. Avec portrait et fac-simile de son écriture ; augmentée du discours d'anniversaire prononcé à Saint-Loup par Mgr l'évêque de Poitiers. 2e édit. Victor Palmé. In-12 de viii-488 p. — Prix : 3 fr.

Il y a plus de dix-huit cents ans que les ennemis de l'Église crient : l'Église se meurt, l'Église est morte. Ils ne se doutent pas que toute vieille qu'elle est, elle a encore une séve puissante, et que dans ce grand arbre qui ne sera pas déraciné, la vie circule, les rameaux grandissent, et un nouveau feuillage se développe tous les jours. Des gloires nouvelles viennent sans cesse illustrer ses annales et montrer la force immortelle de l'esprit qui la dirige. Notre siècle a déjà vu naître et mourir plus d'un de ces hommes puissants en œuvres et en paroles dont la vie et les travaux resplendissent dans l'Église de Dieu. Dernièrement encore la France apprenait le glorieux martyre d'un de ses enfants, et la société des Missions étrangères ajoutait une nouvelle et illustre page à son martyrologe par la mort héroïque de M. Jean-Théophane Vénard. La vie de ce saint missionnaire, dont nous venons parler ici, est écrite avec foi et talent. Pour quiconque veut ouvrir son âme à de bonnes et chrétiennes impressions, se ranimer au contact d'une grande vertu et goûter Jésus-Christ dans un de ses saints, cette lecture sera d'un grand profit. Chacun y puisera les plus salutaires leçons, soit dans les exemples du martyr, soit dans ces instructions variées qu'il donne à tous les membres de sa famille ; mais on n'y trouvera pas seulement un puissant encouragement offert à la faiblesse humaine, on y trouvera aussi un charme véritable. M. Vénard n'était pas seulement un homme de Dieu, c'était aussi un cœur tendre, aimant, une âme de poëte. Dès l'instant où, tout jeune encore, il eut compris et goûté ces belles paroles du Saint-Esprit : « Qu'ils sont beaux « les pieds de ceux qui évangélisent la paix, de ceux qui vont porter « aux nations éloignées la bonne nouvelle du salut, » dès cet instant, il s'efforce de se rendre digne d'un si grand honneur : la piété, le zèle des âmes, toutes les vertus se réunissent dans son cœur. Au collége, au séminaire, dans la famille, il est un modèle pour tous. Enfin le moment arriva où il fallut faire à Dieu le sacrifice de toutes les

espérances de la terre. S'il est quelque chose de déchirant pour le cœur du missionnaire, c'est bien cette séparation de toute une vie, cet abandon de tout ce qu'il a de plus cher au monde, ce moment suprême où il doit s'arracher vivant à tous les siens et dire adieu, peut-être pour toujours, à son pays. Ce n'est là que le premier pas dans cette voie de souffrance, mais c'est peut-être le plus douloureux. Vient ensuite l'heure du travail, des périls, mais aussi du courage et de la grâce. Après sept ans de cette vie de dévouement, Dieu jugeant que le temps de la récompense était venu, permit que le saint missionnaire tombât entre les mains des persécuteurs. Amené devant ses juges, il subit un interrogatoire où il donne aux mandarins chinois des réponses dont l'énergie rappelle celles que les chrétiens faisaient aux ministres des Tibère et des Néron. Il conserve au milieu des souffrances une gaîté charmante, un entrain qui lui attire les cœurs et des soldats qui le gardent, et de ses juges même. Quand il passe, porté dans sa cage de bois, les Chinois se pressent sur son passage et s'écrient : « Il est serein et joyeux comme quelqu'un qui va à « la fête : celui-là n'a commis aucun péché. » Du fond de cette cage, il écrit, sans autre plume qu'un grossier pinceau, des lettres admirables, où il console son vieux père, donne à ses frères de salutaires conseils, rappelle à sa sœur bien-aimée la sainte amitié qui les unissait, et donne à tous rendez-vous dans le ciel. Puis enfin ce tendre jeune homme tombe sous le fer du bourreau « comme une fleur printanière que le maître du jardin cueille pour son plaisir. »

Ce livre édifiant charmera et consolera plus d'une âme chrétienne ; on lira avec vénération la correspondance du martyr, qui en remplit plus d'une page.

LOUIS LAROZE.

ANNUAIRE CONTEMPORAIN, *revue de l'année.* 2e série, 1re année, 1867. Adrien Le Clère. In-8° de 552 pages. — Prix : 6 fr.

Il se fait tard pour parler de l'*Annuaire contemporain* de 1867. Cependant, ces sortes d'ouvrages sont moins qu'ils ne paraissent des livres d'actualité, c'est-à-dire destinés à tomber promptement dans l'oubli ; ils sont plutôt des livres de bibliothèque, des répertoires que l'on consulte pour retrouver tous les faits accomplis dans l'année écoulée et qu'il serait impossible de retrouver dans le fatras de vieux journaux et de revues.

L'*Annuaire contemporain* est la continuation de la *Revue de l'année*, de M. l'abbé Duilhé de Saint-Projet ; il est conçu dans le même esprit catholique ; le nom des principaux collaborateurs suffirait au besoin

pour le garantir; ce sont MM. de Melun, pour l'économie politique; Victor Fournel, pour la poésie, le roman et les beaux arts; Louis Hervé, pour l'agriculture; de Toulouse-Lautrec, pour l'archéologie; Duilhé de Saint-Projet, pour la théologie et la philosophie; Adrien Legat, pour l'histoire, etc. Un chef-d'œuvre ne se fait pas du premier coup; aussi l'Annuaire mérite-t-il plus d'une critique. Tel qu'il est néanmoins il est le meilleur tableau des faits politiques du mouvement intellectuel et religieux; aux appréciations toujours sûres et empreintes de bon sens et de sagesse, il joint un grand nombre de statistiques, de documents administratifs, superflus pour ceux qui collectionnent les annuaires, mais bien précieux pour le commun des hommes qui se contente d'un seul.

La politique et l'agriculture ne paraissent pas avoir la place que mérite leur importance; l'histoire littéraire, les travaux des sociétés savantes, les publications de textes sont laissés dans l'oubli; l'histoire ecclésiastique est seule traitée avec assez de développements malgré bien des lacunes. La bibliographie économique est incomplète. Les appréciations sont trop développées; il ne s'agit point de donner une idée exacte de tous les ouvrages, mais de faire connaître l'ensemble du mouvement littéraire. Tous les journaux, toutes les revues donnent des comptes-rendus bibliographiques; il faut éviter un double emploi.

Indiquons parmi les renseignements que fournit ce recueil le tableau des principaux articles des revues périodiques, la statistique trop incomplète des œuvres de charité de Paris, le tableau du mouvement religieux manifesté par les *Semaines religieuses*, création toute récente. Nous espérons réparer notre retard de cette année en ne préparant que des éloges pour l'annuaire de 1868. René DE SAINT-MAURIS.

LA MARQUISE DE THÉRANGE, par la comtesse Olympe MILON DE LERNAY. 2 vol. in-18 charpentier, ensemble de 600 pages, 1867. Chez J. Albanel, libraire, 15, rue de Tournon, Paris. — Prix : 2 fr. 50.

Il y a quelque temps, nous annoncions au milieu des bruits de la politique, une brochure (1) pleine d'intérêt sur la vie et les œuvres de la comtesse Olympe Milon de Lernay, femme douée d'un talent littéraire remarquable, aussi élevé que délicat; un de ces talents qui doivent recevoir le baptême de la mort pour opérer l'action salutaire à laquelle la Providence les a appelés et dont on n'apprécie bien le parfum qu'au jour où le vase qui le contenait est brisé !

(1) *Hommage et Souvenirs*, par Célestin de Sévanne. In-8° de 140 pages. Chez Ch. Douniol, 29, rue de Tournon. Voir le numéro de juin 1865 de la *Revue*, p. 403.

L'opuscule biographique que nous rappelons, parlait d'un ouvrage laissé en manuscrit par Mme de Lernay : *la Marquise de Thérange* que des cœurs amis ont pris soin de publier, et dont nous venons dire un mot à nos lecteurs.

Cet ouvrage répond parfaitement à l'épigraphe placée sur le titre: « Qu'est-ce que ce livre?... Traité?... étude?... histoire?... conte?... « roman?... drame?... Un peu tout cela... c'est une salle d'audience où « le public est admis à entendre les avocats des parties adverses, pour « prononcer ensuite, comme juré, sur la valeur des causes. »

La Marquise de Thérange, offre en effet un peu de tout, et avec quel charme, quel attrait! C'est un *Traité;* car de hautes questions de morale y sont élucidées sous une forme simple et animée; une *Étude:* on y trouve des caractères bien présentés et bien soutenus; une *Histoire:* on sent la chaleur du vrai dans ces récits colorés qui prouvent une grande connaissance du monde, une fine appréciation du cœur humain. un *Roman:* péripéties heureusement conçues qui tiennent le lecteur en haleine et le sollicitent d'arriver au dénoûment; un *Drame:* scène d'un intérêt véritable, provoquant de salutaires émotions, produisant le bien. « La valeur des causes » ressort en effet des contrastes, des oppositions que l'écrivain artiste a su ménager avec talent.

Le livre de Mme de Lernay est de nature à prendre un rang très-distingué parmi les meilleures publications nouvelles de ce genre. C'est une sorte de spécialité littéraire, c'est même, on pourrait dire, un *à propos,* car évidemment l'auteur avait agité en son âme cette grande question du rôle de la femme aux prises avec les sophismes et les vices qui ont cours dans le monde de notre temps. Mme de Lernay s'est plu à la montrer triomphant de toutes les difficultés par sa foi lumineuse, communicative, féconde en vertus; non point de ces vertus froides et rudes qui pèsent aux cœurs attristés comme le boulet au pied du galérien, mais de ces vertus chrétiennes qui donnent des ailes pour servir le prochain, planer sur les précipices et monter vers Dieu !

C'est par le relief des faits résultant logiquement des principes professés par chacun des personnages mis en scène, que la comtesse de Lernay s'est attachée à démontrer de quelle fallacieuse valeur sont les systèmes d'idées et de conduite qui se séparent du christianisme. Sous ce rapport, son livre est très-certainement de la plus haute portée, et ne pourra qu'exercer la plus fructueuse influence.

Au milieu des événements qui se croisent ou se combinent, se présente, dans la *Marquise de Thérange,* le type charmant et sympathique d'une femme aimable et discrète, sensible et forte, poétique et raison-

noble, généreuse et simple, éclairée et modeste; nullement pédante, nullement ennuyeuse.... parfaitement chrétienne! Femme par excellence qui, selon les circonstances où la Providence la place, a des tâches différentes à remplir, mais ne poursuit, en fin de compte, qu'une seule mission : celle que lui fixa le programme divin.

Oui, c'est là toute l'action de la *Marquise de Thérange*, c'est là toute sa vie; elle poursuit uniquement le programme que définissait magnifiquement naguère cette voix apostolique dont la chaire de Notre-Dame gardera le souvenir; ce programme qui dit à « la fille de Dieu, » donnée pour sœur ou pour épouse à l'homme : Sois l'amour qui s'alimente de la foi et s'appuie sur la foi..., sois inspiratrice, initiatrice, éducatrice, consolatrice céleste... sois « le cœur » où viendra se reposer, « où viendra s'éclairer la tête qui pense » et la force qui ordonne !... Fais comprendre à ceux qui subiront ton charme, la grandeur splendide, la suavité innée de l'idée qui dilate les énergies de l'âme, et, du sein même de son bonheur individuel, la fait atteindre aux données d'un amour suprême pour le Principe de tout amour !... Prouve, par ta fidèle et attrayante piété, que tout cœur brûlant d'enthousiasme et rêvant l'adoration doit se faire encensoir..., encensoir consacré à la glorification de la souveraine Perfection !

Telle nous est montrée la marquise de Thérange par l'auteur de ce livre qui n'a eu qu'à puiser dans son propre cœur, pour nous peindre ce type accompli de la femme chrétienne. Car, en vérité, ceux qui ont eu le bonheur de connaître la comtesse de Lernay, la retrouvent dans son héroïne...

Sans doute, — et ne faut-il pas que la critique intervienne, même dans les meilleures choses ? — sans doute, sous le rapport de l'art, on pourrait adresser quelques reproches à ce livre; on pourrait regretter quelques lacunes, des dénoûments trop précipités... Mais lorsqu'on sait que la mort a empêché l'auteur de revoir et de coordonner son œuvre, non-seulement la critique se sent désarmée, mais elle s'incline et le respect se confond avec la plus profonde sympathie pour ne voir que la portée vraiment féconde de l'ouvrage. N'est-ce pas, après tout, la seule chose désirable ?

Cette portée, nous pouvons le dire, sera puissante sur l'esprit et le cœur d'une foule de jeunes femmes, de personnes du monde auxquelles surtout ce livre s'adresse. Car, on le comprend assez, ce n'est point ici un ouvrage de jeunes pensionnaires, un livre pour amuser la jeunesse tout en l'instruisant, comme l'on dit; mais c'est une œuvre sérieuse qui veut des lecteurs d'un esprit cultivé, qui vivent dans le monde et

qui ont besoin de le traverser, conduits par une main habile et saintement dévouée, telle que celle de la marquise de Thérange, afin d'en éviter les cruels périls et les tristes désenchantements...

Nous savons que la comtesse de Lernay a laissé aussi de belles et suaves poésies, des mélodies lyriques harmonieuses. Souhaitons qu'elles soient bientôt publiées, et, comme le dit la Biographie que nous rappelions au commencement de cet article, « elles révéleront en cette femme distinguée et touchante, le rare assemblage d'une imagination aussi riche que sage, et tous les charmes de l'enthousiasme alliés aux attraits du bon sens. » L.-F. Guérin.

MANUEL DES ŒUVRES ET INSTITUTIONS RELIGIEUSES ET CHARITABLES DE PARIS. 1 vol. in-18 de 480 pages. Chez Poussielgue.

Pour que les œuvres de charité si nombreuses et si diverses produisent tout le bien qu'on doit en attendre, il faut qu'elles ne soient pas entièrement isolées, et qu'un lien commun les rattache entre elles. C'est ce que vient faire le *Manuel des Œuvres*. Au milieu de cette diversité utile et féconde, il ramènera l'idée d'unité, et, dans la charité, si je l'ose dire, comme une sorte de centralisation. En fournissant sur l'existence et l'organisation de toutes les œuvres charitables qui existent à Paris, des renseignements qu'on ne saurait le plus souvent se procurer ailleurs, il deviendra le guide indispensable de tous ceux qui, à un titre quelconque, s'occupent de la pratique de la charité. Par lui, les œuvres seront mieux connues; dès lors on y aura plus promptement recours; et si des relations plus suivies et plus actives s'établissent entre elles, si le mouvement général de la charité catholique en reçoit un nouvel élan, qui en profitera, sinon les œuvres elles-mêmes, et les pauvres, leurs clients? Aussi les auteurs ont-ils raison de dire que, tout modeste qu'il soit dans la forme, ce livre devient, pour ainsi parler, « la force et la fortune de tous ceux qui s'occupent des pauvres..... Grâce aux indications trouvées dans le manuel, en se faisant les intermédiaires entre les institutions charitables et le pauvre, ils peuvent apporter à celui-ci les fruits de la bonne volonté et de la générosité de tous. »

Les diverses institutions dont traite l'ouvrage, en indiquant pour chacune les conditions qu'elle exige et les moyens d'en profiter, sont classées suivant leur objet: œuvres en faveur de l'enfance — en faveur des pauvres, des malades et des vieillards — institutions dépendant de l'assistance publique — œuvres de correction et de réhabilitation — œuvres de prévoyance et d'assistance mutuelle — œuvres de piété et de

prière — œuvres destinées à la population étrangère à Paris — congrégations enseignantes et hospitalières — instruction, bibliothèques, livres et journaux. — Un dernier chapitre est relatif à la législation des matières qui touchent à la charité.

Ce livre est un exposé simple et concis, aussi complet qu'on puisse le désirer : c'est un répertoire qui comprend plus de 300 articles; mais dans sa simplicité, il ne laisse pas que d'avoir son genre d'éloquence, il est lui aussi, une sorte d'Exposition, l'exposition de tout le bien qui existe dans cette grande ville de Paris, où il se fait tant de bien à côté de tant de mal. Il nous montre les faits : c'est à l'homme d'étude à en tirer la conclusion théorique dans l'examen des questions d'assistance; c'est surtout à l'homme de charité à en tirer la conclusion pratique par un usage plus efficace de ses forces. ROGER.

JULIE DE NOIRON, nouvelle, par MARY. In-12. Chez Adrien Leclère et Dillet. (Bibliothèque choisie du *Messager de la Semaine*, à 2 fr. le vol.)

Pour répondre, dit-on, à un besoin qui, certes est plutôt factice que réel, on oppose aux mauvais romans des romans soi-disant pieux. On laisse ainsi les jeunes femmes et les jeunes filles qui ont le temps de lire dans la persuasion que leur esprit ne saurait se passer d'émotions factices; ce qui n'est pas à leur louange. Seulement, comme on les respecte, on s'efforce dans ces œuvres secondaires de donner quelques bons principes aux héros de ces attrayantes fictions. Est-ce le meilleur moyen de fortifier le cœur, d'orner l'imagination; d'employer le temps si précieux? Je n'ose le décider... Il y a tant d'histoires vraies à raconter et à présenter pour modèles aux femmes qui aiment à lire !... Mais toujours on leur offre des fictions plus ou moins vraisemblables, plus ou moins forcées, surtout très-romanesques ; ce sont presque toujours des positions riches, élevées, des châtelaines ayant au moins vingt-cinq mille livres de rentes; c'est à dépiter les lectrices pauvres.

Sans doute, Julie de Noiron est un modèle de vertu admirable, presque inimitable; mais ses deux dernières filles sont des exemples très-dangereux. La faiblesse d'Hélène est par trop vulgaire ; sa douceur et sa soumission ne la sauvent pas des dangers de l'amour. Sa docilité envers sa mère sauve son honneur ; mais la nature s'affaiblit et la mort est son triomphe.

Quant à Ruth, elle effraie, elle donne le cauchemar ! Nature indomptable, fière, exaltée, ingrate, égoïste, volontaire jusqu'à perdre la raison, un tel portrait est repoussant.

Julie, leur vertueuse mère, en accomplissant courageusement tous ses devoirs, consume sa vie à la garde d'un secret qui la martyrise et fait bien des victimes; et tout cela parce qu'on l'a trompée en la mariant.

Une vieille demoiselle, mademoiselle de Noiron, idolâtre de son neveu qu'elle avait élevé, et plus encore de son nom dont elle exagérait l'importance, l'avait marié à une douce et pure créature de son choix, persuadée qu'il la rendrait heureuse, (un Noiron ne pouvait pas mal faire). Mais elle se dissimulait à elle-même les nombreux défauts de ce jeune homme, aussi bien que l'état de sa santé. Elle ne vit dans ce mariage que le moyen de propager son nom.

Ce neveu avait déjà gaspillé la fortune de ses parents, elle lui sacrifia la sienne; et Mme de Loranges, mère de Julie, trouva le mariage avantageux. Ces deux dames concilient comme tant d'autres les idées du monde avec les pratiques religieuses, et ne sont nullement propres à perfectionner ceux qui leur sont confiés.

Que de vanités, que de faiblesses ! quel aveuglement sur les conséquences de leurs résolutions !...

De tous ces différents caractères, de toutes ces circonstances émouvantes, tirons quelques réflexions :

Ne donnez jamais une *fille-mère* pour nourrice à l'enfant que sa véritable mère ne peut allaiter; ce qui arriva à Maurice, car il perdit la sienne en voyant le jour.

Qu'une demoiselle qui se voue au célibat ne se mêle pas d'élever elle-même un enfant orphelin, fût-il de sa famille.

Il y a tant de préjugés dans ces sortes de vieilles filles qui le plus souvent restent seules par excès d'orgueil, dans la crainte de faire une mésalliance ! qu'elles fassent de bonnes œuvres générales, qu'elles dotent une commune d'un ouvroir, d'une salle d'asile, qu'elles fondent un orphelinat, un catéchisme, que sais-je... On les bénira, ce sera un bon moyen d'embellir leur solitude. Mais faire d'un jeune homme fougueux un enfant gâté, adopter une jeune fille pauvre pour en faire une grande dame, absurdité, déraison, mauvais ouvrage qui prouve seulement les regrets d'un cœur vide d'affections réelles.

Revenons à notre héroïne chrétienne, Mme la marquise Julie de Noiron : on l'admire, on souffre avec elle depuis le commencement jusqu'à la fin. Ce terrible secret qu'elle renferme si caché vous pèse sur le cœur. Une sinistre inquiétude s'empare de vous tout le temps de cette lecture ; la tristesse ne vous quitte même pas lorsqu'au dénoûment cet épouvantable secret est dévoilé, et que Dieu accorde à la marquise la grâce qu'elle implore depuis le jour de son triste mariage. V. Tarul.

CHRONIQUE.

On a fait le reproche à notre première chronique, qu'elle n'était ni littéraire, ni bibliographique.

On veut surtout que nous parlions littérature, bibliographie, art peut-être. Mais, franchement, en dehors des ouvrages dont il est rendu compte dans cette *Revue*, que pouvons-nous trouver à dire ? Oh ! ce n'est pas la quantité qui manque, malheureusement... On se plaint que les imprimeurs ne soignent plus comme autrefois : il faudrait s'étonner plutôt de ce qu'ils peuvent suffire à la besogne ; car, pour peu que le progrès continue, il sera bientôt nécessaire qu'une moitié de la population s'occupe à imprimer les fantaisies de l'autre. Qui nous restera-t-il qui veuille bien pourvoir aux besoins journaliers de la vie ?

Si donc nous avons à parler des choses qui s'impriment, sur quoi doit porter notre choix ? Parlerons-nous un peu de tout ? Mais, oublie-t-on qu'il est des choses qu'on ne doit pas nommer parmi les chrétiens, qu'il est des choses qu'on ne doit pas dire entre gens honnêtes...

En fait de bibliographie, la *Revue* vous donne une liste des publications nouvelles. Elles y sont entassées pêle-mêle, bonnes ou mauvaises : seulement, il faut bien vous dire qu'il y a des choses que la pudeur ne permet pas d'y laisser insérer : il en est d'autres d'une telle insignifiance, qu'on les met de côté ; comme celle-ci, par exemple : Pourquoi l'on fume ; mais il reste encore de quoi vous donner une idée de la tournure des esprits qui écrivent.

En fait d'art, mais que pouvons-nous dire que vous ne puissiez voir vous-même, ou plutôt que vous ne voyiez malgré vous ? Est-ce que tous les murs ne sont pas couverts, est-ce que toutes les vitrines ne sont pas garnies d'innombrables provocations à la luxure... ou à la folie ? Voyez-vous ces têtes grimaçantes, ces horribles figures qui vous poursuivent comme si vous étiez au milieu de quelque sabbat infernal ! Voilà ce que l'on fait de la face humaine, cette face auguste, dont Ovide (un païen pourtant) ! disait, parlant de Dieu :

> Os homini *sublime* dedit *cœlumque tueri*
> Jussit, et *erectos ad sidera tollere vultus.*

Au collége, jadis, nous apprenions cela. Et l'on a prétendu que les études classiques nous rendaient païens. Mais que sont-ils, et par quelles études sont-ils devenus ce qu'ils sont, ceux qui fatiguent notre vue de tant d'exhibitions monstrueuses, qui pourraient à peine plaire à des.. sauvages ? Ah ! si c'est là ce qu'on fait aujourd'hui du visage humain, qu'a-t-on fait d'abord de l'intelligence, dont il doit être le reflet ?

Quelle littérature ! quelle philosophie ! quel goût ! et quels principes ! Pour vous signaler tout, il faudrait plus que quelques pauvres pages. Mais vous pouvez vous *édifier* vous-même. Jetez un coup d'œil en passant sous les galeries de l'Odéon : parcourez au hasard ce qui s'offre à vous ; et dites, la main sur la conscience, si vous n'êtes pas effrayé pour la santé morale de l'humanité. Oh ! il y a des épidémies plus terribles et plus désastreuses que le cho-

léra : c'en est une effroyable dans ses conséquences, que cette fièvre délirante qui pousse tant de gens à se faire imprimer, et qui, tous les huit jours, fait naître deux ou trois feuilles périodiques nouvelles.

Il a paru, il n'y a pas longtemps, une feuille isolée, imprimée chez Claye, intitulée : l'*Unique*, journal du *silence* (premier numéro, dernier numéro). Nous ne nous portons pas garant du fond, n'ayant pas tout lu. Mais il nous a semblé que l'idée était celle-ci : *Silence! car on ne s'entend pas.* Cette idée n'est-elle pas juste? et ne serait-il pas utile, pour reconquérir la santé des esprits, de mettre la pensée publique pendant quelque temps au régime, et à une diète sévère et prolongée. « *Timeo hominem unius libri*, » disait saint Augustin, *je crains l'homme d'un seul livre*; parce que celui-là devient robuste. Mais on pourrait dire aujourd'hui : nous craignons *pour* les hommes de tant de livres, parce qu'ils y perdent l'intelligence et la raison. Encore, si on ne lisait que des livres! Un livre suppose au moins quelque peu d'ordre, de travail et de réflexion. Mais ce qu'on donne en pâture au public n'exige pas la moindre dose d'attention, soit de la part de celui qui l'écrit, soit de la part de celui qui le lit.

Quoi qu'il en soit, en attendant que l'excès amène la réaction, comme apparemment les limites extrêmes ne sont pas encore atteintes, nous ne savons combien de nouvelles venues se sont encore, depuis quelques semaines, ajoutées au nombre de ces feuilles plus ou moins éphémères, qui pullulent sans cesse avec une stérile fécondité. Nous en avons aperçu, à notre compte, au moins cinq; il y en a peut-être beaucoup d'autres.

La plus considérable est celle de M. Littré, *la Philosophie positive* : ce nom et ce titre en disent assez pour nous dispenser d'en parler.

Un autre est la *Revue nationale* de M. Charpentier, modifiée et transformée, avec un esprit nouveau et une rédaction nouvelle. Nous y voyons des noms dont la présence nous étonne à côté du programme dans lequel ce journal indique la ligne qu'il prétend suivre. Nous n'en dirons qu'un mot : il n'admet pas et il ne peut comprendre qu'on demande la *liberté du bien*; pour lui, il veut la *liberté sans phrases*, c'est-à-dire..... on ne sait trop quoi. Les autres prennent rang parmi ces folliculaires aventurières, qui ne savent plus quel nom prendre, ni quelle enseigne se donner. L'une, qui s'intitule la *Gazette de Hollande*, a pris des airs d'antiquité, pour affriander le lecteur. Une autre, pour frapper, sans doute, les esprits par la vue, s'est nommé *la Surprise*, et s'est affublée d'une couverture qui rappelle un peu l'ancien costume de la reine Pomaré. Une autre, après avoir cherché longtemps, ce semble, à se caser parmi les diverses catégories d'intitulés sans nombre au milieu desquels la mémoire et les yeux se perdent, *le Philosophe, le Critique, le Drolatique, le Bouffon, le Hanneton, le Bonnet de coton, le Tocsin, le Réveil, la Surprise, la Rue* (un de ces jours, sans doute, nous aurons *la Boue*), et enfin, pour abréger, et pour nous relever un peu, *le Soleil* et *la Lune*, a pris nom : l'*Horizon*.

Fantaisie nous a pris d'acheter l'*Horizon*. La plupart de ces choses se vendent beaucoup plus cher qu'elles ne valent. Comment se vendent-elles? La curiosité, la bêtise et l'ignorance humaines peuvent seules expliquer ce problème. Quoi qu'il en soit, celle-ci s'annonçait : *Bulletin international bi-mensuel de la Philosophie, de l'Art et de la Littérature.* Cela paraissait être du ressort de la chronique qu'on demandait de nous.

L'*Horizon* est parent des journaux francs-maçons *la Pensée nouvelle*, *la Libre conscience*, *la Morale indépendante*, etc., de Paris; *le Libre examen*, de

Bruxelles, *le Libero pensiero*, de Milan, *le Rationaliste*, de Genève, et autres, qui lui ont d'avance donné un certificat de consanguinité.

Il a pour collaborateurs, entre beaucoup d'autres, *M. Morin Miron*, auteur de l'*Examen du christianisme*; *M. Emile Richard*, de la ci-devant *Rive gauche*; *M. Préda*, rédacteur de l'*Arena* de Vérone, et auteur de *la Rivelazione e la Ragione*; *M. Piccardi*, *Mme E...*, du *Libero pensiero*; *M. Savinien Lapointe*, auteur des *Misères de l'oiseau*, « titre gracieux et plein de promesses, et *M. Paul Senez*, auteur du *Nouveau calendrier* RATIONNEL, qui (probablement à la place des noms des saints) « ne fait *mention* que de *personnages historiques*, tels que les naturalistes, moralistes, médecins, chimistes, etc., etc. savants tous *dignes de respect et de reconnaissance* pour le rôle qu'ils ont joué dans le *progrès des sciences et de l'humanité*; » ajoutons que ledit calendrier, sans exclure l'ancien comput, le complète par une *régularité depuis longtemps nécessaire.* »

En *Philosophie*, l'*Horizon n'a besoin d'aucune hypothèse, à priori.* — En fait d'*Art*, il recherche avant tout l'*idée moderne.* — En *Littérature*, il cherche les ouvrages « qui contiennent une morale capable de faire des hommes ayant *la jalousie de leurs droits et la puissance de révolte contre le mensonge.* »

Pour *spécimen*, il donne un article de *Philosophie* d'un M. Hipp. Vattemare, intitulé : *les Sectes religieuses aux Etats-Unis.* — On y vante beaucoup cette terre classique de la liberté « Déesse, aux puissantes mamelles, qui embrasse tous les Nord-Américains dans une même énergique étreinte, et leur dispense à tous sans distinction un lait généreux et fortifiant.....» Là, « le respect pour l'*entité* est poussée à un tel point que l'*excentricité* la plus *absolue* non-seulement se déploie tout à son aise, mais est à peine remarquée.....» La liberté religieuse surtout s'y est «développée avec les plus *protéiques manifestations...* » « Chacun y *cultive son âme à sa guise*; et il n'est pas rare d'y voir les divers membres d'une même famille adopter, chacun pour son compte, une *communion spéciale*, et, intimement liés pour le reste, se séparer radicalement *dès qu'il s'agit de foi, revélée ou non....*, ce qui démontre avec plus d'*efficacité* que quoi que ce soit, l'*inanité du culte.* » — Parmi les *sectes religieuses*, « la plus nombreuse est le *catholicisme romain...*, puis viennent les *Méthodistes*, les *Baptistes*, les *Israélites*, etc., etc. — Puis les *Shakers* (quakers trembleurs), le *Libre-Amour* (*les free-lovers*), et les *Mormons*, — puis, le *Spiritisme*, dont une statistique classe ainsi les adeptes : — Médiums donnant des consultations médicales, 147 — médiums tombant en extase, près de 200 : — médiums accomplissant diverses manifestations physiques, nombre probable, 55; — médiums capables de représenter les personnes évoquées, d'écrire, de peindre, etc., au moins 38,000; — croyants déclarés, plus de quatre millions... « On voit que la *culture de l'âme* n'y manque ni de développement, ni d'*originalité.* »

En fait d'*Art*, l'*Horizon* s'attache, dans un article sur la sculpture, à combattre l'*idolâtrie* de *l'ancien*, le *dogmatisme* et l'*orthodoxie esthétique*, qui coupe les ailes à la *libre inspiration*, et se met en *commerce perpétuel avec les morts.*

En *Littérature* et en *Bibliographie*, il se contente jusqu'ici de recommander quelques ouvrages qui, « sans se laisser aller à des écarts d'imagination coupables, *préfèrent la vérité même affligeante à l'erreur qui console.* » Par exemple : *Force et matière* par Büchner, en vente à la librairie des Sciences sociales; — l'*Idéal au village* par André Léo, en vente partout; — et aussi la *Petite Revue* littéraire et philosophique, publiée en français à Milan, « avec l'excellent but de faire mieux apprécier l'Italie par la France. »

La citation qui en est faite, tirée d'un article du deuxième numéro, intitulé : *Rome et Paris*, consiste en quelques lignes qu'on nous dit très-significatives, mais que nous trouvons, nous, très-insignifiantes : fade comparaison entre le *centenaire* et l'*Exposition*, où, en exaltant l'une assez médiocrement, on tâche d'être injurieux pour l'autre, mais on ne l'est que faiblement, comme quand on parle de choses auxquelles on n'entend rien. Encore une fois, nous ne reviendrons pas sur ce sujet (c'est pourtant assez difficile, comme on le voit) ; et pour qu'aussi on ne nous reproche pas de n'avoir pas parlé encore de l'*Exposition*, nous laissons la parole à un de nos collaborateurs qui a bien voulu s'en charger. Aussi bien, nous avons jeté une petite pierre dans le champ de l'Imprimerie, nous lui devons une réparation : cet article va la fournir. E. STEIN.

L'IMPRIMERIE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE.

La *Revue* ne peut laisser croire à ses lecteurs qu'elle ignore l'existence de l'Exposition universelle ou tout au moins qu'elle lui est indifférente. Dans cette splendide exhibition où le monde entier est venu s'étaler à nos yeux, il y a pour tous les goûts : celui de la *Revue* la porte tout d'abord vers l'imprimerie. Qu'on ne s'attende point à trouver ici une étude complète sur la production de cette branche importante de l'industrie : elle ne saurait être faite que par des gens du métier et ne s'adresserait qu'à eux ; puis, il faut bien le dire, la bonne organisation dans cette partie a fait complétement défaut : l'imprimerie et la librairie sont confondues ; il faut, pour en voir tous les produits, de la galerie des *beaux-arts appliqués à l'industrie*, aller à la galerie de l'*histoire du travail*, aux expositions spéciales d'école ; il faut, de la *section française*, pour atteindre la *section belge* qui lui est contiguë, traverser une longue série de galeries où l'on est retenu, à moins d'une rare vertu, par la cristallerie, l'orfèvrerie, etc. On ne peut étudier, malgré toute la bonne volonté possible, qu'avec un esprit bien distrait, sans avoir sous la main tous les éléments nécessaires de comparaison. Les imprimeurs sont encore venus ajouter aux difficultés en plaçant, cachant même quelquefois leurs œuvres sous des vitrines que l'on ne peut soulever qu'avec l'autorisation et la surveillance d'un gardien, qu'il faut aller chercher, que tout le monde ne peut avoir à la fois et à qui il est permis d'être parfois de mauvaise humeur. M. Curmer est peut-être le seul en France qui ait pensé qu'on ne pouvait suffisamment admirer ses belles éditions si on ne les avait pas à volonté et à discrétion sous la main.

L'imprimerie impériale occupe sans contredit le premier rang, non point par son titre, mais à cause de la perfection de ses produits. La netteté des caractères, leur parfaite correction, l'harmonieuse disposition qui place chaque ligne, chaque lettre à la distance la plus flatteuse pour l'œil, la qualité, la teinte du papier, tout dans sa simplicité est d'une beauté incomparable ; on peut regarder à la loupe sans craindre des déceptions. On ne se lasse pas d'admirer les *saints Évangiles*, la grande édition de l'*Histoire de Jules César*, *le Palais de Compiègne*, les reproductions parfaites de chartes anciennes. Au-dessus des vitrines est placée la série des caractères employés dans toutes les langues du monde ; la collection analogue de M. Goupy, moins riche, est

cependant d'une grande perfection et digne de fixer l'attention. Plus haut, l'on voit un fragment de la grande carte géologique de France, qui peut être mise en parallèle avec les plus beaux produits de la cartographie; tout y est d'une grande clarté, et, nous n'en pouvons douter, de la plus grande exactitude, malgré la multiplicité des indications, des teintes différentes parfaitement harmonisées : l'imprimerie impériale était seule capable d'atteindre un si beau résultat.

Pour trouver quelque chose de comparable à cette exposition, il faut aller chercher dans la galerie de « l'histoire du travail » les belles éditions données par les Didot au commencement de ce siècle. Elles rivalisent avec ce que nous avons du XVe et du XVIe siècle. Leurs éditions actuelles sont bien inférieures, malgré toute leur beauté; du reste, le luxe de l'impression doit être réservé à d'autres ouvrages que les *Odes d'Anacréon* et la réimpression de l'*Armorial général de D'Hozier*. Dans la même galerie est une exposition curieuse, quoique bien incomplète, qui montre les progrès ou plutôt les changements introduits dans l'imprimerie depuis son origine jusqu'à nos jours; car si l'on peut convenir qu'on a imité les Alde, les Plantin, les Elzévirs, on n'a assurément pas fait mieux. (Tout à côté, une collection assez complète des ouvrages imprimés à Troyes, ville bien déchue de son antique renommée). C'est là seulement que l'on voit, et en un seul exemplaire, un spécimen des produits de M. Louis Perrin (de Lyon), bien connu de tous les bibliophiles. Il a des caractères romains, des onciales, des lettres ornées admirables; ses illustrations, ses encadrements sont parfaits de goût, de simplicité, de correction; il n'emploie guère que du beau papier de Hollande, teinte qui adoucit la transition, souvent choquante pour l'œil, du blanc du papier au noir des caractères.

M. Mame (de Tours) a conservé la position qu'il avait acquise en 1865. Sa *Touraine*, déjà admirée à cette époque, est d'une perfection difficile à imiter, tant par la netteté et l'élégance des caractères que par la disposition; le papier est soigné et fort comme il convient aux ouvrages illustrés : la *sainte Bible*, incomparable par la richesse de ses illustrations et la variété, le goût artistique des ornements, pèche de ce côté; *Les Jardins*, l'*Imitation de Jésus-Christ*, les *Caractères de La Bruyère*, méritent d'être mentionnés. On s'arrête devant le beau missel, rouge et noir, à caractères bien francs, bien corrects, relevés par de riches encadrements et les belles gravures de Hallez empreintes du sentiment religieux le plus pur; à côté de cela, on trouve ses éditions diamants, peut-être les seules où la petite dimension des caractères soit rachetée par une grande pureté de contour qui les fait ressortir, un juste espacement qui atténue la fatigue des yeux. Un des grands mérites à signaler dans cette maison, c'est de ne donner le relief de ses presses qu'à des ouvrages vraiment remarquables, et de produire en même temps que ces belles éditions d'excellents ouvrages à bon marché; mais c'est une question à traiter séparément.

M. Claye a dans sa vitrine les *Évangiles* édités par la maison Hachette, magnifiques comme beauté de caractère, comme enjolivure et disposition, les *Contes de Perrault*, la *Collection célèbre d'œuvres d'art*. Il réussit très-bien les impressions en couleur; ses imitations de caractères anciens ont une forme qui leur donne parfois des apparences d'irrégularité d'un effet désagréable.

A côté de ces belles œuvres se placent le *Palais de Fontainebleau* et d'autres splendides ouvrages à gravures de M. Morel, les *Galeries de l'Europe* de M. Lahure, dont les éditions sont ordinairement trop compactes, la belle et

bonne édition des *Œuvres de Joinville*, le *Missel* de M. Adrien Le Clère, la *Vie du Pérugin* de M. de Mourgues, les publications de M. Plon sur les Archives, son *Imitation* et sa petite édition de l'*Histoire de Jules César*, quelques beaux spécimens de M. Dupont, les imitations d'ouvrages anciens de M. Jouhaust. M. Allier (de Grenoble) révèle un artiste dans son splendide *Armorial nobiliaire de l'ancien duché de Savoie par M. le comte de Foras*; ses lettres ornées rouges sont ravissantes; la richesse et le goût des décorations, la beauté de l'impression, laissent peu à désirer.

Les chromolithographes ont porté leur art à une rare perfection. A leur tête reste toujours M. Curmer. Qui ne connaît ses œuvres incomparables, si belles que c'est à peine si le public ose les feuilleter, l'*Imitation*, les Évangiles illustrés de vignettes tirées des plus beaux manuscrits du moyen âge et de la renaissance, les admirables reproductions des *Heures d'Anne de Bretagne*, des *Heures de maistre Estienne Chevalier*, chef-d'œuvre de Jean Fouquet et honoré d'un bref de S. S. Pie IX. Les chromolithographies de M. Engleman, les lithochromies de M. Henri Carpentier (de Nantes) ne laissent rien à désirer pour la pureté du dessin et la vivacité des couleurs. — Est-ce illusion, est-ce oubli? mais on ne voit point les œuvres de M. Kelleroven, qui n'avaient pourtant rien à redouter de la comparaison.

La cartographie est bien représentée; le plus beau spécimen, sorti des presses de l'Imprimerie impériale, a déjà été signalé. On remarquera les cartes départementales, tirées de la grande carte de l'État-major, généralement trop chargées de détails, d'ombres trop accentuées qui les rendent un peu confuses, la grande carte de Paris, quelques cartes en relief, et, dans un autre genre, les différentes cartes du Jura (cartes géologiques, archéologiques, agricoles, etc.) du frère Ogérien des Écoles chrétiennes.

L'exposition française, personne sans doute ne le contestera, est la plus considérable, la plus importante et la plus belle. Toutes ces qualités n'enlèvent rien au mérite des produits des autres nations. Dans la section des Pays-Bas, on remarque le spécimen de caractères javanais de M. Euschedé (de Harlem); — la Belgique offre des reproductions de manuscrits faites avec la plus grande exactitude, les riches éditions de M. Weissenbruck, et les beaux livres liturgiques de M. Magnin (de Malines); les éditions n'en sont point toutes semblables : il en est dont les caractères sont trop pâteux et trop pressés. — Berlin a envoyé de magnifiques ouvrages sortis des presses de M. Trowstzherson et de M. Ernest Korn; quelques-uns de leurs caractères ont une forme carrée peu élégante. Les cartes de M. Flemming (de Glogau, égalent, si elles ne surpassent, les plus beaux produits français, par la clarté, malgré la multiplicité des indications. Les gravures religieuses de M. Schulgen (de Dusseldorf) n'ont rien de comparable comme douceur de ton, pureté de sentiment et reproduction de chefs-d'œuvre. — Le *Manuel d'architecture chrétienne de Henri Burch*, ouvrage traduit en français, donne une fort bonne idée de ce que l'on sait faire à Carlsruhe. — La Hesse a exposé quelques belles œuvres. — Les livres liturgiques de Fustel (de Ratisbonne), avec rubriques et encadrements, font honneur au Wurtemberg; peut-être les caractères sont-ils trop gras, mais ils ont beaucoup de netteté et la disposition est heureuse. — Dans la section autrichienne, on trouve la belle édition de Gustave Enich (de Pesth); ses lithochromies sont remarquables; les ouvrages de Tempsky (de Prague); une belle collection de caractères d'imprimerie. Les cartes sont tracées avec beaucoup de perfection, mais elles sont un peu déparées par le coloris. — Le spécimen le plus remarquable de la Suisse est une

fort belle carte de grande dimension. — En Espagne, les cartes sont bien inférieures, mais l'impression est d'une grande correction; l'emploi des caractères bleus est fréquent. — Les éditions de luxe de l'imprimerie nationale de Lisbonne réunissent la beauté du papier, le goût dans la disposition, la pureté et l'élégance des caractères.— L'Italie s'est fait représenter par Venise, dont les belles éditions font penser aux chefs-d'œuvre sortis autrefois de ses presses.— Les États-Pontificaux occupent peu d'espace; en revanche, ils nous offrent les produits admirables de l'imprimerie de la Propagande.— Quant à la Russie, il faut aller dans la galerie de « l'histoire du travail » pour trouver un magnifique échantillon de son imprimerie : c'est une collection de monuments historiques aussi heureuse comme conception que comme exécution. — L'Amérique semble n'avoir pas voulu lutter sur ce point avec l'Europe. — L'Angleterre a une collection de journaux remarquable, sinon comme impression, au moins comme nombre. (La Grèce l'imite sur ce point, tout en se tenant à distance). Elle a de beaux livres à gravures et à enluminures, quelques belles éditions; mais tout ce qu'elle nous a apporté est tellement absorbé par l'exposition de la société biblique, qu'on s'y perd; ses éditions de la Bible, dans tous les idiomes, ne sont remarquables que par leur bon marché relatif, et ses représentants par leur prosélytisme fatigant. — Les produits de la Turquie, de la Chine, du Japon, sont tellement en dehors de nos goûts et de nos habitudes, qu'il faut se taire pour ne pas s'exposer à porter un jugement entaché de partialité; ils sont, du reste, curieux à voir.

RENÉ DE SAINT-MAURIS.

Les *Actes des Saints* formeront environ 80 vol. grand in-8° à deux colonnes, papier vergé, beaux caractères, belles marges.

Le prix de chaque volume est de 12 fr. 50, soit MILLE FRANCS pour 80 volumes.

A ceux de MM. les agrégés qui souscriront à cette importante et belle publication, il sera fait une remise de SIX CENTS FRANCS en livres *à prix forts*, choisis par eux et par unité, dans le *Catalogue alphabétique* de la librairie de l'*Œuvre des agrégations*.

Pour plus de facilités, et pour que les agrégés souscripteurs puissent comprendre dans leur choix les ouvrages nouveaux que publie successivement la Société, le paiement de la souscription aux *Actes des Saints* s'effectuera par *quarts*, et la prime de SIX CENTS FRANCS sera également offerte par *quarts*.

Le souscripteur pourra lui-même fixer l'époque des paiements de chacun des quarts qu'il aura à verser, et qui sera de 250 fr.

Cette somme sera payée *d'avance* à l'époque fixée par l'agrégé, et la prime de 150 fr. en livres, choisis comme il a été dit, lui sera immédiatement servie avec les volumes des *Actes des Saints*, au fur et à mesure de leur publication.

LISTE

DES OUVRAGES ET PUBLICATIONS DIVERSES

QUI ONT PARU DANS LE MOIS DE JUILLET (1).

(Résumé d'après le *Journal général de la librairie.*)

NUMÉRO DU 20 JUILLET.

drillart. — La propriété; par H. Baudrillart, membre de l'Institut. In-18, 52 p. Paris, lib. L. Hachette et Cᵉ. » 25

Boileau.— Œuvres complètes de Boileau. 2 vol. in-18 jésus, 700 p. Paris, lib. L. Hachette et Cᵉ. 2 »

Bossuet. — Elévations à Dieu sur tous les mystères de la religion chrétienne; par Bossuet. *Nouvelle édition*, revue avec soin. In-12, 312 p. et grav. Tours, lib. Mame et fils. » »

Brives-Cazes.—Les Grands Jours du dernier duc de Guyenne. In-8°, 98 p. Bordeaux, imp. Gounouilhou » »

Cerf.—Trésor de la cathédrale de Reims, photographié. In-4°, 75 p. et 88 p. Lib. Vᵉ Berger-Levrault et fils; Paris, même maison » »

Charcot. — La médecine empirique et la Médecine scientifique. In-8°, 24 p. Paris, lib. Adrien Delahaye. » »

Chauvière.—Les Martyrs de Gorcum; par M. l'abbé Patrice Chauvière, du clergé de Paris. In-18 jésus, 306 p. Paris, lib. Lethielleux. 1 50

Choix de bonnes lectures, recueil publié par l'éditeur de la Semaine religieuse. 15ᵉ vol. in-8° à 2 col., 408 p. Paris, bureau de la Semaine religieuse » »

Collectionneurs (les) de l'ancienne Rome. Notes d'un amateur. In-8°, VII-133 p. Paris, lib. Aubry. » »

Concordance des saintes Ecritures, précédées des analyses chronologiques de l'Ancien et du Nouveau Testament. *Nouvelle édition*. In-8°, LXIV-736 p. Paris, lib. Meyrueis. 10 »

Description et prix d'un antiphonaire noté, à l'usage du diocèse de Saintes, d'après une charte de 1339, publiée par G. Babinet de Rencogne. In-8°, 7 p. Angoulême, imp. Nadaud. » »

Ducoudray.—Histoire de la France depuis l'origine jusqu'à la Révolution française, conformément aux programmes officiels de 1866 pour l'enseignement secondaire spécial (2ᵉ année). In-18 jésus, VIII-456 p. Paris, lib. L. Hachette et Cᵉ. 3 50

Félix.—L'Art devant le christianisme; par le R. P. Félix, de la compagnie de Jésus. (Conférences de Notre-Dame, 1867.) In-18 jésus, 297 p. Paris, lib. Albanel. 1 »

Fleuriot. — L'Oncle Trésor; par Zénaïde Fleuriot. Gr. in-18, 338 p. Paris, lib. Dillet. 2 »

Frédéric-Charles (le prince). — La campagne des Prussiens en 1866; par S. A. R. le prince Frédéric-Charles. In-8°, 36 p. Paris, lib. Amyot. 1 25

Fricz et Léger. — La Bohême historique, pittoresque et littéraire, sous la direction de MM. Joseph Fricz et Louis Léger. In-8°, IV-492 p. Paris, lib. internationale. 10 »

Garambeau. — Loi des mondes terrestres et spirituels; par Pierre Garambeau. In-8°, VIII-518 p. Paris, lib. L. Hachette et Cᵉ. 7 50

Guide de l'étranger à Bayonne, Biarritz; contenant un plan de Bayonne. In-8°, 80 p. Bayonne, lib. Cazals. » »

Guizot. — M. de Barante; par M. Guizot, de l'Académie française. In-8°, 64 p. Paris, imp. Claye. » »

Héricaut (d'). — Les Mémoires de mon oncle. Bachelier de Sorbonne. Un paysan de l'ancien régime. In-18 jésus, 313 p. Paris, lib. Brunet. » »

Heures à l'usage du diocèse de Lyon, nouvelle édition du Bréviaire. In-32, 808 p. Lyon, lib. Pélagaud. » »

Jérôme (saint).—Œuvres de saint Jérôme; publiées par M. Benoît Matougues, sous la direction de M. L. Aimé Martin. In-8° à 2 colonnes., XXXII-691 p. Paris, lib. Wattelier et Cᵉ. » »

(1) On nous a demandé de ne porter dans cette liste que les bons ouvrages. Cela n'est pas possible. D'abord parce que nous ne saurions faire un choix qu'après examen, et qu'il serait matériellement impossible d'examiner deux à trois cents ouvrages divers en quelques jours. Puis ensuite, il y a parmi nos agrégés des archevêques, des évêques, des vicaires généraux, des supérieurs d'établissements ecclésiastiques qui, par état, ont besoin de connaître tout ce qui est publiés D'ailleurs, les noms de l'auteur et de l'éditeur, que nous avons toujours soin de donner, peuvent très-souvent servir à éclairer le lecteur sur l'esprit des publications nouvelles annoncées dans cette partie de la Revue.

Juillac-Vignolles (de). — Notices legendaires des sanctuaires du diocèse de Toulouse, consacrés à la très-sainte Vierge. In-18 jésus, 540 p. Toulouse, imp. Pradel et Blanc. » »

Laisné.—Complément des études. L'action comprenant l'animation de la voix, de la physionomie et du geste, ouvrage utile à ceux qui se destinent à la tribune. In-18 jésus, 550 p. Paris, l'auteur, 33, rue de Seine. 3 »

Lallier. — Ilias Homeri latino carmine reddita. In-8°, XIII-602 p. Paris, lib. Lecoffre et Ce. » »

Lame.—Philosophie de Laromiguière, ses rapports avec les besoins actuels de l'enseignement classique. In-8°, 208 pages. Paris, lib. L. Hachette et Ce. 4 50

Lebrun. — Livre de lecture courante, à la portée des enfants de huit à douze ans; à l'usage des écoles primaires. 1re et 3e parties. In-18, 738 p. Paris, lib. L. Hachette et Ce. Chaque vol. 1 05

Le Maout.—Leçons élémentaires de botanique, fondées sur l'analyse de cinquante plantes vulgaires, à l'usage des étudiants et des gens du monde; 3e *édition*, revue, augmentée. In-8°, XVI-593 p. Illustré d'un Atlas et de 700 figures dans le texte. Paris, lib. Garnier frères. 12 fr.; col. 16 »

Le Prévost. —Scènes de la vie d'apprentissage. Le martyre de saint Tharcisius; Gr. in-8°, 225 p. Paris, lib. Dillet. 1 25

Lethierry-Barroy.—Hébreu primitif : formation des lettres ou chiffres, signes du zodiaque. In-4°, VIII-116 p. Paris, lib. Franck. » »

Levasseur.—Du rôle de l'intelligence dans la production. In-18, 52. p. Paris, lib. L. Hachette et Ce. » 50

Ljungberg. — La Suède, son développement moral, industriel et commercial, d'après des documents officiels; avec une carte et 31 tableaux. In-8°, 176 p. Paris, imp. Dubuisson et Ce. » »

Mérimée.—Colomba, suivi de la Mosaïque et autres contes et nouvelles; par Prosper Mérimée. *Nouvelles éditions*, corrigées. In-18 jésus, 455 p. Paris, lib. Charpentier. 3 50

Morel.—De l'hérédité morbide progressive; par le docteur Morel. In-8°, 56 p. Paris, lib. Asselin. » »

Novum Jesu Christi Testamentum juxta exemplar vaticanum editionemque bibliorum sacrorum clero gallicano dicatam. In-32, VI-636 p., lib. Pélagaud. » »

Nouéjouls.—Le Capital, le Crédit, le Travail. Solution pratique de ces questions; par E. Nouéjouls, économiste. In-8°, 16 p. Paris, lib. Guillaumin et Ce. » 75

Ouin-la-Croix.—Basilique de sainte Geneviève, description historique et artistique. *Edition* illustrée. Dessins et impression chromo-autographiques. In-folio, 154 p. Paris, imp. lithogr. Chauvin » »

Paroissien romain, contenant les offices de tous les dimanches et des principales fêtes de l'année, en latin et en français. In-32, 704 p. et vign.; lib. Cornillac. » »

Perdonnet. — De l'utilité de l'instruction pour le peuple; par A. Perdonnet, directeur de l'Ecole impériale centrale des arts et manufactures. In-18, 72 p. Paris, lib. L. Hachette et Ce. » »

Précis historique sur l'origine de l'ordre du Carmel et de l'établissement en France de la Réforme de sainte Thérèse, In-18, 47 p. Paris, lib. Bouquerel. » »

Prière (la), d'après sainte Thérèse; par l'auteur des Conseils de piété. In-16, XXIV-131 p. Paris, lib. Palmé. » »

Racine. — Œuvres complètes de Racine, 3 vol. In-18 jésus, XVI-1333 p. Paris, lib. L. Hachette et Ce. 3 »

Rambosson. — La science populaire, ou Revue du progrès; par J. Rambosson. T. 1, 2e série. In-18, VIII-205 p. Paris, lib. Rothschild. 1 »

Robert. — Aurifodina universalis; par le R. P. Robert, capucin de la province franco-belge. *Nouvelle édition*, reproduite de celle de 1680, sous la direction de M. l'abbé Rouquette, de Toulouse. T. 7. Gr. in-8°, à 2 col., 583 p., librairie Girard; Paris. 7 50

Ronsard (de).— Œuvres complètes de P. de Ronsard. *Nouvelle édition*, publiées sur les textes les plus anciens avec les variantes et des notes; par M. Prosper Blanchemain. T. 5 et 6. In-32, 934 p. Paris, lib. Franck. » »

Rossi (de).— Aperçu général sur les catacombes de Rome et description du modèle d'une catacombe exposé à Paris, en 1867. In-18 jésus, 64 p. Paris, lib. L. Hachette et Ce. » 50

Sévigné (Mme de). — Lettres de Madame de Sévigné, de sa famille et de ses amis, recueillies et annotées par M. Monmerqué, membre de l'Institut. *Nouvelle édition*, revue sur les autographes et les plus anciennes impressions, etc. T. 12. In-8°, 627. Paris, lib. L. Hachette et Ce. 7 50

Tableau général du personnel de l'Administration des Contributions directes. Situation au 1er mars 1867. Tableau des crédits accordés sur l'exercice 1867 pour les dépenses du service administratif et de perception de la régie des contributions indirectes dans les départements. In-8°, 283 p. Poitiers, lib. Oudin. » »

Tasse. — Jérusalem délivrée ; par le Tasse. Traduction française par le prince Lebrun ; précédée d'une notice sur la vie et le caractère du Tasse par Suard. *Nouvelle édition*, revue d'après les meilleurs écrits. In-18 jésus, 401 p. Paris, Garnier frères. 3 »

Testory. — L'Aumônier militaire ; par l'abbé Testory. In-8°, 78 p. Paris, imp. Bonaventure. » »

Touaillon. — La meunerie, la boulangerie, la biscuiterie, la vermicellerie, l'amidonnerie, la féculerie et la décortication des légumineuses. In-8°, VIII-456 p. Paris, lib. agricole de la Maison rustique. 5 »

Trouessart et Coyteux. — Qu'est-ce que le soleil ? Peut-il être habité ? par M. Coyteux. Réponses et notes critiques ; par F. Coyteux. In-8°, 117 p. Poitiers, imp. Bernard. » »

Truchet. — Histoire hagiologique du diocèse de Maurienne ; par l'abbé Truchet, curé de Saint-Jean-d'Arves. In-8°, XI-342 pages. Chambéry, imp. Puthod. » »

Unique (l'), journal du silence. 1er numéro. Dernier numéro. In-4° à 2 col., 4 p. Paris, Cloye. » 5

Un manuscrit inédit d'Isabelle, infante de Parme, archiduchesse d'Autriche. 1763. In-12, 111 p. Paris, lib. Blériot. » »

Vade-mecum des catholiques en pèlerinage à Rome. Notions générales. Itinéraire simplifié et annoté pour un séjour de courte durée dans la Ville éternelle. In-18, 72 p. Paris A. Le Clere et Ce ; Rome. » »

Valentin. — Passages de Louis XIV à Vitry-le-Français (1678, 1680 et 1681). Incidents divers ; par le docteur Valentin, adjoint au maire de Vitry. In-8°, 54 p. Vitry, imp. Bitsch. » »

Vallier. — Calendrier du cultivateur en Algérie, présentant mois par mois, et pour ainsi dire jour par jour, les travaux et les récoltes que comporte le climat ; par. J. Vallier, secrétaire de la chambre consultative d'agriculture d'Alger, etc. In-18, 239 p. Paris, Challamel. 2 »

Valuy. — Sainte Marie-Madeleine et les autres amis du Sauveur, apôtres de Provence ; par le R. P. Benoit Valuy, de la compagnie de Jésus. In-8°, XV-459 p. ; lib. Girard ; Paris. 5 »

Vie et Œuvres de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque. 2 vol. In-8°, LXV-1172 p. Tours, Mame ; Paris, Poussielgue frères ; Paray-le-Monial, au monastère de la Visitation. » »

Vie de la bienheureuse Germaine Cousin, vierge séculière, bergère du village de Pibrac, au diocèse de Toulouse. In-32, 128 pages et vign. Paris, Diard. » 50

Vie très-complète de sainte Philomène, vierge et martyre, protectrice du Rosaire vivant ; suivie du Guide du pèlerin dans les sanctuaires érigés en son honneur ; par l'auteur de la Vie nouvelle du curé d'Ars. In-12, IV-231 p. Paris, Ruffet et Ce. » »

Villars (Mme). — L'Expiation ; par Mme Fanny Villars. Gr. in-12, 168 p. et grav. Limoges, Barbou frères. » »

Wentz. — Mélanges historiques, politiques et littéraires ; par Henri Wentz, avocat. In-8°, 280 p. Paris, imp. Lebon. » »

Wik-Potel (de). — Premiers calculs d'une jeune comptable, notes et factures pour servir aux élèves de devoirs d'arithmétique ; par de Wik-Potel. Partie du maître. In-8°, 64 p. Paris, Ve Maire-Noyon. 1 50

Wolowski. — La Banque d'Angleterre et les Banques d'Ecosse ; par L. Wolowski, membre de l'Institut. In-8°, XI-560 p. Paris, Guillaumin et Ce. 7 50

NUMÉRO DU 27 JUILLET.

Ambroise. — Histoire d'Ambialet et du pèlerinage de Notre-Dame-de-Loder ; par le T. R. P. Ambroise, missionnaire apostolique. In-12, 178 p. Montauban, imp. Forestié. » »

Annales du Sénat et du Corps législatif ; suivies d'une Table alphabétique et analytique. 1867. T. 4. In-4°, 110 p. Paris, imp. Panckoucke et Ce ; à l'Administration du Moniteur universel. » »

Annuaire parisien du culte israélite pour 5628 A. M. (du 30 septembre 1867 au 16 septembre 1868). 18e année. In-32, 160 p. Paris, lib. israélite. 1 »

Art épistolaire, à l'usage des élèves de la Visitation d'Aurillac ; par l'abbé B... In-8°, 95 p. Aurillac, imp. Ferary frères. » »

Bastard. — Etude sur le traitement de la suette miliaire. Avantage des bains tièdes ; par le docteur A. Bastard. In-8°, XI-281 p. Montpellier, imp. Ricard frères ; lib. Coulet ; Paris, lib. Delahaye. » »

Boscheron. — Les Registres secrets du parlement de Bordeaux ; par Boscheron (Des Portes), président à la Cour impériale de Bordeaux. In-8°, 31 p. Paris, lib. Auguste Durand et Pedone-Lauriel. 1 »

Bosco. — Saint Pierre, prince des apôtres ; par M. l'abbé J. Bosco. In-18, VIII-232 p. Paris, lib. Palmé. » »

Boulainvilliers (de). — La généralité d'Orléans. Mémoire dressé pour S. A. R.

Mgr. le duc de Bourgogne. In-4°, VIII-59 p. Orléans, lib. Herluison. » »

Carayon. — Notes historiques sur les parlements et les jésuites au XVIII° siècle; par le P. Auguste Carayon. In-8°, CLXXII p. Paris, lib. Lecureux. » »

Catalogue annuel de la librairie française, publié par C. Rinwald, libraire-éditeur. 9° année. 1866. In-8°, 312 p. Paris, lib. Reinwald. » »

Catalogue officiel des exposants récompensés par le Jury international. Exposition universelle de 1867, à Paris, lib. Dentu. 4 »

Chardin. — Principes de versification et de composition latine; par A. Chardin, ancien professeur au lycée Louis-le-Grand. *Nouvelle édition*, augmentée par l'auteur. In-12, XI-228 p. Paris, Jules Delalain et fils. 2 »

Chrysostome (Saint Jean). — Œuvres complètes de saint Jean Chrysostome. Traduction nouvelle; par M. l'abbé J. Bareille. T. 7. In-8°, 598 p. Paris, lib. Vivès. » »

Constitutiones fratrum ordinis prædicatorum. Editio nova in meliorem ordinem redacta et AA. RR. PP. provincialium examini proposita. In-8°, XIX-708 p. Poitiers, Oudin. » »

Correspondances de Napoléon Ier, publiées par ordre de Napoléon III. T. 22. In-4°, 703 p. Paris, imp. impériale. » »

Coustou. — Prières pour tous les jours du mois de mai; par P. F. X. Coustou, vicaire général de Montpellier. In-32, 108 p. Montpellier, Ricard frères. » »

Dargaud. — Histoire d'Olivier Cromwell; par J. M. Dargaud. In-8°, 456 p. Paris, lib. internationale. 7 50

Darras. — Histoire générale de l'Eglise depuis la création jusqu'à nos jours; par l'abbé J. E. Darras. T. 1. In-8°, VII-750 p. Paris, lib. Vivès. » »

Delaunay. — Philon d'Alexandrie. Ecrits historiques, influence, luttes et persécutions des Juifs dans le monde romain; par Ferdinand Delaunay. In-8°, XVI-391 p. Paris, lib. Didier et C°. » »

Dictionnaire des familles qui ont fait modifier leurs noms par l'addition de la particule ou autrement, en vertu d'ordonnances ou de décrets, depuis 1803 jusqu'à 1867. In-8°, 66 p. Paris, librairie Bachelin-Deflorenne. » »

Diez. — Les Germains. Etude sur les origines de la nation et de la littérature allemande; par C. Diez, docteur ès-lettres. In-8°, 73 p. Paris, lib. L. Hachette et C°. 1 50

Dupanloup. — Lettre de Mgr l'évêque d'Orléans au clergé et aux fidèles de son diocèse, à l'occasion des fêtes de Rome et pour leur annoncer le futur concile œcuménique. In-8°, 24 p. Paris, librairie Douniol. » »

Dupin. — Discours prononcé au Sénat le 25 juin 1867; par le baron Charles Dupin, sénateur. In-8°, 28 p. Paris, librairie Douniol. » »

Durand. — Les Grands Poëtes, recueil des plus beaux vers des plus célèbres écrivains français; par Hippolyte Durand, professeur au lycée Charlemagne. In-18 jésus, IV-336 p. Paris, lib. Hetzel. 3 »

Enseignement agricole et horticole, 59 p. Paris, Jules Delalain et fils. 1 »

Fleuriot. — Une chaîne invisible; par Zénaïde Fleuriot. In-18 jésus, 273 p. Paris, lib. Brunet. » »

Gaulle (de). — Les hommes forts par le travail, la persévérance et la sobriété; par J. M. de Gaulle. In-8°, 240 p. Paris, lib. Sarlit. » »

Gaulle (de). — Vie du B. Léonard, de Port-Maurice, missionnaire apostolique de l'ordre de Saint-François; par J. M. de Gaulle. In-18, 144 p. Paris, lib. Sarlit. » »

Jacob de la Cottière (de). — Le chemin de la lune, s'il vous plaît? par E. de Jacob de La Cottière. In-18 jésus, XII-296 p. Lib. internationale. 3 »

Joanne. — La Normandie; par Adolphe Joanne. Avec 1 carte et 4 plans. In-32, XX-304 p. Paris, lib. L. Hachette et C°. 3 »

Marié-Davy. — Eléments de physique. Ouvrage rédigé conformément aux programmes officiels de 1866 pour l'enseignement secondaire spécial (cours de 1re année). In-18 jésus, V-264 p. Paris, lib. L. Hachette et C°. » »

Marin de Livonnière. — Lisa; par Marin de Livonnière. In-18 jésus, 287 p. Paris, lib. Brunet. » »

Marine marchande en Angleterre. Précis des actes de 1854, 1855 et 1862 sur la marine marchande en Angleterre. In-18, 204 p. Paris, lib. Dumaine. 1 50

Michel. — Tunis. L'Orient africain. Arabes. Kabyles. Juifs. Levantins. Noces. Sérail. Harems. Musiciens. Almées. Villégiatures orientales. Carthage. In-18 jésus, 340 p. Paris, lib. Garnier frères. 3 50

Mille et une (les) curiosités des prophéties anciennes et modernes, depuis le XXIV° siècle avant Jésus-Christ jusqu'à nos jours; par Benjamin Constant. In-32, III-187 p. Paris, lib. Passard. » »

Œuvre de Jehan Foucquet. Heures de maistre Estienne Chevalier. Texte res-

titué par M. l'abbé Delaunay, curé de Saint-Etienne-du-Mont. Miniatures en chromolithographie. 2 vol. grand in-8°, 565 p. Paris, lib. Curmer. » »

Oudot. — Du droit de famille; par M. J. Oudot, professeur de Code Napoléon à la Faculté de droit de Paris. In-8°, VII-701 p. Paris, lib. Marescq aîné. 10 »

Petit.—La veuve chrétienne; par M. l'abbé Petit, vicaire général. In-18, 118 pages. Paris, lib. Mollie. » »

Pontchevron (de).—Mademoiselle de Foix et sa correspondace. In-18 jésus, 248 p. Lib. Albanel. » »

Poujard'hieu. — La liberté et les intérêts matériels; par G. Poujard'hieu. In-18 jésus, 251 p. Paris, lib. Hetzel. 3 »

Rénaud. — Les bibliothèques populaires de Saint-Etienne. In-8°, 16 p. Paris, lib. Guillaumin et Ce, » 50

Renauld.—L'éducation morale et l'enseignement professionnel obligatoires. In-16, 63 p. Paris, l'auteur, 95, rue Saint-Honoré. 1 »

Riancey. — L'Ouvrier à l'Exposition universelle de 1867. In-12, 36 p. Paris, lib. Blériot. » 25

Robertson. — Œuvres complètes de Robertson. 2 vol. gr. in-8° à 2 col., x-1526 p. Paris, lib. Garnier frères. » »

Sandon.—Lucile de Miozette; par M. Léon Sandon, avocat. In-18 jésus, 252 pages. Paris, lib. Faure. 3 »

Seignouret.—Du Libre-Echange et de ses rapports économiques avec l'agriculture. In-8°, 16 p. Lib. Feret fils. » 50

Tapon Fougas.—L'Ecole des millionnaires, comédie en cinq actes et en vers. Grand in-18. XII-108 p. Clermond-Ferrand, l'auteur. 2 »

Vendredi chair ne mangeras. In-18, 108 p. et vign. Paris, lib. Mollie. » »

Verne.—Les enfants du capitaine Grant, voyage autour du monde. 2e partie. In-18 jésus, 332 p. Paris, lib. Hetzel 3 »

Vincent.—L'Etude de l'harmonie rendue facile à l'aide d'un nouvel exposé du système musical. Gr. in-8°, 60 p. Paris, maison Renaud. 3 »

NUMÉRO DU 3 AOUT.

Arnoult (Mlle). — La Vie réelle, ou la Femme dans la famille et la Femme dans le monde. In-8°, 51 pages. Blois, imp. Lecesne. » »

Art (l') de devenir meilleur, ou Cours de méditations sur les principales vérités et vertus du christianisme de Marie. In-12. Paris, lib. Sarlit. » »

Baguet. — Petit Questionnaire de Catéchisme à l'usage du diocèse de Beauvais; par M. l'abbé L. Raguet. In-8°. Beauvais, lib. Delacroix-Pasturel. » »

Baudrillart. — L'argent et ses critiques; par H. Baudrillard, membre de l'Institut. In-18, 52 pages. Paris, lib. L. Hachette et Ce. » 25

Boitard. — Résolution des problèmes sur les chronomètres pour l'examen des candidats au grade de capitaine au long cours; par Eugène Boitard. In-8°, 16 p. Paris, lib. Eugène Lacroix. » »

Bonieux. — Du sentiment de la nature dans les grands écrivains français. In-8°, 32 p. Clermond-Ferrand, imp. Mont-Louis. » »

Bonnety. — Documents historiques sur la religion des Romains et sur la connaissance qu'ils ont pu avoir des traditions bibliques. T. I. In-8°, 730 pages. Paris, bureau des Annales de philosophie chrétienne. 7 50

Caulin. — Quelques seigneuries au Vallage et en Champagne propre, ouvrage accompagné de tableaux généalogiques; par l'abbé Caulin. In-8°. Troyes, lib. Bertrand-Hu. » »

Chamoux. — Vie du vénérable César de Bus, fondateur de la congrégation des prêtres séculiers de la Doctrine chrétienne et de l'Institut des Ursulines de France. 2e *édition*. In-12, 400 p. Paris, lib. Palmé. 3 »

Courdaveaux. — Caractères et talents, études sur la littérature ancienne et moderne; par V. Courdaveaux, professeur à la Faculté des lettres de Douai. In-8°. Paris, lib. Didier et Ce. 6 »

Dardenne.—Les conférences diocésaines, revue mensuelle, édition revue; par M. l'abbé Dardenne. 1re série. T. I. 1860. In-8°, 718 p. Paris, bureaux de l'Ami du Clergé. » »

Daurignac. — Pensées recueillies dans les écrits du R. P. Clément Cathary, précédées du récit de quelques faits inédits. In-18 jésus, 356 p. Paris, lib. Bray. 3 50

Dilhan. — Guide formulaire du contribuable en matières de contributions directes. In-8°, 120 p. Durand et Ce. 1 50

Egger. — Un Ménage d'autrefois, étude de morale et d'économie domestique; par E. Egger, membre de l'Institut. In-18, 52 p. Paris, lib. L. Hachette et Ce. » 25

Fallet (Mme). — La Paix et la guerre, comédie en un acte. In-8°, 24 p. Paris, lib. Maugars. » 60

SOMMAIRE DES ARTICLES

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX RECUEILS PÉRIODIQUES.

REVUE D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE.

31 *Juillet* 1867. — Mme de Marcey : Massillon (suite). — L. Petiton : Une coalition à Cette en 1866. — Maxime de la Rocheterie : Saint-Jérôme et les dames romaines. Seconde Partie, Saint-Jérôme à Bethléem. — Société d'économie charitable. — A. Audiganne : L'exposition universelle de 1867 et les progrès de l'industrie. — Édouard Ducpétiaux : Les fermes-hospices des Flandres. — A. Rondelet : Revue littéraire La littérature et l'Économie politique. — Troisième congrès de Malines. — Chronique du mois. *** — Bulletin de bibliographie.

REVUE DU MONDE CATHOLIQUE.

Juin 1867. — P. Vercellone : L'authenticité de la vulgate. — B. Bouniol : L'amateur au salon 1867. — Ernest Hello : Tendences actuelles. — J. M. Villefranche : Deux orphelines (suite et fin). L'abbé Thomas : L'école de Tubingue et les origines du christianisme. Premier Article. — L. Caron : du règne humain. — B. Chauvelot : La nouvelle édition du Christ de la tradition par Mgr Landriot. — Jean Lander : Une histoire vraie. — Léopold Giraud : L'exposition universelle de 1867 (suite). — J. Chantrel : Chronique religieuse. — E. Veuillot : De choses et d'autres. — A. Vaillant : Bulletin bibliographique.

REVUE DU MONDE CATHOLIQUE.

Juillet. — M. de Lamennais d'après sa correspondance par M. A. de Lansade. — P. Serret : Saint-Jérôme et l'émigration romaine en terre sainte par Amédée Thierry. — F. de Fonpertuis : Les récentes explorations dans l'Afrique équatoriale. — L'abbé Thomas : L'école de Tubingue et les origines du christianisme (deuxième article). — Daniel Bernard : Catherine de Médicis — L. de la Rallaye : Galilée, la science et l'Église. — J. M. Villefranche : Saint Pierre d'Arbués, inquisiteur martyr. — D. de Boden : Élisabeth, nouvelle. — J. Chantrel : Causerie scientifique. — Léopold Giraud : L'Exposition universelle de 1867 (troisième article). — F. Boissin : Les Conférenciers. — J. Chantrel : Chronique religieuse. — E. Veuillot : De choses et d'autres. — A. Vaillant : Bulletin bibliographique.

REVUE CONTEMPORAINE.

15 *Juillet* 1867. — Le docteur T. Owski : Exposition universelle et internationale de 1867 : Société de secours aux blessés militaires (1re partie). — Emile Level : Exposition universelle et internationale de 1867 : Les travaux publics (1re partie). — Louis Liévin : M. Emile de Girardin dans ses écrits. — Bonneville de Marsangy : De la détention pénale (1re partie). — Julius Rodenberg : Le nouveau déluge, Roman (1re partie). — le Comte E. de Kératry : L'expédition du Mexique, ses origines et ses conséquences. — La situation actuelle en Roumanie. — Chronique politique, histoire de la quinzaine.

31 *Juillet* 1867. — Jules Loiseleur : Le masque de fer devant la critique moderne. Bonneville de Marsangy : De la détention pénale (2e partie). — Julius Rodenberg : Le nouveau déluge, Roman (2e partie. — Alex. Föy : Les embarras intérieurs de l'Autriche. — A. Tripier : Exposition universelle et internationale de 1867 : Hygiène, — Médecine, — Chirurgie (1re partie. — Alphonse de Calonne : La politique du ministre et la politique de l'Empereur. — Emile Andreoli : les budgets de 1867 et 1868. — Anatole Claveau : Chronique littéraire. — Chronique politique, histoire de la quinzaine. — Emile Andreoli : Revue financière.

REVUE DES DEUX MONDES.

1er *Juillet* 1867. — De Barante, ses souvenirs de famille, sa vie et ses œuvres par M. Guizot. — Victor Cherbuliez : Prosper Randoce, première partie. — Maxime du Camp : Les beaux-arts à l'exposition universelle. — Les écoles étrangères et l'école française contemporaines. — Albert Réville : Les prophètes d'Israel au point de vue de la critique historique. — II. — Les deux Essées. — Le Comte d'Haussonville : L'église romaine et le premier empire. — 1800-1814. — VII. — Premiers efforts de Napoléon pour renverser le cardinal Consalvi. — Charles de Mazade : La France et la Pologne au XVIe siècle. — Henri de Valois et la Pologne en 1572, de M. le marquis de Noailles. — Lettre du prince Napoléon (Jérôme). — Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. — F. de Lagenevais : Revue musicale. — R. Radau : Essais et notices. — Les appareils météréographiques. — Bulletin bibliographique.

15 *Juillet* 1867. — Amédée Thierry : Jean Chrysostome et l'impératrice Eudoxie, première partie. — Victor Cherbuliez : Prosper Randoce, (2e partie). — Alfred Roussin : L'isthme de Suez et les travaux du canal maritime. — le comte d'Hausson-

ville : L'église romaine et le premier empire. — 1800-1814. — VIII. — Retraite du cardinal Consalvi. — M. Collin : La réforme en Angleterre. — Le Meeting d'Hyde-Park et l'enquête sur les trades' unions. — Paul Janet : Spinoza et le spinozisme d'après les travaux les plus récents. — Charles de Mazade : Du réalisme dans la critique. — Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. — Lettre de M. le comte d'Haussonville. — L. Vitet : Essais et notices. — Un mot sur la musique grecque. — Bulletin bibliographique.

1er Août. — Victor Cherbuliez : Prosper Randoce (3e partie). Dora D'Istria : La nationalité hellénique d'après les chants populaires. — Saint-René Taillandier : Hommes d'Etat de la Hongrie. — Le comte Stéphan Szécbenyi (1re partie). — Guillaume Lejean : La Russie et l'Angleterre dans l'Asie centrale. — II. — Les Anglais sur l'Indus. — Jules Clavé : La sylviculture à l'exposition universelle. — Duchesne de Bellecour : L'état politique et commercial de la Chine et du Japon. — L'exposition chinoise et japonaise au Champ-de-Mars. — Ch. de Rémusat : De la philosophie religieuse contemporaine. — L'Allemagne et ses nouvelles tendances politiques. — Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. R. Radau : Essais et notices. — La vitesse de la volonté. — G. Boissier : Le droit public à Athènes. — Bulletin bibliographique.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

Juillet 1867. — P. A. Matignon : les Doctrines de la compagnie de Jésus sur la liberté. — Les dernières controverses. — P. A. Jean : Origine des Polynésiens. — P. P. Toulemont la Sainte Vierge et l'art chrétien, d'après M. Rio. — P. J. Martinof : Saint-Josaphat Kuncewicz, archevêque de Polotsk et martyr. — P. A. Secchi : la Météorologie et la Météorographie à l'Exposition universelle. — l'abbé A. Lehir : les Langues américaines. — P. A. de Damas : les Missions catholiques au XIXe siècle. — III. Tableau des missions des ordres religieux. — P. J. Noury : Bibliographie ; du Doute, par M. H. de Cossoles. — P. A. Alet : Réflexions d'un montagnard parisien à propos de la désertion des campagnes, par M. O. Jeantet. — P. X. Duval : la Pauvreté, par le P. Exupère de Prats-de-Mollo. — P.-A. des G. : Tractatus de Judiciis ecclesiasticis, auctore D. Bouix. — P. C. Sommervogel : Histoire du collége de Porrentruy, par M. L. Vautrey. — M. Boullée : Histoire de Démosthène, 2e édition. — Mgr de Ketteler : l'Allemagne après la guerre. — J.-B. de Rossi : Aperçu général sur les catacombes et description du modèle exposé à Paris. — P. Félix : l'Art devant le christianisme. — Varia. — Une rectification. — A propos des nouveaux saints et bienheureux. — Les prémices des martyrs de Corée. — l'Archéologie dans les feuilles diocésaines. — Nouvelles religieuses de Madagascar.

SOMMAIRE DES ARTICLES

DE VARIÉTÉS PUBLIÉS PAR LES GRANDS JOURNAUX.

Débats. — 8 juillet. Ad. Franck : Histoire du règne de Henri IV, par M. Auguste Poirson. — 14. Eug. Yung : Les câbles transatlantiques, par M. Menu de Saint-Mesmin. — 15. Jules Janin : François Ponsard. — 28. Ch. Dezemberg : Histoire naturelle et souvenirs de voyages, par M. Roulin.

Gazette de France. — 7 juillet. A. de Pontmartin : Saint Jérôme, par M. Amédée Thierry. — Histoire de Sainte Paule, par M. l'abbé Lagrange, vicaire général d'Orléans. — 19. Aubry-Foucault : Nécrologie, M. Louis Thouvenin, marquis de Taulay. — 22. R. de Larcy : Nécrologie, M. le comte de Cambis-Alais-d'Oms, intendant général.

Monde. — 13. 18. juillet. Barrier : Nécrologie, M. le baron Roger de Dampierre. — 15. Barrier : Les fêtes du Centenaire en France. — 20. Barrier : Le bienheureux Josaphat. — 28. Barrier : Mgr Godelle, vicaire apostolique de Pondichéry. — 29. Hermann Kuhn : La société de Saint Luc. — 30. Natalis de Wailly : Jeanne d'Arc. — 31. Norbert Thibault : Les Canadiens français devant le tribunal du Times.

Moniteur. — 1 juillet. A. Boillot : M. Pelouze. — 2. Comptes-rendus de l'Exposition universelle. — Henry Dufresne : Histoire de l'art par l'histoire du travail. — L. Simonin : Les produits souterrains IV. Les pierres précieuses. — 2. M. de Launay : Empire ottoman. — 8. Emile Chasles : Œuvres de Clément

Marot, précédées de la vie de Clément Marot, par Ch. d'Héricault. — 15. Henri Lavoix : Grammaire comparée des langues indo-européennes, par M. François Bopp, traduite par Michel Bréal. — 29. Paul Dalloz : l'Art et l'Insdustrie. — Galerie du Mobilier. — Charles Garnier : l'Architecture et les arts qui s'y rattachent VII (suite.) Les pierres. — 31. Jules Amigues : Les fêtes du Centenaire à Rome.

Liberté. — 14 juillet. Jane Maberlay : Les leçons préparatoires du baccalauréat ès-lettres et ès-sciences, par M. Morel. — 27. Odysse Barrot : La Sorbonne et la liberté. — 28, 29. Jules de Précy : le Gouvernement pontifical. I. II. — 30. Jules de Précy : Rome et ses habitants.

Union. — 1 juillet. Léon Beaussard : l'Amérique du Sud à l'Exposition universelle. I. Empire du Brésil. — 2. Alfred Nettement : La science de la foi ou les apologistes chrétiens de notre temps, par Antonin Rondelet. — 2. A. Rouyé : Nécrologie, M. le baron de Dampierre. — 7. Adrien de Riancey : Inauguration de la statue de Rotrou, à Dreux. — 14. Alfred Nettement fils : Exposition universelle de 1867. — l'Architecture égyptienne. — 15. Alfred Nettement : Voltaire, sa vie et ses œuvres, par M. l'abbé Maynard, chanoine de Poitiers. Premier volume. — 26. Comte Léon de Charencey : Nécrologie, M. Ferey. — 26. Léon Beaussard : l'Amérique du Sud à l'Exposition universelle. II. Empire du Brésil. — 28. Alfred Nettement : Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine, par Louis de Beaufort. — 29. Laurentie : Frédéric Mistral. — Calendau pouemo nouveu. — 30. Alfred Nettement : Voltaire, sa vie et ses œuvres, par M. l'abbé Maynard, chanoine honoraire de Poitiers. Premier volume. II. — 31. Dubosc de Pesquidoux : Beaux-Arts. Exposition universelle de 1867. — Ecole française. VII. Peintres religieux.

Presse. — 23 juillet. Louis Enault : Inauguration de la statue de Jean de Rotrou, à Dreux. — 29. Paul Perret : Essai sur les œuvres et la doctrine de Machiavel avec la traduction littérale du Prince, par Paul Deltuf. — 31. Vigneau : Gloires et misères de Paris. IV. Portraits.

France. — 1 juillet. A. Bonnin : Beaux-Arts. — Exposition univervelle. II Allemagne. — 2. A. Garcin : Molière et la comédie italienne, par Louis Morand. — 21. Docteur Prosper de Pietra-Santa : Un dernier mot sur la constatation des naissances à domicile. — 28. Rigaud : Histoire légendaire des Francs et des Burgondes aux troisième et quatrième siècles, par E. Beauvois. — 30. A. Bonnin : Beaux-Arts. — Exposition universelle. IV. Grèce. — Italie. — 31. Charles Aubertin : Notes sur Paris. — Vie et opinions de M. Frédéric-Thomas Graindorge, par M. Taine.

Univers. — 6, 27 juillet. Ambroise Petit : Les fêtes du centenaire. — 9. Raoul Chotard : La Révélation de Saint Jean, par M. J. Michel. Nécrologie, Monseigneur Godelle, évêque de Thermopyles, vicaire apostolique de Pondichéry.

Temps. — 1 juillet. Maurice Block : Exposition universelle. Classe 89, matériel et méthodes d'enseignement I. — 2. Gustave Isambert : La statue de Jean Rotrou, à Dreux. — 3. X. Feyrnet : Le spectacle au palais de l'industrie. — 9. E. Lemoine : Nécrologie, M. Ponsart (Francis.) — Une femme bien élevée, par M. Em. Bosquet. — 10. A. Ronna : Exposition universelle. Groupe VII. — Aliments. — 26. X. Feyrnet : Paris-Guide. — 31 X. Feyrnet : Moralisation de l'enfant coupable, par M. Bonneville de Marsangy, avocat à la cour de Paris. — 31. André Cochu : Nécrologie, M. Manuel Carvallo, sénateur du Chili.

Constitutionnel. — 8 juillet, Charles de Moüy : Histoire d'Apelles, par Henri Roussaye. — 9. Henry d'Audigier : Hier et aujourd'hui. La Turquie et la France. — 10. Pierre de Lacour : l'Etendard de Jeanne Hachette. — 16. C. Piel : Les Jardins. Histoire et description, par Arthur Mangin. — 22. M. de Lescure : Voyage en Lorraine de sa Majesté l'Impératrice et de son Altesse le Prince Impérial, texte par Félix Reibeyre. — 29. Déel : Le maréchal Davout. — 30. C. Piel : Trianon et la Malmaison, par M. de Lescure. — 31. Henri Bergel : M. J. Stuart Mill et le suffrage des femmes.

Avenir national. — 12 juillet. Etienne Arago : Leçons préparatoires pour le baccalauréat ès-lettres et ès-sciences, par A. M. Morel, chef d'institution. — 20. Georges Pouchet : La microcéphalie. — MM. Vogt et de Quatrefages. — Les ancêtres de l'homme. — Les questions d'origine. — Société de thérapeutique expérimentale.

Le gérant, F. WATTELIER.

Paris — Imprimerie Dubry et Ce, rue N.-D. des Champs, 49.

Tome III. N° 9. Septembre 1867.

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PREMIÈRE PARTIE

PUBLICATIONS NOUVELLES DE L'ŒUVRE DES AGRÉGATIONS.

I

LES FRANCS-MAÇONS ET LES SOCIÉTÉS SECRÈTES. *Seconde édition revue et considérablement augmentée.* Un beau volume in-8° de xxxiv-520 pages. — Prix : 7 fr.; pour les agrégés, 3 fr. 50 c.

Tous les esprits attentifs et soucieux de l'avenir ne peuvent voir avec indifférence les progrès que font les *sociétés secrètes,* dont la Franc-Maçonnerie est la plus complète expression.

L'Église, — et pour des catholiques ce doit être là déjà un grand avertissement, — l'Église s'en inquiète, non assurément pour elle, car elle a la Promesse divine que jamais l'Enfer ne pourra prévaloir contre elle, mais pour ses enfants dont elle ne saurait sans douleur considérer les périls. Aussi ne cesse-t-elle de leur crier de se tenir sur leurs gardes et de se défier des *piéges* qui leur sont tendus sous les plus beaux dehors...

C'est qu'en effet, les Sociétés Secrètes, la Franc-Maçonnerie, auxquelles on peut toujours appliquer à coup sûr, même *a priori,* cette parole sacrée : *omnis qui male agit,* ODIT LUCEM ! ne travaillent, en fin de compte, qu'au profit de l'Ennemi ; et une Mère, comme l'Église, ne peut voir tant de pauvres *dupes,* non-seulement concourir au Mal, mais se perdre eux-mêmes.

Peu d'auteurs, ce nous semble, sont parvenus à mieux percer les *ténèbres* dont s'enveloppe, quoi qu'elle puisse dire, la Franc-Maçonnerie, et à prémunir les hommes sérieux contre ses menées et ses diaboliques doctrines, que M. de Saint-Albin, dans son livre : LES FRANCS-MAÇONS ET LES SOCIÉTÉS SECRÈTES dont l'*Œuvre des Agrégations* vient de publier une 2e édition, revue et considérablement augmentée.

Dans cet important ouvrage, M. de Saint-Albin nous donne les origines de la Franc-Maçonnerie ; il nous fait connaître ses doctrines; nous décrit ses rites, ses grades, ses trames et ses métamorphorses, et il le fait avec une érudition sûre, une connaissance parfaite, laissant, la plupart du temps, les Francs-Maçons développer eux-mêmes le fond de leur œuvre ténébreuse.

L'auteur nous en avertit, et c'est là, selon nous, ce qui fait surtout la force et l'autorité de son livre : « J'ai rarement donné la parole ici, dit-il, à l'abbé Barruel, à l'abbé Lefranc, et à tous les *profanes*, ennemis de la secte maçonnique, plus rarement aux Francs-Maçons désabusés et repentants. Les Francs-Maçons dont j'ai rassemblé les aveux sont dans toute la ferveur maçonnique, et ils ne semblent pas avoir conscience de ce qu'ils disent, quand ils font de leur association et de leurs desseins une apologie *qui découvre, aux yeux même des hommes les mieux en garde contre ces ténébreux complots*, DES ABIMES INATTENDUS... »

Et l'auteur a contre la Franc-Maçonnerie, avec le témoignage qu'il trouve dans les paroles de ses adeptes , le témoignage encore plus éclatant que nous offre l'état de leur esprit et de leur cœur; de sorte que son livre est véritablement tout ce qu'il y a de plus fort et plus propre à dessiller les yeux de ceux qui ont eu le malheur de s'être laissé prendre dans les rets des Sociétés Secrètes.

Mais nous n'avons pas à nous étendre davantage sur l'ouvrage de M. de Saint-Albin. Il en sera rendu compte ici même avec tous les développements que mérite un travail aussi consciencieux que riche de faits et puissant de dialectique. Nous nous contentons de l'annoncer, en ajoutant qu'il renferme, à la fin, les Actes des Souverains Pontifes Clément XII, Benoît XIV, Pie VII, Léon XII et Pie IX contre la Franc-Maçonnerie et toutes les sociétés occultes.

On trouvera, du reste, dans les lettres épiscopales qui suivent, et qui ont été adressées à l'auteur, des paroles qui valent mieux que tout ce que nous pourrions dire de l'excellent et remarquable travail de M. de Saint-Albin.

F. WATTELIER.

ARCHEVÊCHÉ DE BOURGES.

« Bourges, le 28 août 1867.

« Monsieur,

« Je connaissais déjà de réputation votre livre sur la Franc-Maçonnerie : il a reçu d'ailleurs récemment l'honneur d'un éloge public (1).

(1) Dans sa petite brochure sur les Francs Maçons, Mgr de Ségur dit à la page 4 : Une grande partie de nos renseignements ont été puisés dans l'intéressant ouvrage de M. de Saint-Albin. Nous y renvoyons les lecteurs qui voudraient étudier plus à fond cette importante matière.

Aussi est-ce avec empressement que je vous remercie de me l'avoir envoyé. En le publiant, vous avez fait plus qu'une œuvre de recherches et de patience : vous avez fait un acte de courage; vous avez rendu un service signalé à la société et à l'Église en dévoilant ces associations ténébreuses qui conspirent incessamment contre le repos du monde, la tranquillité des familles, l'autorité civile, la religion surtout. Vous aurez, je n'en doute pas, l'approbation de tous les hommes honnêtes et chrétiens. Inutile d'ajouter que vous avez la nôtre, avec nos encouragements et nos félicitations.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très-distinguée.

« C.-A., *archev. de Bourges.* »

En recevant le livre, Mgr de la Bouillerie, évêque de Carcassonne, écrivait à l'auteur :

ÉVÊCHÉ DE CARCASSONNE.

« ..... Je lirai avec un très-vif intérêt le livre que vous venez de publier. Je crois qu'on pourrait aujourd'hui diviser à peu près le monde civilisé en deux camps, l'Église et la Franc-Maçonnerie. Ce sont les deux sociétés rivales, la cité de Dieu et la cité du monde. Malheureusement cette dernière, où toutes les passions humaines trouvent leur satisfaction, se peuple d'une manière effroyable.

« C'est très-bien à vous, cher ami, d'avoir fait une brèche dans la place. Le *fort armé* se défend moins bien quand on voit le jour à travers ses murs. L'Église du moins a cela pour elle, que plus on la connaît, plus on y pénètre, plus on l'aime; tandis que par les trous faits à la Franc-Maçonnerie on ne voit jamais que des horreurs..... Vous avez très-bien fait de publier, *in extenso,* les Lettres apostoliques relatives aux Francs-Maçons. Ce sont là les canons rayés pour démanteler forteresse. »

ÉVÊCHÉ DE NIMES.

Nîmes, le 7 septembre 1867.

« Je ne saurais vous dire pleinement avec quelle reconnaissance j'ai reçu, Monsieur, votre savant et irréfutable ouvrage sur la Franc-Maçonnerie. Il n'est pas de profondeur si ténébreuse dans les Loges où vous n'ayez porté la lumière; et quels sinistres mystères vous avez révélés au monde! Cette grande manifestation, triste, mais précieuse pour tous les hommes de bonne foi, prend pour moi le caractère particulier d'un bienfait. J'avais osé dire dans le temps que les sectes maçonniques ne

ressemblaient pas aux Conférences de Saint-Vincent de Paul, quoi qu'en eût dit quelqu'un, et que les unes et les autres ne constituaient point au même titre des œuvres de charité. Cette parole, je l'avoue sans détour, mais aussi sans remords, contenait un démenti plein d'audace et de vérité. J'en fus puni solennellement. Un oracle se rencontra pour déclarer, à la face de l'Europe, que j'avais outragé les chevaliers de la truelle et de l'équerre, en refusant de compter leur noble compagnie parmi les sociétés de bienfaisance. Mes convictions ne changèrent pas, vous le pensez bien. Elles changeront moins que jamais. Vous venez de rendre un immense service à ma thèse, en faisant voir à quel degré la Franc-Maçonnerie, par ses sombres initiations, par ses serments atroces, par ses horribles sanctions de la loi du secret, doit développer dans les cœurs des sentiments de philanthropique tendresse pour l'infortune, de respect filial pour les gouvernements, de sainte passion pour l'établissement de la vraie fraternité entre les individus comme entre les nations.

« La Franc-Maçonnerie est-elle mieux une œuvre religieuse? Eh ! sans doute. Ne croit-elle pas au *Grand Architecte de l'Univers*, ce type suprême des Maçons, et ne lui rend-elle pas hommage? N'a-t-elle pas un baptême pour transformer les enfants du Christ en *Louvetons* et en *Louvetonnes?* Ses *Vénérables* ne sont-ils pas aussi appelés à verser des *consécrations* sur la *Reconnaissance conjugale*, et à faire fumer des *cassolettes* en l'honneur de cette parodie sacrilége du mariage chrétien? Voilà ce que vous avez dit à merveille.

« Faut-il au moins considérer la Franc-Maçonnerie comme une œuvre moralisatrice? J'avais eu l'affreux courage d'en douter; et voici, hélas! que vous me donnez encore raison. On en peut juger par votre effrayante, mais admirable étude sur la *Maçonnerie d'Adoption*. Dans quel monde céleste n'est-on pas introduit par les cérémonies de la vêture et de la profession des sœurs *Franches-Maçonnes?* N'est-ce pas un pur et auguste spectacle que celui de l'*Hiérophante*, de la *Grande prêtresse* et de la *Sœur Discrétion*, ajoutant de nouvelles fleurs à la guirlande de l'*Ordre de la Rose?* Chastes colombes destinées à vivre près du *Temple de l'Amour*, sous l'austère tutelle des *Chevaliers Philocoréites*. C'est naturellement dans cette pépinière de hautes vertus que se recrutera l'angélique société des *Femmes solidaires*.

« Ainsi demeure-t-il constaté, par les documents authentiques et décisifs dont votre livre surabonde, que les statuts, la liturgie et les usages de la Franc-Maçonnerie sont un hideux mélange d'engagements et de pratiques impies, sacriléges, odieux et ridicules. On ne peut sans

opprobre se soumettre à cette honteuse discipline ; et quand on pense qu'à notre époque une foule d'écrivains, même renommés, de magistrats, d'officiers, d'administrateurs, de banquiers, d'hommes d'Etat et même de princes courbent la tête sous ce joug humiliant, et repoussent avec dédain le glorieux fardeau de la loi et de la vie chrétienne, on se demande ce que sont devenus le bon sens et la vraie notion de l'honneur.

« Quelques mots que j'écrivis, dans le temps, contre la Franc-Maçonnerie, m'attirèrent d'une foule de *Souverains — Princes — Rose-Croix*, une avalanche de récriminations et d'invectives. Vous êtes mille fois plus digne que moi, Monsieur, de ces insultes toujours précieuses pour le courage chrétien. Elles ne vous manqueront pas. Vous obtiendrez aussi l'estime et la reconnaissance unanimes de l'Episcopat, heureux de voir si hautement justifiées par votre ouvrage les Constitutions, ou plutôt les condamnations fulminées par le Saint-Siége contre les Loges maçonniques, si bien faites elles-mêmes pour être comparées à la caverne des tempêtes.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'hommage de mon dévouement respectueux.

« † HENRI, *évêque de Nîmes.* »

II

SOUVENIRS DU CENTENAIRE ET DE LA CANONISATION A ROME EN 1867. 1 vol. in-32 jésus de 144 pages. — Prix : 50 c.; pour les agrégés, 25 c.

Tel est le titre du petit volume que nous avons annoncé dernièrement et que l'Œuvre des agrégations vient de mettre en vente.

Ce n'est point ici, comme tant d'autres du même genre, un *Recueil* fait à la hâte et à coups de ciseaux. Tout y a été soigné et traité consciencieusement, comme il convient en semblable matière.

Le récit des faits, net et concis, est aussi complet qu'on peut le désirer ; les documents pontificaux surtout ont été l'objet d'une attention particulière : la traduction en est entièrement neuve et des plus exactes.

Nous ne saurions mieux faire connaître ce précieux *Souvenir* des grandes et si fécondes solennités qui viennent de s'accomplir à Rome, qu'en énumérant le sommaire des matières qu'il renferme : Introduction. — Coup d'œil sur les fêtes. — Article du *Journal de Rome* — Les *Invito Sacro* du cardinal-vicaire. — *Préliminaires de la Canonisation.* — Noms des bienheureux canonisés. — Anniversaire de l'élection de Pie IX. — *Réponse du Pape* aux compliments du Sacré Collége. — Pro-

cession du *Corpus Domini*. — Anniversaire du couronnement de Pie IX. — Fêtes à Sainte-Marie des Anges, Notre-Dame du Secours perpétuel, Saint-Jean de Latran. — *Allocution aux prêtres*. — *Allocution aux évêques*. — Apprêts de la solennité du Centenaire. — Solennité du Centenaire : Procession, messe solennelle, cérémonie de la canonisation. — *Homélie du Souverain-Pontife*. — *Adresse des évêques au Pape*. — *Réponse du Pape*. — Députation. — Adresse et Album des cent villes italiennes. — Dernières fêtes religieuses et civiles. — Béatification des martyrs du Japon.

On voit tout l'intérêt qu'offre ce petit volume. N'oublions pas d'ajouter qu'on y trouve, à la fin, les noms de tous les évêques, archevêques, patriarches, cardinaux qui ont signé l'*Adresse au Saint-Père ;* liste des plus intéressantes dont nous avons ici la *traduction* faite avec tout le soin possible et qui n'a été donnée nulle part.

Mais à nos yeux, l'utilité la plus grande de ce petit volume, et celle que nous avons cherchée surtout en le publiant, c'est de pouvoir faire parvenir à tous les belles et fécondes paroles que le Souverain-Pontife a fait entendre, à plusieurs reprises, dans les solennités du mois de juin.

Nous n'avons pas besoin de recommander la *propagation* de ce volume. Tous les catholiques comprendront la nécessité de répandre un Recueil si propre à entretenir dans tous les cœurs le zèle de la vérité, l'amour du Pape et de l'Église, et cette invincible espérance qui se puise dans les enseignements que présente une réunion dont on trouve peu d'exemples dans les annales catholiques, et dont Sa Sainteté Pie IX attend de si grands biens. L.-F. G.

III

LA JOIE DU FOYER, *histoires et historiettes, fantaisies, poésies, anecdotes*, etc. par M. Bathild BOUNIOL. 3ᵉ édition, fort augmentée. Paris, 1867. Wattelier et Cᵉ. 1 vol. in-18 jésus de 337 pages. — Prix : 2 fr. 50 ; pour les agrégés, 85 c.

Comme le respectable auteur a eu soin de le dire lui-même dans sa courte préface, cet ouvrage a paru d'abord sous le titre d'*Almanach du bon exemple ;* l'année suivante, dans une seconde édition enrichie de larges additions, il a pris le titre actuel, et il a fait son chemin. La troisième édition, qui vient de paraître, s'est augmentée encore d'un grand nombre de pages : c'est maintenant un volume de belle apparence, imprimé sur beau papier, comme toute la collection à laquelle il appartient.

Le titre explique très-clairement ce qui remplit ces pages : ce sont des faits curieux, édifiants, des bons mots, des saillies publiés par l'auteur dans divers journaux, ou recueillis par lui. Tout cela est parfaitement innocent; ce qui est le point essentiel dans un livre destiné aux enfants.

Peut-être est-il à regretter que l'on se soit tenu à ne puiser que dans des sources contemporaines; tout est neuf pour les enfants, et puisque c'est pour eux que ces sortes d'ouvrages sont composés, il nous semble que l'on ne doit se faire aucun scrupule d'y reproduire les petits chefs-d'œuvre du genre. Ils sont assez rares pour que l'on puisse leur donner place dans un volume aussi considérable que celui-ci.

Toutefois, nous reconnaissons que notre sentiment n'est pas celui du public qui veut, avant tout, du nouveau. Aussi nous croyons qu'il faut féliciter, au point de vue du succès, l'auteur et l'éditeur du plan qu'ils ont préféré. A cette époque de distribution de prix, ce volume sera accueilli avec plaisir par les institutions chrétiennes, et rapporté par les enfants avec la couronne, il sera, à double titre, la joie du foyer.

A. CONABI.

IV

LE PETIT LIVRE POUR TOUS, par M. Martin de Noirlieu. 1 vol. in-32. Prix : 60 c.; pour les agrégés, 30 c.

« Dans notre France, autrefois si chrétienne, l'ignorance des vérités « principales du christianisme, et, par suite, l'oubli le plus entier des « devoirs qu'impose la religion, surpassent tout ce qu'on pourrait ima- « giner. De l'ignorance à l'impiété, le pas est facile...

« L'ignoble matérialisme et le monstrueux athéisme, qui nient l'im- « mortalité de l'âme et l'existence de Dieu, blasphèment aujourd'hui « jusque dans nos villages...

« Les hommes sérieux s'effraient avec raison de l'avenir prochain « d'une société qui perd, avec la religion, la garantie indispensable de « l'ordre et de la paix. Que font-ils pour conjurer le mal qui menace ?...

« Une propagande de livres contraires à la religion et aux bonnes « mœurs est organisée dans les villes et dans les campagnes; son acti- « vité est effrayante. Que lui oppose-t-on pour diminuer ses ravages? « Hélas ! il faut bien l'avouer, on se borne souvent à blâmer et à « gémir !...

« La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère ? »

« Nous ne manquons pas d'associations pour le soulagement corpo- « rel de ceux qui souffrent; sous ce rapport, la charité chrétienne fait « des merveilles à notre époque. Mais il y a, aux yeux de la foi, des

« maux plus redoutables encore que ceux qui affligent le corps ; ce sont « les maux de l'âme ; l'ignorance des vérités et des devoirs, le vice, la « corruption des mœurs, l'oubli entier de toute religion, c'est-à-dire la « dégradation la plus complète de l'homme raisonnable.

« Il suffit d'avoir un cœur d'homme pour se sentir pressé de venir « au secours des victimes d'un fléau quelconque. Si les eaux d'une « grande rivière inondent les champs et détruisent les moissons, espé- « rance du laboureur, on voit alors avec quel empressement et quelle « générosité on s'efforce de réparer, autant que possible, le dommage, « et de prévenir la complète misère. Comment donc rester insensible « au malheur bien autrement redoutable de ces populations qui vivent « sans Dieu, sans consolation pour le présent, sans espérance pour l'a- « venir, depuis que le débordement des doctrines de l'impiété a ravagé « leur âme ?

« C'est le cœur tout plein de ces tristes pensées que nous faisons ap- « pel aux amis de la religion, pour nous aider à former une association « qui aurait pour but la distribution des bons livres. Que ceux qui com- « prennent la nécessité d'une œuvre pareille veuillent bien nous aider « à la réaliser par tous les moyens qui sont en leur pouvoir.

« Il n'y a pas de temps à perdre : le mal fait chaque jour des progrès « nouveaux. Les pures clartés de la foi pâlissent autour de nous ; le « doute pèse sur les esprits ; les cœurs se refroidissent. Qui n'aime pas « Dieu n'aime pas les hommes, créés à son image. Or, l'absence de l'a- « mour de Dieu et des hommes, dans une société, c'est la mort ! »

Nous extrayons ces réflexions de l'Avant-propos du nouvel opuscule de M. Martin de Noirlieu, curé de Saint-Louis d'Antin, à qui on doit déjà d'excellents petits livres d'instruction populaire. Nous reviendrons sur celui-ci. Nous nous contenterons pour cette fois de faire observer que le vœu de M. le curé de Saint-Louis d'Antin serait déjà réalisé si l'*Œuvre des Agrégations* était plus connue, partant plus aidée.

F. WATTELIER.

LES MOINES D'OCCIDENT

Depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard, par le comte DE MONTALEMBERT, l'un des quarante de l'Académie française. T. III, IV et V, comprenant la conversion de l'Angleterre par les moines. Lecoffre, 1867.— Prix : 21 fr. 50 c.

C'est venir bien tardivement parler de ces trois volumes. Toutes les plumes les plus autorisées en ont célébré l'apparition ; toutes n'ont formé qu'un vœu de voir bientôt la santé de l'illustre écrivain lui per-

mettre de terminer son œuvre gigantesque et de nous donner l'histoire des moines à l'époque de saint Bernard. C'est qu'au milieu des futiles productions de ces temps, le cœur et l'esprit se réjouissent de voir paraître un ouvrage tel que celui-ci; il nous rassure et prouve qu'il existe encore de la vie et du goût dans notre société. Chose singulière et consolante, la plupart des œuvres grandes et sérieuses émanent de catholiques; la liste en serait longue. On s'en souvient, les de Broglie, les Champagny, les Freppel, et tant d'autres, sont au premier rang : ils témoignent au moins que l'Église est loin, comme on l'en accuse, d'abaisser les intelligences et les cœurs.

I

Les épisodes de la conversion de l'Angleterre se groupent naturellement autour de trois noms principaux : Columba le Gaël, Augustin, venu d'Italie, et Wilfrid le Saxon. Ces trois noms résument comme trois courants qui se sont manifestés successivement, et sur lesquels, sans nous appesantir longuement, il nous faut dire quelques mots. «Né, comme le démontre toute sa vie, avec un tempérament violent et même vindicatif, Columba avait réussi à se dompter et à se transformer au point de tout sacrifier à l'amour du prochain. Ce n'est pas seulement un apôtre, ou un fondateur monastique que nous avons devant nous, c'est encore un ami, un frère, un bienfaiteur des hommes, un défenseur intrépide et infatigable du pauvre, du faible, du travailleur; c'est l'homme préoccupé non-seulement du salut, mais aussi du bonheur, des droits et des intérêts de tous ses semblables. C'est encore l'homme chez qui l'instinct de la piété se traduit en intervention intrépide et incessante contre l'oppression et l'iniquité. » De lui, on raconte des traits touchants dont la sublime simplicité ne saurait vous laisser sans émotions. Rencontrait-il des étrangers ou des indigents, « il s'identifiait avec leurs craintes, leurs dangers, leurs chagrins. » Toujours pacificateur ou consolateur, il profitait ici, de son gîte nocturne chez un riche montagnard pour terminer une dispute entre deux habitants du voisinage; là, de sa rencontre dans une gorge de Highlands avec un compatriote, pour rassurer ce paysan sur les suites des ravages effectués dans son canton par des envahisseurs Pictes ou Saxons : « Va, bon petit homme, » lui disait-il, « tes pauvres bestiaux et tout ton avoir sont tombés en proie aux brigands; mais ta chère petite famille est tout entière sauvée; va la rejoindre et console-toi. »

Ce fut cet homme que Dieu choisit pour son apôtre. Il apporta dans

ses travaux de missionnaire, dans ses gigantesques entreprises, l'ardeur et l'énergie qu'il tenait de sa race, mais aussi il ne put se défendre de quelques-uns de ses défauts. Défauts d'ailleurs tellement inhérents à la nature et au caractère de ses compatriotes, qu'ils devinrent même pour quelque temps le signe distinctif des communautés qu'il fonda. L'auteur a plus d'une fois, en écrivant ces pages, l'occasion de signaler la répulsion instinctive que les diverses races établies sur le sol anglais éprouvaient les unes pour les autres, et souvent pour tous les étrangers. Ce fut elle que Columba et les moines celtiques ne surent pas toujours surmonter. Ainsi, malgré sa charité et leurs efforts, « l'esprit de famille, ou, pour mieux dire, l'esprit de clan, toujours si puissant et si actif en Irlande, était devenu tout à fait prépondérant dans la vie religieuse de l'Église celtique. »

Pendant que les efforts de Columba se portaient vers les Calédoniens au midi de la grande île bretonne, arrivait un évêque étranger. Envoyé par ce grand pape Grégoire, que le spectacle d'Angles vendus comme esclaves avait profondément ému et enflammé du désir de conquérir cette race à la vraie foi, Augustin, l'ancien moine du mont Cœlius, « entre dans le royaume de Kent avec quarante de ses compagnons, qui, précédés de la croix et de l'image du grand roi, Notre-Seigneur Jésus-Christ, faisaient des vœux solennels pour la conversion de l'Angleterre. » Grâce à l'influence de la reine, déjà convertie, aux bonnes dispositions qu'elle avait su faire naître dans le cœur du roi son époux, qui ne tarda pas à s'incliner lui-même devant la vérité; les efforts d'Augustin et de ses missionnaires furent bientôt couronnés de succès.

Columba était mort; mais ses enfants d'Iona devinrent ses successeurs : ce fut de ce monastère que sortit saint Aïdon, « pontife enflammé de la passion du bien, mais en même temps pénétré d'une mansuétude et d'une modération souveraine. » Le catholicisme, d'ailleurs, avait perdu bien des siens; seul des sept royaumes de l'Heptarchie, et grâce aux efforts d'Augustin et de ses compagnons, le royaume de Kent conservait la vraie foi. Le champ était donc de nouveau ouvert au zèle des apôtres. C'est à cette époque que se placent les travaux et les épreuves de saint Wilfrid.

Dès sa jeunesse, Wilfrid, « appartenant par le sang à la haute noblesse northumbrienne, » avait quitté sa patrie pour visiter la ville des apôtres. Il s'éprit à ce point des coutumes romaines, qu'il se dévoua toute sa vie à les faire triompher en Angleterre aux dépens des usages celtiques, et à établir ainsi ces liens d'unité entre Rome et son pays. On se souvient de l'attachement des moines de Columba pour ce qui

leur rappelait une origine nationale. L'esprit de clan subsistait toujours; de là un antagonisme perpétuel entre eux et Wilfrid. Les luttes qu'il soutint, ses efforts incessants pour atteindre le but de sa vie, les épreuves qui abreuvèrent le nouvel apôtre, ses disgrâces et son exil, son appel à Rome contre les décisions injustes de ses adversaires, et enfin le triomphe de ses idées d'unité aux usages et aux coutumes de la chaire apostolique, remplissent une grande partie de cette histoire.

A côté de ces figures apparaissent d'autres grands moines dont l'influence, pour avoir été moins brillante, peut-être, eut aussi son éclat et son efficacité. Il est impossible de les rappeler tous; mais entre tous apparaissent Cuthbert, Benoît Biscop, et surtout Bède, ce type de la vie studieuse et savante, qui, aux yeux de plusieurs, résume toute la mission des moines. »

II

Les nobles qualités de l'orateur, *vir bonus dicendi peritus*, s'harmonisent dans cet ouvrage à celles de l'historien. « Il faut, disait-on récemment à propos de ce livre, il faut être doué d'une riche et vaillante nature pour que l'esprit porte allégrement tant d'érudition et ne fléchisse pas sous le poids de cette armure; pour que l'aride critique, la discussion épineuse et subtile des textes, n'étouffe pas le sentiment dans sa fleur et ne tarisse pas la source des généreuses pensées; pour que l'imagination, enfin, toujours en éveil, garde sa fraîcheur et sa grâce, son libre essor et cette puissance magique sans laquelle il n'est pas d'historien véritable, la puissance de rallumer l'étincelle des vieux souvenirs, de ressusciter le passé, de l'illuminer, non de ces pâles rayons qui suffisent aux ruines, mais d'un jour abondant et vif à la clarté duquel se raniment et respirent ceux qui ne sont plus, si bien qu'on croit parfois converser avec eux et qu'on se prend à les aimer et à les haïr comme s'ils étaient autant de contemporains (1). »

C'est qu'en effet le comte de Montalembert n'a jamais oublié quelle était la puissance du style, et ce ne sera pas manquer à notre tâche que nous arrêter quelque peu sur ce point. Il faut d'ailleurs l'avouer, nul sujet peut-être ne se prêtait mieux aux développements littéraires, nul n'avait des côtés plus poétiques, mais il eût été difficile de rester mieux à la hauteur du sujet même, et d'en tirer meilleur parti.

On aime à suivre l'auteur dans sa marche. Nul guide n'est plus disert et ne possède à un tel degré l'art de bien dire. C'est au sortir

(1) *Études religieuses*, mars 1867, p. 309.

d'Iona, « de cette île célèbre où pas un seul arbre n'a pu résister soit au souffle des vents soit à la main des hommes,» que nous parcourons avec saint Columba les beautés sévères de ces pays qu'il évangélise.

Columba était d'Irlande, de la nation des bardes. « Chanteurs et poëtes, quelquefois même princes et guerriers, ils présidaient à l'éducation musicale du pays, comme à son développement intellectuel. Mais ils ne se bornaient pas à chanter; ils savaient combattre et mourir pour l'indépendance nationale; la harpe entre leurs mains n'était souvent que l'auxiliaire du glaive et une arme de plus contre le Saxon. » Columba resta digne de sa race. L'amour de son pays natal dominait tous ses sentiments, et chez lui chaque impression revêtait une couleur poétique. Exilé volontaire il chante toujours sa patrie, et semble n'avoir d'accents que pour elle. « Quel délice de courir sur la mer aux vagues blanches et de voir ces vagues se briser sur les grèves d'Irlande ! Quel délice de ramer dans sa petite barque, et d'aborder au milieu de la blanche écume sur les grèves d'Irlande ! Ah que ma barque volerait vite si sa proue était tournée vers ma chênaie, en Irlande ! » Tel était cet homme, ce saint qui tendait à devenir le modèle des pénitents en même temps que des confesseurs et des prédicateurs.

Cet exemple qu'il donna, ce besoin qu'il éprouvait de favoriser les chants poétiques et de bénir les poëtes ses successeurs, passèrent dans ses successeurs. Les monastères avaient leurs bardes comme les familles princières et devenaient de la sorte le refuge de la prière et de la poésie. Ce fut ainsi, par les soins et sous les yeux de la célèbre abbesse Hilda, que se développèrent les sublimes qualités de Ceadmon, le premier poëte anglo-saxon. « Il était déjà parvenu à un âge avancé, toujours en gardant ses bestiaux, sans avoir appris la musique, sans pouvoir mêler sa voix aux refrains joyeux qui tenaient une si grande place dans les repas et les réunions des gens du peuple comme des nobles et des riches, chez les Anglo-Saxons comme chez les Celtes. Lorsque dans un festin son tour venait de chanter, et qu'on lui passait la harpe, il sortait de table et s'en allait chez lui. Un soir qu'il s'était éloigné ainsi, il entra dans son écurie et s'y endormit à côté de ses bœufs. Pendant son sommeil il entendit une voix, qui l'appelait par son nom, et lui dit : « Chante-moi quelque chose, » à quoi il répondit : « Je ne sais pas chanter, et c'est pour cela que j'ai quitté le souper, et que je suis venu ici. — Chante cependant, reprit la voix. — Mais quoi donc? — Chante le commencement du monde, la création. » Et aussitôt il se mit à chanter des vers, dont il n'avait auparavant nulle connaissance, mais qui célébraient la gloire et la puissance du Créateur, Dieu éternel, auteur de

tout miracle, père du genre humain, qui avait donné aux fils des hommes le ciel pour toit, et la terre pour demeure. A son réveil il se souvint de tout ce qu'il avait chanté dans son rêve, et alla tout raconter au métayer dont il était le valet.

L'abbesse Hilda, informée du fait, se fit amener Ceadmon, et l'interrogea en présence de tous les hommes instruits qu'elle put réunir autour d'elle. On lui fit raconter sa vision et répéter ses chants, puis on lui expliqua divers traits de l'Histoire sainte et divers points de doctrine, en l'engageant à les mettre en vers. Il s'en alla jusqu'au lendemain matin, et se mit alors à réciter tout ce qu'on lui avait débité, en vers qui furent jugés excellents. Il se trouvait donc tout à coup pourvu du don d'improviser des vers dans sa langue maternelle. Hilda et ses doctes assesseurs n'hésitèrent pas à reconnaître une grâce spéciale de Dieu, digne de tout respect et de la plus tendre sollicitude. « Ce prodige, on le comprend, réjouit le cœur de la grande abbesse ; elle accueillit le barde précurseur de Milton ; elle agrégea à sa famille monastique ce génie barbare, conquis et baptisé. »

De semblables récits émaillent toute cette histoire. Vouloir les redire serait reproduire tout l'ouvrage ; vouloir les résumer serait les affaiblir. Qu'il suffise, en terminant cette incomplète analyse, d'exprimer le vœu de voir ce livre *des Moines* entre les mains de tous nos lecteurs ; ils ne sauraient le regretter, car, ainsi qu'on l'a dit, il nous fait « vivre avec l'élite de l'humanité, avec les plus belles âmes qui furent jamais. »

HENRI DE MANEUX.

DEMANDES ET OFFRES D'OUVRAGES

de la part des agrégés.

DEMANDES.

Catéchisme de Persévérance, par Mgr Gaume. 8 vol. in-8° brochés. 18 »

Semaine des familles, par Nettement. Chaque vol. broché, à choisir, pour 3 »

OFFRES.

Bible de Cologne (Balthazar d'Egmond, 1862). In-8°, reliure chagrin, en bon état, versets séparés, caractères elzéviriens. Net : 10 »

Dictionnaire de Géographie moderne de H. Langlois. 4 gros vol. de plus de 800 pages chacun. Brochés net : 8 »

Discours sur l'histoire universelle, par Bossuet, édition Curmer épuisée. 2 vol. in-8° avec encadrements variés à chaque page et 12 gravures sur acier; br., couverture fatiguée. Prix : 40 »

Biblia sacra. Grand in-8° en très-bon état, demi-reliure. Bâle, 1521. Net : 7 »

Histoire maritime de France, par Léon Guérin. (Provinces et villes maritimes, colonies, voyages et combats de mer depuis la fondation de Marseille jusqu'à l'année 1850.) 6 vol. gr. in-8° jésus, avec gravures; brochés, bien conservés. Paris, Dufour. Prix : 60 fr. Net : 32 »

Mignet. Histoire de la Révolution française. 2 vol. in-8° brochés, avec gravures. Didot, éditeur. Prix : 12 fr. Net : 8 fr.

Le Dictionnaire théologique de Bergier, et la Réfutation du matérialisme, par le même. En tout 10 vol. brochés. 12 »

Biblia sacra. Lyon, 1626. Gr. in-4° en très-bon état; magnifique édition avec frontispice. Net : 8 »

Méditations de Chevassu. 5 vol. reliés en très-bon état. Net : 5 »

Bibliographie de la France, de 1857 à 1864. 24 vol. in-8°, dont 18 vol. brochés et 6 vol. en livraisons détachées; le tout en très-bon état. On céderait les 24 vol. à 100 fr.

Le Correspondant, années 1830 à 1855 incluses (en tout 11 volumes grand in-8° de plus de 900 pages); de plus la nouvelle série de 1855 à 1864 formant 25 volumes. — On peut acheter ensemble ou séparément à 5 fr. 50 le volume, net.

Nouvel enseignement musical, par Rahn. Prix : 10 fr. Net : 6 »

Méthode élémentaire de piano, par Klarman. 7 fr. Net : 4 20

Douze romances de famille, par M. l'abbé Sigaud. 6 fr. Net : 3 60

Histoire de France, par Laurentie. 8 vol. in-8°, 1re édition, coupés, bien conservés. 70 fr. Net : 25 »

Saint Jean Chrysostome, édition Gaume, bien conservée (grec-latin). 13 vol. in-fol. 400 fr. Net : 160 »

Cornelius a Lapide, édition Pélagaud. 20 vol. in-4°. 160 fr. Net : 90 »

Cours d'Ecriture sainte, édition Migne, bien conservée. 28 vol. in-4° brochés. 138 fr. Net : 105 »

Cours de Théologie, mêmes conditions. 138 fr. Net : 105 »

Saint Basile, édition Gaume, grec-latin. 3 vol. in-fol. 80 fr. Net : 32 »

Histoire de l'abbé de Rancé; par Dubois. 2 forts in-8°. 14 fr. Net : 7 »

Œuvres de Mgr Dupanloup. 4 volumes in-8°. 30 fr. Net : 12 »

Œuvres de Mgr Landriot. 3 vol. in-8° de 5 à 600 pages. 18 fr. Net : 9 »

Œuvres choisies de Mgr Léon Sibour. 2 vol. in-8° de 500 et 650 pages. 15 fr. Net : 7 »

Catéchisme de Bluteau, d'après saint Thomas d'Aquin. 6 vol. in-12. 36 fr. Net : 15 »

Œuvres oratoires du cardinal Villecourt. 5 vol. in-8°. 30 fr. Net : 17 »

Cours de Droit canon, par M. l'abbé André. 6 vol. in-8°. 40 fr. Net : 15 »

Somme de saint Thomas, en latin, édition de Bar-le-Duc. 8 vol. in-8°. 40 fr. Net : 15 »

Œuvres complètes de saint Jean Chrysostome, édition de Bar-le-Duc. 11 vol. in-4°. 99 fr. Net : 40 »

Œuvres complètes de Bossuet, édition de Bar-le-Duc. 12 vol. in-4°. 108 fr. Net : 65 »

Vie de N.-S. Jésus-Christ, par Brispot. 3 vol. grand in-8°; 36 gravures. 36 fr. Net : 17 »

DEUXIÈME PARTIE

REVUE DE DIVERS OUVRAGES

QUI NE SONT PAS PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ.

HERMÈS TRISMÉGISTE, traduction complète, précédée d'une *Étude sur l'origine des livres hermétiques*, par Louis MÉNARD, docteur ès-lettres. Paris, Didier, 1866. 1 vol. in-8° de CXI-302 pages.

Les livres d'Hermès Trismégiste, comme nous le rappelle tout d'abord M. Ménard, « ont joui d'une grande autorité pendant les premiers siècles de l'Église. Les docteurs chrétiens en invoquaient souvent le témoignage avec celui des Sibylles, qui avaient annoncé la venue du Christ aux païens pendant que les prophètes l'annonçaient aux Hébreux. Hermès, dit Lactance, a découvert, je ne sais comment, presque toute la vérité. On le regardait, continue M. Ménard, comme une sorte de révélateur inspiré, et ses écrits passaient pour des monuments authentiques de l'ancienne théologie des Égyptiens. Cette opinion fut acceptée par Marsile Ficin, Patrizzi, et les autres érudits de la renaissance qui ont traduit ou commenté les livres hermétiques. Ils crurent y trouver la source première des initiations orphiques, de la philosophie de Pythagore et de Platon. Des doutes néanmoins ne tardèrent pas à s'élever sur l'authenticité de ces livres et de ceux qui portent le nom des Sibylles, et les progrès de la critique finirent par démontrer le caractère apocryphe des uns et des autres. Un savant commentaire a fixé la date des différentes séries des oracles sibyllins, œuvre en partie juive, en partie chrétienne. On n'a pas établi avec la même certitude l'origine et la date des livres qui portent le nom d'Hermès Trismégiste. Aujourd'hui on les classe parmi les dernières productions de la philosophie grecque, mais on admet qu'au milieu des idées alexandrines qui en forment le fond, il y a quelques traces des dogmes religieux de l'ancienne Égypte.

C'est à cette opinion que se sont arrêtés Creuzer et son savant interprète M. Guigniaut. »

M. Ménard ajoute que dans un travail où l'état de la question est exposé avec beaucoup de clarté, M. Egger avait exprimé le vœu qu'un philologue exercé publiât une bonne édition de tous les textes d'Hermès en les accompagnant d'un commentaire, et que ce vœu a été déjà en partie réalisé par M. Parthey qui a donné une édition excellente des quatorze morceaux dont on possède le texte grec complet (1). M. Parthey a l'intention de publier les autres œuvres attribuées à Hermès Trismégiste et qui se composent d'un dialogue intitulé *Asclépios*, dont nous ne possédons qu'une traduction latine faussement attribuée à Apulée, et de nombreux fragments conservés par Stobée, Cyrille, Lactance et Suidas. M. Ménard a dû se contenter, pour l'*Asclépios* et les fragments, de la très-insuffisante édition de Patrizzi, la seule complète jusqu'à présent. Le *Poimandrès* et l'*Asclépios* avaient été traduits en français par un savant prélat dont M. Ménard a eu le tort de ne point prononcer le nom, par François de Foix-Candale, évêque d'Aire, qui, aidé de Joseph Scaliger, avait aussi publié les textes de ces deux traités; mais il n'existait jusqu'à ce jour aucune traduction des autres morceaux mis sous le nom d'Hermès Trismégiste. La traduction de M. Ménard comprend à la fois les fragments et les morceaux complets, classés dans l'ordre qui est généralement adopté, quoiqu'il soit tout à fait arbitraire. Voici comment le traducteur a distribué les matières : Dans le premier livre il a réuni le *Poimandrès* et les treize dialogues qui s'y rattachent; l'*Asclépios*, dont le véritable titre, conservé par Lactance, est le *Discours d'initiation*, forme le second livre. Parmi les fragments, ceux qui sont tirés du *Livre sacré*, intitulé la *Vierge du monde*, ont dû, en raison de leur étendue et de leur importance, recevoir une place à part; ils composent le troisième livre. Enfin, le quatrième livre comprend les fragments des livres d'Hermès à son fils Tat, les fragments des livres d'Hermès à Ammon, et enfin des fragments divers.

Des juges compétents, parmi lesquels se placent en première ligne les membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui ont fait décerner par l'illustre compagnie une couronne à M. Ménard, ont donné assez d'éloges à la traduction des livres d'Hermès, pour que je sois dispensé de la louer à mon tour. Je rappellerai seulement que le mérite

(1) *Hermetis Trismegisti Pœmander*, Berlin, 1854. Il aurait fallu conserver la forme grecque *Poimandrès*. De plus, ce titre, comme Patrizzi l'a remarqué, ne convient qu'à un seul de tous ces morceaux, celui que les manuscrits placent le premier.

du traducteur est d'autant plus grand, que les difficultés à vaincre étaient plus considérables, soit à cause de l'incorrection d'une grande partie des textes, soit à cause de la subtilité excessive de la pensée. Quant à l'étude sur l'origine des livres hermétiques, elle fait autant d'honneur au critique que la traduction de ces mêmes livres fait d'honneur à l'helléniste, et M. Ménard n'a pas déployé moins de sagacité que d'érudition en recherchant l'âge et la provenance des livres hermétiques, en les comparant avec les documents que les auteurs grecs nous ont laissés sur la religion égyptienne, et avec les faits que l'on peut considérer comme acquis à la science des hiéroglyphes, en y distinguant ce qui appartient soit à l'Égypte, soit à la Judée, etc. L'habile analyse des livres hermétiques, et la ferme et forte discussion des obscures questions historiques et philosophiques relatives à ces derniers monuments du paganisme, n'étonneront, du reste, aucun de ceux qui auront déjà lu le livre consacré par le même auteur au *polythéisme hellénique.*

TAMIZEY DE LARROQUE.

DE LA MÉTHODE D'OBSERVATION *dans son application aux sciences morales et politiques;* par M. P.-A. DUFAU. 1 vol. in-8° de XVI-384 pages. Paris, 1866.

L'honorable auteur de ce livre s'est déjà fait connaître, il y a longtemps par des publications sérieuses : les études de toute sa vie l'ont préparé à traiter la grande thèse qu'il offre aujourd'hui aux esprits vraiment capables d'observations et de réflexions philosophiques. On sait que les LETTRES SUR LA CHARITÉ ont valu à M. Dufau un des prix Montyon, et que son *Traité de statistique ou théorie des lois d'après lesquelles se développent les faits sociaux*, a été couronné par l'Académie des sciences en 1841. Dès 1837, sur le rapport de M. Villemain, le grand prix avait été décerné par l'Académie française à M. Dufau, pour son *Essai sur l'état physique, moral et intellectuel de l'aveugle-né.*

Frappé du chaos d'idées dans lequel la foule s'enfonce de plus en plus, grâce aux systèmes économistes, socialistes, humanitaires, panthéistes aux mille nuances, et tant d'autres, le respectable auteur s'est demandé s'il n'y aurait pas possibilité de remplacer les théories arbitraires par l'étude des faits, comme l'on procède pour les sciences physiques.

La première partie du volume est consacrée à exposer les principes d'après lesquels on doit appliquer la méthode d'observation aux sciences morales et politiques, afin de les faire passer au rang de sciences positives. Il s'efforce de démontrer que, relativement aux notions qui touchent à l'esprit aussi bien qu'à la matière, il convient d'adopter un procédé

uniforme qui consiste à étudier les faits, à les analyser, à les classer, afin d'en tirer des principes certains et hors de discussion, parce qu'ils ne sont plus alors, en quelque sorte, que l'expression de la nature même des choses. C'est la méthode de Bacon, appliquée aux faits moraux et politiques ; c'est la certitude basée sur cet axiome formulé par Cicéron : *In omni re, consensio firma omnium gentium est vox naturæ, et argumentum veritatis.*

Sans doute il est vrai que l'adhésion unanime et constante des hommes sur un point peut être regardée comme un témoignage concluant de la vérité ; mais les autres fondements de certitude : la conscience, la raison, et, avec les conditions requises, le raisonnement et les sens ne conduisent pas moins sûrement à la connaissance de la vérité.

M. Dufau, en s'appuyant sur la valeur du témoignage unanime et constant des hommes, base ses inductions sur un des fondements de certitude : il peut donc arriver à des conclusions justes et utiles.

Nous ne saurions l'approuver quand il révoque en doute l'existence des principes absolus, immuables, éternels; mais à une époque où généralement les esprits sont absorbés par la contemplation des faits, quand on est arrivé à pouvoir professer que le oui et le non, le mal et le bien sont identiques, dans ce chaos de pensée au sein duquel beaucoup d'esprits, et des meilleurs, s'agitent à tâtons, semblables à des aveugles réduits à se guider les uns les autres, il faut accueillir, comme une œuvre des plus utiles, le livre de M. Dufau.

C'est beaucoup de ramener les gens, par la méthode d'observation, à reconnaître qu'il est absurde de nier l'existence d'un Dieu personnel, sa providence et sa justice. C'est beaucoup de démontrer scientifiquement l'inanité des déclamations en faveur de la souveraineté du peuple et du droit d'insurrection, et des diatribes contre la propriété et la peine de mort.

La plupart des grandes questions à l'ordre du jour sont abordées dans la seconde partie de l'ouvrage, consacrée à l'application de la méthode exposée dans la première. — Dieu. — L'âme. — La société. — Le bien et le mal. — Le libre arbitre. — La morale. — Le christianisme. — Les religions. — Les races. — Les langues. — Le droit. — La loi. — Le socialisme. — L'esclavage. — L'autorité. — La liberté. — Les formes de gouvernement. — La centralisation. — La liberté de la presse. — La richesse. — Le travail. — Le libre échange. — Les sociétés coopératives. — La grande et la petite culture. — Le crédit. — Les banques. — Le paupérisme. — L'assistance. Voilà un aperçu des questions auxquelles M. Dufau applique la méthode d'observation. Il ne nous est pas permis d'entrer ici dans la discussion de ces points qui sont essentiellement du

domaine de la politique et de l'économie sociale ; mais, sans donner une approbation entière à la manière de voir de l'auteur, nous pouvons assurer que l'on trouve dans son travail beaucoup de bons arguments, des citations précieuses, et partout l'accent d'une âme noble, droite, souverainement indépendante, n'ayant d'autre passion que de mener les hommes à la connaissance du vrai et à la pratique du bien.

Il y a certainement quelques propositions malsonnantes, des appréciations peu exactes et parfois un écho involontaire de quelque calomnie, passée à l'état de proverbe, contre le moyen âge et la théologie scolastique. Par exemple il est dit, page 258, que l'école théologique au moyen âge a renouvelé cette doctrine de l'antiquité : qu'il est permis de tuer les tyrans. — La vérité est que quelques théologiens ont supposé le cas tout théorique d'un homme qui, sans aucun titre, n'étant nullement reconnu, voudrait s'imposer à un peuple qui le repousserait unanimement; ce qui n'a aucun rapport avec la doctrine de l'antiquité qui glorifie les assassins des chefs en possession du pouvoir et qui en abusent plus ou moins.

Aux pages 104 et 105, il y a une doctrine qui confine singulièrement à la théorie des deux morales, l'une à l'usage des particuliers, l'autre à l'usage des princes et des diplomates. Aux pages 119 et 120, on regrette de voir le *Discours sur l'histoire universelle* rabaissé (sous le point de vue de la philosophie de l'histoire) au niveau de l'utopie de Condorcet, sur la perfection indéfinie de la société par le progrès naturel de l'esprit humain (1). Les appréciations sur la conversion de Henri IV et sur la révolution consommée en Angleterre par Guillaume et Marie (pp. 107, 108), nous paraissent injustes de tout point.

Malgré ces taches et plusieurs autres qui nous ont péniblement affecté, notre jugement d'ensemble est favorable, comme on l'a vu. Le respectable auteur se trompe, en n'acceptant qu'un moyen d'arriver à la certitude et en niant les principes absolus et éternels.

ÉTUDE SUR L'ARÉOPAGE ATHÉNIEN, thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris, par Ernest Dugit, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes. Paris, E. Thorin, 1867. 1 vol. in-8° de 224 pages.

Parmi toutes les institutions de l'antiquité, nous dit M. Dugit (*Introduction*, p. I), il n'en est point de plus illustre que l'Aréopage athé-

(1) *Esquisse d'un tableau historique du progrès de l'esprit humain*. In-8°, an III. Il n'est pas inutile d'insister sur cette origine de toutes les tirades sur le *progrès*, maintenant à l'ordre du jour; théorie inspirée par l'athéisme et qu'on s'afflige d'entendre impudemment patronée par des écrivains et des orateurs qui croient cependant à la Providence.

nien, et cependant il n'en est guère qui nous soit moins connue. On ne pourra plus désormais répéter cette dernière phrase. Le travail de M. Dugit est tel, qu'il ne reste plus rien à dire touchant ce corps à la fois politique et judiciaire sur lequel, depuis le XVIe siècle, on avait si vainement disserté. M. Dugit éclaircit successivement toutes les questions relatives à l'emplacement de l'Aréopage, à l'origine de ce nom, aux légendes qui se rattachaient à l'antique existence de ce tribunal, à l'histoire de ce même tribunal avant Solon, à l'organisation qu'il reçut de ce législateur, aux attributions politiques, religieuses et judiciaires qui devinrent les siennes, à ses destinées de Solon à Périclès, sous le gouvernement de Périclès, puis de Périclès jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine, et enfin sous les Romains. A la suite de cette étude nous trouvons encore (heureuse innovation !) une table analytique des matières, qu'accompagnent une liste des mots grecs cités et expliqués dans le cours de l'ouvrage, et un index bibliographique très-développé. Il serait à désirer qu'un si bon exemple fût toujours imité, et qu'il ne parût plus une seule dissertation sérieuse qui n'offrit au lecteur d'aussi commodes ressources. M. Dugit ne s'est pas contenté de consulter attentivement tous les auteurs de l'antiquité grecque et latine qui ont parlé de l'Aréopage : il a consulté aussi tous les auteurs français, allemands et anglais qui ont cherché à nous faire connaître cette grande institution, et il est arrivé, après les plus patients et les plus méritoires efforts, à nous donner une monographie aussi complète que possible. je n'énumérerai point les nombreuses erreurs que rectifie M. Dugit. Qu'il me suffise de dire qu'il ne fait grâce à aucune de celles qui ont été mises en circulation depuis Plutarque et Lucien jusqu'à l'abbé Barthélemy et même jusqu'au grand Otfried-Müller. Lès *Actes de l'Académie de Bordeaux* (1862) renferment une petite dissertation intitulée : l'Aréopage siégeait-il dans les ténèbres? où, m'appuyant à la fois sur le silence de presque toute l'antiquité et sur un passage négatif de l'*Histoire grecque* de Connop Thirlwall, j'ai voulu prouver, contre l'opinion vulgaire, que les séances du redoutable tribunal ne se tenaient pas la nuit. J'ai été heureux de voir un critique tel que M. Dugit me donner ainsi raison (p. 46) : « Malheureusement, rien n'est moins certain que cette mise en scène imposante. L'autorité de Lucien est bien peu de chose, et le texte d'Athénée n'est même pas bien clair. Aucun témoignage d'une époque antérieure ne vient confirmer le fait, et au contraire tous les passages des orateurs où il est question de l'Aéropage ne font nullement allusion à cette précaution prise contre la faiblesse du cœur des juges. Le vers d'Eschyle où Minerve ordonne au héraut d'écarter la foule et

de faire silence, ne prête guère à l'idée que ce fût une séance de nuit, et il n'y a pas un mot dans ce poëme, tout entier consacré à l'Aréopage, qui puisse autoriser cette supposition... »

L'étude de M. Dugit n'est pas seulement très-consciencieuse, très-savante, elle est de plus très-bien écrite, et on a le droit de dire qu'à tous les points de vue c'est une des thèses les mieux faites qui ait été depuis longtemps présentée à la Faculté des Lettres de Paris.

TAMIZEY DE LARROQUE.

MANUEL D'HYGIÈNE, à l'usage des élèves des Ecoles normales primaires, etc. Par M. le docteur DESCIEUX. 1 vol. in-12. Paul Dupont.

Les scènes déplorables dont se sont rendus coupables les étudiants en médecine et même quelques professeurs, doivent nous faire envisager comme une bien heureuse fortune l'apparition d'un *Manuel d'Hygiène* écrit par un médecin distingué qui a le courage de se déclarer bon catholique. M. le Dr Descieux, fixé depuis plus de quarante ans à Montfort-l'Amaury, avait accepté une chaire d'hygiène à l'institut agronomique de Grignon, il y a environ 35 ans, circonstance qui a dirigé ses études vers cette partie de la science médicale, la plus importante de toutes sans contredit, puisqu'elle peut prévenir un grand nombre de maladies, ce qui vaut infiniment mieux que de les guérir. Sa longue pratique, ses relations intimes avec plusieurs de nos plus illustres médecins et surtout avec le célèbre Dr Andral, lui avaient donné les moyens de multiplier ses observations, aussi a-t-il déjà publié des études sur l'hygiène dont l'incontestable succès atteste le mérite. La première, par ordre de date, est intitulée *Leçons d'hygiène* à l'usage des écoles primaires, petit volume parvenu à sa septième édition en moins de dix ans, et qui y est employé comme livre de lecture courante. Encouragé moins par le succès que par son utilité, M. le Dr Descieux a fait paraître, trois ans après, des *Entretiens sur l'hygiène* à l'usage des campagnes. Cet excellent livre, dont le but était de vulgariser parmi les populations rurales des notions si essentielles pour leur bien être, a été adopté par le ministère de l'instruction publique pour faire partie des bibliothèques des campagnes. Depuis sa publication, en 1861, il est parvenu à sa cinquième édition. L'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui, a été inspiré par une lettre du ministre à M. le Dr Fonsagrives, professeur d'hygiène à l'école de médecine de Montpellier, exprimant le désir de voir publier un manuel d'hygiène qui pût être professé dans les écoles normales primaires. Personne n'était plus en état que M. le Dr Descieux de ré-

pondre à cet appel, et c'est ce qui nous a valu l'ouvrage qu'il vient de publier, et qui sans doute obtiendra le même succès que ses aînés.

Dans un petit volume, publié il y a trois ans chez le regretté éditeur J. Lecoffre, intitulé : *Influence de l'état moral de la société sur la santé publique*, M. le docteur Descieux constatait une sorte de révolution qui s'est opérée depuis trente ans dans les populations sous le rapport médical. Tandis qu'autrefois les maladies inflammatoires étaient les plus générales, surtout dans la jeunesse (ce qui explique un peu, sans cependant le justifier complétement, le système des saignées à outrance du trop célèbre Broussais), aujourd'hui ce sont principalement les maladies nerveuses qui s'observent, et les constitutions lymphatiques tendent à devenir dominantes. Il devient très-ordinaire maintenant de voir administrer à des hommes dans toute la force de l'âge ces médicaments ferrugineux qui semblaient, il y a moins d'un demi-siècle, exclusivement réservés aux jeunes filles. Il s'opère donc bien généralement un appauvrissement du sang conduisant à un état de langueur pour lequel on a forgé le nom d'*anémie*, privation de sang, et sa fréquence explique l'espèce de dégénérescence de la race humaine, dont les symptômes deviennent chaque jour plus apparents. Il est devenu trop certain que la moyenne de la taille a diminué, surtout chez les hommes, et que l'accroissement progressif de la population s'est ralenti. En même temps les affections mentales ont augmenté, et ces maladies suggérant des idés noires, ce *spleen* que l'on regardait comme affectant seulement l'Angleterre, deviennent de plus en plus fréquentes. M. H. Blanc, à la suite de recherches consciencieuses et pénibles, a pu constater que le nombre des suicides, autrefois si rare en France, y devenait chaque jour plus considérable.

Évidemment, rien ne prouve mieux combien il est urgent de chercher dans l'hygiène un préservatif contre un état de choses devenu véritablement alarmant. M. le docteur Descieux l'a parfaitement compris, et, après avoir donné, dans une première partie, l'hygiène des fonctions organiques et digestives, sur laquelle nous ne ferons aucune observation, il donne dans la seconde l'hygiène des fonctions animales. Il y établit que l'abus des fonctions de nos sens produit en eux une fatigue qui devient singulièrement nuisible. Ainsi l'excès de travail épuiserait rapidement les forces, et il y prouve toute la sagesse de la loi divine prescrivant le repos du dimanche, comme parfaitement convenable et suffisant ; et, un peu plus loin, que le chômage et les orgies du lundi ont le double effet désastreux d'énerver et d'abrutir. Mais, dans la troisième partie, qu'il nomme hygiène des facultés spéciales de

l'homme, il s'applique à combattre le déplorable système de ceux qui, s'intitulant organiciens, ne veulent point reconnaître en nous une âme spirituelle particulière à chaque individu. Il prouve que les soins à donner à la culture intellectuelle de l'âme, dans le sens vraiment religieux, ont une immense utilité pour le corps. Ils préviennent toutes les causes d'épuisement par les abus de nos autres facultés en les réglant, et même les influences funestes que peuvent avoir les violentes douleurs morales qu'une religion bien entendue adoucit singulièrement.

Nous ne dirons rien de plus sur cet ouvrage, qui nous paraît d'une bien grande importance. Ce que nous avons dit sur l'espèce de transformation que subit notre constitution physique, doit faire ressortir combien il est urgent de s'occuper des dispositions hygiéniques générales, et nous avons la conviction que nulle part les principes sur lesquels elles doivent reposer ne seront mieux entendus et mieux établis. Nous espérons que partout on en appréciera le mérite et la science, et que le *Manuel d'hygiène* de M. le docteur Descieux obtiendra le même succès qu'ont déjà obtenu ses autres ouvrages sur ce sujet.

Marquis de Roys.

DU CULTE DE SATAN, par M. Alex. de Saint-Albin. 1 vol. in-12 de xii 240 pages. Chez Paulmier et Aniéré, libraires. — Prix : 2 fr. 50 c.

Il y a, dit l'auteur de ce livre, des hommes intrépides dans le mal qui vont jusqu'au bout, et qui, après avoir repoussé la vérité pour s'attacher au mensonge, donnent au père du mensonge, à Satan, les hommages, le culte, l'adoration qu'ils devaient donner au Dieu de vérité.

Et pourtant les sceptiques de ce temps, ceux qui font les œuvres du diable, tous prétendent bien que Satan n'est qu'un mot, que l'enfer n'est qu'un épouvantail inventé pour d'autres hommes que les hommes du xix[e] siècle ; que l'âme n'est qu'une faculté du corps, qu'elle n'est rien par elle-même, puisque, séparée du corps, elle cesse d'être (1). Ils disent : tout va bientôt finir, et finir entièrement ; jouissez donc de l'heure présente, et riez-vous des menaces d'une théorie surannée, sans vous inquiéter plus d'un Dieu qui ne s'inquiète guère de vous ni de vos

(1) « Ce qui n'est plus aujourd'hui que le patrimoine des esprits faibles, a jadis arrêté les pensées des esprits les plus élevés. » M. Alf. Maury, *Dict. de la conversation*, 2[e] édit., art. revenant, tom. XV, p. 896, 1[re] col. — « On estime qu'à Paris, sur une population d'environ deux millions, cinquante mille individus sont plus ou moins dominés par le somnambulisme et le spiritisme. Je les réunis à dessein, parce que ces deux exploitations, fondées sur la même absurdité (l'existence des âmes hors du corps), tondent le même troupeau de dupes. » M. Edmond About, *Opinion nationale* du 29 septembre 1863.

œuvres, ni de votre destinée, sans vous inquiéter de cet Ennemi, de ce Dragon imaginaire dont on veut vous faire peur comme à des esprits faibles, comme à des enfants !

Le livre de M. de Saint-Albin a été fait pour détruire une si belle quiétude. Il s'est attaché à nous faire pénétrer jusqu'au seuil du temple infâme où s'accomplissent les odieux mystères de Satan, en attendant qu'il fasse pénétrer, plus tard, en un autre écrit qu'il promet, dans les *profondeurs de Satan*. M. de Saint-Albin a divisé celui-ci en trois parties : les manifestations surnaturelles au siècle de Voltaire ; — la puissance de Satan ; — les revenants.

Pour sa thèse, l'auteur s'est placé en présence du XVIII[e] siècle, notre devancier et notre maître en scepticisme, et il a voulu qu'avant tout, ce siècle nous enseignât à croire... non pas en Dieu, vaine abstraction des philosophes :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer,

a dit Voltaire; non pas même à croire au Fils de Dieu fait homme pour sauver le genre humain, — on sait comment Jean-Jacques Rousseau a parlé un jour de l'Évangile ; — mais à croire à Satan « sans lequel, dit M. de Saint-Albin, l'homme demeurera toujours à lui-même un problème inexplicable', à Satan, dont la puissance et la malice nous expliquent notre chute et notre châtiment, la colère de Dieu et sa miséricorde, la dégradation du genre humain et sa réhabilitation, c'est-à-dire toute la doctrine chrétienne (1). »

Montrer l'existence de Satan par ses faits et gestes, voilà tout le but du livre de M. de Saint-Albin. Et, en vérité, en présence des détails curieux que renferme cet ouvrage, bien que l'on doive, ce nous semble, faire quelques réserves à l'égard de quelques pensées de l'auteur ; en présence surtout de ce que le XVIII[e] siècle a vu de ses yeux et qu'il a été forcé d'avouer, en présence des *faits*, en un mot, on ne pourrait, à moins de repousser sciemment toute évidence, refuser *de le croire encore aujourd'hui*, et l'on ne saurait contester la justesse de donnée générale du livre de M. de Saint-Albin. J.-G. LAFORGE.

LES ŒUVRES DE CHARITÉ A PARIS, par Mlle Julie GOURAUD. Albanel. 2[e] édition, 1867. 1 vol. in-12 de 334 pages. — Prix : 1 fr.

Opposer le mal au bien, l'édification au scandale, relever les âmes par le spectacle de la vertu, au lieu de les rabaisser par la vue de toutes les turpitudes des passions, telle est la louable et généreuse pensée qui

(1) C'est aussi Voltaire qui a dit : « Satan, c'est le christianisme. Pas de Satan, pas de christianisme. »

a inspiré Mlle Gouraud. Sous forme de lettres adressées à une Anglaise par une de ses compatriotes venue pour visiter Paris, elle fait connaître, généralement avec beaucoup de détails, vingt-cinq environ des œuvres les plus importantes; elle donne leur histoire, leur mode d'action, les résultats qu'elles obtiennent, avec des anecdotes intéressantes et des considérations sur la charité, qui témoignent d'un esprit aussi délicat que distingué.

C'est déjà une seconde édition. Il aurait fallu en profiter pour y introduire quelques améliorations bien désirables. Demander d'être complet, ce serait exiger plusieurs énormes volumes qui ne se liraient guère : car on compte, d'après le *Manuel des œuvres,* plus de trois cents œuvres existant à Paris. Nous ne voulons même pas critiquer le choix fait par l'auteur; mais n'aurait-il pas été possible de faire, comme semble l'exiger le titre du livre, un tableau général des œuvres de Paris, suivant les diverses catégories de misères qu'elles soulagent, sauf à ne donner de développement qu'à quelques-unes; la division indiquée à la page 17 est tout à fait défectueuse. Il aurait été bon de faire connaître un type de chaque genre d'œuvres; aucune allusion n'est faite à celles qui s'occupent des domestiques, des étrangers, etc. L'œuvre des Faubourgs méritait plus de détails; l'œuvre du patronage des apprentis, que l'on peut donner comme une des plus attrayantes de toutes, est dépeinte d'une façon trop incomplète qui n'en donne pas une idée exacte. L'auteur a eu la malheureuse idée de conserver dans cette nouvelle édition ce qu'elle disait dans la première sur la Société de Saint-Vincent de Paul : ce n'est pas la véritable Société de Saint-Vincent de Paul dans sa forme primitive, essentielle. La notice sur l'œuvre des militaires ne satisfait point. Le reproche adressé à la Société de Saint-François-Régis n'aurait pas dû trouver place dans ce livre, quand même il serait mérité. Où voit-on qu'au temps de Charlemagne les femmes aient été exclues de tout emploi de charité (p. 180) ?

Il resterait encore bien des observations de détails à faire; elles seraient plus fatigantes qu'utiles pour les lecteurs de la Revue, nous nous arrêtons donc en leur recommandant cet ouvrage, excellent malgré ses imperfections. RENÉ DE SAINT-MAURIS.

LE PETIT JARDIN DE MARIE, ou *Pratiques de dévotion envers la très-sainte Vierge*, par le R. P. DE LA CROIX, de la Compagnie de Jésus; ouvrage traduit du latin par M. GAVARD. 1 vol. in-32 de 332 p., 1867. Chez A. Bray.

Ce n'est point ici un nouvel ouvrage sur la Très-Sainte Vierge; c'est la traduction d'un pieux petit livre, peu connu, publié en 1630 par le R. P. de la Croix, jésuite, et intitulé : *Hortus Marianus.*

Les fleurs ont toujours joué un grand rôle dans la piété des âges de foi; nous les voyons occuper une délicieuse place dans la vie des saints, où elles symbolisent les vertus. « Les fleurs, remarque M. de Montalembert (1), offraient un monde peuplé des plus charmantes images, un langage muet qui exprimait les sentiments les plus tendres et les plus vifs. Le peuple se rencontrait avec les docteurs pour donner à ces doux objets de son attention journalière les noms de ceux qu'il aimait le plus; les noms des Apôtres, de ses Saints favoris ou des Saintes dont l'innocence et la pureté semblaient se réfléchir dans la pure beauté des fleurs... Mais Marie surtout, cette fleur des fleurs, cette rose sans épines, ce lys sans tache, avait une innombrable quantité de fleurs que son doux nom rendait d'autant plus belles et plus chères à son peuple. Chaque détail des vêtements qu'elle avait portés sur la terre était représenté par quelque fleur plus gracieuse que les autres. C'étaient comme des reliques partout éparses et sans cesse renouvelées. Les grands savants de nos jours ont cru mieux faire en substituant à son souvenir celui de Vénus... (2) »

Et quel langage conviendrait mieux à Marie que le langage des fleurs; à Marie, cette fleur virginale qui, sortie, à l'heure prédite, de la tige épuisée de Jessé, a pris naissance et développement sur notre terre pour en être la Reine et l'embaumer de ses parfums? *Sicut cinnamomum et balsamum aromatizans, odorem dedi : quasi myrrha electa dedi suavitatem odoris* (*Eccli.*, XXIV, 20, et Off. B. V.). Et, il est remarquable que les Docteurs et les Pères de l'Église n'adressent jamais à la divine Mère de Jésus que des paroles d'une grâce exquise et d'une rare magnificence. Leur esprit semble se mettre, quand il s'agit de Marie, sur une pente douce et fleurie; leur style se revêt d'images riantes et de teintes délicates. Au lieu de ses sublimes *gémissements*, le Docteur angélique ne fait plus entendre que la voix soupirante d'une colombe, et l'austère saint Jérôme lui-même n'a plus rien de l'âpreté d'un génie ardent comme le climat du désert.

La vérité de ces observations ressort de la lecture du petit livre que nous annonçons. Le pieux auteur s'y montre tout imprégné de la doctrine et du langage des Saints Pères; il en a choisi les plus beaux passages et les sème à profusion. On ne trouve rien de doctrinal dans ce *petit jardin* qui ne soit exporté des champs de la plus saine tradition et, pour se présenter sous une forme gracieuse, il n'en a pas moins de

(1) Introd. à son *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*.

(2) C'est ainsi que la fleur *vulgairement* appelée les yeux bleus de la Vierge, a reçu le nom *scientifique* de miroir de Vénus. La *science* serait bien embarrassée de donner la raison vraie de ce changement.

fond et de solidité. En voici la division : Le serviteur de Marie s'étant pénétré, par divers exercices et diverses méditations, des sentiments de respect et d'amour qui font la base du culte de la Très-Sainte Vierge (1er et 2e parterre des *violettes* et des *roses*), se consacre à cette divine Mère d'une façon spéciale, et, l'âme purifiée (3e parterre des *lys*), il cultive et développe sa piété envers Marie par les prières et les pratiques en son honneur (4e parterre des *jacinthes*). Mais il sert la Très-Sainte Vierge en imitant surtout ses vertus (5e parterre des *tournesols*), moyen unique et sûr de parvenir à la vie véritable et de régner avec Jésus et Marie.

Ce petit livre embrasse donc, dans un ordre méthodique, toutes les choses qui appartiennent à la dévotion envers la Mère du Sauveur. L'auteur est sobre de dissertations spéculatives; il a préféré que son ouvrage abondât en sentiments affectueux et en saintes résolutions. « C'est le caractère distinctif des anciens livres de piété, remarque justement le traducteur de celui-ci, de respirer partout je ne sais quelle aimable tendresse, quelle naïve sensibilité et quel sincère enthousiasme, dont les auteurs modernes ont perdu le secret. » C'est un motif de plus pour applaudir à la bonne traduction que M. Gavard vient de nous donner de l'*Hortus Marianus*, où nous voyons bien, une fois de plus, que les fleurs de la dévotion à Marie Immaculée sont semblables à celles de la Sagesse, dont l'Écriture dit : *Flores mei fructus honoris et honestatis*, mes fleurs sont des fruits d'honneur et de sainteté (*Eccli.*, XXIV, 23). »

L.-F. GUÉRIN.

CHRONIQUE.

LES ÉCOLES PRIMAIRES A L'EXPOSITION.

On peut faire un véritable voyage autour du monde, moins périlleux que ceux de Cook, de Dumont-d'Urville, de Franklin, en faisant simplement le tour du palais du Champ-de-Mars. On y voit des échantillons des productions et de l'industrie de tous les pays, des spécimens de toutes les coutumes, de toutes les habitations, voire même des naturels de tous les pays; ce serait bien se hasarder que de vouloir garantir l'authenticité de tous ces types; plusieurs indigènes des contrées lointaines sont soupçonnés, pour cause, de sortir de Paris ou de la banlieue. Cette origine toute prosaïque ne nuit pas au pittoresque de l'exhibition. A côté d'une mosquée s'élève une ferme américaine; près d'une caserne une fabrique de savon; les catacombes de Rome

touchent à un bazar égyptien; l'église catholique à la Société protectrice des animaux; le temple évangélique est contigu au phare et aux munitions de guerre de l'Angleterre; on va du temple mexicain à l'isthme de Suez; de la chapelle roumaine au restaurant chinois; du temple égytien à l'habitation japonaise; une crèche s'élève à l'ombre du pavillon de l'empereur; une vacherie se cache derrière une exposition de tableaux; le Palais se trouve placé au milieu de cafés chantants, hurlants et surtout assourdissants.

Tout cela ne fait pas notre affaire : allons plutôt à l'école où nous avons appris tant de choses que nous avons oubliées. Il n'y en a pas seulement une au Champ-de-Mars, chaque pays a la sienne. N'est-il pas juste qu'au milieu de tous ces objets attestant les progrès de l'industrie, se place l'école, le premier instrument pour le développement de l'instruction sans laquelle le progrès n'est pas possible ? Chaque pays a sa méthode, chaque méthode est plus ou moins efficace; comparer les systèmes, analyser les résultats obtenus, juger le tout, serait une œuvre aussi utile qu'intéressante. Elle exigerait une science profonde, une longue étude qui ne peut bien se faire que sur les lieux. La chronique ne dispose ni de tant de temps, ni de tant de science : elle n'a pas porté ses pas au-delà du Champ-de-Mars, elle n'a eu d'autre guide que ses yeux qui n'ont pu percer les vitrines fermées, les cartons scellés, ni interpréter les langues exotiques. Sa vue n'a pas porté loin, elle dira peu de chose ; mais elle espère attirer l'attention sur bien des questions de détail, introduire dans les écoles de l'Exposition des curieux plus compétents et plus sérieux, qui sauront profiter pour les autres et pour eux de leur visite.

En arrivant par le pont d'Iéna, la première école que nous rencontrons est l'école gratuite américaine. Chaque élève a sa petite table avec un encrier incrusté dans le bois; dessous, un casier pour déposer les livres et les provisions. Les bancs tiennent d'un seul côté à des charnières qui permettent de leur donner, quand personne n'est assis, une position verticale : la circulation autour des tables devient plus facile; quand on lave les bancs, l'eau s'égoutte facilement. Les ardoises, mises entre les mains des enfants, sont entourées d'un cadre en cuir protégé par quatre bourrelets en velours placés aux quatre coins, et destinés à amortir les coups dans les chutes qui sont inévitables. L'ornementation de la salle est produite par des gravures qui n'ont rien de remarquable et de cartes murales dont la clarté laisse à désirer. Sur deux tables sont placées toutes les fournitures scolaires : livres, cahiers, plumes, encre, registres, instruments pour le calcul, figures géométriques, etc. Il y a là un système planétaire simple et assurément peu dispendieux : il se compose d'une sphère représentant le soleil, coupée en tranches horizoales se mouvant les unes sur les autres autour d'un pivot qui traverse l'axe du soleil. A chaque tranche tient une tige en fer qui porte à son autre extrémité une petite sphère représentant une planète. Chaque planète peut être mue facilement dans des sens différents et avec des mouvements inégaux, et donner une idée assez exacte de ce qui se passe dans les cieux.

L'Angleterre n'a pas exposé d'école, si ce n'est pourtant un plan réduit d'un asile peuplé de poupées. Ses livres classiques sont au complet dans l'intérieur du Palais. Tout ce que les yeux y voient, c'est que l'enseignement de la géographie est très-développé, et que celle de la Palestine paraît bien plus familière aux Anglais protestants qu'aux Français catholiques; ils

appliquent avec succès l'illustration aux livres d'histoire, et ils ont de très-bonnes gravures religieuses populaires.

En Russie, il faut traverser une maison embaumée par le cavior, les poissons séchés et salés et le cuir pour trouver quelque chose qui touche à l'instruction : ce sont de grandes images religieuses qui rappellent assez par le dessin et les enluminures les gravures d'Epinal. Cependant les peuples septentrionaux ne nous le cèdent point sous le rapport de l'instruction, à en juger par la Suède. Son école est un bijou ; elle est installée avec tout le confortable désirable dans le charmant chalet qui reproduit la maison de Gustave Vasa. Chaque écolier a son établissement séparé, composé d'un banc de bois pouvant se lever et s'abaisser, comme dans l'école américaine, d'un appui pour le dos, d'un pupitre suffisamment grand, une petite tige en bois tient le couvercle levé quand on veut ; l'encrier est incrusté dans le bois et recouvert d'une petite plaque en métal qui tourne horizontalement autour d'une vis. Sur la plateforme du pupitre est pratiquée une gorge qui retient les plumes et les crayons ; deux lames de métal fixées au dos de la table servent à tenir les modèles et les livres ; on peut les faire mouvoir à droite et à gauche, les rapprocher et les éloigner et les faire disparaître complétement. La chaleur est fournie par un grand poêle en terre, long à chauffer, mais plus agréable, plus sain que nos petits poêles en fonte. Les murs sont tapissés de cartes murales et de bonnes gravures religieuses expliquées par des légendes. Un tableau noir rayé en rouge sert pour l'enseignement musical. Des boules enfilées comme celles avec lesquelles on marque les points au jeu de billard sont en usage pour apprendre à compter, en même temps que des tableaux divisés par compartiments où l'on place des chiffres peints pouvant se mettre et s'ôter isolément à volonté. Les livres ont un format disgracieux et ne brillent ni par l'impression ni par la gravure. A côté de cela, on voit un bon gymnase et une exposition intéressante des procédés appliqués à l'instruction des aveugles.

Le pavillon espagnol ne renferme pas de spécimens d'école, mais tout ce qui se rattache à l'instruction primaire. Il y a un genre de table très-original : c'est une planche de bois fixée au mur par des gonds ; placée dans une position horizontale, elle fait l'office de table ; relevée à la fin de la classe contre le mur, elle dégage la salle ; elle sert même de porte pour fermer une armoire à l'usage des écoliers pratiquée dans le mur. On préviendrait bien des occasions de tapage dans les colléges en adoptant le pupitre dont le couvercle est muni de plusieurs bourrelets d'étoffe destinés à amortir le bruit des chutes plus ou moins préméditées. Les couvercles se mouvant dans des coulisses ont l'inconvénient de n'être pas commodes et exigent un assez grand espace libre entre chaque pupitre. Les gravures religieuses pour orner les murs des écoles réunissent dans une heureuse proportion l'art et le bon goût. Les petits livres classiques sont généralement imprimés avec beaucoup de netteté ; c'est un point très-important. Puisque l'instruction donnée par les livres n'arrive à l'intelligence que par l'intermédiaire des sens, en cherchant à plaire aux yeux on rendra la science plus attrayante, on lui préparera un accès plus facile. Les figures géométriques sont en carton ; c'est moins solide, mais plus économique que le bois et le plâtre ; toutes les formes de prismes produites par la cristallisation sont représentées par le même procédé. Nous nous sommes arrêtés devant une petite machine à calquer qui est d'une grande simplicité et d'un usage très-facile. Supposez un petit cadre rectangulaire en fer aussi mince que l'on veut et dont les bouts ne sont pas soudés ;

il est porté à ses quatre extrémités par des tringles qui le pressent par des boucles pendant à une petite barre de fer; cette barre s'appuie sur une légère charpente en bois qui supporte tout l'édifice et élève le cadre à quelques centimètres au-dessus du papier. Deux petits bras s'adaptent aux deux extrémités d'un des grands côtés du cadre et tiennent l'un une pointe, l'autre une plume. Vous promenez la plume sur le dessin, la plume retrace exactement sur le papier tous les mouvements. Un tableau à lettres mobiles se mettant et s'ôtant à volonté offre cet avantage pour apprendre à lire aux enfants, qu'il ne leur montre que ce que l'on veut leur faire voir; ils ne doivent pas avoir autant de distractions que sur une page toute couverte de lettres. L'instruction des sourds et muets, et surtout celle des aveugles, a atteint une grande perfection. Tout ce qu'a exposé M. Lopez Navalin est du plus vif intérêt. Entre autres curiosités, il faut signaler un appareil au moyen duquel on peut faire presque toutes les figures de la géométrie *plane* : c'est tout simplement une planche carrée percée de trous à certains intervalles; de petites baguettes de fil de laiton recourbées à leurs extrémités se fixent sur la planche au moyen des trous dont elle est couverte, et suivant leur disposition forment des triangles, des carrés, des losanges, des polygones inscrits, des lignes droites, brisées, parallèles, etc. L'aveugle, par le toucher, se rend facilement compte de la figure représentée. Nous nous contentons de signaler une machine pour faire compter les aveugles.

La Saxe a fait construire pour l'instruction publique un petit bâtiment spécial. La première chose qui frappe la vue, c'est une jolie réduction de l'école normale de gymnastique. Quelque système d'éducation que l'on se soit forgé dans la tête, on ne pourra s'empêcher d'admirer ce monument avec sa grande cour munie de tous les appareils imaginables; c'est une preuve de l'importance attachée dans ce pays au développement du corps. On ne demanderait pas mieux en France de faire autant, mais le temps manque. A côté de tout ce qui sert à fortifier les organes, on trouve tout ce qui est nécessaire à la culture de l'intelligence. Nous ne parlerons pas des éditions de classiques de Leipzig; elles nous conduiraient trop loin et trop haut. L'enseignement de la géographie semble être porté à ses dernières limites. Les cartes murales sur fond de couleur foncée font ressortir parfaitement les contours et les dispositions des pays. Les enfants ont entre les mains des cartes sur toile cirée noire où les grandes divisions sont peintes en blanc; les écoliers tracent eux-mêmes les autres avec des bâtons de craie entourée de papier, par un luxe de propreté que nous ne soupçonnons pas. Les atlas élémentaires sont très-clairs, particulièrement celui du docteur Edouard Stossner. Il faut mentionner l'atlas plus complet et plus soigné du docteur Carl Vogelis. On peut reprocher à leurs livres élémentaires une impression trop serrée; d'après les spécimens qui nous ont passé par les mains, leur prix est assez élevé. Beaucoup de livres de lecture et d'ouvrages historiques, spécialement l'histoire nationale et l'histoire religieuse, sont illustrés, quelques-uns avec infiniment de goût. La belle Bible de Schnorr est un ouvrage classique. Il y a des « images bibliques pour l'école et la maison. » On donne aux enfants des ardoises rayées qui doivent être commodes; ils ont un tableau très-ingénieux pour expliquer la réduction des entiers en fractions, et réciproquement, au moyen d'étoiles divisées en compartiments de diverses couleurs.

L'école primaire de Prusse est une reproduction très-exacte de la réalité; il ne manque que le maître et les élèves; nous les avons remplacés les uns et les autres pour un moment. On entre par un vestibule spacieux où chaque

écolier peut accrocher son chapeau et son manteau et déposer son panier. Dans l'intérieur de l'école, le côté matériel est un peu négligé; les tables sont étroites et trop plates : il ne doit pas y avoir de place pour les cahiers et les livres ; les dossiers manquent complétement ; les livres sont imprimés en général sur un mauvais papier grisâtre ; les gravures religieuses sont faibles ; les cartes murales ont des teintes trop sombres et trop homogènes ; c'est un peu confus pour l'œil. Les petites cartes mises entre les mains des écoliers sont très-bonnes. L'atlas complet du docteur Rouy est très-correct, peut-être trop chargé de détails. Nous avons remarqué une Bible en images, une histoire sainte de Schumacker pour les écoles catholiques, et des atlas spéciaux pour l'enseignement de la Bible. Les appareils employés pour l'enseignement de l'arithmétique sont vraiment très-curieux ; en voici un qui peut être utilement appliqué : il consiste en une plaque de tôle peinte en noir et percée à intervalles réguliers de plusieurs rangées de trous de la dimension d'une pièce de cinq centimes; on fait mouvoir par derrière des règles de bois de diverses sortes et toutes superposées ; deux sont blanches et chargées de chiffres noirs sur l'une, rouges sur l'autre ; l'autre règle est toute noire. Vous voulez, par exemple, faire comprendre aux enfants comment en ôtant 3 de 5 il ne reste que 2, vous avancez la première règle qui laisse voir deux unités de couleur noire ; vous poussez l'autre règle qui fait paraître aux ouvertures suivantes trois unités en rouge. La règle noire vient boucher toutes les autres ouvertures de la rangée. On ne voit donc que cinq unités divisées en deux parties distinctes par les couleurs. Vous pouvez faire manœuvrer la règle noire, de manière à cacher les trois unités rouges, il ne restera que les deux noires. Ce résultat, vous pouvez le faire paraître dans le rang inférieur au moyen de règles du même genre. Ce tableau peut servir à toutes les règles de l'arithmétique; il est plus compliqué, mais bien préférable aux boules qui n'expriment jamais que des unités simples. La partie relative à l'instruction des aveugles indique que là comme dans toutes les contrées de l'Europe le sort de ces malheureux préoccupe vivement. Nous voyons là beaucoup de méthodes, beaucoup de travaux qui justifient les méthodes, des procédés pour écrire d'aveugles à aveugles, d'aveugles à voyants. Un des instruments que nous retrouvons partout, plus ou moins perfectionné, est une plaque métallique en forme de règle percée sur une même ligne d'ouvertures de mêmes dimensions, mais de formes différentes, dont les parois sont coupées en deux par une petite échancrure. L'aveugle a introduit son crayon dans une ouverture rectangulaire dont la plus grande dimension est de haut en bas ; s'il le promène contre les quatre côtés, il trace un o un peu anguleux; s'il ne saute que le côté du bas, c'est un N, que le côté du haut, c'est un U, que le côté droit, c'est un E ; pour le J, il partira de l'échancrure du milieu du côté gauche et s'arrêtera au sommet du côté droit. La Belgique (galerie des machines) présente un perfectionnement à cette règle : il fait avancer le papier par un mécanisme peu compliqué. C'est, si nous avons bien vu, la seule chose que nos intelligents voisins nous aient apportée.

L'exposition française est peut-être celle qui nous a le moins frappé; c'est cependant la plus complète, quoiqu'elle ne renferme pas de reproduction d'école primaire. Le patriotisme ne nous manque pas; mais ayant tous les jours sous les yeux les procédés d'enseignement employés et non les résultats auxquels ils conduisent, ils ont moins d'intérêt pour nous, malgré l'avantage qu'il y a à les trouver groupés comme au Champ de Mars et au ministère de l'instruction publique. Nous savons ce dont sont capables nos enfants pour

l'écriture, le calcul, le dessin, la couture; tous ces monceaux de copies, de cartons de dessin à moitié fermés, d'ouvrages à l'aiguille sont plus propres à faire remarquer telle ou telle école, qu'à donner une idée bien exacte de l'instruction en France. Il y a cependant des travaux remarquables au ministère : mentionnons un Traité de la coupe des pierres avec texte et planches, œuvre d'un élève de la classe d'adultes tenue par les Frères, rue de l'Ouest, 36, à Paris. Et pourtant il ne manque pas d'inventions plus ou moins ingénieuses, plus ou moins pratiques pour apprendre sans maître, pour écrire presque sans regarder, pour compter, etc., d'appareils météorologiques, de livres élémentaires de toutes sortes. Une chose que nous recommandons souvent d'étudier, ce sont tous les plans d'écoles : nous en avons rarement vu appliquer qui soient vraiment appropriés aux besoins; peut-être dans le nombre s'en trouve-t-il? Le public s'arrête avec intérêt au ministère devant le petit modèle du gymnase des filles à l'hôpital de l'Enfant-Jésus; au Champ de Mars devant l'établissement de la Société hygiénique des bains pour les enfants des asiles et des écoles, devant la colonie agricole de Mettray, œuvre de M. Demetz, et la maison paternelle, récente fondation à l'usage des fils de famille incorrigibles. A côté sont placés les travaux de différentes écoles professionnelles de femmes; il en est une, où, s'il faut en croire le prospectus, « l'enseignement est inspiré par un morale austère qui ne peut blesser la foi religieuse de personne. » Ce n'est sans doute qu'une phrase à effet; car qu'est-ce qu'une morale qui s'accorde avec toutes les croyances religieuses, en supposant qu'elle soit possible, si ce n'est une morale indépendante de toute religion. Cette morale indépendante réussit trop peu aux hommes pour qu'on puisse songer à l'appliquer à l'éducation des jeunes filles. Pour les travaux des femmes, le silence seul est de notre compétence. Les écoles professionnelles d'hommes ont exposé des travaux très-remarquables : citons ceux de l'établissement de Saint-Nicolas, à Paris, dirigé par les Frères, de l'Ecole des arts et métiers de Châlons, de l'Ecole fondée par la société industrielle de Mulhouse, de l'Ecole de Cluny, de l'Ecole municipale de Nancy. — Tous les appareils nécessaires pour l'établissement d'un gymnase se trouvent réunis là, à côté de cartes mnémotechniques qui apprennent la géographie aux enfants en les amusant. On ne saurait compter tous les systèmes exposés, relatifs à l'instruction des aveugles; mais tous sont artistement disposés sous des vitrines : nos yeux n'ont pas suffi pour nous les expliquer. Nous n'avons donc d'autre parti à prendre que celui de nous arrêter et de laisser chacun à ses propres réflexions.

RENÉ DE SAINT-MAURIS.

LISTE

DES OUVRAGES ET PUBLICATIONS DIVERSES

QUI ONT PARU DANS LE MOIS D'AOUT (1).

(Résumé d'après le *Journal général de la librairie.*)

Fallet (Mme). — L'Héritage de la Baronne, comédie en un acte. In-8°, 24 p. Paris, lib. Maugars. » 60

Feuillet. — Monsieur de Camors; par Octave Feuillet, de l'Académie française. In-18 jésus, 381 p. Paris, lib. Michel Lévy frères. 3 »

Foë (de). — La Vie et les Aventures de Robinson Crusoé; par Daniel de Foë. Edition abrégée à l'usage des enfants, avec 40 gravures. In-18 jésus, 382 p. Lib. L. Hachette et Ce. 2 »

Forme (de la) traditionnelle des ciboires; par un bénédictin. In-8°, 47 p. Arras, imp. Rousseau-Leroy. » »

Gabourd. — Histoire de saint Pierre, prince des apôtres; par Amédée Gabourd. In-8°, 443 p. Paris, lib. Putois-Cretté. » »

Gautier. — Les Curiosités de l'Exposition universelle de 1867, suivi d'un indicateur, avec six plans. Gr. in-18, 190 p. Paris, lib. Delagrave et Ce. 1 »

Girancourt (de). — Notice sur la Verrerie de Rouen et la fabrication du cristal en cette ville au commencement du XVIIe siècle. In-8°, 43 p. Rouen, rue de l'Impératrice, 88. » »

Girardin (de). — Pouvoir et impuissance. Questions de l'année 1865. In-8°, 495 p. Paris, lib. Michel Lévy frères. 6 »

Goizet et Burtal. — Dictionnaire universel du théâtre en France et du théâtre français à l'étranger, depuis l'origine du théâtre jusqu'à nos jours; avec biographie de tous les auteurs et des principaux artistes de toutes les époques; 2e partie. Biographies. 2e livraison. Gr. in-8° à 2 col., 16 p. Paris, chez les auteurs, 23, boulevard Poissonnière. » »

Guillard. — L'Empire des Napoléon, ou le Salut de l'univers, préconisé par les apologies de Napoléon III, de l'impératrice Eugénie, suivi de l'expectative d'un débit de tabac, avec un épilogue sur l'Exposition universelle; par M. Edouard Guillard, homme de lettres. In-8°, 16 p. Nantes, imp. Merson. » »

Haudu. — Statistique des tribunaux de première instance. In-8°, 18 p. Yvetot, imp. Onfroy. » »

Histoire de Monseigneur d'Inguimbert, évêque de Carpentras; par M. l'abbé R.... In-8°, IV-350 pages. Cavaillon, lib. Grivot-Proyet. 5 »

Instructions pour les grades symboliques de la franc-maçonnerie. In-18, 36 p. Vienne, imp. Savigné. » »

Inventaire des meubles du château de Nérac, en 1598; publié par Philippe Tamizey de Larroque. In-8°, 31 pages. Paris, lib. Aubry. » »

Lambertye (de). — Conseils sur les semis de graines de légumes. In-8°, 74 p. Moulins, imp. Desroziers. » »

Landais. — Petit Dictionnaire des Dictionnaires français illustré, extrait du grand Dictionnaire de Napoléon Landais; par D. Chésurolles. *Nouvelle édition*. In-32, XII-587 p. lib. Didier et Ce. » »

La Tour (de). — Voltaire et sa statue; par l'abbé de La Tour, chanoine honoraire d'Aire. In-8°, 29 p. Paris, lib. Hervé. » 80

Lefèvre. — Histoire du service de santé de la marine militaire et des écoles de médecine navale en France, depuis le règne de Louis XIV jusqu'à nos jours; par M. A. Lefèvre. In-8°, 504 p. avec 12 plans. Paris, lib. J.-B. Baillière et fils. » »

Maignal. — Éloge d'Eugénie de Guérin In-8°, 36 p. Toulouse, imp. Rouget frères et Delahaut. » »

Marie. — Le Salut de l'Europe. Le Nœud gordien. Les Solutions. Les Réformes. In-18 jésus, XII-418 pages. Paris, lib. Douniol. » »

(1) On nous a demandé de ne porter dans cette liste que les bons ouvrages. Cela n'est pas possible. D'abord parce que nous ne saurions faire un choix qu'après examen, et qu'il serait matériellement impossible d'examiner deux à trois cents ouvrages divers en quelques jours. Puis ensuite, il y a parmi nos agrégés des archevêques, des évêques, des vicaires généraux, des supérieurs d'établissements ecclésiastiques qui, par état, ont besoin de connaître tout ce qui est publié. D'ailleurs, les noms de l'auteur et de l'éditeur, que nous avons toujours soin de donner, peuvent très-souvent servir à éclairer le lecteur sur l'esprit des publications nouvelles annoncées dans cette partie de la Revue.

Marmier. — Souvenirs d'un voyageur; par Xavier Marmier. En Amérique. En Allemagne. En Danemark. En Norwége. In-18 jésus, 396 p. lib. Didier et Ce. » »

Metz-Noblat (de). — Les Lois économiques. Résumé du cours d'économie politique fait à la Faculté de Nancy en 1865 et 1866. In-8°, XXIV-743, p. Paris, lib. Guillaumin et Ce. » »

Million. — Étude sur la législation et la jurisprudence applicable à la charge des soies, ses conséquences juridiques pour les fabricants; par Louis Million, avocat. In-8°, 21 p. Paris, lib. Cotillon. » »

Muller. — Nouvelles leçons sur la science du langage, cours professé à l'institution royale de la Grande-Bretagne; par M. Max Muller, professeur à l'Université d'Oxford. Traduit de l'anglais. In-8°, XLIV-386 p. Paris, lib. Durand et Pedone-Lauriel. 7 »

Olleris. — Vie de Gerbert, premier pape français sous le nom de Sylvestre II; par A. Olleris, doyen de la Faculté des lettres de Clermont. In-12, VIII-356 p. Clermont-Ferrand, lib. Thibaud. » »

Quatrefages (de). — Histoire de l'Homme; par A. de Quatrefages, membre de l'Institut. I. Unité de l'espèce humaine. In-18, 50 p. Paris, lib. L. Hachette et Ce. » 25

Raffy. — Lectures géographiques; par C. Raffy. Amérique et Océanie. In-12, 479 p. Paris, lib. Durand et Pedone-Lauriel. 3 »

Rigaud. — Vie de la bonne sœur Élisabeth Bichier des Anges, fondatrice des Filles de la Croix; par le R. P. Rigaud. In-18 jésus, XI-466 p. Paris, lib. Palmé. » »

Saint-Simon et Enfantin. — Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin, publiées par les membres du conseil institué par Enfantin pour l'exécution de ses dernières volontés. 13e vol. In-8°, 328 p. Paris, lib. Dentu. 1 »

Seule (la) véritable et légitime solution de la question romaine. In-8°, 16 p. Clermont-Ferrand, lib. Thibaud. » »

Sorgius. — De l'emploi du boulier-compteur ordinaire pour enseigner aux jeunes enfants la numération. In-12, 35 p. Paris, lib. Delagrave et Ce. » »

Terninck. — L'Abbaye de Saint-Vaast, monographie historique, archéologique et littéraire de ce monastère; par MM. Adolphe de Cardevacque et Auguste Terninck. T. II, in-4°, 259 p. Arras, imp. Brissy. » »

Thierry. — Œuvres complètes. Récits des temps mérovingiens; précédés de considérations sur l'histoire de France; par Augustin Thierry. *Nouvelle édition.* In-8°, 564 p. Paris, lib. Garnier frères. 6 »

Vie de la bienheureuse Germaine, du village de Pibrac. In-32, 64 p. Paris, lib. Diard. » 25

Vie de sainte Germaine de Pibrac; par M. l'abbé H... B... In-32, 64 p. Toulouse, lib. Regnault. » »

Virgile. — P. Virgilii Maronis opera. *Nouvelle édition*, avec des appréciations littéraires; par M. Bouchot, professeur au lycée Louis-Le-Grand. In-12, VIII-496 p. Paris, lib. Delagrave et Ce. » »

NUMÉRO DU 10 AOUT.

Acta sanctorum octobris, ex latinis et græcis aliarumque gentium monumentis, servata primigenia veterum scriptorum phrasi, collecta, digesta, commentariisque et observationibus illustrata a Joanne Stiltingo, C. Suyskeno, J. Periero, etc.; operam conferente Josepho Ghesquiero e societatis Jesu presbyteris theologis. Tomus 1. In-folio à 2 col., XLVI-798 p. Abbeville, imp. Briez » »

Albiousse (d'). — Le Casier de l'enregistrement, sur le modèle du casier judiciaire, pour faciliter la recherche des droits celés et le recouvrement des frais de justice et amendes. In-8° de 23 p. Paris, lib. de Maresq aîné » »

Annuaire de la Guadeloupe et dépendances pour 1867. In-18, XVI-360 p. Basse-Terre, imp. du gouvernement; Paris, lib. Challamel aîné. 4 »

Annuaire de la Martinique. Année commune 1867. In-18, 306 p. Paris, lib. Challamel aîné. 3 50

Annuaire de l'île de la Réunion. 1867. In-8°, 196 p. Saint-Denis (Réunion), lib. Challamel aîné. 4 »

Atlas-Migeon (Revu par Vuillemin), à l'usage des lycées, des séminaires et des familles, d'après les documents authentiques les plus récents, avec une feuille de texte explicatif mise en regard de chaque carte. In-folio à 4 col., 47 p. et 45 cartes. Paris, J. Migeon, rue du Chemin-des-Plantes. » »

Bahic. — Méthode accélératrice pour apprendre promptement à lire aux enfants, à l'usage des écoles primaires; 1re partie : Manuel des commerçants; étude des principes proprements dits. In-16, 47 p. Paris, Gédalge; les principaux libraires » »

Barante (de). — Histoire de Jeanne d'Arc; par M. de Barante, membre de l'Académie française. *Nouvelle édition.* In-18 jésus, 280 p. Paris, lib. Didier et Cᵉ. » »

Baudot. — Economie domestique. Frais de ménage, livre destiné à l'inscription des dépenses de la femme. In-8°, 100 p. Troyes, imp. Dufour-Bouquot 2 »

Baylle. — Le véritable chemin qu'un chrétien doit suivre pour arriver à la céleste patrie; par Antoine Baylle, illettré. In-12, 23 p. Marseille, imprimerie Senès. » »

Bazille. — Etude sur la juridiction administrative à l'occasion de la loi du 21 juin 1865; par M. Gustave Bazille, avocat. In-8°, 176 p. Paris, lib. Cosse, Marchal et Cᵉ. 3 »

Becquerel. — La Lumière, ses causes et ses effets; par Edmond Becquerel, de l'Académie des sciences, de l'Institut de France. T. 1. Sources de la lumière. In-8°, III-437 p. et pl. Paris, lib. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ. » »

Berthaux. — Le parfait serrurier, ou Traité complet des ouvrages faits en fer et orné de planches où se trouvent réunis plus de 250 sujets pour barrières, balustres, etc. In-8°, 120 p. Paris, lib. Magnin, Blanchard et Cᵉ; Manuels Roret. » »

Bessarion. — Bessarionis S. Romanæ Ecclesiæ cardinalis opera omnia, variorum curis, Aloysii nempe Bandinii, Petri Arcudii, Claudii de Sainctes, etc., seorsim edita et nunc primum in unum fasciculum collecta; quibus accessit refutatio Marii Ephesini a J. Hergenræthero ex cod. ms. edita. Tomum absolvunt Arsenii Elassonis episcopi, Antonii Melissæ, Michaelis Apostoli, etc. Opuscula, epistolæ, fragmenta. Accurante J. P Migne. Tomus unicus. In-4° à 2 col., LXXIV-636 p. Paris, Migne. 6 »
Patrologia græca, latine tantum edita, t. 81.

Billuart. — F. C. R. Billuart Summa sancti Thomæ hodiernis academiarum moribus accommodata. *Editio nova* optimæ auctoris simillima a mendis vero vindicata notisque illustrata cum indicibus locupletissimis rerum scilicet et Scripturæ sacræ. T. 2. In-4° à 2 col., 676 p. Arras, lib. Brunet. » »

Bonnefons. — Année chrétienne, ou Conduite spirituelle pour chaque mois de l'année avec litanie des saints; par le P. Amable Bonnefons, de la Compagnie de Jésus. In-32, 40 p. Paris, lib. Leloup » »

Bossuroy. — Rome et la royauté des souverains pontifes. In-8°, 30 p. Paris, lib. E. Dentu. » »

Canel. — Recherches sur les jeux d'esprit, les singularités et les bizarreries littéraires principalement en France. 2. vol. in-8°, 787 p. Evreux, lib. Huet. » »

Centenaire (le) Saint-Pierre et les fêtes de la canonisation à Rome en 1867. In-18, 158 p. Paris, lib. Poussielgue frères. » 60

Comment on devient enfant de Dieu. — Le repos de l'âme. — Une parole certaine. Trois opuscules in-18, 32 p. Paris, lib. française et étrangère. » »

Congrès archéologique de France. XXXIIIᵉ session. Séances générales tenues à Senlis, Aix et Nice en 1866. In-8° LXVIII-459 p., plans et vign. Paris, lib. Deroche. » »

Coynart. — Précis de la guerre des Etats-Unis d'Amérique; par R. de Coynart, lieutenant-colonel d'état-major en retraite. In-8°, 348 p. Paris, librairie Dumaine. » »

Damas (de). — Mes difficultés. J'ai péché, que m'en est-il résulté de fâcheux; par le R. P. de Damas. In-32, 46 p. Paris, lib. Albanel. » 15

Damas (de). — Mes difficultés. Me confesser, je n'en ai pas envie; par le R. P. de Damas. In-32, 48 p. Paris, librairie Albanel. » 15

Dante Alighieri. — L'Enfer, poëme en XXXIV chants, de Dante Alighieri. Traduit par Rivarol. T. 1. In-32, 189 p. Paris, 1, rue Baillif. » 25
Bibliothèque nationale.

Decaens. — Etude sur les plantes textiles; par M. Decaens. In-8°, 53 p. Rouen, imp. Boissel » »

Découverte d'une fonderie celtique (âge de bronze) dans le village de Larnaud, près de Lons-le-Laulnier (Jura), en 1865. Rapport, procès-verbal et inventaire. In-8°, 24 p. Lons-le-Saulnier, imp. Gauthier frères. » »

Delbetz. — Du Topinambour, culture, panification et distillation de ce tubercule; par P. Théodore Delbetz, agriculteur. 2ᵉ tirage. In-18 jésus, 174 pages. Paris, lib. Goin. 1 25
Bibliothèque de l'agriculteur praticien.

Dolfus-Ausset. — Matériaux pour l'étude des glaciers; par Dolfus-Ausset. T. 7. Tableaux météorologiques. Grand in-8°, 241 p. Paris, lib. Savy. 20 »

Doute (le) et l'Unité. Essai sur les croyances des peuples; par un sceptique de bonne foi (vers). In-8°, 31 p. Paris, lib. Garnier frères. » »

Dufrené. — Les droits des inventeurs en France et à l'étranger. Brevets d'invention. Péremption. Vente. Exploitation. Marques de fabrique; par H. Dufrené,

ingénieur civil. Grand in-18, 108 pages. Paris, lib. E. Lacroix. 2 50

Duhamel. — Négociations de Charles VII et de Louis XI, avec les évêques de Metz, pour la châtellenie d'Epinal. In-8°, 252 p. Paris, lib. Durand et Pedone-Lauriel. 3 50

Du Pays. — La Belgique et la Hollande; par J. A. Du Pays. Avec 2 cartes et 13 plans. In-32, XXXII-288 p. Paris, lib. L. Hachette et Cᵉ. 4 »

Examen de conscience à l'usage de la jeunesse, pouvant servir à des personnes d'un âge plus avancé en y ajoutant l'examen sur les devoirs de leur état. In-32, 31 p. Bordeaux, lib. D'Alfonso et Godin. » »

Fasce. — Hygiène des gens nerveux et de ceux qui souffrent ne connaissant ni nom ni remède aux maux qu'ils ressentent; par A. Fasce. In-18, 24 p. Paris, lib. Victor Masson et fils. » »

Guisol. — Conseil aux mécontents. Revue générale du pays, ou les Haricots métamorphosés. Poëme en vers niçois; par Guisol. In-8°, 24 p. Nice, imp. Gilletta; Vᵉ Guisol. » »

Haussonville (d'). — L'Eglise romaine et le premier empire, 1800-1814; par M. le comte d'Haussonville. In-8°, 63 p. Paris, imp. Claye. » »

Havet. — Etudes d'histoire religieuse. Le Christianisme et ses origines; par Ernest Havet. In-8°, 155 p. Saint-Germain, imp. Toinon et Cᵉ. » »

Jaquemet. — L'Eglise Saint-Denis, sa crypte, ses tombeaux, ses chapelles, son trésor; par le chanoine J. Jaquemet. In-18 jésus, VII-220 p. Paris, lib. Putois-Cretté. » »

Jourdain et Duval. — Cathédrale d'Amiens. Les stalles et les clôtures du chœur, par MM. les chanoines Jourdain et Duval, de la société des antiquaires de Picardie. Avec 18 pl. lithogr. In-8°, 120 p. Amiens, imp. et lib. Alfred Caron. » »

La Barre-Duparcq (de). — Histoire de François II (1559-1560); par Ed. de La Barre-Duparcq. In-8°, 308 p. Paris, lib. Tanera. » »

Lafont. — Rome. Poëme lyrique, dédié à Sa Sainteté le Pape Pie IX; par Lafont (de Montferrier), principal de collége en retraite. In-8°, 32 p. Paris, lib. C. Dillet. » »

Lambilly (de). — L'Eglise et les prophètes, ou la Vision des temps, nouveau commentaire sur l'Apocalypse; par Ph. Aug. de Lambilly. T. 1. In-8°, 484 p. Nantes, lib. Libaros. » »

Laurençon. — Traité d'agriculture élémentaire et pratique à l'usage des écoles primaires; 1ʳᵉ partie. In-18 jésus, 127 p. Paris, lib. agricole de la Maison rustique. » 75

Lavisse. — La Fronde dans les Mémoires du cardinal de Retz. Conférence faite à l'hôtel de ville de Versailles; par M. E. Lavisse, professeur d'histoire au lycée. In-8°, 32 p. Versailles, imp. Cerf. » »

Léger. — Réponse à M. le baron Riscasoli, ministre du roi Victor-Emmanuel, au sujet de sa Lettre aux évêques d'Italie touchant la liberté de conscience; par l'abbé Léger, ancien directeur et professeur au grand séminaire de Nîmes. In-8°, 7 pages. Nîmes, imp. Lafare et Attenoux. » »

Le Gras. — Mer de Chine. 5ᵉ partie. Instructions nautiques sur la mer du Japon, la côte ouest du Nipon, la côte est de la Corée et la côte de Tartarie, la manche de Tartarie, le détroit de Tsugar, les îles Kourèles, le détroit de La Pérouse, la mer d'Okhotsk et le Kamschatka; par M. A. Le Gras, capitaine de frégate. In-8°, XVI-227 p. Paris, lib. Bossange. 5 »

Lewis. — Quelle est la meilleure forme du gouvernement? par sir George Cornewalle Lewis, chancelier de l'Echiquier. Traduit de l'anglais. In-18 jésus, XLVIII-215 p. Paris, lib. Germer Baillère. 3 50

Machiavelli. — Œuvres complètes de N. Machiavelli, avec une notice biographique par J. A. C. Buchon. 2 vol gr. in-8° à 2 col., LXVIII-1350 p. Paris, lib. Garnier frères. » »

Marcel. — Pile ou face. Le Petit pied de la reine Edwidge, suivie de : La Potiche de la Chine, nouvelles; par Etienne Marcel. In-18 jésus, 327 p. Paris, lib. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ. 3 »

Maucorps. — Annuaire de la propriété foncière de Paris donnant le cours authentique des maisons, hôtels, théâtres et palais et le prix du mètre de tous les terrains d'après les adjudications et ventes amiables de 1866, etc.; par Maxime Maucorps. In-18, 126 p. Paris, lib. Lemoine et Cᵉ. 1 »

Montlezun. — Résumé théorique de la méthode Galin-Paris-Chevé; par C. B. Montlezun, organiste. In-8°, 32 pages, dont 16 de musique. Toulouse, impr. Troyes. » 50

Muller. — Petit Traité de la politesse française, code des bienséances et du savoir vivre. In-18 jésus, 152 p. Paris, lib. Garnier frères. » »

Nisard. — Pergolése. Henri VIII, roi d'Angleterre; par Théodore Nisard. In-8° à 2 col., 16 p. Paris, librairie Repos. » »

Ormières. — Construction des ponts obliques; par M. E. Ormières, architecte. In-8°, 17 p. et 6 pl. Paris, lib. E. Lacroix. 6 »

Peste (la) à Marseille, ou les Drames de 1720, roman historique, paraissant en 50 livraisons, illustré de 25 grav. In-8°, 1 à 7 p. et grav. Marseille, imp. Arnaud.

SOMMAIRE DES ARTICLES

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX RECUEILS PÉRIODIQUES.

REVUE D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE.

31 *Août* 1867. A. Audiganne : l'Exposition universelle de 1867 et les progrès de l'industrie (5e article). — César Cantu : la duchesse Renée de France et les protestants de Ferrare. — Ernest de Toytot : L'art en 1867. — Edouard Gibert : Etude sur la Société de secours aux blessés des armées de terre et de mer (1re partie). — Asthon Brand : Un Souvenir. — Mme de Marcey : Massillon (suite). — Marie Jenna : Poésie : Beati qui lugent. — A. Rondelet : Revue littéraire : La littérature et l'enseignement de l'économie politique (fin). — Chronique du mois. — Bulletin de Bibliographie.

REVUE DES DEUX MONDES.

15 *Août* 1867. Victor Cherbuliez : Prosper Randoce (4e partie). — P. Challemel-Lacour : la Peinture monumentale en Allemagne. Pierre Cornélius. — Alphonse Esquiros : l'Angleterre et la vie anglaise (suite). La Vie politique. — Louis Reybaud : l'Exposition du Champ-de-Mars, II. Les industries du vêtement et de l'ameublement. Les industries de luxe. — Elisée Reclus : l'Océan, étude de physique maritime. — Charles de Mazade : la guerre d'Italie en 1866. Custoza. — H. Blerzy : Etudes sur les travaux publics. Les Aqueducs et les eaux publiques. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine. L. Simonin : le chemin de fer inter-océanique de New-York à San-Francisco.

1er *Septembre* 1867. George Sand : Cadio (1re partie). — Emile de Laveleye : l'Allemagne depuis la guerre de 1866, III. Les progrès récents de l'agriculture en Prusse. — Amédée Thierry, de l'Institut : Jean Chrysostome et l'impératrice Eudoxie, — Le patriarche d'Alexandre, les Longs-Frères et la première déposition de Jean Chrysostome. — Julian Klaczko : le Congrès de Moscou et la propagande Panslaviste. — Alfred Maury, de l'Institut : l'Exposition égyptienne du Champ-de-Mars. L'ancienne Egypte d'après les dernières découvertes. — Louis Etienne : les historiens modernes de l'Ecosse ; John Hill Burton. — Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. — Charles de Mazade : l'Insurrection espagnole. — R. Radau : Essais et notices ; les Comètes et les Etoiles filantes. — Bulletin bibliographique.

REVUE DU MONDE CATHOLIQUE.

1er *Août* 1867. Eugène Loudun : les Barbares et le moyen-âge. — F. de Fonpertuis : les récentes explorations dans l'Afrique équatoriale (suite et fin). — Arthur Loth : les dernières luttes du paganisme. — Bathild Bouniol : les beaux arts à l'Exposition universelle. — l'abbé Thomas : l'école de Tubingue et les origines du christianisme (3e article). — Léopold Giraud : l'Exposition universelle de 1867 (4e article). — E. Veuillot : de choses et d'autres. — A. Vaillant : Bulletin bibliographique.

CORRESPONDANT.

Juillet 1867. Amédée de Margerie : M. Cousin et son école (suite et fin). — Victor Fournel : Voyage à travers l'Exposition universelle, notes d'un touriste (suite). — Foisset : *les Moines d'Occident*, par M. le comte de Montalembert. — C.-F. Audley : l'Union monétaire. — Jean Tourguéneff : Fumée. — L'abbé E.-A. Blampignon : Massillon et les jansénistes d'après une correspondance inédite. — Mortimer-Ternaux : une Expédition maritime en 1793, Les premières armes de Bonaparte. — A. de Pontmartin : *Hernani*. 25 février 1830. 20 juin 1867. — Mélanges. — P. Douhaire : Revue critique. — Léon Lavedan : les Evénements du mois. — Bulletin bibliographique.

REVUE CATHOLIQUE DE LOUVAIN.

Juillet 1867. L'abbé P. Claessens : Etude sur la vie des êtres. De la vie du corps humain (suite). — Reusch : l'Antiquité de l'espèce humaine d'après les travaux récents des géologues. — La Fête du dix-huitième anniversaire séculaire du martyre des saints apôtres Pierre et Paul. — Allocutions de Sa Sainteté Pie IX aux prêtres, — aux cardinaux, patriarches, primats, archevêques et évêques. — Adresse des évêques et réponse du Saint-Père. — La canonisation. — Homélie prononcée par le Saint-Père durant la messe qui a

suivi la canonisation. — Nouvelles religieuses et ecclésiastiques.

ETUDES RELIGIEUSES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.

Août 1867. P. A. Cabour : le Chantre de Roncevaux. — P. V. Mercier : Lamennais, étude psychologique (fin). — P. J. Martinof : saint Josaphat Kuncewicz, archevêque de Polotsk et martyr (fin). — P. G. Longhaye : de la Consolation dans la littérature païenne et dans la littérature chrétienne. — P. A. Secchi : le Soleil, conférence faite aux élèves de l'école Sainte-Geneviève. — Correspondance. — Bibliographie. — Varia.

REVUE CONTEMPORAINE.

15 *Août* 1867. Comte E. de Kératry : la Chute de l'empereur Maximilien d'après des documents inédits. — Baron Ernouf : la Guerre de sept jours. Campagne de 1866 en Allemagne (3e partie). La journée de Sadowa. — Michel Alcan : Exposition universelle et internationale de 1867. Les Arts textiles. Industrie du coton (4e partie). — Julius Rodenberg : le Nouveau Déluge (3e partie). — Alfred Darimon : Exposition universelle et internationale de 1867. La Conférence monétaire internationale. — Albert Mérat : la Mer de Bretagne, poésie. — Alexandre Massé : Piqûre d'abeille, poésie. — Revue critique. — A. Claveau : Chronique littéraire. — Maurice Cristal : Revue musicale. — Pascal Picard : Chronique politique. — Emile Andreoli : Revue financière.

31 *Août* 1867. Henri Baudrillart, de l'Institut : les Oisivetés de Vauban. — Jules David : le Palais de Fontainebleau, ses origines, son histoire artistique et politique, son état actuel. — Emile Level : Exposition universelle et internationale de 1867 : les travaux publics (2e partie). — Ch. Vogel : l'Industrie allemande et le Zollverein, à propos de l'Exposition universelle (2e partie). — E. de Kératry : la Chute de l'empereur Maximilien, d'après des documents inédits (2e partie). — Julius Rodenberg : le Nouveau Déluge, roman (4e partie). — Anatole Claveau : Chronique littéraire. — Chronique politique, Histoire de la quinzaine. — Emile Andreoli : Revue financière.

SOMMAIRE DES ARTICLES

DE VARIÉTÉS PUBLIÉS PAR LES GRANDS JOURNAUX.

Avenir national. — 1er août. Frédéric Morin : Lamennais sous le premier empire. Œuvres inédites de Lamennais, publiées par M. A. Blaize. I. — 3. A. Michel : La visite aux Archives. — 6. Amédée Guillemin : Sciences physiques. — Météorologie : Marche des orages dans le bassin du Rhône et pays électriques, par M. J. Fournet. — Indications bibliographiques. — 8, 25. Armand Landrin : Exposition universelle. — Les aquariums. — 19. Georges Pouchet : Sciences. — Les Japonais. — 16, 17. Amédée Guillemin : Les satellites de Jupiter. — Disparition simultanée dans la nuit du 21 au 22 août. — 13, 24. Jules Maumy : Exposition universelle. — Tissus. — 3e et 4e article. — 15. Amédée Guillemin : Théorie et pratique de l'art de l'ingénieur, par MM. Vigreux et Raux, ingénieurs civils. — 27. Adolphe Michel : Exposition universelle. — Les publications populaires.

Constitutionnel. — 8 août. Henry d'Audigier : Histoire des ordres de chevalerie et des distinctions honorifiques en France, par M. F. F. Steenackers, membre de la Société de l'Histoire de France. — 13. A. Nisard : Les médecins au temps de Molière. — Mœurs, instructions, doctrine, par M. Maurice Reynaud, docteur en médecine. 1er article, I. — 19. Souvenirs de Hué (Cochinchine), par M. Michel Du'c Chaigneau. — 20, C. Piel : Les psaumes, traduction, par H. des Moutis. — 25. Henry B. A : Le Dunderberg. — 26. Henry d'Audiger : Les ordres de chevalerie en Autriche. — 26. C. Piel : Panthéon des illustrations françaises au XIXe siècle, publié sous la direction de M. Victor Frond.

Débats. — 1re Exposition universelle. — Beaux arts. — 4e article. — 2e Exposition universelle. — Typographie. — Librairie. 3e et dernier article. — 7. Louis Ratisbonne : La vallée de Montmorency. — 9. Exposition universelle. — Matériel des chemins de fer (premier article). Matériel roulant. — La maladie des vers à soie. — Le laboratoire de M. Pasteur, à Alais. — Expériences et théories de M. le professeur Béchamp, par le docteur Al. Donné. — 15. Cuvillier-Fleury : Mémoire pour servir à l'histoire de mon temps, par M. Guizot, (tome VIIIe), (second article). — 18. Prévost-Paradol : Histoire des classses ouvrières en France, depuis 1789

jusqu'à nos jours, par M. E. Levasseur, professeur d'histoire au lycée Napoléon, ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. — Deux volumes in-8°.—18. Biographie du général Hoche, par M. Emile de Bonnechose. — 19. Maxime Du Camp: Les Dieux à l'Exposition universelle (premier article). — 20. Henri Baudrillat : L'Economie politique avant les physiocrates, par J.-E. Horn. Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.—20. Adolphe Viollet-Le-Duc : Peintures du chœur de l'Eglise Saint-Roch, à Paris, par M. Adolphe Roger. — 21. Charles Clément : Ecole des Beaux-Arts. — Les envois de Rome. — Maxime Du Camp : Les Dieux à l'Exposition universelle (2e article). — 22. Ernest Bersot : Les deux philosophies (1er article). — Ernest Bersot : Les deux philosophies (2e et dernier article). — 25. Paul de Rémusat : Académie des sciences. —Une discussion à l'Académie des sciences. — Les manuscrits de Pascal. — 26. Jules Janin : Monsieur de Camors.

France. — 4 août. A. de Lavalette : Exposition universelle. — Agriculture. — 5. A. Bonnin : Beaux-Arts. — Exposition universelle.— Italie (suite).—Espagne. — 7. Jacques Guillemaud : De la jurisprudence venète, civile, commerciale et criminelle, par Daniel Manin; préface et traduction par M. Edouard Millaud, avocat à la Cour impériale de Lyon.. — 7. Félix Hément : Sciences.— L'Exposition. —Machines, instruments et procédés usités dans divers travaux. — 10. Réné de Pont-Jest : Exposition universelle. — Art naval. II. — 15. A. Bonnin : Exposition universelle. — Angleterre. — Etats-Unis. — 14. Gustave Merlet : Récit d'une sœur, par Mme Augustus Craven, née de la Ferronays. — 19. A. Bonnin : Exposition universelle. — France. —20. Charles Aubertin : Les nouveaux biographes de Voltaire. — Lettres inédites de Voltaire, écolier.—La jeunesse de Voltaire, par Gustave Desnoiresterres. 1867. Didier. — Voltaire au collége, par H. Beaune, 1867. Amyot. —21. Alphonse Dantier : Une épopée monastique. — Les moines d'Occident, par le comte de Montalembert, de l'Académie française. — 26. Rigaud : Souvenirs du règne de Louis XIV, par le comte de Cosnac (Gabriel Jules).— 27. Chamousset : L'Esprit français en Suède au XVIIIe siècle.— Gustave III et la Cour de France, par M. Geffroy, professeur à la Sorbonne. — 30. A. de La Vallette : L'Enseignement agricole.

Gazette de France. — 4 août. Armand de Pontmartin : M. de Camors, par M. Octave Feuillet. — 11. Armand de Pontmartin : Hernani. — 18. Armand de Pontmartin : Voltaire et la police, par M. Léouzon-Leduc. — 28. R. de Larcy : La Révolution et l'Empire, par le vicomte de Meaux. — 26. Henri Ameline : De la réorganisation des forces militaires de la France, par le comte Napoléon Daru. — 28. Marcelin Arnauld : Œuvres de saint Bernard. II.

Liberté.—6, 13 août. Philarète Chasles: La femme et la société dans la Nouvelle Amérique.—18. Gustave Bonnin: William Lloyd Garrisson, l'apôtre des noirs. — 20. Philarète Charles : La société, les sectes et les mœurs dans la nouvelle Amérique. — 21. E. Boutmy : L'unité de collége. — 23. Alexandre de Stamir : Mexico et ses environs. — 25. E. Joseph Lardin : La poste à l'Exposition universelle. — 27. Philarète Charles : Mon mot sur M. Sainte-Beuve.

Monde. — 1er août. Hermann Kuhn : Les missions protestantes jugées par des protestants. — 3, 9, 13, 17, 23. V. Davin : La mission temporelle du Saint-Esprit, ou raison et révélation, par Mgr H.-E. Manning, archevêque de Wesminster. Ouvrage traduit de l'anglais sur la seconde édition, avec approbation de l'auteur, par J. Gondon. — 6. Barrier : Le château royal de Tervueren en Belgique. — 9, 10. Dom Alphonse Guépin, bénédictin de Solesmes : Le martyr de saint Josaphat Kuncewicz, archevêque de Polotsk. — 15, 19. Hermann Kuhn : Frédéric II et le système prussien. — 20. Barrier : Histoire de la philosophie, par Mgr Laforêt, recteur de l'Université de Louvain, deux volumes.— 22. J.-E. de Mirville : Adolphe Nourrit, sa vie, son talent, son caractère et sa correspondance, par L. Quicherat, membre de l'Institut. — 24, 26. Edouard Dumont : Le premier Gallican. IV. V. — 25. Léon Gautier : Portraits littéraires. V. Fr. Ponsard. — 28. Le Cher Gougenot des Mousseaux : Souvenirs de l'armée pontificale, par le comte de Becdelièvre, lieutenant-colonel, commandant du corps des tirailleurs ou zouaves pontificaux. — 29. Ph. Serret : M. de Camors, par M. Octave Feuillet.

Moniteur. — 12, 19. Auguste Lacaussade : Revue des journaux et des recueils périodiques. — Le mouvement artistique. — 13. Evariste Bavoux : Bibliographie. — La Faculté de droit et l'Ecole centrale à Besançon, par A. Estignard.—Introduction à l'étude du droit, par A. Lairtullier. — Pratique commerciale et recherches historiques, par F. Devinck.—Armorial général des registres de la noblesse de France, résumé et précédé d'une notice sur la famille d'Hozier, par Edouard de Barthelemy. — 17. Jules Amigues : La fête du 15 août. — 26. Henri Lavoix : M. de Camors, par M. Octave Feuillet.

Patrie. — 8 août. A. Ducasse : L'Empereur Napoléon Ier et Fulton.— 12. Arthur

Mangin : Les livres à l'Exposition universelle. — 17. Jules Gaudry : Les machines marines à l'Exposition. — 20, 21. Thomas Anquetil : Souvenirs de voyage dans l'Inde. II. — L'Eléphant blanc. III. — L'Eléphant sauvage.

Presse. — 5 août. F. Colincamp : Le P. Gratry de l'Académie française. Œuvres complètes, 19 volumes. — 13. Frédéric Godefroy : De la haute éducation intellectuelle, par Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans. — 14. J. C. Crussard : Le crédit et les finances, par Victor Bonnet. — 22. E. Bauer : Nécrologie, Mme la comtesse Anne-Dunin Wonsowicz, née comtesse Tyoztiewicz. — 23. J. Mirès : Pratiques commerciales et recherches sur la marche du commerce et de l'industrie, par M. Devinck, ancien président du tribunal de commerce. — 23. Michel Rempp : Contes vraisemblables pour les enfants, par Emile Leclerq. — 24. Albert Aubert : Le mouvement religieux en Allemagne. — 27. Arnold Henryot : Histoire des ordres de chevalerie et des distinctions honorifiques en France, par F. Stéenackers.

Temps. — 1 août. Ed. Schérer : Fables de Krilof, traduites en vers français, par M. Ch. Parfait. — 9. A. Nefftzer : La cour de Rome et l'empereur Maximilien. — 13. P. Grimblot : Les faux autographes. — Correspondance générale de Mme de Maintenon, publiée pour la première fois, sur les autographes et les manuscrits authentiques, par Théophile Lavallée, tome IV. 1866. — 14, 16, 17. E. Lacombe : Critique de l'enseignement secondaire. — 15. Ed. Schérer : Le symbole des apôtres, essai historique, par Michel Nicolas. — 20. Ed. Schérer : Buchez, traité de politique et de science sociale, publié par les exécuteurs testamentaires de l'auteur, L. Cerise et A. Ott. — 21, 22, 23, 24, 25. Th. Dubois : Les œuvres posthumes de l'archiduc Maximilien. — 24. Frédéric Loche : L'âme de la plante, par M. Arnold Boscowitz.

Union. — 1 août. Victor de Laprade : Etudes sur le XVIIIe siècle. I. — Direction donnée aux sciences. — 8. Alfred Nettement : Souvenirs de l'armée pontificale, par M. L. A. de Becdelièvre, ancien lieutenant-colonel des zouaves pontificaux. — 9. Henry de Riancey : Maximilien II, roi de Bavière. — Fragments de souvenirs intimes. — 15. Poujoulat : Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps, par M. Guizot, (tome VIIIe). — 17. A. Rouyé : Du nom de Libre-Penseur. — Anot de Maizière : Nécrologie, M. Marquet. — 20. Alfred Nettement : Le tableau de la mer, naufrages et sauvetages, par G. de la Landelle. — 21. A. de Béchade : Des privilégiés de l'ancien régime en France et des privilégiés du nouveau, par M. d'Esterno. — 22. Victor de Laprade : Etudes sur le XVIIIe siècle. II. — Buffon. — Sa philosophie et son style. — 23. Thorvaldsen, sa vie et son œuvre, par M. Eugène Plon. — 24. Henry de Riancey : Jehan Fouquet, ses œuvres éditées par L. Curmer. — 14. F. de Baudaude : Nécrologie, Mme la vicomtesse de Hédouville. — 25, 26. Henry de Riancey : Le capitaine d'Espagne don Péro Nino et la cour de Charles VI. — 27. Raphaël Plauzoles : Manuel d'hygiène à l'usage des colléges, séminaires, etc., par le docteur Descieux, lauréat de l'Académie de médecine. — 28. Alfred Nettement : Dialogue littéraire à propos de la fête politique du 15 août. — 29. A. Grancolas : Droit municipal dans les temps modernes, par M. Ferdinand Béchard, ancien député.

Univers. — 1 août. Gabriel de Chaulnes : Etude sur le P. Lejeune de l'Oratoire, par l'abbé Grange. — 3. A. de Lansade : Les sages frayeurs de M. Janet. — 5. L. Besson : Marie dans les fleurs ou reflet symbolique des priviléges de la Sainte-Vierge dans les beautés de la nature, par l'abbé Thiébaud, chanoine de Besançon. — 6. J. Chantrel : Histoire des ordres de chevalerie et des distinctions honorifiques en France, par F. F. Steenakers, membre de la société d'histoire de France. — 9, 11. Du Lac : Physiologie générale, traité d'anthropologie physiologique et philosophique, par le docteur F. Frédault, ancien interne lauréat des hôpitaux et hospices civils de Paris. — 10, 20, 24. Ph. Serret : Etude sur la condition privée de la femme dans le droit ancien et moderne, et en particulier sur le Sénatus-consulte velléien, par M. Paul Gide, agrégé à la Faculté de droit de Paris. — 13, 19. A. de Lansade : Un émule de M. Renan. — 14. Victor Pelletier, chanoine de l'église d'Orléans : Etudes capitulaires. — Erection du chapitre métropolitain d'Alger et des chapitres cathédraux de Constantine et d'Oran. — 14. E. Schnaitter : Nouvelle médecine des familles, par le docteur A. de Saint-Vincent. — 16, 17, 22. L. Moreau : Un mot sur J.-J. Rousseau. — 25. Arthur Loth : Histoire contemporaine, par Amédée Gabourd. — 26. Gabriel de Chaulnes : Une histoire de saint Louis, couronnée par l'Institut.

Le gérant, F. WATTELIER.

Paris. — Imprimerie Divry et Ce, rue N.-D. des Champs, 49.

Tome III. N° 10. Octobre 1867.

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PREMIÈRE PARTIE

ŒUVRES CHOISIES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES, *précédées d'une Étude générale sur sa vie et ses œuvres, et de Notices sur chacun de ses écrits,* par M. L.-F. Guérin, membre de l'Académie catholique de Rome. Tome IVe. Grand in-18, format charpentier, de xxxvi-360 pages. Chez F. Wattelier et Ce, 19, rue de Sèvres, Paris. — Prix pour les agrégés : 1 fr. 50.

Ce quatrième volume, longtemps attendu, vient de paraître enfin. La tâche que M. Guérin s'était imposée devenait plus difficile à mesure qu'il avançait dans son travail. Dans les premiers volumes, il n'avait encore ajouté que quelques fragments aux œuvres les plus connues de saint François de Sales, recueillant et groupant, en forme d'Appendices, ceux qui s'y rapportaient plus directement. Mais, on se le rappelle, il ne devait pas s'en tenir là. Il s'était proposé de donner au public, de rendre populaire tout ce qu'il pourrait rassembler parmi les œuvres du saint écrivain, qui fût à la portée de tous, utile à tous, et digne, non moins par la beauté du style que par la suavité des enseignements, d'être offert à tous comme sujet de lecture à la fois attrayante, instructive et pieuse. Il fallait d'abord, compulsant une foule d'écrits, les uns originaux, les autres transmis seulement de seconde main, réunir tout ce qui pouvait entrer dans ce plan, mais en ayant soin d'écarter tous les éléments étrangers ou d'authenticité douteuse. Il fallait ensuite choisir, entre toute cette masse de matériaux accumulés, ce qui répondait le mieux à l'idée qu'on avait en vue : et comment choisir entre tant de richesses? comment se résoudre, en accueillant ceci, à éliminer cela, qui n'a pas moins de charme ni moins de mérite, et que peut-être on trouve préférable par quelque endroit? comment ne pas craindre d'omettre des choses qu'on regrettera, surtout lorsque l'on a en vue de donner des œuvres choisies, mais, autant que possible, complètes dans leur choix? Enfin, il fallait, après tout cela, coordonner, classer, disposer dans le meilleur ordre tous ces morceaux épars.

Tout ce travail, consciencieusement fait, demandait du temps, plus de temps qu'on n'avait cru d'abord; plus de temps, plus de peine aussi, soit pour les recherches, soit pour le classement. C'est ce qui explique pourquoi ce volume est tant en retard (1).

Entrons dans l'examen de ce volume.

Il devait d'abord être le dernier de cette édition : il devait renfermer un choix de Sermons et un choix de Lettres. Trois sermons seulement devaient y entrer. Trois sermons, c'était peu, et il eût été difficile de décider quels étaient, entre beaucoup d'autres, les trois plus beaux. Plusieurs personnes désiraient vivement en voir un plus grand nombre, et tous ceux qui liront ce volume conviendront qu'elles n'avaient pas tort. M. Guérin, de son côté, regrettait beaucoup d'en donner si peu. Aussi a-t-il accueilli avec joie l'idée de réserver pour un autre volume le choix des Lettres, dont il pourra, de cette manière, donner aussi un plus grand nombre, ce qui, certes, ne fera pas moins de plaisir à ses lecteurs qu'à lui-même, et sera pour tous non moins utile qu'agréable. Félicitons-nous de ce résultat. Ce n'eût pas été la peine, vraiment, d'avoir une édition nouvelle, si elle ne nous eût pas donné beaucoup plus que les éditions ordinaires, et assez pour nous dispenser de recourir aux éditions les plus volumineuses.

Ce tome IV contient donc, non plus trois, mais dix des plus beaux sermons du saint évêque, et, en outre, un *Petit Traité de la Prédication,* précédé d'une étude très-détaillée sur les origines de cet ouvrage. Les jeunes prêtres pourront tirer grand fruit des excellents préceptes, toujours courts et substantiels qui y abondent, et qui, probablement, ont inspiré à Fénelon plus d'une de ses meilleures idées dans ses *Dialogues sur l'Éloquence de la chaire.* Les sermons ont été placés après le Traité de la Prédication, pour que la leçon fût, en quelque sorte, suivie de l'exemple et se gravât mieux ainsi.

Le reste du volume, après une courte Notice sur les ouvrages de controverse de saint François de Sales, renferme un petit opuscule dont on ne saurait méconnaître l'importance actuelle : c'est un très-solide *Traité de la Primauté de saint Pierre et de ses successeurs.* Deux Appendices formés d'extraits courts mais précieux, l'un sur l'*Amour du prochain,* l'autre touchant la *Science et la nécessité de l'étude pour le prêtre,* achèvent de donner à ce volume un cachet tout particulier d'utilité

(1) C'est pourquoi le nombre des volumes, qui devait se borner à trois, sera de *cinq;* et c'est pourquoi aussi les deux derniers volumes ayant nécessité plus de dépenses, il n'a pas été possible d'arriver à les donner au même prix que les précédents. Le prix est de 1 fr. 50 pour les agrégés.

pratique et parfaitement appropriée à nos jours, dont la valeur ne saurait échapper à tout esprit tant soit peu attentif.

Nous nous arrèterons surtout aux deux petits Traités ; nous ne dirons qu'un mot des autres opuscules.

Saint François de Sales avait eu le projet d'écrire une *Introduction pour les apprentis à l'exercice de la prédication évangélique ;* mais il ne paraît pas l'avoir écrit (1). En revanche, nous avons de lui, sous forme d'une lettre adressée au frère de Mme de Chantal, le petit *Traité sur la vraie manière de prêcher,* dont nous allons faire un examen rapide. C'est une suite de conseils intimes et, en quelque sorte, confidentiels, donnés tout à la fois en ami et en chrétien, pour le plus grand bien de celui à qui il s'adresse et des âmes qu'il pourra avoir à évangéliser. A ce titre, ils n'en sont que plus précieux pour nous, puisque nous y voyons la pensée tout entière du saint, dégagée de toute préoccupation étrangère, inspirée du plus pur esprit de foi et de charité. Ces conseils ont, de plus, une utilité toute particulière pour notre époque : car ils étaient donnés en vue surtout de ramener à Dieu les âmes égarées, et ce besoin est plus grand aujourd'hui que jamais.

Le saint évêque examine successivement ces différents points : Quel doit être le prédicateur ; pourquoi, quoi et comment doit-il prêcher?

Quel doit-il être? C'est là le premier point : tout dépend de là. Si, parmi les païens, Cicéron a dû définir ainsi l'orateur : « *Vir bonus dicendi peritus,* » que sera-ce de l'orateur chrétien? C'est de lui surtout qu'il faudra pouvoir dire qu'il est *vir bonus,* bon par sa vie, bon par sa doctrine, bon par sa mission : c'est à cela qu'on le reconnaîtra ; et, s'il n'est pas tel, qu'il ne se mêle pas de parler. A des signes contraires, nous discernerons les prédicateurs d'erreur : leur vie est mauvaise souvent, leur doctrine toujours, et ils n'ont pas d'autre mission que celle qu'ils se donnent eux-mêmes. Le prédicateur de la vérité a une vie sainte, il possède la vérité qu'il prêche, et s'il parle, c'est par devoir.

Pourquoi doit-il prêcher? Quelle fin doit-il se proposer? Cette considération est la principale, car « la fin est la maîtresse cause de toutes choses. » Mais, nous l'avons dit, l'orateur chrétien ne parle pas pour parler, et il ne parle que par devoir. Ce qu'il doit chercher, c'est le bien des âmes : « *Ut vitam habeant, et abundantius habeant.* » C'est là sa fin. Et de là tout le reste suit : « Car tout agent agit et pour la fin

(1) Voir dans ce 4e volume, la Notice sur les Sermons de saint François de Sales, p. XII et suiv.

et selon la fin; c'est elle qui donne mesure à la matière et à la forme. » Aussi les moyens sont proportionnés à la fin.

Quels sont les *moyens* par lesquels le prédicateur doit arriver à sa fin? Deux surtout : « *Enseigner*, *émouvoir*. » Il doit aussi chercher à *plaire*, mais seulement par la sainteté de sa doctrine, et non par « un certain chatouillement d'oreilles qui provient d'une certaine élégance séculière, mondaine et profane. » Fénelon, d'accord avec notre Saint dans l'énumération des moyens, en désigne trois : *plaire*, *instruire* et *persuader;* mais il est trop païen, plus païen que le sage Platon, de mettre le moyen qui consiste à *plaire*, non-seulement à l'égal des deux autres, mais au premier rang. C'est une erreur devenue bien commune aujourd'hui, qui s'étend bien plus loin, et qui a des conséquences bien plus graves qu'on ne pense. Quand on voit, et pour la parole, et pour les écrits, les chrétiens eux-mêmes céder à la passion folle qui semble entraîner notre époque vers le plaisir, il semble que nous en soyons arrivés à ce temps dont parle saint Paul : « Il viendra un temps où les hommes ne pourront plus souffrir la saine doctrine; au contraire, ayant une extrême démangeaison d'entendre *ce qui les flatte*, ils auront recours à une foule de docteurs qui ne satisferont que trop leurs désirs. Et fermant l'oreille à la vérité, ils l'ouvriront à des fables. » (*II Tim.*, IV, 1-4.)

Avec combien plus de sagesse, notre Saint place-t-il en un rang inférieur le plaisir et la délectation, distinguant entre le plaisir qui suit naturellement le bien, et « une autre sorte de délectation, qui ne dépend pas de l'action d'enseigner et d'émouvoir, mais qui exerce son influence à part, et bien souvent *entrave* ou *détruit l'effet de l'enseignement.* » Il faut, dit-il, la laisser aux orateurs du monde, qu'il appelle, comme les appelait autrefois Platon, des *charlatans*, des *courtisans*. « Ceux qui les imitent dans la chaire ne prêchent pas Jésus-Christ crucifié, mais ils se prêchent eux-mêmes (1). » Les deux grands moyens indiqués d'abord sont les seuls qui méritent d'être recherchés : 1° enseigner : « les vertus, pour les faire aimer, affectionner et pratiquer; les vices, pour les faire détester, combattre et fuir ; » 2° émouvoir : de manière qu'au sortir du sermon, on ne dise pas : O le grand orateur ! ô qu'il est savant ! qu'il dit bien ! ou autres choses semblables;

(1) Pie IX, parlant aux prêtres assemblés, leur donnait naguère des instructions toutes semblables : « Ce n'est plus tant dans la sublimité du beau langage, mais dans a science de l'esprit, qu'il vous faut prêcher Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. » (Allocution du 25 juin.) Voyez les *Souvenirs du Centenaire*, p. 89. Du reste, saint François de Sales dit encore ailleurs les mêmes choses. Voyez, dans ce t. IV que nous examinons, la note de la page 34.

mais que l'auditeur, ayant le cœur saisi, ne témoigne du succès du prédicateur que par l'amendement de sa vie. L'orateur sacré doit, en somme, donner d'abord « de la lumière à l'entendement, » ensuite « de la chaleur à la volonté. »

Que doit-il prêcher? ou, en d'autres termes, qu'elle sera la *matière* de sa prédication ? D'abord, et avant tout, l'Écriture Sainte; puis la doctrine des Pères, qui en facilite l'intelligence; puis, la vie des saints; puis encore, le grand livre de l'univers, fécond en arguments de toute sorte. Ce sont autant de sources d'où l'on tire les enseignements, les exemples, les comparaisons, les similitudes.

Comment doit-il prêcher? Ici vient le détail de tout ce qui concerne la pratique, pour ainsi dire, extérieure : l'ordre des idées, et la manière de les exprimer ; ou, en d'autres termes, ce que les anciens appelaient la *disposition*, et l'*élocution*.

Il y a un chapitre, en plusieurs articles, sur la *disposition* et la *méthode* qu'il faut garder en traitant chaque sujet : soit les mystères, soit l'homélie, soit le panégyrique, et sur le meilleur ordre dans lequel il convient de placer les preuves, en vue d'instruire et de toucher.

Dans le dernier chapitre, relatif à la *forme*, il y a d'abord un article qui traite, en général, de ce qu'il faut chercher et de ce qu'il faut éviter. Nous y lisons cette maxime : « le cœur parle au cœur, la langue ne parle qu'aux oreilles, » et cette autre encore : « le souverain artifice est de n'avoir point d'artifice. »

Le Traité de la Prédication, à vrai dire, est là tout entier, disons mieux : l'éloquence est là tout entière. Saint François de Sales, pour la définir, n'avait qu'à se peindre lui-même ; il atteste ainsi à la fois, par le précepte et par l'exemple, que les saints seuls sont vraiment éloquents.

Les articles qui suivent donnent des préceptes analogues relativement à l'action et au style ; tout doit y être naïf et naturel. Ensuite, il indique la conduite à tenir envers les auditeurs de haut parage ; il n'y faut pas confondre la bienveillance avec la flatterie. Il donne encore quelques autres détails pratiques, et recommande le respect de la parole de Dieu ; et il termine par cette définition de la prédication :

« C'est la publication et déclaration de la volonté de Dieu, faite aux hommes par celui qui est là légitimement envoyé, afin de les instruire et émouvoir à servir sa divine Majesté en ce monde, pour être sauvés en l'autre. »

Dans l'*Appendice* qui suit le Traité de la Prédication, comme dans la Notice qui le précède, M. Guérin a réuni plusieurs morceaux et jusqu'à

des fragments de conversation où la doctrine de saint François de Sales sur le même sujet est également exposée. Toujours et partout il demande que le prédicateur soit simple et naturel, qu'il fuie les jeux de mots et les traits d'esprit, qu'il ne cherche en tout que la vérité : « la vérité seule a des grâces et des attraits capables de soumettre les âmes les plus rebelles, » — qu'il soit toujours prêt à se dévouer pour ses frères : « ne faut-il pas se fendre corps et âme pour ce cher prochain, que Notre-Seigneur a aimé jusqu'à mourir pour lui ? » — Qu'il ait un grand respect de la sainte Écriture, et qu'il se garde d'altérer la parole de Dieu ; — qu'il s'occupe, non pas de charmer les oreilles, mais d'instruire les intelligences et de toucher les cœurs ; — qu'il pense qu'il est envoyé, d'abord « pour arracher et pour détruire, » et ensuite, « pour planter et bâtir ; » — qu'il ait toujours, dans chacun de ses sermons, un but particulier, auquel il rapporte toutes ses raisons ; — qu'il insiste souvent sur les grandes vérités, et « les retourne en plusieurs manières pour les graver dans les esprits et dans les cœurs ; » qu'il ne se lasse pas « d'inculquer au peuple les enseignements qui peuvent le conduire au salut. » Aussi veut-il qu'on prêche brièvement, pour ne pas lasser ; mais souvent, pour instruire : « Croyez-moi, disait-il à l'évêque de Belley, on ne prêchera jamais assez ; surtout maintenant que l'erreur fait tant de ravages ; car l'erreur ne se détruira que par l'esprit de la bouche de Dieu, qui est la sainte prédication (1). » Mais il veut aussi qu'on ne cherche pas à paraître sur un grand théâtre, et qu'on ne dédaigne pas de parler devant un petit nombre d'auditeurs : « J'ai toujours, disait-il, vu de plus grands effets pour le service de Dieu, lorsque j'ai fait des prédications devant de petites assemblées, que lorsque j'en ai fait dans de grandes. » Et il en citait, entre autres, un exemple frappant, qui lui avait fait à lui-même une grande impression (2).

Il disait souvent qu'il fallait s'appliquer encore plus à bien faire qu'à bien dire, et que c'était là le langage le plus éloquent. Enfin, il répétait sous bien des formes qu'il ne s'agissait pas, pour réussir, de recueillir des applaudissements, mais des conversions (3).

Nous nous arrêterons peu sur les *sermons*. Il y aurait trop de citations à faire ; il faut tout lire. Nous dirons seulement qu'on distingue, dans

(1) Pie IX a dit aussi aux prêtres assemblés : « Vous devez, comme les interprètes du Verbe divin, évangéliser, et sans cesse, l'Évangile de Dieu, aux sages et aux insensés ;.... et ne cesser jamais de rappeler au sentier du salut ceux qui errent, et d'exhorter tous les hommes dans la saine doctrine. » (Allocution du 25 juin, à l'endroit cité.)

(2) V. p. 48 la citation entière, qui est fort intéressante. V. aussi p. xxv et suiv.

(3) V. p. 50 et suiv.

ceux que M. Guérin a choisis, les qualités les plus diverses à côté des qualités maîtresses, qu'il préfère à toutes, et qui n'y manquent point : la simplicité, la clarté, la suavité. Dans les deux sermons pour la Toussaint, et dans le sermon sur la Transfiguration, il est riche en images pour peindre sous plusieurs aspects le bonheur du ciel, l'éternité, la joie, la communication des jouissances célestes, les ravissements de l'âme et l'extension de ses puissances et de ses facultés en proportion des hautes destinées qui l'attendent, et dont l'ensemble est renfermé dans ce texte du premier sermon : « œil n'a vu, ni oreille entendu, et il n'est jamais entré en la pensée ni au cœur de l'homme, quelles et combien grandes sont les choses que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment. » M. Guérin a rassemblé autour de ces sermons un certain nombre de passages qui forment comme un ensemble de considérations sur la vie future, d'un charme inexprimable, dont il serait à souhaiter qu'on fît, avec d'autres semblables fleurs tirées d'autres saints, car les saints seuls peuvent parler du ciel, comme une espèce de bouquet de douce et agréable odeur, dont le parfum serait, pour bien des âmes souffrantes, singulièrement salutaire à respirer. Nous ne citons point, encore une fois, parce qu'il faudrait trop citer. Mais on y peut voir admirablement mise en pratique par le saint évêque la maxime que nous rapportions tout à l'heure, de retourner en plusieurs manières les mêmes vérités pour les faire mieux entrer dans les esprits ; et cela, sans fatigue, mais avec un charme toujours nouveau, charme qui naît des choses mêmes, sans recherche et sans étude (1). Dans les deux sermons sur la Nativité, on trouve encore des comparaisons et des similitudes, dont l'objet est de faire comprendre facilement des choses difficiles. Saint François de Sales n'excelle pas seulement par le naturel et la naïveté, mais il excelle aussi par la précision : nul plus que lui n'est clair dans l'expression des plus hautes vérités théologiques, soit qu'il les explique et les développe, soit qu'il les énonce sous la forme la plus simple et la plus rigoureuse. Citons ce passage sur la coopération de la Trinité au mystère de l'Incarnation : Bossuet se fût-il exprimé autrement, s'il eût voulu dire les mêmes choses ?

« Bien qu'on attribue la puissance au Père, la sagesse au Fils, et la « bonté au Saint-Esprit ; néanmoins, le Père n'est pas lui seul tout-« puissant ; mais le Fils et le Saint-Esprit sont aussi tout-puissants : de « même, le Fils n'est pas lui seul tout sage ; mais le Père et le Saint-« Esprit sont aussi sages que lui ; et le Saint-Esprit n'est pas lui seul la

(1) Nous signalerons, entre autres, les développements et similitudes des pp. 66, 67 et suivantes.

« bonté, car le Père et le Fils ont la même bonté que lui. Tellement « qu'il n'y a qu'un Dieu en trois personnes, et ce Dieu est tout-puis« sant, tout sage et tout bon. Et, bien qu'au symbole des Apôtres l'on « nomme la première personne de la très sainte Trinité, qui est le « Père, *Creatorem cœli et terræ*, Créateur du ciel et de la terre, ce n'est « pas à dire que le Fils et le Saint-Esprit ne soient aussi bien Créateurs « que le Père, n'ayant tous trois qu'une même puissance, avec « laquelle ils ont fait et créé toutes choses. Donc, ce n'est point le Père « lui seul, ni le Saint-Esprit lui seul, qui ont fait l'œuvre de l'Incar« nation; mais c'est le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et toutefois c'est « le Fils seul qui s'est incarné. »

Mais ce n'est point sous cette forme seule que saint François de Sales présente au peuple cette vérité. Il l'a montrée d'abord sous sa forme catéchétique la plus simple: « Ce n'est pas le Père seul qui a fait l'Incar« nation, mais le Père, le Fils et le Saint-Esprit; et, bien que toutes « les trois personnes de la très-sainte Trinité soient intervenues en « l'Incarnation, il n'y a toutefois que le Fils seul qui se soit incarné. » Après cela, il a repris la même idée en la développant et en l'expliquant à l'aide de plusieurs similitudes empruntées aux anciens Pères; et après les avoir fait passer successivement devant les esprits de ses auditeurs, il a terminé en reprenant le tout sous une forme plus sévère.

N'oublions pas qu'il parle le plus ordinairement, dans ce discours, un langage tout familier, et veut être entendu des intelligences les moins développées; mais, comme il sait les élever, en ce passage et dans beaucoup d'autres qui suivent, jusqu'aux hauteurs philosophiques et théologiques qui sembleraient devoir être les plus ardues. Tant il est vrai que ce qui est le plus élevé est en même temps ce qui est le plus simple, et que la vraie simplicité est toujours grande et noble. Tant il est vrai que lorsqu'on parle aux humbles et aux petits, il ne faut pas, pour se faire comprendre, rabaisser les choses et le langage pour les mettre à leur niveau, mais il faut doucement, patiemment et passagèrement descendre soi-même jusqu'à leur portée pour les relever peu à peu jusqu'à la hauteur où il s'agit de les placer.

Voici un autre exemple, tiré du Chap. III du Traité de la Prédication:

« Hier, j'expliquais en un village le commandement: « *Diliges Domi« num tuum ex toto corde, ex tota anima, ex tota mente*. Je pensais avec « notre saint Bernard, *ex toto corde*, c'est-à-dire courageusement, vail« lamment, fervemment, parce qu'au cœur appartient le courage; *ex « tota anima*, c'est-à-dire affectueusement, parce que l'âme, en tant

« qu'âme, est la source des passions et affections ; *ex tota mente*, c'est« à-dire spirituellement, discrètement, parce que *mens*, c'est l'esprit et « la partie supérieure de l'âme, à laquelle appartient le discernement « et le jugement. » Ne voilà-t-il pas exprimé dans les termes les plus savants, quoique en même temps les plus simples, tout un plan de développement à la portée des plus hautes intelligences? Et cependant, c'était à un auditoire de campagne qu'il était destiné.

Nous voudrions pouvoir nous arrêter aux beautés des sermons sur la Chananénne, sur la Providence, sur la Croix, sur la sainte Vierge. Mais nous avons hâte d'arriver au Traité sur la Primauté de saint Pierre.

M. Guérin fait précéder cet opuscule de quelques réflexions sur les ouvrages de controverse de saint François de Sales. Parmi eux se distingue celui qui a pour titre : l'*Étendard de la Croix*, fait pour répondre à un écrit d'un ministre protestant. Une confrérie établie par le saint lorsqu'il n'était encore que sous-diacre, et dont l'objet était en plusieurs points semblable à celui de l'Association qui porte aujourd'hui le nom même de saint François de Sales, avait pris ce titre : *Confrérie de la Croix*, et c'est à cette occasion que le ministre avait attaqué le culte rendu par les catholiques au signe auguste de notre rédemption. L'ouvrage du saint auteur réfutait victorieusement ces vaines attaques et les accablait sous le poids de preuves contraires.

Un autre livre intitulé : *Livre des Controverses*, avait aussi été composé par le Saint contre les protestants. Il se divise en quatre parties. La troisième traitait de la prééminence de saint Pierre; mais il paraît que, vu son importance, elle avait été, à dessein sans doute, fort altérée depuis deux siècles; aussi a-t-il fallu qu'une édition rectifiée en fût tirée à part, en 1836. Toutefois, cette édition même laissait encore beaucoup à désirer. M. Guérin s'est attaché à rétablir, par tous les moyens en son pouvoir, le texte primitif, qu'il donne ici sous ce titre : *Traité de la primauté de saint Pierre et de ses successeurs.*

Nul ne peut contester la valeur d'une autorité comme celle de saint François de Sales en pareille matière, et tout le monde sent de quel poids elle doit être aujourd'hui.

Nous voudrions pouvoir examiner dans ses détails ce beau traité. Faute de place, nous nous contenterons de quelques extraits et de quelques indications sommaires :

Le nom donné à *Pierre*, nom plein de majesté et qui produit en lui ce qu'il signifie, rappelle celui qui autrefois avait été donné à *Abraham*, père de tous les croyants. Ce nom désigne aussi une autorité paternelle. C'est son propre nom que Notre-Seigneur, vraie pierre angu-

laire et fondement de l'Église, lui communique, non pas en passant, mais d'une manière permanente et ineffaçable. L'objection qui se fonde sur cet apparent jeu de mots que la phrase de l'Évangile offre dans la version française, et même dans la version latine, est facilement réfutée par une simple observation : c'est que la phrase fut dite en syriaque, où le mot *céphas* ne peut aucunement prêter au même équivoque : c'est comme si l'on disait en latin : *Tu es saxum et super hoc saxum,...* ou en français : « Tu es *rocher*, et sur ce *rocher*, j'édifierai mon Église. »

Voici maintenant la réponse à une autre difficulté :

« Notre-Seigneur est l'unique fondement de l'Église; c'est le fonde« ment de notre foi, de notre espérance et de notre charité; c'est le fon« dement de la valeur des sacrements et de notre félicité; et c'est en« core le fondement de toute l'autorité et l'ordre ecclésiastique, et de « toute la doctrine et administration qui s'y fait. Qui douta jamais de « cela? Mais, me dit-on, s'il est unique fondement, comment est-ce que « vous mettez encore saint Pierre pour fondement? Vous me faites tort : « nous ne le mettons pas pour fondement. Celui-là, outre lequel on n'en « peut point mettre d'autre, l'a mis lui-même. Si que, si Notre-Seigneur « est vrai fondement de l'Église, comme il est, il faut croire que saint « Pierre l'est encore, puisque Notre-Seigneur l'a mis en ce rang. Que si « quelque autre que Notre-Seigneur même lui eût donné ce grade, nous « crierions tous avec vous : *Nemo potest aliud fundamentum ponere, præ-* « *ter id quod positum est.* »

Et un peu plus loin :

« Ce n'est pas bien philosopher de dire : tous les apôtres, en général, « sont appelés fondement de l'Église, donc saint Pierre ne l'est que « comme les autres. Au contraire, puisque Notre-Seigneur a dit en par« ticulier, et en termes particuliers, à saint Pierre, ce qui est dit par « après en général des autres, il faut conclure qu'il y a en saint Pierre « quelque particulière propriété de fondement, et qu'il a été, lui en par« ticulier, ce que tout le collége a été ensemble. Toute l'Église a été fon« dée sur tous les apôtres, et toute sur saint Pierre en particulier. C'est « donc saint Pierre qui en est le fondement pris à part, ce que les autres « ne sont pas. Car, à qui a-t-il jamais été dit : *Tu es Pierre*, etc.? Ce « serait violer l'Écriture, qui dirait que tous les apôtres en général n'ont « pas été fondement de l'Église. Ce serait aussi la violer, qui nierait que « saint Pierre ne l'eût été particulièrement. Il faut que la parole géné« rale reçoive son effet général, et la particulière le particulier... »

Et encore :

« En l'autorité et gouvernement, saint Pierre a devancé tous les au-
« tres, d'autant que le chef surpasse les membres. Car il a été constitué
« Pasteur ordinaire et suprême Chef de l'Eglise; les autres ont été pas-
« teurs délégués et commis avec autant plein pouvoir et autorité sur
« tout le reste de l'Église, que saint Pierre; sauf que saint Pierre était
« leur chef de tous, et leur Pasteur, comme de tout le christianisme.
« Ainsi furent-ils fondements de l'Église avec lui également quant à la
« conversion des âmes, et par doctrine; mais quant à l'autorité et gou-
« vernement, ils le furent inégalement, puisque saint Pierre était le
« chef ordinaire, non-seulement du reste de toute l'Église, mais des
« apôtres encore. » On ne saurait plus clairement faire entendre la dif-
férence qu'il y a entre le pouvoir des évêques et le pouvoir du
pape.

Saint Pierre seul a reçu le pouvoir des clefs. « Ils se sont avisés de dire
« que saint Pierre avait reçu cette promesse de Notre-Seigneur au nom
« de toute l'Église, sans qu'il y ait reçu aucun privilége particulier en
« sa personne..... Mais n'était-ce pas à saint Pierre à qui il parlait?...
« *Ego dico tibi, dabo tibi*..... Il venait de parler de l'Église,..... et il
« ne dit pas *illi*, mais *tibi*..... »

« Voyons voir donc ce que c'est que de promettre les clefs du royaume
« des cieux. Et qui ne sait qu'un maître, partant de sa maison, s'il laisse
« les clefs à quelqu'un, que c'est sinon lui en laisser la charge et le gou-
« vernement? Quand les princes font leurs rentrées en ville, on leur
« présente les clefs, comme leur déférant la souveraine autorité. C'est
« donc la suprême autorité que Notre-Seigneur promet à saint Pierre. »

Exécution de la promesse : « Quand Notre-Seigneur dit à ses apôtres :
« *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos*, etc..... ce fut l'exécution de la
« promesse qu'il leur avait faite en général..... Mais auquel des autres
« dit-il jamais en particulier : *Pasce oves meas?* Ce fut le seul saint
« Pierre qui eut cette charge (1). »

Diligis me plus his. « Notre-Seigneur, en cette parole, met saint Pierre
« à part des autres quand il le met en comparaison : *Diligis me*, voilà
« saint Pierre d'un côté; *plus his:* voilà les apôtres de l'autre. »

Et encore : « Qu'est-ce, avoir la charge de paître les brebis, que
« d'être pasteur et berger; et les bergers ont pleine charge des brebis,
« et non-seulement ils les conduisent aux pâturages, mais les ramènent,
« les établent, les conduisent, les gouvernent, les tiennent en crainte,
« les châtient et défendent..... En l'Écriture : *régir* et *paître* le peuple

(1) Voir, dans la longue note de la p. 276, l'admirable passage de saint Bernard qui se rapporte à cet endroit.

« se prend pour une même chose : ..... *pascere*, comme *regere, guber-*
« *nare, præesse.*

..... *Non deficiat fides tua..... Confirma fratres tuos.....* « Certes, ce « sont deux priviléges de grande conséquence que ceux-ci : Notre-Sei- « gneur, qui devait maintenir la foi en son Église, n'a point prié pour « la foi d'aucun des autres en particulier, mais seulement de saint « Pierre comme chef..... Qui ne voit combien ce lieu est preignant à « cette intention? (prægnans, c'est-à-dire plein de sens, abondant, riche « en signification, exprimant beaucoup plus qu'il ne dit, et bien des « choses à la fois) (1).

« S'il appuie, rassure, affermit ou confirme les pierres mêmes fonda- « mentales, comment n'affermira-t-il tout le reste? S'il a charge de sou- « tenir les colonnes de l'Église, comme ne soutiendra-t-il tout le reste « du bâtiment? S'il a charge de repaître les pasteurs, ne sera-t-il pas « souverain Pasteur lui-même?..... Il prie donc pour saint Pierre en « particulier, mais au profit et utilité générale de toute l'Église..... »

« Saint Pierre a eu des successeurs, en a encore, et en aura jus- « qu'à la consommation des siècles. »

« Faut que, comme l'Église n'a pas manqué par la mort de saint « Pierre, ainsi l'autorité d'un chef n'ait pas manqué..... Et de vrai, « toutes les raisons pour lesquelles Notre-Seigneur mit un chef en ce « corps, ne demandent pas tant qu'il y fût en ce commencement, où « les apôtres qui gouvernaient l'Église étaient saints, humbles, charita- « bles, amateurs d'unité et concorde, qu'au progrès et suite d'icelle, « quand la charité refroidie, chacun s'aime soi-même, et personne ne « se veut tenir au dire d'autrui, ni subir la discipline. Je vous prie, si « les apôtres, à l'entendement desquels le Saint-Esprit éclairait de si « près, si fermes et si puissants, avaient besoin de confirmateur et de « pasteur pour la forme de leur union, combien plus maintenant l'É- « glise en a nécessité, quand il y a tant d'infirmités et faiblesses dans « les membres de l'Eglise..... »

... « On ne succède qu'à celui qui cède et quitte sa place, soit par dé-

(1) Pie IX, s'adressant aux évêques, rappelle, à ce même sujet, l'interprétation tout à fait semblable de saint Léon : « Quelle autre chose le Seigneur Christ a-t-il voulu « nous faire entendre, lorsque, donnant à Pierre seul la charge de soutenir la fer- « meté de ses frères : *Rogavi pro te*, etc...? C'est que, comme l'indique saint Léon le « Grand, le Seigneur s'est chargé du soin spécial de Pierre, et il prie en particulier « pour la foi de Pierre, comme si la condition des autres devait être plus sûre, le « cœur de leur prince n'étant point vaincu. En Pierre donc est fortifié le courage « de tous; et l'ordre des secours de la grâce divine est ainsi disposé, que la fermeté « est donnée par le Christ à Pierre, et conférée par Pierre aux autres apôtres. » (Allocution du 26 juin), *Souvenirs du Centenaire*, p. 53.

« position ou par la mort, qui fait que Notre-Seigneur est toujours « Chef et Souverain-Pontife de l'Église, et auquel personne ne succède, « parce qu'il est toujours vivant et n'a cédé ou quitté ce sacerdoce pon- « tifical, quoiqu'il exerce en partie par ses ministres et serviteurs ici- « bas en l'Église militante..... Saint Pierre a été suprême Chef minis- « tériel de l'Église..., pour le bien et profit de toute l'Église : si que « ce doit être un office perpétuel en l'Église militante; mais comme « serait-il perpétuel, si saint Pierre n'avait point de successeur?... « Saint Pierre ne pouvait être déposé, sinon que le Maître de la berge- « rie l'en eût levé. Ce que non. Ce fut donc la mort qui le leva de cette « sentinelle et de ce guet général qu'il faisait comme pasteur ordinaire « sur toute la bergerie de son Maître. Mais qui succéda en sa place? « Toute l'antiquité est d'accord que c'est l'Évêque de Rome. » Et il le prouve, comme tout le reste, par une masse d'arguments.

« Qui a jamais été, dit-il encore, en réputation en l'Église ancienne « d'être successeur de saint Pierre et chef de l'Église, que l'Évêque de « Rome? Certes, tous tant qu'il y a d'auteurs anciens, donnent tous ce « titre au Pape, et jamais aux autres..... Au concile de Nicée, en celui « de Constance, et de Calcédoine, on ne voit pas qu'aucun évêque « s'usurpe la primauté. Elle est déférée, selon l'ancienne coutume, au « Pape, autre quelconque n'y est nommé en pareil grade. »

Ici se place un abrégé de la vie de saint Pierre, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire, mais dont nous conseillons la lecture. C'est un modèle de simplicité, de brièveté et de clarté, en même temps qu'une réponse péremptoire aux vaines chicanes qui ont été soulevées contre la tradition de l'Église relativement à la vie et à la mort du prince des apôtres.

Suit une liste des noms donnés par les anciens chrétiens à l'évêque de Rome. Les inscriptions qui furent lues à Rome dans les fêtes du Centenaire en rappelaient le plus grand nombre.

De nouvelles et nombreuses preuves remplissent encore les chapitres suivants :

En toute occasion « saint Pierre seul parle pour tous. « Aussi « saint Chrysostome et Origène l'ont appelé *os et verticem apostolorum,* » et « le même saint Chrysostome, *os Christi...* »

« De vrai, si le confirmateur fût tombé, tout le reste ne fût-il pas tombé? Si le confirmateur tombe ou chancelle, qui le confirmera? Si le confirmateur n'est pas ferme et stable, quand les autres s'affaibliront, qui les affermera? »

Notre-Seigneur n'a pu commander choses impossibles. Or, le néces-

saire pour confirmer les autres, « c'est de n'être point sujet à la fai-
« blesse soi-même, mais d'être solide et ferme, comme une vraie « pierre et un rocher. Tel était saint Pierre, en tant que pasteur gé- « néral et gouverneur de l'Église. »

« Si le suprême Pasteur conduit à mal, qui le redressera? S'il « s'égare, qui le ramènera?... Il faut que nous ayons à le suivre sim- « plement, non à le guider : autrement les brebis seraient pasteurs. « Et de fait, l'Église ne peut pas toujours être ramassée en un concile « général, et les trois premières centaines d'années il ne s'en fit point. « Dans les difficultés donc qui surviennent journellement, à qui se « pourrait-on mieux adresser, de qui pourrait-on prendre loi plus assu- « rée, règle plus certaine, que du Chef général et du Vicaire de Notre- « Seigneur? Or, tout ceci n'a pas eu seulement lieu en saint Pierre, « mais en ses successeurs. Car la cause demeurant, l'effet demeure en- « core. L'Église a toujours besoin d'un confirmateur infaillible auquel « on puisse s'adresser, d'un fondement que les portes d'enfer, et prin- « cipalement l'erreur ne puisse renverser, et que son Pasteur ne puisse « conduire à l'erreur ses enfants. Les successeurs donc de saint Pierre ont « tous ces mêmes priviléges, qui ne suivent pas la personne, mais la « dignité et la charge publique. »

Nous ne poursuivons pas plus loin ces citations. En voilà assez, ce nous semble pour donner une idée de cette savante démonstration, dans laquelle le saint auteur, suivant sa méthode habituelle, qui est la bonne, présente chaque idée sous plusieurs faces successivement, donne de chaque fait plusieurs preuves, les accumulant quelquefois avec une abondance et une surabondance qui ne laisse rien à désirer, et qui néanmoins donne à croire qu'il en tient toujours d'autres en réserve pour accabler le téméraire qui tenterait des objections nouvelles. C'est comme un fleuve intarissable qui, roulant ses flots pressés, semble en même temps les retenir pour ne point inonder ses bords.

Au nombre des sermons que contient le volume, il y en a un pour la fête de saint Pierre. On y trouverait encore plus d'un argument pour la même thèse. Nous nous contenterons de signaler quelques idées. Celle-ci, par exemple, au sujet du genre de mort que subit saint Pierre : « Simon porte la croix après Notre-Seigneur. La croix est le « sceptre royal de Notre-Seigneur : *Et Principatus ejus super hume-* « *rum ejus*... Ce signe était comme un présage pour saint Pierre, qu'il « porterait un jour la croix et le sceptre de Notre-Seigneur, *non solum* « *patiendo, sed etiam regendo,* non-seulement en souffrant, mais encore « en gouvernant... »

Celle-ci encore : « L'Eglise est une monarchie, et partant il lui faut « un chef visible qui la gouverne comme le souverain lieutenant de « Notre-Seigneur ; car autrement, quand Notre-Seigneur dit : *Dic Ec-« clesiæ*, dites-le à l'Église, à qui parlerions-nous ? ou comment con-« serverions-nous l'unité de la foi ? Et quant une personne se voudrait « émanciper, qui la pourrait réduire au bercail ? Comment pourrait-on « empêcher qu'il n'y eût de la division dans l'Église ? »

Et celle-ci : « Comme Notre-Seigneur mourut en Jérusalem, afin que « la loi sortît de Sion et la parole du Seigneur de Jérusalem,... ainsi « voulut-il transférer le siége de son Église à Rome, chef de la gentilité, « afin de dire à ceux qui n'étaient pas son peuple : Vous êtes mon « peuple. A Rome donc est mort saint Pierre, vraie pierre, non pas fon-« damentale première, mais deuxième ; car Notre-Seigneur est cette « grande première angulaire pierre fondamentale, non-seulement de l'É-« glise militante, mais encore de la triomphante. Saint Pierre est pierre « fondamentale fondée sur la première, et seulement pour l'Église mi-« litante ; pierre ferme, rocher assuré au milieu de la mer de ce monde, « et lequel, plus il est battu, moins change-t-il de place. »

Il faut assurément remercier M. Guérin d'avoir mis le public à même de jouir de tant de belles choses, qui n'étaient connues que du petit nombre, et qu'il fallait aller chercher dans le recueil volumineux d'œuvres complètes qu'il était difficile de se procurer.

Il a encore fait entrer dans ce quatrième volume, sous forme d'Appendices, un choix des plus belles pensées de saint François de Sales sur l'*Amour du prochain*, ce second commandement semblable au premier. Il y montre de quelle sorte d'amour nous devons aimer le prochain, ce que nous devons aimer en lui, et quel ordre nous devons garder dans nos affections. Il y fait voir Jésus-Christ lui-même nous donnant l'exemple. Il y indique la perfection et l'étendue de l'amour du prochain, tel que le christianisme est venu le révéler à la terre.

Un choix des plus belles pensées sur la *nécessité de l'instruction et de l'étude* pour qu'un prêtre remplisse dignement sa mission, termine le volume. On y lit ces paroles significatives : « Je puis vous dire avec « vérité qu'il n'y a pas grande différence entre l'ignorance et la malice ; « quoique l'ignorance soit plus à craindre, si vous considérez qu'elle « n'offense pas seulement soi-même, mais qu'elle passe jusqu'au mé-« pris de l'état ecclésiastique. Pour cela, mes très-chers frères, je vous « conjure de vaquer sérieusement à l'étude : car la *science, à un prêtre, « c'est le huitième sacrement de la hiérarchie de l'Église, et son plus « grand malheur est arrivé de ce que l'arche s'est trouvée en d'autres*

« *mains que celles des lévites.* C'est par là que notre misérable Genève « nous a surpris, lorsque, s'apercevant de notre oisiveté, que nous n'é- « tions pas sur nos gardes, et que nous nous contentions de dire simple- « ment notre bréviaire, sans penser à nous rendre plus savants, ils « trompèrent la simplicité de nos pères et de ceux qui nous ont précédés, « leur faisant croire que jusqu'alors on n'avait rien entendu à l'Écri- « ture-Sainte. »

Il ne se peut rien ajouter à la force de ces paroles, et on ne saurait trop les proposer à méditer aux apprentis du sacerdoce, aujourd'hui que l'on cherche encore de tous les côtés et par tous les moyens à tromper la simplicité des petits enfants, beaucoup plus ignorants, d'ailleurs, que n'étaient leurs grands pères, et à allumer sur la terre un feu qui nous consumerait, si la miséricorde du Seigneur, aujourd'hui comme alors, ne nous venait en aide.

Pour terminer tout ce que nous avions à dire sur cet intéressant volume, nous ajouterons que M. Guérin n'a rien épargné pour élucider les endroits difficiles ou qui pourraient avoir besoin de commentaires pour être bien compris de tout le monde. Il a vérifié les textes, indiqué les sources, traduit les citations, semé abondamment les notes explicatives et multiplié les rapprochements soit entre les textes de notre Saint, soit avec les textes d'autres saints.

Il ne nous reste qu'un demi-regret, c'est d'avoir moins encore dans ce volume que dans les précédents le texte absolument primitif et l'orthographe ancienne. Mais ce n'est point le fait de M. Guérin, car il a tout fait pour remonter aux sources, et il donne les textes tels qu'il les a trouvés dans les meilleures éditions. Après tout, nous le repétons, nous n'avons de cela qu'un demi-regret : car ce volume nous donnant des œuvres non encore généralement connues de saint François de Sales, et devant d'ailleurs être mis entre les mains de tout le monde, de manière a être lu facilement pour profiter à tous, nous croyons que ce but principal sera parfaitement atteint, et que ce livre pourra faire un très-grand bien à de nombreuses classes de lecteurs. Nous le lui souhaitons, nous en félicitons l'éditeur littéraire, et nous l'en remercions.

C. Estienne.



DEUXIÈME PARTIE

REVUE DE DIVERS OUVRAGES

QUI NE SONT PAS PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ.

PENSÉES DU COMTE J. DE MAISTRE sur la religion, la philosophie, la politique, l'histoire et la littérature; recueillies et annotées par un Père de la Compagnie de Jésus. Toulouse, E. Privat. 2 vol. in-12 de VIII-718 pages. — Prix : 5 fr.

On peut dire que généralement les ouvrages du genre de celui-ci sont loin de tenir tout ce qu'ils promettent. Trop souvent ils ne présentent que des lambeaux sans ordre, sans suite, des citations plus ou moins tronquées et livrées au public dans un pêle-mêle où il a peine à débrouiller l'unité qui doit faire leur force et leur donner une valeur complète. Il s'ensuit que ces recueils faits à coups de ciseaux ne mettent d'ordinaire aux mains du lecteur qu'un critérium assez peu satisfaisant. Nous hésitons d'autant moins à porter un jugement aussi sévère, que nous sommes ici en présence d'un ouvrage d'une toute autre portée et où l'on chercherait en vain les défauts ordinaires à ces sortes de livres. Ceci tient à deux causes ou plutôt à deux personnes : d'abord au philosophe incomparable dont les pensées nous sont offertes sous cette nouvelle forme; il est un des rares écrivains dont les œuvres méritent le plus d'être vulgarisées et mises à la portée de tous; puis à l'éminent religieux qui les a coordonnées avec un tact si intelligent, avec un si rare bonheur dans le choix des morceaux, avec une patience aussi qui n'est pas son moindre mérite; car on conviendra que ce n'est pas une tâche légère de réunir en deux petits volumes in-12, et de grouper sous des titres qui leur conviennent, les passages les plus saillants des nombreux

ouvrages où le comte de Maistre a successivement abordé les sujets les plus élevés comme les plus profonds en religion, en philosophie, en histoire, en littérature, en politique. Évidemment, pour un homme capable d'un pareil travail, ce travail même était inutile, et la synthèse était faite dans l'esprit du R. Père, avant qu'il prît la plume. Mais s'il connaissait à fond les œuvres du comte de Maistre, s'il avait vécu comme dans l'intimité de cette grande et catholique intelligence, il n'a pas voulu que ses études particulières demeurassent infécondes, et pour le public qui lit encore, pour la jeunesse qui a tant besoin de nos jours d'apprendre à penser à l'école d'un maître digne de ce nom, il a fixé dans un livre, qui ne manquera pas d'être accueilli avec reconnaissance, le résultat coordonné de ses lectures et de son labeur.

«Nous offrons, dit-il dans son avant-propos, nous offrons cet ouvrage « à tous les hommes sérieux de notre temps, encore plus nombreux, « nous le croyons, que des esprits pessimistes ou pusillanimes ne veu- « lent bien le dire... » Et plus loin : « Notre pensée ne s'est pas bornée « aux intelligences mûries par l'âge ; nous avons eu encore devant les « yeux les jeunes gens de notre époque. Ce livre leur revient de droit : « ils en inspirèrent la première pensée. Qu'ils ne s'effraient pas devant « le titre un peu sérieux, il est vrai ; ce sont des *pensées* d'un ordre « élevé, mais la forme brillante, originale, gracieuse et souvent spiri- « tuelle dont elles sont revêtues, leur donnera de véritables attraits et « des charmes inconnus aux ouvrages de cette nature. » Le but de l'auteur a donc été de rendre accessibles et bientôt familières au plus grand nombre les idées d'un homme dont l'esprit pénétrant a imprimé un cachet unique à toutes ses études, et dont les principes et les théories ne sont aujourd'hui moins que jamais indifférentes à aucune école : ce but a été atteint. Ajoutons, au point de vue de l'exécution matérielle, deux points qui ne pouvaient être ici d'une médiocre importance : des tables parfaitement faites et détaillées, reproduisant les moindres divisions de l'ouvrage et en révélant ainsi de prime abord toute l'ordonnance; et l'indication exacte de chacun des ouvrages, ou même du chapitre d'où sont tirées les *Pensées :* il en résulte que le lecteur qui, non content d'effleurer de rapides extraits, voudra se reporter au texte même où les uestions se trouvent traitées avec tout leur développement, trouvera immédiatement dans ces deux petits volumes un indicateur précieux et comme un manuel désormais indispensable.

L'auteur de ce travail si utile s'est d'ailleurs effacé complétement lui-même ; il n'en revendique même pas pour lui ce qu'il a pu présenter

d'aride et d'épineux dans le choix et le classement de matériaux dont la richesse a dû souvent l'embarrasser; car son nom nous reste inconnu, et l'on serait presque tenté d'effacer de son titre le mot *annotées*, inscrit là par un excès de délicatesse, et que justifient à peine deux ou trois renseignements ajoutés au texte de l'auteur principal.

Nous aimons à nous persuader que ces *Pensées* sont destinées à un grand et légitime succès, et nous remercions par avance le R. Père à qui nous les devons sous cette forme nouvelle du bien que cet ouvrage nous paraît destiné à produire. Au temps où nous vivons, beaucoup de préjugés se dissipent, beaucoup d'appréciations légères, de jugements faux, d'opinions haineuses tombent devant la vérité mieux étudiée, partant mieux connue, et nécessairement alors plus aimée et plus suivie. Grâce à Dieu on n'oserait plus aujourd'hui, — du moins nous le croyons ainsi, — écrire sérieusement, comme il y a 30 ans, que M. de Maistre « avait tout ce qu'il fallait pour devenir hérétique; » que « cet « homme capricieux, ardent, dédaigneux, réclamait par orgueil la servi- « tude des intelligences; » que chez lui on ne trouve que « proscription « des principes de justice et d'humanité, anathèmes pour les lettres et « les sciences, regret de l'ignorance du moyen âge, apothéose de l'Inqui- « sition et de la tyrannie, faux goût et grossier matérialisme, » et enfin que « deux choses manquent essentiellement au livre *Du Pape* pour que « ce soit un grand et bel ouvrage, savoir : une sérieuse conviction et « une véritable foi (1). »

Car c'est là (et en vérité on en rougit), c'est là ce que proclamait ingénument dans des cours publics un futur grand maître de l'Université de France, aux applaudissements béats de toute la jeunesse de 1830...

Mais si peu à peu le discrédit s'est attaché à un jugement aussi léger, aussi faux, aussi inintelligent, aussi ridicule, c'est en grande partie à M. de Maistre lui-même et à l'influence légitime de ses écrits que l'on doit un pareil changement de l'opinion : il y a donc tout intérêt à étudier cet éminent publiciste; outre le charme incomparable qui s'attache à tout ce qui est sorti de sa plume savante, indépendante, vive, dévouée avant tout à l'Eglise et aux grands intérêts de la société, l'ouvrage dont nous parlons, venant suppléer pour beaucoup de lecteurs aux *Œuvres complètes*, que leur volume et leur prix empêchent peut-être de se trouver dans les mains de tous, comble avec bonheur une lacune jusqu'ici regrettable : il facilitera l'étude et la connaissance d'un homme dont

(1) Villemain, *Cours de littérature française*, Tableau de la littérature au XVIII[e] siècle, t. IV, leçons 60, 61 et 62 *passim*.

on ne peut nier le génie, la foi et l'influence considérable sur le siècle inauguré si brillamment par l'apparition de ses ouvrages.

Assurément, la forme originale et primesautière de ces écrits a dû surprendre quelque peu les esprits encore empâtés des pastorales ampoulées du XVIIIe siècle, ou de la littérature guindée, fade et creuse des encyclopédistes Génevois, Hollandais ou autres ; mais sous cette forme, si française après tout, que d'éclairs de bon sens et de vérité, quel jugement sûr et fort, quelles déductions fines et serrées, quelque inattendues qu'elles paraissent. Pour citer, on n'a que l'embarras du choix ; prenons donc au hasard, et lisons, par exemple, ce passage de la conclusion du livre *Du Pape* :

« Tout semble démontrer que les Anglais sont destinés à donner le « branle au grand mouvement religieux qui se prépare et qui sera une « époque sacrée dans les fastes du genre humain. Pour arriver les pre- « miers à la lumière parmi tous ceux qui l'ont abjurée, ils ont deux « avantages inappréciables et dont ils se doutent peu : c'est que, par la « plus heureuse des contradictions, leur système religieux se trouve à la « fois et le plus évidemment faux et le plus évidemment près de la vé- « rité. »

Que l'on se reporte maintenant à l'époque où furent écrites ces lignes si profondément remarquables et vraies, et l'on comprendra l'étonnement qui a dû les accueillir, et combien une pareille assertion a dû paraître paradoxale et aussi éloignée de la vérité que du possible à des esprits superficiels et prévenus. Mais la suite des temps s'est chargée de la justifier; et nous voyons clairement aujourd'hui qu'il y a dans ce passage tout autre chose que l'effet plus ou moins spécieux d'une brillante imagination, et que le comte J. de Maistre, obéissant aux inspirations les plus pures de sa foi profonde, de sa science éclairée du passé, et de sa raison si habile à déduire rigoureusement les effets probables des causes connues, a été véritablement illuminé comme par une vue prophétique de l'avenir. Ce qui était alors pour lui l'avenir est le présent pour nous ; et il suffit de considérer la marche des événements et de l'opinion en Angleterre depuis un demi-siècle, l'émancipation des catholiques d'Irlande siégeant aujourd'hui au Parlement dont ils étaient exclus depuis trois cents ans, les progrès du puséisme, la hiérarchie catholique rétablie par le pieux et éminent cardinal Wiseman, l'apparition du ritualisme, tout ce mouvement de retour à l'Eglise de Rome, plus prononcé chaque jour dans l'ancienne Ile des saints, et parallèlement cet autre mouvement qui précipite dans l'abîme du rationalisme le plus antirationnel les Gorrham, les Colenso et tant d'autres qui pré-

tendent s'en tenir quand même et jusqu'au bout à la fatale doctrine soit du libre examen soit des trente-neuf articles, — Il suffit, disons-nous, d'ouvrir un œil intelligent sur tous ces faits (et combien n'en pourrions-nous pas relever d'autres !) pour accorder sans retard notre admiration sympathique et notre confiance à l'esprit clairvoyant qui a écrit l'histoire d'une main aussi ferme un demi-siècle avant les événements. Qui pourra dire que M. de Maistre s'est trompé, quand, dès 1813, écrivant au comte Rodolphe son fils, il lui dit, à propos du bill d'émancipation des catholiques anglais qui n'avait été rejeté que de quatre voix : « Les « catholiques ne lâcheront pas prise... Plus tôt ou plus tard nous verrons « le *bill* tant désiré, et ce sera une *ère*. » Le mot ne saurait être mieux choisi, ni plus vrai pour nous qui avons été les témoins, et les témoins joyeux, du commencement de cette *ère* nouvelle...

Un mot encore pour rectifier en finissant une légère inexactitude de la préface. — Après avoir rappelé la tentative révolutionnaire de 1821 et le mot célèbre du comte de Maistre au conseil des ministres. « Messieurs la terre tremble et vous voulez bâtir. » La Notice ajoute : « Le 9 « mars, la révolution éclatait (M. de Maistre était mort le 26 février) et « Charles-Albert vaincu s'éloignait de ses Etats et allait mourir à Oporto « en Portugal. » Il y a là une confusion de date. L'échaufourée du 9 mars ne fut pas une révolution complète, mais seulement une tentative qui échoua, grâce à l'énergie de quelques serviteurs dévoués de la royauté. Charles-Albert n'était alors que prince de Carignan. Une fois sur le trône (1831), il parut vouloir faire oublier ce que son rôle politique en 1821 avait eu d'équivoque, et fut regardé d'abord par quelques-uns comme un des rares adversaires de toute révolution, et des plus résolus sinon des plus puissants. Mais, on le sait, la suite répondit peu à d'aussi beaux commencements : c'est après la bataille de Novare (13 mars 1849) qu'il abdiqua et abandonna le Piémont, et non en 1821, comme la Notice le ferait supposer. Le R. Père a confondu chronologiquement la révolution de 1821 et celle de 1848. Mais quelles que soient les dates, il est certain, quant aux principes, que l'une à préparé l'autre ; la tranquillité du pays dans l'intervalle des deux n'était que superficielle et menteuse; il se faisait un travail lent et souterrain, aperçu seulement par quelques esprits élevés, et signalé dès le commencement au chef même de l'Etat par l'apostrophe du comte de Maistre, avertissement suprême et inutile d'une sentinelle perdue à l'antique royauté près de succomber.

F. de Roquefeuil.

ROME CHRÉTIENNE, ou *Tableau historique des souvenirs et des monuments chrétiens de Rome*. 4e édition, comprenant le récit des derniers événements, par Eugène DE LA GOURNERIE, chevalier de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire le Grand. Paris, Ambroise Bray, 1867. 3 vol. in-18 de 430, 413 et 439 pages. — Prix : 9 fr.

Un ouvrage sérieux qui, en peu d'années, obtient le rare honneur d'une quatrième édition n'a guère besoin d'éloges. Le livre de M. de La Gournerie n'a pas, d'ailleurs, été seulement loué par son éclatant succès, il l'a été aussi par des voix pleines d'autorité qui ont proclamé, comme celle de Son Éminence le cardinal Morlot, que « tous les genres de mérite y sont réunis, » comme celle de Monseigneur l'évêque de Poitiers, que c'est un « bon et beau livre, » comme celle de Monseigneur l'évêque de Nantes, que l'on y trouve « avec une doctrine toujours saine et un grand amour de l'Église, une érudition sagement contenue, une appréciation exacte des faits, des personnes et des choses, un style pur et simple qui rappelle les beaux temps de notre littérature française. » Monseigneur Jaquemet ajoute : « Nous recommandons la lecture de ce livre, comme préparation au voyage de Rome pour ceux qui auront le bonheur de faire ce pieux pèlerinage, et comme un dédommagement précieux pour ceux qui ne peuvent que saluer de loin la ville éternelle, de leur amour, de leurs vœux et de leurs regrets. » Qu'à mon tour il me soit permis de dire que, parmi les travaux qui ont été consacrés en si grand nombre à Rome chrétienne, je n'en connais pas un seul qui convienne mieux à tous les lecteurs, à ceux qui ont besoin d'un livre qui les guide dans Rome, comme à ceux qui ne font le voyage que dans leur fauteuil. L'ouvrage de M. de La Gournerie est assez complet pour tenir lieu de tous les autres ouvrages qui l'ont précédé; l'érudition y est assez étendue pour que les savants soient satisfaits, et elle y est assez discrète pour que les gens du monde ne soient pas du tout effrayés. C'est toujours un homme de goût qui tient la plume, mais c'est surtout un homme de cœur, et les plus nobles sentiments animent le livre tout entier, depuis cette touchante dédicace à deux femmes d'élite (1), jusqu'à cet appendice où l'histoire de Rome est continuée depuis l'époque de la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception jusqu'à nos jours,

(1) Je me reprocherais de ne pas reproduire ici cette dédicace si délicatement pensée et si délicatement écrite : « Les païens appelaient Rome une déesse; nous autres, chrétiens, nous l'appelons une mère. L'ouvrage que je lui ai consacré n'est que l'expression de ma piété filiale, et il m'est doux, aujourd'hui qu'il a obtenu quelque approbation, d'en faire hommage à celles qui, les premières, ont éveillé ce

et où l'auteur dépose aux pieds du saint et héroïque Pie IX de si sympathiques hommages.

Au milieu des milliers de renseignements recueillis par M. de La Gournerie sur cette Rome chrétienne à laquelle il a si heureusement appliqué, dans l'épigraphe du livre, l'*imperium sine fine dedi*, de Virgile, il en est un bien petit nombre d'inexacts. Par exemple, je ne crois pas que l'auteur ait eu le droit (tome I, page 317) de dire : « Plus de huit cents ans s'étaient écoulés depuis la mort de Léon IV, lorsque Richard de Cluny fit la merveilleuse découverte de cette prétendue papesse. Il fut copié, un siècle après, par Martin Polonus, archevêque de Guesne (*sic*, faute d'impression pour Gnesne), et le récit de ce dernier acquit assez de célébrité pour être admis sur parole par un grand nombre d'auditeurs. » Le savant chanoine Dœllinger, dans ses *Fables de la papauté au moyen âge*, a parfaitement établi que le premier écrivain connu qui ait rapporté la fausse tradition est le dominicain Étienne de Bourbon, mort en 1261 (plus de quatre cents ans après la mort de Léon IV), qui lui-même devait l'avoir empruntée à son contemporain et confrère, Jean de Mailly, qui la tenait probablement de la bouche même du peuple de Rome. De là, d'après le même savant, cette tradition passa sous forme d'interpolation dans la chronique martinienne, sorte de double canon chronologique des pontifes et des empereurs, qui a pour auteur un autre dominicain, Martin de Pologne (Martinus Polonus), chapelain du pape et pénitencier, mort en 1274. — Je ne crois pas non plus que M. de La Gournerie ait eu le droit de nous montrer (tome III, page 51) le futur Sixte-Quint « partant, le matin, un morceau de pain sous le bras, pour aller garder ses troupeaux. » C'est là un conte imaginé par Grégorio Leti, le si fécond et si méprisé libelliste, conte réfuté par le cordelier Tempesti, qui a publié une *Vie de Sixte-Quint* en 1754 (Rome. 2 vol. in-4°).

Si M. de La Gournerie s'est ainsi trompé quelquefois, en revanche, il a rectifié çà et là une foule d'erreurs qui traînent partout. Je citerai à ce sujet deux de ses excellentes notes, la première sur le reproche fait à Grégoire le Grand d'avoir livré aux flammes la bibliothèque palatine fondée par Auguste ; la seconde sur le reproche fait à Boniface VIII

sentiment en moi et autour de moi, à mon excellente mère et à la mère dévouée de mes enfants. »

Saint-Herblain, 29 octobre 1857.

« Je laisse cette dédicace telle qu'elle fut écrite en 1857, bien qu'une de celles à qui elle est adressée n'existe plus. Si ma mère n'est plus avec nous, du moins elle m'entend. La mort est une séparation, mais elle ne peut rompre cette union plus haute qui tient aux souvenirs et vit par l'espérance et la prière. »

d'être mort dans un accès de frénésie dont Ferreto et après lui Sismondi ont tracé un si hideux tableau. Voici la première : « C'est Jean de Salisbury, évêque de Chartres dans la seconde moitié du XII[e] siècle, qui en a parlé (de cet incendie) pour la première fois dans son *Polycraticus*. Or, saint Grégoire était mort en 604. Ainsi, pendant plus de cinq siècles, on avait ignoré un événement de cette importance, qui aurait dû cependant causer d'autant plus de bruit à Rome, que le pape aurait alors empiété sur les droits des empereurs, à qui appartenaient la souveraineté de la ville et la propriété de ses monuments. Le même Jean de Salisbury raconte que saint Grégoire *éteignit par l'abondance de ses larmes les flammes qui brûlaient Trajan en enfer, et que la grâce de ce prince lui fut accordée à la condition que ce serait le dernier païen pour lequel il aurait la présomption de prier* (*Polycr*. L. V. C. VIII). Cette anecdote curieuse prouve quelle foi on peut ajouter aux récits du bon évêque. » (Tome I, p. 231 (1). — Voici la seconde note : « Suivant ces auteurs (Ferreto, Sismondi), Boniface, outré de colère des traitements qu'il avait reçus, aurait été pris de frénésie en arrivant à Rome; il se serait enfermé seul dans sa chambre, s'y serait frappé la tête contre le mur de manière à souiller de sang ses cheveux blancs, et aurait fini par s'étouffer sous la couverture de son lit. C'est assurément se donner bien du mal pour expliquer la mort d'un vieillard de quatre-vingt-six ans, dont la colère avait eu le temps de se calmer, puisqu'il s'était écoulé trente-deux jours depuis sa délivrance. Qu'il nous suffise de dire qu'il a été authentiquement constaté qu'aucune blessure n'existait à la tête de Boniface VIII, et, quant à l'image de ses cheveux blancs ensanglantés, elle perd beaucoup de son effet, lorsqu'on sait que Boniface était presque entièrement chauve (2). » (Tome II, p. 126).

TAMIZEY DE LARROQUE.

THÈSE : 1° Nécessité de la science ; 2° Etudes les plus profitables ; 3° Défauts des méthodes en usage ; 4° Nouveaux préceptes pour réussir dans tous les genres d'études; par L.-M.-U. SIMILIEN. Angers, chez Barassé. In-8°, 32 pages.

Ce petit opuscule un peu étrange par le titre, par la forme, par la disposition, semble une ébauche, un cadre plutôt qu'un ouvrage; mais

(1) On a remarqué que Bayle lui-même, qui n'est rien moins que favorable à la papauté, affirme que l'accusation est sans fondement (*Distionnaire critique*, art. *Grégoire I*[er]). On peut en dire autant de Gibbon et de Daunou.

(2) M. de la Gournerie renvoie à la dissertation du cardinal Wiseman, *Université catholique*, tome XII, p. 66. Il fait observer (p. 122) que Sismondi, rapportant sur Boniface VIII une anecdote fâcheuse, cite à l'appui Muratori, sans ajouter que Muratori, après l'avoir racontée, la traite de fabuleuse.

c'est l'ébauche d'un savant, c'est comme l'esquisse de plusieurs ouvrages qu'il serait à souhaiter que l'auteur développe avec une suffisante étendue. L'auteur n'est pas seulement un savant, c'est un savant chrétien, c'est un savant dévot à Marie ; tous les habitués du pèlerinage de la Salette le connaissent et savent avec quel zèle d'apôtre il s'est employé pour l'embellissement du sanctuaire de la sainte montagne. Son nom se rattache aux principaux souvenirs des grands faits qui suivirent l'apparition. Mais revenons à la brochure que nous avons sous les yeux. On peut y glaner d'excellentes choses, écrites souvent dans un très-bon style. Son premier chapitre commence ainsi : « La science porte l'âme vers Dieu, » et débute par cette épigraphe : « Deus scientiarum Dominus est, et ipsi præparantur cogitationes. » « Tout, dans la nature, dit-il, depuis l'insecte rampant sous l'herbe jusqu'aux globes lumineux qui roulent majestueusement sur nos têtes, annonce sa gloire et sa grandeur. »

« Mais il est évident que le sentiment de notre reconnaissance et de notre admiration ne peut se développer en nous qu'autant et à mesure que nous gravirons les degrés des lois de la création et que nous en dévoilerons mieux les mystères. »

Pourquoi n'est-ce pas là la profession de foi de tous les savants et l'inspiration de leurs recherches ? Mais non, les vrais savants pensaient ainsi, pensent encore ainsi. Quant au grand nombre des prétendus savants de notre siècle qui prétendent éliminer Dieu, il va sans dire que ce sont de faux savants.

On lisait dans le *Mémorial catholique* du mois de décembre 1866 :

« Nous soussignés, livrés à l'étude des sciences naturelles, nous re-
« grettons que plusieurs de nos contemporains cherchent dans l'étude
« de la vérité scientifique une occasion de jeter des doutes sur la véra-
« cité et sur l'authenticité des Saintes Écritures. Nous sommes persua-
« dés qu'entre l'œuvre de Dieu telle qu'elle est écrite dans le Livre de
« la Nature et l'œuvre de Dieu telle qu'elle est écrite dans la Bible, il
« ne saurait y avoir de contradiction, quelles que soient les apparences.
« Nous n'oublions pas que la science, loin d'être complète, est dans un
« état constant de progrès, et qu'en ce moment notre raison bornée ne
« nous permet de voir qu'au travers d'une vitre obscurcie. Mais le temps
« viendra, nous en sommes persuadés, où le récit de la Bible et celui de
« la science se trouveront d'accord dans les moindres détails. Nous
« croyons que le devoir de tout savant est de ne poursuivre l'investiga-
« tion de la nature que dans le but d'éclairer la vérité, et que, si les
« résultats de cette investigation semblent être en contradiction avec

« l'Ecriture, il ne doit pas, pour cela, affirmer présomptueusement que « ses conclusions sont justes : non, mais il doit cesser de s'occuper en « même temps des deux textes jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de montrer « comment ils sont conciliables. Au lieu donc d'insister sur des diffé- « rences apparentes entre la science et les Ecritures, mieux vaut alors « n'étudier que les points sur lesquels elles s'accordent. » Cette déclaration, signée par *cent cinquante* des plus célèbres savants Européens, qui invitaient tous leurs collègues à y adhérer, a été publiée dans le *Times* l'année dernière, et *un tel document, auquel on aurait dû, ce semble, donner toute publicité, est demeuré inaperçu !*

La science est donc une grande chose ; bien plus encore, l'étude est un devoir :

« Dieu ne nous a pas donné l'intelligence, la mémoire, le goût du beau, l'imagination, la sensibilité, la dextérité, pour laisser s'amortir et s'éteindre dans une lâche oisiveté ces nobles facultés. D'un autre côté, il n'étale pas à nos regards toutes les magnificences et toutes les splendeurs de la nature pour que nous ne les considérions que d'un œil sec et qu'elles restent pour nous à l'état de lettre morte. »

Ensuite, vient l'application, par des exemples ; en voici quelques-uns :

« Les courbes géométriques se rencontrent à chaque pas dans la nature. Si nous considérons les planètes, elles se meuvent dans des orbes elliptiques dont le soleil occupe un des foyers, et leurs mouvements sont tels que, dans des temps égaux, elles parcourent, dans leurs plans d'écliptique, des secteurs elliptiques égaux, en sorte que leur vitesse augmente ou diminue, selon qu'elles sont plus près de leurs périhélies ou aphélies.....

« Les figures mathématiques sont tellement parfaites que le Créateur, à l'origine des temps, les avait tracées lui-même dans les divers corps de la nature ; mais pendant des siècles l'homme n'en soupçonna pas même l'existence. Ce ne fut qu'à force d'études que les mathématiciens purent arriver à en définir seulement un fort petit nombre.

« L'ellipsoïde de révolution est la forme des corps célestes ; l'hexagone se rencontre dans le réseau de l'œil de la mouche et dans les alvéoles des gâteaux des guêpes et des abeilles... — La neige présenta des formes cristallines très-remarquables et notoirement : en rayons concentriques, en hexagones réunis et en étoiles à six branches, etc., etc. »

L'ignorant voit ces choses et ne les saisit point. Le savant peut en expliquer les lois ; mais il ne faut pas que ce soit pour rien. De très-grands saints ont été de très-grands savants ; leur science ne fut pas inutile à leur sainteté. Il en cite plusieurs, entre autres saint Edmond,

archevêque de Cantorbéry et docteur de la Faculté d'York, qui professa les mathématiques avec un grand succès, et saint Denys, l'apôtre des Gaules, qui se servit de sa science pour opérer beaucoup de conversions.

Observations de même genre sur les études chimiques qui, également, si elles sont faites avec soin, nous rapprochent de Dieu ; c'est ainsi, par exemple, que les envisageait Albert le Grand, au moyen-âge.

M. Similien passe ensuite à d'autres utilités d'ordre secondaire, de la science et de l'étude. Là il y a, sans doute, bien des choses qui ne sont pas neuves, et peut-être aussi quelques-unes qui ne sont pas indiscutables. Les exemples abondent toujours ; c'est la bonne méthode, c'est celle de Platon, de Cicéron, des grands philosophes et des grands écrivains. Mais il y a parfois un peu de sécheresse qui tient peut-être aux habitudes scientifiques.

Au reste, les deux premiers points indiqués dans le titre sont seuls traités avec quelque étendue.

Tout ce qui suit, ou à peu près, est l'apologie des mathématiques. Pascal et ses amis de Port-Royal, qui s'y entendaient, n'en ont pas toujours dit tant de bien. Ici l'auteur plaide sa cause un peu à la manière des rhétoriciens ; il va quelque peu au delà du but, sans doute demandant le plus pour qu'on lui accorde le moins. Mais en voulant trop prouver, il ne prouve pas assez ; et les exemples qu'il cite à l'appui n'ont pas toujours la force qu'il leur suppose. L'étude des mathématiques a contribué peut-être à donner de la précision au style de Pascal, mais ce n'est pas elle qui lui a donné l'énergie, la majesté, l'ampleur, la finesse, tant d'autres qualités dont il abonde ; ou alors pourquoi n'aurait-elle donné à Fontenelle qu'un style lâche et mou en comparaison ? Pourquoi Bossuet, sans s'y être exercé comme eux, serait-il devenu un maître du langage ? Si Cauchy a fait de beaux vers, Flourens de beaux discours, ce n'est pas parce qu'ils étaient mathématiciens.

Quoi qu'il en soit, les mathématiques peuvent être un excellent moyen de culture intellectuelle, mais ce sera surtout, dirons-nous, à la condition qu'on n'en fasse pas un emploi exclusif. La plupart des savants cités par M. Similien, on pourrait dire tous, ne se sont distingués que parce qu'à l'étude des sciences ils ont su joindre celle des lettres, dont quelques-uns, comme Thénard, l'illustre chimiste, ont tellement senti la nécessité, qu'ils n'ont pas craint de s'y livrer même dans un âge avancé.

Les mathématiques, dit M. Similien, font acquérir l'esprit méthodique ; elles apprennent à coordonner et à généraliser les questions ; elles développent l'imagination ; elles font acquérir l'esprit d'observa-

tion. Tous ces points, même l'avant-dernier, ne sont pas trop mal démontrés, nous voulons dire sont très-ingénieusement démontrés, quoique cette démonstration soit plutôt indiquée que développée. Il y aurait peut-être à examiner si c'est dans les mathématiques que Cicéron, par exemple, avait puisé les qualités ci-dessus énoncées dont son style est plein. Il n'est pas dit que la réponse ne serait pas affirmative; ces qualités se rencontrent surtout dans ses beaux traités de philosophie, et après qu'il avait fréquenté les écoles grecques. Les anciens d'ailleurs, en général, étudiaient beaucoup plus et beaucoup plus longtemps que nous, ou pour mieux dire ils étudiaient toute leur vie; mais leurs études étaient à la fois variées et suivies : deux choses qui sont étrangères à nos habitudes de légèreté et de précipitation. Nous faisons tout à la volée ou par routine, et nous ne connaissons pas de milieu entre le superficiel ou la spécialité étroite, entre effleurer tout ou ne savoir et ne faire qu'une seule chose toujours la même.

M. Similien indique d'ailleurs le vrai usage des mathématiques :

« L'algèbre et l'analyse, dit-il, ne sont pour le mathématicien qu'un instrument, un outil, mais non l'esprit même de la science; et, pour me servir de comparaisons sensibles propres à établir la différence entre un calculateur et un mathématicien, ces divers moyens sont employés par le savant, absolument comme l'équerre et le compas par le dessinateur, le pinceau et les couleurs par le peintre, l'encre et les plumes par le calligraphe, les mots et l'orthographe par le littérateur. »

Nous serions bien tenté de dire d'après cela que l'étude des sciences ne suffit pas, mais qu'il faut encore la manière de s'en servir, et que ce qui importe et sert le plus ce n'est pas cette étude elle-même, mais la manière dont elle est faite. C'est parce qu'elle est faite le plus souvent d'une façon routinière et paresseuse qui, au lieu d'éveiller l'intelligence, la laisse sommeiller, que nous voyons dans les colléges l'enseignement spécial encombré par des élèves incapables d'application, et dont la nullité explique le discrédit dans lequel les mathématiques sont tombées aux yeux de bien des gens.

L'utilité, la nécessité même des mathématiques dans les sciences et dans les arts est assez longuement expliquée par M. Similien dont le plaidoyer, chose curieuse, n'est pas sans analogie avec celui de Cicéron en faveur de l'éloquence, dans le *de Oratore*, ce qui semble prouver que la méthode est la même, qu'on l'appelle oratoire ou scientifique, et aussi que d'une part comme de l'autre elle n'est pas sans un peu d'exagération. Enfin la conclusion du panégyrique, assez d'accord du reste avec l'étymologie même du mot de *mathématiques*, c'est que « après la

science de la *religion* qui, relevant immédiatement de *Dieu*, est par conséquent la *science par excellence*, celle des mathématiques est de toutes les connaissances humaines la plus sublime » Ici le savant s'abaisse devant le chrétien pour pouvoir ensuite se relever de toute sa hauteur de savant. Si du moins tous faisaient ainsi !

Il est un noble et légitime orgueil que l'on peut permettre au savant : n'est-il pas, aussi bien que l'artiste, aussi bien que le poëte inspiré de Dieu, comme dit Platon, — car nous ne voulons point, à notre tour, nous montrer exclusif, — n'est-il pas comme eux un de ces privilégiés à qui Dieu a départi ses plus riches dons? Galilée, au sujet duquel on a fait tant de bruit, n'eût jamais été condamné par le tribunal de l'Inquisition, si l'on n'eût eu à lui opposer de plus graves témérités que cette exclamation naïve qui lui échappa au moment d'une découverte : *Je vois ce qui n'est connu que de Dieu et de moi !*

C. Estienne.

DE LA MÉTHODE D'OBSERVATION *dans son application aux sciences morales et politiques;* par M. P.-A. Dufau. 1 vol. in-8° de xvi-583 pages. Paris, 1866 (1).

(Suite.)

Le respectable auteur se trompe, en n'acceptant qu'un moyen d'arriver à la certitude et en niant les principes absolus et éternels.

Mais il peut aider bien des esprits à revenir aux vraies doctrines, en les remettant sur l'une des voies qui mènent à la vérité. Oui, pour beaucoup de lecteurs, nous croyons que la contemplation assidue des fausses lueurs de nos discoureurs à la mode leur a tellement troublé la vue intellectuelle, que la splendeur de la complète lumière de la vérité les éblouit, mais ne les éclaire pas. Ils sont, pour l'intelligence, comme ceux dont les yeux fatigués doivent paralyser, à l'aide de verres colorés, une partie des rayons lumineux : en ne recevant que le rayon vert ou le rayon bleu, ils voient moins bien sans doute que ceux dont l'œil supporte la lumière blanche, mais enfin en voyant vert ou bleu ils voient; sans ce moyen, ils ne pourraient ouvrir les yeux. De même, la plupart des lecteurs de nos journaux, de nos revues les plus en vogue, pour recommencer à voir clair en philosophie ont besoin d'hommes de talent qui choisissent pour eux, dans le faisceau de la lumière vive de la vérité, un ou deux rayons qui s'accommodent aux vues infirmes et fatiguées.

Dirons-nous toute notre pensée? Au risque d'effaroucher quelque lec-

(1) Une erreur commise par l'imprimerie a supprimé dans notre numéro de septembre la fin du compte rendu de cet ouvrage. Nous le rétablissons ici.

teur sévère, nous avouons que, dans l'intérêt des esprits égarés, il est peut-être avantageux que l'auteur, sans supercherie mais en toute sincérité, mêle çà et là, à d'excellentes choses, des erreurs de détails qui le rapprochent des préjugés en vogue : ce sont comme autant de passerelles qui peuvent aider les gens à passer de la rive gauche sur la rive droite. C'est beaucoup d'amener les gens habitués à entendre et à accepter les aphorismes de l'école panthéistique du progrès, oui, certes, c'est beaucoup d'amener ces gens-là à confesser de par la méthode positiviste de l'observation, que : Tel est le spectacle que présentent les pays où l'industrie a pris le plus d'extension, l'Angleterre, par exemple, qu'on peut la considérer comme une grande fabrique de produits et de misères de toutes sortes. (Page 331.)

Ou bien encore : Que la liberté ressemble fort à la voile d'une barque voguant sur l'onde agitée. Enflée à propos, elle fait marcher rapidement l'esquif. Mais les vents contraignent parfois le nautonier à la replier, car il n'est point de gouvernail qui pût tenir contre leur fureur et l'empêcher de chavirer. (Page 301). Nous n'osons reproduire d'excellents commentaires sur la commune, la corporation, l'association urbaine, considérées comme base essentielle de la société politique ; — une appréciation très-sensée de la trop fameuse théorie de la souveraineté du peuple et du droit d'insurrection, sa conséquence logique ; — ni des considérations très-sages sur les tendresses envers les scélérats et les déclamations contre la peine de mort. Mais nous pouvons, sans crainte, féliciter l'auteur d'avoir eu le courage d'écrire, malgré l'engouement suranné de tant de gens pour le Contrat social : « Jean-Jacques Rousseau, ce pauvre rêveur demi-fou ! » et de s'être attaché à faire ressortir la foi constante et raisonnable du genre humain au surnaturel, et par conséquent à la possibilité du miracle, dans de belles pages (194 à 201) qui se terminent par cette conclusion : « Disons donc, résumant les considérations ci-dessus, qu'une étude calme et attentive du sujet montre que, comme encouragement à la pratique du bien, comme support contre l'influence du mal, comme recours suprême dans une misère irrémédiable, comme explication du secret de son existence, l'homme ne semble pas pouvoir remplacer une doctrine révélée... Voyons là une de ces inductions puissantes qui doivent être mises en dehors de la discussion. »

Nous espérons, par notre analyse et nos citations, avoir réussi à faire connaître à nos lecteurs l'écrivain auquel on doit cet ouvrage. Esprit indépendant, sans être ni sceptique, ni frondeur, élevé au-dessus des préjugés en vogue, M. Dufau cherche sincèrement la meilleure méthode

pour la découverte et la démonstration scientifique des principes des sciences morales et politiques : la voie qu'il choisit peut souvent y conduire ; ce n'est pas la seule, mais c'est la plus facile à faire adopter et à faire suivre par une classe très-considérable de lecteurs. Nous espérons qu'il recevra la récompense la plus ambitionnée par une âme noble comme la sienne : il fera du bien à des esprits exilés de la vérité mais dignes d'y rentrer. A. CONARI.

LES CIEUX, ***réponses aux astronomes sceptiques,*** **par Alexandre GUILLEMIN, docteur en droit, ancien avocat à la Cour de cassation et au Conseil d'Etat. 1 vol. in-8° de 488 p. Chez Ch. Douniol.**

Le livre de M. Guillemin porte pour épigraphe ce texte des Psaumes: *Cœli enarrant gloriam Dei.* Les cieux racontent la gloire de Dieu !... Paroles admirablement justes, qu'un célèbre astronome, Arago, a eu le malheur de railler, donnant ainsi la preuve que, malgré toute sa science, il n'avait aucune idée de l'harmonie et des accords.

Combien d'autres savants du jour en sont là !... D'un bout à l'autre de l'univers, la magnificence des astres, plus encore que la richesse de la terre, éclate à tous les yeux. La foule des peuples contemple, et elle adore. Mais la petite caste des savants perfectionne ses télescopes et elle délibère. Les uns rendent gloire au Créateur. Les autres hésitent, s'abstiennent, trébuchent et tombent, comme est tombé l'Ange qui avait reçu un nom de lumière. Devenus ennemis du Très-Haut, ces nouveaux Lucifer propagent le mensonge dans les éclairs de leur génie révolté, et de ce ciel qui chante la gloire de Dieu, ils veulent se faire une arme contre Dieu même.

Nous ne pouvions mieux faire que d'emprunter à M. Alexandre Guillemin les paroles par lesquelles il désigne les astronomes sceptiques de ce temps ; et parmi ceux de leurs ouvrages qu'il signale, il distingue principalement celui de M. Amédée Guillemin, qui a pour titre : *Le Ciel, notions d'astronomie, à l'usage des gens du monde et de la jeunesse,* un splendide volume illustré, de 600 pp. in-4° ! Et ce volume n'offre pas une seule fois à l'œil, étonné d'une telle absence, le nom du Dieu Créateur (1) ! L'âme immortelle de l'homme n'y a trouvé non plus, en aucune rencontre, pas même par simple allusion, la moindre place, le

(1) Un critique rendant compte dans le *Monde* du 22 décembre 1865, de la première édition du *Ciel*, a dit : « M. Guillemin n'est pas chrétien ; son livre du moins ne l'est pas, et nous y avons cherché fiévreusement le mot *Dieu*, et nous ne pensons pas l'avoir trouvé. O douleur ! ne point parler de Dieu à toutes les pages, à toutes les lignes, à tous les mots d'un livre intitulé : LE CIEL ! » C'est sur la 2e édition non améliorée, que M. Alexandre Guillemin a fait sa réponse.

moindre souvenir (1). Mais la nature, voilà l'idole! Mais le génie du savant, voilà son prêtre ! Double aberration à laquelle on veut immoler et Dieu lui-même et toute la création.

On comprend qu'un tel livre ait excité le zèle d'un chrétien comme M. Guillemin, et qu'il lui ait fait prendre la plume pour combattre les astronomes sceptiques. « Sans être astronome, dit-il avec raison, le simple fidèle garde néanmoins, il ose l'espérer, *la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde*, lumière d'autant plus vive qu'il est plus près de sa fin dernière ; et ce flambeau doit suffire, avec un sens droit, pour combattre l'aveugle matérialiste sur son propre terrain, pour lui prouver qu'il ne s'entend pas lui-même, qu'il aboutit à de perpétuelles contradictions, où il finit par perdre pied dans les abîmes du doute. »

Il est vrai que l'auteur du *Ciel* matérialiste ne formule pas nettement sa doctrine ; mais il n'en est que plus dangereux, et son livre ne saurait être rangé, ce nous semble, parmi ces écrits inoffensifs qu'on croit pouvoir dédaigner. Avec une réticence préméditée sur la création, il jette, çà et là, furtivement, quelques hommages à l'omnipotence de la nature, et il semble se promettre que les lecteurs égarés à sa suite et traînés à sa remorque, sauront rattacher ce système à d'autres échantillons de son panthéisme, en attendant le jour d'une audace triomphante.

Or, dit notre auteur, en un langage auquel nous devons applaudir, « on ne doit pas laisser à M. Amédée Guillemin cette espérance, et son homonyme pense avoir un double motif pour se charger de la réponse : d'abord comme chrétien de cœur et d'âme, et aussi comme portant le même nom qui, loin d'Adam, les rapproche néanmoins, sans doute, l'un de l'autre dans la fraternité humaine. C'est assez dire avec quelle pensée nous abordons la lutte. Puisse-t-elle tourner au profit moral des amis de son livre, et à son propre bonheur, car il ne s'agit pas des intérêts d'un jour, mais de l'éternité ! Que la même vue nous anime et nous soutienne aussi à l'encontre des autres savants qui, dans la contemplation des cieux, se sont fourvoyés loin du vrai Ciel. »

C'est avec ce zèle pur, dans cet esprit vraiment chrétien, que M. Alexandre Guillemin combat le *Ciel* sans créateur de son homonyme et les autres astronomes sceptiques. Son ouvrage est divisé en deux parties principales. Dans la première, il examine le système de M. Amédée Guillemin et la trop fameuse hypothèse de Laplace, son maître ; il

(1) Accidentellement, l'âme est nommée, non par l'auteur, mais dans une stance des *Méditations poétiques*.

s'attaque à la plupart de nos astronomes incrédules, les met en opposition les uns avec les autres, et fait reluire la vérité jusque dans les éclairs échappés du chaos de leurs aberrations. De plus, il les confond par la science vraie des astronomes qui, dans l'élévation du génie, ont su garder le parfait accord de la foi chrétienne et de la lumière naturelle. Dans la seconde partie, nous nous reposons sur les pages lumineuses des saintes Écritures qui proclament le ciel de la création, et sur le témoignage des grands esprits qui, dans le cours des siècles, ont adoré la toute-puissance de l'Auteur des mondes, du Créateur des choses, Dieu vivant et trois fois saint. Ainsi, dans le bel ouvrage de M. Alexandre Guillemin, se produit contre les astronomes sceptiques, d'une part, *les réponses de la Raison et de la Foi*; et, d'autre part, *les réponses des Textes* sacrés et de leur fidèle interprétation.

Comme il le reconnaît lui-même, M. Alexandre Guillemin « s'est donné une franche liberté de digression, » et nous ne l'en blâmerons point ; car, si cela est contre les règles de l'art, cette liberté répand sur son livre un grand attrait en nous apprenant une foule de choses intéressantes, en même temps que c'est un bon moyen de parer à la monotonie d'une discussion quelquefois aride. Entre ces digressions dont nous parlons, il en est une que nous voulons citer, autant parce qu'elle venge la mémoire d'un illustre prélat, que parce qu'elle ne déplaira pas à nos lecteurs, nous l'espérons du moins. Après avoir répondu aux objections banales relatives à l'affaire de Galilée, M. Alexandre Guillemin nous donne l'intéressante page que voici :

Si l'on veut encore un exemple assez mémorable de la manière dont le scepticisme antichrétien écrit l'histoire, nous sommes heureux d'avoir l'occasion, désirée depuis longtemps, de rectifier une erreur pareillement vulgarisée.

A quelles réclamations certains auteurs ne se sont-ils pas livrés contre l'Archevêque Christophe de Beaumont, qui, au lieu de donner l'hospitalité à un poëte en détresse, l'aurait envoyé mourir à l'hôpital ! Déjà M. Denne-Baron y a répondu dans cette courte Notice (1) :

«... Il arriva, dit-il, qu'un jour Gilbert pénètre à toute force dans les appartements de l'archevêché, criant : *Je suis perdu, je suis damné!* Le malheureux était tombé en démence à la suite d'une chute : une blessure qu'il avait reçue à la tête se présentait si grave qu'elle nécessitait le trépan, opération difficile et dispendieuse dont le succès pouvait être plus sûr et plus prompt à l'Hôtel-Dieu. C'est donc avec raison et par un motif d'humanité, que l'Archevêque y fit placer son protégé qui y fut traité à sa recommandation et sous ses yeux mêmes. Une fièvre cérébrale, presque continue, laissait à peine quelque espoir de guérison, quand, dans l'un de ses accès, il avala,

(1) *Dictionnaire de la conversation*, t. X, article GILBERT.

à l'insu des surveillants, la petite clef d'une cassette dans laquelle il avait quelque argent. Vainement montrait-il par signes sa gorge, le siége de sa douleur, on attribuait ces démonstrations violentes à la folie, lorsque enfin, il expira le 12 novembre 1780, à l'âge de 29 ans. A sa mort, on trouva cette clef arrêtée dans l'œsophage.

« Ce fut huit jours avant cette fin déplorable que, dans un intervalle lucide, le *poëte malheureux*, justifiant le titre lugubre de sa première pièce académique, composa les strophes si touchantes et si connues :

« Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs!
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

« Salut, champs que j'aimais, et vous douce verdure,
Et vous riant exil des bois,
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

« Oh! puissent voir longtemps votre beauté sacrée,
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux! »

Ne semble-t-il pas, répond M. Alexandre Guillemin, après cette citation, ne semble-t-il pas que le *ciel, pavillon de l'homme*, si poétiquement salué d'un dernier soupir, vient là, avec le titre des CIEUX, pour nous faire pardonner une touchante digression? Mais l'indulgence nous sera encore mieux acquise après ce qui nous reste à dire.

Gilbert laissait pour héritier un proche parent. Or, un jour que celui-ci recevait à sa table quelques personnes, parmi lesquelles se trouvait le docteur Caillard, médecin de l'Hôtel-Dieu, la conversation tomba sur l'infortune du poëte. Le maître de la maison, déplorant la fin tragique de son parent, dissipa néanmoins, et par une preuve sans réplique, l'erreur commune sur l'indigence dans laquelle Gilbert serait mort. « J'ai reçu de lui, dit-il à toute l'assemblée, les dix mille livres de rentes dont je jouis encore. » Le docteur Caillard, dont le témoignage est parfaitement digne de foi (1), nous a fait à nous-même ce récit en propres termes, et nous le publions avec une pleine sécurité.

Il est bien certain aussi que Gilbert est mort en pleine possession de sa conscience, malgré les crises de la fièvre cérébrale; la preuve en est dans cette Ode, que son titre même déclare *imitée de plusieurs Psaumes, et composée par l'auteur huit jours avant sa mort*. Le *Dictionnaire de la Conversation* a donc tort de n'y voir que l'œuvre d'un intervalle lucide. Pour s'en convaincre, il suffit de rappeler quelques strophes omises, et qui précèdent celles que nous venons de citer :

(1) C'est lui qui fut chargé, à la suite de la révolution de 1830, auprès du pape Pie VIII, d'une mission concertée entre Mgr de Quélen et Louis-Philippe. On en voit le détail dans la *Vie* de l'illustre archevêque de Paris, par le baron Henrion.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords, né des douleurs ;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

Soyez béni, mon Dieu ! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil,
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil !

On conviendra, ce nous semble, qu'il ne serait guère possible de blâmer M. Alexandre Guillemin de telles digressions. Mais ce qui donne encore, et surtout, du prix à son excellent ouvrage, indépendamment des questions qui y sont traitées et des solides réponses qu'y trouvent les incrédules, ce sont les témoignages qu'il cite et qui sont empruntés aux princes de l'astronomie, aux Newton, aux Euler, aux Kepler, — Kepler qu'Arago a défini : « ce génie immortel dont on trouve l'empreinte dans toutes les parties de l'astronomie, » — et qui, tous, en vrais savants, rendent honneur et gloire au Créateur suprême.

Il faudrait enrichir ce recueil de tant de belles citations qui fortifient et consolent au milieu des misérables et désolantes théories de prétendus savants, qui ne songent même pas que « la nature est morte aux yeux de quiconque n'y voit pas Dieu, » comme le leur dit Rousseau ! Mais dans l'impossibilité où nous sommes de reproduire ces belles pages, nous détacherons du moins les quelques lignes suivantes qu nous ne pouvons nous défendre de copier, tant elles sont magnifique . C'est Kepler qui parle :

« Avant de quitter cette table sur laquelle j'ai fait toutes mes recherches, dit-il, il ne me reste plus qu'à élever mes yeux et mes mains vers le ciel et à adresser avec dévotion mon humble prière à l'Auteur de toute lumière :

« O toi ! qui par les lumières sublimes que tu as répandues sur toute la nature, élèves nos désirs jusqu'à la divine lumière de ta grâce, afin que nous soyons transportés un jour dans la lumière éternelle de ta gloire, je te rends grâces, Seigneur et Créateur, de toutes les joies que j'ai éprouvées dans les extases où m'a jeté la contemplation de l'œuvre de tes mains.

« Voilà que j'ai terminé ce livre qui contient le fruit de mes travaux ; j'ai mis à le composer toute la somme d'intelligence que tu m'as donnée. J'ai proclamé devant les hommes toute la grandeur de tes œuvres ; je leur en ai expliqué les témoignages autant que mon esprit fini m'a

permis d'en embrasser l'étendue infinie. J'ai fait tous mes efforts pour m'élever jusqu'à la vérité par les voies de la philosophie ; et s'il m'était arrivé de dire quelque chose d'indigne de toi, à moi, méprisable vermisseau, conçu et nourri dans le péché, fais-le moi connaître, afin que je puisse l'effacer. Ne me suis-je point laissé aller aux séductions de la présomption en présence de l'admirable beauté de tes ouvrages? Ne me suis-je pas proposé ma propre renommée parmi les hommes, en élevant ce monument qui devrait être tout entier consacré à ta gloire? Oh ! s'il en était ainsi, reçois-moi dans ta clémence et dans ta miséricorde, et accorde-moi cette grâce que l'œuvre que je viens d'achever soit à jamais impuissante à produire le mal ; mais qu'elle contribue à ta gloire et au salut des âmes ! »

Voilà le langage des vrais savants ! Combien sont petits nos *vulgaires auteurs* du jour auprès de ces hommes vraiment grands parce qu'ils furent chrétiens !... Ces parfums de vérité et de prière, répandus dans le livre de M. Alexandre Guillemin, produiront, nous l'espérons, les meilleurs fruits. Ils sont bien faits, certes, pour déconcerter les savants antichrétiens, et pour toucher vivement ceux qui, de bonne foi, peuvent revenir à résipiscence. Les gens du monde, et surtout cette jeunesse que l'on voudrait égarer loin de Dieu, y trouveront en même temps l'antidote d'un venin recouvert du vernis de la science, et les fidèles eux-mêmes, lisant ce livre des *Cieux*, seront fortifiés, réjouis, consolés, et répéteront avec plus d'allégresse encore le chant du Prophète : *Cœli enarrant gloriam Dei !* L.-F. GUÉRIN.

GUILLAUME DE CHAMPEAUX *et les écoles de Paris au XIIe siècle*, d'après des documents inédits, par M. l'abbé C. MICHAUD, chanoine honoraire de Châlons, vicaire à la Madeleine. Paris, Didier, 1867. 1 vol. in-8° de III-547 pages. — Prix : 7 fr.

« Quand on contemple » dit M. l'abbé Michaud (*Introduction*, p. II), « tous les travaux entassés les uns sur les autres par une activité étonnante depuis le XIVe siècle jusqu'au XVIe, et qu'on cherche à descendre de leur sommet à leur base, le premier fait que l'on constate, c'est que cette pyramide, qui se termine à Suarez, commence à saint Thomas d'Aquin. Si, ensuite, on cherche à descendre plus bas que ce premier fondement visible, si l'on veut creuser par dessous la *Somme* de saint Thomas d'Aquin et voir sur quelles assises elle repose elle-même, on arrive, à travers les ouvrages d'Albert le Grand, jusqu'aux *Sentences* de Pierre Lombard ; et si l'on veut soumettre les *Sentences* de Pierre Lom-

bard à la même inquisition que la *Somme* de saint Thomas d'Aquin, on s'aperçoit bientôt que Pierre Lombard est l'heureux héritier des deux plus grandes écoles de son siècle : l'école de Saint-Victor, où il eut pour maître le celèbre Hugues, auteur d'une *Somme de sentences*, et l'école de Notre-Dame, où il fut maître à son tour, et où il dut nécessairement recueillir, dans des échos qui avaient été trop retentissants pour être déjà muets, le souvenir des enseignements d'Abélard. Les *Sentences* de Pierre Lombard sont nées de la *Somme des sentences* d'Hugues de Saint-Victor et du *Sic et Non* d'Abélard. Or, si l'esprit, laissé à sa curiosité, veut descendre à des régions plus souterraines encore et chercher la pierre, obscure sans doute, peut-être même brisée, mais fondamentale, qui porte à la fois Abélard et Hugues de Saint-Victor, et sur eux Pierre Lombard, et sur Pierre Lombard, Albert le Grand, et sur Albert le Grand saint Thomas d'Aquin, et sur saint Thomas d'Aquin toute la scolastique jusqu'à Suarez, que trouve-t-il? Un homme à peu près inconnu, Guillaume de Champeaux. »

« Nous voudrions, continue M. l'abbé Michaud (p. III) approfondir ce qu'il a enseigné, pénétrer plus avant dans les problèmes qu'agita son esprit, le suivre de l'école de Notre-Dame à l'abbaye de Saint-Victor, et de l'abbaye de Saint-Victor sur le siége épiscopal de Châlons-sur-Marne, examiner sa vie de docteur, sa vie de religieux et sa vie d'évêque, chercher dans ses actes l'esprit qui les lui fit accomplir, mesurer la valeur de sa doctrine, soit philosophique, soit théologique, soit mystique, et préciser avec exactitude la place qu'il occupe entre saint Anselme et saint Bernard, Roscelin et Abélard, Odon de Cambrai et son ami Hildebert du Mans. »

M. l'abbé Michaud, après avoir esquissé, dans une introduction qui donne tout d'abord de l'œuvre la plus favorable idée, la physionomie générale de Guillaume de Champeaux, recherche ce qu'étaient les écoles et les systèmes en France avant le grand théologien, et il nous entretient aussi bien des écoles du Palais, de Reims, de Chartres, de Tours, de Dijon, du Bec, que des écoles parisiennes de Notre-Dame, de Sainte-Geneviève, de Saint-Germain des Prés, de Saint-Germain l'Auxerrois, etc. C'est là une rapide histoire de la scolastique, dans laquelle l'auteur s'est surtout attaché à caractériser Bède, Alcuin, Rhaban-Maur, Remi d'Auxerre, Jean Scot Érigène, Gerbert (1), Hincmar de Reims, Lanfranc, saint Anselme, Hildebert, Yves de Chartres, Odon de

(1) M. l'abbé Michaud ne paraît pas avoir eu connaissance des plus récents travaux dont ce grand homme a été l'objet de la part de M. l'abbé Lausser et de la part de M. Olleris, doyen de la Faculté des lettres de Clermont.

Cambrai et l'abbé Rupert. L'abbé Michaud s'occupe ensuite des études de Guillaume de Champeaux à Paris sous Manégold de Lutenbach, et à Compiègne sous Roscelin, de son premier professorat à Notre-Dame de Paris, de ses études à Laon sous Anselme, de son second professorat, et, quand il nous l'a eu montré écolâtre et archidiacre de Paris, il étudie en un chapitre spécial sa méthode philosophique, examine en un autre chapitre son *Traité de l'origine de l'âme* et les quarante-deux *Fragments inédits* découverts par M. Ravaisson à la bibliothèque de Troyes; puis place successivement le réalisme en face du nominalisme et du conceptualisme; en face des sciences modernes, en face de la psychologie et de la théologie. Dans le livre second, consacré à l'école et à l'abbaye de Saint-Victor, M. l'abbé Michaud apprécie à la fois la méthode théologique avant le XII[e] siècle, la méthode théologique au XII[e] siècle, et enfin le système théologique particulier de Guillaume de Champeaux. Le livre troisième nous amène à Châlons et nous raconte le glorieux épiscopat de l'ancien professeur (1). Le dernier chapitre de ce troisième livre renferme une large et belle appréciation du XII[e] siècle et de ses principaux grands hommes : Hugues de Cluny, Jean de Salisbury, Roscelin, Abélard, Yves de Chartres, saint Bernard, Pierre le Vénérable.

M. l'abbé Michaud s'était préparé par d'immenses lectures à écrire l'ouvrage que je viens d'analyser. Non-seulement il a eu soin de consulter d'innombrables livres de philosophie, par exemple, ceux de M. Cousin, de M. de Rémusat, de M. Rousselot, de M. Hauréau, de Tennemann, de Gérando, de M. Saint-René Taillandier, de M. Bouchitté, de M. Charma, de M. Jourdain, de M. Janet, de Buchez, de Saisset, de M. Nourrisson, du P. Gratry, du P. Ventura, de Rosmini, de M. Barthélemy Saint-Hilaire, de M. Ravaisson, de M. Cournot, de M. Franck, de Jean Reynaud, de M. Caro, de M. Ubaghs, de Lamennais, etc. (2), mais aussi d'innombrables livres relatifs aux sciences naturelles, tels que ceux de MM. Flourens, Lordat, Chevreul, Dumas, l'abbé Moigno, Faraday, Geoffroy Saint-Hilaire, Laugel, Littré, Alfred

(1) Disons, à ce propos, que le livre de M. l'abbé Michaud est dédié à un des plus savants et des plus éloquents successeurs de Guillaume de Champeaux sur le siége épiscopal de Châlons-sur-Marne, Monseigneur Guillaume Meignan.

(2) M. l'abbé Michaud ne cite pas le *Dictionnaire de philosophie et de théologie scolastiques au moyen âge*, de M. Frédéric Morin, qui fait partie de la troisième et dernière *Encyclopédie théologique* publiée par M. l'abbé Migne. Il y aurait trouvé un assez long article (tome II, pp. 128-136) sur « le vrai fondateur de la doctrine réaliste, » article dans lequel on lit : « Il est imposible de douter de l'influence considérable qu'il exerça par son enseignement; malheureusement nous ne le connaissons guère, jusqu'ici, que par les écrits d'Abélard. »

Maury, Savency, Claude Bernard, Serres, de Quatrefages, Darwin, Ville, Robert Owen, Agassiz, Pictet, Siebold, Hébert, etc. A toutes ces citations, un peu trop prodiguées peut-être, l'abbé Michaud joint des considérations qui tantôt les confirment, tantôt les combattent. Parmi ces dernières, signalons celles qui tendent à établir que le mérite de Roscelin a été énormément surfait par MM. Hauréau et Rousselot; qu'au contraire, le mérite de Guillaume de Champeaux a été singulièrement méconnu, soit quant à l'homme, soit quant au philosophe, par M. Charles de Rémusat, par M. Guizot, par M. Rousselot; que surtout c'est bien à tort qu'une foule d'auteurs, depuis Bayle jusqu'à M. Hauréau, ont vu dans Guillaume un panthéiste, un prédécesseur de Spinoza, etc. (1). Sur tous ces points, et sur bien d'autres encore, il me paraît difficile de ne pas donner raison à l'habile discussion de M. l'abbé Michaud.

Je résumerai ce que je pense du livre tout entier en déclarant que, quelques réserves étant faites au point de vue du style, qui est inégal, et de l'érudition, qui n'est pas toujours assez solide, ce premier travail de M. l'abbé Michaud ne peut qu'inspirer beaucoup d'estime et encore plus d'espérance.

TAMIZEY DE LARROQUE.

(1) En un autre endroit (p. 47), M. l'abbé Michaud réussit à prouver, contre le sentiment d'Alzog et de MM. Hauréau, Rousselot, Guizot, que Scot Erigène, lui non plus, ne mérite pas d'être accusé de panthéisme.



LISTE

DES OUVRAGES ET PUBLICATIONS DIVERSES

QUI ONT PARU DANS LE MOIS D'AOUT (1).

(Résumé d'après le *Journal général de la librairie.*)

NUMÉRO DU 17 AOUT.

Abrégé de la vie de la vénérable Mère de Lestonnac, avec le plan de son Institut. In-18, 72 p. Poitiers, lib. Oudin. » »

Amail. — Manuel des matières d'or et d'argent. Comptes faits en grammes et décigrammes, à l'usage de toutes les personnes qui achètent et vendent des matières d'or et d'argent; par Victor Amail, essayeur du commerce. In-4°, x-123 p. Paris, l'auteur, 186, rue Saint-Martin. 5 »

Annuaire du département de Seine-et-Oise pour 1867, publié sous les auspices de l'administration préfectorale. In-18 jésus, 750 p. et une carte. Versailles, lib. Brunox. 5 »

Ballan. — Le département, ses droits et ses intérêts en ce qui concerne les routes départementales, le corps des ponts-et-chaussées; par J.-L. Ballan, agent-voyer d'arrondissement. In-8°, 16 p. Nantes, imp. Ve Mellinet. » »

Barral. — Trilogie agricole; par J.-A. Barral, directeur du *Journal de l'Agriculture* In-18 jésus, XVI-328 p. Paris, lib. V. Masson et fils. » »

Boillon. — Traité spécial sur les successions au point de vue fiscal, ou Résumé des prescriptions de l'administration relatives aux droits de succession à tous les degrés, avec modèles et formules; par M. Boillon, receveur de l'enregistrement en retraite. In-8°, 64 p. Paris, lib Cosse, Marchal et Ce. 2 »

Calendrier maçonnique du Grand-Orient de France, suprême conseil pour la France et les possessions françaises. 1867. In-18, 270 p. Paris, imp. Lebon; 16, rue Cadet. » »

Capefigue. — La duchesse de Bourgogne (Adélaïde de Savoie) et la vieillesse de Louis XIV; par M. Capefigue. In-18 jésus, XI-222 p. Paris, lib. Amyot. 3 50

Courcelle-Seneuil. — Cours de comptabilité, rédigé conformément aux programmes officiels de 1866 pour l'enseignement spécial (3e année). In-18 jésus, IV-120 p. Paris, lib. L. Hachette et Ce. 1 50

Coussemaker. — Scriptorum de musica medii ævi novam seriem a Gerbertina alteram collegit nuncque primum edidit; E. de Coussemaker, e Galliæ imperiali instituto. T. 2. In-4° à 2 col., XXVIII-511 p. Paris, lib. Durand. » »

Delaporte. — Le diable existe-t-il, et que fait-il? par le P. Delaporte, de la Société de la Miséricorde. 5e *édition*, revue et augmentée. In-18, 136 p. Paris, lib. Dillet. » 60

Ecoles (les) d'enseignement primaire professionnel de la marine. Exposition universelle de 1867 (classe 90). In-8°, 80 p. Paris, lib. Challamel aîné. » »

Exposition (l') de 1867, chansons par les membres du Caveau (mots donnés). In-18, 160 p. Paris, lib. Grou. 2 »

Feret. — A B C théorique d'agriculture, à l'usage des instituteurs et des élèves des écoles primaires; par M. Feret, président de la Société d'agriculture de Pont-l'Evêque. Grand in-18, 92 pages. Paris, lib. Delagrave et Ce. » 75

Gomer. — Horticulture. Miscellanées; par M. le comte de Gomer. Juin 1867. In-8°, 84 p. Amiens, imp. Yvert. » »

Grillet. — Histoire de la ville de La Roche, contenant les principaux événements arrivés depuis sa fondation en l'an 1000 jusqu'à présent; par M. Grillet, chanoine de l'église collégiale de La Roche. In-8°, XIII-178 p. Annecy, imprimerie Thésio. » »

Huguet. — Les gloires de Pie IX et les grandes fêtes de Rome en 1867; par le R. P. Huguet. In-18 jésus, XVI-388 p. Paris, lib. Ruffet et Ce. » »

(1) On nous a demandé de ne porter dans cette liste que les bons ouvrages. Cela n'est pas possible. D'abord parce que nous ne saurions faire un choix qu'après examen, et qu'il serait matériellement impossible d'examiner deux à trois cents ouvrages divers en quelques jours. Puis ensuite, il y a parmi nos agrégés des archevêques, des évêques, des vicaires généraux, des supérieurs d'établissements ecclésiastiques qui, par état, ont besoin de connaître tout ce qui est publié. D'ailleurs, les noms de l'auteur et de l'éditeur, que nous avons toujours soin de donner, peuvent très-souvent servir à éclairer le lecteur sur l'esprit des publications nouvelles annoncées dans cette partie de la Revue.

Klipffel. — Le colloque de Poissy. Etude sur la crise religieuse et politique de 1561 ; par H. Klipffel, examinateur d'admission à l'école impériale militaire de Saint-Cyr. In-12, XII-207 p. Paris. lib. internationale. 3 »

Laborde. (de). — Les Archives de la France, leurs vicissitudes pendant la Révolution, leur régénération sous l'empire. In-18 jésus, VIII-448 p. Paris, lib. Ve Renouard. 3 »

La Jonquière (de). — Les cahiers de 1789 dans la sénéchaussée de Castres, en Languedoc, publiés par le marquis de la Jonquière. In-8°, XVIII-149 p. Paris, lib. Michel Lévy frères. 4 »

Martres. — L'agriculture du département des Landes devant l'enquête, et son amélioration par la culture de la vigne et du pin. In-16, 101 pages et tableau. Paris, lib. agricole. » 75

Mathieu. — Temple de Mercure découvert au pied du Puy-de-Dôme; par le P. P. Mathieu. In-8°, 16 p. et planche. Clermont-Ferrand, imp. et lib. Thibaud. » »

Michalowski. — La beauté signe de santé. Conférence à l'Hôtel-de-Ville de Saint-Etienne, le 3 mars 1867 ; par le docteur Félix Michalowski. In-8°, 25 p. Saint-Etienne, imp. Ve Théolier et Ce. » »

Monseigneur l'évêque d'Orléans. Son dernier mot sur la question romaine. In-12, 23 p. Avignon, imp. et lib. Seguin. » »

Montblanc (de). — Le Japon tel qu'il est ; par le comte de Montblanc, membre de la Société de géographie. In-8°, 68 p. Paris, lib. A. Bertrand. » »

Notice sur les collections, cartes et dessins relatifs au service du corps impérial des mines, réunis par les soins du ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics. Exposition universelle, à Paris, en 1867. Empire français. In-8°, 350 p. Paris, imp. P. Dupont. » »

Oberlin. — Apercu systématique des végétaux médicinaux, des végétaux alimentaires, ainsi que des végétaux employés dans les arts et dans l'industrie. Grand in-18, IV-143 pages. Paris, lib. V. Masson et fils. » »

Pouvoir (le) temporel et spirituel des papes indissoluble. Poëme tiré de l'Histoire comparée et de l'exemple pratique de S. M. Napoléon III, du S. P. Pie IX et et de M. le préfet Féart ; par B. Maurice B..., ex-médecin d'hôpital. In-8°, 27 p. Agen, imp. Quillot. » »

Quelques mots opportuns à mes frères d'Orient ; par un chrétien d'Orient. In-8°, 15 pages. Paris, imp. Voitelain et Ce ; l'auteur. » »

Raulin. — Tableau comparatif des observations pluviométriques faites dans le sud-ouest de la France de 1861 à 1864. Fragments de météorologie girondine ; par V. Raulin. In-8°, 16 p. Bordeaux, imp. Gounouilhou. » »

Reggio. — Le passé, le présent et l'avenir des mœurs à Marseille; par Edmond Reggio. In-8°, 21 p. Marseille, librairie Arrau. » »

Rigaud. — La dépopulation des campagnes, ses causes, ses résultats, ses remèdes. Discours prononcé en session générale du congrès scientifique de France siégeant à Aix (Provence), le 14 décembre 1866 ; par M. l'abbé Rigaud, curé de la Bastide-des-Jourdans (Vaucluse). In-4°, 12 p. Apt, impr. Jean. » »

Rolland (de) — Les saints de Bretagne. Anne d'Auray, invention des capucins ; par A. de Rolland. In-32, 32 pages. Nantes, les principaux libraires. » 50

Sainte-Beuve. — A propos des bibliothèques populaires, discours de M. Sainte-Beuve, prononcé dans la séance du Sénat, le 25 juin 1867. In-8°, 26 pages. Paris, lib. Michel Lévy frères ; Lib. nouvelle. » 50

Steeg. — De la mission du protestantisme dans l'état actuel des esprits. Rapport lu aux conférences pastorales fraternelles de Paris, le 7 mai 1867 ; par Jules Steeg. In-8°, 40 p. Paris, lib. de la Suisse romande. » »

Triaire (Mme). — L'Hirondelle poétique. Nouveau choix de poésies; par Mme Sophie Triaire. 24e recueil. In-8°, 16 p. Nîmes, imp. Soustelle. » »

Vigneral (de). — Ruines romaines de l'Algérie, subdivision de Bone ; par M. Ch. de Vigneral, capitaine d'état-major. Cercle de Guelma. Gr. in-8°, 111 pages et 10 pl. Paris, imp. Claye » »

Vincent. — Compendium universæ theologiæ ad usum seminarium, auctore Vincent, presbytero Sancti Sulpitii. T. 2. In-12, 594 p. Paris, lib. Girard. » »

Vipère (la) jaune, ses ravages dans le département de l'Eure ; suivie de l'agriculture et de ses principales plaies ; par Amand X***. In-8°, 30 p. Evreux, imp. Richet; lib. Huet. » »

Vitet. — Un mot sur la musique grecque ; par M. L. Vitet, de l'Académie française. In-8°, 12 p. Paris, imp. Claye. » »

NUMÉRO DU 24 AOUT.

Actes de la seizième conférence des pasteurs de l'église évangélique méthodiste de France et de Suisse. Lausanne, 13-21 juin 1867. In-18, 58 p. Paris, lib. évangélique. » »

Atlas géographique, statistique et historique des départements de la France, contenant 90 cartes avec 200 vignettes etc. Gr. in-8° oblong, 188 p. Paris, bureau du Magasin du foyer. » »

Baguet. — Les Petits Catéchistes, ou Dialogues sur la doctrine chrétienne, à l'usage des catéchismes de persévérance et de première communion; par l'abbé L. Baguet, curé de Béhéricourt. In-12, 503 p. Arras, lib. Rousseau-Leroy. » »

Barat. — L'Association, ses propriétés, ses effets; nécessité d'une organisation transitoire; exposé d'un plan pratique de réalisation; par Etienne Barat. In-18 jésus, 248 p. Paris, lib. Guillaumin et Ce. 1 50

Beaussire. — La Morale indépendante; par Emile Beaussire, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Poitiers. In-8°, 36 p. Niort, lib. Clouzot. » »

Bérard. — Economie domestique de l'éclairage; par E. Paul Bérard, professeur de chimie à l'école Turgot. In-18, 50 p. Paris, lib. Hachette et Ce. » 25

Berdalle de Lapommeraye. — Les Sociétés de secours mutuels In-18, 45 p. Paris, lib. L. Hachette et Ce. » 25

Bergeron. — Che cosa è l'Assicurazione sulla vita? discorsi famigliari di L. Bergeron. In-12, 24 p. Paris, lib. des assurances, rue Laffitte, 48. » »

Béron. — Extrait de la physique céleste, contenant l'état de la terre et de l'homme avant et après le déluge; par Pierre Béron. In-8°, VIII-238 p. Paris, lib. Gauthier-Villars. » »

Béron. — Origine de l'unique couple humain, dispersion de ses descendants. In-8°, 80 p. Paris, lib. Gauthier-Villars. » »

Berryer. — Discours de M. Berryer sur les emprunts mexicains contractés en France, prononcés le 22 et le 23 juillet dans la discussion du budget de 1868 au Corps législatif. In-16, 62 p. Paris, imp. Raçon et Ce. » »

Bos. — Eléments de trigonométrie rectiligne à l'usage des élèves des lycées et des candidats aux écoles du gouvernement, rédigés conformément aux programmes officiels; par H. Bos, professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis. In-8°, 228 p. Paris, lib. Belin. 3 50

Bouniol. — La Joie du foyer, histoires et historiettes, fantaisies, poésies, anecdotes, etc.; par M. Bathild Bouniol. 3e *édition*, fort augmentée. In-18 jésus, 343 p. Paris, lib. Wattelier et Ce. 2 50

Bouniol. — Les Soirées du dimanche, histoires et historiettes, fantaisies, poésies, anecdotes, etc.; par M. Bathild Bouniol. 2e *édition*, revue et fort augmentée. In-18 jésus, 333 p. Paris, lib. Wattelier et Ce. 2 50

Bron. — Du Mécanisme de la rétention d'urine chez les vieillards; par le docteur Félix Bron. In-8°, 23 p. Paris, Lainé et Havard. » »

Chateaubriand (de). — Œuvres choisies. Les Natchez; par F. de Chateaubriand. Précédés d'un essai sur Chateaubriand, par le prince Albert de Broglie. 2 vol. In-18 jésus. 625 p. Paris, lib. Michel Lévy frères. 2 »

Chervin. — Petit Livre de lecture des écoles primaires; par M. Chervin aîné, instituteur communal à Lyon. In-18, 180 p. Paris, lib. Jules Delalain et fils. » 60

Chrysostome (saint Jean).—Œuvres complètes de saint Jean Chrysostome, d'après toutes les éditions faites jusqu'à ce jour. Traduction nouvelle par M. l'abbé Bareille. T. 7. In-4° à 2 col., 624 p. Paris, lib. Vivès. » »

Commentaires de Napoléon Ier. T. 3e. In-4, 559 p. et 8 cartes. Paris, lib. Plon. » »

Congrès général des pharmaciens de France et de l'étranger, tenu les 4, 5 et 6 juillet 1867, au Conservatoire des arts et métiers, à Paris. Compte rendu. In-8°, 237 p. Paris, lib. Asselin. 3 »

Corbeille (la) lyrique, choix de chansons les plus nouvelles et les plus en vogue. In-18, 72 p. Paris, lib. Ve Aubert. » 50

Costé.—Monuments modernes de la Perse; mesurés, dessinés et décrits par Pascal Costé, architecte. In-f°, 66 p. et 71 pl. Paris, lib. A. Morel. » »

Coste. — Relation des températures des vapeurs saturées avec leurs tensions correspondantes. In-8°, 192 p. Paris, lib. Gauthier-Villars. 5 »

Curie. — De l'emploi thérapeutique des champignons vénéneux contre le choléra, la maladie de Bright et les fièvres intermittentes; par le docteur Curie. In-8°, 16 p. Paris, imp. Raçon et Ce. » »

Descieux. — Manuel d'hygiène à l'usage des élèves des écoles normales primaires, des écoles spéciales, des lycées et séminaires. In-18 jésus, 232 p. Paris, lib. P. Dupont. 1 75

Delvaux. — Pensées d'un simple paysan sur l'état d'épreuve, ouvrage posthume de P. Delvaux, cultivateur à Lagny-lès-Aubenton (Aisne); édité par M. l'abbé Caron, professeur de philosophie au grand séminaire de Soissons. In-12, 310 p. Paris, lib. Sarlit » »

Du Camp. — Les Beaux-Arts à l'Exposition universelle et aux Salons de 1863, 1864, 1865, 1866 et 1867; par Maxime Du Camp. In-18 jésus, 358 p. Paris, lib. Ve Jules Renouard. 3 50

Dufraisse. — Histoire du droit de guerre et de paix, de 1789 à 1815; par M. Marc Dufraisse. In-8°, XLIX-518 p. Paris. lib. A. Le Chevalier. 7 50

Duval. — Charité sociale, ou Une colonie d'aliénés vivant en famille et en liberté. In-18 jésus, VII-440 p. et carte. Paris, lib. L. Hachette et Ce. 3 50

Duval. — Les sociétés coopératives de production; par Jules Duval, professeur d'économie industrielle à l'Association philotechnique. In-18, 49 p. Paris. lib. L. Hachette et Ce. » 25

Ecole (l') normale, journal de l'enseignement pratique rédigé par une société d'instituteurs, de professeurs et d'hommes de lettres sous la direction de M. Pierre Larousse. 1er vol. 1858-1859. In-8° à 2 col., 384 p. Paris, lib. Larousse et Boyer. » »

Foa (Mme). — Six histoires de jeunes filles; par Mme Eugénie Foa. In-12, IX-237 p. Paris, lib. Magnin et fils. 3 50

Fonssagrives. — Hygiène alimentaire des malades et des convalescents, ou du Régime envisagé comme moyen thérapeutique. 2e *édition*. In-8°, XXXII-670 p. Paris, lib. J.-B. Baillière et fils. 9 »

Franck. — De la famille; par Ad. Franck, professeur au collége de France. In-18, 51 p. Paris, lib. L. Hachette et Ce. » 25

Haines. — L'Etat d'Alabama, Etats-Unis d'Amérique, ses ressources, avec une notice sur son histoire et ses progrès; par Haines, ingénieur civil. In-8°, 128 p. Paris, imp. Raçon et Ce. » »

Isole (d')—Après l'amour; par Louise d'Isole. In-18 jésus, VII-176 p. Paris, lib. Lemerre. 3 »

Labrosse. — Traité de navigation, d'astronomie et de météorologie à l'usage des officiers de la marine du commerce; par F. Labrosse, ancien officier de marine. Accompagné de 4 pl. gravées, de deux cartes imprimées en couleurs et de tables nautiques. In-8°, XL-562 p. Paris, lib. A. Bertrand. 12 50

Lafon.—Mil huit cent soixante-sept, vers; par Achille Lafon. In-8°, 14 p. Paris, imp. Kugelmann. » »

La Roque (de) et **Barthélemy** (de). — Catalogue des preuves de noblesse reçues par d'Hozier pour les écoles militaires, 1653-1789. In-8°, 32 p. Paris, lib. Dentu. » »

Leconte. — Opinion d'un habitant de la vallée de Montmorency sur le projet de cimetière à établir à Méry et le chemin de fer destiné à le desservir; par Casimir Leconte. In-8°, 16 p. Paris, imp. Renou et Maulde. » »

Lefèvre. — Arrivée du Juif errant à Paris pour l'Exposition universelle, 29 couplets; par Lefèvre. In-4°, 1 p. Paris, imp. Moronval. » »

Legrand. — La Miséricorde, ou Lectures diverses pour ramener les pécheurs; par M. l'abbé Legrand, prêtre du diocèse d'Amiens. In-18 jésus, VI-256 p. Paris, lib. Leloup. » »

Lévi. — Vocabulaire hébreu-français, d'après les meilleures sources, avec toutes les inflexions des substantifs, des adjectifs et des prépositions, les différentes voix des verbes et leurs régimes; par Frédéric Lévi. In-18, XII-524 p. Paris, lib. L. Hachette et Ce. 6 »

Margry. — Relations et Mémoires inédits pour servir à l'histoire de la France dans les pays d'outre-mer. In-8°, VIII-376 p. Paris, lib. Challamel aîné. 6 »

Munier. — Une course dans les hautes montagnes du Jura; par M. Munier, membre du conseil de l'arrondissement de Poligny (Jura). In-16, 80 p. Salins, lib. Billet. » »

Musy. — Monographie des eaux potables, recherches sur les eaux potables de Marseille et du département des Bouches-du-Rhône, théorie des sources; par M. l'abbé Musy. In-8°, 334 p. Marseille, imp. Arnaud. » »

Nélaton. — Éléments de pathologie chirurgicale; par A. Nélaton, membre de l'Académie impériale de médecine. 2e *édition*, très-augmentée. T. 1, publié sous sa direction par M. le docteur Jamain. In-8°, 818 p. Paris, lib. Germer Baillière. 9 »

Odeurs (les) ultramontaines; par M. l'abbé ***. 1re et 2e *éditions*. In-8°, 317 p. Paris, librairie internationale. 5 »

Odiardi. — Etat de l'armement européen en 1866; par E. Odiardi. In-8°, 82 p. Paris, lib. Tanera. » »

Pariset. — Économie rurale, mœurs et usages du Lauraguais (Aude et Haute-Garonne). In-8°, 256 p. et 2 pl.. Paris, lib. Ve Bouchard-Huzard. 2 50

Pariset. — Les soulèvements terrestres. In-8°, p. 47 p. Paris, lib. Gauthier-Villars. 1 50

Pellico. — Mes Prisons, suivi des Devoirs des hommes; par Sylvio Pellico. Traduction nouvelle par le comte de Messey, avec une notice par M. V. de la Madelaine. In-18 jésus, 360 p. Paris, lib. Garnier frères. » »

Pitard. — Fragments historiques sur le Perche; par M. J.-F. Pitard, secrétaire de la mairie de Mortagne (Orne). Statistique par commune et par ordre alphabétique. Gr. in-8° à 2 col., 466 p. Mortagne, lib. Daupeley frères. 10 »

Pitet. — Dissertations sur quelques points de philosophie médicale et thérapeutique à propos du choléra; par M. Paul Petit, docteur en médecine. In-8°, 51 p. Paris, lib. Delahaye. » »

Raverat. — Les vallées du Bugey, excursions pittoresques et artistiques dans le Bugey, la Bresse, la Savoie. T. 1 et 2. In-8°, 1021 p. et carte. Lyon, l'auteur. Le vol. 7 50

Renard. — Les Phares; par Léon Renard, bibliothécaire du dépôt des cartes de la marine. Ouvrage illustré de 35 vignettes par Jules Noël. etc. In-18 jésus, 302 p. Paris, lib. L. Hachette et Ce. 2 »

Révoil. — Histoire physiologique et anecdotique des chiens de toutes les races; préface et post-face par Alexandre Dumas. In-8°, VII-399 p. Paris, lib. Dentu. 6 »

Rogez. — Eve et Marie, méditations et lectures pour tous les jours du mois de Marie; par l'abbé Rogez, curé de Gonnehem. In-18, 255 p. Paris, lib. Putois-Crété. » »

Roland de Bussy. — Petit dictionnaire français-arabe et arabe-français de la langue parlée en Algérie; par Th. Roland de Bussy. In-18, XII-487 p. Paris, lib. Challamel aîné. 8 »

Rouché. — Le Système du monde et le Calendrier; par Eugène Rouché, professeur au lycée Charlemagne. In-18, 52 p. Paris, lib. L. Hachette et Ce. » 25

Tissandier. — L'eau; ouvrage illustré de 77 vignettes et accompagné de 6 cartes. In-18 jésus, 386 p. Paris, lib. L. Hachette et Ce. 2 »

Tyndall. — Radiation. 1re partie. Calorescence. 2e partie. Influence des couleurs et de la condition mécanique sur la chaleur rayonnante; traduit de l'anglais par M. l'abbé Moigno. In-18, 88 p. Paris, lib. Gauthier-Villars. 1 50

Vachin. — L'Armée. Nouveau système économique et formidable de réorganisation militaire; par Egmont Vachin, ex-défenseur près les conseils de guerre. In-8°, 32 p. Paris, lib. Dumaine. 1 »

Worms. — Quelques considérations sur le mariage; par E. Worms, professeur à la Faculté de droit de Douai. In-18, 48 p. Paris, lib. L. Hachette et Ce. » 25

NUMÉRO DU 31 AOUT.

Biart. — Le Bizco. Une maison au Mexique; par Lucien Biart. In-18 jésus, 353 p. Paris, lib. Hetzel. 3 »

Cadol. — Contes gais. Les belles imbéciles. In-18 jésus, 305 p. Paris, lib. internationale. 3 »

Cour (la) de Rome et l'empereur Maximilien, rapports de la cour de Rome avec le gouvernement mexicain, accompagnés de deux lettres de l'empereur Maximilien et de l'impératrice. In-8°, 157 p. Paris, lib. Amyot. » »

Ducrocq. — Le Conseil d'Etat et son histoire; par M. Th. Ducrocq, professeur de droit administratif à la Faculté de Poitiers. In-8°, 40 p. Paris, Thorin. » »

Eichoff. — Grammaire générale indo-européenne, ou comparaison des langues grecque, latine, française, gothique, allemande, anglaise et russe entre elles et avec le sanscrit; par F. G. Eichoff, professeur de Faculté. In-8°, XIII-411 p. Paris, lib. Maisonneuve et Ce. » »

Enquête sur les principes et les faits généraux qui régissent la circulation monétaire et fiduciaire. Délibérations des chambres de commerce françaises et étrangères, chambres consultatives des arts et manufactures, etc. Ministère des finances et ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics. In-4°, 1011 p. Paris, imp. impériale. » »

Fisquet. — La France pontificale (Gallia christiana), histoire chronologique et biographique des archevêques et évêques de tous les diocèses de France, depuis l'établissement du christianisme jusqu'à nos jours, divisée en dix-sept provinces ecclésiastiques; par M. H. Fisquet. In-8°, 684 p. et portr. Paris, lib. Repos. 8 »

Gainet. — Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament par les seuls témoignages profanes avec le texte sacré en regard, ou la Bible sans la Bible; par M. Gainet, curé de Cormontreuil. T. 4. In-8°, XI-478 p. Paris, lib. Guenot. » »

Godard. — Généalogie biographique de la famille Godard de Wiége, suivie d'une généalogie sommaire de la famille Poulain de Marly; par Jacques-Félix-Noé Godard, ancien professeur au collége de Laon. In-8°, IV-183 p. Caen, imp. et lib. Le Blanc Hardel. » »

Hément. — Premières notions de météorologie et de physique du globe; par M. Félix Hément, professeur à l'école

Turgot. In-12, 179 p. Paris, lib. Delagrave et Cᵉ. » »

Hippeau.— Le gouvernement de Normandie au XVIIᵉ et au XVIIIᵉ siècle. Documents tirés des archives du château d'Harcourt; 2ᵉ partie. Evénements politiques. IV. In-8°, XXXVI-524 p. Caen, imp. Goussiaume de Laporte. Chaque vol. 10 »

Houdry. — La Bibliothèque des prédicateurs; par le R. P. Vincent Houdry, de la compagnie de Jésus. *Nouvelle édition*, complétement revue et améliorée dans la disposition des matières, par M. l'abbé V. Postel. T. 6. Morale. VI. In-8°, 735 p. Paris, lib. Wattelier et Cᵉ. 7 »

Humilité (l') chrétienne, ou le secret du bonheur et du salut; par un prêtre du diocèse de Nancy. In-18, IV-832 pages. Lyon, Girard. » »

Larfeuil. — Le quart d'heure pour Dieu, ou Considérations en forme de méditations pour tous les jours de l'année, à l'usage principalement des jeunes personnes; par M. l'abbé Larfeuil. 2 vol. in-12, XXIII-982 p. Paris, lib. Jouby et Roger. » »

Leclert. — Cours de mécanique, rédigé conformément aux programmes officiels de 1866; par Emile Leclert, ingénieur des constructions navales. Cours de troisième année. Les principes et les machines. In-18 jésus, VII-376 p. Paris, lib. Delagrave et Cᵉ. 3 50

Leplat-Duplessis. — Marine impériale. Supplément à l'indicateur alphabétique des décisions ministérielles, règlements qui régissent actuellement les diverses parties du service à bord des bâtiments de l'Etat; par M. Leplat-Duplessis, sous-commissaire de la marine. In-8°, 111 p. Paris, imp. Cosse et Dumaine. 3 »

Lettre de la fille de Louis XVI à Bénézech, ministre de l'intérieur. In-8°, 3 p. et fac-simile. Paris, imp. Mᵐᵉ Vᵉ Bouchard-Husard. » »

Marcel.— L'étude des langues ramenée à ses véritables principes, ou l'art de penser dans une langue étrangère. In-18, III-76 p. Paris, lib. Borrani. » »

Masi.— Le brigandage dans les Etats pontificaux. Mémoire de Gasbaroni. In-8°, 367 p. et portr. Paris, lib. Dentu. 5 »

Mattei.— Proverbes, locutions et maximes de la Corse, précédés d'une étude sur le dialecte de cette île, adressée à S. A. I. le prince Louis-Lucien Bonaparte; par le docteur Antoine Mattei. In-18, XXXI-180 p. Paris, lib. Maisonneuve et Cᵉ. 3 »

Maximilien, empereur du Mexique. Sa vie, sa mort, son procès, détails intimes et inédits, avec portrait. In-18, 161 p. Paris, lib. Lebigre-Duquesne. 1 »

Mazas de Sarrion. — Histoire de Prusse depuis l'origine jusqu'aux derniers événements (1867). In-8°, VI-447 p. Paris, bureau de la Nouvelle Histoire universelle. » »

Météorologie (la) et le Météorographe à l'Exposition universelle. In-8°, 32 pages. Paris, lib. Gauthiers-Villars. » »

Millet. — Descartes, sa vie, ses travaux, ses découvertes avant 1637. Thèse pour le doctorat, présentée à la Faculté des lettres de Paris; par J. Millet, agrégé de philosophie, professeur au lycée de Clermont-Ferrand. In-8°, XXIV-354 p. Paris, lib. Didier. » »

Précis analytiques des travaux de l'Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Rouen pendant les années 1863-64, 1864-1865, 1865-1866. 3 vol. In-8°, 1203 p. Paris, lib. Derache » »

Quatrefages (de). — Rapport sur les progrès de l'anthropologie; par M. A. de Quatrefages, membre de l'Institut. Gr. in-8°, 574 p. Paris, lib. L. Hachette et Cᵉ. » »

Saint-Albin (de). — Les Francs-Maçons et les sociétés secrètes; par Alex. de Saint-Albin. 2ᵉ *édition*, revue, considérablement augmentée et suivie des actes apostoliques des souverains pontifes Clément XII, Benoît XIV, Pie VII, Léon XII et Pie IX. In-8°, XXXIII-523 p. Paris, lib. Wattelier et Cᵉ. 7 »

Ségur (Mgr de). — Les Francs-Maçons, ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce qu'ils veulent; par Mgr de Ségur. 2ᵉ *édition*. In-18, 104 p. Paris, lib. Tolra et Haton. » 30

Petit catéchisme à l'usage des jeunes ultramontains de France et de ses vieux gallicans, en forme de dialogues. Gr. in-18, 72 p. Paris, librairie Lainé et Havard. » 75

Petite instruction chrétienne pour apprendre aux enfants à lire. In-32, 16 p. et vign. Lille, lib. Lefort. » »

Port (le) de Kiel considéré comme futur port de guerre allemand; avec une nouvelle carte du port et de ses environs; publiée par le comité de Kiel pour la flotte allemande. In-8°, 12 p. Paris, imp. Lainé et J. Havard. » »

Publications du Dépôt de la marine.

Raymond (Mme). — Un mariage parisien; par Mme Emmeline Raymond. In-18 jésus, 391 p. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ. 3 »

Rességuier (de) — Rapport sur le concours de l'Académie des jeux floraux; par M. le comte Fernand de Rességuier; secrétaire perpétuel. In-8°, 28 p. Toulouse, imprimerie Rouget frères et Delahaut. » »

Revue maritime et coloniale (Ministère de la marine et des colonies). T. 20e. In-8°, 1019 p. Cartes et planches. Paris, lib. Challamel aîné. 10 »

Séménow (de). — Le mauvais mari ; par Nicolas de Séménow. In-18, jésus, 304 p. Paris, lib. internationale. » »

Thackeray. — Le Livre des Snobs; par W. M. Thackeray. Traduit de l'anglais. In-18 jésus, 252 p. Paris, lib. L. Hachette et Ce. 1 »

Tondini. — Etudes sur la question religieuse de Russie. 1re étude. La primauté de saint Pierre prouvée par les titres que lui donne l'Eglise russe dans sa liturgie; par P. C. Tondini, barnabite. In-8°, 109 p. Paris, lib. Palmé. » »

Tounens (de). — Une Page d'histoire. Pétition adressée au Sénat français; par le prince de Tounens, Orélie-Antoine Ier, roi d'Araucanie et de Patagonie. In-8°, 7 p. Paris, 54, rue Mazarine. » 50

Veillées (les) lombardes, nouvelles traduites de l'italien, par la baronne de Chabannes. In-16, 80 p. et vign. Rouen, lib. Mégard et Ce. » »

SOMMAIRE DES ARTICLES

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX RECUEILS PÉRIODIQUES.

LE MÉMORIAL CATHOLIQUE.

Août 1867. Fin des documents pontificaux relatifs au centenaire. — Ad esse des évêques. — Réponse du souverain pontife à l'adresse de l'épiscopat. — Arsène : Marie, Reine des Saints (suite et fin). — D. Laverdant : La femme chrétienne est, comme Marie, suave, non austère. — L'abbé Pierre Lucidi : Observations sur une prédiction de Madeleine relative à la fin des temps (2e article). — F. Vercruysse : De quelques signes précurseurs de l'Antechrist. — Les dernières fêtes en l'honneur de sainte Germaine. — L.-F. Guérin : Vie de Mgr Rendu, évêque d'Annecy. — Charité à l'égard d'un philosophe fourvoyé. — F. Boissin : Dégageons la cathédrale. — Julien Malibert : Correspondance. — Un mot sur le peuple israélite. — Le zouave Jacob. — Variétés : l'Agneau et les bêtes de proie. — L. F. Guérin : Chronique religieuse. — Mélanges. — Faits bibliographiques. — Nouvelles littéraires. — J. G. Laforge : Bulletin bibliographique. — Esprit et fleurs évangéliques.

CORRESPONDANT.

Août. Comte de Montalembert : la Persécution religieuse de 1789 à 1791. — Auguste Cochin : Les Esquimaux à l'Exposition Universelle. — Marius Topin : l'Europe à Utrecht, suite. — Victor de Laprade : les Vacances, poésies. — Comte Desbassayns de Richemont : Elisabeth Seton et les commencements de l'Eglise catholique aux Etats-Unis. — Léon Lagrange : les Beaux-Arts en 1867. — L'Exposition universelle. — Le Salon. — Jean Tourguenef : Fumée, suite. — Mélanges. — Arthur Mangin : Revue scientifique. — P. Doubaire : Revue critique. — Léon Lavedan : les événements du mois.

ETUDES RELIGIEUSES DES JÉSUITES.

Septembre. P. Ch. Daniel : M. Guizot et les intérêts religieux au XIXe siècle. — P. G. Longhaye : de la Consolation dans la littérature païenne et dans la littérature chrétienne, deuxième article. — P. J. Gagniard : les saints pères au tribunal de M. Amédée Thierry. — P. P. Loysel : Le titre des rois d'Angleterre : Defensor fidei, sa signification et son origine. — P. A. Secchi : le soleil, conférence faite aux élèves de l'école Sainte-Geneviève, suite et fin. — P. A. Jean : le congrès préhistorique de Paris. — P. A. Nampon : œuvres des écoles apostoliques. — Correspondance. — Bibliographie. — Varia.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Juillet. G. Schæbel : L'Authenticité mosaïque du Deutéronome défendue contre les attaques du rationalisme allemand. — L'abbé de Barral : des aliments naturels et primitifs de l'homme. — Algar Griveau : Etude sur la condamnation du livre des Maximes des saints, d'après la correspondance de Bossuet et Fénelon, 11e article. — A. Thomoy Le Mouriez : l'incarnation de N.-S. J.-C. — H. de Charencey : Recherches sur la famille des langues américaines Pirinda et Othomi. — L'abbé C. A. Peltier : Lettre de Son Eminence le cardinal archevêque de Malines au recteur et aux professeurs de Louvain. — A. Bonnetty : deux années de mission à Saint-Pétersbourg. — Manuscrits, lettres et docu-

ments historiques sortis de France en 1789. — L'église de Saint-Denis, sa crypte, ses tombeaux, ses chapelles, son trésor, par M. le chanoine Jacquemet. — A. Bonnetty : Compte rendu aux abonnés, suite et fin. — Nouvelles et mélanges. — Bibliographie.

REVUE CONTEMPORAINE.

15 *septembre*. Arnold Henriot : Henry de Valois en Pologne. — Louis Testot : les auxiliaires de la navigation : les phares, amarres et signaux. — Jules Loiseleur : les récents Ecrits sur Voltaire. — Comte E. de Kératry : la chute de l'empereur Maximilien d'après des documents inédits, 3ᵉ partie. — Henry Montucci : Exposition universelle et internationale de 1867. — Les instruments de précision et la chimie. — Julius Rodenberg : le nouveau déluge, 5ᵉ partie. — Pascal Picard : chronique politique. — Emile Andréoli : Revue financière. — Max Berthaud : musique.

REVUE DES DEUX MONDES.

15 *septembre*. George Sand. Cadio, 2ᵉ partie. — Albert Réville : le peuple juif sous les Asmonéens et les Hérodes, d'après les historiens juifs de nos jours. — E. D. Forgues : fausses Routes. — Comte d'Haussonville : l'église romaine et le premier empire 1800-1814, suite. — L. de Carné : les Etats de Bretagne. — Adolphe d'Avril : la péninsule arabique depuis 100 ans, suite. — Le Pèlerinage de la Mecque. — Charles de Mazade : la Révolution et la Réaction en Espagne. — E. Forcade : chronique de la quinzaine. — Ch. de Mazade : Poésies nouvelles.

REVUE DU MONDE CATHOLIQUE.

Septembre. Monseigneur l'Evêque de Montauban : de la question philosophique. — Le P. Nampon : le centenaire de Saint-Pierre et de Saint-Paul à l'Exposition universelle. — Ernest Hello : la Revue des deux mondes et les prophètes. — Arthur Loth : Les dernières luttes du paganisme, suite et fin. — D. de Boden : Elisabeth, suite et fin. — Mgr Chaillot : les principales Collections des conciles, 3ᵉ article. — Bathild Bouniol : Beaux-Arts. — Léopold Giraud : l'Exposition universelle, 3ᵉ article. — J. Chantrel : causerie scientifique. — Le Victorial. — J. Chantrel : Chronique religieuse. — A. Vaillant : Revue littéraire.

SOMMAIRE DES ARTICLES

DE VARIÉTÉS PUBLIÉS PAR LES GRANDS JOURNAUX.

Constitutionnel. — 7 septembre. A. Nisard : Les Médecins au temps de Molière, par Maurice Raynaud.

Débats. — 4 septembre. Prévost-Paradol : Histoires antiques, par Léo Joubert. — 6. A. Achard : L'Amour des livres; Béranger et son temps; Circé, par J. Janin. — 8. Louis Ratisbonne : Histoire des ordres de chevalerie et des distinctions honorifiques en France, par M. Steenacker. — 10. Prévost-Paradol : La liberté et les intérêts matériels, par M. Poujard'hieu. — 11. Cuvillier-Fleury : Les Peres et les Enfants au XIXᵉ siècle, par Ernest Legouvé. — Gheel ou une Colonie d'aliénés, étude par Jules Duval. — 14. Ad. Franck : Etude sur la condition privée de la femme dans le droit ancien et moderne, par Paul Gide. — 16. Louis Ratisbonne : Massillon, par l'abbé Bayle. — 18 et 19. Ernest Bersot : La liberté dans l'ordre intellectuel et moral, par Emile Beaussire. — 21. L. Alloury : Chambre des comptes de Paris. Essais historiques et chronologiques, privilèges et attributions nobiliaires et armorial, par le capitaine d'Yanville. — 22. Edmond de Guerle : Camille, par l'auteur des Horizons prochains. — 26. A. Achard : Goya, par Ch. Yriarte. — 28. Cuvillier Fleury : Les Forces perdues, par Maxime Du Camp. — 29. Prévost-Paradol : Histoire du gouvernement parlementaire en France (1814-1848), par Duvergier de Hauranne.

Époque. — 7 septembre. J. Denizet : L'Esprit nouveau dans l'humanité, par Henri Brissac. — Le Socialisme pendant la révolution française (1789-1798), par Amédée Le Faure. — Leguevel de la Combe : Les Comédies et les Comédiens, par F. Sarcey. — Les Contes gais, par Edouard Cadol. — Les Chasseurs d'hommes, par Alfred de Bréhat. — 10. Maurice Drack : Le Curé de village, par l'abbé *** — 12. Francisque Sarcey : Le Chevrier, par Ferdinand Fabre. — 18. Maurice Drack : Le XIXᵉ siècle comparé aux époques de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV, par M. Génin. — Lettre de G. Sand : L'Esprit nouveau dans l'humanité, par Henri Brissac. — 26. Maurice Drack : Souvenirs de

voyage, par X. Marmier. — Le général Kléber, par le baron Ernouf. — 28. Maurice Drack : France et Rhin, par Proudhon.

France. — 3 septembre. Aubertin : La Grande Bohème, par H. Rochefort. — Mlle Cachemire, par J. Claretie. — Promenades dans Paris, par Léo Lespès. — 7 et 8. De l'Influence des climats sur l'homme et des agents physiques sur le moral, par le Dr Foissac. — 10. Gustave Merlet : Bossuet orateur ; Choix de sermons de la jeunesse de Bossuet, par M. Gandar. — 17. Ch. Aubertin : Journal d'un poëte, recueilli et publié sur les notes intimes d'Alfred de Vigny, par Louis Ratisbonne. — 23. E. M. B. La Conge : Recherches sur Jean Grolier, par Leroux de Lincy. — Réimpression des Bollandistes, t. XV et XIX. — Analecta divionensia, recueil de documents sur l'histoire de Bourgogne. — 30. Paul Foucher : Théâtre en vers et poésie, par A. Lomon. — Etudes sur Aristophane, par Deschanel. — Œuvres d'Aristophane, traduites par A. Poyard. — Les deux paganismes, par E. Loudun.

Gazette de France. — 4 septembre. Ch. Garnier : Histoire de la conquête d'Alger, par A. Nettement. — 10. E. Bonnier : Nouvelle traduction de Grotius, par M. Pradier-Fodéré. — 13. Ch. Garnier : Herminie de la Bassemoûturie, par le R. P. Thomas. — 20. Justin Buisson : Vérités et paradoxes, par Amédée Fournié. — 24. R. de Larcy : La Révolution et l'Empire, par le vicomte de Meaux.

Journal des villes et campagnes. — 5 septembre. L. Moland : Vie et opinions de M. Frédéric Thomas Graindorge, par Taine. — 6. J. Mongin : Souvenir du règne de Louis XIV, par M. de Cosnac. — 12. Firmin Boissin : Sainte Germaine Cousin, sa vie, ses miracles, son culte, par M. L. F. Guérin. — 16. M. de Camors, par Octave Feuillet. — 18. A. Delahaye : La Raison, la Science et la Foi devant le mystère, par l'abbé Poisson.

Moniteur. — 9 septembre. P. Mérimée : Le Victorial, chronique de Don Pedro-Nino. Traduit par le comte Albert de Circourt et le comte de Puymaigre. — 13. J. Nougaret : La Suède, son développement moral, industriel et commercial, par Ljungberg. Traduit par de Lillichook. — 16. Sante-Beuve : Mémoires du comte Beugnot. — 22. Sainte-Beuve : Histoire administrative de Frochot, préfet de la Seine, par Louis Passy.

Pays. — 9 septembre. Henry Pellerin: Tableau des progrès de la pensée humaine, par Nourrisson. — Biographies et panégyriques, par l'abbé Perreyve. — Divinités du christianisme, par Fulgence Girard. — Le Jury en matière criminelle, par Ch. Berriat Saint-Prix. — 10. Ch. Aubertin : Manuel d'hygiène, par le Dr Descieux. — Lazare Hoche, par M. de Bonnechose. — Acoustique musicale, par Lesfauris. — 12. Pellerin : Archives parlementaires de 1787-1860, par Madival et Laurent. — Une vocation d'artiste, par Ernest Chevereau. — Les compères du roy, par Charles Deslys. — 14. Charles Omervillers : Histoire d'Appelles, par Henry Houssaye.

Temps. — 3 septembre. A. Morel : La légende de Savoie, par Claude Genoux. — 10. H. Brisson : Histoire du droit de paix et de guerre, de 1789 à 1815, par M. Marc Dufraisse. — Lock : La Démocratie hellénique et les affaires de Crète, par Constantin Saravos. — 15. X. Feyrnet : Histoire de Port-Royal, par Sainte-Beuve.

Union. — 3 septembre. A. Nettement: Michel Cervantes et son temps, par E. Chasles. — 7. E. Gailhart : La Terre sainte, par Henri de Guinaumont. — 10. A. Rouyé : L'Amour, ou les sentiments du cœur. — 24. A. Nettement : L'Empire du milieu, par le marquis de Courcy.

Monde. — 1er septembre. Le chevalier Gougenot des Mousseaux : Souvenirs de l'armée pontificale, par M. le comte de Becdelièvre. — 2. Léon Gauthier : Portraits littéraires : Ponsard. — Les Manuscrits de Pascal. — 3. L'abbé Davin : La Sorbonne, en 1663-1665. — 4. La Grande-Chartreuse, par M. l'abbé Desorges. — L'abbé Darras : Histoire de Royaumont, par l'abbé Duclos. — 5. Hermann Kuhn : Dom Miguel de Portugal et son temps. — 6. P. Serret : Monsieur de Camors, par M. Octave Feuillet. — Barrier : Les Papes qui ont porté le nom de Pie. — 8. Edouard Dumont : Conversion du second gallican. — 14. L'abbé Desorges : Démonstrations évangélicanes. — 15. L. Gauthier : Portraits litiéraires : Châteaubriand. — 16. Riolé : L'Eglise et la civilisation moderne. — 17. Lefaivre : Le Fusil américain, par Peabody. — 19. X. de Fontaines : Les Francs-Maçons, par Ségur. — 21. Exposition universelle. — Le Brésil, par Hermann Kuhn. — 24. Le R. P. Delaporte : Problème économique et la doctrine catholique.

Le gérant, F. WATTELIER.

Paris. — Imprimerie Divry et Ce, rue N.-D. des Champs, 49.

Tome III. N° 11. Novembre 1867.

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PREMIÈRE PARTIE

AVIS A TOUS NOS AGRÉGÉS
ET A TOUS LES CATHOLIQUES.

Nous sommes en un temps de lutte suprême du mal contre le bien (1). Le mal ne saurait triompher, le bien ne peut succomber; mais il faut que personne ne se laisse endormir dans une sécurité décevante, il faut que ceux qui tiennent pour le bien apportent chacun leur concours et leur part de défense à cette grande cause dont le succès importe à la vie de la société.

Les livres sont un des plus dangereux moyens de nuire dont le mal se serve aujourd'hui. Nous sommes ici sur la brèche pour résister à ces attaques, dans la mesure de nos moyens, soit en faisant connaître les bons livres, soit en signalant les mauvais. Mais ce que nous pouvons est si peu de chose ! Si du moins il était possible de quadrupler, de quintupler nos forces ! Il dépend de vous, chers lecteurs, de nous y aider, de nous fournir des armes.

Nous rendons compte ici de quelques livres; mais combien d'autres que nous n'avons pas le temps de lire, ou dont, faute de place, nous ne pouvons parler! Car il est matériellement impossible que nous prenions et que nous donnions connaissance de tous les livres qui paraissent. Il serait pourtant fort à désirer, dans bien des cas, que l'on pût être ren-

(1) Au moment de mettre sous presse, nous recevons de Mgr d'Orléans l'autorisation de publier une édition populaire de sa Lettre sur l'*Éducation des filles*.

Nous croyons faire œuvre de bonne propagande en mettant cette utile réponse au prix le plus modique : la dépense du timbre ne nous a pas permis de descendre au-dessous de 15 c.

Sur ce prix net, nous livrerons 14/12, 60/50, 125/100.

Nous faisons appel à tous nos agrégés, pour qu'ils nous aident de leur concours actif et bienveillant.

seigné sur leur valeur. Que de livres que l'on achète sur la simple étiquette ou sur la foi de réclames intéressées, et combien de fois, aujourd'hui, n'est-on pas trompé ! A qui n'est-il pas arrivé, par exemple, de donner en cadeaux, en étrennes, peut-être même en prix, des livres qu'on avait crus bons, mais où le poison se cachait sous les fleurs, et de regretter, mais trop tard, d'avoir été contre le bien qu'on voulait faire ? Qui a le temps de lire tous les livres qu'il donne?

Certaines librairies religieuses n'ont-elles pas, sans le savoir, travaillé bien souvent à la propagation de fort mauvais ouvrages, en les étalant, richement reliés, avec un fort beau titre, sur leurs vitrines, et, complices involontaires d'une tromperie dangereuse, n'ont-elles pas, avec les meilleures intentions du monde, induit dans des erreurs très-graves les acheteurs les mieux intentionnés ? On ne peut pourtant pas n'acheter de livres que ceux que l'on connaît déjà.

Notre *Revue* serait, nous le comprenons bien, grandement utile si elle pouvait rendre rares, à l'avenir, de pareilles erreurs.

Nous avons, ce nous semble, trouvé un moyen par lequel chacun peut lui faciliter cette mission, en suppléant, au moins un peu, à notre insuffisance.

Voici ce que nous proposons à nos lecteurs et à nos agrégés :

Nous les invitons à mettre en commun ce qu'ils savent sur les mérites ou les défauts des livres nouveaux qui peuvent tomber entre leurs mains, et à nous faire part des découvertes en ce genre qu'ils font dans leurs lectures. Par exemple, s'ils rencontraient quelque livre excellent qui fût peu connu, ils pourraient, au besoin, nous le signaler. Mais ce que nous leur demandons surtout, c'est de nous indiquer, parmi les livres qui paraissent, ceux qui, n'étant pas crus mauvais, le sont certainement par leur fond et par leurs tendances : particulièrement ceux qui se cachent sous des dehors trompeurs, ou qui, nageant, pour ainsi dire, entre deux eaux, glissent subrepticement le mal à la faveur d'un peu de bien. Rien n'est plus dangereux que ces sortes de livres pour les lecteurs non prévenus ou trop confiants; heureusement ils se trahissent tous par quelque endroit au regard du lecteur attentif, et il est toujours quelque signe auquel on peut les reconnaître : bien souvent le nom de l'auteur, quelquefois (pas toujours) celui du libraire ou de la collection dont ils font partie, presque toujours l'éloge intéressé qu'ont soin d'en faire les plus mauvais journaux, sont déjà des indices qui peuvent mettre sur la voie. Dans bien des cas, une citation de quelques lignes suffit pour donner la mesure de leur intention et de leur esprit. Ce n'est pas qu'il ne puisse arriver quelquefois qu'un livre, bon d'ailleurs,

ait des endroits répréhensibles, qui cependant n'empêchent point que le reste ne soit louable.

Ces passages alors sont de simples taches qui ne déteignent point sur l'ensemble du livre et ne font point obstacle à l'utilité qu'on en peut tirer. Mais lorsque le but, l'intention est indubitablement perfide, ce qui n'arrive, hélas ! que trop souvent pour un grand nombre des livres populaires ou des livres d'éducation qu'on publie aujourd'hui, rien n'est plus utile que de noter spécialement les endroits par où se décèle le dessein de l'auteur. De cette manière, le lecteur saura d'avance où on veut le mener. Si quelqu'un peut, de temps en temps, nous envoyer, ou quelque citation bien significative ou quelque indication bien nette de ce genre sur des livres dont l'apparence l'aura trompé, tournant ainsi la fourberie contre elle-même et du mal tirant le bien, il rendra service aux familles, aux lecteurs honnêtes; et en particulier, il rendra service à l'Œuvre des Agrégations, en multipliant ses moyens d'opérer le bien qui dépend d'elle.

Si cette idée est accueillie, comme nous l'espérons, et si beaucoup de nos lecteurs sont disposés à entrer avec nous dans cette ligue du bien public, et à devenir doublement agrégés en se faisant ainsi nos collaborateurs, nous les remercions d'avance bien cordialement, et nous avons la ferme confiance que les nouveaux et bienveillants rapports qui en naîtront, non-seulement procureront à tous le précieux avantage d'une assurance mutuelle contre les mauvais livres, mais en resserrant plus intimement les liens de douce charité, en réchauffant l'ardeur du zèle, en faisant surgir d'un heureux contact de nouvelles lumières, auront pour l'avenir des résultats plus étendus qu'on ne peut même le prévoir.

Les communications devront être adressées à M. Wattelier, administrateur, qui les transmettra à la rédaction de la *Revue*.

Le comité de la rédaction.

LETTRE DE SA SAINTETÉ PIE IX.

Parmi les hautes Approbations qui ont été accordées jusqu'ici à l'ouvrage intitulé : *Les Francs-Maçons et les Sociétés secrètes*, par M. Alex.

de Saint-Albin (1), il n'en est pas qui puisse être plus agréable et plus encourageante pour l'auteur et pour l'éditeur, que celle qui nous vient du Souverain Pontife lui-même.

Sa Sainteté Pie IX a daigné faire adresser à l'auteur de cet ouvrage, par Mgr Mercurelli, son Secrétaire des Lettres latines, la lettre suivante que nous sommes heureux de publier. Elle fait le plus grand honneur à l'ouvrage qui a obtenu cette précieuse faveur, et montre que l'*Œuvre des Agrégations*, en publiant ce livre, a répondu à un des besoins les plus pressants et les plus urgents de la lutte actuelle du bien contre le mal.

Cette Lettre, sur laquelle nous appelons la sérieuse attention de nos lecteurs est, en même temps, un nouvel et solennel avertissement aux catholiques d'avoir à se liguer et de faire tous leurs efforts pour combattre le prosélytisme diabolique de la franc-maçonnerie. A ce titre surtout, nous devions donner toute publicité à la Lettre de Mgr Mercurelli, et nous espérons que nos Agrégés comprendront la nécessité où nous sommes tous de répandre le plus possible un livre qui est appelé à rendre un service aussi signalé à la sainte cause de l'Église. C'est ce que disaient encore leurs EEm. NN. SS. les Cardinaux, Archevêques de Besançon et de Bordeaux, dans les deux lettres que nous avons également reçues de ces éminents Prélats, et que nous donnons à la suite de la lettre de Mgr Mercurelli :

« Monsieur,

« Quoiqu'il ne soit plus permis à personne de s'aveugler sur les efforts des sociétés maçonniques, alors que la religion tourmentée, toutes les choses sacrées foulées aux pieds, toute autorité livrée à la contemption, tous les droits méprisés, les attentats partout perpétrés, montrent que l'œuvre de la corruption a été longtemps préparée dans leurs antres et mise en avant par elles-mêmes avec une grande impudence à la gloire de leur propre perfidie ; ç'a été cependant une heureuse pensée d'exposer sous les yeux de tous les artifices par lesquels ces hommes pervers tendent des embûches à ceux qui ne se tiennent pas sur leurs gardes ; de faire voir comment ils les prennent dans leurs filets, dans quelles chaînes ils les réduisent à la servitude la plus dure et la plus abjecte, et par quels moyens, après les avoir amenés peu à peu à l'impiété, ils les poussent à briser tous les liens de la société humaine.

« Depuis longtemps déjà la chaire de Saint-Pierre, maîtresse de

(1) 1 beau vol. in-8° de XXXII-520 p. — Prix : 7 fr.; pour les agrégés, 3 fr. 50.

vérité, avait averti du danger les rois et les peuples ; depuis longtemps elle avait frappé de ses armes spirituelles ces associations détestables ; et en outre les rébellions répétées, les commotions des peuples, les renversements fréquents des trônes, les guerres les plus terribles recommençant si souvent, avaient fait voir leurs fruits amers.

« Mais comme la voix de l'Église n'a pas été entendue, et qu'il plait encore à beaucoup d'attribuer ces effets cruels à toutes sortes de causes, il faut considérer comme très-opportun qu'on mette au grand jour, par le moyen des instructions de ces mêmes sociétés, que tant de maux soufferts doivent être attribués à leur complot, à leur perfidie et à leurs machinations, pour que les endormis se réveillent enfin et que les insensés comprennent.

« C'est pourquoi notre Saint-Père le Pape Pie IX a eu pour très-agréable la seconde édition revue et fort augmentée de votre livre intitulé : *Les Francs-Maçons et les Sociétés secrètes*. Il vous félicite d'avoir courageusement arraché tous les voiles de cette très-infecte sentine de tous les vices et de tous les crimes, et d'avoir divulgué, pour l'utilité de tous, et surtout des jeunes gens, les embûches dressées secrètement pour leur perte avec une ardeur et une ténacité vraiment diabolique.

« Plaise à Dieu qu'un grand nombre soit instruits par la lecture de cet ouvrage et apprenne à éviter les filets qui leur sont tendus ou à se débarrasser de ceux dans lesquels ils sont déjà pris, et qu'ils vous donnent ainsi la récompense la plus ample et la plus désirée du travail que vous avez accompli. Recevez-en le présage assuré de Notre Saint-Père, qui vous accorde avec un grand amour sa bénédiction apostolique, signe de la faveur divine et gage de sa bienveillance paternelle.

Pour moi, chargé de vous annoncer ces choses, je saisis avec une grande joie l'occasion qui m'est offerte de vous présenter l'hommage de mes félicitations particulières et de ma profonde estime et des vœux que je forme pour votre parfait bonheur et votre salut.

« Je suis, Monsieur,

« Votre très-dévoué et très-obéissant serviteur,

François Mercurelli,
Secrétaire de Notre Saint-Père le Pape pour les Lettres latines. »

Voici maintenant les deux Lettres dont le livre de M. de Saint-Albin a été honoré par NN. SS. les Cardinaux-Archevêques de Besançon et de Bordeaux. Nous nous faisons un devoir de les joindre à celles que l'auteur a précédemment reçues de plusieurs autres Prélats :

ARCHEVÊCHÉ DE BESANÇON.

Besançon, le 16 octobre 1867.

Monsieur,

Mes tournées de visites m'ont empêché de vous répondre plus tôt, et en même temps elles m'ont été utiles, parce qu'elles m'ont permis de lire en entier votre livre. Tout y est clair, précis, parfaitement prouvé, et la lumière qui en sort éclaire la plus épouvantable conspiration qu'ait pu rêver l'enfer contre Dieu, l'Église, les princes et la société. Comme parmi ceux qui s'engagent dans les associations de Franc-Maçonnerie, il y a des gens de bonne foi dans les commencements, ils pourront être éclairés par là et empêchés de faire de nouveaux pas qui leur seraient encore plus funestes. Mais, au moins, tous les honnêtes gens se ligueront avec un nouvel empressement contre une aussi coupable entreprise ; et les pasteurs de l'Église, faisant cause commune avec le Souverain-Pontife, redoubleront d'efforts pour apporter remède à ce mal. En tout cas, vous avez rendu un véritable service à la chose publique, et Dieu sera votre appui, votre bouclier contre les traits enflammés de l'ennemi, et votre récompense.

Veuillez recevoir, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

† CÉSAIRE,
Cardinal-Archevêque de Besançon.

ARCHEVÊCHÉ DE BORDEAUX.

Bordeaux, le 18 octobre 1867.

Monsieur,

La Franc-Maçonnerie, nébuleuse dans ses origines, est plus transparente dans ses aveux et dans ses actes. Votre livre intitulé les *Francs-Maçons ou les Sociétés secrètes* en confirme à propos les mystères sataniques. A la Franc-Maçonnerie, vrai soupirail de l'enfer, remonte le scandale contemporain des professions publiques d'athéisme, des horribles blasphèmes et des attaques acharnées contre Jésus-Christ et l'Église. La Révolution, si audacieuse et si puissante de nos jours, est son œuvre. Peut-on se faire encore illusion et mettre en doute la réalité de ses empiétements souterrains ?

Les loges aux cérémonies extravagantes, aux prétentions d'une inviolable fraternité, aux manifestations d'assistance mutuelle, ne sont que des couvre-feu. Formes extérieures, comme vous le dites, Monsieur, avec raison, elles servent à donner le change ou à recruter après épreuves des instruments dociles, mais elles cachent en même temps de leur manteau hypocrite les arrière-loges haineuses du christianisme, officines des plus sacriléges attentats, où se démasquent les grands dignitaires de l'Ordre.

Il est temps qu'on voie à découvert ces batteries ennemies et que, mieux informé, on n'accepte plus dans les grades inférieurs le rôle de dupe, pour être associé d'une manière ou d'une autre à des conspirations flagrantes contre la religion et la société.

Votre livre, Monsieur, sera une lumière pour beaucoup d'esprits égarés et trompés ; il arrêtera les uns, il ramènera les autres, si tant est que l'évidence des révélations puisse triompher des cœurs au milieu de ce tourbillon de doctrines et d'aspirations matérialistes qui les emporte.

Dieu veuille surtout par sa miséricorde soutenir les faibles et fortifier les courages en faveur des droits si effrontément sacrifiés de la vérité et du salut. La prière d'abord, puis la résistance aux scandales, un saint prosélytisme pour le bien des âmes, voilà ce que nous impose à tous aujourd'hui le danger où se trouvent l'état social et la religion.

Je bénis, Monsieur, la part que vous aurez eue à ce mouvement régénérateur par l'ouvrage que vous avez bien voulu m'envoyer et dont je vous félicite sincèrement.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération et de mes sentiments les plus dévoués. † FERDINAND, card. DONNET,

Archev. de Bordeaux.

DES ESPRITS, DE L'ESPRIT-SAINT ET DU MIRACLE, dans les six premiers et les six derniers siècles de notre ère, et spécialement des résurrections de morts, apparitions, exorcismes, et des protections surnaturelles de l'Eglise (extraits des *Bollandistes* et des procès de canonisation (1). In-8° raisin de XLVIII-488 p., avec un Appendice de 178 p. F. Wattelier et Ce.

Depuis bien longtemps, à notre avis, et à celui de beaucoup d'autres, on ne s'était occupé de cette question fondamentale, *du miracle*, avec autant de bonheur et de succès. Rien n'égale l'intérêt de ces développements toujours neufs, donnés à des vérités si anciennes. En effet, bien que l'on ne puisse appliquer à ce nouveau travail, basé sur les textes de l'Église, l'éloge que l'on faisait du dernier, en l'appelant « une immense levée de rideau sur un ordre de choses tout à fait inconnu, » on peut affirmer encore son originalité, en raison de la variété des

(1) Bien que ce nouveau mémoire soit le tome VI et comme le *couronnement* des deux premiers, il peut s'en séparer très-facilement et marcher seul vers le grand but qu'il se propose. Joint à son Appendice de 200 pages, son prix de 9 fr. 50 reste fixé pour les agrégés à 4 fr. 25.

détails, des notes et surtout des appendices, dont plusieurs sont d'un intérêt vraiment palpitant.

Au lieu d'offrir à nos lecteurs, comme nous en avions eu la pensée, la table abstraite et nue qui se trouve en tête du volume, nous préférons laisser l'auteur nous exposer lui-même une partie de son programme dans le *Prologue* fictif, consacré à l'entretien de Pythagore avec un de de ses disciples. L'auteur fait de ce dernier un de ces *devins* et *voyants*, très-communs dans cette école, et le charge de révéler à son maître, cinq siècles avant le christianisme, les merveilles de la nouvelle et sainte école qui remplacera la sienne.

Après lui avoir vanté ses guérisons innombrables et bien autrement merveilleuses que celles de son frère Esculape, le disciple *medium* continue en ces termes :

« Mais gardez-vous de croire, ô maître, qu'ils ne s'occuperont que de bienfaits sanitaires, car aucune des autres grâces miraculeuses n'échappera à ces hommes qui sembleront vouloir presser tout le genre humain dans leurs bras : *Tantôt ils éteindront d'un seul mot les incendies* (1), *apaiseront les tempêtes*, feront *rentrer dans leur lit les fleuves débordés*, *extermineront d'épouvantables dragons, feront reculer la mer et lui imposeront des limites...* Ils *transporteront des montagnes*; d'autres *feront le sauvetage de toute une ville naufragée...* On les verra se transporter *en corps et en esprit* d'un bout du monde à l'autre, et, après leur mort, ils *apparaîtront* aux jours et heures qu'ils auront fixés de leur vivant. Livrés à des mortifications épouvantables, les uns *vivront d'air*; à la lettre, pendant que les moins mortifiés ou les plus faibles ne jeûneront ordinairement *que pendant quarante jours*, et de ce jeûne rigoureux sortiront reposés et pleins de vie, au lieu d'en sortir *morts*, *comme cela vous arrivera*, cher maître, après le même essai, dans le temple de Métaponte.

« Voilà pour le cours normal de leur vie ; mais comme ce sont des hommes, et non pas des *demi-dieux*, comme les vôtres, leur vie prendra fin comme elle prend fin pour d'autres; néanmoins à leurs dernières heures, se passeront souvent d'étranges scènes. Ainsi, le concert permanent que l'on avait toujours entendu dans la poitrine de l'un d'eux deviendra extérieur et perceptible pour tous, à l'heure de sa mort, et toute une ville viendra l'écouter sous ses fenêtres... D'autres seront entourés par une foule d'anges et de saints qui rempliront leur appartement de lumière et de clarté, et que l'on *entendra* causer avec eux.

« Mais ce sera à partir de leur mort, que les miracles centupleront, car ce sera par là que Dieu voudra faire connaître qu'ils étaient et qu'ils sont ses amis. Pour proclamer cette gloire à nulle autre pareille, on révisera alors tous leurs actes; et leurs miracles, passant au second rang, céderont le pas à leurs vertus; une faiblesse, une erreur, une imperfection bien prouvées, compromettront leur cause à jamais. La preuve de l'*héroïsme* en morale sera de

(1) Dans le livre, chacune de ces affirmations aura sa petite note justificative.

toute nécessité; une vie simplement sublime ne suffirait pas... Leurs cadavres eux-mêmes participeront à leur gloire. Pour un très-grand nombre d'entre eux, l'*incorruptibilité* séculaire sera palpable, et de leurs dépouilles s'exhaleront des parfums délicieux, dont la suavité sans pareille se répandra sur des provinces entières. De ces dépouilles merveilleuses et de ces reliques découleront aussi très-souvent une huile ou manne vivifiante et sans nom, destinée à continuer, pendant de longs siècles, les miracles et les bienfaits primitifs.

« Mais que seront donc, ô maître, toutes ces merveilles auprès du monopole sans pareil qui leur sera dévolu et pendant et après leur vie ; ce monopole sera celui des RÉSURRECTIONS DE MORTS. (Ici le maître redouble d'attention. En le refusant à Pythagore, leur favori, les dieux ont prouvé suffisamment que la possibilité de ce don échappait à leur munificence.

« Les saints combleront pour la première fois cette immense lacune dans nos consolations, comme doctrine et comme œuvres; comme doctrine, car ils enseigneront à toutes les nations que tous les hommes ressusciteront en âme et en corps; et, pour le prouver rationnellement, ils s'appuieront sur l'exemple du grain de blé qui meurt et se putréfie dans la terre, afin de porter des fruits plus abondants; comme œuvres, car voyant l'incrédulité générale à cet enseignement, ils changeront de batteries, et se faisant *quasi-créateurs*, ils prendront le parti de s'en remettre à Dieu et à ces morts eux-mêmes. « Levez-vous, » leur diront-ils. Et devant cette sommation translégale, le mort, se levant à l'instant, tranchera péremptoirement la question.

« Aussi n'auront-ils pas un siècle d'existence, qu'un de leurs plus grands docteurs du second siècle pourra s'écrier sans crainte des démentis : « TRÈS-SOUVENT ET TOUTES LES FOIS QUE LA NÉCESSITÉ L'EXIGE, *la vie d'un homme est accordée aux prières de nos saints; son âme rentre dans son corps, et l'on voit ces morts ressuscités vivre ensuite avec nous* PENDANT PLUSIEURS ANNÉES. » (S. *Ireneus contra hæreses*, c. LVIII.)

« Et voilà qu'à partir de ces premiers jours, cette grande revanche de la vie sur la mort, passée pour ainsi dire dans les habitudes de ces hommes, ne pourra plus s'arrêter jusqu'à l'époque vers laquelle le monde incrédule, reculant de dix-huit siècles, cessera d'y croire et de la demander pour eux-mêmes; car voilà pour le coup ce qui dépassera toute croyance. Ecoutez bien, ô maître ! Ces hommes si prodigieux, qu'il faudra un certain courage pour confesser que l'on croit à leur vie; si nombreux que cent volumes *in-folio*, ne suffiront pas à contenir leurs annales; si respectés, que leurs temples couvriront la terre, et qu'à chaque jour de l'année on célébrera leur mémoire; si importants, qu'ils conseilleront les rois et régiront le monde; ces hommes; disons-nous, après quinze cents ans d'une gloire et d'un respect sans pareil, verront, du jour au lendemain, pour ainsi dire, leurs sépulcres brisés, leurs membres dispersés, leurs cendres jetées au vent, leurs magnifiques vies calomniées, leurs vertus tournées en ridicule, et leurs miracles opiniâtrément niés, malgré leur certitude *mathématiquement démontrée*.

« Sur les sophismes de quelques hommes (et de quels hommes!), la foi du

genre humain revirera de bord complétement. On lui soutiendra que « ce sont la superstition et l'amour du merveilleux qui ont tout fait, » et ils le croiront; — que « les dénégateurs du jour sont beaucoup plus éclairés sur toutes ces histoires que leurs narrateurs contemporains, » et ils le croiront fermement ; — que « ces faits très-simples, à leur origine, ne deviennent miraculeux que par la suite, » et ils le croiront; — que « pour admettre des résurrections de morts, il faudrait que les sages et les académiciens pussent les répéter à leur gré, » autrement dit, qu'il n'y eût plus de morts du tout, et l'on sera, pour lors, assez sot pour trouver cette condition très-logique; — enfin, que « les apparitions sont de vaines *images*, et que les morts sont bien morts, ce qui en finira pour toujours avec les deux plus grandes consolations apportées par cette religion de l'espérance, et alors la passion du désespoir sera si vive que l'on applaudira des deux mains à ce double débarras.

« Tels seront, ô maître, le délire et l'ignorance sans nom d'une époque qui, croyant tout savoir, ne saura absolument rien en dehors de l'application matérielle et adroite de certains agents physiques et naturels. »

« Jusqu'ici Pythagore avait religieusement écouté. Mais, à partir de ce moment, il interrompit brusquement son *medium*, et le grand maître qui disait la veille : « Il n'y a de fou que celui qui ne peut croire, » se met en devoir d'exorciser son disciple en lui en donnant cette raison : « Ami, évidemment le mauvais génie t'abuse, car l'oubli ou le dédain dont tu fais suivre de telles vies, dépasse toutes les limites de l'invraisemblance. Eh quoi ! la terre pourrait en venir, un jour, à ce degré d'ignorance et de folie de nier avec audace l'existence des causes *invisibles !* Non, la déraison n'atteindra jamais ce degré-là. Ensuite, l'avenir nous ménagerait, dis-tu, des *milliers* de Pythagores, lorsqu'il est écrit qu'il n'y en aura jamais qu'un, et qu'il suffira lui seul à l'admiration présente et future de toute la terre ! Tout cela est par trop absurde !

« Il n'y avait rien à répondre, car le Pythagore de Samos venait de faire sentir en deux mots la nécessité d'une réforme dans la race des Pythagores. Cette réforme est arrivée à son heure, et toutefois les deux dernières prophéties et du maître et de l'élève étaient également vraies ; à l'heure qu'il est, le philosophe de Samos, l'homme à la *Cuisse d'or*, l'hôte du *Coq* de Mecylle et « *le cauteleux enchanteur* » de Plutarque est encore encensé dans toutes les académies de la terre, tandis qu'elles s'inquiètent à peine des noms de nos milliers de Pythagores réformés et transcendants. »

A ce Prologue, succèdent sous la plume de M. de Mirville, l'énumération des sources auxquelles il va puiser et les preuves de l'accomplissement de son programme. Parfaitement convaincus que nos agrégés nous en sauront bon gré, nous les engageons vivement à les examiner par eux-mêmes.

DEUXIÈME PARTIE

REVUE DE DIVERS OUVRAGES

QUI NE SONT PAS PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ.

LES ÉPOPÉES FRANÇAISES, *Étude sur l'origine et l'histoire de la littérature française*, par Léon Gautier. Paris, Victor Palmé. Tome I, de xv-671 pages, 1865. — Tome II, de xvi-620 pages, 1867. — Prix de chaque vol. : 10 fr.

M. Léon Gautier s'est proposé un double dessein ; il a voulu résumer en un corps d'ouvrage, vulgariser sous une forme nouvelle tous les travaux de ses devanciers qui ont eu pour objet la littérature épique de la France, et, en second lieu, compléter ces travaux par les résultats de ses propres recherches.

« Quelque admirables, en effet, nous dit l'auteur (p. vi), et quelque concluants que puissent être, depuis quarante années, les travaux des érudits de France et d'Allemagne, nous n'avons pas tardé à nous apercevoir qu'après eux il restait encore quelque chose à faire. Nous avons essayé de redresser certaines erreurs, de combler certaines lacunes. D'ailleurs, nous avons toujours voulu contrôler par nous-même les assertions de nos prédécesseurs ; nous avons voulu remonter aux sources et tenir les manuscrits entre nos mains. Nous pensons, enfin, ne rien exagérer en affirmant que toute une moitié de notre livre sera véritablement originale. »

Les *Épopées françaises* se divisent en trois parties : I. *Origine et histoire*. II. *Légendes et héros*. III. *Esprit des épopées françaises*.

Dans la première partie, qui remplit tout le premier volume, M. Gautier raconte les destinées de nos chansons de geste depuis leur origine jusqu'à nos jours (décembre 1865). « Il se demande de quel pays elles « sont sorties, quelle fut leur formation à travers les siècles, quelles « vicissitudes elles ont successivement traversées, sous quels aspects

« divers elles nous apparaissent dans le passé. » Prenant pour exemple (p. VII) la plus ancienne et la plus belle de nos chansons de geste, la *chanson de Roland*, M. Gautier annonce qu'il montrera qu'avant d'être le héros d'une longue épopée, Roland avait été chanté dans des cantilènes courtes, religieuses et militaires, qu'à ces cantilènes ont succédé des chansons de geste, qu'à ces chansons de geste, de plus en plus développées, ont succédé des romans en prose, et à ces romans en prose les grossiers volumes de la *Bibliothèque bleue*. Chacune de ces transformations est l'objet d'une étude critique. Trois grandes périodes (de *formation*, de *splendeur*, de *décadence*) servent fort naturellement de subdivision à cette première partie, et donnent leurs noms à ces trois livres. L'auteur ne s'occupe que des romans carlovingiens, car, ne reconnaissant pas le caractère épique aux romans de la Table-Ronde, il a dû les exclure de cette histoire, ou, pour mieux dire, il n'a dû les considérer que dans leurs rapports avec nos épopées nationales.

Dans la seconde partie, qui forme le second volume, l'auteur raconte tous nos romans de chevalerie, toutes nos chansons de geste, d'après les meilleures éditions, surtout d'après les manuscrits (1) et dans l'ordre le plus logique. Nous avons la prétention, peut-être exorbitante, dit-il (p. VIII), — chacun remplacera les mots *peut-être exorbitante* par les mots *assurément légitime*, — qu'après la lecture de cette partie de notre œuvre, on connaisse exactement les péripéties principales, toute l'action et tous les héros des épopées françaises. « Ce que nous nous proposons d'écrire, continue-t-il (p. VIII), c'est une *Bibliothèque bleue* d'après les sources, une *Bibliothèque bleue* complète et critique. Car nous ne manquerons pas, au sujet de chaque cycle et même de chaque roman, d'indiquer sévèrement leurs sources historiques, de suivre à travers les temps les déformations de la légende primitive, de signaler enfin tous les rapports qui existent entre la vérité et la poésie. Pour continuer l'exemple précédemment choisi, nous raconterons ici la grande catastrophe de Roncevaux, et ne craindrons pas de la raconter en termes enthousiastes, en paroles ardentes. Puis nous la discuterons d'après les textes de l'Astronome limousin et d'Eginhard ; nous montrerons rapidement ce qu'elle est devenue en Espagne, où la fierté castillane a inventé un Bernard del Carpio pour en faire un rival heureux, un vainqueur de Roland, ce qu'elle est devenue en Allemagne, en Islande,

(1) Pendant plus d'une année, M. Gautier a travaillé, sous la direction de M. Guessard, à la bibliographie générale de nos vieux poëmes, vers 1855. Un tel travail, auprès d'un tel maître, l'avait admirablement préparé à l'étude des épopées françaises des épopées qui sont au nombre de plus de deux cents. Et il se trouve encore des gens pour répéter le ridicule mot : Les Français n'ont pas la tête épique !

en Flandre, partout enfin. Les portraits de tous nos héros, tracés à grands traits d'après tous nos romans, compléteront cet ensemble et formeront une sorte de galerie épique, qui reposera peut-être les yeux fatigués de nos lecteurs. »

Dans la troisième partie, qui constituera le dernier volume, l'auteur analysera toutes les idées de nos vieux poëmes, toutes leurs doctrines religieuses, politiques et morales.

Maintenant que nous connaissons le plan de toute l'œuvre, examinons en détail chaque volume.

M. Gautier, après de remarquables considérations sur l'épopée en général, établit parfaitement que nos chansons de geste ne sont ni d'origine romaine ni d'origine celtique, et qu'elles sont d'origine germanique. Étudiant d'abord la cantilène, il y reconnaît un petit poëme en langue tudesque, poëme à la fois lyrique et épique, national et guerrier, toujours chanté. Plusieurs chapitres sont consacrés aux cantilènes sous la première race, aux cantilènes depuis Charlemagne jusqu'au XIe siècle, enfin aux cantilènes religieuses. S'arrêtant un moment devant la *Chronique de Turpin*, cette chronique au sujet de laquelle on a tant disserté, et, hélas ! tant déraisonné, M. Gautier prouve que cette chronique n'a pu être rédigée plutôt qu'en 1060 et plus tard qu'en 1160, et qu'elle est, par conséquent, postérieure à nos chansons de geste. Ces chansons ont incontestablement leur origine dans les cantilènes en langue vulgaire, et non pas dans les légendes latines. M. Gautier, après avoir rappelé qu'un cycle est un groupe de poëtes et de poëmes *faisant cercle* autour d'un héros ou d'un fait considérable, que les principaux cycles de la France sont ceux qui ont pour centres Charlemagne, Guillaume d'Orange et Renaud de Montauban, qu'en même temps que les grands cycles se forment les cycles provinciaux des Lorrains, de Girard de Roussillon, de Raoul de Cambrai, etc., qu'enfin le dernier de nos cycles épiques est celui de la *Croisade*, prouve, contre le sentiment de Fauriel, que nos premières chansons de geste n'appartiennent en rien au midi de la France, et que le nord seul peut en revendiquer la gloire ; il insiste sur le caractère des plus anciennes de ces chansons, celles de *Roland*, de *Girard de Roussillon*, d'*Ogier*, de *Raoul de Cambrai*, d'*Aliscamps*, etc. M. Gautier répond ensuite et de la façon la plus satisfaisante à ces diverses questions : Par qui étaient composées les chansons de geste ? Où les trouve-t-on ? Comment se faisaient-elles ? Quelle était leur versification ? Comment se modifièrent-elles ? Quelle doit-être la classification générale de ces chansons ? Quels remaniements ont-elles

eu à subir depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours? Comment se propageaient les chansons de geste? J'indiquerai, comme un des plus remarquables, le dernier chapitre du second livre, qui roule sur la diffusion et la popularité universelles de nos chansons de geste. Puis vient le tour des romans en vers des XIVe et XVe siècles, des romans en prose de ces mêmes siècles. Enfin l'auteur s'occupe de nos romans incunables, de la Renaissance, du XVIIe siècle, du XVIIIe, de la *Bibliothèque des romans*, de la *Bibliothèque bleue*, de l'histoire des épopées françaises de 1789 à 1865, avec une bibliographie générale des chansons de geste depuis 1830 jusqu'à nos jours, laquelle comprend l'énumération complète, année par année, des travaux publiés en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, etc. M. Gautier résume en ces termes (p. 656) la thèse si savamment et parfois si éloquemment soutenue par lui dans cette première partie de son gigantesque travail :

La France est la plus épique des nations modernes;

Elle a possédé, au moyen âge, une épopée profondément nationale et profondément chrétienne;

Et la chanson de Roland vaut l'Iliade.

Le second volume est tout entier consacré à la légende de nos chansons de geste, et le héros de ce volume, c'est Charlemagne. M. Gautier analyse tour à tour *Berte aus grans piés*, *Girard d'Amiens*, les *Enfances Ogier*, les *Enfances Roland*, *Aspremont*, *Girars de Viane*, *Renaus de Montauban*, *Ogier le Danois*, *Jehan de Lanson*, *Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople*, *Galien*, *Simon de Pouille*, *Acquin*, *Fierabras*, *Otinel*, l'*Entrée en Espagne*, la *Prise de Pampelune*, *Gui de Bourgogne*, la *Chanson de Roland*, *Gaydon*, *Anséis de Carthage*, la *Chanson des Saisnes*, la *Chanson de Macaire*, *Huon de Bordeaux*. L'analyse de chaque roman, analyse non-seulement claire et fidèle, mais encore animée, vivante, est précédée d'une notice bibliographique et historique (1), et est suivie de la traduction des plus beaux passages, ce qui fait en quelque sorte de ce volume une anthologie de nos chansons de geste.

On ne saurait donner trop d'éloges au courage, à la patience, à la conscience, au talent de M. Léon Gautier. Critique, il montre toujours

(1) Chacune de ces notices se divise ainsi :

I. *Bibliographie*. 1° Date de la composition; 2° auteur; 3° nombre de vers et nature de la versification; 4° manuscrits qui sont parvenus jusqu'à nous; 5° édition imprimée; 6° version en prose; 7° diffusion à l'étranger; 8° travaux dont chacun de nos poëmes a été l'objet; 9° valeur littéraire.

II. *Éléments historiques de la chanson*.

III. *Variantes et modifications de la légende*.

beaucoup de goût et beaucoup de sagacité, et si quelques-unes de ses assertions sont contestables, elles sont toujours ingénieuses. Érudit, il est généralement très-bien informé, et on n'a relevé jusqu'à ce jour ni de bien nombreuses ni de bien graves inexactitudes dans une œuvre aussi considérable et qui présentait tant de difficultés (1). Écrivain, il mérite toutes nos félicitations, et son style souple, vif, coloré, entraînant, donne à une lecture déjà très-intéressante par elle-même un attrait singulier (2). Soit donc que l'on considère les *Épopées françaises* au point de vue du fond ou au point de vue de la forme, c'est un livre hors ligne et qui, on peut l'assurer, ne périra pas.

TAMIZEY DE LARROQUE.

LA BIBLE ET LA NATURE, *Leçons sur l'histoire biblique de la création dans ses rapports avec les sciences naturelles;* par F.-Henri REUSCH, docteur en théologie de la Faculté de Bonn; traduit de l'allemand par l'abbé Xavier HERTEL, prêtre du diocèse de Rouen. 1 vol. in-8°, XII-612 pages. Chez Gaume, Paris.

Cet ouvrage a paru pour la première fois en 1862. C'est sur la 2e édition que M. l'abbé Hertel l'a traduit. On lui a laissé sa forme primitive, c'est-à-dire celle de *leçons*, parce qu'il est le fruit du cours sur l'Écriture sainte dont le savant auteur a été chargé à l'Université de Bonn.

Il se divise en trente-quatre leçons, précédées d'une Introduction. Dans cette Introduction et dans les quatre leçons qui la suivent, M. Reusch résume « les principes posés par la théologie pour servir de base à un concordat avec la science naturelle. » Ce sont les propres expressions de l'auteur, p. 57. Il s'efforce de montrer cette union dans l'esprit des savants les plus illustres, comme Roger Bacon, Kepler, Copernic, Newton, Buckland, Chalmers, Ampère, Cuvier, Richard Owen, Humphry, David et tant d'autres.

Après ces préliminaires, le docteur Reusch consacre plusieurs leçons à l'explication de l'Hexameron mosaïque. Il rejette la théorie des

(1) En dehors des fautes qui ont été déjà signalées, je n'en ai remarqué que de toutes petites : Ainsi M. Gautier (t. I, pp. 321, 333, etc.) donne à tort à l'auteur du *Brut* le prénom de Robert. J'ai rappelé, dans la *Correspondance littéraire*, du 20 avril 1859 (p. 221) et ici même (tome II, p. 127), que ce prénom n'a jamais appartenu à Wace. — Ainsi (t. I, p. 551) nous lisons : « En 1580 parut la *Bibliothèque française* de Duverdier, et quatre ans après celle de Lacroix du Maine. » La vérité est que la *Bibliothèque françoise* de Du Verdier ne parut pas en 1580, mais en 1585 (Lyon, in-folio), et que celle de La Croix du Maine parut, non quatre ans après celle de son concurrent, mais un an avant (Paris, Abel l'Angelier, 1584, in-folio).

(2) Voir surtout, soit dans le premier, soit dans le second volume, d'admirables pages sur Charlemagne, sur Roland, etc. (t. I, pp. 38, 39, 141, etc., t. II, pp. 142, 143, 152, 154, 159, etc.).

époques; et il établit un système d'après lequel il faudrait compter dans la semaine créatrice trois jours de vingt-quatre heures (les trois derniers), trois successions de la lumière aux ténèbres s'effectuant dans un temps indéterminé, enfin une période indéfinie qui précéda les autres, le temps que dura le cahos, le *tohu vabohu* de l'écrivain inspiré. Nous n'avons aucune compétence pour nous prononcer sur la valeur de ce système; mais nous avouons que l'auteur le présente avec des raisons capables d'entraîner l'assentiment.

La huitième leçon est consacrée aux rapports de l'*astronomie* avec la Bible. Il y a là de belles considérations. Les leçons qui suivent ont trait aux théories diverses de la *formation de la terre*. La seizième, où il est traité *des fossiles*, offre de curieux détails. On remarquera surtout la partie paléontologique de l'ouvrage : elle embrasse dix leçons, de la quatorzième à la vingt-quatrième, dont les quatre dernières ont rapport au déluge. Les leçons qui ont rapport à la *chronologie de la Bible* et à l'*unité de la race humaine*, nous ont paru parfaitement traitées. Pour ceux de nos adversaires qui voudront les étudier sérieusement, bien des préjugés tomberont, et ils ne pourront que rendre hommage à la divinité de nos saints Livres.

Le docteur Reusch aborde le système de la *génération spontanée*; il ne paraît pas éloigné de croire à la possibilité théologique de ce système, et surprendra sans doute beaucoup d'esprits qui, peut-être, éprouveront quelque crainte de ses hardiesses. Toutefois, voici sa conclusion que nous tenons à citer, parce que certains critiques nous ont semblé forcer un peu les idées du docteur sur cette question.

Après avoir constaté le résultat des recherches de la science sur la formation des êtres organisés, et être arrivé à cette conséquence « que la Bible, enseignant que les premiers végétaux et les premiers animaux ont été créés par Dieu, ne peut être combattue par des objections faites au nom de la science, » le docteur Reusch dit ceci : « Lors même que la génération spontanée serait possible dans le sens des naturalistes et des théologiens anciens, le dogme de la création ne serait pas scientifiquement insoutenable. Et quand même des végétaux et des animaux pourraient naître d'eux-mêmes de la matière, cela ne prouverait pas encore qu'ils ne sont pas produits par un acte créateur de Dieu. Voilà pourquoi les anciens théologiens ne trouvaient aucune difficulté à admettre la génération spontanée. Cependant les progrès des sciences physiques démontrent, sinon avec évidence, du moins avec une grande probabilité, l'impossibilité de la génération spontanée, s'accordant bien mieux avec la Bible, ce qui confirme une fois de plus la proposition que

la Bible n'a rien à craindre, mais plutôt tout à espérer du progrès des sciences naturelles (p. 427). »

Si l'on n'admet pas complétement toutes les idées et les théories du savant professeur de l'Université de Bonn, on ne peut nier que son ouvrage ne soit un excellent et précieux résumé de l'état présent de la science et de l'accord qui existe, sur quantité de points entre elle et la Vérité révélée.

Un exégète distingué, M. l'abbé Glaire, nous dit (1) : « Il n'est pas rare de voir des savants qui n'ont cultivé qu'une des branches de la science, traiter avec une légèreté incroyable toutes les autres ; de là viennent ces faux jugements, ces raisons peu logiques qu'on trouve dans les écrits de certains auteurs dont le mérite et la supériorité dans leur spécialité sont incontestables. Et pour particulariser cette assertion, on peut dire que de là vient cette insouciance, cette espèce de mépris même qu'affecte ordinairement la classe des savants pour toutes les matières relatives à la Religion. Cette observation est applicable jusqu'à un certain point à beaucoup de théologiens, qui, de leur côté, dominés, subjugués même par ce grand et noble objet de leurs études théologiques, ne donnent aucune attention aux sciences humaines, ou ne les traitent qu'avec une sorte de dédain. Ce qui fait qu'à son tour la classe des savants, qui se tient à une distance très-éloignée d'eux, les regarde comme des hommes exclusivement attachés à un système qu'ils ont trouvé tout fait, et qu'ils soutiennent dans un intérêt personnel. Sans nier qu'il renferme quelque chose de bon et d'utile pour la société, ils prétendent qu'il n'a aucun fondement scientifique, et que, par conséquent, il ne mérite pas qu'ils s'en occupent... »

Rien de plus vrai que cette judicieuse remarque, et nous voyons journellement le mal qui résulte de ces méfiances réciproques et de cette regrettable séparation. Eh bien ! nous pouvons le dire, le livre du docteur Reusch vient parfaitement à propos pour, d'un côté, dissiper les préjugés des savants du monde et pour leur prouver que les vérités bibliques reposent parfaitement sur un fondement scientifique ; et pour, d'autre part, porter les théologiens à ne point faire bon marché, comme il n'arrive que trop souvent, du parti qu'on peut retirer en faveur de la vérité, des sciences humaines qui viennent aussi de Dieu : *Deus scientiarum !*

(1) Les *Livres saints vengés* ou la vérité historique et divine de l'Ancien et du Nouveau Testament défendue contre les principales attaques des incrédules modernes, et surtout des mythologues et des critiques rationalistes, par J.-B. Glaire. Paris, Méquignon et J. Leroux, 1845. (Tome I, *Préface*, p. IX.)

On doit donc savoir le plus grand gré à M. l'abbé Hertel d'avoir fait connaître en France le savant livre de la *Bible et la nature* au clergé et aux catholiques studieux : tous en retireront un réel profit.

L.-F. Guérin.

SAINTE GERMAINE COUSIN. Sa vie, ses miracles, son culte; avec le récit des solennités de sa canonisation, le 29 juin 1867; par M. L.-F. Guérin. In-18, 284 pages. Régis-Ruffet.

Notre siècle reçoit et lègue aux siècles à venir de grandes et frappantes leçons. Le monde veut se passer de Dieu et se faire le seul arbitre de ses destinées; mais Dieu se montre par les côtés par où le monde l'attendait le moins, et déconcerte ceux qui ne comptaient pas avec lui. Il ne se montre ni dans la colère ni dans l'éclat de la puissance, mais par des effets insensibles au vulgaire, et néanmoins irrécusables et indestructibles, en exaltant ce que le monde abaisse, et mettant à néant ce que le monde glorifie.

« Un Pontife chargé d'années, pauvre, et presque désarmé, fait parvenir l'expression d'un simple désir jusqu'à l'extrémité de l'univers, et, à l'instant, on part de tous les points de l'horizon catholique pour se rendre à son appel. L'Eglise, toujours remuée par cette voix de Père, se met en voyage sans compter ni les fatigues ni la distance; et rarement il fut réalisé autant de sacrifices spontanés pour donner une satisfaction de cœur à un seul homme. » (Paroles de Mgr l'archevêque de Toulouse.)

Et pour qui ces apprêts, ce concours, ces fêtes auxquelles rien ne se peut comparer sur la terre ? Pour quelques saints qui furent le rebut du monde, qui sont encore l'objet de ses mépris, et dont Dieu veut que la terre reflète la gloire qu'il leur donne au ciel. Et c'est Rome et l'Eglise, objet de tant de dédains et de haines, qui donnent ici-bas les palmes et les couronnes d'immortalité. « Avant comme après l'avénement du christianisme, Rome a été en possession du privilége de distribuer la gloire au génie et à la vertu... Mais quelle différence entre les hommes d'alors et ceux d'aujourd'hui ! Les grands hommes qui triomphèrent sur la voie Sacrée, et les faux dieux qui furent adorés dans le Panthéon, sont oubliés depuis longtemps : les saints qui ont été proclamés par l'Eglise dans ces solennités qu'elle appelle des *Canonisations* participent à l'immortalité de l'Eglise elle-même. » (Archv. de Toulouse.)

Et parmi les héros de ces grands triomphes dont le retentissement s'est prolongé comme l'écho de la formidable voix du tonnerre se prolonge à travers les nues, a figuré avec éclat et distinction une jeune bergère, une pauvre enfant déshéritée de tout ce que la terre estime. Et

sa patrie naguère encore lui rendait des honneurs comme jamais n'en reçurent les plus grands parmi les grands de la terre. Et pourquoi tout cela ? Pie IX nous l'explique lui-même :

« Dieu n'exalte point ainsi sans dessein une faible et pauvre enfant. Il veut donner à notre siècle les enseignements dont il a le plus besoin. En effet, dans un temps où tout le monde court après la fortune, le plaisir et l'élévation, rien n'est plus nécessaire que de proposer à notre culte et à notre imitation une vie sanctifiée dans la pauvreté, dans la souffrance et dans l'abjection. A un siècle égaré par de vains systèmes de philosophie et de science, il fallait opposer la vraie sagesse et la vraie science que Germaine Cousin avait apprises au pied de la croix, et dont les leçons l'avaient conduite à la plus sublime perfection et au triomphe le plus éclatant. » (Paroles citées par Mgr l'évêque de Poitiers dans son discours pour la béatification.)

En effet, Germaine fut si ignorante, au point de vue du monde, et si dénuée des avantages de l'esprit comme de ceux du corps, que « l'on se demande, dit l'évêque de Poitiers, si elle savait lire ; et tout porte à croire que de l'alphabet elle ne connut que le signe que nos pères n'oubliaient jamais de mettre au frontispice de l'abécédaire chrétien, je veux dire la croix de Dieu. » Mais que de choses elle savait, que le monde ignore ! Elle avait appris là, à l'école de la croix, tout ce qu'il faut savoir ; et cette ignorante enseignait les autres. Les petits enfants s'instruisaient près d'elle : de plus grands auraient pu s'y instruire aussi. Que de savants sont embrouillés dans leur science jusqu'à ne plus même savoir lire le nom qui est écrit partout ! La nature, qui est le continuel objet de leurs études, est pour eux un livre fermé. Au contraire, ce livre n'avait rien d'obscur ni de caché pour Germaine : elle y lisait partout son Créateur. « Depuis l'herbe qui croît en silence et se pare de ses fleurs, jusqu'au soleil éblouissant qui verse des torrents de lumière sur l'heureuse contrée qu'elle habitait, tout la jetait dans de saints et sublimes ravissements (1). » (Paroles d'un de ses panégyristes.)

Bien mieux, la nature lui obéissait, parce qu'elle-même elle obéissait à Dieu. Les hommes d'aujourd'hui, comme les géants d'autrefois, croient avoir, par le progrès de la science, réduit et dompté la matière ; mais bien souvent c'est la matière qui les dompte et les broie : l'humanité déchue, ainsi que le Sisyphe de la fable, roule sans cesse son rocher, qui sans cesse retombe sur elle ; mais les saints participent dès ici-bas aux priviléges de l'humanité réhabilitée. Dieu résiste aux superbes,

(1) Voir page 16 du livre de M. Guérin la citation entière, qui est elle-même ravissante.

mais il ne cache et ne refuse rien aux petits et aux humbles. Germaine était si humble et si ignorée, que sa renommée est toute miraculeuse. « Sa vie, pleine de larmes, est si obscure, a dit l'archevêque de Toulouse, que son plus beau trait sera toujours de ne pouvoir être écrite. »

Et pourtant cette vie a été écrite bien des fois par bien des plumes et en diverses langues, et on ne se lasse pas de l'écrire encore. « Nous n'avons point vu pour d'autres saints, disait, en 1854, l'avocat de la cause de canonisation, toute cette émotion populaire, tout ce désir de connaître leur vie, tout cet empressement à se procurer leur histoire et leur image. Des milliers d'exemplaires de la vie de Germaine ont été distribués... et ils ne suffisent pas pour satisfaire les demandes que les fidèles font, à l'envi, de l'histoire de notre bienheureuse, demandes sorties non-seulement de Rome, mais des autres villes de l'État pontifical et des États voisins. »

L'une des plus remarquables de ces histoires, écrites alors, est celle du P. Guiseppe Boero, de la Compagnie de Jésus, magnifiquement imprimée à Rome en 1854, chez Bertinelli, avec le portrait de la sainte et le bref de béatification. Plusieurs autres, depuis, ont été publiées à Toulouse.

Celle que donne aujourd'hui M. Guérin est la reproduction, dans un cadre beaucoup plus étendu, d'un petit opuscule de quelques pages qu'il avait fait paraître à la même époque sur le même sujet. Elle se distingue par quantité de réflexions pieuses, d'enseignements utiles, de citations parmi lesquelles nous avons puisé pour cet article, par de nombreux détails sur les miracles par lesquels Dieu glorifia son humble servante, et surtout par une relation très-étendue de tout l'historique de la béatification et de la canonisation.

En ce temps, où le sens des choses surnaturelles est si affaibli parmi nous, c'est encore une leçon donnée aux hommes matériels, que cette étonnante existence, qui n'est connue que par des miracles : miracles pendant sa courte vie, sans quoi on n'eût jamais entendu parler d'elle ; miracles, et en bien plus grand nombre, depuis sa mort, sans quoi les enthousiasmes populaires et l'universelle vénération seraient inexplicables. « Le tombeau, écueil ordinaire de toutes les grandeurs humaines, se change pour elle, dit l'archevêque de Toulouse, en une source de gloire : voilà de quelle manière le Seigneur sait honorer ses saints. »

Sa mort même, si obscure pourtant qu'elle n'eut pas même, à ce qu'on dit, un seul témoin, fut signalée à la terre par un miracle. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer ce passage que M. Guérin emprunte aux anciens biographes :

« Deux religieux allant vers Pibrac, surpris par l'obscurité, avaient été obligés de s'arrêter dans la forêt qui, à cette époque, n'était pas éloignée du village, et d'y attendre le jour, car ils ne connaissaient point la route et ils craignaient de s'égarer. Au milieu de la nuit, les bois furent tout à coup illuminés d'une clarté plus belle que celle de l'aurore, et ils furent témoins d'un ravissant spectacle. Ils virent une troupe de jeunes filles vêtues de blanc et environnées d'une lumière éclatante : elles se dirigeaient vers le coteau voisin, auprès d'une pauvre habitation... Quelques instants après, elles reparurent; mais, cette fois, il y en avait une de plus, vêtue aussi de blanc, qui marchait environnée de ses compagnes, radieuse et couronnée de fleurs nouvelles. Etonnés de cette vision, les bons religieux pensèrent qu'une âme sainte avait quitté la terre, et ils en éprouvèrent une joie céleste. »

Sa renommée grandit bientôt : des prodiges de toute sorte s'opérèrent sur son tombeau. Un siècle après, c'est-à-dire après plus de temps qu'il n'en faut pour faire oublier la plupart des gloires humaines, son nom déjà s'est répandu partout : « sa demeure en terre devient le rendez-vous de toutes les classes de la société ; on vient des contrées les plus éloignées. » (Arch. de Toulouse.)

Depuis ce temps, les miracles s'y sont succédé presque sans interruption, et elle n'a cessé d'être l'objet de la confiance des peuples, jusqu'à ce qu'enfin lui fussent décernés, dans nos jours de doute et d'incrédulité, les incomparables honneurs de la béatification et de la canonisation.

Parmi les traits les plus intéressants qui se rattachent à son culte, nous citerons, d'après M. Guérin, l'hommage d'un de nos plus grands artistes qui a trouvé pour elle une de ses plus belles œuvres : « Un des neveux de M. Ingres était dangeureusement malade. La tumeur dont il était affligé avait résisté dix mois à Velpeau, Andral et à Cruveilhier. L'état de ce malheureux enfant était désespéré. On suggéra alors à M. Ingres la pensée de recourir à l'intervention de sainte Germaine. L'illustre artiste fit un vœu. Huit jours après l'effroyable tumeur avait disparu comme par enchantement. A l'instant même, M. Ingres se mit à accomplir son vœu, c'est-à-dire qu'il entreprit un magnifique tableau. Germaine y apparaît au moment où elle quitte ce monde pour s'élancer dans l'éternel séjour, au milieu d'un nuage éclatant qui semble remonter derrière elle. Au-dessus de sa blonde tête, on voit légèrement tracée la couronne des bienheureux ; à sa droite, dans le lointain, on distingue les tours du château de Pibrac ; à sa gauche, on voit bouillonner, à travers les cailloux, le ruisseau du Courbet ; sur l'autre rive

est la croix de pierre devant laquelle on la vit prier tant de fois, et, quelques pas plus loin, l'église où elle porta si souvent ses pieuses méditations. L'un de ses pieds semble effleurer à peine l'herbe de la prairie; l'autre ne touche déjà plus à la terre; sa foi puissante la ravit aux cieux... »

Ce tableau date de 1856. L'auteur en fit don à la paroisse Saint-Etienne de Sapiac, à Montauban, sa patrie.

Mais nous en avons dit assez, ce nous semble, pour inspirer le désir de connaître et de lire le livre de M. Guérin, touchant hommage rendu après tant d'autres à la sainte bergère, illustre aujourd'hui. Ce livre est à la fois instructif, édifiant, solide, et plein d'une douce et onctueuse piété. Sa lecture ne peut qu'être utile, et elle convient à toutes sortes de lecteurs. C. Estienne.

DU BONHEUR DANS LE DEVOIR, par H. Roux-Ferrand. 1 vol. in-18 de 166 pages. Paris, 1867. — Prix : 1 fr.; pour les agrégés, 40 c.

L'auteur de cet excellent petit livre est tout à la fois un homme d'esprit et un observateur profond. On sent bien, en le lisant, que la fermeté de sa raison et la droiture de son cœur l'ont préparé à recevoir, de longue date, ces dons de la grâce, ces vives lumières de la foi qui élèvent l'homme au-dessus de ce qu'il y a de plus sublime et de plus délicat dans les connaissances et les sentiments naturels. Mais, plein de condescendence pour l'ignorance profonde et les préjugés de la jeunesse plus ou moins lettrée de nos jours, l'auteur a eu l'heureuse inspiration de faire appel aux simples lumières de la raison, afin de rappeler les hommes à la notion du devoir.

Pour ne pas effaroucher l'infirmité intellectuelle et morale de la classe de lecteurs à laquelle il s'adresse, M. Roux-Ferrand a parfaitement compris qu'il fallait tempérer ce qu'il y avait d'austère dans ce grand mot de *devoir*, et il ne l'a lancé que sous le couvert du *bonheur*; ce mot magique qui répond aux aspirations les plus vives, les plus constantes de l'homme. Le tour vif de l'exposition, la division en nombreux chapitres, la brièveté des alinéas et jusqu'au luxe de la disposition typographique, tout rend attrayante et facile la lecture de ce charmant petit volume.

Le plan est simple et fécond : — L'ordre physique et moral du monde manifeste les volontés divines; — voilà la première partie qui se subdivise sous ces cinq titres : Création. — Règne végétal. — Règne animal. — L'homme. — Le monde moral.

Dans la deuxième partie l'auteur étudie les trois genres de vie de l'homme : la vie purement animale que mènent ceux qu'on appelle si justement des brutes ; — la vie de lutte perpétuelle entre les appétits du corps et les pures aspirations de l'âme ; — enfin la vie vraiment raisonnable par laquelle l'âme, dominant le corps, tend à s'améliorer et à s'approcher du souverain Bien.

L'examen des phénomènes de ces trois genres de vie amène de rapides et généreuses considérations sur l'Égoïsme, l'Orgueil, l'Amour-propre, l'Avarice, la Passion, la Folie.

Une fine et juste appréciation *des divers éléments de bonheur*, forme la troisième partie.

Ainsi préparé, le lecteur peut aborder avec fruit ce qui forme le fond de l'ouvrage, c'est-à-dire la quatrième partie, qui traite de *l'accomplissement des devoirs considérés comme source du bonheur*. Devoirs envers Dieu, — envers la famille et le pays, — envers les hommes, — envers nous-mêmes. — L'auteur touche à tous les grands points de ces questions capitales : ce ne sont pas des dissertations, ni des théories ; c'est la causerie spirituelle, chaleureuse, sympathique, d'un homme de cœur et d'esprit qui, laissant de côté tout appareil de pédantisme, fait appel à la raison, au bon sens, à la droiture naturelle de ceux auxquels il s'adresse.

Un délicieux épilogue termine l'ouvrage, sous ce titre : *Du calme, de la paix intérieure et du bonheur*. Dans cette cinquième et dernière partie, l'auteur fait un heureux parallèle du bonheur et de la sagesse tels que les concevaient les philosophes païens, et la notion de la véritable sagesse et du vrai bonheur dont le christianisme nous a révélé le secret ; puis, se confiant avec raison dans l'élévation de sentiment à laquelle il a su, peu à peu, faire arriver son lecteur, il termine en lui faisant répéter avec lui le sublime monologue de saint Augustin, excitant son âme à chercher dans la fidélité au devoir et les espérances éternelles, le secret du calme et du bonheur, au milieu même des misères de cette vie.

Écrit par un homme du monde, à qui l'expérience de l'âge donne la maturité, sans lui enlever la vivacité, la verve des premières années, ce livre fait pour notre époque, avec sa forme littéraire et sa méthode simple, claire, rapide, répond assurément aux besoins, — de beaucoup d'âmes trop affaiblies pour supporter même le lait des éléments de la foi, — et de beaucoup d'esprits si obscurcis par l'athéisme et le matérialisme pratiques de notre époque, qu'ils ont besoin d'un guide condescendant et affectueux, pour les ramener à supporter la lumière du bon sens.

Puisse ce petit livre se répandre à profusion; c'est une semence de vie morale et de vertu qui ne restera pas stérile, pourvu que l'âme qui la recevra conserve quelque bon élément. Le résultat doit être plus grand encore, nous en avons la confiance : ce livre sera pour plusieurs une préface dont la lecture les ramènera à étudier et à pratiquer le catéchisme et l'Évangile. A. Conabi.

L'ALSACE ANCIENNE ET MODERNE, ou *Dictionnaire topographique, historique et statistique du Haut et du Bas-Rhin*, par Baquol. 3e édition, entièrement refondue, par P. Ristelhuber, membre de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace. Strasbourg, Salomon. Paris, Aubry. 1 vol. gr. in-8° de 642 pages à 2 colonnes. — Prix : 15 fr.

Le Dictionnaire des départements du Haut et du Bas-Rhin parut pour la première fois en 1849, et ce livre fut trouvé si utile qu'il fallut en donner, deux ans après, une seconde édition. Cette édition avait été grandement améliorée par l'auteur, mais il y restait encore un assez grand nombre d'erreurs et surtout de lacunes. Aussi doit-on vivement remercier M. Ristelhuber d'avoir rectifié ces erreurs, d'avoir comblé ces lacunes, et, en un mot, d'avoir si consciencieusement remanié le travail de Baquol, que c'est, en quelque sorte, un ouvrage tout nouveau qui nous est aujourd'hui donné sous le titre de l'*Alsace ancienne et moderne*.

Les changements ont eu un triple objet : la topographie, l'histoire et la statistique. Auprès du nom moderne des localités, énumérées par ordre alphabétique, M. Ristelhuber a inscrit les noms anciens avec la date de l'apparition de ces noms et l'indication des sources qui les renferment, et il se plait à reconnaître (*Préface*, p. III) que, pour cette partie de son travail, il a été beaucoup aidé par les livres de Schœpflin et de Grandidier, ces deux célèbres représentants de la science historique en Alsace. « Un autre point, ajoute-t-il (*ibidem*), encore plus négligé par notre devancier, était celui de l'origine des noms qui se présentaient sous sa plume. Des noms de lieux de l'Alsace actuelle, les plus anciens sont celtiques et se rapportent à la situation ou à la condition de la localité ; les noms romains, qui viennent ensuite, ne sont guère que des mots celtiques latinisés, mais les dénominations les plus nombreuses doivent être reportées à la période franque... Eclairé par les lumières de la science allemande, nous nous sommes avancé sur le terrain avec prudence, et l'avons abandonné lorsqu'il devenait trop périlleux. » M. Ristelhuber n'a pas manqué de faire bénéficier, suivant son expression, des notices historiques de toutes les découvertes parti-

culières opérées dans le champ de l'archéologie locale, et dues surtout à la Société pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace, fondée en 1855, et qui est maintenant des plus florissantes.

On peut dire en toute vérité que le précieux volume dont je m'occupe offre sur l'Alsace tous les renseignements désirables. Si, dans le *Dictionnaire*, on trouve une notice sur chacune des localités du Haut et du Bas-Rhin, même sur les plus humbles, les renseignements généraux abondent dans le *Précis historique de l'Alsace*, qui précède le *Dictionnaire*, et dans l'*Alsace féodale, ou état de cette province en* 1789, dans le *Vocabulaire des hommes célèbres nés en Alsace*, qui suivent ce même *Dictionnaire*. L'ouvrage est accompagné de planches qui reproduisent : 1° l'ancienne bannière de Strasbourg, d'après un tableau du XIIIe siècle déposé à la bibliothèque de la ville; 2° les armes des principales villes de la province; 3° les anciennes monnaies de l'Alsace; 4° la carte de l'Alsace de Daniel Specklin (1576); 5° une carte présentant l'état de la province d'Alsace en 1790; 6° deux très-belles cartes des départements du Haut et du Bas-Rhin. Le tout est fait avec un soin extrême, et ce n'est pas sans un vif plaisir que je le constate; plan, exécution littéraire, exécution typographique, échappent également à tout reproche. Aussi, en fermant ce volume, que j'aurai si souvent à rouvrir, je ne puis m'empêcher de dire, avec une jalouse tristesse : Pourquoi chacune de nos anciennes provinces ne possède-t-elle pas un dictionnaire topographique, historique, statistique aussi commode, aussi exact, aussi complet ? TAMIZEY DE LARROQUE.

LES COLLECTES, ou *simples homélies sur les premières oraisons de chaque dimanche,* par M. l'abbé PICHENOT, vicaire général de Sens. 1 vol. in-12. Chez A. Bray.

LES PSAUMES DU DIMANCHE, *Instructions sur les Vêpres données au prône de la cathédrale de Sens,* par le même. 1 vol. in-12. Chez A. Bray, Paris.

Voici deux ouvrages tout à fait pratiques; ils sont faits surtout pour MM. les curés de paroisses qui y puiseront de solides matériaux pour leurs propres Instructions de prône paroissial, si même ils ne se contentent pas de les reproduire textuellement, ce qui, dans bien des occasions, pourrait leur être d'un précieux secours.

Comme on le voit par les titres de ces deux ouvrages, il y a ici des Instructions pour le matin et pour le soir; et ces Instructions simples, claires, à la portée de tous, offrent un cours complet sur les Collectes de la sainte Messe pour chaque dimanche et fêtes, et sur les Psaumes des vêpres du dimanche.

La Collecte, a dit quelque part M. Léon Gautier, est le résumé substantiel de tout l'office ; c'est une merveille de concision, d'exactitude et de poésie. On n'a pas encore assez remarqué que ces qualités peuvent être légitimement attribuées à toutes les Oraisons de la Messe ; nous n'en pouvons pas dire une seule sans être pénétré d'admiration, et l'antiquité n'a certainement rien produit de si beau ; rien n'est laissé à l'arbitraire. Les auteurs inconnus de ces petits chefs-d'œuvre ne savent rien sacrifier à la phrase, tous les mots portent ; deux ou trois règles très-simples sont constamment observées. Chaque Collecte notamment se compose de deux parties : la première, sous forme d'incident, où l'on expose l'objet de chaque fête ; la seconde, qui est la proposition principale, où l'on formule à Dieu une demande en rapport exact avec la solennité du jour, et le tout se termine par ce magnifique *Per Dominum nostrum Jesum Christum*, qui atteste la toute-puissance et perpétuelle médiation du Fils de Dieu, se tenant entre terre et ciel pour attirer sur Lui les miséricordes de son Père, et les faire ensuite redescendre sur les hommes.

Il est certain qu'il n'y a pas de *Prières* plus belles, plus complètes, plus appropriées aux différents besoins des âmes que les Collectes ou Oraisons du Missel romain, et nous nous étonnons que les fidèles pieux, au lieu de tant de formules froides, languissantes qu'ils trouvent dans quantité de pauvres petits livres, ne s'attachent pas plutôt à apprendre ces sublimes prières par la Liturgie catholique. M. l'abbé Pichenot, en les expliquant dans une suite d'Homélies, contribuera, sans doute, à les faire goûter et adopter par ceux qui prient, et, certes, ce ne sera pas là un mince service rendu aux âmes. Ce sera aussi, nous pouvons le dire, contribuer à l'accroissement de la vraie et solide piété.

Les *Psaumes*, écrit M. l'abbé Berton, renferment à la fois l'histoire primitive du genre humain, le tableau prophétique de ses destinées ultérieures, le dogme tout entier esquissé en traits de feu, la morale sous une forme vivante et pratique, des formules de prières pour toutes les phases du mouvement de l'âme vers Dieu, ou plutôt les *Psaumes* sont un torrent de prières qui roule dans son lit, la doctrine, l'histoire, la prophétie et les lois, pour transmettre à ceux qui se penchent sur ses bords et qui s'abreuvent à ses ondes l'expression de la foi, de l'adoration, du repentir, de l'espérance et de l'amour divin.

Dans les *Instructions* qui composent son livre : *Les Psaumes du dimanche*, M. l'abbé Pichenot s'attache à mettre en relief toutes ces richesses. Il explique chaque Psaume des Vêpres, et le fait d'une manière généralement solide et attrayante. Il faut convenir, du reste, qu'à part

les hauts et puissants enseignements que renferment les Psaumes, l'auteur avait là une mine précieuse à exploiter.

Toutes les beautés que l'on rencontre dans les prophètes, dans les historiens, dans les moralistes de l'Ancien Testament sont, pour ainsi dire, concentrées dans les Psaumes. » Lisez, dit l'auteur des *Méditations* (et il doit s'y connaître), lisez de l'Horace ou du Pindare après un Psaume. Pour moi, je ne le puis pas. » Avant Lamartine, La Harpe écrivait : « Je connais, comme un autre, Horace et Pindare, mais si j'ose le dire sans manquer de respect pour ce qui est sacré en le rapprochant du profane, l'Esprit-Saint qui n'avait pas besoin, pour agir sur nous, de remporter la palme de l'esprit poétique, apparamment ne l'a pas dédaignée ; car, à coup sûr, les vrais poëtes ne la lui disputeront pas. » Et Joseph de Maistre s'écrie : « Lorsque l'aigle du Cédron prend son vol vers les nues, votre œil pourra mesurer au-dessous de lui plus d'air qu'Horace n'en voyait jadis sous le cygne de Dircé. »

En lisant le livre de M. l'abbé Pichenot sur les *Psaumes du dimanche*, on sent qu'il a fait passer plus d'une des beautés de son original dans ses Instructions. Nous recommandons donc ce livre comme celui sur les *Collectes*.

J.-G. Laforge.

LES TREIZE MALCHANCES DU CAPITAINE TANCREUIL, nouvelles histoires parisiennes. — A quelque chose malheur est bon, — par M. Eugène de Margerie. Paris, 1867. Chez Adrien Le Clère. 1 vol. in-12 de 404 pages. — Prix : 3 fr.

On demande souvent des lectures courtes, morales, intéressantes. Voici un livre qui remplit ces trois conditions. Toutes ses histoires ont été faites pour un petit journal littéraire quotidien dont nous déplorons la disparition, *les Petites Nouvelles*. L'auteur s'appesantit trop sur cette origine, qui peut être honorable, mais qui n'est pas une garantie de succès. Faire une analyse des Treize Malchances (nous aurions préféré Mal-Chance), et de tout ce qui les suit, ce serait les raconter ; l'auteur l'a fait; nous ne voulons pas marcher sur ses brisées. Il n'y a rien de romanesque, si ce n'est peut-être quelques passages des Treize Malchances, et encore ne peut-on rien trouver qui soit de nature à exciter l'imagination, à porter à la rêverie. Ce sont des récits d'aventures extraordinaires, des contes moraux, comme on disait autrefois, mais peu dans le sens de Marmontel. La morale ne se montre pas seulement à la fin; elle paraît à chaque page et donne par ci par là de fort bonnes leçons à l'adresse de qui veut en profiter. Les malheurs du capitaine Tancreuil conduisent à cette conclusion qu'il faut se confier en Dieu,

maître de tous les événements. Ailleurs, on voit que la jalousie met le trouble dans les ménages ; que les malheurs ont leur bon côté ; qu'il ne faut pas gâter les enfants, et que, lorsqu'on a eu ce tort, il ne faut pas attendre au dernier moment pour le réparer.

C'est un excellent livre pour des écoliers en vacances ; il plaira davantage lu en plusieurs fois qu'absorbé tout d'un trait. Les histoires se ressemblent beaucoup ; elles sortent toutes du même moule ; on voit trop qu'elles sont faites pour la conclusion que l'on veut tirer. Il y a bien des longueurs, des remplissages qu'on excuse dans un journal, mais qu'il faut impitoyablement retrancher d'un livre. Pourquoi dans un ouvrage destiné au peuple parler sans cesse d'examens, de boules de toutes les couleurs, citer Virgile et d'autres en latin. Ce sont sans doute des oublis de M. de Margerie, car il n'en est plus à faire son premier pas dans la littérature populaire. RENÉ DE SAINT-MAURIS.

RÉCITS ET SOUVENIRS, par Etienne MARCEL. In-12. Adrien Le Clère et Dillet.

Ce volume contient quatre opuscules qui, malgré notre peu de goût pour les romans, nous paraissent d'une lecture non-seulement agréable mais sans danger pour une jeune fille, à la condition toutefois que cette lecture soit faite à côté d'une mère chrétienne.

— *La Calèche de tante Agathe.* — Si toutes les jeunes filles élevées dans des couvents de haute renommée savaient mettre à profit l'éducation chrétienne qu'elles y ont reçue, on pourrait espérer de la jeune génération une amélioration complète. Des jeunes personnes simples, modestes, laborieuses, se plaisant au foyer de la famille, évitant les plaisirs du monde, ne tarderaient pas à devenir des femmes fortes, des épouses aimables, dévouées, courageuses, des mères de famille éclairées, prudentes, capables par leurs bons exemples de régénérer la société. Telle promet d'être Lucie Closset. A une candeur toute juvénile, elle joint la sagesse et la fermeté. Ce qui ne l'empêche pas d'être gracieuse et instruite, d'être soumise, respectueuse, reconnaissante. Elle puise sa force dans sa patience, dans ses convictions, et comme elle le dit, dans le souvenir des leçons de morale des bonnes religieuses du Sacré-Cœur. Et elle s'applique à les mettre en pratique.

Quant à la tante Agathe, après l'avoir vue simple et bonne, on la voit vaine et ridicule au dernier point. Un héritage !... puis, les exigences du monde, ses plaisirs, tout l'enivre. La vie de sa nièce prend, sous sa conduite, la tournure d'un roman insipide. Heureusement,

l'adversité arrive à propos pour lui dessiller les yeux; alors, retournant à son premier état, elle rend justice à Lucie, elle redevient heureuse et fait le bonheur des siens.

Ce tout petit roman épistolaire est bon dans le fond; du moins pour les jeunes filles déjà raisonnables. Car, pour un esprit léger, pour un cœur naïf et tendre, tous ces détails de prétendants sont toujours d'un mauvais effet.

— *Un Berceau.* — Cette petite nouvelle commence par un mariage tout fait. Deux jeunes époux, dans une position très-modeste, mais cherchant à imiter le monde opulent, n'ont pas manqué de faire le voyage de noce... On arrive de Fontainebleau, cela fait bon effet dans la maison où va s'installer le jeune ménage.

On ne peut mieux tracer le portrait d'une jeune fille égoïste et vaine : elle se dit, en prenant un mari, j'aurai *un chez moi*, je recevrai des cadeaux; je ne donnerai plus de leçons de piano, je serai *indépendante !...* Telles étaient les pensées qui occupaient Aimée avant d'épouser Alfred. Elle ne se doutait pas des devoirs que ce nouvel état lui imposerait; aussi ne se rendait-elle pas compte si elle aimerait son mari, car c'est elle-même qu'elle aimait!... Conséquemment, quelle vie capricieuse, insouciante et inutile!... Il lui fallut bien des peines, bien des déceptions avant de trouver le bonheur.

Le bonheur est dans l'accomplissement du devoir, et pour la femme, le devoir ira presque toujours jusqu'au dévouement. Or, toute femme qui ne comprend pas ce sentiment, cette abnégation, qui compte pour rien le soin de sa maison, les égards dus à son mari, toutes ces petites attentions qni le retiennent volontiers chez lui, se prépare bien des douleurs.

La conduite d'Aimée ne va pas jusqu'à l'immoralité ; mais elle aime beaucoup trop le plaisir. Heureusement, Alfred est indulgent. (Un autre eût eu moins de patience.) Il aime, il espère... Enfin Dieu leur reprend la petite fille qu'il leur avait donnée. Elle a été négligée : on se fait réciproquement des reproches... Alors, au moment où ils travaillent à se séparer, la vue du berceau vide de leur enfant les fait fondre en larmes; ils avouent chacun leurs torts : Alfred reconnait qu'ils ont oublié Dieu. Ils se promettent de changer, et vont recommencer une vie toute nouvelle. Mieux vaut tard que jamais.

Bref, les choses en iraient mieux, si la plupart des mariages se faisaient moins légèrement.

— *L'Horloge de mon grand-père.* — Rien de nouveau sous le soleil. Vous avez peut-être admiré l'horloge placée dans l'intérieur de la ma-

eu à subir depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours? Comment se propageaient les chansons de geste? J'indiquerai, comme un des plus remarquables, le dernier chapitre du second livre, qui roule sur la diffusion et la popularité universelles de nos chansons de geste. Puis vient le tour des romans en vers des XIVe et XVe siècles, des romans en prose de ces mêmes siècles. Enfin l'auteur s'occupe de nos romans incunables, de la Renaissance, du XVIIe siècle, du XVIIIe, de la *Bibliothèque des romans*, de la *Bibliothèque bleue*, de l'histoire des épopées françaises de 1789 à 1865, avec une bibliographie générale des chansons de geste depuis 1830 jusqu'à nos jours, laquelle comprend l'énumération complète, année par année, des travaux publiés en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, etc. M. Gautier résume en ces termes (p. 656) la thèse si savamment et parfois si éloquemment soutenue par lui dans cette première partie de son gigantesque travail :

La France est la plus épique des nations modernes ;

Elle a possédé, au moyen âge, une épopée profondément nationale et profondément chrétienne;

Et la chanson de Roland vaut l'Iliade.

Le second volume est tout entier consacré à la légende de nos chansons de geste, et le héros de ce volume, c'est Charlemagne. M. Gautier analyse tour à tour *Berte aus grans piés*, *Girard d'Amiens*, les *Enfances Ogier*, les *Enfances Roland*, *Aspremont*, *Girars de Viane*, *Renaus de Montauban*, *Ogier le Danois*, *Jehan de Lanson*, *Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople*, *Galien*, *Simon de Pouille*, *Acquin*, *Fierabras*, *Otinel*, l'*Entrée en Espagne*, la *Prise de Pampelune*, *Gui de Bourgogne*, la *Chanson de Roland*, *Gaydon*, *Anséis de Carthage*, la *Chanson des Saisnes*, la *Chanson de Macaire*, *Huon de Bordeaux*. L'analyse de chaque roman, analyse non-seulement claire et fidèle, mais encore animée, vivante, est précédée d'une notice bibliographique et historique (1), et est suivie de la traduction des plus beaux passages, ce qui fait en quelque sorte de ce volume une anthologie de nos chansons de geste.

On ne saurait donner trop d'éloges au courage, à la patience, à la conscience, au talent de M. Léon Gautier. Critique, il montre toujours

(1) Chacune de ces notices se divise ainsi :

I. *Bibliographie*. 1° Date de la composition; 2° auteur; 3° nombre de vers et nature de la versification ; 4° manuscrits qui sont parvenus jusqu'à nous ; 5° édition imprimée; 6° version en prose; 7° diffusion à l'étranger; 8° travaux dont chacun de nos poëmes a été l'objet; 9° valeur littéraire.

II. *Éléments historiques de la chanson*.

III. *Variantes et modifications de la légende*.

beaucoup de goût et beaucoup de sagacité, et si quelques-unes de ses assertions sont contestables, elles sont toujours ingénieuses. Érudit, il est généralement très-bien informé, et on n'a relevé jusqu'à ce jour ni de bien nombreuses ni de bien graves inexactitudes dans une œuvre aussi considérable et qui présentait tant de difficultés (1). Écrivain, il mérite toutes nos félicitations, et son style souple, vif, coloré, entraînant, donne à une lecture déjà très-intéressante par elle-même un attrait singulier (2). Soit donc que l'on considère les *Épopées françaises* au point de vue du fond ou au point de vue de la forme, c'est un livre hors ligne et qui, on peut l'assurer, ne périra pas.

TAMIZEY DE LARROQUE.

LA BIBLE ET LA NATURE, *Leçons sur l'histoire biblique de la création dans ses rapports avec les sciences naturelles;* par F.-Henri REUSCH, docteur en théologie de la Faculté de Bonn; traduit de l'allemand par l'abbé Xavier HERTEL, prêtre du diocèse de Rouen. 1 vol. in-8°, XII-612 pages. Chez Gaume, Paris.

Cet ouvrage a paru pour la première fois en 1862. C'est sur la 2e édition que M. l'abbé Hertel l'a traduit. On lui a laissé sa forme primitive, c'est-à-dire celle de *leçons*, parce qu'il est le fruit du cours sur l'Écriture sainte dont le savant auteur a été chargé à l'Université de Bonn.

Il se divise en trente-quatre leçons, précédées d'une Introduction. Dans cette Introduction et dans les quatre leçons qui la suivent, M. Reusch résume « les principes posés par la théologie pour servir de base à un concordat avec la science naturelle. » Ce sont les propres expressions de l'auteur, p. 57. Il s'efforce de montrer cette union dans l'esprit des savants les plus illustres, comme Roger Bacon, Kepler, Copernic, Newton, Buckland, Chalmers, Ampère, Cuvier, Richard Owen, Humphry, David et tant d'autres.

Après ces préliminaires, le docteur Reusch consacre plusieurs leçons à l'explication de l'Hexameron mosaïque. Il rejette la théorie des

(1) En dehors des fautes qui ont été déjà signalées, je n'en ai remarqué que de toutes petites : Ainsi M. Gautier (t. I, pp. 321, 333, etc.) donne à tort à l'auteur du *Brut* le prénom de Robert. J'ai rappelé, dans la *Correspondance littéraire*, du 20 avril 1859 (p. 221) et ici même (tome II, p. 127), que ce prénom n'a jamais appartenu à Wace. — Ainsi (t. I, p. 551) nous lisons : « En 1580 parut la *Bibliothèque française* de Duverdier, et quatre ans après celle de Lacroix du Maine. » La vérité est que la *Bibliothèque françoise* de Du Verdier ne parut pas en 1580, mais en 1585 (Lyon, in-folio), et que celle de La Croix du Maine parut, non quatre ans après celle de son concurrent, mais un an avant (Paris, Abel l'Angelier, 1584, in-folio).

(2) Voir surtout, soit dans le premier, soit dans le second volume, d'admirables pages sur Charlemagne, sur Roland, etc. (t. I, pp. 38, 39, 141, etc., t. II, pp. 142, 143, 152, 154, 159, etc.).

époques; et il établit un système d'après lequel il faudrait compter dans la semaine créatrice trois jours de vingt-quatre heures (les trois derniers), trois successions de la lumière aux ténèbres s'effectuant dans un temps indéterminé, enfin une période indéfinie qui précéda les autres, le temps que dura le cahos, le *tohu vabohu* de l'écrivain inspiré. Nous n'avons aucune compétence pour nous prononcer sur la valeur de ce système; mais nous avouons que l'auteur le présente avec des raisons capables d'entraîner l'assentiment.

La huitième leçon est consacrée aux rapports de l'*astronomie* avec la Bible. Il y a là de belles considérations. Les leçons qui suivent ont trait aux théories diverses de la *formation de la terre*. La seizième, où il est traité *des fossiles*, offre de curieux détails. On remarquera surtout la partie paléontologique de l'ouvrage : elle embrasse dix leçons, de la quatorzième à la vingt-quatrième, dont les quatre dernières ont rapport au déluge. Les leçons qui ont rapport à la *chronologie de la Bible* et à l'*unité de la race humaine*, nous ont paru parfaitement traitées. Pour ceux de nos adversaires qui voudront les étudier sérieusement, bien des préjugés tomberont, et ils ne pourront que rendre hommage à la divinité de nos saints Livres.

Le docteur Reusch aborde le système da la *génération spontanée*; il ne paraît pas éloigné de croire à la possibilité théologique de ce système, et surprendra sans doute beaucoup d'esprits qui, peut-être, éprouveront quelque crainte de ses hardiesses. Toutefois, voici sa conclusion que nous tenons à citer, parce que certains critiques nous ont semblé forcer un peu les idées du docteur sur cette question.

Après avoir constaté le résultat des recherches de la science sur la formation des êtres organisés, et être arrivé à cette conséquence « que la Bible, enseignant que les premiers végétaux et les premiers animaux ont été créés par Dieu, ne peut être combattue par des objections faites au nom de la science, » le docteur Reusch dit ceci : « Lors même que la génération spontanée serait possible dans le sens des naturalistes et des théologiens anciens, le dogme de la création ne serait pas scientifiquement insoutenable. Et quand même des végétaux et des animaux pourraient naître d'eux-mêmes de la matière, cela ne prouverait pas encore qu'ils ne sont pas produits par un acte créateur de Dieu. Voilà pourquoi les anciens théologiens ne trouvaient aucune difficulté à admettre la génération spontanée. Cependant les progrès des sciences physiques démontrent, sinon avec évidence, du moins avec une grande probabilité, l'impossibilité de la génération spontanée, s'accordant bien mieux avec la Bible, ce qui confirme une fois de plus la proposition que

la Bible n'a rien à craindre, mais plutôt tout à espérer du progrès des sciences naturelles (p. 427). »

Si l'on n'admet pas complétement toutes les idées et les théories du savant professeur de l'Université de Bonn, on ne peut nier que son ouvrage ne soit un excellent et précieux résumé de l'état présent de la science et de l'accord qui existe, sur quantité de points entre elle et la Vérité révélée.

Un exégète distingué, M. l'abbé Glaire, nous dit (1) : « Il n'est pas rare de voir des savants qui n'ont cultivé qu'une des branches de la science, traiter avec une légèreté incroyable toutes les autres; de là viennent ces faux jugements, ces raisons peu logiques qu'on trouve dans les écrits de certains auteurs dont le mérite et la supériorité dans leur spécialité sont incontestables. Et pour particulariser cette assertion, on peut dire que de là vient cette insouciance, cette espèce de mépris même qu'affecte ordinairement la classe des savants pour toutes les matières relatives à la Religion. Cette observation est applicable jusqu'à un certain point à beaucoup de théologiens, qui, de leur côté, dominés, subjugués même par ce grand et noble objet de leurs études théologiques, ne donnent aucune attention aux sciences humaines, ou ne les traitent qu'avec une sorte de dédain. Ce qui fait qu'à son tour la classe des savants, qui se tient à une distance très-éloignée d'eux, les regarde comme des hommes exclusivement attachés à un système qu'ils ont trouvé tout fait, et qu'ils soutiennent dans un intérêt personnel. Sans nier qu'il renferme quelque chose de bon et d'utile pour la société, ils prétendent qu'il n'a aucun fondement scientifique, et que, par conséquent, il ne mérite pas qu'ils s'en occupent... »

Rien de plus vrai que cette judicieuse remarque, et nous voyons journellement le mal qui résulte de ces méfiances réciproques et de cette regrettable séparation. Eh bien! nous pouvons le dire, le livre du docteur Reusch vient parfaitement à propos pour, d'un côté, dissiper les préjugés des savants du monde et pour leur prouver que les vérités bibliques reposent parfaitement sur un fondement scientifique; et pour, d'autre part, porter les théologiens à ne point faire bon marché, comme il n'arrive que trop souvent, du parti qu'on peut retirer en faveur de la vérité, des sciences humaines qui viennent aussi de Dieu : *Deus scientiarum !*

(1) Les *Livres saints vengés* ou la vérité historique et divine de l'Ancien et du Nouveau Testament défendue contre les principales attaques des incrédules modernes, et surtout des mythologues et des critiques rationalistes, par J.-B. Glaire. Paris, Méquignon et J. Leroux, 1845. (Tome I, *Préface*, p. IX.)

On doit donc savoir le plus grand gré à M. l'abbé Hertel d'avoir fait connaître en France le savant livre de la *Bible et la nature* au clergé et aux catholiques studieux : tous en retireront un réel profit.

L.-F. GUÉRIN.

SAINTE GERMAINE COUSIN. Sa vie, ses miracles, son culte; avec le récit des solennités de sa canonisation, le 29 juin 1867; par M. L.-F. GUÉRIN. In-18, 284 pages. Régis-Ruffet.

Notre siècle reçoit et lègue aux siècles à venir de grandes et frappantes leçons. Le monde veut se passer de Dieu et se faire le seul arbitre de ses destinées; mais Dieu se montre par les côtés par où le monde l'attendait le moins, et déconcerte ceux qui ne comptaient pas avec lui. Il ne se montre ni dans la colère ni dans l'éclat de la puissance, mais par des effets insensibles au vulgaire, et néanmoins irrécusables et indestructibles, en exaltant ce que le monde abaisse, et mettant à néant ce que le monde glorifie.

« Un Pontife chargé d'années, pauvre, et presque désarmé, fait parvenir l'expression d'un simple désir jusqu'à l'extrémité de l'univers, et, à l'instant, on part de tous les points de l'horizon catholique pour se rendre à son appel. L'Eglise, toujours remuée par cette voix de Père, se met en voyage sans compter ni les fatigues ni la distance; et rarement il fut réalisé autant de sacrifices spontanés pour donner une satisfaction de cœur à un seul homme. » (Paroles de Mgr l'archevêque de Toulouse.)

Et pour qui ces apprêts, ce concours, ces fêtes auxquelles rien ne se peut comparer sur la terre? Pour quelques saints qui furent le rebut du monde, qui sont encore l'objet de ses mépris, et dont Dieu veut que la terre reflète la gloire qu'il leur donne au ciel. Et c'est Rome et l'Eglise, objet de tant de dédains et de haines, qui donnent ici-bas les palmes et les couronnes d'immortalité. « Avant comme après l'avénement du christianisme, Rome a été en possession du privilége de distribuer la gloire au génie et à la vertu... Mais quelle différence entre les hommes d'alors et ceux d'aujourd'hui! Les grands hommes qui triomphèrent sur la voie Sacrée, et les faux dieux qui furent adorés dans le Panthéon, sont oubliés depuis longtemps : les saints qui ont été proclamés par l'Eglise dans ces solennités qu'elle appelle des *Canonisations* participent à l'immortalité de l'Eglise elle-même. » (Archv. de Toulouse.)

Et parmi les héros de ces grands triomphes dont le retentissement s'est prolongé comme l'écho de la formidable voix du tonnerre se prolonge à travers les nues, a figuré avec éclat et distinction une jeune bergère, une pauvre enfant déshéritée de tout ce que la terre estime. Et

sa patrie naguère encore lui rendait des honneurs comme jamais n'en reçurent les plus grands parmi les grands de la terre. Et pourquoi tout cela ? Pie IX nous l'explique lui-même :

« Dieu n'exalte point ainsi sans dessein une faible et pauvre enfant. Il veut donner à notre siècle les enseignements dont il a le plus besoin. En effet, dans un temps où tout le monde court après la fortune, le plaisir et l'élévation, rien n'est plus nécessaire que de proposer à notre culte et à notre imitation une vie sanctifiée dans la pauvreté, dans la souffrance et dans l'abjection. A un siècle égaré par de vains systèmes de philosophie et de science, il fallait opposer la vraie sagesse et la vraie science que Germaine Cousin avait apprises au pied de la croix, et dont les leçons l'avaient conduite à la plus sublime perfection et au triomphe le plus éclatant. » (Paroles citées par Mgr l'évêque de Poitiers dans son discours pour la béatification.)

En effet, Germaine fut si ignorante, au point de vue du monde, et si dénuée des avantages de l'esprit comme de ceux du corps, que « l'on se demande, dit l'évêque de Poitiers, si elle savait lire ; et tout porte à croire que de l'alphabet elle ne connut que le signe que nos pères n'oubliaient jamais de mettre au frontispice de l'abécédaire chrétien, je veux dire la croix de Dieu. » Mais que de choses elle savait, que le monde ignore ! Elle avait appris là, à l'école de la croix, tout ce qu'il faut savoir ; et cette ignorante enseignait les autres. Les petits enfants s'instruisaient près d'elle : de plus grands auraient pu s'y instruire aussi. Que de savants sont embrouillés dans leur science jusqu'à ne plus même savoir lire le nom qui est écrit partout ! La nature, qui est le continuel objet de leurs études, est pour eux un livre fermé. Au contraire, ce livre n'avait rien d'obscur ni de caché pour Germaine : elle y lisait partout son Créateur. « Depuis l'herbe qui croît en silence et se pare de ses fleurs, jusqu'au soleil éblouissant qui verse des torrents de lumière sur l'heureuse contrée qu'elle habitait, tout la jetait dans de saints et sublimes ravissements (1). » (Paroles d'un de ses panégyristes.)

Bien mieux, la nature lui obéissait, parce qu'elle-même elle obéissait à Dieu. Les hommes d'aujourd'hui, comme les géants d'autrefois, croient avoir, par le progrès de la science, réduit et dompté la matière ; mais bien souvent c'est la matière qui les dompte et les broie : l'humanité déchue, ainsi que le Sisyphe de la fable, roule sans cesse son rocher, qui sans cesse retombe sur elle ; mais les saints participent dès ici-bas aux priviléges de l'humanité réhabilitée. Dieu résiste aux superbes,

(1) Voir page 16 du livre de M. Guérin la citation entière, qui est elle-même ravissante.

mais il ne cache et ne refuse rien aux petits et aux humbles. Germaine était si humble et si ignorée, que sa renommée est toute miraculeuse. « Sa vie, pleine de larmes, est si obscure, a dit l'archevêque de Toulouse, que son plus beau trait sera toujours de ne pouvoir être écrite. »

Et pourtant cette vie a été écrite bien des fois par bien des plumes et en diverses langues, et on ne se lasse pas de l'écrire encore. « Nous n'avons point vu pour d'autres saints, disait, en 1854, l'avocat de la cause de canonisation, toute cette émotion populaire, tout ce désir de connaître leur vie, tout cet empressement à se procurer leur histoire et leur image. Des milliers d'exemplaires de la vie de Germaine ont été distribués... et ils ne suffisent pas pour satisfaire les demandes que les fidèles font, à l'envi, de l'histoire de notre bienheureuse, demandes sorties non-seulement de Rome, mais des autres villes de l'État pontifical et des États voisins. »

L'une des plus remarquables de ces histoires, écrites alors, est celle du P. Guiseppe Boero, de la Compagnie de Jésus, magnifiquement imprimée à Rome en 1854, chez Bertinelli, avec le portrait de la sainte et le bref de béatification. Plusieurs autres, depuis, ont été publiées à Toulouse.

Celle que donne aujourd'hui M. Guérin est la reproduction, dans un cadre beaucoup plus étendu, d'un petit opuscule de quelques pages qu'il avait fait paraître à la même époque sur le même sujet. Elle se distingue par quantité de réflexions pieuses, d'enseignements utiles, de citations parmi lesquelles nous avons puisé pour cet article, par de nombreux détails sur les miracles par lesquels Dieu glorifia son humble servante, et surtout par une relation très-étendue de tout l'historique de la béatification et de la canonisation.

En ce temps, où le sens des choses surnaturelles est si affaibli parmi nous, c'est encore une leçon donnée aux hommes matériels, que cette étonnante existence, qui n'est connue que par des miracles : miracles pendant sa courte vie, sans quoi on n'eût jamais entendu parler d'elle ; miracles, et en bien plus grand nombre, depuis sa mort, sans quoi les enthousiasmes populaires et l'universelle vénération seraient inexplicables. « Le tombeau, écueil ordinaire de toutes les grandeurs humaines, se change pour elle, dit l'archevêque de Toulouse, en une source de gloire : voilà de quelle manière le Seigneur sait honorer ses saints. »

Sa mort même, si obscure pourtant qu'elle n'eut pas même, à ce qu'on dit, un seul témoin, fut signalée à la terre par un miracle. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer ce passage que M. Guérin emprunte aux anciens biographes :

« Deux religieux allant vers Pibrac, surpris par l'obscurité, avaient été obligés de s'arrêter dans la forêt qui, à cette époque, n'était pas éloignée du village, et d'y attendre le jour, car ils ne connaissaient point la route et ils craignaient de s'égarer. Au milieu de la nuit, les bois furent tout à coup illuminés d'une clarté plus belle que celle de l'aurore, et ils furent témoins d'un ravissant spectacle. Ils virent une troupe de jeunes filles vêtues de blanc et environnées d'une lumière éclatante : elles se dirigeaient vers le coteau voisin, auprès d'une pauvre habitation... Quelques instants après, elles reparurent; mais, cette fois, il y en avait une de plus, vêtue aussi de blanc, qui marchait environnée de ses compagnes, radieuse et couronnée de fleurs nouvelles. Etonnés de cette vision, les bons religieux pensèrent qu'une âme sainte avait quitté la terre, et ils en éprouvèrent une joie céleste. »

Sa renommée grandit bientôt : des prodiges de toute sorte s'opérèrent sur son tombeau. Un siècle après, c'est-à-dire après plus de temps qu'il n'en faut pour faire oublier la plupart des gloires humaines, son nom déjà s'est répandu partout : « sa demeure en terre devient le rendez-vous de toutes les classes de la société ; on vient des contrées les plus éloignées. » (Arch. de Toulouse.)

Depuis ce temps, les miracles s'y sont succédé presque sans interruption, et elle n'a cessé d'être l'objet de la confiance des peuples, jusqu'à ce qu'enfin lui fussent décernés, dans nos jours de doute et d'incrédulité, les incomparables honneurs de la béatification et de la canonisation.

Parmi les traits les plus intéressants qui se rattachent à son culte, nous citerons, d'après M. Guérin, l'hommage d'un de nos plus grands artistes qui a trouvé pour elle une de ses plus belles œuvres : « Un des neveux de M. Ingres était dangeureusement malade. La tumeur dont il était affligé avait résisté dix mois à Velpeau, Andral et à Cruveilhier. L'état de ce malheureux enfant était désespéré. On suggéra alors à M. Ingres la pensée de recourir à l'intervention de sainte Germaine. L'illustre artiste fit un vœu. Huit jours après l'effroyable tumeur avait disparu comme par enchantement. A l'instant même, M. Ingres se mit à accomplir son vœu, c'est-à-dire qu'il entreprit un magnifique tableau. Germaine y apparaît au moment où elle quitte ce monde pour s'élancer dans l'éternel séjour, au milieu d'un nuage éclatant qui semble remonter derrière elle. Au-dessus de sa blonde tête, on voit légèrement tracée la couronne des bienheureux ; à sa droite, dans le lointain, on distingue les tours du château de Pibrac ; à sa gauche, on voit bouillonner, à travers les cailloux, le ruisseau du Courbet ; sur l'autre rive

est la croix de pierre devant laquelle on la vit prier tant de fois, et, quelques pas plus loin, l'église où elle porta si souvent ses pieuses méditations. L'un de ses pieds semble effleurer à peine l'herbe de la prairie; l'autre ne touche déjà plus à la terre; sa foi puissante la ravit aux cieux... »

Ce tableau date de 1856. L'auteur en fit don à la paroisse Saint-Étienne de Sapiac, à Montauban, sa patrie.

Mais nous en avons dit assez, ce nous semble, pour inspirer le désir de connaître et de lire le livre de M. Guérin, touchant hommage rendu après tant d'autres à la sainte bergère, illustre aujourd'hui. Ce livre est à la fois instructif, édifiant, solide, et plein d'une douce et onctueuse piété. Sa lecture ne peut qu'être utile, et elle convient à toutes sortes de lecteurs. C. Estienne.

DU BONHEUR DANS LE DEVOIR, par H. Roux-Ferrand. 1 vol. in-18 de 166 pages. Paris, 1867. — Prix : 1 fr.; pour les agrégés, 40 c.

L'auteur de cet excellent petit livre est tout à la fois un homme d'esprit et un observateur profond. On sent bien, en le lisant, que la fermeté de sa raison et la droiture de son cœur l'ont préparé à recevoir, de longue date, ces dons de la grâce, ces vives lumières de la foi qui élèvent l'homme au-dessus de ce qu'il y a de plus sublime et de plus délicat dans les connaissances et les sentiments naturels. Mais, plein de condescendence pour l'ignorance profonde et les préjugés de la jeunesse plus ou moins lettrée de nos jours, l'auteur a eu l'heureuse inspiration de faire appel aux simples lumières de la raison, afin de rappeler les hommes à la notion du devoir.

Pour ne pas effaroucher l'infirmité intellectuelle et morale de la classe de lecteurs à laquelle il s'adresse, M. Roux-Ferrand a parfaitement compris qu'il fallait tempérer ce qu'il y avait d'austère dans ce grand mot de *devoir*, et il ne l'a lancé que sous le couvert du *bonheur*; ce mot magique qui répond aux aspirations les plus vives, les plus constantes de l'homme. Le tour vif de l'exposition, la division en nombreux chapitres, la brièveté des alinéas et jusqu'au luxe de la disposition typographique, tout rend attrayante et facile la lecture de ce charmant petit volume.

Le plan est simple et fécond : — L'ordre physique et moral du monde manifeste les volontés divines; — voilà la première partie qui se subdivise sous ces cinq titres : Création. — Règne végétal. — Règne animal. — L'homme. — Le monde moral.

Dans la deuxième partie l'auteur étudie les trois genres de vie de l'homme : la vie purement animale que mènent ceux qu'on appelle si justement des brutes ; — la vie de lutte perpétuelle entre les appétits du corps et les pures aspirations de l'âme ; — enfin la vie vraiment raisonnable par laquelle l'âme, dominant le corps, tend à s'améliorer et à s'approcher du souverain Bien.

L'examen des phénomènes de ces trois genres de vie amène de rapides et généreuses considérations sur l'Égoïsme, l'Orgueil, l'Amour-propre, l'Avarice, la Passion, la Folie.

Une fine et juste appréciation *des divers éléments de bonheur*, forme la troisième partie.

Ainsi préparé, le lecteur peut aborder avec fruit ce qui forme le fond de l'ouvrage, c'est-à-dire la quatrième partie, qui traite de *l'accomplissement des devoirs considérés comme source du bonheur*. Devoirs envers Dieu, — envers la famille et le pays, — envers les hommes, — envers nous-mêmes. — L'auteur touche à tous les grands points de ces questions capitales : ce ne sont pas des dissertations, ni des théories ; c'est la causerie spirituelle, chaleureuse, sympathique, d'un homme de cœur et d'esprit qui, laissant de côté tout appareil de pédantisme, fait appel à la raison, au bon sens, à la droiture naturelle de ceux auxquels il s'adresse.

Un délicieux épilogue termine l'ouvrage, sous ce titre : *Du calme, de la paix intérieure et du bonheur*. Dans cette cinquième et dernière partie, l'auteur fait un heureux parallèle du bonheur et de la sagesse tels que les concevaient les philosophes païens, et la notion de la véritable sagesse et du vrai bonheur dont le christianisme nous a révélé le secret ; puis, se confiant avec raison dans l'élévation de sentiment à laquelle il a su, peu à peu, faire arriver son lecteur, il termine en lui faisant répéter avec lui le sublime monologue de saint Augustin, excitant son âme à chercher dans la fidélité au devoir et les espérances éternelles, le secret du calme et du bonheur, au milieu même des misères de cette vie.

Écrit par un homme du monde, à qui l'expérience de l'âge donne la maturité, sans lui enlever la vivacité, la verve des premières années, ce livre fait pour notre époque, avec sa forme littéraire et sa méthode simple, claire, rapide, répond assurément aux besoins, — de beaucoup d'âmes trop affaiblies pour supporter même le lait des éléments de la foi, — et de beaucoup d'esprits si obscurcis par l'athéisme et le matérialisme pratiques de notre époque, qu'ils ont besoin d'un guide condescendant et affectueux, pour les ramener à supporter la lumière du bon sens.

Puisse ce petit livre se répandre à profusion ; c'est une semence de vie morale et de vertu qui ne restera pas stérile, pourvu que l'âme qui la recevra conserve quelque bon élément. Le résultat doit être plus grand encore, nous en avons la confiance : ce livre sera pour plusieurs une préface dont la lecture les ramènera à étudier et à pratiquer le catéchisme et l'Évangile. A. CONARY.

L'ALSACE ANCIENNE ET MODERNE, ou *Dictionnaire topographique, historique et statistique du Haut et du Bas-Rhin*, par BAQUOL. 3e édition, entièrement refondue, par P. RISTELHUBER, membre de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace. Strasbourg, Salomon. Paris, Aubry. 1 vol. gr. in-8° de 642 pages à 2 colonnes. — Prix : 15 fr.

Le Dictionnaire des départements du Haut et du Bas-Rhin parut pour la première fois en 1849, et ce livre fut trouvé si utile qu'il fallut en donner, deux ans après, une seconde édition. Cette édition avait été grandement améliorée par l'auteur, mais il y restait encore un assez grand nombre d'erreurs et surtout de lacunes. Aussi doit-on vivement remercier M. Ristelhuber d'avoir rectifié ces erreurs, d'avoir comblé ces lacunes, et, en un mot, d'avoir si consciencieusement remanié le travail de Baquol, que c'est, en quelque sorte, un ouvrage tout nouveau qui nous est aujourd'hui donné sous le titre de l'*Alsace ancienne et moderne*.

Les changements ont eu un triple objet : la topographie, l'histoire et la statistique. Auprès du nom moderne des localités, énumérées par ordre alphabétique, M. Ristelhuber a inscrit les noms anciens avec la date de l'apparition de ces noms et l'indication des sources qui les renferment, et il se plait à reconnaître (*Préface*, p. III) que, pour cette partie de son travail, il a été beaucoup aidé par les livres de Schœpflin et de Grandidier, ces deux célèbres représentants de la science historique en Alsace. « Un autre point, ajoute-t-il (*ibidem*), encore plus négligé par notre devancier, était celui de l'origine des noms qui se présentaient sous sa plume. Des noms de lieux de l'Alsace actuelle, les plus anciens sont celtiques et se rapportent à la situation ou à la condition de la localité ; les noms romains, qui viennent ensuite, ne sont guère que des mots celtiques latinisés, mais les dénominations les plus nombreuses doivent être reportées à la période franque... Eclairé par les lumières de la science allemande, nous nous sommes avancé sur le terrain avec prudence, et l'avons abandonné lorsqu'il devenait trop périlleux. » M. Ristelhuber n'a pas manqué de faire bénéficier, suivant son expression, des notices historiques de toutes les découvertes parti-

culières opérées dans le champ de l'archéologie locale, et dues surtout à la Société pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace, fondée en 1855, et qui est maintenant des plus florissantes.

On peut dire en toute vérité que le précieux volume dont je m'occupe offre sur l'Alsace tous les renseignements désirables. Si, dans le *Dictionnaire*, on trouve une notice sur chacune des localités du Haut et du Bas-Rhin, même sur les plus humbles, les renseignements généraux abondent dans le *Précis historique de l'Alsace*, qui précède le *Dictionnaire*, et dans l'*Alsace féodale, ou état de cette province en* 1789, dans le *Vocabulaire des hommes célèbres nés en Alsace*, qui suivent ce même *Dictionnaire*. L'ouvrage est accompagné de planches qui reproduisent : 1° l'ancienne bannière de Strasbourg, d'après un tableau du XIII[e] siècle déposé à la bibliothèque de la ville; 2° les armes des principales villes de la province; 3° les anciennes monnaies de l'Alsace; 4° la carte de l'Alsace de Daniel Specklin (1576); 5° une carte présentant l'état de la province d'Alsace en 1790; 6° deux très-belles cartes des départements du Haut et du Bas-Rhin. Le tout est fait avec un soin extrême, et ce n'est pas sans un vif plaisir que je le constate; plan, exécution littéraire, exécution typographique, échappent également à tout reproche. Aussi, en fermant ce volume, que j'aurai si souvent à rouvrir, je ne puis m'empêcher de dire, avec une jalouse tristesse : Pourquoi chacune de nos anciennes provinces ne possède-t-elle pas un dictionnaire topographique, historique, statistique aussi commode, aussi exact, aussi complet? TAMIZEY DE LARROQUE.

LES COLLECTES, ou *simples homélies sur les premières oraisons de chaque dimanche,* par M. l'abbé PICHENOT, vicaire général de Sens. 1 vol. in-12. Chez A. Bray.

LES PSAUMES DU DIMANCHE, *Instructions sur les Vêpres données au prône de la cathédrale de Sens,* par le même. 1 vol. in-12. Chez A. Bray, Paris.

Voici deux ouvrages tout à fait pratiques; ils sont faits surtout pour MM. les curés de paroisses qui y puiseront de solides matériaux pour leurs propres Instructions de prône paroissial, si même ils ne se contentent pas de les reproduire textuellement, ce qui, dans bien des occasions, pourrait leur être d'un précieux secours.

Comme on le voit par les titres de ces deux ouvrages, il y a ici des Instructions pour le matin et pour le soir; et ces Instructions simples, claires, à la portée de tous, offrent un cours complet sur les Collectes de la sainte Messe pour chaque dimanche et fêtes, et sur les Psaumes des vêpres du dimanche.

La Collecte, a dit quelque part M. Léon Gautier, est le résumé substantiel de tout l'office ; c'est une merveille de concision, d'exactitude et de poésie. On n'a pas encore assez remarqué que ces qualités peuvent être légitimement attribuées à toutes les Oraisons de la Messe ; nous n'en pouvons pas lire une seule sans être pénétré d'admiration, et l'antiquité n'a certainement rien produit de si beau ; rien n'est laissé à l'arbitraire. Les auteurs inconnus de ces petits chefs-d'œuvre ne savent rien sacrifier à la phrase, tous les mots portent ; deux ou trois règles très-simples sont constamment observées. Chaque Collecte notamment se compose de deux parties : la première, sous forme d'incident, où l'on expose l'objet de chaque fête ; la seconde, qui est la proposition principale, où l'on formule à Dieu une demande en rapport exact avec la solennité du jour, et le tout se termine par ce magnifique *Per Dominum nostrum Jesum Christum*, qui atteste la toute-puissance et perpétuelle médiation du Fils de Dieu, se tenant entre terre et ciel pour attirer sur Lui les miséricordes de son Père, et les faire ensuite redescendre sur les hommes.

Il est certain qu'il n'y a pas de *Prières* plus belles, plus complètes, plus appropriées aux différents besoins des âmes que les Collectes ou Oraisons du Missel romain, et nous nous étonnons que les fidèles pieux, au lieu de tant de formules froides, languissantes qu'ils trouvent dans quantité de pauvres petits livres, ne s'attachent pas plutôt à apprendre ces sublimes prières par la Liturgie catholique. M. l'abbé Pichenot, en les expliquant dans une suite d'Homélies, contribuera, sans doute, à les faire goûter et adopter par ceux qui prient, et, certes, ce ne sera pas là un mince service rendu aux âmes. Ce sera aussi, nous pouvons le dire, contribuer à l'accroissement de la vraie et solide piété.

Les *Psaumes*, écrit M. l'abbé Berton, renferment à la fois l'histoire primitive du genre humain, le tableau prophétique de ses destinées ultérieures, le dogme tout entier esquissé en traits de feu, la morale sous une forme vivante et pratique, des formules de prières pour toutes les phases du mouvement de l'âme vers Dieu, ou plutôt les *Psaumes* sont un torrent de prières qui roule dans son lit, la doctrine, l'histoire, la prophétie et les lois, pour transmettre à ceux qui se penchent sur ses bords et qui s'abreuvent à ses ondes l'expression de la foi, de l'adoration, du repentir, de l'espérance et de l'amour divin.

Dans les *Instructions* qui composent son livre : *Les Psaumes du dimanche*, M. l'abbé Pichenot s'attache à mettre en relief toutes ces richesses. Il explique chaque Psaume des Vêpres, et le fait d'une manière généralement solide et attrayante. Il faut convenir, du reste, qu'à part

les hauts et puissants enseignements que renferment les Psaumes, l'auteur avait là une mine précieuse à exploiter.

Toutes les beautés que l'on rencontre dans les prophètes, dans les historiens, dans les moralistes de l'Ancien Testament sont, pour ainsi dire, concentrées dans les Psaumes. » Lisez, dit l'auteur des *Méditations* (et il doit s'y connaître), lisez de l'Horace ou du Pindare après un Psaume. Pour moi, je ne le puis pas. » Avant Lamartine, La Harpe écrivait : « Je connais, comme un autre, Horace et Pindare, mais si j'ose le dire sans manquer de respect pour ce qui est sacré en le rapprochant du profane, l'Esprit-Saint qui n'avait pas besoin, pour agir sur nous, de remporter la palme de l'esprit poétique, apparamment ne l'a pas dédaignée ; car, à coup sûr, les vrais poëtes ne la lui disputeront pas. » Et Joseph de Maistre s'écrie : « Lorsque l'aigle du Cédron prend son vol vers les nues, votre œil pourra mesurer au-dessous de lui plus d'air qu'Horace n'en voyait jadis sous le cygne de Dircé. »

En lisant le livre de M. l'abbé Pichenot sur les *Psaumes du dimanche*, on sent qu'il a fait passer plus d'une des beautés de son original dans ses Instructions. Nous recommandons donc ce livre comme celui sur les *Collectes*.

J.-G. LAFORGE.

LES TREIZE MALCHANCES DU CAPITAINE TANCREUIL, nouvelles histoires parisiennes. — A quelque chose malheur est bon, — par M. Eugène de Margerie. Paris, 1867. Chez Adrien Le Clère. 1 vol. in-12 de 404 pages. — Prix : 3 fr.

On demande souvent des lectures courtes, morales, intéressantes. Voici un livre qui remplit ces trois conditions. Toutes ses histoires ont été faites pour un petit journal littéraire quotidien dont nous déplorons la disparition, *les Petites Nouvelles*. L'auteur s'appesantit trop sur cette origine, qui peut être honorable, mais qui n'est pas une garantie de succès. Faire une analyse des Treize Malchances (nous aurions préféré Mal-Chance), et de tout ce qui les suit, ce serait les raconter ; l'auteur l'a fait; nous ne voulons pas marcher sur ses brisées. Il n'y a rien de romanesque, si ce n'est peut-être quelques passages des Treize Malchances, et encore ne peut-on rien trouver qui soit de nature à exciter l'imagination, à porter à la rêverie. Ce sont des récits d'aventures extraordinaires, des contes moraux, comme on disait autrefois, mais peu dans le sens de Marmontel. La morale ne se montre pas seulement à la fin; elle paraît à chaque page et donne par ci par là de fort bonnes leçons à l'adresse de qui veut en profiter. Les malheurs du capitaine Tancreuil conduisent à cette conclusion qu'il faut se confier en Dieu,

maître de tous les événements. Ailleurs, on voit que la jalousie met le trouble dans les ménages; que les malheurs ont leur bon côté; qu'il ne faut pas gâter les enfants, et que, lorsqu'on a eu ce tort, il ne faut pas attendre au dernier moment pour le réparer.

C'est un excellent livre pour des écoliers en vacances; il plaira davantage lu en plusieurs fois qu'absorbé tout d'un trait. Les histoires se ressemblent beaucoup; elles sortent toutes du même moule; on voit trop qu'elles sont faites pour la conclusion que l'on veut tirer. Il y a bien des longueurs, des remplissages qu'on excuse dans un journal, mais qu'il faut impitoyablement retrancher d'un livre. Pourquoi dans un ouvrage destiné au peuple parler sans cesse d'examens, de boules de toutes les couleurs, citer Virgile et d'autres en latin. Ce sont sans doute des oublis de M. de Margerie, car il n'en est plus à faire son premier pas dans la littérature populaire. RENÉ DE SAINT-MAURIS.

RÉCITS ET SOUVENIRS, par Etienne MARCEL. In-12. Adrien Le Clère et Dillet.

Ce volume contient quatre opuscules qui, malgré notre peu de goût pour les romans, nous paraissent d'une lecture non-seulement agréable mais sans danger pour une jeune fille, à la condition toutefois que cette lecture soit faite à côté d'une mère chrétienne.

— *La Calèche de tante Agathe.* — Si toutes les jeunes filles élevées dans des couvents de haute renommée savaient mettre à profit l'éducation chrétienne qu'elles y ont reçue, on pourrait espérer de la jeune génération une amélioration complète. Des jeunes personnes simples, modestes, laborieuses, se plaisant au foyer de la famille, évitant les plaisirs du monde, ne tarderaient pas à devenir des femmes fortes, des épouses aimables, dévouées, courageuses, des mères de famille éclairées, prudentes, capables par leurs bons exemples de régénérer la société. Telle promet d'être Lucie Closset. A une candeur toute juvénile, elle joint la sagesse et la fermeté. Ce qui ne l'empêche pas d'être gracieuse et instruite, d'être soumise, respectueuse, reconnaissante. Elle puise sa force dans sa patience, dans ses convictions, et comme elle le dit, dans le souvenir des leçons de morale des bonnes religieuses du Sacré-Cœur. Et elle s'applique à les mettre en pratique.

Quant à la tante Agathe, après l'avoir vue simple et bonne, on la voit vaine et ridicule au dernier point. Un héritage!... puis, les exigences du monde, ses plaisirs, tout l'enivre. La vie de sa nièce prend, sous sa conduite, la tournure d'un roman insipide. Heureusement,

l'adversité arrive à propos pour lui dessiller les yeux; alors, retournant à son premier état, elle rend justice à Lucie, elle redevient heureuse et fait le bonheur des siens.

Ce tout petit roman épistolaire est bon dans le fond; du moins pour les jeunes filles déjà raisonnables. Car, pour un esprit léger, pour un cœur naïf et tendre, tous ces détails de prétendants sont toujours d'un mauvais effet.

— *Un Berceau.* — Cette petite nouvelle commence par un mariage tout fait. Deux jeunes époux, dans une position très-modeste, mais cherchant à imiter le monde opulent, n'ont pas manqué de faire le voyage de noce... On arrive de Fontainebleau, cela fait bon effet dans la maison où va s'installer le jeune ménage.

On ne peut mieux tracer le portrait d'une jeune fille égoïste et vaine : elle se dit, en prenant un mari, j'aurai *un chez moi*, je recevrai des cadeaux; je ne donnerai plus de leçons de piano, je serai *indépendante !...* Telles étaient les pensées qui occupaient Aimée avant d'épouser Alfred. Elle ne se doutait pas des devoirs que ce nouvel état lui imposerait; aussi ne se rendait-elle pas compte si elle aimerait son mari, car c'est elle-même qu'elle aimait!... Conséquemment, quelle vie capricieuse, insouciante et inutile!... Il lui fallut bien des peines, bien des déceptions avant de trouver le bonheur.

Le bonheur est dans l'accomplissement du devoir, et pour la femme, le devoir ira presque toujours jusqu'au dévouement. Or, toute femme qui ne comprend pas ce sentiment, cette abnégation, qui compte pour rien le soin de sa maison, les égards dus à son mari, toutes ces petites attentions qni le retiennent volontiers chez lui, se prépare bien des douleurs.

La conduite d'Aimée ne va pas jusqu'à l'immoralité ; mais elle aime beaucoup trop le plaisir. Heureusement, Alfred est indulgent. (Un autre eût eu moins de patience.) Il aime, il espère... Enfin Dieu leur reprend la petite fille qu'il leur avait donnée. Elle a été négligée : on se fait réciproquement des reproches... Alors, au moment où ils travaillent à se séparer, la vue du berceau vide de leur enfant les fait fondre en larmes; ils avouent chacun leurs torts : Alfred reconnaît qu'ils ont oublié Dieu. Ils se promettent de changer, et vont recommencer une vie toute nouvelle. Mieux vaut tard que jamais.

Bref, les choses en iraient mieux, si la plupart des mariages se faisaient moins légèrement.

— *L'Horloge de mon grand-père.* — Rien de nouveau sous le soleil. Vous avez peut-être admiré l'horloge placée dans l'intérieur de la ma-

gnifique cathédrale de Strasbourg; un diminutif de ce travail dans celle de Reims, et même le petit sonneur de Bruges, à Saint-Rombaud? — Voici l'horloge de mon grand-père, plus ancienne que tous ces chefs-d'œuvre et qui mériterait de figurer à l'Exposition universelle à côté de la fameuse pendule représentant le palais de Napoléon Ier à l'île d'Elbe. La description de cette pendule est fort intéressante. On peut s'en convaincre en lisant cette petite histoire. On remarquera surtout à combien de souvenirs respectables se rattache la possession de cette pendule, avec quelle vénération on l'a conservée, et le bon usage qu'en ont fait les descendants du jeune et vaillant officier à qui elle fut offerte en témoignage de reconnaissance. Dans ce temps-là, les pères donnaient de bons exemples; les fils les suivaient; les filles étaient modestes, réservées, et sacrifiaient leurs plaisirs à leurs devoirs, comme le fit l'auteur de cette petite narration.

C'était dans le temps que Français et Polonais, en petit nombre, combattaient contre les Saxons pour la délivrance du bon Stanislas Leczynski, roi de Pologne. La garde du fort fut confiée à un jeune commandant plein de bravoure et de justice. Il faisait la guerre noblement; il avait défendu à ses soldats de maltraiter les habitants de Marienwerder et des environs; aucun désordre ne fut commis. Alors les bons habitants qui n'étaient pas accoutumés à tant d'égards pendant la guerre, offrirent au commandant un sabre d'honneur, et cette horloge mécanique, comme un souvenir du pays. « Oh! mes amis, dit-il, quelle heureuse idée d'offrir une horloge à un soldat! Elle lui rappelle à chaque seconde qu'il doit être comme elle exact, fidèle et diligent; que les heures lui sont brèves, et peut-être déjà comptées, et qu'à chaque fois que le timbre résonne, il doit laisser derrière lui son devoir accompli et sa tâche faite, afin d'être prêt, s'il le faut, à paraître devant Dieu. »

Que toutes les jeunes filles, et même tous ceux qui veulent employer utilement leur vie, imitent ce brave officier. Le devoir, régulièrement accompli, le devoir avant tout; cette leçon est bonne pour chacun de nous. Accoutumons-nous à regarder notre pendule comme le meuble moral de notre appartement. Qu'elle nous trouve toujours en mesure de rendre compte sans rougir de nos actions et de notre conduite.

— *Deux Soirées.* — Les jeunes personnes s'exagèrent ordinairement les plaisirs du monde. Un grand bal est pour elles le bonheur parfait... L'expérience vient plus tard; mais parler d'expérience à des imaginations jeunes, vives et ardentes! Il est bon de soulever quelquefois le

voile qui les sépare de ces frivolités, de les laisser pénétrer même, non sans précaution cependant, jusque dans ces brillants salons, afin qu'elles puissent juger de ce que vaut le monde. Elles ne tarderont pas à se convaincre que tous ces dehors séduisants cachent bien des ridicules et des mécomptes. La critique, la raillerie, la jalousie, l'ennui, la fatigue, tout cela se découvre à l'œil exercé sous ces apparences trompeuses. Ceux qui font les frais d'une grande soirée n'ont pas même la prétention de s'amuser, mais seulement d'amuser les autres, de céder aux exigences de leur rang. La jeune fille qui croyait le mieux se divertir est obligée d'avouer qu'elle a eu beaucoup de contrariétés, des mystifications et peu d'agrément.

Une soirée dans un petit cercle intime, où la franche amitié préside, où quelques délassements paisibles, une bonne conversation, égaient la fin de la journée, serait bien préférable. Et encore, une soirée à visiter les pauvres, les orphelins, à les encourager, à les secourir, oh! quelle bonne manière de se préparer un doux sommeil!

Les deux Soirées feront comprendre la différence qui existe entre ces deux manières de passer le temps. On appréciera l'une et l'autre : ce ne sera pas du temps perdu. V. TARUL.

NOTRE-DAME DES EAUX, *Manuel de piété* pour la saison des eaux; par le R. P. CHÉRY, des Frères-Prêcheurs. Paris, 1867. 1 vol. in-32 de 344 p. Chez Jouby. — Prix :

La saison des Eaux est finie pour cette année; mais on y pense encore; les uns, heureux des plaisirs qu'ils ont goûtés, des distractions qu'ils ont trouvées, de la santé qu'ils ont recouvrée; les autres, gémissant sur leur santé qui s'en va en dépit de tous les traitements, sur l'argent dépensé, sur les contre-temps qui ont empêché le voyage désiré. C'est le dernier moment propice pour parler du petit ouvrage du P. Chéry. NOTRE-DAME DES EAUX fait connaître, et par là recommande une dévotion destinée à produire un grand bien de nos jours. L'habitude d'aller passer, chaque année, quelques semaines au moins, dans un établissement thermal, par motif de santé, de plaisir, de voyage ou de besoin de déplacement, est tout à fait entrée dans nos mœurs. Ce temps, presque exclusivement consacré, par nécessité, à la vie matérielle, est fécond en occasions de dissipation. Quel service rendu aux âmes chrétiennes en leur offrant une dévotion tout à fait appropriée à leurs besoins et destinée à produire sur elles le même effet que l'eau sur les corps. Marie paraît dans une foule de textes des saintes Écritures comme la Reine des eaux; c'est à elle qu'il faut s'adresser pour

rendre les eaux efficaces, pour obtenir le rétablissement, la consolidation de la santé; elle qui est aussi le « salut des infirmes! »

Sous ce vocable de Notre-Dame des Eaux, une confrérie est établie à Aix en Savoie, sur les bords ravissants du lac du Bourget; Pie IX l'a enrichie de nombreuses indulgences. Tous les chrétiens, en se faisant inscrire au nombre des associés, assureront pour leur âme des bienfaits qui rejailliront sur leur corps. Le P. Chéry présente aux fervents catholiques neuf sujets de considérations pouvant servir à faire une neuvaine à Notre-Dame des Eaux. Il donne ensuite les litanies, le petit office de Notre-Dame des Eaux, tirés des œuvres d'Albert le Grand, puis diverses prières, suivies de la Messe et des Vêpres du dimanche; tout cela justifie parfaitement le titre de : *Manuel de piété pendant la saison des Eaux*. René DE SAINT-MAURIS.

LETTRES D'UN VIEUX LABOUREUR, recueillies et publiées par G. SYMPHOR VAUDORÉ, avec une préface de Jean LOYSEAU. Blériot. In-18, 210 pages. — Prix : 2 fr.

Avant d'entrer dans l'examen du livre, nous recommandons la lecture de la Préface écrite par Jean Loyseau. Nous y signalons surtout l'aventure si bien racontée d'une pauvre jeune bergère bretonne et d'un colporteur. Nous voudrions, si elle était moins longue, la reproduire tout entière. Le colporteur fit don à la belle enfant d'un élégant volume bien relié, portant sur son enveloppe ce titre : L'*Imitation de la sainte Vierge*, et renfermant à l'intérieur.... un roman immonde, orné de gravures obscènes. La peinture que fait Jean Loyseau du changement complet opéré dans la pauvre fille et dans tous les objets qui l'entourent, en l'espace de quelques heures, entre le matin où il l'avait vue, et le soir où il la revit, ramène à l'esprit la pensée de cette triste et lamentable scène du paradis terrestre dont les conséquences se font encore si douloureusement sentir... Mais que dire des tentateurs qui continuent l'office du serpent? Et que dire de ceux qui appellent ces choses *progrès* et *civilisation?* Peut-on trouver exagérée l'indignation de Jean Loyseau, quand il s'écrie qu'il aimerait mieux vivre au milieu des sauvages, qu'au sein d'un peuple de la sorte civilisé? Et quand il prédit que, si l'œuvre prétendue civilisatrice continue encore quelque temps ses ravages,... « il viendra un jour, jour qui n'est pas loin, où, sous la main des hommes de progrès, nous serons devenus un troupeau de bêtes féroces gardé dans une fosse sombre,... » et le reste; peut-on l'accuser d'être mauvais prophète? Nous ne sommes que trop obligés, malheureusement, de reconnaître qu'il a raison. Mais ce n'est pas

assez : il faut que nous fassions plus, et mieux. Il nous faut réagir contre cette œuvre de Satan, il nous faut travailler à montrer à notre patrie et à notre temps où est le vrai progrès et la vraie civilisation. Il nous faut propager les bons livres, qui tendent à ce but. Telles sont les *Lettres du Vieux laboureur* :

Ce petit volume, comme le dit l'auteur de la Préface, est excellent de toute façon, et l'on peut ajouter : pour toutes sortes de personnes. Il est rempli de conseils salutaires dictés par la sagesse, l'expérience, la prudence et la douceur. Si le style est quelquefois rustique et un peu familier, il est plein d'attraits par ses sentences, ses maximes appliquées d'une manière opportune à des récits intéressants.

Les gens de province et de la campagne y verront l'inconvénient d'envoyer trop facilement leurs garçons à Paris pour en faire des messieurs, et leurs filles pour les placer avantageusement ; rien de plus dangereux que ces spéculations. Les jeunes filles y apprendront à se garder d'un mariage d'inclination, contre le gré de leurs parents. De pareilles résolutions viennent ordinairement dans la tête de celles qui lisent des romans ; défiez-vous de ces lectures ; le bon laboureur vous en fera voir le danger.

Quand le mariage irréfléchi est contracté, qu'il a produit un très-mauvais ménage, il ne faut point se lamenter, mais reprendre courage, supporter ses peines, voir si on n'a rien à se reprocher, et surtout éviter la séparation. L'auteur insiste beaucoup sur ce point. Cet homme, malgré ses défauts, n'est-il pas toujours votre mari, et ne portez-vous pas son nom ainsi que vos enfants ? Et s'il n'a plus rien qui l'arrête, ne fera-t-il pas encore plus mal ? Ne peut-il pas porter chez vous le déshonneur ?... S'il lui arrive quelque terrible accident, qu'il meure sans aucun secours, ne vous reprocherez-vous pas de l'avoir quitté ?... D'ailleurs ce lien ne peut être rompu : On lit dans une pieuse légende qu'une femme vint trouver Notre Seigneur sur sa réputation de sage, de prophète, de législateur, et lui dit : Maître, mon mari me rend très-malheureuse, ne pourrais-je me séparer de lui ? Donnez-moi votre avis. Jésus lui dit : apportez-moi un vase rempli de lait et un autre plein d'eau. Elle le fit. Alors Jésus mêla l'eau et le lait et dit à cette femme : Ainsi vous êtes unis, puis-je vous séparer ? Il est dit dès le commencement : l'homme ne séparera pas ce que Dieu a joint.

Si l'on veut mener une existence paisible, il ne faut garder rancune à personne, il faut pardonner volontiers. C'est à la mort que l'on comprend bien les effets de cette conduite. Dieu nous pardonnera comme nous aurons pardonné. La réconciliation est une douce chose. Un bon

moyen pour éviter les haines, les querelles, les divisions, c'est de s'abstenir de la médisance et de tous les mauvais propos qui se tiennent ordinairement dans les veillées, les ateliers. Il faut vivre modestement dans son intérieur, même dans la prospérité, et donner de bons exemples sans ostentation.

Le bon laboureur engage les parents à ne point contrarier la vocation religieuse de leurs enfants, après toutefois lui avoir fait subir quelques épreuves. Qu'ils ne s'ingèrent pas non plus de pousser un fils au sacerdoce par des motifs humains sous prétexte que c'est un bon état. Notre conseiller leur fait voir que cet état offre une position très-modeste le plus souvent, et demande un dévouement absolu, une abnégation entière.—L'état militaire n'est pas à dédaigner ; lorsqu'on s'y conduit bien, il est fort honorable. Ne croyez pas aux manœuvres diaboliques du spiritisme, du magnétisme, etc. Ce sont des ruses de charlatan. Dieu, dans sa sagesse, nous a caché l'avenir, il ne le révélera pas à des gens rusés et vicieux. Puis, le diable n'est pas si malin que ses partisans le disent ; tous ces mauvais esprits sont des escamoteurs qui font des dupes, troublent le repos et trop souvent la cervelle de ceux qui les écoutent. Combien de gens ne croient pas en Dieu, ni aux miracles de Jésus et des saints et sont assez sots pour mettre leur confiance dans ces pauvres devins et aventuriers.

Ne confondez pas les superstitions avec la religion.

Traitez avec respect les choses respectables.

Ne faites point d'un pèlerinage une partie de plaisir.

Ne laissez pas entrer chez vous les almanachs bavards et d'un mauvais choix, éloignez-les comme les mauvais livres, les journaux pervers et les liqueurs malfaisantes. On finit mal quand on se familiarise avec ces sortes de choses. Écoutez plutôt votre curé ; respectez les missionnaires et les moines ; ce ne sont pas des fainéants. Honorez la religion ; ne dites jamais : elle n'est bonne que pour les femmes et les enfants.

Cherchez une femme vertueuse ; évitez ce qui pourrait troubler la tranquillité de votre union ; que l'instruction de vos enfants soit en rapport avec l'état auquel vous les destinez. Une jeune fille élevée dans une grande pension ne voudra pas épouser un fermier.

Tous ces conseils et beaucoup d'autres sont appuyés par des exemples qui en démontrent la sagesse.

En résumé, ce livre est plein d'utiles instructions, surtout pour les gens de campagne, auxquels il est destiné. V. Tarul.

LISTE
DES OUVRAGES ET PUBLICATIONS DIVERSES
QUI ONT PARU DANS LE MOIS D'AOUT (1).

(Résumé d'après le *Journal général de la librairie.*)

THÉOLOGIE.

Foi (la) devant la science naturelle; par Mgr de Ségur. In-18, 138 p. Tolra et Haton. » 40

Jésus et Marie médités dans leurs litanies; par un ecclésiastique. In-32, XXIII-267 p. Lecoffre. 1 »

Manuel de piété à l'usage des colléges et maisons d'éducation; par M. de Valette. In-18, 688 p. Delagrave et Cᵉ. 1 50

Méditations ecclésiastiques tirées des épitres et évangiles qui se lisent à la messe de tous les dimanches, pour se disposer à célébrer ou à communier dignement, etc., pour tous les jours et les principales fêtes de l'année; par Chevassu. 5 vol. in-12, 2051 p. Pelagaud. 7 »

Mois (le) de septembre consacré à Notre-Dame de la Salette; par C. Mermier. In-18, XVII-306 p. Pélagaud. 1 50

Petits sermons ou l'on ne dort pas; par M. l'abbé Bertrand. T. 3. Nourriture du vrai chrétien. In-18 jésus, XI 302 pages. Dillet. 2 »

JURISPRUDENCE.

Etude sur la séparation des patrimoines; par A. Masson. In-8°, 287 p. Marescq aîné. 4 »

Explication élémentaire du code Napoléon mise en rapport avec la doctrine et la jurisprudence; par J.-J. Delsol. Edition revue, corrigée et augmentée. T. 3. In-8°, 652 p. Cotillon. 9 »

Traité de l'instruction criminelle, ou Théorie du code d'instruction criminelle; par M. F. Hélie. Edition entièrement revue et augmentée. T. 8, 740 pages. Plon. 10 »

Traité du droit de succession; par J.-B.-A. Hureaux. T. 3. In-8°, 629 p. Marescq aîné. Les 5 vol. 35 »

Traité théorique et pratique du droit public et administratif, contenant l'examen de la doctrine et de la jurisprudence; la comparaison de notre législation avec les lois politiques et administratives de l'Angleterre, des Etats Unis, de la Belgique, de la Hollande, etc.; la comparaison de nos institutions actuelle avec celles de la France avant 1789, etc. par Bathe. T. 2, 3, 4, 5, 6. In-8°, 2905 p. Cotillon. Chaque vol. 8 »

Traité théorique et pratique de la séparation des patrimoines; par M. Barafort. Edition revue et augmentée. In 8°, 467 p. Durand et Pédone Lauriel. 6 »

SCIENCES ET ARTS.

Agriculture méridionale: le Gard et l'Ardèche; par L. Destremx de Saint-Christol. In 8°, XXIV-414 p. Librairie agricole. 3 50

Ananas (les) à fruit comestible, leur culture actuelle comparée à l'ancienne culture; suivie d'une notice sur la culture forcée du fraisier; par Gontier. In-16, 238 p. Donnaud. 3 »

Annuaire encyclopédique. Politique. Economie sociale. Statistique. Administration. Sciences. Littérature. Beaux-Arts, etc. Publié par les directeurs de l'Encyclopédie du XIXᵉ siècle. 1866-1867. In-8°, à 2 col., 908 p. Bureau de l'Encyclopédie du XIXᵉ siècle. 10 »

Année (l') scientifique et industrielle, ou Exposé annuel des travaux scientifiques, des inventions, etc.; par L. Figuier. 10ᵉ année (1865). In-18 jésus, 548 p. Hachette. 3 50

Bade, ses eaux thermales, chlorurées, sodiques et leurs vertus curatives; par J. Seeligmann. In-8°, IV-141 p. J. Baillière et fils. 2 50

Choléra (le). Moyen de le prévenir, de le combattre à temps et d'en restreindre

(1) On nous a demandé de ne porter dans cette liste que les bons ouvrages. Cela n'est pas possible. D'abord parce que nous ne saurions faire un choix qu'après examen, et qu'il serait matériellement impossible d'examiner deux à trois cents ouvrages divers en quelques jours. Puis ensuite, il y a parmi nos agrégés des archevêques, des évêques, des vicaires généraux, des supérieurs d'établissements ecclésiastiques qui, par état, ont besoin de connaître tout ce qui est publié. D'ailleurs, les noms de l'auteur et de l'éditeur, que nous avons toujours soin de donner, peuvent très-souvent servir à éclairer le lecteur sur l'esprit des publications nouvelles annoncées dans cette partie de la Revue.

l'étendue. Documents utiles aux savants, aux gens du monde, aux maisons d'éducation, etc.; par J. Bonjean. In-12, 200 p. Germer Baillière. 2 50

Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe au XVIe siècle; par Viollet-le-Duc. T. 1. Illustré de 564 gr. sur bois. In-8°, XVI-511 p. Morel. 21 »

Economie du bétail. Applications de la Zootechnie; par A. Sanson. Bœuf, mouton, chèvre, porc. In-18 jésus, 576 p., orné de 89 gravures. Librairie agricole. 3 50

Essai sur la science sociale. Economie politique, morale, expérimentale, politique, théorique; par A. Clément. 2 vol. in-8°, XXXVI-1290 p. Guillaumin et Ce. 15 »

Etudes sur la tuberculose, preuves rationnelles et expérimentales de sa spécificité et de son inoculabilité; par J.-A. Willemin. In-8°, XI-640 p. J.-B. Baillière et fils. 8 »

Histoire de la navigation; par Zurcher et Margollé. In-18, 407 p. Hetzel. 3 »

Institutions (les) militaires de la France. Louvoy-Carnot-Saint-Cyr. In-18 jésus, 287 p. Michel Lévy. 1 »

Livre (le) de cuisine; par J. Gouffé; comprenant la cuisine de ménage et la grande cuisine, avec 25 planches imprimées en chromo-lithographie et 161 vignettes sur bois dessinées d'après nature par E. Ronjat. Gr. in-8°, XI-830 p. Hachette et Ce. 25 »

Lunettes (des) et de leur emploi en oculistique; par M. Fano. In-8°, 95 p. Ad. Delahaye. 2 »

Optique physiologique, par Helmholtz; avec 212 fig. et un atlas de 11 pl. In-8°, XI-1061 p. V. Masson et fils. 30 »

Paix (la), ou une guerre défensive. Considérations politiques sur l'état de l'Europe; par P. de Beauvais. In-8°, 16 p. Dentu. 50

Peintres (les) français en 1867; par M. Th. Duret. In-18 jésus, 179 p. Dentu. 2 »

Pétrarque, étude d'après de nouveaux documents; par A. Mézières. In-8°, XXXIX-439 p. Didier et Ce. 7 50

Poliorcétique des Grecs. Traités théoriques. Récits historiques. Ouvrage publié par l'imprimerie impériale. Textes restitués d'après les manuscrits de Paris, du Vatican, de Vienne, de Munich, etc., augmentés de fragments inédits et accompagnés d'un commentaire paléographique et critique; par C. Wescher. In-4°, XLIV-393 p. Plon. 40 »

Principes de sociologie; par F. Barriez. T. 2 et dernier. In-8°, 464 p. Guillaumin et Ce. 6 »

Principes de pathologie générale; par P. Péchot. In-18 jésus, 432 p. Delahaye. 4 »

Production (la) animale et végétale. Etudes faites à l'Exposition universelle de 1867. Société impériale d'acclimatation. In-8°, XLI-368 p. Dentu. 5 »

Rapports sur les progrès récents des sciences zoologiques en France; par Milne Edwards. Gr. in-8°, 503 p. Hachette et Ce. 20 »

Recueil d'observations physiologiques et chimiques sur les eaux minérales de Vals (Ardèche), par le docteur Clermont (de Lyon). In-8°, 300 p. J.-B. Baillière et fils. 4 »

Revue des musées d'Angleterre, catalogue raisonné des peintures et sculptures exposées dans les galeries publiques et particulières et dans les églises, précédé d'un examen sommaire des monuments les plus remarquables; par A. Lavice. In-18 jésus, 356 p. Ve J. Renouard. 4 »

Secrétaire (le) pour tous avec les renseignements complets sur le service des postes et les dispositions légales relatives aux actes sous-seing privé; par L. André. In-32, 383 p. Lebigre-Duquesne. 1 »

Traité de l'érysipèle épidémique; par J. Daudé (de Marjevols). In-8°, VII-352 p. Adr. Delahaye. 5 50

Traité élémentaire de pathologie externe; par E. Follin. Avec figures dans le texte. T. 2. 2e partie. Maladie des tissus. In-8°, 585-932 p. Masson et fils. 8 »

Traité élémentaire de physique expérimentale et appliquée et de météorologie, suivi d'un recueil de 103 problèmes avec solutions; illustré de 773 gravures dans le texte; par A. Ganot. Edition augmentée de 58 gravures, plus 46 fig. refaites ou modifiées. In-18 jésus, 948 p. Delagrave. 7 »

Traité complet de l'anatomie de l'homme. Anatomie chirurgicale et Médecine opératoire, avec traités complémentaires de sclérotomie, ophthalmologie, etc.; par Bourgery, Claude Bernard et Jacob. » »

Suppléments par Duchaussoy. Ire livraison. In-f°, 6 p. et 2 pl. Morgand. » »

Ces suppléments formeront environ 20 livraisons. Chaque livraison, avec planche noire, 2 fr. 50; avec planche coloriée. 5 »

Vin (le); par A. de Vergnette Lamotte. Ouvrage orné de 2 pl. en couleur et de 29 grav. noires. In-18 jésus, 368 pages. Librairie agricole. 3 50

BELLES-LETTRES.

Algérie (l') faisant appel à la France; par M. Etourneau. In-8°, 170 p. Grassart. 7 »

Charades et Proverbes en action, nouvelles scènes dialoguées pour servir aux récréations des pensionnats de jeunes filles; par Mme Drohojowska. In-12, 336 p. Sarlit 2 50

Chevalières (les) du tour de France; par J. de Saint-Félix. In-18 jésus, 298 p. Dentu. 3 »

Chrétiens (les) à la cour de Dioclétien; par M. l'abbé Daras. In-18 jésus, XVIII-436 p. Ruffet et Ce. 3 »

Drames (les) de Londres. Les frères de la Résurrection; par W. Reynolds. Gr. in-18, 298 p. Michel Lévy frères. 1 »

Education des classes ouvrières. Discours prononcé au congrès de Malines, le 6 septembre; par le P. Hyacinthe. In-8°, 18 p. Maillet. » 50

Famille (la) Spencer, ou la Vie au hameau. In-12, 312 p. Librairies protestantes. 1 25

Fiancée (la) du ministre; par Mistress H. Beecher Stowe. Roman américain traduit. In-18 jésus, 320 p. Hachette. 1 »

Français (les) en Amérique. Le Canada; par A. de Front de Fontpertuis. In-18 j., XI-268 p. Albanel. 1 »

Grands (les) jours des petits enfants, légendes et récits sur l'origine de la signification des fêtes de famille; par Mme E. Muller. In-4°, 26 p. et 9 pl. Bédelet. 5 »

Lafayette en Amérique et en France; par le comte Pelet de la Lozère. In-18 jésus, 215 p. Grassart. 2 »

Mathilde de Canosse. Traduit de l'italien; par E. Lamy. In-18 jésus, 274 p. Lethielleux. 1 50

Morale juive et Morale chrétienne; examen comparatif, suivi de quelques réflexions sur les premiers principes de l'islamisme; par E. Benamozegh. In-8°, 419 p. Haufman. 7 50

Œuvres complètes. Quatrième partie de Mlle de Cromell ou la Fleur de la Vertu du Nord Miss Julie, chez lord Mesmin; par L. Bonnaud. In-18 jésus, 264 pages. Dentu. 3 50

Œuvres complètes de Remy Belleau. Edition publiée d'après les textes primitifs avec variantes et notes; par A. Gouverneur. 3 vol. in-32, LVI-998 p. et 2 portraits. Franck. 15 »

Pharmacien (un) aux Thermopyles, vaudeville en un acte, de MM. H. Chivot et A. Duru. Gr. in-18, 35 p. E. Dentu. 1 »

Poésies populaires de la Kabylie du Jurjura. Texte kabyle et traduction; par A. Hanoteau, colonel du génie. In-8°, XIV-475 p. Challamel aîné. 12 »

Questions du temps et problèmes d'autrefois. Pensées sur l'histoire, la vie sociale, la littérature. Cours du Collége de France (1841-1847); par L. Chasles. In-18 jésus, XXVIII-204 p. et portr. Germer Baillière. 3 »

Réorganisation (la) de l'armée et des défenses de la France; par le marquis de Courvol. In-8°, VI-223 p. Ve Berger-Levrault et fils. 3 »

Recueil de poésies, dédié à la jeunesse chrétienne; par Walthez. In-12, 299 p. Ve Berger-Levrault et fils. 1 60

Religion (la) et la politique de la société moderne, précédé de deux lettres de Jean Reynaud; par Frédéric Herrenschneyder. In-18 jésus, XXV-689 pages. Dentu. 5 »

Rome et le Pape-Roi; par J. P. Gr. in-18, VIII-327 p. Ruffet et Ce. 2 50

Roses (les) jaunes, comédie en un acte, en vers; par A. Karr. In-18 jésus, 40 p. Michel Lévy frères. 1 »

Secret (le); par Wilkie Collins. Roman anglais, traduit par Old-Nick. In-18 j., 396 p. L. Hachette et Ce. 1 »

Souvenirs d'un aspirant de marine; par le comte Paul de Leusse. In-16, 278 p. Dentu. 3 »

Une vocation d'artiste. Imité de l'anglais; par E. Chevereau. In-18 jésus, 250 p. Dillet. 1 50

Victoire (la) d'Annibal, comédie en un acte de M. J. Guillemot. Gr. in-18, 36 p. Librairie des auteurs. 1 »

Voix (les) intérieures. Les rayons et les ombres; par Victor Hugo. In-18 jésus, 347 p. L. Hachette et Ce. 3 50

SCIENCES HISTORIQUES.

Batailles navales de la France; par O. Troude. T. 1. In-8°, 469 p. et 2 plans. Challamel aîné. 6 »

Chambre des Comptes de Paris. Essais historiques et chronologiques, priviléges et attributions nobiliaires et armorial de Mlle Denis; par H.-C. d'Yanville. Fascicules 1, 2 et 3. In-4°, VIII-352 p. Chamerot et Lauwereyns. » »

La souscription est de 70 fr. répartis en sept payements de 10 fr. payables à la réception de chacun des sept fascicules qui formeront l'ouvrage.

Essai sur l'histoire de la géographie de la Palestine, d'après les Thalmuds et les autres sources rabbiniques; par J. De-

renbourg. 1re partie. Histoire de la Palestine depuis Cyrus jusqu'à Adrien. In-8°, IV-490 p. Franck. 12 »

Funérailles et sépultures. Histoire des inhumations chez les peuples anciens et modernes; par le docteur Faverot. In-8°, XI-319 p. Libr. internationale. 5 »

Histoire du château et des sires de Saint-Sauveur-le-Vicomte, suivie de pièces justificatives; par L. Delisle. In-8°, XII-682 p. Durand. 7 50

Vie du R. P. Guidée; par le P. Grandidier. In-8°, VI-420 p. et portr. Sarlit. 6 »

SOMMAIRE DES ARTICLES

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX RECUEILS PÉRIODIQUES.

ARCHIVES THÉOLOGIQUES.

Septembre. P. Gams : saint Pierre et saint Paul. Année de leur martyre. — Comte de Beaumont : *Histoire de l'abbé de Rancé et de sa réforme*, par M. l'abbé Dubois. — L'abbé E. Darras : Les Révélations de sainte Hildegarde, et de leur conformité avec les prophéties et la sainte Ecriture. — L'abbé Craisson : de la Sépulture ecclésiastique d'après les saints canons et la loi civile en France, suite. — L'abbé Wolter : le Plain-Chant et la liturgie. suite. — Bibliographie. — L'abbé H.-J. Crélier : l'Evangile selon saint Matthieu traduit sur le texte grec, avec un commentaire, suite.

CORRESPONDANT.

Septembre. Maxime de la Rochet rie : le Congrès de Malines en 1867. — Comte de Falloux : Discours au Congrès de Malines. — P. Hyacinthe : Discours au Congrès de Malines. — Léopold de Gaillard : la Politique dans les livres. — Léon Lagrange : les Beaux-Arts en 1867. L'Exposition universelle. Le Salon. — Comte Desbassyns de Richemont : la nouvelle Genève, suite. — Jules Carron : la Chasse et la Pêche en Ecosse. — Mélanges — P. Douhaire : Revue critique. — Léon Lavedan : les Evénements du mois. — Mgr l'Evêque d'Orléans : Lettre à M. Ratazzi sur les entreprises de Garibaldi. — Bulletin bibliographique.

ÉTUDES RELIGIEUSES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES PAR DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Octobre. P. F. Desjacques : Religion et philosophie d'après M. Franck. — P. G. Longhaye : de la Consolation dans la littérature païenne et dans la littérature chrétienne, suite et fin. — P. Ch. Daniel : M. Guizot et les intérêts religieux au XIXe siècle, suite et fin. — L'abbé A. Le Hir : les Prophètes d'Israël, réponse à M. Réville. — P. N. Larcher : les Etoiles filantes pendant la nuit du 13 novembre. — P. E. Marquigny : la Revue positiviste. — P. P. Toulemont : Notice sur le R. P. Gury. — Bibliographie. — Varia.

MÉMORIAL CATHOLIQUE.

L.-F. Guérin : Consistoire du 20 septembre. — Allocution du Saint-Père. — X. : Reprise du procès de Béatification de la Vénérable Marie d'Agréda. — Quelques mots sur une attaque contre son livre de la *Cité mystique*. — D. Laverdant : L'Etat et l'Eglise étaient-ils diamétralement opposés dans leurs principes au XIIe siècle ? — L'abbé Pierre Lucidi : Observations sur une prédiction de Madeleine relative à la fin des temps (3e article). — D Laverdant : Les Moines d'Occident; leur influence dans le passé, par M. de Montalembert; dans l'avenir, par M. l'abbé F. Martin, etc. — L.-F. Guérin : Espérance constante de S. S. Pie IX dans le triomphe de l'Eglise. — Vœux pour l'extension du culte de sainte Colette. — Un monument en l'honneur de sainte Germaine. — L'abbé Cacheux : Philosophie des Pères de l'Eglise (suite). Tertullien (5e article). Les modernes adversaires de la divinité du Christ. — F. Boissin : Revue critique et littéraire. — L.-F. Guérin : Correspondance. — Tristesses. — Espérance. — Chronique religieuse. — Bulletin bibliographique.

REVUE BRITANNIQUE.

Septembre. L'Armée française en 1867 et les institutions militaires de la France. — Masques et déguisements protecteurs chez les animaux. — Visite à la haute Egypte pendant la saison d'été. — Paris

nouveau. — Episodes de chasse dans l'Afrique méridionale. — A. de Viguerie : l'Odyssée d'un saltimbanque, suite. — Antoine de Latour : Valence du Cid. — Auguste Avril : Correspondance d'Italie. — Correspondance d'Orient, — de Londres. — Chronique scientifique. — Chronique et bulletin bibliographique. — Pensées diverses.

REVUE CATHOLIQUE DE LOUVAIN.

Septembre. L'abbé T.-J. Lamy : Etudes de patrologie orientale. Saint Jacques de Sarug. — Ph. Vander Haeghen : l'Eglise catholique aux Etats-Unis, suite et fin — Reusch : l'Antiquité de l'espèce humaine d'après les travaux récents des géologues, 3e article. — Notice sur la vie et les travaux du R. P. François d'Assise Caret, missionnaire de la congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie (dite de Picpus), et premier apôtre des îles Gambier, dans la Polynésie orientale. — *Introductio in sacram Scripturam*, auctore T.-J. Lamy. — Bulletin bibliographique. — Nouvelles religieuses et ecclésiastiques.

REVUE CONTEMPORAINE.

30 *septembre*. Comte E. de Kératry : la Chute de l'empereur Maximilien, d'après des documents inédits, 4e partie. — Adrien Donnodevie : la Poésie provençale en 1867. Le nouveau poème de Frédéric Mistral (*Calendau*). — André Albrespy : de quelques théories récentes sur le druidisme. — Baron Ernouf : la Guerre de sept jours. Campagne de 1866 en Allemagne, 4e partie. — S. Blandy : Hagdé. — Emile Level : Exposition universelle et internationale de 1867. Les Travaux publics, 3e partie. — Revue critique. — Pascal Picard : Chronique politique ; — la Guerre du Paraguay. — Em. Andréoly : Revue financière.

15 *octobre*. Comte E. de Kératry : la Chute de l'empereur Maximilien, d'après des documents inédits, 5e partie. — Camille Lebrun, d'après miss Kavanach : le second Amour de Sibylle. — Ch. Vogel : l'Industrie allemande et le Zollverein à propos de l'Exposition universelle. — S. Bouillon : l'Orient à l'Exposition. — Louis Liévin : le docteur Véron. — Alexandre Buchner : Ecrivains contemporains de l'Allemagne. Charles Gutzkow. — A. Claveau : Chronique littéraire. — Pascal Picard : Chronique politique. — La Guerre du Paraguay.

REVUE D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE.

Septembre. César Cantu : le Concile de Trente. — Vicomte de Melun : *les Moines d'Occident*, par M. le comte de Montalembert. — Anicet Digard : la Question ouvrière au congrès de Malines. — C.-C. Charaux : de l'Etat présent de la philosophie morale. — Edouard Gibert : Etude sur l'exposition de la société de secours aux blessés des armées de terre et de mer, 2e partie. — Marius Fontane : Mlle Leconte, nouvelle. — Mme de Marcey : Massillon, suite. — A. Audiganne : l'Exposition universelle de 1867 et les progrès de l'industrie, 6e article. — Martin Doizy : un Dépôt de mendicité modèle à Montreuil-sous-Laon. — Antonin Rondelet : la Littérature et l'enseignement contemporain de l'économie politique, suite. — Chronique du mois. — Bulletin de bibliographie.

REVUE DES DEUX MONDES.

1er *octobre*. George Sand : Cadio, 3e partie. — A. Bailleux de Marisy : le Patronage dans les compagnies de chemin de fer. Mœurs industrielles en France et en Angleterre. — E.-D. Forgues : Fausses Routes, 2e partie. — Henri Blaze de Bury : Versailles, légende, poésie. — Louis de Carné : les Etats de Bretagne. — Charles Lévêque : le Médecin de l'âme chez les païens. — Guizot : la comtesse de Boigne. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine.

15 *octobre*. George Sand : Cadio, 4e partie. — Alphonse Esquiros : l'Angleterre et la vie anglaise, suite. La vie politique. — Saint-René Taillandier : Hommes d'Etat de la Hongrie. Le comte Stéphan Széchenyi, 2e partie. — E.-D. Forgues : Fausses Routes, 3e partie. — L. Buloz : l'Autriche en 1867. — C. Lavollée : les Paquebots transocéaniens. — R. Radeau : Michel Faraday — E Forcade : Chronique de la quinzaine. — Ch. de Mazade : *Choix de sermons et discours de Mgr Philarète*, métropolitain de Moscou, traduits du russe par M. Serpinet. — H. Blerzy : les Astronomes devant la grande pyramide.

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES.

Octobre. Léon Gautier : la Chevalerie d'après les textes poétiques du moyen âge. — G. Du Fresne de Beaucourt : Jeanne d'Arc et sa mission d'après son dernier historien. — E. Boutaric : Marguerite de Provence, son caractère, son rôle politique. — L. Wiesener : Marie Stuart et Jacques VI. Cinq lettres inédites de Marie Stuart. — Pierre Clément : Philippe d'Orléans et Mme Henriette d'Angleterre. — Mélanges. — Gustave Masson : Courrier anglais. — César Cantu : Courrier italien. — Le docteur Beckmann : Courrier allemand. — Léon Gautier : Chronique. — Fr. de Fontaine : Revue des recueils périodiques. — Bulletin bibliographique.

SOMMAIRE DES ARTICLES
DE VARIÉTÉS PUBLIÉS PAR LES GRANDS JOURNAUX.

Constitutionnel. — 30 septembre. Nestor Roqueplan : La Jeunesse dorée par le procédé Ruoltz, par Albéric Second. — 3 octobre. A. Nisard : Les Médecins au temps de Molière, par Raynaud. — 7. P. Deltuf : Curiosités des anciennes justices, par Ch. Desmaze. — 7 novembre. G. Landral : Le Livre de cuisine, par J. Gouffé.

Débats. — 4 octobre. E. Bersot : Essai sur le droit public d'Athènes, par G. Perrot. — 5. L. Passy : Histoire poétique de Charlemagne, par Gaston Paris. — 10. Ch. Daremberg : Les Mœurs romaines, par Friedlænder; trad. par Vogel. — 11. L. Ratisbonne : Fable de Kriloff, trad. par Ch. Parfait. — 26. L. Say : Frochot, préfet de la Seine, par L. Passy. — 30. Jules Janin : L'Œuvre de Jehan Fouquet. — 4 novembre. Michel Chevalier : Pratique commerciale, par Devinck.

France. — 5 octobre. Pradier Fodéré : Ghéel, par J. Duval. — 8. E. Caro : M. de Camors, par O. Feuillet. — 15. E. Caro : Correspondance de H. Heine. — 4 novembre. P. Fouché : Poëmes populaires de l'Inde ; trad. par Lemairesse. — 5. Ch. Aubertin : Louis XV et Louis XVI, par Michelet. — 6. Sisson : Louis Van Beethoven, par Mme Audley.

Gazette de France. — 30 septembre. De Pontmartin : Les Moines d'Occident, par M. de Montalembert.

Moniteur. — 30 septembre. Th. Gautier : Grammaire des arts du dessin, par Ch. Blanc. — 30. Xavier Aubryet : Diane de Poitiers. Lettres inédites, publiées d'après des manuscrits de la Bibliothèque impériale; avec une introduction et des notes, par Georges Guiffrey. — 1er octobre. Bulletin : Grammaire Française, par H. Jonette. — 5. Ch. Poisson : Annales d'hygiène publique. — F. Coppée : Le Livre de Jade, par J. Walter. — 4 novembre. Th. Gautier : L'Iliade, trad. de Leconte de Lisle. — 12. F. Bouillier : Philosophie et Religion, par Franck.

Pays. — 25 septembre. Henri Pellerin : Une Imprimerie en 1867, par Paul Dupont; Qu'en pensez-vous ? par Hix ; Histoire de France, de Touchatout. — 27. Bulletin : Les Revenants, par Paul Féval. — 29. C. D. Cazeaux : La Dernière guerre, par un ancien diplomate. — 1er octobre. H. Pellerin : La Pluralité des mondes habilés, par C. Flammarion; Les Mondes imaginaires et les Mondes réels, par le même; Histoire d'Olivier Cromwell, par J. M. Dargand ; Yo et les principes de 89, par H. Pessard; l'Encyclopédie des enfants, par W. Maigne-Sarlit. — H. Vierne : Les Drames au clair de la lune, par Henry Leguay. — 3 novembre. Pellerin : Vie de Thorwalsen, par E. Plon.

Siècle. — 25 septembre. Louis Jourdan : Le Livret des ouvriers, par T. N. Bénard ; Le vrai Voltaire, par M. de Pompery. — 30. De Biéville : La Liberté des théâtres, par H. Hostein. — 4 octobre. E. Tenot : L'Armée de la Révolution, par Chassin. — 7. A. Pasquet : L'Europe et la Chine, par Ferrari. — 12. A. de la Forge : L'Idée de Dieu, par Caro. — 15. La Papauté, ses ennemis et ses juges, par d'Arsac. — 30. Ch. Durier : Les Jardins, par A. Mangin. — 7 novembre. L. Jourdan : La Jeunesse dorée, par A. Second. — 11. A. de la Forge : M. de Camors, par O. Feuillet. — 12. L. Jourdan : Histoire de Royaumont, par l'abbé Duclos.

Situation. — 26 septembre. Paul Perret : Mémoires de mon oncle, par Ch. d'Héricault. — 30. Jules Noriac : Ja Jeunesse dorée par le procédé Ruoltz, par Albéric Second. — 1er octobre. Émile Blavet : Code du cérémonial, par Mme de Bassanville. — 13. A. Genevay : Les contes d'Andersen, traduction de X. Marmier; Le Livre d'images sans images, par le même, traduction de Minssen. — 14. F. Béchard : Monsieur de Camors, par O. Feuillet.

Temps. — 25 septembre. Louis Blanc : La nouvelle Amérique, par Hepworth Dixon. — 27. E. Lemoine : 22e Volume de la Correspondance de Napoléon Ier. — 30. A. Nefftzer : Homme et Nature, par R. Kaeppelin. — 8 octobre. A. Morel : Saint Jérôme, par A. Thierry. — 22. Mezières : Les Mystiques espagnols, par P. Rousselot. — 7 novembre. F. Lock : La Bretagne, par A. Joanne.

Union. — 1er octobre. A. Rouyé : Poétique de Le Batteux, par l'abbé Piron; Cours complet de littérature, par l'abbé Piron; Rhétorique, par l'abbé Piron. — A. Nettement : Voltaire, sa vie et ses œuvres, par l'abbé Maynard. — 6. A. Boullé : Du bonheur dans le devoir, par Roux-Ferrand. — 12. A. Nettement : La Réforme sociale, par Le Play. — 29. A. Nettement : Voyage en Italie, par le marquis de Seignelay.

Le gérant, F. WATTELIER.

Paris. — Imprimerie Livry et Ce, rue N.-D. des Champs, 49.

Tome III. N° 12. Décembre 1867.

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PREMIÈRE PARTIE

LA SCIENCE POPULAIRE. — LES ILLUSTRATIONS. — LES VULGARISATEURS. — LES LIVRES POUR L'ENFANCE.

Quand des savants de premier ordre, daignant descendre des hauteurs de la science, veulent bien s'abaisser jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à elle ; quand, devenus littérateurs en même temps que savants, ils s'appliquent à mettre à la portée de nos intelligences les difficultés scientifiques les plus arides, et savent, par un travail habile, les plier aux exigences du langage usuel, nous sommes dans l'admiration, et nous avons d'autant plus de motifs de leur en savoir gré, que nous avons été peu habitués à de telles condescendances. Mais il n'y a que des savants de premier ordre en qui l'on trouve ainsi l'art joint à la science ; et cette double faculté qui leur permet de saisir et de posséder l'objet de leur observation pour en communiquer l'intelligence aux esprits les moins préparés, et en même temps d'être assez maîtres du langage et de ses ressources pour exprimer avec clarté les choses même les plus rebelles, c'est l'infaillible marque du génie. Quelquefois des savants de seconde main, de demi-savants, ou de faux savants, prenant le rôle de pédagogues ou d'interprètes, se faisant, sans mission, nos introducteurs dans le labyrinthe de la science, et nos initiateurs à ses mystères, trahissent à la fois la science, la raison, le langage, et surtout nous-mêmes, car ils ne promettent de nous enrichir qu'en vue de nous déposséder de quelque bien. Ceux-là, il faut les craindre, et se tenir en défiance devant leurs offres de services.

Mais ce préambule est bien long : venons au fait.

Le fait, c'est qu'en voyant si peu de livres vraiment irréprochables

armi la foule de ceux qui s'étalent avec un luxe plus ou moins disproportionné à leur importance, à toutes les vitrines des libraires, surtout au moment des étrennes, et qui s'adressent à l'enfance, ou à la jeunesse, ou aux gens du monde, nous sentons le besoin de dire aux pères de famille et aux acheteurs sérieux : Prenez garde : ne jugez pas du fond par les apparences, ou par la beauté de la couverture, ou par les magnificences typographiques de l'intérieur, ou par les promesses du titre. Surtout, si vous avez des cadeaux à faire, regardez à deux fois avant d'arrêter votre choix ; considérez bien ce que vous donnez, à qui vous le donnez, dans quelles vues vous le donnez. Nous savons bien que si l'on pousse jusqu'à la dernière rigueur cet esprit d'examen, les trois quarts des étrennes deviendront impossibles.

C'est là un des malheurs de notre temps. Il est vrai que jamais il n'y eut plus de sollicitations et de séductions pour les acheteurs et pour les donneurs de cadeaux, jamais plus de moyens offerts à la générosité, nous pourrions dire même à la prodigalité ; et comme ce n'est pas seulement en objets de toilette, ou de gourmandise, ou de jeu, qu'on rencontre cette abondance et cette superfluité, mais qu'il en est de même en fait de livres et d'instruments d'étude, que jamais ils ne furent si multipliés, et surtout si parés, on peut parfois croire que notre siècle dans ses sollicitudes accorde aux intérêts intellectuels une très-large place, et que c'est là, comme il le dit et le répète, un de ses grands progrès. Mais c'est un jugement comme celui que l'on ferait si, quand on voit des ouvriers, des ouvrières, des apprentis, de tout jeunes enfants lire partout, en marchant, en mangeant, en jouant, on en concluait que amais peuple ne fut plus studieux ou plus instruit ; que lisent-ils ? c'est là qu'est toute la question : ce sont au moins des inutilités ; et plût à Dieu que ce ne fussent que des inutilités, ces feuilletons, ces petits journaux, ces brochures qu'on a l'impudence d'intituler de *bons* romans, et dont les moins mauvais ne les repaissent que de peintures criminelles et de passions de bas étage, et, pour toute instruction, leur font perdre jusqu'à la dernière parcelle des vérités que leurs parents, leurs maîtres, et les ministres de l'Eglise, interprètes de Dieu, s'étaient appliqués à fixer dans leur intelligence, et des bons sentiments qu'ils s'étaient efforcés d'inculquer dans leur cœur !

On trouvera peut-être que nous allons un peu contre notre thèse, puisque nous avons à parler ici de livres dont le but avoué est d'inspirer le goût des études sérieuses, l'amour de la science : nous pourrions objecter d'abord, que, par les goûts même qu'on y développe, et le sens dans lequel on les développe, on dérobe à la culture bien autrement in-

téressante du cœur et des sentiments moraux tout le temps et l'activité qu'on détourne vers les objets purement matériels ; et qu'en donnant à ces études le premier rang, on change l'ordre établi par Dieu même ; on met l'esprit, pour ainsi dire, au service du corps, on oublie le but de la vie, on substitue une rcherche immodérée de bien-être à la grande et nécessaire loi du sacrifice, on place l'intérêt avant le devoir, on in troduit des habitudes de matérialisme, de positivisme, d'égoïsme, très-désastreuses pour les individus, pour les familles et pour la société. Nous pourrions objecter encore, que, même au point de vue de la science, certains ouvrages, plus nuisibles qu'utiles, tout en ayant l'air d'y conduire, en éloignent, et, en la donnant tout apprise, détournent de s'y appliquer, enfin habituent les esprits à se contenter de notions incomplètes et par là même souvent fausses, et à ne pas sentir le besoin de s'instruire des choses, en ne s'avouant pas qu'ils les ignorent. En ce sens, le service que ces ouvrages rendent à la science ressemble à ceux que rendirent aux lettres anciennes les compilations et les abrégés qui, aux siècles de décadence, prenant la place des textes véritables, et dispensant de les connaître, ont été cause que ces textes ont été perdus. Mais ce n'est pas de ce côté que nous voulons appeler l'attention aujourd'hui. Nous voulons signaler des dangers d'un autre ordre, et, en quelque façon plus palpables. Nous voulons indiquer ce que la morale peut perdre, par le fait même de ces ouvrages, non pas en ce qu'ils y demeurent totalement étrangers, mais beaucoup plus encore en ce que souvent ils y touchent, par la force des choses ou sans nécessité, et qu'ils le font inconsidérément, témérairement, dommageablement.

Pour abréger tout ce qui s'offre à nous à dire sur ce point, nous observerons qu'il y a trois portes ouvertes par où le mal peut y entrer : les illustrations, les peintures de mœurs, et les réflexions.

Sur les illustrations et les gravures, il y aurait beaucoup à dire, nous ne ferons qu'indiquer. On peut leur appliquer ce qu'Ésope disait de la langue : rien de plus utile, rien de plus nuisible, selon l'usage qu'on en fait.

Assurément nulle méthode n'est plus naturelle, plus profitable, plus louable, que celle de l'enseignement par la vue, du moins de toutes les choses qui ont besoin d'être vues pour être comprises, toutes les fois qu'il est utile qu'elles le soient. C'est là, disons-le, un des progrès incontestables de ce temps, et nous ajouterons qu'on y est arrivé jusqu'à une perfection qui ne laisse plus guère à désirer. Au lieu de représentations informes et grossières, la plupart des livres d'étude nous donnent aujourd'hui de chaque objet des figures exactes, autant que pos-

sible, et au moins suffisantes pour aider ceux qui les ont vus à les reconnaître, et pour en donner une idée à ceux qui ne les ont pas vus. Mais à tout il y a des limites, et l'abus consiste à les dépasser.

Ainsi, 1° il n'est pas nécessaire de tout montrer; 2° il y a des choses qu'on ne peut pas montrer; 3° il y a des choses qu'on ne doit pas montrer. Là où la fantaisie commence, là où la faculté imaginative vient en aide non plus à la mémoire, mais à l'invention, et où il ne s'agit plus de représenter des objets réels, mais de pures fictions, le danger est plus grand encore, et croît en proportion de l'importance des sujets, et selon qu'on y entre plus ou moins avant dans le domaine des passions. Et c'est là pourtant que beaucoup d'artistes chargés d'*illustrer* (mot étrange) les livres à la mode, s'en donnent à cœur joie, en dépit de la vérité, en dépit de la morale, quelquefois en dépit du texte, dont ils n'ont nul souci. Ce ne sont pas les vrais artistes : l'art véritable est une garantie contre de tels écarts? Aussi, dans bien des livres historiques ou religieux, nous approuverions qu'on ne donnât que des reproductions d'œuvres des maîtres, et encore à la condition de les bien choisir (1). Qu'on n'oublie pas qu'ici nous nous plaçons toujours au point de vue des livres qu'on nomme *populaires*, et qu'on destine à l'instruction du peuple ou de la jeunesse. Nous voudrions que, dans la Bible, par exemple, on ne représentât que les scènes qu'il serait bon de fixer dans la mémoire par le moyen des sens, et non pas celles où un appel à l'imagination serait dangereux. De quoi servirait la prudence tant recommandée par l'Église dans l'usage du texte sacré, si l'interprétation et le commentaire, bien autrement contagieux par les images, venaient la rendre vaine? Et de quoi serviraient les précautions les plus délicates des pères et mères de famille, — car il en est encore, même en ce siècle, qui ne paient point à la mode ce triste tribut de trouver surannées les sévérités de mœurs d'autrefois dans l'éducation des enfants, — si les calculs d'une spéculation de librairie, ou autre, ont placé l'écueil là même où on devait le moins l'attendre? Nous voudrions qu'en un livre d'histoire on ne mît en vue que les choses dont il est important que ceux qui l'étudient ne perdent pas le souvenir; tandis

(1) C'est une des raisons pour lesquelles nous préférons, et de beaucoup, à toutes les autres publications contemporaines de ce genre, l'édition publiée par Firmin Didot du *Nouveau Testament* de M. l'abbé Glaire. Nous hasarderions bien, si nous avions le temps d'un examen plus approfondi, quelques critiques de détail; mais elles sont, après tout, si légères, que les mérites de l'ensemble les font oublier : et nous ne croyons pas qu'il y ait beaucoup de cadeaux d'étrennes qui rivalisent avec celui-là, comme ayant la même valeur, offrant les mêmes garanties, et réunissant au même degré la simplicité et le bon goût dans la magnificence.

que, la plupart du temps, une simple phrase du texte, une parole insignifiante, sert de motif à une représentation quelconque, dont le moindre mal est d'exprimer n'importe quoi, ou rien du tout. Nous voudrions encore que, dans un livre d'imagination, — genre qui rarement est sans danger, — on ne multipliât pas à plaisir les représentations inopportunes. Nous voudrions surtout que dans les livres qui ont pour objet des connaissances positives, on ne mêlât pas des peintures dont l'imagination fait tous les frais. Ajoutons, pour les livres destinés à l'enfance, que, sous prétexte d'instruire en amusant, nous ne voudrions pas qu'on se plût à la saturer de caricatures et de grotesque. Si c'est là un système d'éducation, il n'est propre qu'a pervertir. Quoi! vous ne profitez du penchant qui porte les enfants à l'imitation, que pour les habituer à grimacer. Mais ils n'ont pas besoin de vous et de vos leçons pour cela! Il est vrai, mais ici encore c'est un besoin de la spéculation de flatter les mauvais instincts des petits enfants aussi bien que des grands parents. Apprenez-leur plutôt l'admiration et le respect : cette école est meilleure que celle du scandale et du mépris. Ils sauront toujours assez tôt saisir les ridicules et se moquer du prochain. Nous ne voudrions pas non plus que, pour eux-mêmes, on leur inspirât de l'horreur de défauts très-légers de leur âge, et une indifférence relative pour des vices très-gros et très-redoutables dans leurs conséquences. Un tel désordre au début de l'éducation porterait plus tard infailliblement des fruits très-amers.

Mais nous croyons en avoir dit assez pour éveiller les attentions sur ce promier point.

Nous nous arrèterons fort peu sur le second point, parce qu'on peut y appliquer la plupart des choses que nous venons de dire. Les peintures morales peuvent facilement dégénérer en immoralités; et ce sera presque toujours ainsi quand elles ne seront pas nécessaires, quand le fond du sujet ne les demandera pas. Et si l'effet d'une peinture écrite est moins instantané que celui d'une image peinte, l'imagination aidant, il entre plus profondément, et peut faire en l'âme encore plus de ravages. C'est en quoi l'esprit poétique, appliqué aux sciences, même à celles où il est le moins déplacé, et où il peut rendre le plus de services, comme les sciences naturelles, n'est jamais tout à fait sans dangers, dangers relatifs, il est vrai, soit au fond du sujet traité, soit aux dispositions de ceux à qui s'adresse l'écrivain, ou à qui l'on donne le livre

Pour être mieux compris, et rendre notre idée sensible, prenons des exemples. Nous les emprunterons à des ouvrages très-récents et d'un grand renom :

M. Rambosson, dans son livre sur la botanique intitulé : *Histoire et légendes des plantes utiles et curieuses*, s'abandonne peut-être un peu à ce penchant de tout poétiser. Sans doute, si le souffle lui venait d'en haut, si au lieu de se plaire dans la fantaisie, il s'appliquait à déployer devant nos yeux le tableau des grandeurs de Dieu dans la nature végétale, son livre aurait plus de portée ; il ressemblerait moins à du remplissage, il viserait ailleurs qu'à distraire les gens du monde, on pourrait enfin arrêter dans ce livre son admiration sur autre chose que la splendeur du texte et la magnificence des gravures. Mais enfin, ces gravures sont instructives, et les fantaisies de l'auteur n'offrent pas grand danger : c'est assez pour que nous préférions cette publication à celle du même genre de M. L. Figuier, lesquelles sont plus scientifiques mais d'une innocuité plus douteuse.

Mais que dirons-nous d'un développement que nous rencontrons, sur le même sujet, dans un livre nouveau, du docteur Pouchet, intitulé : l'*Univers ou les infiniment grands et les infiniment petits?* Douze pages au moins employées à décrire, dans tous leurs détails, en une suite de récits variés, sous les voiles les plus transparents et dans des scènes animées et des tableaux vivants,... les amours des plantes ! Cela peut plaire aux gens du monde ; cela peut témoigner de la richesse, de la fécondité d'imagination poétique dont l'auteur est doué ; cela peut amener un simple sourire sur les lèvres au lecteur avancé dans la vie ; — mais assurément, quels que puissent être d'ailleurs les mérites intrinsèques du reste de l'ouvrage, jamais les pères et les mères dont nous parlions tout à l'heure ne pourront se résoudre à laisser ce volume tomber sous les yeux de leurs enfants, de leurs jeunes filles surtout : car nous ne croyons pas qu'elles puissent longtemps promener sur ces pages leurs imaginations tendres, inflammables et rêveuses, avec beaucoup moins de danger que sur les pages du roman le plus... nous oserions presque dire le plus licencieux.

Mais nous avons hâte d'en venir au troisième point. Ici les dangers de toute sorte se multiplient. Il y a d'ailleurs connexion entre ces deux points comme entre les deux précédents. Ce que nous avons dit des écarts poétiques s'applique également aux excentricités philosophiques. Souvent même les deux choses vont ensemble, et il est des ouvrages qui sont pleins de ces hors-d'œuvre. Moins ils sont nécessaires, moins ils sont commandés par le fond des choses, plus ils reviennent fréquemment et avec une sorte d'affectation, plus ils sont mauvais ; et cela, à tous les points de vue; car, non-seulement ils sont déplacés, pleins de mauvais goût, mais ils sont bien souvent dictés par le préjugé, par la

passion, par une intention d'hostilité à quelque bien. Nous voilà revenus au point de départ sur les faux *vulgarisateurs* de la science : car c'est à ce signe qu'on les reconnaît. Ceux qui se livrent seulement en passant, par boutade, à quelque sortie malheureuse, font un mal regrettable, mais non sans remède ; et quelquefois la force de la vérité, à laquelle ils cèdent dans tout le reste, suffit déjà pour être un correctif à leurs passagères erreurs. Mais ceux qui, par système, et de propos délibéré, n'entreprennent de faire notre éducation scientifique que pour défaire notre éducation religieuse, ne font luire à nos yeux les vérités les plus abstraites et le plus ardues de l'ordre naturel, que pour obscurcir les plus claires et les plus simples vérités de l'ordre moral, enfin ne portent le flambeau devant nous que pour nous dérober, s'il se pouvait, la vue du plein soleil, ceux-là, gardons-nous-en, ce sont nos ennemis ; ne les laissons pas pénétrer chez nous, ils n'y porteraient que trouble et désordre. Pour que ceci soit mieux compris, donnons des exemples, car c'est ici surtout que les citations deviennent nécessaires.

Tout est perfide dans la plupart de ces ouvrages, même le titre. En voici un dont le titre semble promettre ce que nous désirons le plus : il porte sur son frontispice ces belles paroles : *Dieu dans la nature*. Mais veut-on être édifié sur ce que nous en devons attendre? Dès le début, l'auteur trahit ses intentions secrètes : dans la Préface, après quelques paroles un peu déclamatoires, mêlées d'aveux sincères, sur la situation des esprits et la décadence sociale de notre époque, il continue ainsi :

« La *première heure* de notre siècle a sonné le *dernier soupir* de la « *religion de nos pères*. En vain s'efforcera-t-on de restaurer et de re- « construire : ce ne sont plus maintenant que des simulacres : ce qui « est mort ne saurait ressusciter. Le souffle d'une immense révolution « a passé sur nos têtes, *couchant sur le sol nos antiques croyances*, mais « fécondant un monde nouveau. Nous traversons en cet âge l'époque « critique qui précède toute rénovation. Le monde marche. En vain les « gens politiques comme les gens d'église s'imaginent-ils, chacun de « leur côté, continuer la *représentation du passé* sur une *scène pavée de « ruines*, ils ne feront pas que le progrès ne nous emporte tous vers une « foi supérieure, que nous n'avons pas encore, mais à laquelle nous « marchons. »

On voit, du premier coup, un des mille organes, un des coryphées de l'immense secte antireligieuse qui, par tous les moyens, fait à l'Église une guerre acharnée. Aussi le voyons-nous recommandé comme un ami dans un des journaux de la secte, la *Solidarité* :

« Parmi les contemporains qui *travaillent au même œuvre que nous*

« et préparent aussi l'ordre nouveau, nous sommes heureux, dit ce « journal, d'avoir à citer *M. Camille Flammarion.* » C'est l'auteur du livre.

Nous comprenons plus difficilement, quand le journal nous dit que c'est un livre « dont le titre indique assez clairement le but ; » à moins qu'il n'entende par là que, le but étant de séduire, le titre est d'autant plus habile qu'il est plus trompeur, car il annonce la protestation, et, ce qu'il donne, c'est l'outrage !

M. Flammarion n'est arrivé que par degrés à cette habileté : un précédent ouvrage s'appelait : les *Merveilles célestes.* C'est certes un assez beau titre, mais qui perd un peu de son prestige quand on sait que le livre fait partie d'une collection intitulée : *Bibliothèque des merveilles,* destinée, dit le prospectus, « aux jeunes gens et aux hommes du monde, » et dans laquelle il y a des merveilles de toutes sortes de choses.

Dans cet autre ouvrage, M. Flammarion déploie, à propos d'une science que ces messieurs prétendent positive, l'astronomie, une incommensurable imagination de poète et de rêveur, promenant son lecteur dans des voyages fantastiques à travers le vide, à travers l'espace, dans l'infinité, dans l'immensité, dans l'éternité... de la matière. Dieu seul y manque, soit comme but, soit comme guide aux voyageurs.

Un autre livre encore du même M. Flammarion, consacré aussi à l'astronomie, mais encore une astronomie poétique, philosophique et fantastique, avait eu ce titre un tant soit peu compromettant : *La Pluralité des mondes habités.* C'est décider une question controversée, mais ce n'est pourtant pas attaquer la foi. Mais ce que le titre ne faisait point, le texte le fait. Voici, entre autre chose, comment le christianisme y est apprécié :

« Le *sacrifice du calvaire pouvait être compris* dans sa simplicité « majestueuse, lorsque *les esprits humains ne connaissaient qu'une terre* « *et qu'un ciel.* L'homme, créature que Dieu fit à son image, faillit et « tombe dès les premiers jours de son existence ; Dieu, plein d'une « bonté compatissante, descend lui-même pour le relever : voilà une « croyance bien douce et bien consolante pour l'homme, que l'on peut « présenter sans trop de mystère, et que les esprits *les plus simples* « peuvent accepter et comprendre. Mais il n'en est plus ainsi dès que « *la révélation astronomique* fait perdre à la terre et à l'homme tout « leur prestige, en même temps qu'elle élève Dieu à une hauteur inac- « cessible. Cette terre privilégiée, que dis-je? cette terre unique, *était* « *jadis enveloppée d'une auréole resplendissante ;* mais voilà qu'un jour

« *nos yeux se sont ouverts, nous l'avons regardée en face*, cette terre envi-« ronnée de gloire, et, soudain, son auréole brillante *s'est dissipée.* Ce « palais des hommes a perdu sa richesse apparente, il s'est enfoncé « dans l'obscurité ; et bientôt une multitude d'autres terres sont appa-« rues derrière lui, remplissant des espaces sans fin : dès lors, l'*aspect* « *du monde changea,* et avec lui *des croyances qui, jusque-là, nous avaient* « *paru solidement fondées.* »

Ailleurs, il dit se rencontrer avec M. Renan dans la croyance au culte de l'avenir, « culte pur, sans date, sans patrie... »

Ailleurs, ravi de la doctrine de la pluralité des mondes, il s'écrie : « Nous nous arrêterons ici, heureux et satisfait d'*être venu jusqu'au do-* « *maine religieux, et d'en avoir ouvert les portes. L'astronomie tient en* « *ses mains les clefs de ce domaine :* elle a posé les fondements de la phi-« losophie de l'avenir : nous le reconnaissons avec enthousiasme, et « nous remercions la science de nous avoir conduit jusque-là. Mais ce « n'est point à cette science de bâtir les cités de la métaphysique. *Des* « *philosophes sont déjà venus qui se sont imposé l'accomplissement de* « *cette tâche ; d'autres viendront bientôt qui continueront l'œuvre et* « *chasseront les ténèbres qui pèsent encore sur les vraies sciences de la* « *théologie et de la psychologie.* »

On le voit : au milieu du lyrisme de ses enthousiasmes, M. Flammarion, lui aussi, reconnaît et signale des contemporains qui travaillent au même œuvre que lui.

M. Amédée Guillemin est, sans doute, un de ces contemporains collaborateurs. Dans un ouvrage intitulé : *Les Mondes, causeries astronomiques à l'usage des gens du monde et de la jeunesse*, il met à défendre la même thèse que M. Flammarion, non moins d'ardeur, non moins d'emphase, non moins d'admiration de soi, et un peu plus de persiflage. L'hypothèse de Fontenelle était, dit-il, bien hardie pour son siècle :

« La *tradition* n'apprenait-elle point à nos pères que la terre est « l'*unique* habitation des êtres vivants dans l'univers, que *tout a été fait* « *pour elle,* et que les étoiles et la lune existent *uniquement* pour *réjouir* « *la vue de l'homme* et *orner le spectacle des nuits ;* que le soleil, l'*unique* « soleil, qui *fut assez bon pour arrêter un beau jour sa course quotidienne,* « avait été *créé et mis au monde pour mûrir les moissons de l'homme?* « ... Fontenelle, je vous le laisse à penser, n'ébranlait-il point les bases « de l'autorité et le fondement de l'ordre social? »

Ailleurs, après avoir parlé de gigantesques agglomérations de mondes existant depuis des millions d'années, il ajoute, tirant de pures hypothèses des conclusions dogmatiques :

« *Que deviennent donc,* en présence de cette antiquité, dont la science « démontre aujourd'hui la réalité authentique, et *les six mille ans de* « *la Genèse,* et les cosmogonies indoue, persane, hébraïque, égyptienne? « Les *assertions des livres sacrés* ne sont plus que les *grossiers rudiments* « des connaissances, ou plutôt des *croyances hypothétiques* des auteurs « auxquels la rédaction en est attribuée. *Les idées de création de nihilo,* « *d'un commencement de l'univers à une époque déterminée,* semblent « alors faites *à la taille de notre monde.* Et, de même que le globe ter- « restre ne nous paraît qu'un point perdu dans l'immensité de l'éten- « due, les *cinq ou six mille ans dont l'histoire de l'homme a confusément* « *gardé le souvenir, s'évanouissent,* pour ainsi dire, comme une minute « dans l'infinité de la durée... Il suffit à la science, pour démontrer *la* « *futilité des hypothèses théologiques,* de les mettre en présence de l'im- « mensurabilité des espaces et des temps, au sein desquels existent, se « développent et se meuvent d'innombrables mondes,... dont les courses « vertigineuses ont des vitesses effrayantes,... dans des abîmes inson- « dables, gouffres sans fin, sans fond, mais au sein desquels il n'y a « pas de ténèbres, des millions de soleils y répandent partout la lu- « mière... Car, non-seulement l'astronomie démontre, par d'*irréfu-* « *tables* preuves la *réalité* de ces prodigieux mouvements, non-seule- « ment elle est arrivée à faire voir leur invariable constance, *du moins* « *pendant des milliers de siècles;* mais c'est dans leur vitesse même « qu'elle a trouvé la raison de l'équilibre des corps célestes. »

Ailleurs il dit :

« La *terre* que nous habitons fait *partie du ciel* lui-même... Ce fait « n'est pas plus contestable qu'un axiome de mathématiques... Mais, « *en dépit de l'enseignement des écoles et des colléges,* en dépit des *livres* « *de science,* l'illusion de nos sensations journalières nous le rend, sinon « difficile à comprendre, du moins malaisé à bien sentir. *On nous parle* « *si souvent, dans notre éducation semi-mystique et religieuse, du ciel et* « *de la terre comme de deux régions opposées, on attribue si nettement* « *à l'un une position supérieure, à l'autre une position moyenne, tandis* « *qu'au-dessous règnent les sombres abîmes... que, invinciblement, nous* « *séparons la terre du ciel. Eh bien, c'est une vérité dont il faut bien* « *nous pénétrer, que nous devons sans cesse avoir présente à la pensée, à* « *savoir, que la terre nage dans le ciel.* »

On le voit, M. Amédée Guillemin parle en vrai docteur, mais en vrai docteur anticatholique avant tout : car c'est l'enseignement religieux qui le gêne le plus. Faut-il s'étonner qu'il ait, lui aussi, les applaudissements des journaux les plus irreligieux? C'est M. Louis Jourdan, du

Siècle, qui s'est le plus ingénieusement acquitté de sa glorification (5 août 1865), en entrant, par un trait d'esprit, dans le plein du sujet : Un jour, raconte-t-il, fatigué d'entendre un pauvre curé qui, dans une simple conversation, parlait sans cesse *du ciel où iront les justes*, et *de l'enfer où iront les méchants*, il s'était écrié : « Mais le ciel, Monsieur l'abbé, *nous y sommes!* Notre terre, *cette vallée de larmes*, comme vous l'appelez, *est dans le ciel ;* et *votre enfer lui-même, s'il était possible, serait aussi dans le ciel!* » Puis, reprenant un ton de gravité comme attristée : « *Combien de gens*, ajoute-t-il, *sont persuadés* que le « ciel est un lieu distinct réservé aux élus, que la terre est le centre de « l'univers, le seul globe habité ; que le soleil est une immense lampe, « qui n'a d'autre but que celui d'éclairer les habitants de la terre, « et que les étoiles sont des points lumineux exclusivement destinés « à réjouir leurs yeux pendant la nuit! *C'est l'enseignement catholique* « *qui accrédite et perpétue ces erreurs. Pour les combattre, on a publié* « *des livres* où sont résumés les travaux et les découvertes des savants; « *on a vulgarisé* les notions élémentaires de l'astronomie. Mais *il faudra* « *encore d'innombrables publications de ce genre* pour faire pénétrer dans « les masses des notions exactes. »

M. Amédée Guillemin, pour sa part, s'est voulu montrer digne de l'encouragement. Il a, depuis encore, publié de nouveaux ouvrages du même genre. Il en a fait un dont le premier titre serait audacieusement habile autant qu'impie, si le sous-titre ne lui servait tout aussitôt de correctif : *Le Ciel, notions astronomiques, à l'usage des gens du monde.*

L'auteur, dans sa Préface, nous promet le plus sublime de tous les spectacles, et il débute ainsi : « *Qu'est-ce que le ciel?* » On sait d'avance que son ciel n'est pas le nôtre, il s'est assez évertué à nous le dire. Mais il continue par une série d'interrogations auxquelles il ne répond pas. Seulement il remplit l'espace sans bornes de globes semblables aux nôtres, et il les peuple d'habitants :

« Nous assistons, dit-il, à leurs travaux, à leurs luttes : nous nous « demandons s'ils ont comme nous des traditions et une histoire. Alors « la pensée que notre humanité n'est qu'une individualité collective « parmi toutes celles dont les globes roulent incessamment les desti- « nées... s'*impose* à notre esprit comme une *vérité consolante ;* nous ne « sommes plus seuls à travailler à la recherche du vrai, à la réalisation « du juste et du beau. »

Ce qui ne l'empêche pas, l'instant d'après, de donner tout cela pour des *hypothèses*, qu'il laisse au lecteur le soin de résoudre *au gré de son imagination*. Et, des évolutions de son propre esprit, il tire cette con-

clusion, non moins étrange que le reste : « N'est-ce pas une preuve à l'appui d'une *vérité* qui, de jour en jour, devient plus éclatante, à savoir, que *la science touche à la poésie.* »

Ayant à parler de la création, il se demande ce qu'il faut penser des *traditions qui ont eu cours dans les premiers âges de l'humanité :* « Aura-t-on jamais à ce sujet, dit-il, des notions certaines? je l'ignore, » et il y supplée par ce qu'il appelle les plus *vraisemblables conjectures*, déduites des sciences qui méritent *au plus haut degré* la qualification de *positives.*

Puis viennent des peintures de catastrophes, de scènes dramatiques, de gigantesques coups de théâtre, qui rappellent les guerres des Titans, et une série de *peut-être* à perte de vue pour tout expliquer : mais « la *vérité* est que les *phénomènes* qui ont *suggéré* toutes ces *hypothèses* sont des *faits*, des *faits authentiques*, et que l'*imagination se perd à en chercher les causes.* »

La vérité est que tout cela n'est guère clair ni intelligible, que la raison et le bon sens risquent fort de se perdre aussi dans ces rêveries, que quand on n'a plus de boussole on s'expose à faire naufrage, et que nous avions bien raison de dire que ces gens-là n'étaient point des savants, et qu'au lieu d'apporter la lumière à nos intelligences, ils ne cherchaient qu'à nous envelopper dans les ténèbres de leur propre esprit.

Au surplus, si l'on veut savoir plus nettement encore quel est le caractère des tendances de M. Amédée Guillemin, il écrivait (19 décembre 1865) dans la *Morale indépendante,* dont il est un des rédacteurs :

« *Le travail incessant*, *les efforts continus*, *la persévérance indomptable*, voilà quels doivent être nos auxiliaires à tous. *Étudier , et quand nous avons trouvé, quand nous savons, répandre !* » Admirable programme, si tout ce zèle était pour la vérité ! Mais ils ne la cherchent que pour la parodier et pour la combattre. Qu'on en juge par ce qui suit :

« Ayons sans cesse présente à l'esprit cette pensée d'*un des nôtres,* « *mort à la peine* (c'est Proudhon), et qui a pu dire, en son âme et « conscience, j'ai bien combattu, *bonum certamen certavi ;* cette pensée « que notre siècle comprendra, et, il faut l'espérer, réalisera : « La « science, tel est le suprême effort commandé au peuple, sous peine « d'une éternelle servitude. »

Ces citations suffisent, nous ne les multiplierons pas (1). Nous nous

(1) Voir pour plus de détails l'ouvrage de *M. Alexandre Guillemin,* intitulé *les Cieux,* dont il a été rendu compte dans cette Revue, et auquel nous avons emprunté le plus grand nombre de nos citations.

arrêterons peu sur quelques autres livres, d'ailleurs moins répandus ou moins séduisants.

L'*Espace céleste*, par *M. Liais*, est une exposition de doctrines matérialistes. Il fait la guerre à l'absolu, aux idées générales, aux abstractions : il n'admet presque de réalité que l'espace : il fait dépendre l'idée d'infini de l'idée de mesure, il fait dépendre l'intelligence des tissus du cerveau.

« La culture de l'esprit, dit-il, agit puissamment sur l'amélioration intellectuelle et morale de l'espèce, et sur *la tendance au développement progressif de la capacité cérébrale et à la perfection de ses tissus... Soigner l'éducation chez le sexe féminin, c'est favoriser dans l'avenir l'accroissement de l'intelligence de l'homme.* »

La *Genèse selon la science*, par *M. Paul de Jouvencel*, voit en toutes choses « un caractère de *nécessité*, de *conséquence inévitable*, qui ôte tout l'admirable d'une *prétendue prévoyance* (lisez Providence) qui n'existe pas... Les *forces* agissent *nécessairement*, *aveuglément*, et de leur concours résultent les êtres. »

La pluralité des existences de l'âme, par *M. André Pezzani*, avocat à la cour impériale de Lyon, substitue aux dogmes chrétiens, qu'il qualifie de *notions vagues* et de *croyances primitivement sauvages*, « le dogme (c'est ainsi qu'il l'appelle) des vies successives, stationnaires, expiatrices ou ascensionnelles, suivant les cas, » aussi vrai, dit-il, « moralement, que l'est matériellement le dogme de la pluralité des mondes habités dans l'univers de Dieu, » et il invoque le témoignage d'un roman de George Sand contre ce qu'il appelle « *les institutions grossières de l'enfance soumise à ses pédagogues.* »

Pourtant l'Académie des sciences morales et politiques a couronné M. Pezzani pour un livre qui porte ce titre : « *Les Principes supérieurs de morale.*

Nous ne connaissons pas ce livre, mais nous ne pouvons pas avoir grande confiance en sa morale.

M. Joseph Bertrand, dans les *Fondateurs de l'Astronomie moderne*, qui n'est pourtant qu'une suite d'études biographiques, trouve malheureusement le moyen de glisser, à côté d'appréciations pleines de sens, les observations les plus déplacées. Par exemple, il trouve Newton sans grandeur, en dehors de la science, à cause de certaines susceptibilités au point de vue de la morale ; il se plaît, au contraire, à redire, sur Galilée, une anecdote scandaleuse ; il appelle le siècle de Copernic « un siècle de fausse science et d'érudition sans lumières,... où les intelligences enchaînées par de vaines subtilités n'apprenaient pas à raisonner, mais à croire ; » il fait, à propos de la découverte de Copernic,

cette réflexion burlesque : « Il faut chercher plus haut et plus loin que notre terre les secrets de la sagesse éternelle, ou renoncer modestement à les pénétrer; mais, comme dit frère Jean, ce ne sont pas là paroles de bréviaire, et le chanoine de Frauenbourg ne pouvait guère les discuter. »

Il reste à dire un mot encore sur une autre classe d'ouvrages, ceux qui s'adressent à l'enfance, et sur les procédés qu'y emploie la tactique antireligieuse. Nous avons en ce genre de petits chefs-d'œuvre, reconnus tels par les juges les plus compétents, comme on va le voir :

L'enfance n'ayant rien appris, n'a rien à désapprendre : le mieux, pour obvier à l'enseignement religieux, dont on redoute les effets, c'est de préoccuper l'intelligence en y implantant des notions qui priment la notion religieuse, et qui, en l'excluant, semblent la supposer. C'est ce qu'excelle à faire, par exemple, M. Jean Macé, qui, à propos de sa *Bouchée de pain*, a su résoudre merveilleusement le difficile problème de parler de tout et d'enseigner tout à l'enfant, tout, excepté Dieu, qui donne le pain et fait pousser le blé. Ici, point de futilités, d'amusements ridicules, d'histoires grotesques, de contes à dormir debout : quoique sous une forme ingénieusement récréative, tout y est grave, sérieux, moral, de cette morale, il est vrai, qui n'engage à rien, qui, partant, d'ordinaire est assez facilement acceptée. Encouragé par le succès, il a réitéré les essais de ce genre, et la récompense de ses efforts ne lui a pas manqué. L'*Histoire d'une bouchée de pain* en est déjà à sa 22e édition. Elle lui a, dès l'origine, valu d'autres suffrages que ceux du public.

En août 1866, dans le journal le *Monde maçonnique*, le F. Redon écrivait :

« La loge *la Parfaite harmonie* de l'Orient de Mulhouse a reçu comme *apprenti* le F. Jean Macé, l'auteur d'*une Bouchée de pain*, du *Théâtre du petit château* et de plusieurs autres productions destinées à l'instruction de la jeunesse. Les livres de Frère Jean Macé ont acquis une réputation qui nous dispense de faire leur éloge. Aussi sa réception a-t-elle été une véritable fête. »

Depuis, M. J. Macé s'est mis à la tête de la fameuse *Ligue de l'enseignement*, dont le F. Caubet, administrateur gérant de la *Morale indépendante*, écrivait, en ces termes, une approbation motivée dans le *Monde maçonnique*, en février 1867 :

« C'est le 15 novembre dernier qu'a été lancé l'appel définitif en faveur de l'établissement en France d'une Ligue de l'enseignement, à l'imitation de celle qui existe depuis deux ans en Belgique, et voici la

situation de l'affaire, arrêtée le 15 décembre, juste un mois après... (Suit une liste de 500 souscripteurs d'où résulte qu'en un mois M. Macé a recueilli 1,600 fr., et pour 3,700 fr. d'adhésions.) »

« Les maçons, continuait-il, *doivent adhérer en masse à cette Ligue* « *bienfaisante*, et les loges doivent *étudier, dans la paix de leurs temples,* « *les meilleurs moyens de la rendre efficace.* Leur influence sera des « plus utiles. Les principes que nous professons sont en parfait accord « avec ceux qui ont inspiré le projet du F. Macé. Il semble que ce soit là « *une création de la maçonnerie,* telle que nous voudrions la voir se réa- « liser. Notre institution peut l'inspirer de son souffle, elle ne peut point « s'y compromettre. »

Aussi, — il ne faut plus s'en étonner, — les affaires de la Ligue ont grandi depuis, et l'Académie française elle-même a récompensé le *Magasin d'éducation et de récréation*, publié, ainsi que la *Bibliothèque,* illustrée et non illustrée, *d'éducation et de récréation* chez l'éditeur Hetzel, sous la direction de M. Jean Macé.

Assez pour aujourd'hui. Nous n'avons voulu qu'avertir les donneurs d'étrennes de ne point prendre au hasard dans les livres, et de se tenir sur leurs gardes, principalement vis-à-vis de ceux qui font le plus d'avances et le plus de bruit.

E. Stein.

LES ÉVANGILES EXPLIQUÉS PAR LES PÈRES ET LES DOCTEURS DE L'ÉGLISE, recueil composé par les soins de Mme Anisson-Duperron. Chez F. Wattelier et Cᵉ. 1 fort vol. in-18 de 570 pages. — Prix : 3 fr.; pour les agrégés : 1 fr.

Il est, à notre avis, fort peu de livres qui puissent plus utilement être mis dans toutes les mains et procurer à ceux qui le liront un profit plus réel et plus certain que celui-ci. Les éléments qui le composent, les motifs qui l'ont fait entreprendre, les circonstances dans lesquelles son auteur se trouvait placé, tout concourt à la fois à en faire un de ces livres, aujourd'hui fort rares, où il n'y a personne qui puisse rencontrer un danger quelconque, personne qui n'ait quelque bon fruit à recueillir.

L'auteur est une dame d'un grand nom, d'un grand savoir et d'un grand tact, mais qui n'est point un écrivain de profession : on s'en aperçoit bien à sa modestie, que nous n'hésitons pas à dire exagérée, quoique sincère, sincère jusqu'à la naïveté. Elle n'écrit point pour écrire, mais pour être utile. En butinant, comme l'abeille, elle recueille

un miel exquis. Sous l'apparence d'une simple compilation, elle entreprend et exécute non pas savamment, elle ne prétend pas à la science, mais avec une habileté que le cœur inspire, une œuvre toute de charité, de la charité la plus délicate.

Après quelques mots de préface, dans lesquels elle veut bien nous mettre au courant des motifs qui l'ont déterminée, elle s'efface complétement et se retire à l'écart pour laisser les autorités les plus imposantes qui aient jamais parlé aux hommes redire tour à tour leurs plus précieux enseignements.

C'est d'abord l'Évangile, ce livre « qui n'est point une œuvre humaine, et dont le langage ne s'adresse point seulement aux savants et aux lettrés, mais aussi aux humbles et aux petits, » l'Évangile, c'est-à-dire la parole de Jésus-Christ lui-même, qui a cette merveilleuse vertu « de s'approprier à chaque intelligence et à chaque situation, offrant une saveur différente à chacun, selon l'état de l'âme qui vient y chercher la nourriture. »

C'est, ensuite, le commentaire et le développement du texte sacré, par les hommes les plus saints et les plus éloquents, commentaire perpétuel, où pas un seul passage de quelque étendue n'est laissé dans l'ombre, et où toutes les explications étant traitées de main de maîtres, et par ceux qui, sous tous les rapports, en sont les plus capables, en même temps se trouvent être, par leur choix, à la portée des plus simples fidèles. Elles sont, d'ailleurs, toujours courtes autant que substantielles, ne renfermant, pour ainsi dire, que la quintessence et la plus fine fleur de tout ce qui jamais a été dit de mieux pour tout le monde sur chaque sujet. Leur ensemble est comme une sorte de petit catéchisme en action où, à tour de rôle, apparaissent, pour nous donner des instructions rapides, mais fécondes et pleines de sens, des maîtres de la science religieuse, qui ne sont autres que saint Augustin, saint Jérôme, saint Cyprien, saint Jean Chrysostome, saint Grégoire de Nazianze, saint Clément d'Alexandrie, saint Basile, saint Ambroise, saint Léon, saint Grégoire le Grand, saint Bernard, saint François de Sales, et enfin Bossuet, que La Bruyère, comptant sur la sanction de la postérité, appelait déjà, par avance, un Père de l'Église. Quelquefois, rarement, ces maîtres y sont remplacés par des suppléants : Bède, Bourdaloue, Massillon, une fois même la Mère Angélique; mais qu'on se rassure : nul enseignement n'y est donné qui ne soit conforme à celui des maîtres, et qui ne soit animé par le souffle de la plus pure charité. Nous eussions voulu citer des exemples; mais nous nous trouvons arrêté par l'embarras du choix : il faudrait tout citer, car il faut tout lire.

Voici comment Mme Anisson-Duperron nous fait connaître le plan de son travail, en nous disant ce qui l'a amenée à s'en occuper :

« Sans doute, l'Évangile, cette parole puissante, ces récits si simples de la grandeur divine, mêlée à la vie commune, plaisent généralement à l'imagination comme au cœur. Mais une lecture faite par habitude ôte peut-être la faculté d'une recherche attentive sur un sens plus profond. Beaucoup d'entre les fidèles ne lisent le Nouveau Testament que dans le livre d'offices qu'ils portent à l'Église; ils y trouvent, il est vrai, un choix fait avec le plus grand discernement, des morceaux de l'Évangile les plus propres à édifier; néanmoins, le lien qui enchaîne l'esprit me paraît devoir se manifester bien mieux dans la suite non interrompue de chaque chapitre, et dans chaque Évangéliste se confirmant ou se suppléant l'un l'autre. Ainsi l'ensemble du Nouveau Testament présente une autorité et un charme sans égal. Si à une lecture journalière, faite de la sorte, on ajoute quelques développements écrits sur ces textes sacrés par des hommes saints et éloquents, ne trouvera-t-on pas réunis le meilleur aliment pour la foi et les plus grandes consolations pour le cœur? »

Ainsi, c'est quelque chose comme ce que M. Wallon a fait avec Bossuet seul sur les Évangiles, que Mme Anisson-Duperron a tenté de faire avec tous les Pères de l'Église, mais sans prétention, modestement et simplement.

« La première idée de ce recueil, dit-elle encore, me vint en lisant une traduction du Bréviaire. Ces petites homélies, après chaque Évangile, me parurent les meilleures réflexions à présenter à la suite du texte de l'Écriture sainte. Après en avoir copié une partie, l'attrait de ce travail me fit chercher, dans les Pères dont je pus avoir la traduction, chaque ligne qui contribuait à éclaircir un sens trop peu expliqué, ou à développer mieux un sens déjà compris..... »

Elle s'excuse de n'avoir pu mieux faire, mais ne la croyons pas trop dans les excès de son humilité, et tenons-nous en grande défiance contre la dépréciation qu'elle-même fait de son œuvre :

« C'est, dit-elle, un travail bien au-dessus de mes forces.... : pour être complet, il devrait être l'ouvrage de la vie entière d'un savant, et je ne sais ni le grec ni le latin; j'ai donc glané un peu au hasard, sans érudition et sans méthode, dans beaucoup de livres qui me sont tombés sous la main. » Et encore : « Il m'a manqué sans doute d'avoir connaissance d'une multitude de livres qui auraient pu m'être utiles; mais, pour parvenir à faire beaucoup mieux, il m'eût fallu un grand nombre d'années et de nouveaux secours. N'ayant pas toute la persévé-

rance nécessaire pour accomplir ce travail, je me décide à faire paraître ce que j'ai rassemblé jusqu'à ce jour : ce sera comme une première ébauche que d'autres pourront compléter avec plus de science et de talent. »

On est peu habitué à de tels langages. Pour nous, ces excuses nous sont plutôt des recommandations, et l'aveu continuel qu'elle fait de son insuffisance nous est un témoignage du soin consciencieux qu'elle a mis dans l'exécution de son œuvre. Quant aux reproches qu'elle s'adresse, la meilleure réfutation que nous en puissions faire, c'est de renvoyer au livre lui-même et d'en conseiller la lecture.

En le lisant, on aidera l'auteur à atteindre son but, et on verra si la méthode que le cœur lui inspire n'est pas la meilleure, la plus sûre, et la plus heureuse. Quand on a connu les situations où les autres peuvent se trouver, et quand le bien qu'on veut leur faire on l'a soi-même d'abord éprouvé, mieux que personne on en sait le chemin : une vaine recherche d'érudition, de quoi servirait-elle? elle en éloignerait plutôt. Ajoutons que le milieu même dans lequel a vécu l'auteur, le mélange heureux de simplicité et de distinction dont son style porte l'empreinte sont de merveilleuses prédispositions à se faire agréer des classes de la société les plus diverses par l'éducation et les habitudes, et en même temps la correcte pureté de ce style nous est une assurance que nul extrait, quelles que soient les sources étrangères où il aura été puisé, n'aura reçu l'honneur d'être transcrit dans ce recueil s'il n'est aussi châtié dans la forme que solide dans le fond. Il ne reste donc plus qu'à se livrer aux impressions qui doivent naître de cette lecture, impressions multiples, toutes bienfaisantes, dont l'auteur a d'abord fait l'expérience :

« Ces recherches, dit-elle, m'on procuré quelques doux instants dans un temps de tristesse et d'abattement. J'espère que ce sera aussi pour plus d'un cœur affligé un sujet de consolantes méditations. Chacun y trouvera une nourriture facile et substantielle, puisque c'est dans ce livre divin que « notre Dieu a proposé son cher Fils, dans lequel il a « ramassé toutes les vérités qui nous sont utiles, comme dans un saint « et mystérieux abrégé (Bossuet)..... » Ceux qui ne peuvent consacrer beaucoup de temps à de longs exercices de piété pourront bien employer quelques minutes à lire une page ou deux de ce petit bréviaire. Les explications à la suite du texte serviront à faire jaillir de nouvelles lumières dans les esprits recueillis. Voyant de si hautes vérités reconnues et proclamées par de si grandes intelligences, la foi en sera fortifiée, et de là naîtra un nouvel amour pour les vertus dont l'exemple est montré à notre adoration. »

« Soutenue par la pensée de faire un peu de bien en réveillant une nouvelle attention sur des vérités connues, mais parfois oubliées, j'offre avec confiance ce livre aux gens du monde comme à ceux qui vivent dans la retraite, espérant que Dieu bénira cette entreprise en faisant germer les fruits de sa sainte parole dans quelques âmes de plus. »

Nous nous associons de grand cœur à ces espérances. Nous croyons qu'on ne saurait trop encourager de tels efforts « contre les tendances toutes matérielles qui semblent vouloir envahir le monde civilisé. » Nous voudrions voir se multiplier les livres comme celui-ci, tout à la fois sérieux et populaires, complets et de peu d'étendue. Celui-ci, avec son format modeste, peut tenir lieu de plusieurs gros volumes : c'est un petit bréviaire, d'une lecture facile, attrayante, fortifiante, dont les leçons courtes, variées, à la portée de tous, abondantes en fruits de salut, se comprennent toujours, ne fatiguent jamais, et où l'enfance comme l'âge mûr, la jeune fille comme l'homme du monde, la population des écoles comme celle des cloitres, peuvent trouver la nourriture appropriée à leurs besoins; c'est un Nouveau Testament commenté suivant le désir de l'Église, commenté à l'usage de tout le monde, sous la forme la moins aride, la plus claire et la plus instructive par les commentateurs les plus aimables, les plus savants et les plus sûrs; c'est un riche recueil de méditations bien choisies, où l'on a pour guides les meilleurs maîtres et les plus expérimentés conseillers de la vie chrétienne; c'est un bon livre de lecture qu'on peut ouvrir, fermer, reprendre quand on veut, sans crainte de perdre la suite et le fruit des enseignements, où chacun peut s'instruire sans travail, sans effort, et où le cœur, l'intelligence, la raison, le bon goût, sont partout satisfaits; c'est un livre pour tous les âges, toutes les conditions, toutes les situations de la vie. A tous ces titres, nous le recommandons, et nous croyons que, par exemple, on pourrait difficilement donner, à qui que ce soit, un meilleur cadeau.

C. Estienne.

LA SYRIE, par la comtesse Eugène de La Rochère. 1 vol. in-12 de 310 p. Chez Wattelier, 2e édition, 1867. — Prix : 2 fr. 50; pour nos agrégés : 85 c.

Un bon livre n'est point tant celui qui ne dit que de bonnes choses que celui qui, en disant de bonnes choses se fait lire avec plaisir, où les bons conseils, les leçons utiles, les sentiments chrétiens, dépouillent toute apparence rebutante pour ne se montrer que sous des formes qui plaisent et attachent. Madame la comtesse de la Rochère a l'habitude de ce genre. Son livre, dont une seconde édition atteste le succès, est de

ceux qui intéressent et instruisent, et que l'on peut sans danger mettre entre toutes les mains. Un récit des plus dramatiques encadre une description de la Syrie, quelquefois un peu aride, une peinture des mœurs des Druses et des Maronites, et aboutit aux scènes les plus émouvantes des derniers massacres de Syrie : en voici une rapide analyse.

Un homme misérablement vêtu vint un soir frapper à la porte d'une bastide aux environs de Marseille. L'accueil qu'il reçut répondait au peu de confiance que sa mine inspirait. N'est-ce pas ici que demeure madame Donnard? dit-il au bout d'un instant. On ne comprit pas d'abord ce qu'il demandait. Enfin quelqu'un parut et lui répondit que cette dame avait depuis longtemps vendu la maison et était sans doute morte. A ces mots, le malheureux tombe sans connaissance; on prend pitié de lui, et on lui prodigue les soins nécessaires pour le rappeler à la vie; ce fut pour lui le début d'une longue et dangereuse maladie : il ne se fit connaître qu'après sa guérison. Madame Donnard était sa mère, il était son fils unique; doué des plus heureuses dispositions, il fut bientôt victime des faiblesses de l'amour maternel. Il devint un paresseux, un libertin, un joueur, un mauvais sujet indomptable; il se livra à tous les plus honteux excès de la débauche et arriva promptement à manger toute la fortune que lui avait laissée son père; il ne craignit point alors d'imposer à sa malheureuse mère les plus pénibles sacrifices pour payer des dettes qui se renouvelaient sans cesse. Une seule personne lui en imposait un peu; c'était un oncle qui avait toujours blâmé la mauvaise éducation qu'on lui donnait. Un jour que la mère, désespérée de sa mauvaise conduite, épuisée par toutes les demandes réitérées d'argent, était résolue à refuser et à laisser son fils subir les conséquences de son inconduite, l'oncle arriva à propos pour la confirmer dans sa résolution trop tardive. Le jeune homme furieux se précipite sur son oncle, dans la lutte renverse sa grand'mère qui demeure sans connaissance, et se fait renvoyer du logis paternel par sa mère indignée. Quand un peu de calme fut revenu dans son esprit, il comprit toute l'horreur de sa conduite : honteux de ce qu'il vient de faire, il n'ose plus se montrer et prend une résolution énergique; il se décide à s'expatrier pour ne revenir que lorsqu'il aura recueilli tout ce dont il a besoin pour acquitter ses dettes et rendre à sa mère le nécessaire dont elle avait eu la faiblesse de se priver pour lui. Une occasion se présente; il part pour la Syrie avec un usurier juif qui promet de le placer : il occupe successivement dans le commerce, divers petits emplois qui lui fournissent l'occasion de parcourir le pays. Les circonstances le conduisirent dans la famille d'un chef de Maronites, où il ins-

pira une grande sympathie; ce sentiment se transforma en quelque chose de plus tendre qui amena un mariage. Son récit initie parfaitement à la connaissance du pays et des mœurs des habitants. Les Druses étaient dans le voisinage; ils tenaient des assemblées nocturnes dont on surprit le secret sans en connaître la cause véritable; quelques-uns des leurs laissèrent échapper quelques mots effrayants, ils allaient et venaient mystérieusement : tout, dans leur conduite, inspirait aux chrétiens les plus sinistres pressentiments; enfin l'insurrection éclate. Donnard et sa famille vont se réfugier à Damas où ils espèrent être mieux protégés que dans la campagne; mais sa femme était désignée aux assassins par un chef dont elle avait refusé la main; les enfants sont massacrés sous leurs yeux; ils allaient l'être tous sans l'intervention d'Abd-el-Kader. Bientôt après une fièvre maligne emporta sa femme. Ces malheurs le décidèrent à revenir en France auprès de sa mère; alors eut lieu la scène qui commence cette histoire. Il réussit à la trouver retirée dans un couvent, où elle priait pour sa conversion; elle avait mérité d'être exaucée. Ils passèrent ensemble quelques jours heureux : la mort rendit bientôt Donnard solitaire; il retourna en Syrie, où il acheva ses jours consacré au service de Dieu dans un monastère.

René de Saint-Mauris.



DEUXIÈME PARTIE

REVUE DE DIVERS OUVRAGES

QUI NE SONT PAS PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ.

MADEMOISELLE DE SASSENAY, *histoire d'une grande famille sous Louis XVI*, par Mme E. Thuret. 2 vol. in-12 de 752 p. Chez Didier, 1867. — Prix : 7 fr.

Tout le monde a lu avec émotion les charmantes biographies et *autobiographies* contemporaines qui sont un des plus beaux et des meilleurs succès de notre littérature. On ne peut citer le Journal d'Eugénie de Guérin, la marquise de Montagu, les Récits d'une Sœur, la Vie intime du P. Lacordaire, sans rappeler les lectures les plus attachantes, les plus imprégnées du sentiment chrétien, les plus capables d'élever l'âme. Il n'est pas possible de résister à l'attrait des modèles séduisants que l'on a sous les yeux et de ne pas chercher à les imiter au moins de loin.

L'histoire de Mademoiselle de Sassenay attire par l'espoir de retrouver les douces émotions qu'ont produits les ouvrages du même genre. Le style a toute la délicatesse dont les femmes seules ont le secret ; les descriptions les plus gracieuses y abondent : mais elles roulent trop souvent sur des objets futiles comme la mode, et par leur longueur fatiguent parfois, surtout quand elles promènent le lecteur à travers Paris, Aix et les fêtes ; c'est cependant un des côtés le plus curieux de ce livre, d'autant plus que des notes complètent ce qui n'a pu entrer dans le récit. Les personnages sont doués de toutes les qualités qui peuvent leur attacher le public ; les contrastes des caractères et des situations relèvent l'intérêt déjà suffisamment excité par les situations les plus dramatiques, on peut dire les plus scabreuses ; si bien qu'on n'oserait pas laisser ce livre entre les mains de la jeunesse. Mais est-ce une histoire, est-ce une fiction ?

Croyons, sur la parole de l'auteur, que « ce n'est point un conte, » tout en nous étonnant des scènes romanesques qui s'y trouvent.

Jeanne de Sassenay avait été élevée par ses pieux et respectables parents dans les principes les plus religieux et habituée par eux à la vie la plus simple et la plus honorable. A toutes les grâces les plus séduisantes de la jeunesse, elle joignait les qualités sérieuses et les plus solides vertus. On enviait le bonheur de celui qui l'aurait pour épouse. Sa main fut accordée au marquis de Pontévez, jeune homme distingué, brillant par son esprit, ses manières et l'illustration de sa famille; il avait caché sous les plus beaux dehors un caractère égoïste et les passions les plus honteuses: c'était, comme on ne l'était que trop à cette malheureuse époque, un prodigue et un débauché. La jeune femme eut bientôt compris que cette union, contractée pour plaire à ses parents, ne pouvait la rendre heureuse; elle accepta courageusement et chrétiennement sa position, conserva pour elle sa tristesse, trop soucieuse de sa dignité, se respectant trop pour mettre le public dans ses secrets. Le marquis, au contraire, hautain et froid pour sa femme, portait publiquement ses hommages à une de ses voisines, la présidente de Saint-Estève, remarquable par son esprit et sa beauté. Une fête qu'il donna chez lui, en son honneur, procura à sa femme, par des circonstances que nous ne voulons pas raconter, une occasion de se venger; trop généreuse pour s'abaisser à de pareils sentiments, elle poussa l'héroïsme à un point que nous ne pouvons pas juger; mais elle fut obligée de mettre dans sa confidence, le comte de Lauris, ami d'enfance du marquis, plein de cœur, d'élévation dans l'esprit, de droiture dans les sentiments. Souvent cet ami vivait dans l'intimité du jeune ménage; il se sentit, dès la première visite, attiré par une vive amitié vers la marquise, qui le lui rendait bien.

Après le séjour à la campagne, vint l'hiver à Paris chez la comtesse de Thezan, tante de M. de Pontévez. Des deux côtés c'était toujours la même conduite tout opposée; Jeanne gagnant les cœurs par toutes les qualités qui rendent une femme charmante et aimable; le marquis ne cherchant point à dissimuler et laissant trop comprendre à tous combien il rendait sa femme malheureuse. Une aventure des plus scandaleuses, qui peint bien la moralité du temps, avait été organisée pour perdre la jeune femme; loin de là, elle ne servit qu'à faire connaître la honteuse conduite de M. de Pontévez et à donner un nouveau relief à la vertu de celle qu'il outrageait indignement. Jeanne poussa le pardon des injures jusqu'à garder un secret qui était la ruine de sa rivale, à veiller elle-même au chevet de son ennemi, victime d'un

duel, et à le préparer au terrible passage de l'éternité. Bien des séjours à Paris et à la campagne ne changèrent rien à cette pénible situation : Jeanne ne trouvait de consolation que dans le témoignage de sa conscience, l'amour que lui prodiguait les siens, les courtes visites qu'elle pouvait faire à sa famille et l'amitié de M. de Lauris qui faisait quelquefois causer ses envieux : dès qu'on lui fit comprendre le danger auquel elle s'exposait de ce côté, elle fit courageusement le sacrifice de cette douce liaison à son devoir.

Un jour, une nouvelle inouïe arriva : le marquis avait contracté une première union en Amérique, sa femme n'était pas morte; il était poursuivi par la justice comme bigame et sur le point d'être arrêté. Jeanne, résignée et dévouée jusqu'au bout, au lieu de s'abandonner à sa douleur, s'employa et réussit à faire évader M. de Pontévez; puis, acceptant héroïquement une intolérable position, elle vint se réfugier auprès de ses parents qui ne pouvaient se consoler. Le comte de Lauris, empêché par Jeanne de se battre avec son indigne ami, travailla du moins à faire hâter le jugement qui devait casser son mariage. Quand il eut réussi, il vint solliciter la main de Mlle de Sassenay, redevenue libre; elle ne pouvait lui être refusée. Tout souriait aux deux nouveaux époux lorsqu'éclata la révolution. Ils suivirent le mouvement de l'émigration et vinrent s'établir à Rome. Un vendredi qu'ils étaient allés à Saint-Louis des Français pour entendre un prédicateur que l'on vantait beaucoup, quel ne fut pas leur saisissement en reconnaissant le marquis dans le frère San Pietro. Cette conversion inespérée était l'œuvre de Jeanne, de ses prières, de sa patience et de sa douceur inaltérable malgré les outrages les plus sanglants. « Tout ce qui se fait par la charité produit des fruits abondants. »

Le caractère de Mlle de Sassenay est admirable d'un bout à l'autre; mais ne peut-on pas lui reprocher un mélange de piété et de frivolité qui n'est pas de bon aloi ?

René de Saint-Mauris.

BIOGRAPHIES NATIONALES. — **JEANNE D'ARC**, par M. H. Wallon. 1 vol. in-12. Chez Hachette et Ce. Prix : 1 fr.

La biographie de Jeanne d'Arc, par M. H. Wallon, ouvrage couronné par l'Académie en 1860, a été abrégée par l'auteur lui-même, qui l'a réduite en un format plus populaire et mise à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs.

L'étude d'une telle vie est tout aussi pleine d'attrait, tout aussi émou-

vante que les romans les plus accidentés; mais loin d'en avoir le danger, elle ne peut faire que du bien.

On s'attache à cette intéressante jeune fille, on ne peut la quitter. Qui ne verrait le doigt de Dieu daus toute cette histoire, qui n'admirerait la foi vive, la candeur, la simplicité de cette héroïne inspirée? Elle obéit à la voix du ciel avec un abandon admirable, un sublime courage. Son but, en quittant la maison paternelle qu'elle a toujours aimée, toujours édifiée, est de faire la volonté de Dieu, de sauver son âme et son roi. Suivie de son oncle, à qui elle a révélé son projet, elle se présente à Charles VII, après bien des difficultés; elle ne lui demande que des hommes d'armes et la confiance en sa mission, qu'elle accomplira, dit-elle, *en nom Dieu* (au nom de Dieu). D'abord on doute en son pouvoir; le mépris, l'épreuve, ne lui sont point épargnés. Enfin le roi consent à lui laisser cette entreprise. La voilà donc à l'œuvre. Elle chasse les Anglais, délivre Orléans, dont l'importance était grande. Elle vient ensuite supplier le roi de la suivre à Reims, où elle le fait sacrer; et tant que les capitaines français veulent bien s'en rapporter à elle, tout va bien. Tout ceci se passe en 1429.

Mais elle éprouve des échecs à Paris, à Saint-Denis, à la Charité et surtout à Compiègne, où on l'abandonna lâchement. Du reste, elle fait voir dans tout son procès qu'elle avait été contrainte à suivre les seigneurs dans ces différents combats contre son gré. Ce n'était pas ainsi qu'elle l'entendait; et si on l'avait écoutée, on eût beaucoup plus gagné contre les Anglais. « Mais qu'on me juge, dit-elle, qu'on me condamne injustement, j'attends tout de Notre-Seigneur, et soyez sûrs qu'avant peu de temps les Anglais perdront la France, car Dieu enverra une grande victoire aux Français. »

La suite des événements a pleinement justifié cette prédiction.

Néanmoins, après l'événement de Compiègne, Jeanne fut prise et achetée par les Anglais. Elle se résigna dans sa captivité, qui lui avait été prédite par ses voix : c'étaient des sortes de révélations que Dieu lui envoyait. Car ce n'est que d'après leur inspiration qu'elle agit, qu'elle se crut obligée en conscience d'entreprendre cette vie de guerrier et de politique, et pensa devoir revêtir l'habit d'homme, parce qu'il lui sembla que cela était nécessaire pour l'accomplissement de sa mission. C'est là ce qui donna contre elle occasion aux plus durs reproches. Elle fut tenue en prison à différents endroits, et enfin on la conduisit à Rouen, où on lui fit son procès sous la présidence de Pierre Cauchon, évêque de Beauvais. Elle fut interrogée en public et en particulier par les clercs et les gens de l'Université les plus renommés. Leurs

questions furent constamment astucieuses, perfides, hypocrites, tandis que ses réponses furent immuablement fermes, respectueuses, simples, sincères, pleines de bon sens. Lorsqu'ils passaient les bornes, elle répondait net : « *Cela n'est pas de votre procès,* » ou « *Passez outre.* » Enfin ils voulaient la trouver coupable : ils la condamnèrent comme hérétique, relapse, apostate, idolâtre... elle dont la foi était si pure, si fervente! Ils osèrent lui infliger le supplice d'être brûlée vive!... La plume se refuse à redire une injustice si abominable? Honte à la France de 1431!.... Honte encore bien plus aux misérables qui, plus tard, en des siècles vantés comme éclairés, ont fait cause commune avec les ennemis du nom français, aussi bien qu'avec les bourreaux de Jeanne, et oublieux de tout patriotisme comme de toute convenance, se sont donné le triste rôle de souiller la mémoire de celle qui fut une de nos illustrations les plus pures!

Mais heureusement pour l'honneur français, notre héroïne est restée en vénération dans le cœur des peuples qui voient en elle une martyre (1). Les réhabilitations publiques aussi ne lui ont pas manqué depuis la première réhabilitation solennelle prononcée par ordre du pape Calixte III, le 7 juillet 1456.

Combien de fois on a prononcé son panégyrique dans la bonne ville d'Orléans! Depuis plus de trois siècles les meilleurs orateurs de la chaire chrétienne se sont plu à retracer son courage et ses vertus. Chaque année une procession solennelle rappelle son triomphe, sans lequel, peut-être, nous eussions perdu notre nationalité et fussions devenus Anglais.

Tous ceux qui ont vu Rouen n'ont pas manqué d'aller visiter, près de l'hôtel Bourgtheroulde, le vieux marché où Jeanne fut brûlée à petit feu. Cet endroit est nommé *Place de la Pucelle*. Quelques années après la réhabilitatiou on y mit une croix, et plus tard une fontaine où elle était représentée.

Aujourd'hui que l'Église, plus que jamais, recherche les vertus de ceux de ses enfants qu'elle espère pouvoir placer sur les autels, afin d'assurer à la terre le plus grand nombre possible de protecteurs dans les cieux, il est question d'élever Jeanne d'Arc au rang des Bienheureux triomphants de la Cour céleste, auxquels on rend ici-bas un culte d'honneur. Qui pourrait condamner ce désir? N'a-t-elle pas accompli miraculeusement l'œuvre qui lui avait été confiée? D'ailleurs, étudions-la dans sa carrière à la fois courte et glorieuse : nous la voyons

(1) Dans son pays, on l'honore comme une sainte, et on lui rend une espèce de culte.

enfant docile, simple, pieuse, bonne fille, bonne sœur, aimable compagne ; recueillie dès son plus jeune âge, attentive aux ordres que Dieu lui révèle. Puis enfin, quittant tout ce qu'elle aime pour faire la volonté de Dieu avec une confiance admirable. Nous la voyons ensuite, grave, pure, douce, religieuse, au milieu des guerriers, humble dans ses succès, rapportant tout à Dieu, dont elle n'est que l'envoyée. Résignée dans ses revers, elle ne regrette qu'une chose, c'est qu'on ne fait pas ce que Dieu voulait pour la France et pour son roi. Grande et noble au milieu de ses juges iniques malgré sa jeunesse (elle avait dix-neuf ans) ; forte de sa bonne conscience et de l'assistance divine, elle souffre tout, même la mort la plus injuste, espérant bien aller en paradis.

A ses derniers moments, elle prie pour son roi qui la laissait mourir, elle l'excuse même, elle prie pour ses bourreaux, elle pardonne tout le mal qu'on lui fait. Elle demande une croix, l'embrasse dévotement, et prie le frère Isambard de la lui tenir élevée, pour qu'elle la voie jusqu'au dernier moment ; et pendant que les flammes l'environnent, elle contemple la croix, invoque Dieu, les saints et les saintes, et meurt en prononçant le nom de Jésus.

Le bûcher avait été construit sur un échafaud très-élevé, pour qu'elle fût à la vue du plus grand nombre.

On ne peut s'empêcher de trouver de grands rapprochements entre cette longue et cruelle passion et celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Comme lui, l'innocente Jeanne est délaissée, livrée à ses ennemis, bafouée, méprisée ; les faux témoins ne lui manquent pas ; elle est tourmentée, humiliée, accusée, calomniée, jugée par des juges iniques, et, d'une manière infâme, condamnée à une mort ignominieuse.

A peine avait-elle expiré, que déjà ils ont des remords ; ils frémissent, ils sont couverts de honte, et bientôt sont foudroyés par la mort.

Tout ce récit est fait avec la simplicité qui convient à l'histoire, et qui est l'éloquence de la vérité. Mais il n'est pas besoin de faire ici l'éloge de l'auteur et de son style, l'un et l'autre sont connus du public. L'estime générale a d'ailleurs sa sanction dans la récompense décernée à l'ouvrage dont celui-ci est l'abrégé et reproduit tous les mérites. Il les fortifie même, en les concentrant dans un cadre plus resserré. L'intérêt n'y perd rien, et il n'y a point de lecteur que puisse effaroucher soit l'allure scientifique (1), soit la longueur du livre. Sous cette forme, il a

(1) Il n'y a pas même de notes critiques, sinon une, dans le commencement, et elle est plutôt faite pour mettre le lecteur en bonne humeur, car elle s'adresse à son bon sens.

L'auteur y raille fort agréablement la nouvelle orthographe suivant laquelle on

tout ce qu'il faut pour être populaire; et nous désirons qu'il le soit, puisqu'il ne peut qu'être utile à ceux qui le liront.

V. Tarul.

BOSSUET, *Conseils de piété*, avec une préface de M. Alfred Nettement. Paris, V. Palmé, 1866. In-16 de 337 pages.

Bossuet ne se contentait pas de confondre les ennemis de la foi, il descendait aussi dans le détail du ministère pastoral, et il avait acquis une grande expérience dans la direction des consciences. Un théologien aussi éminent devait être aussi un directeur éclairé. Près de sept cents lettres, rassemblées dans ses œuvres, montrent avec quel dévouement, quelle indulgence pour la faiblesse humaine, quelle intelligence des choses de Dieu, ce grand homme conduisait dans les voies de l'humilité, de la douceur, de la vie intérieure, les âmes qui s'adressaient à lui. Une femme du monde ayant noté pour son propre usage, ce qui, dans la lecture des lettres spirituelles de Bossuet, lui avait paru utile, fut frappée de trouver dans cette mine tant de richesses, et eut la pensée de faire jouir de ce trésor le plus grand nombre de personnes. C'est ainsi qu'est sorti des nombreux volumes de Bossuet un joli petit livre, qui circulera partout, qu'on lira partout, et qu'on sera toujours heureux d'avoir sous la main, à côté de l'Imitation et des Livres de saint François de Sales. Sauf l'introduction, qui est due à la plume si connue de M. Nettement, tout vient de Bossuet; on ne s'est permis dans tout le cours de l'ouvrage aucune réflexion. Le seul mérite qu'on ait voulu se réserver a été celui du choix et de l'ordre. Le premier livre a pour objet l'âme et son excellence; le second traite de l'amour de Dieu et de Jésus-Christ; le troisième, de la piété et des moyens de la vivifier; le quatrième livre a pour objet la sainte Vierge et les fêtes de l'Église; le cinquième traite des défauts et des vertus; le sixième, des maladies et de la mort; le septième, des diverses vocations; le huitième donne un magnifique discours sur la vie cachée en Dieu. Tel est l'ordre logique dans lequel se trouvent rangés les différents sujets; il peut donner une idée de l'intérêt que présente cet ouvrage. Aussi souhaitons-nous que ce petit livre ait tout le succès qu'il mérite, et répande partout la bonne semence des vertus chrétiennes, en rendant populaires les admirables enseignements du grand évêque.

Louis Larose.

veut écrire *Jeanne Darc*, et demande pourquoi ne pas écrire tout aussi bien la *Pucelle Dorléans*. En anglais *Dark* signifie *ténébreux;* rapprochement au moins étrange. « Les Anglais du temps, dit M. Wallon, n'auraient pas mieux trouvé. »

LA RAISON, LA SCIENCE ET LA FOI DEVANT LE MYSTÈRE, par l'abbé Poisson, prêtre du diocèse de Chartres. 1 vol. in-8° de 452 p. Chez Bouquerel, 31, rue Cassette, 1867. Prix : 6 fr.

Tout est mystère en nous et autour de nous, dans le monde moral comme dans le monde physique, et cependant la curiosité innée de notre esprit, sa soif insatiable de tout connaître, de tout comprendre, le porte à se rendre compte de tout. La raison, abandonnée à ses propres forces, ne conduit pas loin dans cette investigation ; dès les premiers pas, elle est obligée d'avouer son impuissance ; les lumières de la foi lui sont nécessaires pour arriver à satisfaire, dans de justes limites, l'esprit humain. C'est à la démonstration de cette vérité trop méconnue que M. l'abbé Poisson a consacré son ouvrage. Une œuvre pareille ne pouvait être plus utile qu'à une époque où tout est mis en discussion, et où le rationalisme nous envahit ; elle ne pouvait être mieux adressée qu'aux jeunes gens auxquels l'auteur la dédie. Ce sont eux surtout qui sont pris de cette passion de tout expliquer, de cette confiance excessive en leurs propres forces, qui conduit presque infailliblement à l'erreur ; ils accepteront un guide qui leur parle le langage de l'affection, qui comprend leurs goûts, leurs tendances, connaît leurs faiblesses et respecte leur liberté.

Dans une suite d'études où paraît à la fois le moraliste, le philosophe, le théologien, le profond observateur, M. Poisson applique sa méthode aux principaux problèmes qui reviennent sans cesse en question : Dieu, l'homme, la raison, le progrès, l'éducation, la liberté, le doute, le bonheur, l'âme, la conscience, etc. Sans porter la moindre atteinte aux droits de la raison, il montre ce que nous savons sur chaque chose, en faisant la juste part de ce qui nous vient de la foi et de ce qui nous vient de la raison. Les sujets les plus variés se trouvent groupés les uns à côté des autres, et offrent une lecture aussi intéressante qu'instructive. Les questions de morale ont à juste titre les préférences de l'auteur ; il les traite en maître : les deux chapitres sur le progrès et le théâtre nous ont particulièrement frappés. R.-S. Siraum.

UNE HÉROINE DE SOIXANTE ANS, par Mme la comtesse de la Rochère. Paris, 1867. 1 vol. in-12 de 332 p. — Chez Dillet, rue de Sèvres, 15. Prix : 2 fr.

L'*Héroïne de soixante ans* est un de ces ouvrages trop peu nombreux dont l'attrayante lecture peut être conseillée à tout le monde. Le plan en est bien conçu et sagement conduit, les événements s'y déroulent naturellement et sans efforts, et l'intérêt s'accroît de page en page jusqu'au dénouement habilement et heureusement amené.

Gertrude de Boisé, vieillie dans la pratique de toutes les vertus chrétienne, cache sous les grâces d'un esprit original et piquant et sous les manières de la meilleure compagnie toutes les qualités de la femme forte et vraiment supérieure. Elle a pour son neveu, le lieutenant Victor de Boisé, toute la tendresse d'une mère. Celui-ci, marié depuis peu de temps et sur le point de donner sa démission, sent toute son ardeur militaire se réveiller subitement au premier bruit de guerre ; l'expédition d'Alger vient d'être résolue et il veut y prendre part, malgré les larmes de sa jeune femme, la douce et tendre Élisabeth, qui, accompagnée de Mme d'Estemont sa mère, suit l'officier jusqu'à Toulon, où il doit s'embarquer, pour ne pas perdre un seul instant de ceux qu'elle peut encore passer auprès de lui.

« Un coup de canon s'était fait entendre, c'était le signal du départ ; « la jeune femme enlaça son mari dans ses bras, comme pour le retenir malgré lui, mais il se dégagea doucement de cette étreinte, baisa « la main de sa belle-mère et s'enfuit, joyeux et triste à la fois.

« Mme d'Estemont reçut sa fille sur son cœur et mêla ses larmes « aux siennes ; toutes deux s'approchèrent ensuite de la fenêtre, aperçurent le canot de l'*Amphytrite* qui emmenait leur bien-aimé ; il « s'éloignait à force de rames, il atteignit bientôt la frégate, et le jeune « officier s'élança sur le pont.

« Le plus magnifique spectacle se déroulait alors aux yeux de la « foule enchantée. Le soleil s'élevait dans les cieux ; ses rayons, dont « aucun nuage ne voilait la splendeur, semblait embraser l'horizon, « et ce torrent de lumière faisait étinceler les flots d'azur. Sur cette mer, « calme et majestueuse, s'élevait une forêt de mâts ; plus de six cents « bâtiments appareillaient dans la rade, l'air frais du matin agitait « doucement leurs banderolles flottantes et les plis ondoyants des drapeaux. Une quantité prodigieuse de barques légères, toutes remplies « de jeunes gens et de femmes élégantes sillonnaient la mer en tout « sens ; tous les regards étaient attachés sur le vaisseau amiral. Enfin « le signal est donné, les bâtiments s'ébranlent, la musique de tous les « corps se fait entendre à la fois, et cette bruyante symphonie, s'élevant du sein des eaux, retentit de toute part dans les airs. Les acclamations de cinquante mille spectateurs, les chants des soldats, les « souhaits de retour se mêlent à la marche guerrière ; les blancs mouchoirs s'agitent dans l'espace pour porter un dernier adieu à un « parent, à un ami ; un vent favorable gonfle les voiles, les vaisseaux « fendent l'onde et glissent doucement sur son sein... »

Élisabeth retourna dans le château de sa mère où sa vie s'écoula dans

la tristesse et dans les larmes; Mlle de Boisé trouva seule le moyen de relever un peu son courage abattu et d'apporter quelque soulagement à sa douleur excessive, mais c'est surtout quand le malheur réel vient fondre sur ces deux femmes et déchirer leur cœur également tendre et sensible, lorsque Victor, disparu au passage de la Mouzaïa, passa pour mort dans son régiment et que la triste nouvelle en arriva à sa famille, que le contraste des caractères se dessine plus fortement encore; sa jeune femme tombe malade de chagrin, et lorsqu'après avoir manqué mourir elle revient lentement à la santé, c'est pour se concentrer de plus en plus dans sa douleur et se refuser les distractions les plus innocentes, les occupations même les plus utiles; faible roseau battu et presque déraciné par la tempête, rien ne peut la rattacher à la vie, ni l'amour de sa mère, ni les prétentions conjugales de M. Verdier qu'elle a d'abord accueilli en ami parce qu'il se disait celui de Victor. C'est cependant une douce et attendrissante figure que celle de cette jeune femme que la tendresse conjugale conduit à la folie. Mlle de Roisé, au contraire, faisant appel à toute l'énergie de son âme, surmonte sa propre douleur pour se dévouer à soigner sa nièce; puis, quand une lueur d'espoir luit à ses yeux, quand elle peut supposer que son enfant d'adoption n'a pas été tué, mais qu'il est prisonnier chez les Arabes, ni son âge avancé, ni les fatigues et les périls d'un pénible et long voyage ne peuvent refroidir son zèle; elle part pour l'Algérie, prépare avec une constance qui ne se laisse vaincre par aucun dégoût ni aucune déception la tâche aventureuse de la délivrance du lieutenant, la poursuit au milieu d'obstacles et de dangers de plusieurs sortes, atteint enfin le but désiré, et ramène Victor auprès de sa jeune femme qui recouvre la raison et renaît au bonheur.

Voilà le squelette d'un ouvrage qui revêt sous la plume habile de la comtesse de la Rochère tout l'intérêt palpitant du drame. La peinture des mœurs arabes et kabyles et la description de leurs pays est intéressante et instructive à la fois; les caractères sont tracés de main de maître et l'histoire scrupuleusement respectée. On trouvera dans ce volume toutes les qualités de l'auteur : pureté de la morale, élégance du style, richesse de l'imagination. On peut lui reprocher cependant quelques fautes typographiques qui n'enlèvent rien du reste au mérite de l'ouvrage. F. WATTELIER.

BIBLIOTHÈQUE DU FOYER, Collection des meilleurs auteurs français étrangers. Guénot, rue de Babylone, 44. — 25 c. le volume.

Il paraît depuis quelque temps déjà, sous le titre de *Bibliothèque du Foyer*, une collection sur laquelle il est utile d'appeler l'attention des lecteurs de la Revue. Ils ont sans doute vu dans bien des étalages et peut-être entre beaucoup de mains, ces petits volumes bleus, du prix de vingt-cinq centimes qui, sous le titre de *Bibliothèque nationale* et sous le prétexte de donner les chefs-d'œuvre de la littérature française, ne font guère que reproduire tout ce que l'esprit de libertinage et d'irréligion a inspiré, particulièrement aux écrivains du XVIIIe siècle, Voltaire en tête.

La *Bibliothèque du Foyer* est conçue dans les mêmes vues économiques : ses volumes coûtent également vingt-cinq centimes ; ils sont rouges au lieu d'être bleus ; et surtout, c'est le point capital, elle ne veut éditer que de bons ouvrages. La première inspiration est de celles qu'on ne peut ni trop louer, ni trop encourager. Mais le rôle de la critique n'est pas de regarder l'étiquette : il faut voir les choses de près.

Vingt et un ouvrages, environ, ont déjà paru en trente et un volumes. Les noms des principaux auteurs sont : Bernardin de Saint-Pierre, Bossuet, Bresciani, Buffon, Du Cerceau, Cervantes, Châteaubriant, Cooper, de Maistre, Silvio Pellico, Perrault, de Retz, Rollin, Sarrazin, Saint-Réal, Swift, Wiseman. Il y a un peu de toutes les époques, de tous les pays, de tous les genres et pour tous les goûts. Avec le temps, bien d'autres auteurs viendront grossir cette liste ; d'intéressants ouvrages bien écrits, bien pensés, ceux surtout du XVIIe siècle, dont un grand nombre sont relégués dans les bibliothèques d'érudits, passeront dans la littérature populaire qui ne saurait être trop enrichie.

Un petit nombre de volumes nous ont déjà passé par les mains, c'est de ceux-là seulement que nous parlerons, ne voulant rien recommander sur la seule connaissance des bonnes intentions de l'éditeur. *Fabiola* du Cardinal Wiseman, déjà à sa quatrième édition, est, on le sait, un de ces ouvrages auxquels il n'y a rien à retrancher. Les éditions des *Prisons* de Silvio Pellico (un peu négligées), des *Voyages de Gulliver* de Swift, de *Robinson Crusoé,* du *Génie du Christianisme* (reproduction presque intégrale), sont suffisamment corrigées pour pouvoir être données sans scrupule à tout le monde. Deux ou trois mots seulement seraient à modifier dans les *Pionniers* de Fenimore Cooper ; ils peuvent néanmoins passer tels qu'ils sont. Les *Récits mérovingiens* d'Augustin Thierry, œuvre de talent et de trop d'imagination, devraient être l'objet d'un scrupuleux examen. Les pages romanesques consacrées à sainte

Radegonde ont été supprimées : ce n'est pas assez. A côté des erreurs historiques que l'on peut négliger, il y a des scènes d'une immoralité si grossière, tant d'insinuations malveillantes et gratuites contre l'Église et ses ministres, une façon si cavalière de traiter les miracles, que ce livre ne doit pas être donné sans correctif : il n'y en a malheureusement pas. C'est une lacune regrettable à signaler. La sévérité en cette matière est souvent aujourd'hui traitée d'atteinte portée à la liberté de conscience, grands mots vides de sens à l'usage des hâbleurs. Il n'y a de véritable liberté de jugement que là où il y a lumière : ici la lumière ne donne que d'un côté. Combattons l'erreur sans relâche et ne devenons jamais ses auxiliaires par une fallacieuse générosité.

RENÉ DE SAINT-MAURIS.

LES FORMULAIRES DU CHEMIN DE LA CROIX en usage dans les principales églises du monde, ou Épines de la couronne du Christ, recueillies avec piété dans un voyage autour du monde, par M. l'abbé G. G. DE LAVAL, aumônier de la marine impériale et de l'Asile impérial de Vincennes, vicaire-général de Nevers et de la Guadeloupe. 1 vol. in-12 de 252 p. Chez Adrien Le Clere, 1867. — Prix : 2 fr.

M. l'abbé de Laval a trouvé, dans un voyage autour du monde, une preuve touchante de la diffusion de l'Église catholique par tout l'univers. « Lorsqu'en visitant les principaux rivages du globe, dit un bref « de félicitations qui lui a été adressé, vous avez réuni en un volume « les différents Formulaires usités dans les Églises catholiques du « monde, pour honorer d'un souvenir pratique la marche douloureuse « de Jésus-Christ sur le calvaire, vous avez non-seulement mis en lu- « mière une nouvelle preuve du triomphe de la croix, mais vous avez « aussi offert à la piété des fidèles un aliment agréable approprié à la « diversité des goûts. » En effet, s'il n'est point de dévotion qui aille mieux au cœur d'un chrétien que celle du Chemin de la Croix qui lui rappelle le consolant mystère de la rédemption, il n'en est point non plus où il trouve des guides plus pieux et plus capables de lui suggérer les pensées et les affections que doit faire naître la contemplation des souffrances du Sauveur. Parmi les six formulaires contenus dans ce volume (formulaire à l'usage de Rome, — à l'usage de l'Italie méridionale et de l'Irlande, — à l'usage de l'Italie septentrionale et de Londres, — à l'usage de l'Espagne et de ses colonies, — à l'usage de l'Amérique méridionale, à l'usage de l'Amérique septentrionale), il en est qui sont l'œuvre du bienheureux Léonard de Port-Maurice, de saint Alphonse de Liguori, de Louis de Grenade ; ils ont chacun un caractère particulier :

l'un respire le parfum d'une piété simple et touchante, l'autre de sentiments plus ardents; l'un parle le langage de l'abandon filial, l'autre a plus d'élévation dans la pensée. Il y a là des aliments dont la variété ne servira qu'à réchauffer la dévotion. RENÉ DE SAINT-MAURIS.

LISTE

DE QUELQUES OUVRAGES PROPRES A ÊTRE DONNÉS EN ÉTRENNES

AVEC LEUR PRIX POUR NOS AGRÉGÉS.

Grands formats.

LA SAINTE BIBLE, illustrée par G. Doré. 2e édit. 2 vol. in-fº; cart. 165 »

LA SAINTE BIBLE, traduction de l'abbé Glaire, avec magnifique illustration. Edition toute nouvelle. Chez Didot. 50 »

LES JARDINS, histoire et description par A. Mangin. In-folio illustré. Edit. Mame. 85 »

ŒUVRES DE JEAN, SIRE DE JOINVILLE, par N. de Wailly. Edit. de luxe sur papier vergé broché. 18 »
— Reliure d'amateur. 24 »

JEANNE D'ARC, par de Lescure; illustré par Flameng. 1 vol. in-8º, demi-reliure tranche dorée. 15 »

DICTIONNAIRE D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE de Bouillet. Fort vol. in-8º, demi-reliure. 21 25

DICTIONNAIRE DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS, par Bouillet. Fort vol. in-8º, demi-reliure. 21 25

LIVRE DE CUISINE, par Gouffé; magnifique illustré. Nouvelle publication de chez Hachette. Relié. 21 50

BIBLE POPULAIRE, par l'abbé Drioux. 2 vol. in-4º avec nombreuses illustrations. Relié toile tranche dorée. 21 50

BIBLE DU JEUNE AGE, par Elis. Muller; approuvée par Mgr l'archevêque de Paris. In-folio illustré, cartonné. 11 »

ROBINSON CRUSOË; édit. Didot, illustrée de 100 gravures. 1 vol. in-4º, carton. 6 50

Formats in-8º jésus.

CHRONIQUES DE FROISSART. Nouvelle édit. en 3 vol., demi-reliure tr. jaspée. 18 »
Tr. dorée. 21 »

ŒUVRES CHOISIES DE SAINT JÉROME 1 vol. demi-rel. tr. jaspée. 6 »
Tr. dorée. 7 »

PHILIPPE DE COMMINES, Mémoires sur l'Histoire de France. 1 vol. demi-reliure tranche jaspée. 5 75

MYSTIQUES (choix d'ouvrages). Un vol. demi-reliure. 5 75

MONUMENTS PRIMITIFS de l'Église chrétienne. 1 vol. demi-reliure tr. jaspée. 5 75

Formats in-8° raisin.

AIR ET LE MONDE AÉRIEN, par A. Mangin. 200 gravures. Edit. Mame; demi-reliure tr. dorée. 8 30

DÉSERT ET LE MONDE SAUVAGE (le), par A. Mangin. Edit. Mame. 24 grands sujets; demi-reliure tr. dorée. 8 30

PLUS BELLES ÉGLISES DU MONDE (les), par l'abbé Bourassé. Illustré de 32 gravures; demi-reliure tr. dorée. 8 30

TERRE SAINTE (la), par l'abbé Bourassé. Edit. Mame. Illustré de 32 grav.; demi-reliure tr. dorée. 8 30

MYSTÈRES DE L'OCÉAN (les), par A. Mangin. Edit. Mame. Illustré de 179 dessins; demi-reliure tr. dorée. 8 30

HISTOIRE ET LÉGENDES DES PLANTES UTILES ET CURIEUSES, par J. Rambosson, avec 20 planches et 100 vignettes; percaline gaufrée tr. dorée. 7 »
Demi-reliure tr. dorée. 8 »

ŒUVRES DE JEAN, SIRE DE JOINVILLE, par Natalis de Wailly. 1 magnifique volume; demi-reliure tr. dorée. 15 50

ACTES DES APOTRES (les) d'une grand'mère, par Mme la comtesse de Ségur. Illustré de 10 gravures; relié demi-chagrin tr. dorée. 11 »

DES ESPRITS ET DE LEURS MANIFESTATIONS FLUIDIQUES, par M. le marquis de Mirville. 1 vol. 5e édition; demi-reliure tr. dorée. 5 50

DES ESPRITS ET DE LEURS MANIFESTATIONS HISTORIQUES dans l'antiquité profane et sacrée, par le même auteur. 4 vol.; demi-reliure tr. jaspée. 20 »

DE L'ESPRIT SAINT ET DU MIRACLE dans les six premiers siècles de notre ère, par le même auteur. 1 vol. demi-reliure tr. dorée. 7 »

FLEURS MONASTIQUES; études, souvenirs et pèlerinages, par Max. de Montrond. 1 vol. avec 8 gravures; demi-reliure tr. dorée. 6 »
—Le même, reliure mosaïque. 5 »

L'INFAILLIBILITÉ, par M. Blanc Saint-Bonnet. 1 vol.; demi-reliure tr. jaspée. 4 »

VIE DES SAINTS pour tous les jours de l'année. Illustré de 384 gr. Édit. Mame; tr. dorée. 4 25

Formats grand in-8°.

Percaline gaufrée, tr. dorée. Chaque volume est orné de 4 belles grav.
Prix net : 3 fr. 25.

BARON DES ADRETS (le), épisode du commencement des guerres de religion du XVIe siècle, par Th. Ménard.

CHEVALIERS DE RHODES (histoire des), depuis la création de l'Ordre à Jérusalem jusqu'à leur sortie de Rhodes, par Eugène Flandin, auteur du *Voyage en Perse*. 15 gravures sur bois dans le texte et quatre hors texte.

GÉNIE DU CHRISTIANISME (le), par le vicomte de Châteaubriand.

HISTOIRE NATURELLE, extraite de Buffon et de Lacépède; avec 200 illustrations dans le texte.

LES PLUS BELLES CATHÉDRALES DE FRANCE, par M. l'abbé Bourassé; gravures sur bois dans le texte et hors texte.

MES VOYAGES AVEC LE DOCTEUR PHILIPS dans les républiques de La Plata (Buenos-Ayres, Montevideo, Banda-Oriental, etc.), par Armand de B***.

Formats in-12. Collection nouvelle.

Cartonnage.	» 95
Reliure tr. jaspée.	1 25
— dorée.	1 35

LE COLPORTEUR DES PYRÉNÉES, par C. Moncault.

DORALICE, scènes de mœurs contemporaines par Mme Ida de Hahn-Hahn. 2 vol.

ÉPISODE DES GUERRES DE L'OUEST, par Mme de la Rochère. 1 vol.

FRANÇOISE D'AMBOISE, par Mme Drohojowska. 1 vol.

JOIE DU FOYER, par B. Bouniol. 1 vol.

MARGUERITE, ou retour au bonheur. 1 vol.

SOIRÉES DU DIMANCHE (les), par B. Bouniol. 1 vol.

ÉPISODE de la dernière insurrection de Syrie, par Mme de la Rochère. 1 vol.

VIE DE SAINT JEAN DE MATHA, par le R. P. Calixte. 1 vol.

VILLAGEOISE A PARIS, par l'abbé Tounissoux. 1 vol.

LISTE

DES OUVRAGES ET PUBLICATIONS DIVERSES

QUI ONT PARU DANS LE MOIS DE NOVEMBRE (1).

(Résumé d'après le *Journal général de la librairie.*)

THÉOLOGIE.

Cours d'instruction religieuse, extrait de nos grands écrivains, à l'usage des classes supérieures des lycées et autres maisons d'éducation; par M. l'abbé Bordier. In-12, VIII-415 p. Delalain et fils. 3 fr.

Esprits (des), de l'Esprit saint et du Miracle dans les six premiers et six derniers siècles de notre ère; spécialement des résurrections des morts, des exorcismes, apparitions, transports, etc. Extraits des Bollandistes et des procès de canonisation; par de Mirville. T. VI. 3e Mémoire. Manifestations thaumaturgiques. T. 1. Avec appendice et supplément. In-8°, XVII-674 p. Watelier. 9 fr.

Etude (l') de la doctrine catholique dans le concile de Trente, proposée comme moyen de réunion de toutes les communions chrétiennes; par le P. Nampon. 2 vol. gr. in-18, 275 p. Albanel. 2 fr. 50

Nouvelle traduction en français de la nouvelle Somme théologique de saint Thomas d'Aquin, précédée des éloges du saint docteur et de sa biographie, accompagnée du texte latin en regard, avec des notes scientifiques sur les questions qui l'exigent, etc.; par l'abbé J. Carmagnolle. T. XIX. Gr. in-8° à 2 col., XXVIII-968 p. Sarlit. 8 fr.

Œuvres complètes de saint Jean Chrysostome d'après toutes les éditions faites jusqu'à ce jour. Nouvelle traduction française; par l'abbé J. Bareille. Texte grec en regard. T. VIII. Gr. in-8° à 2 col. Vivès.
L'ouvrage formera 26 vol., papier vergé à la colle animale. 400 fr.

Providence (la), poëme en quatre chants; par J.-B. Vidaillet. In-8°, XXXIV-310p. Ruffet et Ce. 5 fr.

S. R. E. cardinalis S. Bonaventuræ ex or-

(1) On nous a demandé de ne porter dans cette liste que les bons ouvrages. Cela n'est pas possible. D'abord parce que nous ne saurions faire un choix qu'après examen, et qu'il serait matériellement impossible d'examiner deux à trois cents ouvrages divers en quelques jours. Puis ensuite, il y a parmi nos agrégés des archevêques, des évêques, des vicaires généraux, des supérieurs d'établissements ecclésiastiques qui, par état, ont besoin de connaître tout ce qui est publié. D'ailleurs, les noms de l'auteur et de l'éditeur, que nous avons toujours soin de donner, peuvent très-souvent servir à éclairer le lecteur sur l'esprit des publications nouvelles annoncées dans cette partie de la Revue.

dine minorum, episcopi albanensis, eximii Ecclesiæ doctoris, opera omnia. Sixti V, pontificis maximi jussu diligentissime emendata accedit sancti doctoris vita, una cum diatriba historico-chronologico-critica. Editio accurate recognita, ad puram ed veriorem testimoniarum biblicorum emendationem denuo reducta cura et studio A. G. Peltier. T. II. Gr. in-8° à 2 col., IV-614 p. Vivès.
L'ouvrage formera 14 vol. 160 fr.

JURISPRUDENCE.

Etudes sur l'organisation judiciaire. Le conseil du sceau des titres et les majorats; par M. Ad. Faulquier, avocat des conférences des attachés. In-8°, 70 p. Bureau du Journal des Notaires. 2 fr.

Explication élémentaire du Code Napoléon mis en rapport avec la doctrine de la jurisprudence, par J.-J. Delsol, avocat. Edition revue, corrigée et augmentée. T. I. In-8°, III-564 p. Cotillon. 9 fr.

Garantie (de la) en cas d'éviction dans la vente; par Camille-Auguste Turpault. avocat. In-8°, 283 p. Retaux.

Législation des chemins de fer et de la télégraphie électrique; par M. Cotelle, docteur en droit, professeur à l'Ecole des Ponts-et-Chaussées. 2 vol. in-8°, XXXII-1056 p. Marescq ainé. 16 fr.

SCIENCES ET ARTS.

Acoustique (l'), ou les Phénomènes du son; par R. Radau. Ouvrage illustré de 114 vignettes. In-18 j., 347 p. Hachette. 2 fr.

Accès (des) incomplets d'épilepsie; par Ch. Herpin (de Genève). In-8°, XIV-207 p. Baillière et fils. 3 fr. 50

Bon (le) Jardinier, almanach horticole pour l'année 1868; par MM. Vilmorain, Decaisne, Naudin, Neumann et Pepin. In-18 j., LVI-934 p. Lib. agricole. 7 fr.

Cours de calcul différentiel et intégral; par F.-A. Serret. T. I. Calcul différentiel. In-8°, XIII-618 p. Gauthier-Villars. Les 2 vol. 22 fr.

Cours de Géologie agricole, professé devant la Société d'Agriculture de Châteauroux; par M. V. Godefroy. Ouvrage accompagné de 20 pl. représentant 324 fossiles lith. par E. Motte. In-8°, XI-390 p. Goin. 6 fr.

Economie rurale. L'apiculture productive et pratique selon la méthode de M. Amédée Mauguet, d'Argences (Calvados); par A. de Bouclon. In-18 j., 415 p. Goin. 3 fr. 50

Dix-sept années de pratique aux Eaux-Bonnes; par Ed. Cazenave de la Roche. In-8°, VII-231 p. Delahaye. 3 fr. 50

Histoire de la Littérature française depuis le XVI° siècle jusqu'à nos jours; par F. Godefroy. Poëtes. T. I, XVI° et XVII° siécles. In-8°, XXIV-696 p. Gaume frères et Duprey. 7 fr.

Histoire et légendes des plantes utiles et curieuses, par M.-J. Rambosson; — ouvrage illustré de vingt planches dessinées par MM. Foulquier, Freeman, Gerlier et Lancelot, gravées par M. Huyot, et de 100 vignettes insérées dans le texte. — 1 vol. grand in-8° de VI-372 pages, chez Firmin Didot frères, fils et C°. 6 fr.

Histoire naturelle du langage. Physiologie du langage phonétique; par Ad. d'Assier. In-12, 168 p. Germer Baillière. 2 fr. 50

Langue (la) française dans les départements de l'Est, ou des moyens et des méthodes à employer pour propager la langue nationale dans les parties de l'Alsace et de la Lorraine où l'idiome allemand est encore en usage; par F. Werth. In-8°, 278 p. Veuve Berger-Levrault et fils. 2 fr.

Madame de Pompadour et la cour de Louis XIV au milieu du XVIII° siècle. Ouvrage suivi du catalogue des tableaux originaux, des dessins et miniatures vendus après la mort de Madame de Pompadour, du catalogue des objets d'art et de curiosités du marquis de Marigny et de documents entièrement inédits sur le théâtre des petits cabinets, avec un portrait gravé d'après le pastel de la cour et le fac-simile d'une lettre; par Emile Compardon. In-8°, IV-519 p. Plon. 8 fr.

Mexique (le) considéré au point de vue médico-chirurgical; par L. Coindet. T. I. In-8°, VIII-322 p. Rosier. 3 fr.

Nouveau Code de l'instruction primaire, donnant l'état de la législation au 1er juin 1867, recueilli et mis en ordre; par A. Pichard. In-18, 249 p. Hachette. 1 fr. 25

Organisation des forces armées de la France conçue selon la notion de l'unité sociale et précédée de l'examen de l'armée française en 1867; par V. Fourier. In-8°, 284 p. Amyot. 4 fr.

Principes de dessin d'imitation à l'usage des établissements d'instruction publique; par A. Le Béalle. In-8°, 84 p. Delalain. 3 fr.

Rapport sur les progrès de la chirurgie, par MM. Denonvilliers, Nélaton, Velpeau, F. Guyon, L. Labbé. In-8°, IV-774 p. Hachette. 30 fr.

Secrétaire (le) pour tous, avec les renseignements complets sur le service des postes et les dispositions légales relatives aux actes sous seing-privé; par L. André. In-18 jésus, 383 p. Lebigre-Duquesne. 3 fr.

BELLES-LETTRES.

Armée. Examen critique du projet de loi relatif à l'armée et à la garde nationale mobile, amendé par la commission du Corps législatif. Exposé d'un nouveau plan d'organisation militaire; par A. C. In-8°, 176 p. Dentu. 1 fr.

Ascensions (les) célèbres aux plus hautes montagnes du globe, fragments de voyages recueillis, traduits et mis en ordre, par Zurcher et Margollé. Ouvrage illustré de 37 vignettes. In-18 j., 388 p. Hachette. 2 fr.

Bergers et Bandits, souvenirs d'un voyage en Sardaigne, par E. Domenech. In-18 jésus, 253 p. Dentu. 3 fr.

Blancs (les) et les Bleus; par A. Dumas. 1re série. Grand in-18, 309 p. Michel Lévy frères. 1 fr.

Campagne du Mexique. Mexico (Souvenirs d'un zouave; par Le Noir. In-18 j., 228 p. Faure. 1 fr.

Cécile, ou la Petite Sœur; par Mme Julie Goureau. Ouvrage illustré de 25 vignettes sur bois, par J. Désandré. In-18 j., 284 p. Hachette. 2 fr.

Contes de tous pays; par E. Chasles. Illustrés d'un grand nombre de vignettes sur bois, gravées par les meilleurs artistes, dessins de G. Staal. In-8°, VII-456 p. Garnier frères. 10 fr.

Corbeaux (les) du Gevaudan; par A. de Pontmartin. In-18 j., VIII-387 p. Michel Lévy frères. 3 fr.

Correspondance inédite de Victor Jacquemond avec sa famille et ses amis, 1824-1832, précédée d'une notice biographique et d'une introduction. 2 vol. in-8°, XVI-782 p. Michel-Lévy. 12 fr.

Drames (les) de Londres. La taverne du Diable; par W. Reynolds. In-18 j., 336 p. Lévy frères. 1 fr.

Emeraudes (les), littérature mêlée, publiées par le bibliophile Jacob. In-4°, 86 p. et 24 grav. V. Renouard. 25 fr. Reliure mosaïque dorée. 32 fr.

France (la) et les interventions. In-8°. 30 p. Dentu. 1 fr.

Guerre (la), l'organisation de l'armée et l'équité; par d'Escayrac de Lauture. In-8°, 150 p. A. Le Chevalier. 3 fr.

Hôtes (les) du logis; par S. Henry Berthoud. Illustré d'un grand nombre de vignettes sur bois, gravées par les meilleurs artistes, dessins de Yan d'Argent. In-8°, XII-484 p. Garnier frères. 10 fr.

Invisibles (les) de Paris. Les compagnons de la lune; par G. Aimard et H. Crisafulli. In-18 j, 359 p. Amyot. 3 fr. 50

Yolande; par L. Grandet. In-18 j., 339 p. Lib. nationale. 3 fr.

Le XIXe siècle comparé aux époques de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV; par E. Génin. In-16, 352 p. Hachette. 2 fr.

M. Duruy et l'éducation des filles. Lettre de Mgr l'évêque d'Orléans à un de ses collègues. In-18, 36 p. Wattelier. 15 c.

Monsieur et Madame Tout le monde; par P. Véron. In-18 j., 287 p. A. de Vresse. 3 fr.

Nos Principes et nos Mœurs; par Maria Deraismes. In-18 j., 255 p. M. Lévy frères. 3 fr.

Œuvres choisies de Louis Spach, archiviste du département du Bas-Rhin. T. III. Mélanges d'histoire alsatique. In-8°, VI-621 p. Berger-Levault. 9 fr.

Parents (les) coupables. Mémoires d'un lycéen; par L. Ulbach. In-18 j. VIII-311 p. Lib. internationale. 3 fr.

Philosophie (la) contemporaine en Italie, essai de philosophie hégélienne; par Raphael Mariano. In-18 j., VIII-162 p. Germer-Baillière. 2 fr. 50

Premières (les) représentations célèbres; par Ch. Monselet. In-18 j., 325 pages. Faure. 3 fr.

Roses (les) effeuillées; par Zulma Spinelli, née Restout. Préface d'Arsène Houssaye. In-8°, XV-487 p. Dentu. 6 fr.

Une heure dans le bleu; par Ch. Gueulette. In-18 j., III-207 p. Lib. générale des auteurs. 2 fr.

Vérité (la) sur la situation économique et financière de l'empire; par R. Boudon. In-8°, 523 p. Dubuisson et Ce. 5 fr.

SCIENCES HISTORIQUES.

Derniers (les) Montagnards. Histoire de l'insurrection de prairial, an III (1795), d'après les documents originaux et inédits; par J. Claretie. In-8°, VII-459 p. Librairie internationale. 7 fr. 50

Forêts (les) de la Gaule et de l'ancienne France. Aperçu sur leur histoire, leur topographie et la législation qui les a régies; suivi d'un tableau alphabétique des forêts et des bois principaux de l'Empire français; par L.-F. Alfred Maury. In-8°, VII-501 p. Ladrange. 7 fr. 50

France (la) guerrière, récits historiques, d'après les chroniques et les mémoires de chaque siècle; par Ch. d'Héricault et L. Moland. Ouvrage enrichi de nombreuses gravures sur acier, d'après les tableaux des grands peintres. Gr. in-8°, IV-685 p. Garnier frères. 20 fr.

Frochot, préfet de la Seine; par Louis Passy. In-8°, VIII-572 p. Guillaumin et Ce. 7 fr. 50

Histoire de Napoléon Ier; par P. Lanfrey, T. II. In-18 j., 515 p. Charpentier. 3 fr. 50

Histoire de la Révolution française; par Carlyle. T. III et dernier. La Guillotine. In-18 j. Germer-Baillière. 3 fr. 50

Histoire de Saint-Vallier, de son abbaye, de ses seigneurs et de ses habitants; par

Albert Caise. In-18 j., XII-300 p. et 6 pl. Dumoulin. 3 fr. 50

Histoire nationale de France, d'après des documents originaux; par A. Gouet. T. V. Renaissance. In-8°, 544 p. Pagnerre. 5 fr.

Lazare Hoche, général en chef des armées de la Moselle, d'Italie et des côtes de Cherbourg, de Brest et de l'Océan, de Sambre-et-Meuse et du Rhin, sous la Convention et le Directoire (1773-1797); par E. de Bonnechose. In-18 j., IV-272 p. Hachette. 1 fr.

Procès de condamnation de Jeanne d'Arc, traduit du latin et publié intégralement pour la première fois en français, d'après les documents, manuscrits et originaux; par M. Vallet (de Viriville). In-8°, CXV-328 p. Didot. 6 fr.

Théodore II, le nouvel empire d'Abyssinie et les intérêts français dans le sud de la Mer Rouge; par F. Lejean. In-18 j., XII-305 p. Amyot. 3 fr.

SOMMAIRE DES ARTICLES

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX RECUEILS PÉRIODIQUES.

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Septembre. C. Schœbel : l'Authenticité mosaïque du Deutéronome défendue contre les attaques du rationalisme allemand, suite. — Algar Griveau : Étude sur la condamnation du livre des *Maximes des saints* d'après la correspondance de Bossuet et de Fénelon, suite. — J.-F. Fort : les Noachides et les divers pays qu'ils ont habités, 5e article. — L'abbé C.-U. Chevalier : Notice littéraire et bibliographique sur Letbert, abbé de Saint-Ruf (1100-1110), suivie du texte inédit d'une hymne de cet auteur tirée d'un manuscrit de la bibliothèque Impériale. — Une nouvelle Publication syriaque. *De Vita et scriptis sancti Jacobi, Batnarum Sarugi in Mesopotamia episcopi, dissertatio historico-theologica* J.-B. Arbeloos. — Nouvelles et mélanges.

CORRESPONDANT.

Octobre. Émile Jonveaux : l'Empereur Maximilien peint par lui-même. — Ernest de Toytot : les Romains chez eux, scènes et mœurs. — V. de Chalembert : la Philosophie positive en Angleterre. M. Stuart Mill. — L'abbé O. Delarc : la nouvelle Allemagne et les intérêts catholiques. — M. Jean Tourguénef : Fumée, suite. — G. de Chabrol : les Partis politiques aux États-Unis. — J. Autran : A. Stenio, poésie. — Mélanges. — Arthur Mangin : Revue scientifique. — P. Douhaire : Revue critique. — Léon Lavedan : les événements du mois. — Bulletin bibliographique.

ÉTUDES RELIGIEUSES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES,

par des pères de la compagnie de Jésus.

Novembre. P. A. Matignon : de la Constitution de l'Église, à propos du futur concile. — P. V. de Bugk : Antiquités écossaises. *Sculptured Stones of Scotland*, par M. John Stuart. — L'abbé A. Le Hir : les Prophètes d'Israël, réponse à M. Réville, suite. — P. J. Gagarin : les Églises orientales unies. — P. J.-M. Babas : le Vol des araignées. Araignées en l'air. Fils de la Vierge. — P. C. Sommervogel : de la Réimpression de l'*Histoire littéraire de la France*. — Bibliographie. — Varia.

REVUE BRITANNIQUE.

Octobre. Costumes et tissus de l'Inde. — Visite d'un ouvrier anglais à l'Exposition universelle de Paris. — La Reprise de Calais par la France. — Épisodes de chasse dans l'Afrique méridionale, suite. — Joseph Mazzini : le Côté religieux de la question italienne. — A. de Viguerie : l'Odyssée d'un saltimbanque, suite et fin. — Les Bulles de savon financières. Le Commerce du Levant. — Antoine de Latour : Valence du Cid, suite. — Formation de la glace dans les mers, lacs et rivières. — Auguste Avril : Correspondance d'Italie. — Karl Schmetterling : Correspondance d'Allemagne. — Correspondance de Londres. — Chronique scientifique. — Chronique et bulletin bibliographique. — Pensées diverses.

REVUE CATHOLIQUE (DE LOUVAIN).

Octobre. Caractère du traitement payé par l'État aux ministres du culte catholique, suite. — *La Révolution et l'empire*, par M. le vicomte de Meaux. — Notice sur la vie et les travaux du R.-P. François d'Assise Caret, missionnaire de la congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie (dite de Picpus), et premier apôtre des îles Gambiers, dans la Polyné-

sie orientale, suite. — Le Congrès catholique de Malines. — Les Missions du Nord. — Allocution de notre Saint-Père le pape Pie IX dans le consistoire secret du 20 septembre 1867. — Instruction du souverain pontife Pie IX à quelques évêques français sur la fréquentation des sacrements de pénitence et d'eucharistie par les enfants et les jeunes gens. — Bulletin bibliographique. — Nouvelles religieuses et ecclésiastiques.

REVUE CONTEMPORAINE.

31 *octobre*. Alphonse de Calonne : la Crise. — Henri Baudrillart : le Luxe à Rome sous la république. — Albert Lefaivre : la Peinture en Allemagne. L'Ecole de Munich. — Camille Lebrun d'après miss Kavanach : le dernier Amour de Sybille, 2e partie. — Exposition universelle et internationale de 1867 : le docteur A. Tripier : Hygiène, médecine, chirurgie, 2e partie. — Jacques Morain et Jules Chaligne : Industries diverses. — A. Claveau : Chronique littéraire. — Pascal Picard : Chronique politique.

15 *novembre*. Léo Joubert : les Traditions héroïques des Francs et les origines de la civilisation moderne. — Amédée Marteau : l'Irlande. — Doct. S. Pietrowski : Exposition universelle et internationale de 1867. Travaux de la commission générale des délégués des sociétés de secours aux blessés militaires des armées de terre et de mer, 2e partie. — Camille Lebrun d'après miss Kavanach : le second Amour de Sybille, 3e partie. — Comte E. de Kératry : la Créance Jecker, les indemnités françaises et les emprunts mexicains. — Alphonse de Calonne : les merveilles du fusil Chassepot. — A. Claveau : Chronique littéraire. — Max. Berthaud : Revue musicale. — Pascal Picard : Chronique politiqne.

REVUE D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE.

Octobre. C. Alph. Valson : Etudes sur le mouvement scientifique et intellectuel pendant le XVIIe siècle. Leibnitz. — César Cantù : le Concile de Trente, suite et fin. La Réforme morale et disciplinaire. — Marius Fontane : Mlle Leconte, suite. — A. Audiganne : l'Exposition universelle de 1867 et les progrès de l'industrie, 7e article. La Chimie et la mécanique. — Mme de Marcey : Massillon, suite. — L'abbé L. Lescœur : des Tendances contemporaines sur l'avenir social de l'Eglise. — Quelques mots sur une mission inachevée. — Chronique du mois. — Bulletin de bibliographie.

REVUE DES DEUX MONDES.

1er *novembre*. Emile de Laveleye : l'Allemagne depuis la guerre de 1866, suite. — George Sand : Cadio, 8e partie. — Albert Reville : le Peuple juif et le judaïsme au temps de la formation du Talmud, d'après les historiens juifs de nos jours. — Adalbert de Beaumont : les Arts décoratifs en Orient et en France, suite. — Maxime du Camp : la Seine à Paris. — Henri Delaborde : des Principes et des traditions dans les arts du dessin. — Jules de Lasteyrie : le territoire de la compagnie de la baie d'Hudson. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine. — F. de Lagenevais : Revue musicale.

15 *novembre*. George Sand : Cadio, dernière partie. — Gaston Boissier : Etudes de mœurs romaines sous l'empire, suite. Les Délateurs. — L. de Carné : les Etats de Bretagne, suite. Les Etats sous Henri IV et sous Louis XIII. — E. Rambert : le Glacier. — Henri Rivière : Mlle d'Avremont. — Hudry-Menos : l'Israël des Alpes, ou les Vaudois du Piémont. — Ernest Duvergier de Hauranne : les Etats-Unis en 1867. — E. Forcade : Chronique de la quinzaine.

REVUE DU MONDE CATHOLIQUE.

Novembre. Léon Gautier : l'Idée religieuse dans la poésie épique du moyen âge. — De Romond : Marie-Béatrice de Modène, femme de Jacques II, roi d'Angleterre, suite et fin. — B. Chauvelot : Allemagne et France. — Dubosc de Pesquidoux : la Statue du curé d'Ars, inaugurée à Ars le 5 août 1867. — Henri de l'Epinois : l'Invasion dans les Etats de l'Eglise, 1228-1250. — Etienne Marcel : Cinq cent mille francs en portefeuille. — Léopold Giraud : l'Exposition universelle, dernier article. Exposition des Etats pontificaux. — J. Chantrel : Causerie scientifique. — E. Veuillot : De choses et d'autres. — J. Chantrel : Chronique religieuse. Revue littéraire.

SOMMAIRE DES ARTICLES

DE VARIÉTÉS PUBLIÉS PAR LES GRANDS JOURNAUX.

Avenir national.—2 novembre. J.-E. Horn : Histoire des classes ouvrières en France depuis 1789 jusqu'à nos jours, par E. Levasseur. — 4. 5. 6. 7. 15. Ambert : Armand Carrel.—12. Amédée Guillemin: Les machines à l'Exposition universelle.—21. Frédéric Morin : L'administration de M. Hausmann, jugée par un ancien préfet. — Transformation des grandes villes de France, par A. Bailleux de Marisy.

Constitutionnel. — 9 novembre. Gustave Landrol: Le livre de cuisine, par Jules Gouffé — 12. M. de Lescure: Napoléon, histor en. — 14. 22. Gustave Landrol: Bibliothèque et magasin d'Education et de récréation.—I. La littérature enfantine.—II. Livres à l'usage du second âge et de la jeunesse.—15. Henri d'Audigier : Origines du sermon de la montagne, par Hippolyte Rodrigues. — 28. Charles de Moüy: Les collectionneurs de l'ancienne Rome; notes d'un amateur.

Débats. —4 novembre. Michel Chevalier: Pratiques commerciales et recherches historiques sur la marche du commerce et de l'industrie, par M. Devinck. — 5. Cuvilier-Fleury: Les gentilshommes du roman.—10. Ad. Franck: La philosophie de Gœthe, par E. Caro. — Œuvres scientifiques de Gœthe, analysées et appréciées par Ernest Faivre.— 15. Ernest Renan: Port-Royal, par M. Sainte-Beuve. — 19. Henri Baudrillard : Correspondance de Franklin.—Mémoires du même.—Essais de morale et d'économie politique, idem, traduits et annotés par M. E. Laboulaye—20. Prévost-Paradol: De l'importance des juges de paix en France, de la variété de leurs attributions, de la sainteté de leur ministère, par M. Henri Salin. — 21. 23. K. Hillebrand : Le christianisme moderne, étude sur Lessing, par M. Ernest Fontanès.—22. Cuvillier-Fleury: Les hommes d'honneur du roman.—24. Ernest Dottain: Dictionnaire critique de biographie et d'histoire, par M. Jal. — 27. F. Barrière : Paris sous des aspects, mais tout différents de ceux qu'il offre aujourd'hui.

France. — 5 novembre. C. Aubertin: Les derniers jours de l'ancien régime. — Louis XV et Louis XVI, par M. Michelet. —Histoire de France, tome XVII[e].—1867. Premier article : Fin du règne de Louis XV. — 12. Deuxième article : Règne de Louis XVI.— 6. A. Sisson : Beethoven. — Louis Von Beethoven, sa vie et ses œuvres, d'après les plus récents documents, par Mme. A. Audley. — 13. Gustave Merlet: Les Juifs sous les Césars. — Philon d'Alexandrie, par M. Delaunay.—14. Ch. Giraud: La Chambre des comptes de Paris, par M. H. d'Aynville. — 16. F. Pradier-Fodéré: Le compte rendu des séances et des travaux de l'académie des sciences morales et politiques, par M. Ch. Vergé. — 19. E. Caro: Du mouvement des idées philosophiques en France. — Histoire des connaissances chimiques, par M. Chevreul, membre de l'Institut.—Le procès du matérialisme, par M. Félix Lucas, ingénieur des ponts-et-chaussées (1[er] et 2[e] article). —27. A. Bonnin : Thorvaldsen, sa vie et son œuvre, par M. Eug. Plon.

Gazette de France. —13 novembre. Histoire et légende des plantes utiles et curieuses, par J. Rambosson.—26. Victor Fournel: Molière et la comédie italienne, par L. Moland. — 29. La journée du 9 mars 1793, extrait d'un nouveau volume de l'histoire de la Terreur, par Mortimer Ternaux, de l'Institut.

Monde. —5 novembre. Léon Gautier : Pie IX.— 6. La révélation de saint Jean, ou histoire prophétique de la lutte du bien et du mal depuis Jésus-Christ jusqu'à la fin des temps, par M. J. Michel.— 12. 19. L'abbé V. Davin: Les trois Don Juan.—Le Don Juan de Tellez.—25. Léon Gautier : A propos de la victoire de Mentana.

Moniteur.—4. 11. 18. Sainte-Beuve: Le comte de Clermont et sa cour, par M. Jules Cousin. — 7. Lambert de la Choix : Un pont sur la Manche. — 9. P. Mérimée : Poliorcétique des Grecs;—édité par C. Wescher. —17. Général Ambert: Institutions d'éducation militaire, par C. de Montzey.— 25. Henri Laroix : Correspondance inédite de Victor Jacquemont, précédée d'une Introduction, par M. Prosper Mérimée, de l'Académie française. — 27. Ad. Franck; membre de l'Institut: Les écrits historiques de Philon d'Alexandrie, publiés par M. Ferdinand Delaunay.

Opinion nationale. — 5 novembre. Victor Meunier : Un Gratiolet en préparation. — 9. Antony Méray : Une année de voyage dans l'Arabie centrale, par William Gifford. — Palgrave, traduction de l'anglais, par Emile Jonveaux.— 11. Jules Levallois : Louis XVI, par J. Michelet,

(1er article).—22. Georges Poirel: Théorie du progrès, par H. de Ferron. — 25. G. Rodier : Le Bouddha et sa religion, par J. Barthélemy Saint-Hilaire, membre de l'Institut, etc.

Patrie. — 11 novembre. Saint-Valry : Correspondance complète de Mme du Deffand avec la duchesse de Choiseul, l'abbé Barthélemy et M. Craufurt, publiée avec une introduction, par M. le marquis de Saint-Aulaire.— Nouvelle édition revue et considérablement augmentée.—14. Ernest Boysse : Frochot, préfet de la Seine, par M. Louis Passy.—15. 18. 19.—Thomas Anquetil : Souvenirs d'un voyage dans l'Inde. — Charmeurs et serpents.

Pays. — 11. H. Aubertin : Le Dubnérisme. — 14. C.-D. Cazeau : Etudes pratiques de style vocal, par M. Stéphen de la Madelaine.—17. Louis Enault : Le livre de cuisine, par Jules Gouffé.—23. H. Pellerin : De la sculpture antique et moderne, par MM. Louis et René Ménard. — Lectures variées par Jean Reynaud. — Espoirs et souvenirs, par M. Amédée Marteau.— 25. Gustave d'Hugues : De la faculté de tester dans ses relations avec la puissance paternelle.— 26. H. Aubertin : l'Acoustique ou les phénomènes du son.—Histoire des inhumations chez les peuples anciens et modernes, par le docteur Favrot.

Presse.—2 novembre. F. Colincamp : M. Sainte-Beuve, de l'Académie française. — Anciens et nouveaux lundis. — 3. C. Farcy : Esquisse des événements politiques et militaires des Etats-Unis, de 1861 à 1865, par M. Ferdinand Lecomte, colonel fédéral suisse.—6. J.-C. Crussard : Le frein électrique et le disque automatique.—7. Paul d'Aspremont: Un hôtelier modèle.— 23. Victor Bonnet : La banque d'Angleterre et les banques d'Ecosse, par M. Volowski, membre de l'Institut. — 27. Prévost-Paradol : L'Elévation et la chute de l'empereur Maximilien, par M. de Kératry.

Temps. — 7 novembre. — Frédéric Lock : Itinéraire général de la France, par Adolphe Joanne.—Bretagne.— 19 J.-A. Lafond : l'Autorité paternelle. — Les pères et les enfants au XIX siècle, par Ernest Legouvé.—26. 27. J.-A. Lafond : Les sermons de Bossuet.

Union. — 8 novembre. Alfred Nettement : Dialogue de circonstance. 12. 19. Alfred Nettement : La réforme sociale en France, déduite de l'observation comparée des peuples européens, par M. F. Le Play. —14. Tiengou : Où mène la passion de la truelle.—22. Alex. de Saint-Albin : Elaine : poëme de M. Alfred Tennyson, traduit de l'anglais par M. Francisque Michel, avec neuf gravures sur acier d'après les dessins de M. Gustave Doré. — 26. Alfred Nettement : Je demande la parole. — 27. A. Boullée : Essai de critique et d'histoire, par M. Léo Joubert. — Liéna, histoire athénienne, contes antiques, par le même.

Le gérant, F. WATTELIER.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE 3e VOLUME

DE LA *REVUE BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.*

—

LISTE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DES NOMS DES AUTEURS DONT LES OUVRAGES SONT ANALYSÉS DANS CE VOLUME.

—

OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS CONDAMNÉS PAR LA SACRÉE CONGRÉGATION DE L'INDEX.

—

DEMANDES ET OFFRES D'OUVRAGES DE LA PART DES AGRÉGÉS, ET LISTE DES OUVRAGES QUI ONT ÉTÉ LE PLUS DEMANDÉS.

—

LISTE DES OUVRAGES ET PUBLICATIONS DIVERSES QUI ONT PARU DU 1er DÉCEMBRE 1866 AU 30 NOVEMBRE 1867.

—

CHRONIQUE. — FAITS DIVERS.

—

SOMMAIRES DES ARTICLES PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX RECUEILS PÉRIODIQUES.

—

SOMMAIRES DES ARTICLES DE VARIÉTÉS PUBLIÉS PAR LES GRANDS JOURNAUX.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie Divry et Ce, rue N.-D. des Champs, 49.

